

*Livre-souvenir*

# BOURGET CENTENAIRE

PAROISSE SACRÉ-CŒUR

THE BROOK  
1885-1910

BOURGET  
1910-1985



## D'où vient «Bourget Centenaire»?

Cette publication a été réalisée, à l'occasion du centenaire de Bourget, par le Comité du livre-souvenir parrainé par le Club Lapointe, organisme à but non lucratif qui œuvre en notre paroisse depuis une quarantaine d'années.

Il convient de signaler l'aide précieuse apportée par le Comité de Recherches historiques de Bourget, formé d'une dizaine de personnes dont la moyenne d'âge dépasse soixante-quinze ans, et qui s'est particulièrement appliqué à lui obtenir des subventions.

Résultant surtout de l'effort collectif de personnes retraitées âgées, cette publication n'aurait jamais pu être réalisée aussi magnifiquement ni être offerte à un prix aussi abordable sans une subvention qui lui a généreusement été versée par le Bureau du coordonnateur provincial des services en français. Les responsables de Nouveaux Horizons nous font aussi prévoir que nous bénéficierons bientôt d'une importante subvention accordée en vertu d'un de leurs programmes.

Nous avons beaucoup puisé dans les albums-souvenirs du cinquanteaire et du soixanteaire pour réaliser la présente publication. Comme on pourra le constater, nombreux sont les paroissiens, anciens et présents, qui nous ont permis de publier leur biographie et celles de leurs défunts, non par orgueil, mais pour nous aider à faire œuvre historique qui servira les Bourgetains de l'avenir; ce faisant, ils ont fait montre d'un civisme obligeant qui a assuré le succès de notre entreprise.

À tous ceux et celles qui ont contribué à la merveilleuse réussite de «Bourget Centenaire», nous disons un reconnaissant merci.

*Le Comité du livre-souvenir*

*N.B.* - Permettez-nous de signaler que la magnifique photographie présentée en couverture est l'œuvre d'un Bourgetain: Charles-Auguste Hurtubise.

## TABLE DES MATIÈRES

|   | Pages |
|---|-------|
| Pèlerinage dans le passé .....  | 4     |
| Allo! Bienvenu!   | 5     |
| Points de repère historiques .....  | 6     |
| Préface .....   | 9     |
| Limites de la paroisse .....  | 10    |
| Préambule .....   | 12    |
| Ch. 1 Historique des débuts de la paroisse .....                                | 13    |
| Ch. 2 La fabrique du Sacré-Cœur de Bourget .....                                | 16    |
| Ch. 3 L'éducation, maître souci des Bourgetains .....                           | 24    |
| Ch. 4 Oeuvres et organisations .....  | 42    |
| Ch. 5 Galerie biographique paroissiale .....                                    |       |
| A- Les curés de Bourget .....   | 57    |
| B- Les vocations religieuses de Bourget .....                                   | 61    |
| 1) Vocations religieuses masculines .....                                       | 62    |
| 2) Vocations religieuses féminines .....  | 68    |
| C- Les laïcs aussi sont la paroisse .....                                       | 83    |
| Ch. 6 Miettes du passé (anecdotes et récits) .....                              | 284   |
| Ch. 7 Pages d'album familial et paroissial .....                                | 327   |
| Ch. 8 Nos petits gouvernements .....  | 353   |
| Ch. 9 Perturbations écologiques et environnementales du milieu bourgetain ..... | 361   |
| Ch. 10 L'Initiative bourgetaine .....   | 368   |
| Ch. 11 Cent ans de loisirs et de sports à Bourget .....                         | 420   |
| Ch. 12 Éphémérides .....  | 435   |
| Ch. 13 Grande finale — Apothéose: Cent ans, ça se fête! .....                   | 442   |

*Don de Yvette Leroux*  
22-5-1985

# **BOURGET CENTENAIRE**



PROPRIÉTÉ DE LA  
SOCIÉTÉ FRANCO-ONTARIENNE  
D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE

## **1885-1985**

*Livre-souvenir publié à l'occasion du*  
**Centième anniversaire**  
*de la*  
**Paroisse du Sacré-Cœur de Bourget (Ontario)**

Réalisé aux ateliers de  
l'Imprimerie Le Droit-Leclerc  
375, rue Rideau  
Ottawa (Ontario) Canada  
Avril 1985





Vieilleries de notre grenier

(Photo: G. O. L.)

## Pèlerinage dans le Passé

---

---

### Comme en un vieux grenier

Nos vieux greniers contiennent parfois des trésors dont l'on réalise la valeur longtemps seulement après les avoir rangés comme choses inutiles et passées de mode. Tout à coup, l'on se rend compte que ces objets mis de côté, ces vieilleries, ont acquis une importance imprévue. Il suffira par exemple de l'intérêt manifesté par un brocanteur à la recherche d'antiquités pour vous faire constater les richesses de votre coin à débarras, ou encore, vous en prendrez conscience en voyant le prix que certains antiquaires exigent pour des vieux meubles, d'anciens cadres et des porcelaines ébréchées, ce qui vous fait constater: «J'ai mieux que cela dans mon vieux grenier!»

Ainsi, il vous semblera peut-être que, dans les pages qui suivent, nous avons accumulé beaucoup de vieilleries, de choses passées de mode, de faits plus ou moins pertinents. S'ils vous semblent rien que

vaguement intéressants, vos descendants, eux, y trouveront peut-être la valeur d'un patrimoine qu'ils ne voudraient pas avoir perdu. Il est même possible que vous vous disiez déjà en terminant la lecture de ce livre: «Vraiment, il n'aurait pas fallu jeter l'oubli sur tout cela.»

Comme on le fait trop souvent pour des objets jugés inutiles et encombrants que l'on abandonne n'importe où, il ne faut donc pas reléguer dans le dépotoir de l'oubli des souvenirs qui méritent d'être conservés. C'est dans cet esprit que nous avons accumulé la kyrielle des remembrances qui suivent; nous vous les présentons en souhaitant que vous soit agréable cet inventaire de notre grenier à souvenirs. Pnissiez-vous même être attendris par le pèlerinage que nous vous invitons à faire dans le passé bourgetain!

Antal

---

---

## Nos Artistes

### Photographes

Charles-Auguste Hurtubise (Ch.-A. H.)

Christian Lalonde (C. E. L.)

Guillaume Lalonde (G. O. L.)

### Dessinateur

Étienne Lalonde (E. P. L.)

---

---



Pièce de musée abandonnée dans un bosquet

(Photo: G. O. L.)

# Allô!

B ienvenue parmi nous  
O ù chacun vous attend.  
U n(e) ami(e) comme vous  
R eviendra bien souvent.  
G ardez du «Brook» un doux  
E t fort bon sentiment,  
T rès, oui, très, très longtemps!

*Antal*



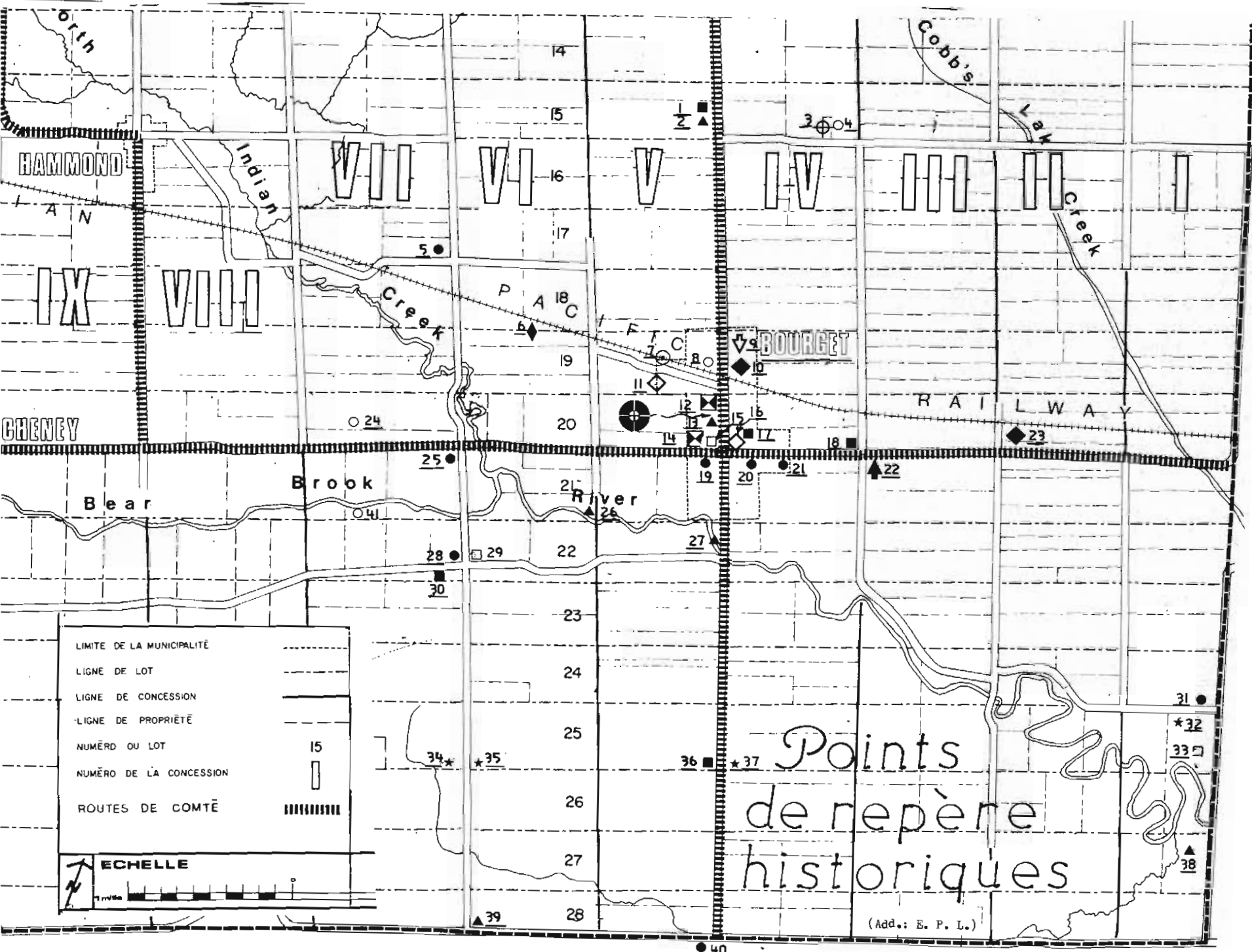
[Photo: Ch.-A. H.]



*La rue Champlain, toujours la principale — Tôt dans la journée, alors qu'une forte proportion de la population est rendue en ville pour y travailler, la rue Champlain-sud devient quelque peu déserte.*

*Ici, on voit en tricycle, Georges Lefebvre, notre ancien bedeau, qui revient probablement de faire un tour à «sa Fabrique» puis s'en retourne chez lui.*

[Photo: Le Droit]



Points  
de repère  
historiques

(Add.: E. P. L.)

LIMITE DE LA MUNICIPALITÉ

LIGNE DE LOT

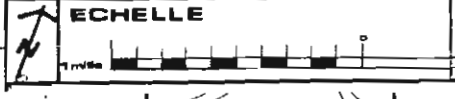
LIGNE DE CONCESSION

LIGNE DE PROPRIÉTÉ

NUMÉRO DU LOT

NUMÉRO DE LA CONCESSION

ROUTES DE COMTE



15







Centre du village de Bourget vu à vol d'oiseau à bord d'un ballon (1984).

(Photo: Bernard Valiquette)

## Points de repère historiques



La vieille école polyvalente  
(entre les n° 12 et 13)

### Écoles séparées

- 1 — E.S. n° 13 des «Landry»
- 17 — E.S. n° 6 du village
- 18 — E.S. n° 21 du «Trois»
- 30 — E.S. n° 18 «St-Félix»
- 36 — E.S. n° 17 de la «Quatre»

### ★ Écoles publiques

- 32 — E.P. d'Ettyville
- 34 — E.P. reconstruite n° 18
- 35 — Ancienne E.P. n° 18
- 37 — E.P. n° 17 de la «Quatre»

### ▲ Moulins à scie

- 2 — M. à S. Langevin
- 13 — M. à S. Bélanger, Potvin, Laroche et Lortie
- 26 — M. à S. Empey
- 27 — M. à S. Spearman
- 38 — M. à S. McAuley
- 39 — M. à S. Shering Brown (Jos Gagnon), Hunter et Bissonnette

### ● Fromageries

- 5 — Fr. Cardiff
- 19 — Fr. de patrons
- 20 — Fr. Gendron, Hébert et Potvin
- 21 — Fr. Coopérative Laitière
- 25 — Fr. Gélinau
- 28 — Fr. Gélinau, Villemaire
- 31 — Fr. Robillard
- 40 — Ancienne fromagerie démenagée chez Cardiff

### □ Bureaux de poste

- 15 — B. de P. du village
- 29 — B. de P. de St-Félix
- 33 — B. de P. d'Ettyville

### ○ Sablières et carrières

- 4 — Sabl. Brazeau
- 8 — Sabl. Lemery
- 24 — Car. Gagnier
- 41 — Car. Lavoie

### ⊕ Dépotoirs

- 3 — Dépotoir municipal actuel
- En outre, il y eut deux dépotoirs aux confins du village:
  - Dép. Venance Lemery
  - Dép. Albini Parent



### Fabriques d'eaux gazeuses

- 10 — F. Deneault, Excel-Gagné
- 23 — Russell Lithia



### Gare

- 7 — G. du Pacifique Canadien



### Hôtels

- 11 — H. de la gare
- 16 — H. du village (Bourgetel)



### Stations du Service des incendies

- 12 — Ancienne
- 14 — Présente



### Tannerie

- 9 — Tan. Duchesneau



### Beurrerie

- 22 — Beur. Bellefeuille



### Briquetterie

- 6 — «Briquade» de Bourget



**1885**

**Centenaire**



*M<sup>gr</sup> Thomas Duhamel  
évêque d'Ottawa*

**Paroisse**



*M<sup>gr</sup> Angelo Palmas  
Nonce apostolique  
(1985)*

**Sacré-Cœur**



*M<sup>gr</sup> Aurèle Plourde  
Archevêque d'Ottawa*

**Bourget**

**1985**



*S. S. Jean-Paul II*



(Photo: C. E. L.)

# Paroisse du Sacré-Cœur de Bourget

## Préface

Il y a cent ans, la paroisse du Sacré-cœur était fondée. Le Seigneur s'installait sur notre territoire à la grande joie des fidèles chrétiens de 1885. Une chapelle, suivie d'une magnifique église, proclamait la présence du Sacré-Cœur dans notre milieu. Elle était et elle demeure le point central de notre ralliement: lieu de rencontre, lieu vivant de notre vie chrétienne.

De cette présence ont jailli de merveilleuses réalisations qui, encore aujourd'hui, nous font honneur: une école chrétienne qui grandit toujours; des religieuses qui pendant tant d'années ont été ici des priantes et des travailleuses, des laïcs, hommes et femmes qui ont mis tant de cœur et de labeur dans les organisations paroissiales et sociales.

Hommage à nos anciens et anciennes qui aujourd'hui reposent dans la paix, et qui jadis dans des temps bien difficiles ont bâti les structures de notre vie chrétienne, qui ont construit et réparé l'église et qui l'ont payée avec tant de générosité, qui ont participé à des mouvements chrétiens aujourd'hui disparus.

Hommage à nos curés d'autrefois, si différents les uns des autres, mais qui ont donné à la paroisse le meilleur de leur cœur.

Hommage à tous ces paroissiens plus ou moins anonymes qui, dans le calme de leur foyer ont tissé par mille et mille fils, une tapisserie merveilleuse de vie chrétienne. Le livre-souvenir les remet à notre mémoire.

Hommage aussi à nos nouveaux paroissiens qui sont partis de l'extérieur et qui sont venus nous rejoindre pour partager une joie commune.

C'est cela une paroisse: des centaines de personnes qui n'oublient pas le passé et qui vivent des espoirs nouveaux. Ils sont à l'ombre du double clocher qui les appelle vers le Seigneur.

Roland Délisle,  
prêtre, curé.



Souvent appelé le deuxième fondateur de Montréal, M<sup>re</sup> Ignace Bourget, archevêque, est décédé le 8 juin 1885, alors que notre paroisse a été érigée canoniquement le 26 juillet suivant. Ci-dessus, la statue de celui qui a donné son nom à l'ancien The Brook. Cette œuvre du célèbre sculpteur canadien, Philippe Hébert, domine la place de la Cathédrale de Montréal.

PAROISSE DU SACRÉ-COEUR  
BOURGET, ONTARIO

LIMITES

NORTH  
PLANTAGENET  
NORD

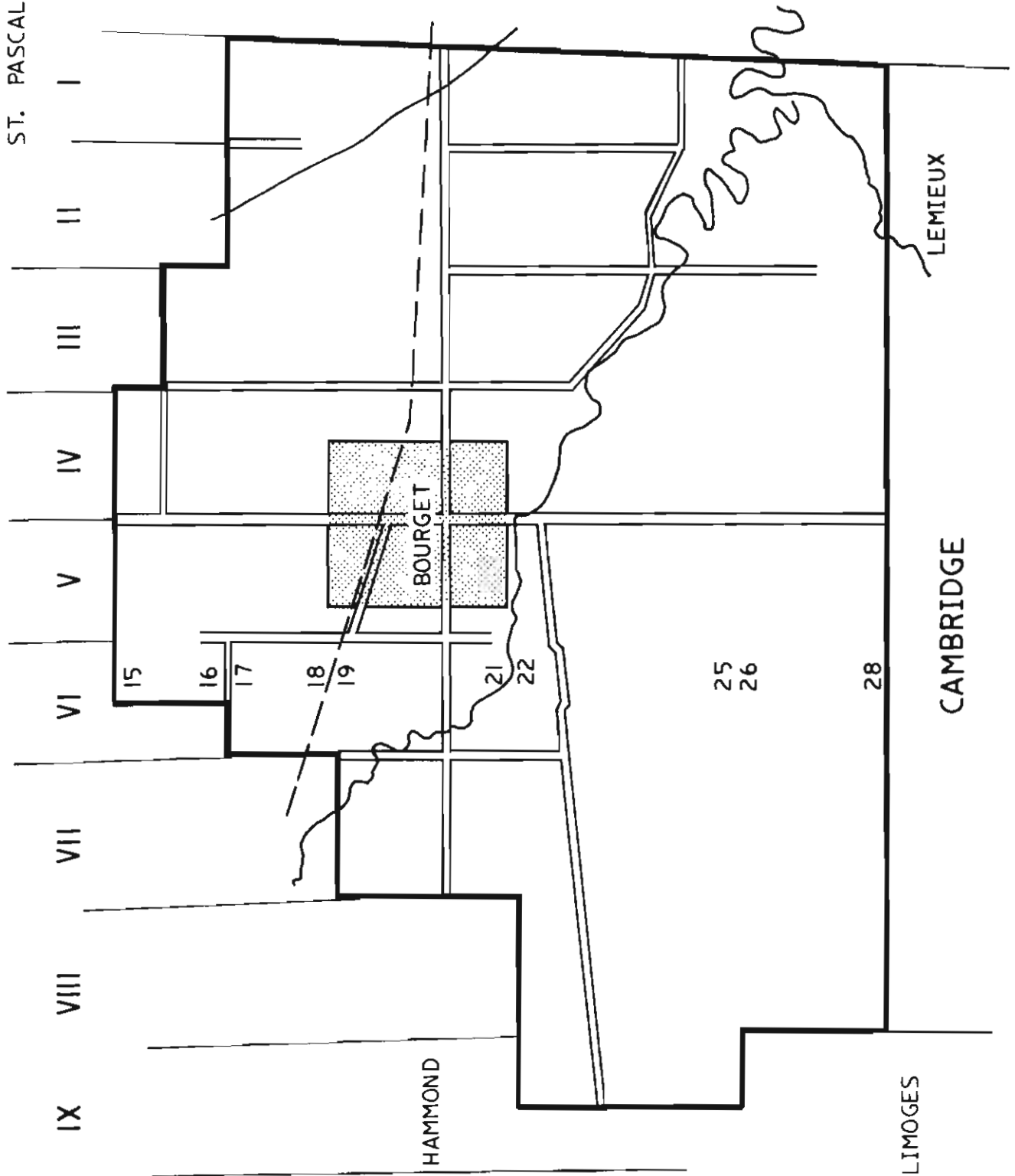
PRESCOTT

PENDLETON

*E.ienne Falande*

CLARENCE CREEK

ST. PASCAL



LEMIEUX

CAMBRIDGE

HAMMOND

LIMOGE

## Paroisse du Sacré-Cœur Bourget, Ontario

### Limites

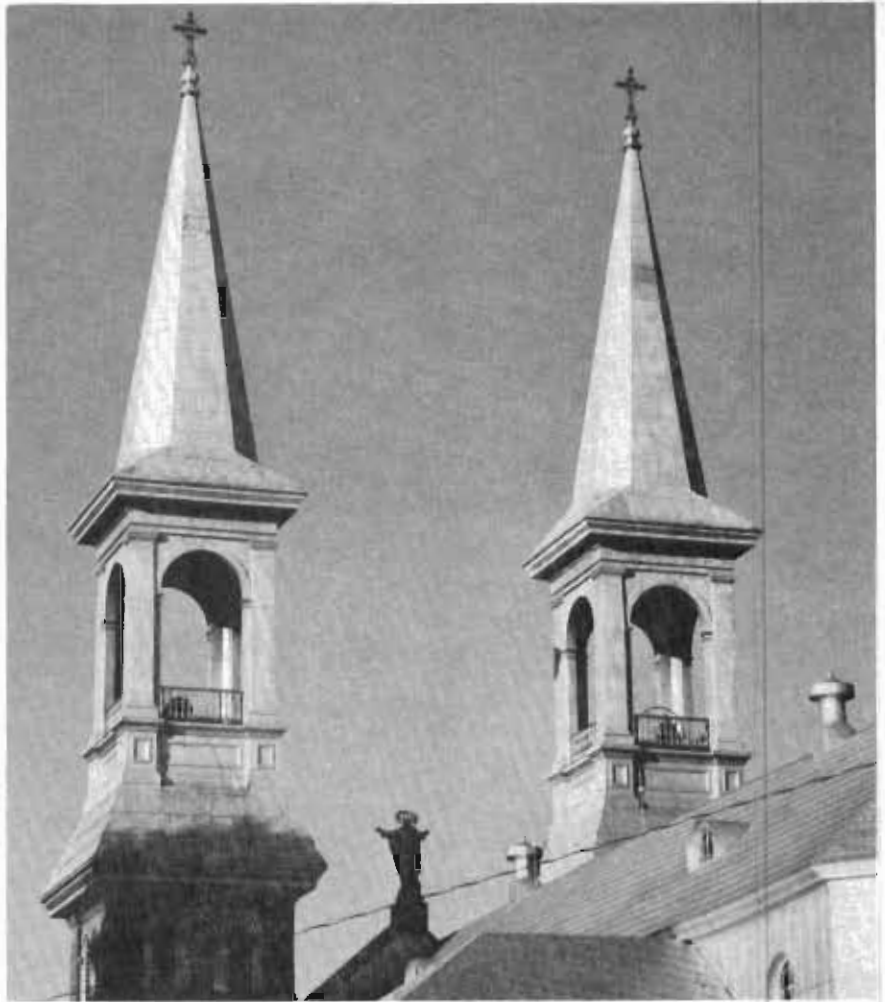
(non officielles)

Les limites de la paroisse de Bourget sont les suivantes:

**Au Nord:** La ligne qui sépare les lots 14 et 15 à partir du milieu de la Concession VI, canton de Clarence, jusqu'à celle qui sépare les Concessions IV et III; puis vers le sud sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les lots 15 et 16; puis vers l'est sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les Concessions III et II; puis vers le sud sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les lots 16 et 17; puis vers l'est sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui divise les cantons de Clarence et de Plantagenet Nord, ainsi que les comtés de Prescott et Russell.

**À l'Est:** La ligne qui divise lesdits cantons et comtés à partir de celle qui sépare les lots 16 et 17, canton de Clarence jusqu'à la ligne qui divise les cantons de Clarence et de Cambridge, au sud du lot 28 du canton de Clarence:

**Au Sud:** La ligne qui divise lesdits cantons de Clarence et Cambridge à partir de la ligne qui divise les comtés ci-haut mentionnés jusqu'à celle qui sépare les concessions VIII et IX:



Nos clochers, des paratannerres pour la paroisse  
(Photo: Ch.-A. H.)



**À l'Ouest:** La ligne qui sépare les concessions VIII et IX à partir de celle qui sépare les cantons de Cambridge et de Clarence vers le nord jusqu'à celle qui sépare les lots 26 et 25; puis vers l'ouest sur cette dernière ligne jusqu'au milieu de la concession IX; puis vers le nord au milieu de ladite concession jusqu'à la ligne qui sépare les lots 22 et 21; puis vers l'est sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les concessions VIII et VII; puis vers le nord sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les lots 19 et 18; puis vers l'est sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les concessions VII et VI; puis vers le nord sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les lots 17 et 16; puis vers l'est sur cette dernière ligne jusqu'au milieu de la concession VI; puis vers le nord au milieu de ladite concession jusqu'au point de départ sur la ligne qui sépare les lots 15 et 14.

L'église à l'heure du crépuscule

(Photo: Ch.-A. H.)

## Préambule

Bourget en est à sa troisième publication-souvenir. Nous voulons ici vous rappeler ce qu'ont été les deux premières, puis vous dire ce qu'entend être celle-ci, la dernière du trio à voir le jour.

**Album-souvenir du cinquantenaire** — Cette publication était une humble brochure de 5" x 8" comptant quatre-vingt pages et qui a été publiée, en 1935, lors des «noces d'or» de la paroisse de Bourget. Elle contenait beaucoup d'annonces. Les textes qui s'y trouvent ont été rédigés, en 1934, sous la direction de Sœur Berthe-Hélène, par ses élèves du cinquième cours (IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> années). Les réalisateurs ont beaucoup emprunté, entre autres, à des articles déjà parus dans «Le Droit» et dont les renseignements avaient probablement été fournis par M. le curé Raymond.

L'album-souvenir du cinquantenaire est un beau et précieux document qui contient cependant certaines inexactitudes dont les responsables sont sans doute des informateurs ne s'étant pas suffisamment rendus aux sources.

Nous nous efforcerons donc de faire les corrections qui s'imposent dans le présent livre.

**Album-souvenir du soixantenaire** — Bourget-Diamantaire était une publication du même format que la présente. Mesurant 9" x 12" et comptant soixante-huit pages, elle contenait plusieurs réclames et était du type «magazine». On en fit imprimer 1515 exemplaires.



*Sœur Berthe-Hélène a quitté Bourget, en juillet 1951, après s'être dévouée pendant huit ans comme institutrice de la dixième année et de l'École Secondaire Privée. — Lors d'un stage précédent, elle avait inauguré le chant des élèves à l'église, en 1930. — Elle a dirigé, en 1934, les élèves qui ont rédigé l'Album-souvenir du cinquantenaire de Bourget.*

Forcés de préparer ce documentaire en très peu de temps, ses auteurs ont pris pour acquis que tous les faits et dates contenus dans l'album du cinquantenaire avaient été parfaitement contrôlés; ils en ont donc reproduit le contenu sans pratiquement rien y changer, puis ils ajoutèrent beaucoup de matériels inédits qui ont assuré au nouvel album un accueil très favorable de la part des Bourgetains, anciens et présents.

En 1965, M<sup>re</sup> Charette en trouva une couple de cents exemplaires qui avaient été relégués aux «oubliettes» du presbytère; il fit donc imprimer une couverture de circonstance pour les vendre au cours des fêtes du quatre-vingtième anniversaire.

**Livre-souvenir du centenaire** — Bourget Centenaire, comme vous pouvez en juger, est du même format, mais beaucoup plus volumineux que l'album du soixantenaire. Fortement augmenté dans ses textes et abondamment illustré, il plaira sûrement aux lecteurs pour qui nous avons développé davantage les sections qu'ils avaient accueillies avec le plus de faveur en 1945.

Dépourvu de toute publicité, Bourget-Centenaire se veut un documentaire exclusivement évocateur du cher passé de notre vénéré patelin. Nous espérons donc que vous y savourerez les riches souvenirs de l'histoire de notre merveilleuse petite patrie.

Nous avons profité de la publication du présent livre-souvenir pour rectifier des erreurs portant surtout sur la vocation de l'ancienne chapelle comme école séparée. Nous rendons compte aussi du résultat de nos recherches pour éclaircir le mystère de la supposée primitive chapelle de The Brook que l'on a prétendu avoir servi à construire la première église de Sarsfield. Il nous a fallu nous rendre à l'évidence que le R.P. Alexis de Barbezieux, auteur de l'Histoire de la Province Ecclésiastique d'Ottawa, a candidement confondu The Brook et Bear Brook, puis a magistralement induit en erreur d'autres auteurs. par exemple, l'historien anglais de la capitale nationale. Courtney C. J. Bond.





Église et presbytère de Bourget, vers 1910

La paroisse célèbre en 1985 le centième anniversaire de sa fondation religieuse. Avant de décrire son rapide développement, il serait utile de faire connaître ses débuts quasi-héroïques. Nous en extrayons les détails d'un article paru dans *Le Droit* vers 1920.

«En l'année 1885 quelques courageux colons des comtés de Beauharnois et des Deux-Montagnes quittèrent leurs belles paroisses pour s'établir dans les forêts incultes du comté de Russell. Quelques rares habitations s'échelonnaient le long de la route de Pendleton au sud-est, de Casselman au sud, et de Chrysler, au sud-ouest. Au nord, quelques-unes longeaient la rivière Ottawa jusqu'à Cumberland. Et encore ces petites colonies se composaient-elles de gens de langue anglaise et de religion protestante. De Plantagenet à Calédonia, la route était déserte. À ce dernier endroit, un poste d'approvisionnement servait les colons du strict nécessaire. Partout ailleurs, c'était la

forêt épaisse, infestée de loups, de chevreuils et de lièvres. De chemin, il n'y en avait point. On ne pouvait guère compter sur les consolations du service religieux, puisqu'il fallait parcourir douze milles et plus pour trouver une église.

De 1855 à 1863, les colons se rendaient à Curran pour les cérémonies du culte; les baptêmes, les sépultures et les mariages avaient lieu à cet endroit. M. l'abbé P. Bertrand était alors curé de Curran.

Les premières familles qui s'attachèrent à la paroisse de Curran furent celles de MM. Clément Potvin, Eusèbe Lavoie et Jos Potvin. Les colons de la partie nord de la paroisse naissante durent s'attacher à la mission de Thurso. Ils avaient le bonheur de recevoir les missionnaires suivants: F. Michel, L. Almeras, L. Jouvant et E. Ebrard, tous prêtres français. Les familles qui habitaient alors cette partie de la

paroisse étaient celles de MM. F.-X. Ménard, Moïse Ménard, Jos Marion, Jos Labonté, F. Thivierge, H. Diotle, Jacques Lavictoire, E. Lavictoire, Antoine Desjardins, Jérôme Bergeron, L. Lacasse et Antoine Meloche.

À la fin de mai 1858, les colons réussirent à construire une chapelle sur l'emplacement actuel de l'église de Clarence. Dès 1870, ils se virent obligés ou d'agrandir ou de construire. Cette dernière idée parut plus pratique. Des difficultés s'élevèrent entre la partie nord et la partie sud de la paroisse au sujet du site. Le sage M<sup>r</sup> Guiges trancha la question et décida en faveur de Clarence, prophétisant que la partie du sud se développerait rapidement et exigerait bientôt un nouveau temple.

Tout arriva comme le saint évêque l'avait prédit. Voici ce que dit à ce sujet le R. P. Alexis, capucin, dans son histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa: «La première fois que

## Chapitre 1

# Historique des Débuts de la Paroisse



l'histoire mentionne cette mission de The Brook, ce fut le 14 juillet 1876, lorsque les gens de la partie sud du canton demandèrent à fonder une paroisse séparée.»

M<sup>re</sup> Duhamel, les trouvant encore trop peu nombreux, renvoya la requête à plus tard. Deux ans après, le 9 juillet 1878, l'évêque d'Ottawa, cédant à leurs instances, leur promit, s'ils souscrivaient la somme nécessaire à la construction d'une église, de leur envoyer un délégué qui ferait le choix d'un site convenable. Les choses se firent comme l'évêque le désirait, et M<sup>re</sup> Duhamel détacha de Clarence les concessions appelées à former la paroisse du Brook. Le 9 septembre 1882, on élargit encore le territoire, comme l'indiquent les lignes suivantes extraites de l'acte de visite épiscopale à Clarence-Creek: «Nous avons ajouté à la nouvelle paroisse du Brook, dont nous avons fait connaître les limites, les lots N<sup>os</sup> 16 dans toutes les concessions. Tous les catholiques de la nouvelle paroisse ont semblé accepter avec soumission tout ce que nous avons dit à l'assemblée que nous avons tenue ce jour, dans la sacristie, après les exercices de la visite et nous ont paru avoir la même confiance que nous de faire les exercices de la prochaine visite épiscopale dans la chapelle qu'ils doivent se mettre en frais de bâtir.»

Les gens du Brook ne commencèrent leur chapelle qu'en juin 1885. Un mois plus tard (17



Intérieur de l'ancienne église décorée pour le vingt-cinquième anniversaire. (1910)

juillet 1885), M<sup>re</sup> Duhamel, en cours de tournée pastorale, alla visiter les travaux, encouragea les catholiques, et leur promit un curé. Voici en quels termes il leur parlait dans son acte de visite à Clarence le 18 juillet 1885: «La nouvelle paroisse a commencé à construire une

maison qui servira de presbytère et de chapelle, en attendant que l'église soit bâtie. Nous avons raison de croire que les paroissiens continueront de faire les sacrifices que nécessite un premier établissement religieux.»

Quatre jours plus tard, M. G. Talbot, ancien prêtre du diocèse de Québec, vœut s'établir au Brook en qualité de premier curé. Donc en 1885, le Brook possédait aussi son humble sanctuaire. Depuis cette date, la paroisse est entrée dans une période de progrès, toujours croissant.

Le développement d'une paroisse est intimement lié au travail apostolique de ses pasteurs; nous retrouverons donc en lisant la biographie des curés de Bourget, des notes historiques intéressantes qui concernent les progrès matériel et spirituel de «Chez-Nous».

Maintenant, le beau nom de Bourget a remplacé celui de The Brook, mais parmi les paroissiens actuels de Bourget, on retrouve un grand nombre de descendants de pionniers du «Brook».

Nous relevons ici quelques noms de nos plus anciens colons, avec la date de leur arrivée ainsi que les noms de leur paroisse d'origine.



Quelques participants aux fêtes du vingt-cinquième anniversaire — De gauche à droite: assis: M. l'abbé Cousineau, curé de Sarsfield, M. l'abbé L.-C. Raymond, M<sup>re</sup> Routhier, p.a., M. l'abbé Anthime Constantineau et M. l'abbé F. X. Brunel. Deuxième rangée: R. P. Audran, s.m.m., M. l'abbé Lortie, curé de Curran, M. l'abbé J. C. Poulin, curé de Clarence-Creek, M. le juge Albert Constantineau, M. l'abbé P. S. Hudon, curé de Rockland et M. l'abbé Barrette, curé de St-Pascal-Baylon. Troisième rangée: M. l'abbé J.-O. Allard, M. l'abbé Onésime Lalonde, M. l'abbé Alphonse Génier et M. l'abbé J.-A. Laflamme, curé de Lemieux.

#### De St-Louis de Gonzague, comté de Beauharnois, P.Q.

Ensèbe Lavoie, Clément Potvin et Joseph Potvin, vers le 15 mars 1855.

Damase Potvin, en 1855.

Paul Gagné et J.-B. Auger, en 1858.

J.-B. Hogue, en 1861.



Joseph Lefebvre, en 1862.

Gédéon Mantha dit Culeau, en 1864.

J.-B. Labrecque et Francis Longtin, en 1865.

Louis de Gonzague Longtin, en 1868.

Michel Pilon, en 1869.

Cyprien Lamarre, en 1872. Jean-Baptiste Lortie, aîné, en 1873.

Joachim Bellefeuille, Francis, Michel et O. Dumas, Francis Touchet, J.-B. Brazeau et frères, en 1875.

J. Martial, en 1880.

#### **De St-Timothée, P.Q.**

Antoine et Pierre Leduc, en 1856.

Louis-Paul, Pierre Hurlubise et fils, Antoine et Joseph Tessier, en 1857.

Pierre Sicard, en 1858.

Augustin Schryer, en 1866.

Pierre Labelle et frères, E. Trépanier, Francis Délisle, Timothée et André Lefebvre, en 1870.

Pierre Plante, en 1872.

Alphonse Frappier, en 1875.

#### **De St-Augustin, P.Q.**

Anselme Bélanger, en 1859.

Ferrier Gratton et Pierre Jérôme, en 1872.

#### **De Vaudreuil, P.Q.**

Adolphe Séguin. Augustin Houle et frères. J.-B. Lalonde et frères, en 1872.

#### **De St-Hermas, P.Q.**

Toussaint Charette, en 1856.

J.-B. Chénier et Benjamin Pagé, en 1857.

Maxime Parent et Isidore Charbonneau, en 1858.

Léon Raymond, en 1860.

#### **De Pendleton, Ont.**

John McPhee (angl. prot.), en 1861.

W. McKay (angl. prot.), en 1862.

Alex McLean et frères, en 1860.

Mentionnons aussi les quelques anciens dont les noms suivent: Jos Marcil, en 1880, de Ste-Martine; Moïse Gendron, en 1870, de Beauharnois; Amable Yelle et J.-B. Lefebvre, en 1880, de St-Urbain; Jos. Richer et frères, en 1880, de St-Benoît; Anthime Lemery, en 1875, et Pierre Primeau, en 1880, de Montréal; B. Ménard et Bisson frères, de Ste-Scholastique; F. Martel, en 1875, de Ripon; Jos Lagrois et frères, d'Alfred, Ont.; Louis Plante, de Grande-Île, P.Q.; Stephen Clark (angl. prot.), en 1858, de Rigaud, P.Q.; John Windsor et fils (angl. prot.), de Plantagenet, Ont.; James McAuley, en 1861, de Curran, Ont.; James Butler et frères, en 1875, de Cornwall, Ont.; Anthime Dicaire, en 1874, de Ste-Scholastique et Étienne Bouvier, en 1874, de St-Jean Chrysostome.



Intérieur de l'église après les rénovations majeures de 1921

# La Fabrique du Sacré-Cœur de Bourget

L'église

La sacristie

Le presbytère

La salle paroissiale

Le couvent

Le cimetière

- Historique
- Évolution physique
- Aménagement paysager
- Charniers
- Souvenez-vous!

L'administration de la fabrique

## LA FABRIQUE DE BOURGET

Parmi les vieilles expressions françaises que l'on a laissé tomber en France mais que nous avons conservées au Canada, il y en a une qui est encore populairement employée dans la vie paroissiale, chez nous, pour désigner les biens d'une église ou le conseil qui les administre, c'est le mot «Fabrique». On appelle syndics les paroissiens désignés pour administrer la fabrique.

La fabrique de Bourget débutait bien humblement en 1885 mais aujourd'hui elle a beaucoup progressé et les paroissiens ont raison d'en être fiers. Le développement de la fabrique constitue en lui-même un intéressant chapitre de notre histoire paroissiale; voilà pourquoi nous nous y arrêtons.

## L'église

En tête de nos annales religieuses figure la célébration de la première messe célébrée par M. Georges Talbot, le 26 juillet 1885. M. Cyprien Lamarre faisait les fonctions de bedeau et de servent de messe. C'est de ce jour que date l'érection canonique de notre paroisse. L'émotion des assistants était si grande qu'ils en pleuraient de joie. La petite chapelle de bois occupait l'endroit où s'élève actuellement l'édifice qui loge la Banque Nationale du Canada; tout était bien rudimentaire: une boîte à marchandise recouverte de papier teint servait



L'église, après rénovation, en 1921. À remarquer qu'il n'y avait pas encore de statue au pignon: on se rendra compte aussi qu'une clôture entourait les parterres de l'église et du presbytère

d'autel qu'ornaient des chandeliers en bois blanchi et tournés dans la boutique de M. Lamarre. C'était la pauvreté de Bethléem. Rien ne laissait prévoir que trente-cinq ans plus tard, cette chapelle serait remplacée par une vaste église aux fins clochers et aux autels, balustrade, chaire en simili-marbre.

Quatre ans après l'inauguration de cette chapelle rustique, elle était devenue insuffisante pour la population catholique et fut dans la suite convertie en école séparée. Plus tard, en

1902, M. Edmond Langlois l'acheta des syndics et la transporta sur les fondations de son magasin qui venait d'être détruit par un incendie: la vieille chapelle est donc devenue maintenant l'édifice qui loge la Salle funéraire Pax au 11-est de la rue Laval.

La population augmentant chaque année en nombre et en moyens pécuniaires, il fallut donc songer à bâtir une église plus grande et plus confortable. M. l'abbé A. Constantineau, jeune prêtre nouvellement ordonné, fut en-

voyé pour remplacer M. Talbot. Il arriva en septembre 1886 et s'occupa aussitôt à préparer les paroissiens à bâtir une église convenable. À sa demande, M<sup>re</sup> Duhamel, pendant sa visite pastorale, convoqua une assemblée des paroissiens pour voir s'il était possible de se mettre en frais d'une nouvelle construction. Tous les assistants furent unanimes à commencer les travaux dès que le curé et les syndics auraient pu faire signer des billets promissoires pour couvrir en partie la dette à contracter. On se mit à l'œuvre, et en octobre 1889, l'église était livrée au culte.

L'acte de la bénédiction se lit ainsi dans le registre de la paroisse: «Le 24 octobre 1889, nous avons béni la nouvelle église du Sacré-Cœur de Jésus du Brook au milieu d'un grand concours de peuple et de prêtres qui ont signé avec nous. Cette église dont les plans ont été faits par M. Victor Roy, architecte de Montréal, mesure cent dix pieds de longueur et cinquante-neuf de largeur. Les travaux ont été exécutés par Boileau et Frères de l'île Bizard, au prix de \$9,500.00.

Signé: J. Thomas, archevêque d'Ottawa, MM. Lombard, Francœur, Croteau, Larose, Dacier, A. Constantineau, curé.»

L'église était en bois, revêtu de brique rouge avec un seul clocher. Commencée en 1888 par M. Constantineau et mise en état convenable pour le culte, elle fut terminée en 1889. À quatre-vingt-quinze ans (1984), M<sup>lle</sup> Cyprienne Langlois se rappelle, entre autres choses, que la charpente en bois brut des colonnes est longtemps restée à découvert, et c'est seulement longtemps après la construction qu'un y a posé le beau fini qui se voit sur la photo du vingtcinquième anniversaire. L'intérieur fut donc complété et décoré plus tard par le peintre-décorateur Renaud de Montréal, sous la direc-



Détails du grand portail

(Photo. Ch.-A. H.)



Intérieur de l'église en regardant vers le jubé

(Photo Ch.-A. H.)

tion de M. le curé Brunet, futur évêque de Mont-Laurier. Mais les grandes réparations et les belles décorations qui se voyaient de 1921 à 1965: autel, balustrade, chaire, orgue et verrières ornant notre église, ont été faites par M. le curé Raymond et terminées en 1921.

L'électrification de l'église se fit sous la direction de M. le curé Landry et, en 1944, M. le curé Lapointe fit installer un souffleur d'orgue mû par l'électricité.

En 1965, pour les fêtes du quatre-vingtième anniversaire de la paroisse, M. le curé Gérard Charette a fait faire d'importantes rénovations à l'église. Notre temple a pris alors ce que l'on pourrait appeler la physionomie œcuménique qui le caractérise aujourd'hui.

Soit en réalisant l'œuvre elle-même, soit en honorant les dettes encourues à cet effet, chacun de nos curés a donc fait sa part dans l'édification et l'entretien du joli temple qui fait notre orgueil: il restera le monument qui portera aux générations montantes le souvenir de leur zèle et de leur esprit apostolique.

## La sacristie

Le rajout, en rez-de-chaussée qui est accolé sur le mur est du corps principal de l'église, a logé pendant de nombreuses années ce que l'on appelait la «Sacristie». En plus des armoires qui servaient à ranger les vêtements sacerdotaux et le matériel des parures de fêtes et de funérailles, on y trouvait l'ancien autel de l'église, deux confessionnaux, des statues, un chemin de croix, un harmonium et des bancs.

M. l'abbé J. O. Allard, qui fit jadis office de vicaire, à Bourget, pendant quelque temps, disait que c'était un véritable bijou et qu'il se plaisait beaucoup à dire la messe dans une atmosphère aussi pieuse.

Autrefois, «pour ménager», on ne chauffait pas l'église sur semaine et la messe était alors célébrée à la sacristie. Souvent aux messes du carême et lors des chemins de la croix, la foule des fidèles y débordait dans le couloir d'entrée.



Chœur de l'église, après la rénovation de 1965

(Photo: C. E. L.)



Ci-dessus: ancienne chapelle de la sacristie

Aux «temps forts» de l'année (Pâques, Quarante-heures, la Toussaint, Noël, les retraites paroissiales, etc.) la foule s'y pressait, chacun attendant son tour pour se confesser.

Les baptêmes avaient toujours lieu dans la sacristie qui, en outre, servait de décor à des mariages que l'on voulait célébrer dans la plus stricte intimité.

C'est sous M. le curé Paquette que cette chapelle disparut, et quelques années plus tard (1971) le Club d'âge d'or obtint d'en faire son local.

## Le presbytère

Le presbytère actuel, bâti en 1895 par M. le curé Larose, est une large construction de style presque monastique avec des fenêtres an-



À droite: le presbytère tel qu'il apparaît depuis qu'on l'a amputé de la large galerie qui l'entourait  
(Photo Ch.-A. H.)



La salle paroissiale telle qu'elle était jusqu'en 1970

ciennes et trapues, puis une véranda qui l'entoure comme un ancien cloître trappiste. Il est pourtant imposant au fond d'un parterre ombragé de nombreux arbres et situé au chevet de l'église. M. Philias Labelle, l'un des plus anciens paroissiens a fait tous les travaux de construction pour la somme de \$2.300.00. Quel contraste tout de même entre cette confortable et spacieuse demeure et celle des premiers curés! Les temps héroïques! ou l'âge de fer! Le P. Talbot, logé dans un grenier, au-dessus de la sellerie de M. Hébert, dans la maison basse et misérable de M<sup>lle</sup> Mathilde Martel! Le temps a marché depuis cet âge de fer et il faut marcher avec lui. Le deuxième curé, M. Constantineau, après deux mois passés dans la bicoque de M. Joseph Ménard, put entrer enfin dans la jolie maison neuve que ce bon paroissien était à se bâtir et qui fut longtemps le bureau de poste de Madame Adélarde Ménard. Aujourd'hui c'est la résidence de M. Omer Cheff au n° 5 de la rue Champlain Nord. Après un an de séjour comme hôte de M. Ménard, il déménagea dans la belle demeure que M. Stanislas Chénier lui céda à raison de \$80.00 par année. Cette maison bien agrandie et enjolivée est celle qui a été longtemps occupée par la famille du docteur Auguste Bourque, puis celles de MM. Joseph Morin et Albert Lortie. Aujourd'hui, elle abrite le restaurant «Le Chatel». C'était un réel progrès. Les syndics du temps avaient à cœur de loger leur jeune curé confortablement. Il convient de raviver leur souvenir: MM. Pierre Schnupp, Charles Bazinet, J. B. Chénier, François Dumas et Joachin Bellefeuille.

M. François Dumas eu la grande générosité de donner à la paroisse tout le terrain de la Fabrique et n'accepter en retour qu'un simple lot dans le cimetière pour lui-même et pour sa femme. Ce bon paroissien, mort depuis plusieurs années, y repose en paix. Prions pour son âme.

### La salle paroissiale

La salle paroissiale, qui a longtemps été reconnue nécessaire dans toutes les paroisses considérables, manquait à Bourget. N'ayant pas de local pour les réunions de la paroisse, M. Raymond, après avoir consulté les syndics de l'église, se mit en frais d'en construire une qui a déjà rendu de grands services pour les diverses organisations indispensables, et surtout fut convertie en chapelle pendant les grandes réparations de l'église terminées en 1921. Elle était vaste, bien éclairée, confortable et pouvait contenir une assistance de 300 à 400 personnes. Une petite salle, adossée à la grande a aussi été d'une grande utilité à tous les points de vue.

Depuis 1970, cet édifice a été vendu à M. Gilbert Labelle qui y loge la Banque Nationale du Canada et la boutique Coucoune, tandis que la «petite salle» est occupée par la Bibliothèque publique.



Le couvent des Sœurs Grises de la Craix, construit en deux étapes (1904 et 1918)

On se rappellera aussi que l'ancienne salle paroissiale a hébergé l'École secondaire privée pendant de nombreuses années.

### Le couvent

Les Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa arrivèrent à The Brook, le 15 août 1903, et furent logées dans la maison appartenant maintenant à M. Gilbert Labelle et qui est occupée par des bureaux en face de l'église. Mais M. le curé Brunet, voulant leur procurer une habitation plus éloignée des bruits du village, obtint de MM. les syndics de la fabrique que la paroisse leur bâtisse, auprès de l'école, une résidence qui leur conviendrait mieux. Et le 16 septembre 1904, elles prenaient possession d'une partie du couvent actuel. Mais le nombre des religieuses ayant augmenté avec celui des classes à diriger, M. le curé Raymond le fit agrandir et réparer en 1918.

C'est du temps de M. le curé Lapointe que les religieuses devinrent propriétaires de leur couvent.

Signalons que la quiétude de l'environnement, désirée par M. Brunet pour les religieuses, s'est assez bien conservée pendant de nombreuses années. La rue Dollard finissait en cul-de-sac non loin du couvent; on s'y aventurerait donc rarement. Même, durant les années «trente», les conseillers du village avaient fait construire, tout près des «sœurs», et en plein milieu de ce qui est aujourd'hui la rue Dollard, un haut hangar noir qui abritait un immense réservoir où s'accumulaient, durant la nuit, plusieurs milliers de gallons d'eau permettant de régulariser le débit et la pression de l'aqueduc durant le jour. Mais, faute de circulation suffisante, cette réserve se pollua et il fallut cesser de l'utiliser. La bâtisse en question fut donc vendue à la coopérative agricole qui la déménagea pour en faire un entrepôt.

Bientôt, dans la suite, la rue Dollard se prolongea, puis on ouvrit les rues Cartier et La-pointe pour établir un beau secteur résidentiel sur l'ancienne ferme Bougie-Gauthier. En outre, un chemin, ouvert depuis la rue Champlain et passant derrière le presbytère, vint aboutir en face du couvent. La circulation des voitures automobiles et des piétons est devenue si considérable que la tranquillité qui enveloppait jadis le couvent n'est plus qu'un souvenir du passé.

## Le cimetière

### Historique

Au début de la colonisation de notre territoire, il a fallu inhumér quelques uns de nos défunts à Curran mais, avant la fondation de la paroisse du Sacré-Cœur, en 1885, c'est surtout à Clarence-Creek que l'on devait se rendre pour déposer en terre bénite les restes de nos défunts. Dès après cette date, la paroisse eut son cimetière, à elle, en arrière de son église où il est facile pour les paroissiens d'aller, quand ils le désirent, prier sur la tombe de leurs parents qui ne sont plus. La dévotion aux âmes du purgatoire est traditionnelle chez nous et c'est un grand avantage que d'avoir le champ où reposent nos morts tout près de la maison de Dieu.

Rappelons que c'est M. François Dumas qui fit don du terrain occupé par notre cimetière, n'exigeant en retour qu'un lot pour lui et son épouse.

On fit d'abord plusieurs sépultures d'enfants dans le nouveau cimetière, puis le premier paroissien adulte à y être inhumé, fut M. Olivier Hurtubise, en 1886.



Calvaire du cimetière

(Photo: Ch.-A. H.)



Vue du cimetière en regardant vers l'est

(Photo: Ch.-A. H.)

Maintenant, le «village» de nos morts est beaucoup plus «peuplé» que celui de leurs survivants. Fasse le Ciel que tous nos anciens reposent en paix!

Les magnifiques monuments de notre cimetière indiquent que les paroissiens de Bourget ont un culte tout particulier pour les morts et qu'ils chérissent leurs tombes.

Le cimetière de Bourget a déjà été l'objet d'une évocation émouvante que nous croyons digne de rapporter ici. En 1938, S. E. M<sup>gr</sup> Ubald Langlois, o.m.i., évêque de Grouard et ancien de Bourget, prononçait le sermon de circonstance au sacre de S. E. M<sup>gr</sup> Réginald Duprat, o.p., évêque de Prince-Albert, et lui aussi, un de nos anciens. Le prédicateur disait, en s'adressant au nouvel évêque:

«Et maintenant, cher M<sup>gr</sup> Duprat, après avoir rempli, avec toute cette assistance qui vous aime, le grand devoir de la prière, me permet-



Plus tard (nous en ignorons la date) il fut reculé à peu près en ligne avec le présent charnier. On y déménagea en autant que possible les restes mortels récupérables, mais, en 1921, lorsque l'on creusa le «grand canal» pour installer les tuyaux en terre cuite devant drainer le sol autour des fondations de l'église, on découvrit encore quelques débris de cercueils avec fragments d'os et restes de chevelures ayant appartenus aux premiers paroissiens inhumés dans notre cimelière.

M. le curé Paquette repoussa, lui aussi, les limites du cimetière vers l'est en enlevant quelques rangées de monuments qu'il relocalisa plus loin, mais sans déranger les corps qui reposaient dans cette section.

Une superficie d'environ deux acres de terrain reste encore disponible pour vendre des lots aux paroissiens de demain.

#### Aménagement paysager

Le terrain du cimetière est sourceux et son égouttement a toujours été difficile. Autrefois, on avait partiellement résolu le problème



trez-vous de m'acquitter des devoirs qu'une vieille amitié m'impose.

«C'est plus qu'une amitié de la terre que la nôtre; elle a pris racine au cœur même de ceux qui nous ont donné le jour: votre père et votre mère ont aimé mon père et ma mère d'une amitié qui ne vieillit pas, d'une amitié que la vie a éprouvée et que la mort a consacrée. Nos bien-aimés disparus reposent côte à côte dans cet humble cimetière de campagne que vous savez; les tertres d'où ils se lèveront au jour de la résurrection générale se touchent presque, s'embrassent pour ainsi dire de ce doux baiser de paix que la sépulture chrétienne dépose sur la dépouille des croyants. Je me demande si aujourd'hui Dieu ne leur accorde pas de se parler d'une tombe à l'autre pour se raconter, à 50 et 60 ans de distance, les beaux rêves d'avenir qu'ils formaient sur nos berceaux à tous deux. Et il me semble entendre sortir de leurs bouches que cet excès de joie ranime, nutant que de leurs âmes qui jubilent dans la gloire à l'occasion de notre commun épiscopat, une voix qui s'amplifie de toutes les voix qui vous sont chères, voix de la terre et voix du ciel, et qui chante à votre adresse les vœux dont nos cœurs, à tous ici présents, sont le laintain écho.»

#### Évolution physique

Au tout début, le cimetière commençait à l'arrière de la sacristie actuelle, à peu près à la limite du jeu de croquet de l'Âge d'or.

À l'ombre de ce monument, repase M. l'abbé Constantineau, éminent bienfaiteur de la paroisse.

(Photo Ch -A. H.)



d'excès d'humidité en creusant les allées et en rejetant la terre ainsi obtenue sur les rangées de tombes, ce qui créait une différence de niveaux d'une couple de pieds.

L'entretien du cimetière était laissé à la discrétion de chaque famille: c'est dire qu'il y avait très peu de lots qui n'étaient pas négligés. Certains étaient entourés de clôtures basses en fer avec festons de chaînes. mais la plupart des monuments se perdaient dans les fardoques.

Les jeunes du village allaient aux fraises, aux framboises, même aux bleuets et aux mûres dans le cimetière. Au temps de la maturité, les nombreux cerisiers qui poussaient tout le tour de notre champ de morts étaient fréquentés par autant de marmots que d'oiseaux.

Un jour, la population se réveilla et ouvrit les yeux puis, dans un mouvement de légitime fierté, décida d'honorer ses disparus en améliorant le lieu de leur sépulture. Les tranchées, broussailles et mauvaises herbes disparurent; on procéda au nivellement, on installa des fondations solides sous les monuments chancelants et, enfin, on érigea, sur une butte créée à cette fin, un beau calvaire. Cette grande amélioration se produisit sous M. le curé Lapointe.

Avec le temps, la croix du calvaire, qui était faite de grosses pièces en cèdre, menaça de s'écraser et la jeune génération, s'inspirant de notre ère de progrès, ntilisa le matériel d'une tour de télévision pour la remplacer de façon permanente.

Maintenant, le Comité du cimetière voit à maintenir convenablement l'aspect du champ de repos de nos morts, grâce à un programme d'entretien perpétuel.



Charnier actuel du cimetière

(Photo: Ch.-A. H.)

### Charniers

Autrefois, la paroisse possédait un charnier un peu plus spacieux que celui dont elle dispose présentement. Il était bâti de briques mais ses fondations insuffisantes firent «écartiller» les murs de façon si dangereuse qu'il fallut le démolir. Cette petite bâtisse se trouvait à peu près vis-à-vis l'entrée actuelle du cimetière sur le côté gauche de la route centrale qui conduit au calvaire.

Après avoir fait démolir le vieux charnier, M. le curé Lapointe en fit construire un nouveau qui sert encore à entreposer les cercneils en hiver, en attendant la corvée des inhumations au printemps. Cette petite bâtisse, qui a l'appa-



rence extérieure d'un humble oratoire, peut contenir une douzaine de cercneils d'adultes.

### Souvenez-vous!

Pour vous aider à ne pas oublier ceux que vous avez tant aimés et qui ne sont plus, chaque année à l'automne, la paroisse organise, au cimetière, une cérémonie des défunts qui se déroule pieusement avec le concours d'un grand nombre de Bourgetains, anciens et actuels.

Rappelez-vous-en!



Cérémonie annuelle du cimetière — sept. 1984

(Photo: Ch.-A. H.)



## L'administration de la fabrique

Jusqu'ici, nous avons parlé des biens de la fabrique; maintenant, parlons un peu de leur administration.

Dans le passé, le curé désigné par l'ordinaire administrait les biens de la fabrique avec l'assistance de trois marguilliers ou syndics. À chaque année, l'un d'eux sortait de charge et était remplacé par un nouveau paroissien élu pour trois ans.

Depuis plusieurs années, on a cherché à donner plus de responsabilités aux fidèles car, comme le dit si bien le titre d'un livre: «Les laïcs aussi sont l'Église». À une réunion des paroissiens tenue le 23 février 1969, M. le curé Eduard Ladouceur propose donc l'abolition du système des marguilliers pour le remplacer par celui d'un conseil paroissial formé de divers comités. Cette mesure est adoptée à l'unanimité.

Ensuite, on procède d'abord à l'élection d'un comité de finances (comité d'administration temporelle) composé de trois personnes. Suit alors l'élection d'un comité des organisations et la formation de cinq sous-comités. Puis l'on procède à l'élection d'un comité de liturgie ainsi qu'à la formation de six sous-comités. Enfin on choisit un comptable, un coordonnateur et un secrétaire. Pour terminer, l'assemblée demande que l'on procède à la rédaction d'une constitution, ce qui fut fait.

Ainsi, une constitution adoptée par les francs tenanciers de Bourget, et approuvée par l'autorité diocésaine, prescrit qu'à chaque année des élections doivent être tenues, selon les formes indiquées, pour désigner les officiers et membres du Conseil, ainsi que ceux des comités et des sous-comités mentionnés plus haut. Cette élection doit se faire le premier dimanche de février à chaque année.

Signalons qu'un comité spécial est chargé de l'administration du cimetière.



L'église et le presbytère vus du cimetière

# L'éducation, maître souci des Bourgetains

## Nos écoles

- École commune
- Écoles publiques
- Écoles séparées du village
- Écoles séparées en campagne
- École centralisée (consolidated)
- Cinquième cours
- École de continuation
- École Secondaire Privée
- Écoles secondaires publiques

## Nos administrations scolaires

- Commissions scolaires locales
- École centralisée
- École Secondaire Privée
- Conseils scolaires de comté

## Nos instituteurs

## Notre part dans l'épopée scolaire franco-ontarienne

- Des débuts à 1910 (Au temps de The Brook)
- De 1910 à nos jours (L'ère de Bourget)
  - Le Règlement XVII et ses aboutissements
  - Enquête du D<sup>r</sup> James Hughes à Bourget
  - Hors texte: Rapport du D<sup>r</sup> Hughes

## Le Couvent Notre-Dame de l'Assomption

## Notre bibliothèque

## L'ÉDUCATION, MAÎTRE SOUCI DES BOURGETAINS

### Nos écoles

Nous ne possédons pratiquement pas de documentation concernant l'origine de l'enseignement sur le territoire de The Brook; nous devons donc procéder par déductions pour y imaginer les débuts de nos écoles.

### École commune

En vertu de la Loi des écoles communes de 1816, les maîtres d'école qui se trouvaient dans le présent territoire de l'Ontario, même s'ils ignoraient tout de l'anglais, recevaient leur quote-part des subventions gouvernementales versées aux instituteurs des écoles populaires.



La vieille école de 1860 rendue à 1947 (Photo: Gérald Cousineau)

Lorsque furent unies les provinces du Bas et du Haut Canada, le droit aux écoles séparées fut reconnu par une loi votée à la première session (à Kingston); cette législation reçut l'assentiment royal en septembre 1841.

En 1843, il fut décidé de donner à chaque province sa propre législation scolaire. La loi du Haut-Canada garde les écoles confession-

nelles et le mot «séparé» appliqué à des écoles y apparaît pour la première fois. Les protestants pouvaient, aussi bien que les catholiques, se séparer de l'école commune si l'instituteur de celle-ci n'était pas de leur religion. L'aide accordée à l'école séparée devenait proportionnée au nombre d'enfants qui la fréquentaient.



Encore l'école commune de 1860, mais en 1984

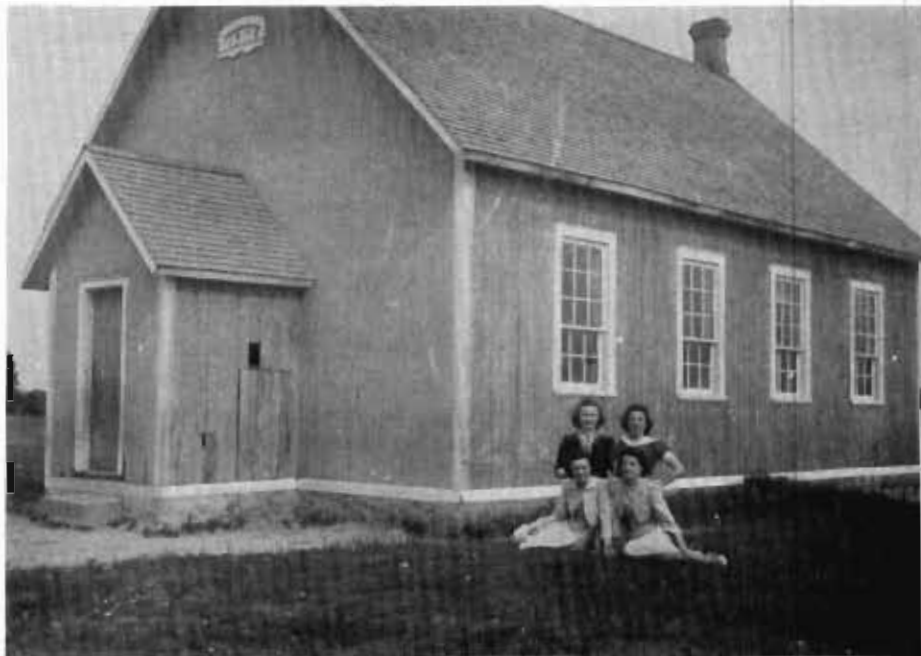
(Photo: Ch.-A. H.)

La loi des écoles communes de 1850 contient elle aussi un article (19) qui «en reconnaissant l'existence des écoles séparées», selon Sir John Macdonald, «élargit la base du système scolaire», mais il s'agit d'un drôle d'élargissement puisque l'école séparée n'y a droit au fonds scolaire que pour le salaire de l'instituteur; elle doit donc être construite, meublée, chauffée et pourvue de livres par ses supporteurs qui, par contre, ne sont exempts d'aucune évaluation locale ni d'aucune taxe en faveur des écoles communes.

En 1853, les supporteurs d'écoles séparées obtenaient la suppression de la taxe aux écoles communes et la faculté d'élire des commissaires; enfin, en 1855, la Loi Taché sur les écoles séparées assurait quelques autres améliorations en faveur de ce secteur scolaire.

Pourtant, c'est en vertu de la Loi des écoles communes de 1850 qu'aurait été fondée, vers 1860, la première école de The Brook. Elle n'eut pas à être séparée puisque ses instituteurs seraient évidemment catholiques comme sa population. C'est en 1885 seulement que l'Ontario a commencé à exiger des enseignants une certaine connaissance de la langue anglaise, et c'est depuis ce temps aussi que les écoles communes sont désignées sous le nom de publiques dans la législation et la réglementation officielle de l'Ontario.

L'album-souvenir du cinquantenaire de Bourget signalait comme suit l'existence de la première école de The Brook: «Sans instruction, point de civilisation» a dit Lacordaire. Les anciens avaient compris cette grande vérité puisque vers 1860, malgré leur pauvreté, ils avaient déjà construit une petite école.



La deuxième école publique n° 18 dans la «Sept»

Cette bâtisse qui était faite en bois équarri à la grand'hache et blanchie à la chaux, pouvait contenir vingt-cinq à trente enfants. Les bancs y étaient rudimentaires: des madriers cloués sur des bûches servaient de sièges et, pour pupitres, on utilisait des boîtes renversées. Plus tard, il fallut agrandir l'école, ce qui était déjà une grande amélioration.

#### Écoles publiques

Quelques années plus tard après l'agrandissement de l'école commune du village, pour répondre aux exigences du gouvernement, elle

devint automatiquement école publique (vers 1885) mais, comme telle, survécut à peine à cette métamorphose car, après l'ouverture d'une école séparée dans l'ancienne chapelle (il semble que celle-ci n'a accueilli des élèves que durant une période limitée d'un à quatre ans, quelque part durant les années 1890-1895) elle dut elle-même prendre le statut d'école séparée pour obtenir la fermeture de l'autre et accueillir tous les écoliers du village sous son toit.

Au cours des années, le territoire de The Brook-Bourget a été desservi par au moins trois autres écoles publiques: d'abord l'école publique n° 17 située au sud du lot 25 de la concession IV, et l'école n° 18 située également au sud du lot 25, au début en concession VI, puis plus tard en concession VII; ces deux premières étaient fréquentées par des enfants de langue française, tandis que la troisième, celle d'Ettyville qui était essentiellement anglaise, avait été érigée au nord du lot 25 dans la concession I. Toutes les bâtisses qui abritèrent ces écoles sont maintenant disparues, sauf celle d'Ettyville et, bien entendu, la «vieille école» du village.

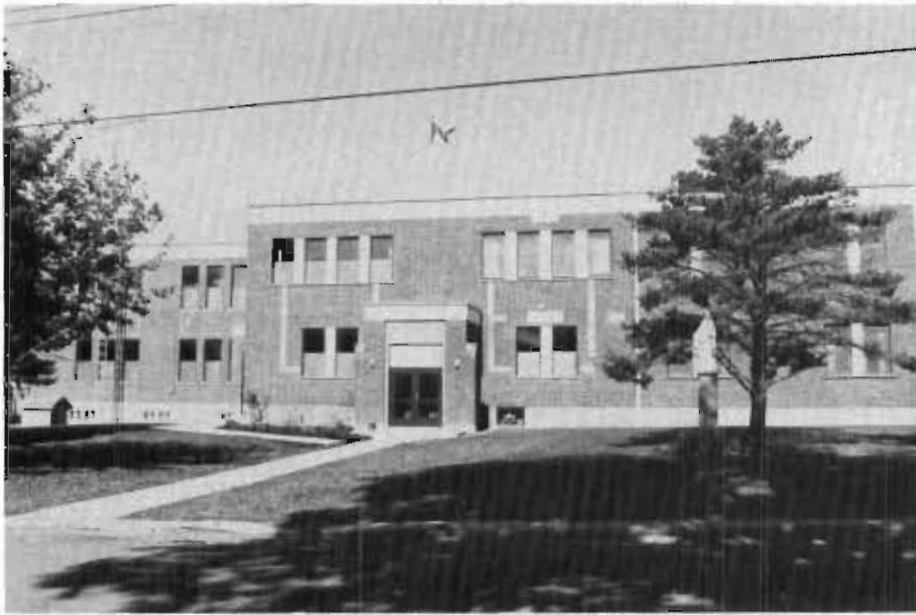
#### Écoles séparées du village

Lorsque commença le régime des écoles publiques (vers 1885), nos curés dont le patriotisme devait être encore avivé par les pénibles souvenirs de la révolte des patriotes de 1837, paraissent s'être généralement opposés à ce régime scolaire qui, à leurs yeux, devait constituer une menace pour la langue et la foi de notre peuple.

Il semble que M. le curé Constantineau, dès son arrivée en 1886, se soit mis à la tâche afin de changer le statut de notre école publique du



École du Sacré-Cœur (Sep. n° 6) peu après sa construction en 1905.



École du village après rénovations (1984)

(Photo: Ch.-A. H.)

village pour celui d'une école séparée. Selon ce que nous racontait jadis, M. Napoléon Longtin fils, il réussit même à se faire élire commissaire pour tenter de réaliser son projet, mais les gens craignant le coût plus élevé de l'institution non officielle, lui firent la vie dure et en vinrent même à lui infliger la défaite lors d'une élection.

M. le curé Larose arrivé en 1890 aurait alors continué la lutte de son prédécesseur. Comme la vieille chapelle était inoccupée à la suite de la construction de l'église en 1889, il réussit à y installer une école séparée qui fut ouverte pendant un certain temps (période dont la durée a probablement été d'une à quatre années quelque part entre 1891 et 1895) puis, comme le maintien de deux écoles devait être onéreux pour les deux clans, il semble qu'on en soit venu à un compromis et que l'école de la vieille chapelle ait été fermée tandis que l'école publique adoptait le statut d'école séparée pour recevoir tous les élèves.

La première école séparée du village occupa donc d'abord la vieille chapelle de The Brook. M<sup>lle</sup> Cyprienne Langlois, née en janvier 1889, se rappelle avoir accompagné sa sœur aînée, Ubaldine, au moins une fois à l'école séparée dans la chapelle désaffectée. Elle-même doit avoir commencé à fréquenter l'école en 1895 ou 1896; pourtant elle n'a toujours été qu'à la vieille école qui était alors une école séparée; c'est donc que la vieille chapelle n'était plus utilisée comme école.

Quand à l'automne de 1902, la vieille chapelle fut vendue à Edmond Langlois pour remplacer son magasin récemment détruit par le feu, les enfants fréquentaient donc la vieille école qui était séparée, et c'est là que les Sœurs ont commencé à enseigner à leur arrivée en 1903.

Ce fut seulement le 24 mai 1905 que l'on commença à maçonner, près de l'église, les fondations d'une école neuve que l'on termina le 28 août suivant. Construite en brique, elle fut divisée en quatre classes, avec fenêtres nombreuses, et possédait un système de chauffage central à air chaud. Aux deux étages, un large corridor s'étirait, depuis la façade jusqu'à l'arrière, avec un escalier entre le premier et le deuxième planchers, puis un autre conduisant au sous-sol.

L'école de 1905 constitue encore une partie de la façade de l'édifice actuel et contient l'entrée principale sur la rue Dollard.

Dès le début de la nouvelle année scolaire,

en septembre 1905, elle était donc prête à recevoir toute la jeune génération désireuse de s'instruire. La bénédiction solennelle de l'École Sacré-Cœur, qui eut lieu le 25 septembre, fut présidée par M<sup>re</sup> Duhamel, accompagné d'un nombreux clergé.

Signalons ici que l'école de 1860 servit dans la suite comme salle publique que l'on continua à appeler «la vieille école» puis, quand Bourget eut sa salle paroissiale, l'autre devint une boutique de menuisier jusqu'à ce que M. Ovila Boudreau l'améliore par une toilette nouvelle pour en faire sa résidence et un restaurant.

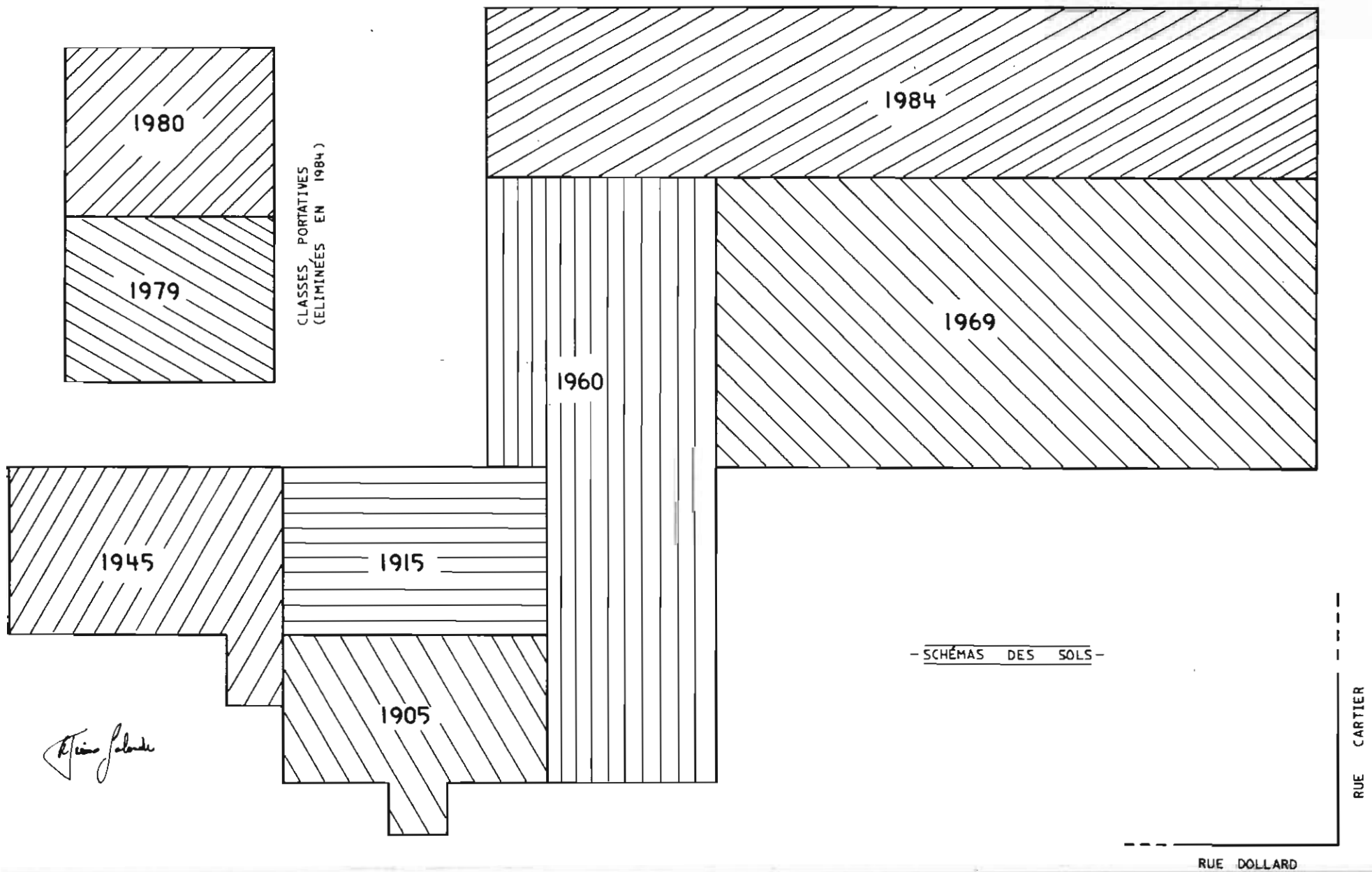
À l'école du village, le nombre toujours croissant des élèves en vint à exiger un local plus spacieux: aussi septembre 1915 vit-il s'ouvrir deux nouvelles classes dans une annexe reliée à l'ancienne partie; cet agrandissement était adossé sur le mur nord de l'école de 1905. On y trouvait encore un corridor à chaque étage; comme dans la partie avant, celui du bas était relié à celui du haut par un escalier. L'une des nouvelles classes était destinée à un «cinqième cours».

L'école séparée (n° 6) du village ne fut plus agrandie jusqu'en 1944 alors que l'on commença à construire l'annexe ouest qui, dans le temps, logea l'atelier des travaux manuels (au sous-sol), le jardin d'enfants (au rez-de-chaussée) et la salle des arts domestiques à l'étage. Ces travaux furent terminés en 1945. En 1960, virent s'ajouter au corps principal de la bâtisse, un auditorium avec scène et quatre classes dont deux en façade et les autres au-dessus de la salle de spectacles. Puis en 1969, l'expansion prit la forme d'un vaste gymnase avec deux salles de douches.



Classe de maternelle (1984)

(Photo: Ch.-A. H.)



*Alain Jolande*

JALONS DES ETAPES DE CONSTRUCTION ET D'AGRANDISSEMENT  
DE L'ÉCOLE SACRÉ - COEUR DE BOURGET

Une dizaine d'années plus tard, étant encore à court d'espace, on installa, à titre temporaire dans la cour de l'école, deux classes portatives: l'une en 1979 et l'autre en 1980.

Pour couronner ces développements, en 1984, on a rajouté un vaste apprentis que l'on a accoté au mur nord du gymnase et qui contient cinq salles de classe dont une pour handicapés et deux jardins d'enfants. On a aussi profité de cette mise en chantier pour faire d'importantes améliorations et des changements en d'autres sections de l'école. Ainsi, on a ramené l'entrée principale, en façade, à l'endroit où elle se trouvait de 1905 à 1944. Maintenant, elle donne immédiatement accès aux bureaux de l'administration, tandis que la bibliothèque qui logeait là depuis une quarantaine d'années occupe désormais le rez-de-chaussée de l'aile ouest.

### Écoles séparées en campagne

Dans le passé, alors que les moyens de communication étaient insuffisants pour amener quotidiennement tous les enfants de la paroisse étudier au village, on organisa aussi d'autres écoles séparées à des points stratégiques dans le territoire rural.

Il y eut l'école séparée n° 18 dans la «Sept» que les gens appelaient souvent l'école St-Félix à cause du bureau de poste de ce nom qui se trouvait au coin opposé à la croisée des chemins. Construite en brique de Bonrget, elle dominait, sur une butte, au coin sud-est du lot 22 dans la septième concession.

Il y avait encore l'école séparée n° 17. Construite en 1922, on l'appelait parfois l'é-



Classe de cinquième année (1984)

(Photo: Ch -A. H.)

cole des Délisle en raison des nombreux enfants de ce nom qui la fréquentaient. Située en réalité dans la cinquième concession, par habitude, on continua à l'appeler «école de la quatre» à cause de la «publique» voisine qui avait toujours été désignée ainsi parce que construite sur le coin sud-est du même lot 25 de la quatrième concession.

Rappelons, en outre, l'établissement de l'école séparée n° 21 au coin sud-est du lot 20 dans la quatrième concession mais que l'on appelait l'école du «Trois» parce que la presque totalité de ses élèves provenaient de ladite troisième concession. Les Révérendes Sœurs

Grises de la Croix lui donnèrent le nom d'École St-Joseph.

Enfin, même si elle n'était pas dans les limites de notre paroisse, il convient de mentionner l'école séparée n° 13 dite «École des Landry» qui se trouvait sur le territoire de la paroisse de Clarence-Creek mais que fréquentaient les enfants de quelques-unes de nos familles parce qu'ils en étaient plus rapprochés que de celle de notre village.

### École centralisée (Consolidated)

Il est évident qu'à certains temps, il y eut pléthore d'écoles en notre milieu. Pour question de quelques gros sous, certains contribuables s'étaient obstinés à soutenir des écoles publiques tandis que les curés, épaulés par des paroissiens bien pensant avaient milité en faveur d'écoles séparées. Si, en 1922, les gens de la «Quatre» avaient fermé une publique pour ériger une séparée de l'autre côté du chemin n° 8 sur le lot 25, il n'en était pas de même dans la septième concession où, lorsque la vieille école rouge (publique) fut fermée pour construire une séparée au coin St-Félix, un groupe de contribuables se rebella et construisit une nouvelle école publique sur le même lot que la précédente mais du côté ouest de la route.

Avec le temps, les divergences disparurent et les écoles aussi, au point que, le 7 septembre 1948, la directrice de l'école du village signale, dans son registre, que la centralisation d'une école rurale (St-Félix) avec celle du village cause une forte augmentation de la population scolaire dont elle assume la responsabilité. Rappelons que nos trois écoles rurales ne se sont pas unies simultanément à celle du Sacré-Cœur; les contribuables de St-Félix ont été les premiers à s'y rallier en 1948; ceux de l'école n° 17 ont fait de même peu après, mais les payeurs



Bibliothèque de l'école après rénovation (1984) — Ici, Madeleine Poupart-Demers, élève, et David Rose, instituteur au secondaire, se rencontrant dans le cadre de l'école alternative.

(Photo: Ch -A. H.)

de taxe du «Trois» ne les ont imités qu'une dizaine d'années plus tard, de sorte que la «consolidation» à l'échelle paroissiale était chose accomplie à la rentrée des classes en septembre 1959.

### Cinquième cours

À mesure que le nombre des élèves persévérant jusqu'à la fin de la huitième année se faisait plus élevé, les parents et les instituteurs rêvaient de prolonger leur scolarité. L'agrandissement de l'école, en 1915, permit bientôt d'y organiser un cinquième cours (neuvième et dixième années). En juin 1921, M. le curé Raymond fit organiser une solennelle cérémonie de graduation pour les trois premières finissantes ayant réussi ce que l'on appelait alors le «District Examination».

### École de continuation

En 1927 et 1928, une première tentative d'implantation d'un cours de continuation (onzième et douzième années) prit aussitôt fin, faute d'élèves à s'y inscrire. Signalons cependant que deux Bourgetaines y réussirent alors l'exameu de douzième; ce furent Gabrielle De-nault et Géraldine Pilon.

### École Secondaire Privée

Après 1921, le nombre des élèves recevant leur diplôme de dixième année augmentait de façon presque soutenue. Avec le temps, aussi, on devint conscient que notre jeunesse avait besoin de pousser davantage sa scolarité pour réussir dans la vie. Vers 1945, le Club Lapointe, fondé pour promouvoir l'éducation à Bourget,



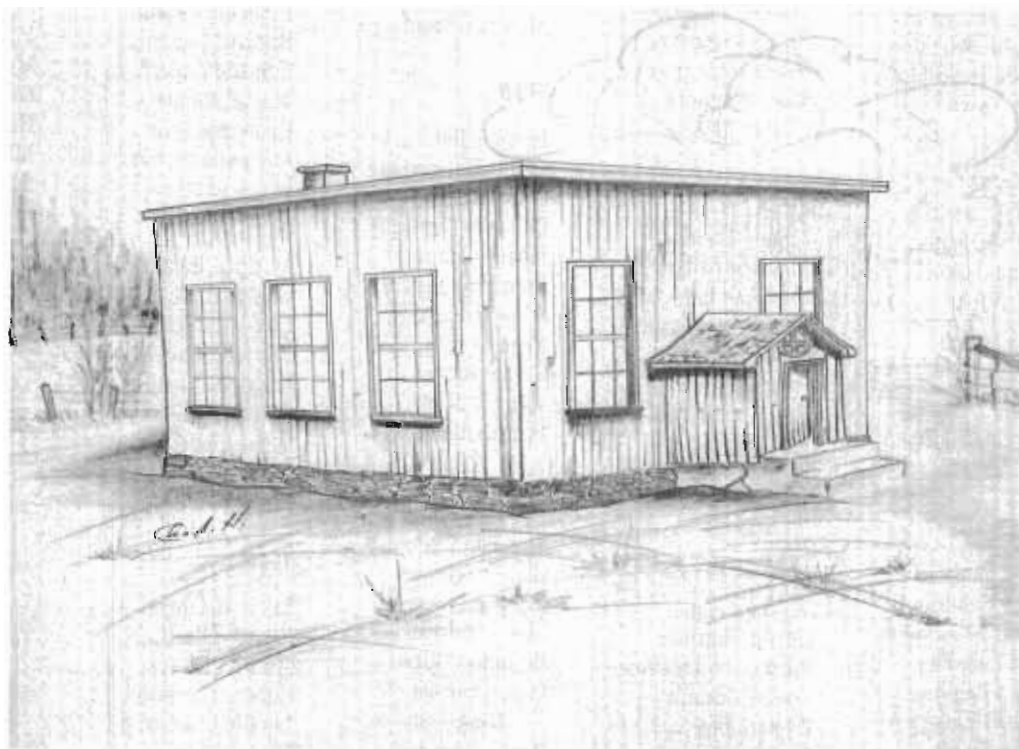
École Séparée n° 17 de la «Quatre» (Collection: Fernand Laporte)

tenta en vain d'obtenir une école de continuation (années XI et XII), mais le gouvernement ne permettait plus d'en organiser. Les membres du Club, encouragés par les autorités religieuses et l'Association d'Éducation, décidèrent alors de fonder une école secondaire privée qui ouvrit ses portes, en 1946, avec l'inscription de huit élèves en onzième année. Rappelons que cette institution a été fréquentée par des élèves des quatre paroisses du Canton de Clarence.

Le tableau souvenir publié en d'autres colonnes est par lui-même un historique de cette institution qui a rendu d'éminents services aux étudiants du temps et à leurs parents.

L'école Secondaire Privée ouvrit donc, en septembre 1946, dans ce qui ensuite, pendant de nombreuses années (jusqu'en 1984), fut le bureau du directeur de l'école du vilalge. Dès l'automne 1947, elle déménageait (près de la voie ferrée) à l'étage de la résidence de Robert Lalonde, aujourd'hui propriété de Raymond Gadouas (71 Champlain-nord).

De septembre 1956 à juin 1959, elle a occupé, au 37 Champlain-nord, l'historique «Vieille École» qui venait d'être utilisée pendant quelques années, comme épicerie-restaurant, par Lorenzo Cousineau. En septembre 1959, on la trouve installée, cette fois-ci, dans la petite salle à l'arrière de la salle



École du «Trois» (n° 21)

(Croquis d'un ancien)

# École Secondaire Privée Bourget, Ont.

## Fondateurs — Septembre 1946

M. Philippe Lefebvre, prés.  
M. Ubald Parent  
M. Robert S. Lalonde

M. Alphonse Lapointe — Curé

M. Alfred Goulet  
M. Donat Goulet  
M. Antonin Lalonde

### Professeurs

|                                |           |                            |           |
|--------------------------------|-----------|----------------------------|-----------|
| S. St-Hilaire, s.g.c.          | 1946-1950 | S. Albert de Marie, s.g.c. | 1954-1958 |
| S. Berthe-Hélène, s.g.c.       | 1950-1951 | S. Marie-Hervé, s.g.c.     | 1957-1958 |
| S. Gabriel de Nazareth, s.g.c. | 1951-1954 | S. Rivet, s.g.c.           | 1958-1964 |
| M. Albert Marcil               |           | 1946-1964                  |           |

### Gradués

#### 1948

Marcelle Daoust  
Huguette Gauthier  
Laurent Gagné  
Georgette Hébert  
Charles-A. Hurtubise  
Lauriette Lavigne  
Carmen Wolfe

#### 1949

Annette Chartrand  
Maurice Chaloux  
Jeannette Dubord  
Françoise Gendron  
Marcelle Hurlubise  
Thérèse Hurtubise  
Gisèle Tassé

#### 1950

Rhéal Chartrand  
Aline Marleau  
Bibiane Parent  
Gilles Pilon

#### 1951

Gilberte Deneault  
Marcelle Goudreau  
Yvette Leroux

#### 1952

Gérard Chartrand  
Arlette Gendron  
Carmen Lapalme  
Ernest Lapalme  
Pauline Lalonde  
Réjeanne Lepage  
Mathias Pagé  
Fleurette St-Pierre

#### 1953

Jean-Paul Dubord  
Jeannine Leroux

#### 1954

Jacqueline Gauthier  
Fernand Lefebvre  
Roger Marcil

#### 1955

Henriette Hurtubise  
Vincente Lalonde  
Thérèse Lefebvre  
Gisèle Legault  
Denis Leguerrier  
Rémi Saumure  
Claude Tassé

#### 1956

Lionel Chénier  
Maurice Laflamme  
Monique Lavictoire  
Raymonde Leroux  
Jean-Claude Marcil  
André Marcil  
Gaston Saumure  
Jean-Paul Scott  
Armand Tassé  
Thérèse Wolfe

#### 1957

William Auger  
Cécile Gauthier  
Jacqueline Lefebvre  
Louise Legault  
Gaëtan Pagé  
Jeannine Poupart  
Marcel Richer

#### 1958

Suzanne Drouin  
Hélène Gauthier  
Gaëtane Labonté  
Odette Lavoie  
Nicole Potvin  
Madeleine Poupart  
Odette Yelle

#### 1959

Suzanne Goudreau  
Kenneth Labrosse  
Marina Poirier  
Suzanne Tassé

#### 1960

Jacques Bélanger  
Gisèle Castonguay  
Gilles Dubé  
Pierrette Gendron  
Jacques Hupé  
Françoise Legault  
Aimé A. Lepage  
René Lortie  
Carole Richer  
Vincent Scott  
Jean-Denis Yelle

#### 1961

Suzanne Bisson  
Claude Gagnier  
Jeannine Gagnier  
Lise Goudreau  
Réjeanne Hupé  
Marie-Andrée  
Hurlubise  
Pierre Hurtubise  
Micheline Marcil

Paule Rochon  
Marcelle Thivierge  
Monique Wolfe  
Carol Yelle

#### 1962

Gisèle Bélanger  
Robert Brazeau  
Adèle Gendron  
Mance Gendron  
Laurent Lacoursière  
Ghislaine Lavigne  
Robert Lefebvre  
François Legault  
Richard Longtin  
Louise Poupart  
Marcel Richer  
Georgette Scott  
Lucienne St-Jean

#### 1963

Maurice Bélanger  
Denise Boileau  
Ghislaine Boileau  
Pierrette Castonguay  
Huguette Goudreau  
Françoise Lefebvre  
Gérard Lefebvre  
Marie-Claire Lefebvre  
Marie-Andrée Parent

#### 1964

Lucie Bélanger  
Richard Boileau  
André Carrière  
Colette Carrière  
Lucille Chartrand  
Charles Gélinas  
Francine Goudreau

Lise Lavigne  
Carmel Marcil  
Danielle Marcil  
Roger Piché  
Jules Saumure

### Sous-gradués

#### 1964

Monique Bélanger  
André Chartrand  
Pierre Godin  
Robert Hupé  
Suzanne Hurtubise  
Yollande Lagrois  
Monique Landry  
Denise Lavigne  
Hélène Lefebvre  
Michelle Lefebvre  
Suzanne Lefebvre  
Robert Legault  
Lise Lortie  
Léo Piché  
Evelyne Potvin  
Ginette Thivierge  
Pierrette Thivierge  
Michel Yelle

### Locaux

École Sacré-Cœur  
(1946-1947)  
Résidence R. S. Lalonde  
(1947-1956)  
La «Vieille École»  
(1956-1959)  
La «Petite Salle»  
(1959-1961)  
Salle Paroissiale  
(1962-1964)





S. St-Hiluire, s.g.c., institutrice (1946-1950)



S. Albert de Marie, s.g.c., institutrice (1954-1958)

paroissiale. là où est actuellement logée la Bibliothèque Publique de Bourget.

Le 25 novembre 1960, les commissaires de l'école Sacré-Cœur offrent de louer, au Club Lapointe, la bâtisse de l'école du «Trois» (n° 21) devenue vacante, l'année précédente, lorsque ses contribuables ont opté pour la centralisation au village. Pour tout loyer, l'école secondaire privée n'aura qu'à se charger des frais de

réparation, d'entretien, de chauffage et d'éclairage.

Mais aussitôt se présente une alternative beaucoup plus intéressante; en effet, à la fin de 1961, grâce à une subvention diocésaine d'une dizaine de mille dollars, la salle paroissiale a été entièrement renouée pour servir de nouveau local à l'école secondaire privée. Désormais, elle est bien éclairée et confortablement chauffée: on y trouve même un beau laboratoire pour l'enseignement des sciences. Les élèves d'onzième et de douzième années s'y installent le 3 janvier 1962.

Malheureusement, c'était trop beau pour durer. Suite à la nouvelle législation scolaire, en



**Troisième local** — En septembre 1956, l'École Secondaire Privée emménageait dans l'ancien restaurant de Lorenzo Cousineau, originairement la première école commune de The Brook (1860). Ci-dessus, photo prise après la bénédiction. — Rang de l'avant: M. le curé Léopold Paquette, André Diotte, Cécile Gauthier, Madeleine Poupart, Claudette Richer, Gaétane Labonté, Jacqueline Lefebvre, Marcel Richer, Albert Marcil (professeur). — Rang de l'arrière: Denise Hurtubise, Gaéton Pagé, Jeannine Poupart, Hélène Gauthier, Louise Legault, Micheline Tassé, Odette Houle, Suzanne Drouin, Nicole Potvin, Odette Yelle, Odette Lavoie, Jeannette Gélino, William Auger.

(Collection: Eva Marcil)



S. Rivet, s.g.c., institutrice (1958-1964)



**Personnel enseignant (1946)** — Au centre à l'avant: Gabrielle Tassé. — Assis sur des fauteuils: Albert Marcil, S. Ste-Amélie, S. Louis-Bertrand. — Debout: S. Jeanne des Anges, Thérèse Morin, S. St-Hilaire, Éliane Perrault, S. Marie-Élisée, Française Guindon et S. Rose-Marguerite.

(Gracieuseté: F.C.L.)

août 1964, trois élèves seulement s'inscrivent à la onzième année du cours privé, les autres préférant fréquenter le High School de Casselman avec transport mis gratuitement à leur disposition. Désormais, forcés de payer des impôts aux écoles secondaires publiques, même avec la meilleure volonté possible, on ne pouvait pas soutenir un deuxième système parallèle. Il fallut donc mettre fin à la glorieuse aventure de l'École Secondaire Privée et laisser même ses élèves de douzième aller finir leurs études à l'étranger.

Cette débâcle a emporté non seulement notre École Secondaire Privée mais aussi, deux ans plus tard, le cinquième cours (années IX et X) de l'école séparée n° 6 (Sacré-Cœur).

### Écoles secondaires publiques

Dès lors, notre jeunesse n'eut d'autre issue que le secteur public neutre, seul, les enfants de familles fortunées pouvant se payer le luxe de fréquenter des institutions catholiques privées à coûts de scolarité très élevés; la masse de nos étudiants se dirigea donc surtout vers le Public High School de Casselman, mais quelques-uns aussi vers Plantagenet.

## Nos administrations scolaires

### Commissions scolaires locales

Dans le passé, les écoles locales, tant communes que publiques et séparées, étaient

administrées par un bureau de commissaires (commission scolaire) composé de trois membres élus par les contribuables payant leurs impôts à l'école en question.

### École centralisée

Le 28 décembre 1960, la commission scolaire «Consolidée n° 1» du Canton de Clarence (École du Sacré-Cœur) élisait pour la première fois cinq commissaires, et elle devait continuer à être administrée ainsi par cinq de nos contribuables jusqu'au 31 décembre 1968, alors que nos biens scolaires et leur administration passaient aux mains du Conseil des Écoles Catholiques de Prescott-Russell.

### École Secondaire Privée

Le Club Lapointe désignait trois de ses membres pour agir comme commissaires de cette institution privée, son œuvre de prédilection.

### Conseils scolaires de comté

Quand se fit la centralisation à l'échelle des comtés unis de Prescott et Russell, la représentation au Conseil des écoles catholiques (primaires) et au Conseil d'éducation (secondaire) a été assurée à des groupes de population d'importances numériques à peu près égales, mais parfois de provenance disparate. Ainsi, un conseiller peut être élu par deux ou trois petites municipalités qui ne sont même pas voisines.

## Nos institutrices

Même avant la construction de la première école, le catéchisme avait déjà été enseigné par une dévouée et charitable dame Boudreau, dans sa maison tout près du «Brook».

M<sup>me</sup> T. H. Plante fut la première institutrice attirée à The Brook vers 1860. Nous ne possédons pas les noms de ceux qui lui succédèrent. Nous savons cependant que M. Napoléon Longtin fils a déjà enseigné dans notre paroisse, de même que M. Athanase Lavoie (fils d'Eusèbe) et M. Albini Lalonde (époux d'Angéline Martel).

On a déjà mentionné que M<sup>me</sup> Francis Touchette et Moïse Lortie ont jadis été institutrices à la vieille école «rouge» publique n° 18.

Il est certain qu'au temps des pionniers les salaires des institutrices n'étaient pas élevés. Ainsi, Eugénie Ménard, devenue dans la suite M<sup>me</sup> Edmond Langlois, faisait les deux entrées suivantes dans son journal alors qu'elle était enseignante ailleurs dans notre comté:

— «Je suis entrée en pension chez M. A. Guindon, le 18 août 1880. Je donne \$45.00 pour l'année scolaire. Mon salaire est de \$140.00 par année.»

— 19 février 1881 — «Ai reçu le Government Grant: \$33.86.»

Ce devait être à peu près la même chose pour les enseignants de The Brook à ce temps-là.



S. St-Anselme, première supérieure du couvent et première directrice de l'école après l'arrivée des Sœurs Grises de la Croix à The Brook en 1903.



**Personnel de l'école de Bourget (1984-1985)** — Rang du bas: Carole Gauthier, Colette Leblanc, Bernard Boulerice. (directeur), Jeannine Poupart, S. Thérèse Clément. — Rang du milieu: Claire Richard, Éliane Chartrand, Diane P. Legault, Yvonne Goudreau, Carole Martineau, Annette Cousineau, Claire Lortie. — Rang du haut: Marguerite Rose, Danielle Paquette, Sylvie Wolfe, Louise Poupart, Maryse Thibodeau, Rachelle Chrétien-Roy. — Absents: Lucille Pilon, secr., Raymond Saunier et Jean-Eudes Dicaire, préparés à l'entretien. (Gracieuseté: Personnel de l'école)

En 1903, lorsque les religieuses arrivèrent à Bourget, ce furent les RR. SS. St-Anselme et Ste-Pulchérie qui prirent charge de la « vieille école ».

De 1918 à 1930, des religieuses ont aussi pris la direction de l'école du « Trois ». Elles allaient tous les matins y faire la classe et revenaient le soir au couvent du village.

Nombreuses ont été les religieuses qui sont venues enseigner à Bourget mais, avec les ans, petit à petit le nombre des instituteurs laïcs a augmenté et celui des Sœurs a diminué. Toujours, cependant, le personnel enseignant a compté des personnes d'élite qui ont considéré leur travail comme une vocation plutôt que comme une source de revenus. Nous leur devons la formation d'un grand nombre de citoyens estimables qui ont fait honneur à leur famille et à leur paroisse.

Signalons, en outre, que Bourget est devenu une véritable pépinière d'enseignants: parfois, on en compte même jusqu'à quatre dans la même famille. C'est ainsi que plusieurs Bour-

getains ont contribué et aident encore à former, dans l'est de l'Ontario, un grand nombre des citoyens de demain.

## Notre part dans l'épopée scolaire franco-ontarienne

### Des débuts à 1910 (Au temps de The Brook)

Les historiens de l'Ontario signalent qu'avant 1875, en notre province, il n'y eut pas d'opposition aux écoles françaises. En 1876 fut créé un ministère de l'Éducation puis, en 1885, la connaissance de l'anglais devint obligatoire pour les enseignants même dans les milieux de langue française.

C'est alors que commença, à The Brook, sous le pastorat de M. Constantineau (devenu notre curé en 1886), la lutte contre les écoles publiques et en faveur des écoles séparées. Nous

mentionnons ailleurs les tribulations que ce prêtre généreux eut à souffrir à ce sujet de la part de certains de ses paroissiens.

La lutte se continua avec le curé Larose que son rigorisme (et surtout sa rigidité) a dû aider à résoudre, en faveur de la cause « séparée », au moins le conflit de l'école du village.

M. le curé Brunet, lui, semble avoir été épargné par de tels problèmes scolaires, peut-être parce qu'il s'est appliqué à les éviter: toutefois, il a indirectement assuré la permanence de l'école séparée du village en établissant de façon définitive les religieuses enseignantes dans un couvent construit à proximité et spécialement pour elles. Les gens tenant à garder la communauté à Bourget se devaient de garder aussi leur école séparée car il aurait été inconcevable que des Sœurs enseignent dans une école publique.

Arrivé en 1904, le curé Raymond prit le temps de bien s'installer dans son nouveau milieu et de se faire estimer par ses ouailles, puis il se mit à la tâche.

Eu 1910, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de notre paroisse, sa deuxième tentative en ce sens, à cinq ans d'intervalle, lui permit de faire changer le nom banal de The Brook pour celui de Bourget: c'était là doter d'une physionomie francophone notre patelin auquel il s'était rapidement et profondément attaché.

## De 1910 à nos jours (L'ère de Bourget)

### Le Règlement XVII et ses aboutissements

Bientôt, soit en 1912, devait se produire la grave injustice du Règlement XVII qui susciterait une lutte de tous les jours où les énergies du pasteur de Bourget seraient grandement mises à contribution afin de contrecarrer des mesures qui condamnaient les français à disparaître à assez brève échéance.

On sait qu'en 1910, le fougueux patriote qu'était ce prêtre a ardemment milité lors de la fondation de l'Association Canadienne-Française d'Éducation de l'Ontario (devenue aujourd'hui l'ACFO), dont il devait devenir le président général en 1933-1934 après en avoir été le vice-président pendant plusieurs années. Aussi, il a été l'un des fondateurs du journal *Le Droit* en 1913. Il a toujours épaulé généreusement et même financièrement ces deux moyens de lutte que les Franco-ontariens s'étaient donné à l'heure du danger.

Le véritable danger était avant tout celui que constituait le Règlement XVII et M. Raymond encourageait les commissions scolaires à résister à son application.

Mais, si beaucoup mentionnent encore le Règlement XVII, peu savent exactement ce qu'il était. Citons ici ce que le sénateur Belcourt, alors président de l'Association d'Éducation, en disait lors d'une conférence qu'il présentait à Toronto: «Le Règlement XVII décrie l'abolition du français dans toutes les écoles que nous avons fondées depuis 1912 et pourvoit à son élimination graduelle dans toutes celles qui existaient avant cette date. Nous serions indignes de notre passé, indignes de nos ancêtres, de nos traditions, indignes de notre titre de citoyens britanniques, de notre condition d'hommes libres, si nous acceptions une aussi déshonorante servitude. Les citoyens de langue anglaise de cette province seraient les premiers à nous couvrir de mépris et ils ouvroient raison.»

La lutte franchement ouverte que M. Raymond a menée sur le front scolaire ontarien lui valut l'hostilité d'une partie du clergé irlandais



*Élèves de l'école St-Félix (Vers 1916)* — Rang du bas: Alice Leroux, Yvonne Leroux, Rose-Alice Gagnier, Dorina Yelle, Clarisse Gagnier, (?), Rolund Villemaire, Annette Villemaire, (?), Elmer Bouvier. — Rang du milieu: Victorine Goyer, Noella Goyer, Ida Lavigne, Cécile Villemaire, Aurore Auger, Arthur Yelle, Edmond Bélanger, Xiste Gagnier, Donal Lavoie. — Rang du haut: Irène Leroux, Ozéline Bélanger, Alice Auger, Malvina Bélanger, Béatrice Auger, Aurore Lavoie, Éva Gagnier, Mathias Lavoie, Napoléon Goyer. — À l'extrême droite: Yvonne Labelle, institutrice.

(Collection: Béatrice Lefebvre)

du diocèse et même la défaveur de son archevêque, M<sup>r</sup> Gauthier d'Ottawa qui, née de mère irlandaise, était plutôt froid à l'égard des droits et revendications des Franco-ontariens.

Sur le front paroissial, sa lutte contre les écoles publiques, même si elles étaient françaises, ne connut pas tout le succès auquel il espérait. En 1922, il réussit à faire fermer l'école publique n<sup>o</sup> 17 pour ouvrir une n<sup>o</sup> 17 séparée de l'autre côté de la route, mais il fut moins heureux dans la septième concession où il rencontra des problèmes assez graves. En effet, après avoir obtenu la fermeture de la petite école publique rouge (n<sup>o</sup> 18), il ne réussit pas à gagner tous ses contribuables à supporter l'école séparée n<sup>o</sup> 18 érigée au coin de St-Félix. Une partie de la population décida de construire une autre école publique n<sup>o</sup> 18 au coin sud-ouest du lot 25, soit de l'autre côté de la route où se trouvait la précédente.

Nous croyons que ces gens se sont rebellés plutôt pour ne question de distances qu'on voulait leur imposer que pour une question de coûts. Outré, leur pasteur aurait menacé ces insoumis de leur refuser le droit de faire leurs pâques, mais, en ayant appelé à l'autorité diocésaine, l'archevêque leur permit de s'approcher de la sainte table parce que tous les contribuables de l'école publique en question étaient des catholiques et, probablement, surtout parce que sympathisant des menées fanatiques de M<sup>r</sup> Michael Fallon, il ne lui déplaisait pas trop d'humilier le zélé patriote qu'était le curé Raymond.

Le curé Raymond débordait de zèle pour toutes les questions d'éducation et d'instruction. Il encouragea de toute la force de ses convictions l'organisation d'un cinquième cours et même d'une école de continuation à Bourget. Il a sans doute participé à la préparation de la stratégie et retentissante enquête faite à Bourget par l'inspecteur Hughes, événement dont il sera bientôt question.

Il était encore à Bourget et son cœur de patriote a du jubiler lorsque, en 1927, le rapport de l'enquête Scott-Merchant-Côté donna suite à la circulaire 46 du Ministère de l'Éducation qui, sans l'abolir, rendait le Règlement XVII inopérant pour le laisser mourir naturellement le 31 décembre 1944 faute d'avoir été enregistré dans les statuts révisés de la province.

Une quarantaine d'années après la circulaire 46, soit en juillet 1968, l'honorable John Roberts faisait adopter les bills 140 et 141 qui reconnaissaient le droit au français dans les écoles secondaires officielles. Enfin, le 12 juin 1984, le gouvernement ontarien annonçait la parité jusqu'en treizième année pour les écoles catholiques de notre province. Que de chemin parcouru depuis 1912! Vive les Raymond et autres Franco-ontariens clairvoyants et opiniâtres qui ont réussi leur combat pour nous obtenir justice! Il reste encore aux Franco-ontariens à arracher clairement et définitivement la reconnaissance de leur droit à administrer leurs écoles (conseils homogènes); espérons que ça se réalisera très bientôt!

### Enquête du Dr James Hughes à Bourget

En 1922, un fanatique du nom de H. C. Hocken, député à Toronto, grand-maitre orangiste et propriétaire du journal Orange Sentinel, s'acharnait à porter d'odieuses accusations contre nos écoles séparées, prétendant que la qualité de l'enseignement qu'on y offrait était misérable.

Or, dans le temps, avait été fondé une association, la «Unity League», qui cherchait à faire disparaître les dissensions entre citoyens des deux langues et à rétablir l'unité en prêchant la justice pour rétablir l'harmonie nationale. Le vice-président de ce groupe était un docteur James Hughes, anglo-protestant, ex-grand-maitre orangiste et franc-maçon de renom, qui fut longtemps inspecteur en chef des écoles publiques de l'Ontario. C'était un homme d'une parfaite intégrité et hautement réputé

pour son esprit de justice.

Afin de confondre le député Hocken, la Unity League envoya donc le Dr James Hughes à Ottawa pour y enquêter sur la qualité de l'enseignement qui se donnait dans les écoles séparées. Son rapport fit éclat et tua toute controverse sur la valeur des écoles séparées de la capitale nationale. Alors Hocken, ne pouvant faire autrement que d'admettre les conclusions du rapport Hughes, détourna son ire francophone vers les écoles bilingues rurales.

La Unity League demanda donc encore à M. Hughes de visiter des écoles bilingues rurales pour évaluer l'enseignement qu'on y donnait. Trois écoles du canton de Clarence furent désignées à cette fin: celles de Bourget, Clarence-Creek et Hammond.

Le distingué visiteur vint en période de jours

courts et arriva si tard à Bourget que les petites lampes à l'huile étaient allumées pour permettre aux instituteurs de surveiller leurs écoliers rendus nerveux en raison de l'heure tardive à laquelle ils étaient retenus à l'école. Ayant traversé rapidement toutes les basses classes, M. Hughes se rendit au cinquième cours pour faire un examen minutieux des connaissances et du comportement des élèves les plus avancés. Nous nous permettons de publier in extenso, en hors texte, la section de son rapport qui concerne l'école de Bourget. Comme cette inspection faisait évidemment partie de la stratégie visant l'abolition du Règlement XVII, nous croyons que le souvenir doit en être perpétué pour nos générations à venir; ainsi, elles n'oublieront jamais que l'une des plus belles pages de l'épopée scolaire franco-ontarienne a été écrite chez eux, à l'école du village de Bourget même.

## Rapport de l'inspecteur Hughes



Le Dr James Hughes qui fut longtemps inspecteur en chef des écoles publiques de l'Ontario.

### L'ÉCOLE DE BOURGET

«Il y a six maîtres à l'école de Bourget. Cette école est un bel édifice en briques. L'école est bien située et les conditions générales y sont bonnes. J'ai trouvé excellent le degré d'instruction des élèves de la classe supérieure. Pour ce qui est de la conversation et de la composition anglaises cette classe est sur un pied d'égalité avec les meilleures écoles des districts de lan-

gue anglaise de l'Ontario. Les devoirs des élèves étaient remarquables et par le fond, et par la forme, et par la calligraphie et par l'orthographe. Je les envoie avec mon rapport pour les conserver comme preuves à l'appui.»

«Je ne me suis pas beaucoup occupé de la lecture à haute voix parce que je voulais avant tout me rendre compte des qualités intellectuelles des élèves, de la personnalité de leur pensée, de leur promptitude à l'exprimer couramment et d'une manière précise et complète.

### Une épreuve

J'ai demandé d'abord aux élèves de se lever et de me dire quel était le sujet d'étude qu'ils préféraient. Le premier interrogé m'a répondu: c'est l'histoire. Et j'ai dit aux autres: que ceux qui ne préfèrent pas l'histoire, s'assoient. Près de la moitié de la classe est restée debout. J'ai demandé ensuite à plusieurs les raisons de cette préférence. Ils m'en ont donné plusieurs et d'une façon intelligente. J'ai demandé à ceux qui pouvaient ajouter d'autres raisons de lever la main. Ce qui fut fait.

Ceux qui étaient en faveur de l'histoire s'assirent et les autres à ma demande, se levèrent. Ils ont choisi les uns un sujet, les autres un autre, avec raison à l'appui, tout comme pour l'histoire. Mais une petite fille demeura debout. Elle, préférait l'étude de la nature.»

«Après l'avoir félicitée de son courage je lui demandai les raisons de sa préférence.»

«Elle mit à me répondre en excellent anglais, beaucoup d'enthousiasme, de réflexion et de facilité. Ma satisfaction a été telle que je lui avonai aimer, moi aussi, les sanctuaires de

la nature et lui offris, si elle voulait l'accepter, un exemplaire d'un de mes volumes de vers qui a pour titre «In Nature's Temple Shrines». Elle accepta avec amabilité. Pour moi sa lettre de remerciements est un modèle de courtoisie et de reconnaissance vraiment remarquable chez une enfant de quatrième ou de cinquième cours. Pour moi qui avais lu les compositions de sa classe je n'ai pas été surpris de recevoir une lettre si bien écrite dans une langue qui lui



**Héroïne en son genre**, Aimée Schnupp, la petite fille qui aimait la nature, est, dans la suite, devenue religieuse de la Congrégation des Sœurs Grises de la Croix, aujourd'hui, les Sœurs de la Charité d'Ottawa



Sœur Ste Valentine, s.g.c., née Marie Lemieux et originaire d'Embrun, était titulaire du cinquième cours lors de la visite de l'inspecteur Hughes.

était étrangère. J'ai demandé aux élèves qui préféraient l'histoire de se lever et de me raconter l'épisode de l'histoire du Canada qu'ils aimaient le mieux. Les petites filles m'ont raconté l'histoire de Madeleine de Verchères et celle de Laura Secord, et cela dans un anglais correct et facile. Les garçons, eux, préféraient

Dollard des Ormeaux qui, lui et ses seize compagnons, remontèrent l'Ottawa à la rencontre des sauvages, et se battirent jusqu'à la mort.»

«J'ai demandé à chaque élève quelles leçons pratiques se dégagent de ces faits historiques, et les réponses me plurent. Nous avons repassé ainsi plusieurs matières. Bien que mes questions fussent inattendues les élèves les comprirent facilement et y répondirent librement et en très bon anglais. J'ai la conviction que ce n'est pas dans la quantité de connaissances emmagasinées dans la mémoire que consiste la meilleure preuve d'une bonne formation scolaire mais dans la qualité du développement intellectuel, c'est-à-dire dans l'initiative, la vivacité, la curiosité, la clarté, la sûreté, la faculté d'application aux problèmes de l'heure, et le jugement.»

### Bon jugement

«Si on prend ces qualités comme règle de jugement les enfants de la classe supérieure de l'école de Bourget occupent une position très avantageuse. Ils saisissent parfaitement les nouvelles questions, leur pensée est rapide et ils argumentent clairement et en bon anglais, pour eux une langue étrangère, ils arrivent à ce but sans que l'intérêt qu'ils portent à leur langue ou la faculté de s'en servir en soient amoindries. J'ai mis de plusieurs façons leur capacité

intellectuelle à l'épreuve. Des treize plus avancés des élèves il y en a neuf qui veulent devenir instituteurs.

### God Save the King

«À la fin de mon inspection ayant demandé aux élèves de chanter «God Save the King» j'ai été heureux d'entendre professeurs et enfants chanter cet hymne avec autant d'enthousiasme et de conviction que je n'en ai constaté dans aucune autre classe. C'était vraiment consolant de les voir et de les entendre.»

«J'ai visité les cinq autres classes où les élèves sont restés assez longtemps après quatre heures pour me permettre de les voir.

### Bon esprit

«L'esprit qui règne dans toute l'école est excellent. Il y a une vraie camaraderie entre les élèves et leurs professeurs. On n'y remarque ni crainte ni contrainte. Les élèves sont libres, courtois, gais, alertes, réfléchis, et pleins de vie. S'ils sont ainsi c'est que leurs maîtres leur donnent l'exemple. Cette camaraderie fera plus pour le développement des facultés intellectuelles chez les enfants et pour la formation civique des élèves que tout autre influence.

En vérité, ma visite à l'école de Bourget m'a causé beaucoup de plaisir.

## LE COUVENT NOTRE-DAME DE L'ASSOMPTION

Tous les paroissiens connaissent bien le couvent de Bourget, mais rares sont ceux qui savent qu'il a été mis sous le vocable de Notre-Dame de l'Assomption. Cette institution a joué un rôle tellement remarquable dans notre vie paroissiale, et surtout dans le domaine scolaire, qu'il convient au moins d'en ébaucher l'historique dans Bourget Centenaire.

À la suite d'une demande faite par M. le curé F.-X. Brunet et ses paroissiens, une petite colonie de religieuses quitta la maison-mère des Sœurs Grises de la Croix pour venir se fixer à Bourget, en la fête de l'Assomption, le 15 août 1903. La mère Kirby, supérieure générale, accompagnait les trois fondatrices: les Sœurs Saint-Anselme, Sainte-Pulchérie et Saint-Athanase.

L'ouverture des classes a lieu le surlendemain. Comme leurs parents, les cent douze élèves qui se présentent à la «vieux école» semblent heureux d'avoir enfin les sœurs.

Les religieuses installent leur résidence d'abord dans la petite maison qui se trouve encore

juste en face de l'église, de l'autre côté de la rue; au cours des ans, elle a été occupée par MM. Alfred Auger, Albert Lalonde et autres; maintenant, son propriétaire, M. Gilbert Labelle, en a fait une maison de rapport.

Mais, M. Brunet, trouvant que les sœurs sont trop au centre du village, leur voudrait plus de réclusion. Il obtient donc des syndics de la fabrique la permission de leur construire «à l'ombre de l'église» une résidence plus conve-



Le couvent des Sœurs de la Charité d'Ottawa, au coin des rues Dollard et Cartier



Notre-Dame de Grâces veille sur les écoliers et leurs enseignants. (Photo: C. E. L.)

nable que celles qu'elles occupent déjà. Le 16 septembre 1904, les sœurs entraient dans le couvent neuf. À cause de son exigüité et de sa forme, la bonne Mère Kirby, dont la langue maternelle était l'anglais, l'appelait, en «casant» un peu le français: «le petit cage de M. Brunet». Le nom lui en est resté.

Le 24 mai 1905, à la grande joie de tout le monde et surtout des religieuses, on commence, à côté du couvent, les fondations d'une école neuve. Cette bâtisse en brique est terminée le 28 août suivant puis bénie solennellement un mois plus tard par M<sup>r</sup> J. T. Duhamel.

En juillet 1906, le chef spirituel du diocèse, en tournée pastorale, visite les religieuses. Grande est leur surprise de ce qu'il ne tient pas à leur accorder une chapelle. Il trouve le local trop étroit et déjà bien proche de l'église. La faveur désirée leur est cependant octroyée le 31 octobre 1908. N'ayant pu trouver d'ouvrier disponible dans la localité, la bonne sœur Saint-Anselme se met à l'œuvre et construit elle-même un solide autel avec vestiaire. Les dépenses, décorations comprises, ne se montent pas à deux piastres! M. le curé fait l'érection du chemin de la Croix sur des croix de bois préparées par les garçons.

La population scolaire toujours croissante exige un local plus spacieux; aussi septembre 1915 voit ouvrir deux nouvelles classes dans une annexe contiguë à l'école.

De cent-douze qu'il était en 1905, le nombre des élèves était donc passé à deux cent vingt-cinq en 1915. Vers ce temps, M. Gaboury, inspecteur d'écoles, insérait dans son rapport sur Bourget les paroles élogieuses qui suivent: «Cette école est devenue une des meilleures écoles des comtés de l'Est d'Ontario. Chaque

année, les élèves se présentent avec succès aux examens du ministère de l'Éducation.»

Le nombre de religieuses augmentant avec celui des classes, M. le curé Léon Calixte Raymond fera agrandir le couvent en 1918 pour l'amener à sa taille actuelle. La même année, les Sœurs prennent la direction de l'école du troisième rang qu'elles gardent jusqu'en 1930. Le nécessaire manque. Qu'importe! Les élèves sont bons et studieux. Il n'en faut pas davantage pour le bonheur de leurs maîtresses.

Novembre 1923. Pour la première fois, les religieuses ont les Quarante-Heures dans leur couvent. Le soir, elles montent la garde devant le Saint-Sacrement. À minuit, des cris les font sursauter: «Au feu! Au feu!» C'est la maison voisine qui pétille déjà. Laisant là le bon Dieu,

les Sœurs courent à travers l'obscurité sonner le tocsin à l'église. M. le curé sort en toute hâte. Une femme conjure d'arrêter le feu. Miracle ou non, malgré le grand vent, l'incendie ne dévore qu'une seule proie: le village est sauvé.

En juillet 1932, Sœur Marie-Élie, supérieure depuis quatre ans, quitte Bourget avec Sœur Marie-Luména pour la mission grise d'Albany, Baie James. En témoignage d'estime et de gratitude, M. le curé Calixte Landry et plusieurs notables de la paroisse accompagnent les partantes jusqu'à Ottawa.

Les développements de l'école comme les progrès de la paroisse sont toujours accueillis avec joie par la petite communauté. Chaque fois qu'elles le peuvent les religieuses fournissent le personnel enseignant pour l'inauguration de nouveaux cours: neuvième et dixième années (même onzième et douzième années en 1927 et 1928), cours de chant, de solfège, de musique et d'arts domestiques, cours secondaire privé, etc.

Le zèle de ces éducatrices dans la paroisse de Bourget ne se borne pas à l'enseignement: elles adoptent le rôle de sacristines puis, toujours, elles prêtent une main aussi habile que généreuse aux œuvres paroissiales: catéchisme, chant, concerts, bazars, parures d'église, repasoirs, décorations de fête, expositions scolaires, travaux à l'aiguille et au pinceau; chaque fois que leur concours est réclamé, que l'on fait appel à leur ingéniosité, à leur talent, il n'est plus question pour elles de loisirs restreints, de travail déjà surabondant; sans cesse, les bonnes Sœurs s'oublient elles-mêmes pour servir la chère population de Bourget qui s'est continuellement montrée très sympathique à leur égard. À un certain temps, (1959) elles ont même dirigé un ouvroir réparant des vêtements pour les familles indigentes.



La chapelle moderne du Couvent Notre-Dame de l'Assomption. (1984) —

(Photo Ch.-A. H.)



Achetée, en 1954, avec les dons des élèves, cette statue de Notre-Dame de Grâces veille sur leur école et sur le couvent Notre-Dame de l'Assomption que nous voyons au fond de cette photo.

(Photo: Ch.-A. H.)

Lorsque les circonstances l'exigeaient, elles ont même accepté d'enseigner dans des conditions pénibles: en 1944, par exemple, lors de la rénovation et de l'agrandissement de l'école, avec les autres institutrices, il leur fallut occuper des locaux d'occasion dans la salle paroissiale, dans la salle du Cercle Agricole, au haut de la fromagerie, et même dans un hangar de M. Alfred Goulet où les meubles étaient des sacs de grains, des caisses à clous et des mardiers: on utilisait là des morceaux de tableaux noirs installés sur des barils. Des cours se donnaient aux quatre coins de la salle paroissiale et la classe d'arts ménagers de Sœur Louis Bertrand occupait la scène du théâtre où deux belles machines à coudre neuves attendaient d'être installées dans leurs locaux définitifs. Le retour triomphal à l'école se fit le 9 octobre.

Les mérites de nos dévouées religieuses ne sont pas toujours reconnus manifestement par ceux qui en bénéficient, mais il doit certainement leur faire chaud au cœur lorsque, en certaines circonstances, on se donne la peine de les signaler publiquement, par exemple, quand en mai 1950, un délégué officiel de l'Association d'Éducation vint remettre aux Révérendes Sœurs Marie-Immaculée et Berthe-Hélène les diplômes et médailles du mérite scolaire.

En octobre 1954, pour commémorer l'année mariale, une statue de Notre-Dame-de-Grâces a été érigée sur la pelouse adjacente au couvent. On l'a achetée avec des dons souscrits par les élèves à même leurs économies. Le soir, quand les réflecteurs l'illuminent, l'ombre de la Madone couvre toute la partie ouest du couvent qui lui a été consacré.

La direction de l'école a été assurée par des religieuses pendant soixante ans (1903-1963); cette année-là, on en confia la charge à M. Albert Marcil.

En juillet 1967, le Couvent de Bourget accordait les services d'une de ses religieuses, S<sup>r</sup> Marie du Bon-Pasteur (Élisabeth Schnupp) au Nursing Home Gendron.

Les temps nouveaux ont apporté beaucoup de changements, même «révolutionnaires» dans les instituts religieux comme dans tout le monde d'ailleurs. Depuis plusieurs années, le

recrutement des vocations a connu une décroissance incroyable, si bien que les congrégations ont été forcées d'abandonner beaucoup de leurs œuvres et missions. En 1964, le Couvent de Bourget ne compte plus qu'une seule enseignante, Sœur Thérèse Clément (huitième année). On trouve en résidence avec elle: Sœur Marie Grondin, supérieure qui est aussi sacristine à l'église paroissiale, Sœur Rose Cécile qui enseigne la musique (vingt-quatre élèves) tout en étant organiste aux églises de Bourget et de Clarence-Creek, puis Sœur Irène Daoust qui, en plus de ses occupations au couvent, fait de la pastorale au Nursing Home de Bourget.

À l'occasion de son centenaire, la paroisse de Bourget, reconnaissant l'apport inestimable qu'elle doit aux religieuses du Couvent Notre-Dame-de-l'Assomption, dans les domaines de vie scolaire, religieuse et communautaire, veut leur en exprimer une impérissable gratitude.

Aux dignes filles de Mère Bruyère et à leur méritante congrégation, les paroissiens de Bourget offrent leur tribut de vénération, d'estime et de reconnaissance ainsi que leurs vœux pour un fécond apostolat, dans quelque sphère qu'il s'exerce: que ce soit auprès des malades, des vieillards, des orphelins ou des écoliers, que ce soit au vicariat de Grouard ou à la Baie d'Hudson, en Ontario ou au Québec, aux États-Unis ou au Brésil, dans la plaine, la montagne ou la brousse africaines!

Comme preuve que leur ministère d'apôtres-éducatrices a été fructueux à Bourget, on n'a qu'à considérer les nombreuses vocations religieuses que leur exemple et leur enseignement ont fait germer en notre milieu; aussi la réussite dans la vie et la bonne conduite démontrée par la multitude de leurs anciens élèves qui, selon l'expression populaire, «ont bien tourné».



Personnel du couvent (1984): S. Rose-Cécile (Decelles), S. Thérèse Clément, S. Marie Grondin, supérieure, S. Irène Daoust.

(Photo: Ch.-A. H.)





## Notre bibliothèque

C'était en 1950. Après avoir soigneusement étudié la situation pendant plusieurs mois, un groupe de citoyens de Bourget en était venu à la conclusion que, ce qui manquait le plus pour favoriser l'éducation et l'essor culturel en notre milieu, c'était une bibliothèque.

Ayant obtenu les renseignements voulus auprès du ministère de l'Éducation de l'Ontario, qui était alors responsable en ce domaine, on fonda donc, cette année-là, l'Association de la Bibliothèque publique de Bourget. Ce faisant on jetait la base d'une entreprise éminemment utile qui s'est graduellement développée pour toujours servir de plus en plus la population de la communauté bourgetaine.

Comme point de départ, on fit une cueillette de livres qui rapporta quelques centaines de volumes dont certains étaient assez mal en point. Des gens qui n'avaient pas donné de bouquins souscrivirent un peu de fonds avec lesquels on se procura quelques parutions récentes et du matériel pour réparer les livres endommagés. Il y eut ensuite des corvées de réparation, de mise en rayon et de classement, puis la bibliothèque ouvrit humblement ses portes dans un local exigu que lui fournissait gratuitement l'école primaire du village.



Sur présentation d'un rapport annuel, la province nous versait de maigres subventions dont la moyenne a été d'environ \$215 par année tant que cela a duré. De leur côté, les comtés unis de Prescott et Russell nous octroyaient \$50 annuellement. Les lecteurs, pour leur part, payaient un abonnement d'un dollar.

Une quinzaine d'années après sa fondation, notre bibliothèque fut sommée, comme toutes les autres d'ailleurs, de remettre tous ses biens à la régionale nouvellement instituée par la province si elle voulait continuer de recevoir des subventions. Bourget, qui venait d'être échaudé par la centralisation des écoles (perte de son école secondaire privée, de ses huitième et neuvième années, de sa classe d'arts ménagers et de son atelier de travaux manuels) refusa le nouveau risque et décida de conserver ses livres en les confiant au Club Lapointe, organisme à but non lucratif muni d'une chartre provinciale et qui, naguère, avait été fondé pour soutenir notre école secondaire privée devenue chose du passé.

Grâce au même bénévolat qui l'avait animée depuis ses débuts et aux généreux dons de ses citoyens, des anciens de la paroisse ainsi que ses nombreux amis, notre bibliothèque continua à survivre et à progresser jusqu'en 1975 alors que sa collection s'élevait à plus de 25,000 volumes. C'est cette année-là que le conseil municipal adoptait un règlement créant le Comité des bibliothèques du Canton de Clarence, mesure que nous devons surtout à deux édiles (MM. Conrad Lortie et Téléphore Lavictoire) qui, dans le passé, s'étaient obstinément opposés à la formation d'un comité «pro-

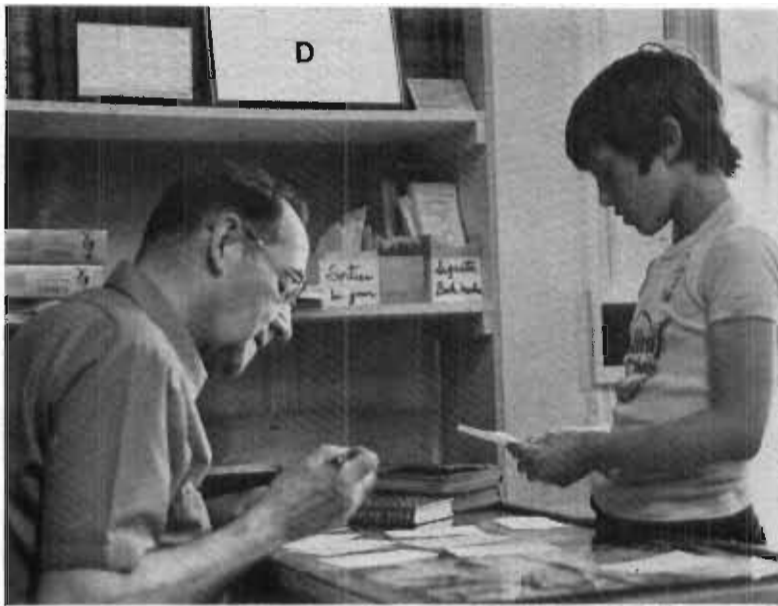
**N.B.** — Toutes les photos insérées dans ce texte sont une gracieuseté de la Bibliothèque Publique de Bourget.

### Légendes des photos

A - On se presse au contrôle de sortie des livres

B - France Boileau «rayonne»

C - Chantal Delarme se documente



Toutes les photos insérées dans cet article sur la **Bibliothèque Publique de Bourget** sont de Manon Pincince à l'exception de celle ci-dessous



forma» qui aurait fait du canton de Clarence le satellite et même le parent pauvre d'une autre municipalité à bibliothèque normalement organisée.

Profitant de l'expérience acquise par Bourget, on put brûler les étapes pour établir rapidement de nouvelles bibliothèques à Clarence-Creek, Hammond et St-Pascal-Baylon. Nos quatre «succursales» autonomes offrent présentement à leurs lecteurs environ soixante milles volumes.

---

#### Photos de la page 40

- D - Le bibliothécaire contrôle les livres empruntés par Stéphane Chartrand
- E - Pendant que le bibliothécaire s'occupe des «sorties», son assistante vérifie les «rentrées»
- F - Le président de la «biblio», Aimé A. Le-page, fait des recherches
- C - Chacun à sa portée, Bernard et Frédéric Pincince cherchent des «livres-choc»
- H - Pour la «biblio», un humble local en attendant mieux

Pour sa part, la Bibliothèque de Bourget, qui possède plus de 40.000 titres, ne peut pas les placer tous en étagères dans son local, une salle d'environ 22' x 40' située à l'arrière de la banque. Près de la moitié des livres sont rudimentairement classés dans un sous-sol où le bibliothécaire doit au besoin aller fouiller pour répondre aux demandes des lecteurs en quête de documentation. Lorsque quelqu'un désire des livres que nous n'avons pas dans nos collections, nous les lui procurons grâce à un système de prêts entre bibliothèques. Les responsables de la bibliothèque relient aussi de deux à trois milles livres par année.

Notre local manque des commodités les plus essentielles: sans eau, pas de toilettes, chauffage inadéquat, éclairage insuffisant, manque d'espace, etc.; même, il y a quelques années, il subissait occasionnellement des inondations dont la base des étagères garde encore les traces. Considérant le loyer qu'elle paye, notre bibliothèque ne peut exiger mieux de son proprio.

Jusqu'ici, toutes nos énergies ont été concentrées sur la «substance» d'une bonne bibliothèque; notre objectif, maintenant, est de bientôt la loger convenablement. Pour leur part, nos lecteurs préféreraient subir encore longtemps l'inconfort de nos locaux plutôt que de voir leur bibliothèque fermer ses portes; ils n'accepteraient pas d'aller chercher au loin ce que,

présentement, ils trouvent commodément chez eux.

Satisfaits des services que nous rendons déjà, en attendant mieux, nous sommes encore prêts à endurer pendant quelque temps les désagréments de notre situation car, partis de rien en 1950, nous avons fait tant de chemin jusqu'à ce jour que nous persévérons avec la ferme volonté d'aller toujours plus loin, étant confiants d'aboutir bientôt dans un confortable édifice qui répondra à tous nos besoins, ceux d'un Bourget qui lit et se cultive.

Nous croyons même que ce n'est pas rêver en rose que d'espérer pouvoir offrir un catalogue informatisé à nos lecteurs peu après que le problème d'un local convenable aura été réglé.

Si 1985 est le centième anniversaire de Bourget, il est aussi le trente-cinquième de notre bibliothèque. Nous avons déjà lancé l'idée qu'un édifice convenable pour la bibliothèque devrait être construit comme projet du centenaire, ce qui a généralement été accueilli très favorablement; nous espérons donc que ledit projet entrera dans la voie de la réalisation par l'inauguration, dès cette année, d'un fonds de construction à cet effet.

Notons, pour terminer, que les bibliothèques de l'Ontario dépendent maintenant du ministère des Affaires culturelles.



**Exposition d'artisanat** — Au temps où Bourget avait sa classe d'arts domestiques. Voici les noms des élèves qui «montrent» leur savoir-faire. — Debout: Hélène Gauthier, Odette Houle, Juliette Langevin, Colette Gagnier, Suzanne Tassé, Odette Yelle, Odette Lavoie, Marino Poirier. Assis: Nicole Gélinas, Micheline Tassé, Denise Hurtubise, Suzanne Drouin.

# Oeuvres et Organisations

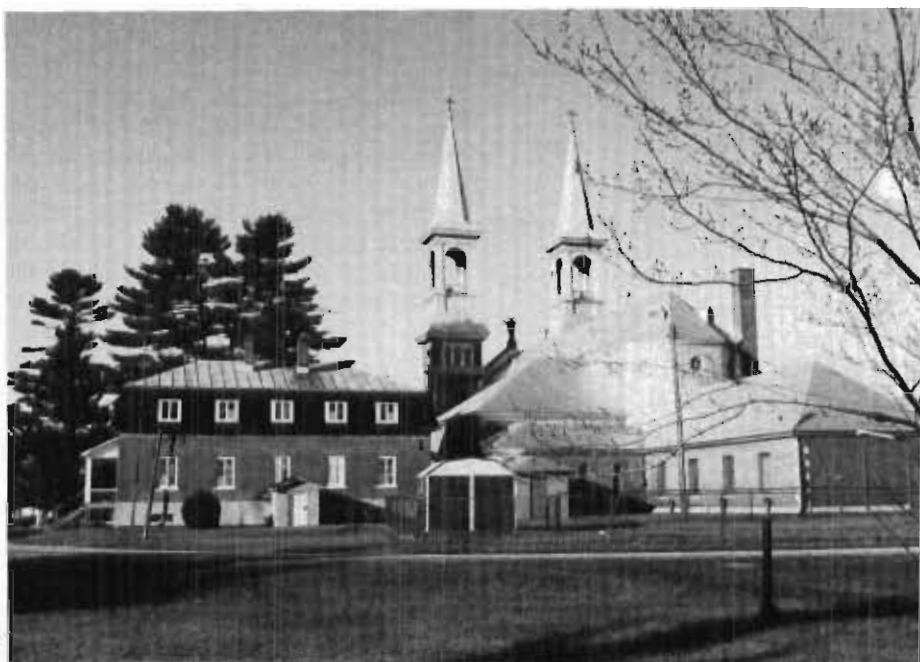
## Oeuvres et organisations

Nos paroisses doivent très souvent leur développement remarquable à l'action de leurs organisations religieuses, sociales et autres.

Si, comme ailleurs, la physionomie de notre paroisse a grandement changé avec le temps, le comportement religieux de notre communauté chrétienne a aussi beaucoup évolué surtout depuis le concile Vatican II. Nombreuses sont les pratiques religieuses qui ont disparu: bénédictions du Saint-Sacrement et heures saintes sont devenues rarissimes; les confessionnaux sont pratiquement désertés; on ne voit à peu près plus de fidèles faisant le Chemin de la Croix; il n'est plus question de visites au Saint-Sacrement; quantité de gens semblent même croire que l'assistance à la messe dominicale n'est plus exigée; etc., etc.

La plupart des œuvres qui se sont jadis implantées dans les paroisses canadiennes-française du Québec ont trouvé, à Bourget, des apôtres pour les y introduire et de bons chrétiens pour les continuer. Cependant, elles ont été en grande partie emportées par le courant du changement post-conciliaire. Après avoir connu la faveur des anciens, même si maintenant elles sont presque toutes choses du passé, il convient cependant de les évoquer car elles constituent un élément de notre patrimoine religieux, méritant ainsi une place à côté de celles qui ont résisté à l'usure du temps ou des nouvelles qui commencent à s'affirmer. Nous les mentionnons donc en les décrivant brièvement pour que la jeune génération puisse se faire une idée du climat où vivaient celles qui l'ont précédée.

Nous n'avons donc pas l'intention de faire un historique détaillé de chacune des œuvres qui ont germé chez nous, mais nous croyons que ce livre-souvenir serait incomplet si nous ne signalions pas au moins les plus importantes. Nous mentionnerons d'abord nos œuvres franchement religieuses qui comprennent surtout certaines congrégations, diverses associations pieuses et des confréries, puis nous aborderons les organisations à caractère social, ce qui ne veut pas nécessairement dire neutres, puisque, parmi elles, il s'en trouve plusieurs qui consacrent une partie de leurs activités à promouvoir nos intérêts religieux.



Le presbytère et l'église vus de l'arrière

(Photo: Ch.-A. H.)

## Domaine religieux

### Dames de Sainte-Anne

Quand M. Constantineau arriva à The Brook pour succéder à M. le curé Talbot, il ne s'y trouvait que quelques dames de Sainte-Anne; elles avaient fort probablement été admises dans la congrégation à Clarence-Creek. Il encouragea le recrutement et le nouveau groupe de The Brook se fit octroyer un diplôme par M<sup>gr</sup> Duhamel, archevêque d'Ottawa, le 17 janvier 1887.

Grâce au zèle de notre deuxième curé et de tous ceux qui l'ont suivi, la Congrégation s'est développée au point qu'elle en vint à comprendre la majeure partie des dames de la paroisse.

Lors des processions solennelles, la belle bannière des Dames de Sainte-Anne précédait les officières décorées de leur écharpe en bandouillère, tandis que suivaient les autres membres portant leur médaille enrubannée. La couleur officielle de la congrégation était le violet et les inscriptions étaient d'or. À leurs funérailles, le cercueil de ces dames était escorté de la même manière, avec bannière en tête.

Il est intéressant de noter que l'ancien autel de saint Joseph était un don que les dames de Sainte-Anne firent à l'église lors de la rénovation en 1921. Cette congrégation a maintenant cessé toutes ses activités.

### Enfants de Marie

Nombreuses sont les mamans d'aujourd'hui qui peuvent se vanter d'avoir reçu les «honneurs de la Congrégation» à leur mariage. En effet, en plus de nombreuses indulgences et faveurs spéciales attachées à l'adhésion et aux pratiques de cette pieuse société, l'avantage le plus apprécié pour un grand nombre était de recevoir les «Honneurs» qui rehaussaient un peu la pompe de leur mariage: cet éclat si apprécié était fourni par l'apport de décorations spéciales, coussins, fauteuils, tapis, lumières, fleurs et surtout le riche voile de mariée exclusif aux Enfants de Marie.

Comme les Dames de Sainte-Anne, les enfants de Marie avaient leur bannière, leurs écharpes et leurs médailles de membre. Le tissu moiré en était blanc, le lettrage et la frange étaient d'or.

Les Enfants de Marie ont longtemps fait preuve d'une activité très estimable dans la

paroisse; les temps anormaux que nous vivons ont causé l'exode de presque toute la jeunesse féminine d'âge post-scolaire et amené la suspension des activités de ce corps organisé. Mais, avec le renouveau religieux et le retour à la normale, la reprise pourrait bien se faire un jour, et cela pour le plus grand bien de notre jeunesse féminine.

Rappelons que l'autel de la Sainte Vierge, installé lors de la rénovation de 1921, était un don de notre Congrégation des Enfants de Marie.

### Union de Prières

Établie par M. le curé Constantineau, en 1886, l'Union de Prières, qui offrait aux fidèles une double assurance spirituelle et de frais funéraires, est depuis longtemps déjà, disparue de la paroisse.

### Tiers-Ordre de St-François

En 1942, à la suite d'un triduum prêché par le R.P. Fabien, o.m.cap., une fraternité du Tiers-Ordre de St-François fut fondée à Bourget; elle comprenait une soixantaine de membres qui s'entraînaient à être de fidèles disciples de leur saint patron, François d'Assise. La première vêture eut lieu le 5 mai 1942.

Comme les autres organisations de genre semblable, le Tiers-Ordre a capitulé devant le renouveau.

### Ligue du Sacré-Cœur

Fondée en 1943, à la suite du Congrès eucharistique de Hawkesbury, la Ligue du Sacré-Cœur a réalisé beaucoup en peu d'années. La communion mensuelle et l'heure-sainte du premier dimanche du mois ne manquaient pas de rallier la plupart des membres; ceux-ci entreprirent une campagne contre le blasphème et furent responsables de beaucoup d'autres mouvements qui leur ont fait honneur.

La ligue, elle-même a suspendu ses activités depuis plusieurs années.

### Anciens retraitants

Pendant de nombreuses années, les anciens retraitants ont été conscients de leurs devoirs et surtout de la responsabilité qui leur incombait d'assurer le succès du recrutement pour la retraite fermée annuelle. Ils avaient instauré la coutume du Chemin-de-la-Croix mensuel des anciens retraitants qui se faisait immédiatement après la grand-messe.

Mais, il n'est plus question de retraite fermée annuelle et le groupe des anciens retraitants ne se manifeste plus.

### Heure mariale

À la suite de prédications faites par des révérends pères Dominicains, on organisa à Bour-



Groupe de Croisés de Bourget en grande tenue.  
(Collection Pauline Hurbutise)

get la pieuse habitude de l'Heure Mariale. Un dimanche par mois, nous avions une heure-sainte consacrée à la Vierge; en outre, le treize de chaque mois, pendant vingt-quatre heures, les paroissiens se relayaient pour faire monter les louanges du Rosaire vers la Reine de la Paix. Ces pratiques ont duré une dizaine d'années pour culminer en 1950 lors de la proclamation du dogme de l'Assomption par Pie XII.



Cette belle réplique de La Pietà de Michel-Ange, que les anciens appelaient Notre-Dame de Pitié ou Marie Désolée, languit maintenant à l'étage d'un de nos clochers. (Photo: Ch.-A. H.)

### Chapelet à la radio

Il fut un temps où vous trouviez tout le monde en train de réciter le chapelet si vous entriez dans n'importe quelle maison à sept heures du soir. Cette pratique avait été lancée par le Cardinal Léger qui, aussi souvent qu'il le pouvait, conduisait lui-même cette dévotion à la radio. Mais vint un jour où l'écoute avait trop faibli; on a commencé alors par changer l'heure de ce programme marial pour le faire disparaître définitivement avec le temps.

### Croisés

Vers 1940, les RR SS Grises de la Croix implantèrent la Croisade Eucharistique à l'école. Cette œuvre nouvelle a stimulé grandement la piété de la jeunesse scolaire, multipliant ses communions et l'assistance à la messe sur semaine.

La phalange des Croisés, joliment costumés, rehaussait la splendeur de maintes manifestations religieuses d'alors. Mais, l'ère de la Croisade est maintenant chose du passé; les capes et les bérêts de cette fervente jeunesse ont probablement été rongés par les mites depuis longtemps déjà.

### Confréries, etc.

Il est encore plusieurs confréries ou associations pieuses qui ont enrégimenté les catholiques de Bourget: Apostolat de la Prière, Archiconfrérie du Chemin de la Croix, Oeuvre de la Propagation de la Croix, Dévotion à Marie Désolée, etc. La foi des anciens chrétiens se



Flore Sirois-Goulet, zélatrice de l'Oeuvre des Fleurs eucharistiques (Gracienseté: F.C.L.)

complaisait aux diverses pratiques de piété qui leur étaient offertes avec l'approbation des autorités.

#### Action Catholique

Toutes nos œuvres et organisations s'inspiraient des principes chrétiens et cherchaient à utiliser les méthodes de réalisation mises de l'avant par les groupes spécialisés d'action catholique. À l'occasion, certains comités paroissiaux ont été désignés par l'autorité pour réaliser un objectif déterminé d'action catholique.

#### Jeunesse Étudiante Catholique

La J.E.C. a eu son noyau à l'école du village; son principal travail consistait à faire passer les mots d'ordre de la Centrale dans notre monde écolier. Celui-ci s'est appliqué à introduire de saines lectures dans la paroisse et il a organisé, en 1944, une mémorable Semaine de la Coopération. Nos jeunes ont aussi envoyé une délégation importante au grand congrès jéciste tenu à Montréal, en juin de la même année.

#### Jeunesse Rurale Catholique

D'abord appelée Jeunesse Agricole Catholique, cette association, qui enrégimentait les jeunes cultivateurs, s'efforçait d'en faire de bons agriculteurs en même temps que d'excellents chrétiens. S'adressant, au début, uniquement aux fils d'agriculteurs (Jeunesse Agricole Catholique — J.A.C.), dans la suite elle élargit ses cadres pour inclure tous les jeunes ruraux (Jeunesse Rurale Catholique — J.R.C.).

#### Fleurs eucharistiques

C'était une pieuse coutume: quand le Saint-Sacrement devait être exposé toute la journée, aux Quarante-Heures, le Jeudi-Saint ou en toute autre circonstance, les dames de la paroisse se cotisaient pour acheter des fleurs et en

parer le trône d'exposition. C'est M<sup>me</sup> Flore Goulet qui avait pris l'initiative de cette admirable pratique.

#### Collecte paroissiale

Nous avons un beau temple qu'il nous fallait dégrever le plus tôt possible de la dette dont il était accablé. Inspiré par un comité d'action catholique convoqué pour étudier cette question, on organisa, vers 1942, un système de collecte paroissiale qui éprouvait peut-être la foi et la générosité de nos gens mais qui, en retour, leur a certainement valu de grandes faveurs. Sans sollicitation directe, chacun était appelé à déposer son offrande mensuelle dans un tronc spécial installé à l'arrière de l'église. L'œuvre de la collecte paroissiale a rapporté plusieurs milliers de dollars et nous a permis de réduire considérablement la dette de la fabrique.

#### Oeuvre des vocations

Pour répondre au grand besoin de prêtres de notre diocèse, fut organisée l'Oeuvre des Vocations, chère au cœur de l'archevêque du temps, M<sup>r</sup> Vachon. Elle permettait à tous les fidèles de l'archidiocèse de contribuer à l'érection d'un séminaire pour la formation du clergé.

Chaque mois, des zélatrices dévouées allaient de porte en porte recueillir les offrandes des paroissiens. Le diocèse a eu son séminaire mais la crise des vocations a forcé l'autorité diocésaine à s'en défaire.

#### Chorales

La paroisse a continuellement eu une chorale régulière avec ses «maîtres-chantres (maîtres de chapelle) dont certains sont dispa-

rus mais non oubliés. Le plain-chant et le grégorien y ont eu droit de cité à tour de rôle.

À l'occasion des grandes fêtes (Noël, Pâques, etc.) il y a toujours eu mobilisation de renforts pour assurer plus d'éclats aux cérémonies. Ah! qu'il est doux de se rappeler les belles messes en parties ou à plusieurs voix d'autrefois!

Les chantres d'aujourd'hui assument dignement la succession de leurs prédécesseurs. Depuis quelques années, nous avons même une «Petite chorale des funérailles» formée par des gens qui, étant toujours sur les lieux, peuvent prendre la relève de ceux qui, aux jours non fériés, s'absentent de Bourget pour leur travail.

Jadis, il y eut même des chorales d'enfants, dirigées par les religieuses, et qui, diminuaient notablement la charge de la grande chorale.

#### Organistes

Toucher l'orgue à l'église, c'est accomplir une œuvre pie très importante car la musique sacrée est une prière par elle-même et elle favorise la ferveur des fidèles.

Nos grandes orgues ne se jouent pas aussi facilement qu'un piano: il faut donc une formation spéciale et beaucoup de pratique pour les maîtriser.

Nous aimerions bien pouvoir mentionner, sans en oublier, les noms de tous nos organistes du passé mais, cela nous semble impossible; nous nous contenterons donc de signaler ceux dont nous nous souvenons en priant les autres de ne pas tenir compte de nos oublis. Au tout début, lors de l'installation des grandes orgues, il y eut M<sup>me</sup> Cécile Parent, qui était de Casselman mais qui donnait des leçons de musique à Bourget; ensuite, il y eut Rose-Alba Gagné, Emma Lefebvre, Alexina Landry, M<sup>me</sup>



L'orgue Cosavont de Bourget date de 1921

(Photo: Ch.-A. H.)

Anatole Tassé, Elianne Perrault, Gilberte, Henriette, Madeleine et Rodrigue Hurtubise, Noël-la Bisson, Sœur Louis-Raphaël, Sœur Rose Cécile et Francine Cousineau-Lalonde.

Il fait aussi ajouter, à ceux qui précèdent, les noms d'Estelle Lalonde, de M<sup>me</sup> Marie-Louise Auger et de Morie Bonhomme

### Groupe de prière

Il y a déjà cinq ans que, fruit de l'esprit de renouveau, naissait le groupe de prière Sacré-Cœur de Bourget. Malgré le petit nombre de paroissiens qui le composent, il persévère à puiser dans la prière au Dieu «un» et «trine», ainsi qu'à la très Sainte Vierge Marie, l'essence de la foi qui aide chacun à vivre fidèlement dans le monde d'aujourd'hui, selon les principes de l'Évangile de Jésus-Christ.

Ceux qui participent à ses rencontres y trouvent force et courage pour supporter les épreuves de leur vie

Lors de la retraite des prêtres de Rome, en octobre 1984, Jean-Paul II, vicaire de Jésus-



Vente annuelle de plants (1975) — Rose B. Legault, Thérèse et Antonin Lalonde



Fonts baptismaux de l'église de Bourget

(Photo: C.-A. H.)

Christ, les exhortait à encourager et supporter les groupes de prière, souhaitant même qu'on puisse en organiser au moins un dans chaque communauté chrétienne.

Fort d'un tel encouragement, le Groupe de prière Sacré-Cœur de Bourget invite instamment ceux et celles qui y sont disposés ou qui en sentent le besoin à joindre librement ses rangs.

Les rencontres de notre groupe de prière ont lieu le mardi soir. Elles débutent par la messe et se continuent par des prières orales spontanées.

Nos apôtres de la prière ne sont pas isolés dans leur apostolat: ils participent à des réunions régionales occasionnelles sous la direction de M. l'abbé Jean-Louis Gosselin, nommé responsable diocésain par l'ordinaire.

Vos priants du mardi soir demandent au Seigneur Tout-Puissant de bénir notre paroisse dans la prière, surtout en cette année du centenaire.

### Vente annuelle de plants

Le 3 juin 1972, avait lieu une première vente de plants de fleurs et de légumes en caissettes (flats) au profit de la paroisse. Des bénévoles y recevaient la clientèle depuis le matin jusqu'en soirée. On se procurait les caissettes chez de gros producteurs maraîchers de la banlieue d'Ottawa, puis on installait l'étal dans le garage du presbytère et à ses abords. La première année, les plants se vendaient un dollar la dou-



«Le Bon Pasteur», un des magnifiques tableaux de la voûte de notre église

(Photo: Ch.-A. H.)

zaine ou \$1.75 le contenant de deux douzaines. Ce fut un succès.

On répéta cet événement à chaque année pendant trois ou quatre ans, mais en avançant sa date autour de la Fête de Dollard (24 mai), pour mieux accommoder les gens. La tâche n'était pas toujours agréable car, parfois, il faisait froid, il ventait, il pleuvait même; mais chacune de ces ventes rapportait de deux à trois cents dollars de profits que l'on versait au «trésor» de la fabrique.

Bientôt, des citoyens entreprenants construisirent des serres et offrirent directement le même service aux paroissiens qui faisaient des jardins. Pour leur éviter une concurrence nuisible, il fut dès lors décidé de mettre fin à la vente annuelle de plants faite au profit de la paroisse. Il n'en reste que d'agréables souvenirs.

## Domaine profane

L'ambiance religieuse n'est certes pas la même aujourd'hui qu'autrefois. De même l'atmosphère où se déroule notre train de vie a également beaucoup changé. Vous verrez dans la brève description des organismes qui suivent plusieurs vestiges des temps anciens que nous vous rappelons avec nostalgie; à côté de ceux-là, se trouvent d'anciens mouvements qui font encore surface et des nouveaux qui s'efforcent de répondre aux besoins présents.

## Assurances mutuelles catholiques

Autrefois, les Forestiers Catholiques, et ensuite l'Union St-Joseph du Canada avaient des cours bien organisés à Bourget: tenues régulières, avec officiers et étioles dans les deux cas, initiation chez les Forestiers, bannières, etc.



Participants à une séance montée à The Brook en 1901. On peut encore identifier quatre des personnes du premier rang. De gauche à droite: debout J. Adélarde Ménard; deuxième dame, Ubaldine Langlois; troisième dame, Léonie Ménard; son voisin, Arthur O. Lalonde.

(Collection: A.-M. L.)

Aujourd'hui, ces deux sociétés d'assurance ont encore des adhérents, mais leurs extériorisations sont restées choses du passé.

## A.C.J.C.

Bourget a déjà eu son noyau de l'Association Canadienne de la Jeunesse Catholique, le Cercle St-Léon, ainsi nommé en hommage au curé du temps, M. Léon-C. Raymond. Cette organisation, qui cherchait à stimuler la fierté nationale des jeunes, a fait du beau et bon travail parce que des apôtres s'en occupaient. On se souvient que le docteur Anatole Bohémier avait pris à cœur d'en faire une réussite.

Signalons qu'en 1921, le Cercle St-Léon de l'A.C.J.C. a fait don à l'église d'un de ses riches vitraux.

## Cercles dramatiques

Plusieurs de ces cercles ont contribué, dans le passé, à occuper les loisirs de la jeunesse et à agrémenter la vie paroissiale. La Vieille École a été le premier théâtre de leurs réalisations; puis s'éleva la salle paroissiale où les artistes locaux ont souvent fait salle comble.

Qui oubliera le temps où le bon M. Allard, vicaire, exerçait sa patience en montant «À la grâce de Dieu» ou «Les Cousins du député»? Les frères Bohémier, entre les heures consacrées à leurs patients, avaient réussi quelque chose de très bien; Charlie Goudreau, au temps où il mangeait des bananes avec la pelure, créait un Frésimus irrésistible. Le Singe, Les Piastres Rouges, Le Mystère de Kéavel, l'Expiation et combien d'autres spectacles encore





**Croix de Cartier** installée en 1940 sur la rue Lévis, en face de la cour de la gare. C'est la section juvénile de l'École Sacré-Cœur de Bourget qui a vu à son érection sous la surveillance d'Albert Marcil, directeur, que l'on voit ici sur la photo. Lors de la bénédiction de cette croix, l'Oncle Jean (Victor Barrette) fit un vibrant discours patriotique du haut de la plateforme de la gare. (Collection: Eva Marcil)

restent un souvenir très cher à ceux qui y ont figuré comme aux autres qui en ont joui.

Les religieuses à l'école faisaient, auprès des écoliers, un travail culturel et artistique semblable qui nous valait de belles séances à tous les ans. Ah! que nous trouvions belles, par exemple, les évolutions callisthéniques (drills) qu'elles présentaient à ces occasions. L'école présente encore des spectacles très intéressants même s'ils sont beaucoup moins élaborés qu'autrefois.

#### Cercle Constantineau

Dûté même d'un rite d'initiation, ce groupe était ainsi nommé pour rendre hommage à la mémoire d'un ancien curé bienfaiteur de la paroisse. Fondé vers 1942, il donnait beaucoup d'espoirs au début, mais après quelques réalisations il diminua graduellement ses activités avant de disparaître pour de bon. L'exode constant de la jeunesse et la grande occupation de ceux qui restaient expliquent ce relâchement. Nos jeunes en viendront probablement à se resaisir et à montrer encore des réalisations; La collaboration qu'ils ont apportée dans l'organisation des fêtes du soixantenaire est un indice qu'ils peuvent, quand ils le veulent, se mettre au travail, étudier, se recréer et surtout se préparer pour l'avenir.

#### Société Saint-Jean-Baptiste

Il y a un quart de siècle, sous l'impulsion de la Fédération des Sociétés Saint-Jean-Baptiste

de l'Ontario, se fondait à Bourget un noyau local de ce qui est considéré comme l'organisme national des Canadiens-Français.

L'enthousiasme du début ne dura guère, et les activités ont été en dépérissant au point que ce qui en restait a été liquidé au début des années «80». La dernière et unique activité du groupe, durant ses dernières années d'existence, semble avoir été de participer à l'organisation de la célébration annuelle de la Saint-Jean-Baptiste dans la région. Mais aujourd'hui, on s'adresse à d'autres organisations actives pour participer aux défilés de la Saint-Jean.

#### Sections juvéniles

On doit cette œuvre magnifique à l'Oncle Jean (Victor Barrette) alors directeur de la page des enfants au journal «Le Droit», qui voulait qu'elle devienne une pépinière de chefs pour l'Ontario français. Cet apôtre et patriote trouva un «sol» fertile dans les limites de Bourget pour y jeter sa semence d'élite. À son école de fierté pour la jeunesse scolaire franco-ontarienne, nos enfants se trempèrent d'idéal sain en vue des luttes à venir. Dans le temps, ces écoliers plantaient des croix de Cartier avec la ferme volonté de combattre plus tard pour les principes qu'elles représentaient... mais les sections juvéniles ne sont plus!...

#### La «patente»

Un soir d'octobre 1926, dans un accueillant presbytère de la ville d'Ottawa, était lancé le projet d'une société secrète pour veiller sur les intérêts des Canadiens-Français. Ce dessein fut vite réalisé mais, archi-rare sont les secrets qui ne viennent pas à transpirer; même celui de l'existence de l'Ordre de Jacques-Cartier finit donc par faire l'objet de soupçons, et c'est probablement de ceux qui l'ont pressenti qu'est venu l'original surnom de «La Patente».

Ayant pris pour devise «Dieu et Patrie», cet ordre secret voulait donc, dans la justice, se mettre au service des Canadiens-Français et de leur religion; à cette fin, il se servirait alors de la même méthode que les Francs-maçons et les Chevaliers de Colomb: l'action secrète.

L'ordre de Jacques-Cartier a rapidement pris un essor considérable à travers tout le pays, enrégimentant des membres parmi toutes les couches sociales de la population canadienne-française; on y rencontrait des ouvriers et des agriculteurs aussi bien que de nombreux évêques et archevêques, des politiciens, des hommes d'affaires, des professionnels, des scientifiques, etc.

On doit à l'Ordre de Jacques Cartier des réalisations remarquables dans maints domaines. Il semble admis, par contre, que certaines per-



Armairies de l'Ordre de Jacques Cartier.

sonnes ont réussi à se hisser aux hauts postes pour en tirer des avantages personnels; mais il est évident aussi que les accusations les plus perfides lui ont été décochées par d'anciens membres rendus amers parce qu'ils n'étaient pas parvenus à mettre la main sur le gouvernail qu'ils ambitionnaient de contrôler afin d'orienter la Patente vers des objectifs qui ne concordaient pas avec ceux de l'Ordre.

Même si les ennemis de l'O.J.C. l'ont calomnié en raison de certaines erreurs de parcours, comme en connaissent toutes les organisations du genre, son action globale est loin de s'être soldée par un passif; au contraire; il a été responsable d'un virage inespéré dans la réalité binationale canadienne. N'eut été l'entraînement de l'élite franco-ontarienne dans les rangs de cette société secrète, l'amélioration du statut du français dans nos écoles serait beaucoup moins avancée qu'elle l'est aujourd'hui. En outre, si l'influence des nôtres à la grandeur du Canada s'est tellement accrue durant le demi-siècle qui a suivi la fondation de l'Ordre de Jacques-Cartier, on le doit pour une très grande part à l'action de cette mystérieuse «Patente». Même si tous n'accordent pas une béate admiration au fameux «French Power» des dernières années, il faut reconnaître qu'il dénotait une puissance acquise par nos compatriotes de langue française qui ne se serait probablement jamais réalisée sans la fondation de 1926.

Dès le début des années «quarante», Bourget a bénéficié d'une cellule de l'O.J.C. Appelée «commanderie», cet organisme local observa fidèlement les façons de procéder que la hiérarchie lui recommandait: pas de recrutement massif, mais un enrôlement progressif. Au fur et à mesure des besoins, pour faire rayonner les mots d'ordre de la chancellerie (direction suprême) et initier l'action collective nécessaire en vue d'assurer le succès de ses programmes. Signalons que des citoyens des paroisses voisines ont fait partie de notre groupe.

La commanderie de Bourget n'a jamais cherché à contrôler quoi que ce soit; elle s'appliquait cependant à noyauter les autres organisations: le ou les commandeurs, qui faisaient partie des dites organisations, après avoir bien étudié, en commanderie, toutes les orientations valables, arrivait bien «ferré» pour faire prendre la meilleure décision possible lorsque d'importants projets étaient à l'étude. La commanderie locale constituait donc, en quelque sorte, une «éminence grise» (Power behind the Throne); cependant, elle n'exerçait pas un pouvoir despotique mais s'affirmait plutôt une puissance réalisatrice, comme se plaisaient à le reconnaître les curés du temps.

Même s'il lui est dû, il n'est pas nécessaire de vouloir ramener à un groupe qui n'existe plus, l'immense crédit qui lui revient à l'égard de maintes réalisations extraordinaires qui ont marqué le développement et les progrès de



*Club d'âge d'or — Bureau de direction (1984) — Assises: Laurette Ethier, Laura Lortie, Fernonde Perron et Èva Marciil (secrétaire). — Debout: Rosaire Dubé, Conrad Lortie (président), Gaston Lortie et Edmond Bélanger.*  
(Photo Ch.-A. H.)

Bourget pendant un quart de siècle. Contentons-nous donc de clamer, comme on le faisait à la mort des grands rois: «La Patente est morte, vive la Patente!»

## Le Club d'Âge d'Or

Il n'y a plus de vieux comme autrefois. Après avoir éliminé l'ancienne désignation peu flatteuse, on a commencé par les classer dans le troisième âge, puis on en est venu à les ennoblir davantage en reconnaissant qu'ils étaient les privilégiés de l'Âge d'Or. Même les gouver-

nements se sont penchés sur leur situation et leurs problèmes, prenant à l'occasion des mesures pour leur venir en aide et rendre plus agréable leur vie de retraités et de pensionnés.

Partout ont surgi des Clubs d'Âge d'Or qui permettent aux anciens jeunes de se rencontrer, d'organiser leurs loisirs, de se distraire, de voyager ensemble, etc.

C'est le 12 octobre 1972 que le Comité des organisations, élu en vertu de la constitution de la fabrique du Sacré-Cœur de Bourget, tenait une première rencontre avec vingt et un paroissiens âgés qui affirmaient être intéressés à établir un Club et un Centre d'accueil.



*Le billard est très populaire chez nos aînés.*

(Photo: Ch.-A. H.)

Après avoir pris des décisions se rapportant à l'administration et au financement, il fut décidé que l'ancienne sacristie servirait pour les activités du Club et les rencontres d'intérêt paroissial telles que des réceptions après certaines cérémonies, etc.

Le premier comité se composait de Ludger Leroux, président; Blanche Tassé, vice-présidente; Fernand Ouellette, Émérentienne Leroux et Donat Paul, directeurs. M. le curé Édouard Ladouceur acceptait le rôle d'aumônier et M<sup>me</sup> Raoul Bélanger (Maria), le poste de secrétaire. Les effectifs de la première année s'élevèrent à quarante-six membres.

---

Photo à droite — Au Centre d'accueil: détente après un copieux repas. (Photo: Ch.-A. H.)

---



---

Ci-dessus — Encore souples ou troisième âge. (Photo: Ch.-A. H.)

---

Dans la suite, grâce à de substantielles subventions obtenues du programme «Nouveaux horizons», l'on transforma la sacristie de fond en comble, la divisant en trois pièces attractives: cuisine, salon et salle d'activités. Un contrat de location assure aux membres la jouissance du local tant qu'il sera utilisé par l'Âge d'Or.

Quelques années plus tard, un terrain de jeu fut organisé à l'arrière de l'église où on installa un golf miniature et un croquet. Dernièrement, le golf a été démantibulé et remplacé par un jeu de fers et un jeu de fléchettes.

Le Club d'Âge d'Or organise toutes sortes d'activités: soupers, soirées récréatives privées à son local ou publiques au Centre communautaire, ralliements de cercles d'Âge d'Or, environnants, tournois de cartes, etc.



---

À droite — L'otout ne manque pas chez nos anciens jeunes. (Photo: Ch.-A. H.)

---



*En avant la musique!* — Quond «Ti Blanc» Sicard, Eva Marciel et Rosaire Bernard s'y mettent, presque malgré soi, on entre dans la danse, oubliant tout, même les rhumatismes, le lumbago ou l'arthrite.

(Photo: Ch.-A. H.)

Au local, les membres ont à leur disposition une table de billard, un jeu de galets (shuffle board), des jeux de sacs de sable et de dards. On y dispose aussi de plusieurs tables pour les joueurs de cartes.

Depuis son existence, le Club d'Âge d'Or de Bourget a organisé de nombreux voyages, entre autres, dans les Maritimes, l'Ouest canadien, la Floride et la Californie.

Notre Club d'Âge d'Or Bourgetain a plus que démontré sa nécessité; nous lui souhaitons longue vie.

## Réveil Culturel

En 1968, la Fédération des Sociétés St-Jean-Baptiste de l'Ontario, en marge d'une vaste campagne en faveur du Club d'Entraide (société d'assurance mutuelle pour ses membres), pria les cercles de Prescott et de Russell d'organiser une grande manifestation culturelle pour la fin de l'année.

Les intéressés, qui répondirent à l'invitation, provenaient surtout de Bourget et de Rockland; ils formèrent alors un organisme auquel ils donnèrent le nom de Réveil Culturel et qui décida d'organiser un bal viennois. Cette manifestation eut lieu au Club de Golf Outaouais (Rockland), le 9 novembre 1968.

Ce fut un tel succès que d'autres organisations semblables se répétèrent d'année en année; en tout, il y eut cinq bals: en 1968, au Club de Golf Outaouais (Rockland); en 1969, au Motel Normandie (Orléans); en 1970 et 1971, à l'auberge Bourgetel (Bourget) et en 1972, au

Normandie (Orléans). Chaque fois, il y avait concours de valse où des couples bien entraînés donnaient une exhibition très appréciée. Des trophées étaient attribués aux meilleurs danseurs.

Le Réveil Culturel a aussi organisé un festival d'art dramatique régional en 1972; après des compétitions éliminatoires dans les paroisses, le concours final fut tenu, en mai, à Rockland. Là encore, il y eut distribution de trophées.

Lorsque le Réveil Culturel suspendit ses activités (année 1972-1973), quatre-vingts pour cent de ses membres en règle étaient des Bourgetains.

Rappelons que lors du bal d'octobre 1970 à Bourget, la nouvelle de la découverte du cadavre du ministre Pierre Laporte et des «mesures de guerre» antifélicistes, annoncée en fin de soirée à la télévision, eut le don de refroidir considérablement l'enthousiasme des participants.

Nombreux sont ceux qui qualifient de «Belle Époque», les années de manifestations du Réveil Culturel.

## L'Union Culturelle des Franco-Ontariennes

Cette association fut fondée le 27 octobre 1937 lors d'un congrès tenu à Rockland par l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens. Elle avait été connue d'abord sous le nom d'Union Catholique des Fermières de l'Ontario lorsque, le 13 septembre 1969, on décida de la désigner dorénavant par celui d'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

Peu après avoir été fondée, cette association eut son bulletin officiel «Le Foyer Rural Chrétien». Depuis quelques années, c'est «La Ruche» qui sert de moyen de communications entre le bureau central, les cercles et les membres.

L'U.C.F.O. a toujours fait preuve de beaucoup d'esprit d'initiative pour servir ses membres et accroître leur développement culturel. Par exemple, elle met à leur disposition un plan d'assurance-groupe; elle organise



Ancienne classe portative de Casselman, cette bâtisse a été démenagée à Bourget pour devenir le Centre culturel du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-ontariennes.

(Photo: Yves Caissie)



**Comité de l'U.C.F.O. (1983-1984)** — Assises: Jacqueline Caissie, Fernande Potvin (présidente), Marthe Boileau, Cécile Marcil. — Debout: Hélène Boileau, Carole Cauthier (secrétaire), Thérèse D. Lalonde, Gisèle Chartrand et Diane Gamache  
 (Photo: Yves Caissie)

construit, près de leur local, un parc d'amusement de plus de vingt mille dollars qui fait la joie des jeunes et la satisfaction de leurs parents.

L'U.C.F.O. est une école féconde de bénévolat. Puisse-t-elle toujours continuer le travail positif qu'elle accomplit présentement!

«S'aimer  
 S'unir  
 Se cultiver»  
 Donne, donne, donne ton temps  
 Profite donc du présent  
 Implicque-toi maintenant.  
 Donne, donne, donne ton temps  
 Aujourd'hui pour demain  
 Allons main dans la main

Patricia Thauvette

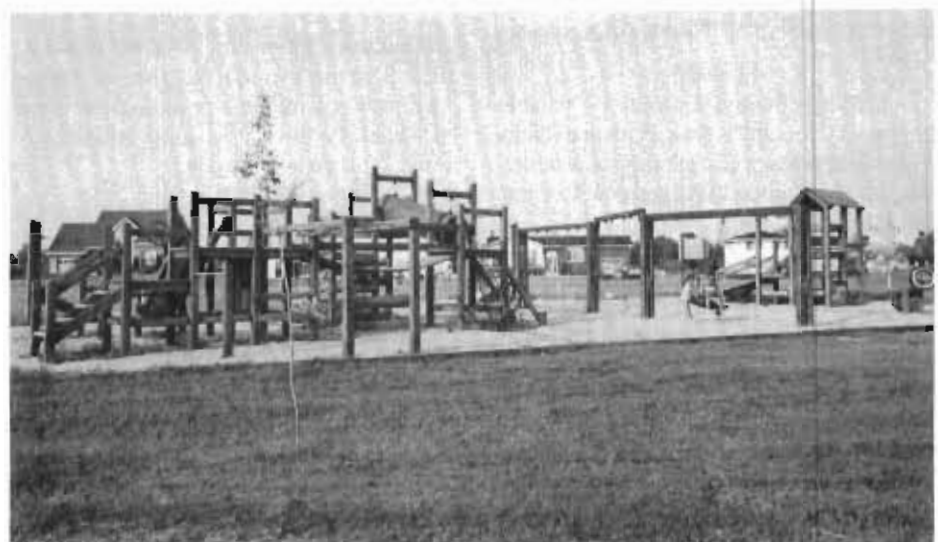
des expositions et des cours touchant de nombreuses disciplines artistiques et pratiques qui rendent de grands services à celles qui s'en prévalent. Elle fait aussi jouer la force du nombre quand, au nom de cette collectivité alerte, elle appuie des interventions louables ou combat certains mouvements pernecieux et des pratiques néfastes.

Le Cercle de Bourget fut fondé en 1938. Les archives de son premier quart de siècle d'existence ayant été perdues, on ne peut repertorier, que de mémoire, les activités qui ont marqué cette époque. On sait cependant que M<sup>lle</sup> Clémentine Longlin en fut la première présidente.

Vers 1950, il se produisit, chez nos dames, un «schisme» qui donna naissance à une organisation parallèle désignée «Cercle de l'Artisanat» mais, dix ans plus tard, une rencontre des deux clans, sous la bienveillante direction de conseillers avisés, permit un rapprochement qui ramena l'harmonie dans l'unité.

Signalons qu'en 1976, le cercle local de l'U.C.F.O. fit l'acquisition d'une classe portative qui a été installée sur le terrain du Centre Récréatif et qui, appelée Centre Culturel, est devenue le foyer d'où rayonnent les activités de ces dames.

Depuis plusieurs années, les «Dames Culturelles», comme on les appelle familièrement à Bourget, ont organisé un bingo hebdomadaire qui leur fournit d'abondantes ressources qu'elles partagent avec le Centre Récréatif pour lui permettre de boucler son budget. Avec leur quote-part, nos dames ont généreusement aidé beaucoup d'œuvres, et surtout elles ont



Notre parc d'amusement est un don que l'U.C.F.O. a fait en faveur des enfants de la communauté bourgetaine. Son coût dépasse les vingt mille dollars.  
 (Photo: Yves Caissie)

## Le Club Lapointe

Le Club Lapointe de Bourget est une organisation sociale privée, à but non lucratif, qui a été fondée en 1946 et a obtenu une charte provinciale le 8 mai de cette année là. En réalité, il existait depuis le 11 juin 1943 et était connu sous le nom de Comité des œuvres paroissiales.

Destiné à œuvrer surtout dans le domaine de l'éducation, ce Club, fort des encouragements de l'autorité diocésaine et de l'Association Canadienne-Française d'Éducation de l'Ontario, s'est évertué d'abord à fonder une école secondaire privée qui ouvrit ses portes en septembre 1946.

N'exigeant qu'une minime contribution de ses élèves, le Club Lapointe a soutenu leur institution pendant près de vingt ans, soit jusqu'à ce que la nouvelle législation scolaire force tous les contribuables à payer des impôts aux écoles secondaires publiques. Ce jour là (1964), ne pouvant supporter le double fardeau des secteurs privés et publics, il nous fallut donc fermer les portes de notre école secondaire locale en laissant les jeunes s'orienter vers l'instruction officielle neutre.

D'autres paroisses de l'est ontarien, qui avaient suivi l'exemple de Bourget, durent se résigner à faire comme nous.

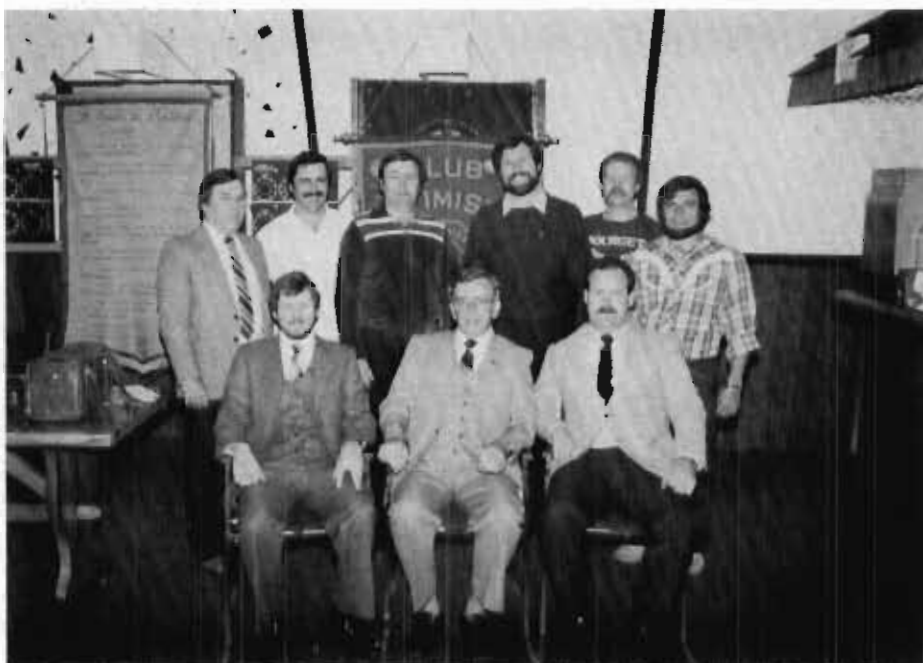
Loin de se faire hara-kiri, notre club trouva immédiatement un autre champ d'action pour y exercer son mécénat. Il adopta la bibliothèque de Bourget et lui versa périodiquement des dons qui lui ont permis de croître et de s'améliorer alors qu'il lui était impossible de retirer des subventions officielles. Maintenant, il nourrit l'espoir de pouvoir la loger, un jour pas trop lointain, dans un édifice convenable où elle pourra cataloguer et mettre en circulation tous les livres qui lui appartiennent et dont près de la moitié n'attendent qu'un espace suffisant pour bien servir la population bourgeoise.

Le Club Lapointe, qui a débuté ses activités en réalisant des profits par spéculation immobilière, possède encore suffisamment de terrain, dans les limites du village, pour y vendre huit lots.

Il ne faut pas se forcer les méninges pour «trouver» que le Club a adopté la désignation de Lapointe afin d'honorer l'ancien curé de ce nom qui s'est dépensé avec un zèle remarquable en vue d'assurer le prolongement des études chez nos jeunes.

---

Remarquons ici, qu'à tous ses autres mérites, le Club Lapointe peut ajouter celui d'avoir parainé le livre-souvenir de notre paroisse: «Bourget Centenaire».



**Comité exécutif du Club Optimiste (1984-1985)** — Assis: Henri Goudreault, secr.-trés., Gérard Cousineau, prés., Gary Edwards, vice-prés. — Debout: Jean-Luc Rozon, Gérard Chartrand, Jean-Pierre Lalonde, Robert Leclerc, Christian Leroux, Pierre Chartrand, directeurs. Absent: Jacques Potvin, vice-prés. (Gracieuseté: Club Optimiste)

## Mouvement Optimiste



«Optimiste International» a été fondé en 1919 par une dizaine de clubs composés d'hommes qui avaient tous un seul but: aider les jeunes. De là vient le slogan: «Club Optimiste, l'ami de la jeunesse».

Aujourd'hui, le mouvement qui s'étend à toute l'Amérique du Nord est une fédération de 3,900 clubs et de plus de 160,000 membres. Le rôle de la direction centrale est d'aider les clubs locaux à réaliser les buts du mouvement dans leur communauté.

Le Club Optimiste de Bourget fêtera ses dix ans d'existence le 30 septembre 1985. La direction du club local se compose comme suit: Gérard Cousineau, président; Gary E. Edwards et Jacques Potvin, vice-présidents; Henri Goudreault, secrétaire-trésorier; Gérard Chartrand, Robert Leclerc, Pierre Chartrand, Jean-Luc Rozon et Christian Leroux, directeurs.

Tous les membres participent aussi aux activités de divers comités chargés d'assurer la réalisation des activités prévues au cours de l'année.

Les réunions se tiennent à tous les deux dimanches, lors d'un déjeuner où l'on discute des activités à venir tout en fraternisant entre membres. Une fois le mois, les épouses participent au déjeuner.

Voici le rôle des comités permanents du Club:

- 1 — Aide à la jeunesse: voit à organiser les loisirs de la jeunesse et à valoriser ce secteur de notre communauté.
- 2 — Service communautaire: vise à rendre service à l'ensemble de la population en étudiant les besoins de la communauté.
- 3 — Accueil et fraternité: se charge d'organiser des activités sociales pour la communauté.
- 4 — Finances: amasse des fonds pour défrayer les coûts de tout projet destiné à aider la jeunesse.
- 5 — Recrutement: cherche à intéresser des candidats susceptibles de faire de bons Optimistes.
- 6 — Programme: organise les déjeuners mixtes et des événements récréatifs.
- 7 — Publicité: voit à faire connaître le Club et ses réalisations à la communauté.

Suit le programme des activités prévues pour l'année 1984-1985:

- a) Soirée d'Hallowe'en.
- b) Semaine de l'appréciation de la jeunesse.
- c) Concours d'art oratoire.
- d) Semaine de sécurité à bicyclette.
- e) Semaine du respect de la loi.
- f) Hockey «Trois étoiles».
- g) Parents-secours.
- h) Projet spécial du centenaire: épanouissement communautaire.
- i) Maintien du Club Octogone [Optimiste junior].
- j) Dons à certains mouvements qui concernent les jeunes.



Les clubs Octogone offrent aux jeunes l'occasion de devenir actifs et engagés à résoudre certains problèmes de la communauté et de la société.

La participation aux activités du Club Octogone permet aux membres de réaliser les objectifs de leur association. Aux réunions régulières, ils décident des mesures à prendre et du genre d'activités qu'ils entreprendront.

Le Club Optimiste local joue le rôle d'un grand frère auprès de celui des Octogone; ce dernier a été fondé au début de 1980. Comme projet du centenaire, il s'est engagé à réaliser une maquette du village de Bourget, en collaboration avec le Club Optimiste.

### L'École des Parents

Fondée en 1943, l'École des Parents a certainement fait du bien en notre milieu. Des pédagogues expérimentés s'en sont servi pour venir apporter à Bourget des solutions à une foule de problèmes d'éducation qui laissaient les parents perplexes.



*A.P.I. — Conseils de 1984 et 1985 — Assises: Claudette Chartrand, Joanne Méthot et Ghislaine Saumure. — Debout: Cécile Jérôme, Suzanne Boyer, Marguerite Rose, Denise Charboaneau, Carolle Lavigne. Brenda Peever, Claudette Lalonde, Denise Goudreault et Bernard Boulerice (directeur de l'école).*

(Photo Ch -A H.)

### A.P.I.

Après avoir connu une certaine période d'inactivité, l'A.P.I. Sacré-Cœur de Bourget reprend vie le 14 janvier 1981.

Lors d'une réunion publique tenue à cette date et, suite à la demande du directeur général du Conseil des écoles catholiques de Prescott-Russell, huit objectifs furent élaborés.

1. voir au projet de construction de l'école;
2. s'occuper de la surveillance de la patinoire;
3. mettre sur pied, avec le directeur de l'école, des cours d'éducation permanente;
4. défrayer le coût de certains spectacles pour les enfants;
5. travailler en collaboration avec les autres associations paroissiales;
6. organiser, à l'intention des parents, des cours sur les mathématiques nouvelles;
7. organiser des sessions d'information sur les droits des parents;
8. rédiger des bulletins sur les activités de l'école.

Trois dames ont jusqu'à aujourd'hui assumé la présidence de cette association: M<sup>mes</sup> Ghislaine Saumure, Joanne Méthot et Claudette Chartrand.

On ne peut nier aujourd'hui la contribution importante qu'a fournie l'A.P.I. au projet de

construction de l'école Sacré-Cœur. Elle peut également se dire satisfaite car, des huit objectifs fixés, tous ont été atteints.

L'A.P.I. a pour buts premiers de collaborer avec l'école afin d'assurer à tous les élèves une éducation de qualité et également de fournir des activités enrichissantes.

### Cercle agricole et équipes d'étude

Avant de devenir pratiquement un «centredortoir» pour des travailleurs de la ville, Bourget a déjà été une paroisse essentiellement agricole. L'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens y avait un cercle qui, à certains temps, fut très actif. Dès ses débuts (vers 1929), cet organisme fut doté d'un épandeur à chaux grâce à la générosité du curé d'alors, M. l'abbé C. Landry, et du député (fédéral) M. Alfred Goulet.

Le Cercle agricole de Bourget a été un important facteur de progrès pour nos cultivateurs. Il créa, par exemple, des équipes d'étude qui furent à l'origine de plusieurs organisations coopératives ayant, dans le temps, grandement servi nos «habitants».

Quelques jeunes terriens doivent aussi à leur cercle d'avoir fait un cours à des écoles d'agriculture de la province de Québec. Il n'y en avait pas alors, en langue française, dans l'Ontario, même pas à Alfred.

## Le scoutisme à Bourget

Dans Bourget Diamantaire (1945), nous écrivions: «Le projet de l'établissement d'une compagnie de Scouts est présentement à l'étude. Les jeunes attendent avec impatience la réalisation d'un tel événement. Un jour prochain verra peut-être leur désir se réaliser. En attendant, mes jeunes amis, Soyez prêts!»

Si les jeunes étaient prêts depuis longtemps, les circonstances ne l'ont été qu'en juin 1978 alors qu'un groupe d'éclaireurs a été fondé par les bénévoles suivants: Guy et Louise Hurtubise, René Scott, Colombe Dicaire, Germain Pilon, Raymond Gadouas, Gérard Cousineau et Maurice Lortie. Dès le mois de septembre suivant, s'organisaient des groupes de Guides, Jeannettes et Louveteaux.

Les personnes suivantes prirent la responsabilité des divers groupes: Audré Roussel, Éclaireurs: Pierrette Roussel, Louveteaux: Monique Marci, Guides et Suzanne Dubé, Jeannettes.

Voici, pour chaque groupe, les événements les plus marquants de leur brève histoire: les Éclaireurs ont participé à une Jamborée internationale qui s'est tenue à Low (Québec) en 1978. Les Guides ont procédé à des échanges avec les Cousines de France: celles-ci sont venues à Bourget en 1980, et nos fillettes leur ont rendu visite en France en 1981. Les Jeannettes ont fait du camping au Lac Vert de Montpellier (Québec) à tous les étés, tandis que les Louveteaux en faisaient autant à Low (Québec) durant les grandes vacances.



**Éclaireurs** — Rang du bas: Pierre Lepage, Pierre Lortie, Benoit Gadouas. — Rang du milieu: Robert Roussel, Luc Pilon, René Ouellette, Sylvain Lefebvre, Robert Labelle. — Rang du haut: Jean Lortie, Jean Hurtubise, Denis Gadouas, Serge Dicaire, Jacques Newberry. À l'arrière: Denis Scott.  
(Graciuseté: Scoutisme-Bourget)



**Éclaireurs** — Camp d'hiver au Lac Trinité.  
(Graciuseté: Scoutisme-Bourget)

Alors que le mouvement était bien en vie, chaque chef d'équipe réunissait ses membres une fois par semaine; le grand comité, lui, se réunissait mensuellement.

Une bonne partie des fonds provenaient de la cueillette de bouteilles vides, de la vente de calendriers et de tablettes de chocolat ainsi que de déjeuners aux crêpes. Les Scouts ont aussi planté des pins pour se faire quelques revenus. En plus d'encans et de tirages, le comité direc-



**Groupe de guides** — Rang du bas: Brigitte Lemay, Johanne Chabot, Manon Dicaire, Julie Labrosse, Ginette Sicard. — Rang du milieu: Nathalie Côté, Jasée Lortie, France Lavoie, Josée Ethier. — Rang du haut: Monique Marci (monitrice), Nicole Lavoie, Hélène Cardinal, Guylaine Lavoie, Guylaine Lepage, Johanne Goudreau, Lisa O'Heare, Ginette Bouvier, Jacqueline Lepage.

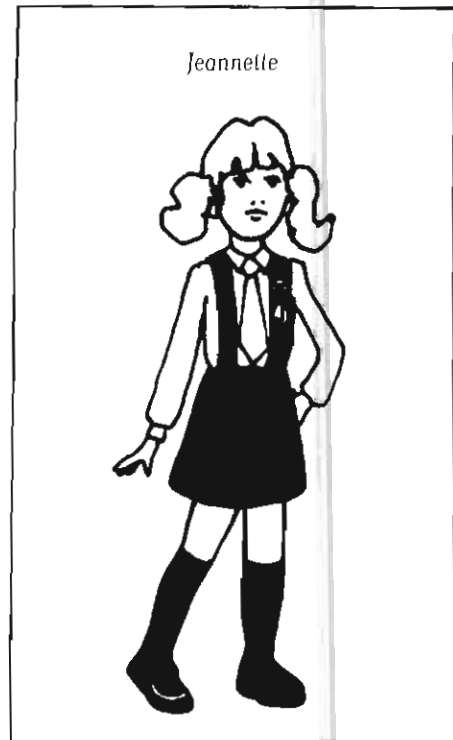
(Graciuseté: Scoutisme-Bourget)





**Jeannettes (1981)** — Camp au lac Viceroy — Rang du bas: Nadine Saumure, Chantal Boileau, France Marcil, Julie Sicard, Cécile Bisson, Michèle Houle, Lyne Boileau, Carole Marcil, France Careau, Julie Marion. — Rang du milieu: Josée Maisonneuve, Dominique Lemay, Isabelle Demers, Nadine Lepage, Sylvie Lavoie, Roxanne Lofontaine, Josée Dubé, Lyne Maisonneuve. — Rang du haut: Aline Hébert (cuisinière Chantal (assistante), Linda Meier (chef/taine), Hélène Boileau (cuisinière), Pierrette Boileau, photographe et cuisinière, n'apparait pas dans la photo.

(Gracieuseté: Scoutisme-Bourget)



Jeannette

poste était composé de Gilles Gagné, Yollande Therrien, Gisèle Valiquette et Pierrette Roussel.

leur organisa même une soirée bavaroise (Oktoberfest) bien réussie pour renflouer ses finances.

Mais, face à un manque de bénévoles et à une apathie manifeste, surtout de la part des parents, la direction du scoutisme à Bourget plia bagages le 9 février 1982. Le dernier comité en



**Louveteaux** — Au Lac des Plages (été 1980) — Rang de l'avant: Luc Duval, Stéphane Hébert, Jason Potvin, Michel Charbonneau, Pierre Sicard, Sylvain Roussel. — Rang de l'arrière: Madeleine Demers, Jean Demers, Pierrette Roussel.

(Gracieuseté: Scoutisme-Bourget)



**Camp des cousines** — À la faveur d'un programme d'échange de visites, les «Cousines de France» sont venues visiter les Guides de Bourget, en 1980, et nos jeunes leur ont rendu leur politesse en 1981. Ci-dessus, photo prise lors de la venue des jeunes Françaises en notre pays.

(Gracieuseté: Scoutisme-Bourget)



## Chevaliers de Colomb

Bourget n'a jamais eu son propre conseil de la chevalerie colombienne. Il y a une soixantaine d'années, cependant, on entendait déjà chuchoter qu'Alfred Auger (fils), son frère, Ernest et Josephat Boudreau ainsi que quelques autres faisaient partie de ladite société secrète, mais on ne le criait pas par dessus les toits car ce n'était pas supposé se savoir.

Vers 1945, cette organisation eut, semble-t-il, un regain de vie et on se répétait alors que plusieurs Bourgetains y avaient été initiés, entre autres: Donat Goulet, Alcide Perron, Paul Gauthier, Athanase Lavoie, Rodolphe et Roger Lavigne, Raynald Lortie, Elias Gagné, etc.

On dit que les effectifs bourgetains se sont naguère élevés à plusieurs douzaines de membres et que l'on songe présentement à former un conseil local. S'il faut en croire notre informateur, cette fondation pnurrait se produire en 1985.

## Filles d'Isabelle

Cette association serait la section féminine de la chevalerie colombienne. Plusieurs dames

de Bourget y auraient été initiées et leur groupe a déjà été passablement actif. Nous leur avons demandé de nous fournir quelques notes sur leur histoire et leurs réalisations, ce que l'on nous avait promis de faire; malheureusement, à l'heure de tombée fixée pour l'impression de cette publication, nous n'avons encore rien reçu.

## Chambre de commerce de Bourget

Les chambres de commerce sont hautement considérées au Canada et en retirent beaucoup d'influence. Se rendant compte qu'il serait utile de pouvoir faire intervenir un organisme aussi généralement reconnu lorsque vient le temps d'épauler certaines démarches importantes, un groupe de Bourgetains décida d'en fonder une au début des années «quarante».

C'est dans le sous-sol de la résidence du docteur Moïse Gendron que la Chambre de Commerce de Bourget vit le jour. L'orateur invité pour la circonstance était Oswald Parent qui, plus tard, devint député de Hull et même ministre dans le gouvernement Bourassa à Québec.

Notre «Chambre» a connu des périodes d'activités intenses et des calmes plats mais, quand nous en avons besoin pour certaines interventions ou réclamations, elle était disponible et nous pouvions nous en servir avec avantage.

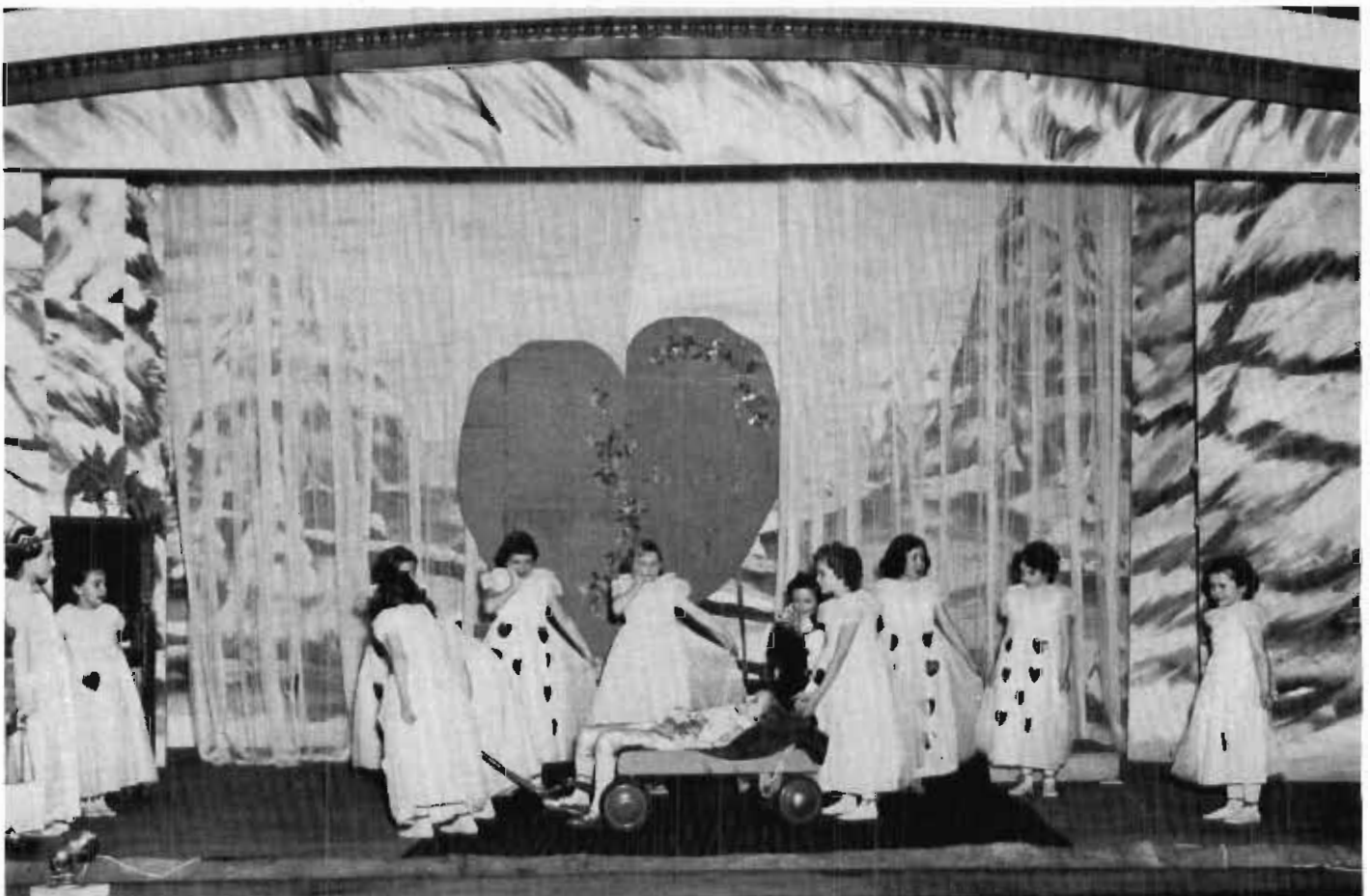
Vint un jour où au cours d'une des nombreuses accalmies, certains crurent régler la situation en s'en dépossédant; ils lui confèrent donc un statut cantonal mais la même situation prévaut encore: rares périodes d'activité et longs stades d'inertie. C'est à croire qu'on a sacrifié un droit d'aïnesse en négligeant même d'obtenir en retour au moins un plat de lentilles.

## Concours de labour

Les concours de labour sont comme qui dirait la manifestation professionnelle par excellence des agriculteurs. Ils y participent ou y assistent avec fierté.

Au temps du labour avec chevaux, surtout, les champions y gagnaient un renom qui n'était pas à dégaigner.

Dans notre canton de Clarence, le concours annuel de labour se tient successivement dans chacune des paroisses lorsqu'un terrain y est disponible.



*Artistes en herbe* — Autrefois, l'organisation de nombreuses séances, souvent très élaborées, tout en initiant les enfants à l'art dramatique, leur permettait de s'affirmer et de se défaire de nombreux complexes dont celui de la gêne qui constitue un handicap dans la lutte pour la vie. Ce spectacle a été présenté dans notre ancienne salle paroissiale du temps de M. le curé Paquette.

# Galerie Biographique Paroissiale

- A - Les curés de Bourget**
- B - Les vocations religieuses de Bourget**
  - 1) Vocations religieuses masculines**
  - 2) Vocations religieuses féminines**
- C - Les laïcs aussi sont la paroisse**

## A - Les curés de Bourget

### M. le curé Georges Talbot

M. Georges Talbot, prêtre du diocèse de Québec, faisait du ministère aux États-Unis depuis plusieurs années, lorsqu'il nous fut envoyé par M<sup>re</sup> Duhamel. Âgé de plus de 70 ans, il montra un grand zèle pour achever la chapelle temporaire commencée quelques mois auparavant par les paroissiens sous la direction de M. Clément Potvin, vieux pionnier plein de dévouement. Cependant, le Père Talbot — comme tous l'appelaient — voyant sa santé décliner sans cesse, demanda à l'évêque de desservir la paroisse de Casselman plus organisée. M<sup>re</sup> l'évêque consentit et le nomma curé à Ste-Euphémie de Casselman. Mais sa santé s'affaiblissant toujours, il prit sa retraite à Limoges

pendant 2 ou 3 ans; Limoges qu'on appelait alors South Indian n'était pas encore organisé en paroisse. Il quitta notre région, peu après et se retira aux Trois-Rivières où il finit ses jours. Les paroissiens de Bourget se rappelleront toujours sa tendre piété envers la Ste Vierge et sa dévotion au chapelet qu'il égrenait sans cesse.

### M. le curé Anthime Constantineau

M. l'abbé Anthime Constantineau fut le deuxième curé de la paroisse. Il était né à St-Philippe d'Argenteuil en 1859. Après ses études classiques au séminaire de Ste-Thérèse et à l'Université d'Ottawa, il entra au Grand Séminaire. Ordonné prêtre le 13 décembre 1885 à St-André Avellin, il arrivait quelques mois après à The Brook. D'une santé robuste, M. Constantineau s'employa surtout à édifier l'église qui remplaça la chapelle primitive. Il travailla aussi à établir des écoles séparées. Malgré les difficultés de toutes sortes, il réussit à établir une école séparée dans la chapelle rendue vacante. M. Constantineau n'était avec nous que depuis quatre ans lorsque M<sup>re</sup> Duhamel le nomma curé d'Osgoode en 1890; cependant ces quelques années avaient suffi pour attacher notre jeune curé à sa première paroisse d'un amour que le temps ne pourra jamais diminuer. Il sera là à nos grandes fêtes paroissiales de 1910 et 1921; en 1935, ce sera lui qui prononcera un émouvant sermon de circonstance lors des fêtes du cinquantenaire de la paroisse. M. Constantineau est décédé le 7 juin 1942 à St-Hyacinthe et a été inhumé à Bourget. Nos paroissiens se souviendront toujours avec émotion de la lecture de son testament spirituel faite par M<sup>re</sup> l'archevêque lors de



deuxième curé de la paroisse  
(1886-1890)

ses funérailles. Dans le partage de ses biens matériels, M. Constantineau n'oublia pas Bourget, loin de là. Aussi, à l'occasion du centenaire, nos paroissiens se doivent de prier d'une manière spéciale pour le bon et généreux M. Constantineau.

### M. le curé Charles Larose

M. Charles Larose fut le troisième curé de Bourget. Il nous arrivait en fin de septembre 1890, déjà vétéran dans l'armée du Christ. Depuis sa venue dans le diocèse d'Ottawa, il avait occupé les paroisses de St-Philippe d'Argenteuil, de Wendover et de St-Isidore de Prescott. Il fut curé de Bourget dix années, jusqu'à 1900, et s'efforça de combattre le monde et ses



premier curé de la paroisse  
(1885-1886)

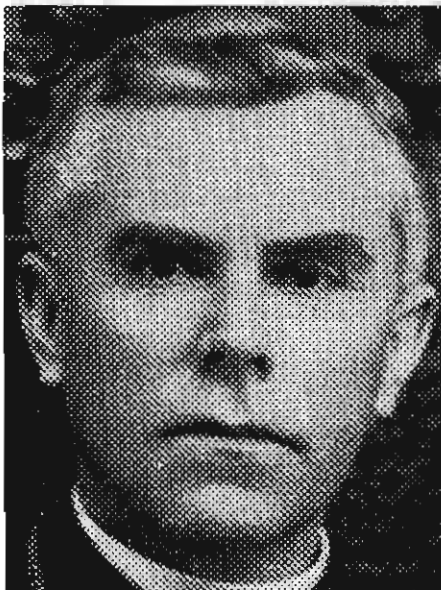


troisième curé de la paroisse  
(1890-1900)

maximes. Prêtre d'une grande piété et d'une charité exemplaire, austère de vie et de doctrine, il mettait un grand zèle à l'enseignement du catéchisme aux enfants et de l'Évangile, en chaire. C'est lui qui bâtit le presbytère actuel. Rappelé dans son diocèse de Montréal, il y vécut encore quelques années et mourut chez son frère, dans sa paroisse natale à St-Jacques de l'Achigan, dans la région de St-Lin.

### M. le curé F.-X. Brunet

Le quatrième curé a été M. l'abbé François-Xavier Brunet. Né à St-André d'Argenteuil en 1868; après son cours d'étude à l'Université d'Ottawa où il obtint son grade de bachelier-ès-arts, il fit son séminaire théologique et fut ordonné à la prêtrise en 1893 par M<sup>r</sup> Duhamel.



quatrième curé de la paroisse  
(1900-1904)

Après avoir été vicaire à la cathédrale, il fut envoyé curé à Mayo, y bâtit la nouvelle église et établit la mission de N.-D. des Lumières à Mulgrave, dans les montagnes en arrière de Buckingham. Il nous arriva en 1900. Son séjour de quatre ans parmi nous marque une ère de prospérité spirituelle et temporelle. Aussi sut-il se gagner les cœurs de tous ses paroissiens. Il termina l'intérieur de l'église et s'occupa avec un zèle constant à fonder des écoles séparées, bâtit le premier couvent et réussit à s'assurer la venue des SS. Grises de la Croix d'Ottawa pour prendre soin des enfants et les instruire dans les sciences religieuses et profanes. Au grand regret de tous les paroissiens, en 1904, M<sup>r</sup> l'archevêque Duhamel le rappelait à Ottawa et lui offrit le secrétariat du diocèse. Sa haute piété et son caractère doux et persuasif lui gagnaient tous les cœurs. Sous le pontificat de M<sup>r</sup> Gauthier, il était nommé évêque fondateur du diocèse de Mont-Laurier qu'il organisa avec grande sagesse. On y vit fleurir les hôpitaux, les orphelinats, les écoles, l'évêché, la cathédrale, etc. Mais en janvier 1922, miné par la maladie et le travail, il mourut âgé de 54 ans seulement, regretté de tous ses diocésains et de ses anciens paroissiens de Bourget. À l'automne de 1921, il était à Bonrget aux fêtes de l'embellissement de notre église actuelle, où tous les anciens paroissiens étaient très heureux de le voir.

### M. le curé L.-C. Raymond

Le cinquième curé de Bourget fut M. l'abbé Léon-Calixte Raymond. Né à St-Eugène le 11 avril 1871, formé à l'Université et au Séminaire des PP. Oblats d'Ottawa, il reçut le sacerdoce des mains de M<sup>r</sup> Duhamel le 12 juin 1897, et après quatre ans de vicariat fut nommé curé de Luskville où il resta jusqu'en 1904, quand il fut transféré à la paroisse de Bourget pour remplacer M. Brunet. Successeur d'un prêtre pieux, il se mit à l'œuvre pour continuer l'organisation de ses prédécesseurs. Il bâtit l'école actuelle; il l'agrandit quelques années plus tard, de même que la résidence des Religieuses, et s'occupa avec un soin tout particulier de l'éducation des enfants. Il fut un des fondateurs des plus actifs de l'Association C.-F. d'Éducation d'Ontario.

En 1918, il bâtit notre salle paroissiale qui nous a été si utile depuis; il entreprit ensuite la restauration de l'église, et en 1921, le temple agrandi, embelli et complètement rénové, fut béni et rendu au culte dans des solennités grandioses. Ses noces d'argent sacerdotales furent une belle occasion donnée à ses paroissiens de lui prouver leur estime et leur attachement.

M. Raymond fut avec nous vingt-cinq ans. En 1929, M<sup>r</sup> Forbes le nomma curé à St-Eugène. Il fut ensuite curé à Aylmer. Finalement, l'importante paroisse de St-Joseph de Wrightville lui fut confiée. En 1942, M<sup>r</sup> l'archevêque l'élevait au rang de chanoine. M. le



cinquième curé de la paroisse  
(1904-1929)

chanoine Raymond devait mourir le 22 septembre 1944 à l'âge de soixante-treize ans.

M. Raymond fut le chef spirituel de notre paroisse pendant un quart de siècle et a contribué plus que tout autre à donner à notre paroisse son caractère actuel. Il aimait profondément notre paroisse et malgré son départ, il a toujours gardé une grande place dans son cœur à ses anciens paroissiens de Bourget.

### M. le curé C. Landry

Le sixième curé de Bourget, M. l'abbé Calixte Landry était né à Buckingham le 31 juillet 1884. Il fit ses études classiques à Rigaud et ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa. Ordonné prêtre le 19 avril 1914, il fut successivement vicaire à St-Rédempteur de



sixième curé de la paroisse  
(1929-1940)

Hull et à Hawkesbury. Nommé curé de Hammond en 1921, M. Landry y demeura jusqu'en 1929, date de son arrivée à Bourget.

M. Landry est resté avec nous jusqu'en 1940. Son terme a coïncidé avec la période de crise économique. M. Landry a eu le grand mérite de réussir à maintenir les finances paroissiales durant un temps aussi difficile. Il a continué l'œuvre de ses prédécesseurs tant dans le domaine spirituel que dans le domaine de l'éducation. M. l'abbé Landry, en septembre 1940, a été nommé par M<sup>gr</sup> l'archevêque, à l'administration du cimetière Notre-Dame à Eastview.

Le 8 mars 1948, il devint curé d'Angers puis, le 28 mars 1950, il accédait à la cure du Christ-Roi à Ottawa. Enfin, le 5 septembre 1957, il retournait à l'administration du Cimetière Notre-Dame d'Ottawa. De 1941 à 1949, il a aussi été chapelain de la Chapelle de la rue Murray dans la capitale nationale.

En 1939, M. Landry faisait un voyage en Europe avec pèlerinages à Rome et à Lourdes. Quelques mois plus tard, les Bourgetains le fêtaient à l'occasion de ses vingt-cinq ans de prêtrise.

Notre ancien curé fut nommé chanoine honoraire le premier octobre 1956. Il décédait le 17 février 1964 à l'hôpital du Sacré-Cœur de Hull, âgé de soixante-dix-neuf ans.

### M. le curé Alphonse Lapointe

D'origine montréalaise, Alphonse est né à Pointe St-Charles le 3 décembre 1895. Son père, qui portait le même nom que lui, est décédé en août 1916, et sa mère, Adéline Bougie, en juin 1925.

Il fit son cours primaire à Ste-Marthe et à Ste Justine de Newton, deux centres québécois.



septième curé de la paroisse  
(1940-1956)

continuant ensuite aux paliers secondaire et classique chez les Clercs St-Viateur, au Collège de Rigaud. En septembre 1917, il entreprenait ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa. Le 19 février 1921, il était ordonné prêtre, en la Cathédrale d'Ottawa, par Son Excellence M<sup>gr</sup> Charles Hugues Gauthier.

Il a été nommé vicaire à St-Isidore de Prescott (3 mars 1921), à St-Rédempteur de Hull (août 1924), à Monte-Bello (novembre 1927), à Aylmer (septembre 1929) et, de nouveau, à St-Rédempteur (décembre 1929).

Nommé curé à St-Guillaume de Vars, en juin 1930, il va occuper le même poste à Ste-Thérèse d'Avila de Marionville en août 1934. Ensuite, il devient curé du Sacré-Cœur de Bourget, en août 1940, et nous quitte pour Notre-Dame-de-la-Paix de de Monte-Bello le 8 juillet 1956. Il prend sa retraite en 1968. Son décès survient le 24 avril 1976.

Bon financier, M. Lapointe a grandement réduit la dette de notre paroisse tout en se préoccupant du bien-être spirituel et temporel de ses ouailles. Comme nos autres curés, il s'est vivement intéressé aux problèmes scolaires de Bourget. C'est sous son pastorat qu'a été fondée l'École Secondaire Privée de Bourget, et que nous avons solennellement célébré le soixantenaire de notre paroisse du Sacré-Cœur.

### M. le curé J.-Léopold Paquette

Né et baptisé en la paroisse Notre-Dame d'Ottawa, Joseph-Léopold Paquette fit ses études primaires à l'École Brébeuf, ses études secondaires à l'Université d'Ottawa et au Séminaire de Joliette, puis ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa.

En la Basilique Notre-Dame d'Ottawa, le 13 novembre 1921, il fut ordonné prêtre par M<sup>gr</sup> Charles-Hugues Gauthier, archevêque d'Ottawa.

De 1921 à 1933, il fut successivement nommé vicaire à Lefavre, L'Original, Pointe-Gatineau, Hawkesbury, Buckingham et St-Eugène. En 1931-1933, il a été curé de Marionville puis, de 1934 à 1936, vicaire à Ste-Anne d'Ottawa, à Masson et à St-Eugène de Prescott. De 1937 à 1946, il occupa la cure de Notre-Dame de La Salette.

Après avoir été aumônier à l'Hôpital Général, de 1946 à 1952, il fut chargé de la cure de St-Albert (1952-1956) puis de celle de Bourget, devenant ainsi notre huitième curé (1956-1963). Le 21 juin 1963, il devenait administrateur du Cimetière Notre-Dame d'Ottawa.

Ce prêtre était impulsif et croyait qu'il ne fallait pas remuer mer et monde pour prendre des décisions. Sous des apparences brusques,



huitième curé de la paroisse  
(1956-1963)

il savait cependant être généreux. Son décès survint le 21 juin 1966 à l'âge de soixante-onze ans.

### M. le curé D. Lascelles

Né à Hawkesbury, le 1<sup>er</sup> juillet 1902, l'abbé Donat Lascelles, notre neuvième curé, était le fils de Donat Lascelles et de Mary Larivière. Il avait huit frères et quatre sœurs.

Après ses études primaires à Hawkesbury et au Collège St-Laurent (Montréal), il fit son cours classique au Collège Bourget (Rigaud) et au Collège Ste-Marie (Montréal). Il reçut sa formation théologique au Séminaire Immaculée Conception (Jésuites) de Montréal et au Grand Séminaire d'Ottawa.



neuvième curé de la paroisse  
(1963)

M<sup>re</sup> Andréas Casulo, délégué apostolique au Canada, l'ordonna prêtre en la Cathédrale d'Ottawa, le 14 juin 1930. Dès après, il fut nommé successivement vicaire aux paroisses suivantes: St-Rédempteur (Hull), St-Joseph (Hull), Buckingham, Alfred, St-Eugène, Aylmer, Rockland et Brownsburg.

Désigné curé de Val-des-Bois, le 30 octobre 1944, il démissionna de son poste le 15 juillet 1946 et fit un stage à New-York de 1946 à 1957.

Revenu dans le diocèse, il est nommé vicaire à Ste-Anne d'Ottawa le 30 novembre 1957. Le 5 décembre 1959, il est chargé de la cure de Carlsbad Springs puis, le 29 juin 1963, l'autorité diocésaine lui confie celle de Bourget dont il prend possession le 4 août suivant.

En 1932, l'abbé Lascelles fit un pèlerinage à Lourdes. Sans en connaître le temps ni la durée, on sait aussi qu'il a fait un séjour au Noviciat des Pères du St-Esprit à Chevilly, en France.

Le ministère de notre neuvième curé fut de courte durée; moins de cinq mois après son arrivée parmi nous, soit le 28 décembre 1963, il décédait subitement à l'âge de soixante-un ans. Ses funérailles eurent lieu à Hawkesbury.

M. Lascelles n'eut pas le temps de laisser beaucoup de marques de son passage à Bourget. On se souviendra cependant qu'il se hâta de coussiner les agenouilloirs des bancs de l'église, amélioration qui ne fut guère utilisée puisque deux ans plus tard, lesdits bancs étaient remplacés par des neufs.

## M<sup>re</sup> Gérard Charette, curé

Notre dixième curé, M<sup>re</sup> Gérard Charette était natif de Bourget même, où il a vu le jour le 3 décembre 1911.



dixième curé de la paroisse  
(1964-1967)

Après ses études secondaires au Juniorat du Sacré-Cœur et à l'Université d'Ottawa, il reçut sa formation théologique au grand séminaire d'Ottawa.

M<sup>re</sup> Guillaume Forbes, archevêque d'Ottawa, l'ordonna prêtre en sa basilique Notre-Dame, le 24 juin 1937.

De 1937 à 1944, il fut successivement vicaire à Casselman, St-Rédempteur de Hull et St-Charles de Vanier. En 1944-1945, il fut administrateur à St-Émile de Suffolk (Québec). De 1945 à 1952, il redevenait vicaire successivement à Plantagenet, Sarsfield et St-Rédempteur. Il a ensuite été nommé curé (1952-1954) de St-Émile de Suffolk et de Boileau (Québec), avant de devenir principal de l'École Normale Sacré-Cœur de St-André Avelin en 1954.

En juin 1960, l'abbé Charette fut désigné supérieur-fondateur de la mission du Vicariat St-Dominique à Marillia (Brésil). Le 24 juillet suivant, on l'investissait à Bourget comme prélat domestique de Sa Sainteté.

Le 17 février 1964, il revenait en sa paroisse natale de Bourget pour y occuper officiellement la cure, puis il la quittait en juillet 1967 pour prendre charge de celle de St-Dominique à Hawkesbury.

Durant les trois ans où il a été curé à Bourget, M<sup>re</sup> Charette a dirigé les importantes transformations qui ont été faites à notre église à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire (1965) de la paroisse. À cette occasion, il a aussi organisé de grandes fêtes qui ont attiré beaucoup d'amis et d'anciens de Bourget.

Ce fils natif et ancien curé de Bourget est décédé accidentellement, le 2 octobre 1973, à l'âge de soixante-un an. Ses restes mortels reposent dans notre cimetière paroissial.

On trouvera d'autres détails à son sujet dans les notes biographiques concernant les vocations religieuses bourgetaines.

## M. le curé E. Ladouceur

À Buckingham (Québec), le 14 mars 1920, naissait Édouard, fils de Denis Ladouceur et de Lydia Legault. Il était le dernier d'une famille de douze enfants.

Après avoir fréquenté l'école primaire de sa paroisse, il fit ses études secondaires au Collège Bourget de Rigaud. Il reçut sa formation théologique au Grand Séminaire diocésain d'Ottawa, puis accéda à la prêtrise le 15 juin 1956.

Dans la suite, l'abbé Ladouceur fit l'objet de six nominations vicariales successives, soit à Alfred, à St-Raymond, à Notre-Dame-de-Lorette, à Ste-Rose-de-Lima, à la cathédrale Notre-Dame et à Casselman.



onzième curé de la paroisse  
(1967-1973)

Après un stage comme curé de St-Dominique, il échangea sa paroisse pour celle de Bourget, permettant ainsi à M<sup>re</sup> Charette d'aller le remplacer à Hawkesbury. Il a occupé la cure du Sacré-Cœur de Bourget de juillet 1967 à juillet 1973. Cette année là, il muta à Ste-Trinité de Rockland pour laisser l'abbé Roland Délisle venir se charger de notre paroisse. Enfin, après un terme à Rockland, il fut nommé curé de St-Pie X à Ottawa. Maintenant, il est aumônier à l'Hôpital Montfort.

Doué de beaucoup d'entregent, notre onzième curé s'est fait quantité d'amis à Bourget. Il savait mettre tous ses paroissiens à l'aise, même les plus humbles.

Conscient, comme ses paroissiens, de l'état minable de notre presbytère, il eut tôt fait d'entreprendre un grand ménage et une restauration qui, grâce à beaucoup de bénévoles, en firent à peu de frais une résidence convenable pour les curés de la paroisse.

## M. le curé Roland Délisle

Monsieur le chanoine Roland Délisle, notre curé, a été baptisé à l'église St-Paul d'Aylmer (Québec) où il a commencé ses études primaires pour les continuer au Collège Notre-Dame à Hull. En 1931, il entra au Petit Séminaire pour entreprendre le cours classique et, en 1939, il se préparait à son rôle de prêtre au Grand Séminaire.

Après son ordination, en décembre 1944, on le nomma vicaire à Châte à Blondeau et, en septembre 1945, il commençait son travail d'éducateur au Petit Séminaire d'Ottawa.

Il a étudié la psychologie pendant trois ans. Si on excepte trois ans d'étude à l'Université



douzième curé de la paroisse  
(1973-...)

Laval de Québec où il a obtenu une Licence ès sciences, il occupa des postes de professeur, de préfet des études et de supérieur successivement jusqu'en 1966.

Il fut curé de St-Paul à Plantagenet (trois ans) puis de Ste-Trinité à Rockland (4 ans) avant d'occuper la cure du Sacré-Cœur à Bourget, en juillet 1973. Il dessert aussi la paroisse St-Pascal-Baylon depuis juin 1979.

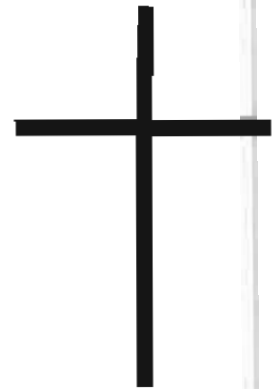
Notre curé est chanoine et fait partie du chapitre diocésain depuis une demi-douzaine d'années. Les paroissiens apprécient beaucoup la doctrine sûre qu'il leur offre en de courtes homélies, à la fois intéressantes et substantielles.

Il a deux frères: Jean-Paul et Jacques ainsi qu'une sœur, Thérèse (M<sup>me</sup> Desjardins).



Ancien crucifix du Cercle Constantineau, maintenant au rez-de-chaussée du clacher nord.  
(Photo: Ch.-A. H.)

## B - Les vocations religieuses de Bourget



Religieux et Religieuses de la Famille Schnupp. Assis: S<sup>r</sup> Marie du Bon Pasteur, s.g.c. (Élisabeth); Fr. Maurice Schnupp, o.m.i.; S<sup>r</sup> Marie-Agnès, s.g.c. (Agnès). Debout: S<sup>r</sup> Rita de la Croix, s.g.c. (Rose-Hélène); S<sup>r</sup> St-Jean, s.g.c. (Aimée); S<sup>r</sup> Rose-Élisabeth, s.g.c. (Marie-Jeanne), Cette dernière est décédée en 1977.

Les curés de Bourget ont toujours travaillé avec zèle au développement de l'éducation et au progrès de l'instruction dans notre paroisse. L'attention toute spéciale qu'ils ont portée aux écoles a produit des fruits: nous avons plusieurs anciens qui fréquentaient nos écoles et qui sont maintenant établis dans la paroisse ou ailleurs pour y mener une bonne vie chrétienne; d'autres se distinguent dans d'excellents métiers ou des professions libérales; quelques-uns ont cependant choisi la meilleure part et se sont faits prêtres séculiers ou réguliers, frères enseignants et religieuses dans diverses congrégations.

La famille Adélarde Schnupp mérite une mention spéciale: elle a donné à Dieu un frère convers dans la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée et cinq religieuses dans la Communauté des RR. Sœurs Grises de la Croix (aujourd'hui, Sœurs de la Charité d'Ottawa).

Dans les pages qui suivent, on trouvera une courte biographie des anciens de la paroisse qui sont devenus prêtres ou membres d'un ordre religieux.

# 1) Vocations religieuses masculines

## M. l'abbé Cyprien Bélanger

Né du mariage d'Anselme Bélanger, fils, et de Maria Laroche, Cyprien a vu le jour à Bourget le 3 juin 1912. Il eut deux frères, Julien et Aurélien, puis une sœur, Cyprienne.



M. l'abbé Cyprien Bélanger

Il fréquenta, au niveau primaire, l'école St-Félix de Bourget, puis commença son cours secondaire à l'Académie de la Salle d'Ottawa (1927-1928). Il fit ensuite ses études classiques (éléments à rhétorique, incl.) au Petit Séminaire d'Ottawa, puis sa philosophie au Collège Brébeuf de Montréal. Il a obtenu son instruction théologique au Grand Séminaire d'Ottawa.

Cyprien a été ordonné prêtre, le 2 février 1943, en la Cathédrale d'Ottawa. Son archevê-



M. l'abbé Auguste Chénier

que, M<sup>re</sup> Alexandre Vachon, officiait à la cérémonie.

Il a aussitôt été nommé vicaire à St-Rédempteur de Hull pour le rester jusqu'en mai 1945. Il va ensuite occuper les mêmes fonctions à St-Jacques d'Embrun (1945 à février 1946), puis à Notre-Dame-des-Neiges de Masson (1946 à juin 1958). Il obtient à ce temps sa première cure à St-Léon de Suffolk (Québec) où il reste jusqu'à juillet 1961, puis est désigné curé de la paroisse Ange Gardien d'Angers où il demeure en poste jusqu'à février 1973, alors qu'il prend sa retraite pour résider à l'Accueil Élisabeth Bruyère de Hull.

## M<sup>re</sup> Gérard Charette

Fils d'Eugène Charette et d'Odile Gour, Gérard est né à Bourget le 3 décembre 1911 et y a été baptisé en l'église Sacré-Cœur.

Il fit ses études primaires à l'école du village puis, après ses études secondaires et théologiques, fut ordonné prêtre en 1937.

En plus de ses nombreuses nominations comme vicaire et curé, en 1951, il a été désigné aumônier diocésain de la I.C.F. et assistant aumônier diocésain des Ligues du Sacré-Cœur. Le 20 novembre 1967, il remplaçait M<sup>re</sup> René Denis au poste d'examineur pro-synodal et de curé consultant. Son incardination au diocèse d'Ottawa se fit le 19 mars 1964, puis il devint vicaire épiscopal de la zone 6 en 1971. Il fut fait prélat domestique de Sa Sainteté le 24 juillet 1960.

En 1952, l'abbé Charette a fait un pèlerinage à Rome, à Lourdes et en Terre-Sainte.

À l'âge de soixante-un ans, soit le 2 octobre 1973, il décédait accidentellement à Gowansville (Québec). Trois autres personnes qui l'accompagnaient perdirent la vie avec lui, dont deux anciennes Bourgetaises: Sœur Solange Chénier, (s.c.o.) et M<sup>re</sup> Rose Yelle.

(Voir autres notes biographiques dans la section des anciens curés de Bourget où il a été le dixième prêtre à occuper ce poste.

## M. l'abbé Auguste Chénier

Auguste Chénier vit le jour à Papineauville, comté de Labelle, le 25 juillet 1880. Son père était Antoine Chénier, tanneur, et sa mère Henriette Racine. Il vécut sa jeunesse surtout à Plantagenet mais passa également plusieurs années à The Brook chez son oncle Augustin Chénier, lui aussi un tanneur, dont il était le protégé.



M. l'abbé Auguste Chénier

Ses études le conduisirent au collège de Rigaud, au Séminaire de philosophie de Montréal et au Grand Séminaire d'Ottawa où il fut ordonné prêtre par M<sup>re</sup> Duhamel, le 17 juin 1905.

Au début, il exerça son apostolat comme vicaire à Buckingham et Rockland, puis on le retrouve curé à Farrelton, à St-Albert et à Plantagenet. En 1953, il se retire au Cénacle St-Pierre de la Fraternité sacerdotale à Pointe-du-Lac, où il mourut le 9 septembre 1965.

M. l'abbé Auguste Chénier est toujours resté un ami fidèle de Bourget.

## R.P. Napoléon Denault s.d.b.

À Montréal, le 28 juillet 1909 (probablement à la paroisse St-Vincent-de-Paul), est né Napoléon, fils d'Emery Deneault et de Rebecca Gagné. Son père, natif de Bourget, y fut propriétaire d'une ferme. Pendant de nombreuses années, les enfants venaient passer leurs vacances d'été et d'hiver au pays natal mais, en saison estivale, leur papa, retenu dans la métropole par l'exercice de son métier de forgeron, ne pouvait pas les accompagner.

Après des études chez les Frères de Ste-Croix, Napoléon y fit sa profession religieuse et devint professeur de mathématiques surtout aux niveaux des huitième, neuvième et dixième années. C'était un bon chanteur à formidable voix de basse; on lui a fait enseigner le chant partout où il est passé. Il a aussi laissé la réputation d'excellent acteur et de remarquable comédien. Il était réputé pour sa jovialité.





R. P. Napoléon Denault, s.d.b.

En 1935, il partit pour Chittagong aux Indes. Après quelques années, il songea sérieusement à la prêtrise: il fit donc des études théologiques et fut ordonné, le 7 août 1949, chez les Salésiens de Don Bosco. Dans la suite, il fut malade durant plusieurs des dix-huit années où il a été missionnaire et ne revint jamais au pays pendant cette période.

Ce talentueux missionnaire a été l'architecte d'une église en forme de croix que l'on pouvait apercevoir de très loin sur les pentes de l'Himalaya. D'ailleurs, la résidence salésienne se trouvait aux abords de cette montagne.

Revenu au Canada en 1953, il a d'abord visité ses parents, puis on lui a confié un poste au Nouveau-Brunswick où il subit un grave accident. Après plusieurs interventions chirurgicales, de nombreux traitements et une longue convalescence, il revint à Montréal en 1960 où on le nomma à la paroisse Ste-Claire. Il y resta



M. l'abbé Théobald Deneault

vingt ans dont quinze à titre de vicaire. Bien qu'handicapé, il y fut toujours très actif.

Le père Napoléon Denault décéda le 26 décembre 1980. Lorsque séjournant au pays, il manquait rarement de venir à Bourget réconforter les familles Denault et Yelle dans leurs deuils et partager leurs joies lors d'événements heureux. Il se faisait aussi un devoir d'assister aux grandes fêtes de la paroisse du Sacré-Cœur de Bourget.

### M. l'abbé Théobald Deneault

Issu du mariage de Ferrier Deneault et de Delphine Lavictoire. Théobald vit le jour à Bourget le 4 novembre 1908 et fut baptisé en notre église du Sacré-Cœur.

Il a fait ses premières classes à l'école du village de sa paroisse natale, son cours classique à l'Université d'Ottawa et ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa.

Le 24 juin 1936, il a été ordonné prêtre en la cathédrale d'Ottawa par Son Excellence M<sup>gr</sup> l'archevêque Guillaume Forbes.

Dès le 3 septembre suivant et jusqu'au 6 mai 1945, Théobald a fait office de vicaire à St-Joseph de Wrightville. De mai à septembre 1945, il est au repos. À ce moment là, il devient vicaire à Papineauville mais, immédiatement après, d'octobre à novembre, il est encore malade. De décembre 1945 à octobre 1952, pendant une longue période de convalescence, il aide les curés de La Salette, Rockland et Deschênes. Du 4 octobre 1952 au 3 décembre 1953, il est aumônier au couvent d'Aylmer, puis, du 23 novembre 1953 au 17 juillet 1955, curé de Pollimore. Le 20 juin 1955, il est nommé curé de Curran et le reste jusqu'à juin 1962. Enfin, le 18 septembre 1962, il est nommé administrateur de Saint Pie X à Ottawa, mais la maladie le force à se retirer à Hull aussitôt après.

L'abbé Théobald Deneault est décédé à sa résidence, le 22 mars 1983, il était âgé de soixante-quatorze ans.

### S. E. M<sup>gr</sup> Réginald Dupart, o.p.

Né à Beauharnois (Québec), le 27 août 1877, Zénon était le fils de Louis Dupart et de Rachel Lamarre. Il avait une douzaine d'années lorsque ses parents moururent, laissant huit enfants orphelins dont, entre autres, le futur cbanoiné Aimé-Bernard Duprat qui fut autrefois curé de St-Pascal-Baylon et de St-Eugène.

Après la mort de ses parents, Zénon fut recueilli par son oncle maternel, M. Cyprien Lamarre alors bedeau à The Brook. En raison des graves événements qui ont tôt bouleversé sa vie, il fit ses études primaires à divers endroits,



S. E. M<sup>gr</sup> Réginald Duprat, o.p.

soit à Beauharnois, à Montréal et à Bourget. Ensuite, il fréquenta l'Académie La Salle à Ottawa.

M. l'abbé Constantineau le dirigea alors vers le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville, puis il fit ses études philosophiques chez les Sulpiciens à Montréal.

Zénon entra chez les Dominicains le 3 août 1899; on lui fit aussitôt adopter le prénom de Réginald. Le futur cardinal Raymond-Marie Rouleau reçut ses vœux solennels en 1902 puis, le 14 février 1904, il était ordonné prêtre par Son Excellence M<sup>gr</sup> Gabriel, évêque d'Ogdensburg, dans l'église paroissiale de Tupper Lake, N.Y. alors desservie par son bienfaiteur, M. l'abbé Anthime Constantineau, deuxième curé de The Brook.

Dans sa communauté, il fut tour à tour sacristain, procureur, bibliothécaire, prieur et supérieur de divers couvents dominicains; dans chacune de ces charges, il se fit remarquer par son esprit consciencieux et son solide bon sens.

Après avoir été nommé administrateur du diocèse de Prince Albert (Sask.) en février 1937, il en devanait l'évêque le 17 mars 1938 et, quelques semaines plus tard, soit le 31 mai, il était sacré en sa cathédrale par M<sup>gr</sup> Peter Monahan tandis que son ami d'enfance, M<sup>gr</sup> Ubald Langlois prononçait le sermon de circonstance.

Les quinze années qu'il servit comme évêque de Prince-Albert furent très fructueuses pour le diocèse. Ce moine-évêque sut y restaurer les finances, mettre de l'ordre dans l'administration et faire l'unité dans son diocèse composite.

M<sup>gr</sup> Dupart démissionna de son poste à la fin de juin 1952. Il revint vivre comme un simple moine au Monastère Notre-Dame de Grâce à Montréal.

La mort imprévue de M<sup>re</sup> Réginald Duprat survint le samedi 13 février 1954. Son inhumation eut lieu dans le cimetière de Saint-Hyacinthe.

## M<sup>re</sup> Bernard Guindon

Bernard Guindon n'est pas né à Bourget, mais il a passé la majeure partie de sa jeunesse dans notre paroisse. Ayant vu le jour à Clarence-Creek, le 3 avril 1918, il était fils de Pascal Guindon et de Joséphine Lalonde. Son père a exploité un magasin général à Bourget pendant plusieurs années.



M<sup>re</sup> Bernard Guindon, p.d.

Après ses études primaires à notre école, Bernard Guindon fit ses études classiques au Petit Séminaire d'Ottawa, puis ses études théologiques au Grand Séminaire diocésain et au Séminaire Universitaire.

Il avait été citoyen d'Apple Hill pendant quelques années avant d'être ordonné prêtre à Alexandria le 2 février 1943. C'était la première ordination que conférait M<sup>re</sup> Brodeur après sa nomination à la tête du diocèse.

L'abbé Guindon fit un an de service vicarial à La Nativité (Cornwall) puis compléta trois années d'études en droit canonique à l'Université St-Paul. À son retour dans le diocèse, il œuvra pendant trois ans à St-Félix-de-Valois à titre de vicaire. Après avoir aussi été vicaire à La Nativité, en 1950, il occupa sa première cure à Maxville, de 1950 à 1954; puis, on le retrouva curé à Chrysler (1954-1960), à La Nativité (1960-1970) et encore à Chrysler (1970-1975); enfin, à la paroisse du Précieux-Sang de Glen Water (1975-1979). À titre de vicaire général, il fut «l'ombre de l'évêque» pendant deux périodes: 1969-1972 (sous M<sup>re</sup> Proulx) et 1975-1979 (sous M<sup>re</sup> Larocque).

Depuis 1979, il est vicaire judiciaire à plein temps, étant chargé du tribunal ecclésiastique qui étudie les questions d'annulation de mariage. En marge de ces fonctions, il fait bénévolement du service dominical dans les paroisses du diocèse... et même en Floride.

M<sup>re</sup> Bernard Guindon a célébré son vingt-cinquième anniversaire d'ordination en 1968, à Cornwall. Signalons qu'il a été, avec l'inspecteur Laurier Carrière, le fondateur de l'école séparée de Maxville que l'on a baptisée «École St-Bernard» en son honneur. À Chrysler, il a participé aux activités du Club d'Âge d'Or. Il a eu la consolation de «qualifier» l'église de cette paroisse pour la cérémonie de consécration en éteignant ses deltes.

Cet ancien Bourgetain est prêtre d'honneur de Sa Sainteté depuis 1981. Il est licencié en théologie et docteur en droit canon. Son frère aîné, Fernand, a été pendant plusieurs années ministre dans le gouvernement ontarien.

## S. E. M<sup>re</sup> Langlois, O.M.I.

Ubaldo Langlois est né à Bourget, alors The Brook, le 24 janvier 1887 et fut baptisé par M. le curé Constantineau. Son père était M. Joseph-Edmond Langlois, marchand, et sa mère Eugénie Ménard.

Le jeune Langlois passa toute sa jeunesse dans notre paroisse où il fit ses études primaires. Il fit ensuite son cours classique au Collège de Montréal. Après une année d'étude au Collège de l'Assomption à Sandwich, il entra, en 1907, chez les Oblats de Marie-Immaculée. Il étudia à Rome, puis fut ordonné prêtre, le 6 juin 1914, dans la Cathédrale d'Ottawa; il venait célébrer sa première grand-messe, le 14 suivant, à Bourget.

Sa première obédience fut pour la province de l'Alberta-Saskatchewan où il est toujours resté. Vicaire à St-Joachim d'Edmonton, puis professeur, pendant huit ans, au Juniorat St-Jean, dans la même ville, il devint, en 1923, rédacteur du Patriote de l'Ouest. Après quatre ans à ce poste, il fut nommé, en 1927, curé de St-Joachim d'Edmonton et, enfin, le 6 janvier 1930, il était choisi comme supérieur provincial de tous les missionnaires oblats de l'Alberta-Saskatchewan.

Durant huit ans, le Père Langlois occupa ce poste important dans la direction de sa communauté jusqu'au jour où Sa Sainteté le Pape Pie XI le choisira pour être Vicaire Apostolique de Grouard. C'était en 1938. M<sup>re</sup> Langlois fut sacré évêque à Québec par son Éminence le Cardinal Villeneuve, le 20 juin 1938. Le 3 juillet suivant, Bourget le recevait triomphalement lors de sa première messe pontificale publique.



S. E. M<sup>re</sup> Ubald Langlois, o.m.i.

Rendu dans son vicariat apostolique, M<sup>re</sup> Langlois se multiplia. En 1942, il déplaça le siège épiscopal, de Grouard qui était devenu presque «désert», à McLennan, centre bien peuplé et servi par de bonnes communications. Il construisait un évêché à ce nouvel endroit mais les soucis d'un pareil travail, auquel parfois il travaillait lui-même comme ouvrier, eurent raison de ses forces... pourtant, il voulut se servir du peu de santé qui lui restait pour continuer et achever son œuvre, c'est à dire pour construire aussi une cathédrale.

Le nouveau chantier de construction fut donc ouvert au printemps de 1945 et, malgré des difficultés sans nombre, il eut la satisfaction d'inaugurer sa cathédrale le 25 décembre 1946 en y chantant la messe de minuit. Le premier octobre 1947, on procédait à la consécration de ce temple mais M<sup>re</sup> Langlois n'ayant plus les forces requises pour accomplir une aussi grande cérémonie. M<sup>re</sup> Joseph Guy fut l'heureux consécrateur.

Pendant tout le temps où M<sup>re</sup> Langlois a pu veiller activement sur son vicariat apostolique, il s'est toujours préoccupé des nécessités de toutes les missions petites ou grandes: son épiscopat a été marqué par la construction d'un grand nombre d'églises, d'écoles, de pensionnats et d'autres édifices.

Miné par la maladie, il se retira à la maison oblate pour pères malades, à Ste-Agathe des Monts, puis fit un long séjour à l'hôpital N.-D. de l'Espérance à St-Laurent où il s'éteignit le 18 septembre 1953.

Ses restes mortels ont été transportés au cimetière de Grouard où ils furent inhumés auprès de ceux de nos Seigneurs Clut, Grouard et Jousard.

## Frère Eugène Malette f.e.c.

Né à Wendover, le 19 juin 1894, du mariage de Johu Malette et d'Agnès Villeneuve. Eugène appartenait à une famille qui compta onze enfants dont trois moururent jeunes, emportés par les fièvres typhoïdes. Le père était un rude forgeron, la mère, une femme vaillante et profondément chrétienne qui vivra jusqu'à quatre-vingt dix ans, passant sa vieillesse à Ottawa où elle priera et fera des visites à la Basilique tant qu'elle pourra marcher.



Fr. Eugène Malette, f.e.c.

Le père d'Eugène meurt d'une crise cardiaque, le 8 janvier 1907, sans laisser aucune fortune à sa famille. Celle-ci vient s'installer à The Brook où des parents promettent de lui aider.

Lors de la visite d'un recruteur pour les Frères des Écoles Chrétiennes, Eugène manifeste de l'attrait pour cette congrégation, mais il avertit le frère Sigebert qu'il ne pourra pas suivre cette voie parce que, étant l'aîné de la famille, il doit aider sa mère, veuve, à élever les autres enfants. Mais, la grande chrétienne qu'était M<sup>me</sup> Malette lui laisse toute liberté de suivre ses désirs, ce qu'encourage également M. le curé Raymond. Eugène sollicite donc son entrée au Mont-de-la-Salle où il arrivera le 12 janvier 1909.

Très ardent au travail et réussissant bien, surtout en mathématiques, Eugène était exubérant, se méritant de sérieux reproches et des punitions fréquentes. À un confrère qui l'avertit qu'il pourrait être expulsé, il répond: «Non, je ne m'en irai pas: je veux faire un frère et j'en ferai un! Si le directeur m'envoie par la porte d'en avant, je rentrerai par la cour. Je ne veux pas faire de peine à maman qui prie pour ma vacation.»

Avec le temps, il se rangea et devint docile. Il

prit l'habit religieux, le 28 août 1910, sous le nom de Frère Mathieu-Jean.

Au cours de sa carrière religieuse, il fut professeur (vingt-six ans) à Montréal, Longueuil et Hull; principal (1 an) à Hull; sous-directeur (cinq ans) à Hull, Montréal et Varennes; directeur (cinq ans) à Montréal; inspecteur (quatre ans) à Montréal; économiste (un an) à Compton; servant (deux ans) à Montréal; aide (douze ans) à Val-Morin; puis retraité (sept ans) à Ste-Angèle et à Laval.

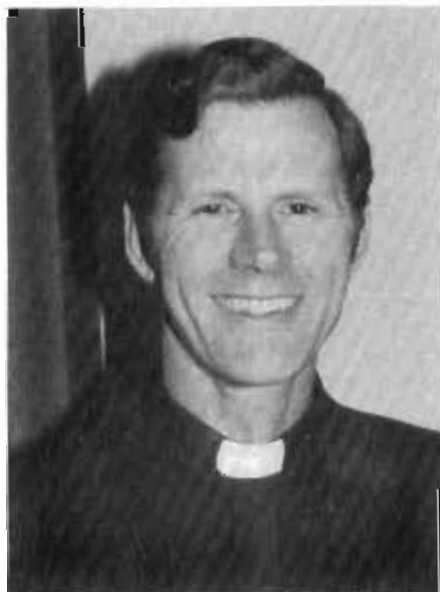
Le dossier médical du Frère Mathieu-Jean est volumineux. Il a fait de nombreux séjours (jusqu'à cent-vingt-six jours à la fois) dans les hôpitaux. Une circulation cérébrale défectueuse se traduisait par des maux de tête, des chutes et un manque d'équilibre qui l'empêchait de se diriger où il voulait. Il souffrit horriblement d'urticaire et de maladies de peau causés par des allergies. À la fin, le système digestif, les voies urinaires, l'intestin, tout était défectueux. Il souffrait de cataractes et du glaucome, au point qu'on devait tenir sa chambre dans la noirceur. Au cours des ans, il fut administré sept ou huit fois.

Chrétien soumis et religieux sans calculs, il a tout accepté, même sa décrépitude progressive. Un infarctus et un œdème du poumon eurent finalement raison de son extraordinaire énergie, le matin du 9 septembre 1976. Jusqu'à la fin, il garda sous ses yeux un carton portant ces mots: «Mou Dieu, je veux, j'accepte votre sainte volonté, et je m'y soumetts de tout cœur!»

## M. l'abbé Gilles Marcil

Gilles est né à Bourget le 28 août 1942. Il est le fils d'Albert Marcil et d'Éva Martel.

Il fit ses études primaires à Bourget puis ses secondaires au petit Séminaire d'Ottawa de



M. l'abbé Gilles Marcil

1955 à 1962. Ordonné prêtre le 12 juin 1966, à Bourget, pour le diocèse d'Ottawa, il continua ses études afin d'obtenir une Licence en Théologie. En 1967, il fut invité par l'autorité diocésaine à se joindre aux missionnaires canadiens qui travaillent au Brésil en Amérique du Sud.

Le 10 janvier 1968, Gilles arrivait à Sao Paulo, au Brésil. Il a travaillé six ans dans le diocèse de Marilia, à Tupi Paulista, dans une région rurale, et maintenant, il œuvre dans une immense paroisse ouvrière du diocèse de Guarulhos depuis plus de dix ans.

Chaque fois que Gilles revient au pays natal, soit à peu près à tous les trois ans, c'est une grande joie non seulement pour sa famille mais aussi pour toute la paroisse.

## M. l'abbé Pierre Martel

Petit-fils de Ferdinand Martel, père, un pionnier de notre paroisse, et né de Ferdinand Martel, fils, un natif de The Brook, Pierre n'a pas vu le jour chez nous mais à Lemieux, soit le 23 juillet 1917. Sa mère était Georgiana Benson.



M. l'abbé Pierre Martel

Son père décédait le 8 mars 1920 et sa mère le 15 février 1926. Après la mort de ses parents, il a passé quelques années à Bourget avec d'autres membres de sa famille. Il comptait trois frères et sept sœurs; trois de celles-ci sont religieuses de la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa.

Pierre fit ses premières classes à Lemieux et à Bourget, puis son secondaire au Petit Séminaire d'Ottawa. Il alla poursuivre les années de rhétorique et de philosophie à l'Université d'Ottawa où il obtint un baccalauréat ès Arts. Ensuite, il fit ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa.

La cérémonie de son ordination fut célébrée, le 2 février 1943, en la Cathédrale d'Ottawa,

par M<sup>re</sup> Alexandre Vachon, archevêque du temps.

En février 1943, l'abbé Pierre Martel est nommé vicaire à Notre-Dame de Lorette, de Val Tétréau. En juillet 1945, il devient vicaire à Ste-Anne d'Ottawa, puis en juin 1949, à Saint-Raymond de Hull. Le 9 août 1951, il va occuper les mêmes fonctions à St-Grégoire de Nazianze, à Buckingham, puis le premier juillet 1957, à St-Isidore de Prescott. Enfin, le premier juillet 1958, il est nommé curé de Sainte-Catherine de Metcalfe où il mourra sept ans plus tard, soit le 16 octobre 1965. Il était âgé de quarante-huit ans; son inhumation se fit à Lemieux.

L'abbé Pierre Martel a été aumônier général de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontarien pendant quelques années à partir de 1958.

### Frère Ubald Paul f.e.c.

Frère Ubald est né le 13 juin 1916 du mariage d'Adrien Paul et de Bernadette Lacrois. Ce couple de terriens était aussi bon chrétien que bon travailleur.

À quatorze ans, ayant cessé de fréquenter l'école primaire, la saine formation qu'il avait reçue l'incita à entrer au Noviciat des Frères des Écoles Chrétiennes à Laval-des-Rapides. Il prit l'habit en 1932 sous le nom de Frère Mardennien-Ubald.

Après son scholasticat, sa première obédience le conduisit à l'école Gauvin de Hull, ville où il reviendra vingt-six ans plus tard occuper le poste de directeur d'une communauté, ce qui sera sa dernière charge car, peu après il mourra tragiquement à l'âge de quarante-cinq ans.

Au cours de sa carrière, le frère Ubald enseigna à Montréal (St-Jacques), à Hull (Collège



Frère Ubald Paul, f.e.c.

Notre-Dame et École secondaire en 1937-1943), puis à l'école industrielle St-Joseph d'Alfred où il fut second préfet. Après quatre ans à Varennes, au même titre, il arrivait en 1947 au Mont-Saint-Louis pour une période de treize ans d'intense activité.

Nommé directeur à St-Rédempteur de Hull, en juin 1960, humblement, se croyant inapte à occuper ce poste, il pria ses supérieurs de lui en épargner l'épreuve, mais il dut se soumettre à leur décision.

Quelques mois plus tard, soit le premier janvier 1961, après un joyeux dîner en communauté, il empruntait la voiture d'un ami pour venir à Bourget présenter ses vœux à son père et à sa mère, alors âgés respectivement de soixante-seize et de soixante-douze ans. Vers cinq heures de l'après-midi, il les ramenait avec lui, pour prendre le souper chez une de ses sœurs près de Hull, lorsque, à quelques milles de notre village, une terrible collision blessa tous ses passagers. Malgré ses propres blessures, la vieille maman se glissa auprès de son fils coïncé sous le volant pour n'en recevoir qu'un dernier regard, un dernier soupir, mais pas une seule parole.

### M. l'abbé Raoul Rouleau

Né du mariage d'Euclide Rouleau de d'Elda Beaudry, Raoul vit le jour à The Brook le 24 avril 1898. Il fit son cours primaire à l'école du village de Bourget, puis ses études secondaires et classiques à l'Université d'Ottawa. Il fréquenta ensuite les grands séminaires d'Ottawa et de St-Augustin à Toronto.



M. l'abbé Raoul Rouleau

Ordonné prêtre par M<sup>re</sup> Couturier, à Alexandria, le 30 novembre 1923, il a toujours exercé son ministère dans le diocèse où il a accédé à la prêtrise. D'abord vicaire à la Nativité de Cornwall, il fut ensuite administrateur de la pa-

roisse de Crysler, puis devint curé à St-Joseph de Lancaster et à Moose-Creek. En juin 1942, il fut nommé à St-François de Sales où il continua les démarches de son prédécesseur, M. l'abbé Brunelle, pour réussir, le 29 août 1944, à faire prendre la direction de l'école St-François par les Sœurs du Sacré-Cœur. Il organisa la première procession extérieure de la Fête-Dieu, en 1946.

L'abbé Raoul Rouleau était consultant au conseil diocésain lors de sa mort accidentelle survenue le 17 septembre 1954.



M. l'abbé Roland Rouleau

### M. l'abbé Roland Rouleau

Fils d'Euclide Rouleau et d'Elda Beaudry, Roland est né à The Brook le 27 septembre 1907. Il débuta ses études élémentaires à l'École Sacré-Cœur de Bourget pour les finir à Alexandria quand sa famille y déménagea. Ayant fait son cours classique à l'Université d'Ottawa, il entra au grand séminaire de notre diocèse puis alla faire sa théologie au Séminaire St-Augustin de Toronto.

M<sup>re</sup> Couturier l'ordonna prêtre à Alexandria, le 11 juin 1936. D'abord nommé vicaire à St-Raphaël, il desservait aussi Curry Hill, puis fonda la paroisse de Masville. L'autorité diocésaine le nomma ensuite curé de Glen Robertson d'où il alla remplacer l'abbé Thomas Villeneuve à St-François de Sales où on lui conseillait en même temps de rétablir sa santé.

M. l'abbé Roland Rouleau mourut curé de cette dernière paroisse le 7 juin 1961.

### Frère Jacques Saumure O.M.I.

Le frère Jacques Saumure, fils de Joseph Saumure et de Lucienne Lortie, est né à Bourget le 22 mai 1932. Il y demeura jusqu'en 1933. Par la



Frère Jacques Saumure, o.m.i.

suite, il suivit sa famille qui déménagea à Li-moges (1933), Maxville (1939) et Valleyfield (1943).

En 1950, Jacques entra chez les Oblats de Marie Immaculée où il prononça ses vœux en 1952. Ayant été affecté à l'Imprimerie Notre-Dame de Richelieu, il en devint le directeur en 1968. En 1975, il était désigné secrétaire particulier du Supérieur général des Oblats à Rome. En 1978, il revenait à Richelieu comme directeur de la revue des oblats intitulée «Apostolat».

### Frère Maurice Schnupp, O.M.I.

En la paroisse Sacré-Cœur de Bourget, le 18 juillet 1902, naissait Maurice, fils d'Adé-lard Schnupp et de Rose McAuley.

Il fréquenta l'école primaire de Bourget et



Frère Maurice Schnupp, a.m.i.

s'initia aux travaux de la ferme avec son père et ses frères.

Le 8 juillet 1928, il faisait son entrée au noviciat des révérends Pères Oblats de Marie-Immaculée et il prononçait ses vœux perpétuels en 1934.

Frère Maurice est un créateur de beauté. Il a passé sa vie à embellir le vaste emplacement du sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine. Il est jardinier et fleuriste de la Madone depuis 1931, soit pendant plus d'un demi siècle. Il traite les plantes de son domaine avec assiduité, application et bonté.

De tous métiers, et surtout fleuriste décorateur, notre ancien concitoyen méritait le témoignage suivant de son supérieur lors d'un jubilé: «Frère Maurice su fleurir Notre-Dame et c'est un vieux chrétien qui nous édifie par sa foi et son inlassable dévouement; il est aussi un grand priant!»

### Frère Théobald Villeneuve, f.s.c.

Théobald est né à The Brook, le 2 décembre 1901, du mariage d'Albert Villeneuve et de Lousianna Tassé.

Il entra au Juuiorat des Frères du Sacré-Cœur, à St-Hyacinthe, en 1915. Il y fit sa première profession religieuse en 1917, prenant alors le nom de Frère Martial. La cérémonie de sa profession religieuse se déroula, en 1923, à la Pointe-aux-Trembles.

Le frère Martial enseigna quelques années au Canada, soit à Notre-Dame-des-Victoires, à Granby, à St-Pie et à l'Académie Girouard de St-Hyacinthe. Il fut ensuite envoyé aux États-Unis où il est resté tout le temps depuis, à l'exception d'un an passé à Lasalle, en 1937.



Superbe ostensorio offert, par ses paroissiens, à M. le curé L. C. Raymond, lors du vingt-cinquième anniversaire de la paroisse du Sacré-Cœur de Bourget.

(Photo: Ch - A. H.)



Fr. Théobald Villeneuve, f.s.c.

Il enseigna quelques années dans les écoles tenues par les Frères du Sacré-Cœur en Nouvelle-Angleterre puis, en 1940, il commença une seconde carrière dans les emplois manuels: à la ferme d'Harrisville, au pensionnat d'Andover et à la Maison provinciale.

Le frère Martial est un homme humble, compagnon aimable et très dévoué pour ses frères. Toujours un dur travaillant qui acceptait souvent des tâches très ingrates, il aimait profiter de ses quelques loisirs pour pêcher sur le lac de sa communauté en fumant la pipe pour chasser les maringouins.

Est-ce que ce sont ses travaux ou l'âge qui ont affaibli sa santé? Toujours est-il que depuis

quelques mois il souffre de dépression mentale et physique, ce qui réduit de beaucoup son activité. Même pendant les dix années de sa retraite, il a rendu de précieux services. En bon religieux qu'il est, il fait ce qu'il peut et ne se plaint jamais.

On se souviendra que le frère Théobald Villeneuve était le neveu de Philippe Tassé, donc le cousin germain de notre concitoyen, Zénon Tassé.

### M. l'abbé Marcel Wolfe

Issu du mariage de Stanislas Wolfe et d'Éva Galant, Marcel est né à Bourget le 17 décembre 1931.

Après avoir fréquenté d'abord l'école primaire du «Trois», il finit son élémentaire à l'école du village. Ensuite, il fit ses études classiques au Petite Séminaire d'Ottawa (1946-1954) et obtint un Baccalauréat ès Arts de l'Université d'Ottawa.

Il entreprit alors ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa (1954-1957) et les continua à l'Université St-Paul (1957-1958) où il obtint un Baccalauréat en Théologie.

Marcel a été ordonné prêtre, le 11 juin 1958, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, par M<sup>re</sup> Marie-Joseph Lemieux, O.P., archevêque d'Ottawa.

De 1958 jusqu'en 1965, il a été professeur de français et de latin au Collège Marie-Médiatrice de Hull. Il a aussi été bibliothécaire, de 1963 à 1965. Au cours de cette période (1960-1962), il a en outre fait des études qui lui



M. l'abbé Marcel Wolfe

ont valu une Licence ès Lettres de l'Université de Montréal.

De septembre 1965 jusqu'en 1967, il a été professeur de littérature au Consortium Marguerite d'Youville (cours classique au niveau collégial).

De septembre 1967 jusqu'à ce jour, il est professeur de langue et de littérature au Collège d'enseignement général et professionnel de l'Outaouais. Il a aussi été chef du département des langues et lettres, de 1969 à 1980.

M. l'abbé Wolfe a été responsable de la paroisse Saint-Clément de Farn Point, depuis septembre 1979 jusqu'en juin 1983.

## 2) Vocations religieuses féminines

### Sœur Alexina Bélanger, s.c.o.

Native de The Brook, Alexina y vit le jour le 15 septembre 1887. Ses parents étaient Anselme Bélanger et Caroline Bourdeau. Elle a été confirmée le 25 juillet 1897.

Élevée par une mère et un père vertueux, elle eut une enfance d'autant plus heureuse qu'elle-même, par son caractère joyeux, faisait la joie du foyer.

Admise au noviciat des Sœurs Grises de la Croix, le 7 mars 1908, elle s'y fit remarquer par sa grande douceur, sa délicatesse exquise et son ardente charité. Douée d'un jugement droit et d'une fermeté d'âme peu commune, elle en donna une preuve convaincante dans sa persistance à devenir religieuse malgré tous les obstacles dressés devant elle.

La cérémonie de sa vêtue se déroula le 5 juillet 1908, puis elle eut le bonheur de faire



Sr. Alexina Bélanger, s.c.o.

profession le 12 juillet 1910. L'obéissance la plaça au Couvent de Maniwaki, à la Ferme St-Louis et finalement, après qu'elle eut prononcé ses vœux, à l'Orphelinat St-Joseph d'Ottawa où, comme une douce victime, elle devait consommer son sacrifice.

Une maladie soudaine, sous forme de péritonite aiguë, la réduisit en quelques heures à l'extrémité. Elle fit une fin admirable. Après une journée et demie de véritables tortures, elle décéda pieusement le 17 mai 1911, munie de tous les secours de la religion.

Sœur Alexina qui n'avait pas encore vingt-quatre ans comptait un peu plus de trois années de vie religieuse.

### Sœur Léontine Boudreault, s.c.o.

Léontine, fille d'Alphonse Boudreault (natif de Rigaud) et d'Éveline Villeneuve, est née à



S' Léontine Boudreault, s.c.o.

Wendover le 2 septembre 1888; elle y a été baptisée le lendemain. Elle reçut le sacrement de confirmation le 21 août 1900. Une couple d'années plus tard, elle venait résider à Bourget avec ses parents.

À l'âge de vingt ans, elle entra au noviciat des Sœurs Grises de la Croix, le 9 janvier 1909. C'était la deuxième fois qu'elle sollicitait son admission dans la congrégation, ayant au premier essai été obligée de retourner au foyer paternel pour y refaire sa santé.

Léontine Boudreault eut le bonheur de faire profession, le 11 juillet 1911, sous le nom de Sœur St-Léonidas.

Nommée à l'Orphelinat St-Joseph, elle s'y rendit avec empressement, heureuse de se dévouer au service de la communauté qu'elle aimait d'une tendresse toute filiale. Quelques mois seulement d'un travail assidu épuisèrent ses forces.



S' Gabrielle Bourque, c.n.d.

À son grand regret, elle quitta ses chers orphelins pour aller prendre un peu de repos à la maison mère. Les soins d'une excellente infirmière réussirent à la remettre sur pieds, et une classe facile lui fut confiée. À peine s'était-elle mise à l'œuvre, que la faiblesse de sa constitution trahit encore sa bonne volonté. Elle revint donc à l'infirmerie qu'elle ne devait plus quitter malgré son grand désir de travailler à l'éducation de l'enfance.

La débilité fut donc la grande croix de sa vie religieuse. Son état habituel de souffrance n'altéra nullement l'aménité de son caractère, et son infirmière ne put qu'être touchée de son affectueuse gratitude. C'est avec regret qu'elle voyait sa jeune malade s'éteindre ainsi à l'aurore de sa carrière religieuse.

Sœur St-Léonidas rendit son âme à Dieu, le 29 décembre 1914, après avoir vécu près de cinq ans et demi dans la communauté.

### Sœur Gabrielle Bourque, c.n.d.

Le 17 mars 1903, naissait à The Brook, Gabrielle, fille du docteur Auguste Bourque et de Berthe Lahrosse.

Le 13 août 1922, elle entra dans la Congrégation de Notre-Dame où elle prononça ses premiers vœux le 19 août 1924. Sous le nom de Sœur Sainte-Marie du Thabor, elle faisait ses vœux perpétuels le 12 août 1930.

De 1925 à 1949, elle a été professeur dans les cours supérieurs à Arthabaska, Ottawa et Bellevue. De 1949 à 1953, elle fut chargée de l'enseignement des sciences et de la direction au Collège Notre-Dame d'Ottawa.

Depuis 1953, on lui a confié diverses missions: supérieure et directrice, supérieure locale ou provinciale, secrétaire au conseil local à Arthabaska, Notre-Dame-du-Saint-Rosaire (Côte-Saint-Paul), Notre-Dame-des-Bois (Terrebonne), Bellevue (Québec), Villa-Maria (Montréal), Sainte-Adèle et Dorval.

### Sœur Dorine Charlebois, s.c.o.

Fille d'Anthime Charlebois et de Marie-Jeanne Dupont, Dorine est née à The Brook le 26 mars 1903.

Elle a été élève à l'École du Sacré-Cœur de Bourget, dirigée par les Sœurs Grises, depuis la première année jusqu'à la dixième, alors qu'elle réunissait l'examen de «District» qui couronnait le cinquième cours.

En 1919-1920, Dorine fit son cours à l'École Modèle, pensionnant à la Maison mère des Sœurs Grises, puis, elle a enseigné deux ans avant de devenir religieuse.



S' Dorine Charlebois, s.c.o.

Entrée au noviciat des Sœurs Grises de la Croix (aujourd'hui Sœurs de la Charité d'Ottawa), le 15 août 1922, elle fit ses premiers vœux le 15 juillet 1924 et prit le nom de Sœur Marie-Gisèle. Elle prononça ses vœux perpétuels le 15 juillet 1927.

Sœur Dorine Charlebois a fait de l'enseignement pendant quarante-six ans, dont huit au primaire et trente-huit au secondaire. Elle a été institutrice à Ottawa pendant vingt ans, à Sudbury pendant onze ans, et dans le sud de la province durant quelques années.

Bien qu'à sa retraite, notre ancienne Bourgetaine en est à sa seconde carrière: en effet, elle travaille encore au secrétariat et à la pastorale missionnaire.

### Sœur Anna Chénier, s.c.o.

À The Brook, le 26 juillet 1904, naissait Anna, fille de Napoléon Chénier (que ses proches et ses amis appelaient familièrement «Paul») et de Rose Anne Montreuil.

Elle fréquenta l'École du Sacré-Cœur de Bourget puis, sans doute édifiée par le comportement de ses institutrices, elle fit son entrée en religion, le premier août 1923, chez les Sœurs Grises de la Croix. Lors de ses premiers vœux, en 1925, elle prenait le nom de Sœur Marie-Solange. Ses vœux perpétuels ont été prononcés le 16 juillet 1928.

Ses missions se sont surtout rapportées à l'enseignement pour lequel elle a reçu des obédiences l'envoyant aux endroits suivants: Écoles Duhamel et Primerose (Ottawa); Buckingham; Pointe-du-Lac; École Labelle (Aylmer); Papineauville et Maniwaki. Elle a aussi fait du service communautaire au Couvent Notre-Dame, 39, rue Amherst, Hull.



S' Anna Chénier, s.c.o.

Sœur Anna Chénier est maintenant retraitée à Aylmer depuis quatre ans. Elle était une aînée de Sœur Solange Chénier de la même Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa.

### Sœur Gilberte Chénier, f.d.l.s.

Fille de Josaphat Chénier et de Rose-Emma Parent, Gilberte a vu le jour à Bourget le 12 septembre 1926.

Elle a commencé son postulat chez les Filles de la Sagesse le 24 juillet 1944 et a fait ses premiers vœux le 2 février 1946. Sous le nom de Sœur Rose de la Visitation, elle prononça ses vœux perpétuels en août 1951.

Voici sa feuille de route: Sturgeon Falls (1947); Elliot Lake (1958); Maison mère en France (1962); Retour comme supérieure à El-



S' Gilberte Chénier, f.d.l.s.

liot Lake (1962); À Ottawa, au poste d'Assistante-Provinciale (1964); Maîtresse des Junioristes à Ottawa (1966); Supérieure de la Résidence Nelson à Ottawa (1969); Secrétaire et suppléante à Dubreuilville (1975); Conseillère en catéchèse à Blud River (1983).

### Sœur Solange Chénier, s.c.o.

Le ciel bénissait l'union de Napoléon Chénier et de son épouse, Rose-Anne Montreuil lorsqu'il laissa naître leur petite Solange, le 15 août 1909 à The Brook. Baptisée le même jour, elle était la cinquième d'une famille de dix enfants.

Au cours de ses dix années de scolarité à l'École Sacré-Cœur de Bourget, elle a toujours mérité les éloges de ses institutrices.

Solange devint postulante, chez les Sœurs Grises de la Croix, le 2 août 1937. Sa riche nature, sa simplicité et sa douceur marquèrent tous les actes de la vie de religieuse de Sœur Paul-Germain, nom choisi en religion lors de sa vêtue, le 14 juillet 1938.

Après un cours en soins infirmiers suivi à l'Hôpital St-Vincent, elle voulut se perfectionner et demanda d'entreprendre les études d'infirmière licenciée à l'Hôpital St-Joseph de Sudbury. Elle prouva dans la suite n'avoir cherché que les moyens de mieux servir son prochain préféré, les grands malades.

En 1954, Sœur Paul-Germain revenait à l'Hôpital St-Vincent comme directrice des soins infirmiers. Cinq ans plus tard, connaissant son esprit missionnaire, on la nomma directrice de l'Hôpital Notre-Dame de l'Assomption de Moosonee.

Après un mandat de neuf ans bien servi, en 1968, elle fit du recyclage parmi les sœurs malades ainsi qu'aux hôpitaux de Sudbury et de Hawkesbury. En 1971, elle revint à l'Hôpital St-Vincent, comme directrice des soins infirmiers, jusqu'à sa nomination (août 1972) au poste de supérieure au Foyer Prescott et Russell. À ce dernier endroit, en quelques mois, elle fit une «œuvre joyeusement caritative» qui fit cruellement regretter sa perte.

C'est le 2 octobre 1973 qu'elle perdit la vie dans un accident de la route avec quatre autres compagnons, dont M<sup>re</sup> Gérard Charette et M<sup>lle</sup> Rose Yelle, deux Bourgetains de naissance comme elle. Ce fut un grand deuil pour les Sœurs de la Charité d'Ottawa et pour tout le diocèse.

### Sœur Blanche Denaault, p.s.s.f.

Blanche était fille d'Emery Denaault, forgeron, et de Rebecca Gagné. Elle naquit le 7 fé-



S Solange Chénier, s.c.o.

vrier 1907 à Gilbert, Minnesota (U.S.A.), et y fut baptisée en l'église paroissiale St-Joseph.

Ses parents, qui sont demeurés à cet endroit pendant deux ans, au temps de la «course à l'or», la ramenèrent au Canada alors qu'elle était âgée de quatre mois.

Le père de Blanche a déjà été propriétaire d'une ferme à Bourget et toute la famille est restée profondément attachée à notre paroisse. Même après l'établissement des Denaault à Montréal, ils revenaient pratiquement à toutes les vacances se retremper dans l'atmosphère bourgetaine. Pour sa part la petite Blanche dont les souvenirs à ce sujet remontent au temps où elle n'avait que trois à quatre ans, se rappelle même qu'on leur laissait faire un petit jardin dans le grand jardin. Elle n'a pas oublié non plus les dîners de Noël chez l'oncle Jos Denaault et les Fêtes des Rois chez la tante Clara Yelle.



S' Blanche Denaault, p.s.s.f.



Après avoir fait sa douzième année, Blanche resta à la maison pendant deux ans, puis entra chez les petites Sœurs de la Ste-Famille à l'âge de dix-huit ans, soit le 9 janvier 1926. Après les années préparatoires, elle a prononcé ses vœux perpétuels le 5 août 1933.

Au couvent, elle a été secrétaire et chroniqueuse. Recueillant et classant les documents se rapportant aux débuts de son institut religieux, elle a commencé la rédaction de son histoire: quatorze chapitres en sont terminés, les autres sont à venir.

Sœur Blanche Denault, qui a fêté ses «noces d'or» de profession religieuse, le 15 août 1978, est maintenant à sa retraite depuis trois ans.

### Sœur Sara Dicaire, c.n.d.

Née à Bourget, le 22 avril 1911, Sara était la fille d'Auguste Dicaire et de Marie-Louise Déglise.



Sr Sara Dicaire, c.n.d.

Entrée en religion, le 21 janvier 1934, chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, elle fit ses premiers vœux le 24 janvier 1936 et ses vœux perpétuels, le 11 août 1941, sous le nom de Sœur Sainte-Claire-du-Saint-Sacrement.

De 1936 à 1971, elle a été cuisinière dans les missions suivantes: Institut Pédagogique, Villa-Maria, Saint-Pierre de Sorel, Chateauguay et Maison mère. De 1971 à 1984, elle a été employée aux cafétérias de la Maison mère, de Sainte-Adèle et de Sainte-Dorothée.

Notre ancienne concitoyenne porte actuellement le nom de Sœur Marie-Ange Dicaire.

### Sœur Colette Gagné, s.c.o.

Colette, membre d'une famille de dix-sept enfants, naît le 31 juillet 1932 à Bourget. Bons



Sr Colette Gagné, s.c.o.

chrétiens, ses parents, Ernest Gagné et Thérèse Ménard sont heureux d'accueillir la petite Colette, comme tous leurs autres enfants d'ailleurs. C'est là leur richesse disent-ils. Dès l'après-midi de sa naissance, on mène la nouvelle venue au baptême qui est célébré en l'église du Sacré-Cœur. Monsieur et Madame Ubald Parent, oncle et tante de l'enfant, acceptent les responsabilités de parrain et de marraine; Bientôt, ils surnommeront affectueusement leur fille spirituelle «Colerette». Toujours ils seront là pour seconder les parents dans son éducation religieuse et même pourvoir à ses besoins matériels à l'occasion.

Après un tel apprentissage et, en outre, bien formée par la direction spirituelle reçue à l'école du village, il est tout naturel que Colette se dirige vers le noviciat des Sœurs de la Charité d'Ottawa, le 2 août 1948. À ce moment là, la famille Gagné est déménagée à Montréal où les enfants les plus âgés peuvent trouver du travail, au moins à temps partiel, et ainsi contribuer à la bourse familiale.

Le 15 juillet 1950, Colette prononce ses vœux temporaires puis, ses vœux perpétuels le 4 janvier 1954. Elle est maintenant connue sous le nom de Sœur Ste-Clémentine en l'honneur de sa grand-mère maternelle, M<sup>me</sup> Clémentine Ménard.

Après sa profession, elle reçoit une obédience pour Lowell (Mass.) où elle se dévoue à l'enseignement. En plus, elle passe plusieurs années en Louisiane à éduquer les enfants du peuple d'Évangéline. Elle continue ses études à New Orleans et à Lowell.

### Sœur Marcelle Hurtubise, s.c.o.

À Bourget, le 31 octobre 1932, naissait Marcelle, fille d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel.

Après avoir fréquenté l'école primaire de la troisième concession, elle poursuit ses études à l'École du Sacré-Cœur et à l'École Secondaire Privée de Bourget.

Marcelle étudia ensuite à l'École Normale d'Ottawa puis enseigna quatre ans avant d'embrasser la vie religieuse. Le 14 août 1954, elle entra donc dans la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa et elle y prononça ses premiers vœux le 16 juillet 1956, puis, trois ans plus tard, soit le 15 juillet 1959, ses vœux perpétuels sous le nom de Sœur Pierre-Auguste.

Pendant cinq ans, elle enseigna comme religieuse à l'École de la Nativité à Ottawa avant d'aller compléter ses études pour l'obtention d'un Baccalauréat ès Arts à l'Université Laurentienne de Sudbury. Dans la suite, elle a enseigné quatre ans au Collège Notre-Dame de Sudbury, puis quinze ans au Malawi et en Zambie (Afrique) où elle est arrivée en 1966.

Sœur Marcelle Hurtubise a célébré ses noces



Sr Marcelle Hurtubise, s.c.o.

d'argent de vie religieuse, en 1981, à Chipita, en Zambie, pays de l'Afrique Centrale.

### Sœur Clara Labelle, s.n.d.d.

Clara est née à The Brook, le 23 novembre 1902, du mariage de Treflé Labelle et de Joséphine Lebrun.

Rendue sourde à l'âge de deux ans, par la méningite, elle entra à l'Institution des Sourdes-Muettes de Montréal, sise au 3725 de la rue St-Denis, le 5 septembre 1911. Elle fut confirmée le 26 mars 1916.

Pensionnaire à l'I.S.M., de septembre 1911 à juin 1924, elle fit de bonnes études, après quoi elle passa un an dans sa famille.

Étant orpheline de mère, et ne se sentant pas capable de tenir la maison de son père, à cause



*Sr Clara Labelle, s.n.d.d.*

de sa surdité et de sa faible santé, elle demanda et obtint de revenir aux classes, en septembre 1925, comme sous-maitresse pour aider la religieuse qui lui avait enseigné durant ses dernières années d'études. Puis, sentant l'appel à la vie religieuse, elle passa un an au département des sourdes-muettes que les Sœurs de la Providence gardaient, comme en un foyer, dans des locaux aménagés pour elles.

Entrée, le 8 septembre 1927, au postulat de la Congrégation des Sœurs Notre-Dame-des-Sept-Donleurs, elle prit le saint habit le 20 septembre 1928, puis fit profession le 21 septembre 1930. Elle est décédée le 3 septembre 1943.

Bien douée mais de santé délicate, elle rendit de bons services à la Communauté, même durant les quatre dernières années de sa vie qu'elle passa à l'infirmerie, à cause de la faiblesse de son cœur.

Quelques mois avant sa mort, elle fut frappée de paralysie et devint incapable de parler. Ses derniers mois furent douloureux. Elle manifesta une grande soumission à la Volonté de Dieu, édifiant tontes les personnes qui avaient des contacts avec elle.

### **Sœur Léontine Labrosse, s.c.o.**

Enfant de Delphis Labrosse et d' loise Chénier, Léontine vit le jour à The Brook le 25 mars 1903. Elle a été baptisée à l' glise paroissiale.

Léontine fréquenta l' cole du Sacré-Cœur, dirigée par les Sœurs Grises de la Croix puis, après quelques années passées dans le monde, elle demanda à être admise dans leur congrégation. Elle y fit son entrée en août 1923 et prononça ses premiers vœux le 25 juillet 1925 en

prenant le nom de Sœur Telmon. Elle s'engagea définitivement en religion par des vœux perpétuels le 25 juillet 1928.

Au début, elle enseigna   Kapuskasing et à Hawkesbury. Puis on décida d'utiliser à bon escient ses dispositions pour tenir les écritures; elle fut donc successivement nommée secrétaire et comptable aux Hôpitaux de Mattawa, Hawkesbury, Lowell et St-Vincent.

Dans la suite, elle fut désignée supérieure à l'Hôpital de Mont-Laurier, au Pensionnat d'Ayimer et à l'Hôpital de Hawkesbury.



*Sr Léontine Labrosse, s.c.o.*

Actuellement, Sœur Léontine Labrosse est chargée de faire de la pastorale au Centre de Santé Elisabeth Bruyère.

### **Sœur Rose-Alma Labrosse, s.c.o.**

Le 8 février 1890, naissait à The Brook, Rose-Alma, fille de Delphis Labrosse et d' loise Chénier. La cérémonie du bap me se déroula en l' glise Sacré-Cœur.

Elle fit ses études primaires à l' cole du village puis entra au noviciat des Sœurs Grises de la Croix (maintenant Sœurs de la Charité d'Ottawa) le 7 janvier 1907. Sous le nom de Sœur St-Fabius, elle prononça ses vœux perpétuels en 1910.

Au cours de sa carrière apostolique, on la retrouve, s'occupant de di te et de couture, à l'Hôpital Général d'Ottawa d'abord, puis à l'Orphelinat St-Joseph, à l' cole Normale de Hnll et à St-Rédempteur.

Présente, Sœur Rose-Alma Labrosse réside sur la rue Bruyère, à la Maison mère de sa communauté.



*Sr Rose-Alma Labrosse, s.c.o.*

### **Sœur Joséphine Lacroix, s.c.o.**

Bourget s'appelait The Brook lorsque Joséphine naquit le 23 octobre 1887. Elle fut baptisée le même jour. Ses parents étaient Moïse Lacroix et Célina Michaud. Le père de Joséphine était travailleur sur la voie ferrée du Pacifique Canadien; sa petite fille était la deuxième d'une famille qui en compta treize.

De cinq à treize ans, la fillette, tout en rendant service à ses parents, fréquenta l' cole primaire du village située à proximité de la maison paternelle.

Lorsque les Sœurs Grises de la Croix arrivèrent à Bourget, en 1903, Joséphine se sentit incitée à embrasser la vie religieuse. En attendant que Dieu lui indique clairement ses desirs sur son avenir, elle servit le Christ dans ses



*Sr Joséphine Lacroix, s.c.o.*

prêtres, au presbytère de sa paroisse d'abord, puis à Ottawa. L'appel de la vocation persistant, elle confia son projet à son ancien curé. M. l'abbé Brunet, qu'elle se plut dans la suite à appeler « mon ange conducteur ». Un mois après, tout était réglé et l'aspirante faisait son entrée au noviciat des Sœurs Grises de la Croix, le 20 août 1905.

Éprouvée par la maladie au cours des trois derniers jours de la retraite préparatoire et craignant ne pouvoir participer à la cérémonie de vêtue, elle fut rassurée par M<sup>r</sup> Duhamel, archevêque d'Ottawa, qui téléphona: « Dites à Sœur Lacroix et à ses compagnes que j'irai moi-même leur donner le saint Habit, demain. C'était le 3 janvier 1906 et Joséphine Lacroix reçut alors le nom de Sœur Ange-Gardien. Deux ans plus tard, elle prononce, selon l'usage du temps, ses vœux quinquennaux de religion; enfin, le 4 janvier 1913, elle se lie à Dieu par des vœux perpétuels.

Dans la suite, l'Hôpital Général, la Ferme d'Youville, Albany, Fort George et Ville-Marie bénéficièrent de son dévouement inlassable. Toutefois, c'est à Albany qu'elle donne le meilleur d'elle-même, quinze années durant. Le récit de ses activités dans le Grand Nord pourrait servir de thème à une véritable épopée. Mais, en 1931, sa santé, minée malgré sa forte constitution, l'oblige à dire adieu à ses chers Cris et à revenir à la Maison mère.

Après s'être reposée durant plusieurs mois, elle essaye à nouveau ses forces à la Ferme d'Youville mais elle ne peut tenir que six mois car de nouveau sa santé trahit sa bonne volonté. Désormais, la souffrance est son lot; l'infirmerie, son gîte et la maladie, son emploi. À côté du monde où l'on besogne et du monde où l'on s'amuse, il y a aussi le monde où la souffrance est un travail de rachat des âmes.

Atteinte de pression artérielle, Sœur Ange-Gardien doit s'aliter; elle continue cependant à occuper ses doigts en crocheting de fines dentelles et en montant des chapelets. Elle donne même volontiers de son sang pour trois transfusions.

Le 7 novembre 1947, sentant que la fin arrive, elle réclame elle-même les suprêmes onctions puis, une heure après, la mort moissonne son âme pour les greniers éternels. Elle était âgée de soixante ans dont un peu plus de quarante-deux avaient été voués à l'apostolat religieux.

### Sœur Estelle Lalonde, s.c.o.

La troisième d'une famille de dix-huit enfants nés d'Arthur-Omer Lalonde et d'Ubaline Langlois, Estelle, naquit à The Brook, l'ancien nom de Bourget, un mercredi, le 26 dé-



S<sup>r</sup> Estelle Lalonde, s.c.o.

cembre 1906. Elle fut baptisée le dimanche suivant par M. le curé L. C. Raymond qui fut son parrain; elle est aussi la filleule (décédée) M<sup>re</sup> Cyprienne Langlois.

Elle fut admise au banquet eucharistique pour la première fois, le 16 février 1913, et reçut la confirmation le 14 septembre de la même année, des mains de M<sup>r</sup> Charles-Hughes Gauthier, archevêque d'Ottawa. Pour ses dix premières années d'études, elle fréquenta l'École du Sacré-Cœur de Bourget puis fit deux années, dans le Québec, qui la conduisirent au « Brevet Académique ».

Ses études terminées, elle travailla pendant quatre ans au magasin général de son père et, à la mort de celui-ci, survenue subitement le 2 septembre 1927, elle le remplaça comme chef de famille, jusqu'à son entrée au Noviciat des Sœurs Grises de la Croix (aujourd'hui, Sœurs de la Charité d'Ottawa), le 2 février 1936.

Durant ce laps de temps (1927-1936), elle prit une part active aux organisations paroissiales: chorale, parties de cartes et bazars. Avait-elle un talent pour l'art dramatique? En tout cas, nous la trouvons sur la scène de l'ancienne salle paroissiale dans « Cœur de Mère », « Zélie », La « Chaumière Bretonne » et « Cyclamen ».

Estelle fit ses premiers vœux de religion, le 3 janvier 1938, et fut admise à la profession perpétuelle, le 3 janvier 1941, sous le nom de Sœur Marie-Roberte. La majeure partie de ses années de travail fut employée dans les bureaux des institutions de la communauté: soit à la perception et à l'admission, soit à la comptabilité ou aux archives médicales. Elle fut économiste à l'Hôpital St-Joseph de Lowell, Mass., pendant quatre ans et le fut, pendant six ans, au Sanatorium St-Laurent de Hull. L'Hôpital Général d'Ottawa, l'Hôpital St-Joseph de Sudbu-

ry et le Foyer Ste-Anne de Mont-Laurier bénéficièrent aussi de ses services. De même l'École Notre-Dame de Lourdes de Lowell où elle fut supérieure et directrice pendant trois ans.

Depuis 1974, elle passe ses années de retraite à la Maison-Béthanie de Pointe-du-Lac dans le calme et la beauté de ce coin du Québec.

### Sœur Léona Laroche, s.c.o.

Fille de Napoléon Laroche et d'Odile Lortie, Léona est née, le 3 mai 1911, à Sparta, Minnesota (U.S.A.). Elle était jeune encore lorsque ses parents revinrent s'établir à Bourget.

Léona fréquenta l'École du Sacré-Cœur de Bourget où, dans le temps, l'enseignement était dispensé par les Sœurs Grises de la Croix (aujourd'hui Sœurs de la Charité d'Ottawa).

Le premier août 1933, elle faisait son entrée dans la même communauté que les religieuses



S<sup>r</sup> Léona Laroche, s.c.o.

qui lui avaient enseigné à Bourget. Cinq ans plus tard, soit le 16 juillet 1938, elle prononçait ses vœux perpétuels sous le nom de Sœur St-Calixte.

Ses premières missions l'ont conduite à l'Orphelinat St-Joseph et au Foyer St-Charles d'Ottawa. Ensuite, elle fut mutée aux États-Unis où elle s'est consacrée à l'enseignement: d'abord à Lowell, au Couvent Notre-Dame de Lourdes (quatorze ans), puis à celui de St-Joseph (onze ans au cours élémentaire et 13 ans au cours supérieur). Ensuite, elle enseigna quatre ans au Couvent Ste-Jeanne d'Arc et deux ans au Couvent St-Joseph d'Haverhill.

Maintenant à sa retraite, Sœur Léona Laroche fait de la pastorale à l'Hôpital St-Joseph de Lowell ainsi que des visites aux prisonniers.

## Sœur Léonie Lavigne, s.c.o.

Alphonse Lavigne, le père de Léonie, était natif de Pendleton et sa mère était native de The Brook. Née dans notre paroisse, le 10 juillet 1909, cette future religieuse était l'aînée d'une famille de trois enfants, ses deux frères ayant noms: Ronald et Bruno.

Léonie commença l'école chez les Sœurs de Ste-Anne à Montréal où elle fit sa première communion et reçut le sacrement de confirmation. À la suite d'un accident, elle était restée voutée et elle souffrait beaucoup des moqueries cruelles que lui infligeaient les autres enfants.

Grande pour son âge, mais plutôt maigre et frêle, elle cessa l'école à treize ans et commença à travailler. Souffrant physiquement et moralement, jamais on ne l'entendait se plaindre. Elle avait cependant une consolation: une amie à laquelle elle était très attachée; ce fut une véritable épreuve quand cette compagne



Sr Léonie Lavigne, s.c.o.

se consacra au Seigneur dans la Communauté des Sœurs du Précieux-Sang; mais bientôt, elle même sentit une forte poussée en faveur de la vie religieuse.

Sa famille résidait à Plantagenet lorsqu'elle fit son entrée chez les Sœurs Grises de la Croix en 1930. La cérémonie de vêtue eut lieu le 2 janvier 1931. Lors de ses premiers vœux, elle reçut le nom de Sœur Saint-Pierre et, comme première obédience, on la désigna «cordon-bleu», travail dans lequel elle excellait. Elle prononça ses vœux perpétuels le 3 janvier 1935.

Les pérégrinations de sa carrière religieuse la conduisirent successivement aux endroits suivants: Maison mère; Ferme d'Youville; Refuge de L'Orignal; Hospice St-Charles; Smooth Rock Falls; Paincourt; Chelmsford; Fauquier;

Noelville; Foyer d'Youville (Sudbury); et Résidence Ste-Marie.

Vint un temps où sa santé laissant sérieusement à désirer, elle consulta un médecin de Kapuskasing qui conseilla un repos à Moonbeam. Malade et se sachant condamnée, elle ne pouvait rester inactive.

Mais un jour, elle ne put se lever et, comme elle déclinait rapidement, on la transporta à l'Hôpital St-Joseph. Un peu avant deux heures de l'après-midi, dans un sourire céleste, elle exhala le dernier soupir. C'était le 9 octobre 1972.

## Sœur Clara Leduc, s.c.o.

«Faire le bien! Réjouir!» semble avoir été le mot d'ordre de Sœur St-Léonce qui a passé comme un sourire du bon Dieu à travers les rangs des gens âgés aussi bien que dans les groupements de jeunes.

Sa petite patrie d'origine fut The Brook. Elle y vit le jour, le 22 septembre 1889, et fut baptisée le surlendemain. Ses parents, Étienne Leduc et Emma Boudreau, lui donnèrent le nom de Clara. Cette famille compta en tout sept enfants dont la cadette, Marie-Luce, qui fut le bâton de vieillesse de son père, possédait un joyeux tempérament que n'ont pas oublié ses contemporains.

À l'âge de cinq ans, Clara s'achemine vers la petite école que nos pionniers avaient bâtie vers 1860. C'est là qu'elle apprit à lire, à écrire et à compter, mais surtout à connaître et à aimer Dieu davantage.

Le 18 juillet 1898, elle avait la douleur de perdre sa mère accidentellement brûlée par des flammes originant d'une lampe à pétrole qu'elle transportait. Clara fit sa première communion en 1899 et reçut la confirmation en 1900.

Très impressionnée par l'arrivée, en 1903, des Sœurs Grises de la Croix à The Brook, elle obtient d'être admise dans cette congrégation le 7 janvier 1908. La cérémonie de sa vêtue se déroula le 5 juillet 1908, et elle prit le nom de Sœur St-Léonce. Elle prononça ses vœux perpétuels le 12 juillet 1910.

Après avoir été pendant dix ans au service des enfants de l'Orphelinat St-Joseph, elle fut pendant six ans (l'une des fondatrices) à celui des orphelins de Mont-Laurier. Institutrice durant douze ans à l'Académie St-Michel de Montebello, elle a ensuite passé vingt ans à l'Hospice St-Charles d'Ottawa.

Lors de son séjour à Montebello, en octobre 1918, Sœur St-Léonce eut l'occasion de prêter son cœur et ses bras au soin de huit religieuses



Sr Clara Leduc, s.c.o.

et de trente-deux élèves pensionnaires atteintes de la «grippe espagnole». Puis le 14 avril 1920, elle est témoin de l'incendie du couvent et, peu de temps après, de sa reconstruction.

Cette femme incroyablement joyeuse était pourtant une cardiaque, ce qui l'obligea à faire plusieurs stages, brefs mais répétés, aux infirmeries. Elle faisait quotidiennement le Chemin de la Croix.

Le 6 février 1958, on dut l'emmener en ambulance à l'infirmerie de la Maison mère. Le 13 suivant, une embolie cérébrale l'emportait. Elle comptait un peu plus de cinquante ans de vie religieuse.

## Sœur Mélina Leduc, s.c.o.

(Photo non disponible)

Mélina naquit à The Brook, le 12 juin 1891, du mariage d'Étienne Leduc et d'Emma Boudreau.

Lorsqu'elle commença à fréquenter l'école du village, cette institution était sous la direction d'enseignants laïques mais, en 1903, M. le curé F. X. Brunet réussissait à amener les Sœurs Grises de la Croix pour en prendre charge. C'est au contact des Sœurs Fondatrices de notre Couvent Notre-Dame de l'Assomption que parurent les germes de sa vocation religieuse.

Orpheline à six ans, elle conservait un souvenir touchant de sa défunte mère. À mesure qu'elle prenait de l'âge, elle s'ingéniait à faire le bonheur de ses frères et de ses sœurs en les entourant de toutes sortes d'attentions délicates.

À dix-huit ans, l'appel divin se fait pressant et se manifeste plus clairement au cours d'une retraite prêchée par les RR. PP. Rédemptoristes, M. le curé Raymond l'encourage dans ses bonnes dispositions et, le 8 janvier 1910, elle est reçue dans la congrégation de ses aînées institutrices.

Admise à la profession, le 11 juillet 1912, elle y prend le nom de Sœur St-Longin et, immédiatement, on lui assigne comme premier champ d'apostolat, le soin des petits pupilles de l'Orphelinat St-Joseph.

Après six années de dévouement assidu, un changement d'office s'imposait; on lui confia donc une classe d'une soixantaine de fillettes à l'école Reboul de Hull, en plus de la charger de la sacristie de l'École Normale.

En 1922, elle est rappelée à l'Orphelinat St-Joseph pour prendre charge de la salle des garçons. Comprenant leur besoin d'activité, elle leur organisait des pique-niques, des excursions dans les parcs, des visites à la Ferme Expérimentale et à l'Exposition, aux églises, etc.

Comme sa santé déclinait sensiblement, en 1929, on la muta au poste de portière à l'Hospice St-Charles. Elle ne bornera pas son dévouement à cet office mais s'occupera aussi d'organiser les réunions, les parties de cartes et les kermesses des Dames patronesses; elle se chargera aussi du parterre, du magasin, du téléphone, etc. Après avoir subi une grave opération, elle revint à l'hospice pour s'y dévouer encore pendant trois ans.

De retour à l'hôpital, le 14 février 1936, elle supplie son médecin: «Docteur, sauvez-moi!... je puis travailler encore.» Mais elle dut endurer des souffrances inouïes. Le premier avril, vers onze heures du soir, juste avant de tomber dans le coma, elle put adresser quelques paroles à sa Sœur St-Longin qui arrivait de Mont-Laurier. Deux heures et demi plus tard, elle rendait le dernier soupir. C'était le 2 avril 1936. Elle partait riche des abondants mérites accumulés durant sa carrière apostolique et surtout des faveurs spirituelles reçues au cours de sa dernière maladie.

### **Sœur Marie-Claire Lefebvre, s.c.o.**

Sœur Marie-Claire Lefebvre, s.c.o., fille de Georges Lefebvre, sacristain, et d'Alberta Marcil, est née le 23 septembre 1945. Elle était la cinquième d'une famille de dix enfants dont six garçons et quatre filles. Native de la paroisse du Sacré-Cœur de Bourget, elle y fut baptisée le jour même de sa naissance par M. le curé Alphonse Lapointe.

La jeune Marie-Claire fréquenta l'École du Sacré-Cœur, de 1951 à 1961, puis l'École Se-



*Sr Marie-Claire Lefebvre, s.c.o.*

condaire Privée de Bourget, de 1961 à 1963, ayant Sr. River, s.c.o., comme professeur.

Entrée chez les Sœurs de la Charité d'Ottawa, le 5 août 1963, elle fit ses premiers vœux temporaires le 3 août 1965. Elle eut le bonheur de prononcer ses vœux perpétuels le 29 août 1971 dans sa paroisse natale.

Elle a œuvré comme enseignante à l'élémentaire pour le Conseil Scolaire d'Ottawa-Carleton. Présentement, elle enseigne pour le Conseil des Écoles Catholiques de Prescott-Russell à l'École Ste-Trinité de Rockland.

### **Sœur Jeannine Leroux, s.c.o.**

Née à Lemieux, le 24 octobre 1935, Jeannine y fut baptisée en l'église Saint-Joseph. Elle était la fille de Ludger Leroux et d'Émérentienne Lussier.



*Sr Jeannine Leroux, s.c.o.*

Elle était encore jeune lorsque sa famille déménagea à Bourget où elle fréquenta l'école primaire puis l'École Secondaire Privée.

Entrée en religion chez les Sœurs de la Charité d'Ottawa, le 15 juillet 1953, Jeannine y fit ses premiers vœux le 15 août 1955 et prononça ses vœux perpétuels le 15 août 1958.

Pendant deux ans, son premier apostolat fut voué à l'enseignement, puis les vingt-trois années suivantes ont été consacrées aux soins des malades comme infirmière licenciée; elle en a passé neuf à l'Hôpital Spellman au Japon, cinq à l'Hôpital Général d'Ottawa et neuf à l'Hôpital Saint-Vincent d'Ottawa où elle se dévoue encore présentement.

### **Sœur Bernadette Lortie, p.s.d.p.**

Bernadette LORTIE, mieux connue sous le nom de Sœur Germaine du Bon Pasteur, se raconte à nous.

Je naquis en 1907, la septième d'une famille catholique de neufs enfants. Mes parents, Jean-



*Sr Bernadette Lortie, p.s.d.p.*

Baptiste Lortie et Marie-Laure Paul, étaient de courageux fermiers sur ce qui est maintenant le chemin Russell près du ruisseau North Indian. Ma mère avait une foi remarquable et m'apprit très jeune à prier. Sans doute que le Sacré-Cœur, patron de notre belle paroisse, me vit en 1913 faire ma première communion et le même jour ma confirmation. J'ai eu une jeunesse heureuse et gaie. Est-ce à cause des Sœurs Grises de la Croix à Bourget que la vie religieuse m'intéressait? Pourtant, à vingt-et-un ans, après avoir lu une annonce de journal, je choisis la communauté des Petites Sœurs des Pauvres à Montréal. Je fis mon noviciat à Long Island et en France de 1929 à 1933. En 1935-36 je me

retrouve successivement à Sheffield et à Londres en Angleterre. Le 15 octobre 1937, je fais mes vœux perpétuels et je reviens au pays. Je soigne les vieillards et je fais la quête de porte à porte et dans les magasins: à Montréal (1938-44); Somerville, Mass. (1944-53); Montréal (1953-69); Louisville, Kentucky (1969-74); Wilmington, Del. (1974-78) et finalement Détroit où je suis présentement.

J'ai vécu loin de mon village et des miens mais mon bonheur fut à son comble lors de la célébration de mon Jubilé d'Or lorsque tous les membres de ma famille m'ont entourée.

Je crois que ma vie a été un témoignage à la vérité de l'évangile où Notre Seigneur promet la vie éternelle à ceux qui quittent maison, femmes, enfants, frères, à cause du Royaume de Dieu.

### Sœur Alida Maisonneuve, S.C.O.

Le 12 mai 1899, M. Théophile Maisonneuve et son épouse, Juvénile Parent, devinrent les heureux parents d'une fille nommée Alida. Elle vit le jour à Curran et fut baptisée le qua-



S' Alida Maisonneuve, s.c.o.

torze mai de la même année à l'église de la paroisse St-Luc.

Quelques années plus tard, ses parents vinrent s'établir à The Brook. Alida y fit sa première communion en juillet 1909, et elle y fut confirmée en l'église Sacré-Cœur.

Son frère Stanislas et sa sœur M<sup>me</sup> Rosario Chartrand sont encore vivants. Les autres membres de la famille, Adouilda, Hermas, Béatrice et Eugène sont décédés.

Alida fréquenta l'école du village de Bonrgel pendant six années; ensuite, elle alla rester à

l'Orphelinat St-Joseph d'Ottawa après la mort de ses parents.

Elle entra au noviciat des Sœurs Grises de la Croix (Sœurs de la Charité d'Ottawa) en 1920, au mois d'août. Elle fit sa profession temporaire le 16 juillet 1922 en prenant le nom de Sœur Joseph-Hermas. Elle prononça ses vœux perpétuels le 16 juillet 1925, à la Maison mère de la rue Bruyère, Ottawa.

Après sa profession en 1922, elle enseigna dans les écoles d'Ottawa et à St-François-du-Lac. Elle fut maîtresse, de pensionnaires dans plusieurs missions de la province de Québec.

On la nomma supérieure, de 1954 à 1971, dans les missions de la Province du Christ-Roi.

Depuis 1973, elle est retraitée à la Résidence des Sœurs anciennes et malades au Mont-St-Joseph, 50, rue Maple Lane, Ottawa.

### Sœur Béatrice Maisonneuve, S.C.O.

Dernière née d'une famille de neuf enfants, Béatrice vit le jour à The Brook, le 19 mars 1906. Ses parents étaient Théophile Maisonneuve et Juvénile Parent, couple de cultivateurs chrétiens, honnêtes et laborieux. La ferme des Maisonneuve était au nord de la troisième concession et, chaque printemps y ramenait l'inondation, par le débordement du Lac Cobb, alors que les enfants prenaient plaisir à se promener en chaloupe aux alentours.

Le père et la mère furent rappelés à Dieu, coup sur coup, et l'aînée, Adouilda, qui avait remplacé la maman durant les quatre années de sa maladie, eut la triste charge de faire les valises de ses petites sœurs, dont celle de Béatrice, pour les acheminer à l'Orphelinat d'Ottawa. La petite y demeura jusqu'à l'âge de douze ans puis alla habiter avec sa sœur aînée à Rockland. Là, elle continue son éducation en fréquentant l'école paroissiale pendant deux ans. À quatorze ans, Béatrice retourne à l'orphelinat où elle se dévouera jusqu'à l'âge de vingt et un ans.

Accueillie au postulat d'Hurdman's Bridge, le premier août 1927, elle se gagne rapidement l'estime de ses compagnons et la confiance de ses supérieures; aussi, fut-elle admise sans encombre à la prise d'habit, le 15 juillet 1928, alors qu'elle prit le nom de Sœur St-Stanislas. À cette époque, on lui fit cultiver sa voix qui était très harmonieuse. Le 16 juillet 1932, elle fit sa profession perpétuelle dans sa chère communauté des Sœurs Grises de la Croix.

Ses diverses obédiences l'ont conduite d'abord à Saint-François-du-Lac puis, successivement à l'Orphelinat St-Joseph, à St-Jérôme, à Rouyn et à Sudbury. Enfin, on lui confia le rôle de portière à l'École Normale de Hull.



S' Béatrice Maisonneuve, s.c.o.

À la fin de juillet 1948, un mal étrange la saisit. L'intervention chirurgicale révèle un cancer, avec comme verdict: «C'est une question de mois...»

Le 21 décembre, on lui administra les derniers sacrements. Or tandis que la vie corporelle penchait vers son déclin, la vie spirituelle grandissait dans cette âme complètement résignée à la volonté de Dieu qui la mettait face à la mort.

Le 6 janvier 1949, jour des Rois et Fête de la foi, cette admirable croyante expirait aux premières heures du jour. Sœur Béatrice Maisonneuve, s.c.o. était âgée de quarante deux ans et avait passé la moitié de sa vie en religion.

### Sœur Marie-Alberta Marcil, S.C.O.

Née à St-Chrysostome (Québec), le premier janvier 1883, Marie-Alberta fut baptisée deux jours plus tard. Son père, Joseph Marcil, né à Saint-Urbain (Québec) était le fils de Pierre Marcil. L'épouse de Joseph était Angèle Richer dit Lafliche; elle avait vu le jour à St-Isidore de Laprairie (Québec).

Quatrième enfant d'une famille de six filles et de trois garçons, la jeune Alberta reçut au foyer paternel une formation tellement imprégnée de foi et de charité que, durant toute sa vie, ses efforts tendront tout spécialement à la pratique de ces vertus. Un jour, elle sollicitera d'une compagne la faveur de polycopier, pour ses frères agriculteurs, des prières à saint Isidore, patron des cultivateurs.

La famille Marcil vint, en mars 1899, établir domicile à The Brook sur une bonne terre de cent-cinquante arpents. Âgée de quatorze ans, notre future religieuse cessa alors de fréquen-



S<sup>r</sup> Marie-Alberta Marcil, s.c.o.

ter l'école. Lorsque parvenue à un âge où la jeunesse sérieuse pense à son avenir, Alberta obtint de ses parents la permission d'aller visiter un couvent de son choix. En revenant chez elle, elle leur annonça sa détermination d'entrer au noviciat des Sœurs Grises de la Croix.

Conseillée par M. le curé Raymond et Sœur Saint-Anselme, supérieure du couvent de The Brook, elle entra au noviciat le 8 décembre 1905, puis revêtit le saint habit le 17 juillet 1906. Au cours de ses années de probation, elle fut employée à la couture du noviciat et au soin des malades à l'Hôpital Général d'Ottawa. Immédiatement après sa profession (15 août 1908), Sœur St-Isidore fut désignée pour l'Orphelinat St-Joseph.

En août 1914, elle alla prendre un repos prescrit par le médecin à la Ferme St-Louis de Hurdman's Bridge. Dès qu'elle se sentit assez bien, elle sollicita un emploi et on la nomma



S<sup>r</sup> Cécile Martel, s.c.o.

portière et téléphoniste, poste qu'elle occupera durant vingt-huit ans.

Lorsque, en 1940, fut déménagé le noviciat à la Maison mère, elle vint partager, avec d'autres compagnes, le travail de portière à la porte 9 de la rue Water.

En octobre 1944, son cœur lui causant du trouble, elle fit un stage à l'hôpital puis retourna vivre au ralenti avec sa famille religieuse mais, le 4 décembre suivant, une syncope mit fin à ses jours.

### Sœur Cécile Martel, s.c.o.

Le 9 avril 1912, monsieur Ferdinand Martel, fils (ancien Bourgetain) et son épouse, Georgianna Benson, accueillèrent avec joie une petite fille fruit de leur union. Née à Martel Corners, Cécile a reçu le baptême des mains du curé de la paroisse St-Joseph de Lemieux.

Entrée en religion, le 16 juillet 1931, chez les Sœurs Grises de la Croix, elle fit ses premiers vœux après les deux années du noviciat.

Sous le nom de Sœur St-Léonard, elle prononça ses vœux perpétuels le 16 juillet 1936. Sœur Cécile Martel a fait ses études à Ottawa et elle fut pensionnaire à la Maison mère, 9 rue Brnyère, Ottawa.

Après ses études, elle enseigna pour le conseil scolaire d'Ottawa et dans les paroisses d'Alfred, Châte-à-Blondeau, Embrun et Limoges.

Actuellement, elle se dévoue dans la Pension Notre-Dame, rue Parent, Ottawa. Cette maison reçoit des jeunes filles qui travaillent à l'extérieur ou qui sont des étudiantes.

Devenue orpheline dès sa tendre jeunesse, Cécile Martel demeurait à Bourget pendant les vacances d'été.

### Sœur Marie-Anne Martel, s.c.o.

Marie-Anne est née le 2 juillet 1908 à Martel Corners, non loin du village de Lemieux. Son père et sa mère, M. Ferdinand Martel, fils (Bourgetain de naissance) et Georgianna Benson furent les heureux parents d'onze enfants. Marie-Anne a été baptisée à l'église St-Joseph de Lemieux.

Après la mort de ses parents, elle a vécu pendant quelque temps à Bourget. Avant son entrée au noviciat des Sœurs de la Charité d'Ottawa, Marie-Anne a enseigné durant quelques années à la campagne.



S<sup>r</sup> Morie-Anne Martel, s.c.o.

Elle fit son entrée en religion le 16 juillet 1934. Sœur Marie-Anne prononça ses premiers vœux le 3 janvier 1936, sous le nom de Sœur St-Félicien, et ses vœux perpétuels le 3 janvier 1939.

Suite à ses vœux temporaires, elle fut enseignante pour le Conseil scolaire d'Ottawa. En 1966, elle fut nommée, dès l'ouverture, à la Résidence St-Louis d'Orléans.

Après quelques années, elle fut nommée directrice du personnel à l'Hôpital Général de la rue Bruyère. Maintenant, elle est économiste générale pour la communauté des Sœurs de la Charité d'Ottawa depuis seize ans.

### Sœur Yvonne Martel, s.c.o.

Yvonne Martel voit le jour, le vingt-cinq mai 1903, à Martel Corners. Elle est baptisée à la paroisse St-Joseph de Lemieux. L'union sacramentelle de Ferdinand Martel, fils (originaire de Bourget) et de Georgianna Benson fut bénie par la naissance d'onze enfants dont cinq filles et un garçon sont encore vivants.

La famille d'Yvonne vécut trois ans à Bourget. Après avoir été la gardienne du foyer, à la suite de la mort de son père et de sa mère, Yvonne entre en religion dans la communauté des Sœurs de la Charité d'Ottawa où ses deux sœurs, Marie-Anne et Cécile étaient déjà religieuses.

Le 15 août 1942, Yvonne prononça ses premiers vœux et prit le nom de Sœur Ste-Georgianna; elle fit profession perpétuelle le 15 août 1945.

Sœur Martel s'est dévouée dans les missions suivantes: Hôpital général de la rue Bruyère, Couvent de Hawkesbury, Couvent d'Embrun et Couvent de Limoges.



Sr Yvonne Mortel, s.c.o.

Présentement retirée au Mont-Saint-Joseph, Sœur Yvonne Martel s'affaire à rendre des services aux religieuses de la maison.

### Sœur Rose Plante, c.n.d.

Photo non disponible

À The Brook, naissait, le 8 octobre 1898, Rose, fille de Vital Plante et de Marie Girard. Elle fut baptisée le lendemain à l'église Sacré-Cœur.

Elle avait à peine quinze ans lorsqu'elle dû quitter l'école pour remplacer sa maman décédée prématurément à la tête d'une famille de neuf enfants dont le bébé avait quinze mois. Rose avait déjà été hospitalisée et, sous le fardeau trop lourd pour ses jeunes épaules, elle fit une rechute qui la força à abandonner sa tâche. Une tante maternelle l'accueillit à Montréal où elle prit contact avec les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.

Entrée à leur Maison mère, le 27 avril 1917, elle y prit le saint habit le 21 août de la même année. Sa profession se fit le 26 août 1919, puis elle prononça ses vœux perpétuels, sous le nom de Sœur Marie-Vital, le 10 août 1925.

Elle termina une longue et fructueuse carrière de vie religieuse par six années de réclusion à l'infirmerie où elle mourut le 12 avril 1983. Ses funérailles eurent lieu à la Maison mère de Montréal le 15 avril suivant, et sa sépulture s'est faite au cimetière Notre-Dame-des-Neiges.

Voici ses principales mutations: Saint-Jean, Québec (1919); Arthabaska (1929); École paroissiale de St-Jean (1936); Saint-Eusèbe, Mon-

tréal (1941); M.N.D. St-Michel, Sh. (1942); Sherbrooke-Sud (1943); Pensionnat de Joliette (1946); Maison mère (1947); École Normale, Sherbrooke (1957); École Normale, Montréal (1963); Maison mère (1971) et Infirmerie Notre-Dame-du-Bon-Secours (1977).

### Sœur Béatrice Potvin, s.c.o.

Son idéal formulé dans ses notes personnelles se lit comme suit: «Devenir une sainte religieuse et une apôtre pour le prochain.»

Sœur Béatrice naquit dans la paroisse de The Brook, le 6 août 1903. Elle était la quatrième enfant de M. Joseph Potvin et d'Anna Leduc. Elle fut baptisée le lendemain, sous le nom de Béatrice, Marie. Après elle, ses parents accueillirent encore sept autres enfants.

À six ans, elle fréquenta l'école du village tenue par les Sœurs Grises de la Croix. Sa jolie frimousse et son air enjoué lui gagnaient la sympathie de tous.

Durant ses études, elle obtint beaucoup de succès. À l'école, elle rendait des services aux religieuses, même après les heures de classe.

Béatrice ne négligeait pas d'aider sa mère aux travaux de la maison. Toute dévouée à sa famille et à ses études, elle entendit l'appel à la vie religieuse. Sur le conseil de Sœur Joseph-du-Sacré-Cœur, supérieure du Couvent et sa bien-aimée maîtresse, après sa dixième année, elle fréquenta le pensionnat de Plattsburg (É.-U.) afin de se perfectionner en anglais.

C'est le 31 janvier 1922, après une retraite fermée, qu'elle quitta les siens pour entrer au Noviciat des Sœurs Grises. Les premiers jours de son entrée, elle subit une haute température, mais les bons soins de l'infirmière lui permirent de guérir et de ne pas renoncer à sa vocation.

Le 3 janvier 1923, elle prononça ses vœux temporaires. Sous le nom de Sœur Raymond du Sacré-Cœur, elle exercera son apostolat auprès des élèves à l'intermédiaire et au secondaire pendant plus de trente ans, dans les conseils scolaires d'Ottawa, de North-Bay et de Prescott-Russell. Elle suivit des cours à l'Université d'Ottawa et à Toronto après ses études à l'École Normale d'Ottawa.

Les six dernières années de sa carrière, elle fut directrice et supérieure à Clarence-Creek. En 1957, elle dut mettre bas les armes car elle ployait sous le poids de la fatigue et de la maladie.

Elle vécut huit années de réclusion dans la souffrance physique et les peines morales, dont la plus grande fut une inactivité forcée. Elle passa ces années à l'Hôpital St-Vincent, résignée à son impuissance qu'alourdissaient la surdité et la cécité.



Sr Béatrice Potvin, s.c.o.

Jusqu'à la fin de sa vie, elle garda son optimisme, et se réjouit lorsqu'on lui annonça l'extraction de sa cataracte. Mais le Seigneur lui préparait la grande clarté de l'au-delà. L'extrême faiblesse et le choc opératoire lui furent fatals. Au bout de quelques heures, elle rendit son âme au Créateur.

Sœur Raymond du Sacré-Cœur était âgée de soixante-deux ans, dont 43 ans 7 mois et 23 jours ont été passés dans la Congrégation connue maintenant sous le nom de Sœurs de la Charité d'Ottawa. Son décès survint le 24 septembre 1965.

Sœur Bernadette-de-la-Croix l'avait précédée dans la tombe. Elle laissait une autre sœur dans la communauté, Sr. Élianne Potvin, et, actuellement, un frère et deux sœurs mariées sont encore vivants.

### Sœur Bernadette Potvin, S.C.O.

C'est à Bourget, Ontario, que Bernadette vit le jour, au matin radieux du 18 juin 1913. Baptisée le lendemain, elle reçut les noms de Marie-Estelle-Bernadette. Mais à peine au seuil de la vie, elle semblait vouloir rendre le dernier soupir. À onze mois, elle avait subi neuf interventions chirurgicales. Avec les prières à Marie, la petite reprit vigueur.

À six ans, Bernadette entre en classe et, à sept ans, elle est admise à la première communion. Entre ses heures d'études jusqu'à la dixième année à l'école du Sacré-Cœur de Bourget, elle se dévoue aux soins du ménage, prépare les repas et se fait la maman de ses trois petites sœurs.

Enfin, sa grande piété lui fait franchir le seuil du Noviciat des Sœurs Grises de la Croix à Ottawa. C'était le 15 janvier 1932.





Sr Bernadette Potvin, s.c.o.

À l'âge de vingt ans, elle est admise à la profession le 4 janvier 1934. Après ses vœux, elle ira suivre le cours d'infirmière à Sudbury. Après quelques mois de stage, on l'avertit que sa santé est trop frêle pour se vouer aux soins des malades. Alors les autorités l'envoyèrent à Mattawa pour aider. Mais le médecin la condamne au repos, car un poumon est devenu complètement inutile.

Donc, à partir de 1935, Bernadette-de-la-Croix passera ses jours à l'infirmierie du sixième de la Maison mère jusqu'à sa mort le 28 septembre 1942.

Huit jours avant sa mort, Bernadette se sent mortellement atteinte et demande à recevoir les derniers sacrements. D'une voix forte, elle demande pardon des peines qu'elle aurait pu causer à ses compagnes.



Sr Elianne Potvin, s.c.o.

Deux sœurs religieuses lui survivaient. Âgée de 29 ans, Bernadette avait passé 10 ans 8 mois et 13 jours en religion dans la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa.

### Sœur Élianne Potvin, s.c.o.

Dès son enfance, Sœur Élianne eut une poussée décisive vers la vie religieuse.

«Il y eut un soir, il y eut un matin», et ce jour-là, un beau samedi, le 25 novembre 1916, naît une petite fille que l'on nommera Élianne, nom choisi par la grande sœur Béatrice. C'est la neuvième enfant du mariage d'Anna Leduc et de Joseph D. Potvin. Dès le lendemain, elle recevait la grâce baptismale, sous les noms de Berthe, Catherine, Élianne, par M. l'abbé Raymond, curé de la paroisse. Le parrain et la marraine ont été l'oncle Camille et son épouse tante Éva.

Pendant quatre années, elle est demeurée sur la ferme de son grand-père, Damase Potvin, située près de la voie ferrée. À l'âge de cinq ans, son père vendit la ferme pour aller demeurer au centre du village et il devint fromager. À ce moment, ses frères Olida et Leduc allèrent travailler dans le nord d'Ontario, et sa sœur, Béatrice entra au noviciat des Sœurs Grises de la Croix.

De la première à la dixième année, Élianne fréquenta l'école du Sacré-Cœur de la paroisse. À dix-neuf ans, le premier août 1936, elle entra au noviciat dans la même congrégation où ses sœurs, Béatrice et Bernadette étaient déjà religieuses (aujourd'hui, les Sœurs de la Charité d'Ottawa).

Élianne (Sœur Marie-Léonie) fit sa profession temporaire le quinze juillet 1938 et prononça ses vœux perpétuels en 1941. Après le noviciat, elle continua ses études universitaires et fréquenta l'École normale de l'Université d'Ottawa.

Pendant quarante-trois ans, elle s'est dévouée à l'éducation de la jeunesse aux cours élémentaires et intermédiaires, à Ogdensburg (N.Y.), Church Point (Louisiane) et Buckingham (Québec) puis, pour les conseils scolaires de Prescott Russell ainsi qu'à North-Bay, Ottawa et Carleton (Ontario).

Depuis 1982, elle aide comme standardiste au Mont-Saint-Joseph, 50 Maple Lane, Ottawa.

### Sœur Maire Potvin, s.c.o.

Issue du mariage de Léon Potvin et de Bertha Lefebvre, Marie est née à Bourget, le 12 avril 1931, et y a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur. Par son père, elle était la petite fille d'Évangéliste Potvin et de Marie Pitre; par sa



Sr Marie Potvin, s.c.o.

mère, celle de Napoléon Lefebvre et de Gloria Benoit. Ces quatre aieuls étaient des Bourgetains de vieille date.

Juste avant d'atteindre l'âge scolaire, Marie alla demeurer à Hawkesbury avec sa famille. Elle y fit ses études primaires et secondaires.

Entrée en religion, en 1948, chez les Sœurs Grises de la Croix, l'enseignement a été son premier champ d'apostolat. Elle s'y est livrée de 1950 à 1970, d'abord aux États-Unis, puis à Bourget, Smooth Rock Falls, Sudbury et Châteaublondeau.

Depuis 1970 elle s'est consacrée à diverses œuvres à Ottawa coordonnatrice au Service des Travailleuses Familiales, assistante de la Pastorale paroissiale et aux soins palliatifs du Centre Élisabeth Bruyère.

### Sœur Augustine Rondeau, S.C.O.

Augustine naquit, le 28 août 1916, du mariage d'Albert Rondeau et de Dora Lavigne.

Elle fit son entrée dans la Congrégation des Sœurs Grises de la Croix (maintenant les Sœurs de la Charité d'Ottawa) le 15 janvier 1941. Elle prononça ses vœux temporaires, le 3 janvier 1943, et ses vœux perpétuels, le 3 janvier 1946, prenant le nom de Sœur Ste-Albina.

Au cours de sa carrière apostolique, elle a reçu des obédiences pour les missions suivantes: Orphelinat Saint Joseph de Fort Georges; Christ-Roi de Shawinigan; Couvent d'Aylmer; St-Rédempteur de Hull; Notre-Dame du Nord (Québec); École Secondaire St-Joseph de Hull; Couvent de Papineauville; École Normale de Notre-Dame de Grâce de Rouyn; Résidence Saint-Pierre de Rouyn; Maison Provin-



Sr Augustine Rondeau, s.c.o.

ciale Notre-Dame du Rosaire (Cap de la Madeleine) et Maison Provinciale Notre-Dame de Hull.

Sœur Sainte-Albina a œuvré trente-deux ans dans la cuisine, quatre ans au lavoir et deux ans au réfectoire; présentement, elle est portière et réceptionniste.

### Sœur Jeanne Roy, s.c.o.

À Damase Roy, fils, et à son épouse, Clara Bella Éthier, naissait, le 18 mai 1906, une fillette qu'ils firent porter sur les fonts baptismaux de leur paroisse du Sacré-Cœur de The Brook et qu'ils nommèrent Jeanne.

Elle a fréquenté l'école primaire à Bourget puis, dès l'âge de dix-neuf ans, soit le premier août 1925, elle entra en religion à Hurdman's



Sr Jeanne Roy, s.c.o.

Bridge, au Noviciat des Sœurs Grises de la Croix. Lors de ses premiers vœux, le 15 juillet 1927, elle prit le nom de Sœur Joseph-Hervé en marque d'affection pour deux de ses frères. La cérémonie des vœux perpétuels se déroula le 16 juillet 1930.

Au cours de sa carrière religieuse, ses obédiences la conduisirent à Saint-Bernard de Shawinigan où elle a été affectée à la buanderie pendant vingt-trois ans, et à Fort-Cnulonge où on l'a chargée de la sacristie de l'église pendant vingt ans. Elle a aussi été en mission au Sanatorium St-Laurent de Hull (neuf ans), au Pensionnat de la rue Rideau et à Gatineau.

Depuis huit ans, Sœur Jeanne Roy est retraitée à Aylmer où elle aide à la couture.

### Sœur Agnès Schnupp, s.c.o.

Fille d'Adélard Schnupp et de Rose McAuley, Agnès vit le jour à The Brook, le 26 août 1907, et fut baptisée en l'église paroissiale du



Sr Agnès Schnupp, s.c.o.

Sacré-Cœur. Elle est une ancienne de l'école du «Trois» et de l'école du village de Bourget.

Entraînée par l'exemple de ses quatre sœurs aînées et sentant à son tour l'appel divin, elle fut acceptée dans la Congrégation des Sœurs Grises de la Croix, y faisant son entrée en 1928. Deux ans plus tard (1930), elle prononçait ses premiers vœux puis parvenait à la cérémonie des vœux perpétuels en 1934.

Elle avait choisi le nom de Sœur Marie-Agnès et, connue comme telle, elle fut professeur pendant quarante-trois ans. Les autorités de sa congrégation la nommèrent même supérieure de quelques-unes de leurs missions.

Présentement, elle est chargée de pastorale à Châte-à-Blondeau où elle remplit partiellement le rôle d'un prêtre présent dans la paroisse seulement une fois par semaine.

### Sœur Aimée Schnupp, s.c.o.

En la fête de saint François-Xavier, le 3 décembre 1905, naquit une fillette que ses parents, Adélard Schnupp et Rose McAuley nommèrent Aimée lors de son baptême.



Sr Aimée Schnupp, s.c.o.

Elle suivit ses aînées à la petite école du rang puis étudia au secondaire avant de rester avec ses parents en attendant que l'appel de la vocation la conduise à Hurdman's Bridge, au noviciat des Sœurs Grises de la Croix, le 5 août 1927, en la fête de Notre-Dame-des-Neiges. Elle prononça ses premiers vœux le 16 juillet 1929 et ses vœux perpétuels quelques années plus tard.

Ayant pris le nom de Sœur St-Jean, elle a été affectée à l'enseignement pendant quarante-deux ans, surtout à Ottawa, mais aussi dix ans à l'extérieur de la ville. Ses postes d'enseignante l'impliquaient aux cours réguliers intermédiaires et secondaires; elle a aussi été chargée d'enseignement ménager pendant quatorze ans.

Retraitée au Mont St-Joseph, elle y a été trois ans bibliothécaire et deux ans pourvoyeuse au foyer de bienfaisance.

En lisant en d'autres pages le rapport de l'inspecteur James Hughes, nos lecteurs seront heureux de retrouver cette ancienne Bourgetaine dans la personne de «la petite fille qui aimait la nature».

### Sœur Élisabeth Schnupp, s.c.o.

À Adélard Schnupp et Rose McAuley, naissait, le 26 avril 1897, une deuxième fille qu'ils firent baptiser sous le nom d'Élisabeth à l'église Sacré-Cœur de The Brook.



S' Elisabeth Schnupp, s.c.o.

Elle commença tôt à fréquenter l'école primaire du «Trois» puis continua à étudier jusque vers l'âge de quinze ans comme c'était normal pour la jeunesse de son temps. Après avoir aidé les siens pendant quelques années, elle fit son entrée en religion, chez les Sœurs Grises de la Croix, le 26 août 1921. Admise à ses vœux temporaires, le 26 août 1923, elle parvint à la cérémonie des vœux perpétuels le 26 août 1926.

Cette ancienne Bonrgelaine, qui avait pris le nom de Sœur Marie-du-Bon Pasteur, fit de l'apostolat pendant cinquante-deux ans à titre d'infirmière diplômée, tant auprès des laïcs que des religieux. Ses obédiences la conduisirent à Toronto pour y suivre un cours de chirurgie pratique, puis à passer dix ans à Ville-Marie, neuf ans à la salle d'opération de Sudbury, six ans à Moosonee (Baie James), six ans à l'hôpital de Spirit River (Alberta), dix ans à la



S' Marie-Jeanne Schnupp, s.c.o.

Résidence St-Louis (Orléans) sans oublier un an au Nursing Home Gendron de Bourget.

Maintenant retraitée, elle s'occupe activement de travaux d'art, surtout de tricots tout en accordant beaucoup de temps à la prière, n'oubliant pas ceux qu'elle a comblés et ceux qui l'ont comblée.

### Sœur Marie-Jeanne Schnupp, S.C.O.

Née à The Brook, le 9 février 1895, du mariage d'Adélarde Schnupp et de Rose McAuley, Marie-Jeanne avait été précédée par trois frères; dans la suite, quatre sœurs et deux autres frères vinrent compléter la couronne familiale.

Au contact de ses parents, elle apprit de bonne heure la tolérance, la largeur d'esprit et le respect des autres.

Fillette intelligente et enthousiaste, Marie-Jeanne fréquente l'école du rang («Trois») puis elle se rend continuer ses études au palier secondaire à Hawkesbury, grâce à une cousine qui l'héberge.

De retour dans sa famille, elle devient bientôt modiste à un magasin de Bourget puis, plus tard, au magasin Lalonde de Hammond. Même si son talent sert à flatter la vanité féminine, elle n'oublie pas que, dès l'âge de treize ans, elle a songé à la vocation religieuse. À dix-huit ans, elle demande son entrée au noviciat des Sœurs Grises de la Croix et reçoit son admission; mais elle ne trouve pas le courage de quitter ses parents et ce n'est que six ans plus tard, après la mort de son père et à la suite d'une servente retraitée fermée, qu'elle entre au noviciat d'Hurdman's Bridge, le 29 août 1919. Elle prend le saint habit le 15 juillet 1920 et prononce ses vœux temporaires le 16 juillet 1921. Sa profession perpétuelle se fit le 16 juillet 1924.

Sous le nom de Sœur Rose-Élisabeth, elle a connu une longue carrière d'enseignante. Après avoir œuvré un an au pensionnat d'Aylmer, elle est montée au pensionnat Notre-Dame-du-Sacré-Cœur de la rue Rideau où elle se consacra trente et un ans à l'enseignement de l'anglais tout en s'occupant des pensionnaires collégiennes. De toutes les corvées, elle sera enthousiaste à enseigner l'élocution et la calligraphie, à préparer des concerts, etc.

Elle fut ensuite six ans supérieure de l'Orphelinat St-Joseph où elle eut à faire face à toutes sortes de problèmes et de situations dont elle se tira avantageusement avec beaucoup de tact, de doigté et de diplomatie.

Son dévouement trouva ensuite à se dépenser au Couvent Notre-Dame-du-Rosaire à Primrose et à celui de Bonrget. Il lui fut agréable de revenir à son village natal où elle fut bien heureuse de revoir les parents, de prier dans son église paroissiale, de renouer des liens d'amitié

et de visiter les malades et les personnes âgées.

Avec les années, Sœur Marie-Jeanne Schnupp devint vulnérable: l'arthrite raidit, endolorit et ankylosa progressivement ses membres; des troubles cardiaques nombreux se firent sentir. Malgré cela, en 1969, elle alla résider au Mont-St-Joseph où elle servit la communauté locale comme réceptionniste pendant deux ans, après quoi, elle s'inscrivit sur la liste des retraitées à la résidence Marguerite d'Youville. Elle consacra alors son temps à la prière, à la lecture spirituelle et à la confection de tricots et vêtements pour ses petits protégés, les pauvres. Malgré ses constants maux, elle restait sereine.

Le 26 mai 1977, en revenant de Bourget où elle avait assisté aux funérailles de son neveu, Guy Schuupp, elle prit froid et ressentit par la suite un violent mal de tête qui s'avéra tardivement être une artéro-encéphalite. Son état se détériora progressivement et, dans les derniers temps, elle ne pouvait même pas communier: le prêtre entraînait dans sa chambre et la bénissait avec le ciboire.

Le 18 août, vers 12.45 heures, elle baissa rapidement: ses quatre sœurs religieuses et son frère Oblat de Marie-Immaculée étaient à son chevet. Tout-à-coup, elle les regarda à tour de rôle comme pour leur dire un dernier adieu, puis la figure rayonnante, elle sembla fixer l'Invisible pendant quelques moments... et elle exhala sa belle âme.

### Sœur Rose-Hélène Schnupp, S.C.O.

À la fin du siècle dernier, soit le 21 octobre 1899, dans la troisième concession de The Brook, naissait Rose-Hélène, fille d'Adélarde Schnupp et de Rose McAuley.



S' Rose-Hélène Schnupp, s.c.o.

Avec ses frères et sœurs aînés, elle apprit tôt le chemin de l'école élémentaire n. 21, puis fit d'autres études dont nous n'avons pas les détails. Après le secondaire, elle resta dans sa famille et prit même de l'emploi à l'extérieur; ainsi, elle était commis au magasin général A. O. Lalonde durant l'épidémie de «grippe espagnole», en 1918-1919. Le premier janvier 1919, la première femme de son frère Patrick, née Cécile Auger, mourait de l'épidémie à la maison familiale des Schnupp et cette pauvre Rose-Hélène se vit même refuser la consolation d'aller partager ce deuil avec les siens par crainte de la contagion.

Comme ses aînées, elle fit son entrée en religion chez les Sœurs Grises de la Croix, à l'âge de vingt-quatre ans. Elle prononça ses premiers vœux en 1925 et ses vœux perpétuels en 1928.

Sous le nom de Sœur Rita-de-la-Croix, elle a accepté diverses missions et rempli de nombreuses occupations, restant en activité de 1928 à 1980. Ainsi, elle a été enseignante, directrice, supérieure de communauté, etc. Les souvenirs de la belle carrière qu'elle a vouée à l'éducation et à la jeunesse doivent lui apporter beaucoup de satisfaction.

Sœur Rose-Hélène est maintenant retraitée à la Maison mère de sa congrégation sur la rue Bruyère à Ottawa.

### Sœur Lorette Séguin, s.s.m.n.

Lorette, fille de Frédéric Séguin et d'Orosia Lafleur, est née à The Brook, le 8 février 1906, et y a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur.

Elle fit son entrée en religion chez les Sœurs de Sainte-Marie de Namur, le 2 août 1924, et elle y prit le nom de Sœur Jeune du Sacré-Cœur.



Sr Lorette Séguin, s.s.m.n.

Au cours de sa carrière de religieuse, elle a fait des stages prolongés aux maisons de sa congrégation, à Masson, VanKleeck-Hill et Ottawa. Elle est décédée à Buckingham le 3 février 1980.

### Sœur Alice Villeneuve, f.d.l.s.

Née à The Brook, le 9 août 1888, Alice était la fille d'Honoré Villeneuve et de Clara Rochon. On l'a aussi connue sous le nom d'Alixia.



Sr Alice Villeneuve, f.d.l.s.

Elle était sur le point d'avoir dix-sept ans lorsqu'elle entra au noviciat de la congrégation des Filles de la Sagesse, le 15 juillet 1905.

Alice fit ses premiers vœux le 16 juillet 1906 et prit le nom de Sœur Clara de St-Houoré. Nous n'avons pas réussi à nous procurer sa «feuille de route».

Cette ancienne Bourgetaine est décédée à Val d'Or en décembre 1954.

### Sœur Carmen Wolfe, s.c.o.

Enfant de Stauslas Wolfe et d'Éva Galant, Carmen naquit à Bourget le 12 mars 1930. Elle fit ses études primaires et secondaires à Bourget.

Elle est entrée en religion chez les Sœurs de la Charité d'Ottawa, le 2 août 1948, et a fait ses premiers vœux le 15 juillet 1950, puis a prononcé ses vœux perpétuels, le 15 juillet 1953, sous le nom de Sœur St-Stanislas.

En 1953, elle complétait son cours d'infirmière à l'Université d'Ottawa; en 1956, elle obtint, de la même université, un baccalauréat en administration des soins infirmiers; elle



Sr Carmen Wolfe, s.c.o.

poursuivit ses études à l'Université de Boston (E.-U.) pour y décrocher une maîtrise en sciences, en 1969.

Pendant dix-sept ans, elle travailla à l'Hôpital Général d'Ottawa, occupant différents postes. En outre, elle fut directrice des soins infirmiers à l'Hôpital St-Vincent d'Ottawa durant six années et à l'Hôpital Général de Hawkesbury pendant sept années. Présentement, elle est assignée au poste de directrice des soins infirmiers au Centre de Santé Élisabeth Bruyère.

### Sœur Juliette Yelle, p.s.s.f.

Née à The Brook, le 4 décembre 1907, Juliette était fille de Béuomie Yelle et de Clara De-neault.

Elle a fréquenté l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans. À quinze ans, une dame malade in-



Sr Juliette Yelle, p.s.s.f.

sista pour qu'elle travaille chez elle pendant quelques mois.

À dix-sept ans, elle commence un stage de quatre ans dans une famille de Montréal; dans la suite, elle refuse d'accompagner sa patronne qui se rend en France pour un séjour de trois mois; elle fait plutôt son entrée chez les Petites Sœurs de la Sainte Famille, le 9 juillet 1929.

Voici sa feuille de route de religieuse: six mois de postulat; deux ans de noviciat; cinq ans de vœux temporaires (1932-1937); vœux perpétuels, le 10 janvier 1937.

La liste de ses obédiences comprend: quatre

ans à l'Archevêché de Rimouski; cinq ans au presbytère des Oblats à St-Sauveur de Québec; onze ans aux États-Unis (Brookland, D.C. et Framingham, Mss.); trois ans à la Résidence des Pères Oblats, au Cap-de-la-Madeleine; trois ans supérieure au Presbytère St-Charles à Ottawa; deux ans aide-infirmière à Sherbrooke; neuf ans au «Pavillon M<sup>r</sup> Racine» pour prêtres âgés. À travers ces divers stages, elle a fait de courts séjours dans quelques autres maisons.

En juillet 1981, elle retourne à la maison générale, à Sherbrooke, au poste de garde de l'infirmierie St-Joseph.



## C - Les laïcs aussi sont la paroisse

### Avertissement

Le réalisateur du livre-souvenir s'excuse de ce que les biographies qui suivent ne sont pas présentées selon la méthode classique, soit celle de l'ordre strictement alphabétique. Il s'agit, selon lui, d'un «péché mortel» typographique auquel il a dû se soumettre pour répondre aux exigences de son comité: celui-ci se rend ainsi aux nombreuses demandes de couples qui tiennent mordicus à ne pas être «séparés» même dans une publication. Sachez que les Bourgetains sont de grands sentimentaux!

Nous avons donc décidé de procéder comme suit:

Tous les noms ont d'abord été provisoirement disposés par ordre strictement alphabétique.

- 2 — Ensuite, pour établir l'ordre définitif, chaque fois que se présentait le nom d'un homme marié, nous avons placé, immédiatement après la sienne, la biographie de sa femme si, non remariée, elle était désignée encore par le même nom de famille, quoique se trouvant plus loin dans la liste originale.
- 3 — Lorsque se présentait le nom d'une femme mariée et que celui de son époux venait plus bas sur la liste de départ, nous avons attendu d'être arrivés au nom du mari pour placer la biographie de la conjointe immédiatement après la sienne.
- 4 — Dans tous les autres cas, l'ordre alphabétique a été respecté.

### Amyot, Joseph

Joseph est né le 16 septembre 1894 et a toujours porté le nom de famille «Amyot» même si son père, Maxime Amyot, dit Villeneuve, et



Joseph Amyot

époux d'Octavie Lussier, était plus souvent désigné par son surnom de Villeneuve que par celui d'Amyot.

C'est à l'école primaire de la «Quatre» qu'il a fait ses études primaires et qu'il a commencé à reluquer la petite Diana qu'il devait épouser le 27 août 1917. Son épouse est fille d'Auguste Dicaire et de Marie-Louise Délisle. Les Amyot ont donné naissance à onze enfants dont deux sont décédés: Jéovah et Edmond.

En laissant l'école, Joseph travailla sur la ferme paternelle dont, avec le temps, il devint propriétaire et où il éleva sa famille. Il s'éloigna de son exploitation agricole lorsqu'il travailla pour les chemins de fer Pacifique Canadien, pendant quatre ans, et à trois autres reprises lorsqu'il s'engagea pour les chantiers.

Joseph a déjà été commissaire d'école pendant une demi-douzaine d'années, et marguillier pendant neuf ans.

Il aime rappeler le temps où les gens couchaient sur des paillasses bonrées de paille et la grande amélioration qui survint lorsqu'ils commencèrent à cultiver du «blé-d'inde» alors

qu'ils purent bourrer leurs matelas d'épluchures de maïs.

De la grande crise économique (1929-1940), il a gardé le souvenir d'avoir travaillé, non loin de chez lui, sur la ferme du colonel Cliche, à raison d'un dollar par jour (dix heures de travail). Il se souvient aussi que Philias Legault (de Cheney), commerçant en foin, patates, etc., le payait un dollar la corde pour faire du bois de poêle.

Après avoir vendu leur ferme en 1957 pour s'établir au village, les Amyot ont fait de nombreux voyages aux États-Unis et à travers la province.

Joseph a déjà été un gros fumeur de pipe, mais il a cassé cette habitude il y a cinq ou six ans. Sa seule passion maintenant est de jouer aux cartes.

### Amyot, Diana

Baptisée à Bourget, Diana y est née le 5 avril 1899, du mariage d'Auguste Dicaire et de Marie-Louise Délisle.



Diana Amyot

Dans sa jeunesse, elle a fréquenté la petite école rurale de la quatrième concession, puis aida aux travaux de la maison et de la ferme familiale jusqu'à son mariage, le 27 août 1917, avec Joseph, fils de Maxime Amyot et d'Octavie Lussier. Leur union a été bénie par la naissance d'onze enfants dont neuf sont encore vivants. Ce vieux couple compte aussi trente-quatre petits-enfants et seize arrière-petits-enfants.

Joseph et Diana Amyot forment le plus vieux couple « natif » de Bourget vivant encore dans leur paroisse d'origine.

Madame Amyot a fait tellement de couvre-pieds d'indienne qu'elle ne saurait plus les compter. Il en est de même pour les bas et chandails qu'elle a tricotés durant sa vie.

Aujourd'hui, les Amyot sont résidents du Nursing Home de Bourget où ils s'adonnent



Urbain Aubry

encore beaucoup à leur passe-temps favori, les cartes, mais on dit que Diana est plus chanceuse que son mari.

## Aubry, Urbain

Fils d'Amédée Aubry et de Domithilde Lortie, Urbain est né le 31 mars 1903 et a été baptisé à l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Il fréquenta l'école primaire jusqu'à la huitième année.

Urbain est demeuré à Bourget jusqu'à l'âge de vingt ans.

En 1923, il part donc pour Timmins où il résidera pendant quarante ans. Il fut conseiller de cette ville pendant six ans. Il a aussi été président de la Ligue du Sacré-Cœur de sa paroisse.

Pendant trente ans, Urbain a travaillé comme mineur. Deux de ses frères, Joseph et Alfred, étaient aussi employés à la mine et y périrent lors de l'incendie-explosion qui s'y produisit en 1928.

À l'âge de soixante ans, Urbain s'en vint à Ottawa où il travailla comme concierge pendant cinq ans. Il prend sa retraite en 1969 et va s'établir à Wendover. Enfin, il est de retour à Bourget depuis 1982

À Timmins, le 2 février 1926, ce fils d'Amédée Aubry s'est marié en premières noces à Rose Roy qui lui a donné trois enfants. Le 20 octobre 1956, il convolait en secondes noces avec une amie d'enfance, Hélène Martel-David.

## Aubry, Hélène

Bourgetaine de naissance, Hélène est devenue l'une des nôtres le 23 juin 1906. Ses parents étaient Napoléon Martel et Éliisa Corbeil. Elle quitta l'école primaire après sa huitième année.

Le 29 septembre 1925, Éliisa épousait Ernest, fils d'Isaïe David et d'Angéline Lalonde. Des huit enfants nés de ce mariage, il n'en survit que quatre.

Ayant perdu son mari en 1936, Hélène éleva sa famille puis se remaria le 20 octobre 1956 à Urbain, fils d'Amédée Aubry et de Domithilde Lortie.

Après être devenue veuve, en 1936, Hélène a travaillé comme cuisinière au couvent d'Aylmer. En 1950, elle est commise au magasin Alfred Goulet. Pendant quelque temps, elle a été employée à la résidence de l'Honorable Louis St-Laurent, alors premier ministre du Canada. Elle va ensuite s'engager à l'Hôtel Laurentien de Lachute qu'elle quitte en 1956 pour se rema-



Hélène Aubry

rier à Urbain Aubry, et elle accompagne son époux à Timmins où elle tiendra une maison de pension. Elle revient à Ottawa en 1963, mais six ans plus tard, elle accompagne Urbain qui décide de jouir de sa retraite à Wendover. Enfin, en 1983, elle décide de s'installer à Bourget auprès d'Urbain après avoir disposé de leur résidence de Wendover.

## Auger, Alfred (père)

Alfred était le fils de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin, tous deux du nombre des premiers colons à venir s'installer à The Brook. Né en 1865, il a été baptisé en l'église de Clarence-Creek.

En l'église Ste-Félicité, celle-là même où il avait été baptisé, il épousait, le 16 février 1885, Julie, fille de Joseph Tessier dit Lavigne et de



Alfred Auger, père

Julie Hurtubise. Onze enfants naquirent de cette union: Anna (M<sup>me</sup> Euclide Pilon, 1886-1928); Alfred, fils, époux de Marie-Louise Éthier (1887-1950); Clémentine (M<sup>me</sup> Gédéon Mantha, 1889-1965); Joseph (1891-1894); Cécile (M<sup>me</sup> Patrick Schnupp, 1893-1919); Yvonne (M<sup>me</sup> James F. Reilly, 1895-); Ernest (époux de Simone Sabourin, 1897-1976); Antoinette (M<sup>me</sup> Ernest Bicknell, 1900-); Blanche (1902-1908); René (époux d'Ethel McLean, 1905-1978) et Conrad (1907).

Devenu veuf, Alfred épousa en secondes noces, le 14 août 1926, Angélique Lalonde, veuve d'Alphonse Frappier.

Jusqu'à sa retraite au village, Alfred Auger, père, a cultivé sa terre; il participait aux affaires paroissiales et municipales; on l'a même élu commissaire d'école et marguillier pour plusieurs années. Il mourut en 1949, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Ses deux seuls survivants sont ses filles Yvonne et Antoinette. On se rappelle que cette dernière est restée longtemps avec son père et qu'elle a été organiste de notre église pendant quatre ans.

## Auger, Edouard

Edouard naquit à The Brook le 9 octobre 1882. Il était le fils de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin. Dernier d'une famille de sept enfants, soit quatre garçons et trois filles, il n'avait que douze ans lorsque son père mourut.

En l'église paroissiale du Sacré-Cœur, il épousait, le 17 janvier 1905, Alma, fille d'Évariste Pilon et d'Alphonsine Beauchamp qui lui donna neuf enfants, soit cinq filles et quatre garçons. Quatre de ses filles furent institutrices.



Édouard Auger

Le couple Auger resta trois ans sur la ferme paternelle dans la troisième concession. Ensuite, il acheta une terre dans la huitième concession.

Edouard aimait rencontrer les gens et jaser avec eux. Il affectionnait les enfants. Très dévot, il ne manquait jamais la communion du premier vendredi du mois bien qu'il restait à la limite de la paroisse et malgré le mauvais temps. Ses derniers moments furent particulièrement empreints d'une manifestation de piété que n'oublieront jamais ses enfants.

C'est le 8 décembre 1958 que mourut Edouard Auger à l'âge de soixante-seize ans et trois mois. Il avait été victime d'un accident à la suite duquel la gangrène exigea qu'on lui coupe une jambe; sa fin survint au moment où l'on avait décidé de lui couper l'autre jambe.

## Auger, Alma

C'est le 12 août 1885, à Clarence-Creek, que naquit Alma, fille d'Évariste Pilon et d'Alphonsine Beauchamp.



Alma Auger

Le mariage d'Alma, béni le 17 janvier 1905, serait le premier à avoir été célébré par M. le curé Raymond à The Brook. Le conjoint était Edouard, fils de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin. Ils eurent neuf enfants, soit cinq filles: Blanche, Irène (M<sup>me</sup> Bruno Charlebois), Béatrice (M<sup>me</sup> René Lefebvre), Alice (M<sup>me</sup> Maurice Jarry) et Aurore (M<sup>me</sup> Ernest Henri), puis quatre fils: Conrad (ancien de l'Université d'Ottawa et époux de Léona Joannisse), Joseph (époux de Gracia Gélinas), Gérald (ancien élève du Juniorat du Sacré-Cœur, sergent dans la police de Montréal et époux de Lucille Brabant) et Gilles (époux de Lina Légère).

Les Auger élevaient des moutons: une voisine, M<sup>me</sup> Drummond (les gens disaient Dro-

maine) Lavigne prenait toute leur laine et la transformait en tissus qu'Alma utilisait pour confectionner les habits des garçons jusqu'à l'âge de douze ans. Elle achetait aussi du carisé (étoffe de coton et de laine) avec lequel elle confectionnait des robes pour ses fillettes. Signalons l'habileté de cette mère de famille qui faisait, sans patrons, toute la coupe des vêtements pour ses enfants.

Alma Auger était une excellente chrétienne. Même par mauvais temps et à jeun depuis la veille au soir, elle se laissait balloter quelque quatre milles en boghei ou en cutter pour venir pratiquement à tous les dimanches matin faire sa communion hebdomadaire en l'église paroissiale.

Après le décès de son époux, elle alla demeurer à Ottawa avec ses enfants, Blanche et Gilles. La mort vint la chercher à son tour le 9 juin 1971; elle était âgée de quatre-vingt-cinq ans et onze mois.

## Auger, Émilien

Né du mariage d'Alfred Auger, fils, et de Marie-Louise, Émilien a vu le jour à Bourget le 27 octobre 1913.

Il fréquenta l'école primaire du village puis continua à l'Université d'Ottawa où il poursuivit ses études en vue de devenir ingénieur civil.

Enrôlé dans le Corps d'aviation Royal Canadien en 1936, il a fait du service outremer durant deux ans. Il fut promu sous-officier breveté (warrant officer) et affecté à North Sydney (N.-É.) puis à Dunnville (Ont.) et à Scudac (N.-B.) avant de traverser l'océan. De retour d'Europe, il obtint son licenciement et revint à Bourget faire le commerce des animaux, avec son père, au début de 1946.



Émilien Auger

Nommé maître de poste au début de 1952, il a occupé ces fonctions en plus de continuer à faire le commerce des animaux jusqu'à sa mort le 17 juin 1968.

Alors qu'il faisait du service dans les Maritimes, il rencontra Edna, fille de William Pellerin et d'Eva Galland, qu'il épousa, à Moncton, le 13 avril 1940. Trois enfants sont nés de ce mariage: un fils et deux filles.

## Auger, Eugène

Eugène naquit à Bourget le 27 juillet 1911. Il est le fils d'Alfred Auger et de Marie-Louise Éthier.



Eugène Auger

Après avoir fréquenté l'école du village, Eugène Auger fit ses études classiques à l'Université d'Ottawa puis ses études médicales à l'Université de Montréal. En mai 1940, il décrochait son doctorat à la faculté de médecine et, en juin suivant, il obtenait sa licence du Collège Médical Canadien. Un mois plus tard, il commençait à exercer sa profession.

Le 14 juillet de la même année, en l'église St-Louis de France, à Montréal, le docteur Auger épousait M<sup>lle</sup> Pauline Henrichon, garde-malade diplômée de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal; une fille, Jocelyne, est née de leur mariage.

D'abord médecin-chirurgien à Vankleek-Hill, le docteur Auger a aussi pratiqué à Fournier pendant quelques années. Dans la suite, il a exercé sa profession à Hawkesbury où il est maintenant retraité.

Sur sa photo, l'on reconnaît le jeune Auger alors qu'il était Bourgetain.

## Ayotte, Joseph

En 1877, à St-Barthélémy (comté de Berthier), naissait à Joseph Ayotte, père, et son épouse, Amélia Bernèche, un fils qu'ils firent baptiser sous le nom de Joseph-Wilfrid.

Après des études en médecine, à l'Université Laval de Québec, il obtint un doctorat. Dans la suite, il pratiqua la médecine générale à divers endroits, entre autres à Bourget, à la fin des années «vingt» et durant une bonne partie des années «trente».

Chez nous, il succéda au docteur Anatole Bohémier, parti étudier en Europe. Dans ce temps-là, le médecin devait être au poste pratiquement nuit et jour, et cela sept jours par semaine. Le territoire desservi s'étendait de Curran jusqu'à Sarsfield et de Clarence-Creek jusqu'à la Nation du Sud.

Malgré les exigences de ses activités professionnelles, le docteur Ayotte a trouvé le temps et moyens de servir notre communauté comme commissaire d'école. Il dénichait même quelques moments pour jouer au tennis.

Le 25 novembre 1902, Joseph Ayotte avait épousé Thérèse, fille d'Adelme Côté et d'Herméline Filiatrault, qui lui donna dix enfants.



Joseph Ayotte

Cet ancien médecin de Bourget, qui est décédé à Ottawa le 17 juin 1943, a été inhumé à Plantagenet.

## Ayotte, Thérèse

Originaire de St-Barthélémy (Québec), Thérèse y est née en 1881; elle était la fille d'Adelme Côté et d'Herméline Filiatrault.

En l'église de sa paroisse natale, le 25 novembre 1902, elle épousait Joseph-Wilfrid, fils



Thérèse Ayotte

de Joseph Ayotte, père, et d'Amélia Bernèche. Leur union donna dix enfants: Louis (époux de Gilberte Vallée), Maurice (époux d'Ubalde Laroche), Jacques (époux de Rose-Mai Charron et ancien maire de Rockland), Marcel (époux de Thérèse Villeneuve), Georges-Étienne (époux d'Anne Fanterazzo), Marguerite (M<sup>me</sup> Adélarde Lajeunesse, en premières noces, et M<sup>me</sup> Fernand Villeneuve, par un deuxième mariage), Jeannine (M<sup>me</sup> Lucien Pettigrew), Madeleine (M<sup>me</sup> Paul Pilon) et Jacqueline (M<sup>me</sup> Robert Lacroix); un garçon est aussi décédé en bas âge.

À Bourget, les Ayotte ont résidé dans une maison de brique qui était située là où se trouve maintenant le 38 Champlain-Nord. Un incendie ayant détruit cette propriété, ils vinrent alors demeurer au 17 Laval-est.

Thérèse Côté-Ayotte était la sœur de M<sup>re</sup> Stéphane Côté, ancien curé de Chelmsford et ardent défenseur des Franco-ontariens à l'époque du Règlement XVII.

Devenue veuve du Dr Joseph Ayotte, le 17 juin 1943, elle même mourut à son tour le 4 août 1956.

## Ayotte, Louis

Louis naquit à St-Léonard d'Aston (Québec) en 1905, du mariage du Dr Joseph Ayotte et de Thérèse Côté. Il fit ses études primaires à St-Bruno de Guigues et à Plantagenet, puis son cours secondaire à ce dernier endroit. S'étant spécialisé en pédagogie, il reçut un Baccalauréat ès Arts de l'Université d'Ottawa en 1952.

À Vankleek-Hill, le 31 juillet 1939, Louis épousa Gilberte, fille d'Octave Vallée et de Flora Campeau qui lui donna deux fils: Gilles, ordonné prêtre à Cornwall, le 21 septembre 1974 est actuellement curé de St-Guillaume de





Louis Ayotte

Martintown: Michel, qui naquit à Fournier-ville, le 24 août 1943, est mort accidentellement en 1962 quand sa voiture fut frappée par un train à Green Valley.

Toujours, Louis et son épouse ont poursuivi parallèlement leurs carrières dans l'enseignement, soit à Fournierville (dix ans), dans le Grand Nord (sept ans) ou à Cornwall, depuis 1953. Tous deux se sont qualifiés en agriculture, en éducation spéciale, en orientation, en arts et musique.

Pour services rendus à la cause de l'éducation catholique et française, ils ont été reçus, à tour de rôle, membre de l'Ordre du Mérite Scolaire Franco-Ontarien, en 1953 et 1962. De même, en 1971 et 1972, ils ont reçu des mentions honorables de leur Fédération régionale n° 21 des écoles secondaires de l'Ontario.

Tout en continuant sa carrière de professeur, Louis servit dans le Corps d'aviation canadien

à titre d'observateur terrestre et fut officiellement nommé observateur en chef en 1953.

Retraité (1970) à Cornwall avec son épouse (1979), Louis est réputé pour être un gros liseur et un ardent joueur de bridge.

Durant la dizaine d'années de résidence de ses parents à Bourget, Louis venait généralement couler la meilleure partie de ses vacances avec eux.

### Bélanger, Anselme (fils)

Le 3 novembre 1889, naissait, à Anselme Bélanger (père) et son épouse, Caroline Bourdeau, un fils qu'ils firent baptiser sous le nom d'Anselme. C'était l'un des premiers paroissiens à recevoir le saint baptême dans la nouvelle église du Sacré-Cœur qui venait de remplacer l'ancienne chapelle.

Issu d'une famille agricole, il a appris tôt le métier de cultivateur et l'a adopté définitivement en vouant toutes ses énergies au succès de son exploitation.

En l'église de The Brook, le 18 avril 1910, il épousait Maria, fille d'Edouard Laroche et de Délia Lussier qui lui a donné six enfants, soit une fille et cinq garçons.

Anselme Bélanger (fils) est décédé, le 10 octobre 1972, à Hull (Québec) et sa dépouille mortelle est revenue reposer au pays des ancêtres, dans notre cimetière paroissial.

### Bélanger, Maria

Né à The Brook, le 28 mai 1893, Maria était la fille d'Edouard Laroche et de Délia Lussier.



Anselme Bélanger et son épouse Maria

Le 18 avril 1910, elle épousait Anselme, fils, issu d'Anselme Bélanger, père, et de Caroline Bourdeau. Signalons qu'il s'agissait de l'un des derniers mariages de The Brook puisque notre localité changeait son nom en celui de Bourget moins de trois mois plus tard.

Le couple Bélanger a donné naissance à six enfants: Cyprienne, Cyprien, Hector, Roland, Julien et Aurélien.

Décédée à Hull (Québec), le 22 décembre 1971, Maria Laroche Bélanger a été inhumée à Bourget.

### Bélanger, Arthur

Le 15 septembre 1906, naît à Bourget, Arthur, troisième des onze enfants de Pierre Bélanger et de Déliana Clermont.



Arthur Bélanger

Arthur a fait un stage à l'école primaire puis il resta bientôt sur la ferme pour aider son père. Il travailla aussi, à temps partiel, à la Forêt Larose, mais il en vint à réaliser son rêve en faisant l'acquisition de la terre paternelle.

En l'église Ste-Anne d'Ottawa, le 17 juin 1944, il prit pour épouse, Eva, fille d'Olivier Éthier et d'Exorée Bussièrès. Ils ont eu cinq enfants, dont le deuxième fils, Marcel, est maintenant propriétaire de la terre paternelle. Ils ont en outre trois petits enfants.

Lors de la vente de leur ferme, Arthur et Eva se sont réservé un morceau de terre où ils se sont bâti une belle maison pour y couler paisiblement leur retraite. Ils se désennuient aussi en cultivant un beau grand jardin.

### Bélanger, Eva

Native de The Brook, Eva y a vu le jour, le 25 juin 1908. Elle était la quatrième d'une famille



Éva Bélanger

de huit enfants dont les parents s'appelaient Olivier Éthier et Exorée Bussières.

Eva fréquenta la petite école du rang puis, vers l'âge de quinze ans, partit travailler dans la grande ville d'Ottawa. Arthur alla l'y rejoindre pour l'épouser en l'église Ste-Anne, le 17 juin 1944. Son époux était fils de Pierre Bélanger et de Délima Clermont. Le Ciel les a bénis en leur envoyant cinq enfants.

Arthur et Eva se sont toujours étroitement aidés, ne lésinant pas pour se partager les tâches et s'appliquant à faire de leur exploitation agricole une entreprise rentable. Au cours des ans, la Société de l'Aide à l'enfance leur a confié la garde de plusieurs enfants.

### Bélanger, Aurélien

Aurélien naquit à Bourget, le 6 mai 1927, du



Aurélien Bélanger

mariage d'Anselme Bélanger (fils) et de Maria Laroche.

Il fit ses études primaires à l'école du village. Ses copains le taquinaient parfois en l'appelant «Monsieur le député» parce que notre représentant du temps à la législature provinciale et grand défenseur des écoles franco-ontariennes, s'appelait lui aussi, Aurélien Bélanger.

Ce fils d'Anselme est à l'emploi de la Monnaie Royale Canadienne, à Ottawa, depuis une quarantaine d'années. Il est à prendre ses dispositions pour bientôt jouir d'une retraite que nous lui souhaitons heureuse.

Le 7 août 1948, Aurélien a épousé M<sup>lle</sup> Reina Berniquez en l'église St-Joseph de Hull. Deux enfants égayent maintenant leur vie: Lise et Michel.

### Bélanger, Benoit

En 1915, naissait à Bourget, un neuvième enfant chez Pierre Bélanger et son épouse Délima Clermont. Malgré des chemins de prin-



Benoit Bélanger et son épouse Lucienne

temps très boueux, ses parents le firent baptiser sous le nom de Benoit, ce même samedi saint là.

Après avoir terminé son primaire à l'école du village, il fit un stage à l'école secondaire de Rockland, mais la grande dépression l'obligea bientôt à faire le tour du pays avec son petit bagage pour finalement se caser à Lachute (Québec).

En 1945, en l'église St-Germain d'Outremont, il unissait sa destinée à celle de Lucienne, fille d'Auguste St-Pierre et de Délima Pilon qui lui donna deux filles: Pierrette et Rachelle.

Benoit a été trente ans magasinier à la Ayers

Limited de Lachute. Il a pris sa retraite en 1970; depuis, il en profite pour voyager et jardiner. Il fait partie de quatre clubs d'âge d'or, dont le Centre Amical où lui et Lucienne sont directeurs. Il consacre ses mardis à visiter le Marché aux puces de Lachute où il est presque toujours assuré de rencontrer des gens de Bourget.

Au 16 de la rue Mady où il demeure, le couple Bélanger mène une vie si agréable qu'elle semble imprégnée d'irréalité.

### Bélanger, Lucienne

Lucienne, fille d'Auguste St-Pierre et de Délima Pilon est native de St-Pascal-Baylon.

À l'église St-Germain d'Outremont, en 1945, elle a échangé les serments du mariage avec Benoit, fils de Pierre Bélanger et de Délima Clermont. Ce couple d'anciens Bourgetains a donné naissance à deux filles: Pierrette, qui est dans l'enseignement à Clarence, et Rachelle, demeurée plus près du foyer paternel, qui est puéricultrice à l'Hôpital Argenteuil. Elle est aussi grand-maman trois fois.

Lucienne partage les agréments d'une retraite bien méritée avec Benoit. Ils reviennent souvent «aux sources» à Bourget pour y revoir parents et amis.

### Bélanger, Denis

Le 8 juin 1950, Bourget s'enrichissait d'un nouveau paroissien. En effet, ce jour-là, Eva Éthier, épouse d'Arthur Bélanger, donnait naissance à un fils qu'on appela Denis.

Dès l'âge de six ans, Denis se dirigea vers l'école Sacré-Cœur du village qu'il fréquenta jusqu'à la fin de la huitième année. Ensuite, il poursuivit ses études de neuvième et dixième



Denis Bélanger

années à l'École Secondaire de Casselman. Au début, Denis se sentait attiré vers l'électronique, mais il alla plutôt suivre un cours en électricité au Collège Algonquin. Il obtint son diplôme avec honneur. Désireux de bien se préparer à gagner sa vie, Denis s'inscrivit aussi à des cours en réfrigération et en coupe de la viande.

Muni de bonnes connaissances en électricité, Denis s'est trouvé un emploi chez Labelle Électrique où il est resté pendant huit ans. Puis, lui et un ami, Serge Lortie, décidèrent d'acquérir leur propre commerce: ils achèteront dont le magasin général de Fernand et Jean-Charles Lortie. Encouragé par son succès dans l'administration de cette entreprise, Denis devint grossiste en 1976.

Bien établi, Denis se sent alors prêt à unir sa vie à celle de Céline Éthier qu'il épouse à Roc-



Céline Bélanger

kland, le 27 octobre 1978. De leur union est née une petite fille qui a nom Isabelle.

Citoyen de Bourget, depuis sa naissance, Denis jouit d'une bonne réputation comme commerçant. Mais les Bourgetains ne sauraient, pour autant, oublier ses talents de musicien qu'il a déjà prouvés comme membre du «1919 Group Association» où il faisait la joie de notre population lors de rencontres paroissiales.

### Bélanger, Céline

Fille de Robert Éthier et d'Alice Paul, Céline est née à Bourget, le 29 avril 1953. Après avoir passé les années de sa tendre enfance dans son milieu familial, Céline débuta en milieu scolaire; elle fréquenta d'abord l'école St-Isidore le Laboureur de Clarence-Creek, pour les deux premières années. Puis, de la troisième à la huitième année, elle alla à l'école Sacré-Cœur de Bourget. Comme c'était la coutume en ce temps-là, elle poursuivit ses études à l'École Secondaire de Casselman où elle termina sa douzième année et obtint un diplôme en commerce.

Après plusieurs années de travail où elle a mis ses connaissances à profit, Céline décida de fonder un foyer en épousant Denis Bélanger, à Rockland, le 27 octobre 1978. De cette heureuse union, naquit une jolie petite fille, Isabelle.

En plus de sa besogne d'épouse et de mère, Céline travaille maintenant à Ottawa, en qualité d'assistante en administration pour un institut privé.

### Bélanger, Edmond

Baptisé à L'Orignal, où il est né le 27 août 1908, Edmond était le fils d'Aldéric Bélanger et de Délia Villemaire.

Aldéric acheta une ferme dans la septième concession alors qu'Edmond n'avait que deux ans. Celui-ci fréquenta donc l'école séparée de la septième concession qui, dans le temps, accueillait une cinquantaine d'élèves. Il abandonna ses études après la quatrième année.

À l'âge de seize ans, comme il y avait un excédent de main-d'œuvre chez Ini, Edmond commença à travailler chez d'autres «habitants». En plus de la nourriture et du coucher, on lui donnait \$1.50 par jour, mais, avec l'arrivée de la grande dépression, son salaire baissait à cinquante cents par jour.

Le 21 octobre 1939, il épousait Annette, fille de Ferdinand Leroux et d'Alexina Pilon qui lui donna trois enfants. L'année de son mariage, il achète une terre de cent arpents à Hammond. Après vingt-neuf ans de travail ardu, il vend son entreprise agricole et achète la maison de



Edmond Bélanger

son beau-père sise au 60-nord de la rue Champlain.

Devenu membre du Club d'Âge d'or, en 1973, il en est conseiller depuis plusieurs années et serait même le doyen du groupe. C'est Edmond qui y détient le «pouvoir des clés». Il est fidèle à ouvrir les portes du local à tous les mardis et jeudis après-midi pour permettre à ses compagnons de jouer aux cartes et au billard. Edmond a aussi été chargé du «mini-golf» durant les trois premières années de son utilisation... mais les jeux de cartes sont restés le passe-temps favori d'Edmond.

### Bélanger, Annette

Ferdinand Leroux et son épouse, Alexina Pilon, se réjouissaient de la naissance d'Annette le 25 septembre 1916. C'est M. le curé Raymond qui la baptisa.



Annette Bélanger

La petite Leroux étudia à la même école qu'Edmond, son futur époux et, comme lui, cessa ses études après la quatrième année pour aider sa mère sur la ferme.

À l'âge de 23 ans, elle quitte donc ses parents pour fonder un foyer avec Edmond, fils d'Aldéric Bélanger et de Délia Villemaire. Le jeune couple s'installe alors sur une terre à Hammond et leur maison est bientôt égayée par trois enfants: Albert, Laurette et Gilles auxquels sont maintenant venus se joindre quatre petits-enfants.

En 1968, le ménage Bélanger prend sa retraite et vient s'établir au village de Bourget. Annette, qui a toujours été traitée comme reine de son foyer, emploie maintenant une bonne partie de ses loisirs à aller, avec Edmond, jouer aux cartes et au billard au local du Club d'âge d'or.

## Bélanger, Gilles

Né à Hammond, le 23 septembre 1950, Gilles a été baptisé en l'église St-Mathieu. Ses parents sont Edmond Bélanger et Annette Leroux.

Il a fréquenté l'école primaire de sa paroisse. Après la huitième année, il s'est inscrit à l'école secondaire André Laurendeau d'Eastview où il a suivi un programme technique pour obtenir, après la douzième année, un diplôme de spécialiste en mécanique d'automobile. Aux temps libres, durant son cours, il a commencé son apprentissage au garage de Sylvio Laroche à Bourget. Il est maintenant à l'emploi du garage Surgenor d'Ottawa depuis une douzaine d'années.

Le 15 juin 1974, Gilles a épousé, en l'église de Bourget, Anne-Marie, fille de Roland Piché



Gilles Bélanger

et d'Annette Leroux. Ils sont les heureux parents de deux enfants, Stéphane et Patrick.

Aussitôt marié, Gilles, qui avait toujours resté chez ses parents, se construisit une maison, en dehors du village, sur la route 138. Les Bélanger sont de fervents quilleurs. L'été, ils font du camping et pêchent la truite.

## Bélanger, Anne-Marie

À Bourget, le 19 août 1954, naissait Anne-Marie, fille de Roland Piché et d'Annette Leroux. Elle fut baptisée à l'église paroissiale.



Anne-Marie Bélanger

Après ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur, elle s'inscrivit au secondaire à Casselman.

En 1973-1974, elle a été à l'emploi de Bowmar Electronic à Ottawa, puis, de 1974 à 1979, elle a travaillé chez Simpson Sears au Centre St-Laurent.

Anne-Marie a uni sa destinée à celle de Gilles, le 15 juin 1974. Leur mariage a été béni en l'église de Bourget. Son époux est fils d'Edmond Bélanger et d'Annette Leroux. Deux enfants sont issus de leur union: Stéphane et Patrick.

Membre du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes depuis 1981, Anne-Marie fait aussi partie du Comité de Bingo; elle est même chef d'une équipe des bénévoles du dimanche.

Quilleuse des plus enthousiastes de la salle de Casselman, elle fait partie d'une ligue dont elle a détenu le championnat pour la plus haute moyenne pendant cinq ans. Elle aime beaucoup le ski de fond, le camping et la pêche pratiqués en famille.

## Bélanger, Raoul

Fils de Pierre Bélanger et de Délina Clermont, Raoul est né à The Brook le 25 mai 1908 et y a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur.

Il a fait son cours primaire à Bourget. Cultivateur d'origine, il s'est lui-même voué aux labeurs de la terre pendant toute sa carrière de travailleur. En outre, il a été employé à la Forêt Larose pendant plus de trente-cinq ans.

En l'église St-Léon-le-Grand de Treadwell, le 31 juillet 1941, il épousait Maria, fille d'Hector Frédette et de Sara Bourbonnais. Quatre enfants sont nés de leur union: trois fils et une fille; celle-ci décéda le jour même de sa naissance, soit le 12 octobre 1950.

Raoul était un membre fidèle de la Ligue du Sacré-Cœur. Il faisait aussi partie du Club



Raoul Bélanger

d'Âge d'Or. C'était un passionné pour les sports et les jeux.

Après une longue maladie, il nous a quittés pour un monde meilleur, le 4 octobre 1977.

## Bélanger, René

Cadet d'une famille de huit enfants, René, fils de Pierre Bélanger et de Délina Clermont, est né en août 1918. Il avait été précédé dans la vie par quatre frères: Arthur, Raoul, Bruno et Benoît, ainsi que trois sœurs: Bernadette, Gabrielle et Rose.

Après ses études à Bourget, il faisait ses débuts sur le marché du travail à titre de postillon. Plus tard, il complètera son cours commercial puis fera des études supérieures en administration, en comptabilité et finances, en gestion d'entreprises, en placements et en informatique.



René Bélanger

En 1938, René émigre à Lachute (Québec). Pendant la durée de la guerre, il occupe le poste de vérificateur de production à Defense Industries Ltée, à Brownsburg. De 1945 à 1947, il s'occupe de l'expédition chez Ayers Ltée à Lachute.

En 1947, avec un groupe de citoyens, il fonde la Caisse Populaire Desjardins Ayers de Lachute, et dès sa fondation, il en est nommé directeur-gérant, poste qu'il a occupé pendant trente-trois ans avec beaucoup de dynamisme et de compétence. À sa retraite, cette caisse possédait un actif de quatorze millions de dollars. Pour services rendus, René a été décoré du Mérite Coopératif par le Conseil Supérieur de la Coopération.

Actif au sein de nombreuses associations bénévoles, il fut vice-président du Service Social Diocésain de la Société St-Jean-Baptiste, trésor-



Marc Bender

rier de la Fédération des Oeuvres de Charité, échevin de la ville de Lachute, etc.

Sportif à ses heures, René est membre du Club de Golf de St-André-est; il fait de la natation et aime la lecture. Il a visité la France, l'Italie, la Suisse, le sud des États-Unis et les Îles Bahamas.

Son mariage à Marie-Reine d'Amour, de Bois-Franc (Québec), date de 1942. Le couple Bélanger a six enfants, soit quatre filles et deux garçons.

### Bender, Marc

À Ste-Foy (Québec) naissait, le 6 octobre 1951, Marc, fils de Desmond Bender et d'Edmée Boisvenue.

Il fit ses études primaires à l'école séparée St-Vincent-de-Paul d'Ottawa; ensuite, il passa par l'Académie La Salle et termina au High School of Commerce.

Marc a épousé, le 18 août 1973, Huguette, fille de Lucien Lavigne et de Claire Côté; ils ont échangé les serments du mariage en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Facteur de profession. Marc habite Bourget depuis 1975. C'est un admirateur de la nature dont les passe-temps préférés sont la photographie et la musique.

Ayant terminé sa huitième année pratique en musique, il joue le piano, la guitare et l'auto-harpe. Il compose des morceaux de piano et s'accompagne à la guitare.

### Bender, Huguette

Fille aînée de Lucien Lavigne et de Claire Gôté. Huguette naquit le 5 novembre 1951 à la maison paternelle dans la septième concession de Bourget.

Ayant complété ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur, elle poursuivit au niveau secondaire à Casselman, après quoi, elle se dirigea vers l'école normale d'Ottawa. Depuis 1971, elle est à l'emploi des écoles séparées d'Ottawa.

En notre église paroissiale, le 18 août 1973, elle épousait Marc, fils de Desmond Bender et d'Edmée Boisvenue. Son conjoint, d'origine québécoise, habitait la capitale nationale depuis environ dix-neuf ans.

En 1975, le jeune couple vint élire domicile sur une parcelle de la terre paternelle à Bourget, où ils vivent depuis.

### Bertrand, Bruno

Né à Curran (Currance, comme disaient les anciens) le 7 octobre 1906, Bruno y a été bap-



Huguette Bender

tisé en l'église St-Luc. Il était fils d'Alphonse Bertrand et de Léa Laffleur.

Ayant fait ses études primaires à Pendleton, il continua au palier secondaire en fréquentant le Collège de Rigaud.

Il débuta sur le marché du travail comme plâtrier, métier qu'il exerça pendant sept ans. Dans la suite, il a été fonctionnaire au sénat canadien pendant dix-sept ans.

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 27 mai 1930, il échangeait les serments du mariage avec Simone, fille de Delphis Labrosse dit Raymond et d'Héloïse Chénier, qui lui donna trois filles.

Bruno, qui a résidé à Bourget de 1937 à 1942, demeure maintenant à Ottawa. Il fait partie de clubs d'âge d'or et aime beaucoup jouer aux cartes.



Bruno Bertrand

## Bertrand, Simone

À The Brook, le 2 novembre 1906, naissait Simone, fille de Delphis Labrosse et d'Héloïse Chénier. Elle a été baptisée en notre église paroissiale du Sacré-Cœur.



Simone Bertrand

Lorsqu'elle eut terminé ses cours primaire et secondaire à Bourget, elle pensionna à la Maison mère des Sœurs Grises de la Croix pour faire son École Modèle où elle obtint un certificat d'enseignante.

Elle a été institutrice pendant quatre ans et a travaillé au poste de commis en publicité au journal Le Droit pendant vingt ans.

À Bourget, le 27 mai 1930, elle acceptait comme époux Bruno, fils d'Alphonse Bertrand et de Léa Lafleur dont elle a eu trois enfants: Huguette (M<sup>me</sup> Henri Deschamps), Jacqueline (M<sup>me</sup> Denis Pagé) et Marthe (M<sup>me</sup> Jean-Guy Pagé).

Simone, qui réside maintenant à Ottawa a demeuré à Bourget de 1906 à 1930 et de 1937 à 1942.

## Bessette, Richard

Fils aîné d'Albert Bessette et d'Alice Pomainville, Richard est né à Limoges le 17 août 1948 et y a été baptisé en l'église St-Viateur. Il a été suivi dans la vie par un frère, Robert et une sœur, Françoise.

En quittant l'école primaire de sa paroisse, il va suivre un cours commercial à l'École Secondaire de Casselman.

Son premier emploi est d'une durée de trois mois à un bureau d'Ottawa de la Banque de la Nouvelle-Écosse, puis, il est employé au Conseil National des Recherches, d'octobre

1967 à juillet 1972; ensuite, il s'engage au bureau de la Compagnie Gulf à Bourget, après quoi, il fait de la comptabilité pour les Assurances Titley d'Ottawa. Enfin, il accède à la Fonction Publique Fédérale en 1975.

En l'église St-Mathieu de Hammond, il épousait, le 14 août 1971, Diane, fille de Lucien Lortie et de Marie-Jeanne Potvin qui lui a donné trois enfants: Chantal (1973), Christian (1975) et Luc (1977).

Quelques jours avant son mariage, soit le premier août 1971, il a fait l'acquisition de l'ancienne demeure de Jean-Guy Thivierge sur la rue Champlain-sud. En août 1982, les Bessette se sont construit une vaste résidence dans la cinquième concession, non loin de la voie ferrée.

De 1972 à 1981, Richard a été pompier volontaire de Bourget. Il a été obligé de résigner son poste de secrétaire de la brigade, suite à une opération pour hernie discale.

Notre concitoyen Bessette est un artisan de talent. Après avoir suivi un cours de rembourage, il le met en pratique comme passe-temps. Il a aussi étudié la mosaïque du bois (appelée «Les Miracles du Bois») et peut à peine répondre à la demande pour ses œuvres.



Richard Bessette

C'est un sportif depuis belle lurette: dès l'âge de quinze ans, il se faisait remarquer comme bon hockeyeur du Club de Limoges. Il lui arrive encore de jouer pour le Club de St-Pascal et surtout parmi les étoiles des «Vieux de la Vieille».

Richard et Diane ont déjà été des quilleurs enthousiastes.

## Bessette, Diane

Fille de Lucien Lortie et de Marie-Jeanne



Diane Bessette

Polvin, tous deux natifs de Bourget, Diane a vu le jour à Hammond le 4 septembre 1949.

Elle a étudié jusqu'à la neuvième année à l'école du Sacré-Cœur de Bourget, puis est allée terminer son cours secondaire à Casselman. Suivirent son pré-universitaire et une année de formation des enseignants à l'Université d'Ottawa.

Engagée d'abord par le Conseil des Écoles Catholiques Romaines de Carleton, elle y a fait de l'enseignement, de septembre 1969 à décembre 1972. Elle est maintenant suppléante-remplaçante pour le Conseil des Écoles Catholiques de Prescott-Russell.

Le 14 août 1971, Diane unissait sa destinée à celle de Richard, fils d'Albert Bessette et d'Alice Pomainville. Leur union a été bénie par la naissance de trois enfants: Chantal, Christian et Luc.

Diane a été l'une des fondatrices du Cercle de Jeunesse Rurale Catholique à Hammond. Elle est membre active du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, depuis 1970; elle en a même été la présidente (1976-1978) et la secrétaire (1980-1983). Elle fait du bénévolat au Centre récréatif depuis 1981, et a été présidente de l'organisation du bingo hebdomadaire en 1978-1979.

Impliquée dans la vie sportive dès son adolescence, elle a joué au ballon-balai et à la balle-molle pour les clubs de Hammond. Elle participe aussi à une ligue de ringuette avec les dames de Hammond. Depuis quelques années, on l'a chargée de la formation des novices du hockey mineur dans le canton de Clarence.

Les passe-temps préférés de Diane sont le macramé, le transfert d'image et la réalisation de tableaux en trois dimensions, mais son activité récréative la plus accaparante consiste à

courir les arènes pour ses activités sportives, celles de son époux et de ses enfants.

Richard et Diane s'empresment toujours de répondre généreusement aux invitations qui leur sont souvent faites pour remplir le rôle de servants de messe.

### Bisson, Emery

De naissance américaine, Emery Bisson vit le jour à St-Regis Falls, dans l'état de New-York, le 17 juillet 1890. Il y fut baptisé en l'église St-Ann.



Emery Bisson

À leur retour au pays, ses parents, Médard (Médore) Bisson et Flavie Lauzon l'amènèrent avec eux à Bourget pour l'y faire naturaliser Canadien.

Le 16 octobre 1917, Emery épousait en l'église St-Joseph de Lemieux, Adèle, fille



Adèle Bisson

d'Anthony Benson et d'Angéline Mondoux. Leur mariage fut hêni par la naissance de cinq enfants: quatre filles et un garçon.

Dès sa transplantation en sol canadien, Emery s'est solidement ancré sur la terre, restant exploitant agricole jusqu'à sa retraite.

À un certain moment, ses «comparoissiens» lui firent preuve de confiance en l'élisant au poste de marguillier.

Emery quittait parents et amis pour l'éternité le 7 août 1968.

### Bisson, Adèle

Le foyer d'Anthony Benson et d'Angélique Mondoux était heureux d'accueillir, le 7 juillet 1892, une jolie petite fille qui reçut le nom d'Adèle sur les fonts baptismaux.

Emery Bisson la prit pour épouse le 16 octobre 1917, en la paroisse St-Joseph de Lemieux. Le marié était fils de Médard Bisson et de Flavie Lauzon. Il amena sa jeune femme à Bourget pour y fonder un foyer qui, avec les années fut égayé par cinq enfants: Germaine (épouse de Joseph Labelle), Simoee (épouse d'Edgar Bellefeuille), Berthe (épouse d'Arcus Labelle), Robert (époux de Laurette Lavigne) et Marie (épouse d'Aurèle Bellefeuille).

Adèle a toujours rempli de façon admirable son rôle de mère de famille et de ménagère. Elle était encore relativement jeune lorsque la mort vint l'enlever à l'affection des siens le 19 novembre 1940.

### Boileau, Alcide

Au creux de l'hiver, soit le 11 février 1913, est né Alcide, fils d'Alphonse Boileau et d'Ernestine Longlin.

Il fit son cours primaire jusqu'à la septième année puis resta sur la ferme pour aider son père. Au bout de quelques années, il prit l'habitude d'aller passer les hivers aux chantiers mais revenait chez ses parents prêter son concours aux travaux des champs durant la saison de culture.

Le 15 juin 1940, Alcide épousait, à l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Léontine, fille d'Olivier Éthier et d'Exorée Bussière. Aux années qui suivirent, ils donnèrent naissance à sept enfants.

Après leur mariage, Alcide devint propriétaire de sa propre exploitation agricole que, par sa collaboration et ses encouragements, Léontine lui aida à mettre en valeur.

Pour s'assurer un revenu d'appoint qui lui aiderait à améliorer les conditions de vie de sa famille, Alcide fut postillon et distribua, pen-



Alcide Boileau

dant deux ans, le courrier sur une route rurale de Bourget.

Ce jeune père de famille mourut malheureusement, après une courte maladie, le 22 novembre 1948.

### Boileau, Léontine

Fille d'Olivier Éthier et d'Exorée Bussière, Léontine vit le jour à Bourget le 2 septembre 1913. Elle fréquenta régulièrement l'école primaire jusqu'à la huitième année.

Pendant les cinq années qui précédèrent son mariage, elle travailla en maison privée mais, après avoir pris mari, elle s'acquitta d'une partie des travaux de la ferme pour assurer le succès de leur exploitation agricole.

Léontine épousa donc Alcide le 15 juin 1940. Son conjoint était fils d'Alphonse Boi-



Léontine Boileau

leau et d'Ernestine Longtin. Le Ciel leur envoya sept enfants dont un couple de jumeaux.

Après la mort prématurée d'Alcide, en 1948, Léontine acheta une maison au village où elle se consacra à bien élever ses enfants en leur assurant une bonne instruction.

Les talents de couturière de cette mère de famille ont été grandement mis à contribution par de nombreuses dames moins bien douées qu'elle en ce domaine.

On se rappellera que M<sup>me</sup> Boileau a déjà été ménagère à temps partiel pour M. le curé Ladouceur.

## Boileau, Alphonse

À The Brook, le 28 septembre 1880, naissait Alphonse, fils d'Eustache Boileau et d'Anna Pilon. On le fit baptiser à Clarence-Creek.



Alphonse Boileau

Il fréquenta l'école primaire tout en faisant l'apprentissage de l'agriculture et, grâce à son application au travail, il devint bientôt un excellent cultivateur.

Marié, le 11 août 1906, à Ernestine, fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, ils eurent onze enfants.

Alphonse a toujours demeuré à Bourget. Il fut marguillier et commissaire d'école. Très soigneux de son entreprise agricole, il la quitta cependant en hiver, pour aller aux chantiers pendant de nombreuses années. Il partait alors avec sa paire de chevaux pour se rendre à Fassett d'où il ne revenait qu'au printemps avec un petit magot qui lui permettait de douilletter un peu son existence et celle des chers siens.

Pendant de nombreuses années, alors que les plus vieux pouvaient faire une partie de la besogne sur sa terre, il a été chef d'équipe dans

notre région pour l'entretien des chemins du comté et du canton. Il conduisait alors une petite niveleuse qui a longtemps été tirée par des chevaux puis, sur la fin, par un tracteur.

À l'âge de 68 ans, il vendit sa ferme à ses deux fils, Jean et Roland pour aller «finir sa vie» au village. Alphonse a toujours été un chrétien pratiquant exemplaire. Même sur semaine et malgré des chemins impraticables, il ne manquait jamais les exercices religieux solennels: cérémonies de la semaine sainte, quarante-heures, rogations, funérailles, etc.

Le plus gros juron que nous l'ayons jamais entendu prononcer était son «patois» favori: «Bâtisse de régiboire!»

Le premier mai 1962, il quittait ce monde pour aller préparer, au Ciel, une place de choix à sa chère Ernestine.

## Boileau, Ernestine

Fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, Ernestine vint au monde à The Brook le 5 mai 1887. Dès qu'elle fut en âge, elle fréquenta la petite école du «Trois».

Adélar, fils de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre, l'épousait le 11 avril 1904. Un enfant, né de ce mariage, n'était plus de ce monde lorsque Ernestine devint veuve.

Le 11 août 1906, elle convolait en deuxième noces avec Alphonse, fils d'Eustache Boileau et d'Anna Pilon. On doit douze enfants à cette union.

Épouse et mère exemplaire, en plus d'accomplir régulièrement la besogne de la maison, Ernestine trouvait le temps d'aider au «train» et de travailler aux champs. L'hiver, elle restait seule avec ses enfants pendant que son mari allait au chantier se faire des revenus d'appoint pour améliorer la situation de sa famille. Les aînés aidaient leur maman à prendre soin des animaux et celle-ci consacrait tous ses moments libres à tricoter pour vêtir chaudement sa maisonnée. Durant la froide saison, elle faisait aussi quelques couvre-pieds.

L'été, en plus de la routine de sa besogne quotidienne, elle semait et entretenait un grand jardin, puis faisait des conserves, confitures et marinades de toutes sortes.

Une fois, elle avait passé toute la journée à «pitcher» (lancer) des gerbes de grain pour la rentrée de la récolte, quand les «sauvages» décidèrent de lui livrer, en soirée, une poupomme un peu en avant de son temps. Si Ernestine n'a pas reçu les «sauvages» de la même manière que Madeleine de Verchères, elle n'en a pas moins droit à toute notre admiration.

Les dernières années de sa vie, elle s'est plu à lire la vie de nombreux saints. Nul doute



Ernestine Boileau

qu'elle est arrivée en plein pays de connaissances lorsqu'elle fit son entrée au paradis, le 14 février 1972, à l'âge de 84 ans.

Il y a déjà plusieurs années qu'Ernestine est morte, et maintes gens lui gardent encore beaucoup de reconnaissance de ce qu'elle ne s'est pas contentée d'avoir plusieurs enfants, mais que, comme sage-femme, elle a même aidé de nombreuses parentes et voisines à avoir leurs bébés.

## Boileau, Denis

Né à Bourget, le 7 juillet 1949, Denis est le fils de Jean Boileau et de Viola Boudreau.

Au gré des circonstances, il fit ses études primaires successivement aux écoles du «Trois», de Curran et de St-Pascal, puis son cours secondaire à Plantagenet.



Denis Boileau



Le 19 mai 1973, Denis se liait pour la vie à Pierrette, fille d'Albert Marcil et d'Eva Martel. Le Ciel ne leur a pas encore accordé la joie d'avoir des enfants.

Depuis 1973, Denis est à l'emploi de la Fonction publique du Canada. Avec son épouse, il réside présentement à Gloucester (Ontario).

Naguère, il a été très sportif, aimant surtout le ballon-balai, le badminton et le ballon-volant.

Denis a déjà été membre du comité du Centre récréatif de Bourget et s'occupa particulièrement d'en organiser l'inauguration en 1976.

## Boileau, Pierrette

C'est le 4 septembre 1949 qu'est née Pierrette, fille d'Albert Marcil et d'Eva Martel. À sa naissance, elle était accompagnée d'une sœur jumelle: Huguette.



Pierrette Boileau

Ayant fait ses études primaires à Bourget, elle se dirigea à l'École secondaire de Casselman où elle compléta son cours commercial.

En 1970, elle prit de l'emploi dans une institution financière où elle travaille encore.

Le mariage de Pierrette à Denis fut béni en l'église du Sacré-Cœur de Bourget le 19 mai 1973. Son époux est le fils de Jean Boileau et de Viola Boudreau. Le jeune couple réside maintenant à Gloucester où il espère que la Providence lui fera un jour la faveur d'envoyer la cigogne.

Alors qu'elle résidait à Bourget, Pierrette était membre du Centre récréatif et faisait partie de plusieurs clubs sportifs.

Elle a souvent prêté le concours de sa voix pour rehausser des cérémonies de mariage et elle continue encore à se joindre à notre chorale quand les circonstances le lui permettent.

## Boileau, Eustache

À Clarence-Creek, le 29 mai 1852, naissait Eustache, fils de Jacques Boileau et d'Élise Paquet.

Il épousait en l'église Ste-Félicité, le 6 juillet 1874, Anna, fille de Pierre Pilon et de Célânise Viau qui lui donna quatre enfants, soit Alphonse (qui a toujours demeuré à Bourget), Lina, Edwidge (M<sup>me</sup> Maxime Lavoie) et un garçon décédé en bas âge. Il restait alors dans la septième concession sur la ferme qui a longtemps été occupée, dans la suite, par la famille Edonard Auger. Son épouse, Anna, qui était née en 1851, le laissa veuf en 1880.

Le 8 septembre 1884, Eustache épousait, en secondes noces, Azilda, fille de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre. Ils reçurent la bénédiction nuptiale en l'église de Clarence-Creek. Ce deuxième mariage donna huit enfants. Après avoir vécu encore quelque temps dans la septième concession, les Boileau; déménagèrent dans la troisième où Azilda qui était née en 1864, mourut en 1902.

À l'âge de cinquante-deux ans, Eustache décida de fonder un nouveau foyer. Il prit alors comme troisième femme Régina, fille d'Alphonse Roy et de Rose-Anna Longtin. Leur mariage fut célébré le premier août 1904 à The Brook; il en est issu dix enfants: Alice, Roméo, Jacques, Diane, Réginald, Roger, Gracia, Blanche, Juliette et Gertrude. Après être resté un certain temps à Bourget, la famille Boileau émigra à Rockland. Née le 2 juin 1882, Régina décéda, à Ottawa, le 4 mai 1954.



Eustache Boileau

Ayant fait le bonheur de trois conjointes et donné le jour à vingt-deux enfants, Eustache alla jouir de la récompense méritée par sa mission accomplie, le 6 mai 1924. Il décéda à Rockland, âgé de soixante-douze ans, et fut inhumé à Bourget.

## Boileau, Azilda

Fille de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre, Azilda naquit en 1864.



Azilda Boileau

En l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, elle épousait, le 8 septembre 1884, Eustache, fils de Jacques Boileau et d'Élise Paquet. Son conjoint était veuf d'Anna Pilon.

Azilda donna le jour à huit enfants: Joseph (qui est toujours resté à Bourget), Stanislas, Eustache (fils), Mathias, Herménégilde, Dora (épouse de Mathias Chénier), Florida et Rose-Anna.

Eustache et Azilda ont élevé leur famille, d'abord dans la septième concession, puis dans la troisième.

La deuxième épouse d'Eustache Boileau est décédée en 1902 et a été inhumée à Bourget.

## Boileau, Joseph

Joseph, un «Brookois» et Bourgetain de toujours, vint au monde le 24 janvier 1889. Il fut baptisé dans l'ancienne chapelle, la première église n'ayant été ouverte au culte que le 24 octobre suivant. Il était le fils d'Eustache Boileau, père, et d'Azilda Sicard.

Le 17 janvier 1910, il épousait Marie-Louise, fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvieu. La cérémonie nuptiale se déroula dans



Joseph Boileau

l'église du Sacré-Cœur de The Brook quelques mois à peine avant que «Le Brook» devienne Bourget.

Ce mariage a été béni par la naissance de neuf enfants: sept filles et deux garçons.

Jos Boileau a été à l'emploi de la Cie des chemins de fer Pacifique Canadien pendant quarante-quatre ans. Il prit sa retraite en 1954.

Il décédait le deux septembre 1980, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, dont soixante-dix de vie conjugale.

### Boileau, Marie-Louise

Le premier juin 1889, Marie-Louise naissait et s'installait de façon permanente à The Brook puisqu'elle y a toujours vécu, même quand l'endroit prit le nom de Bourget, une vingtaine



Marie-Louise Boileau

d'années plus tard. Ses parents étaient Napoléon Longtin, père et Sophie Potvin.

Le mariage de cette «Brookoise» qui, quelques mois plus tard deviendrait Bourgetaine, fut célébré le 17 janvier 1910. L'heureux marié était Joseph, fils d'Eustache Boileau, père, et d'Azilda Sicard. Leur vie à deux dura soixante-dix ans; aussi, faut-il dire que leurs noces d'argent, d'or et de diamant ainsi que leur soixante-dixième anniversaire d'épousailles furent fêtés très dignement par parents et amis.

Au cours de leur vie conjugale, ils firent baptiser neuf petits Boileau, soit sept filles et deux garçons.

Lorsque jeune fille, Marie-Louise fut employée à l'usine d'embouteillage d'eaux gazeuses «Russell Lithia» de The Brook. Puis, une fois mariée, elle se consacra entièrement à son rôle de ménagère en faveur de sa maison-née sans cesse croissante.

Marie-Louise survécut dix mois à son époux, décédant à l'âge de quatre-vingt-douze ans, le 16 juillet 1981.

### Boileau, Roland

Né le 24 juillet 1924, sous le pastorat de M. le curé Raymond qui le baptisa. Roland était fils d'Alphonse Boileau et d'Ernestine Longtin.

Après ses études primaires à l'école de la troisième concession. Roland suivit un cours moyen d'Agriculture à l'Institut agricole d'Oka.

Revenu sur la terre paternelle, il désira une compagne. Ayant en vain scruté toute la périphérie des comtés unis pour y trouver la dulcinée désirée, un beau jour il baissa la vue sur un horizon moins éloigné et s'aperçut que la perle convoitée se trouvait à portée de main, sur les bords du Brook, au coin de la troisième concession. Le dénouement se déroula rapidement aux balustrades de l'église du Sacré-Cœur de Bourget où Roland échangea les serments du mariage avec Yvette, fille de Patrick Schnupp et d'Alice Joanisse, un certain 22 mai 1948. Au cours des années qui suivirent, ce coup de foudre eut pour résultats treize petits Boileau.

Malgré tous les soucis que lui occasionnaient l'exploitation d'une importante ferme et l'éducation d'une nombreuse famille, Roland trouva le temps de suivre un cours de personnalité de l'Université d'Ottawa et deux cours de recyclage en agriculture à Plantagenet.

En 1945, on le chargeait du secrétariat du Cercle agricole de sa paroisse et, en 1952, il était désigné au poste de président de la Coopérative laitière de Bourget.

Ayant vendu son exploitation agricole en 1976, Roland occupe sa retraite à divers passe-



Roland Boileau

temps dont quelques-uns se ressentent de son passé d'agriculteur.

### Boileau, Yvette

Pressée comme elle l'a toujours été. Yvette a dû faire son entrée dans le monde en grande vitesse le 25 février 1929. Elle était fille de Patrick Schnupp et d'Alice Joanisse. C'est M. le curé Calixte Landry de Bourget qui l'a baptisée.

Elle a d'abord fréquenté l'école primaire du «Trois» puis a continué à celle du village où elle a complété sa dixième année. Durant les mois d'hiver, elle pensionnait au village chez madame Joseph Richer, veuve qui restait dans la maison occupée aujourd'hui par Robert Di-caire sur la rue Laval-est.

Le 22 mai 1949, elle se présentait à l'autel avec un certain Roland, fier de sa conquête;



Yvette Boileau

celui-ci était fils d'Alphonse Boileau et d'Ernestine Longtin. Treize enfants résultèrent de ce mariage.

Sitôt la noce finie, le jeune couple se mit au travail. Aux premières années de leur vie à deux, soir et matin, Yvette aidait au «train». Il lui fallut rapidement s'entraîner à faire de grosses popotes, surtout au temps des battages et de l'ensilage. L'été et l'automne étaient accaparés par le jardinage et les marinades. Avant chaque hiver, elle présidait à l'abattage d'une centaine de volailles qu'il fallait plumer, échicoter et vider avant de les congeler.

Son grand agrément a toujours été et est encore de recevoir de la visite, parents et amis, aussi de jouer aux cartes.

Pour Yvette, la retraite n'a pas apporté un arrêt d'activités. Elle est restée diligente comme avant; en plus, elle garde, à l'occasion, ses petits enfants; elle aime faire du ski de fond en hiver et de la natation en été. Bravo, petite grand-mère!

## Boileau, Yvon

Parti du néant pour arriver à terme le 4 mars 1946, Yvon fut baptisé le 24 du même mois à l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Ses père et mère étaient Alcide Boileau et Léontine Éthier.



Yvon Boileau

Suite à ses études primaires faites à Bourget, il va au Petit Séminaire d'Ottawa qu'il ne quitte qu'après avoir complété sa douzième année. Il s'inscrit ensuite au Collège Commercial Lafortune d'Ottawa où il complète un cours commercial incluant sténo-dactylo (1965-1966).

D'août à octobre 1966, il travaille au secrétariat de l'Université d'Ottawa, puis d'octobre 1966 à octobre 1971 on le trouve à l'emploi de

C.P. Rail avec bureaux sur la rue Industrial dans la capitale nationale.

Le 12 octobre 1971, il devient fonctionnaire à la Commission canadienne des transports pour qui il est présentement administrateur de programme aux Terrasses de la Chaudière à Hull.

Yvon, qui n'était pas insensible aux charmes de la «Belle Hélène» réussit à se faire agréer pour la conduire à l'autel le 23 mai 1970. La jeune madame Boileau est fille de Roland Piché et d'Annette Leroux. Ils sont maintenant les heureux parents de deux gentilles fillettes: Chantal et France.

Les sports favoris d'Yvon sont le ski, le camping, la pêche et le badminton. Il est propriétaire de tout un chalet roulant. Des cours ont contribué à le rendre très souple sur les pistes de danse. Il fait du bénévolat aux soirées de Bingo.

En bon citoyen, Yvon fait sa part pour économiser l'énergie. Non seulement il chauffe au bois, mais il exploite même son propre chantier pour abattre, scier et fendre son bois de poêle.

## Boileau, Hélène

Hélène, l'aînée des filles de Roland Piché et d'Annette Leroux, naît le 15 octobre 1949 dans la deuxième concession de Bourget.

Elle fait ses quatre premières années de cours primaire à l'école du «Trois» puis s'en vient au village pour continuer ses études jusqu'à la dixième année. Les autobus scolaires lui font ensuite prendre la direction de l'école secondaire de Plantagenet, en 1966, et elle y termine en décrochant son diplôme de douzième en 1968.

Dès le mois d'août suivant, Hélène entre à l'emploi de la chaîne de magasins Woolworth à Ottawa et y travaille à titre de commis et de caissière. Puis, de 1971 à 1973, elle se retrouve à temps partiel au bureau de poste local dont M<sup>me</sup> Edna Auger a la charge.

En cours de route, Hélène a prononcé un «oui» solennel qui l'a liée pour toujours à un certain Yvon, fils d'Alcide Boileau et de Léontine Éthier qui lui a donné deux fillettes.

Hélène est vraiment reine d'un agréable foyer où elle se fait remarquer par ses talents de cordon-bleu.

Au chapitre des loisirs, un cours de danse en a fait une excellente partenaire pour Yvon. Elle a aussi suivi des cours de couture, d'arrangements floraux, de danse-exercice, de fabrication d'abat-jour en papier de riz et autres. Elle a même appris la dactylo en 1982. Elle compte à son crédit plusieurs années de bénévolat aux soirées de Bingo qui fournissent leurs princi-



Hélène Boileau

pales ressources à certains organismes bourgeois.

Hélène est chef d'une équipe pour les réceptions qu'offrent après les funérailles les familles éprouvées par un deuil. Elle est aussi chargée de la «trésorerie» du cercle local de l'Union culturelle des Franco-ontariens.

Les sports favoris d'Hélène sont le ski, le volleyball, le badminton et le camping. Dans ses moments libres, elle dévore des livres, ce qui la motive pour se dévouer en faveur de la bibliothèque.

## Bonhomme, Charles Dalvida

Charles Dalvida est né à Papineauville (Québec), le 2 mai 1891, du mariage d'Hégézype Bonhomme et d'Élise Lalonde. Le 8 juillet 1907, il épousait, à The Brook, Mérida, fille de



Charles Dalvida Bonhomme

François Lortie et de Zoé Leduc. Ils eurent sept enfants, soit deux fils et cinq filles.

Après des séjours à Buckingham (Québec) en 1907, et à Clarence-Creek (1910) où il tint une écurie de louage (livery), pendant quelques années, Charles-Dalvida fut marchand à St-Pascal, puis vint s'établir à Bourget en 1928: il y fit la vente d'assurance-vie tout en exploitant un taxi-autobus.

Il fut conseiller du village et joua un rôle important lors de la construction d'un nouvel aqueduc pour remplacer celui de M. Évangéliste Potvin. D'ailleurs, on se rappelle encore la passionnante campagne de propagande qui se fit à ce sujet. Les gens du village étaient partagés en deux camps et débordaient la salle paroissiale lors d'assemblées tumultueuses qui aboutirent à la construction d'un nouveau système de distribution d'eau potable, après la victoire de l'équipe formée par Dalvida Bonhomme, Joseph Morin, Napoléon Laroche et Pascal Guindon.

Davilda pratiqua, entre autres, le métier d'encanteur. En outre, il était membre de la chorale paroissiale et plusieurs des nôtres se rappellent encore avec quelle puissante voix il entonnait le «Minuit Chrétien» traditionnel.

Décédé à Ottawa, le 20 janvier 1960, Charles Dalvida fut inhumé au cimetière de Papineauville.

## Bonhomme, MÉRIZA

C'est à The Brook, le 28 décembre 1883, que naquit MÉRIZA, fille de François Lortie et de Zoé Leduc. Elle fut baptisée le lendemain à Clarence-Creek.

En l'église du Sacré-Cœur de sa paroisse natale, elle épousait, le 8 juillet 1907, Charles-Dalvida, fils d'Hégézye Bonhomme et d'Élise



MÉRIZA Bonhomme

Lalonde. (Dans les copies de registres dont nous disposons, on écrit Delvida et Egésippe).

La providence a béni leur mariage par la naissance de sept enfants, soit deux garçons (Rhéal et Roland) puis cinq filles (Marie, Flore, Marguerite, Darquise et Madeleine).

Femme paisible, MÉRIZA a accompagné et secondé son mari partout dans ses pérégrinations en veillant avec soin à l'éducation de ses enfants.

Elle survécut deux ans à son époux et mourut le 11 juin 1962. Comme Charles-Dalvida, elle a été inhumée à Papineauville.

## Bonhomme, Jean

L'unique fils de Roland Bonhomme et d'Aline Boileau est né le 14 février 1936 à Ottawa. Depuis sa tendre jeunesse et jusqu'à la fin de ses études secondaires, il se retrouvait souvent, surtout durant les «grandes vacances», chez ses grands-parents maternels, dans la famille Alphonse Boileau.



Jean Bonhomme

Très tôt, en «faisant les commissions» avec son grand-père ou ses oncles, il connut plusieurs membres des familles Arthur Lalonde, Zénon Tassé, Albert Lortie et Moïse Gendron. En «menant le lait» à la fromagerie du village, en plus de faire des contacts avec la gent commerciale, il se familiarisa avec beaucoup de cultivateurs de la paroisse et leurs jeunes. Il fut donc vite identifié comme étant le «fils de Roland et d'Aline».

Dans ce temps-là, il développa, sous la surveillance de son oncle Gilles Boileau, un goût vif pour la chasse et la pêche. Durant une certaine période, il était rare de les voir l'un sans l'autre.

En 1961, suite à des études en droit, Jean Bonhomme entreprit de faire carrière en tant

que ténor à l'opéra. Il étudia tout d'abord avec le ténor Raoul Jobin à Montréal et, après un séjour à la Faculté de musique de l'Université de Toronto, il passait en Angleterre, en 1964, pour se joindre à la compagnie du Sadler's Wells Opera. En 1965, il se joignait au Royal Opera House (Covent Garden) de Londres où jusqu'en 1976, il chanta une variété de premiers rôles dans plus de cent spectacles.

Il fut également invité à chanter en Hollande, France, Italie, Hongrie et Afrique du Sud; dans plusieurs villes des États-Unis: Los Angeles, New-York, Pittsburg et Houston; aussi au Canada: à Montréal, Québec, Ottawa, Winnipeg, Edmonton, Calgary et Vancouver.

En 1977, pour des raisons personnelles, Jean décidait de mettre un terme à sa carrière.

À plus d'une occasion, la voix de ce descendant d'une famille-souche de notre paroisse a fait retentir la voûte de l'église de Bourget. Au fait, en 1947, Jean fit ses débuts en l'église du Sacré-Cœur, lors de la célébration du cinquantième anniversaire de mariage de Napoléon et de Marie-Louise Longtin.

Marié à Judy Wigmore, en 1961, Jean lui doit la double paternité de Stéphanie et de Julie.

La photo qui illustre cette biographie est celle de Jean Bonhomme jouant le rôle de l'empereur dans l'opéra «Die Frau ohne Schatten» de Richard Strauss.

## Bonhomme, J. Roland

J. Roland naquit à Plaisance (Québec), le 24 juin 1909. Il était le fils cadet de Charles-Dalvida Bonhomme et de MÉRIZA Lortie. Roland demeura à Bourget durant la période de séjour de la famille Bonhomme dans notre paroisse, soit de 1928 à 1931.



J. Roland Bonhomme

C'est d'ailleurs durant ce séjour qu'il fit la connaissance d'Aline, fille d'Alphonse Boileau et d'Ernestine Longtin. Il devait en résulter ultimement leur mariage qui fut célébré à Ottawa le 25 mai 1935. De cette union naquirent deux enfants, un fils Jean et une fille Lise.

Après avoir vaqué à quelques emplois divers, Roland Bonhomme fut embauché par la Compagnie H. J. Heinz, en 1934, à titre de représentant, dont il remplira les fonctions pendant trente-neuf ans, soit jusqu'en 1973. Bourget fit partie de son territoire de vente pendant nombre d'années.

Suite au décès de son épouse, Roland, qui appartenait alors à la paroisse St-Pie X, convoitait en secondes noces avec Gertrude Bisson de la paroisse Notre-Dame d'Ottawa. Leur mariage fut béni le 4 octobre 1958.

À la suite d'une longue maladie, Roland Bonhomme décédait le 13 février 1983.

## Bonhomme, Aline

L'aînée des enfants d'Alphonse Boileau et d'Ernestine Longtin naquit le 17 septembre 1908 à The Brook. Ils lui donnèrent le nom d'Aline. Elle demeura chez ses parents jusque vers l'âge de dix-huit ans, alors que lui fut donné l'opportunité d'un travail à la ville, ce qui l'achemina vers Ottawa.

Déjà, elle avait rencontré Roland et, le 25 mai 1935 en l'église Sainte-Anne d'Ottawa, elle prenait pour époux ce fils cadet de Dalvida Bonhomme et de Mérisa Lortie.

De leur union, naissaient deux enfants: un fils, Jean et une fille, Lise. Celle-ci ne cesse de «zéler» dans une carrière d'enseignante au niveau primaire qui s'étale sur au-delà de vingt-cinq ans. Jean devait éventuellement briller



Aline Bonhomme

comme ténor d'opéra, sur la scène lyrique internationale, de 1963 à 1977.

Aline Boileau-Bonhomme n'a malheureusement pas été témoin du succès de ses enfants car elle s'est éteinte le 19 janvier 1957.

## Boudreau, Emery

Fils d'Aldéric Boudreau et d'Octavie Houle. Emery est né le 23 avril 1890 et a été baptisé à l'église de Plantagenet.



Emery Boudreau

Son stage sur les bancs de l'école fut plutôt court, comme c'était la coutume pour la plupart des garçons dans son temps.

Le 19 juin 1916, l'église du Sacré-Cœur de Bourget l'accueillait pour la bénédiction de son mariage avec Julie, fille d'Arthur Gagné, père, et d'Alexina Lalonde. Ils ont eu onze enfants.

Sa première épouse décédait en 1956, et Emery convoitait en deuxièmes noces, en 1962, avec une amie d'enfance, Dora Montreuil de Cornwall. Celle-ci mourait en 1964 et «Timéry», comme l'appelaient ses amis, prit femme pour la troisième fois. Cette dernière épouse était Alexina Côté d'Orléans: née Lavictoire, elle était originaire de Clarence-Creek. Cette dame vit encore à la Résidence St-Louis d'Orléans où elle a atteint l'âge respectable de quatre-vingt-onze ans.

Emery a toujours demeuré à Bourget où il a été cultivateur pendant quarante-sept ans. La malchance, à un certain temps, s'est acharnée sur lui. Ainsi, il avait reconstruit ses bâtiments détruits par le feu lorsque, deux ans plus tard, un gros coup de vent les écrasa en un moment; l'année suivante, une grange qu'il possédait dans la première concession subit le même sort.

Pour s'assurer un supplément de revenus et donner plus de confort à sa nombreuse famille, Emery exerça des métiers d'à côté. Ainsi, nombreux sont ceux qui lui doivent leur approvisionnement en eau potable alors qu'après avoir fait office de sourcier, avec une fourche de coudrier, il leur a foré des puits à bons rendements. Il a aussi été colporteur de poissons en hiver pendant un quart de siècle.

Les contribuables de l'école du «Trois» l'ont élu commissaire pour plusieurs termes. Le conseil municipal du canton de Clarence lui a aussi, pendant longtemps, confié l'arbitrage des problèmes de clôtures et de fossés de ses contribuables agriculteurs.

Disons encore que «Timéry» a été violoneux dans son temps mais, depuis le 6 octobre 1973, date de son décès à l'âge de quatre-vingt trois ans, c'est la musique céleste qui doit l'intéresser.

## Boudreau, Julie

Arthur Gagné, père, et son épouse Alexina Lalonde firent baptiser leur petite Julie, née le 9 septembre 1894, dans l'église de Bourget.

La bambine fréquenta l'école de la troisième concession et s'initia aux travaux de la maison sous la direction de sa mère. Elle était déjà qualifiée pour faire une excellente maîtresse de maison lorsque Emery l'épousa le 19 juin 1916, en l'église du Sacré-Cœur. Le marié était fils d'Aldéric Boudreau et d'Octavie Houle. Avec les années, il leur fallut trouver onze paires de parrain et marraine pour les baptêmes de leur progéniture.

Femme courageuse, Julie seconda toujours son époux aux heureux jours comme aux heures d'épreuve. Hélas, la maladie visitait leur famille plus souvent qu'à son tour.



Julie Boudreau

Ses talents de bonne couturière lui permettaient de faire des merveilles pour bien vêtir sa maisonnée. Maman Boudreau possédait aussi une belle voix. Souvent, elle s'accompagnait à l'harmonium pour agrémenter les soirées de sa famille.

Arrivée au village avec son époux, en 1954, pour y jouir d'une longue et paisible retraite bien méritée, la Providence déjouait leurs projets en mettant fin à ses jours le 29 septembre 1956; elle n'avait que 62 ans.

## Boudreau, Guy Gustave

Quatrième enfant et troisième fils de Joseph Hector Boudreau et de Joséphine Chénier, Guy Gustave est né à Bourget le 19 septembre 1916. Il avait cinq ans lorsque sa famille alla demeurer à Ottawa.



Guy Gustave Boudreau

Il a fait ses études primaires à l'école Guigues et ses secondaires à l'académie de Lasalle dirigée par les Frères des Écoles Chrétiennes.

Après avoir complété son cours d'officier au Collège Militaire de Brockville, il fut envoyé outre-mer, en 1943, à titre de Lieutenant avec le Régiment de Maisonneuve.

Le 10 juin 1939, Guy Gustave avait épousé, en l'église Saint-Charles d'Ottawa, Lucille, fille d'Óvila Vézina et de Dora Grecco, de qui il eut deux fils: Richard et Pierre.

Revenu d'Europe en 1946, il prit sa retraite des Forces Armées avec le rang de major. Il s'associa alors avec son père pour exploiter le bureau d'assurances Boudreau à Vanier. Aujourd'hui, semi-retraité, il a laissé la charge de cette entreprise à son fils Richard.

Encore passablement actif, Gny Gustave travailla à temps partiel comme juge de la Cour de revision des évaluations foncières d'Ontario.

Membre du quatrième degré des Chevaliers de Colomb, il en a été un Fidèle Navigateur.

Il reste toujours attaché à son village natal de Bourget où une grande partie des membres de sa famille ont vécu et où plusieurs reposent déjà dans notre cimetière.

## Boudreau, Joseph Hector

Né à Rigaud (Québec) le 3 juin 1886, Joseph Hector était le fils aîné d'Alphonse Boudreau et d'Évelina Villeneuve. En 1902, il vint demeurer avec ses parents qui avaient ouvert un magasin général à Bourget.

Après avoir fait ses études secondaires au High School de Plantagenet et à l'École Modèle, il enseigna la classe pendant quelques années puis s'associa avec son père pour exploiter leur magasin.

Le 24 octobre 1910, il échangeait les promesses du mariage, en l'église Sacré-Cœur de Bourget, avec Joséphine, fille de Stanislas Chénier et de Céline Sauvé, qui lui donna neuf enfants dont six sont nés à Bourget et trois à Ottawa.

Joseph Hector commença à vendre de l'assurance vers 1918: il ouvrit même un bureau d'assurances générales à Ottawa, entreprise qui a connu le succès et qui s'est continuée de père en fils: elle est présentement administrée par Richard Boudreau, petit-fils du fondateur.

La famille Boudreau vint s'établir à Ottawa en août 1921. Dans la suite, Joseph Hector fut payeur du Régiment de Hull pendant deux générations, et il devint major dans l'armée canadienne. Il a été membre de plusieurs associa-



Joseph Hector Boudreau

tions dont la Commanderie Dollard de l'Ordre de Jacques Cartier, le Club Richelieu dont il fut gouverneur de district, les Chevaliers de Colomb et la Société St-Jean-Baptiste.

Après une vie bien remplie, il est décédé le 26 mai 1957: sa dépouille mortelle repose dans notre cimetière.

## Boudreau, Joséphine

Fille de Stanislas Chénier (fromagier) et de Céline Sauvé, Joséphine est née en notre patelin le 22 septembre 1885. Ses parents, tous deux originaires de St-Hermas, comté de Deux Montagnes (Québec), étaient venus s'établir à The Brook peu après leur mariage.



Joséphine Boudreau

Joséphine enseigna à l'école du «Trois» de 1903 à 1910. En notre église paroissiale, elle épousa Joseph Hector le 24 octobre 1910, l'année même où The Brook devint Bourget. Son conjoint était le fils d'Alphonse Boudreau et d'Évelina Villeneuve. Ils eurent neuf enfants.

Elle mourut à Hull, le 14 novembre 1969 à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Avec son époux, elle repose maintenant dans la terre chère de notre cimetière où déjà deux de leurs fils sont venus les rejoindre: Robert l'aîné, et Bernard le cadet.

## Boudreau, J. Robert

J. Robert est né à Bourget le 24 janvier 1912. Il était le fils aîné de Joseph-Hector Boudreau et de Joséphine Chénier.

Il avait commencé ses études primaires à l'école du village de Bourget lorsque ses parents déménagèrent à Ottawa en 1921. Là il fréquenta d'abord l'école Guigues puis, en-



J. Robert Boudreau

suite, l'Académie de Lasalle. Après avoir fait un cours en comptabilité, il obtint son certificat d'A.P.A. (Accredited Public Accountant) tout en travaillant à la Banque Canadienne Nationale. De là, il fut employé au bureau de François G. Ardouin, C. A. au 18 de la rue Rideau, puis finalement s'associa à la firme de comptables Massé, Vien et Cie. en 1940; il y resta trente-et-un ans.

Hull l'accueillit comme citoyen après son mariage avec Pauline Le Duc, qui restait déjà en cette ville. De leur union est née une fille, Marthe, qui a épousé le D<sup>r</sup> Michel Pagé de Québec. Le jeune couple demeure à Charlesbourg (Québec) où il est entouré de ses quatre enfants: Brigitte, Marie, Charles et Madeleine.

Robert a été très actif dans diverses sphères de la société: Chevalier de Colomb (quatrième degré), il fut Fidèle Scribe de l'Assemblée Alexandre Vachon; président de la Chambre



Omer Boudreau

de Commerce Junior de Hull; président du Club Lion; président de la Ligue de balle molle «Commerciale»; président de la Ligue de hockey mineur «Renaissance»; enfin, membre du «Hull Volant».

Après une vie vouée aux siens et à sa communauté, une longue maladie le conduisit à Irépas le 22 avril 1971. Il repose maintenant dans le cimetière de Bourget parmi les autres défunts de sa famille.

## Boudreau, Omer

Omer Boudreau, fils d'Alphonse Boudreau, marchand général, et d'Évelina Villeneuve, est né à Wendover, Ontario, le 25 juin 1897. Il avait six ans quand sa famille déménagea à Bourget. Les parents d'Omer eurent douze enfants dont plusieurs sont morts en bas âge. Omer était le plus jeune fils de la famille. Il fit ses études primaires à Bourget, fréquenta ensuite le Juniorat des Oblats à Ottawa de 1912 à 1916, puis l'Université d'Ottawa de 1916 à 1918. Par la suite, il enseigna à Chelmsford et Casselman et travailla quelques mois au magasin paternel.

En 1922, il vint s'installer à Montréal. Il fut commis à l'Hôtel Alberta durant quelques mois puis commença à enseigner en mai 1923. Il obtint son Diplôme Supérieur de Pédagogie de l'Université de Montréal en 1927. Le 12 mai 1927, il épousa Lucieune Gauthier, elle-même institutrice. Ils eurent quatre enfants. Lucienne, épouse d'Omer, mourut le 30 juin 1936, à l'âge de 33 ans. Jean-Claude, leur fils aîné, mourut après une longue maladie, le 4 août 1938, à l'âge de 8 ans. Omer épousa, en secondes noces, Jeanne Gauthier, sœur de sa première épouse. Jeanne Gauthier-Boudreau est décédée le 10 avril 1983.

Omer Boudreau a fait carrière dans l'enseignement à la Commission des Écoles Catholiques de Montréal, à l'École St-Gérard de 1923 à 1941 et à l'École Supérieure St-Viateur de 1941 jusqu'à son décès le 20 novembre 1955. Sa famille, ses élèves étaient ses priorités. C'était un homme généreux, honnête, dévoué et un professeur humain et compétent. Homme de prière et d'action, il était membre du Tiers-Ordre de Saint-François, des Chevaliers de Colomb, de la Société St-Jean-Baptiste, de l'Ordre de Jacques Cartier et collaborait aux œuvres paroissiales. Fervent défenseur de la langue française, il exigeait de parler français et prêchait: «l'achat chez nous», c'est-à-dire chez des marchands francophones. Omer était représentant du Journal Le Droit d'Ottawa à Montréal et il aimait recruter ses abonnés parmi d'anciens franco-ontariens.

Sa mort subite à 58 ans a bouleversé sa famille, ses élèves, ses collègues et amis et il a été longtemps regretté. Aujourd'hui, lui survivent ses trois filles et leurs familles.

Omer Boudreau aura laissé à ses descendants le souvenir fervent d'un homme d'une grande foi et d'une immense bonté.

## Boudreau, Laurent

Né à Fournier, le 9 février 1920, Laurent, fils d'Évila Boudreau et de Marie-Louise Charlehois, a été baptisé en l'église St-Luc de Curran.



Laurent Boudreau

Il fit ses études primaires avant d'arriver à Bourget avec ses parents en 1938. Il aida son père à exploiter un restaurant dans notre patelin; ce commerce était situé dans la bâtisse qui, depuis près d'un siècle, a été connue sous le nom de «la vieille école», en raison de ses origines.

Conscrit par l'armée canadienne en 1940-1941, il fit de l'entraînement à Farnham (Québec), mais reçut bientôt une exemption de service pour cause de santé.

En 1946, Laurent émigra à Pointe-Gatineau (Québec) mais il revint à Bourget, le 6 septembre 1948, y prendre pour épouse, Rose, fille de Napoléon Martel et d'Éliza Corbeil qui le suivit dans la «Belle Province» où il exploitait une épicerie. Leur union a donné sept enfants, soit six garçons et une fille.

L'époux de Rose Martel est décédé inopinément le 22 décembre 1972.

On se rappelle que Laurent avait la passion des cartes et qu'il aimait surtout jouer le «Rook».

## Boudreau, Rose

Rose a été baptisée à Bourget où elle est née le 21 mars 1924. Ses parents étaient Napoléon Martel et Éliza Corbeil.

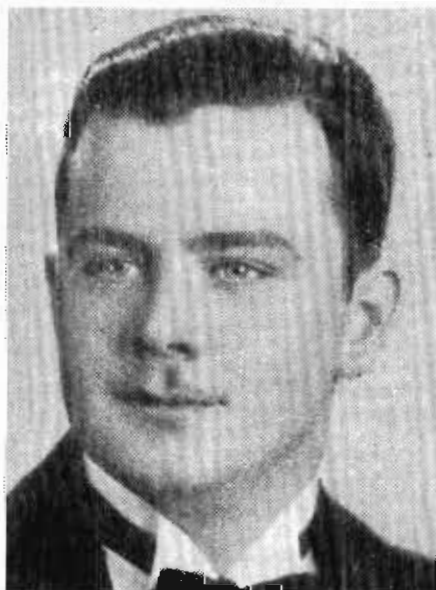


Rose Boudreault

Elle a étudié à notre école du Sacré-Cœur jusqu'à la neuvième année puis quitta la maison paternelle en 1945, pour aller travailler à la maison privée de M. Thomas Ayers, un des propriétaires d'Ayers Ltd., manufacture de lainages à Lachute (Québec).

Rose quitta cet emploi en 1948 pour prendre époux; son conjoint était Laurent, fils d'Ovila Boudreault et de Marie-Louise Charlebois. Ils reçurent la bénédiction nuptiale, en l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 6 septembre 1948. Dans la suite, le Ciel leur envoya sept petits Boudreault, soit une fille et six garçons.

La mort subite de Laurent, le 22 décembre 1972, fut une dure épreuve pour son épouse, mais elle se mit courageusement à la tâche et continua à exploiter leur commerce avec l'aide de ses enfants. En mai 1983, elle réussit à le louer, puis même à le vendre un an plus tard.



Rhéa Boudreault

## Boudreault, Rhéo

Fils unique de Donat Boudreault et d'Alexina Séguin, Rhéo a toujours eu l'apparence d'un jeune homme qui, dans son enfance, avait été entouré de bons soins sans jamais manquer de rien. Il vit le jour pour la première fois, le 27 avril 1923 à St-Pascal-Baylon.

En quitta l'école primaire, il alla étudier au High School de Plantegenet où on lui accorda son diplôme d'immatriculation (senior) puis, après un stage de deux ans à l'Institut Agricole d'Oka, il reçut un certificat en agriculture.

Au début des années «quarante». Rhéo a été secrétaire-gérant de la Coopérative Avicole de Bourget: à ce titre, il veillait sur les intérêts de ladite organisation, mirant les oeufs (sans les casser) et dirigeant le trafic vers le marché pour la volatile de Bourget et de la région.

Dans la suite, Rhéo émigra à Hull où il a travaillé à la Cie E. B. Eddy jusqu'en décembre 1984, alors qu'il a pris sa retraite.

À Hammond, le 10 juillet 1951, Rhéo a pris pour épouse Thérèse, fille de D'Assise Vinette et d'Aurore Desjardins, qui lui a donné six enfants: Mireille, Roch, Marc, Jocelyne, Josée et Lise.

Dans la photo qui accompagne sa biographie, les Bourgetains se plairont à reconnaître Rhéo tel qu'ils l'ont connu lorsqu'il était parmi eux.

## Boulerice, Bernard

Monsieur Bernard Boulerice est né à Casselman le 20 juillet 1949. Il était le septième enfant de la famille de douze (12) enfants de M. et M<sup>me</sup> Donat Boulerice (née Flore Viau).

Le 29 juin 1970 il unissait son destin à Huguette Fortin dans l'église de Ramore Ontario comté de Cochrane. Deux garçons, Bernard et Raymond naquirent de cette union le 16 avril 1971.

M. Boulerice fit ses études élémentaires à l'école St-Benoît dans le canton de Cambridge. Ses études secondaires, il les compléta à l'école secondaire de l'Université d'Ottawa. Après avoir reçu son certificat d'enseignement à l'école normale de l'Université en 1968 il compléta par cours du soir et d'été son baccalauréat ès Arts avec concentration en Histoire.

Il demeure présentement à Casselman où il est président de l'Association du Hockey Mineur de Casselman-Cambridge. Il fut également conseiller scolaire au Conseil d'Éducation de Prescott-Russell pendant quatre années soit de 1978 à 1982. Il fut également président du club optimiste de Casselman en 1981-1982.



Bernard Boulerice

Il est directeur de l'école Sacré-Cœur de Bourget depuis septembre 1981.

## Bouvier, Elmer

Fils d'Ernest Bouvier et d'Ernestine Brazeau, Elmer est né le 9 août 1908 aux États-Unis, plus précisément à Gilbert, Minnesota. Trois ans plus tard, il revient définitivement à Bourget avec ses parents. Parvenu à l'âge scolaire, il fréquente l'école séparée de la septième concession, souvent appelée École Villemaire; en même temps, il se familiarise avec l'exploitation agricole de ses parents.

Le 22 mai 1941, Elmer s'enrôle dans l'aviation canadienne et il en est licencié le 17 mars 1947. Il revient aussitôt reprendre la direction de la ferme paternelle.



Elmer Bouvier



Le 4 juillet 1940, il a épousé, en l'église St-Jean-Baptiste d'Ottawa, Yvonne, fille d'Arsidas Gratton et d'Eugénie Bertrand, native de St-Pascal-Baylon. Ils ont eu six enfants: cinq fils et une fille.

En 1953, Elmer se trouve un emploi à la Fonction publique canadienne comme ingénieur stationnaire pour le Ministère des Travaux publics. Il y travaille jusqu'à sa retraite, en 1973.

En 1965, cédant la ferme ancestrale à son fils Roch, il vient rester au village où il s'est construit une maison sur la rue Centre.

Depuis sa retraite, le passe-temps le plus régulier d'Elmer consiste à se rendre au bureau de poste à tous les avant-midis sur semaine: il en profite maintenant pour faire une pause-café au restaurant du coin. C'est ainsi qu'il a remplacé les arrêts qu'il faisait autrefois au salon de barbier de Léo Viau et au garage de Rbéal Perron.

Elmer a déjà été Chevalier de Colomb. Aujourd'hui, avec son épouse, il fait partie du Club d'Âge d'or. Ils en ont profité pour faire des voyages en groupe aux Maritimes, au Lac St-Jean, en Floride et dans le nord de l'Ontario.

## Bouvier, Yvonne

À St-Pascal-Baylon, le 19 octobre 1910, naît Yvonne, fille d'Arsidas Gratton et d'Eugénie Bertrand. Elle fit ses études primaires à l'école séparée n° 9 sur le chemin Bourget-Curran. À la fin de sa huitième année, elle méritait la médaille d'or des examens d'entrée (Entrance) pour le comté de Prescott.

Après avoir quitté l'école, elle reste chez elle puis, en 1926, elle travaille six mois au maga-



Yvonne Bouvier

sin A. O. Lalonde de Bourget; ensuite, elle s'engage pendant quelque temps au magasin Sabourin à Lemieux après quoi, elle fait du service pendant trois ans à l'Hôpital St-Vincent d'Ottawa.

En l'église St-Jean-Baptiste d'Ottawa, le 4 juillet 1940, Yvonne épouse Elmer, fils d'Ernest Bouvier et d'Ernestine Brazeau. Le Ciel leur a envoyé cinq enfants: Roch, marié à Aline Chartrand; Nicole, épouse de Marcel Brazeau; Roger, époux de Diane McAllister, et Pierre, célibataire. Un jumeau de Roger, Joseph-André-Richard, né le 25 mai 1947, est décédé le 9 juin suivant. Elmer et Yvonne ont cinq petits enfants.

Madame Yvonne Bouvier a été aide-infirmière au Nursing Home de Bourget pendant huit ans (1966-1974). Elle aime la lecture et le tricot: elle est passionnée des cartes. Avec son époux, elle fait partie du Club d'Âge d'or. Tous deux aiment à voyager.

## Bouvier, Ernest

Ernest est né, dans la septième concession de The Brook, le 25 mars 1881. Il était fils d'Étienne Bouvier et de Lucie Laroche. Alors



Ernest Bouvier

qu'on le conduisait à Clarence-Creek pour l'y baptiser, on amenait aussi la dépouille mortelle d'une petite sœur d'un an pour l'inhumer au cimetière de Ste-Félicité.

Rappelons par ailleurs que, la première inhumation au cimetière de Bourget, le 15 août 1885, a été celle de Marie-Ernestine Bouvier, sœur d'Ernest, décédée à l'âge de neuf mois.

Après de son père, Ernest s'est initié aux choses de la terre dès sa plus tendre jeunesse.

En l'église de Bourget, le 28 septembre 1903, il épousait Ernestine, fille de Wilfrid Brazeau

et de Joséphine Deneault. Ils ont eu neuf enfants dont sept sont encore vivants.

En 1904, Ernest et son épouse partent pour le Minnesota, aux États-Unis; ils n'en reviennent qu'en 1911. Il prend bientôt la relève sur la ferme de son père et ce bien familial s'est conservé dans la famille jusqu'à ce jour puisque Roch, le petit-fils d'Ernest, habite encore la même maison que son aïeul Étienne, mais elle a été rénovée au cours des ans.

Les contribuables de l'école de la septième concession ont déjà manifesté leur confiance en Ernest en l'élisant commissaire de leur «section» scolaire.

Ce fils d'un de nos pionniers est décédé le 23 août 1964 à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

## Bouvier, Ernestine

Née à The Brook, le 28 août 1886, Ernestine y a été baptisée en la chapelle du Sacré-Cœur. Elle était fille de Wilfrid Brazeau et de Joséphine Deneault.

Ayant perdu sa mère à l'âge de dix ans, elle passe trois mois dans un orphelinat puis vient rester avec sa grand-mère Brazeau, à The Brook, jusqu'à son mariage.

Le 28 septembre 1903, elle épouse Ernest, fils d'Étienne Bouvier et de Lucie Laroche. Leur mariage a été béni par la naissance de neuf enfants, soit cinq garçons: Aldège, Elmer, Léon, Robert et Orient, puis quatre filles: Yvonne, Antoinette, Germaine et Léontine. Sept de leurs enfants vivent encore; les disparus sont Aldège et Yvonne.

Ernestine est venue rester au village avec son époux en 1948. Décédée le 8 septembre 1971, elle a été inhumée au cimetière de Bourget où Ernest l'avait précédée sept ans plus tôt.



Ernestine Bouvier



Roch Bouvier

### Bouvier, Roch

Fils aîné d'Elmer Bouvier et d'Yvonne Gratton, Roch est né le 26 mars 1941. Il a été baptisé à l'église Notre-Dame de Hull.

En 1951, il arrivait à Bourget avec ses parents qui s'installaient chez le grand-père Ernest. Il continua alors ses études à l'école de Bourget. Son père et son grand-père lui apprirent l'art de l'agriculture. Une fois sorti de l'école, en plus de travailler sur la ferme, il s'engagea aussi à la forêt Larose.

En l'église St-Luc de Curran, le 3 juillet 1965, Roch épousait Aline, fille de René Chartrand et d'Yvette Lalonde qui lui a donné trois enfants: un fils et deux filles.

Une fois marié, il prit possession de la terre ancestrale qui a toujours resté en possession de



Aline Bouvier

la famille Bouvier depuis que l'arrière grand-père, Étienne, en a fait l'acquisition, il y a plus de cent ans. Même si elle a subi d'importantes rénovations, c'est la même maison qui se trouve à avoir été habitée par quatre générations de Bouvier.

En même temps qu'il acquérait la ferme de son père, Roch prit de l'emploi à la forêt Larose. En 1973, il s'engageait pour le Conseil des écoles séparées d'Ottawa-Carleton où il travaille encore.

Roch est un fervent de la chasse et de la pêche.

### Bouvier, Aline

À René Chartrand et son épouse, Yvette Lalonde, naissait, le 3 décembre 1940, une fille qu'ils firent baptiser sous le nom d'Aline en leur église paroissiale St-Luc de Curran.

Elle a fait ses études primaires à Curran même, puis son cours secondaire à Plantagenet. Une fois sur le marché du travail, Aline a travaillé dans divers magasins d'Ottawa jusqu'à son mariage.

Le 3 juillet 1965, Aline prenait pour époux, Roch, fils d'Elmer Bouvier et d'Yvonne Gratton. La bénédiction nuptiale leur fut donnée dans la même église où la mariée avait reçu le baptême. Trois enfants sont issus de ce mariage: Ginette (5 avril 1966), Luc (20 février 1970) et Roxane (25 août 1973).

Depuis leur mariage, Roch et Aline résident dans la maison ancestrale des Bouvier. Madame travaille encore comme caissière, à temps partiel, soit trois jours par semaine. Elle aime beaucoup le camping et le ski de fond.

### Bray, Omer

Omer, fils d'Olivier Bray et d'Adèle Denis, est né à Lemieux le 24 décembre 1897. Il eut sept frères et quatre sœurs.

À l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 17 mai 1921, il épousait Clairina, fille de Louis Brunet et d'Élisabeth Chevrier, qui lui donna six enfants, soit quatre filles et deux garçons.

Après leur mariage, les Bray ont resté au coin de la quatrième concession et de la «Boundary» pendant six ans, puis ils déménagèrent à Cornwall où Omer est devenu contracteur à son compte. Il y a construit soixante-douze maisons; il a même ouvert trois rues dont l'une porte le nom de «Bray» et les deux autres les noms de ses fils, «Robert» et «Laurent». Après vingt-cinq ans passés dans la construction, il se fit agent d'immeubles et prêteur d'argent aux particuliers.



Omer Bray

Décédé à l'âge de quatre-vingt-un ans, le 18 janvier 1979, Omer Bray a été enterré à Cornwall.

### Bray, Clairina

L'une des trois enfants de Louis Brunet et d'Élisabeth Chevrier, Clairina est née à Lemieux le premier octobre 1903. Ses frères s'appelaient Alfred et Emery.

La famille Brunet déménageait à The Brook, dans la quatrième concession, alors que la fillette n'avait qu'un an. Dix ans plus tard elle venait s'installer au village sur la rue de l'église. Le papa, Louis Brunet, fut marguillier et commissaire d'école.

Le 17 mai 1921, Clairina prenait pour époux, Omer, fils d'Olivier Bray et d'Adèle Denis. Leur mariage fut béni par M. le curé Léon Ray-



Clairina Bray

mond. Cette union a donné six enfants: Laurette (décédée à sept mois et inhumée à Bourget); Simone (décédée à un an et inhumée à Cornwall); Annette, Robert, Laurent et Claudette.

M<sup>me</sup> Clairina Brunet-Bray demeure encore à Cornwall. À quatre-vingt-un ans, elle a toujours bonne mémoire et se plaît à évoquer le passé surtout pour se rappeler les anciens Bourgetains qu'elle a bien connus.



Robert Brazeau

### Brazeau, Robert

Robert est né à Hawkesbury le 11 mai 1944. Il est le fils adoptif de Rosaire Gagnier et de son épouse, Anita St-Pierre.

Après ses études primaires, il s'inscrivit à l'école Secondaire Privée où il obtint son certificat de douzième année en 1962.



Nicole Brazeau

Ayant fait, avec son père, un excellent apprentissage sur la ferme, il se voue à l'agriculture pendant quelques années puis se tourne dans la suite vers le camionnage et l'exploitation de machines lourdes.

Maintenant, il se dit «Jack of All Trades». En effet, son adresse lui permet d'être homme à tout faire et ceux qui l'emploient en sont fort aise.

À Clarence-Creek, le 22 mai 1976, il épousait Nicole, fille de Raymond Nuckle et d'Yvette Leroux qui lui a donné deux enfants.

Il y a une couple d'années, les Brazeau ont perdu leur maison par un incendie où ils ont failli laisser leur vie. Ils ont réussi de justesse à se sauver en pleine nuit avec seulement ce qu'ils avaient sur le dos. Depuis, Robert et Nicole se sont construits une belle maison sur le site de l'ancienne.

Robert aime bien chanter dans les veillées.

### Brazeau, Nicole

Née au Québec, le 21 octobre 1953, Nicole a été baptisée en l'église Saint-Nom-de-Jésus à Montréal. Elle était la fille de Raymond Nuckle et d'Yvette Leroux.

Diplômée en études collégiales, elle est aussi infirmière licenciée.

C'est à l'église Ste-Félicité de Clarence Creek, le 22 mai 1976, que Nicole a échangé les serments du mariage avec Robert Brazeau, fils adoptif de Rosaire Gagnier et d'Anita St-Pierre: elle en a eu deux enfants: François et Charles.

Notre compatriote exerce sa profession au Centre d'Accueil Roger Séguin de Clarence-Creek.

Nicole aime les loisirs de plein-air, entre autres le jardinage et la culture des fleurs. La lecture lui plaît grandement. Aussi, elle aime beaucoup la visite (N.D.L.R. ... mais, de grâce, soyez raisonnables et n'arrivez pas tous ensemble!)

### Bussière, Adélar

C'est à Clarence-Creek qu'Adélar vit le jour, le 4 septembre 1904. Il était fils d'Arthur Bussière et de Marie Cardinal.

Tout en faisant ses études primaires, il apprit la pratique agricole avec ses parents. En laissant l'école, il resta sur la ferme jusqu'à ce qu'il décide d'aller travailler à la moulange de Philippe Lefebvre; après cela, il adopta le métier d'ouvrier auquel il fut fidèle jusqu'à sa retraite à l'âge de soixante-trois ans. Pendant onze ans, ses talents de menuisier furent employés à la construction par le contracteur William Daoust.



Adélar Bussière

Adélar est Bourgetain depuis 1936. Il habite la première maison au sud-est de la voie ferrée sur la rue Champlain-nord. Sa propriété est un beau grand lot sablonneux qu'il a toujours utilisé pour faire beaucoup de jardinage.

Le 14 juin 1925, il a épousé Bernadette, fille d'Amédée Bougie et de Mathildée Éthier qui lui a donné six enfants, soit trois garçons et trois filles. Adélar est veuf depuis 1981.

### Bussière, Bernadette

Bernadette est née à The Brook, le 2 novembre 1909, du mariage d'Amédée Bougie et de Mathildée Éthier.

Elle fit ses études primaires à Bourget. Durant sa jeunesse, elle aida aux travaux de la ferme paternelle puis alla travailler quelques années en ville avant de se marier.



Bernadette Bussière

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 14 juin 1925, elle épousait Adélarde, fils d'Arthur Bussièrre et de Marie Cardinal. De leur mariage sont nés six enfants: Jean, époux d'Yvette Carrière; Claude, époux de Florence Butler; Georgette; Gérald; Jacqueline (M<sup>me</sup> Roma Larocque) et Ginette (M<sup>me</sup> André Lemay).

M<sup>me</sup> Adélarde Bussièrre est décédée le 5 juillet 1981. En attendant l'éternité, elle repose maintenant dans notre cimetière.

## Bussièrre, Roland

Né le 16 juin 1934, à la frontière Bourget-Clarence-Creek, Rolland a été baptisé à l'église de sa paroisse natale: Ste-Félicité. Il est le fils d'Ernest Bussièrre et de Délicsa Bernard.

Il a complété les huit années de son cours primaire puis a travaillé sur la ferme paternelle jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans. Décidant alors de faire de la menuiserie à son compte, il acquiert, en 1955, de la machinerie qu'il installe chez son père. Après s'être fait connaître avantageusement dans ce domaine, en 1970, il se bâtit un atelier à Bourget.

Rolland est maintenant le propriétaire d'un beau magasin de matériaux de construction avec vastes hangars et une cour à bois où il offre une grande variété de marchandises de toutes sortes pour les constructeurs et les bricoleurs. Il est aussi entrepreneur pour la construction de maisons et autres bâtisses.

La première fois que Rolland a sérieusement «envahi» Bourget, c'est le 25 juillet 1959 lorsqu'il est venu y prendre épouse, Pierrette, fille d'Alphonse Lefebvre et d'Élisabeth Daoust. Dans la suite, ils sont devenus les parents de deux filles.



Roland Bussièrre

En Pierrette, Rolland a trouvé une associée très intéressée qui l'aide à faire un succès de leur entreprise. Les Bussièrre se sont bâtis une belle et vaste résidence en 1961.

## Bussièrre, Pierrette

Dans la troisième concession de Bourget, naissait, le 17 mai 1937, Pierrette, fille d'Alphonse Lefebvre et d'Élisabeth Daoust.



Pierrette Bussièrre

Elle fit son cours primaire et le termina à la huitième année en obtenant son certificat d'entrée.

Dans la suite, Pierrette a travaillé pendant trois ans, dans un restaurant à Ottawa. Elle a aussi fait du service en maison privée.

À Bourget, le 25 juillet 1959, elle épousait Rolland, fils d'Ernest Bussièrre et de Délicsa Bernard. Depuis, deux enfants sont venus se joindre à eux: Danièle et Lucie.

Lorsque Rolland a «ouvert» une cour à bois à Bourget, sans négliger ses devoirs de ménagère, Pierrette est devenue sa partenaire, s'occupant activement de la vente des matériaux de construction et de la tenue des livres.

## Caissie, Yves

D'origine montréalaise, Yves est né dans la métropole canadienne, le 7 avril 1955, du mariage de Gérald Caissie et d'Armande Verner.

Il a fait ses études primaires à Dalhousie, au Nouveau-Brunswick, et son cours secondaire à l'école Manikoutai, de Sept-Îles, au Québec.

Enrôlé dans la Force armée du Canada, en octobre 1974, lorsqu'il en est licencié, c'est pour prendre un poste à l'Établissement de la sécurité des communications au Ministère de



Yves Caissie

la Défense nationale où il est spécialiste en sécurité des communications.

Yves a épousé Jacqueline Potvin, le 4 octobre 1980, à l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Son épouse est la fille de Rolland Potvin et de Fernande Pelletier. Depuis leur mariage, ils sont devenus les heureux époux d'une petite fille, Sylvie.

Entiché de l'aviation, Yves s'est empressé d'obtenir un permis de pilote privé. Il aime beaucoup les sports, surtout le camping, et se plaît aussi à voyager.

## Caissie, Jacqueline

Née en la fête de la nativité du Christ, Jacqueline a vu le jour, à Bourget, le 25 décembre 1953. Elle est la fille aînée de Rolland Potvin et de Fernande Pelletier.



Jacqueline Caissie

Tout en étudiant, elle travaille sur la ferme paternelle durant son adolescence. Après avoir fait ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur de Bourget, et son cours secondaire à Casselman, elle obtint un certificat en administration publique de l'Université d'Ottawa.

Débutant à la Fonction publique du gouvernement fédéral, en 1972, elle quitta son emploi en 1983 pour demeurer à la maison et se consacrer à sa famille.

Jacqueline est devenue l'épouse d'Yves, le 4 octobre 1980. Son conjoint est fils de Gérard Caissie et d'Armande Verner. Leur mariage a été béni par la venue d'une petite Sylvie. Cette jeune maman a déjà fait de nombreux voyages: à travers le Canada, en Europe, aux Barbades et aux États-Unis.

M<sup>me</sup> Jacqueline Caissie est membre du comité du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-ontariennes. Elle fait beaucoup de travaux d'artisanat.

## Cardinal, Omer

Né à The Brook, le 21 juin 1891, Omer était le fils de Félix Cardinal et de Martine Lussier.

Il fréquenta la même école primaire que Donaldalda qu'il courtisa dans la suite pour finir par la marier, en l'église du Sacré-Cœur, le 24 janvier 1921. Sa jeune épouse était fille d'André Lefebvre et de Frézildé Proulx. Ils ont élevé treize enfants, soit dix filles et trois garçons, qui sont tous mariés et qui leur ont donné quarante-cinq petits-enfants.

Toute la carrière de travailleur d'Omer a été employée à exploiter la terre paternelle à Bourget.

Son décès survint le 2 juin 1970.



Omer et Donaldalda Cardinal

## Cardinal, Donaldalda

Épouse d'André Lefebvre, Frésildé Proulx donna naissance, le 9 octobre 1902, à une fillette qu'ils firent baptiser sous le nom de Donaldalda.

En temps venu, elle fréquenta la petite école de la «Quatre» puis se maria encore jeune (dix-huit ans) à Omer, fils de Félix Cardinal et de Martine Lussier, qui lui donna treize enfants: Agathe (M<sup>me</sup> Henri Leduc); Noëlla (M<sup>me</sup> Léo Marcil); Laurette (M<sup>me</sup> Roger Lebrun); Thérèse (M<sup>me</sup> Rosaire Racine); Jeannette (M<sup>me</sup> Roland Marcil); Léo (époux de Noëlla Leduc); Anita (M<sup>me</sup> Jean-Paul Gagnon); René (époux de Barbara Trépanier); Georgette (M<sup>me</sup> Marcel Giroux); Huguette (M<sup>me</sup> Bob Cole); Rita (M<sup>me</sup> Jacques Renaud); Marcel (époux d'Yvette Gagnon) et Mireille (M<sup>me</sup> Raymond Dubé).

M<sup>me</sup> Cardinal était une femme énergique qui a toujours activement partagé les tâches de son époux. Depuis le 2 février 1980, elle demeure au Foyer St-François de Casselman. Ses enfants espèrent que la Providence lui réserve encore de nombreuses années de santé, de bonheur et de consolation au milieu des siens.

## Cardinal, Raymond

Cadet de trois enfants, Joseph Eugène Raymond est né le premier mars 1914. Il était fils de Joseph Cardinal et de Léa Benson dont les deux autres enfants s'appelaient Félix et Estelle.

Après avoir fréquenté l'école séparée de la quatrième concession, au sud du «Brook», il travailla sur la ferme paternelle. Il perdait son père alors qu'il n'avait que 16 ans. En 1936, il prit charge de l'exploitation agricole familiale avec sa mère.

En 1943, Raymond fut nommé commissaire de l'école de la «Quatre» dont il était contribuable. Il commença sa carrière de menuisier lorsque le docteur Moïse Gendron construisit une annexe à sa maison pour y loger ses bureaux. Ensuite, en 1944, il se perfectionna dans ce métier lors de l'agrandissement de l'école du village. En 1948, devenu suffisamment compétent en menuiserie, il s'engagea à Ottawa et il continua dans cette ligne jusqu'à sa retraite, en 1975.

Avant de «se retirer», Raymond a construit, sur la ferme paternelle, la dernière maison de sa carrière pour se la couler douce durant ses dernières années. Puisse-t-il en jouir longtemps!

À Russell, le 16 mai 1953, Raymond a épousé Rita, fille d'Ernest Forgues et d'Ida Huneault. Leur mariage a été béni par la naissance de quatre enfants.



Raymond et Rita Cardinal

## Cardinal, Rita

Fille d'Ernest Forgues et d'Ida Huneault, Mary Lydia Rita est née à St-Isidore de Prescott.

Après plusieurs déménagements, dans son enfance, son père acheta une ferme à Russell en 1941. C'est à cet endroit qu'elle a fini ses études primaires et secondaires. Elle aida ensuite ses parents sur la ferme jusqu'en 1953.

Cette année-là, le 16 mai, en l'église de Russell, elle prenait pour époux, Raymond, fils de Joseph Cardinal et de Léa Benson, qui lui donna quatre enfants: Ginette, Monique, Michel et Rachelle.

Pendant un certain temps, elle travailla comme téléphoniste à la centrale de Bourget mais, en 1972, quand y fut installée la signalisation automatique, elle devint téléphoniste pendant six ans, au Centre médical de la Défense nationale. Présentement, elle travaille encore au même hôpital mais comme commis au département de la médecine.

## Carrière, Jean

Né sur le territoire de la Capitale Nationale, le 31 août 1951, Jean a été baptisé en l'église Sacré-Cœur d'Ottawa. Ses parents étaient Florian Carrière et Rita Racine.

Il débuta son instruction à l'École St-Paul d'Ottawa, puis la continua à l'École Secondaire de l'Université d'Ottawa. Cette institution de haut savoir lui décerna dans la suite un Baccalauréat ès Arts (1975), un Baccalauréat ès Sciences (biologie) en 1977 puis un Baccalauréat en Commerce (1978). Il est comptable de sa profession.

Depuis quelques années, Jean a ouvert un bureau professionnel à Bourget, mais les gens



Jean Carrière

de chez nous le connaissaient bien avant cela car, au cours de ses vacances pendant plusieurs années, il a été professeur de natation et de plongée sous-marine; il a aussi été instructeur en ski alpin et en ski de fond. Ses élèves bourgetains ne se comptent pas seulement à la douzaine mais même par centaines.

Jean Carrière est un homme libre à qui il reste encore à apprendre « le chemin des ballustres ».

### Castonguay, Paul-Émile

Originaire du Québec, Paul-Émile y est né à St-Polycarpe le 12 octobre 1913. Ses parents étaient Trefflé Castonguay et Rose Délima Leroux.

Après avoir fréquenté l'école primaire jusqu'à la huitième année, il travaille pendant



Paul-Émile et Laura Castonguay

quelque temps sur la ferme paternelle. En 1940, il fait l'acquisition d'un terrain à Vernon (Ont.), puis, en 1944, il achète, à Bourget, l'ancienne ferme expérimentale de Jules Potvin pour y cultiver des pommes de terre.

Ayant revendu cette terre à Gilles Lemay, en 1971, l'année suivante il se bâtit une maison au village.

Le 31 octobre 1938, Paul-Émile a pris pour épouse Laura, fille d'Ernest Forgues et d'Ida Huneault. Leur mariage a été béni en l'église de Marionville. Cette union a donné neuf enfants.

Paul-Émile Castonguay est décédé subitement le 3 juillet 1977. Sa dépouille mortelle repose dans le cimetière de Bourget.

### Castonguay, Laura

Fille native de Casselman, Laura y est née le 23 novembre 1919. Ses parents étaient Ernest Forgues et Ida Huneault.

Ayant complété ses études primaires, elle fait en plus la neuvième année du secondaire.

À l'église de Marionville, le 31 octobre 1938, elle prend pour époux Paul-Émile, fils de Trefflé Castonguay et de Rose Délima Leroux. Leur mariage a été béni par la venue de neuf enfants. Après son mariage, Laura a suivi Paul-Émile dans ses pérégrinations mais, devenue veuve à Bourget en 1977, elle n'a plus bougé, occupant encore la maison que son conjoint avait bâtit cinq ans plus tôt au village.

Laura, qui travaillait avec Paul-Émile à la base militaire de l'aéroport d'Uplands, a continué de le faire depuis le décès de son époux.

### Chabot, Émile

Curieuse coïncidence, Émile, fils d'Aurèle Chabot et de Laurence Cuerrier, est né, le 25 mai 1945, à l'Île Bizard (Québec), soit à l'endroit même d'où venait l'entrepreneur Boileau et Frères qui construisit l'église de notre vieux The Brook, en 1889. Chose bizarre, cependant, c'est le hasard qui l'a fait naître là car son père, qui était originaire de Clarence-Creek, n'y fut barbier que pour un temps très court.

Émile fit ses études, de la première à la dixième année, à l'école du St-Rosaire de Chrysler. Plus tard, il obtint un diplôme d'expert-latteur (lather) du Collège George Brown de Toronto.

En la cathédrale d'Ottawa, le 10 décembre 1966, il épousait Héléne, fille de Stanislas Tremblay et de Gabrielle Larouche. La mariée avait vu le jour au « pays des bleuets », la région du Lac-St-Jean (Québec). Le jeune couple a une fille, Joanne, qui étudie à l'école Samuel Cest d'Ottawa.



Émile Chabot

Propriétaire de la Pépinière Olympic Ltée, qui fut fondée en 1976, Émile est horticulteur de professeur. Il est aussi un habile menuisier que les gens aiment employer aux temps morts de la pépinière.

Outre la pêche, ses principaux passe-temps sont le ski alpin et le croquet qu'il joue même l'hiver en endroit couvert. Il consacre aussi beaucoup de ses loisirs à la fabrication de vitraux, et certaines de ses créations font preuve d'un réel talent d'artiste.

### Chabot, Héléne

En février 1946, un événement tragique se produisit dans la région du Lac-St-Jean. Au cours d'une terrible tempête d'hiver, Stanislas Tremblay, époux de Gabrielle Larouche, fut immobilisé sur la route avec le frère de sa



Héléne Chabot

femme. Pendant qu'ils étaient en panne dans un infranchissable banc de neige, ils laissèrent tourner le moteur de leur voiture pour ne pas geler à mort mais, l'oxyde de carbone, un ennemi plus sournois encore que le froid, les endormit à jamais et ils ne furent découverts que plusieurs heures plus tard.

La veuve de Stanislas Tremblay était alors enceinte et, quatre mois plus tard, soit le 14 juin 1946, elle donnait naissance à Hélène qui fut baptisée à Jonquières.

La petite Hélène fit son cours primaire à Péribonka, patelin de Maria Chapdelaine, où Louis Hémun écrivit le célèbre roman de son héroïne. Plus tard, elle compléta ses études secondaires chez les Sœurs de la Sagesse, au Couvent Notre-Dame-de-Lourdes de Vanier. Ensuite, elle obtint un certificat du Collège Commercial Lafortune d'Ottawa. Elle est fière de dire qu'en digne fille du Lac-St-Jean, elle a ramassé des bleuets pour payer ses études.

Hélène épouse, le 10 décembre 1966, Émile, fils d'Aurèle Chabot et de Laurence Cuerrier. La bénédiction nuptiale leur est donnée en la cathédrale d'Ottawa. Aujourd'hui, ils forment un beureux trio avec leur fille Joanne.

Madame Chabot participe activement à l'entreprise de la Pépinière Olympic Ltee. En outre, elle a continué à travailler pour la Fonction publique fédérale. Elle est employée au Secrétariat d'État où elle a commencé comme dactylo, en 1965, pour devenir ensuite commis et, de là, décrocher le poste qu'elle occupe présentement, celui d'agent d'administration au Bureau des Traductions.

Notre pépiniériste bourgetaine a un tempérament sportif; elle adore le ski de fond et a été une des fondatrices du Club des Traineux de pieds dont elle a été présidente pendant deux ans. Elle fait aussi beaucoup de marche. Il n'est

pas un instant libre qu'elle ne consacre à la lecture. Il ne faut pas oublier de dire aussi qu'elle est une artisane enthousiaste du vitrail comme l'est son époux, Émile.

Ça fait deux années de suite qu'Hélène se paye le luxe d'aller passer de courtes vacances au Mexique.

Signalons, en terminant, que son père et son grand-père ont été les fondateurs de l'importante Cie de Transport Tremblay Express qui dessert les régions du Lac-St-Jean et du Saguenay.

## Chaloux, Raoul

Québécois de naissance, Raoul a vu le jour à Ripon, le 18 février 1902. Il était le fils de David Chaloux et de Rosema Perrier.

Le 20 août 1924, en l'église Notre-Dame-de-la-Paix (Québec), il épousait Florence, fille d'Émile Corbeil et d'Octavie Payment, qui lui a donné sept enfants, soit trois filles et quatre garçons.

Quelques années après son mariage, le couple Chaloux s'installa au village de Lemieux où il exploita un magasin général de 1929 à 1941. Ensuite, il vint s'établir à Bourget où Raoul fut commerçant d'animaux pendant de nombreuses années.

Il aimait beaucoup les courses de chevaux mais il semblait encore leur préférer les cartes. On se souvient particulièrement, qu'au bridge, il était un fidèle partenaire de M. le curé Paquette.

Raoul Chaloux est décédé le 16 mars 1984.

## Chaloux, Florence

À Notre-Dame-de-la-Paix (Québec), le 28 décembre 1903, naissait Florence, fille d'Émile Corbeil et d'Octavie Payment.

En son église paroissiale, le 20 août 1924, elle prenait pour époux, Raoul, fils de David Chaloux et de Rosema Perrier, de qui elle a eu sept enfants: Carmen (M<sup>me</sup> Lionel Chénier), Ernest (époux de Dolorès Lortie), Marielle (M<sup>me</sup> Vianney Marcil), Maurice (époux de Colette Alain), Jean-Claude (époux de Jeannine Bélanger), Adéodat (époux de Marina Charbonneau) et Yolande (M<sup>me</sup> Jean-Pierre Therrien).

Florence Chaloux est Bourgetaine depuis 1941. Elle réside présentement au Bourget Nursing Home. Elle a longtemps fait partie de la Congrégation des Dames de Ste-Anne.

Au temps où elle était dans la force de l'âge, ses passe-temps favoris étaient de faire du ménage et d'entretenir un grand jardin.



Florence Chaloux

## Champagne, Monique

Le 3 mai 1915, Joseph Denault et son épouse, Léonie Ménard, accueillent avec joie la venue d'une autre fillette qu'ils firent baptiser sous le nom de Monique à l'église Sacré-Cœur de Bourget.

Cette jeune Bourgetaine fit les huit années de son cours primaire à l'école de son village natal, puis poursuivit ses études jusqu'à la dixième année à Cornwall.

En l'église Notre-Dame du Perpétuel-Secours de Ville-Émard (Québec), le 29 juin 1940, elle épousait Archie, fils de David Champagne et de Dorina Séguin, de Moose-Creek (Ont.). Leur mariage a été béni par la naissance de deux enfants: ce sont Sylvie qui est encore à la maison et Gilbert que son tempérament de voyageur a conduit à Calgary.



Monique Champagne



Raoul Chaloux

Monique, qui demeure au 133 de la rue Carleton à Cornwall, est veuve depuis le 10 mai 1982. Elle est membre active de la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises, du Tiers-Ordre de St-François et de la Congrégation des Dames de Ste-Anne.

Ses principaux loisirs sont consacrés au macramé, au tricot et à faire du bénévolat en faveur des œuvres paroissiales.

## Charette, Eugène

Fils de Jules Charette et de Léocadie Gagné, Eugène vit le jour à The Brook, le 28 août 1886.

Il fréquenta l'école du village et se familiarisa, encore très jeune, avec les travaux agricoles en aidant son père sur la ferme qu'il exploitait au village.

Le 15 juin 1908, il épousait, en l'église St-Victor d'Alfred, Odile, fille de Wilfrid Gour et d'Éliza Marleau.

Le jeune couple vint s'installer dans la maison occupée aujourd'hui par Rodrigue Daoust au n° 54 de la rue Champlain-nord. Deux ans plus tard, Eugène acquiert la propriété paternelle et y déménage alors que ses parents viennent habiter le logis qu'il quitte.

Eugène a toujours été un gros travailleur. Les gens du village étaient habitués à le voir passer tôt et revenir tard quand il travaillait aux foins sur sa terre du Lac.

La famille Charette est une des pionnières (1856) de la paroisse. C'est par un travail constant et un goût de la terre profond que le patrimoine ancestral s'est transmis de génération en génération: de l'arrière grand-père Toussaint au grand-père Jules, puis au père



Eugène Charette

Eugène et enfin (en 1939) au fils de ce dernier, Horace.

Eugène Charette est décédé à Bourget, le 8 janvier 1956.

## Charette, Odile

Odile naquit le 26 février 1889 du mariage de Wilfrid Gour avec Éliza Marleau.



Odile Charette

C'est en l'église St-Victor d'Alfred qu'elle épousa Eugène, fils de Jules Charette et de Léocadie Gagné. Leur mariage fut célébré le 15 juin 1908. Ils ont eu quatre enfants: Ubald, ingénieur stationnaire, père de deux filles et retraité à Vanier; Monseigneur Gérard, décédé accidentellement en 1973; Horace, qui coule paisiblement sa retraite dans la maison ancestrale avec son épouse née Émilienne Éthier; et Rose-Idèle, M<sup>me</sup> Benoit Comtois, de St-Mathias (Québec) qui est mère de cinq garçons et une fille.

Lorsque Eugène et Odile prirent leur retraite, ils emménagèrent au n° 48 de la rue Champlain-nord, maison qui avait été occupée dans le passé par la famille Léo Pisonneault et aussi par les docteurs Charles et Anatole Bohémier.

M<sup>me</sup> Eugène Charette était la sœur de Monsieur J.-Omer Gour qui, pendant plusieurs années, a été député du comté de Russell au parlement fédéral.

Odile Charette est décédée le 6 juillet 1971.

## Charette, Horace

À Bourget, le 28 février 1915, naissait Horace, fils d'Eugène Charette et d'Odile Gour. Il fréquenta l'école du village et commença tôt,



Horace Charette

sous la surveillance de son père, à s'initier à l'art de l'agriculture.

Le 26 octobre 1939, il épousait, à l'église du Sacré-Cœur, Émilienne, fille d'Anthime Éthier et d'Anna Roy. Ils eurent deux enfants mais la Providence les éprouva durement en venant les enlever dès leur naissance.

Lorsque son père eut pris sa retraite, Horace, qui l'avait toujours secondé, prit la relève et continua à exploiter le patrimoine familial jusqu'au jour où il se retira lui aussi; il vendit alors la terre des Charette, se réservant la maison paternelle avec un lopin de terre.

Horace a déjà été marguillier de la fabrique. On l'a aussi nommé conseiller du village pendant une demi-douzaine d'années, et il a été membre des Chevaliers de Colomb.

Maintenant, il se distrait en jardinant, en marchant et en pédalant.

On se souvient qu'il avait la passion des beaux chevaux, bien attelés. Hélas, depuis deux ans, il ne passe plus à travers le village avec son élégant bogheî trainé par une belle bête fringante; à regret, il s'est résolu à s'en défaire.

## Charette, Émilienne

Née du mariage d'Anthime Éthier et d'Anna Roy, Émilienne a vu le jour à Bourget, le 21 juin 1915.

Elle a fréquenté l'école primaire puis a toujours resté avec ses parents jusqu'à son mariage avec Horace, fils d'Eugène Charette et d'Odile Gour. Ils reçurent la bénédiction nuptiale, le 26 octobre 1939, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

C'est Émilienne qui a eu soin de sa mère lors





Émilienne Charette

de sa dernière maladie, et celle-ci s'est éteinte chez Horace.

Émilienne a déjà été membre du cercle des fermières; elle fait encore beaucoup de jardinages et pique quantité de couvre-pieds pour donner à la parenté.

Le couple Charette a fait un merveilleux voyage à Rome et en Palestine, en 1977. Depuis cinq ans, Horace et Émilienne passent l'hiver en Floride.

## Charlebois, Bruno

Bourget s'appelait encore The Brook lorsque Bruno y est né le 28 février 1906. Il était le fils d'Anthime Charlebois et de Marie-Jeanne Dupont qui ont résidé à différents endroits de notre paroisse avant de s'établir à Cheney.



Bruno Charlebois

Après avoir fréquenté l'école primaire, il resta sur la ferme familiale pour aider son père aux travaux de culture. Avec le temps, il devint propriétaire de ladite exploitation agricole à laquelle il consacra les meilleures années de sa vie. Après l'acquisition de cette entreprise, il a gardé ses parents et sa sœur Corrine avec lui; cette dernière mourut accidentellement quatre ans après le mariage de Bruno.

C'est le 14 novembre 1936, à Bourget, que Bruno prit pour épouse, Irène, fille d'Edouard Auger et d'Alma Pilon. Ils ont eu trois enfants: une fille et deux garçons; l'un de ces derniers est mort à sa naissance.

Bruno a été syndic de la paroisse de Hammond alors qu'on y a fait d'importantes rénovations. Il aimait beaucoup le plaisir et se complaisait à chanter. Citoyen paisible et bon travailleur, il a été un excellent époux et père de famille.

La mort vint l'arracher à l'affection des siens, le 2 février 1980.

## Charlebois, Irène

Née à The Brook, le 6 avril 1907, Irène était la deuxième enfant d'Edouard Auger et d'Alma Pilon. Elle fit ses études à Bourget, puis à l'école modèle d'Embrun et à Vankleek Hill. En 1925, elle reçut la médaille des finissantes, à Bourget, alors qu'elle était l'élève de Sœur Ste-Valentine.

Irène a enseigné pendant vingt-huit ans, débutant en 1928, à Corbeil avec sa sœur Blanche. On se souviendra que c'était le village des célèbres quintuplées Dionne dont elle a bien connu la famille. Après y avoir séjourné trois ans, elle fut institutrice pendant trois autres années dans la campagne de Moose Creek. Puis, elle s'engagea pendant trois ans à l'école publique des Lapalme à Hammond; ensuite, elle fit un an d'enseignement, en sixième année, à l'école du village de Bourget où elle comptait parmi ses élèves, Guy Lalonde, Fernand Lortie et Oriente Lauzon.

Sa période d'enseignement suivante en fut une de huit ans à Cheney: suivirent deux ans à l'école du rang Laplante, puis sept ans à l'école du village de Clarence-Creek où elle a fini sa carrière, mais il convient de signaler qu'à la demande de l'inspecteur elle a aussi été institutrice pendant un an à Cyrville.

Mentionnons que sa carrière d'enseignante fut interrompue pendant quinze ans après son mariage.

En 1959, Irène a été faite membre de l'Ordre du Mérite scolaire Franco-ontarien. Elle a gardé un bon souvenir de tous ses anciens élèves et en parle avec plaisir.

C'est à Bourget, le 11 novembre 1936, que Bruno vint unir sa destinée à celle d'Irène. Le



Irène Charlebois

marié était fils d'Anthime Charlebois et de Marie-Jeanne Dupont. Leur mariage a donné trois enfants.

Depuis 1980, Irène, qui est maintenant veuve, réside au Nursing Home de Bourget où elle est présidente des activités. Elle aime la lecture et les voyages, se plaît beaucoup à rencontrer les amies.

## Charlebois, Ubald

Ubald, fils de Rosario Charlebois et d'Agathe Ménard a été baptisé à Wendover où il est né le 16 juillet 1938.

Il a été à la «petite école» jusqu'à la sixième année dans ce que l'on appelait les «Back Settlements», soit dans la cinquième concession de Plantagenet.

Dès l'âge de quinze ans, il débute comme apprenti-ouvrier en ville pour aider ses parents.

Le 26 juillet 1958, son mariage à Claudette, fille de Joseph L. Polvin et de Corinne Henrie, était béni en l'église Sacré-Cœur de Bourget. Ils allèrent aussitôt s'établir à Wendover, mais un an après, il va prendre la relève sur la ferme où vivaient ses parents. Ensuite, il s'engage comme aide-fromager à Sarsfield où il reste en place pendant quatre ans, alors qu'il doit laisser pour cause de santé.

Ayant fait une demande d'emploi au Ministère des Travaux publics, Ubald occupe, pendant deux ans, un poste de gardien au Pont Interprovincial entre Ottawa et Hull. Ensuite, il est employé comme camionneur pendant deux autres années. Lors d'une offre d'emploi comme ouvrier, il se présente au concours et réussit à décrocher la position qu'il occupe encore après dix-huit ans.



Ubald Charlebois

Type très sociable. Ubald est toujours prêt à donner un coup de main aux organisations, aux amis et aux voisins.

En vue de parfaire leur union, les Charlebois se sont soumis à une immersion dans le «Mariage Encounter» pendant un an et demi; ensuite, pour approfondir leur foi au Christ, ils ont adhéré au mouvement «Cursillo»; enfin, ils se sont joints au groupe de prière, six mois après sa fondation à Bourget.

En août 1983, Ubald et Claudette ont pris possession d'une petite ferme sur le chemin de Curran. Ils se proposent d'y remplacer la vieille maison qui s'y trouve par une autre à leur goût qui sera un havre de paix pour leur vieillesse.



Claudette Charlebois

## Charlebois, Claudette

Née à Bourget, le 29 avril 1937, Claudette a été baptisée à l'église du Sacré-Cœur. Elle était la fille de Joseph L. Potvin et de Corinne Henrie.

Elle fréquenta l'école du «Trois» jusqu'à la huitième année puis vint poursuivre ses études au village jusqu'à la dixième.

Quand vint le temps de s'orienter sur le marché du travail, son amour pour les enfants lui fit choisir le service en maisons privées, là où il y avait de la marmaille.

À Bourget, le 26 juillet 1958, elle épousait Ubald, fils de Rosario Charlebois et d'Agathe Ménard, de qui elle a eu deux enfants: Marc (époux de Suzanne Guindon) né en 1959, et Christine (M<sup>me</sup> Réjean Bissonnette) née en 1960.

Au fil des ans, les Charlebois déménagèrent à plusieurs reprises, puis Claudette ramena sa maisonnée à Bourget pour demeurer avec son père devenu veuf. Mais, un an et demi plus tard, Joseph L. se remaria et Claudette gagna Ubald à l'idée d'acheter une maisonnette qu'ils agrandiront dans la suite.

Notre concitoyenne a suivi des cours de couture, de tricot, de décoration et de macramé que donnait l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes. À certains temps, elle a même été alternativement conseillère, secrétaire, vice-présidente et présidente de cette association. Elle a fait du bénévolat en faveur du Centre Récréatif et du Bingo Dominical. Elle a aussi donné, dans les paroisses avoisinantes, des cours du soir de tricot au crochet et à la broche.

Claudette a toujours rêvé d'avoir beaucoup d'enfants, mais la Providence n'a pas voulu lui en donner plus de deux. Elle y a compensé en se faisant gardienne d'enfants le soir comme le jour; pendant un certain temps, elle a même ouvert sa garderie privée où, en quelques années, ont défilé une centaine d'enfants.

Toujours prête à se dépenser pour rendre service aux autres, avec son mari, elle s'est chargée, pendant un an, d'une garderie dominicale qui permettait aux parents d'assister paisiblement à la grand-messe du dimanche sans être exposés à des distractions excessives par les turbulences de leurs marmots.

Depuis cinq ans, Claudette consacre beaucoup de temps, dans l'ombre, à un apostolat très méritoire. Elle rend grâce au Seigneur pour tous ceux qu'il a placés sur sa route et Le prie de les combler de ses bénédictions.

## Chartrand, Edouard

Edouard est d'origine québécoise. Né à Anvers, le 5 juillet 1900, de Georges Chartrand et Corinne Boileau, il vint résider avec ses pa-



Edouard Chartrand

rents dans l'Ontario, alors qu'il était encore jeune.

Laissant l'école primaire après avoir réussi ses examens d'Entrée (Entrance), Edouard étudia ensuite l'Agriculture durant deux années à Oka d'où il revient avec un certificat d'agriculture pratique.

Arrivé à Bourget en 1922, il y épousa Juliette Leduc, en l'église du Sacré-Cœur, le 24 septembre 1923. Quatre enfants sont nés de ce mariage.

Edouard était peintre depuis plusieurs années déjà lorsqu'il fut engagé pendant cinq ans par le C.A.R.C. pour diriger le travail au «département des pinceaux» à Pendleton. À la fermeture de cet aéroport, après la guerre, il continua à travailler comme peintre à son compte.

L'ami Edouard se dépensa pendant plus de vingt-cinq ans comme conseiller et secrétaire du village. Il fut aussi commissaire d'école durant plusieurs termes, soit jusqu'à ce que la province mette fin aux commissions locales en établissant le Conseil des écoles catholiques de Prescott et Russell.

Ses enfants fêtèrent son quarante-cinquième anniversaire de mariage le 19 octobre 1968. C'était un grand-papa qui gâtait beaucoup ses petits enfants.

Edouard mourut le 10 octobre 1971, laissant à ses enfants le plus précieux des héritages: de bons principes.

## Chartrand, Juliette

Rocbelandaise de naissance, Juliette ouvrit les yeux sur notre monde le 18 juillet 1903. Ses parents étaient Zéphir Leduc et Marguerite



Juliette Chartrand

Martel. Elle n'avait que cinq mois lorsqu'elle quitta Rockland pour venir passer le reste de sa vie à Bourget.

Ce sont deux pionniers de Bourget, M. et M<sup>me</sup> Ferdinand Martel, ses grand-parents, qui l'ont élevée. Elle fréquenta l'école du village jusqu'à la dixième année.

Le 24 septembre 1923, Juliette se maria à Edouard Chartrand en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Quatre enfants sont nés de ce mariage: Joseph-Edouard, Lionel, Aunette et Rhéal qui sont tous des instituteurs. Ce couple éleva aussi une nièce: Lucille Chartrand. Chacun d'eux garde une reconnaissance émue à l'égard de cette mère qui, par son aide et ses encouragements, les a fait réussir dans la vie. Aussi, c'est avec enthousiasme qu'ils célébrèrent le quarante-cinquième anniversaire de mariage de leurs parents, le 19 octobre 1968.

Malheureusement, Juliette quitta ce monde

très soudainement le 15 janvier 1970, laissant à sa famille, comme à ses voisins, un souvenir impérissable. À son décès, elle avait onze petits-enfants.

### Chartrand, Gérard

Gérard est né sur les bords du Brook, dans la deuxième concession, le 2 juillet 1950. Ses parents, Ubald Chartrand et Marguerite Charlebois, l'ont fait baptiser à l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

À Plantagenet, où sa famille avait déménagé, il fit son cours primaire à l'école St-Paul, puis a complété sa treizième année à l'école secondaire locale.

Gérard revint à Bourget le 26 mai 1973 pour y épouser Denise, fille de Roland Piché et d'Annette Leroux. Ils sont maintenant les heureux parents de deux enfants.

Sur le marché du travail, Gérard s'est d'abord occupé à installer et réparer des fournaises pour l'entreprise Fern Pilon de Rockland, de 1970 à 1973. Il a ensuite été technicien en forage et échantillonnage pour la Cie Fondex Ltée, de 1973 à 1976. Puis, il est devenu gérant de crédit pour Gulf Canada-Ray Lortie, de 1976 à 1978. De 1978 à 1981, il a été commis pour les Produits Dolmen de St-Isidore, et est maintenant gérant général de cette manufacture.

Gérard fait partie du conseil du village de Bourget depuis 1978. En 1984, il s'est bâti une maison en dehors du village.

### Chartrand, Denise

Fille de Roland Piché et d'Annette Leroux, Denise est née à Bourget le 29 avril 1952.

Elle a fait son cours primaire à Bourget, puis ses études secondaires à Plantagenet, y finissant en douzième commercial.

Le 26 mai 1973, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Denise épousait Gérard, fils d'Ubald Chartrand et de Marguerite Charlebois. Deux enfants, Éric et Luc, sont venus parfaire leur union.

De 1970 à 1972, Denise a travaillé à la succursale de Vanier de la Banque Canadienne Nationale. Depuis 1972, elle est commis à la Fonction publique du Canada, étant à l'emploi du Ministère du Revenu national.

### Chartrand, Gérard L.

En la paroisse St-Luc de Curran, a été baptisé Gérard, né le 16 avril 1933. Ses parents étaient Émile Chartrand et Eugénie Deschamps.



Denise Chartrand

Il a fréquenté l'école primaire de St-Pascal puis a fait ses études secondaires, de 1948 à 1952, au cinquième cours et à l'école privée de Bourget. En 1970, il obtenait un baccalauréat ès arts de l'Université d'Ottawa puis, en 1974, la même institution lui discernait une maîtrise en éducation.

Par la suite, il a enseigné à Orléans en 1953-1954; à St-Pascal, de 1954 à 1975; à Clarence-Creek, en 1981-1982, puis à Embrun de 1982 à 1984. Il a été directeur de l'école du Sacré-Cœur de Bourget, de 1975 à 1981.

Dans la paroisse de St-Pascal-Baylou, le 27 juillet 1957, Gérard épousait Pauline, fille de Zoël Duquette et de Rose Villeneuve. Ils sont les heureux parents de quatre enfants: François (époux de Sylvie Renaud), Martine, Jean-Luc et Alain. Ils connaissent aussi la joie d'être les grands-parents d'une mignonne petite Mariève.



Gérard Chartrand



Gérard L. Chartrand

Même s'il aime tous les sports, Gérard est surtout un ardent joueur de quilles. Son amour du chant lui procure cependant un loisir plus paisible.

## Chartrand, Jean-Gilles

Fils de Josaphat Chartrand et de Lucienne Leduc, Jean-Gilles est né à Curran le 5 janvier 1944.



Jean-Gilles Chartrand

Après ses études primaires faites au village de Curran, et ses secondaires (douzième année) à Plantagenet, il se lance dans la vente et reste à l'emploi d'un grossiste en quincaillerie d'Ottawa pendant environ sept ans. Il fit ensuite de l'Assurance-vie pour l'Union du Canada, son territoire couvrant la région d'Ottawa ainsi que les comtés de Prescott et Russell.



Gisèle Chartrand

En 1975, il achète le magasin de meubles d'Aldéric Sicard qu'il exploite pendant sept ans. En 1982, il s'introduit dans l'assurance-générale avec «Pentagon» et convertit son magasin en six logis plus un local commercial: celui-ci héberge alors la clinique médicale dirigée par le docteur Michel Dalpé-Charron. Il est aussi co-proprétaire des appartements Bourget sur la rue Potvin.

Personne très active, Jean-Gilles est tôt attiré par la politique municipale. En 1975, il devient conseiller du canton et le reste pendant quatre ans; ensuite, il monte au poste de sous-préfet et l'occupe pendant deux ans, puis il accède à la préfecture et y demeure deux autres années.

Jean-Gilles a été membre du Comité du centre communautaire de Bourget en 1975. Il a participé à la fonction du Hockey Mineur du Canton de Clarence la même année. Il a contribué à réaliser la municipalisation du système de lutte contre les incendies. Ennemi de la pollution et apôtre de l'amélioration de l'environnement, il a été l'initiateur du programme des champs d'épuration dans la municipalité.

Lorsque préfet, il a été président du comité chargé de l'élaboration d'une carte touristique pour Prescott et Russell. Il a aussi été membre du Comité des chemins de nos comtés-unis. Il siège au Comité des Services Familiaux de Prescott et Russell.

Aimant participer aux organisations communautaires, Jean-Gilles s'est impliqué dans le centre récréatif (1969-1972) et en faveur du Club Optimiste (1980). Il a été Chevalier de Colomb pendant quatorze ans.

Malgré ce débordement d'activité, Jean-Gilles a trouvé le temps de prendre femme: en effet, à Curran le 27 juillet 1968, il a épousé Gisèle, fille d'André St-Pierre et de Rhéa Délorme qui lui a donné trois enfants: deux garçons et une fille. Aussitôt mariés, les Chartrand s'établissaient à Bourget sur la rue Potvin.

Comme exercices de détente, il pratique la pêche, le tennis, le hockey et le golf; aussi, il aime bien aller en vacances dans le sud pour s'y reposer.

Jean-Gilles est fier de se dire membre actif du parti progressiste-conservateur provincial.

## Chartrand, Gisèle

Baptisée à l'église St-Benoit Labre de Wendoover, Gisèle est née le 17 juin 1946 du mariage d'André St-Pierre et de Rhéa Délorme.

Elle a fait les deux années du cours primaire en sa paroisse natale, puis les cinq autres à Curran. Ensuite, elle a fréquenté l'école secondaire de Plantagenet jusqu'à la douzième année. Gisèle débute sur le marché du travail en

prenant un emploi à la Banque du Canada, à Ottawa, en 1965. En 1971, elle occupa un poste à Bell Canada puis, en 1975, elle assista son époux au magasin de meubles qu'il exploitait. En 1982, elle devint secrétaire de la clinique médicale de Bourget.

En l'église St-Luc de Curran, le 27 juillet 1968, Gisèle prenait pour époux Jean-Gilles, fils de Josaphat Chartrand et de Lucienne Leduc. De leur union sont nés trois enfants: Stéphane, qui est pensionnaire au Juvénat du Sacré-Cœur de Cornwall, Éric et Geneviève qui fréquentent l'école de Bourget.

Très active et toujours de bonne humeur, Gisèle fait du bénévolat en faveur des organisations bourgetaines. Elle est membre du Cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes depuis 1976. Elle occupe ses loisirs par la lecture, la marche, la natation et la bicyclette. Elle fait de la couture sur tissus extensibles et des décorations en fleurs séchées. Elle aime voyager et accompagne son époux en Floride à chaque année.

À l'aise avec le public, Gisèle aime les contacts humains, ce qui en fait un atout pour la carrière politique de son mari.

## Chartrand, Joseph-Edouard

Le 23 juin 1924, à Bourget, naissait Joseph-Edouard, fils d'Edouard Chartrand et de Juliette Leduc. Il est devenu tout simplement «Jos» pour la plupart de ceux qui l'ont connu depuis son arrivée en ce monde.

Il a fait ses études primaires et secondaires à Bourget et à Ottawa. Avec son père, il apprit tôt à manier le pinceau et, devenu peintre, il travailla à l'aéroport de Pendleton puis à Ottawa pendant de nombreuses années.



Joseph-Edouard Chartrand

Un jour Jos décida de continuer ses études. ce qui le conduisit au poste de professeur à l'École Cartier d'Ottawa. Après avoir longtemps enseigné, il a pris sa retraite l'an dernier.

Joseph-Edouard est un «couche-tard» qui se lève tôt. Du temps où il restait à Bourget avec ses parents, les lumières de la maison paternelle étaient habituellement les dernières à s'éteindre au village. Il prétend que la vie est un bien si précieux qu'il faut savourer le plus possible plutôt que d'en perdre la jouissance d'une grande partie dans le sommeil. Quand leur téléphone sonne après onze heures le soir, ses proches savent que c'est Jos qui appelle.

Pour sa famille et ses amis, Jos est tout un gars: c'est l'hospitalité personnifiée! Arrivez chez lui à l'heure qui vous plaira et vous serez servis comme des rois: table bien garnie, coupes débordantes, etc., etc. En plus d'être très recevant, il est excellent cordon-bleu.

Le 23 juillet 1949, Joseph-Edouard a épousé Lucille, fille de Xavier Ethier et d'Angéline Labelle qui lui a donné deux filles: Lise et Danielle. Leur maman mourut en juillet 1976 après une longue maladie. Le fils aîné d'Edouard et de Juliette a convolé en secondes noces le 19 août 1977 alors qu'il a pris pour épouse Claire, fille d'Henri Guertin et d'Eudoxie Matte de St-Albert (Ont.).

Jos a été Bourgetain de fait, depuis sa naissance jusqu'en 1966, soit pendant quarante-deux ans. Il l'est encore de cœur.

## Chartrand, Lionel

Du mariage d'Edouard Chartrand et de Juliette Leduc, est né Lionel, le 5 novembre 1929. Il a été baptisé à l'église du Sacré-Cœur de Bourget.



Lionel Chartrand

Sa fiche d'études se résume comme suit: primaire à Bourget; secondaire à Plantagenet; universitaire à l'Université d'Ottawa; pédagogique à l'Université d'Ottawa et au Collège d'éducation de Toronto. En cours de route, l'Université d'Ottawa lui a décerné un baccalauréat ès arts, en plus de son certificat d'enseignant de L'Ontario.

Instituteur de profession, Lionel a été directeur de l'école St-Mathieu de Hammond, de 1954 à 1960. Depuis cette date, il enseigne à l'école secondaire d'Iroquois (Ont.).

Avant de quitter Bourget, en 1960, il y a été membre de la Ligue du Sacré-Cœur, du Conseil des Chevaliers de Colomb et de la brigade des pompiers volontaires.

Musicien, il est chargé de direction du chœur de chant de la paroisse Ste-Cécile à Iroquois. Il a construit lui-même la maison qu'il habite et il aime beaucoup bricoler.

Lionel se plaît à faire du ski de fond, mais pas seul, car il est époux et père. Sur la route de la vie il a donc pris pour compagne, Thérèse, fille d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel. Ils doivent à leur mariage, célébré à Bourget le 29 août 1959, la naissance de leurs deux enfants: Paul et Jocelyne.

## Chartrand, Thérèse

Le 27 juin 1931, naissait à Ernest Hurtubise et Élise Martel, une fille qu'ils nommèrent Thérèse.

Avant fait son cours primaire à l'École du Sacré-Cœur et son secondaire à l'École Privée de Bourget, elle obtint, en 1950, son certificat d'enseignante à l'École Normale de l'Université d'Ottawa.

Après avoir été institutrice pendant quatre ans (à Caledonia Springs et Plantagenet), elle a, durant six ans, fait du service social, dans le comté de Russell, pour le Ministère du Bien-être de l'Ontario. Elle a alors parcouru tous les chemins de notre comté où elle a acquis plus que sa part d'expérience sur les continuelles laveuses qui, en peu de temps, faisaient des tacots de nos voitures neuves.

«Rassasiée» des plaisirs de la route, Thérèse a maintenant opté pour la vie sédentaire de maîtresse de maison. Elle y a accédé par le mariage en épousant Lionel, fils d'Edouard Chartrand et de Juliette Leduc. Depuis la solennelle cérémonie du 29 août 1959, deux rejetons sont venus compléter leur cadre familial; il s'agit de Paul et de Jocelyne.

Thérèse enseigne le français à temps partiel à Iroquois et Morrisburg. Elle est membre du Catholic Women's League of Canada depuis 1962. Elle fait aussi du bénévolat. Elle aime beaucoup le ski.



Thérèse Chartrand

Guitariste talentueuse, cette ancienne bourgetaine fait partie du groupe instrumental «Les Belles de Morrisburg».

## Chartrand, Raymond

Baptisé à Curran où il est né le 4 septembre 1949, Raymond est le fils de Leonard Chartrand et d'Adrienne Piché.

Après avoir fréquenté l'école primaire St-Luc de sa paroisse, il étudia au Petit Séminaire d'Ottawa (1962-1966), à l'École Secondaire de Plantagenet (1966-1967) puis au Collège Algonquin (1967-1970). À la fin de ses études, il détenait un diplôme d'administration des affaires. En 1983, il a été reconnu «Registered Industrial Accountant» (RIA).



Raymond Chartrand

Comptable de profession, Raymond est employé à la Fonction Publique Fédérale.

En l'église St-Bernard de Fournier, le 12 septembre 1970, il prenait pour épouse Claudette, fille de Gabriel Denis et d'Éva Lalonde qui lui a donné trois enfants: un fils et deux filles.

Les Chartrand sont arrivés à Bourget depuis 1970. Ils se sont vite insérés dans notre vie sociale et paroissiale. Pour sa part, Raymond a été président du Bingo en 1976-1977. Il a été trésorier du Centre Récréatif de 1978 à 1980, et en est le secrétaire pour 1984-1985. Il est aussi un philatéliste passionné, propriétaire d'une collection de dix milles timbres.

Raymond et Claudette ont longtemps habité sur la rue Centre. En 1984, ils se sont bâti une belle maison dans le lotissement Lepage.

## Chartrand, Claudette

A Fournier, Ontario, le 1<sup>er</sup> juillet 1949, naissait Claudette, fille de Gabriel Denis et d'Éva Lalonde

Quand son cours primaire fut terminé à l'école St-Bernard de sa paroisse, elle prit le chemin de l'École Secondaire de Plantagenet qu'elle fréquenta de 1963 à 1967.

Le 12 septembre 1970, dans l'église St-Bernard de Fournier, Claudette était conduite à l'autel par Raymond, fils de Léonard Chartrand et d'Adrienne Piché. Leur mariage a été béni par la naissance de trois enfants qui deviennent rapidement grands: Julie (13 ans), Annie (10 ans) et Patrick (7 ans)

Épouse active d'un époux zélé, Claudette a été secrétaire du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes (1976-1980). Elle en est ensuite devenue directrice (1980-1982). Elle a occupé la vice-présidence de l'Associa-



Claudette Chartrand

tion des Parents et Instituteurs (1982-1983) pour en devenir ensuite secrétaire (1983-1984).

Il y a quelques années, M<sup>me</sup> Claudette Chartrand a obtenu un diplôme en décoration de gâteaux; elle met souvent son talent à contribution lors de mariages car sa spécialité porte sur les gâteaux de nocces.

## Chartrand, Rhéal

Rhéal a été baptisé en la paroisse du Sacré-Cœur de Bourget où il est né, le 21 novembre 1932, du mariage d'Édouard Chartrand et de Juliette Leduc.



Rhéal Chartrand

Il fit son cours primaire à l'école séparée du village puis poursuivit ses études à l'École Secondaire Privée de Bourget; de là, il se dirigea vers l'École Normale d'Ottawa où il obtint, en 1951, son diplôme d'enseignant. En 1959, l'Université d'Ottawa lui décernait un Baccalauréat ès Arts; dans la suite, il suivit des cours de spécialisation en mathématiques puis se vit remettre une maîtrise en administration en 1972.

De 1951 à 1960, l'école primaire a été son premier champ d'activité professionnelle. Il est professeur de mathématiques au niveau secondaire depuis 1960.

À Moose-Creek, le 21 octobre 1961, Rhéal épousait Thérèse, fille de Raoul Pilon et de Flora Ranger. Son épouse était originaire de St-Isidore de Prescott. Leur mariage a été béni par la venue de trois enfants: Yves, Guy et Line.

Ce fils d'Édouard et de Juliette Chartrand a été Bourgetain pendant près de trente ans. On se souvient que, lorsqu'il était des nôtres, il a été pompier volontaire durant plusieurs années. Il était un excellent joueur de billard qui

s'est souvent mesuré victorieusement à Arthur Yelle, malgré que celui-ci ne s'en laissa pas imposer par n'importe qui. Rhéal excellait aussi au croquet. Il s'adonne encore au tennis, au golf et à la pétanque. Il est resté très attaché à Bourget.

## Chartrand, Ubald

Les anciens disaient toujours Currance lorsqu'ils parlaient de Curran. À leurs yeux, Ubald serait donc un Currangois puisqu'il est né en la paroisse voisine de St-Luc le 31 mars 1918. Ses parents étaient Hervé Chartrand et Léa Gratton.

Il a toujours été cultivateur; à un certain moment, il est venu s'installer à Bourget, sur le bord du Brook, où il a acquis l'ancienne terre de Clinton Presley dont la résidence se trouvait à l'endroit où demeure maintenant la famille Roméo Lalonde.

Ubald a fondé un foyer le 29 septembre 1942 alors qu'il épousait Marguerite fille de Ferrier Charlebois et d'Anna Pinsonneault. Leur mariage fut béni à Curran. Leur union a donné douze enfants, soit huit garçons et quatre filles.



Ubald Chartrand

Après s'être installés d'abord à Wendover, les Chartrand retournèrent à Curran puis vinrent séjourner à Bourget, de 1945 à 1958. Après, ils allèrent exploiter une ferme à Plantagenet. Quand sonna l'âge de la retraite, ils optèrent en faveur de Rockland où ils sont encore présentement.

Lors de son séjour à Bourget, Ubald a été commissaire de l'école du «Trois».

## Chartrand, Marguerite

Ce sont les cloches de St-Luc de Curran qui ont annoncé, le 18 septembre 1918, la naissance de Marguerite, fille de Ferrier Charlebois



Marguerite Chartrand

et d'Anna Pinsonneault. On se souviendra que cette dernière était la sœur de Léo Pinsonneault qui a longtemps résidé à Bourget.

En l'église de sa paroisse natale, Marguerite a épousé, le 29 septembre 1942, Ubald, fils d'Hervé Chartrand et de Léa Gratton, de qui elle a eu douze enfants. Le premier, Claude, est né à Wendover, et le deuxième, Henri, à Curran; les huit suivants sont tous nés à Bourget: ce sont: Roger, Cécile, Bernard, Gérard, Jeanne, Albert, Louise et Léo. Les deux derniers, Jean et Aline, ont vu le jour à Plantagenet. Les Chartrand sont aussi les heureux grands-parents de quinze petits-enfants.

Marguerite a toujours été connue comme une excellente mère de famille et une compagne de travail dépareillée pour son époux.

## Chénier, Lionel

(Photo non disponible)

Fils natif de Bourget, Lionel y vit le jour le 12 février 1921. Il était fils de Mathias Chénier et de Dora Boileau.

Après ses études élémentaires à l'école du village, il travailla sur la terre jusqu'en 1947.

À Bourget, le 6 juillet 1948, il épousait Carmen, fille de Raoul Chaloux et de Flore Corbeil.

Il a été épiciier à Ottawa, de 1949 à 1962. Cette année-là, il fit l'acquisition de Grand Sanitation Liée, une entreprise de Vanier qu'il exploita jusqu'en 1978 alors qu'il prit sa retraite.

Lionel appartient au Conseil n° 5571 des Chevaliers de Colomb. Ses sports préférés sont le golf et les quilles. Il joue aussi le bridge.

## Chénier, Carmen

(Photo non disponible)

Québécoise d'origine, Carmen est née à Chénéville le 17 juillet 1924 du mariage de Raoul Chaloux et de Flore Corbeil.

Elle était jeune encore lorsque ses parents allèrent s'installer à Lemieux où ils exploitèrent un magasin général pendant quelques années. C'est dans cette paroisse qu'elle fréquenta l'école primaire.

Devenue Bourgetaine, en l'église Sacré-Cœur, le 6 juillet 1948, elle épousait Lionel, fils de Mathias Chénier et de Dora Boileau.

Avec son époux, Carmen fait partie de la paroisse Montfort de Vanier. Elle est membre de clubs de bridge et de quilles.

## Chénier, Mathias

Fils d'Alphonse Chénier et de Mathilde Hogue, Mathias est né le 8 juin 1896 sur une des premières terres défrichées à The Brook.

Ayant fait son apprentissage agricole tout en fréquentant l'école primaire, il resta ensuite sur la terre paternelle et y succéda plus tard à son père.

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 8 mai 1916, il épousait Dora, fille d'Eustache Boileau et d'Azilda Sicard, qui lui donna sept enfants, soit quatre garçons et trois filles.

De 1940 à 1953, Mathias travailla comme forestier à la Forêt Larose dont son père avait déjà été le surintendant. Il prit ensuite sa retraite et alla habiter à Hull au milieu de ses enfants.



Mathias Chénier

Ayant passé ses dernières années au Foyer du Bonheur, à Hull, il y décéda le 17 mai 1980. Il a été inhumé dans le cimetière de Bourget auprès de son épouse et de ses parents.

## Chénier, Dora

Issue du mariage d'Eustache Boileau et d'Azilda Sicard, Dora est née à The Brook le 17 mai 1898. Sa famille restait dans la troisième concession et elle n'avait que quatre ans lorsqu'elle perdit sa mère.



Dora Chénier

Le 8 mai 1916, elle prenait pour époux Mathias, fils d'Alphonse Chénier et de Mathilde Hogue, de qui elle eut sept enfants: Léo (époux de Lauria Boudreault); Donat (époux de Maria Boudreault); Rita (M<sup>me</sup> Paul Gravel); Lionel (époux de Carmen Chaloux); Raymond (époux de May Fortier); Thérèse (M<sup>me</sup> André Morissette) et Cécile (décédée à l'âge de quatre ans et demi).

Comme son époux, Mathias, Dora a fini ses jours au Foyer du Bonheur, à Hull, où elle décéda le 8 juin 1979 à l'âge de quatre-vingt-un ans. Elle est revenue reposer définitivement en sol Bourgetain.

## Chénier, Philippe

L'année 1929 fut excessivement marquante pour Philippe Chénier. En effet, c'est celle où il se fit couper un bras à la suite d'un accident de travail survenu à la briqueterie d'Ottawa. Cette même année-là, il arrivait à Bourget avec ses parents qui s'établirent dans la septième concession, non loin du canton de Cambridge. Philippe avait alors seize ans. Né le 25 juillet 1913, il avait été baptisé en l'église St-Thomas



Philippe Chénier

d'Aquin d'Ottawa. Ses parents étaient Adélarde Chénier et Rose-Anna Charron.

Les Chénier prirent facilement racine à Bourget. Ils aimaient le tempo de la «Sept», surtout le rythme accéléré des veillées canadiennes qu'on y organisait à tout bout de champ.

Le 8 août 1938, Philippe conduisit «aux balustres» Gabrielle, fille d'Henri Loiselle et d'Alma Délisle qui lui donna six enfants, soit quatre filles, et deux garçons.

Philippe se loua d'abord une maisonnette dans le même rang que ses parents puis, en 1936, il acheta une petite ferme de cinquante acres non loin de là. En 1948, ayant vendu sa propriété au gouvernement pour fins de reboisement, il fit l'acquisition d'une ferme de cent acres, encore dans la septième concession, mais au nord du Chemin de Russell. La culture d'une telle ferme s'avérant trop difficile pour un manchot, il la revendit à son père, se réservant dix acres où il se construisit une maison.

Malgré son handicap, Philippe était très adroit. Il réussissait à planter des clous et même à nouer ses cordons de chaussures. L'adresse avec laquelle il utilisait sa bouche pour réussir diverses tâches étonnait grandement les gens. La seule chose qu'il ne parvenait pas à faire était un nœud de cravate.

Une longue maladie força Philippe à passer les deux dernières années de sa vie au Nursing Home de Bourget. Il mourut le 19 juin 1979 à l'âge de soixante-six ans.

### Chénier, Ronaldo

Ronaldo est né le 30 mai 1909 à The Brook, sur les bords de ce ruisseau qui a donné son premier nom à Bourget. Il fit ses études, à l'école primaire de notre village, de 1915 à 1923.

Vint la crise de 1929 qui fut catastrophique pour les cultivateurs; il réalisa donc qu'il n'y avait plus aucun avenir pour lui à Bourget.

Le 22 avril 1931, il débutait dans le commerce d'épicerie à Eastview (aujourd'hui Vanier). Le sept juillet de la même année, il épousait Cécile Villemaire, institutrice, aussi de Bourget. Il poursuivit ses études par des cours du soir à l'Université d'Ottawa.

Après avoir été épicière, il fut hôtelier, contracteur, politicien, etc. En 1940, entrevoyant un avenir prospère pour la ville d'Eastview, il inaugura le premier magasin de service libre (self-service); il érigea un développement de maisons unifamiliales et construisit les premières maisons d'appartements à Eastview. Il dota sa ville du premier hôtel convenable en ces années-là, ajoutant soixante-quinze chambres et trois salles de réception à l'entreprise hôtelière dont il s'était porté acquéreur.

Par ailleurs, son œuvre de prédilection fut l'éducation. Ainsi, il contribua à la construction des écoles primaires Ducharme, Baribeau, Cadieux, Lajoie et Glaude, nommées d'après les cures des paroisses où elles se trouvaient.

Il a été membre de l'exécutif de l'Association canadienne française d'Éducation, président de la Commission des écoles séparées d'Eastview, président de l'Association des commissaires d'écoles catholiques bilingues d'Ontario, vice-président du School Trustees Council of Toronto et surtout président-fondateur de l'Association des des commissaires d'Écoles Catholiques de Langue Française du Canada.

Il est Membre à Vie de l'Ordre de la Culture Française de l'Amérique, Membre à Vie de l'Ordre du Mérite de l'Association des Commissaires des Écoles Bilingues de l'Ontario, et Membre à Vie de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa.



Ronaldo Chénier

Ronaldo fut président du Patro d'Ottawa, président de la Chambre de Commerce d'Eastview, Membre de la Commission de la Capitale Nationale, directeur de Clubs Richelieu et de beaucoup d'autres organismes encore. On retrouve en effet chez cet homme d'affaires des plus avertis cet ensemble de qualités qui conduisent au succès durable.

En 1982, M et M<sup>me</sup> Chénier célébrèrent leurs noces d'or à Ottawa, au milieu de leur famille et de nombreux amis.

Résidant actuellement dans les Bahamas, ils ne manquent jamais, à tous les étés, le plaisir de revenir aux sources: à leur cher et vieux Bourget.

Épris du passé, Ronaldo aime à rappeler qu'à son arrivée, son grand-père, Pierre Hogue, passait pour le colon le plus riche du canton de Clarence car il apportait avec lui sept cents épis de blé. En outre, c'est lui qui a mis le premier grain de blé en terre à The Brook.

### Chénier, Cécile

Née à Glen Robertson, Cécile était fille de Téléphore Villemaire (fromager) et de Louise Landry.



Cécile Chénier

Elle fit ses études primaires à Bourget et continua au palier secondaire à Sturgeon Falls, puis vint décrocher son certificat pédagogique chez les Sœurs Ste-Marie-de-Namur à Van-kleek Hill.

Cécile consacra les sept années suivantes à enseigner à l'école séparée n° 18 de Bourget, située au coin St-Félix. Avec nostalgie, elle l'appelle encore «ma petite école» et se souvient avec bonheur des joies de l'enseigne-



ment; c'est toujours avec émotion qu'elle rencontre ses anciens élèves.

Le 7 juillet 1931, elle épousait, à Bourget, Ronaldo Chénier. Trois enfants sont nés du mariage de Ronaldo et de Cécile: Yves, médecin à New-York; Jacques, Homme d'affaires aux Bahamas et à Boca-Raton (Floride), puis Marie-Andrée Chénier-Lepage, infirmière à Blackburn Hamlet.

Cécile s'est dévouée particulièrement au poste de présidente du Palro féminin d'Ottawa, œuvre à laquelle elle a toujours collaboré, mais à laquelle il faut ajouter maintes autres associations de charité et de bien-être social.

Elle a su partager merveilleusement bien son temps et son énergie entre sa famille et les entreprises de son mari.

Depuis l'âge de la retraite, la lecture est le passe-temps favori qui remplit ses heures de loisir.

### Cormier, Vincente

Baptisée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Vincente est née, dans notre paroisse, le 14 mars 1938 du mariage de Robert S. Lalonde et d'Imelda McNeil.



Vincente Cormier

Après avoir quitté les bancs de l'école primaire, elle continua ses études à l'école secondaire privée de Bourget. Elle réside dans la capitale nationale depuis 1955.

En la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, Vincente épousait, le 18 avril 1960, Léonard, fils de Stolin Cormier et d'Elphianne Bouchard. Ils sont les fiers parents d'un fils: Raymond.

Ça fait donc vingt-cinq ans que les Cormier sont unis par les liens du mariage. Léonard, un Madelinot, et Vincente, une ex-Bourgetaine, ont trouvé des plus enrichissant l'engagement

qu'ils ont contracté en 1976. Ils en ont fait profiter beaucoup d'autres, même des Bourgetains, par leur apostolat dans les mouvements Cursillo et Marriage Encounter, dans les Services de préparation au mariage ainsi que dans leur communauté paroissiale de St-Louis-de-Montfort.

À l'emploi du Bureau des traductions du Secrétariat d'État, Vincente y occupe le poste d'agent responsable du budget. Elle aime beaucoup son travail mais rêve quand même, et déjà, du jour où elle prendra sa retraite et pourra consacrer plus de temps à son passe-temps favori: le «birdwatching».

Quand les Cormier peuvent s'esquiver d'Ottawa, durant la belle saison, ils courent se reposer à leur chalet de Val-des-Bois.

### Côté, Jacques

Jacques est né à Bois-Franc (Québec), le 12 mars 1943. En novembre suivant, son père, Damien Côté, et sa mère, née Clémentine Lafontaine, venaient s'établir, dans la septième concession de Bourget, sur l'ancienne ferme des Gareau qu'ils cultivèrent jusqu'en 1965 et où ils lui donnèrent huit frères et sœurs.

Ce fils de Damien a fait ses études primaires à Bourget. Présentement, il occupe un poste de représentant de ventes au Gouvernement Fédéral.

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 23 septembre 1967, il épousait Evelyne, fille d'Aurèle Potvin et de Lucienne Éthier qui lui a donné deux filles: Julie, née le 3 août 1968 et Sonia qui a vu le jour le 29 mai 1973.

L'ami Jacques s'est construit deux maisons: la première au n° 3 de la rue Lapointe où il a demeuré de 1970 à 1983, et l'autre sur la rue Lavigne où il réside depuis juillet 1983.



Jacques Côté

Ce Bourgetain est membre du Conseil 6198 des Chevaliers de Colomb et a fait partie de la direction du Centre Récréatif de 1979 à 1982. Il est aussi bénévole de l'organisation des bingos depuis la fondation.

### Côté, Evelyne

Née à Clarence-Creek, le 16 février 1948, Evelyne était la fille d'Aurèle Potvin et de Lucienne Éthier, tous deux originaires de Bourget.



Evelyne Côté

Après le décès du chef de la famille, en 1958, la mère, avec ses cinq filles et ses deux garçons, déménagea sur la rue Champlain-Nord à Bourget. À partir de la cinquième année, Evelyne fit donc ses études primaires à l'école de notre village; elle continua sa onzième année à l'école secondaire privée mais alla faire sa douzième au High School de Casselman.

De 1970 à 1973, Evelyne fut la secrétaire médicale du docteur Tripp qui pratiquait sur la rue Lapointe. Présentement, elle occupe le poste de caissière à la Section de la comptabilité centrale pour le Gouvernement Fédéral.

En notre église paroissiale, le 23 septembre 1967, elle a marié Jacques, fils de Damien Côté et de Clémentine Lafontaine, de qui elle a eu deux filles: Julie et Sonia.

Evelyne fait partie du Comité de bar du Centre Récréatif et, comme son conjoint, elle est une des fidèles bénévoles du bingo hebdomadaire de Bourget.

### Cousineau, Gérald

Gérald, fils de Lorenzo Cousineau et de Marguerite Belley, est né à Hull le 19 janvier 1933. Il arriva à Bourget le 14 août 1947 quand son



Gérald Cousineau

père acheta le restaurant de Bernard Lalonde: il était alors âgé de quatorze ans.

Ayant fait ses études primaires à Hull, il compléta son cours secondaire à Bourget.

Gérald est un paroissien très actif. Il a été président des divers organismes suivants: Village policier (3 ans), Comité paroissial et Chambre de Commerce de Bourget. Il a aussi été le président fondateur de l'Association des parents et instituteurs. Il fait partie de la chorale paroissiale depuis trente-cinq ans. Membre du Club Optimiste depuis 1976, il en est devenu le président distingué pour 1981-1982. Ses activités «optimistes» le font se dépenser sans compter pour le bien des enfants de notre paroisse.

Si occupé qu'il ait toujours été Gérald, il n'a pas oublié pour autant d'assurer sa descendance. Il épousa, le 9 juillet 1955, Annette, fille



Annette Cousineau

d'Edouard et de Juliette Chartrand, ce qui lui a valu trois héritiers. À ceux-ci sont maintenant venus s'ajouter deux petits-enfants. Tous se proposent de célébrer avec joie, cette année même, le trentième anniversaire de mariage de leurs parents.

Gérald travaille pour le gouvernement fédéral depuis 1951. Il est aussi bricoleur à ses heures et espère pouvoir bientôt s'adonner davantage à ce passe-temps car il rêve de prendre sa retraite d'ici très peu d'années.

### Cousineau, Annette

Fille d'Edouard Chartrand et de Juliette Leduc, Annette est née à Bourget le 29 avril 1931.

Suite à ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur, elle fait son cours secondaire à l'école privée de notre paroisse. En juin 1959, après avoir étudié à l'école normale de l'Université d'Ottawa, elle reçoit son certificat d'institutrice, mais elle n'arrête pas en aussi bonne voie et continue des études à temps partiel à ladite université.

Annette enseigne pendant cinq ans à quelques petites «écoles du rang» puis prend la grave décision d'unir sa destinée à celle de Gérald, le 9 juillet 1955. Son conjoint est fils de Lorenzo Cousineau et de Marguerite Belley. Trois enfants sont nés de leur union: Francine qui est organiste bénévole de la paroisse depuis une dizaine d'années, puis Sylvie et Gilles. Tous trois ont été baptisés à Bourget.

Sans négliger son rôle de mère, Annette enseigne et se dévoue pendant au-delà de trente et une années à Vanier, Hammond, St-Pascal et enfin Bourget où elle exerce son apostolat d'éducatrice depuis 1968. Elle a toujours consciencieusement rempli son rôle d'institutrice et nul doute qu'elle continuera dans la même voie jusqu'à sa retraite.

Annette et Gérald qui ont deux petits-enfants à gâter, fêteront leur trentième anniversaire de mariage durant l'année du centenaire de la paroisse.

### Dalpé-Charron, Michel

À l'homme méthodique, biographie systématique:

— 10 mai 1941: Naissance à Hull.

— Études: primaires, aux écoles Carrière de Hull et Ste-Trinité de Rockland; secondaires, au Petit Séminaire d'Ottawa; universitaires: à l'Université d'Ottawa (1963-1970); B.A. de la Faculté des Arts et M.D. de la Faculté de médecine.



Michel Dalpé-Charron

— Co-fondateur de l'Association de la Jeunesse Franco-Ontarienne de Rockland.

— 1970-1971: Internat à l'Hôpital Général d'Ottawa.

— 1971: Obtention du L.M.C.C. et résidence en anesthésie à l'Hôpital Général d'Ottawa.

— 1971-1972: Responsable de l'urgence de l'Hôpital Général d'Ottawa.

— 1972-1973: Co-fondateur de la Clinique Médicale Stat et directeur médical du Centre d'entraînement à la vie du Pavillon du Parc, à Aylmer.

— 1973: Responsable du bureau de santé de l'Hôpital de la Pieta à Hull; membre actif de l'Hôpital de la Pieta, Hull; membre actif du Foyer du Bonheur, Hull; fondateur de la clinique de Dépannage de l'Outaouais, Enr.

— 1973-1974: chargé de cours au CEGEP de Hull et à l'Université du Québec à Hull.

— 1973-1975: Membre actif à l'Hôpital du Sacré-Cœur, Hull.

— 1974-1975: Chef du Département de santé communautaire du Centre Hospitalier Sacré-Cœur de Hull.

— 1975: Consultant à la Direction de la santé communautaire de la Direction générale de la programmation du Ministère des Affaires sociales.

— 1976: Consultant à la Direction des services communautaires de la Direction générale de la programmation au Ministère des Affaires sociales et fondateur de la Clinique médicale Ste-Catherine.

— 1978: Directeur des services professionnels, Centre Hospitalier des Laurentides à L'Annunciation.

— 1981: Directeur des services professionnels, Centre Hospitalier Pierre-Boucher à Longueuil.

— 1982: Fondateur de la Clinique Médicale de Rockland Enr. et de la Clinique Médicale de Bourget Enr.

Notre médecin peut se permettre de signer comme suit: Michel Dalpé-Charron, B.A., M.D., L.M.C.C. Il fonctionne comme les anciens médecins de famille, répondant aux appels sept jours par semaine et faisant des visites à domicile.

À travers tous ses engagements professionnels et autres, le docteur Michel a trouvé temps et moyens de se marier le 26 juin 1971, en la chapelle de l'Université d'Ottawa, à Claire Bouchard, sa cadette de dix ans; son épouse, une infirmière licenciée, lui a donné trois enfants: Alexandre (11 ans), Emmanuel (9 ans) et Katia (7 ans).

Il pratique tous les sports, spécialement ceux de raquette, tels que le tennis et le squash; aussi le volleyball, etc. Il rêve de faire plus tard du planeur quand il en trouvera le temps. Il s'occupe activement du mouvement scout et guide.

Présentement, le docteur Michel Dalpé-Charron étudie la théologie

## Daoust, Joseph D.

Joseph D. Daoust est né à The Brook. Son père portait le même prénom que lui et sa mère était Mary Anna Sbane.

En l'église de sa paroisse natale, le 22 août 1904, il épousait Cordélia, fille de Victor Lefebvre et de Délima Chénier, qui lui a donné dix-neuf enfants, dont huit filles et trois garçons vivent encore.



Joseph D. et Cordélia Daoust

Les Daoust restèrent à Bourget jusqu'en 1915 alors que Joseph D. qui a été à l'emploi du Pacifique Canadien pendant quarante-cinq ans, fut muté à Breckenridge (Québec) pour trois ans, puis à Allred pour un stage de treize ans.

En 1932, ils revinrent à Bourget avec leur famille pour vivre au milieu de leurs parents et amis. Ils résidèrent alors immédiatement à l'ouest de la gare dans ce que l'on appelait la maison du contremaître de section.

Après leur entrée en retraite, ils allèrent vivre à Ottawa. Monsieur Daoust y est décédé le 7 septembre 1975 à l'âge de quatre-vingt-unze ans.

## Daoust, Cordélia

Née à The Brook, Cordélia était la fille de Victor Lefebvre et de Délima Chénier.

Le 22 août 1904, en l'église du Sacré-Cœur de notre paroisse, elle prenait pour époux Joseph D., fils de Joseph Daoust et de Mary Anna Shane, de qui elle eut dix-neuf enfants dont quatorze parvinrent à l'âge adulte: Aurore (M<sup>me</sup> Aristide Granger), Annette (M<sup>me</sup> Bruno Hurtubise), Aldéa (M<sup>me</sup> Gabriel Gouin), Prudence (M<sup>me</sup> Lucien Daoust), Rhéaume, Carmelle (M<sup>me</sup> Rhéal Gagné), Yvette (M<sup>me</sup> Laurier Richard), Vianney, Yvon, Roch, Jeannine (M<sup>me</sup> Maurice Durocher), Jean-Yves, Hélène (M<sup>me</sup> Fernand Dumoulin) et Marcelle (M<sup>me</sup> Michel Bozozuk). Elle comptait aussi trente-huit petits-enfants et quarante-trois arrière-petits-enfants.

Le couple Daoust a vécu près de soixante-dix ans de vie conjugale ensemble. M<sup>me</sup> Cordélia Daoust et son époux ont passé leur vieillesse à Ottawa. Cette excellente mère de famille est décédée, le 21 janvier 1974, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

## David, Bernard

À Bourget, le 17 août 1933, naissait à Ernest David et Hélène Martel, un fils qu'ils firent baptiser en l'église du Sacré-Cœur sous le nom de Bernard. Comme ses frères et sœurs, il fit ses études primaires à l'école du village.



Bernard David

Le 8 juin 1963, en l'église St-André-Apôtre de St-André-est (Québec), il épousait Carmen, fille d'Henri Proulx et de Justine Forget, qui était la veuve de son frère Yvon. Ils sont les heureux parents de quatre enfants.

Bernard est très «impliqué» dans les activités religieuses, civiques, sportives et sociales de son «pays» d'adoption, St-André-est. Il a été marguillier de la fabrique paroissiale pendant deux ans. Membre de la brigade des pompiers volontaires depuis 1959, il en est le chef depuis 1966.

Il a déjà fait partie du comité des loisirs, de la ligue de hockey et du club de balle de St-André. Il est Chevalier de Colomb depuis 1952. Membre du comité ad-hoc des pompiers, il s'occupe du défilé annuel du père Noël et du dépouillement de l'arbre de Noël. Il participe en outre à l'organisation de danses sociales. Ses sports favoris sont le tennis et le base-ball.

Ayant passé les vingt-trois premières années de sa vie à Bourget, Bernard est resté très attaché à la petite patrie de ses parents.

## David, Ernest (fils)

Né sept mois après la mort prématurée de son père, soit le 4 mai 1937, ce dernier fils d'Hélène Martel-David reçut au baptême le même nom que son père: Ernest David. Il est facile de comprendre pourquoi on le surnom-



Ernest David (fils)

ma rapidement «Tinesse»: on voulait éviter tout quiproquo avec le regretté disparu dont le souvenir était très souvent évoqué.

Ernest David, fils, laissa l'école après la septième année. Ayant commencé à jouer le piano dès l'âge de huit ans il préférait de beaucoup la musique aux études. Jouant par oreille (autodidacte), il pouvait passer le meilleur de son temps à faire rendre des mélodies à son instrument. Son talent fut souvent mis à contribution pour les concerts de l'école. Il apprit facilement aussi à jouer l'orgue.

À l'âge de dix-sept ans, Tinesse émigra vers le Nord de l'Ontario et devint bientôt musicien dans un grill de Timmins; il eut en outre, pendant deux ans, son propre programme à la télévision de cette ville. Puis, il fut engagé musicien dans un hôtel de Sudbury; encore là, il se fit bientôt entendre sur les ondes de la radio et de la télévision de la métropole du nickel.



Ernest David (père)

Dans la suite, il vint s'établir à St-André d'Argenteuil où il joua pendant trois ans à l'église ainsi que dans différents clubs et piano-bars. Il réside maintenant à Lacbute. Sans avoir jamais pris une leçon, il a toujours gagné son pain avec sa musique.

L'incident suivant illustre bien jusqu'à quel point il vit de musique et pour la musique. Un jour, pour la débloquer, il commet l'imprudence de passer la main sous la tondeuse à gazon en marche et la retire aussitôt avec trois doigts coupés qui pendent, retenus seulement par de la peau et un peu de chair. À l'hôpital, les médecins lui annoncent qu'ils devront finir de couper le bout de ses doigts.

— «Non, non, je ne veux pas! Mon piano, mon piano!» sanglote Ernest.

En apprenant ce que cela signifie pour lui, les médecins décident de tenter l'impossible puis grâce à des greffes et à l'énergie de Tinesse, ils réussissent à lui épargner la solution désespérée qui avait d'abord été envisagée.

### David, Ernest (père)

C'est au tout début du vingtième siècle, soit le 19 mars 1901, que naquit Ernest, fils d'Isaïe David et d'Angéline Lalonde.

À Bourget, le 29 septembre 1925, il épousait Hélène, fille de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil. Ils eurent huit enfants dont quatre sont maintenant décédés.

Ernest montra tôt des dispositions pour la réparation et l'entretien des moteurs. Il fut d'abord mécanicien au garage qu'exploitait Joseph Morin dans la «vieille école». Le propriétaire possédait une franchise pour la vente des voitures «Durant» et «Overland».

En 1927, le beau-père d'Ernest, Napoléon Martel, achetait l'ancienne usine d'eaux gazeuses «Russell Lithia» et la faisait transporter, par panneaux, depuis la deuxième concession jusqu'au coin des rues Laval et Champlain (emplacement «Gulf» aujourd'hui). Il transforma cette bâtisse en garage dont son gendre devint le mécanicien.

Au mois de mars 1936, Ernest obtenait un permis pour faire du camionnage entre Ottawa et Montréal, mais son expérience fut de courte durée puisqu'il mourut, après une maladie de trois jours, le 30 septembre de la même année. C'est son beau-frère, Marc Martel, qui acheta camion et permis pour continuer l'entreprise de transport.

### David, Raoul

À The Brook, le 23 mars 1906, naissait, à Isaïe David et Angéline Lalonde, un fils qu'ils firent baptiser sous le nom de Raoul.



Raoul David

Il étudia sept ans à l'école primaire. Son frère, Moïse, lui ayant recommandé l'École Technique Teccart, à Montréal, il y fit un stage de six mois pour se familiariser avec les moteurs d'automobiles. Cela lui permit d'obtenir un emploi au Moulin à papier de Beauharnois. Il y resta du premier mai 1927 au premier juin 1930.

Ensuite, il fut, pendant sept ans, chauffeur privé pour la Beauharnois Construction Co. Or, en 1936, un monsieur Morgan qui était son supérieur et surintendant de ladite compagnie chargée de la construction du fameux canal du même nom, l'invita à se rendre à son bureau où il doit lui confier un nouveau poste. Là, il lui annonce qu'il va désormais être contremaître de département pour la St. Lawrence Alloys, et il le restera pendant trente-six ans.

À Beauharnois, le 25 mai 1931, Raoul a épousé Edna, fille d'Adolphe Primeau et de Frézildé Dugas qui lui a donné quatorze enfants.

Notre ancien concitoyen (1906-1926) s'est occupé de la chose publique dans sa ville d'adoption. Ainsi, il y a été conseiller municipal et président du Comité des travaux publics.

Raoul a fait partie de clubs de baseball et de balle-molle; il a aussi participé à des ligues de quilles et de curling (en hiver).

Au cours de sa carrière, il s'est mérité trois certificats: un d'abord de la Défense nationale pour ses activités au cours de la seconde guerre mondiale; un deuxième de la Union Carbide pour ses initiatives concernant les méthodes générales de travail et la sécurité des employés; enfin un troisième, de l'Ambulance St-Jean, après avoir suivi à l'usine un cours de premiers soins de sept jours.



## Délisle, Arthur-France

Arthur-France est né à Hull, le 13 avril 1882. Parce que fils de François Délisle et de Marie Gagné, on l'appelait Arthur-France pour le distinguer d'Arthur-Olivier, fils d'Olivier Délisle et de Délina Saumure.



Arthur-France Délisle

Il fit ses études primaires jusqu'à la huitième année dans la paroisse de Bourget où il était arrivé à l'âge d'un an pour y vivre jusqu'à sa mort qui survint en octobre 1956.

À Clarence-Creek, le 25 juin 1906, Arthur avait épousé Adéline, fille de Joseph Saumure et d'Olive Parent. Ce mariage fut béni par la naissance de neuf enfants.

Arthur a toujours été agriculteur. Il était un gros producteur de légumes qu'il vendait dans les épicerie de Hull. Il faisait aussi de la mise

en conserve sur une grande échelle, ce qui nécessitait parfois l'emploi d'une dizaine d'aides en plus de quelques «bee» (corvées).

Il était si bon papa que ses enfants se remémoraient avec indulgence qu'il lui arrivait parfois de se «mouiller les pieds» quand il allait écouler ses «cannages» en ville.

En à-côté, Arthur-France travaillait comme contremaître de la voirie. C'est en entretenant les chemins, sous ses ordres, que Gaston Lortie rencontra sa future épouse, Jeannette, fille du «foreman».

Le 18 février 1954, Arthur-France vendit sa ferme à Emery Bisson et c'est là qu'y vit présentement le fils de ce dernier, Robert.

En plus d'avoir occupé le poste de marguillier, Arthur-France a déjà été commissaire à l'école de la «Quatre».

## Denault, Joseph

Joseph naquit à The Brook, le 11 septembre 1879, du mariage de Moïse Denault et de Marguerite Gagné.

Après ses études primaires, il en vint à se qualifier comme mécanicien d'appareils de lavage et de machines fixes. Il a été pendant dix ans employé à la construction des chemins de macadam dans la municipalité de Clarence et à Rockland, à titre de conducteur d'un rouleau compresseur.

En l'église du Sacré-Cœur de The Brook, le 19 août 1902, Joseph épousait Léonie, fille de Gédéon Ménard et d'Élizabeth McLean. La Providence leur donna treize enfants dont dix vivent encore.

En 1928, il déménageait à Cornwall avec sa famille et il y est décédé le 6 juillet 1937.

On dit qu'il était un bon chanteur.

## Denault, Léonie

Baptisée à Clarence-Creek, Léonie y est née le 6 juillet 1889; elle était fille de Gédéon Ménard et d'Élizabeth McLean.

Elle résidait à Bourget depuis quatre ans lorsqu'elle épousa Joseph, fils de Moïse Denault et de Marguerite Gagné de qui elle eut treize enfants dont dix survivent encore. Voici la liste de sa progéniture: Berthe (veuve de feu Wilfrid Séguin), Albert, Alice (veuve de feu Albert Villeneuve), Denise (veuve de feu Henri Moquin), Gabrielle (veuve de feu George Elston), Gédéon (époux d'Annie May McNamara, tous deux décédés), Munique (veuve de feu Archie Champagne), Léona (épouse de René Rose), Fernand (époux d'Irène Smith), Georgette (épouse de George Brand), Marcelle (épouse de Laurent Régnier) et Jacqueline



Léonie Denault

(veuve de feu Albert Larkin). Un petit garçon est mort en bas âge.

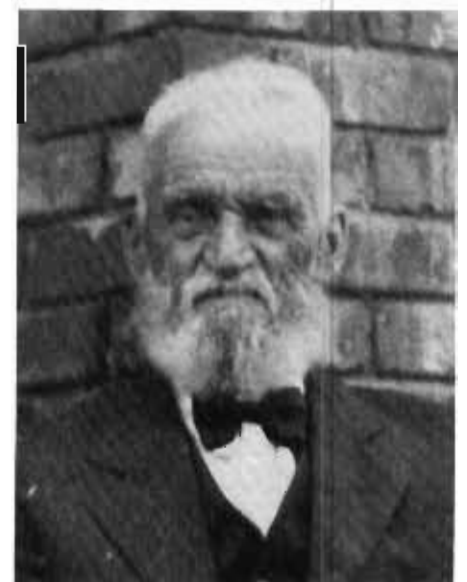
En 1928, avec son époux et sa famille, Léonie va demeurer à Cornwall où elle décède le 28 mai 1966.

Cette dévouée mère de famille a sagement et généreusement élevé sa grosse famille. Elle débordait d'activités, cousant, tricotant, boulangant et cuisinant continuellement sans se lasser.

## Denault, Moïse

Natif de St-Jean-Chrysostome (Québec), Moïse y vit le jour le 17 mars 1845. Il était le fils de Toussaint Denault et de Josephite Girouard.

Il est arrivé à Bourget en 1858. C'est à Clarence-Creek qu'il a épousé, le 20 juillet 1868,



Moïse Denault



Joseph Denault

Marguerite, fille de Charles Gagné et de Valère Pépin qui lui donna seize enfants dont seulement cinq ont survécu.

Le grand-père Moïse, comme l'appelaient ses petits-enfants, est demeuré à Bourget de 1858 à 1928. On se rappelle encore qu'il cultivait de grands champs de tabac puis, plus tard, une vaste fraisière dont une variété dite «Quatre saisons».

Il suivit son fils et sa famille à Cornwall, en 1928, puis décéda en cette ville le 22 juillet 1933 à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

C'était un homme qui aimait la lecture et se plaisait occasionnellement à jouer aux cartes.

## Denault, Marguerite

On ignore quelle a été la paroisse d'origine de Marguerite, mais on sait qu'elle est née le 16 juillet 1848, du mariage de Charles Gagné et de Valère Pépin.



Marguerite Denault

À l'âge de vingt ans, le 20 juillet 1868, son mariage est béni en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. Son conjoint est Moïse, fils de Toussaint Denault et de Josephite Girouard.

La Providence leur envoya seize enfants dont seulement cinq survécurent: Marie (épouse de Téléphore Bourdeau), Emery (époux de Rebecca Gagné), Joseph (époux de Léonie Ménard), Clara (épouse de Bénonie Yeffe) et Délia (épouse d'Arthur Letcbyvre).

Marguerite Gagné-Denault est décédée à Bourget le 12 décembre 1920.

## Deneault, Ferréol

Sitné presque à la limite nord du village de Bourget, le foyer de Ferrier Deneault et de Del-



Ferréol Deneault

phine Lavictoire s'égayait d'une nouvelle recrue le 2 juillet 1906 alors que naissait Ferréol.

Avec ses aînés, il apprit le chemin de l'école et le parcourit fidèlement pour compléter les huit années du cours primaire, alors qu'une grave faiblesse de la vue le força à abandonner ses études.

Il travailla avec son père jusqu'en 1930, puis à Cornwall jusqu'en 1935 et enfin à Ottawa jusqu'en 1939, alors qu'il revint pour remplacer l'auteur de ses jours à l'usine d'eaux gazeuses Deneault qui embouteillait, entre autres, l'eau minérale naturelle de Bourget.

L'état de sa vue s'aggravant continuellement, en 1951, Ferréol vendit la petite industrie familiale à Rhéal Gagné qui continua à l'exploiter sous la marque de commerce «Excel».

Le 18 juin 1939, Ferréol prit pour épouse Clara, fille de Pierre Prévost et de Vitaline Paiement. La continuation de son nom est bien assurée par sa nombreuse descendance, comme on le constatera en lisant la biographie de son épouse Clara.

Fortement éprouvé par la Providence qui le rendit complètement aveugle au cours des années «cinquante», Ferréol fit cependant preuve d'une résignation et d'une énergie admirable.

Ses yeux fermés depuis longtemps aux beautés de notre monde peuvent maintenant contempler les merveilles de l'au-delà, depuis le 18 février 1984, date de son décès.

## Deneault, Clara

Américaine de naissance, Clara, enfant de Pierre Prévost et de Vitaline Paiement, vit le jour à Glen Falls, dans l'état de New-York, le 4 mai 1901. Elle avait neuf ans quand ses parents

revinrent au pays pour s'y établir définitivement.

C'est à Bourget, le 18 juin 1930, qu'elle lia sa vie à celle de Ferréol, fils de Ferrier Deneault et de Delphine Lavictoire. Dans la suite, elle donna naissance à cinq enfants, soit un garçon et quatre filles. Elle est très fière aussi de ses dix-neuf petits-enfants et surtout de ses deux arrière-petits-enfants.

Clara a fait son cours primaire au complet. Elle a toujours rempli de façon exemplaire le rôle de ménagère pour son intéressante maisonnée. Elle s'est de même consacrée entièrement au bien-être de son Ferréol, surtout pendant la trentaine d'années où il a été complètement aveugle, avant que sa mort la rende veuve, le 18 février 1984.



Clara Deneault

## Deschamps, Hugnette

D'origine montréalaise, Hugnette vit le jour, le 13 mars 1931, et fut baptisée en l'église Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus. Ses parents étaient Bruno Bertrand et Simone Labrosse.

Elle fréquenta d'abord les écoles primaires de Bourget et de Pendleton, puis le High School de Plantagenet, avant d'aller terminer ses études secondaires au pensionnat des Sœurs du Sacré-Cœur à Ottawa. Après, elle s'est inscrite à l'École normale d'Ottawa; ensuite aux facultés d'Arts visuels et de Droit à l'Université d'Ottawa; enfin, à la Faculty of Art History de l'Université Carleton.

En cours de route, elle a obtenu des certificats d'enseignement pour les écoles bilingues et anglaises de l'Ontario, ainsi que d'enseignement du français et de l'anglais comme langue seconde. L'Université d'Ottawa lui a décerné un Baccalauréat ès Arts et une maîtrise en Éducation.



Huguette Deschamps

Huguette est présentement professeur au Bureau des Langues de la Fonction publique fédérale.

En la paroisse St-Gérard d'Ottawa, le 22 août 1953, elle a épousé Henri (aujourd'hui décédé), fils de Benjamin Deschamps et d'Alix Groulx, dont elle a eu quatre enfants: André, Sylvie (M<sup>me</sup> Jacques Glandon), François (époux de Claudine Vincent) et Julie. Huguette est grand-maman de Catherine Glandon et de Benjamin Vincent.

Cette ancienne Bourgetaine (1937-1942) fait partie de clubs de généalogie, d'ornithologie et de cinéma; en plus des loisirs qu'elle consacre à ces organisations, elle mentionne comme autres passe-temps: le conditionnement physique, la lecture, les études, le jardinage et surtout ses occupations à titre de mère de famille.



Agnès Devoy

## Devoy, Agnès

Fille de Napoléon Shaffer, boulanger, et de Delphine Fortier, Agnès est née à The Brook le 4 février 1906.

Après ses études élémentaires, elle étudia durant une couple d'années au Couvent Notre-Dame d'Aylmer, institution dirigée par les Révérendes Sœurs Grises de la Croix.

À la suite d'une grave maladie, elle dut renoncer à toute carrière et suivit sa sœur Cécile à Montréal. Membre des «Latins d'Amérique», elle s'est consacrée à l'étude de l'espagnol et de l'italien.

Jusqu'à son mariage, Agnès venait toujours fidèlement passer ses vacances annuelles chez sa sœur, M<sup>me</sup> Albert Lortie; elle vouait un véritable culte de loyauté envers ses amis.

En 1959, elle épousa Vincent Devoy à Chambly (Québec). Elle mourut à cet endroit le 23 juillet 1964. Sa dépouille mortelle repose dans notre cimetière.

## Dicaire, Anthime

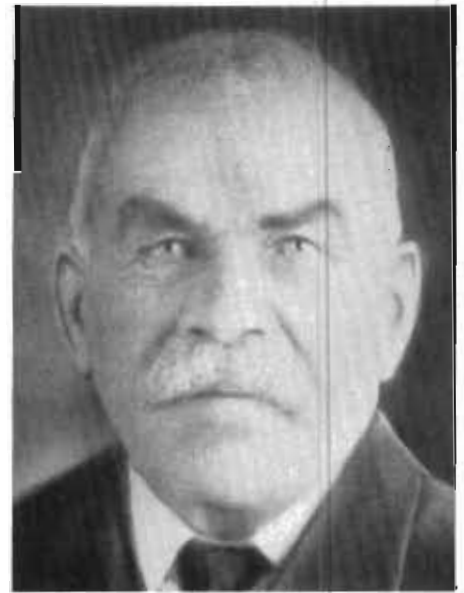
D'origine québécoise, Anthime Dicaire venait de Sainte-Scholastique. Son père s'appelait Joseph et sa mère était née Thérèse Sarrazin.

Ce nouveau colon serait arrivé en «Brook» en 1874. Le 13 avril, cette année-là, il acheta 50 acres de terrain de Moïse Poirier. Le premier octobre suivant, il se portait acquéreur d'un autre morceau attenant de 50 acres que possédait un dénommé Joseph Moneigle. Ces cent acres de terre étaient sur le lot 14 de la quatrième concession et formaient ce que les Dicaire ont toujours appelé leur «terre du lac».

Pendant un certain temps, Anthime serait resté avec sa famille dans une maison de ferme qui se trouvait à peu près à l'endroit où se situe aujourd'hui le coin des rues Cartier et Lapointe. En trois étapes, 1890, 1901 et 1904, il acheta, à l'extrémité est du village, les lopins de terre formant la ferme qu'exploite encore aujourd'hui sont petit-fils Omer Dicaire.

Anthime épousa en premières noces Herméline (Ermélie) Leblanc dont il eut sept enfants et qui décéda le 10 avril 1900 à l'âge de 50 ans. Il convola en justes noces, le 20 juillet 1904, avec Marie-Laure Viau qui mourut le 13 septembre 1930 à l'âge de 67 ans.

Les anciens racontaient qu'un jour, alors qu'il attendait, à la gare de Bourget, le train allant à Ottawa, distrait sans doute par l'anticipation de rencontrer une amie qu'il projetait d'épouser, il fut happé par la locomotive qui le lança à «80 pieds» dans les airs: on dit que ses claques restèrent en place sur la plate-forme.



Anthime Dicaire

Sans dommages corporels, l'accidenté en fut quitte pour la peur et décida sur le champ d'abandonner l'idée d'un remariage.

Anthime Dicaire s'éteignit paisiblement durant son sommeil le 4 novembre 1932 à l'âge de 84 ans.

## Dicaire, Auguste

C'est à Coteau-du-Lac, dans le comté de Soulanges, que naquit, le 10 juin 1872, Auguste Dicaire. Son père portait le prénom de Jean-Baptiste et sa mère était Adèle Brisebois.

Arrivé à Bonrget, à l'âge de seize ans, Auguste s'y mariait six ans plus tard, soit le 30 octobre 1893, avec Marie-Louise, fille de François Déglise et de Marie Gagné. Dieu bénit leur mariage en leur donnant onze enfants.



Auguste Dicaire

Ayant, durant sa jeunesse, fréquenté les classes de l'école primaire à Coteau puis à Alfred, Auguste abandonne, alors qu'il était encore jeune, les livres pour la charrue: c'était un cultivateur très attaché à sa terre.

M. Dicaire a déjà été commissaire d'école et directeur de la Cnoprative Avicole de Bourget. Il fut aussi, pendant environ un quart de siècle, l'un des directeurs de la Prescott Farmer's Mutual Insurance Company, dont il a été le vice-président durant une douzaine d'années.

Avant de mourir, Auguste Dicaire a eu la bénédiction de voir un rejeton de sa cinquième génération. En effet, les journaux ont publié dans le temps une photo, prise lors de son ultime séjour à l'hôpital, où on le voit avec sa fille Yvonne (M<sup>me</sup> Anthime Proulx), sa petite-fille Alma (M<sup>me</sup> Jo hn Quesnel), son arrière-petite-fille Murielle (M<sup>me</sup> Dorius Beaulieu) et le bébé de celle-ci, Lise, âgée de trois mois et demi.

Ce digne vieillard mourut le 6 décembre 1962 à l'âge de quatre-vingt-dix ans et demi.

### Dicaire, Marie-Louise

À The Brook, le 16 octobre 1875, naissait Marie-Louise, enfant de François Délisle et de Marie Gagné.

À l'âge de dix-huit ans, le 30 octobre 1893, elle épousait Auguste, fils de Jean-Baptiste Dicaire et d'Adèle Brisebois. Onze enfants naquirent de leur union: Omer (époux d'abord de Léontine Lefebvre, puis, en secondes noces, de Gisèle Jasmín), Yvonne (M<sup>me</sup> Anthime Proulx), Diana (M<sup>me</sup> Joseph Amyot), Émile, Alfreda (M<sup>me</sup> Hector Sauvageau), Laurentia (M<sup>me</sup> Alfred Lemery), Lorenzo (époux de Bertha Labelle), Roméo (époux de Cécile Gralton), Sarah (religieuse), Raynaldo (époux en premières nocés



Marie-Louise Dicaire

d'Alice Benson et, en secondes, de Germaine Sigouin) et Aldéa (M<sup>me</sup> Alcide Lagrois)

Les époux Dicaire ont eu la joie de célébrer leurs nocés de diamant, en la fête de l'Assomption, le 15 août 1953. Trois ans plus tard, soit le 17 novembre 1956, cette mère exemplaire décédait chez sa fille Aldéa. Elle a laissé à tous le souvenir d'une excellente chrétienne dont le visage respirait la bonté.

### Dicaire, Jean-Eudes

Né durant la canicule, Jean-Eudes a vu le jour le 2 août 1926; il est issu du mariage d'Olida Dicaire et de Marie-Anna Éthier.

Après avoir fréquenté l'école primaire de Bourget, il travaille sur la ferme paternelle jusqu'en 1951. Souvent, son père l'envoie dépanner d'autres propriétaires d'entreprises qui se croient « plus mal pris » que les Dicaire.

Jean-Eudes se met ensuite à l'emploi des distributeurs de produits Gulf pendant un an et demi. Puis, il s'engage comme boulanger pour René Drouin où il reste en poste durant douze ans.

Depuis 1967, il travaille pour le Conseil des écoles catholiques de Prescott et Russell, étant d'abord chargé de l'entretien d'une partie de l'école de Bourget puis, plus tard, de celle de St-Pascal en plus. Pendant une douzaine d'années, en dehors de ses heures normales de travail, Jean-Eudes a été conducteur d'autobus scolaires.

Durant de nombreuses années, il a aussi, dans ses moments libres, prêté main forte aux exploitants de la Ferme avicole Lalonde qui ont gardé un souvenir reconnaissant de son efficacité au travail. Dès qu'il en trouve le temps, il s'empresse toujours de résoudre les problèmes que plusieurs femmes seules rencontrent pour l'entretien de leur propriété. Toutes vantent grandement son extraordinaire fiabilité.

Son bel esprit civique l'a fait membre de la brigade des pompiers volontaires pendant vingt-cinq ans.

Durant ses congés et ses vacances, Jean-Eudes se fait peindre pour ceux qui ne savent pas ou ne peuvent pas peindre. Il a aussi trouvé le moyen de construire deux maisons dont le petit château qu'il habite présentement.

On pourrait croire qu'à se multiplier ainsi, notre concitoyen Dicaire n'a jamais eu le temps de penser aux affaires de cœur; au contraire, il a tôt remarqué les attraits de Gilberte, fille d'Albert Lortie et de Jeanne Sbafter. Cette demoiselle répondit favorablement à ses attentions et ils s'épousèrent le 28 septembre 1953. Ils sont les parents de deux filles, Monique et Francine, ainsi que grands-parents de deux petits-enfants.



Jean-Eudes Dicaire

Jean-Eudes n'est pas allergique aux sports; signalons qu'il aime bien le ski de fond, mais le sport par excellence de son existence a toujours été et sera toujours le travail

### Dicaire, Olida

À The Brook, le 22 novembre 1892, est né Olida, fils d'Anthime Dicaire et d'Hernéline Leblanc. On le considérait déjà comme un « vieux garçon » lorsqu'il épousa Marie-Anna Éthier de Hammond, le 6 août 1919. Onze enfants naquirent de leur union, dont huit vivent encore.

Cultivateur très appliqué, Olida, comme les gens se plaisaient à le nommer, s'adonna à la mise en conserve de ses fruits et légumes pendant de nombreuses années, se faisant le fournisseur de nombreux marchands. Souvent il allait au marché d'Ottawa écouler fraises.



Olida Dicaire



framboises, volailles, etc. Il était aussi tous soins pour ses troupeaux laitiers et porcins.

Incroyablement serviable, il se privait souvent de l'aide de ses fils, dont il avait besoin pour dépanner quelqu'un d'autre à peine plus mal pris que lui.

Le fait suivant illustre jusqu'à quel point il était extraordinairement charitable. Durant la grande dépression, un certain dimanche matin de tempête, alors qu'il se hâtait à pelleter la neige, et à faire son train avant d'aller à la messe, il lui arriva de charger une corde de bois sur sa «sleigh» pour répondre à la supplication d'un père de famille dont l'épouse et les enfants risquaient de mourir de froid. Il fit cette livraison par des chemins impossibles et sachant fort bien qu'il ne serait jamais payé pour son bois.

Olida parvint au bout de son périple terrestre le 11 mars 1959 à l'âge de 64 ans. Nul doute qu'il jouit maintenant d'un repos bien mérité dans les «verts pâturages» du Seigneur.

## Dicaire, Marie-Anna

C'est dans le raug de Canaau (Hammond) que naissait, le 27 juillet 1895, Marie-Anna, fille d'Alexandre Éthier et d'Anna Laplante. Elle n'avait qu'une douzaine d'années lorsque lui incombait la tâche de remplacer sa mère déjà disparue. D'autres deuils successifs parmi ses frères et sœurs la mûrirent précocement.

Le 6 août 1919, elle épousait Olida Dicaire de Bourget. Cela mettait fin aux continuels aller-retour que faisait patiemment «Lida» pour courtiser sa chère «Chananéenne».

Femme d'une rare énergie, en plus de vaquer aux travaux de sa maison, elle secondait eu tout son époux, mettant la main à la pioche et



Marie-Anna Dicaire

s'impliquant dans la conserverie davantage que ne l'aurait fait n'importe quel excellent employé.

Elle était d'une généreuse hospitalité, accueillant parents, amis et même colporteurs comme s'ils lui étaient envoyés de Dieu. Une table surchargée attendait chacun puis, au départ, les visiteurs portaient presque toujours avec un don abondant de légumes, confitures, conserves, etc.

Marie-Anna donna naissance à onze enfants dont huit vivent encore. Elle s'appliqua à les élever chrétiennement.

Au cours des ans, son prénom évolua dans les registres paroissiaux. Mariée sous le nom de Marie-Anna, plus tard, lors du mariage de ses enfants, on l'appela d'abord Diana puis Anna.

Après avoir été éprouvée pendant trois ans par une grave paralysie, elle s'éteignit le 12 juillet 1962.

## Dicaire, Omer

Aussitôt né, le 15 octobre 1924, Omer fut baptisé en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Ses parents étaient Olida Dicaire et Marie-Anna Éthier.



Omer Dicaire

Il épousa à Wendover, le 4 juin 1960, Colombe, fille d'Edmond Demers et d'Anna Labrèche. Aujourd'hui, l'heureux couple a deux grands enfants.

Après avoir complété sa huitième année à l'école du village, Omer décida d'entrer sur le marché du travail en commençant par aider son père sur la ferme. Il a dans la suite tâté plusieurs métiers: peintre en bâtiments durant un été, fromagier pendant cinq ou six saisons, conducteur d'un camion pour les comtés unis

de Prescott et Russell, de 1960 à 1962. Il a aussi été responsable de l'aqueduc du village pendant une douzaine d'années.

Après la mort de son père, en 1959, il devint propriétaire de la ferme familiale qu'il a graduellement et prudemment améliorée depuis.

Omer a été commissaire pour l'école du village pendant deux termes; il a aussi siégé au conseil du village de 1969 à 1979.

## Dicaire, Colombe

Née le 13 mars 1939, Colombe fut baptisée en l'église paroissiale de Wendover. Elle était fille d'Edmond Demers et d'Anna Labrèche.

Arrivée à Bourget en 1958, elle y rencontra Omer Dicaire qui fit sa conquête. Deux ans plus tard, soit le 4 juin 1960, il la ramena à l'église Saint-Benoît-Labre de Wendover pour l'y épouser.

Ils ont maintenant deux grands enfants, Serge et Manon, qui étudient à l'École secondaire de Casselman.

Toujours active, Colombe prétend qu'elle n'est disponible pour sa famille que vingt-quatre heures sur vingt-quatre parce qu'elle ne peut l'être davantage.

Colombe est une pince-sans-rire qui raconte continuellement des histoires à vous faire tordre de rire.

Très impliquée dans les organisations locales, elle a fait partie de plusieurs comités: celui du «Bingo», en 1980-1981, celui du ski de fond «Les Traîneux de pieds», également en 1980-1981, et celui des Scouts, de 1979 à 1981. Présentement, elle est membre de l'Union culturelle des franco-ontariennes et fait du bénévolat aux soirées de bingo.



Colombe Dicaire

## Dicaire, Robert

À l'extrémité est du village, naissait, le 17 juillet 1923, un certain Robert, fils d'Olida Dicaire et de Marie-Anna Éthier. Il fut baptisé sans délai à l'Église du Sacré-Cœur.



Robert Dicaire

Il fréquenta, en son temps, l'école du village puis, plus tard, alla se qualifier à titre de peintre-décorateur en obtenant un certificat à cet effet du Collège Algonquin.

Après avoir «appris par cœur» la route du «Trois» ou il fréquentait une charmante blondinette, Robert fit la grande demande et fut autorisé à conduire à l'autel l'objet de sa flamme, Liliane, fille de Napoléon Gagner et d'Anna Cayen (Boudreau). Leur mariage fut célébré le 23 juin 1951. Aujourd'hui, ils sont très fiers de leurs deux belles filles.



Liliane Dicaire

Gai juron, Robert connaît tout le monde et tout le monde le connaît. Il est un semeur d'entrain dans les soirées, surtout avec ses giges et ses souliers à claquettes. Il est un adepte ardent de la chasse et de la pêche. Jadis, il était un hockeyeur enthousiaste.

Bob, comme ses amis l'appellent, occupe la maison autrefois habitée, non par

«Notre grand-père Noé  
Patriarce digne  
Que le bon Dieu a conservé  
Pour planter sa vigne

Mais par le père Noé, Marqin qui, il y a une soixantaine d'années achevait ses carrières de violoneux populaire aux soirées du bon vieux temps; de «maréchal» (vétérinaire) sans diplôme auquel les éleveurs de bestiaux confiaient leurs animaux malades; de grand pêcheur que les gens jugeaient blagueur comme tous les autres attrapeurs de poissons.

## Dicaire, Liliane

Dans la troisième concession de Bourget, naissait, le 27 août 1924, Liliane, fille de Napoléon Gagner et d'Anna Cayen (Boudreau).

La petite Liliane marcha souvent, et par tous les temps, près de deux milles pour se rendre à l'école St-Joseph du «Trois». Ses institutrices ont été Gilberte Chénier, Noëlla Farrell et Marthe Boileau. Elle obtint son certificat d'entrée (Entrance) à la fin de sa huitième année.

Quand son cœur s'éveilla, elle se laissa courtiser par Robert, fils d'Olida Dicaire et de Marie-Anna Éthier qui, un beau 23 juin 1951, l'amena à l'église du Sacré-Cœur pour l'y épouser. Ils sont les heureux parents de deux filles: Suzanne et Viviane.

Liliane déclare fièrement comme profession: «Reine de mon foyer», ce qui en fait une femme beaucoup plus libre que maintes filles d'Ève qui se prétendent libérées. Elle a toujours manifesté d'excellentes dispositions pour la musique, jouant très bien «par oreille», du piano et de la guitare.

## Diotte, Omer

Né le 18 octobre 1895, Omer, fils de Jean-Baptiste Diotte et de Joséphine Potvin, a été baptisé en l'église Ste-Félicité de Clarence Creek.

Quand il était jeune, son père allait faire du bois aux États-Unis et y amenait sa famille avec lui. Étant en charge d'un chantier, il voyait à nourrir les hommes et c'est son épouse qui préparait les repas, aidée de ses enfants. Durant cette période, Omer a fréquenté l'école primaire «en Amérique». Revenu au pays, il y a continué ses études élémentaires à The Brook.



Omer Diotte

Succombant aux charmes de Mérisa, fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, il la conduisit à l'autel le 11 août 1919. Elle lui donna huit enfants, soit sept filles et un garçon.

Après son mariage, le couple Diotte s'installa sur la terre paternelle dans la sixième concession, ferme exploitée aujourd'hui par François, fils de Lucien Lavigne. Mentionnons que la briquetterie de Bourget se trouvait sur sa terre. Bon au maquignonnage, comme son père, Omer a possédé, entre autres, un beau et fiable trotteur noir du nom de «Brillant» que tout le monde connaissait. Il exploitait aussi une érablière.

En plus de s'adonner à l'agriculture, il prenait soin des chemins pour la municipalité. En hiver, les côtes de son terrain attiraient les jeunesses de Bourget et de Hammond qui s'y rendaient pour glisser.

Vers 1940, il vendit sa terre aux Lavigne et déménagea à Brownsburg où il travailla dans une usine de munitions durant la guerre puis, en 1945, il s'installa à Hawkesbury pour travailler comme menuisier.

Devenu veuf en 1963, Omer se remaria, le 15 juillet 1967, avec Cécile Potvin, veuve de Léonidas Lemery. Le 29 mars 1969, à son tour, il entreprenait le grand et ultime voyage.

## Diotte, Mérisa

Dernière d'une famille de neuf enfants, Mérisa, fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, vit le jour à The Brook le 18 février 1899.

Lorsque fut terminé son cours primaire à Bourget, elle alla étudier deux ans au Couvent d'Aylmer et y obtint un certificat d'enseignante



MÉRIZA DIOTTE

pour le Québec et l'Ontario. Dans la suite, elle a été institutrice à Navan, Cheney, Hawkesbury et Châte à Blondeau.

En notre église paroissiale, le 11 août 1919, MÉRIZA prenait pour époux Omer, fils de Jean-Baptiste Diotte et de Joséphine Potvin, de qui elle eut huit enfants: Marie-Paule (M<sup>me</sup> Léo «Sunny» McKay, fils); Madeleine (M<sup>me</sup> Alcide «Bisson» Legault); Jacqueline (M<sup>me</sup> Fernand Campeau); Thérèse (M<sup>me</sup> John Pash); Monique (M<sup>me</sup> Marcel Beaulne); Paul-André (époux de Carmen Leblanc); Suzanne (M<sup>me</sup> Léo «Buff» McAuley) et Denise (M<sup>me</sup> Jean-Cuy Ménard).

Vers 1935, au cours d'une épidémie de diphtérie où ils faillirent perdre deux de leurs enfants, la maison de ferme des Diotte fut détruite par un incendie allumé en procédant à sa désinfection.

MÉRIZA et ses enfants ont suivi Omer dans ses pérégrinations. C'est à Hawkesbury que cette



MARIE-ANDRÉE DROUIN

femme a le plus débordé d'activités. Elle y a participé à la fondation d'un conseil de Filles d'Isabelle. Après avoir été membre du Cercle des Fermières, elle l'a aussi été d'un Cercle de l'Artisanat. Très habile au métier à tisser, elle s'est mérité de nombreux premiers prix aux expositions d'Ottawa.

Bonne personne, pieuse et charitable, MÉRIZA s'est dépensée sans compter, mais la mort mit fin à son énergie le 29 avril 1963.

### Drouin, Marie-Andrée

À Ernest Hurlubise et son épouse, Élise Martel, naissait, le 19 octobre 1943, une fille qu'ils firent baptiser sous le nom de Marie-Andrée.

Après avoir fréquenté l'école primaire, elle continua ses études à l'École Secondaire Privée de Bourget. Dans la suite, elle obtint, de l'Université d'Ottawa, un Baccalauréat (général) en 1980, et un Baccalauréat en éducation (avec spécialisation pour l'Enfance en difficulté) en 1982.

Sa carrière d'institutrice l'a conduite à St-Onge (Embrun) en 1962-1963 et à Clarence-Creek, en 1963-1967. Après avoir consacré tout son temps à sa famille pendant les années suivantes, elle a repris l'enseignement, avec Casselman comme champ d'action, depuis 1981.

Marie-Andrée a donc fondé un foyer. L'élé de son cœur a été Achille, fils de René Drouin (Plantagenet) et de Marie-Ange Simard. Ils ont uni leur destinée à l'église de Bourget, le 8 juillet 1963. Trois enfants ont confirmé leur union: Stéphane, Chislain et Anik.

Cette ancienne Bourgetaine (1943-1967) s'est occupée des Louveteaux de Casselman pendant cinq ans. Elle consacre une bonne partie de ses loisirs à la couture, le tricot et le tennis.

### Drouin, René

Né du mariage de Joseph Drouin et d'Emma Bussière, le 10 août 1908, René vécut et grandit à Bourget. Très jeune, il s'exila à Détroit où il passa une demi-douzaine d'années.

Revenant au pays, il s'installa en qualité de barbier à Ottawa, Cyrville et Gatineau Mills pour enfin s'établir de façon permanente dans son village natal, en 1937, lorsqu'il acquit la boulangerie locale, alors propriété de son beau-frère Philippe Lefebvre. Le 20 novembre 1937, en l'église de Clarence-Creek, il unissait sa destinée à Noémie, fille de Wilfrid Tassé et d'Eugénie Thivierge, de qui il eut huit enfants. Son épouse devait cependant décéder d'une maladie cardiaque à l'âge de 36 ans, en 1954,



René Drouin

lui laissant la charge d'une nombreuse famille, dont la plus jeune n'était âgée que de dix mois.

Entre-temps, René apportait des modifications importantes à son entreprise commerciale qui desservait les paroisses environnantes en pains et pâtisseries de toutes sortes.

Durant ses temps de loisirs, il se consacra au domaine scolaire et à la politique municipale. Après avoir occupé durant quelque temps la présidence de la commission scolaire de Bourget, il s'adonna à la politique municipale en qualité de conseiller, sous-préfet et préfet, quittant ce dernier poste en 1962.

Marié en secondes noces à Anne Laroche, en 1958, un fils Yves naquit de leur union. Après avoir vendu son commerce en 1961, René occupa ses passe-temps en tant qu'agent de la Capital Investment et de l'Union du Canada. Il devait succomber à une crise cardiaque, le 2 octobre 1967, à l'Hôpital Général d'Ottawa.

### Drouin, Rodrigue

Fils aîné de René Drouin et Noémie Tassé, Rodrigue naquit à Bourget en février 1947. Après avoir fréquenté l'école du village, il se dirigea vers le Petit Séminaire d'Ottawa. Après avoir complété ses études à la Formation des Enseignants de l'Université d'Ottawa, il débute sa carrière à l'école du Sacré-Cœur de Bourget.

Lors du regroupement scolaire en 1970, il devient professeur de musique itinérant pour les écoles de Bourget, St-Pascal, Clarence-Creek, Hammond et Wendover. En 1975, il occupe les mêmes fonctions à l'école Pierre Laporte d'Ottawa.

En 1968, il se joint au personnel de l'école secondaire de Casselman à titre de professeur



Rodrigue Drouin

d'histoire. Il est toujours affecté à cette école où il occupe depuis 1983 la direction du Département d'Histoire. Il est détenteur d'un baccalauréat ès Arts et d'une spécialisation en musique de l'Université d'Ottawa, de même qu'une spécialisation aux Études Supérieures en Histoire. Il fut directeur de la chorale de la Paroisse de 1969 à 1972, président du Club Optimiste en 1975-1976 et président du Comité Central des fêtes du Centenaire de la Paroisse.

Il est marié à Suzanne Hurtubise, et père de trois garçons

### Drouin, Suzanne

Suzanne, née le 24 avril 1947, est issue du mariage d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel.

Après avoir fréquenté l'école élémentaire du village, elle fait ses 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> années à l'école



Suzanne Drouin

secondaire privée de Bourget, pour ensuite se diriger vers l'école secondaire de Casselman. Durant toutes ces années, elle s'occupe activement, en qualité de secrétaire, du mouvement de jeunesse Rurale Catholique.

En 1966, elle fait ses débuts à la Banque Canadienne Nationale sur la rue Rideau à Ottawa.

Mariée à Rodrigue Drouin, le 17 août 1968, elle continue son travail à la succursale de la BCN de Bourget, poste qu'elle occupera jusqu'en 1979. Suzanne consacre depuis tous ses moments au bien-être et à l'éducation de ses trois fils Hugues, Pierre-Yves et Marc-André.

### Drouin, Yves

Issu du mariage de René Drouin et d'Anne Laroche, Yves voit le jour à Bourget le 5 juin 1960. Il complète son cours primaire à l'école du Sacré-Cœur et participe à son premier concert en tant que guitariste dans une pièce sous la direction de Sœur Rose Cécile alors qu'il est en première année.



Yves Drouin

Tout en continuant ses études à l'école secondaire de Casselman, Yves s'illustre par ses talents de musicien en accompagnant plusieurs «artistes en herbe» durant des spectacles de Caféthèque, galas artistiques, mariages, etc... Il occupe même le poste de guitariste «officiel» de la chorale de l'église lors des offices dominicaux.

Après son secondaire, il s'inscrit à l'Université d'Ottawa. En 1980, il se dirige vers Régina pour commencer sa formation en qualité d'agent au centre d'entraînement de la Gendarmerie Royale du Canada. Après sa graduation, il est affecté à Creighton, Saskatchewan, pour être ensuite transféré à Radville, Saskatchewan, poste qu'il occupe toujours.

Le 21 mai 1983, Yves revenait dans «l'est» pour y prendre, comme épouse, Colette Gauthier de Dorion, Québec. L'heureux couple s'envolait aussitôt après vers l'ouest où il compte résider encore quelques années et en profiter pour explorer ce beau coin de pays.

### Dubé, Albert

Natif de Lemieux, Albert y vit le jour le 7 juin 1904. Ses parents étaient Moïse Dubé et Rose-Alba Brunet.



Albert Dubé

À Cornwall, dans la paroisse de La Nativité, le 18 février 1926, il épousait Ida, fille d'Odila Desnoyers et d'Odila Payant, qui lui donna onze enfants, soit huit filles et trois fils.

Les Dubé élirent domicile à Bourget en 1938, s'établissant alors sur une ferme dans la troisième concession. Quand vint le temps de la retraite, en septembre 1968, ils déménagèrent au village où Albert travailla occasionnellement à la démolition pour Aldéric Sicard.

Au cours de sa vie de travailleur, il fut bûcheron dans les chantiers, en hiver; il a aussi été employé à la Forêt Larose. Il a même fait du colportage.

Homme très jovial, Albert aimait les cartes, le hockey et la télévision. C'était un hôte très recevant.

Aujourd'hui, il est pensionnaire à la résidence St-Jacques d'Embrun, mais sa santé très chancelante l'a conduit à l'hôpital.

### Dubé, Ida

Ida, fille d'Odila Desnoyers et d'Odila Payant, naquit à Lemieux le 4 octobre 1909. Bien qu'elle et Albert aient été tous les deux natifs de Lemieux, c'est en la paroisse de La



Ido Dubé

Nativité de Cornwall qu'ils s'épousèrent le 18 février 1926. Son mari était fils de Moïse Dubé et de Rose-Alba Brunet. Elle en eut onze enfants: Allard (époux de Suzanne Groulx), Fernand (époux de Carmen Labonté), Claude (époux de Pauline Guindon), Jeanne (M<sup>me</sup> Fernand Lepage), Aline (M<sup>me</sup> Aimé Lepage), Antoinette (M<sup>me</sup> Aimé Simard), Georgette (M<sup>me</sup> Jéovah Amyot), Agathe (M<sup>me</sup> Edmond Amyot), Donald (M<sup>me</sup> Léo Jobin), Denise (M<sup>me</sup> Gilles Henri) et Hélène (M<sup>me</sup> Fernand Nadeau).

«Mémère Dubé», comme tous l'appelaient, faisait beaucoup de tricot; elle aimait les cartes et le bingo. Elle entreprit l'ultime voyage, le 3 décembre 1982, à l'âge de soixante-treize ans.

### Dubé, Allard

Fils d'Albert Dubé et d'Ida Desnoyers, Allard est né à Bourget le 24 avril 1945. Il a fréquenté



Allard Dubé

l'école primaire de la troisième concession mais a dû abandonner ses études très jeune pour aider son père sur la ferme. L'hiver, il allait travailler à l'extérieur, mais il revenait au printemps prêter main forte à l'exploitation familiale.

Le 17 août 1968, il épouse Suzanne fille d'Adélard Groulx et de Cécile Martin qui résident à Limoges. Les jeunes mariés s'installent alors, sur la ferme paternelle des Dubé, à Bourget.

En 1970, Allard vend cette propriété pour venir résider au village et il prend de l'emploi à la Forêt Larose.

Au printemps 1972, il devient camionneur pour l'excavateur Maurice Cayer de Casselman. Le travail venant à manquer, il s'engage chez Orléans Building Supplies où il reste deux ans, puis, en 1974, il retourne s'employer à une entreprise d'excavation, celle de Grand-maitre de Vanier. En décembre 1975, il se fait camionneur par le journal «Le Droit».

Les Dubé ont perdu leur maison, sur la rue Montcalm, au cours d'un incendie le 22 avril 1977; ils s'en sont construite une autre au même endroit et y résident encore.

Allard est ardent aux sports: il joue au hockey, baseball, football, fer à cheval, golf, billard, aux quilles, etc. Il aime aussi la pêche, la chasse au petit gibier, les concours de tir et le tir à l'arc.

Papa de deux adolescentes, notre jeune Bourgetain est bien connu sous le surnom de «Le Buck».

### Dubé, Suzanne

Cinquième d'une famille d'onze enfants, Suzanne est née à Winchester, le 2 décembre 1948, et a été baptisée à Marionville. Ses parents, Adélard Groulx et Cécile Martin l'ont amenée vivre à Limoges dès sa tendre enfance; c'est dans cette paroisse qu'elle fit ses études primaires avant d'aller poursuivre au niveau secondaire à Casselman.

En 1966, elle entrait au service de la Fonction Publique fédérale et y demeurait jusqu'à son mariage avec Allard, fils d'Albert Dubé et d'Ida Desnoyers. La bénédiction nuptiale leur fut donnée le 17 août 1968. La jeune épouse vint rejoindre son conjoint à Bourget et, dans la suite, elle donna naissance à deux filles: Josée (2 juin 1969) et Sylvette (2 août 1971).

Suzanne retourne sur le marché du travail en 1973 alors qu'elle prend de l'emploi chez Thelem & Torontow Lighting Centre à Ottawa. En 1974, elle réintègre la Fonction Publique mais, en 1975, elle redevient maîtresse de maison à plein temps. En 1976, elle travaille au Bureau de poste de Bourget, mais quitte en 1977. Deux



Suzanne Dubé

ans plus tard, en 1979, elle s'engage à la Banque du Canada, comme commis à temps partiel, pour des périodes de six mois pendant quatre ans.

Fondatrice, en 1976, du mouvement de scoutisme «Les Jeannette», Suzanne en a été cheftaine pendant deux ans. Présentement, membre du Cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, elle s'adonne à de nombreux passe-temps pour occuper ses loisirs: quilles, lecture, pêche, télévision et cartes. Ce qu'il y a de mieux, c'est qu'elle déclare aimer tout le monde.

Notre concitoyenne est vendeuse pour les produits Avon depuis 1983.

### Dubé, Eugène

Le premier janvier 1910, Dora Brunet offrait à son époux, Fabien Dubé, un cadeau du jour de l'an tout à fait exceptionnel: le petit Eugène qui avait attendu l'aube de la nouvelle année pour faire son entrée dans le monde.

Les études d'Eugène se sont limitées aux deux mois où il a fréquenté la petite école de la quatrième concession, située alors à peu près à mi-chemin entre le pont du «Brook» et la «Bandrée» (Boundary); c'est ainsi qu'on appelait le chemin de frontière entre les cantons de Clarence et Cambridge.

Ce jeune Dubé n'avait pas encore quinze ans lorsqu'il partit s'engager aux chantiers dans les bois de Pembroke, puis, quelques années plus tard, il débarqua à Montréal pour y travailler comme journalier, de 1929 à 1932. Il s'en revint à Ottawa cette année-là; il y fut aussi journalier, puis colporteur, vendant des fruits et légumes dans les rues de la capitale. On trouvera



Eugène Dubé

plus loin. dans cette publication des détails intéressants concernant son aventure commerciale. Un accident lui fit abandonner ce genre de travail en 1935.

Entre-temps, son cœur le ramenait à Montréal pour y épouser, le 27 octobre 1934, une gentille demoiselle du nom de Laurette Plouffe. Les nouveaux époux s'établirent à Ottawa.

La crise économique qui persistait le rendit chômeur pendant quelque temps, mais il put reprendre le travail en 1938, comme ouvrier, alors qu'il fut le premier à être engagé par la Cie de construction Dansereau pour rebâtir le monastère des sœurs du Bon Pasteur détruit par le feu et qui se trouvait dans le temps sur la rue St-André. Cet édifice est maintenant devenu l'ambassade de Chine sur la nouvelle rue St-Patrick.



Rosaire Dobé

Grâce à l'expérience acquise, Eugène se construisit lui-même un «duplex» au numéro 377 de la rue Clarence à Ottawa.

Le 12 septembre 1943, Eugène commençait à travailler aux moulins à papier Eddy, à Hull, en qualité de mécanicien d'outillage (millwright) mais, en novembre 1968, il fut forcé de prendre sa retraite en raison de fortes attaques d'arthrite dont souffraient ses jambes. Avant son départ, il fut fait membre du «Club quart de siècle», partageant cette distinction avec quarante autres anciens employés. Comme marque d'appréciation, il reçut une superbe montre «Bluestone» qu'il a toujours exhibée avec fierté.

Retraité et pensionné, il revint au pays natal et acheta le terrain de Stephen Clark qui appartenait alors à Ovide Lamoureux et qui est présentement occupé par Robert Potvin. Il s'y construisit un beau «bungalow» comme maison d'été.

En 1975, il s'installe définitivement à Bourget dans la maison de Jean Lortie, achetée de Xavier Benson. Il la revend en 1978 à Jean-Paul Marciel et fait aussitôt son entrée au Foyer (Nursing Home) de Bourget.

Veuf depuis le 10 avril 1969, Eugène est allé rejoindre sa chère Laurette, le 5 avril 1984.

## Dubé, Rosaire

Né à Lemieux, le premier juin 1917, où il fut baptisé en l'église St-Joseph, Rosaire était le fils de Moïse Dubé et de Rose-Alba Brunet.

Ce petit Dubé a fréquenté une école primaire rurale de la paroisse de Casselman.

Le 26 octobre 1940, Rosaire épousa, à Bourget, Gilberte, fille de Joseph Amyot et de Diana Dicaire, qui lui a donné trois fils.

Après son mariage, il travailla plusieurs années à la Canadian Cotton de Cornwall puis s'en vint à Bourget (1958) où il acheta la terre du grand-père Auguste Dicaire, l'exploitant durant une dizaine d'années, après quoi il s'installe au village.

Rosaire a aussi travaillé au Centre médical de la Défense nationale, à Ottawa, pendant douze ans.

Maintenant, il jouit paisiblement de sa retraite mais a toujours hâte au retour du printemps pour se faire un grand jardin. Il aime mieux sarcler les mauvaises herbes que pelleter de la neige.

## Dubé, Gilberte

Gilberte, l'aînée des enfants de Joseph Amyot et de Diana Dicaire est née à Bourget le 5 février 1919.



Gilberte Dubé

Elle a fait son cours élémentaire à l'école rurale de la «quatre».

Le premier mariage béni à Bourget par M. le curé Lapointe fut celui de Gilberte qui, le 26 octobre 1940, acceptait comme époux Rosaire, fils de Moïse Dubé et de Rose-Alba Brunet. Dans la suite, elle a donné naissance à trois enfants: Gille, Raymond et Marcel.

Avant de se marier, Gilberte a travaillé à Ottawa. Plus tard, de 1970 à 1976, elle a été employée au magasin général Albert Lortie.

Avec son époux, elle fait partie du Club d'Âge d'or et avoue être passionnée pour les jeux de cartes.

## Dumas, Ernest

À The Brook, le 1<sup>er</sup> avril 1894, naissait Ernest, fils d'Onésime Dumas et de Flora Charette. Il fréquenta l'école élémentaire dans sa paroisse.

Ayant travaillé sur la ferme paternelle jusque vers l'âge de dix-huit ans, il partit s'engager dans le nord où il fut assistant d'arpenteurs lors de la construction de la route de Smooth Rock Falls. Ensuite, il prit du travail dans les chantiers.

Pendant quelques années il a été employé comme mécanicien d'outillage (millwright) chez Eddy; puis, il passa les dures années de la grande dépression à Bourget où il trouvait à s'employer comme menuisier.

Ernest prit femme à Bourget le 24 février 1919; son épouse, Alice, était fille d'Antoine Parent et de Marguerite Chevrier. Leur mariage donna dix enfants, soit six filles et quatre garçons.



Ernest Dumas

En 1939, les Dumas déménageaient à Brownsburg où Ernest travailla à la construction d'usines de munitions. Puis, ce fut le départ pour le Témiscamingue où il travailla encore comme mécanicien d'outillage jusqu'à sa retraite. Même pensionné, il continua jusqu'à la mort à pratiquer son métier pour rendre service à ses enfants et à ses amis.

Gai compagnon, Ernest aimait jouer au billard dans sa jeunesse; à sa retraite, il devint amateur enthousiaste du jeu de dards.

Cet ancien paroissien, de 1894 à 1939, est toujours resté attaché à Bourget. Il est décédé le 25 février 1965.

## Dumas, Alice

Née à The Brook, le premier février 1902, Alice était la fille d'Antoine Parent et de Mar-



Alice Dumas

guerite Chevrier. Elle a fait son cours primaire à l'école du village.

À Bourget, le 24 février 1919, elle prenait pour époux Ernest, fils d'Onésime Dumas et de Flora Charette, de qui elle eut dix enfants: Yvonne (M<sup>me</sup> Gaston Hurtubise), de Merrickville; Jeanne-Alice (M<sup>me</sup> Emmanuel (E.-J.) Monaghan); Marcelle (M<sup>me</sup> Bernard Violette); Laurette (M<sup>me</sup> Marcel Lemieux); Eugène, dit «Bonhomme» (époux de Jacqueline Fortin); (ces trois derniers restent à Témiscamingue); Bernard (époux d'Irène Christman), de Windsor; Vianney (époux de Yolande Desjardins, de Témiscamingue); Hélène (M<sup>me</sup> Hubert Gingras), de Kee Lake; Louise (M<sup>me</sup> Dominique Godet), de Windsor; et André (époux de Lise Chartrand), de l'Ange Gardien, Québec.

On se souvient qu'Alice faisait de grands jardins; elle a toujours été habile à la couture et elle pique encore des couvre-pieds. Elle est maintenant résidente du Foyer Ste-Thérèse à Témiscamingue.

## Dutrisac, Alice

Première fille, mais deuxième enfant de Frédéric Séguin et d'Orosia Lafleur. Alice, qui est née le 29 avril 1903, a été baptisée en l'église Sacré-Cœur de Bourget.



Alice Dutrisac

Elle était paroissienne de St-Pascal de Baylon lorsqu'elle épousa, le 28 juin 1927, Ubald, fils d'Ovila Dutrisac et de Clérida Gratton. Leur union a été bénie par la naissance de quinze enfants: Lucille, Jean-Claude, Marie, Fleur-Ange, René, Guy, Carmen, Gérald, Jean-Marie, Paul-Hubert (décédé), Sylvio, Yves (décédé), André, Suzanne et Marjolaine. La Providence a voulu que le huitième de ses enfants, Gérald, vienne s'établir dans la paroisse natale de sa

mère où il a épousé une des nôtres, Odette Yelle.

Alice, qui dut abandonner son statut de Bourgetaine lorsqu'une partie du territoire de notre paroisse fut détachée pour former celle de St-Pascal de Baylon, a toujours vécu à Sarsfield et à Navan après son mariage.

## Dutrisac, Gérald

Natif de la paroisse St-Hugues de Sarsfield, Gérald y vit le jour le 16 juillet 1938. Ses parents étaient Ubald Dutrisac et Alice Séguin.



Gérald Dutrisac

Après ses études primaires, il opta pour la mécanique et fit de l'apprentissage, périodiquement entrecoupé de cours de perfectionnement, au Collège Algonquin. Lorsqu'il fut diplômé, il exploita, pendant huit à neuf ans, sa propre entreprise au cœur de la basse-ville d'Ottawa. Dans la suite, il travailla dans l'industrie privée.

Gérald habite Bourget depuis son mariage. Le 27 juillet 1974, en notre église du Sacré-Cœur, il épousait donc Odette, fille d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne.

L'un des membres fondateurs du Club Optimiste de Bourget, Gérald a généreusement contribué à sa mise en place. Exploitant du garage Shell, à l'entrée ouest du village, il consacre ses rares loisirs au jardinage et à la musique, regrettant beaucoup de ne pas avoir plus de temps à accorder au golf.

## Dutrisac, Odette

Fille d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne, Odette a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Elle a fait ses études primaires et secondaires dans notre paroisse puis, son cours de forma-



Odette Dutrisac

tion comme enseignante à l'école normale de l'Université d'Ottawa. Dans la suite, cette institution lui a décerné un baccalauréat ès Arts.

Odette a enseigné à Eastview-Vanier pendant vingt-et-un ans. Elle a fait une pause pour prendre époux le 27 juillet 1974. Son mariage à Gérald a été béni en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Son conjoint, originaire de Sarsfield, était fils d'Ubaldo Dutrisac et d'Alice Séguin.

Notre concitoyenne, Odette a toujours résidé à Bourget. Maintenant à sa retraite, elle occupe ses loisirs, en saison, par le jardinage. Par ailleurs, elle apprécie toujours grandement les agréments de la lecture et de la musique.

## Elston, Gabrielle

À l'ombre du clocher de Bourget, naissait, le 22 mars 1911, Gabrielle, fille de Joseph Denault et de Léonie Ménard.



Gabrielle Elston

Elle fit ses douze premières années d'études à Bourget où, avec Géraldine Pilon, elle a été diplômée de l'école de continuation en 1928. Elles furent les seules à mériter cette distinction car le cours cessa immédiatement après elles, faute d'élèves pour le tenir à aller. Gabrielle conserve précieusement la médaille d'or qu'elle a obtenue lors de cette «graduation».

Ensuite, elle continua en treizième à l'École Normale de l'Université d'Ottawa et, plus tard, cette institution lui décerna un baccalauréat ès arts.

Commençant sa carrière en enseignant d'abord deux ans à l'école n° 15 de Limoges, dans le canton de Cumberland, elle s'est ensuite engagée pendant dix ans à l'école Ste-Gertrude de Smooth-Rock Falls; enfin, elle a été institutrice à Cornwall pendant vingt-neuf ans, dont vingt-huit à l'école Nativité.

L'excellence de ses services a été reconnue lorsqu'on l'a décorée du mérite scolaire en 1956.

En l'église de la Nativité de Cornwall, le 20 juillet 1946, elle a épousé George Albert Elston de qui elle a eu un fils, Donald, qui demeure avec elle et devrait être le bâton de vieillesse de sa mère. Son unique rejeton est ingénieur au service du Gouvernement du Canada.

Maintenant à sa retraite, Gabrielle emploie ses loisirs à faire de la couture, du jardinage, du macramé, de la céramique, de la menuiserie et du tissage.

Gabrielle est restée très attachée à Bourget où elle a vécu les dix-sept premières années de sa vie; elle manque aucune occasion pour revenir se retremper dans une atmosphère qui lui est très chère.

## Éthier, Anthime

Né le 17 janvier 1886, Anthime Éthier a toujours vécu à Bourget, connu autrefois sous le nom de «The Brook». Ses parents, Olivier Éthier et Émilie Roy eurent toutes les raisons d'être fiers de leur fils car toute sa vie il s'intéressa à de nombreux domaines, surtout à la chose publique.

En 1906, Anthime maria Anna Roy. Ensemble, ils réussirent à assurer la sécurité de leurs cinq enfants en cultivant la terre paternelle pendant trente-cinq ans. Ensuite, Anthime transmis sa ferme à son fils, Robert, en 1941. Libéré des labours de la ferme, il exerça le métier de menuisier pendant dix ans.

Soucieux d'aider ses concitoyens, Anthime Éthier participa activement à la vie communautaire de The Brook-Bourget en qualité de marguillier et de conseiller municipal pendant quatre ans. Élu maire de la municipalité de



Anthime Éthier

Clarence en 1935, il y consacra toute son énergie et son temps afin de développer le canton à son maximum. Il occupa aussi le poste de commissaire d'école pendant quelques années.

En dépit de toutes ses occupations, Anthime trouvait toujours le temps de s'amuser et de se divertir. Il adorait la pêche et la chasse. Il avait un flair pour le plaisir. Il semblait toujours se trouver au bon endroit au bon moment, surtout lorsqu'il s'agissait de chanter et de danser à deux.

Décédé en juillet 1957, Anthime Éthier occupe encore une place importante dans les souvenirs de ses enfants, ses petits-enfants et ses amis de Bourget. Honneur à un de nos pionniers!

## Éthier, Anna

Le 28 février 1887, Philomène Auger, épouse de Damase Roy, donnait naissance à une petite fille que l'on baptisa Anna. Durant toute sa vie, elle fit la joie des siens, tant par son bon caractère que par son dévouement.

Anna fréquente l'école du village que l'on nommait alors «The Brook». Plus tard, devenue une maîtresse de maison accomplie, elle épousa Anthime Éthier le 27 novembre 1906. Mère de cinq enfants, elle se montra toujours parfait soutien de sa famille; compréhensive, elle sut appuyer son mari dans toutes ses entreprises. Malgré les difficultés de cette époque, la famille Éthier vivait heureuse grâce à la bonne humeur dont Anna faisait preuve. Elle savait prendre la vie du bon côté et parsemait le quotidien de ses éclats de rire car, comme son mari, elle trouvait toujours le temps et le moyen de s'amuser, de chanter et de danser, ce





Anno Ethier

qui ne l'empêchait pas d'être une excellente chrétienne.

Le 29 juillet 1972, tout Bourget se réunissait aux funérailles d'Anna Éthier pour rendre hommage à une de ses pionnières les plus estimées.

## Éthier, Denis

À Robert Éthier et son épouse, née Alice Paul, naissait, le 3 août 1942, un fils qu'ils firent baptiser en l'église du Sacré-Cœur, sous le nom de Denis. Il commença son cours primaire à la petite école du rang, appelée dans le temps école des Landry, puis alla faire ses septième et huitième années à l'École Ste-Félicité de Clarence. Ensuite, il vint continuer ses neuvième et dixième à l'école du village de Bourget.



Denis Ethier

Avec son père, il commença tôt à participer aux travaux de la ferme. Possédant de solides dispositions pour bien réussir en agriculture, il opta donc pour la profession de cultivateur et, avec le temps, il succéda à son père sur la terre familiale des Éthier, une exploitation laitière bien organisée.

Deuis est membre de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens et de la Fédération d'Agriculture de l'Ontario. Il a été membre fondateur du Club Optimiste de Bourget.

Sportif comme son père, il a été un as du Hockey, faisant naguère partie de la Ligue des Marchands de Bourget. À la suite d'un accident au genou, en 1964, il a abandonné la rondelle pour le ballon balai. Il est aussi un fervent de la motoneige.

Même si l'agriculture et le sport ont accaparé une grande place dans sa vie, la meilleure part eu a été accordée à la famille qu'il a fondée, le 25 juillet 1964, en épousant Régine, fille de Rodolphe Saumure et de Marguerite Lavictoire qui lui a donné trois enfants: Mario, qui est en deuxième année au Collège de Technologie agricole et alimentaire d'Alfred; Josée, élève de douzième à l'École Secondaire de Rockland et Serge qui fait sa sixième à l'École Sacré-Cœur de Bourget.

## Éthier, Régine

À Clarence-Creek, le 18 novembre 1943, naissait Régine, fille de Rodolphe Saumure et de Marguerite Lavictoire. Elle fut baptisée en son église paroissiale.

Régine fit ses études primaires, jusqu'à la dixième année, à l'école du village de Clarence-Creek puis vint continuer en onzième à l'École Secondaire Privée de Bourget sous la direction de Sœur Rivet. Après, elle resta à la maison pour aider sa mère malade.

En l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 25 juillet 1964, elle prit pour époux, Denis, fils de Robert Éthier et d'Alice Paul, de qui elle eut trois enfants, deux fils et une fille. Après le mariage, le jeune ménage resta sur la ferme Éthier avec les beaux-parents, Robert et Alice. Un an et demi après, Denis fit l'acquisition de l'entreprise paternelle, alors que ses parents s'installaient au village.

Bourgetain de naissance, Denis a toujours resté au même endroit. Avec Régine et ses enfants, il continue à affirmer la présence des Éthier à la même adresse rurale que les «anciens»: en effet, récemment, ils ont découvert, sous leur moderne boîte postale #43 (en métal), une planchette provenant de l'ancienne boîte postale en bois que le grand-père Anthime avait construite lui-même et sur laquelle on peut lire: Anthime Éthier, boîte pos-



Régine Ethier

taile #43. C'est une relique du passé qu'ils ont l'intention de monter d'une façon quelconque pour en faire un souvenir précieux.

Les cinq Éthier de l'adresse précitée font partie d'un club de motoneige.

## Éthier, Jules-Lionel

Natif de Chrysler, Jules-Lionel y est né le 8 mai 1912 du mariage de Xavier Éthier et de Delfica Charette.

Lorsqu'il eut laissé l'école primaire à l'âge de douze ans, il commença à travailler chez des cultivateurs; on se souvient entre autres qu'il a été pendant cinq ans à l'emploi de Pierre Primeau.

Travailleur très fiable, il n'a jamais éprouvé de difficultés à se trouver du boulot. C'est un



Jules-Lionel Ethier

type très sociable qui n'a rien d'un «faiseur de train».

Lionel n'a toujours regardé les femmes que de loin: il est donc sagement resté célibataire, laissant à la Providence le soin de continuer ailleurs la lignée des Éthier.

Malgré neuf interventions chirurgicales inscrites sur son dossier médical, Lionel se déclare présentement en très bonne santé.

Membre du Club d'âge d'or, Lionel a déjà participé à quelques-uns des grands voyages organisés par ce groupe.

## Éthier, Robert

Fils d'Anna et d'Anthime Éthier, Robert est né à Bourget le 14 janvier 1914. Esprit vif et curieux, le petit Robert prit le chemin de l'école dès l'âge de cinq ans. Il fréquenta la «petite école» n° 13 jusqu'à la septième année pour ensuite poursuivre ses études secondaires à l'école Sacré-Cœur de Bourget. Il y reçut son diplôme de dixième année avec fierté.



Robert Éthier

La ferme n'avait pour lui aucun secret car il y fit son apprentissage aux côtés de son père jusqu'en 1941, année où il devint propriétaire du bien paternel. Cette même année-là, il épousa Alice Paul. Ils eurent quatre enfants: Denis, Colette, Céline et Mireille.

Après avoir cultivé la terre pendant vingt ans, Robert s'assura de ne pas rompre la tradition en «passant» la ferme des Éthier à son fils unique Denis. Cependant, même en son rôle de cultivateur, Robert fut toujours reconnu comme l'homme des cent métiers: ainsi, il a été menuisier chez Jean Gauthier pendant huit ans et concierge de l'école primaire durant treize ans. Dans le milieu scolaire, il devint vite l'ami

des jeunes. Tous les écoliers reconnaissent en lui un homme fiable ainsi qu'un type gai qui trouvait mille trucs pour les faire rire.

Suivant les traces de son père, et Bourgetain jusqu'au plus profond de l'âme, Robert Éthier participa activement à la vie communautaire. Il fut nommé Marguillier, charge qu'il occupa trois ans. Il a aussi été élu commissaire d'école et en remplit les fonctions pendant deux ans. Cependant, toutes ses responsabilités ne l'empêchèrent pas d'être un fervent sportif. À l'âge de dix-huit ans, il se joignit à l'équipe de hockey «Hôtel Royal» et ne s'en retira qu'à l'âge de cinquante-cinq ans. L'équipe de ballon-balai le compta parmi ses joueurs pendant vingt ans. Mais, comment se garder en forme pendant l'automne? Voilà un problème que Robert sut résoudre en devenant l'un des fondateurs du club de chasse connu sous le nom de «Club des Huit» et qui existe depuis trente-trois ans. À ce jour, Robert n'a pas manqué une seule des excursions annuelles de chasse.

Toujours aussi actif que dans ses jeunes années, Robert continue à s'occuper et à s'amuser. Il aime le plaisir, les rencontres sociales et craint toujours de rester oisif. On le trouve sans cesse en train de bricoler, de faire des rénovations ou de la construction chez l'un de ses enfants. À peine ont-ils le temps d'exprimer un désir, qu'il est là pour le réaliser.

La solitude ne cadrant pas avec son caractère jovial et sociable, Robert s'est remarié pour une deuxième fois en 1979 à Méldreca Potvin. Nous leur souhaitons à tous les deux encore de nombreuses années de bonheur.

## Éthier, Alice

Née le 8 août 1918, Alice s'avéra une intéressante acquisition pour la paroisse de Bourget où elle a vécu toute sa vie. Fille de Pierre Paul et de Marie Hogue, elle a toujours fait la joie de ses parents et de tous ceux qui ont eu la chance de la côtoyer. Ses nombreux frères et sœurs gardent encore aujourd'hui un très bon souvenir de cette «deuxième maman» qui quitta l'école encore jeune pour seconder sa mère dans l'éducation de ses cadets et dans les tâches de la maison.

N'ayant pas eu l'occasion de parfaire ses études, Alice fit son apprentissage à l'école de la vie. Son esprit de dévouement, sa bonne humeur, son goût de vivre et ses belles qualités de ménagère furent probablement ce qui charma son futur époux, Robert Éthier.

Robert et Alice unirent leur vie à Bourget, le premier septembre 1941. Depuis ce jour, Alice sut remplir son rôle d'épouse modèle et de mère affectueuse à l'égard de ses quatre enfants. Elle fut toujours aux côtés de son mari



Alice Éthier

pour le seconder dans ses nombreuses activités de travail et l'accompagner aux heures de détente de leurs rencontres sociales. Au cours des années, on la vit aussi bien à l'aise aux travaux de la ferme que dans les soirées. Cependant, il ne faudrait pas croire que ces divertissements représentaient une corvée pour Alice: au contraire, elle aimait le plaisir autant que son mari.

Mère de quatre enfants, Alice a toujours su procurer à chacun d'eux l'affection et les soins dont il avait besoin. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir que de les recevoir à la maison, leur rendre de menus services et les gâter en leur réservant de petites surprises lors d'occasions spéciales.

C'est avec une grande tristesse que la famille et tous les paroissiens la conduisirent à son dernier repos le 29 septembre 1977. Chacun garde encore un très bon souvenir de cette femme dévouée, aimante et remplie de joie de vivre.

## Éthier, Rodrigue

Les registres paroissiaux indiquent que Rodrigue est né à Bourget, le 14 mars 1910, et qu'il était le fils d'Olivier Éthier et d'Exorée Busière.

Tout en faisant son apprentissage de l'agriculture sur la ferme paternelle, il accomplit huit années d'études à l'école primaire du village.

Rodrigue, jeune homme, «voyagea» dans les chantiers et travailla sur les chemins de fer.

À St-Pascal-Baylon, le 27 septembre 1941, il épousa Laurette, fille de Frédéric Richer et de Rosanna Labrèche. Dans la suite, ils eurent quatre garçons.



Rodrigue et Laurette Ethier

Après son mariage et la mort de son père, Rodrigue achète la ferme paternelle et la cultive pendant de nombreuses années jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite et vienne résider au village dans une confortable maison qu'il a construite sur la rue Centre.

Rodrigue Éthier mourut subitement le 10 décembre 1978. C'était un dimanche matin, environ une heure après la messe basse où il avait recueilli les offrandes des fidèles.

### Éthier, Laurette

Née à St-Pascal-Baylon, le 30 octobre 1917, Laurette y a été baptisée en l'église paroissiale. Ses parents étaient Frédéric Richer et Rosanna Labrèche.

Après huit années d'études primaires à l'école de son village, elle reste avec ses parents, aidant sa mère aux travaux ménagers et les autres membres de la famille au «train» de la ferme.

Laurette devint paroissienne de Bourget lorsqu'elle épousa, à St-Pascal le 27 septembre 1941, Rodrigue, fils d'Olivier Éthier et d'Exorée Bussière. Au cours des années qui suivirent, leur mariage fut béni par la naissance de quatre enfants, tous des garçons.

Depuis le décès de son époux, madame Rodrigue Éthier reste seule dans sa maison, au village, mais continue à participer aux activités du Club d'âge d'or.

### Éthier, Xavier

Issu du mariage d'Olivier Éthier et d'Amélie Roy, Xavier est né à The Brook, en 1888, et y a

été baptisé dans la chapelle où se déroulaient alors les cérémonies du culte.

Le 16 novembre 1909, il épousait, en notre église du Sacré-Cœur, Delphine, fille de Jules Charelte et de Léocadie Gagné, qui lui a donné trois enfants: Marie-Rose (M<sup>me</sup> Napoléon Labelle), Lionel et Jeanne d'Arc (M<sup>me</sup> Marc Martel).

Devenu veuf, il épousa en secondes noces, le 12 mai 1923, Angéline (veuve de Napoléon Patrice), fille de Joseph Labelle et de Félonise Sicard, dont il eut deux enfants, un garçon et une fille.

Xavier était cheminot pour le Pacifique Canadien; il a travaillé pendant quelque temps à Rigaud puis une quinzaine d'années à Hammond; il a aussi été affecté à la «section» de Chrysler pendant une demi-douzaine d'années, étant alors localaire d'un monsieur Adélar



Xavier Ethier

Génier qui servit de parrain à Lionel. Ensuite, il vint s'établir définitivement à Bourget.

Le grand Xavier, comme on l'appelait couramment, aimait bien les veillées du bon vieux temps et savait les égayer par ses chansons à répondre.

Ce paroissien décéda le 12 mai 1962 à l'âge de soixante-quatorze ans.

### Éthier, Angéline

Fille de Joseph Labelle et de Félonise Sicard, Angéline naquit à The Brook, le 9 mars 1896, et y fut baptisée en l'église du Sacré-Cœur.



Angéline Ethier

Son premier mariage fut célébré à Bourget le premier mai 1916; son époux était Napoléon, fils de Dalbé Patrice et d'Alphonsine Cauthier; elle en eut une fille, Simone, qui épousa Alexandre Malamo.

Le 12 mai 1923, à Bourget, Angéline épousait en secondes noces, Xavier, fils d'Olivier Éthier et d'Amélie Roy, dont elle eut deux enfants: Lucille (M<sup>me</sup> Joseph-Edouard Chartrand) et Marcel (époux de Paulette Boileau).

M<sup>me</sup> Angéline Éthier est présentement pensionnaire au Nursing Home St-Joseph de Rockland.

### Faubert, Marie-Emma

Le premier baptême inscrit dans les registres de la nouvelle paroisse du Sacré-Cœur de The Brook a été celui de Marie-Emma, fille d'Augustin Amyot et d'Elmire Lefebvre. Née le 22 juillet 1885, elle a été portée sur les fonds baptismaux le 26 suivant, soit le jour même de l'érection canonique de la paroisse, et c'est M. le curé Talbot qui a présidé à la cérémonie.



Marie-Emma Faubert

Marie-Emma quitta Bourget vers l'âge de cinq ans. Elle a fait ses études primaires à Chesterville.

En l'église St-Viateur de Limoges, l'abbé Louis Lévesque la mariait, le 20 avril 1909, à Louis, fils de Joseph Faubert et de Philomène St-Pierre. Leur union a été bénie par la naissance de dix enfants, soit cinq filles et cinq garçons.

Après leur mariage, les Faubert ont demeuré à Embrun, puis à Metcalfe.

Marie-Emma est décédée au Foyer Lapalme, à Embrun, le 14 janvier 1972, à l'âge de quatre-vingt-six ans et demi.

## Gadouas, Raymond

En la paroisse St-Joseph de Lemieux naissait, le premier octobre 1934, Raymond, fils d'Armand Gadouas et de Maria Clavette.



Raymond Gadouas

Après ses huit années de cours primaire, Raymond obtint son certificat d'entrée (Entrance). Ensuite, il travailla sur la ferme de son père à Fournier jusqu'à l'âge de vingt ans. En 1955, il acheta sa propre ferme laitière à Fournier pour la revendre en 1970.

L'année suivante, en octobre 1971, il se porte acquéreur de la ferme avicole de Robert Lalonde, à Bourget, et il l'exploite depuis ce temps avec sa famille. Cette entreprise possède un poulailler de ponte d'une capacité de 13.500 pondeuses et une éleveuse de 4.500 poulettes.

Raymond Gadouas est allé chercher femme à St-Albert. Le 24 août 1957, il y épousait Lucille, fille d'Hormidas Poirier et d'Alberta Blanchard. Depuis, ils sont les heureux parents de quatre enfants, soit deux garçons et deux filles.

«L'aviculteur du coin» a été membre de la chambre de commerce de Bourget pendant quelques années. Il a aussi fait partie du Club Optimiste pendant sept ans. En outre, il participe comme bénévole aux organisations du Centre récréatif de Bourget.

## Gadouas, Lucille

Originaire de St-Albert, Lucille y est née le 22 juin 1938 du mariage d'Hormidas Poirier et d'Alberta Blanchard.



Lucille Gadouas

Elle fit ses études primaires puis continua, au palier secondaire, jusqu'à la dixième année.

Le 24 août 1957, elle épouse un jeune cultivateur de Fournier, Raymond, fils d'Armand Gadouas et de Maria Clavette. Les fruits de ce mariage ont été quatre enfants: Sylvie (M<sup>me</sup> Louis Gauthier), Chantal, Denis et Benoit.

Lucille a toujours bien rempli son rôle de maîtresses de maison tout en assistant son mari tant sur la ferme laitière que sur la ferme avicole. Aussi, l'admirable collaboration de ce couple leur a valu une réussite remarquable.

Avec son époux, Lucille Gadouas se dépense comme bénévole au Centre communautaire de notre paroisse.

## Gagné, Arthur

À The Brook, le 4 décembre 1892, naissait Arthur, fils d'Arthur Gagné (père) et d'Alexina Lalonde. Pour le différencier de son père, tout le monde le connut bientôt sous le nom de «Titure».



Arthur Gagné

En l'église du Sacré-Cœur, le 14 octobre 1912, il épousa Hosanna, fille de Gédéon Labrosse (père) et d'Emma Bazinet. Deux ans plus tard, sa jeune femme le laissait veuf avec une fille unique, Juliette.

Le 2 juillet 1917, Arthur convolait en secondes noces avec Ubaldine, fille de Moïse Hogue et d'Emerisa Rouleau, qui lui donna dix-sept enfants dont sept décédèrent en bas âge.

Les Gagné cultivèrent une terre dans la deuxième concession jusqu'en 1940. Ils achetèrent alors, en face de la gare de Bourget, l'ancien hôtel dont M. Anthime Auger avait été le dernier exploitant. Aidé de son fils Rhéal, il aménagea, sur son terrain, un jeu de croquet et deux tennis, puis ouvrit un restaurant pour le public.

Pendant de nombreuses années, Arthur travailla à la meunerie de Philippe Lefebvre; ensuite, il fut employé, jusqu'à sa retraite, comme cheminot par les Chemins de fer Canadien Pacifique.

Son décès est survenu le 4 janvier 1959 à l'âge de soixante-six ans.

## Gagné, Ubaldine

D'origine manitobaine, Ubaldine est donc née dans la province voisine, soit en la paroisse de St-Norbert (comté de St-Boniface), le 26 décembre 1899. Ses parents étaient Moïse Hogue et Emerisa Rouleau.



Ubaldine Gagné

Elle était encore très jeune lorsqu'elle vint habiter The Brook. Devenue orpheline de sa mère, à l'âge de cinq ans, elle fut élevée par M. et M<sup>me</sup> Anthime Dicaire qui l'ont continuellement considérée comme leur fille, si bien que leurs petits enfants l'ont même toujours appelée «Tante Ubaldine».

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 2 juillet 1917, elle épousait Arthur, fils d'Arthur Gagné (père) et d'Alexina Lalonde. Ils ont eu dix-sept enfants dont sept sont décédés en bas âge. Les dix survivants étaient: Rhéal (époux



Ernest Gagné

de Carmelle Daoust), Roger (marié à Georgette Marleau), Jeannette (M<sup>me</sup> Honoré Charlebois), Bernard (époux de Suzanne Landriault), Marcel (conjoint de Cécile Lalonde), Jean-Marc (mari d'Anita Potvin), Pierrette (M<sup>me</sup> Rolland Lortie), Carmel (époux de Raymonde Lacroix) et Gilles (marié à Claudette Marcil).

Ubaldine a toujours été zélée à aider son mari. Après la mort de celui-ci, en 1959, elle continua à s'occuper du terrain de jeu et du restaurant. Vers 1964, elle vint rester au village où, pendant quelque temps, elle seconda son fils Rhéal dans l'exploitation de l'Auberge Bourgetel.

Finalement, elle s'en alla à Vanier pour finir ses jours au Foyer Champlain. Elle décéda le 15 juillet 1978 à l'âge de soixante-dix-huit ans.

## Gagné, Ernest

Baptisé à The Brook où il est né le 30 juin 1900. Ernest était le fils de Louis Gagné et de Malvina Lalonde, ainsi que petit-fils de Paul Gagné et de Julie Hogue, pionniers de notre paroisse.

Ayant fait son cours élémentaire à la petite école du «Trois», dans la suite, il s'est beaucoup perfectionné par la lecture.

Il a épousé à Bourget, le 27 juillet 1925, Thérèse, fille de J.-Adélarde Ménard et de Clémentine Labrosse. Dix-huit enfants sont nés de ce mariage. La famille Gagné est demeurée à Bourget jusqu'en 1948 alors qu'elle déménagea à Montréal.

Ernest était un travailleur infatigable. Après son mariage, il se rendit à Sudbury et décrocha un emploi à la Cie Laberge Lumber. Ensuite, il vint s'installer à St-Pascal-Baylon pour y cultiver la terre. Après, il fut engagé au magasin d'Albert Lortie puis à celui de A. Coulet & Fils où il était commis et chargé de la cour-à-bois.

Cet ancien Bourgetain a déjà fait partie de l'Ordre des Commandeurs de Jacques Cartier et du Chœur de chant paroissial. Il s'est toujours dépensé en faveur des organisations paroissiales. De caractère joyeux, il était de bon voisinage et entretenait des relations agréables avec tout le monde.

À l'âge de soixante-trois ans, Ernest Gagné est décédé à Montréal-Nord, le 4 septembre 1963.

## Gagné, Thérèse

Issue du mariage de J.-Adélarde Ménard et de Clémentine Labrosse, Thérèse vit le jour à The Brook, le 3 juillet 1906.



Thérèse Gagné

Après avoir fréquenté l'école du village, elle suivit le cours de l'École Modèle d'Ottawa et, munie d'un certificat d'enseignante, elle a ensuite été institutrice à l'école n° 17 de Bourget, puis à Gogama.

C'est en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 27 juillet 1925, qu'elle unissait sa destinée à Ernest, fils de Louis Gagné et de Malvina Lalonde, dont elle a eu dix-huit enfants: Jean-Marcel, Laurette, Madeleine, Gérard, Laurent, Colette, Charles-Hubert, Jacques-Bernard, Denis, Gertrude, Lise, Michel, Jocelyne, Paul-André, Claire, Daniel, Pierre et Suzanne.

L'aîné, Jean-Marcel, architecte, a jadis travaillé avec son père à la préparation des fêtes du soixantenaire de Bourget. Il est mort après avoir terminé les plans du Château Mirabel pour l'aéroport du même nom.

Une fille, Jocelyne, est décédée en 1976. Elle était infirmière. Une autre fille, Sœur Colette, est religieuse chez les Sœurs de la Charité d'Ottawa.

Thérèse (Ménard) Gagné vit encore à Montréal où se sont établis la plupart de ses enfants.

## Gagné, Gilles

Baptisé à Bourget, le 18 avril 1938, Gilles était arrivé parmi nous le deuxième jour du même mois. Ses parents étaient Arthur Gagné (fils) et Ubaldine Hogue. C'est M. l'abbé Donat Rollin, curé de Clarence-Creek, qui lui administra le sacrement du baptême en notre église.

Après avoir complété son cours primaire en notre paroisse, il s'introduisit encore jeune sur le marché du travail. Aujourd'hui, il est contremaître adjoint à l'usine Coca-Cola d'Ottawa.

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 2 septembre 1961, Gilles a épousé Claudette.



Gilles Gagné

filles d'Ubaldo Marcil et de Rollande Martel qui lui a donné deux enfants: Sylvie et André.

En 1959, Gilles a été conseiller dans l'organisation B.O.B. (Bourget, on bouge!) militant dans le domaine récréatif.

Pendant trois ans (1965-1968), il a été membre de l'Organisation des Mesures d'urgence (O.M.U.). De 1961 à 1976, soit pendant quinze ans, il a été pompier volontaire. En 1974, il a été conseiller de Réseau Rural, programme de transport par autobus favorisant le déplacement des citoyens du canton de Clarence vers Rockland. Il a été président du mouvement scout pendant deux ans et il est un des fidèles bénévoles des bingo du dimanche.

Après avoir suivi des cours à Bourget, avec Claudette, il a participé, en 1973 à titre de finaliste, aux compétitions provinciales (Québec) de danses sociales à Montréal.



Claudette Gagné

Gilles est un grand amateur de sports: hockey, tennis, ballon-balai, ski de fond, etc. Adepte de la marche quotidienne, fervent de la danse sociale, il s'adonne aussi au camping et au jardinage: en outre, il fréquente souvent théâtres et cinémas.

## Gagné, Claudette

Fille d'Ubaldo Marcil et de Rollande Martel. Claudette naquit le 7 septembre 1943. Comme tous ses frères et sa sœur, elle fut baptisée le jour même de sa naissance. C'est M. le curé Lapointe qui présida la cérémonie.

Elle fit ses études primaires et entreprit le secondaire mais discontinua après avoir complété sa onzième année.

Le 2 septembre 1961, Claudette accompagna Gilles à l'autel où ils échangèrent les vœux du mariage en l'église du Sacré-Cœur. Son conjoint était fils d'Arthur Gagné (fils) et d'Ubaldo Hogue. Deux enfants naquirent de cette union: Sylvie, le 29 mai 1962 et André, le 2 avril 1964.

En 1959, au temps où Bourget avait un premier centre récréatif qui a donné son nom à la rue Centre, Claudette a été l'une des bénévoles du B.O.B. (Bourget, on bouge!), groupe qui s'efforçait d'organiser des activités pour les jeunes.

À cause d'une malformation de la colonne vertébrale, notre concitoyenne subit, en 1970, une opération (fusion) sur vertèbres lombaires, ce qui l'amena à modifier considérablement ses activités personnelles: des loisirs passifs, comme la lecture, elle passa aux loisirs actifs et elle y excella au point qu'en 1973, avec Gilles, elle fut «finaliste» dans les compétitions provinciales de danses sociales.

Mentionnons qu'avec Gilles, toujours, elle fut conseillère de Réseau Rural, en 1974. Elle a rempli le même rôle pour le Club des Traîneux de Pieds, voué à la promotion du ski de fond dans notre milieu.

La danse, la marche et la natation qui, en raison de son état de santé, étaient naguère des activités nécessaires, sont devenues des passe-temps réguliers qui se sont ajoutés aux autres: théâtre, cinéma, jardinage, camping et ski.

Le couple Gagné ne manque pratiquement jamais sa marche quotidienne.

## Gagné, Rhéal

Fils aîné d'Arthur Gagné, fils, Rhéal naquit de sa deuxième épouse, Ubaldo Hogue.

Après avoir fréquenté l'école primaire,



Rhéal Gagné

Rhéal fut plusieurs années à travailler d'un côté ou de l'autre, partout où un jeune homme de bonne volonté pouvait trouver à s'occuper en temps de crise. Avec la reprise des activités économiques, il n'a pas eu de difficultés à trouver des employeurs disposés à s'assurer ses services. Il a profité de toutes les opportunités pour préparer sérieusement son avenir. Ayant d'abord suivi des cours par correspondance où son application lui a mérité d'être diplômé par l'International Accounting Society of Chicago, il a ensuite été étudiant de l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal qui lui a accordé une licence de comptable.

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le premier juillet 1946, Rhéal épousait Carmelle (Carmen), fille de Joseph Daoust et de Cordélia Lefebvre qui lui a donné un fils, Serge.

Rhéal a été propriétaire de l'Hôtel Royal de Bourget qu'il reconstruisit afin d'obtenir une «licence complète» pour bar, salle à manger et salon d'hôtel; il en changea alors le nom pour l'appeler «Auberge - Bourgetel - Inn». Il vendit cette entreprise en 1976.

Le cabinet de comptable qu'exploite Rhéal est situé sur la rue St-Jacques à Montréal. Notre ancien Bourgetain fait partie de plusieurs associations telles que: C.A., C.G.A., A.P.A., etc.; il est aussi conseiller en administration.

## Gagner, Napoléon

Napoléon Gagner, père, et son épouse, née Julienne Gagner, demeuraient sur le territoire de Hammond lorsque le 23 août 1880, leur naquit un fils qu'ils firent baptiser à Clarence-Creek et à qui ils donnèrent le nom de son père: Napoléon. Pour le différencier de son papa, on se mit à l'appeler «Nounou», surnom qui lui resta jusqu'à sa mort.



Napoléon Gagner

Après ses études élémentaires à Hammond, Napoléon embrassa tôt la profession agricole. Il exploita, pendant de nombreuses années, une ferme dans la troisième concession de Bourget.

Napoléon a déjà été commissaire d'école. Il aimait bien aider les gens, il raffolait des chevaux trotteurs et ambleurs. À ses heures, il était bon violoneux et excellent gigueur. Ses programmes préférés à la télévision étaient ceux de lutte et de boxe.

À Curran, le 20 juillet 1903, Nounou avait pris pour épouse, Anna, fille d'Antoine Cayen (Boudreau) et de Délina Provost. Leur union a été bénie par la venue de neuf enfants.

Lorsque les époux Gagner prirent leur retraite, ils vinrent s'installer dans la maison occupée aujourd'hui par leur fille et leur gendre: M. et M<sup>me</sup> Robert Dicaire.



Anna Gagner

Le père «Poléon» avait une grande soif de connaissances de toutes sortes et il déplorait souvent de ne pas avoir fait des études avancées pour jouir de tous les livres savants qui se publiaient alors. Depuis le 19 juin 1966, date de son décès, il doit avoir éteint sa grande soif de tout savoir.

## Gagner, Anna

Issue d'Antoine Cayen (Boudreau) et de Délina Provost, Anna est née le 23 août 1885 et a été baptisée à l'église St-Luc de Curran.

Après avoir fréquenté l'école primaire sise sur la route de Curran, non loin de son foyer, elle fit, à Plantagenet, ses études secondaires et son école modèle pour devenir institutrice. Dans la suite, elle enseigna à Curran.

En son église paroissiale de St-Luc, le 20 juillet 1903, elle unissait sa destinée à celle de Napoléon Gagner qui l'amena avec lui à Bourget. Ils ont été les heureux parents de neuf enfants dont l'une, malheureusement, périt dans un incendie.

Le couple Gagner s'installa au village en octobre 1948, mais Anna décédait trois ans plus tard, soit le 24 décembre 1951.

## Gagner, Omer

Le 11 août 1909, à Bourget, naissait Omer, fils de Napoléon Gagner et d'Anna Boudreau.

Après ses études primaires à Bourget, Omer fit un séjour de trois ans au Juniorat du Sacré-Cœur à Ottawa.

Alors qu'il était encore jeune, Omer Gagner commença à travailler à la Banque Canadienne Nationale à Bourget, et depuis son départ de «Chez-nous», en 1931, il a continué à servir ailleurs cet organisme financier. Ses chefs lui ont fait faire un long stage à Casselman où il prit une part très active dans les organisations religieuses, paroissiales et sportives. Il fut l'un des fondateurs de la Bibliothèque de Casselman et de l'Association Athlétique de la même ville.

Dans la suite, Omer a été comptable de la même banque à Eastview. Puis, il céda à la «gérance» de diverses succursales, d'abord à L'Original, ensuite à Ste-Adèle (Québec), puis à Hull. Dans les «Pays d'en haut», il a été l'ami intime de Claude-Henri Grignon, l'auteur réputé du livre «Un homme et son péché».

Le 15 juin 1937, en l'église Ste-Euphémie de Casselman, Omer Gagner épousait Blanche, fille de Napoléon Landry et de Marie Martin. Ils ont fait baptiser quatre enfants.



Omer Gagner

Omer est décédé le 2 novembre 1983, et son épouse l'a suivi dans la tombe quelques semaines plus tard.

## Gagner, Rosaire

À Napoléon Gagner et son épouse, Anna Boudreau, naissait, le 14 décembre 1913, un fils qu'ils firent baptiser, sous le nom de Rosaire, à l'église du Sacré-Cœur. Il fit ses études jusqu'à la dixième année tout en secondant son père aux travaux de la ferme.

Jeune homme, Rosaire profitait de l'hiver pour aller travailler aux chantiers comme bûcheron, puis revenait participer à l'exploitation de la ferme durant la saison de culture. Il a aussi été employé comme mineur, mais il aimait trop la terre pour n'y pas revenir. Il avait surtout la passion des beaux chevaux et en a



Rosaire Gagner

toujours gardé un souvenir nostalgique après avoir été entraîné dans le courant de la motorisation agricole.

En l'église de Bourget, le 19 novembre 1955, il épousait Anita, fille d'Auguste St-Pierre et de Délia Pilon. La Providence ne leur a pas donné la consolation d'avoir des enfants à eux, mais ils ont ouvert leur porte comme foyer nourricier à de nombreux pupilles de la Société de l'aide à l'enfance. Chaque fois qu'ils s'étaient attachés à l'un de ces enfants, c'était un déchirement lorsque venait le temps de s'en séparer.

Rosaire connut une fin tragique lorsque, le 3 septembre 1964, alors qu'il travaillait près du Brook sur la ferme qui avait été exploitée successivement par Clinton Presley, Ubald Chartrand et René Labrosse, son tracteur se renversa sur lui et l'écrasa. Il avait toujours aimé ardemment le travail et est mort en travaillant comme il l'aurait probablement souhaité.

### Gagner, Anita

Le 9 septembre 1921, à St-Pascal-Baylon, naissait Anita, fille d'Auguste St-Pierre et de Délia Pilon.



Anita Gagner

Après avoir complété son cours primaire, elle travailla pendant six ans à la résidence de la famille Alfred Goulet. Ensuite, elle a été employée, durant trois ans, à l'usine Ayres de Lachute.

Pendant quatre ans, Anita a régulièrement conduit des autobus scolaires entre Bourget et Rockland. En outre, elle a travaillé pendant quelques années au Nursing Home de Bourget, alors propriété de M. et M<sup>me</sup> Jacques Gervais.

Le 19 novembre 1955, Anita a épousé, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Rosaire, fils de Napoléon Gagner et d'Anna Boudreau. De-

venue veuve en 1964, elle a continué pendant quelque temps à vivre sur la terre des Gagner puis est venue s'installer au village avec ses parents dont elle a été le bâton de vieillesse. Elle affirme que les soins dont elle a entouré son papa et sa maman lui ont procuré beaucoup d'agrément.

Après la mort de son époux et de ses parents, Anita ne s'est jamais sentie seule dans le monde car elle et Rosaire ont toujours considéré, comme un fils, Robert Brazeau qui, arrivé très jeune chez eux, y est toujours resté. Ayant été une véritable mère pour Robert, Anita nourrit maintenant des sentiments de grand-maman à l'égard de ses enfants.

### Gagnier, Élias

Fils de Louis L. Gagnier et de Christine Gagné, Élias naquit à Bourget le 12 novembre 1914.

Tout en fréquentant l'école primaire, il apprit la pratique agricole avec son père, puis continua à l'aider après avoir mis fin à ses études.

À l'âge de vingt-sept ans, soit le 19 juin 1941, il prit pour épouse Thérèse, fille d'Alfred Lavoie et d'Élisabeth Mainville. Ils sont encore les parents de dix enfants vivants dont trois sont nés au même quantième, soit le 18 août. L'année de son mariage, Élias passa six mois aux chantiers.

En 1946, il prit la relève de son père sur la terre paternelle, continuant à mettre en valeur le vieux bien des Gagnier. Dans la suite, il devint directeur du Concours Annuel de Labour dans le canton de Clarence et il resta au poste pendant douze ans.

De 1969 à 1980, Élias et Thérèse ont gardé des enfants de la Société de l'Aide à l'Enfance



Elias Gagnier

et ils ont si consciencieusement rempli leur rôle qu'ils se sont mérités une plaque-souvenir à leur retraite.

### Gagnier, Thérèse

Issue du mariage d'Alfred Lavoie et d'Élisabeth Mainville, Thérèse vit le jour à Bourget le 12 octobre 1922.

Elle a fait ses études primaires à Bourget. Dans la suite, elle travailla comme serveuse dans des restaurants d'Ottawa pendant trois ans.



Thérèse Gagnier

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 19 juin 1941, Thérèse épousait Élias, fils de Louis L. Gagnier et de Christine Gagné. Leur mariage a été béni par la naissance de dix enfants, soit six filles et quatre garçons.

Thérèse a toujours eu la réputation d'être une très bonne travailleuse. Elle a souvent hébergé des pupilles de l'Aide à l'enfance.

Elle raffole des cartes et aime beaucoup les soirées sociales, particulièrement celles où l'on chante beaucoup.

### Gagnier, Louis L.

Né à The Brook, le 4 décembre 1876, Louis L. était le fils de Louis Gagnier et d'Azilda Labrosse. Il a été baptisé en l'église Ste-Félicité de Clarence.

Le 30 mai 1905, il épousait Christiue, fille d'Onésime Gagné et de Christine Tessier. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église St-Isidore-de-Prescott. Dix enfants sont issus de leur mariage, soit sept filles et trois garçons.





Louis L. et Christine Gagnier

Louis L. a été cultivateur depuis sa jeunesse jusqu'à sa retraite, vers 1946. Peu après avoir cédé la terre à son fils, Éltas, il vint s'établir au village au n° 14 de la rue Laval-est.

Il mourut à l'âge respectable de quatre-vingt-quatre ans, le 6 août 1961.

## Gagnier, Christine

Fille d'Onésime Gagné et de Christine Tessier, Christine naquit à St-Isidore-de-Prescott le 16 décembre 1881, et y fut baptisée le surien-demain.

En l'église de sa paroisse natale, le 30 mai 1905, elle épousait un cousin, Louis L., fils de Louis Gagnier et d'Azilda Labrosse qui lui a donné dix enfants: Marie (décédée en bas âge); Eva (M<sup>me</sup> Arthur Daunais); Xiste (époux de Simone Potvin); Clarisse (M<sup>me</sup> Wilfrid Calvert); Rose-Alice (M<sup>me</sup> Léopold Goyette); René (époux de Thérèse Lapalme); Élias (époux de Thérèse Lavoie); Yvette (M<sup>me</sup> Jean-Paul Laplante); Lucille (M<sup>me</sup> Raymond Sauvé) et Aline (M<sup>me</sup> Harold Rennick).

Toujours fort active, madame Christine était une couturière très recherchée surtout lorsqu'elle fut rendue au village, après 1946.

Décédée le 10 août 1970, Christine Gagnier fut inhumée au cimetière paroissial.

## Gagnier, Marcel

Né dans «La Sept», le 30 août 1937, Marcel était le fils de Xiste Gagnier et de Simone Potvin.

Il a commencé ses études primaires à l'école de St-Félix, puis est venu les continuer au vil-

lage où il les a prolongées jusqu'à la dixième année.

Employé tôt au magasin général d'Albert Lortie, il y a travaillé deux ans, commençant d'abord au local qui se trouvait sur le site actuel du bureau de poste, puis continuant à l'ancien magasin Goulet, exploité aujourd'hui sous le nom de «Serden».

C'est «par-dessus le comptoir» qu'il s'est risqué d'abord à faire les yeux doux à la gentille Cécile, la courtisant bientôt de façon assidue, pour finir, le premier septembre 1958, par la conduire aux ballustres (comme le chantait dans le temps son oncle Ti-Jules). La fille cadette de Donat L. Potvin et de Blanche Duquette lui a donné trois enfants.

Après avoir travaillé comme commis, Marcel devint ensuite le bras droit d'Aldéric Sicard, marchand de meubles, constructeur et



Marcel Gagnier

surtout plombier. C'est de son patron qu'il apprit ce dernier métier. Il resta seize ans à l'emploi de celui qui lui a donné son orientation définitive dans le monde du travail. Tout en se formant à l'art de la bonne plomberie, il a appris de «Déric» les trucs du métier et ceux du commerce. Il doit une bonne partie de ses succès à celui qui l'a initié à sa profession.

Maintenant à son compte, depuis une quinzaine d'années, Marcel est un grand serviteur de notre population qui abuse parfois de son inaptitude à refuser, lorsqu'on lui demande des services, quand il est déjà surchargé d'ouvrage. Littéralement, il travaille souvent nuit et jour. On ne s'attendrait jamais à une aussi grande capacité de travail de ce petit bout d'homme, car la taille de notre plombier nous fait évoquer beaucoup plus la personne du bon Petit Poucet que celle du Méchant Gros Ogre. Sur les bancs de l'école, ses compagnons s'étaient permis de le baptiser «Ti-Pou» et, aujourd'hui, ses copains se plaisent parfois à l'appeler encore ainsi.

L'ami Marcel n'est peut-être pas le plus colosse des membres de notre brigade de pompiers volontaires, mais il en est, paraît-il, l'un des plus valeureux. Il fait partie du Club local des Optimistes.

Il s'adonne un peu au golf, se plaît aussi à la chasse et à la pêche quand il trouve le temps d'en faire, ce qui ne se produit pas souvent. Il a démontré d'excellentes aptitudes pour le vitrail.

Après la plomberie, sa plus grande activité, prétend-il, est d'être «coureur de noces», «Vous comprenez, explique-t-il, je suis tellement connu dans tout le canton, et même au-delà, qu'il ne se fait pas une noce sans qu'on m'y invite, et allez donc vous défilier quand vous êtes dans un commerce comme le mien.»

Son épouse, Cécile, a vite compris que le seul moyen de lui procurer l'anti-stress dont il a parfois besoin est de le faire voyager. On verra dans les notes biographiques de sa chère moitié qu'elle a réussi à le balader en grand.

Notre Marcel commence à parler de se retirer d'affaires. On considérera généralement comme un jour de grande calamité celui où il prendra sa retraite.

## Gagnier, Cécile

À Bourget, dans «La Quatre», naissait, le 31 mars 1937, Cécile, fille de Donat L. Potvin et de Blanche Duquette.

Elle fit ses études à l'École du Sacré-Cœur de notre paroisse. Après avoir travaillé quelque temps à Ottawa, elle revint à Bourget.



Cécile Gagnier

Cette demoiselle qui s'était juré, depuis bien longtemps, de ne jamais marier un petit homme se rendit compte un jour que «dans les petits pots se trouvent les meilleurs onguents». Réalisant que son prétendant, Marcel, avait plus d'esprit que la plupart des «six pieds et plus» qu'elle connaissait, elle accepta allègrement qu'il la conduise à l'Église du Sacré-Cœur pour y échanger les vœux du mariage. Son conjoint était fils de Xiste Gagnier et de Simone Potvin. Leur union fut bénie par la naissance de trois enfants: Denis (époux de Marie Gaudmond); Sylvain et Louise, célibataires. Les cadres de leur famille se sont même élargis pour faire place à deux petits-enfants: Jennifer et Jean-Sébastien.

Assistant son époux avec diligence, Cécile l'aide à faire un succès de son entreprise de plomberie.



Roger Gagnier

Voyageuse enthousiaste, voici quelques-unes des pérégrinations où elle a entraîné Marcel à la suivre: Ouest canadien, Hawaii, Californie, Mexique, Floride, Porto Rico, Barbades, Autriche, Italie, Grèce et Israël. Elle en a remporté d'impérissables souvenirs et même... la peur des arabes qui se permettent de prendre plusieurs épouses.

Cécile fait partie du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes et du conseil des Filles d'Isabelle. Elle participe à des ligues de quilles, pratique le ski de fond et la motoneige. Elle s'adonne abondamment à la lecture et aime beaucoup la télévision.

### Gagnier, Roger

À Élias Gagnier et Thérèse Lavoie, naissait le 18 août 1956, un fils qu'ils firent baptiser à l'église du Sacré-Cœur sous le nom de Roger.

Ayant complété son cours primaire à Bourget, il fréquenta ensuite l'école secondaire André Laurendeau de Vanier où il obtint un diplôme à la fin de sa douzième année technique. Successivement, après trois cours du soir, il décrocha ses diplômes de technicien en électricité, en électronique et en réfrigération.

Présentement, il est mécanicien de service pour une compagnie de location d'Ottawa.

En l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 16 août 1980, Roger unissait sa vie à celle de Carole, fille de Rhéal Brazeau et de Rachelle Deneault qui lui a donné une enfant, Manon.

Le passe-temps favori de Roger est celui d'un vrai Canadien: le hockey.

### Gagnier, Carole

Native d'Ottawa, Carole y a donc vu le jour le 20 juin 1958, mais elle a été baptisée à Bourget. Ses parents sont Rhéal Brazeau et Rachelle Deneault. Elle est la petite-fille de Ferréol Deneault. Elle quitta notre paroisse en 1961 pour aller vivre à Clarence-Creek avec ses parents. C'est donc dans cette paroisse qu'elle a fait ses études primaires, puis elle a continué son secondaire à Plantagenet. Elle est employée aux soins de Services hospitaliers à Ottawa depuis dix ans.

Le 16 août 1980, elle acceptait comme époux, dans l'église Ste-Félicité, Roger, fils d'Élias Gagnier et de Thérèse Lavoie. Leur union a été bénie par la venue d'une petite fille: Manon.

Carole, qui est redevenue Bourgetaine depuis 1980, déclare que son passe-temps préféré est la lecture.



Carole Gagnier

### Gagnier, Xiste

L'ainé des garçons de Louis L. Gagnier et de Christine Gagné est né, le 22 mars 1909, à Bourget. Il a fréquenté l'école primaire, faisant en même temps l'apprentissage de l'agriculture avec son père.

Il eut sa propre exploitation agricole lorsque son oncle, Auguste Lagrois, se donna à lui, comme ça se faisait dans ce temps-là. Xiste eut donc la propriété de la terre de la septième concession en s'engageant en retour à prendre soin de son vieux parent jusqu'à sa mort. Celui-ci mourut vingt-sept ans plus tard.

Le 30 juin 1934, Xiste épousait, à Bourget, Simone, fille de Jules Potvin (père) et d'Aurore Gravel. Ils ont eu cinq enfants.

Lorsque les Gagnier vinrent résider au village, Xiste se fit ouvrier. Il a bâti deux maisons au village même et quatre sur sa ferme non loin du parc de maisons mobiles Larose. Entre autres, il a reconstitué l'ancienne maison de pièces démenagée d'en face de la Salle Pax et dont les derniers occupants ont été la famille Ernest Gélinas. Notre Xiste a réussi là un beau travail de restauration.

Xiste Gagnier a aussi été pendant plusieurs années le bras droit d'Aldéric Sicard qui ne bâtissait pas pour vivre mais vivait pour bâtir. Son épouse, Simone, à qui nous demandions quel était le passe-temps favori de son conjoint, nous a répondu que c'était le travail. Il faisait beaucoup de jardinage, du bois de chauffage et du sirop d'érable. Dès qu'il le pouvait, il fuyait le village et allait s'occuper sur sa terre. Dormant peu ou pas, il se levait souvent en pleine nuit pour aller cogner du marteau sur l'ancienne terre des Villemaire. Ça ne lui disait rien de voyager; il paraît même qu'en ses der-



Xiste Gagnier

nières années, il fallut faire des prodiges de «parlementage» pour le décider à participer à une courte visite à Montréal.

... Mais, la mort a mis fin à ses activités. Le 9 février 1981, il est parti pour un monde où, paraît-il, on fait éternellement ce que l'on aime le mieux; il doit donc y menuiser sans arrêt.

### Gagnier, Simone

Benjamine d'un «deuxième lit». Simone vit le jour, le 3 avril 1912, au foyer de Jules Potvin (père) et de sa seconde épouse, Aurore Gravel.

Elle a fait ses études primaires à Bourget et a continuellement aidé ses parents à la maison, comme à l'étable, et au jardin, comme à la mise



Simone Gagnier

en conserve, car les Potvin mettaient non seulement leurs produits en conserve mais aussi ceux d'un grand nombre de jardiniers des environs.

En l'église du Sacré-Cœur, le 30 juin 1934, elle épousait Xiste, fils de Louis L. Gagnier et de Christine Gagné. Le Ciel leur a envoyé cinq enfants: Marcel (époux de Cécile Potvin), Colette (M<sup>me</sup> Fernand Chénier), Claude (décédé en bas âge), Lise (morte adolescente) et un cinquième (trépassé dès sa naissance).

La charge domestique de Simone n'a jamais été une sinécure. En effet, en plus des soins que requérait sa maisonnée, elle a gardé, pendant vingt-sept ans, un oncle de Xiste qui «s'était donné» à son neveu. Elle a aussi hébergé son père pendant cinq ans et son frère, Jules (fils) durant une période semblable. Elle a, en outre ouvert sa maison à plusieurs reprises à son frère Donat.

Simone a jadis fait partie du Cercle des Fermières de Bourget. Elle a toujours été une bonne voisine et ses amies apprécient grandement sa serviabilité. Aujourd'hui, encore, elle sait se faire gardienne d'enfants. Elle tricote beaucoup et aime grandement jouer aux cartes.

### Gagnon, Edna

À Amherst, en Nouvelle-Écosse, naissait, le 5 février 1918, Edna, fille unique de William Pellerin et d'Eva Galland. Ses parents déménagèrent à Boston, alors qu'elle n'avait que quelques mois, et y restèrent jusqu'en 1937.

Elle a fait ses études primaires et secondaires à Boston puis suivit des cours au Business College de Moncton (N.-B.) où elle a obtenu un diplôme en administration des affaires. Ensuite, elle a été pendant deux ans à l'emploi de Bell Canada dans cette ville puis pour une firme d'avocats jusqu'à son mariage.

À Moncton, N.-B., le 13 avril 1940, elle épousait en premières noces, Émilien, fils d'Alfred Auger, fils, et de Marie-Louise Étbier, dont elle a eu trois enfants: William (de Chambly, Québec), Patricia (M<sup>me</sup> Cino Iannatone, de Medicine Hat, Alberta) et Johanne (de Rotbesaug, N.-B.).

Edna a été maître de poste-adjoint de Bourget, de 1952 à 1967, puis maîtresse de poste en charge jusqu'en 1977.

Le 8 août 1973, à Hollywood, Floride, elle convola en secondes noces avec Aurèle, fils de Paul Gagnon et de Clara Morais. Après avoir quitté Bourget, ils allèrent demeurer à Wendoover puis à Pointe-Fortune. Faisant des émaux sur cuivre, ils participent régulièrement à des expositions au Québec et en Ontario. Ils jouissent aussi de leur retraite en voyageant.



Edna Gagnon

Cette ancienne Bourgetaine a déjà été présidente de notre congrégation des Dames de Ste-Anne. Elle était aussi membre de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

### Gaudreau, Gaston

Fils de Jean-Paul Gaudreau et de Cécile Yelle, Gaston est né le 13 juin 1947 et a été baptisé à l'église Saint-Mathieu de Hammond, paroisse de ses parents.

Après ses cours primaire et secondaire, il étudia à l'université.

Le 26 décembre 1970, il épousait, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, Yvonne, fille d'Héliodore Pagé et de Georgette Charbonneau. Ce mariage fut béni de quatre enfants: Annick, Manuel, Karine et Jasmijn.



Gaston Gaudreau

Gaston s'est installé, en 1970, à Bourget, paroisse natale de sa mère. Il y est agent d'assurance-vie. Il a été pendant deux termes (1978-1982) membre élu du Conseil d'éducation de Prescott-Russell, et son vice-président de 1980 à 1982. En outre, il a été membre du Comité de développement touristique de nos comtés unis en 1980-1981. On le sait aussi entraîneur de hockey et de baseball auprès des jeunes.

Le couple des Gaudreau est très actif et s'implique dans de nombreux mouvements et organismes, entre autres dans l'Association des parents et instituteurs.

## Gaudreau, Yvonne

C'est à Clarence-Creek, paroisse-mère de Bourget, qu'Yvonne fit son entrée dans le monde, le 15 juin 1950. Ses parents étaient Héliodore Pagé et Georgette Charbonneau.



Yvonne Gaudreau

Yvonne compléta ses cours primaire et secondaire dans son milieu natal. Le 26 décembre 1970, elle unissait sa destinée à celle de Gaston, fils de Jean-Paul Gaudreau et de Cécile Yelle. Après être né à Hammond et y avoir passé toute sa jeunesse, le nouvel époux venait de s'installer à Bourget où Yvonne le suivit. La Providence a égayé leur foyer et leur existence de quatre rejetons bien vivants.

Excellente ménagère et couturière, elle donne des cours de couture qui sont grandement appréciés par la gent féminine désirent s'initier à cet art.

Avec son mari, Yvonne participe abondamment à toutes sortes d'activités sociales et communautaires. Ainsi, on la retrouve à la présidence du Comité de patinage artistique et elle agit comme monitrice en ce domaine.

## Gauthier, Antoine

Fils d'Hormidas Gauthier et de Marcelline Dumouchel, Antoine naquit, le premier avril 1898 sur une ferme de Lemieux, et fut baptisé à Casselman.

Il n'avait que treize ans lorsqu'il fut contraint de quitter l'école à cause de l'odieux «Règlement 17». Toute sa vie, il regrettera l'instruction qu'on lui a injustement refusée.

Devenu citoyen de Bourget à l'âge de dix-neuf ans, Antoine y épousa Cordélia, fille de Napoléon Lefebvre et de Gloria Benoit, le 5 septembre 1922. Ils s'établirent alors sur la ferme qui appartient aujourd'hui à Gérard Lortie.

Afin de faire vivre sa famille qui croissait rapidement, avec les années il entreprit de nombreuses pérégrinations avec stages à Smooth-Rock Falls, Gatineau, Sudbury et Hull, où il exerça tour à tour le métier de contre-maître en construction d'usines ou de machiniste pour ces mêmes entreprises.

La famille revint donc à Bourget mais n'y demeura que peu de temps. En 1939, au début de la guerre, comme le travail abondait à l'usine de munitions de Brownsburg, Antoine décida d'y déménager avec sa famille qui comptait alors sept enfants. Là, il exerce le métier de «patrouneur»: son rôle consistait à inventer des patrons qu'il reproduisait en bois, à la main ou avec des outils rudimentaires; on s'en servait ensuite comme moules pour couler, en fonte ou en bronze, des pièces de machines d'usine.

Malgré ses nombreux déménagements, on peut dire qu'Antoine était un véritable citoyen de Bourget car ce n'était que le devoir qui l'obligeait à quitter son patelin qu'il n'a jamais cessé d'aimer. Toujours, il y gardait une propriété prête à l'accueillir le jour où il pourrait revenir pour ne plus jamais repartir.

C'est donc après la guerre que la famille Gauthier revint définitivement dans son ancien logis qui les attendait depuis quatorze ans sur la rue Champlain.

Antoine travailla alors pour la firme Paul Daoust Constr. Ltée d'Embrun. Son patron appréciait cet homme dévoué, minutieux et extrêmement consciencieux.

Outre les talents que nous lui connaissons déjà, il ne faudrait pas oublier celui de violoniste. Il jouait aux noces et à diverses réceptions où l'on «passait le chapeau» pour rémunérer celui qui avait la charge d'égayer la veillée de sa musique entraînante. Il lui arrivait encore presque jusqu'à ses derniers moments de jouer du violon pour recréer les siens.

Si on peut dire de saint Joseph qu'il était humble charpentier de Nazareth, on pourrait aussi dire d'Antoine qu'il était l'humble menuisier de Bourget. Durant ses jours de congé et



Antoine Gauthier

le soir, il érigea un atelier de menuiserie où il travailla à des salaires de famine et à des heures tardives pour faire vivre ses onze enfants en rendant service à ses concitoyens.

Monsieur Gauthier est décédé le 25 mai 1984. Pour condenser en peu de mots les espoirs qu'autorise une vie de quatre-vingt-six ans comme celle d'Antoine, disons qu'il ne doit pas avoir eu besoin, pour entrer au ciel, de passer par le chas d'une aiguille. Saint Pierre n'aura eu qu'à jeter un coup d'œil sur la longue liste de sacrifices qu'il s'est imposée pour sa famille et son prochain, compter le nombre de personnes à qui il aura rendu service, examiner tout son travail si minutieusement accompli, évaluer sa maladie acceptée avec résignation, puis estimer sa générosité et sa foi mébranlable. Finalement, si le saint portier de la demeure éternelle est resté indécis après avoir pris tout ça en considération, il doit bien avoir fini par céder sous les pressions instantes des soixante et quelques descendants d'Antoine pour lui ouvrir bien grandes les portes du paradis.

## Gauthier, Cordélia

Cordélia, fille de Napoléon Lefebvre et de Gloria Benoit, est née le 15 février 1904, non pas à The Brook mais à Valleyfield, patrie de ses grands-parents maternels.

Comme beaucoup de jeunes filles de ce temps-là, elle fut obligée, encore toute jeune, de quitter l'école de la «Quatre» pour aider à la maison et plus tard travailler à l'extérieur, entre autres endroits, à Ottawa et à Bourget.

Mariée à Antoine Gauthier, le 5 septembre 1922, elle eut seize enfants dont dix sont encore vivants. On peut dire de Cordélia qu'elle a



Cordélia Gauthier

passé presque toutes ses heures de veille à travailler, ne laissant pratiquement aucune place aux jeux et à la distraction. Elle faisait le pain, le beurre, le savon ainsi que tout le tricot et la couture pour vêtir sa nombreuse famille. En plus de s'occuper du jardin et de la basse-cour, elle confectionnait des courtes-pointes pour les lits de sa maison qui étaient toujours égayées de fleurs de toutes les couleurs. Pour ses enfants, elle était et demeure toujours la femme forte de l'Évangile.

Cordélia revint à Bourget après de nombreux déménagements. Tantôt seule, puis parfois accompagnant le docteur Gendron, elle exerçait l'apostolat de sage-femme et d'infirmière improvisée lors d'accouchements à domicile. C'est à elle qu'à leur venue dans le monde, de nombreuses personnes ont adressé leur premier clin d'œil.

Devenue octogénaire, elle peut encore entre-

tenir l'intérieur de son foyer, rue Dollard, et cultiver un grand jardin toujours émaillé de fleurs qu'elle adore.

### Gauthier, Jean-François

Jean-François, fils de Paul Gauthier et de Noëlla Bézaire, est né à Bourget le 20 juin 1950. Il est l'aîné d'une famille de six enfants.

Le 3 août 1974, il épousa Lise, fille de Robert Girard et de Rolande Duciaune, également de Bourget; de ce mariage sont nés deux charmants enfants: Martin et Sylvie-Anne.

Alors qu'il n'avait que dix-sept ans, il partit à l'aventure à Brantford, Ont., où il travailla durant deux ans. De retour dans la région, il fut embauché comme responsable d'atelier pour «Friendship Concept», un organisme fondé pour la réhabilitation de jeunes délinquants.

Descendant d'une famille d'habiles menuisiers, Jean-François a eu l'occasion de faire connaître ses talents d'ébéniste en travaillant dans deux ateliers de la région. En 1984, il a été choisi parmi plusieurs candidats pour occuper le poste de responsable des employés chargés de l'entretien au Centre d'Accueil Roger Séguin, Clarence-Creek, où il est apprécié autant par le personnel que par les pensionnaires.

Quand vient la belle saison, il adore tout quitter pour passer une fin de semaine à la pêche avec sa famille puis, en novembre à chaque année, il ne manque pas de participer à une expédition de chasse au chevreuil avec ses copains qui admirent son bon caractère et son esprit de collaboration.

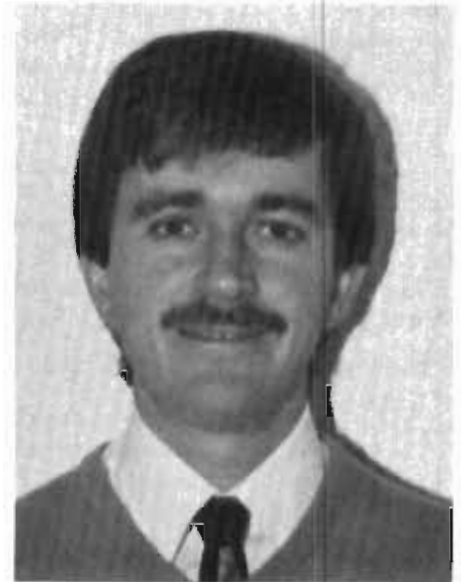
Marchant sur les traces de son père, Jean-François est membre de la brigade des pompiers volontaires depuis plusieurs années.

### Gauthier, Louis

Les cloches de notre église sonnaient l'arrivée d'un nouveau petit Gauthier lors du baptême de Louis, né le 5 février 1956. Ce nouveau Bourgetain était fils de Paul, époux de Noëlla Bézaire.

En 1972, après son cours secondaire, Louis travaille à Ottawa comme apprenti-latteur. Ensuite (les Gauthier sont menuisiers de père en fils au moins depuis le grand-père Antoine), il se fait entrepreneur en construction, puis, en 1976, il crée un commerce nouveau, celui de manufacturier de meubles et d'armoires de cuisine; son atelier, qui reçut le nom de «Louis l'Artisan Inc.» est situé au 28 de la rue Lavigne.

En 1981, avec son épouse et associée, Sylvie, il décide d'ouvrir une salle d'exposition à Roc-



Louis Gauthier

kland. En 1984, cette jeune compagnie emploie déjà six personnes.

C'est donc le 14 octobre 1978 que Louis épousait Sylvie, fille de Raymond Gadouas et de Lucille Poirier. Une petite Marie-France est venue resserrer les liens de leur mariage en janvier 1984.

L'ébéniste Louis Gauthier est l'un des pompiers volontaires de Bourget.

### Gauthier, Sylvie

À Fonnrier naissait, le 8 juin 1958, Sylvie, fille de Raymond Gadouas et de Lucille Poirier. Elle fut baptisée en l'église paroissiale de St-Bernard.

Après ses études primaires, elle poursuit celles du secondaire jusqu'à la douzième an-



Jean-François Gauthier



Sylvie Gauthier

née. Au terme de ses études, en 1976, elle a travaillé au Bureau de l'impôt sur le revenu à Ottawa, puis en 1978, elle s'engageait à la Banque Nationale du Canada, succursale de Bourget.

Quand l'amour frappa à la porte, Sylvie reconnut en Louis le partenaire rêvé pour fonder un foyer. Le fils de Paul Gauthier et de Noëlla Bézaire échangea solennellement les vœux du mariage avec Sylvie en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 14 octobre 1978.

En plus de s'associer maritalement, ce jeune couple s'est aussi associé en affaires pour fonder l'entreprise connue sous le nom de Louis l'Artisan Inc. Sylvie y est tout spécialement chargée de leur salle de démonstration de Rockland où elle prend les commandes. Elle s'occupe en outre de la tenue de livres (comptes d'achats et de ventes) de la compagnie.

Sylvie et Louis entendent maintenant la possibilité de s'associer un jour une autre actionnaire: la petite Marie-France que le Ciel leur a envoyée après une demi-douzaine d'années de vie à deux.

## Gauthier, Paul

Paul, fils d'Antoine Gauthier et de Cordélia Lefebvre, est né à Smooth Rock Falls le 6 septembre 1924. Il débute ses études primaires à Sudbury pour les continuer à Bourget et les terminer à Brownsburg (Québec) où il vécut quelques années avec sa famille.

Après avoir étudié durant deux ans au Petit Séminaire d'Ottawa, il revint à Brownsburg où il travailla dans une usine de munitions durant la guerre.

Ayant ensuite pris de l'expérience comme menuisier, dans un atelier à Ottawa, il vint



Paul Gauthier

exercer ce métier à Bourget dans l'atelier de son père et, avec le temps, il devenait aussi marchand de matériaux de construction.

À Rivière-aux-Canards, le 18 avril 1949, il épousait Noëlla, fille d'Élie Bézaire et de Della Bénéteau, qui lui donna six enfants.

Durant près de vingt ans, Paul fut chef de la brigade de pompiers volontaires, responsabilité qu'il assumait consciencieusement.

Excellent ébéniste, il dirigeait les travaux de rénovation de l'église en 1965. On doit à son talent et à la minutie de son travail, l'autel, l'ambon et son rétable qui meublent si parfaitement le sanctuaire de notre église.

Décédé tragiquement dans un accident de la route, en 1976, son souvenir demeure vivant aux paroissiens de Bourget dans ces objets d'art qui ne se déprécieront pas de sitôt. À son décès, il laissait dans le deuil, outre son épouse Noëlla, ses deux filles Adèle et Roseline ainsi que quatre fils: Jean-François, Louis, Sylvain et Benoît. Seul l'aîné était marié à ce temps.

## Gauthier, Noëlla

Noëlla est née le 25 décembre 1924, dans le comté d'Essex, au hameau de Loiselleville, aujourd'hui incorporée à la ville de Windsor. Signalons que ce patelin devait son nom à l'abbé Loïselle, curé de l'endroit. Les heureux parents Élie Bézaire et Della Bénéteau ne pouvaient souhaiter plus délicieux cadeau de Noël que cette pouponne.

Quand vint le temps, elle fit ses études secondaires à l'Académie Ste-Marie de Windsor, chez les religieuses des Saints Noms de Jésus et Marie. En 1942, elle gradua à l'École Normale d'Ottawa pour enseigner d'abord à Belle-Rivière et, ensuite, à Bourget.

Noëlla épousa Paul, le 18 avril 1949; il était fils d'Antoine Gauthier et de Cordélia Lefebvre. De leur mariage sont nés six enfants: deux filles et quatre garçons.

Condamnée à l'invalidité en 1961, elle combattit courageusement son handicap pour redevenir autonome et reprendre ses activités auprès de sa jeune famille.

Devenue veuve en 1976, elle réside toujours dans notre paroisse et fait, à l'occasion, du travail bénévole auprès de la Société Canadienne du Cancer et de la Société de l'Aide à l'enfance.

Noëlla peuple sa solitude par la lecture et en s'adonnant à quelques passe-temps: pyrogravure, peinture, etc. Il lui arrive aussi, parfois, de «mettre la main à la plume» comme disaient les anciens, pour défendre ses convictions en tribune libre des journaux. Un de ses talents, et



Noëlla Gauthier

non des moindres, est celui d'excellent cordon-bleu.

## Gélinas, Charles

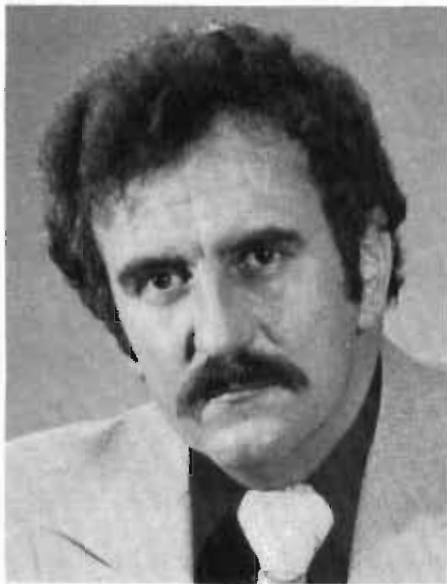
À Ernest Gélinas et Annette Tassé, naissait, le 7 juin 1945, un fils qu'ils firent baptiser, sous les noms de Joseph, Gilles, Charles, à l'église Sacré-Cœur de Bourget. Ce dernier né du trio que formaient leurs enfants avait été précédé par deux sœurs: Nicole et Jocelyne.

Charles sut grandir paisiblement à Bourget où il a fait ses études primaire et secondaire. Aussitôt celles-ci terminées, on le trouve pendant quelques mois à l'emploi du magasin à rayons A. J. Freiman d'Ottawa où il est vendeur.

En septembre 1964, il s'inscrit à temps partiel à l'Institut de l'École Centrale Technique de Toronto, et de ce fait doit habiter la Ville-Reine. Concurrentement à ses études, il travaille pour J. Harris & Sons Ltd., spécialistes de la construction en béton armé. Un an plus tard, il doit abandonner son cours car il est muté à Hamilton et devient citoyen de la Ville-de-l'Acier; pendant un an, il y occupe un nouvel emploi à l'aciérie Robertson Erwin Ltd.

De retour dans la région d'Ottawa, en 1966, il décide d'y habiter en permanence. Il accepte alors un poste à la Brasserie O'Keefe mais cette industrie ferme sa succursale locale un an plus tard. À partir de ce moment, Charles exerce plusieurs fonctions et métiers, faisant des stages entre autres dans les domaines de la construction et de l'hôtellerie. Engagé comme spécialiste du béton pour deux industries différentes, il y occupe respectivement les postes de responsable au contrôle de la qualité et de contremaître.

Depuis le 17 mai 1971, Charles fait carrière



Charles Gélinas

dans les rangs de la Gendarmerie Royale du Canada. Il est attaché à la Division «Service de Sécurité» qui deviendra prochainement le «Service Canadien du Renseignement de Sécurité».

Parce qu'il a su jusqu'à maintenant éviter les flèches de Cupidon, Charles est sagement resté célibataire. Quand la nostalgie du pays natal se fait trop sentir, il aime revenir à son patelin d'origine pour y retrouver tout un patrimoine de souvenirs auxquels il tient particulièrement. En nous communiquant ses notes biographiques, il a tenu à souhaiter longue vie, prospérité et bonheur à tous les Bourgetains.

### Gélinas, Jean-Pierre

Jean-Pierre est né à Bourget, le 8 août 1917, du mariage de Joseph Gélinas et de Théodora Sarrazin; cette dernière était native de Roc-



Jean-Pierre Gélinas

kland. Le nouveau-né reçut le saint baptême en l'église du Sacré-Cœur. La famille Gélinas a compté douze enfants, soit sept garçons et cinq filles.

Après avoir fréquenté l'école séparée n° 13, sur le chemin de Clarence, Jean-Pierre passa quelques années à aider son père, sur la ferme. Un peu plus tard, il travailla comme charpentier en fer (iron worker) à divers endroits et pour différentes compagnies.

Le premier juillet 1961, il épouse Rollande Martel et vient demeurer au village. Plus tard, il travaille pour la compagnie Otacon (fabricants de tuyaux en béton) sur la route 31, jusqu'à ce que la maladie l'oblige à laisser son travail en 1973.

Jean-Pierre décédait le 3 juin 1979, laissant à tous ses parents et amis de très bons souvenirs.

### Gélinas, Rollande

Fille de Napoléon Martel et d'Éliza Corbeil. Rollande est née à Bourget, le 3 mars 1910.



Rollande Gélinas

De l'école de Bourget, qu'elle fréquenta depuis la première année jusqu'à la dixième, elle passa à l'école modèle d'Ottawa où elle obtint un premier certificat d'enseignement. Après avoir acquis sept années d'expérience comme institutrice, elle retourne à l'École Normale de l'Université d'Ottawa pour obtenir un certificat d'enseignement de première classe.

À Bourget, le 18 juillet 1936, elle laisse sa profession et épouse Ubald, fils de Joseph Marcil, fils, et de Fabiola Marleau. Cinq enfants sont nés de leur mariage: Roger, instituteur à l'école secondaire André Lanrendeau; Jean-Claude, secrétaire-trésorier d'Ormstown (Québec) et de la municipalité de Valleyfield;

André, ingénieur du service de l'Hydro-Québec; Rachel (M<sup>me</sup> Hubert Martin) de Rockland et Claudette (M<sup>me</sup> Gilles Gagné) de Bourget.

Rollande fut présidente de la Congrégation des Dames de Ste-Anne pendant plusieurs années et aussi secrétaire-trésorière du Conseil du Film et de l'Unité Pédagogique de Prescott et Russell, du Concours de Français dans les écoles, du Cercle de l'Artisanat et du Club d'Âge d'Or de Bourget.

Ayant perdu son mari, le 16 décembre 1946, elle retourne à l'école de Bourget pour y enseigner pendant vingt-trois ans consécutifs.

En 1961, elle épouse Jean-Pierre Gélinas qui est décédé dix-huit ans plus tard, le 3 juin 1979.

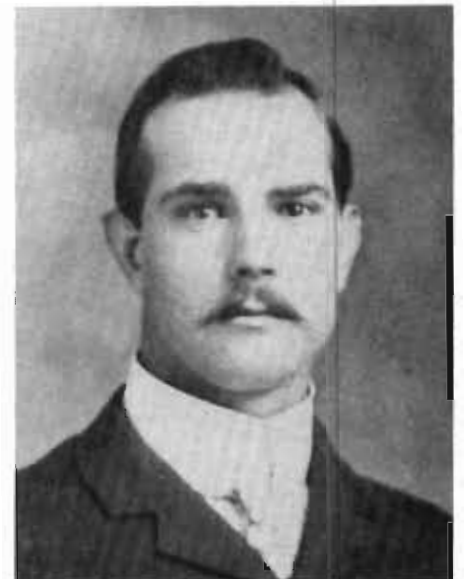
Maintenant retraitée, Rollande coule ses jours seule dans sa maison, à 6, rue Laval-ouest, Bourget.

### Gélinas, Joseph

Baptisé à Embrun, Joseph était le fils d'Alexandre Gélinas et de Marie-Louise Brunet. Il a vu le jour à The Brook, le 18 juin 1874, et y a fait ses études primaires.

Le 24 août, 1903, il épousait, à Rockland, Théodora, fille de Maxime Sarrazin et d'Adèle Pilon, qui lui donna douze enfants, soit sept garçons et cinq filles.

Joseph a toujours été cultivateur. L'hiver, il allait aux chantiers quand il était jeune mais, plus tard, il faisait du bois de chauffage sur sa terre pour le vendre aux gens du village. Il a également travaillé comme cheminot sur la voie ferrée du Pacifique Canadien. C'était un bon charpentier de granges. Il faisait aussi de la forge.



Joseph Gélinas

Bon chanteur, Joseph aimait aussi les sports, surtout la pêche et la boxe.

Cet excellent paroissien et père de famille est décédé en 1965 et a été inhumé dans notre cimetière paroissial.

## Gélinas, Théodora

Rochelandaise d'origine, Théodora est née le 12 mars 1885 et a été baptisée en l'église Ste-Trinité. Ses parents étaient Maxime Sarrazin et Adèle Pilon. Elle a fait ses études élémentaires en sa paroisse natale.



Théodora Gélinas

À Rockland, le 24 août 1903, elle épousait Joseph, fils d'Alexandre Gélinas et de Marie-Louise Brunel, de qui elle a eu douze enfants, dont sept fils: Joseph (fils), Téléphore, Albert, Ernest, Jean-Pierre, Fernand et Napoléon; aussi cinq filles: Béatrice, Gracia, Marie, Gertrude et Jeannine.

Théodora Pilon-Gélinas est devenue Bourgetaine à son mariage et l'est restée jusqu'à sa mort survenue le 9 juillet 1950.

C'était une bonne mère de famille, très accueillante. Grandement serviable, elle a souvent joué le rôle de sage-femme pour ses amies.

## Gendron, Germaine

Native de Bourget, Germaine y vit le jour le 28 mars 1911 et fut baptisée en l'église du Sacré-Cœur. Elle était la fille de Jean-Baptiste L. Lortie et de Marie-Laure Paul.

Fréquentant l'école primaire du village, elle s'y rendait à pied avec les autres enfants du



Germaine Gendron

voisinage et, quand les chemins étaient très mauvais, il leur arrivait de perdre leurs claques dans la boue.

Plus tard, elle travailla à Valleyfield avec ses amies, Clarisse et Rose Gagnier; elles ne revenaient chez elles que pour les grandes fêtes.

Le 21 juin 1937, Germaine abandonna son statut de Bourgetaine pour épouser un citoyen de Hammond, René, fils d'Alfred Gendron et de Léose Éthier, de qui elle a eu quatre enfants: Marjolaine (M<sup>me</sup> Roland Lortie), Jacques (époux de Rita Bazinet), Francine (M<sup>me</sup> Raynald Côté) et Estelle (M<sup>me</sup> Gilles Sabourin).

Germaine fait partie de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes et du Club d'Âge d'Or de Hammond. C'est une excellente joueuse de cartes.

## Gendron, Moïse

Le fils aîné de Léon Gendron et de Zoé Hurtubise naquit le 22 octobre 1899 sur l'une des plus belles fermes de Bourget.

Il fréquenta d'abord la petite école de la troisième concession, puis entreprit son cours classique à l'Université d'Ottawa. En 1925, il gradua à la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal.

... et l'année suivante, Moïse épouse M<sup>lle</sup> Aline Gouin de St-Gabriel-de-Brandon, comté de Berthier. De cette union naissaient onze enfants puis, plus tard, la famille accueillait un jeune neveu.

Le docteur Gendron pratiqua la médecine à Chelmsford, Sudbury et Noëlville, de 1926 à 1938. Pendant cette période, il fut nommé coroner du district de Sudbury ainsi qu'officier médical du bureau de santé de la région de Chelmsford, Maitland et Cosby.

En 1938, Moïse revint au pays des ancêtres pour s'y établir définitivement. C'est à Bourget qu'il construisit une belle résidence qui lui servit de clinique médicale, laboratoire, pharmacie et bureau de «conseiller de tous». En 1962, cette demeure fut convertie en centre de soins infirmiers, le Nursing Home Gendron. Signalons qu'au cours de sa carrière médicale, il a assisté à plus de trois milles naissances dans la région de Bourget.

Le bureau de médecine du docteur Gendron était toujours ouvert à ceux qui souffraient de malaises physiques, bien sûr, mais, comme le rapportait si bien un journaliste de l'Ottawa Journal, le 18 juin 1966: «ses concitoyens pouvaient compter sur lui car il les a souvent conseillés sur tous les problèmes éducatifs, monétaires, matrimoniaux et personnels de la vie de chaque jour». On savait que le «Doc» était toujours là.

Le docteur Gendron a aussi laissé sa marque en politique car, en 1949, il fut candidat au fédéral dans le comté de Russell. Ses efforts de ce côté lui ont permis encore une fois d'aider les gens de son village natal. Il prenait plaisir à suivre les affaires politiques à tous les niveaux, soit municipal, provincial ou fédéral. Souvent, le dimanche matin, après la messe, son foyer était un lieu de rencontre.

Aujourd'hui, même si sa mémoire n'est pas commémorée d'une façon concrète dans Bourget, nul ne peut enlever de la mémoire de ses contemporains de la région, le souvenir d'un bon médecin de campagne d'une grande compétence qui était là quand plusieurs ont vu le jour.

Le docteur Moïse Gendron pratiquait encore sa profession et il était coroner pour la région de Bourget lors de son décès à l'âge de soixante-huit ans, le 8 juillet 1968.



Moïse Gendron



## Gendron, Aline

Aline, fille de Georges Gouin et de Clara Dauphinais, naquit à St-Gabriel-de-Brandon, province de Québec, le 27 octobre 1903.



Aline Gendron

Après ses études primaires et secondaires, elle quitta le foyer pour entreprendre des études d'infirmière à l'hôpital Notre-Dame de Montréal. C'est à cet endroit qu'elle fit la connaissance du jeune Moïse (Gendron) qui y effectuait son internat.

Le 30 juin 1926, Aline épousa Moïse à St-Gabriel-de-Brandon, et ensemble les voilà partis sur le chemin de la vie.

En 1938, ce chemin les conduisit à Bourget, Outarior, paroisse natale de Moïse. Ils étaient accompagnés de six rejetons, Lucie, Andrée, Françoise, Micheline, Arlette et Viger, mais il leur manquait un enfant, Roma, décédé à l'âge

de quatre ans à Chelmsford. En 1944, la famille s'était complétée avec Maurice (décédé en 1954), Marius, Mance et Adèle. Puis, en 1951, Raymond Gendron, un neveu, se joignit à la famille.

À Bourget, tous connaissaient le préuom de cette femme active car, de son bureau, le docteur ne cessait d'appeler «Aline» pour qu'elle vienne le seconder dans son travail.

Dame Aline est aujourd'hui âgée de quatre-vingt-un ans et vit à Ottawa. Elle consacre son temps à s'occuper de sa famille et à voyager à travers le monde.

## Gervais, Jacques

Né le 13 décembre 1938, du mariage d'Hector Gervais et de Simone Ménard, Jacques a été baptisé en l'église St-Jacques d'Embruu.

Son mariage à Claudette, fille d'Ernest et de Jeanne d'Arc Brunet, fut célébré à St-Albert le 3 avril 1961. Trois enfants sont nés de leur union.

Jacques a étudié au Juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa et à l'École secondaire d'Embrun. Dans la suite, il a décroché un diplôme en administration de l'Association des Nursing Homes de l'Ontario. Il a aussi fait une première année de comptabilité à l'Université d'Ottawa.

Devenu Bourgetain en 1971, Jacques a été co-propriétaire et administrateur du Bourget Nursing Home durant une douzaine d'années. Depuis 1978, il est commissaire de notre village et président du système d'aqueduc local.

Actif comme il l'a toujours été, Jacques est bien jeune pour prendre une retraite définitive. Présentement, il fait de la comptabilité à temps partiel, mais on le reverra peut-être, un jour, à la tête de quelque nouvelle entreprise.

## Gervais, Claudette

Native d'Embrun, Claudette y a vu le jour le 2 mai 1942. Elle est la fille d'Ernest et de Jeanne d'Arc Brunet.

En la paroisse St-Albert, le 3 avril 1961, elle épousait Jacques, fils d'Hector Gervais et de Simone Ménard. Leur mariage a été béni par la venue de trois enfants: deux filles et un garçon.

Après ses études à l'École secondaire de Casselman, Claudette fit une première année à l'Université d'Ottawa. Ayant obtenu un brevet d'enseignement pour écoles primaires bilingues et anglaises, elle est institutrice, pendant douze ans, à St-Albert, Russel et Embrun.

Depuis son arrivée à Bourget, en 1971, Claudette Gervais a été co-propriétaire et directrice



Claudette Gervais

du personnel du Bourget Nursing Home pendant douze ans. Elle détient un diplôme de directeur de personnel de l'Association des hôpitaux du Canada.

## Goulet, Alfred

Alfred Goulet naquit à Wendover le 5 juin 1875. Après des études à l'Université d'Ottawa, il épousa Flore Sirois de Hull. Tous deux vinrent s'établir à The Brook pour tenter leur chance en affaires. M. Goulet se lança d'abord dans la vente d'instruments aratoires, pour ensuite acheter un magasin général, qui ne tarda pas à devenir florissant. Ils reconstruisirent le magasin et la maison en 1918. Pour compléter leur famille, M. et M<sup>me</sup> Goulet adoptèrent deux fils, feu Donat en 1913 et Arthur en 1925.



Alfred Goulet



Jacques Gervais

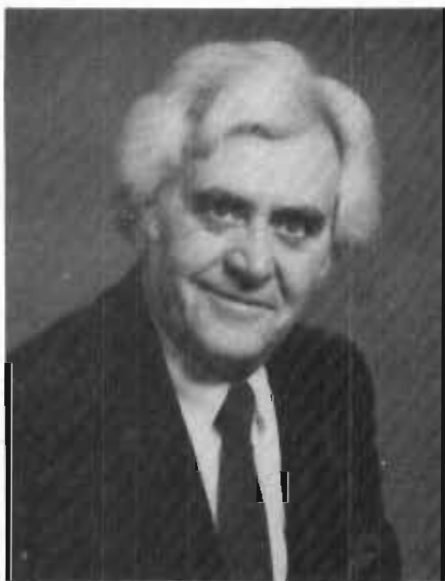
Ils s'intéressèrent vivement à la vie paroissiale et à la population rurale qui leur tenaient particulièrement à cœur, M. Goulet étant lui-même fils de cultivateur.

Après s'être initié à la politique du canton pour en devenir préfet en 1912-1913, M. Goulet élargit ses horizons et se dirigea vers la politique provinciale. Élu député à la législature de Toronto en 1922, il démissionna ensuite en faveur de M. Aurélien Bélanger, inspecteur d'école et défenseur des droits des francophones lors de la présentation du Règlement XVII.

M. Goulet n'abandonna pas la politique pour autant. En 1925, il était élu premier député francophone du comté de Russell. Il se dépensa énergiquement pour les siens, et nombreux sont ceux qui lui doivent d'avoir traversé la crise économique de 1929. Il restera au service de la population jusqu'en 1945, après 33 années de vie politique active.

Sa mémoire se perpétue dans le cœur de ceux qui l'ont connu, et son souvenir reste particulièrement présent grâce à la magnifique verrière de sainte Cécile installée au-dessus du grand portail de l'église; ce fut là sa contribution à la paroisse lors de la restauration majeure de notre temple en 1921. On se souvient aussi qu'en 1944, lorsque les paroissiens se cotisèrent pour élever, à la traverse du chemin de fer sur la rue Champlain-Nord, un calvaire permanent destiné à remplacer la vieille croix de bois qu'un ouragan avait jetée par terre l'année précédente, c'est lui qui se chargea de la faire exécuter et installer par la Cie Harry Haley d'Ottawa, spécialistes de produits en béton.

Avec regrets, M. et M<sup>me</sup> Goulet quittèrent Bourget en 1954, y laissant le meilleur d'eux-mêmes après cinquante-deux ans de résidence et d'implication totale dans leur communauté. Néanmoins, ils apportèrent avec eux un souve-



Aurèle Gratton

nir impérissable de leurs amis et de leur village bien-aimé.

M<sup>me</sup> Goulet mourut à Vanier en 1955, et M. Goulet lui survécut jusqu'en 1961.

## Gratton, Aurèle

Né à Carlsbad Springs le 9 mars 1920, Aurèle y a été baptisé en l'église St-Laurent. Ses parents étaient Oscar Gratton et Marie-Anne Daoust.

Il fit ses études primaires à Lefavre puis, de 1939 à 1945, on le trouvait à faire du service militaire pendant la deuxième guerre mondiale. Il a fait des stages à Valleyfield (Québec), Truro (N.-É.), Kingston (Ont.) et Debert (T.-N.). À la signature de l'armistice, il était en mer depuis une semaine en route pour Dieppe (France). De retour au pays, il a fait partie, pendant six mois, de la garde côtière canadienne avec Halifax comme port d'attache.

À Brownsburg, lors de vacances, soit le 11 juillet 1942, il prit pour épouse Dolorès, fille d'Osias Leroux et d'Augustine Longtin, qui lui a donné dix enfants dont cinq garçons et quatre filles sont encore vivants.

Les Gratton ont résidé d'abord à Brownsburg puis à Ottawa; ils ont finalement élu domicile à Bourget, en 1946, et ne l'ont pas quitté depuis.

Aurèle a vaillamment surmonté toutes ses épreuves, entre autres, celle de l'accident qui, en 1959, lui a enlevé un enfant et a failli rendre son épouse invalide pour toujours; celle de l'incendie, qui, en 1967, a ravagé sa demeure et l'a forcé à occuper des locaux de fortune pendant qu'il rebâtissait; enfin celle de la longue maladie de son fils, Luc, atteint d'un cancer et que les médecins de l'hôpital avaient retourné chez lui pour y couler ses tout derniers jours mais qui, au moment où il semblait ne plus y avoir d'espoir fut guéri quasi miraculeusement.

Mais, malgré de nombreux nuages, sa vie a connu quelques percées de soleil, par exemple, lorsque, en 1967, il a célébré son vingt-cinquième anniversaire de mariage entouré de ses enfants et d'une nombreuse parenté. Les Gratton remercient le Ciel pour le bel esprit de amille qui anime toute leur progéniture.

Ouvrier de son métier, Aurèle est vraiment homme à tout faire et toujours prêt à aider les autres. Il est entreprenant et généreux, aimant les jeunes et se plaisant à les encourager. D'abord facile, il compte des amis de tous les âges.

Fervent du camping, il fait aussi de la moto-neige et de la bicyclette tout terrain. Grand amateur de courses d'automobiles, il va jusqu'à Cornwall et Syracuse (É.-U.) pour assister à de telles compétitions.

## Gratton, Dolorès

Dolorès est née le 18 août 1923, à Bourget, du mariage d'Osias Leroux et d'Augustine Longtin.

Elle termina ses études en onzième année alors que sa famille déménagea à Brownsburg. Elle occupa, pendant deux ans, un poste de surveillante dans une usine de munitions de cet endroit.



Dolorès Gratton

Le 11 juillet 1942, elle épousait, à Brownsburg, Aurèle, fils d'Oscar Gratton et de Marie-Anne Daoust, dont elle a eu dix enfants. Son époux a fait du service militaire pendant qu'elle travaillait à Brownsburg puis lorsqu'elle a commencé à résider à Ottawa. Elle a été employée à la Fonction Publique du Canada, en 1944, mais est revenue à Bourget en 1946. La centrale de la Clarence Telephone Co. était installée dans leur maison lorsqu'ils y emménagèrent et elle continua à en assurer le service pendant trois ans. Madame l'opératrice avait alors trois enfants.

Actuellement, elle est à l'emploi du ministère de la Santé et du Bien-être social. Durant les vingt années qu'on l'y a employée, elle a continuellement cherché à se perfectionner par des cours d'anglais, de français, de correspondance et d'administration; elle occupe un poste d'archiviste médical.

Malgré ses occupations extérieures, Dolorès trouve moyen de bien tenir sa maison; elle a suivi des cours qui lui permettent d'exceller en céramique, en tissage haute-lisse et en décoration de fleurs séchées. Elle est très douée pour la couture et semble bien réussir tout ce qu'elle entreprend.

Tout cela malgré un terrible accident survenu en 1959 et qui, selon les spécialistes, devait la rendre invalide pour le reste de ses jours. En

effet, après la cérémonie du mariage de sa sœur Raymonde, alors que le cortège nuptial se dirigeait vers Clarence-Creek, une collision lui fit perdre l'enfant qu'elle portait; une césarienne permit de l'ondoyer sous le nom de Marie-Pierre. Dolorès, elle fut clouée pendant quatre mois sur un lit d'hôpital; mais, au bout d'un certain temps, celle qui ne devait plus jamais marcher, retrouva l'usage de ses membres et, malgré son handicap, donna même naissance à un gros garçon deux ans et demi plus tard.

Dolorès a déjà fait partie du Cercle des fermières et de la Congrégation des Dames de Ste-Anne. Elle aime la pêche et le camping. Elle adore la forêt, ses oiseaux et son gibier. Elle raffole tellement du rôtissage de saucissons en plein air qu'elle organise des «wienner roasts» même en plein hiver dans la forêt.

## Guindon, Fernand

Issu de Pascal Guindon et de Joséphine Lalonde, Fernand, fils aîné d'une famille de sept enfants fréquenta l'école primaire de Bourget et termina ses études secondaires au Petit Séminaire et à l'Université d'Ottawa où il obtint son Baccalauréat ès Arts en 1939. Après deux ans de service militaire, il occupa le poste de traducteur sénior au service du gouvernement fédéral.



Fernand Guindon

En 1942, Fernand épousa Marie-Claire Rouette, B.A. de la Pointe-du-Lac (Québec). De cette union naquirent huit enfants dont cinq fils encore vivants.

En 1945, il retourna à l'entreprise familiale de Apple Hill où il se tailla une place enviable dans le domaine des affaires. Sportif aguerri, il excella aux jeux de hockey et de balle. Durant dix ans, il dirigea la chorale paroissiale de St-

Antoine. Il fut membre d'un grand nombre de clubs sociaux et d'associations sportives dans la région de Cornwall.

Travailleur infatigable, Fernand consacra dix-huit ans de sa vie à la politique provinciale à titre de député dans deux différents comtés: Glengarry et Stormont. Il fut, tour à tour, président de la Commission des Parcs du St-Laurent, Ministre d'État, Ministre du Tourisme et Ministre du Travail. Ses discours à la législature, prononcés dans les deux langues, sont imprégnés d'un désir ardent d'améliorer le sort de la minorité franco-ontarienne dont il se fit le porte-parole à plusieurs reprises. Parmi ses réalisations les plus notoires, il convient de mentionner son rôle dans le projet de la loi établissant l'Université d'Ottawa au niveau d'Université d'État bilingue, soutenue par les deniers publics. Également, il importe de souligner sa lutte tenace auprès du gouvernement ontarien pour la création d'écoles secondaires françaises à l'échelon de la province.

Jouissant d'une semi-retraite bien méritée, Fernand veille sur la bonne marche de ses commerces et occupe encore aujourd'hui le poste de vice-président de la Société des loteries de l'Ontario. Il réside au 709 de la rue Guy à Cornwall et utilise ses moments de loisir à la pêche, au golf et au bridge. Il garde toujours un souvenir impérissable des belles années vécues à Bourget.

## Hébert, Albert

Natif de St-Isidore de Prescott, Albert y est né le 2 janvier 1889. Ses parents étaient Olivier Hébert et Martine Demers.

Il était relativement jeune quand il commença à «monter aux chantiers» de la région de L'Annonciation et Mont-Laurier. Il fit son apprentissage comme fromager à St-Isidore, puis pratiqua ce métier à Bourget et à Clarence-Creek. À Bourget, il a été propriétaire de l'ancienne fromagerie du village, qu'il exploitait dans la bâtisse même qu'occupe présentement le dépanneur Legault. La fromagerie qu'il a exploitée à Clarence-Creek a été, par la suite, détruite par un incendie.

À peine âgé de douze ans, Donat, fils d'Albert, commença à s'intéresser à la production du fromage, et il en vint à prendre la relève. Pendant plusieurs années, digne fils de son père, il a été en charge de la fromagerie St-Albert dont le produit était réputé, et l'est encore, à de nombreuses lieues à la ronde.

Autrefois, la saison de production du lait était courte et, pour subvenir aux besoins de la famille, il fallait suppléer par un autre gain-pain durant la saison morte. Ainsi, Albert a déjà coupé jusqu'à mille blocs de glace par jour



Albert Hébert

sur l'étang de la «briquade», pour remplir les glacières des magasins et des maisons privées de Bourget. Plus tard, il fut ingénieur stationnaire à Rockcliffe, y chauffant un édifice du gouvernement, en hiver.

Pour se perfectionner dans son métier, afin de devenir inspecteur de fromagerie, à un certain temps, il suivit un cours spécial à Kempville, mais la faveur politique détourna le poste vers un autre candidat.

Albert Hébert était bilingue et l'inspecteur Eddie McAllister, qui l'était aussi, se plaisait à converser en sa langue avec notre fromager canadien-français pour jouir de sa maîtrise à s'exprimer en anglais.

À Casselman, le 10 septembre 1907, Albert épousait Clara, fille de Gustave Viau et de Véronique Bombardier. Ils eurent treize enfants dont six sont encore vivants.

Albert vivait en face de notre église quand, par un beau dimanche d'été, après la grand-messe, la mort le terrassa alors qu'il se berçait sur sa galerie. C'était le 30 juin 1948.

## Hébert, Clara

Originaire de Casselman, Clara, qui était fille de Gustave Viau et de Véronique Bombardier, y naquit le 23 juillet 1893.

En l'église Ste-Euphémie de Casselman, le 10 septembre 1907, elle épousait Albert, fils d'Olivier Hébert et de Martine Demers. Leur union donna treize enfants dont sept sont décédés.

Femme fière et toujours bien mise, Clara était sympathique et aimait les gens. Excellente mère de famille et bonne couturière, elle confectionnait tous les vêtements de ses en-



Clara Hébert

fants. Elle trouvait beaucoup de plaisir à s'a-  
donner à des travaux délicats tels la broderie.

Quand l'âge eut gravement compromis sa  
santé, Clara devint la première pensionnaire  
du Nursing Home local qui venait d'être ouvert  
par le docteur Moise Gendron.

Son décès survint le 10 octobre 1974 à l'âge  
de quatre-vingt-un ans.

### Houle, Conrad

À Eudore (Louis d'Or) Houle et son épouse,  
Malvina Brunet, naissait, le 22 décembre 1910,  
un fils qui fut baptisé sous le nom de Conrad.

Il a fait les huit années du cours primaire en  
sa paroisse natale de Bourget. Sous le nom de  
Louis-Conrad, le 18 juillet 1936, il épousait, en  
la cathédrale d'Ottawa, Germaine, fille de Del-



Conrad Houle

phis Gagnon et de Mérisa Vinet, qui lui donna  
quatre enfants: un garçon et trois filles.

Après le décès de sa première épouse, le 12  
juillet 1957, il se remaria, le 30 juin 1958, avec  
Gilberte, fille d'Auguste Hurtubise et d'Exorée  
Éthier.

Conrad était commerçant par vocation. Il  
commença par être agent d'assurance-vie pour  
l'Union St-Joseph du Canada et, en même  
temps, il vendait des produits Paula.

Lorsque la coopérative avicole décida de  
cesser ses activités, il en acheta la propriété et  
le stock afin que Bourget conserve son poste de  
mirage d'œufs. Il y développa aussi un centre  
de plomberie. Conrad a même été l'un des pre-  
miers vendeurs et réparateurs de télévision de  
Bourget.

Plus tard, il céda ses droits sur un lot de la  
rue Laval-est afin de permettre l'ouverture de  
la rue Montcalm.

À son décès, survenu le 27 septembre 1964,  
Conrad était membre de la Ligue du Sacré-  
Cœur. Il a aussi été commissaire de l'école de la  
septième concession en 1940.

### Houle, Germaine

Originaire de Fassett (Québec), Germaine,  
qui naquit le 11 mars 1911, était la fille de  
Delphis Gagnon et de Mérisa Vinet.

Elle fit ses études primaires dans son village  
natal. Dans la suite, elle fut ménagère du curé  
de la paroisse de Plaisance pendant plusieurs  
années.

À la Cathédrale d'Ottawa, le 18 juillet 1936,  
Germaine épousait Conrad, fils d'Eudore  
(Louis d'Or) Houle et de Malvina Brunet de  
Bourget. Elle vint aussitôt demeurer dans notre  
paroisse et y resta jusqu'à sa mort, le 12 juillet  
1957.

Le couple Gagnon-Houle a eu quatre enfants:  
Guy, Rita, Yvette et Odette.

Femme de très grande discrétion, Germaine  
se consacrait entièrement à bien élever sa fa-  
mille et aux soins du ménage. Elle était excel-  
lente bonlangère. Elle jouait le piano pour son  
agrément et celui des siens.

### Houle, Eudore (Louis d'Or)

C'est à Lemieux, le 17 avril 1881, que naquit  
Eudore, fils de Joseph Houle et d'Armandine  
Brunet. La première fois que quelqu'un, ayant  
mal compris le nom du bébé, l'appela Louis  
d'Or, ce surnom lui resta. Pour ces parents, leur  
enfant était quelque chose de précieux comme  
l'étaient, pour les pauvres gens de jadis, les



Germaine Houle

fameux louis d'or des contes de notre folklore,  
la plus riche monnaie des temps monarchique  
de la vieille France. Le surnom supplanta si  
bien le nom de baptême qu'Eudore a été inscrit  
à l'école et partout dans la suite, même aux  
régistres officiels, sous le nom de Louis d'Or.  
Jusqu'à ses descendants qui, ignorant son véri-  
table nom, ont éprouvé beaucoup de difficultés  
à trouver les renseignements nécessaires pour  
la préparation de cette biographie.

On sait que Louis d'Or est arrivé à Bourget en  
1909 et qu'il y est resté jusqu'à sa mort, le 14  
décembre 1974.

Le 7 février 1905, Eudore Houle a épousé, en  
l'église St-Joseph de Lemieux, Malvina, fille de  
Louis Brunet et d'Helmina Groulx. Ils ont élevé  
un seul fils, Conrad.

Ses descendants savent qu'il a travaillé, en  
hiver, comme hûcheront à Tupper Lake, aux



Eudore (Louis d'Or) Houle

États-Unis, pendant plusieurs années. Il a aussi été employé de Merkley Brickyard, à Ottawa, durant environ trente ans.

Adroit menuisier, il a bâti plusieurs maisons à Bourget. C'est lui qui a été chargé, par M. le curé Paquette, de démolir bénévolement l'autel et les confessionnaux de l'ancienne sacristie. Pour le récompenser, son employeur lui donna les matériaux de démolition et le vieil harmonium de ladite chapelle.

Certains anciens se rappellent que Louis d'Or était violonneux et gigueux.

## Houle, Malvina

À Moose-Creek, le 25 mars 1888, serait née Malvina, fille de Louis Brunet et d'Helmina Groulx.



Malvina Houle

Les détails manquent sur sa jeunesse avant son mariage. C'est à Lemieux, le 7 février 1905, qu'en l'église paroissiale St-Joseph, elle épousa l'udore (Louis d'Or), fils de Joseph Houle et d'Armandine Brunet. Ils n'eurent qu'un seul enfant, Cunrad, qui mourut une dizaine d'années avant eux.

On dit que Malvina avait un talent commercial particulier: aux encans, elle misait juste pour se faire adjuger des articles qu'elle était certaine de revendre avec profit à des personnes qui en avaient besoin.

On rapporte aussi qu'elle avait le don de guérir les infections d'herbe à la puce, d'eczéma, etc. Elle n'a pas eu le temps, comme le veut la tradition, de transmettre cette aptitude avant de mourir.

Malvina avait la passion des fleurs et des couleurs. Elle décéda, le 20 février 1973, à l'âge de 85 ans.

## Houle, Guy-Oscar

Né citoyen de Bourget, le 2 juin 1943, Guy-Oscar, fils de Conrad Houle et de Germaine Gagnon, y a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur.

Après ses études primaires à Bourget, il se permit une pause avant de poursuivre son secondaire (douzième année) au Collège Algonquin où il suivit également un cours (deux ans) de technicien en électronique. Depuis, il est donc électronicien.

Entre le primaire et le secondaire, il a été boulanger à Bourget pendant trois ans. De 1962 à 1965, il reste à Ottawa où il travaille à la boulangerie Morrison-Lamothe.

Devenu électronicien, il est engagé pendant cinq ans pour Xerox du Canada (1973 à 1978), dont un peu plus de deux ans à Montréal (1976-1978).

En 1978, Guy achète un magasin général à Châte-à-Blondeau mais, cinq mois plus tard, après qu'il y eut apporté beaucoup d'améliorations, un incendie détruit tout: magasin et maison familiale en plus de l'Hôtel de la Place qui est voisin. La propriété est à peine assurée et Guy est presque «lavé», mais il se relance courageusement dans le combat de la vie.

Depuis quelques années, il est à l'emploi de Savin-Canada Inc., manufacture qui produit du matériel électronique.

En 1965-1966, Guy a passé un an à Hamilton où il a pris pour femme Gisèle-Colombe, fille de Fernand Kirouac et de Béatrice Vanasse qui lui a donné trois enfants: deux fils et une fille. Le fils de Conrad est un adhérent très convaincu du renouveau charismatique.

Guy souffre d'une rare maladie de la vue, ce qui l'a incité à devenir membre de la Fondation de la rétinite pigmentaire à Montréal en 1976-



Guy Oscar Houle

1978. Il a même alors été chargé de la publicité de cet organisme.

Guy-Oscar a déjà fait de l'importation en provenance d'une vingtaine de pays étrangers; c'est un débrouillard un peu rare!

## Houle, Gisèle-Colombe

Baptisée à l'église St-Charles de Vanier, le 7 septembre 1947, Gisèle-Colombe était née dans cette paroisse, le 26 août précédent, du mariage de Fernand Kirouac avec Béatrice Vanasse.



Gisèle Colombe Houle

Dans sa jeunesse, elle a resté deux ans à St-Pascal-Baylon où elle a fréquenté l'école primaire et se rappelle qu'Odette, fille d'Ovila Lavoie, y a été son institutrice. Ensuite, elle a continué ses études à l'école St-Pierre d'Ottawa et à Angers. Après sa dixième année, elle a fait un cours commercial de deux ans au Collège Algonquin d'Ottawa.

Gisèle-Colombe a été confirmée par M<sup>re</sup> Lemieux à Russell, le 26 septembre 1955. C'est en l'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Hamilton qu'elle a épousé, le 6 novembre 1965, Guy-Oscar, fils de Conrad Houle et de Germaine Gagnon. Trois enfants sont nés de leur union: Sandra, Roger et Sylvain.

En 1965-1966, Gisèle-Colombe a travaillé au Nursing Home de Bourget, alors propriété de M. et M<sup>me</sup> Jacques Gervais.

Les Houle ont demeuré plusieurs années à Bourget. Ayant déjà résidé sur la rue Montcalm, ils se sont ensuite bâti une maison dans la septième concession qu'ils vendirent pour déménager à Montréal. Après leur épreuve de Châte-à-Blondeau, ils ont revenus rester sur la rue Sicard mais ont quitté Bourget pour Ottawa en 1984.

## Hurtubise, Augustin

Fils d'Olivier Hurtubise et de Zoé Auger, Augustin naquit à The Brook le 3 décembre 1865.



Augustin Hurtubise

Le 16 août 1898, il épousait Exorée, fille d'Olivier Éthier et d'Émilie Roy, qui lui donna huit enfants, soit cinq garçons et trois filles.

Après son mariage, il alla travailler aux chantiers, pendant quelques années, à Evelett, Minnesota. De retour à Bourget, en 1905, il acheta une ferme où il a élevé toute sa famille; cette propriété appartient aujourd'hui à M<sup>lle</sup> Susan Eumick. Augustin y construisit une grande maison en briques de Bourget; il y cultiva aussi la terre jusqu'à sa retraite, en 1937, alors qu'il vint s'établir au village dans la maison présentement occupée par sa bru, M<sup>me</sup> Élise Hurtubise.



Exorée Hurtubise

La Providence ne le laissa pas jouir longtemps de sa retraite au village car il décéda, le 13 mars 1939, à l'âge de soixante-treize ans.

Augustin fut l'un des premiers Bourgetains à posséder une voiture automobile. Sa MacLaughlin-Buick 1927, une décapotable, était quelque chose dont on pouvait être fier en son temps.

## Hurtubise, Exorée

Née à The Brook, le 7 mai 1878, Exorée était la fille d'Olivier Éthier et d'Émilie Roy.

En l'église de sa paroisse, le 16 août 1898, elle épousait Augustin, fils d'Olivier Hurtubise et de Zoé Auger, de qui elle eut huit enfants: Raoul (époux de Blanche Laroche), Noëlla, Ernest (époux d'Élise Martel), Cécile (épouse en premières noces de Philippe Tassé et en secondes noces de Roméo Lacroix), Gilberte (épouse de Conrad Houle), Bruno (époux d'Annette Daoust), Charles (époux de Cécile Labrosse) et Gaston (époux d'Yvonne Dumas). Les trois aînés naquirent à Evelett, Minnesota.

Durant son séjour aux États-Unis, Exorée faisait la cuisine pour les bûcherons du chantier où travaillait son mari.

Après être revenue à Bourget, elle aidait Augustin aux travaux de la ferme tout en vaquant à ses occupations de mère de famille et de maîtresse de maison: elle cultivait aussi un grand jardin.

Très pieuse, Exorée ne manquait aucun office à l'église lorsqu'elle fut rendue au village. Elle décéda, le 9 août 1963, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

## Hurtubise, Bruno

Bruno naissait à Bourget, le 10 octobre 1911, du mariage d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier.

Il a fait ses études primaires à l'école du «Trois» puis est resté sur la terre avec son père; quand celui-ci prit sa retraite et vint s'installer au village, Bruno devint propriétaire du vieux bien familial.

Le 20 juin 1936, il épousait Annette, fille de Joseph Daoust et de Cordélia Lefebvre qui lui a donné deux enfants: un garçon et une fille.

Excellent mécanicien, à un certain moment, Bruno devint chauffeur de camion puis opérateur d'une niveleuse pour les comtés unis de Prescott et Russell.

Enthousiaste disciple de saint Hubert, Bruno aimait beaucoup faire des randonnées dans les champs et les bois, le dimanche, pour taquiner



Bruno Hurtubise

les siffleux et les perdrix. Il adorait la chasse au chevreuil et allait chaque automne s'y adonner en région permise. Il pouvait se vanter de très belles prises. Ironie du sort, il mourut lors d'une excursion de chasse dans la région de Calabogie, par suite d'un arrêt cardiaque, en signalant à ses copains qu'un chevreuil venait d'être abattu.

Son décès est survenu le 12 novembre 1974.

## Hurtubise, Annette

En notre paroisse Sacré-Cœur, le 21 juin 1910, naissait Annette, fille de Joseph Daoust et de Cordélia Lefebvre.

C'est à Bourget également qu'elle épousa, le 20 juin 1936, Bruno, fils d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier, de qui elle eut deux enfants: Ginette (M<sup>me</sup> Ronald Mayer) et Jean (époux de



Annette Hurtubise

Madeleine Gratton) décédé accidentellement le 25 juillet 1967.

Annette a toujours été reconnue pour une bonne épouse et une admirable mère de famille. Elle réside à Casselman depuis 1976.

Dans le passé, elle a fait de nombreuses courtes-pointes et beaucoup de broderie; elle était aussi excellent cordon-bleu.

## Hurtubise, Charles

Charles vit le jour avec son frère jumeau, Gaston, le 1<sup>er</sup> juin 1918. Son père, Auguste Hurtubise, et sa mère, Exorée Éthier, ainsi que ses six frères et sœurs reçurent avec joie les nouveaux nés.



Charles Hurtubise

Ayant fait ses études primaires à Bourget, Charlie passa quelque temps au Petit Séminaire d'Ottawa et alla ensuite finir son cours classique à l'Université d'Ottawa où il mérita ses baccalauréats ès Arts et en Philosophie. Épris des études, ce jeune Hurtubise s'inscrivit à l'Institut de Philosophie de l'U.O., puis il fit une année d'études pédagogiques à l'Université de Toronto.

Au mois d'août 1941, il s'enrôla dans le Corps d'Aviation Royal Canadien; l'année suivante, il passa au Transport Command de la R.A.F., où dans la suite il reçut les galons de capitaine. Charlie a mérité d'être cité par le roi, au jour de l'an 1945. Notre aviateur pilote a traversé trente-cinq avions outre-mer: il en a livrés en Angleterre, en Italie et aux Indes; il a fait escale en Floride, aux Îles Bahamas et Ascension, en Amérique du Sud, en Afrique Équatoriale, en Égypte, en Algérie, en France, etc. Il a alors pratiquement fait le tour du monde et a vu les «belles» de tous les pays, mais comme «nulle ne vaut la Canadienne», il

est revenu à Bourget, chercher celle qui parlait sa destinée, Cécile Labrosse qu'il a épousée le 21 juillet 1945 et qui lui a donné quatre enfants.

Charles possédait une plume alerte: il a déjà fait sa marque comme rédacteur à «La Rotonde» de l'Université d'Ottawa. Après avoir été licencié de l'Aviation, il entreprit des études en Droit à l'Université de Montréal, mais ce ne fut pas facile de retourner à ses bouquins pour quatre années d'étude après la vie trépidante de la période de guerre. Il resta en contact avec l'Aviation en s'enrôlant dans l'Escadrille-438 de St-Hubert. Parfois, un avion venait saluer les amis de Bourget: c'était Charlie qui prenait l'air!

À un moment, il décida de faire fortune en continuant sa carrière de pilote, cette fois en photographie aérienne. Il survola alors les Territoires du Nord-Ouest et les Rocheuses jusqu'au Texas, puis compléta sa course autour du monde.

C'est dans la banlieue de Montréal, à Lasalle, qu'il prit finalement racine. Ayant été accepté au Barreau de la province de Québec, il pratiqua le Droit durant quelques années. Par la suite, on le retrouve au Ministère des Affaires Indiennes, au poste de Conseiller Pédagogique, où ses études et son expérience lui rendent la tâche agréable dans un travail qu'il aime. Il y resta jusqu'à ce qu'il quitte subitement les siens, le 7 avril 1978, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Charles Hurtubise laisse à sa famille et à ses amis le souvenir d'un être exceptionnel.

## Hurtubise, Cécile

Née à Bourget, le 28 novembre 1922, Cécile était la fille de Gédéon Labrosse, fils, et de Démérise Castonguay.

En notre église paroissiale, le 21 juillet 1945, Cécile unissait sa destinée à celle de Charles, fils d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier, de qui elle a eu quatre enfants: Georges, Michelle, Paul et Claude.

Cécile a été Bourgetaine depuis sa naissance jusqu'à son mariage, alors que, selon le vieux dicton, «Qui prend mari, prend pays», elle suivit Charles dans la métropole canadienne. La petite Labrosse d'autrefois a, depuis lors, toujours été une «mère de famille à plein temps» comme elle le dit elle-même.

Très active, elle occupe les temps libres, que lui laisse le soin de sa maison, à faire jardinage, lecture, tricot, tennis, etc.

Les Bourgetains n'ont pas oublié la branche des Labrosse à laquelle appartenait Cécile et qui, aussi loin qu'on se le rappelle, habitait la maison occupée plus récemment par Jéovah



Cécile Hurtubise

Amyot sur la rue Potvin. Dans le temps, c'était une demeure à deux côtés. Dans la partie nord, résidaient le grand-père Gédéon et son épouse, Emma Bazinet, du bon monde dépareillé. Au sud restaient Gédéon, fils, (surnommé «Ti-Fin») et son épouse, Démérise Castonguay, femme extrêmement patiente que parents et amis appelaient affectueusement «Mérise». Le jeune couple eut six enfants dont Cécile était une des benjamines. Les autres sont: Alice (M<sup>me</sup> Bourbonnais), âgée maintenant de quatre-vingts ans et résidant à Montréal, Béatrice (M<sup>me</sup> Urbain Diotte), âgée de soixante-seize ans et qui reste en Floride; Dorice, décédée à Sarnia en 1982, à l'âge de soixante-seize ans; Léo (époux de Claire Lapalme) de Sarnia et Gracia (M<sup>me</sup> Laurent Riopel) de Cornwall.

Signalons qu'à l'origine, cette famille arriva à Bourget, portant le nom de Raymond dit Labrosse; avec le temps, le Raymond est tombé en désuétude et seul la désignation Labrosse a survécu.

## Hurtubise, Charles-Auguste

Charles-Auguste Hurtubise est né à Bourget le 27 avril 1930, d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel. Il fait ses études primaires à l'école du trois puis poursuit ses neuvième et dixième années à l'école du Sacré-Cœur de Bourget. Deux ans après il fait partie du premier groupe de gradués de l'école Secondaire Privée de Bourget. Par la suite il obtient un diplôme en agriculture de l'école d'Agriculture de Ste-Martine au Québec (1948-1950). Puis il prend la relève sur la ferme paternelle jusqu'en 1967.

Le 28 août 1954 il épouse Pauline Lalonde de qui naissent cinq enfants. Il est commissaire à l'école du «Trois» puis à celle du village, snite à la centralisation de ces deux écoles primaires. Charles participe entre autres à la di-



Charles-Auguste Hurtubise

rection de la Coopérative laitière de Bourget, de l'Union des cultivateurs franco-ontariens, du Club Lapointe et du Comité de la bibliothèque paroissiale.

De 1967 à 1970 il travaille à titre de représentant des Coopératives Unies de l'Ontario (U.C.O.) et de 1970 à 1983, est à l'emploi du Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation de l'Ontario. Il fait équipe durant ces treize dernières années à Plantagenet à titre de conseiller de l'A.R.D.A. Au premier janvier 1984 il devient responsable pour organiser l'éducation permanente au nouveau Collège de Technologie agricole et alimentaire d'Alfred et est aussi chargé de faire la promotion de ce dernier à travers l'Ontario français.

### Hurtubise, Pauline

Fille de Robert S. Lalonde et d'Imelda McNeil, Pauline naquit à Edmonton, Alberta,



Pauline Hurtubise

le 29 mars 1934 puis émigra à Bourget à l'âge de deux ans et demi quand son père vint s'établir sur la ferme avicole Lalonde aujourd'hui propriété de M. Raymond Gadouas. Elle fit ses études primaires et secondaires à Bourget même où elle gradua de l'École Bilingue Secondaire Privée en 1952.

Après avoir travaillé à Ottawa pour les ministères de la Défense Nationale et des Transports, Pauline épousa le 28 août 1954 un cultivateur de chez nous, Charles-Auguste Hurtubise de qui elle eut cinq enfants: Rodrigue, Jean-Denis, Marcelle, Lise et Marc.

Pendant huit ans Pauline garda des enfants dont les parents travaillaient en dehors du foyer.

Depuis 1976 elle fait de la tenue de livres et dactylographie à son domicile, travaillant même, depuis quelque temps, comme secrétaire à temps partiel.

Horticulteur amateur, elle veille sur plus de 200 plantes vertes et, à l'occasion, on la consulte sur les soins à donner à une plante malade ou d'autres problèmes semblables.

Aussi, sa cour l'hiver est un foyer d'accueil pour des centaines d'oiseaux de diverses espèces qu'elle nourrit assidûment.

### Hurtubise, Ernest

En 1903, le 27 septembre, arrivait sur terre, Ernest, fils d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier. Né aux États-Unis à Eveleth, Minnesota, il n'avait que deux ans quand il revint au pays avec ses parents.

Après avoir étudié à l'école séparée du troisième rang, il se consacra à l'agriculture. Il unissait sa destinée à celle d'Élise Martel, le 9 juillet 1929, à Bourget.

Ernest Hurtubise s'intéressa à tous les problèmes sociaux et économiques des cultivateurs. Ceci l'amena à être président du Cercle agricole de Bourget, directeur de la Coopérative laitière et directeur du Comité diocésain d'Ottawa pour l'Union des cultivateurs Franco-ontariens. Il fut commissaire d'école séparée de son arrondissement et aussi conseiller du Canton de Clarence pendant trois ans.

Notre «Dame-As» possédait le génie de la mécanique et de l'électricité; il a inventé une crible pouvant enlever certaines graines de mauvaises herbes dangereuses parmi les semences fourragères; c'est ainsi qu'il réussit à faire un mil n° 1 avec une semence rejetée parce qu'infectée de marguerite blanche.

À partir du premier avril 1950 jusqu'en août 1968, Ernest travaille à titre de contremaître à la forêt Larose. Encore là, ses penchants natu-



Ernest Hurtubise

rels pour la mécanique l'incitent à inventer une planteuse qui servira à déposer plus rapidement des milliers d'arbres nains dans les terres impropres à l'agriculture.

Possesseur d'une voix très riche, Ernest a malheureusement négligé de la développer: il fut quand même, et toute sa vie durant, un des chanteurs les plus appréciés de la paroisse.

Ayant toujours joui d'une santé remarquable, Ernest a eu le privilège de célébrer avec son épouse, le 9 juillet 1979, leurs cinquante ans de mariage, entourés de leurs neuf enfants et de nombreux petits-enfants.

Doué d'un tempérament pondéré, il était doté de nombreux talents dont, avec une remarquable jeunesse de cœur, il fit profiter sa famille et ses nombreux amis jusqu'au moment de sa mort, survenue subitement le 2 novembre 1982.

### Hurtubise, Élise

Élise a vu le jour dans une paroisse à peine plus ancienne que la nôtre: en effet, Wendover a célébré son centième anniversaire l'an dernier. Ses parents, Napoléon Martel et Élisa Corbeil y vivaient lorsqu'ils eurent la joie d'accueillir leur première née le 6 avril 1903.

Élise a fréquenté l'école primaire pendant huit ans pour y obtenir son certificat d'entrée (Entrance). Dans la suite, elle a été employée aux magasins de MM. Philius Giroux et Octave Perron. Deux ans avant son mariage, elle a aussi travaillé à Ottawa et à Hull.

Le 9 juillet 1929, elle s'engageait pour la vie à Ernest, fils d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier. Au cours de leur vie conjugale, ils ont «réchappé» neuf des dix enfants que le Ciel leur a envoyés.





Élise Hurlubise

Mère de famille courageuse, travailleuse d'une énergie rare, Élise a contribué grandement au succès des entreprises d'Ernest et elle l'a si bien secondé dans la tâche d'élever leur famille qu'ils peuvent s'enorgueillir aujourd'hui de voir tous leurs enfants «bien placés» après leur avoir inculqué d'excellents principes et une bonne instruction.

Une de leurs filles, Marcelle, est religieuse missionnaire en Afrique.

### Hurlubise, Gaston

L'un des deux derniers nés d'Auguste Hurlubise et d'Exorée Éthier. Gaston, est le frère jumeau de Charles; il vit donc le jour à peu près en même temps que lui, un certain premier juin 1918. Charlie avait les cheveux blonds et frisés; ceux de Gaston étaient très noirs et à



Gaston Hurlubise

peine ondulés. En fait de «bessons», ils ne se ressemblaient pas plus que des frères qui ne se ressemblent pas.

Gaston suivit son frère jumeau à la petite école de la troisième concession d'abord, puis au Petit Séminaire et à l'Université d'Ottawa; mais là, bientôt il faussa compagnie à son compagnon de naissance et il s'inscrivit comme élève au Collège Bilingue Larocque. Il entra au Corps d'Aviation Royal Canadien en janvier 1939, et en faisait encore partie à la fin des hostilités, alors qu'il était stationné à Moncton (Nouveau-Brunswick). Toujours jovial, sans trop s'en faire, il a attendu patiemment qu'on lui accorde son licenciement.

Comme son frère jumeau, Gaston a épousé une jeune fille de Bourget. En effet, le 6 juillet 1940, il échangeait les serments du mariage avec Yvonne, fille d'Ernest Dumas et d'Alice Parent, qui lui a donné trois fils.

À sa retraite, après vingt-cinq ans de service au Ministère de la Correction, Gaston demeure à Merrickville (Ont.) depuis 1952.

### Hurlubise, Yvonne

Baptisée en l'église Sacré-Cœur de Bourget, Yvonne est née le 7 novembre 1920 du mariage d'Ernest Dumas et d'Alice Parent.



Yvonne Hurlubise

Elle a fait son cours primaire à Bourget puis a continué ses études au Couvent Notre-Dame-du-Sacré-Cœur d'Ottawa, après quoi elle a fait un stage à l'Université d'Ottawa. S'étant alors mérité un brevet d'enseignement à l'élémentaire, elle obtint dans la suite un certificat d'enseignement du français, langue seconde.

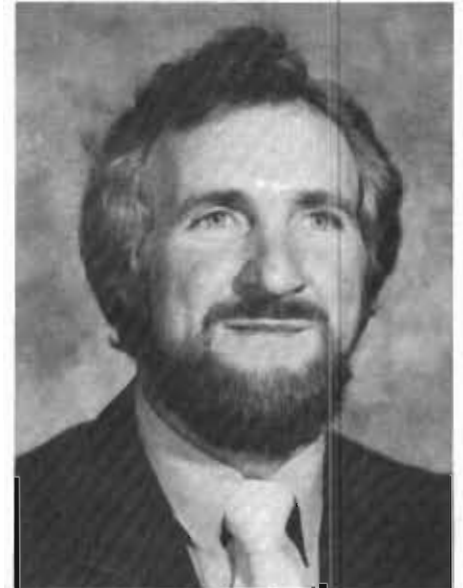
Au cours de sa carrière d'institutrice, elle a enseigné le français à Birmingham, en Angleterre. Sa dernière année d'enseignement a été celle de 1979-1980.

Ayant passé les vingt premières années de sa vie à Bourget, les caprices de la guerre lui ont fait marier un Bourgetain loin de leur paroisse natale: en effet, c'est à St-Thomas (Ont.), le 6 juillet 1940, qu'Yvonne a épousé Gaston, fils d'Auguste Hurlubise et d'Exorée Éthier, qui lui a donné trois fils: Laurent, Daniel et Richard.

En son patelin d'adoption, M<sup>me</sup> Gaston Hurlubise a fait partie du Club Français, de la Ligue des Femmes Catholiques et de la Fédération des Professeurs. Enseignante à la retraite, elle réside à Merrickville. Ses passe-temps favoris sont les voyages, la marche et la lecture.

### Hurlubise, Pierre

À Bourget, le 2 août 1942 fut marqué par la naissance de Pierre, fils d'Ernest Hurlubise et d'Élise Martel.



Pierre Hurlubise

Il a complété ses études élémentaires et intermédiaires en fréquentant d'abord l'école du «Trois», puis celle du Sacré-Cœur au village, ensuite en faisant ses onzième et douzième années à l'école secondaire privée de Bourget. Après, il obtient un brevet d'enseignement de l'Ontario qui l'autorise à être instituteur de 1962 à 1969 puis de 1979 à 1984.

Durant la période 1967-1978, il a été cultivateur, exploitant la ferme paternelle qu'il a acquise de son frère Charles-Auguste.

Les caprices de la destinée lui ont fait connaître Réjeanne lors de ses études secondaires: il ne la perd plus de vue et en obtient le grand consentement qui les rend époux et épouse, le 4 juillet 1964, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. La mariée du jour était fille de Conrad Hupé et de Laurette Deschamps. La Providence leur a envoyé quatre garçons: Luc, Benoit, Yvon et Jean qui pourront perpétuer le nom des Hurlubise.

Pierre a hérité une voix magnifique de son père. La parabole de l'Évangile l'a probablement inspiré car, plutôt que de cacher son talent «sous le boisseau», il en fait profiter généreusement la communauté. En effet, il est membre: premièrement, du chœur de chant de la paroisse depuis vingt-cinq ans; deuxièmement, de la chorale dite «Chœur du Moulin» de Rockland, et troisièmement, de la «Caféthèque» de l'école secondaire de Casselman où il enseigne.

Parmi ses participations à caractère civique, mentionnons qu'il est membre du Conseil des écoles catholiques de Prescott-Russell, du Club Lapointe et du Comité de la Bibliothèque de Bourget. Au temps où il était agriculteur, il a été membre du Comité laitier (1970-1977).

Ses passe-temps favoris? Signalons qu'il a déjà été éleveur de chinchillas; il fait aussi beaucoup de bricolage et de sports. mais ses hobbies par excellence sont le chant et la musique.

## Hurtubise, Réjeanne

Réjeanne naît à Clarence-Creek le 27 août 1943. Fille de Conrad Hupé et de Laurette Deschamps, elle a trois sœurs et cinq frères.

Une fois ses études primaires faites à l'école du rang n° 24 de Clarence-Creek, elle vient compléter son cours secondaire à l'école privée de Bourget. Elle se dirige ensuite vers l'école normale de l'Université d'Ottawa dont elle obtient un brevet d'enseignement, puis fait ses premières armes, comme institutrice, dans sa paroisse natale à l'école Ste-Félicité.

Réjeanne a connu Pierre à l'école secondaire, mais leur idylle ne vit le jour qu'à la dernière journée des classes, soit au soir de la graduation. Il ne s'agissait pas d'un caprice passerager



Réjeanne Hurtubise

mais de sentiments sérieux qui aboutirent aux sons de la marche nuptiale, en l'église Ste-Félicité, le 4 juillet 1964. Le conjoint était fils d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel. De cette union sont issus quatre fils.

Installé à Bourget dès son mariage, le jeune couple villégiature pendant trois ans, puis opte pour un grand changement. En effet Pierre et Réjeanne se portent acquéreurs de la ferme paternelle des Hurtubise et, avec leurs deux fils, Luc et Benoit, ils commencent une nouvelle vie, celle d'exploitants agricoles. Toute la famille travaillera donc à la culture de la terre pendant onze ans. Réjeanne déclare avoir été une femme très choyée parce que entourée d'hommes attentionnés car, aux deux premiers fils, vinrent s'ajouter deux autres garçons: Yvon et Jean.

Après mûres réflexions, les Hurtubise décident, en 1978, de vendre leur ferme, mais se réservent un bon lopin de terre pour y construire leur nouvelle demeure. La campagne, quoi de mieux pour y élever des enfants, jardiner et respirer l'air pur!

Madame Réjeanne décide alors de retourner à l'enseignement à titre de suppléante. Ainsi, elle remplit doublement le rôle d'éducatrice: à la maison et à l'école. Elle déclare une gamme de loisirs diversifiés: la lecture, les sports, l'artisanat, la rénovation des choses antiques et, bien entendu, le jardinage. Elle s'occupe activement des comités de la liturgie et du centenaire de la paroisse; elle fait aussi partie de la chorale.

Signalons que jusqu'ici sa vie s'est écoulée à peu près également entre Clarence-Creek et Bourget.

## Hurtubise, Raoul

En terre américaine, le 4 août 1899, naissait Raoul, fils d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier. Ce nouveau-né fut baptisé dans l'église Holy-Family d'Eveleth, Minnesota.

Raoul vint s'installer à The Brook avec ses parents, en 1905, et y demeura jusqu'en 1926.

Après avoir étudié pendant quelques années sur les bancs de l'école primaire du «Trois», il passa par l'Université d'Ottawa puis se dirigea vers le Collège d'Agriculture de Guelph, d'où il sortit avec le diplôme de Bachelier en Science Agricole.

Attaché à la Division des Plantes fourragères du Ministère de l'Agriculture du Canada, Raoul Hurtubise a été inspecteur de grains de semence jusqu'à la fin de ses jours. Ses bureaux se trouvaient à New Liskeard où il avait établi sa résidence.

Il s'unit à Blanche, par les liens du mariage, le 14 octobre 1926, en l'église du Sacré-Cœur



Raoul Hurtubise

de Bourget. Les parents de la mariée étaient Napoléon Laroche et Odile Lortie. Leur foyer a été égayé par la présence de trois enfants: Jean-Paul, Fernand et Rita.

Ce fils natif de Bourget est décédé le 8 novembre 1954 et a été inhumé dans notre cimetière.

## Iannattone, Patricia

Née à Bourget, le 5 juillet 1948, Patricia a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur. Elle était la fille d'Émilien Auger et d'Edna Pellerin.

Ayant fréquenté l'école du village jusqu'à la dixième année, elle est allée ensuite poursuivre ses onzième et douzième au Couvent Notre-Dame du Bon Conseil à Ottawa. Après, elle étudia à l'école Normale d'Ottawa puis à



Patricia Iannattone

l'Université de Calgary en Alberta. Elle est maintenant professeur de français.

À Londres, Angleterre, le 14 septembre 1978, Patricia épousait Gino Iannattone de qui elle a eu un fils, Marcus, maintenant âgé de quatre ans.

Cette ancienne Bourgetaine se plaît à voyager, à lire et à collectionner des antiquités.

## Jérôme, André

Fils de Josaphat Jérôme et d'Eva Labrèche, André est né à Bourget le 4 avril 1937.

Il a fréquenté l'école du «Trois» jusqu'à l'âge de quatorze ans pour y compléter son cours primaire, après quoi, il aida son père à exploiter la ferme paternelle.

Lorsque son père décéda, en 1958, il continua à travailler sous la direction de sa mère puis, il prit la ferme à son compte, en 1973, lorsque M<sup>me</sup> Jérôme devint résidente du Nursing Home de Bourget.

«Il n'a jamais été un sorteux» de dire sa mère mais, trouvant sans doute son expérience du célibat suffisamment longue, à l'âge de quarante-six ans, il épousait Yvette, fille d'André Meilleur et de Délima Vanier. Leur mariage a été célébré à Hammond le 5 mars 1983.

André s'est toujours bien débrouillé sur la terre. Bricoleur dans tous les domaines, il est toujours prêt à rendre service à tout le monde. Ainsi, on vient le voir de loin pour se faire dépanner quand on a besoin de soudures pressantes. On dit qu'il possède le don de sourcier depuis l'âge de seize ans, alors qu'il a commencé, avec une barbe de coudrier, à découvrir les veines d'eau souterraines avant de creuser des puits.



André Jérôme

## Jérôme, Yvette

Fille d'André Meilleur et de Délima Vanier, Yvette vit le jour à Embrun, le 16 avril 1942.



Yvette Jérôme

Après les huit années du cours primaire, elle fit sa neuvième secondaire. En l'église St-Mathieu de Hammond, le 5 mars 1983, elle prenait pour époux, André, fils de Josaphat Jérôme et d'Eva Labrèche.

Yvette est membre du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes. Elle donne des cours de broderie liquide (Cameo) et participe beaucoup aux expositions d'artisanat dans la région. Elle conduit aussi des autobus scolaires de «Leroux Bus Line» pour le transport des élèves du Conseil des Ecoles de Prescott-Russell.

Madame Yvette Jérôme est Bourgetaine depuis 1979

## Jérôme, Josaphat

À St-Pascal-Baylon, le 13 avril 1898, naissait Josaphat, fils de Joseph Jérôme et de Virginie Plante.

Il fit quelques années d'études à l'école primaire de St-Pascal et prit son expérience agricole en participant avec son père aux travaux de la ferme. C'était la coutume, dans ce temps-là. En cas de besoin, l'aîné devait rester à la maison pour aider, laissant les autres frères et sœurs poursuivre leurs classes. Dans le cas de Josaphat, cela s'imposa d'autant plus qu'il perdit sa mère à l'âge de neuf ans et que c'est une belle-mère qui continua sa formation.

Après un an de fréquentation, le 28 janvier 1919, il épousa Eva, fille de Louis Labrèche et d'Herméline Bissonnette qui lui donna dix enfants.

Le jeune couple acheta la terre des Montour dans la troisième concession de Bourget. C'était un «bien mineur» que leur vendit l'aîné de la famille, découragé après la mort de ses parents. En se mariant, Josaphat avait reçu mille dollars de son père, tandis qu'Eva lui avait apporté en dot un peu de ménage et une vache. Pour rencontrer les paiements sur le fonds de terre et les machines, il fallut donc travailler beaucoup; heureusement, M. Jérôme ne reculait jamais devant l'ouvrage. Il était bon pour réparer et construire des bâtiments; il perçait même des puits. On se souvient qu'il a été apiculteur et qu'en plus de répondre aux besoins de sa famille, il pouvait vendre un peu de miel à d'autres.

Selon son épouse, il n'était pas sorteux. Il aimait bien jouer aux cartes avec les voisins mais les veillées lui étaient une corvée.



Josaphat Jérôme

Bon catholique, Josaphat ne manquait jamais la messe; il se rendait même à l'église à pieds pour laisser ses chevaux se reposer. Ce bourreau de travail mourut subitement en plein labeur, le 20 mai 1958.

## Jérôme, Eva

Le 21 août 1897, naissait, à Louis Labrèche et Herméline Bissonnette, une fille qui reçut le nom d'Eva sur les fonts baptismaux de St-Luc de Curran. Étant l'aînée de douze enfants, elle fréquenta, pendant seulement cinq ans, l'école de la neuvième concession de sa paroisse puis dut alors la quitter pour aider à la maison.

Son prétendant, Josaphat, fils de Joseph Jérôme et de Virginie Plante, la fréquenta pendant un an. Les parents d'Eva étaient rigoureux. Les seules sorties permises aux jeunes amoureux étaient celles qui leur donnait l'oc-



Éva Jérôme

casion d'aller dîner chez les parents du cavalier; mais même alors, la «coursisée» devait être accompagnée de sa jeune sœur. Dans ce temps-là, l'Église condamnait les longues fréquentations; après une année d'assiduité, il fallut donc prendre une grave décision: se marier ou se laisser. «Avec Josaphat, de dire madame Jérôme, la demande n'a pas traîné: ça s'est fait vite et court!»

La cérémonie nuptiale se déroula en l'église de Curran, le 28 janvier 1919. Leur union fut bénie par la naissance de dix enfants dont une, la petite Marie-Reine, vint au monde prématurément et décéda quatre heures après avoir été ondoyée.

Eva secondait résolument son mari, par exemple, en économisant le plus possible à la maison pour lui permettre de rencontrer ses paiements et autres obligations: elle rédnisait



Aline Jolicœur

au minimum ses achats dans les magasins pour les besoins de la famille; ainsi, elle faisait son pain, son beurre et son savon; elle tricotait beaucoup et participait même aux travaux de la ferme. «Malgré la dépression, dit-elle, nous avons réussi à conserver notre terre, à élever notre grosse famille et à manger trois fois par jour».

Maintenant, elle aime sortir pour passer le temps et son meilleur plaisir consiste à retourner faire un tour au vieux «Chez-nous». Elle aime beaucoup la «visite» mais n'en reçoit pas assez pour son goût.

### Jolicœur, Aline

Née de père et de mère bourgetains, Aline est elle aussi native de notre paroisse. Elle vit donc le jour à Bourget, le 25 octobre 1931; son père était Albert Marleau (décédé le 29 avril 1936) et sa mère, Albertine Lortie (décédée le 16 mars 1965).

Elle a fréquenté l'école primaire à Bourget puis, plus tard, a fait un stage à l'École Normale d'Ottawa, s'y qualifiant pour l'enseignement. Elle est donc institutrice de profession.

En la paroisse St-Charles de Vanier, le 3 août 1953, elle épousait Gaston, fils de René Jolicœur et de Jeannette Larocque, de qui elle a eu six enfants: Micheline (M<sup>me</sup> Luc Moncion), François, Serge, Sylvie, Lucie et Daniel.

Aline a suivi des cours du soir. Elle agrémente ses loisirs en faisant de la raquette, du tricot et de la lecture. Elle est surtout entichée de la marche dans la nature.

Bourgetaine de 1931 à 1950, M<sup>me</sup> Aline Jolicœur conserve beaucoup d'attachement pour sa paroisse natale; elle compte bien profiter des fêtes du centenaire pour reprendre contact avec bon nombre de ses contemporains.

### Joly, Albert

Bourget n'a jamais fourni sa première chapelle à Sarsfield, comme l'ont prétendu certains historiens mal informés, mais Sarsfield a bel et bien donné naissance à un futur Bourgetain: Albert, fils d'Hervé Joly et d'Alice Cheff, qui y a vu le jour le 28 octobre 1919.

Le temps venu, Albert a fait ses études primaires; ensuite, il a travaillé sur la ferme paternelle. Il épousa, le 29 juillet 1941, Marie-Anne, fille d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet. Leur union a été bénie par la naissance de sept enfants.

Albert a été cultivateur de 1941 à 1944. Il a aussi travaillé comme journalier pendant plusieurs années. Depuis 1970, il est employé au Centre médical de la Défense Nationale, mais prend sa retraite en 1984.



Albert Joly

Paroissien de Bourget depuis 1943, Albert s'y est toujours fait remarquer par sa fidélité à participer aux exercices de la Ligue du Sacré-Cœur; aujourd'hui, son assiduité est tout aussi exemplaire à l'égard des réunions du Renouveau charismatique.

### Joly, Marie-Anne

Fille d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet, Marie-Anne est née le 23 novembre 1919. Baptisée à Bourget, elle y a aussi fait son cours primaire.

Le 29 juillet 1941, elle épousait Albert, fils d'Hervé Joly et d'Alice Cheff. La cérémonie nuptiale se déroula à l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Leur mariage a été béni par la venue de sept enfants.



Marie-Anne Joly

M<sup>me</sup> Albert Joly s'est consciencieusement appliquée à bien éduquer ses enfants et elle s'est toujours occupée minutieusement de l'entretien de sa maison. Maintenant que ces deux tâches exigent moins d'attentions, elle fait du bénévolat auprès des malades de la paroisse, visitant particulièrement ceux qui souffrent de cancer.

Avec son époux, Marie-Anne participe fidèlement aux activités du groupe paroissial de Renouveau charismatique.

### Joly, Laura

Fille de Léandre Potvin et de Mélina Labonté, Laura est née à Bourget en 1914.

Elle a d'abord fréquenté l'école primaire du «Trois» puis a continué son cours à l'école du village.



Laura Joly

Le 3 septembre 1934, Laura épousait, en l'église Sacré-Cœur de Bourget, Lucien, fils d'Herménégilde Major et d'Élise Legault, dont elle a eu quatre enfants: Paul-André (époux de Denyse Fournelle); Jean-Claude (époux de Ginette Bertrand); Suzanne (M<sup>me</sup> André Bolduc), et François (époux de Renée Glaude). Elle grand-maman d'onze petits-enfants.

Après plusieurs années de veuvage, Laura a épousé, en secondes noces, Raymond Joly.

### Labelle, Arcus

À Glen Robertson, le 14 avril 1921, naquit Arcus, fils de Théodule Labelle et de Clara Montpetit.

Il a fréquenté l'école primaire et, au cours de sa formation ultérieure, a obtenu un certificat



Arcus Labelle

de compétence en soins d'urgence ainsi que le titre de mesureur de bois («toiseur» en canayen et «scaler» en anglais).

Arcus est arrivé à Bourget avec sa famille en 1934. S'étant facilement adapté à notre milieu, il est rapidement devenu un Bourgetain «pure laine».

Les fils de Théodule Labelle ont eu un faible pour les demoiselles Bisson de leur voisinage. En effet, comme son frère Joseph-Edouard, Arcus a épousé, le 22 octobre 1945, une des filles d'Emery Bisson et d'Adèle Benson, Berthe. Ils ont deux fils.

À titre de technicien forestier, Arcus travaille à la forêt Larose depuis plus de trente ans. Dans le passé, il a consacré beaucoup de ses loisirs à l'élevage du porc et à la production de certaines récoltes spéciales.



Berthe B. Labelle

Ses passe-temps préférés sont la pêche et la chasse, puis la danse et les quilles.

### Labelle, Berthe B.

Fille d'Emery Bisson et d'Adèle Benson, Berthe a vu le jour à Bourget, tout à fait dans la partie sud de la paroisse, sur le territoire occupé aujourd'hui par la forêt Larose. Elle a fait ses études primaires à la petite école du rang.

Donnant à sa sœur Germaine un exemple que celle-ci ne tarda pas à suivre, elle prit pour époux, le 22 octobre 1945, un des fils de Théodule Labelle et de Clara Montpetit. Son conjoint, Arcus, la conduisit au pied de l'autel en leur église paroissiale du Sacré-Cœur. Ils ont deux fils, Louis et Robert, qu'elle a comblés d'attentions maternelles.

Berthe a été admirable par les soins dévoués dont elle a entouré son beau-père, Théodule, qui devait mourir après avoir atteint ses cent ans.

Fervente de la danse et des quilles, Berthe aime aussi la lecture.

### Labelle, Évangéliste

Évangéliste naquit pratiquement avec le vingtième siècle; en effet, c'est le 6 janvier 1900 qu'il vit le jour à The Brook. Ses parents étaient Joseph L. Labelle et Marguerite Potvin. Il hérita très tôt du surnom de «Bidou».



Évangéliste Labelle

Ayant fait ses études primaires dans sa paroisse, il entra à l'Université d'Ottawa, en 1914, mais la guerre le ramenait bientôt à la ferme où il aidait ses parents.

Le 16 octobre 1922, il épousa Berthe, fille d'Arthur Guindon, père, et d'Alda Henri. Leur

mariage fut béni en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Ils eurent dix enfants dont six sont encore vivants.

Évangéliste a déjà été commissaire et secrétaire de l'école séparée n° 21 de la troisième concession. Il s'occupa de la tenue de livres de la fromagerie durant plusieurs années, alors que M. Joseph D. Potvin en était le propriétaire. Il a aussi été membre de la Coopérative laitière de Bourget; il travaillait même à la construction de cette fromagerie lorsque le feu se déclara chez lui et détruisit la maison paternelle, le 16 février 1943.

Après une longue maladie, Évangéliste mourut le 25 août 1979.

### Labelle, Berthe G.

À The Brook, le 12 octobre 1902, naissait Berthe, fille d'Arthur Guindon, père, et d'Alda Henri.



Berthe Labelle

Elle a fréquenté l'école primaire de Hammond jusqu'à la septième année, puis resta avec ses parents qu'elle accompagna lorsqu'ils déménagèrent à Bourget.

En l'église du Sacré-Cœur de sa paroisse, elle épousait le 16 octobre 1922, Évangéliste, fils de Joseph L. Labelle et de Marguerite Potvin. Ils eurent dix enfants dont quatre sont décédés.

Les survivants sont: Jean-Louis, Gisèle (M<sup>me</sup> Marcel Lortie), Alice (M<sup>me</sup> Hector Côté), Régent, Royal (époux d'Huguette Rochon) et Yolande (M<sup>me</sup> Graham Eastaugh).

Elle a beaucoup aidé son mari sur la terre tout en élevant ses enfants et en vaquant aux soins du ménage.

Berthe joue du piano pour se distraire; elle aime aussi à faire des voyages.

Le 16 octobre 1972, M. et M<sup>me</sup> Évangéliste Labelle ont célébré leur cinquantième anniversaire de mariage en l'église St-Reuë-Goupil. C'est M. l'abbé Alphonse Lapointe, ancien curé de Bourget, qui leur a fait reouveler les promesses du mariage. Ensuite, il y eut réception à l'Hôtel Gatineau, puis soirée intime chez leur fille, M<sup>me</sup> Alice Côté.

### Labelle, Florian

Natif de Bourget, Florian y a passé sa prime jeunesse. Ses parents étaient Ubald Labelle et Jeanne Lalonde. Émigré à Cornwall avec ses parents, en 1952, il y a continué la vie débordante d'activités qu'il avait commencée chez nous.

Il est impossible dans un travail de ce genre de détailler toutes les occupations qui ont été siennes depuis une quarantaine d'années; nous devons donc nous borner à en présenter un résumé succinct.

Rappelons d'abord que Florian a été mêlé au monde du journalisme. Il fut représentant du journal «Le Droit» de 1952 à 1958, poste qu'il a abandonné pour faire de l'assurance-vie (Canada Life) dans la région de Cornwall. En 1960, il devenait rédacteur en chef du «Progrès de Valleyfield». En 1965, il acceptait le poste de directeur de «La Revue de Gatineau» et, par la suite, il était nommé administrateur-gérant du «Courrier de Papineau». En 1968, il retournait à Valleyfield à titre d'administrateur de «La Gazette de Valleyfield».

En plus de ses occupations professionnelles, Florian a réalisé une remarquable carrière artistique. Il a commencé en étant interprète de vieilles chansons puis est devenu compositeur. Il avait déjà quatre disques à son crédit lorsque, en 1963, il enregistra un long-jeu.

En 1970, il devint directeur des relations extérieures et représentant des ventes pour trois des secteurs régionaux du poste CJSS de Cornwall. Il réside encore en cette ville où il contribue à propager sur les ondes des échos en langue française dans la contrée de la Voie Maritime du St-Laurent.

Partout où Florian a passé, il a été mobilisé en faveur des bonnes œuvres et des mouvements qui sont toujours à l'affût d'apôtres prêts à se dépenser sans compter. Ainsi, il a fait partie d'un nombre quasi incroyable d'organismes religieux, patriotiques, sociaux et artistiques dont la liste constituerait un répertoire très imposant.

Malgré le tempo impétueux de son existence, Florian a réussi à trouver le temps d'aimer, de se marier et d'élever une famille. Il a épousé Marguerite Denis, surnommée Margot, dont il a eu quatre enfants: Claudette (34 ans), André (30 ans), Marc (26 ans) et Francine (22



Florian Labelle

ans). L'aînée les a rendu grands-parents de jumeaux identiques, Sylvain et Martin, qui ont eu quatre ans en mai dernier.

### Labelle, Gérard

À Bourget, le 29 janvier 1937, naissait Gérard, fils de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier.

Ayant fait ses premières classes, à Bourget, jusqu'à la huitième année, il alla ensuite au Petit Séminaire d'Ottawa pendant deux ans, puis compléta les cours de l'École Technique de Hull où il gradua en 1956 avec le titre de technicien en électricité.

Il travailla immédiatement après à la Gatineau Power Corporation et devint adjoint au surintendant en 1967, lors de la nationalisation par Hydro-Québec. En 1971, il est promu



Gérard Labelle

surintendant de la Centrale hydro-électrique de Chelsea-Farmer; en 1973, il devient surintendant pour l'entretien à l'est, avec bureaux à St-Jérôme; en 1978, il est nommé aux mêmes fonctions mais au secteur nord où le centre d'administration est Mont-Laurier. En 1984, il devient chef de division à Ste-Jovite pour Hydro-Québec; il s'y trouve chargé de la gestion et de l'équipement pour les lignes qui transportent l'énergie de la Baie James.

Le 9 août 1958, Gérard a épousé Pauline, fille d'Ernest Bussière et de Délicsa Bernard. Ils ont échangé les serments du mariage en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek.

Le couple Labelle s'est acheté une résidence à Ste-Jovite en juin 1984.

Gérard aime beaucoup le ski alpin, la pêche et la natation, passions qu'il partage d'ailleurs avec son épouse. À chaque année, depuis 1978, ils vont tous les deux passer quelque temps en Floride à la maison mobile des Labelle.

## Labelle, Gilbert

À Napoléon Labelle et Marie-Rose Éthier de Bourget, naissait, le 13 novembre 1931, un fils qu'ils nommèrent Gilbert.

Ayant fréquenté l'école élémentaire de sa paroisse, il fit ensuite deux années d'études à l'École Technique de Hull, s'y qualifiant comme électricien.

Peu après avoir terminé son cours, il travailla environ un mois comme apprenti puis vola de ses propres ailes en se faisant contracteur pour atteindre une réussite remarquable aujourd'hui.

Le 6 septembre 1954, il invita Alice à l'accompagner sur la route de la vie; ils échangè-



Gilbert Labelle

rent donc à cet effet les vœux indissolubles du mariage. La cérémonie des épousailles se déroula en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. La mariée, qui était fille de Lorenzo Cousineau et de Marguerite Belley, lui a donné quatre enfants: trois filles et un garçon.

Gilbert est pompier volontaire depuis trente-cinq ans. Lors de la réforme de l'administration de la fabrique, il a été élu membre du Comité des finances de la paroisse. On le trouvait à la tête de l'organisation du défilé qui connut un succès remarquable lors de la célébration des fêtes du quatre-vingtième anniversaire de la paroisse. Il a été membre de la direction du Centre Récréatif lorsque celui-ci avait pignon sur rue au coin de Montcalm et Centre. Il faisait également partie de l'équipe qui a vendu des lots «détachés» par cette organisation afin de réaliser les fonds requis pour la construction de courts de tennis sur le terrain de l'école.

Membre-fondateur du Club Optimiste, Gilbert l'a aussi été de l'organisation d'un groupe de chasseurs connu sous le nom de «Club des Huit». Il fait partie du comité du Club des motoneigistes «Étoile du Nord». La pêche est un de ses passe-temps favoris.

En 1959, Gilbert et Alice se sont construits une confortable maison sur la rue Maison-neuve. Depuis, ils y ont ajouté une vaste piscine couverte qu'ils mettent à la disposition du public pour des cours de natation; déjà quelques centaines de personnes ont profité de tels cours.

## Labelle, Alice

D'origine hulloise, Alice est née dans la ville transpontine le 15 janvier 1936. Elle était fille de Lorenzo Cousineau et de Marguerite Belley.

Ayant commencé ses études primaires en sa ville natale, elle vint les continuer à l'école de notre village lorsque ses parents déménagèrent à Bourget. Une fois sortie de l'école, elle travailla ici et là, retournant même suivre les cours d'arts ménagers de Sœur Louis Bertrand.

En notre église, le 6 septembre 1954, elle acceptait comme époux Gilbert, fils de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier, à qui elle donna quatre enfants: Diane (M<sup>me</sup> Jacques Castonguay), Danielle (M<sup>me</sup> Rnhert Lalonde), Louise et Pierre, célibataires.

Alice, qui est très habile de ses dix doigts, a suivi de nombreux cours d'artisanat: transfert d'images, tissage haute lisse, céramique, tricot, crochet, etc. Elle n'a pas laissé dormir les connaissances acquises; au contraire, elle a réalisé des œuvres remarquables; mieux, elle a cherché à communiquer son savoir-faire en donnant, par exemple, des cours de macramé pendant trois ans.



Alice Labelle

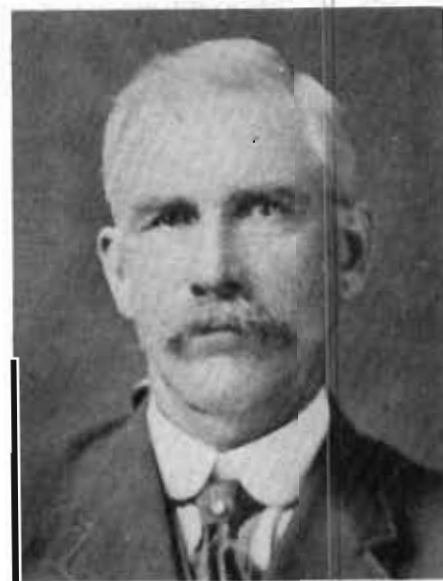
Avec Gilbert, elle fait partie, depuis les débuts, des équipes qui font fonctionner les bingos du dimanche et le bar du centre récréatif lors des réceptions.

Comme tous les deux sentent parfois le besoin de se reposer, ils vont, quand c'est possible, jouer à chaque année, d'une quinzaine de jours de «dolce vita» en Floride où ils se retirent à la maison mobile des Labelle.

M<sup>me</sup> Alice Cousineau-Labelle est membre du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

## Labelle, Joseph L.

Né le 5 mars 1866, Joseph était le fils de Louis Labelle et de Salomé Sauvé. Ses descendants disent qu'il a toujours demeuré à Bourget.



Joseph L. Labelle

On sait qu'il a déployé beaucoup d'énergie pour défricher sa terre qui était située à la croisée du chemin Bourget-Curran, au coin nord-est de la troisième concession.

Menuisier adroit, il a bâti sa maison lui-même, en 1907. Il transporta alors le bois nécessaire à cette construction, de Thurso, en le traversant sur le chaland de Clarence-Point. L'extérieur de sa résidence fut fini avec de la brique provenant de la «briquerie» de Bourget.

Cette maison d'aspect assez imposant fut détruite par un incendie, le 16 février 1943. Évangéliste, fils de Joseph, reconstruisit aussitôt, sur l'ancien solage, la demeure que l'on peut y voir aujourd'hui.

Le 6 août 1888, à The Brook, Joseph épousa Marguerite, fille de Damase Potvin et de Marguerite Hogue, qui lui donna cinq enfants.

Le «Grand Jos Labelle», comme l'appelaient ses contemporains, pour le différencier d'avec les autres Joseph Labelle de notre paroisse, décéda le 27 mars 1957 à l'âge de quatre-vingt douze ans.

## Labelle, Marguerite

Fille de Damase Potvin et de Marguerite Hogue, la petite Marguerite naissait à Clarence-Creek, en 1866



Marguerite Labelle

À The Brook, le 6 août 1888, elle épousait Joseph, fils de Louis Labelle et de Salomé Sauvé. Ils eurent cinq enfants: Anna (M<sup>me</sup> Ernest Martel), Marie-Ida, Béatrice (M<sup>me</sup> Rodolphe Lavigne), Évangéliste et une sœur jumelle morte jeune.

Marguerite a toujours collaboré étroitement avec son époux dans le défrichement de leur terre comme dans l'exploitation de leur entreprise agricole.

Elle s'éteignit à Bourget, le 18 octobre 1950, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans et dix mois; sa dépouille mortelle repose dans notre cimetièrre près de celle de son époux.

## Labelle, Napoléon

Napoléon ne pouvait pas oublier son âge puisque, comme le disaient les anciens, il suivait les années. En effet, il est né, à The Brook, le 27 octobre 1900, du mariage de Joseph Labelle et de Phélonise Sicard.

Il fit quelques années d'études au niveau primaire puis, se soumettant au commandement du Créateur, «Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front», il dut commencer jeune à trimer. Ainsi, il a pendant de nombreuses années travaillé dans les bois et les moulins à papier du nord de la province, entre autres à Smooth Rock Falls et à Kapuskasing.

Revenu à Bourget, il y épousait, le premier octobre 1929, Marie-Rose, fille de Xavier Éthier et de Dellica Charette, dont il eut cinq enfants. Un mois après son mariage survenait le catastrophique «crash» de la bourse qui nous lançait dans la grande dépression pour une dizaine d'années.

Malgré des difficultés économiques, insurmontables pour lui comme pour la plupart des gens, il s'arma de courage et fit énergiquement face à la vie. Il fallait de l'initiative pour se débrouiller dans les conditions du temps, mais il en eut. Il se mit à colporter des produits «jito» et à accepter toutes les petites «jobs» même peu payantes qu'un type au cœur fier comme lui ne se permettait pas de refuser quand il s'agissait de subvenir aux besoins de sa famille en temps de misère.

Petit à petit, il fit quelques économies puis, en 1940, il quitta la maison qu'il occupait à l'entrée ouest du village sur la ferme de Joseph Gagnier, pour acheter une propriété au centre même du village (aujourd'hui, le n° 9 de la rue Champlain-nord) où il «partit» restaurant.

Pendant que son épouse voyait au commerce, pour rencontrer ses obligations, «Paul», comme tout le monde l'appelait, faisait un travail surhumain. À ce temps-là, il avait un emploi de nuit à l'aéroport de Pendleton; durant le jour, il était vendeur d'essence au poste «B.A.» puis secondait Marie-Rose au restaurant. En saison, il allait planter des pins à la Forêt Larose.

En outre, à certains temps il aidait Émilien Auger, commerçant, à embarquer ses animaux sur Iret pour les expédier à Montréal. En plus de ça, il faisait du taxi. Il semble impossible qu'il ait pu mener tant d'activités de front, pourtant c'est vrai.

Il ne faut pas oublier que notre concitoyen Labelle était manchot depuis 1914. En effet,



Napoléon Labelle

certain soir, cette année-là, alors qu'il s'était porté volontaire pour aider son patron du moulin de Rockland, il l'éclairait au fanal pour lui permettre d'aiguiser une scie ronde, quand un accident imprévisible le fit trébucher sur l'instrument tranchant qui l'amputa d'un avant-bras. Il paraît que ce fut le premier cas de chirurgie majeure pour lequel le futur docteur Annie Powers assista son père.

Avec les années, Napoléon Labelle eut la satisfaction de jouir d'une honnête aisance et de voir ses fils réussir dans la vie. Il devint un joueur de cartes invétéré. À l'occasion, il aimait faire des voyages, surtout dans le nord pour revoir les lieux où il avait débuté sur le marché du travail.

Sous des apparences rudes, Paul cachait un cœur sensible. Il quitta parents et amis pour l'éternité, le 15 avril 1978.

## Labelle, Marie-Rose

Venue au monde en terre bourgetaine, le 28 décembre 1910, Marie-Rose fut bien accueillie par ses parents Xavier Éthier et Dellica Charette. Elle a fréquenté l'école du village jusqu'à la huitième année.

Le premier octobre 1929, elle liait sa destinée à celle de Napoléon, fils de Joseph Labelle et de Phélonise Sicard. Leur mariage fut célébré en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Ils eurent cinq enfants: Gisèle (M<sup>me</sup> Jean-Charles Lortie), Gilbert (époux d'Alice Cousineau), Gérard (époux de Pauline Bussière), Paul-André (époux de Thérèse Chabot) et Suzanne (M<sup>me</sup> Emmett Morris).

Pendant trente-trois ans, avec son époux, Marie-Rose a exploité, au village, un restaurant qu'elle a toujours tenu de façon irréprochable.





Marie-Rose Labelle

À sa retraite depuis une douzaine d'années, elle a profité de son temps libre pour participer aux activités, non seulement du Club d'Âge d'Or local, mais aussi de ceux des paroisses environnantes. En outre, elle a fait quelques voyages avec ces groupes. Elle a même séjourné deux fois en Floride à la maison mobile de ses fils, mais Napoléon n'a pas eu le bonheur de l'accompagner parce que décède trop tôt.

Tricotteuse infatigable, Marie-Rose a aussi toujours été très mordue des cartes. Malheureusement, en ses dernières années, sa santé a beaucoup fléchi, son cœur payant pour son ardeur au travail de jadis. Elle est décédée le 20 décembre 1984 au Pavillon de Cumberland où elle a passé les derniers mois de sa vie.



Paul-André Labelle

## Labelle, Paul-André

Né à Bourget, le 11 septembre 1940, Paul-André était le fils de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier.

Après un stage à l'école primaire du village, il fréquenta l'Institut Technologique de Hull pendant trois ans; ensuite, il suivit des cours du soir en électricité avancée à l'École Technique d'Ottawa. Pendant ses vacances, il travaillait pour Comstock of Canada, entreprise spécialisée en réfrigération, électricité, etc.

Une fois diplômé, il prit d'abord de l'emploi chez Bisson Électrique de Wrightville, mais vint bientôt travailler pour son frère, Gilbert, pendant dix ans. À ce moment-là (1970), les deux frères Labelle s'associèrent sous la raison sociale Labelle Électrique.

Le 3 septembre 1962, Paul-André a pris pour épouse Thérèse, fille d'Aldoria Chabot et d'Irène Deschamps, qui lui a donné cinq enfants, soit trois filles et deux garçons.

Ce jeune Bourgetain a fait partie de la Chambre de Commerce où on l'a fait siéger au Comité de l'Aqueduc. Il est membre du Conseil 5925 des Chevaliers de Colomb.

Il a aussi été membre fondateur du Club Optimiste. Chef du Comité de bar pour le centre communautaire, il est de même membre d'une équipe de bingo.

Membre de la brigade des pompiers volontaires, depuis 1956, il y a été l'organisateur des défilés (parades) en maintes occasions. Depuis 1981, il est le chef adjoint des brigades de pompiers du Canton de Clarence.

Quand il peut s'en trouver, Paul-André aime à occuper ses loisirs par le golf, la chasse et la pêche. Il se fait aussi valoir au ballon-balat depuis trente ans.

## Labelle, Thérèse

À Clarence-Greek, le 25 janvier 1943, naissait à Aldoria Chabot et à son épouse, Irène Deschamps, une fille qui a été baptisée sous le nom de Thérèse.

Elle fit ses études primaires dans sa paroisse natale.

En son église Ste-Félicité, elle épousait, le 3 septembre 1962, Paul-André, fils de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier. La cérémonie du mariage fut présidée par M. le curé Léon Binet. Dans la suite, leur union fut bénie par la naissance de cinq enfants: Nicole, Marc (décédé à six ans), Ginette, Christine et Martin.

Thérèse a probablement suivi tous les cours qui se sont donnés à Bourget aux programmes de l'Éducation des adultes. Elle se fait remar-



Thérèse Labelle

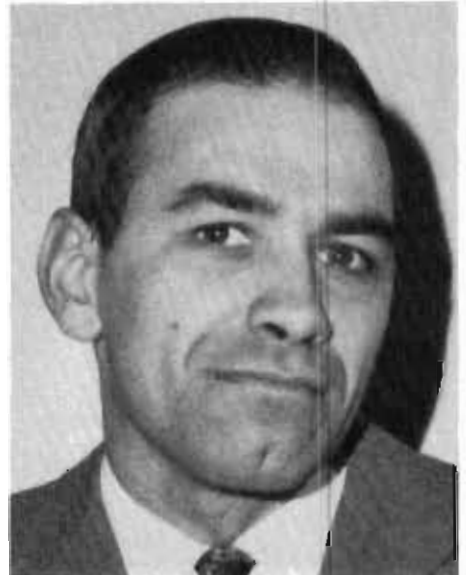
quer par son macramé, ses transferts d'image et en beaucoup d'autres domaines encore. Elle a la réputation d'être excellent cordon-bleu et très adroite couturière.

Paul-André et Thérèse ont pignon sur rue au n° 5 de la rue Maisonneuve.

## Labelle, Réjean

Réjean est né, le 11 juin 1930, à la croisée de la route du «Trois» et du chemin Bourget-Curran. Ses parents étaient Évangéliste Labelle et Berthe Guindon.

Dès qu'il fut d'âge scolaire, il n'eut qu'à traverser la route pour se rendre à l'école primaire qu'il fréquenta pendant sept années. Aujourd'hui, il est fier de se dire ouvrier et, de fait, il excelle à travailler le bois.



Réjean Labelle

Pendant sept ans, Réjean a tenu un emploi dans un magasin de gros à Ottawa, mais il a cessé tout travail régulier depuis vingt-cinq ans à cause de crises intermittentes d'épilepsie. Grâce à une remarquable volonté, il n'a pas développé de complexe à ce sujet et mène une vie aussi normale que celle de n'importe qui d'autres.

En 1948, Réjean était assez bien pour faire un stage de quatre mois dans la communauté des Frères des écoles Chrétiennes.

Il est très assidu à l'église où il fait souvent office de bedeau-sacristain. Voyageur enthousiaste, il a participé à d'innombrables excursions et peut se vanter d'avoir visité quarante-deux pays sur presque tous les continents.

Réjean vit au village depuis plusieurs années; avec sa mère, il habite au numéro neuf de la rue Dollard.

## Labelle, Théodule

À St-Justin (Québec), le 7 juin 1877, naissait Théodule, fils d'Alphonse Labelle et de Marie-Louise (Philomène) Portelance dont le mariage avait été célébré à Ste-Marthe, le 15 juin 1863.

Après son cours primaire, Théodule adopta la profession agricole puis, plus tard se fit menuisier.

Il se maria à St-Justin le 25 octobre 1901: son épouse, Clara, était la fille de Pierre Montpelit d'Alexandria. Elle lui donna huit enfants: Alexina (M<sup>me</sup> Arthur Ménard), Léonie (M<sup>me</sup> Émile Théoret, Arcus (époux de Berthe Bisson), Joseph (époux de Germaine Bisson), Albert (époux de Vera Negel), Jeanne (M<sup>me</sup> Henri Latulipe), Maria (M<sup>me</sup> Léo Lavigne) et Léopold (époux de Laurette Bériault).



Théodule Labelle

Devenu veuf en 1921, Théodule se remaria à Cornwall, le 29 avril 1924, avec Virginie, fille de Pierre Matte et de Marguerite St-Amand, et veuve de Jérémie Legault. Cette deuxième femme mourut en 1958.

Théodule vécut une longue vieillesse et décéda à cent ans et trois mois le 7 septembre 1977.

Ce citoyen centenaire était arrivé à Bourget avec sa famille en 1934. Il avait toujours été un «bon vivant». Il aimait à jouer aux cartes et aux dames. C'était un bon danseur. Il a laissé le souvenir d'un excellent chrétien: ceux qui le visitaient «sur ses vieilles années» étaient édifiés, lorsqu'ils arrivaient, de le trouver égrenant son chapelet. Comme tous ces autres vieillards et malades qui trouvent la sérénité dans la prière, il était un paratonnerre pour notre paroisse.

## Labelle, Ubald

Pressé de venir au monde, Ubald a raté, par quelques heures sa naissance en l'année suivante. En effet, le 30 décembre 1902 à onze



Ubald Labelle

heures du soir, il faisait son apparition au foyer de ses parents, Philéas Labelle et Judith Lefebvre, qui le firent baptiser en l'église du Sacré-Cœur de The Brook.

Fils d'un habile menuisier qui a édifié plusieurs des premières résidences du village, et entre autres le presbytère, Ubald partagea le temps de sa jeunesse entre l'école du village et l'atelier de son père. Par la suite, il devint propriétaire de la boutique paternelle et suivit les traces de celui qui lui a légué son art, construisant de nouvelles maisons et des granges pour les Bourgetains; on lui doit même l'église de Treadwell.

Le 6 juillet 1925, Ubald Labelle épousa Jeanne, fille de Napoléon Lalonde et d'Aurore Délorne. Ils partagèrent bientôt leur affection avec deux enfants, Florian et Thérèse.

Au début de l'année 1944, Ubald siégeait au banc d'œuvre, à l'église, à titre de marguillier de la fabrique.

En 1952, il s'établissait à Cornwall où il participa à la construction du collège classique des Clercs St-Viateur, institution qui est devenue le Collège St-Jacques de Cornwall. Le 7 mai 1977, il décédait à l'âge de 75 ans. Son épouse Jeanne décédait à son tour le 3 janvier 1984, à l'âge de 77 ans.

Ubald et Jeanne ont célébré leur cinquantième anniversaire de mariage en 1975.

## Labrosse, Delphis

Selon la tradition familiale, Delphis serait né à The Brook et aurait été baptisé à Clarence-Creek en 1865, soit l'année même de la fondation de la paroisse Ste-Félicité. Ses parents étaient Léon Labrosse dit Raymond et Sophie Montreuil.

Il s'est marié à Bourget le 9 mai 1887, prenant pour épouse Héloïse, fille de Jean-Baptiste (Baptissette) Chénier et de Céline Lalonde, qui lui donna onze enfants, soit six garçons et cinq filles.

Delphis Labrosse a été un bon cultivateur, reconnu pour son humeur paisible et sa parfaite loyauté. Avec le temps, lui et sa famille ont été connus uniquement sous le nom de Labrosse alors que leurs concitoyens laissaient tomber l'additif «Raymond».

Ce Bourgetain de toujours est décédé le 14 janvier 1947 et repose en son natal en attendant la résurrection générale.



Delphis Labrosse

## Labrosse, Héloïse

Fille de Jean-Baptiste (Baptissette) Chénier et de Céline Lalonde. Héloïse est née à The Brook le 24 janvier 1866 et a été baptisée en la paroisse Ste-Félicité de Clarence-Creek.



Héloïse Labrosse

C'est à Bourget, le 9 mai 1887 qu'elle a pris pour époux, Delphis, né de Léon Labrosse dit Raymond et de Sophie Montreuil. Leur union a été bénie par la naissance d'onze enfants: Isaïe, Léon (époux d'Emma Labelle), Victor, Rose-Alma (Sœur St-Fabius, s.c.o.), Omer (époux de Béatrice Lortie), Lydia (M<sup>me</sup> Mathias Boileau), Napoléon, Marie (M<sup>me</sup> Anthime Lortie), Léontine (Sœur Telmon, s.c.o.), Simone (M<sup>me</sup> Bruno Bertrand) et René (époux de Jean Gardiner).

Les enfants d'Héloïse Labrosse vénèrent sa mémoire et disent qu'elle n'a jamais cessé d'être une admirable mère de famille à plein temps.



Kenneth R. Labrosse

Ayant toujours demeuré à Bourget, elle a été inhumée en notre cimetière lors de son décès survenu le 3 octobre 1957.

## Labrosse, Kenneth R.

Kenneth René, fils de René Labrosse et de Jean Gardiner, naquit le 3 mars 1941, à l'hôpital Notre-Dame de Hawkesbury. Il passa toute sa jeunesse et son adolescence à Bourget, alors qu'il termina ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur, et ses études secondaires à l'école privée de Bourget qui était une continuation de l'école du Sacré-Cœur. Après un stage de deux ans au Collège St-Alexandre de Limbour, il poursuivit ses études à l'Université d'Ottawa où il gradua en 1964, obtenant un Baccalauréat ès Arts avec spécialisation en histoire.

Kenneth choisit l'enseignement comme carrière. Il fut enseignant à l'Ottawa Technical High School, à l'école secondaire de Hawkesbury, à l'école secondaire St-Laurent de Cornwall et à l'école secondaire de Hearst, où il a été directeur-adjoint de 1970 à 1975, puis directeur de 1975 à ce jour. Durant ces années, il obtint une maîtrise en administration scolaire, et a été admis au programme du doctorat.

En 1967, il épousa Madeleine Portelance de Hawkesbury; cinq enfants sont nés de leur mariage, soit Erik, Karl, Stéphane, Sophie et Manon.

Outre ses études et son travail sur la ferme paternelle à Bourget, Kenneth participa surtout aux activités sportives alors qu'il joua au hockey et à la balle pour la communauté, il a aussi été membre de la «Jeunesse Sportive» de Bourget, une organisation qui tenta de reconstruire la tradition sportive à Bourget.

Cette formation sportive s'avéra pratique alors que Kenneth devint entraîneur de football au niveau secondaire à Ottawa, Hawkesbury et Cornwall; il joua au hockey pour L'Original et participe encore à ce sport comme membre de l'équipe de Hearst. Il a joué au ballon-balai à Cornwall; présentement, il est impliqué au niveau de l'entraînement dans le hockey mineur à Hearst.

Kenneth est membre du Club Richelieu de Hearst dont il a déjà été le président.

## Labrosse, René

Le 14 mai 1909, naissait à Bourget, René, fils de Delphis Labrosse et d'Éloïse Chénier.

Il fréquenta l'école du village puis s'inscrivit au cours classique de l'Université d'Ottawa. Après avoir étudié durant quelques années à cette institution, il revint sur la terre paternelle pour y travailler avec son père.



René Labrosse

Il faisait partie de la police provinciale lorsque, au cours de ses pérégrinations professionnelles, il rencontra Jean Gardiner de Perth et l'épousa le 18 décembre 1939. Elle lui a donné trois fils.

En 1945, il était posté à Rockland lorsqu'il fut nommé à Barry's Bay mais, alors que tout le ménage était emballé en raison de ce transfert, sa nomination fut contremandée. Peu après on le muta à Alexandria, mais il résigna en 1947 et s'en vint à Bourget pour se porter acquéreur de la ferme familiale dont son frère, Isaïe, était le propriétaire. Il l'exploita et l'améliora jusqu'au premier juillet 1964 alors que son fils, «Bobby», prit la relève. Les parents, eux démenagèrent à L'Original.

René s'est mêlé activement à la vie publique. Il a déjà été commissaire d'école. Élu préfet de la municipalité de Clarence, en 1956, la maladie le força à résigner ses fonctions en 1958. Il a été agent de probation depuis 1959 jusqu'en 1972.

En 1969, le couple Labrosse s'achetait, à Pendleton, une maison qu'il revendit dix ans plus tard.

René a été opéré pour un cancer intestinal, en 1970, et l'intervention chirurgicale s'est avérée un succès; mais l'année suivante, il fut victime d'une thrombose cérébrale. Il dut alors abandonner graduellement toutes ses activités astreignantes. Son état de santé se détériora lentement mais continuellement durant les années qui suivirent et il décéda le 7 juillet 1981.

## Labrosse, Ida Jean

Native de Rideau Ferry (Ont.), Ida Jean, fille de Charles Stanley Gardiner et de Bertha Roxanna McVeety, y vit le jour le 4 août 1917.



Ida Jean Labrosse

Elle fréquenta l'école élémentaire de Drummond Centre puis l'école de continuation du même endroit jusqu'à la onzième année.

Ensuite, elle fut employée pendant quatre ans aux laboratoires de la manufacture de produits de toilette Jergens située à Perth. Pendant le stage qu'elle y fit, elle rédigea, avec un copain, une brochure racontant « Une journée d'employé de laboratoire ».

C'est à l'église St. John the Baptist de Perth qu'elle épousa, le 18 décembre 1939, un fils natif de Bourget, René Labrosse, dont elle a eu trois fils, Kenneth (époux de Madeleine Portelance) né en 1941; Robert-Jean (époux de Myriam Perron) né en 1944 et Richard (époux de Sylvie St-Onge) né en 1950. Ces trois couples l'ont rendue grand-maman neuf fois.

Comme René, Jean s'est toujours vaillamment adaptée aux changements de vie que leur



Denise Lacelle

imposaient leurs nombreux déménagements. Le 27 septembre 1974, elle fut victime d'un terrible accident de voiture alors qu'elle était au volant d'un véhicule pratiquement neuf. Après avoir été opérée, on la retint à l'hôpital pendant un peu plus d'un mois, puis elle séjourna près de deux autres mois en convalescence dans un nursing home. L'année suivante, à la suite d'une deuxième intervention chirurgicale, elle effectua un retour presque miraculeux à la santé.

Madame René Labrosse a déjà été employée à deux nursing homes: celui de Bourget et le Pincrest de Plantagenet. Elle est retournée résider à Perth depuis plusieurs années.

Dans la photographie qui accompagne cette biographie, Jean Gardiner-Labrosse personnifie Lady Macdonald, épouse de Sir John Alexander, le premier ministre du premier parlement fédéral canadien. Ladite photo a été prise lors d'une des nombreuses manifestations qui ont marqué le centenaire de la confédération en 1967. Signalons que les vêtements et les bijoux portés par notre ex-Bourgetaine avaient été fournis par le Gouvernement canadien.

## Lacelle, Denise

À Bourget, le 13 décembre 1929, naissait Denise, fille d'Ernest Hurtubise et d'Elise Martel.

Elle fit ses cours primaire et secondaire à Bourget puis, après des études spécialisées en 1958-1959, devint garde-malade auxiliaire à l'hôpital St-Michel de Buckingham. Elle y travailla à la salle d'opération depuis vingt-cinq ans.

En l'église St-Grégoire-de-Naziance de Buckingham, le 3 septembre 1960, Denise épousait Clayton, fils de Daniel Lacelle et d'Odetha Butler. Ils sont les heureux parents de trois enfants: Daniel, Louise et Diane.

Notre ancienne concitoyenne est une fervente du football. Douée d'une belle voix, comme la plupart des Hurtubise, elle participe à la chorale de la paroisse St-Grégoire de Buckingham.

## Lacroix, Cécile

Fille d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier, Cécile a passé une bonne partie de sa jeunesse sur la ferme paternelle.

Très active et bien douée, elle a su facilement trouver position au village où elle a demeuré pendant quelques années avec sa mère et sa sœur Gilberte.

Cécile a été commis pendant plusieurs années au magasin général de M. Alfred Goulet.



Cécile Lacroix

En 1944, elle était engagée pour administrer l'agence de la Banque Canadienne Nationale à Bourget. Toujours gaie et de bonne humeur, Cécile sut facilement acquérir l'estime et la confiance des clients de notre institution bancaire.

Le 13 juillet 1946, elle épousait, en l'église de Bourget, Philippe Tassé, veuf de Valérie Lamarre. Son époux était propriétaire d'un salon funéraire; entreprenante comme toujours, elle s'empressa de suivre un cours de directeur de funérailles et obtint sans difficulté le diplôme d'embaumeur. Après la mort de son conjoint, elle continua à exploiter le commerce, qui lui avait été laissé, jusqu'à son remariage avec Roméo Lacroix, veuf de Berthe Germain.

Veuve de son deuxième mari, Cécile coule tranquillement ses jours en faisant des voyages et en profitant des bonnes choses que la vie met à sa disposition.

Les Bourgetains d'un certain âge, se souviennent que leur ancienne banquière a déjà été un bon appoint pour le chœur de chant de notre église. Elle a aussi souvent collaboré au succès de diverses organisations paroissiales, séances, parties de cartes, etc.

## Lacroix, Alcide

Il est maintenant disparu le beau rang double de la septième concession-sud, où est né Alcide, mais on en retrouve encore, au village, quelques-uns des anciens habitants, comme ce fils d'Édouard Lacroix et de Léocadie Plante qui y vit le jour le 16 juillet 1912.

Alcide fit son cours primaire jusqu'à la septième année puis resta sur la terre paternelle dont il a hérité et qu'il vendit en 1947 à la Forêt



Alcide et Aldéa Lagrois

Larose. Il acheta alors le terrain d'Ovila Roy sur le chemin Russell.

En 1950, il se porte acquéreur d'une ferme dans la troisième concession qu'il vend dix ans plus tard pour se retirer au village où, après avoir bâti quelques maisons, il s'installe finalement dans celle qu'il a construit au coin des rues Centre et Montcalm.

À Bourget, le 3 mai 1937, Alcide a épousé Aldéa, fille d'Auguste Dicaire et de Marie-Louise Délisle. Ils ont eu quatre enfants.

Au cours des ans, notre ami Lagrois a été commissaire à l'école du «Trois» et directeur de la Coopérative laitière. On se souviendra qu'il a longtemps été l'un des deux hommes de confiance de «Déric» Sicard, le constructeur. Ce dernier et l'autre copain, Xiste Gagnier, bâtissent maintenant des châteaux au paradis,

mais Alcide veut profiter de sa retraite pendant encore un bon bout de temps avant d'aller les rejoindre.

### Lagrois, Aldéa

Dans la quatrième concession-sud de Bourget, naissait, le 4 septembre 1915, Aldéa, fille d'Auguste Dicaire et de Marie-Louise Délisle.

Comme semblait être la coutume, en ce temps-là, elle fréquenta l'école primaire jusqu'à la septième année.

Aldéa a travaillé à Montréal, pendant quatre ans, avant de se marier. Ce grand événement se produisit à Bourget, le 3 mai 1937. L'homme de son choix était Alcide, fils d'Édouard Lagrois et de Léocadie Plante. Leur union a donné quatre enfants.

Alcide doit une bonne partie du succès de ses entreprises à l'aide soutenue et efficiente que lui a toujours apportée son épouse.

### Lalonde, Albert

Fils de Napoléon Lalonde et d'Aurore Délorne, Albert est né le 24 septembre 1895 au petit hameau de St-Pascal qui alors n'était pas encore une paroisse.

Quand il eut terminé son cours primaire, vers l'âge de treize ans, son père l'envoya au Petit Séminaire de Montréal, mais l'ennui s'emparant de lui, il revint dans sa famille après seulement quelques mois de pensionnat.

Le 23 octobre 1916, il épousa, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, Léona, fille de Victor Perron et de Joséphine Desjardins, qui lui a donné douze enfants, soit cinq garçons et sept filles. Il s'installa alors sur une ferme dans la deuxième concession de Bourget.

En 1923, à l'âge de vingt-sept ans, piqué par la mouche des affaires, il achète une petite boucherie-épicerie au village, à l'endroit où se trouve actuellement le magasin Richelieu. C'est là qu'il élèvera ses douze enfants avec les revenus de son entreprise.

Au cours de la deuxième guerre mondiale, au début des années quarante, il deviendra un des fournisseurs de viande de l'aéroport de Pendleton administré par le «Hamilton Flying and Training School».

Dans les domaines paroissial et civiques, il occupera les postes de marguillier, de chantre et de conseiller du village pendant une douzaine d'années. On peut lui accorder le crédit de la réalisation d'un des développements qui ont amélioré notre aqueduc.

Après trente-deux ans au service du public, il vendra son commerce à son fils Guy.

Ayant passé plusieurs années de leur retraite à Ottawa, Albert et Léona demeurent maintenant au Centre d'Accueil Roger Séguin de Clarence-Creek depuis trois ans. Notre ancien boucher est encore en bonne santé malgré ses quatre-vingt-neuf ans.

### Lalonde, Léona

Américaine de naissance, Léona vit le jour à Escanaba (Michigan) aux États-Unis, le 14 janvier 1896. Ses parents étaient Victor Perron et Joséphine Desjardins, tous deux originaires de Clarence-Creek.

À l'âge de cinq ans, avec sa famille, elle vient vivre à Clarence-Creek où elle fait ses études primaires à l'école du rang n° 16.

En l'église de Clarence-Creek, le 23 octobre 1916, elle échangea les serments de mariage avec Albert, fils de Napoléon Lalonde et d'Aurore Délorne. De leur mariage sont nés douze enfants, encore tous vivants, ce sont: Roger, Charles-Guy (époux de Juliette Barbary), Vincent (époux de Noëlla Brazeau), Carmen (M<sup>me</sup> Jacques Farrell), Marcelle (M<sup>me</sup> Roland Lalonde), Rachel (M<sup>me</sup> Marcel Forget), Rita (M<sup>me</sup> Fernand Rozon), Annette, Jean-Louis (époux de Réjeanne Richer), Cécile (M<sup>me</sup> Marcel Gagné), Gilles (époux de Marielle Plamondon) et Jeannine (M<sup>me</sup> Maurice Labelle).

Quand son mari devint marchand, il lui fallut prêter main forte au magasin surtout quand Albert devait aller acheter des animaux pour refaire les stocks de son comptoir de viandes.

Léona a été présidente de la Congrégation des dames de Ste-Anne pendant quelques années. Lorsqu'il décida de prendre sa retraite, le couple Lalonde alla demeurer à Vanier pendant quatre ans; mais la santé de madame se faisant chancelante, ils décidèrent alors d'établir résidence au Centre d'Accueil Roger Sé-



Albert Lalonde



Léona Lalonde

guin de Clarence-Creek, où elle comptait prendre le repos que lui avaient bien mérité ses quatre-vingt-huit années d'activité, mais la Providence vint mettre fin à son pèlerinage terrestre le 21 août 1984.

## Lalonde, Antonin

Le jeudi saint, 13 avril 1911, Antonin débutait dans la vie, entre ses parents, Arthur O. Lalonde et Ubaldine Langlois, ainsi que les cinq frères et sœurs qui l'avaient précédé, mais sans se douter que plusieurs autres devaient le suivre.

Quittant l'école du village en 1923, Antonin entreprit son cours classique à Ottawa où il étudia à l'Université et au Juniorat du Sacré-Cœur. En 1928, il se dirigeait vers Oka et y finissait, en 1932, rapportant avec lui un di-



Antonin Lalonde

plôme universitaire en agronomie qui lui fut décerné avec la mention «Honneur».

Après avoir fondé, en 1933, la Ferme Avicole Lalonde (aujourd'hui Ferme Avicole Gadouas), il accepta trois ans plus tard la gérance du magasin et des fermes de sa mère.

En 1935, il était choisi président général de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens et, pendant dix années consécutives, il fut réélu à ce poste qu'il résigna en mars 1945 pour entrer dans l'arène politique fédérale.

Antonin Lalonde a été, dès sa fondation, l'un des directeurs du bureau national de l'Union des Jeunesses Catholiques du Canada. Il a été président des coopératives laitières et avicoles de Bourget ainsi que directeur de la Fédération d'Agriculture des comtés-unis de Prescott-Russell.

À Bourget, au début des années «quarante», il fut grand-consommateur fondateur de la Commanderie Chevalier de Lévis de l'Ordre de Jacques-Cartier. De 1941 à 1944, il a été marguillier de la fabrique; on l'a aussi élu, pendant de nombreuses années, président régional des Liges du Sacré-Cœur.

Conseiller du village en 1946. Sous-préfet du Canton de Clarence en 1947. En 1947-1948, Antonin fut secrétaire général de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens et représentant de l'Ontario français à la Société Canadienne d'Établissement Rural. À cette époque, il a été membre du Club Richelieu Ottawa-Hull. L'un des fondateurs de la Bibliothèque Publique de Bourget, en 1950, il en est le bibliothécaire depuis les débuts. Il a été propriétaire du magasin général A. O. Lalonde de 1948 à 1959. Membre du Club Lapointe, depuis son incorporation, il a aussi été commissaire de l'École Secondaire Privée durant toute son existence.

L'année 1956 représente une oasis dans la vie sociale trop active d'Antonin. En effet, il ouvre les yeux et remarque, au bout de sa rue, une certaine demoiselle Thérèse Dicaire dont il fait la conquête et à laquelle il unit sa destinée le trois septembre. Trois fils sont nés de cette union.

Antonin Lalonde fonda, en 1959, l'imprimerie Providence et l'hebdomadaire régional «Françario» qu'il revendit l'année suivante. Puis, il fut traducteur à la Fonction Publique du Canada, de 1963 à 1976. De 1963 à 1983, il a aussi été éditeur-adjoint de l'Anthropological Journal of Canada. En outre, il a été rédacteur: à la page agricole hebdomadaire du journal «Le Droit» pendant une dizaine d'années; à la revue mensuelle «La Terre Ontarienne» pendant un an; à l'hebdomadaire «Le Carillon» de Hawkesbury pendant plus de deux ans; à l'hebdomadaire «Françario» de Bourget pendant six mois.

L'un des fondateurs du Comité municipal

des bibliothèques du Canton de Clarence, en 1975, il en est membre depuis les débuts et occupe présentement le fauteuil de président.

À sa retraite depuis 1977, Antonin Lalonde est propriétaire-administrateur de la Salle funéraire Pax. L'automne dernier, il a été récipiendaire d'une des 1984 décorations dites du bicentenaire de l'Ontario.

## Lalonde, Thérèse D.

La naissance de Thérèse, le 6 août 1931, était un cadeau d'anniversaire de mariage pour son père, Olida Dicaire, et sa mère née Marie-Anna Éthier. À son arrivée dans le monde, la maison était déjà égayée par cinq frères et sœurs.

Malgré son goût pour l'étude, Thérèse dut cesser d'aller à l'école à un âge relativement jeune afin d'aider aux travaux de la maison en raison du mauvais état de santé de sa mère. Grande dévoreuse de livres, elle a cependant pu compenser de façon appréciable la scolarité qu'elle a dû sacrifier à regret.

Le 3 septembre 1956, M. le curé Léopold Paquette bénissait son mariage à Antonin, fils d'Arthur Lalonde et d'Ubaldine Langlois. Trois garçons sont nés de cette union: Guillaume, Étienne (époux de Radka Havel) et Christian.

Au cours de la dernière décennie, Thérèse s'est inscrite à de nombreux cours offerts à Bourget par le Collège Algonquin et les conseils scolaires: macramé, émail sur cuivre, poterie, céramique, peinture, sculpture, vitrail, etc. Elle a produit, entre autres, des vitraux qui ont été très remarquables.

Depuis longtemps, membre de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, elle fait



Thérèse D. Lalonde

présentement partie de la direction du cercle local à titre de vice-présidente.

Avec une amie, Thérèse agit, depuis une quinzaine d'années, comme aide-comptable de la paroisse, rôle qui consiste à compter la quête dominicale et à en préparer le dépôt pour la banque.

Peu de temps après son mariage, alors qu'elle était joliment menue, quelqu'un disait de Thérèse qu'elle était une petite femme d'un gros bon sens. Avec les années et la maternité, elle a peut-être perdu sa taille de guêpe, mais on peut croire qu'elle est encore et restera toujours une femme d'excellent jugement.

### Lalonde, Arthur-Omer

Natif de St-Hermas (Québec), Arthur Omer est né le 31 janvier 1877, de Jean-Baptiste («Petit») Lalonde et de Marie-Louise Chénier.



Arthur-Omer Lalonde

Il arriva à The Brook alors qu'il était encore adolescent et s'y mit à l'emploi de J.-Edmond Langlois, marchand général.

Le 19 janvier 1904, dans l'église du Sacré-Cœur, il épousait Ubaldine Langlois, fille de son employeur. Le bon Dieu leur envoya dix-huit enfants dont douze vivent encore.

On se rappelle que M. Lalonde se plaisait à collaborer pour faire réussir les organisations paroissiales; il était une des vedettes du théâtre amateur à Bourget. Même s'ils étaient très jeunes alors, ceux qui se rappellent encore l'avoir vu jouer dans les comédies bouffes «Les deux sourds» et «La chambre à deux lits» ne sont pas près de l'oublier.

Arthur Lalonde avait aussi la passion des chevaux. Il se faisait un jeu d'acheter à bon marché les picouilles des maquignons, puis de les engraisser pour les revendre en peu de

temps, réalisant des profits qui compensaient plus que l'avoine qu'il leur avait servie en vue d'en faire des bêtes fringantes.

Ce citoyen venu dans notre paroisse vers 1890, a été conseiller puis secrétaire du village pendant de nombreuses années.

Quelque temps après son mariage, Arthur Lalonde acheta le magasin de son beau-père et le fit prospérer jusqu'à son décès. Il mourut au travail, frappé d'angine de poitrine, le 2 septembre 1927.

### Lalonde, Ubaldine

Née à Ste-Scholastique, le 12 décembre 1883, Ubaldine était l'enfant d'Edmond Langlois et d'Eugénie Ménard. Elle accompagna ses parents à The Brook en 1885.

Après un stage à l'école paroissiale, elle étudia au Couvent d'Aylmer (Québec) dirigé par les révérendes sœurs grises de la Croix.

Lorsqu'elle eut fini son cours, elle revint dans sa paroisse où on lui confia le poste d'organiste à l'église.

Le 19 janvier 1904, une autre la remplaçait à l'harmonium alors qu'elle se présentait «aux balustres» pour y épouser Arthur Lalonde. M. le curé F. X. Brunet présida la cérémonie nuptiale.

De ce mariage naquirent dix-huit enfants dont douze sont encore vivants.

Ubaldine a longtemps été secrétaire-trésorière et organiste de la Congrégation des Dames de Ste-Anne.

Très charitable, en plus de contribuer à un nombre considérable d'œuvres, elle recevait à sa table tous les mendiants qui passaient à l'heure des repas; parfois même, quand ils s'amaenaient entre les repas, elles les invitaient à



Ubaldine Lalonde

revenir au bon moment si on ne les recevait pas ailleurs. Dans la confrérie des quêteux, les communications devaient être bien organisées, en ce temps-là, et chacun devait y prévenir les autres que l'on était toujours bien reçus chez les Lalonde. En tout cas, ils s'y rendaient très nombreux. Par contre, lorsqu'ils voyaient grouiller la fourmière des petits Lalonde, jamais aucun ne sollicitait une place pour coucher; ils devaient aussi être prévenus qu'en allant jusqu'au bout de la rue, ils trouveraient gîte pour la nuit suivi d'un bon déjeuner chez les Dicaire.

Ubaldine Lalonde mourut subitement d'une hémorragie cérébrale le 9 septembre 1947. Cette excellente mère chrétienne doit certainement jouir d'un repos éternel bien mérité.

(Voir biographies de Bernard et Jacqueline Lalonde en page suivante)



Bernard et Jacqueline Lalonde

## Lalonde, Bernard

Né à Bourget, en la fête de saint Bernardin, soit le 20 mai 1912. Bernard était un des fils d'Arthur O. Lalonde et d'Ubaline Langlois.

Ayant accompli son cours primaire à l'école du village, il se dirigea vers le Petit Séminaire de Montréal où il fit trois années de cours classique; après quoi, il suivit un cours de chimie industrielle à l'École Technique de Hull.

À Sudbury, le 5 août 1939, il a épousé Jacqueline, fille d'Ernest Schnupp et d'Hosanna Charlebois qui lui a donné huit enfants, soit trois filles et cinq fils, dont deux jumeaux.

Bernard a travaillé pour l'International Nickel (Inco) pendant trente-deux ans. En plus d'être resté à Sudbury, il a aussi résidé, avec sa famille, à Bourget (1946-1947), à Plantagenet (1947-1949) et à Chelmsford (1952-1957).

En 1977, lorsque Bernard et son épouse furent à leur retraite, ils vinrent s'établir à Ottawa.

Comme son père, Bernard s'est jadis fait remarquer par ses talents d'acteur. Il semble même avoir transmis cette disposition artistique à l'un de ses petits fils, Marc Trottier qui, malgré son jeune âge (14 ans), a déjà fait des débuts prometteurs sur la scène à Ottawa.

Bernard occupe ses loisirs à lire, à faire des mots croisés et à suivre les sports à la télévision.

## Lalonde, Jacqueline

L'aînée des enfants d'Ernest Schnupp et d'Hosanna Charlebois, Jacqueline, est née à Crysler (Ontario) le 9 octobre 1917. Ses parents étaient tous deux d'origine bourgetaine.



Edgar Lalonde

Après avoir fréquenté l'école primaire à Chelmsford, elle fit ses études secondaires à Sudbury. Ensuite elle se qualifia comme enseignante à l'École Normale d'Ottawa puis enseigna à Sudbury pendant vingt-trois ans.

Jacqueline a lié sa destinée à celle de Bernard, le 5 août 1939. Son conjoint était fils d'Arthur O. Lalonde et d'Ubaline Langlois. Leur mariage a donné huit enfants: Marc (époux d'Hélène Lefebvre), Michèle (M<sup>me</sup> Bob Kozuroc), Pierre (époux d'Éva Lupien), Paul et Jacques (deux jumeaux célibataires), Danièle (M<sup>me</sup> Ken Trottier), Jean (époux de Nadia Oskolkof) et Jocelyne (M<sup>me</sup> Christopher Shannon).

Ayant déjà résidé à Bourget (1946-1947), Jacqueline revint dans l'est ontarien, avec Bernard, pour s'installer à Ottawa, en 1977, alors qu'avait sonné l'heure de la retraite.

Elle y amena sa mère pour continuer à jouer auprès d'elle son rôle de «hâlon de vieillesse». Cette nonagénaire est maintenant hospitalisée au Centre Elisabeth Bruyère où sa fille aînée la visite fidèlement en la choyant de sa piété filiale.

## Lalonde, Edgar

Originaire d'Osgoode (Ontario), Edgar y vit le jour, en la fête de l'Assomption, soit le 15 août 1949. Il est le fils aîné d'Eddy Lalonde et de Marcelle Parent, tous deux natifs de St-Pascal-Baylon.

Après un stage à l'école primaire du Rosaire de St-Pascal-Baylon, Edgar compléta ses études secondaires au High School de Plantagenet où il obtint un diplôme de «douzième année arts et sciences».

En novembre 1974, à Bourget même, il rencontra Huguette, l'une des filles jumelles d'Albert Marcil et d'Eva Martel. Après l'avoir courtisée plus de deux ans, il échangea avec elle les serments du mariage, en l'église du Sacré-Cœur, le 22 janvier 1977. De leur union sont issus deux enfants: Luc et Christine.

Depuis son entrée sur le marché du travail, Edgar a toujours été employé dans le secteur public. À Rockland, il a été commis au département de pièces de rechange chez un dépositaire d'éléments de machine. Il a ensuite été barman dans un hôtel. Depuis 1974, il est à l'emploi d'O.C. Transpo, à Ottawa, comme conducteur d'autobus du système de transport en commun.

Edgar et Huguette Lalonde ont élu domicile à Bourget dans le voisinage du centre communautaire.

En effet, ils se sont construit une magnifique maison au n° 11 de la rue Lavigne.

## Lalonde, Huguette

Née à Bourget, le 4 septembre 1949, Huguette est l'une des filles jumelles d'Albert Marcil et d'Eva Martel.



Huguette Lalonde

Elle compléta son cours primaire à l'école Sacré-Cœur de Bourget, après quoi, elle se dirigea vers l'École Secondaire de Casselman où elle obtint son diplôme de douzième année commerciale.

En 1969, elle commença à travailler à la succursale de la rue Beechwood de la Banque Canadienne Nationale à Vanier. En mars 1971, ses employeurs acceptèrent de la muter à la succursale de Bourget où elle resta en poste, à titre d'officier de crédit, jusqu'à la fin d'août 1982. De retour à la banque, treize mois plus tard, elle recommence en position de caissière pour une période de trois mois.

Sollicitée par la succursale de la même banque, à Rockland, elle accepte d'y reprendre les responsabilités d'officier de crédit bien qu'il lui en coûtât beaucoup de quitter le personnel et la clientèle de Bourget avec qui elle s'entendait très bien.

Depuis le 22 janvier 1977, Huguette est mariée à Edgar, fils d'Eddy Lalonde et de Marcelle Parent. Son conjoint, qui est originaire de St-Pascal-Baylon, la conduisit à l'autel en notre église paroissiale. Ils sont les fiers parents de deux enfants: Luc et Christine.

Huguette fait partie de la chorale de l'église de Bourget depuis l'âge de douze ans, et elle a bien l'intention de continuer ce bénévolat tant que ses enfants ne pourront pas prendre la relève.





## Lalonde, François

Né à Bourget, le 24 juillet 1953, François est le fils de Guy Lalonde et de Juliette Barbary.



François Lalonde

Après avoir complété son cours primaire à Bourget, il entreprit ses études secondaires à Plantagenet puis fit un stage au Collège Algonquin où il obtint un diplôme en «Administration des Affaires» — Gestion au détail.

Il revint ensuite au service de l'Épicerie Cuy Lalonde où, pendant quatre ans, il travailla à l'expansion du commerce familial pour en devenir le propriétaire en 1979.

Continuant à se perfectionner, il a suivi des cours de gestion commerciale, de coupe des viandes et de charcuterie. Présentement, il est membre actionnaire du groupement Métro-Richelieu.



Guy Lalonde

Les sports favoris de François sont le bateau à voile, le ski nautique, le ski alpin et le hockey. En ce qui concerne ce dernier sport, il est actuellement président du «Club des Bédaines» de Bourget.

## Lalonde, Guy

Guy naquit à Clarence Creek le 2 août 1919 du mariage d'Albert Lalonde et de Léona Perron. Il n'avait que quatre ans lorsque ses parents déménagèrent à Bourget.

Laissant ses études à quinze ans, il doit aider son père au magasin.

Fervent joueur de hockey, dès l'âge de dix-sept ans, il est ailier gauche dans l'équipe bourgetaine qui s'est alors rendue fameuse par ses succès dans la Ligue Internédiaire Prescott-Russell.

La deuxième guerre mondiale l'oblige à faire son service militaire mais, après quelques mois d'entraînement, il revient à son métier de boucher.

Le 23 septembre 1947, à Plantagenet, il épouse Juliette, fille d'Isaïe Barbary et d'Emma Léoard, qui lui a donné trois enfants: Ghislaine (épouse de Roland Saumure), François et Bernard.

Après avoir, pendant dix-neuf ans, prêté main forte à son père dans l'exploitation de l'épicerie, ce dernier lui vend son commerce en pleine croissance. Avec son épouse et ses enfants, Guy continuera à servir la clientèle de Bourget et des environs pendant encore vingt-quatre ans. Enfin, en 1979, il vend à son tour l'entreprise commerciale des Lalonde à son fils François.

Guy et Juliette ont maintenant un confortable chalet au Lac-des-Plages où ils passent leurs étés. Quant aux hivers, ils les coulent sous climat tempéré en Floride.

## Lalonde, Juliette

À Plantagenet, le 21 novembre 1923, naissait, à Isaïe Barbary et son épouse Emma Léoard, une fille qu'ils firent baptiser sous le nom de Juliette.

Ses études primaires et secondaires faites à Plantagenet la conduisirent à l'enseignement en 1941. D'abord institutrice à St-Isidore de Prescott, puis à Wendover, elle resta paroissienne active de Plantagenet où elle était membre de la Congrégation des Enfants de Marie, de la Jeunesse Rurale Catholique, du Cercle Lacordaire et d'un Club de Jeunes Fermières.

Durant l'année mariale de 1947, à la demande de M. l'abbé Charette, vicaire à Plantagenet, elle monta la pièce de théâtre «La belle dame de Fatima». Ce spectacle obtint telle-



Juliette Lalonde

ment de succès qu'on le répéta une douzaine de fois dans les paroisses environnantes.

En l'église St-Paul de Plantagenet, le 23 septembre 1947, elle épousait Guy, fils d'Albert Lalonde et de Léona Perron, dont elle a eu trois enfants: une fille et deux garçons.

Devenue Bourgetaine, elle continua à se dévouer dans l'enseignement pendant quelque temps. Elle fut présidente du Cercle des Fermières; on la chargea à maintes reprises de l'organisation de fêtes paroissiales; elle a aussi été engagée comme secrétaire de la Coopérative laitière de Bourget. Enfin, elle a organisé des cours du soir pour adultes.

Juliette a continuellement été le bras droit de Guy dans l'exploitation de son épicerie jusqu'à leur retraite prise en 1979. Maintenant, ils se la coulent douce en faisant ce qu'ils veulent quand ils le veulent.

## Lalonde, Hervé

Hervé est né à Bourget, le 2 juillet 1900, du mariage de Napoléon Lalonde et d'Aurore Délorne. Il vécut une partie de sa jeunesse sur une des belles fermes de la troisième concession et ensuite au village où son père était devenu propriétaire de l'Hotel Royal.

Après ses études primaires faites à Bourget, Hervé Lalonde étudia au Séminaire de Montréal.

Le 5 septembre 1921, il épousa M<sup>lle</sup> Rhéa Chénier, en l'église Ste-Trinité de Rockland; ils ont eu quatre enfants: Raymond, Rolland, Pauline et Madeleine.

Cet ancien paroissien a bien réussi dans sa paroisse d'adoption, Rockland où il a été marchand de meubles de 1922 à 1954, année où une maladie l'a emporté.



Hervé Lalonde

Hervé Lalonde a été maire à diverses reprises; il a aussi été président de la Chambre de Commerce et président de la Commission scolaire de sa ville.

Ceux qui l'ont connu avant son départ de Bourget en 1922, se rappellent que le maire de Rockland était un sportif et surtout un excellent joueur de hockey.

### Lalonde, Jean-Lucien

Cinquième enfant et deuxième garçon né du mariage d'Arthur Lalonde et d'Ubalde Langlois, Jean-Lucien a vu le jour à Bourget le 31 août 1909.

Après avoir fréquenté l'école du village, il fit un stage de six mois à l'École Technique de Hull.



Jean-Lucien Lalonde

Parti pour l'Ouest le 2 février 1926, il travailla à Hoey, en Saskatchewan, puis revint à Bourget pour les funérailles de son père en septembre 1927. En décembre suivant, il partait travailler à Smooth Rock Falls où il faillit se faire tuer accidentellement en février 1928. Revenu à Bourget un mois plus tard, il retournait dans l'Ouest le 12 avril de la même année.

D'abord établi à Donnelly, il a ensuite travaillé à divers endroits, entre autres à McLennan. En 1929, il est employé à Westlock puis à Picardville où il achète un terrain en 1930. Il s'engage ensuite à l'école industrielle dirigée, à Cardston, par les Pères Oblats.

De retour à Bourget, en décembre 1932, il regagne l'Ouest en juin 1933. En décembre, il se rend à Vancouver pour y travailler sur un bateau marchand. En avril 1934, il partait pour une «ballade» de quelques mois au Mexique. Revenu à Vancouver, avant la fin de l'année, il y travaille comme ingénieur dans une manufacture.

Le 24 février 1936, Jean-Lucien épousait Nora de Camillis qui lui a donné deux enfants: Pauline-Lucienne (M<sup>me</sup> Kelson) née en 1936 et Vincent (né en 1939) qui fait partie de l'armée néo-zélandaise depuis plusieurs années.

Dans la suite, «Jean-Lou» travaille à Wells (C.-B.) et à Sudbury, puis, en 1947, il retourne définitivement à Vancouver où il réside encore.

Jean-Lucien fut ce que l'on appelait un bébé paresseux car il n'a commencé à marcher qu'à l'âge de vingt-et-un mois. Il a cependant repris le temps perdu car rares doivent être les Bourgetains qui se sont autant balladés que lui.

### Lalonde, Jean-Pierre

Issu du mariage de Fernand et Lorenza Lalonde, Jean-Pierre vit le jour à Plantagenet le 10 octobre 1945.

Après avoir fréquenté l'école primaire de son village natal, il fut pensionnaire au Petit Séminaire d'Ottawa où il accomplit quatre années d'études secondaires.

Le 17 mai 1969, il épousait Ghislaine, fille de Roger et de Bibiane Nadeau. Deux enfants sont nés de ce mariage.

Son père s'étant porté acquéreur de la boulangerie de Bourget, Jean-Pierre vint y travailler avec Gilles Gagné, Gérard Bussièrès et Hector Brazeau, qui formaient l'équipe des boulangers quant fut décidée la fermeture de cette entreprise en 1972.

Fidèle à son métier, Jean-Pierre, qui est propriétaire d'une «route de pain» dans la région de Bourget, y distribue sa «manne» assiduellement. Il possède aussi un commerce exploité sous le nom de «Fèves au lard Lalonde».



Jean-Pierre Lalonde

Arrivé parmi nous depuis une quinzaine d'années seulement, si Jean-Pierre n'est pas Bourgetain de naissance, il l'est entièrement et sincèrement par adoption. Avec son épouse, Ghislaine, il est toujours disponible pour servir au sein des différents organismes de Bourget. L'un des fondateurs du Club optimiste, il y a œuvré, entre autres, à titre de directeur et de vice-président.

### Lalonde, Ghislaine

Née au Québec, le 4 août 1948, Ghislaine a été baptisée à Sorel. Elle était la fille de Roger Auger et de Bibiane Nadeau.

Ancienne étudiante de l'École secondaire de Plantagenet, elle y a obtenu un diplôme de douzième année commerciale.



Ghislaine Lalonde

À Plantagenet, le 17 mai 1969, elle prenait pour époux, Jean-Pierre, fils de Fernand et Lorenza Lalonde. La cérémonie nuptiale se déroula en l'église St-Paul. Deux enfants sont nés de cette union: Stéphane et Nathalie.

Présentement, Ghislaine est secrétaire pour l'avocat Pierre Desroches et le comptable Jean Carrière qui ont leurs bureaux au n° 17 de la rue Champlain-nord à Bourget.

Bourgetaine depuis 1972, M<sup>me</sup> Jean-Pierre Lalonde s'occupe de divers mouvements: entre autres, elle est membre du Comité de natation et du Club de patinage artistique.

### Lalonde, Paul-Arthur

En la paroisse St-Joachim d'Edmonton (Alherta) fut baptisé Paul-Arthur, né le 17 août 1932. Ses parents étaient Robert S. Lalonde et Imelda McNeil.



Paul-Arthur Lalonde

Arrivé à Bourget avec sa famille, en 1936, Paul-Arthur y a fait ses études primaires et secondaires. En 1973, il était inscrit à la Formation des enseignants de l'Université d'Ottawa. Il a suivi, en 1979-1980, à la même institution, un cours de spécialisation sur l'enfance en difficulté.

Il a été très actif pendant de nombreuses années comme membre du Comité d'école Georges-Étienne Cartier de Touraine et du Hockey mineur du même endroit. Il a fait partie de la Brigade scolaire de Galineau et a aussi œuvré au sein de divers autres organismes régionaux.

Paul-Arthur a voyagé à travers le Canada à diverses reprises, principalement en Ontario et au Québec, à titre de représentant de commerce. Depuis plusieurs années, il est professeur en commerce à Ottawa-Vanier.

Le 21 mai 1966, cet ancien Bourgetain a épousé, en l'église St-Benoît de Hull, Micheline, fille d'Edgar Séguin et de Rose Lamothe. Ils sont les heureux parents de deux enfants: Andrée et Robert. Leur foyer est à Touraine (Québec).

Paul-Arthur consacre ses loisirs au tennis, au hadminton, au camping et surtout à la chasse.

### Lalonde, Pierre

Pierre, fils d'Arthur O. Lalonde et d'Ubaline Langlois était le neuvième d'une famille de dix-huit enfants. Après ses études à l'école primaire du village, il alla au Collège de Montréal pour y faire son cours classique. Six ans plus tard, il en sortit avec son Baccalauréat ès Lettres.

Entré dans l'armée canadienne comme simple soldat, en 1940, il obtint sa commission d'officier en 1942. Jusqu'à sa libération, en juin 1945, il sera affecté à divers postes dans la région militaire de Québec.

Le 15 avril 1944, le lieutenant Lalonde épousait Laurine Sinclair de Toronto. De cette union naquirent six enfants dont le premier, Pierre, fils, vit le jour dans la vieille capitale de Québec. Les cinq autres, Richard, Gérard, Georges, Élisabeth et Michel sont nés à Bourget.

Les enfants de Pierre et de Laurine sont maintenant tous établis. Quatre d'entre eux vivent à Ottawa et les deux autres à Montréal.

Après une carrière de plus de vingt-cinq ans au ministère des Postes, à Ottawa, Pierre est maintenant à sa retraite depuis 1975.

Laurine et Pierre jouissent pleinement de leur retraite en passant les étés à leur chalet de



Pierre Lalonde

Wendover et les hivers à la propriété qu'ils se sont achetée en Floride. Ils se permettent aussi beaucoup de voyages qui les conduisent aussi loin qu'en Afrique et en Europe.

### Lalonde, Roberte

Le lundi 21 novembre 1904, naissait, à The Brook, Roberte, fille aînée d'Arthur O. Lalonde et d'Ubaline Langlois. Dix-sept autres enfants devaient la suivre et elle a été une seconde maman pour plusieurs d'entre eux.



Roberte Lalonde

Après avoir fréquenté l'école primaire de Bourget, elle fut pensionnaire au Couvent du Sacré-Cœur à Ottawa-est. En 1921, elle a passé six mois au Couvent de Plattsburg (U.S.A.) pour se perfectionner en anglais, puis elle est restée à la maison pour aider à sa mère.

À la mort de son père, en 1927, Roberte travailla au magasin familial et y continua jusqu'en 1956 alors qu'elle va résider successivement à Plantagenet, puis à Montréal et enfin à Ottawa. Elle a fait beaucoup d'apostolat pour des œuvres, particulièrement celles du Cardinal Léger.

Après une longue maladie, elle décédait à l'Hôpital général d'Ottawa, le 17 avril 1980.

Roberte aimait beaucoup voyager et elle a pu satisfaire largement ce penchant. Grande tricoteuse, ses nombreux neveux ont beaucoup profité de ses lainages. Elle aimait énormément magasiner et adorait faire de longues visites aux départements de belle vaisselle. Pour elle, la marche idéale était celle que complétait le lèche-vitrines. Au cours de sa vie, elle a accumulé une quantité incroyable de découpages de journaux pour en faire des albums «plus tard», mais elle n'a pas eu le temps de les réaliser.

## Lalonde, Robert-Sylvio

Le premier des garçons d'Arthur-O. Lalonde et d'Ubaline Langlois, Robert-Sylvio, naquit le 25 juin 1908, à The Brook.



Robert-Sylvio Lalonde

Quand Robert laissa l'école du village, c'était pour entreprendre son cours classique au Juniorat du Sacré-Cœur à Ottawa, puis il fit sa philosophie et son école normale à Edmonton, Alberta.

Robert Lalonde enseigne quelques années dans l'Ouest, entre autres places, à Legal, Alberta; puis pour rétablir sa santé compromise, il abandonna l'enseignement et en 1936 s'en vint prendre la gerance de la Ferme Avicole Lalonde fondée deux ans plus tôt par son frère Antonin.

Pendant son séjour dans l'Ouest, Robert avait épousé M<sup>me</sup> Imelda McNeil en l'église St-



Imelda Lalonde

Joachim d'Edmonton. Leurs deux aînés, Paul-Arthur et Pauline naquirent à Edmonton tandis que leur benjamine, Vincente, vit le jour à Bourget.

Tout en exploitant et développant la Ferme Avicole pendant 35 ans, Robert remplit les fonctions de commissaire de l'École du village pendant 14 ans, de 1938 à 1952; puis voyagea, de 1951 à 1957, au service d'un manufacturier de rations alimentaires pour volailles et bétail dans les comtés de l'Est de l'Ontario, en qualité de conseiller en élevage et alimentation des volailles, des porcs et du bétail.

À l'automne de 1971, la Ferme Avicole, dont le poulailler de ponte d'une capacité de 13,500 pondeuses était devenu un modèle au point de vue automatisation et organisation, fut vendu à M. Raymond Gadouas qui continue à en faire une exploitation avicole dont non seulement le nouveau propriétaire et son épouse peuvent justement être fiers, mais aussi toute la population de Bourget.

Robert Lalonde et son épouse, Imelda, demeurent maintenant dans la Capitale du Canada mais appartiennent à Notre-Dame de Lourdes, la paroisse la plus considérable de Vanier. Ils reviennent cependant régulièrement se retremper dans l'atmosphère de Bourget.

## Lalonde, Imelda

Née McNeil, le 2 août 1905, de parents originaires du comté de Bellechasse, sur le fleuve St-Laurent, à quelques milles «en bas» de la ville de Lévis, Imelda émigra, à l'âge de quatre ans, avec ses parents à Edmonton, Alberta, où elle fit ses études primaires au Couvent des Sœurs Fidèles Servantes de Jésus et Marie, à Morinville, puis à l'École Grandin d'Edmonton. Plus tard elle continua ses études au Couvent des Sœurs Ste-Anne à Lachine, près de Montréal.

À l'âge de dix-sept ans, elle s'inscrivit au cours d'infirmière de l'Hôpital Général d'Edmonton. Mais, après environ deux ans d'entraînement, son état de santé et la faiblesse de sa vue la forcèrent à abandonner ses études de «garde-malade» et elle entra au service du magasin de la Baie d'Hudson de la capitale de l'Alberta. C'est là qu'elle rencontra Robert Lalonde, venu dans l'Ouest pour parfaire ses études... et ils se marièrent le 19 août 1931.

En 1936, ils vinrent s'établir à Bourget sur la Ferme Avicole Lalonde qu'avait fondée, en 1933, Antonin, le frère de Robert. Ils y travaillèrent jusqu'à l'automne de 1971 à développer la «ferme du coin».

Si leur exploitation avicole était devenue une entreprise très moderne et parfaitement

aménagée quand ils la vendirent, c'est qu'Imelda et Robert ont trimé sans cesse, mais avec succès, pour la rendre rentable. Une de leurs enfants le signalait ainsi lors de leurs noces d'or: «Pendant trente-cinq ans, papa et maman ont travaillé bien souvent littéralement nuit et jour, faisant la navette, comme un balancier d'horloge, entre la maison et le poulailler, en ne se permettant que rarement un moment de répit.»

Aujourd'hui, cet ancien couple d'agriculteurs jouit d'une retraite bien méritée.

## Lalonde, Rodrigue

Baptisé le jour même de sa naissance, Rodrigue, fils d'Arthur-O. Lalonde et d'Ubaline Langlois, prit son premier contact avec le monde, un samedi 15 septembre 1917.



Rodrigue Lalonde

Après ses études à l'école primaire du village, il entra au Petit Séminaire d'Ottawa, en 1930, et y méritait quelques années plus tard son diplôme d'immatriculation.

Le 19 juillet 1939, Rodrigue s'enrôlait dans le C.A.R.C. Pendant plus de trois ans, il fit la navette entre Trenton, St. Thomas, Camp Borden, Toronto et St-Jean d'Iberville; après avoir suivi un cours de navigation aérienne de quatre mois à ce dernier endroit, il y reçut ses ailes le 11 septembre 1942.

Le 6 novembre, la même année, il arrivait en Angleterre. Il devint sous-officier breveté (Warrant-Officer) en décembre 1943. Il appartenait à la 102<sup>e</sup> escadrille de la R.A.F. quand le 26 février 1944, au retour d'opérations aériennes au-dessus de territoires ennemis, son avion dut descendre en pleine mer à une cinquantaine de

milles à l'est des îles Shetland. Avec son équipage presque entièrement formé de Canadiens, il manque à l'appel depuis cette date et il est présumé mort pour fins officielles depuis le 17 janvier 1945.

Rodrigue Lalonde avait offert le sacrifice de sa vie pour notre foi et la patrie. Puisse Dieu lui être miséricordieux et l'exaucer!

## Lamarre, Téléphore

Les cloches sonnaient le baptême d'un futur bedeau quand elles s'ébranlèrent pour annoncer la naissance chrétienne de Téléphore, né, le premier novembre 1880, du mariage de Cyprien Lamarre et de sa légitime épouse, Émélie Lavoie.

En effet, Téléphore fut pendant neuf ans et demi sacristain et successeur de son père à la «bedocherie». Il épousa à Bourget, le 25 novembre 1901, Floristine, fille de Joseph Marcil et d'Angèle Laflèche, dont il eut onze enfants. Il fut pendant dix ans commissaire à l'école de la septième concession.

Après avoir résidé quarante-quatre ans à Bourget, il alla s'établir à St-Victor d'Alfred où il fut entrepreneur de pompes funèbres.

Téléphore décéda à ce dernier endroit le 22 avril 1972 à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

## Lamoureux, Ovide

Né à l'Original, le 4 décembre 1912, Ovide était le fils de Jean-Baptiste Lamoureux et de Marie-Louise Larocque. Il a passé une bonne partie de sa jeunesse à St-André d'Argenteuil.

À Hull, le 31 décembre 1940, il échangeait les serments du mariage avec Gabrielle, fille



Téléphore Lamarre

d'Octave Lalonde et de Georgiana Tessier, qui lui donna six enfants, soit quatre garçons et deux filles.

Comme beaucoup d'anciens de Bourget, Ovide était un «enfant de la crise». En effet, au temps où il était normal de penser à s'établir, le monde subissait la «grande dépression» qui rendait pratiquement impossible à qui que ce soit de «se créer un avenir». Mais, Ovide était né optimiste, il a sans cesse lutté pour réussir et son courage n'a jamais flanché.

Il résidait à Valleyfield lorsqu'il se maria. Après la noce, le jeune couple est resté à Cornwall pendant quelque temps puis a courageusement mené une vie nomade pour trouver du travail aux rares endroits où l'on en offrait occasionnellement un peu. Ainsi, il retourna à Valleyfield, puis passa quelque temps à Cartierville, revint à Cornwall et finit par aboutir à Bourget en 1943.

Ovide acheta alors, pour trois cents dollars, une terre de cinquante arpents dans le territoire maintenant envahi par la Forêt Larose. C'était un sol sablonneux, donc propice à la culture de la pomme de terre, disait-on. Il se lança vite dans cette culture. La première année, il connut un été très sec et la récolte réussit de façon encourageante, mais l'année suivante et après, les étés lurent pluvieux et les «patates» pourrèrent sur le champ. Alors, il se rendit compte que son sable «froid» n'était pas propice à la culture qu'il avait adoptée. En 1949, il déménagea donc à Pendleton où il devint propriétaire d'un vaste terrain de neuf cents arpents dont la majeure partie était cultivable. Il s'agissait d'un sol sablonneux, profond et facile à égoutter.

Avec sa femme et ses enfants, avec beaucoup de travail et un esprit vif toujours aux aguets pour surveiller les développements nouveaux offrant des méthodes améliorées de production et assurant de meilleures récoltes, Ovide devint, avec le temps, un véritable «roi de la patate».

Il se plaisait à raconter ses humbles et pénibles débuts, par exemple, comment à Bourget, il avait acheté une sarceuse usagée au coût de trois dollars qu'il avait payée à raison de cinquante cents par semaine... dire que l'on a rapporté que son exploitation était évaluée à près d'un million lorsqu'il la ceda à ses enfants.

Notre ami Ovide a connu le succès malgré un sérieux handicap qui en aurait «bloqué» beaucoup d'autres que lui: jeune, il avait souffert de paralysie infantile (poliomyélite) mais, à force de volonté, il ne tint jamais compte de son boitement et travailla toujours plus fort que beaucoup d'autres qui étaient moins désavantagés que lui. Citoyen de bon jugement, il a laissé le souvenir d'un homme jovial et surtout strictement honnête, ce qui est loin de lui avoir nuï dans la vie; aussi, était-il estimé de tous.

Decédé en Floride, le 6 mars 1981, Ovide Lamoureux repose au cimetière de Pendleton, non loin de la florissante entreprise qu'il a établie.

## Lamoureux, Gabrielle

Fille d'Octave Lalonde et de Georgiana Tessier, Gabrielle est née à Bourget et a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur.

Comme la plupart des jeunes de son temps, il lui fallut chercher du travail là où il s'en trouvait durant la grande dépression; ainsi, elle était employée à la manufacture de soie de Cornwall à l'époque où elle se maria et, sur un salaire hebdomadaire de sept dollars et demi,



Ovide et Gabrielle Lamoureux

elle trouvait moyen de prélever trois dollars qu'elle envoyait à ses parents.

Le 31 décembre 1940, elle épousait, à Hull, Ovide, fils de Jean-Baptiste Lamoureux et de Marie-Louise Larocque. Elle en a eu six enfants: Marcel, né à Cornwall; Gaëtan, né à Bourget; Yvette (M<sup>me</sup> Gilles Bercier) née à Bourget; Lucienne, née à Bourget; Henri (époux de Marlene Franklin) né à Bourget et Gilles (époux de Danielle Dupont) né à Pendleton. En outre, M<sup>me</sup> Gabrielle Lamoureux est l'heureuse grand-maman de seize petits-enfants.

Cette femme remarquable a toujours été extraordinairement laborieuse. Sa franche collaboration a certainement été un important facteur des succès d'Ovide. Aujourd'hui encore, vivant dans la belle maison qu'ils se sont bâtie il y a quelques années, elle pourrait connaître une douce retraite en faisant le moins possible, mais elle reste très occupée et prétend même que l'inaction la conduirait à l'ennui et probablement à la mort.

## Landry, Alexina

Fille de Louis Landry et de Marie-Laure Daoust, Alexina naquit à Buckingham (Québec), le 14 février 1888. Sœur de l'abbé Calixte Landry, avec sa mère, elle l'accompagna à ses différentes cures où ces deux excellentes femmes continuèrent à lui faire connaître les bieofaits de la vie de famille tout en jouant le rôle de ménagères au presbytère. C'est comme ça qu'elle a été appelée à partager votre vie paroissiale de 1929 à 1940.

Dotée d'une belle voix, elle était surtout excellente organiste. Avec quel pieux émoi ne se souvient-on pas de son impressionnante habitude d'accompagner en sourdine, aux jours de



Alexina Landry

fête, la riche voix de son frère chantant la préface et le Pater noster. Les soirées récréatives étaient incomplètes si M<sup>me</sup> Alexina ne nous faisait pas entendre un magnifique morceau de piano et surtout si elle n'accompagnait pas l'abbé Calixte qui nous chantait «La patrie des petits oiseaux». Entre chaque couplet, elle nous servait alors une série de roulades et de trilles qui avaient le don d'électriser l'assistance.

Dans le domaine de l'art culinaire, elle avait hérité des dons de parfaite cuisinière que tout le monde reconnaissait à sa mère. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à s'enquérir auprès de ceux qui ont eu le privilège de goûter jadis à ses délicieuses tartes et à son merveilleux gâteau des anges.

Alexina termina ses jours à la Résidence St-Louis à Orléans, en 1977, après y être demeurée une dizaine d'années.

Elle a laissé un si bel exemple de vie consacrée à l'Église à travers mille et un services rendus à son frère et aux prêtres du diocèse, que le prélat qui en fit l'éloge funèbre lors de ses funérailles, invita le chœur de chant à remplacer l'hymne funéraire habituel par un consolant «Adeste Fideles».

## Landry, Marie-Laure

Née à Buckingham (Québec), le 5 mai 1860, Marie-Laure était fille de Joseph Daoust et de Marguerite Beauchamp. Mariée à Louis Landry, elle eut quatre enfants: Louis, Joseph, Calixte et Alexina.

Devenue veuve assez jeune, suite au décès accidentel de son époux à l'âge de vingt-huit ans, elle travailla courageusement pour élever ses enfants et réussit même à conduire Calixte, le plus jeune de ses fils, à la prêtrise. Dans la suite, avec sa fille Alexina, elle suivit «son prêtre» dans les différentes paroisses qui lui furent confiées, la mère et la fille y faisant office de ménagères.

C'est ainsi que Marie-Laure Landry vécut à Bourget de 1929 à 1940. Les paroissiens d'un certain âge se rappellent ses deux jardins où elle avait le don de faire pousser de très beaux légumes: aussi de sa vache et de ses poules qui faisaient plus que fournir le presbytère en produits laitiers et en œufs. Ses talents de cuisinière étaient réputés loin à la ronde, et les prêtres de l'extérieur qui venaient prêter leur concours au curé, lors des quarante-heures ou des corvées de confessions, étaient assurés que leur zèle serait récompensé par un copieux festin.

Même rendue à Ottawa, madame Curé, comme l'appelaient les petits enfants de Bourget, trouvait encore moyen de jardiner et demeurait active jusqu'à la fin. Elle mourut en



Marie-Laure Landry

1947, laissant le souvenir d'une personne pieuse et laborieuse, entièrement vouée au service du sacerdoce de son fils.

Pendant son séjour à Bourget, elle prenait très à cœur la pénible situation financière de notre paroisse, s'inquiétant même de sa dette beaucoup plus que maints paroissiens ne le faisaient.

## Langlois, Cyprienne

Probablement l'une des dernières paroissiennes à être baptisées dans l'ancienne chapelle, Cyprienne fut faite chrétienne sur les fonts baptismaux de The Brook, le 19 janvier 1889.

De ses années d'école primaire, elle se souvient encore de l'enseignant Athanase Lavoie



Cyprienne Langlois

qu'elle qualifie de bon professeur: celui-ci émigra plus tard au Manitoba où il devint marchand général. Elle se rappelle aussi de l'instituteur Albini Lalonde qui eut pour époux Angéline, fille de Ferdinand Martel.

À l'âge de 13 ans, Cyprienne devient pensionnaire au Couvent d'Aylmer (Québec) et y étudie pendant trois années. Elle y retourne ensuite faire avec succès sa quatrième année en trois mois. Puis, en six mois, elle décroche la première place des finissants au High School de Plantagenet. Elle pensionnait à ce village mais revenait chaque fin de semaine pour remplacer sa sœur Ubaldine comme organiste à l'église.

Quand ses parents émigrèrent à Montréal, en 1905, Cyprienne les y suivit. Là, elle travailla, d'abord durant cinq ans, comme caissière au journal «Le Canada», puis un bout de temps au journal «Le Pays».

Émigrant à nouveau, cette fois à Ottawa, elle travailla pendant quelque temps à l'Union Saint-Joseph (Cie d'assurances) puis, s'étant classée troisième à un concours national de la Fonction publique canadienne, elle y obtint une position et resta au poste pendant trente-trois ans.

Presque tout le temps qu'elle passa à Ottawa, elle se dévoua bénévolement comme directrice d'une école du soir pour jeunes filles pauvres afin de leur permettre d'accéder à la fonction publique et à d'autres positions.

Dans la suite, elle fonda deux procures pour les missions de l'Ouest canadien où elle expédia, en plus de beaucoup de dons en espèces, des tonnes et des tonnes de vêtements.

Cyprienne suivit son frère, M<sup>re</sup> Ubald Langlois, dans sa ronde des hôpitaux, au cours des nombreuses années de grave maladie qui précédèrent sa mort.



J.-Edmond Langlois

Cyprienne Langlois, au moment de sa mort, était la doyenne des pensionnaires du Centre d'accueil Roger Séguin à Clarence-Creek. Elle était aussi, croyons-nous, la plus ancienne des filles natives de The Brook-Bourget à vivre encore. Cette apôtre missionnaire ne s'est donc pas rendue à notre année du centenaire: en effet, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, elle est décédée le dimanche 21 octobre 1984, proclamé journée mondiale des missions.

## Langlois, J. Edmond

Originaire de Ste-Scholastique, Edmond Langlois y est né le 7 novembre 1861. Ses parents avaient noms: Joseph Langlois et Zoé Fortier.

Dernier né d'une famille de seize enfants, des vœux de son âge l'avaient surnommé «Mon oncle la douzaine» parce qu'il était le benjamin des douze survivants. Cette appellation le suivit tout au long de sa vie.

Il fréquenta d'abord la «petite école» puis étudia au séminaire de Ste-Thérèse où il eut pour confrère, entre autres, Jean-Urgel Forget, qui devint le septième curé d'Embrun.

En 1881, Edmond Langlois ouvrit un magasin général à The Brook et, peu après, le 19 février 1882, il épousait, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, Eugénie, fille de Xavier Ménard et de Claire Francœur. Ils eurent cinq enfants dont l'un, Ubald, fut le premier Bourgetain à recevoir la prêtrise.

Après avoir quitté «The Brook» en 1905, Edmond Langlois demeura quelques années à Montréal puis émigra à Ottawa au début de la deuxième décennie du présent siècle: il travailla à l'Union St-Joseph (Cie d'assurances) pendant de nombreuses années et mourut dans la capitale canadienne le 22 juillet 1932. Sa dépouille mortelle repose dans notre cimetière auprès de celle de son épouse.

## Langlois, Eugénie

Native de Clarence-Creek où elle a vu le jour, le 23 novembre 1861, Eugénie était la fille de Xavier Ménard et de Claire Francœur.

Quelques notes retrouvées dans un de ses calepins nous font voir qu'elle a été institutrice avant de se marier.

«Je suis entrée en pension chez M. A. Guindou, le 18 août 1880. Je donne \$45.00 pour l'année scolaire. Mon salaire est de \$140.00 par année.» Il y a lieu de croire que l'école en question était située à Benoit, petit hameau près de Casselman.

«10 février 1881: — Ai reçu le Government Grant: \$33.86.»



Eugénie Langlois

«Je me suis engagée à la S.S. n° 3, Mayerville, Cambridge (près de Casselman) au salaire de \$150.00 pour l'année scolaire. J'ai commencé la classe le 18 août 1881.»

Le 19 février 1882, Eugénie épousait, dans sa paroisse natale, Edmond, fils de Joseph Langlois et de Zoé Fortier. Le marié était originaire de Ste-Scholastique mais établi comme marchand à The Brook.

Eugénie donna naissance à cinq enfants dont Ubald qui devint le premier prêtre natif de Bourget et, dit-on, le premier franco-ontarien de naissance à recevoir la consécration épiscopale.

Après avoir quitté Bourget, les Langlois restèrent quelques années à Montréal avant d'aller demeurer à Ottawa où Eugénie mourut le 8 septembre 1926. Elle a été inhumée au cimetière de Bourget.

## Laplante, Claude

Claude naquit le 19 janvier 1925 à Orléans. Ses parents, Hector Laplante et Berthe Ladouceur le firent baptiser en l'église St-Joseph.

À l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 29 mai 1947, Claude épousait Fernande, fille d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet, qui lui donna cinq enfants: une fille, Claudette, et quatre garçons: Fernaud, Denis, Luc et Yves; ces deux derniers sont des jumeaux.

L'année de son mariage, il commença à travailler à la meunerie de Philippe Lefebvre où il persévéra pendant cinq ans. En 1952, il se rendit à Thurso et fut employé au moulin à papier McLaren pendant quatre ans. En 1956, il s'ins-



Claude Laplante

talla à Hammond et y pratiqua l'agriculture, pendant quatre ans, avec Aulouio Gendron et Conrad Lavigue.

De retour à Bourget, en 1960, il s'installe au 31, rue Champlain-sud et accepte de l'emploi au département de la voirie de la Municipalité de Clarence, mais il doit prendre sa retraite pour cause de santé en 1980. Cette année-là, il lui faut subir une intervention chirurgicale à cœur ouvert, ce qui dès lors le force à ralentir considérablement ses activités.

Claude est un type très sociable qui compte beaucoup d'amis; il aime la compagnie des autres et les soirées dansantes. Il se plaît beaucoup à faire la pêche avec des compagnons. C'est aussi un fervent du ski. Il est membre du Club d'Âge d'or.



Fernande Laplante

## Laplante, Fernande

À Bourget, le 15 décembre 1926, naissait Fernande, fille d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet. Elle fit son cours primaire à l'école du village.

Une saignée la sauve lorsqu'elle est gravement malade d'une crise de fièvre à l'âge de cinq ans. L'année suivante, elle est victime d'un pénible accident à l'école; sur l'heure du midi, en revenant de chez elle, un crochet de porte lui arrache le dessus de l'œil droit, ce qui nécessite une intervention chirurgicale et la tient pendant près de six mois à l'hôpital. Elle n'oublie pas que son père l'a visité fidèlement à tous les dimanches pendant cette période.

À huit ans, elle fait une pénible crise de rhumatismes; on doit attacher des poids à ses jambes pour les empêcher de crochir, puis, il lui faut réapprendre à marcher.

À l'âge de trente-neuf ans, Fernande doit subir une opération à cœur ouvert.

Malgré toutes ses épreuves, elle se compte chanceuse d'avoir maintenant suffisamment de santé pour jouir raisonnablement de la vie avec son époux, ses enfants et ses petits-enfants qui la reudent heureuse; elle ne regrette pas les sacrifices du passé.

Fernande a épuisé, le 29 mai 1947, Claude, fils d'Hector Laplante et de Berthe Ladouceur. Ils sont les heureux parents de cinq enfants.

Bonne mère de famille et excellente épouse, elle est toujours restée joviale même dans l'adversité.

Ayant elle-même fait très jeune et souvent l'apprentissage de la souffrance, elle a toujours été très portée vers les malades, surtout sa mère. Elle a aussi eu soin, pendant trois ans, de M<sup>me</sup> Mathias Maisonneuve, amputée d'une jambe. Durant cinq ans, elle a été employée à la cuisine et au soin des malades du Nursing Home de Bourget.

Fernande aime bien faire du ski et jouer aux cartes. Elle se plaît beaucoup aux soirées dansantes. Elle fait maintenant partie du Club d'Âge d'or.

## Laroche, Charles-Guy

C'est un futur soldat qui naît le 2 février 1925 à M. Napoléon Laroche et à son épouse, née Marie-Louise Cardinal. Charles-Guy est le benjamin de ce premier lit, mais hélas, il sera le premier des enfants à quitter la terre pour rejoindre sa mère dans l'éternité.

Il partagea sa jeunesse entre ses études à l'école primaire de la troisième concession et le travail de la terre chez lui. La guerre en fit



Charles-Guy Laroche

bientôt un soldat et nous le trouvons parmi les autres héros de l'invasion européenne: c'est là que s'écrit la dernière page de sa vie.

Le 28 septembre 1944, Charles-Guy est blessé sur la route de Rychevorsel, près de St-Léonard, au nord-est de la Belgique: un éclat de bombe d'un mortier allemand l'atteint dans le dos et lui inflige une grosse blessure. Transporté d'abord au poste médical le plus rapproché, il y est administré par M. G. Marchand, prêtre et aumônier au Régiment de Maisonneuve; puis on le transporte en ambulance à un centre médical mieux organisé où il meurt le lendemain. Le père qui l'a assisté à ses derniers moments dit qu'il a fait une belle mort, bien résigné et bien préparé.

Voici l'éloge qu'en faisait un de ses compagnons d'armes, le Lieutenant Louis J. A. Woods: «Charles-Guy était reconnu comme un chic type, juste et loyal envers tous ses camarades. Son nom sera gravé éternellement dans les cœurs de tous ceux qui l'ont si bien estimé.»

## Laroche, Gérald

Le 26 mai 1917, survenait un nouveau Bourgetain dans la troisième concession; il s'agissait de Gérald, fils de Napoléon Laroche et de Marie-Louise Cardinal.

Rendu à l'âge réglementaire, il suivit ses frères et sœurs aînés à l'école n° 21 pour y faire ses études élémentaires.

Il se forma en agriculture à l'école de son père et, plus tard, prit charge de la terre paternelle.

À Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 15 mai 1948, Gérald épousait Lucille, fille d'Adorice Sigouin et d'Émilienne Duquette, qui lui don-





Gérald Laroche

na trois enfants: Jean-Jacques (époux de Monique Lefebvre), Louise (M<sup>me</sup> Jeff Stober) et Françoise.

Ardent au travail et de tempérament calme, Gérald se plaisait à conter des histoires et à chanter des chansons à répondre. Il était fervent de la pêche. Comme son frère Urbain, il aimait beaucoup les chevaux; de fait, il fut l'un des derniers citoyens de nos rangs à abandonner le cheval et le boghei pour venir au village.

Il y a une couple d'années, une forte hémorragie cérébrale l'a conduit au Nursing Home de Bourget où il réside depuis lors.

## Laroche, Napoléon

Fils de Jean-Baptiste Larache et de Rose-Anna Demers, Napoléon serait né en 1882.



Napoléon Laroche

Nous n'avons pas de détails sur sa jeunesse. Il a longtemps exploité une ferme dans la troisième concession. C'était un cultivateur matinal qui se couchait aussi très tôt.

Le 16 juin 1902, en l'église Sacré-Cœur de The Brook, il se maria en premières noces avec Marie-Louise, fille de Félix Cardinal et de Martine Lussier: il en eut huit enfants, soit cinq garçons et trois filles.

Napoléon convolait en deuxièmes noces, à Bourget le 3 septembre 1928. Sa seconde épouse était Marie-Louise, fille de Maxime Parent et de Marie Bazinet. Une fille, Madeleine, est née de cette union; elle perdit son père le 20 février 1968.

## Laroche, Marie-Louise

Marie-Louise, qui naquit en 1888, était fille de Maxime Parent et de Marie Bazinet.

En l'église Ste-Félicité de Clarence Creek, le 18 juillet 1907, elle épousait Arthur, fils d'Hercule Viau et de Christine Thauvette, de qui elle eut huit enfants, soit six garçons et deux filles.

Devenue veuve, elle se remaria à Bourget, le 3 septembre 1928, avec Napoléon, fils de Jean-Baptiste Laroche et de Rose-Anna Demers; elle en eut une fille, Madeleine.

Ayant été très active sur la ferme, cette femme s'ennuyait lorsque rendue au village; aussi, s'empressait-elle de dépanner ceux qui faisaient appel à ses services. C'était une aide dépareillée.

Cette femme énergique mourut le 28 août 1964.

## Laroche, Robert

Entré dans notre monde, le 28 mai 1920, Robert est issu du mariage de Napoléon Laroche et d'Odile Lortie.

Il poussa ses études jusqu'à la dixième année et commença de bonne heure à s'initier aux travaux du moulin à scie et de l'entreprise de mouture de son père. Il prit charge de l'exploitation familiale en 1942 mais, avec l'essor de la mécanisation des fermes, presque tous les cultivateurs eurent bientôt leur propre «moulange» si bien que Robert décida d'abandonner les «moulées» pour prendre un emploi au ministère fédéral des Travaux publics comme ingénieur stationnaire.

Robert s'est marié, le 23 septembre 1948, à Fernande, fille d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer. Ils ont eu trois enfants.

Très sportif, le fils de Napoléon et d'Odile a



Marie-Louise Laroche

surtout été passionné pour la chasse et croit se rappeler qu'il a probablement déjà braconné un peu. Il se vante d'avoir abattu au moins une vingtaine de chevreuils. Mais, aujourd'hui, ses ardeurs en loisirs portent plutôt sur les jeux de cartes. Il a déjà subi de graves interventions chirurgicales aux yeux mais, même si vous avez l'impression qu'il peut être visuellement handicapé, n'essayez surtout pas de le «couper» avec une carte qui n'est pas d'atout.



Robert Loroche

## Laroche, Sylvio

Cet ancien p'tit gars de la troisième concession y est né, le 26 janvier 1937, du mariage d'Urbain Laroche et de Laurette Raby.

Après avoir fréquenté l'école jusqu'à la douzième année, il étudia la mécanique pendant deux ans à l'École Technique de Hull, il a été mécanicien pendant trente ans et a exploité un



Sylvio Laroche

garage à son compte de 1966 à 1976. d'abord au coin des rues Champlain et Laval jusqu'à ce que, le 5 janvier 1973, l'édifice appartenant à Rhéal Perron soit détruit par un incendie. Ensuite, il s'est installé à St-Pascal-Baylon.

Associé depuis quelques années avec Bernard Valiquette pour l'exploitation du garage que ce dernier possède dans le «Trois», Sylvio a décidé de changer de vocation en 1984 alors qu'il est devenu vendeur itinérant d'aspirateurs Electrolux.

Le 9 juillet 1960, en notre église paroissiale, Sylvio confiait son bonheur à Monique, fille de Moïse et de Jeannette Martel, qui lui a donné quatre enfants: deux garçons et deux filles.

Le fils d'Urbain a été pompier et même chef de la brigade pendant de nombreuses années. Il est conseiller du Comité du Centre Récréatif où on l'a chargé de la location de la salle. Il ne



Monique Loroche

manque jamais d'assister aux joutes de hockey auxquelles participe son fils Mario.

Sylvio, que ses copains ont amicalement surnommé «Médé», est un «As» pour interpréter des chansons à répondre: son répertoire est abondant et varié.

## Laroche, Monique

À l'église Notre-Dame-du-Rosaire de Montréal, fut baptisée Monique, qui était née, le 20 octobre 1940, du mariage de Moïse et de Jeannette Martel.

Arrivée à Bourget à l'âge de quinze ans, elle s'y est très bien acclimatée. Ayant été secrétaire au garage de Philippe Lafleur pendant deux ans, elle fut conquise par la belle façon du mécanicien en charge, Sylvio, ce qui l'amena à l'accepter en mariage, le 9 juillet 1960, en l'église Sacré-Cœur de Bourget. Ce jour-là, il y avait trois mariages et le dernier au programme était celui de Monique et de Sylvio. L'abbé Laurent Mainville, un ami de la famille, officiait, et le marié, Sylvio, était fils d'Urbain Laroche et de Laurette Raby. Cette union a été bénie par la venue de quatre rejetons: Sylvain, né le 13 janvier 1962; Manon, née le 21 septembre 1963; Lucie, née le 8 novembre 1965 et Mario, né le 5 novembre 1968.

Monique a jadis remplacé son père comme postillon pendant environ cinq ans. Elle travaille actuellement à la Gendarmerie Royale du Canada depuis février 1984.

L'épouse de Sylvio est l'une des fondatrices du Bingo dominical avec Armand Legault, Reynald Lortie, Alice Labelle et Joseph-André Marcié. Elle est présentement trésorière de cette organisation, de même que membre de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

Ses passe-temps préférés sont le bingo, les cartes et le ballon volant.

Madame Monique assiste régulièrement aux parties de hockey et y crie avec un enthousiasme rare; les habitués de l'aréna ont, depuis longtemps, appris à reconnaître sa voix qui porte puissamment jusqu'aux moindres «recoins» de l'édifice.

Rappelons qu'en 1959-1960, Monique a mérité le titre de Reine du Centre récréatif lors d'un concours organisé par Paul Tassé et Roger Potvin.

## Laroche, Urbain

Le 20 juin 1913, naissait à Bourget, Urbain, fille de Napoléon Laroche et de Marie-Louise Cardinal.

Il fit son cours primaire à l'école du «Trois», puis se familiarisa avec l'agriculture auprès de



Urbain Laroche

son père avant de devenir lui-même cultivateur. Il devint propriétaire de la ferme familiale des Longtin dans la troisième concession.

Le 10 juin 1936, Urbain prit comme épouse, Laurette, fille de Félix Raby et de Marie-Louise Leduc qu'il connut à Bourget alors qu'elle y travaillait mais qu'il maria à Thurso (Québec) où résidaient ses parents. Leur union donna trois enfants, soit deux garçons et une fille.

Pendant de nombreuses années, Urbain exploita une écurie de juments en gestation pour la production d'hormones destinées à la fabrication de produits pharmaceutiques. Sa passion des chevaux lui a même déjà fait payer mille dollars pour un pur-sang acheté de Raoul Chaloux.

En sa qualité de producteur de lait et en raison du jugement sûr dont il faisait preuve, il a jadis été nommé directeur de la Coopérative Laitière de Bourget.

Urbain décédait subitement le 20 juin 1965, jour de son cinquante-deuxième anniversaire de naissance.

## Laroche, Laurette

C'est à Thurso (Québec) que naquit, le 17 septembre 1911, Laurette, fille de Félix Raby et de Marie-Louise Leduc.

Elle travaillait à Bourget, pour la famille Pascal Guindon, lorsqu'elle connut Urbain, fils de Napoléon Laroche et de Marie-Louise Cardinal. Après l'avoir courtisée pendant quelque temps, son cavalier la demanda en mariage et fut agréé. Les épousailles eurent lieu à Thurso, le 10 juin 1936.

Laurette donna naissance à trois enfants: Sylvio (époux de Monique Martel), Gabrielle



Laurette Laroche

(M<sup>me</sup> Robert Auger) et Charles-Guy (époux de Francine Gagnier).

M<sup>me</sup> Urbain Laroche était Bourgetaine depuis un quart de siècle lorsqu'elle mourut, après avoir été longtemps malade, le 17 septembre 1961, le jour même de son anniversaire de naissance, comme ce fut le cas pour son époux.

### Larocque, Hector

Né à Chénéville, le 2 avril 1929, Hector vient d'une famille de quatre enfants, tous des garçons. Son père était Onil Larocque et sa mère, Rose-Ida Duval, originaire de Notre-Dame de la Paix (Québec).

À l'âge de dix ans, il se rendit rester chez un oncle à Ste-Catherine (Ont.) où le 19 février 1949, il épousa Germaine, fille de Léon Legros



Hector Larocque

et d'Yvonne Moreau qui lui a donné cinq enfants, soit quatre garçons et une fille.

Hector Larocque a déjà été gérant de service pour la General Motors de Kingston où il avait cent vingt-cinq hommes sous ses ordres. Il a passé sa vie dans le commerce des automobiles et fut employé à un certain temps comme ajusteur par des compagnies d'assurance.

En 1971, il vient s'installer avec sa famille dans la troisième concession de Bourget. Après avoir fait un peu de culture, il retourne à ses premières amours: l'automobile. Il fonde alors Larocque Body Shop. Aujourd'hui, ayant passé ce commerce à ses fils, il vit retraité, sur le bord de la rivière, à Wendover.

Homme affable et doué d'un grand charme, Hector Larocque est phytothérapeute.

gea son entreprise sur le chemin Russell, elle y ouvrit un magasin de chaussures dans l'ancien garage des Cardinal mais, dans la suite, elle a dû le vendre à cause de maladie.

### Lauzière, Marcel

À Drummondville, le 3 avril 1923, naquit Marcel, fils de Félix Lauzière et de Marianne Lépine.

Il a couronné ses cours primaire et secondaire par deux années d'études commerciales. Ayant déjà travaillé «dans la soie», pour la Canadian Celanese Co., il a surtout fait carrière comme technicien à la compagnie Bell Canada et est maintenant retraité depuis 1982.



Marcel et Simone Lauzière

### Larocque, Germaine

Fille de Léon Legros (originaire de Coteau Landing) et d'Yvonne Moreau (native de Des Cèdres), Germaine vit le jour à Thorold (Ont.) le 2 mars 1928. Sa famille comptait dix enfants, soit sept garçons et trois filles.

À Ste-Catherine, le 19 février 1949, elle épousait Hector, fils d'Onil Larocque et de Rose-Ida Duval, de qui elle a eu cinq enfants: Lynn, qui demeure à Ottawa, Kenneth (époux d'Yvonne Lalonde et père de deux enfants, un garçon et une fille), Kevin (époux de Lynne Bazinet), Stephen et Dwayne, célibataires.

Les Larocque sont les heureux grands-parents de trois petits-enfants qu'ils gâtent et adorent, deux garçons et une fillette.

M<sup>me</sup> Larocque a été pendant quatorze ans assistante-gérante dans un magasin de chaussures à Ste-Catherine. Lorsque Hector déména-



Germaine Larocque

Aux fins d'occuper ses «vieux jours», il s'est procuré des machines sophistiquées servant à aiguiser les scies et autres instruments coupants de tous genres.

Marcel a été Chevalier de Colomb durant quarante-cinq ans et membre du Club Optimiste pendant trois années. Il est fervent adepte de la pêche.

Si cet ancien citoyen de Drummondville est des nôtres depuis 1969, nous le devons à Simone qui l'a épousé, le 20 mai 1950, dans la paroisse natale du conjoint. Cette fille de Trefflé Lavoie et de Gléphire Mainville l'a ramené avec elle à son retour au pays natal où elle partage sa retraite. Quatre enfants leurs sont nés, dont un est décédé en bas âge.

## Lauzière, Simone

Le 19 juin 1928, est née à Bourget, Simone, fille de Trefflé Lavoie et de Gléphire Mainville. Elle a complété ses études primaires puis a fait son cours secondaire jusqu'à la dixième année inclusivement.

À seize ans, elle travailla comme serveuse en ville; au cours des années, elle occupa des emplois à Drummondville, Valleyfield et Ottawa.

Le 20 mai 1950, elle épousait Marcel, fils de Félix Lauzière et de Marianne Lépine. Leur mariage a été béni dans la paroisse St-Frédéric de Drummondville. La Providence leur a fait naître quatre enfants: Pierre, Manon, Luc et Normand; ce dernier est décédé à l'âge de cinq ans et demi.

Partageant maintenant la retraite de son époux, Simone met ses loisirs à profit. Elle fait partie du groupe des filles d'Isabelle. Son meilleur passe-temps est le tricot.



Joseph Lauzon

## Lauzon, Joseph

Fils de Jérémie Lauzon et d'Olympe Cheff. Joseph est né et a été baptisé en 1877 à Ste-Marthe (Québec).

Il était l'époux d'Auxilia Lalonde, originaire de St-Lazare (Québec) qui lui a donné six enfants, soit trois filles et trois garçons.

Ferblantier de son métier, il s'établit à Bourget puis, en 1914, il démolit une vieille demeure pour construire, sur le même lot, la grosse maison où résident aujourd'hui sa fille Oriente et son mari, Joseph Richer, au n° 7 de la rue Champlain-nord.

En plus de faire de la ferblanterie générale, Jos Lauzon fabriquait, en hiver, des vaisseaux, des bidons et des chaudières qu'il vendait, surtout aux cultivateurs, durant la saison de production du lait.

À l'avant de son atelier, il exploitait un magasin général où il vendait même des vêtements mais, avec le temps, il liquida son stock pour se limiter à son métier et à la vente de l'essence. Son fils Conrad vint alors passer quelque temps avec lui pour apprendre la ferblanterie.

À soixante-cinq ans, Jos Lauzon se retire des affaires et laisse son fils, Lorenzo, prendre la relève; en plus de l'essence, ce dernier vend pneus, batteries, etc.

Dans la suite, la section commerciale de cette bâtisse a été utilisée par des descendants de Joseph et d'Auxilia: en 1961, c'est leur petit-fils, Hubert Richer, qui y tient un restaurant, puis, de 1976 à 1982, Colette, sœur de ce dernier, y exploite sa «Boutique Coucoune».

M. Lauzon est décédé en 1961 à l'âge de 84 ans

## Lauzon, Auxilia

Auxilia est née en 1884. Elle était fille de Joseph Lalonde et de Louise Séguin de St-Lazare (Québec).

Elle a épousé Joseph, fils de Jérémie Lauzon et d'Olympe Cheff, de qui elle a eu six enfants: Cécile (M<sup>me</sup> Édouard «Eddy» Perron), Conrad (époux de Laurence Henri), Françoise (M<sup>me</sup> Raoul Pilon), Lorenzo (époux de Lucia Legault), Arcade (époux de Lina Pilon) et Oriente (M<sup>me</sup> Joseph Richer).

M<sup>me</sup> Lauzon secondait son mari au magasin; lorsqu'ils abandonnèrent le commerce général, elle ouvrit à l'endroit même une boutique de coupons qu'elle exploita pendant plusieurs années.

Elle restait avec sa fille, Oriente, lorsque la mort vint la chercher, en 1965, à l'âge de quatre-vingt-un ans.



Auxilia Lauzon

## Lauzon, Lorenzo

À Joseph Lanzon et Auxilia Lalonde, uaisait, le 30 mai 1914, un fils qui fut baptisé à Bourget sous le nom de Lorenzo.

Il fréquenta l'école élémentaire du village jusqu'à la huitième année puis aida son père qui était ferblantier et marchand.

Il vola de ses propres ailes lorsqu'il exploita un garage à Moose Creek. Mais quelque temps plus tard, il se défit de ce commerce et alla travailler à Brantford chez Massey-Ferguson. Il revint ensuite à Bourget où il exploita un poste d'essence White Rose avec son père. C'est à cette époque qu'associé à son frère, Arcade (Kado), il vendit des voitures automobiles d'occasion et naves pendant trois à quatre ans.



Lorenza Lauzon

En 1960, Lorenzo se construisit un garage avec logis, en obtenant une franchise Shell: il continua en même temps le commerce des automobiles. Il se fit aussi distributeur d'huile de chauffage vers 1965. Ne possédant pas de certificat de mécanicien, il en engageait un pour faire la réparation des voitures. Très entreprenant, il se procura en outre un camion et commença à vendre des eaux gazeuses «Orange Crush», mais il abandonna bientôt à cause du crédit. Il a aussi exploité, pendant dix ans, un kiosque où il vendait de la crème glacée molle.

Sa santé se faisant moins bonne, Lorenzo lnaua son entreprise à Fred Robillard qui était associé à un monsieur Zénili, mais trois mois après, ce locataire lui remettait le garage qu'il vendait définitivement à Gérald Dutrisac: celui-ci l'exploite depuis sous le nom de Garage Deral.

En 1972, Lorenzo se bâtit une maison en campagne dans la «bandrée». Après la vente de son entreprise, il a été distributeur de billets de loterie pendant quelques années.

Lorenzo n'a pas oublié le plus important dans la vie: en effet, il a pris femme et fondé un foyer. C'est le 23 juillet 1949, à Alexandria, qu'il a épousé Lucia, fille d'Arthur Legault et d'Esmerilda Bercier. Curieuse coïncidence, son épouse était née le même jour que lui, soit le 30 mai 1914, à St-Isidore de Prescott. Tous deux ont été baptisés le lendemain. Leur mariage a donné quatre enfants: une fille décédée en bas âge, et trois garçons: Paul, marié le 4 février 1978, à Orpha Sewzankaar, André et Jean-Pierre. Le couple Lauzon a eu trois petits-enfants.

Homme calme, Lorenzo, selon sa femme, n'était pas un «sorteux»: il aimait bien son «chez-eux». Pendant trois ans, il a transporté



Arthur Lavigne

des enfants pour l'Aide à l'enfance. Il décéda le 9 août 1980.

## Lavigne, Arthur

À Bourget, le premier juin 1907, naissait Arthur, fils de Léon Lavigne et de Georgiana Guindon.

C'est à l'école du village qu'il effectua ses études primaires. Il fit tôt son apprentissage de l'agriculture sur la ferme familiale puis, quand vint le temps de s'orienter dans la vie, il opta pour le métier de forgeron pendant quelques années: il a ensuite été cheminot pendant vingt-deux ans pour les chemins de fer Pacifique Canadien.

À Hammond, le 18 septembre 1939, Arthur a épousé Florence, fille de Joseph Martel et d'Ida Benson, dont il a eu cinq enfants: Richard, Jean-Pierre, Ghislain, Lise et Guy.

Jusqu'à 1950, Arthur était paroissien de Bourget mais, depuis, il est devenu un des fidèles de St-Mathieu de Hammond en traversant le chemin qui sépare les concessions six et sept quand il s'est établi là où il réside présentement: nous croyons cependant qu'une bonne partie de son cœur est resté attaché à sa paroisse d'origine.

Non content de faire et d'entretenir un grand jardin pour lui-même, Arthur aime à rendre le même service à ses voisins. Son sport préféré en hiver consiste à pelleter de la neige.

## Lavigne, François

Le 26 mars 1953, naissait François, fils de Lucien Lavigne et de Claire Côté.

Une fois son cours primaire terminé, il continua ses études jusqu'à la douzième année du secondaire, après quoi il travailla sur la ferme familiale.

François n'avait que dix-huit ans lorsque son père mourut prématurément: il le remplaça et, aux côtés de sa mère, il continua l'exploitation progressive qu'avait organisée le regretté défunt. Mais, moins de trois ans après la mort de Lucien, son épouse le suivait dans la tombe. François, qui l'avait épaulée en tout, prit alors la ferme à son compte. Ce jeune exploitant agricole a maintenant la réputation d'être un excellent cultivateur.

Le besoin d'une présence féminine se faisait sentir à son foyer, François jeta les yeux sur Carolle, fille de Conrad Lavigne et de Nellie Sauvé, qu'il épousa à Hammond, le 27 avril 1974. Leur foyer est maintenant égayé par la présence de trois enfants.



François Lavigne

## Lavigne, Carolle

À Hammond, le 12 juin 1957, est née Carolle, fille de Conrad Lavigne et de Nellie Sauvé.

Après son cours primaire, elle a poursuivi ses études secondaires jusqu'à la douzième année.

Dans sa paroisse natale de St-Mathieu le 27 avril 1974, elle unissait sa destinée à celle de François, fils de Lucien Lavigne et de Claire Côté. Elle venait ainsi prendre, aux côtés de François, la place laissée vacante par sa mère décédée six mois plus tôt. Le jeune couple Lavigne est maintenant heureux des trois enfants qui les entourent.

En plus d'être bonne ménagère, maman Carolle a le don de la belle couture et en profite pour bien habiller sa maisonnée. Elle fait aussi



Carolle Lavigne

profiter de ses créations ses compagnes du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

## Lavigne, Léon

Originaire de Ste-Scholastique (Québec), Léon, fils de Moïse Lavigne et de Martine Chartrand, est né en 1869.



Léon Lavigne

Il était encore jeune quand son père vint s'établir, à The Brook, sur le lot 17 de la sixième concession.

Le 29 septembre 1902, il épousait Georgina, fille d'Arthur Guindon (père) et d'Adda Henri, dont il eut quatorze enfants: Rodolphe, Anita, Gilberte, Arthur, Simone, Lucien, Ronaldo, Lucienne, Estelle, Dora, Colombe, Rose, Raymond et Roger.



Georgina Lavigne

Après leur mariage, Léon et Georgina partagèrent feu et lieu avec Moïse et son épouse sur la ferme Lavigne qui est restée dans la famille pendant quatre-vingt-quinze ans (jusqu'en 1973).

Ses enfants se rappellent que Léon était très travaillant. Son fils Ronaldo dit qu'il aimait suivre son père «comme un petit chien», et il se souvient bien que, sur son lit de mort, il lui a fait la suprême recommandation de toujours bien obéir à sa mère.

Cet excellent père de famille est décédé d'un cancer le 16 juillet 1925.

## Lavigne, Georgina

Née le 10 septembre 1883, sur le territoire de St-Pascal (au Lac, comme on le disait dans ce temps-là), Georgina a été baptisée à l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. Elle était la fille d'Arthur Guindon (père) et d'Adda Henri.

Elle prenait pour époux, le 20 septembre 1902, Léon, fils de Moïse Lavigne et de Martine Chartrand. Leur mariage fut célébré à l'église du Sacré-Cœur de The Brook. Quatorze enfants sont nés de leur union, soit six garçons et huit filles.

Georgina devint veuve, avec treize enfants vivants, en 1925; elle continua à exploiter la terre des Lavigne avec ses jeunes et réussit à les élever dignement, même à favoriser leur éblouissement autour d'elle.

On se rappelle qu'elle est restée avec Ronaldo et son épouse jusqu'en 1948, après quoi elle demeura deux ans avec Lucien puis passa quelque temps dans l'ancienne maison des Guindon, près de la terre familiale des Lavigne. Ensuite, elle fit un stage chez son fils Raymond, sur l'ancienne ferme des Rondeau, et s'en vint finalement au village avec sa fille Dora, en 1956, lorsque le mari de celle-ci, Rhéaume Goyer, fut décédé.

Georgina a toujours été très active. Elle tricotait beaucoup et filait même sa laine. Elle piquait aussi quantité de convrepieds.

Cette femme énergique mourut le 23 avril 1964.

## Lavigne, Lucien

Lucien, fils de Léon Lavigne et de Georgina Guindon, est né le 4 mars 1911 et a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Il fréquenta l'école primaire qu'il quitta à la fin de la septième année, puis travailla jusqu'à son mariage, sur la ferme familiale avec sa mère qui était veuve.

Le 15 septembre 1950, il achète la ferme de sa mère et, bien qu'on aurait pu croire qu'il



Lucien Lavigne

était décidé à rester toujours célibataire, il se marie deux semaines plus tard à l'âge de trente-neuf ans. C'est donc le trente septembre 1950 qu'il échange les promesses du mariage, à l'église St-Charles d'Ottawa, avec Claire, fille de Jean-Baptiste Côté et de Philomène Grondin. Lucien et Claire ont donné la vie à trois enfants.

Au cours des ans, ses concitoyens lui ont fait confiance en l'éisant premier marguillier et président de la Commission scolaire. Il était aussi membre de la Ligue du Sacré-Cœur.

Lucien mourut subitement le 25 avril 1971, quelques heures après avoir assisté à la «graduation» d'une de ses filles. Il précédait son épouse, de deux ans, dans la tombe.

## Lavigne, Claire

Claire était originaire de Bois-Franc (Québec) avant de devenir Bourgetaine. Fille de Jean-Baptiste Côté et de Philomène Grondin, elle est née le 18 décembre 1918. Elle a complété son cours primaire jusqu'à la huitième année.

Elle commença à travailler à l'âge de seize ans et fut ménagère à Toronto pendant dix ans. Ensuite, elle revient à Ottawa où elle travaille pour la famille de Robert Gauthier du ministère de l'Éducation et initiateur des populaires concours de français en Ontario.

Le 30 septembre 1950, à la paroisse St-Charles d'Ottawa, Claire épouse Lucien, fils de Léon Lavigne et de Georgina Guindon. Elle vient donc résider à Bourget où elle collabore efficacement à l'exploitation agricole de son époux tout en administrant habilement sa maison et en élevant sagement les trois enfants que le Ciel leur a envoyés.



Claire Lavigne

Décédée le 13 décembre 1973, Claire Côté-Lavigne repose dans notre cimetière en attendant le jugement dernier.

### Lavigne, Rodolphe

Rodolphe doit à Léon Lavigne et Georgina Guindon le jour qu'il vit à The Brook le 8 septembre 1903.

Il fit ses huit années d'école élémentaire au village et y ajouta même sa neuvième année.

Le 18 mai 1926, à l'église de sa paroisse, il épousa Béatrice, fille de Joseph Labelle et de Marguerite Potvin. Ils eurent cinq enfants, soit trois filles et deux garçons.

Rodolphe a gardé des souvenirs «inoubliables» de la grande dépression. Ainsi, au

cours de ces années pénibles, il a travaillé pour dix cents de l'heure à l'éreintante besogne de la mouture des grains chez Philippe Lefebvre, propriétaire d'une usine d'engrais alimentaires à Bourget. Son statut de travailleur s'est notablement amélioré lorsqu'il devint employé de la cie des chemins de fer Pacifique Canadien pour faire partie de l'équipe régionale chargée de l'entretien et de la réparation des voies ferrées.

Sagement économe, Rodolphe accumula suffisamment de fonds pour acheter, en 1941, une ferme qu'il exploita jusqu'en 1965; elle était prospère lorsque son fils Roger prit la relève.

Rodolphe a été marguillier, commissaire d'école, directeur de la coopérative de Bourget et trésorier des Chevaliers de Colomb. Maintenant à sa retraite, il reste très actif, jardine, fait son bois de chauffage, etc. Il se fait surtout remarquer par son assiduité à participer aux activités du Club d'Âge d'or. Il est veuf depuis le 14 septembre 1982.

### Lavigne, Béatrice

Béatrice, fille de Joseph Labelle et de Marguerite Potvin, est née le 13 novembre 1906.

Dès qu'elle fut assez âgée, elle fréquenta l'école du «Trois» n'ayant qu'à traverser le chemin en face de chez elle pour s'y rendre.

Le 18 mai 1926, elle était conduite au pied de l'autel par Rodolphe, fils de Léon Lavigne et de Georgina Guindon.

Rodolphe, qui avait connu en sa mère une femme énergique d'une ardeur prodigieuse au travail, trouva en son épouse une femme aussi

vallante qui le seconda efficacement dans l'exploitation agricole familiale.

Ils élevèrent cinq enfants: Marie-Marthe, Roger, Lauriette, Laurette et Armand.

Épouse et mère admirable, Béatrice resta active jusqu'à son décès, le 14 septembre 1982.

### Lavigne, Roger

C'est au village voisin de Hammond que Roger naquit le 6 novembre 1928. Il accompagna



Roger Lavigne

ses parents, Rodolphe Lavigne et Béatrice Labelle à leur paroisse natale de Bourget lorsqu'ils revinrent s'y installer alors que Roger avait cinq ans.

Roger fréquenta l'école du village et s'initia tôt aux travaux agricoles avec ses parents.

Le 29 mai 1954, il se présentait à l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek pour y recevoir en mariage Hortense, fille d'Osias Pagé et de Malvina Charbonneau. Ils ont eu six enfants: Maurice, Ginette, Nicole, Raynald, Lynne et Jean.

Depuis le premier novembre 1953, Roger est employé au service de l'Ottawa Transpo comme chauffeur d'autobus dans la capitale nationale.

Au retour du travail, le deuxième rejeton de Rodolphe, ardent au travail comme son père, se délasse en cultivant une ferme de soixante-dix acres et en élevant du bétail de boucherie.

### Lavigne, Ronaldo

En 1913, soit le 15 janvier, naissait à Bourget, Ronaldo, fils de Léon Lavigne et de Georgina Guindon.



Rodolphe et Béatrice Lavigne



Ronaldo Lavigne

Il a été à l'école jusqu'à la neuvième année. Dès son jeune âge, il a commencé à faire l'apprentissage de l'agriculture avec son père, puis, après la mort de celui-ci, il a continué à cultiver la ferme familiale sous la direction de sa mère.

Le 23 août 1941, il épousait à Billings Bridge, Noëlla, fille de Camille D'amour et d'Éliza Céré, qui lui a donné neuf enfants, soit quatre filles et cinq garçons. Leur descendance compte maintenant dix-huit petits enfants.

Riche de l'exemple de son défunt père, des sages conseils de sa mère, de la franche collaboration de son épouse et de l'énergie bérinée des ancêtres, Ronaldo a progressivement amélioré le patrimoine des Lavigne. Malheureusement, il venait à peine de faire de coûteuses acquisitions pour moderniser davantage son exploitation agricole lorsqu'une catastrophe



Noëlla Lavigne

lui fit perdre brusquement près de la moitié de son troupeau laitier.

En effet, le 4 août 1973, à l'heure du souper, sur la voie ferrée du voisinage où passaient habituellement deux convois à intervalle assez éloigné, le second train qui était plus tôt que d'habitude, happa, au passage de la traverse de la septième concession, une douzaine de vaches de Ronaldo qui revenaient du pâturage pour la traite du soir.

Ce fut un dur coup qui démoralisa les Lavigne et leur fit vendre leur entreprise; ils se gardèrent un «cinquante arpents» au sud de la voie ferrée où ils se construisirent une belle maison moderne; quelques-uns de leurs enfants en firent autant. Présentement ce sont deux de leurs fils, Royal et Paul-André, qui cultivent le lopin de terre que Ronaldo a conservé lorsqu'il a vendu sa ferme en 1973.

En effet, elle se laissait conduire au pied de l'autel, à l'église St-Thomas-d'Aquin de Billings Bridge, le 23 août 1941. Son conjoint était donc Ronaldo, fils de Léon Lavigne et de Georgina Guindon. Ils vinrent demeurer sur la ferme ancestrale des Lavigne où ils ont élevé neuf enfants: Jeannine (M<sup>me</sup> François Hupé), Donald (marié à Lola Matthews), Gilles (époux de Micheline Sabourin), Pauline (M<sup>me</sup> Marck Chabot), Royal (marié à Yvette Lalonde), Paul-André (époux de Suzanne Fredette), Anne-Marie (M<sup>me</sup> Jean-Pierre Gagnou), Serge (marié à Susan Trode) et Sylvie (M<sup>me</sup> Monfred Wegner). Grâce à ces unions, Noëlla est devenue dix-huit fois grand-maman.

Cette mère estimable a toujours été une énergique collaboratrice pour Ronaldo. Aujourd'hui, elle jouit avec lui d'une retraite bien méritée qu'ils agrémentent en participant aux activités des Clubs d'Âge d'Or. Elle partage l'engouement de son époux pour les cartes.



Donat et Célina Lavoie

Ronaldo est membre du Club d'Âge d'Or de Bourget; il en profite pour s'adonner à son passe-temps favori: jouer aux cartes.

### Lavigne, Noëlla

À Bois-Franc (Québec), naissait le 20 mai 1919, Noëlla, fille de Camille D'amour et d'Éliza Céré.

Après avoir complété la neuvième année du cours québécois, elle vint travailler au Couvent de la rue Gloucester d'Ottawa, chez les Sœurs du Sacré-Cœur. Elle y resta depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à sa vingtième année. Ensuite, elle fit du service chez une demoiselle âgée de Billings Bridge où elle rencontra des sœurs de Ronaldo et «par ricochet» celui qu'elle devait épouser.

### Lavoie, Donat

Né le 8 janvier 1920, dans ce que l'on croit être la plus vieille maison de Bourget (celle de son ancêtre, Eusèbe Lavoie), Donat était fils de Trefflé Lavoie et de Cléphire Mainville.

Il fréquenta la petite école du «Trois» pendant sept années, puis aida son père sur la ferme familiale.

À la paroisse St-Joseph de Wrightville (Québec), il épousa, le 27 juin 1940, Célina, fille de Camille Mainville et de Rosanna Beauchamp. Ils ont eu cinq enfants dont l'aînée, Thérèse, fut tuée dans un accident qui coûta la vie à deux autres personnes.

Après leur mariage, les Lavoie achetèrent un terrain dans la quatrième concession de Wendenover. Ils revinrent cependant à Bourget, en



1955, pour s'installer dans la troisième concession. En 1979, ils vendirent leur exploitation agricole qui était devenue l'une des plus belles et des plus prospères de la région. Donat et Célina se sont alors gardé un lopin de terre pour y bâtir une très belle résidence. Ils se sont aussi achetés alors un magnifique camproulotte qui leur permet de faire de longs et intéressants voyages.

## Lavoie, Célina

Fille de Camille Mainville et de Rosanna Beauchamp. Célina est née à Wendover le 27 avril 1919. Elle fréquenta l'école primaire jusqu'à la cinquième année.

C'est à Wrightville (Québec), le 27 juin 1940, qu'elle prenait pour époux, Donat, fils de Trefflé Lavoie et de Gléphire Mainville. De cette union sont nés cinq enfants dont trois sont déjà morts.

Célina est devenue Bourgetaine en 1955, lorsque, avec son mari, elle vint rester dans la troisième concession sur la ferme qu'ils venaient d'acheter. Le beau domaine, qu'ils vendirent en 1979, était autant l'œuvre de «Cina» (comme l'appellent ses intimes) que celle de Donat: en effet, on a rarement vu femme épauler aussi activement son homme que cela s'est fait chez ce couple.

En 1967, les Lavoie s'étaient bâti une belle maison au village en prévision de leur retraite: ils en sont encore les propriétaires mais, arrivés au moment de se retirer, ils ont préféré se bâtir un petit château près du site, témoin des pénibles labeurs qui leur ont valu de faire fortune.



Roger et Lorraine Lavoie

## Lavoie, Roger

Le treize juin 1937, Roger, fils de Trefflé Lavoie et de Gléphire Mainville, naissait à Bourget. Il a fréquenté l'école du village jusqu'à la dixième année inclusivement.

Le 4 août 1962, Roger épousait Lorraine en l'église de Pointe-Gatineau. La mariée était fille de Georges Lemieux et d'Alice Trépanier. L'union du couple Lavoie a été bénie par la venue de quatre enfants

Après avoir quitté l'école, Roger a travaillé pendant un an à l'Hôpital Général d'Ottawa. De 1956 à 1983, il a été vendeur de pain pour Morrison-Lamothe.

Revenu à son pays d'origine en 1968, il s'est porté acquéreur de terrains appartenant à son frère René et à un voisin, Joseph-L. Potvin. Il y a établi une fraisière et produit aussi du bœuf de boucherie.

Roger a été membre du Comité du Centre Récréatif, de 1976 à 1978. Il est membre du Club Optimiste depuis 1979. Avec son épouse, Lorraine, il fait partie de l'équipe des bénévoles du Centre communautaire de Bourget.

## Lavoie, Lorraine

À Dubuisson, dans l'Abitibi québécois, naissait, le 23 février 1941, Lorraine, fille de Georges Lemieux et d'Alice Trépanier. Elle a fait ses études primaires de même que sa neuvième secondaire dans sa paroisse natale.

À Pointe-Gatineau, le 4 août 1962, Lorraine épousait Roger, fils de Trefflé Lavoie et de Gléphire Mainville, de qui elle a eu quatre enfants: Lnc, Marc, Nicole et Sylvie. Cette maman est Bourgetaine depuis 1968.

Sur le marché du travail, elle a été caissière, de 1956 à 1958, chez Kresge, à Val d'Or puis, de 1958 à 1962, chez Steinberg à Ottawa. Elle travaille maintenant à temps partiel au Bureau de poste de Bourget.

Lorraine est membre de l'Union Culturelle des Franco-ontariennes et en a déjà été la présidente. Elle est la responsable des équipes chargées de préparer les agapes offertes, après les funérailles, par la famille des défunts

Avec son époux, M<sup>me</sup> Roger Lavoie fait aussi du bénévolat en faveur du Centre Récréatif de Bourget.

## Lavoie, Trefflé

Trefflé est né à The Brook en 1878. Il était le fils d'Eusèbe Lavoie et d'Émélie Hogue.



Trefflé Lavoie

En l'église St-Paul de Plantagenet, il épousait, le 30 octobre 1900, Josephine, fille de Jérémie Mainville et de Philomène Gratton. Trois enfants naquirent de ce mariage: Cyprienne, Alphonse et Ovila.

Le 8 juillet 1916, en la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, Trefflé convolait en deuxième noces avec Gléphire, fille de Camille Mainville et de Rose-Anna Beauchamp, qui lui donna six fils (Aurèle, Donat, Arthur, Léo, René et Roger) ainsi que trois filles (Simone, Rita et Rolande).

Trefflé a passé sa vie entière sur la terre paternelle. Cuisinier de profession, il a été à l'emploi des Chemins de fer Pacifique Canadien durant toute sa carrière de travailleur.

Il est mort le 9 octobre 1949 à l'âge de soixante-et-onze ans.

## Lavoie, Gléphire

Née à Wendover, le 15 mai 1897, Gléphire était la fille de Camille Mainville et de Rose-Anna Beauchamp.



Gléphire Lavoie

À la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, le 8 juillet 1916, elle épousait Trefflé, fils d'Eusèbe Lavoie et d'Émèlie Hogue. Leur union donna neuf enfants, soit six garçons et trois filles.

Devenue veuve en 1949, Gléphire épousa Théodore Poudrette trois ans plus tard, soit le 17 mai 1952. La cérémonie se déroula à Bourget. Son deuxième époux, veuf d'Élisa Roy, était fils de Jean-Baptiste Poudrette et d'Évéline Lavigne.

Gléphire connut un deuxième veuvage puis, plusieurs années plus tard quitta notre monde

à son tour; son trépas survint le 14 décembre 1983 à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Gléphire a laissé le souvenir d'une femme remarquablement énergique. Elle dirigeait l'exploitation de la ferme Lavoie et, avec l'aide de ses enfants, réussissait à la rentabiliser pendant que son époux allait faire des reveues d'appoint en cuisinant pour des équipes de cheminots des Chemins de fer Pacifique Canadien.

## Lavoie, Yvon

Le 16 juin 1927, naissait, à Alfred Lavoie et son épouse, Élisabeth Mainville, un fils qu'ils firent baptiser sous le nom d'Yvon. Ce «petit dernier» mettait fin à la liste de vingt-et-un «héritiers» de son père.

Tout en fréquentant l'école jusqu'à la huitième année, Yvon se forma au métier d'agriculteur avec son paternel. À l'âge de seize ans, il «monta dans le Nord» et séjourna quatre ans à Rouyn-Noranda, puis deux ans à Amos où il a travaillé dans une mine. Revenu sur la ferme paternelle, en 1950, il s'embaucha comme menuisier en ville.

En 1967, il devint vendeur d'outillage agricole pour J. Houle et Fils ainsi que pour la Coopérative Fédérée de Québec. Ayant fait un succès remarquable de son entreprise, en 1981, il acheta un terrain de cinq acres au village où il se propose de construire un entrepôt avec salle de démonstration.

En l'église St-Paul, à Rivière-Eva, en Abitibi, le 29 juin 1950, il prenait pour épouse, Gisèle, fille de Jean-Baptiste Pinet et de Mathilda Ouellette. Aujourd'hui, ils sont les heureux parents de quatre enfants, soit deux fils et deux filles.

Homme très occupé, notre fortuné concitoyen s'est tout de même permis d'aller deux fois outre-mer pour grossir son entreprise

Yvon est Chevalier de Colomb.

## Lavoie, Gisèle

À St-Grégoire de Montmorency (Québec), le 16 octobre 1930, naissait Gisèle, fille de Jean-Baptiste Pinet et de Mathilda Ouellette.

Ses parents étaient déménagés en Abitibi lorsqu'elle y complète sa dixième année d'études. À seize ans, elle commence un stage de trois ans à l'hôpital de Rouyn-Noranda; ensuite, elle est employée par un médecin pendant un an.

Le 29 juin 1950, dans son église paroissiale St-Paul de Rivière-Eva, elle épousait Yvon, fils d'Alfred Lavoie et d'Élisabeth Mainville. Dès après leur mariage, ils vinrent s'installer à Bourget où, aujourd'hui, ils sont entourés de quatre enfants: Guylaine, France, André et Sylvain.

Partenaire à part entière de son mari, elle le seconde sur la ferme de même que dans son commerce où elle se charge de la comptabilité.

Gisèle est membre du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

## Lebrun, Hector

Né à Bourget, le 31 mai 1914, Hector était le fils d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet.

Il fit son cours primaire à Bourget mais, plus tard après son entrée sur le marché du travail, il fit ses neuvième et dixième années en recyclage, puis s'initia à la comptabilité.

Hector a toujours aimé le commerce et démontré d'excellentes dispositions en ce domaine. Encore tout jeune, il allait travailler chez un épiciers après la classe jusqu'à l'heure du souper. Il a été commis au magasin général Albert Lortie pendant cinq ans; on le retrouve ensuite faisant le même travail pendant trois ans au magasin Edgar Cadieux de Curran. Enfin, il se fait engager au magasin Arthur Larocque d'Alfred, et ce fut là une installation définitive puisque, après y avoir été commis, il en devint gérant-administrateur et y resta au poste pendant vingt-neuf ans.

En l'église St-Victor d'Alfred, le 19 avril 1949, il épousait Gabrielle, fille d'Arthur Larocque et de Lumina Ouellet qui lui donna un fils, Denis, mort à seize jours. Hector et son épouse ont pris leur retraite vers 1970; malheureusement, notre ancien concitoyen est devenu veuf peu après, soit le 8 décembre 1973.

Même sans compagnie, Hector habite toujours sa grande demeure et se débrouille bien



Yvon et Gisèle Lavoie



Hector Lebrun

seul car il détient, de sa mère, l'art de bien tenir une maison propre et, de sa femme, l'aptitude d'un chef cuisinier.

Hector aime la pêche et le jardinage; il réussit bien la culture des fleurs. Il fait partie du Club d'Âge d'Or d'Alfred et se plaît à voyager. Il a même déjà posé ses pérégrinations jusqu'à Victoria, en Colombie-Britannique, pour descendre ensuite jusqu'en Californie.

La piété filiale de cet excellent ancien lui a toujours fait vouer un culte très spécial à ses parents. Il professe aussi une très grande confiance en Notre-Dame-dn-Cap.

## Lebrun, Hilaire

Hilaire naquit à St-Victor d'Alfred, le 9 avril 1886, du mariage de Damase Lebrun et de Céline Lafond.



Hilaire Lebrun

Après la mort de son père, alors qu'il n'avait que cinq ans, il vint habiter chez son frère, Hermas, qui restait dans la quatrième concession à peu près à mi-chemin entre le «Brook» et Casselman.

À l'âge de vingt-deux ans, soit le 8 avril 1907, il épousait, à The Brook, Albina, fille de Louis Brunet et d'Élimina Groulx, qui lui donna onze enfants.

Encore jeune, il fut employé par Joseph Morin, hôtelier, pour se charger de la «livrée» (livery); son travail consistait à transporter les voyageurs un peu partout dans le canton de même qu'à conduire les gens à la gare ou à les en ramener. Il quitta cet emploi quand l'hôtel fut vendu à un nouveau propriétaire.

Hilaire travailla alors aux chantiers pendant deux ans et fit la drave sur la Lièvre au printemps. Ses enfants n'oublieront jamais le récit de ses aventures de bûcheron et de draveur.

Ensuite, il fut engagé pour la distribution du pain avec voiture à cheval. Il fit ce travail au début pour Napoléon Shaffer, puis pour le fils de ce dernier, Alfred. Après, il continua pour Philippe Lefebvre qui le remplaça, et enfin pour René Drouin, le beau-frère du précédent. En tout, Hilaire Lebrun a livré le pain dans Bourget et les environs pendant trente ans dont les deux dernières années avec un camion.

Retraité à soixante-cinq ans, il prend la relève pour soigner sa femme malade en remplaçant sa fille Fernande qui se marie.

En 1958, Hilaire devient aveugle pendant quelque temps. Ses enfants se remplaçaient alors auprès de leur mère malade en attendant qu'une chambre devienne disponible dans un foyer de la région. Enfin, le vieux couple est accepté au Foyer St-Victor de Limoges. Mais, devenu veuf peu après, et pouvant difficilement supporter l'isolement, Hilaire vient rester chez sa fille, Fernande, jusqu'à ce qu'on l'accepte au Foyer de L'Orignal où il décède le 22 octobre 1967.

Hilaire a toujours été connu comme excellent chrétien; il faisait son chemin de la croix à tous les dimanches. C'était un homme calme, bon, courageux et très travaillant. Il était souvent debout à cinq heures du matin pour soigner ses chevaux afin de commencer sa journée de travail à six heures... et ces journées étaient parfois incroyablement pénibles: chemins hloqués l'hiver, routes défoncées au printemps et à l'automne, chaleurs torrides en été, etc.. etc. Avec quelle satisfaction notre ancien passeur de pain doit-il maintenant jouir du repos éternel!



## Lebrun, Albina

Née à Moose-Creek, le 29 mars 1890, Albina y fut baptisée en l'église Notre-Dame des Anges. Elle était fille de Louis Brunet et d'Élimina Groulx.

À l'âge de dix-sept ans, le 8 avril 1907, elle épouse Hilaire, fils de Damase Lebrun et de Céline Lafond. De leur mariage sont nés onze enfants dont six sont décédés jeunes (de quelques jours à quatorze ans). Rhéal est mort sexagénaire il y a environ six ans. Les survivants sont Fernande (M<sup>me</sup> Claude Laplante) et Marie-Anne (M<sup>me</sup> Albert Joly) toutes deux de Bourget, puis Hector d'Alfred, René de Cornwall et Anolia d'Ottawa.

Au cours des ans, les Lebrun ont demeuré à divers endroits sur la rue Principale. En 1950, ils subirent un incendie dans la maison présentement occupée par M<sup>me</sup> Léontine Boileau.

En bonne santé, lors de son mariage, Albina devint invalide à vingt-sept ans quand elle avait déjà quatre enfants. Des ulcères et une phlébite la menacèrent d'une amputation qu'elle put éviter mais elle dut marcher avec des béquilles jusqu'à ce qu'elle devienne tout à fait impotente. Ne pouvant vaquer aux travaux domestiques elle utilisait cependant ses mains pour le raccommodage, pour peler les pommes de terre, essuyer la vaisselle, etc. Elle était très souffrante et avait continuellement besoin de pansements. Sa fille Fernande se rappelle qu'à l'âge d'onze ans, elle lui racontait des histoires de saints lorsqu'elle devait garder la chambre.

En 1935, on la conduisit à l'Oratoire St-Joseph du Mont-Royal dans l'espoir d'une guérison, mais elle dut se résigner à accepter son épreuve et, en bonne chrétienne, elle se soumit à la volonté divine. D'ailleurs, malgré l'adversité, elle resta toujours gaie.



Albina Lebrun

Ses enfants disent qu'elle avait une voix de rossignol et qu'elle aimait chanter.

Albina Brunet-Lebrun est décédée le 17 mai 1961.

## Lebrun, Rhéal

Né le 24 mai 1908, Rhéal, fils d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet, fut baptisé en l'église Ste-Euphémie de Casselman.



Rhéal Lebrun

Il a fait ses études primaires à Bourget puis, dès l'âge de dix-neuf ans (1927), il allait s'établir à Cornwall où il a travaillé pendant trente-cinq ans à la Cornwall Pants and Prince Clothing Co.

En l'église St-Mathieu de Hammond, le 26 août 1929, Rhéal épousait Louisa, fille de Pierre Lortie et de Marie-Lonise Potvin, qui lui



Louisa Lebrun

a donné deux enfants: un garçon (Gilbert) et une fille (M<sup>me</sup> Jacqueline Duchesne).

Cet ancien Bourgetain est décédé à Cornwall, le 9 novembre 1977, après une longue maladie.

## Lebrun, Louisa

Louisa vit le jour à The Brook, le 24 mars 1904, et fut baptisée à l'église Sacré-Cœur le lendemain, en la fête de l'Annonciation. Elle était la fille de Pierre Lortie et de Marie-Louise Potvin; le père de celle-ci était Clément Potvin, l'un des premiers colons à s'établir à The Brook.

En 1912, la ferme des Lortie fut détachée de la paroisse de Bourget pour être rattachée à la nouvelle paroisse de Hammond.

Après ses études primaires, Louisa travailla à la centrale téléphonique de la compagnie Bell à Bourget, avec Clémentine et Esther Longlin. En 1925, elle alla demeurer à Cornwall où elle fut bientôt employée à l'usine de Courtauld.

Bien que venant de Bourget, comme Rhéal, ils ne se connurent qu'à Cornwall. Partageant déjà l'amour de leur pays natal, bientôt ils s'aimèrent si bien l'un et l'autre qu'ils décidèrent de s'épouser. Leur mariage fut béni à Hammond le 26 août 1929. Rhéal était le fils d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet. Deux enfants, un fils et une fille sont issus de leur union.

M<sup>me</sup> Louisa Lortie-Lebrun demeure encore à Cornwall.

## Lefebvre, Alphonse

Alphonse est né à The Brook, le 12 décembre 1895, du mariage d'André Lefebvre et de Frédérick Proulx.

Il fit les cinq premières années du cours primaire qu'il abandonna pour aider aux travaux sur la ferme paternelle et passer quelques hivers aux chantiers.

À Bourget, le 29 mai 1917, il prenait pour épouse, Élisabeth, fille d'Edmond Daoust et de Léocadie Sauvé, qui lui donna huit enfants.

Le couple Lefebvre a vécu à Limoges pendant cinq ans; Alphonse y a été commissaire d'école pendant trois ans.

Revenus à Bourget, ils ont occupé, jusqu'à leur retraite, une ferme achetée dans la troisième concession. Alphonse a alors été concierge de l'école du «Trois» pendant quelques années.

En 1961, les Lefebvre vendent leur exploitation agricole et s'achètent une maison au village. À cette époque-là, Alphonse a été engagé



Alphonse Lefebvre

aux travaux publics du village de Bourget pendant dix-sept ans. Il a longtemps eu Edmond Bélanger comme compagnon de travail et les deux n'ont pas encore oublié le vieux camion-tacot que le Conseil mettait alors à leur disposition.

Devenu veuf en 1978, Alphonse continue à occuper seul sa maison: bien que dans la «quatrevingtaine» très avancée, il vaque encore aux soins tant intérieurs qu'extérieurs de sa propriété.

## Lefebvre, Élisabeth

C'est à The Brook, le 8 mars 1895, qu'est née Élisabeth, fille d'Edmond Daoust et de Léocadie Sauvé.

Elle fréquenta l'école primaire jusqu'à la



Élisabeth Lefebvre

septième année puis travailla sur la ferme de ses parents jusqu'à son mariage.

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 29 mai 1917, elle épousait Alphonse, fils d'André Lefebvre et de Frésildée Proulx, dont elle a eu huit enfants.

Élisabeth a apporté un précieux concours à l'exploitation de la ferme familiale. D'une activité remarquable, elle a même trouvé le temps de faire du travail comme ménagère pour la famille du docteur Moïse Gendron.

En 1961, elle vint s'installer au village, avec Alphonse, dans la maison que celui-ci occupe encore. C'est le 26 juin 1978 que la mort d'Élisabeth les sépara.

## Lefebvre, Georges

Baptisé à The Brook, Georges y est né, le 25 août 1907, du mariage de Napoléon Lefebvre et de Gloria Benoit. Il fit quelques années d'école primaire puis, à l'âge de quatorze ans, partit avec son père pour le chantier de Fassett. Dans la suite, famille et parents émigrèrent à Smooth Rock Falls où il fut employé dans un moulin à papier pendant trois ans. Il travailla aussi comme mineur à Sudbury, puis s'engagea dans une manufacture de soie à Cornwall. De là, il se rendit dans l'Onest canadien pour participer à la récolte. Finalement, en 1930, il revint à Bourget chez ses parents.

Cinq ans plus tard, soit le 3 août 1935, il épousait Bertha, fille de Joseph Marcil et de Fabiola Marleau, qui lui donna dix enfants.

Georges fut sacristain pour la paroisse Sacré-Cœur de Bourget, de 1943 à 1972. Dieu bénissait alors la fécondité des foyers bourgetains et Georges était le fidèle carillonneur qui annonçait la naissance de nos nombreux chérubins. Il



Georges Lefebvre

était également chargé de sonner les glas annonçant le départ des paroissiens vers de nouveaux horizons infinis.

Le métier de bedeau est complexe; ainsi, il devait être de tous métiers, par exemple, menuisier, machiniste, mécanicien, peintre, jardinier et même fossoyeur.

Qui à Bourget, ne connaît pas Georges Lefebvre comme étant le «ramancheux de bicyclette» par excellence? Jeunes et moins jeunes s'adressent à lui quand leur bécane ne roule plus; il met aussitôt ses doigts à l'œuvre et en un rien de temps son talent de magicien a tout ramené à l'ordre.

Au cours des ans, ses tribulations, ses expériences et sa jovialité lui ont acquis une vigueur de caractère et une force morale qui l'aident à supporter les épreuves que Dieu met sur son chemin.

## Lefebvre, Alberta

Alberta Marcil a été baptisée à Bourget où elle est née le 11 mai 1913. Elle est l'aînée des filles de Joseph Marcil et de Fabiola Marleau, aujourd'hui décédés. On a eu tôt fait d'abrégier son nom, et nombreux sont ceux qui ne la connaissent que sous les noms de Berthe ou de Bertha.

Ayant commencé ses études à l'école primaire du village, elle dut les interrompre à la mort de sa mère pour remplacer celle-ci à la maison paternelle et veiller sur ses frères et sœurs. Elle resta donc au foyer jusqu'à son mariage avec Georges, fils de Napoléon Lefebvre et de Gloria Benoit. La cérémonie fut célébrée le 3 août 1935 à l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

A intervalles passablement rapprochés, des enfants, au nombre de dix, vinrent égayer ce foyer chrétien. En ces temps de dépression et de guerre, Berthe devait se surpasser et se surmener pour bien entretenir le nid familial et répondre aux besoins de sa nichée. Tôt le matin jusqu'à tard le soir, rien ne l'arrêtait dans l'exercice de son labeur, alors qu'elle accomplissait toutes ses tâches avec générosité et la figure continuellement rayonnante malgré les fatigues. Cuisinière d'une exceptionnelle compétence, Berthe utilisait chaque année les légumes d'un immense jardin; boulangère experte, elle pétrissait du «bon pain de ménage». Elle a rapidement acquis une réputation étendue pour ses magnifiques gâteaux de noces.

Qui n'a pas eu recours aux conseils de Berthe? Elle prend toujours le temps d'arrêter pour écouter les problèmes d'un chacun et le conseiller sagement à la lumière de son expérience et d'un jugement sain. Douée d'un cœur d'or, tous ceux qui la connaissent l'estiment grandement ou l'aiment profondément. Ses en-



Alberta Lefebvre

fants sont maintenant mariés et toute la descendance Marcil-Lefebvre adore cette femme extraordinaire.

Berthe et Georges fêtent cette année leur cinquantième anniversaire de mariage entourés de leurs enfants, leurs conjoints, vingt-six petits-enfants et trois arrière-petits-enfants

## Lefebvre, Laurent

Laurent Lefebvre naquit à Bourget le 9 avril 1933. Seul fils de Philippe Lefebvre et d'Ida Drouin, il fit ses études primaires à l'école du village puis poursuivit ses études post-secondaires à l'Université d'Ottawa. Il dut cependant abandonner ses études universitaires seulement trois mois avant l'obtention de son baccalauréat ès Arts afin de prendre charge de la moulange de son père alors que ce dernier



Laurent Lefebvre

tomba gravement malade; Laurent géra cette entreprise jusqu'en 1960.

Entretemps, Laurent avait contracté mariage avec M<sup>lle</sup> Iona Gervais qu'il a épousée, le 5 juin 1954, à l'église de l'Assomption d'Eastview. Du temps qu'il demeura à Bourget, Laurent fut membre de la commission scolaire dont il occupa la présidence.

En 1960, il devint courtier, puis secrétaire trésorier et finalement administrateur de la firme Placements Capital à Ottawa. Après l'obtention de son diplôme de l'Association Canadienne des Courtiers en Valeurs, il s'associa, en 1968, à la firme Colliers-Morris-Quinlan et Lévesque-Beaubien de Montréal. En 1970, il devenait directeur financier de la Compagnie International Eden of Canada, poste qui l'amena à diriger des bureaux en Europe. Il occupait toujours ces fonctions lorsqu'il succomba à un arrêt cardiaque le 31 mai 1973, à l'âge de quarante ans. En plus de son épouse, il laissait deux fils, Michel et Philippe.

## Lefebvre, Iona

À La Passe, Ontario, le 11 mars 1934, naissait Iona, fille de Raoul et de Léda Gervais.

Après avoir été un an à l'École Montfort d'Eastview, elle a passé dix ans au Couvent de la rue Rideau puis a fait deux ans au High School d'Eastview.

En plus d'avoir obtenu son certificat d'études secondaires, elle a ensuite suivi des cours en Fine Cuisine Française et en Dégustation de Vins, puis a complété deux années de psychologie.

Le 5 juin 1954, Iona épousait Laurent, fils de Philippe Lefebvre et d'Ida Drouin. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église de l'Assomption d'Eastview par M. le curé Bren-



Iona Lefebvre

nan. Deux fils sont nés de ce mariage: Michel et Philip.

Dès après son mariage, Iona vint résider à Bourget et y resta jusqu'en novembre 1960 alors qu'elle déménagea à Ottawa avec son époux, sa belle-mère et sa famille.

Iona réside maintenant à Perth, Ontario.

## Lefebvre, Philippe

Né le 2 mai 1900, à Plantagenet, Philippe était le fils de Charles Lefebvre et d'Emma Blondin.

Alors qu'il était encore enfant, Philippe vint, avec ses parents, demeurer à Cheney, où il fréquenta les classes de l'école primaire et s'entraîna à l'art de l'agriculture. Devenu jeune homme, il quitta le foyer paternel et voyagea, travaillant à différents endroits, entre autres places, à Montréal et à Détroit.

Revenant au pays en 1930, Philippe fit l'acquisition de la boulangerie de M. Alfred Shaffer et l'exploita jusqu'en 1935. Cette année-là, après avoir longtemps mûri son projet, il acheta la propriété de M. Léon Potvin, presque à l'extrémité nord du village, et il y organisa une nouvelle industrie; il s'adonna à la fabrication d'engrais alimentaires pour volailles et bestiaux, installant aussi une moulange à marteaux et une crible dans son établissement. L'esprit d'initiative de Philippe Lefebvre lui a valu le succès.

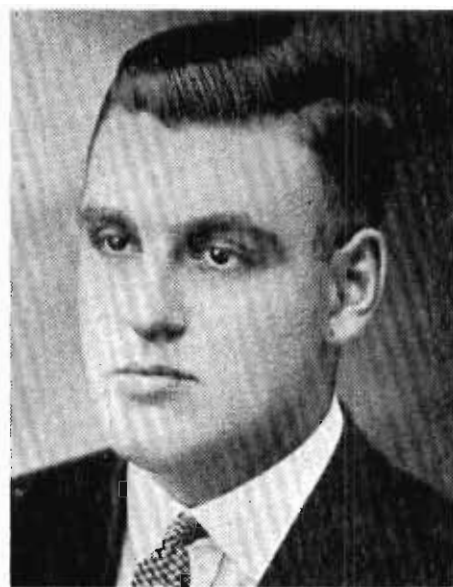
À Bourget, le 26 décembre 1923, M. le curé Raymond bénissait son mariage à Ida, fille de Joseph Drouin et d'Emma Bussière. Ils ont eu deux enfants: Laurent (époux d'Iona Gervais) et Jacqueline (épouse d'Antoine Rodeghiew).

Vers 1950, Philippe fut victime d'une crise cardiaque qui le paralysa. Sa longue maladie lui permit de faire preuve de beaucoup de générosité et de résignation. Même s'il devait être terrible pour un homme au passé laborieux comme le sien de se sentir cloué dans l'inaction, il se soumettait chrétiennement à la volonté divine. Il décéda le 5 octobre 1959.

Artisan de sa fortune, il l'a utilisée pour assurer le bonheur et la sécurité de sa famille tout en servant notre communauté. Ses contemporains n'oublieront jamais le zèle qu'il a déployé comme commissaire d'école et l'entrain avec lequel il a participé à l'amélioration de notre cimetière.

## Lefebvre, Ida

Issue du mariage de Joseph Drouin et d'Emma Bussière, Ida est née à The Brook le 15 mars 1902.



Philippe Lefebvre

Elle est demeurée en notre paroisse depuis sa naissance jusqu'à son mariage à Philippe, fils de Charles Lefebvre et d'Emma Blondin. La cérémonie nuptiale eut lieu, le 26 décembre 1923, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, et l'officiant en était M. le curé Raymond.

Ayant suivi Philippe à Détroit, Ida revint au pays natal en 1930 lorsque son époux fit l'acquisition de la boulangerie Shaffer. Elle a toujours fidèlement épaulé son mari dans tout ce qu'il entreprenait.

Devenue veuve, le 5 octobre 1959, un an plus tard, elle quittait Bourget pour aller résider à Ottawa avec son fils Laurent et la famille de celui-ci. Elle les suivit à nouveau en 1969 lorsqu'ils allèrent demeurer à Montréal et y resta jusqu'à ce que la mort vienne prendre Laurent en 1973. Elle emménagea alors à Hull avec sa belle-fille Iona et ses deux petits-fils.



Ida Lefebvre

En 1976, invalidée par l'arthrite, elle fit son entrée au Foyer St-Joseph de Rockland où elle resta jusqu'à sa mort, survenue le 23 août 1981.

Dès son jeune âge, Ida s'affirmait une personne exemplaire. À l'âge de seize ans, elle acceptait de prendre soin, pour quelques années, d'une jeune famille qui avait perdu sa mère.

Naturellement douée d'une personnalité de grande dame, elle a toujours fait preuve d'un courage édifiant et d'une parfaite soumission à la volonté divine, même dans les plus cruelles épreuves. Elle s'efforçait sans cesse de sourire jusque dans la peine et la souffrance.

## Legault, Armand

Sans bruit, à St-Albert (Ontario), le 12 août 1928, naissait un type qui était voué à faire beaucoup de remue-ménage à Bourget, une cinquantaine d'années plus tard. Il s'agissait d'Armand, fils d'Augustin Legault et d'Eva Laplante.

La Providence ne lui donna pas l'occasion de moisir longtemps sur des bancs d'école car il n'a été en classe que trois ans, soit à Hull et à Low, mais il eut le temps d'y acquérir une volonté et une détermination exceptionnelles qui l'ont entraîné aux premiers rangs de l'action lorsqu'il y avait des développements intéressants à réaliser dans son milieu.

Armand n'a passé que dix ans à Bourget mais il y a laissé sa marque. S'il n'avait pas été là pour pousser et entraîner tout le monde, on peut se demander quand aurait été réalisé notre centre communautaire. Que de démarches, que de téléphones ne lui doit-on pas à l'égard de cette réalisation et de beaucoup d'autres encore, mais il ne se donnait même



Armand Legault

pas le souci de présenter des comptes pour ses dépenses, se sentant suffisamment remboursé par le succès de ses interventions.

On sait que les Dames Culturelles lui doivent en bonne partie leur local qui était une «classe portative» installée à Casselman et dont le coût (un dollar) fut défrayé par Aldéo Perron. Armand prêta le tracteur qu'Hubert Paquette utilisa pour déménager gratuitement cette bâtisse.

On prétend que, sans nns bingos, le Centre Récréatif ne pourrait pas joindre les bouts. Il paraît que c'est à Armand surtout que nous devons cette organisation mise en place avant la construction du Centre. Au meilleur de ses souvenirs, ceux qui ont collaboré avec lui à lancer les bingos à l'école étaient Monique Laroché, Eva Marcil et Joseph-André Marcil.

Il est impossible d'oublier combien serviable était notre ancien dépanneur; par exemple, avec sa souffleuse, il déblayait gratuitement la neige chez ses voisins, à l'école et même plus loin que ça encore.

Voulant donner une figure progressiste à Bourget, il a jadis fait ériger quatre panneaux originaux signalant nos commerces aux entrées du village.

Pour encourager les jeunes joueurs de hockey, il a déjà donné deux ensembles complets de gilets aux couleurs du Dépanneur Legault.

Les Dames Culturelles ont hérité d'un système de hauts-parleurs qui lui a coûté plus de trois cents dollars. Nos pompiers lui doivent, paraît-il, d'avoir des masques à gaz. Il a même organisé des cours de l'Ambulance St-Jean chez-nous.

En son temps, il fut organisateur de parties de balle entre les diverses paroisses de la municipalité.

Il lui arrivait à la fin de l'année scolaire d'inviter les enfants chez lui où il les régalaient d'eaux gazeuses et de crème glacée.

Enfin, c'est grâce à ses démarches et ses pressions soutenues que nous avons obtenu un magasin de la régie des liqueurs à Bourget, dont l'ouverture officielle s'est faite le premier novembre 1980.

Armand devait être aussi remuant avant d'arriver à Bourget; pourtant, il avait trouvé le temps de s'y marier, le 25 juillet 1952, à Collette, fille de Louis Gagnon et de Maria Poitras. Le mariage a été célébré en l'église St-Jean Bosco (Hull) et, aujourd'hui, ce couple a trois enfants: Marc, Denis et Hélène.

Notre ancien concitoyen faisait partie du Club Optimiste et il a occupé la présidence de la Chambre de Commerce de Bourget pendant plusieurs années. Il a été conducteur d'autobus scolaires. Il a fait de la politique municipale et

fut ardent organisateur des «Bleus» au provincial.

Mais, les Bourgetains n'oublieront pas Armand Legault surtout parce que c'est lui qui, en 1975, a entraîné ses copains du Centre Récréatif à acheter un terrain de deux milles dollars où se trouve aujourd'hui un complexe communautaire valant autour d'un demi-million.

## Legault, Augustin

À Farrelton (Québec) naissait, le 28 octobre 1939, Augustin, fils d'Auguste Legault et d'Eva Laplante; cette dernière était originaire de St-Albert (Ont.).



Augustin Legault

Le jeune Legault fit ses études primaires jusqu'à la septième année.

À St-Alexandre de Limbour (Québec), le 7 juillet 1962, il épousait Lisette, fille d'Armand Demers et de Reina Thibault qui lui donna quatre enfants.

Augustin a été employé de Brnce Fuels Ontario, puis camionneur pendant vingt ans pour Minto Construction d'Ottawa. En 1981, il acheta, ici à Bourget, le commerce de dépanneur de son frère Armand qu'il a considérablement développé.

Homme affable, serviable et un peu taquin, il est la crème des voisins.

Ses loisirs sont consacrés à scier son bois, poser des tuiles et faire du «ski-doo».

## Legault, Lisette

Née le 20 avril 1943, à Notre-Dame de Lorette, à Hull, Lisette était fille d'Armand Demers et de Reina Thibault.



Lisette Legault

Elle a fréquenté l'école jusqu'à la neuvième année inclusivement puis a travaillé à la Fonction publique du Canada de 1958 à 1963.

Monsieur le curé Quitel de St-Alexandre de Limbour (Québec) bénit son mariage à Augustin le 7 juillet 1962. L'homme de son choix était fils d'Auguste Legault et d'Eva Laplante. Elle lui doit quatre enfants. Suzanne, Richard, Serge et Nicole.

Lisette est une bonne mère de famille et une excellente collaboratrice pour son époux dans l'exploitation de leur commerce. Elle fait partie du Cercle local de l'Union Culturelle des Franco-ontariennes. On la compte aussi au nombre des bénévoles de l'organisation des bingos.

La grande passion de Lisette, c'est le Bingo!



Berthe Legault

## Legault, Berthe

Fille de Napoléon Shaffer, houlanger, et de Delphine Fortier, Berthe est née à Bourget le lundi 18 avril 1904, et a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur.

Le 11 octobre 1926, elle épousa Joseph-Alfred Legault, originaire de Hammond. Elle mourut le premier juillet 1927 à l'âge de 23 ans, laissant une fille, Gisèle, âgée de quelques semaines. Gisèle a épousé Maurice Cinq-Mars, le 24 mai 1952. Elle vit à Montréal, a cinq enfants et deux petits-enfants.

Les restes mortels de Berthe (Shaffer) Legault reposent dans le cimetière de sa paroisse natale.

## Legault, Philippe

À Fournier, Ontario, fut baptisé, Philippe, né le 10 décembre 1903, du mariage de Zénon Legault et de Délia Beaulne.



Philippe Legault

Après un stage à l'école primaire de Curran, Philippe Legault étudia au High School de Plantagenet puis au Collège de Rigand où il obtint le diplôme du cours commercial en 1921.

Ancien voyageur de commerce, Philippe décida un jour de stabiliser son train de vie et accepta la gérance de la Banque Canadienne Nationale à Bourget, poste qu'il a détenu de 1935 à 1944. Sa sage décision lui porta bonheur puisqu'elle lui permit de découvrir M<sup>lle</sup> Rose Boileau qu'il conduisit au pied de l'autel en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 11 juillet 1936.

Leur foyer fut bientôt égayé par de gais lutins: Louise, François et Jean-Jacques. Les ju-

meaux dont rêvait Philippe, ne survécurent pas à leur entrée dans le monde, en 1945.

De 1936 à 1943, Philippe a été gérant local de la Clarence Telephone Company.

En 1944, Rose remplace Philippe à la banque, ce qui lui permet de s'occuper d'assurances ainsi que de vente de débentures pour le gouvernement et les écoles. Il persévéra en ce domaine jusqu'au 17 novembre 1969 alors qu'il mourut inopinément.

Tout au long de sa vie, Philippe s'est continuellement occupé d'organisations sportives et paroissiales. Il a aussi été l'un des membres les plus assidus du «chœur de chant».

## Legault, Rose B.

C'est le 15 octobre 1910 que naquit Rose, fille aînée de Joseph Boileau et de Marie-Louise Longtin.

Elle fréquenta, jusqu'à la dixième année, l'école primaire qui avoisinait la maison familiale des Boileau.

Au cours des ans, Rose fut opératrice de téléphone pendant dix-sept années et, ensuite, en attendant que notre service bancaire devienne une succursale, elle a été agent de la Banque Canadienne Nationale pendant vingt-neuf ans. Maintenant, elle jouit agréablement de sa retraite depuis 1975.

Toute petite fille, «Ti-Rose» montrait déjà des dispositions très prononcées pour le théâtre, et les séances organisées au profit de la paroisse ont souvent mis ses talents en vedette.

Il est reconnu que Rose a fait vibrer plus d'un cœur dans sa jeunesse, mais elle a toujours dit non à tous ses prétendants, réservant son oui indéfectible pour Philippe qu'elle a épousé le 11 juillet 1936. Son conjoint était fils de Zénon



Rose B. Legault



Legault et de Délia Beaulne. Philippe n'est plus là pour l'épauler. depuis son décès en 1969. mais Rose se préoccupe toujours maternellement de ses trois enfants: François, Louise et Jean-Jacques.

Elle est membre de l'Union culturelle des Franco-ontariennes et du Club d'Âge d'or de Bourget. Elle est aussi passionnée des cartes.

La paroisse doit beaucoup de reconnaissance à Rose pour le travail d'aide-comptable qu'elle accomplit en sa faveur depuis de nombreuses années. de même que pour sa participation assidue à la petite chorale des funérailles.

### Legault, Robert

À Farrelton (Québec) naquit, le 23 février 1943, Robert, fils d'Auguste Legault et d'Eva Laplante. La famille Legault vint dans la suite s'établir à St-Albert (Ont.).

À Pointe-Gatineau (Québec) le premier septembre 1962, Robert épousait Micheline, fille de Léo Demers et d'Aline Thibault. Quatre enfants sont nés de ce mariage.

Robert a commencé sa carrière de travailleur comme employé dans un restaurant. Ensuite, il fut engagé par Grant Contractors d'Ottawa pour prendre soin des machines avant de devenir opérateur de chargeurs.

Il a fait ses débuts dans le commerce en exploitant, pendant cinq ans (1974-1979) une épicerie achetée à Cheney de René Lefebvre et qu'il améliora en faisant d'importantes rénovations.

Ayant vendu son commerce de Cheney, en 1979, il construisit aussitôt, sur le chemin de Russell à Bourget, un vaste magasin pour y établir une quincaillerie «Pro». Une fois ce



Robert Legault

commerce bien installé, il s'empressa de bâtir à côté, une magnifique résidence pour sa famille.

Les Legault demeurant à Bourget depuis le 15 janvier 1979. Robert est le frère d'Auguste, dépanneur sur la rue Laval et d'Armand de qui «Gus» a acheté son commerce.

### Legault, Micheline

En la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, fut baptisée Micheline, fille de Léo Demers (natif de Hull) et d'Aline Thibault (originaire de Val-Tétreau, Québec). Sa naissance se produisit le 8 novembre 1943.



Micheline Legault

Micheline convola en justes noces, le premier septembre 1962, avec Robert, fils d'Auguste Legault et d'Eva Laplante. La cérémonie nuptiale se déroula en l'église de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire à Pointe-Gatineau (Québec). La providence a béni leur union en leur envoyant quatre enfants: Murielle, Claire, Ginette et Pierre.

Elle a jadis travaillé pour le gouvernement fédéral, puis, lorsque Robert s'est lancé dans le commerce, elle a collaboré étroitement avec lui. Depuis quelques années, par exemple, elle a ouvert un département de chaussures dans une section de l'édifice de la quincaillerie «Pro» de Bourget.

Madame Legault affirme que leur principal passe-temps, à Robert et à elle, est le travail; mais ils trouvent tout de même quelques moments pour jouir de la télévision et faire du jardinage, ce qu'ils remplacent par des sorties en motoneige durant l'hiver. Déjà, ils étaient des quilleurs ardents, mais ils ont été obligés d'abandonner cette activité.

### Legault, Rosa

L'an 1911 venait à peine de naître que naissait aussi, Rosa (4 janvier), fille de Pierre Bélanger et de Délima Clermont, tous deux paroissiens de Bourget. Elle fréquenta l'école primaire du village jusqu'à la dixième année puis travailla pendant six ans chez Albert Lortie comme aide à la maison et au magasin.



Rosa Legault

Rosa a été employée pendant trois ans dans une usine de guerre à Verdun (Québec). C'est là qu'elle connut et épousa Léonidas Legault.

Dans la suite, elle a passé vingt-deux ans à Rouyn où, en plus de s'occuper de ses deux enfants, Claire et Jean-Claude, elle a fait du bénévolat en faveur de toutes les organisations paroissiales.

Madame Rosa Bélanger-Legault réside à Hull depuis dix-sept ans. Avec son époux, Léonidas, elle y fait partie d'un Club d'Âge d'Or.

### Lemay, Gilles

Québécois d'origine, Gilles est né à St-André d'Argenteuil, le 24 avril 1939, du mariage de Léo Lemay avec Louise Lamarche.

Après son cours primaire, il étudia au Petit Séminaire d'Ottawa. Dans la suite, il a obtenu un Baccalauréat ès Arts et une Maîtrise en Éducation de l'Université d'Ottawa. Au cours de sa carrière de professeur, on le trouve enseignant consécutivement à l'école secondaire de Vanier, à l'école intermédiaire M<sup>re</sup> Lemieux et à l'Académie Lasalle. Il a ensuite été instituteur et directeur adjoint à l'école Léo Côté d'Orléans. Après, on le retrouve directeur aux écoles Notre-Dame-du-Cap d'Orléans et St-Antoine de Padoue de Cumberland. Dans la



Gilles Lemay

suite, il a enseigné aux écoles St-Paul de Cas-selman et Sacré-Cœur de Bourget. Enfin, après avoir été directeur à St-Joseph de Lefavre, il l'est maintenant à St-Viateur de Limoges.

Le 27 mars 1967, Gilles prit pour épouse, à l'église Notre-Dame-du-St-Esprit de Vanier, Louise, fille de Jacques C. Baril et de Laurette Boivin. Trois enfants, un fils et deux filles, sont nés de ce mariage.

Depuis 1972, les Lemay occupent l'ancienne ferme expérimentale Potvin. Ils y ont adopté, comme passe-temps intéressant et même capti-vant, la culture des fraises et des asperges.

Gilles a été président du Club Optimiste et il fait partie de la Commission d'urbanisme du Canton de Clarence.



Louise Lemay

## Lemay, Louise

Au cœur de la capitale canadienne, le 7 juin 1945, naissait Louise que ses parents, Jacques C. Baril et Laurette Boivin, firent baptiser à l'église St-François-d'Assise.

Ayant complété ses études primaires, elle fit son cours secondaire au Mont Saint-Joseph. Après avoir obtenu un diplôme d'enseignante, elle fut institutrice, pendant huit années, aux écoles St-Paul et St-Thomas d'Aquin d'Ottawa puis Ste-Trinité de Rockland.

Louise a accepté Gilles Y. Lemay pour époux, le 27 mars 1967. Son conjoint est fils de Léo Lemay et de Louisa Lamarche. Leur union leur a apporté trois enfants: Brigitte, Sophie et Antoni.

Bourgetaine depuis 1972, Louise demeure maintenant à la maison à plein temps. Avec Gilles, elle s'intéresse beaucoup à la fraisière qu'ils exploitent depuis quelques années déjà, et à la nouvelle culture d'asperges qui ne fait que commencer à être productive, mais qui semble prometteuse.

## Lemery, Léo-Paul

À Venance Lemery et Albertine Guindon, naissait, le 10 mai 1921, un rejeton qu'ils firent baptiser sous le nom de Léo-Paul.

Ce petit Lemery fréquenta d'abord l'école primaire du «Trois» puis celle de Hammond lorsque ses parents y déménagèrent.

Les Lemery étaient revenus à Bourget, depuis plusieurs années lorsque, à un certain moment, Léo-Paul rencontra Yvette qui lui plut énormément. Il demanda donc sa main aux parents, Gédéas Saumure et Léontine Lauzon, qui lui permirent de la conduire à l'autel. Leur union fut bénie en l'église de Hammond, le 18 avril 1944. Trois enfants leur doivent le jour.

Léo-Paul a été cultivateur pendant trente ans et il est camionneur depuis une dizaine d'an-nées. Le gros de ses «cargaisons» provient de la sablonnière qu'il exploite. Il vend tellement de sable que son terrain est en voie de changer de configuration.

Le citoyen Lemery possède, à l'égard de nombreuses années, ses cartes officielles de membre de la Ligue du Sacré-Cœur et de la Chambre de Commerce. Il a laissé sa marque comme joueur de hockey, et se complait main-tenant à pratiquer un sport plus paisible, celui de joueur de cartes. S'il est resté souple, il le doit peut-être à un cours de danse qu'il a déjà suivi avec Yvette.

Léo-Paul aime rappeler qu'il a déjà, dans sa jeunesse, travaillé à la Ferme avicole Lalonde.



Léo-Paul Lemery

Ces dernières années, quand son commerce ralentit ou lorsque le temps le rend imprati-cable, il occupe un siège d'observateur qui lui est réservé, à titre d'habitué, au magasin-usine de son voisin Roland Bussière.

## Lemery, Yvette

Étatsunienne de naissance, Yvette a vu le jour aux portes du Canada, soit à Massena, dans l'état de New-York, le 29 août 1925. Elle était fille de Gédéas Saumure et de Léontine Lauzon.

Amenée dans notre pays, par ses parents, à l'âge de cinq ans, elle y fut naturalisée cana-dienne. Elle a complété ses études primaires, obtenant à la fin de sa huitième année, un certi-ficat d'entrée (Entrance).



Yvette Lemery

Séduite par la belle humeur de Léo-Paul, bien qu'encore jeune, elle acceptait comme époux ce fils de Venance Lemery et d'Albertine Guindon. La cérémonie nuptiale eut lieu en l'église St-Mathieu de Hammond, le 18 avril 1944. Depuis, cette union a été confirmée par la venue de trois enfants: Pauline, Hélène et Paul-André.

Devenue Bourgetaine à son mariage, Yvette-Léontine (nom qu'on lui donne dans les registres) s'est révélée excellente maîtresse de maison. Elle se plait dans toute une gamme d'occupations artisanales: tricots, couvre-pieds, couture, etc. Elle a aussi été à l'emploi de Bell-Canada pendant les deux dernières années.

### Lemery, Venance

Fils d'Elzéar Lemery et de Zélia Leduc, Venance naquit à The Brook le 24 août 1895. Notons en passant que le nom de sa mère a beaucoup varié dans les registres paroissiaux: en effet, au mariage de trois de ses fils, on la désigne successivement ainsi: Asilie, Auxilia et Exélia.



Venance Lemery

Venance a fréquenté les écoles primaires de Bourget et Cheney où il a probablement persévéré jusqu'à la huitième année.

En 1920, soit le 17 mai, il épousait, à Bourget, Albertine, fille d'Arthur Guindon et d'Adda Henri.

En plus de s'être adonné à l'agriculture, Venance a été à l'emploi, comme journalier, de la Cie des chemins de fer Pacifique Canadien pendant 18 ans. Il mourut le 18 novembre 1966.

### Lemery, Albertine

Baptisée à Bourget, le 27 juillet 1900, Albertine était la fille d'Arthur Guindon et d'Adda Henri. Elle se souvient bien que les gens appelaient souvent son père «Arthule».



Albertine Lemery

Elle fit son cours primaire aux écoles de Bourget et de Hammond.

Le 17 mai 1920, elle liait son existence à celle de Venance, fils d'Elzéar Lemery et de Zélia Leduc. La bénédiction leur fut donnée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Ils eurent deux enfants: un fils, Léopold, et une fille, Jeannine.

Albertine a toujours vaillamment secondé son mari. Restée veuve en 1966, elle vit encore seule au village et s'est conservée si alerte qu'on ne lui donnerait pas ses quatre-vingt-quatre ans.



Aimé Lepage

### Lepage, Aimé

Aimé a toujours résidé à Bourget où il naquit le 15 juillet 1925. Il est le fils de Lucien Lepage et de Cécile Villeneuve.

Il fit ses études primaires en sa paroisse natale.

Le 11 août 1945, à l'âge de vingt ans, il épouse une Bourgetaine, Aline, fille d'Albert Dubé et d'Ida Desnoyers. De ce mariage sont nés neuf enfants.

Aimé a été, pendant trente ans, chauffeur d'autobus sur le circuit Bourget-Ottawa. Il est mécanicien-débossueur de son métier et exploite un atelier dont il est le propriétaire.

Rappelons qu'Aimé Lepage fut commissaire de l'école du village avant la centralisation des écoles à l'échelle des comtés-unis de Prescott et de Russell.

### Lepage, Aimé A.

Fils de Lucien A. Lepage et d'Aline Lalonde, Aimé A. naissait à la paroisse St-Charles d'Ottawa, le 20 août 1942.

À l'âge d'un an, il devenait citoyen de Bourget où il a fait ses études primaires à l'école du village et les secondaires à l'école privée de notre paroisse.

Muni d'un brevet d'enseignement de l'Ontario, il a enseigné, de 1962 à 1966, à Cochrane, dont un an à titre de directeur d'école. Ensuite, il a poursuivi sa carrière à Bourget pendant neuf ans. De 1975 à 1983, il a été directeur et enseignant à l'école du Rosaire de St-Pascal-Baylon. Depuis septembre 1983, il a été muté à la direction de l'école St-Luc de Curran.

Parallèlement à son travail d'instituteur, Aimé A. Lepage a, sans arrêt, continué à étudier pour obtenir de nouvelles qualifications dans le domaine de l'enseignement. Ainsi, il a décroché un certificat de directeur d'école; il a suivi des cours sur l'Enfance en difficulté; il a obtenu un certificat en administration (C.G.A.) de l'Université d'Ottawa où il est présentement inscrit au programme du Baccalauréat en éducation.

Aimé A. Lepage a été appelé à œuvrer dans divers comités du Conseil des écoles catholiques de Prescott et Russell, ainsi qu'à une dizaine de postes dépendant de l'Association des enseignants franco-ontariens.

À Bourget, il est président du bureau de direction de notre bibliothèque publique et du Club Lapointe; il est aussi trésorier du centre récréatif local. En outre, il est membre du Comité municipal des loisirs et secrétaire-trésorier du Comité des bibliothèques du Canton de Clarence. Enfin, il est membre du comité



Aimé A. Lepage

central chargé de l'organisation des fêtes du centenaire de Bourget.

Rappelons aussi qu'Aimé A. est très impliqué au niveau des services religieux et de la liturgie: lecteur, aide-communion, servant, animateur, etc.

Malgré sa super-activité dans tant de domaines, Aimé A. trouva le temps de se marier. À Strickland (Ont.), le 11 juillet 1964, il a épousé Noëlla, fille d'Armand Longtin et de Marie-Louise Grenier. Trois enfants sont nés de leur mariage.

## Lepage, Noëlla

Enfant d'Armand Longtin et de Marie-Louise Grenier, Noëlla naquit le 26 décembre 1939 et fut baptisée en la paroisse St-Étienne de Strickland (Ont.).



Noëlla Lepage

Elle fréquenta l'école primaire de sa paroisse natale puis continua ses études secondaires au Continuation High School de Smooth Rock Falls où elle obtint son diplôme de douzième année. Immédiatement après, soit de janvier 1960 à juin 1961, on lui accorda la permission d'enseigner à l'école de Coppell où elle était chargée des quatre premières années du cours primaire. Ensuite, de septembre 1961 à juin 1966, elle fit de l'enseignement à l'école de Norembega. Elle a aussi été institutrice à demi-temps à l'école du Rosaire de St-Pascal-Baylon, de janvier à juin 1971. En outre, au cours des années 1969 à 1981, on lui a fait faire beaucoup de suppléance à partir de la maternelle jusqu'à la huitième année, dans quelques écoles de Prescott-Russell.

De septembre 1982 à juin 1983, Noëlla a aussi été aide-enseignante, à l'école Ste-Trinité de Rockland, dans une classe pour sociaux affectifs. Elle détient présentement un poste comme aide-enseignante à la maternelle et au jardin de l'école Ste-Félicité de Clarence-Creek. Bref, elle a déjà à son crédit une belle carrière d'éducatrice.

Le 11 juillet 1964, en sa paroisse de Strickland, Noëlla épousait Aimé A., fils de Lucien A. Lepage et d'Aline Lalonde. Leur mariage a été béni par la naissance de trois filles: Marianne, Denise et Magelle. Cette jeune maman est Bourgetaine depuis 1966.

Les sports favoris de Noëlla sont le ballon volant et la balle molle. Grandement impliquée dans les activités communautaires, elle occupe, depuis trois ans, le poste de présidente de la formidable équipe qui voit à la bonne marche des bingos se tenant tous les dimanches au Centre Récréatif. Cette activité, patronnée par le cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, dont elle fait partie, fournit à plusieurs de nos organismes le «sang financier» sans lequel ils ne pourraient pas tenir le coup.

## Lepage, Lucien

À St-Victor d'Alfred, le 16 novembre 1901, naissait Lucien, fils de Victor Lepage et d'Emma Gauthier, institutrice.

Il arriva à Bourget, avec ses parents, alors qu'il n'avait que trois ou quatre ans.

En l'église St-Pascal-Baylon, le 16 septembre 1924, il prenait pour épouse Cécile, fille de Jules Villeneuve et d'Aurélien Franche, qui lui donna dix enfants dont huit se sont rendus à l'âge adulte: Aimé, Fernand, Irène, Georgette, Réjeanne, Huguette, Marcel et Romuald.

Dans son jeune âge, il alla tôt travailler pendant quelques années dans les mines à Copper Cliff, puis au moulin à papier de Kapuskasing.



Lucien Lepage

Lorsqu'il se maria, il alla rester avec sa mère qui était alors remariée à Cléophas Lavoie. Les vieux demeurèrent avec Lucien et Cécile jusqu'à leur mort, soit durant seize ans.

Après avoir cultivé la même terre pendant seize ans, le couple Lepage acheta l'exploitation agricole d'Ovila Boudreau.

Durant la guerre, Lucien alla travailler à l'aéroport de Pendleton. Ensuite, jusqu'à sa retraite, en novembre 1966, il fut employé à l'aéroport de Rockcliffe, ne enant chez lui qu'à tous les quinze jours parce qu'il ne possédait pas d'automobile. C'est à ce dernier endroit qu'il apprit à faire la popote et qu'il obtint un diplôme de chef-cuisinier.

Un mois après avoir pris sa retraite, Lucien mourut d'une crise cardiaque. C'était le 18 décembre 1966.

## Lepage, Cécile

Au début du siècle, soit le 23 octobre 1904, Jules Villeneuve et son épouse, Aurélien Franche, se réjouissaient de l'arrivée de leur petite Cécile qu'ils faisaient baptiser à l'église de Clarence-Creek.

Elle fréquenta l'école du deuxième rang de St-Pascal jusqu'à la huitième année.

Le 16 septembre 1924, en l'église St-Pascal-Baylon, Cécile prit pour époux Lucien, fils de Victor Lepage et d'Emma Gauthier. Dans la suite, les cloches de l'église annoncèrent la naissance de dix petits Lepage.

Dès son mariage, Cécile s'installa à Bourget avec son époux et vécut 51 ans sur une terre. Après avoir resté seize ans sur une première ferme, ils en achetèrent une autre de M. Ovila Boudreau, l'exploitant ensemble pendant



Cécile Lepage

trente ans. Suite au décès de Lucien, elle y demeura encore cinq ans.

Jadis, elle a été serveuse de tables à l'Hôtel Brisson, rue Murray, à Ottawa.

Cécile Lepage réside maintenant au 13 de la rue Dollard à Bourget. Toujours très active, elle fait non seulement ses tartes et tourtières, mais aussi celles de ses enfants.

## Lepage, Lucien A.

À Cyrville, dans la banlieue d'Ottawa, naissait, le 24 juillet 1924, Lucien A., fils d'Armand Lepage et d'Amanda Boyle.

Orphelin de sa mère, à l'âge de cinq ans, il fut élevé par une tante de Carlsbad-Springs, mais alla rejoindre son père, en ville, à l'âge de huit ans. Il y fréquenta l'école puis revint à Carlsbad



Lucien A. Lepage

Springs quand il eut quatorze ans. Dès cet âge-là, il conduisait une paire de chevaux pour la construction de chemins. Retournant à la ville à seize ans, il y fut garçon de table au Château Laurier où il touchait un salaire de \$35 par mois. C'est là qu'il rencontra sa future qui y était employé.

Le 11 octobre 1941, en l'église St-Pascal-Baylon, Lucien A. épousait donc Aline, fille de Joseph-Aimé Lalonde et d'Anna Duquette, qui lui a donné neuf enfants.

Courageusement, Lucien A. s'engage comme employé de ferme à \$10 par semaine, à Orléans, et y persévère de 1942 à 1943. En 1943-1944, il devient cuisinier au Hamilton Flying School, à l'aéroport de Pendleton et, en même temps, il cultive sa terre à Bourget. En 1945-1946, il est chargé de l'entretien des croisées de chemin en hiver au salaire de vingt-cinq cents l'heure.

De 1948 à 1956, Lucien A. travaille à la construction à Ottawa où il fait de la charpenterie et de la menuiserie, bâtissant des locaux domiciliaires et commerciaux. En 1957-1959, il fait le transport du lait à St-Pascal-Baylon puis, de 1960 à 1964, il s'engage pour une entreprise locale qui exécute la construction de domiciles.

Finalement, en 1964, Lucien A. Lepage devient cultivateur à plein temps. Dès 1943, il avait acheté une petite ferme de cinquante arpents avec un cheval et une vache. Graduellement, avec l'aide de son épouse et de ses enfants, il a développé son entreprise, élevant des volailles, poulets, canards et surtout du dindon (500 à 1000 de ces derniers par année). Il a même été apiculteur sur une assez grande échelle puisqu'il a gardé jusqu'à cent ruches. Enfin, il s'est spécialisé en production laitière pour en venir à exploiter 365 acres de terre et un troupeau de quatre-vingt-dix têtes.

Lucien A. Lepage a déjà été marguillier. Il a fait partie de la Chambre de Commerce de Bourget et a été membre de l'Union des cultivateurs franco-ontariens pendant trente ans, dont six au poste de président provincial. Il est membre du Comité consultatif du Collège de technologie agricole et alimentaire d'Alfred de même que membre du Comité laitier de Russell.

## Lepage, Aline

C'est le 24 mars 1923, à St-Pascal-Baylon, que naquit Aline. Elle était fille de Joseph-Aimé Lalonde et d'Anna Duquette.

Après avoir fait son cours primaire dans sa paroisse natale, elle travailla au Château Laurier, à Ottawa, où un copain de travail lui plut au point qu'elle accepta de l'épouser. C'est ainsi que, le 11 octobre 1941, Lucien A. conduisait



Aline Lepage

Aline à l'église de St-Pascal pour y recevoir la bénédiction nuptiale. Le marié était fils d'Armand Lepage et d'Amanda Boyle. Dans la suite, le Ciel bénit leur union en leur envoyant neuf enfants: huit garçons et une fille.

Aline Lepage a été épouse et mère exemplaire. Elle a parfaitement secondé son mari à la tâche, tout en veillant chrétiennement sur l'éducation de ses enfants. Les seuls capitaux d'investissement dont elle et son époux disposaient au début de leur vie à deux étaient leur courage, leur énergie et leur confiance en l'avenir; ils les ont si bien fait fructifier qu'ils en sont venus à posséder l'une des plus belles fermes laitières de nos Comtés-Unis, réussissant en même temps à bien établir tous leurs enfants.

Madame Lucien A. Lepage a continuellement participé à la gestion de l'exploitation agricole familiale et s'est toujours chargée de la comptabilité.

Elle fait partie de la Congrégation des Dames de Ste-Anne et du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-ontariennes.

## Lepage, Romuald

Romuald est né à Bourget le 8 avril 1943, du mariage de Lucien Lepage (d'outre Brook) et de Cécile Villeneuve. La cérémonie du baptême se déroula à l'église paroissiale.

Il fit ses études primaires à Bourget. Plus tard, il obtint un certificat de douzième année secondaire à l'École Technique d'Ottawa. Possesseur d'un diplôme d'électricien, il a aussi suivi un cours d'administration dans les Forces armées canadiennes.

Romuald a fait du service dans l'armée canadienne pendant quatre années, dont une dans



Romuald Lepage

le cadre des forces d'urgence des Nations-Unies (UNEF) au Moyen-Orient. Il a aussi travaillé durant un an pour le gouvernement canadien sur les îles britanniques d'Antigua et Ste-Lucie. Enfin, il a été au service du représentant de la reine chez le gouverneur général du Canada.

À l'église Ste-Trinité de Rockland, Romuald a épousé, le 23 mai 1964, Danielle, fille de Joseph Lebus et d'Yvette Dehaitre. Ils sont les heureux parents de trois enfants.

Lors de la fondation du Centre Récréatif de Bourget, Romuald a été conseiller de cet organisme.

Depuis qu'il est démobilisé, il travaille comme électricien.



Danielle Lepage

## Lepage, Danielle

En l'église Ste-Trinité de Rockland fut baptisée Danielle, née le 17 juillet 1945, du mariage de Joseph Lebus avec Yvette Dehaitre.

Elle fit son cours primaire à Rockland et obtint un certificat de douzième année du Couvent Marguerite d'Youville de sa ville.

En l'église Ste-Trinité, elle se laissait conduire à l'autel, le 23 mai 1964, pour y échanger les promesses du mariage avec Romuald, fils de Lucien Lepage et de Cécile Ville-neuve. Leur union a été bénie par la naissance de trois enfants: Céline, Christine et Charles.

Devenue Bourgetaine en 1969, Danielle Lepage est au service du Ministère des Postes depuis quatorze ans et y occupe la position de Receveur des postes.

Consciencieusement, madame la maîtresse de poste est toujours fidèlement à son poste.

## Lepage, Yvon

À Lucien A. Lepage et Aline Lalonde, naissait, le 2 mai 1947, un fils auquel ils donnèrent le nom d'Yvon. Il fréquenta l'école primaire du village.

Débordant d'activité, il se sentait pressé d'entrer dans la lutte pour la vie; il se maria donc jeune. Le 27 août 1966, il conduisit à l'autel, Colette, fille de Robert Éthier et d'Alice Paul. C'est M<sup>re</sup> Gérard Charette qui présida la cérémonie. De leur mariage sont nés trois enfants: deux filles et un garçon.

Yvon a adopté le métier d'ouvrier et il est contracteur en menuiserie. Sur un lopin de terre d'une vingtaine d'arpents qu'il a défriché, il s'est bâti lui-même une vaste maison avec piscine. Elle occupe un site magnifique, juchée non loin de la crête d'une colline.

Propriétaire d'un lotissement bien situé, il a procédé à la division de son terrain en soixante-dix-sept lots dont plusieurs sont déjà vendus et même construits. La flambée des intérêts, il y a quelques années, lui a causé beaucoup d'inquiétudes, mais il a réussi à prendre le dessus et mijote encore d'importants projets.

Chevalier de Colomb, il a aussi fait partie de la direction du Centre Récréatif; en outre, il a été vingt ans pompier volontaire. Il fait du hockey, du ballon-balai, de la chasse et de la pêche, aussi de la motoneige, mais son sport de prédilection est l'aviation; de fait, il possède son permis de pilote d'avion.

## Lepage, Colette

Colette est née le 18 février 1947 du mariage de Robert Éthier et d'Alice Paul. Elle a fré-



Yvon Lepage

quenté l'école du village jusqu'à la dixième année inclusivement.

Une jouvencelle, pleine d'assurance comme elle, ne pouvait manquer d'être attirée par un type plein d'allant comme Yvon: aussi, le 27 août 1966, elle acceptait comme époux ce fils de Lucien A. Lepage et d'Aline Lalonde. L'échange des serments du mariage se fit en notre église paroissiale en présence de M<sup>re</sup> Gérard Charette. Trois enfants sont issus de leur union: Jacinthe, Nadine et Étienne.

Jadis, durant quatre ans, Colette a travaillé comme opératrice pour la Clarence Telephone Co. Elle a aussi été «postillonne» pour distribuer le courrier rural pendant près de cinq ans. Membre du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, elle en a été la présidente pendant deux ans. Elle a fait partie de l'exécutif du Centre Récréatif durant deux ans. Enfin, elle est présidente d'un comité chargé de



Colette Lepage

fêter les couples dont un anniversaire de mariage quinquennal survient durant l'année du centenaire.

Colette se plait beaucoup à la lecture et à la télévision. Parmi ses passe-temps préférés, mentionnons la production d'émaux sur cuivre, le transfert d'images, la couture, la natation et la motoneige.

## Leroux, Aurèle

En l'église St-Joseph de Lemieux, a été baptisé Aurèle, né le 5 avril 1923. Ce nouveau chrétien était fils d'Onésime Leroux et de Joveline Patenaude. Enfant, il a fréquenté l'école primaire de sa paroisse.

Aurèle a épousé, le 21 avril 1951, Marie-Jeanne, fille d'Ernest Matte et de Rosalie Legault. La bénédiction nuptiale leur a été donnée en la Cathédrale d'Ottawa. Trois enfants sont issus de leur union.



Aurèle Leroux

Aujourd'hui, Aurèle possède un permis d'opérateur d'autobus. Il a commencé, en 1956, à être chauffeur de camions et d'autobus, puis il a travaillé jusqu'en 1966 comme opérateur de niveleuse pour la municipalité de Clarence. En 1964, il achète un premier circuit d'autobus scolaires et en arrive, en 1979, à utiliser vingt-neuf autobus pour le transport des écoliers. C'est alors qu'il vend sa florissante entreprise à ses deux fils.

## Leroux, Marie-Jeanne

Presque à la limite sud du comté de Russell, soit à St-Albert, naissait, le 31 mars 1923, Marie-Jeanne, fille d'Ernest Matte et de Rosalie Legault.



Marie-Jeanne Leroux

Après avoir complété son cours primaire, elle fit la première année du cours secondaire.

À la cathédrale d'Ottawa, le 21 avril 1951, elle épousait Aurèle, fils d'Onésime Leroux et de Joveline Patenaude. Leur mariage a donné trois enfants, soit deux garçons et une fille.

Dès son mariage, Marie-Jeanne vint demeurer à Bourget où elle affiche, depuis, les professions de «ménagère» et de «chauffeur d'autobus».

En plus d'être fille d'Isabelle, M<sup>me</sup> Aurèle Leroux fait partie de l'Union culturelle des franco-ontariennes. Elle se dépense aussi bénévolement en faveur du Comité du Bingo.

## Leroux, Fernand

C'est à Hammond, le 8 juin 1935, que naissait Fernand, fils de Lionel Leroux et de Dolores Laplante. Il était l'aimé des garçons et n'était précédé que d'une sœur, Thérèse (M<sup>me</sup> Célestin Côté).

Il arriva à Bourget, à l'âge de six ans, lorsque ses parents vinrent s'y installer. Il fréquenta l'école primaire de St-Félix et, durant toute son enfance et sa jeunesse, il se familiarisa aux choses de l'agriculture auprès de son père.

Sorti de l'école, il fut employé, comme aide agricole par Mathias Chénier, pendant un peu plus d'un an. Ensuite, il fut engagé, à temps partiel, durant douze ans, par le Ministère des Ressources naturelles de l'Ontario. En même temps, il travaillait pour l'entreprise d'architecture paysagiste M. & S. Martin d'Ottawa.

En 1965, Fernand obtint sa permanence à la Forêt Larose où il trime encore en rêvant à l'âge de la retraite.

Dès 1958, il avait acheté l'ancienne ferme de Francis Lacroix, dans la quatrième concession, mais sa maison brûla en 1961, entre Noël et le jour de l'au. Il reconstruisit aussitôt après, en 1962.

Pendant que Fernand travaillait pour M. & S. Martin, le hasard lui fit rencontrer Yvette Desjardins qui demeurait à Rockcliffe Park. Les patrons de notre Leroux comprirent, le 13 juillet 1957, pourquoi ce bon travaillant était toujours à l'affût de besognes ou de commissions à faire dans le bout de Rockcliffe Park. En effet, c'est à cette date qu'il épousa Yvette à Bourget. De leur mariage sont issus quatre enfants et deux petites-filles.

Les Leroux ont une roulotte de camping qu'ils utilisent beaucoup pour s'adonner à leurs loisirs préférés. Pour Fernand, deux semaines de chasse à l'automne sont chose sacrée qu'il ne manquerait que pour des raisons incontrôlables. Aux fins de s'y adonner, il monte vers Chapleau et Cochrane avec son épouse. Ils vont aussi pêcher au parc Laverendrye car c'est là qu'on y rencontre les plus gros poissons... mais, Yvette commence à avoir peur des ours depuis les fatals incidents de ces dernières années.

Fernand est président du Club de chasse et pêche de Bourget. Lui et son épouse ont déjà été d'ardents motoneigistes.

Le petit-fils de Ferdinand Leroux dit n'avoir qu'une fredaine de jeunesse à se reprocher et que son souvenir n'importune pas trop sa conscience; il s'agirait de quelques lièvres pris au lacet, probablement hors saison. Cela ne lui est pas arrivé assez souvent pour le faire classer définitivement parmi les braconniers; de plus, il était bien excusable jusqu'à un certain point car ces petites bêtes s'aventuraient sans cesse et effrontément dans le jardin de ses parents juste à l'orée de la forêt.



Fernand Leroux

## Leroux, Yvette

Née à Lemieux, le 28 juin 1934. Yvette Desjardins y a été baptisée à l'église St-Joseph.

Elle a fait ses études au Couvent de la rue Gloucester, d'Ottawa, et a passé douze ans avec les Sœurs Ste-Marie de Namur.



Yvette Leroux

En 1952, soit à dix-huit ans, elle arrivait sur le marché du travail pour y décrocher, à la Fonction publique du Canada, un poste de secrétaire au Département des anciens combattants, fonction qu'elle occupa jusqu'en 1956.

Le 13 juillet 1957, Yvette épousait Fernand en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Celui avec qui elle échangea les vœux du mariage était fils de Lionel Leroux et de Dolorès Laplante. Quatre enfants sont nés de cette union: Diane (M<sup>me</sup> Jocelyn Racine), Rhéal (soldat dans l'armée canadienne), Denis et Sylvain. Fer-



Léo Leroux

nand et Yvette sont aussi les heureux grands-parents de deux petites-filles: Josée et Marie-France.

En 1970, Yvette retourne sur le marché du travail où elle s'engage d'abord, à titre temporaire, au Centre des données fiscales du Ministère du Revenu national. Ensuite, elle est employée pendant près d'un an, à Bourget, par le Ministère des Ressources naturelles de l'Ontario. Puis, elle obtient une position qu'elle occupera pendant dix ans, à la Fédération Canadienne de la Nature.

Retraitée depuis 1983, Yvette dit qu'elle s'adapte facilement au régime du «grand repos» qu'elle croit avoir bien mérité après tous ses labeurs passés.

Comme distraction, elle se fait gardienne de ses petits-enfants chaque fois que cela lui est possible. Elle est une adepte des quilles et aime beaucoup la chasse; elle a même abattu «son original», à Cochrane, à l'automne 1983. Enthousiaste de la pêche, elle peut se vanter d'avoir sorti de l'eau, il y a deux ans, un superbe brochet de 24 livres.

Yvette adore le camping et la lecture. Elle est une bénévole assidue du bingo de Bourget.

## Leroux, Léo

À Ferdinand Leroux et son épouse, Alexina Pilon, naissait, le 10 mai 1915, un fils qui reçut le nom de Léo à son baptême en l'église Sacré-Cœur de Bourget.

Le 22 mai 1944, en l'église St-Pascal-Baylon, il épousait Yvonne, fille de Joseph Tassé et d'Exima Labrèche qui lui donna un fils, Yves.

Le jeune couple demeura avec les parents Leroux durant un an, puis s'acheta une propriété dans le village de Hammond. À ce temps-là, Léo travailla surtout pour des cultivateurs de la région.

Devenu veuf, Léo convola en deuxième nocces, en 1973, avec la veuve Angela Meloche de Bourget. Ils vendirent alors la propriété de Hammond pour venir résider à Bourget où Léo avait acquis une maison.

Après le décès de sa deuxième épouse, en 1980, Léo retourna à l'église de Hammond avec Gabrielle Loiselle, veuve de Philippe Chénier qu'il prit pour troisième compagne de sa vie. Ils logèrent d'abord en appartement au n° 7B de la rue Champlain-nord puis, en 1982, ils achetèrent la propriété où ils demeurent actuellement au n° 30 de la même rue.

M. et M<sup>me</sup> Léo Leroux sont membres du Club d'Âge d'Or.



## Leroux, Gabrielle

Issue du mariage d'Henri Loiselle et d'Alma Délisle, Gabrielle vit le jour à St-Joseph d'Orléans le 4 juin 1912.

Dès 1914, la famille Loiselle déménagea à Val-Marie en Saskatchewan. La période d'aridité de plusieurs années qui a dévasté cette région du pays, durant la grande dépression, força cette famille à revenir dans l'Est en 1936. Comme M<sup>me</sup> Loiselle était originaire de The Brook, elle décida de s'installer au pays natal; elle y décéda en 1939.

En notre paroisse, Gabrielle épousa, le 8 août 1938, Philippe, fils d'Adélarad Chénier et de Rose-Anna Charron, de qui elle eut six enfants: Rita, Jeannine, Rachelle, Richard, Michel et Chantal.



Gabrielle Leroux

Au cours des ans, le couple Chénier garda douze enfants de la Société de l'Aide à l'Enfance. De ceux-ci, Pierre et Richard Allard sont encore considérés comme des membres de la famille.

En 1977, les Chénier vendirent leur lopio et leur maison de la septième concession pour s'acheter une résidence au 47 Champlain-nord dans le village. Cette propriété a été revendue deux ans plus tard.

Devenue veuve en 1979, Gabrielle se remaria en secondes nocces le 21 juillet 1980, à Léo, fils de Ferdinand Leroux et d'Alexina Pilon.

## Leroux, Lionel

À St-Joseph de Lemieux, le 18 mai 1908, naissait Lionel, fils de Ferdinand Leroux et d'Alexina Pilon.





Lionel Leroux

Ses parents s'étant établis à Bourget, il fréquenta l'école de la «Sept» et aida son père aux travaux de la ferme.

En l'église St-Mathieu de Hammond, le 8 juillet 1930, il épousait Dolorès, fille d'Idas Laplante et d'Élodie Gendron. Ils eurent six enfants: Thérèse (M<sup>me</sup> Célestin Côté), Fernand (époux d'Yvette Desjardins), Gérard (décédé le 22 mai 1965 lors d'un accident de la route qui causa également la mort de son beau-frère, Célestin Côté, et celle de Thérèse Lavoie), Reué (époux de Bernadette Céré) et Nicole (M<sup>me</sup> Ronald Rochon).

Les Leroux revinrent sur la terre paternelle, à Bourget, en 1941. Lionel faisait beaucoup de bois de poêle pour vendre au village. Il produisait aussi du sirop d'érable. Propriétaire du plus gros verger de la paroisse, il recevait souvent la visite non sollicitée des gamins du village qui venaient y faire la cueillette au profit



Ludger Leroux

de leur gourmandise. Quand il les surprenait, il ne les grondait que si l'on avait brisé des branches.

Dans le rang St-Félix, les jeunes du temps se rappellent qu'en hiver Lionel les ramassait le long de la route pour les conduire à l'école. Ça ne coûtait pas cher comme les autobus d'aujourd'hui, mais ça rendait un fier service à toutes les familles du parcours.

Lionel est décédé le 18 avril 1962. C'était un mercredi saint. À cause de la réglementation liturgique, il n'y eut qu'un «Lihera» le samedi saint, puis le service fut chanté le lundi de Pâques.

## Leroux, Ludger

Dernier d'une famille de dix enfants, Ludger naquit, le 4 novembre 1896, du mariage de Joseph Leroux et de Délina Polvin. Il habita à Lemieux, sur la ferme paternelle jusqu'en 1944.

En dépit des temps durs d'alors, il connut une jeunesse heureuse avec ses sœurs, Angéline, Anua, Victoria, Albina et Délia, ainsi que ses frères, Ferdinand, Joseph, Orphir et Osias. De nature gaie, Ludger rivalisait avec ses compagnons, lors des veillées, pour conduire des chansons à répondre jusqu'aux petites heures du matin. Il aimait aussi conter des histoires comme les gens du temps savaient si bien le faire.

Malgré le peu d'instruction qu'il avait reçu, il possédait cependant le don des chiffres et pouvait compter rapidement les intérêts sans crayons ni papiers.

Ardent en politique, il accordait son enthousiasme aussi bien aux élections scolaires qu'à celles des niveaux municipal, provincial et fédéral. On l'a déjà surpris, grimpé sur une balle de foin en face de ses vaches, en train de pratiquer un petit discours politique; le lendemain, pour taquiner ses adversaires, il se promenait dans son camion décoré de photos du candidat gagnant.

C'est le 25 octobre 1921, à Casselman, qu'il connaissait sa destinée à celle d'Émérentienne, fille d'Eugène Lussier et d'Emma Lamarre, qui lui donna cinq enfants.

Doué de l'esprit et du sens des affaires, mais surtout ardent au travail, il fit un succès de l'exploitation de la ferme déjà prospère qu'il acheta du Dr Moïse Gendron, dans la troisième concession. Il la destinait à ses fils Alcide et Bernard.

S'il a connu la réussite, par contre il n'a pas été ménagé par les épreuves; ainsi, à peine deux mois après s'être installé à Bourget, juste après la période des foins, sa grange et son

étable, frappées par la foudre, furent complètement rasées par un incendie. Les larmes aux yeux mais, encouragé par l'aide sympathique de ses amis et voisins, il déclara: «Nous avons encore du cœur et, avec l'aide de Dieu, nous allons repartir à neuf.» Il parvint donc à reconstruire à temps pour abriter ses animaux avant de l'arrivée de l'hiver. Avec le temps, il fit l'acquisition de deux autres lopins de terre.

En 1951, il eut pignon sur la rue principale, retrouvant au village d'anciens amis de Lemieux. Tout en entourant de soins son épouse malade, il trouvait moyen de faire du jardinage, de la pêche et même un peu de chasse.

Devenu veuf en 1967, il se remaria dans la suite avec Gabrielle Lebrun-Pilon qui le quitta au bout de quelques années pour cause de santé.

Aujourd'hui, à quatre-vingt-sept ans, Ludger est installé «par la force des choses», comme il le dit, au Nursing Home de Bourget où il subit une maladie qui pardonne rarement, mais sous l'épreuve, il reste courageux et serein.

## Leroux, Émérentienne

Originaire du Québec, Émérentienne naquit à Sherington, le 7 avril 1898, du mariage d'Eugène Lussier et d'Emma Lamarre. La Providence lui donna quatre sœurs, Marie, Imelda, Antoinette et Alice, ainsi que trois frères, Josaphat, Eugène et Dieu-donné.

Elle était toute jeune encore lorsque ses parents vinrent s'installer à Casselman. Comme les autres colons du temps, le père dut abattre des arbres pour bâtir un gîte et défricher le sol afin d'assurer la subsistance de sa famille.



Émérentienne Leroux

En l'église Ste-Euphémie de Casselman, le 25 octobre 1921, Éméréntienne échangeait les serments du mariage avec Ludger, fils de Joseph Leroux et de Délima Potvin, dont elle eut cinq enfants: Antoinette, Alcide, Bernard, Yvette et Jeannine: elle en perdit un sixième avant sa naissance. Ces fils et filles d'Éméréntienne conservent encore un souvenir profondément ému de leur mère à qui ils prêtent toutes les perfections.

Adroite et ayant le sens du beau, elle a toujours joliment décoré l'intérieur de son foyer, en garnissant le pourtour de fleurs et de verdure qui en faisaient un nid reflétant le bonheur. Bonne couturière et adroite à tous les travaux d'art domestique, ses enfants étaient toujours bien habillés et sa maison sans cesse bellement décorée. Grâce à cette jardinière et ménagère dépareillée, la table familiale regorgeait de produits végétaux et de fruits, petits et gros: même en hiver, on s'y régalait encore des marinades, des confitures, des pâtisseries, du bon beurre de ferme et des produits de boucherie obtenus sur place. Parfois, un bon petit vin ou un agréable caribou de «Petit papa Ludger» venait compléter la bonne chère.

Tenace, diligente et besogneuse. Éméréntienne savait tirer parti de tout, qualité qui lui venait peut-être de la goutte de sang amérindien qu'elle croyait avoir hérité d'un certain ancêtre autochtone que révélerait sa généalogie. Si Ludger a si bien réussi c'est peut-être parce que, comme le dit le vieux dicton, «En arrière du bonhomme, il y avait sa femme».

Elle a légué à ses enfants l'exemple de ses vertus et des qualités qui sont leur richesse. Elle a sans doute aussi inspiré la vocation religieuse de sa fille Jeannine.

Cette maman qui, selon Yvette, avait toutes les qualités, mourut des suites d'un goître, le 23 février 1967, à l'âge de soixante-huit ans.



Osias Leroux

## Leroux, Osias

Même si les parents d'Osias, Joseph Leroux et Angéline Potvin, habitaient Lemieux, Osias vit le jour à The Brook, le 7 novembre 1889, alors que sa mère était en visite chez le «Grand Jos Labelle» dans la troisième concession. Il fut même baptisé en notre paroisse.

Il retourna couler sa jeunesse à Lemieux mais vint prendre femme à Bourget, y épousa Augustine, fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin. Leur mariage qui fut béni le 4 août 1916, les rendit parents sept fois.

Le jeune couple s'installa sur une terre de Lemieux mais, ayant eu le malheur de perdre leur grange par un incendie, ils déménagèrent à Bourget pour y exploiter encore une femme.

Durant la guerre, de 1939 à 1944, ils vont demeurer à Brownsburg (Québec), puis reviennent vivre dans notre village.

Osias travailla alors comme menuisier à la Fonction Publique fédérale jusqu'à sa retraite.

C'était un homme jovial qui aimait la musique (violon) et les danses. Il est décédé le 14 octobre 1966 à l'âge de soixante-seize ans et onze mois.

## Leroux, Augustine

Fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, Augustine naquit à The Brook le 13 mars 1891.



Augustine Leroux

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 4 août 1916, elle prenait pour époux, Osias, fils de Joseph Leroux et d'Angéline Potvin, de qui elle eut sept enfants: Eva (décédée à l'âge d'environ trois ans), Estelle (M<sup>me</sup> Hervé Paul), Dolorès

(M<sup>me</sup> Aurèle Gratton), Raymond (époux de Gaélane Dicaire), Gisèle (décédée en bas âge), Rachel (M<sup>me</sup> Rhéal Brouillard) et Raymonde (M<sup>me</sup> Marcel Bélanger).

C'était une femme forte, travaillante et serviable qui aidait beaucoup son mari aux travaux de la ferme. Rendue au village, elle faisait un grand jardin et cultivait des fleurs en abondance dans son parterre.

Augustine est pensionnaire du Nursing Home de Bourget depuis quelques années.

## Leroux, Rhéal

Natif de Bourget, Rhéal a vu le jour le 12 mai 1960. Il est le fils aîné de Fernand Leroux et d'Yvette Desjardins.



Rhéal Leroux

Il fit son cours primaire à Bourget: on dit qu'il y était très espiègle, ce qui ne l'empêcha pas d'y réussir et de poursuivre ses études à l'École Secondaire de Casselman.

Durant les vacances de l'été 1977, il fit de l'entraînement, pour la Réserve Navale, au Lac Dow à Ottawa.

En 1978, il décide de faire carrière dans les Forces Armées Canadiennes. Après un entraînement rigoureux à St-Jean (Québec), il est stationné à la Citadelle de la ville de Québec.

En 1981, Rhéal fait un séjour de six mois, comme bérêt bleu, au Service des Nations-Unies à Chypre; c'est là qu'il obtient son diplôme de plongée sous-marine (scuba-diving). De retour au Canada en 1982, il est envoyé en Alberta pour y suivre un cours de parachutiste en compagnie des Sky-Hawks, et il le complète avec succès.

Après des études à l'école de communications de Kingston, il en obtient son diplôme en 1983. Il est présentement stationné à Kingston.

## Lévesque, Joseph

Natif de Hull (Québec), Joseph (Edmond) y vit le jour le 26 mars 1896. Ses parents étaient Sylvestre Lévesque et Élisabeth Auger.



Joseph Lévesque

Le premier juillet 1924, en l'église St-Pascal-Baylon, il épousait Estelle (Stella), fille d'Arthur Viau et de Cordélia Parent, qui lui donna neuf enfants dont sept vécurent jusqu'à l'âge adulte, soit trois garçons et quatre filles.

Au début de sa carrière, Joseph Lévesque fit le commerce du bois à Sturgeon Falls. Puis, il vint s'établir à Lemieux et enfin se rendit acquéreur d'une ferme à Eltyville où il a resté longtemps le voisin de M. et M<sup>me</sup> Pierre Priemeau.

Notre concitoyen a déjà été marguillier de la paroisse St-Joseph de Lemieux.



Estelle Lévesque

Après être arrivé dans notre village, il jardina «tant qu'il le pouvait», mais trouvait encore beaucoup de temps pour fréquenter le salon de barbier Viau, l'hôtel et le garage Peron où il aimait parler du bon vieux temps et raconter des histoires. Il se plaisait aussi à bricoler.

Joseph Lévesque fit son entrée au Centre d'Accueil Roger Séguin de Clarence-Creek en avril 1976, et y décéda le 6 mars 1980.

## Lévesque, Estelle

Estelle est née le 9 avril 1903 et a été baptisée en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. Ses parents étaient Arthur Viau et Cordélia Parent.

Elle a fait ses études primaires à St-Pascal-Baylon; c'est là aussi que, le premier juillet 1924, elle épousait Joseph (Edmond), fils de Sylvestre Lévesque et d'Élisabeth Auger, de qui elle a eu neuf enfants: Roger, Pauline, Georgette, Jeannine, Marielle, Bernard et Jean: les deux autres sont morts en bas âge. Cinq de ses enfants sont nés à Hull et les quatre autres à Lemieux.

Après avoir suivi son mari dans ses pérégrinations, elle s'installe avec lui et leur famille à Bourget pour y exploiter leur dernière exploitation agricole avant de prendre leur retraite. Ils se gagnèrent rapidement l'estime de toute notre population.

Madame Lévesque a fait partie de l'Union des fermières. Elle n'était heureuse que lorsqu'elle était occupée, faisant beaucoup de frivolités (tatting), tricot, crochet et couvrepieds. Elle se plaisait également à jardiner. C'était une femme d'une patience extraordinaire.

Son décès survint le 9 juillet 1976.

## Longtin, Clément

À The Brook, le 25 avril 1909, naissait à Olivier Longtin et Anna Sicard, un fils qu'ils firent baptiser le même jour sous les noms de Joseph, François, Clément. Son parrain était Clément Potvin et sa marraine, Sophie Auger.

M. le curé Calixte Landry hénissait son mariage, le 21 novembre 1936, à Ange-Ema, fille de Jules Potvin, père, et d'Aurore Gravel, qui lui a donné quatre enfants, soit trois filles et un garçon.

Clément a déjà été cultivateur. Lorsqu'il vint s'établir au village, il a occupé différents emplois; entre autres, il a, durant de nombreuses années, fait la distribution des produits de pétrole B.A. Pendant un certain temps, il a même exploité à son compte, le poste d'essence et le restaurant de Clarence-Point.



Clément Longtin

Ce Bourgetain, qui a déjà été conseiller du village, est décédé, le 19 août 1972, à l'âge de soixante-quatre ans.

## Longtin, Ange-Ema

Fille de Jules Potvin, père, et d'Aurore Gravel, Ange-Ema naquit à The Brook le 31 mars 1910; elle fut portée sur les fonts baptismaux, le même jour, par ses parrain et marraine: Napoléon Lagrois et Vitaline Gagnier. M. l'abbé J. O. Allard, qui remplaçait temporairement le curé, présida à la cérémonie.

Son mariage à Clément fut célébré en l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 21 novembre 1936. Les parents de son conjoint étaient Olivier Longtin et Anna Sicard. De leur mariage sont nés quatre enfants: Mireille (M<sup>me</sup> Jacques Paquette), Richard (époux de Marie-Martine Bes-



Ange-Émo Longtin

taven), Louise (M<sup>me</sup> Giovanni Miglietta) et Marie-Pierre (M<sup>me</sup> Guy Chénier).

Ange-Ema demeura à Bourget toute sa vie. Les gens s'en souviendront surtout pour son goût de la lecture, son attachement au patrimoine et l'amour qu'elle portait aux plantes. Rien ne l'intéressait davantage que la petite histoire de notre patelin et elle collectionnait toutes sortes de choses sur ce sujet. Avec une chaleureuse anticipation, elle rêvait d'assister aux célébrations du centenaire de Bourget, mais la Providence l'a privée de cette satisfaction car elle est morte, le 23 septembre 1983, à l'âge de soixante-treize ans.

## Longtin, Clémentine

Baptisée sous le nom de Clémentine, une pouponne promise à une vie très active naissait à The Brook le 27 avril 1893. Ses parents étaient Napoléon Longtin, père, et Sophie Potvin.



Clémentine Longtin

Après avoir fait son cours élémentaire dans sa paroisse, Clémentine poursuivit ses études au Couvent de la rue Rideau à Ottawa.

De retour dans sa famille, elle travailla, entre autres, comme chapelière aux magasins généraux Boudreau et Goulet. Plus tard, elle prit charge de l'agence de la banque Canadienne Nationale, desservant Hammond en plus de Bourget. Elle fut témoin du hold-up subi par la banque le 10 juin 1920.

Pendant de nombreuses années, Clémentine a été comptable des payes des fromageries de Cheoey et de Bourget. Elle a aussi longtemps occupé le poste de secrétaire-trésorière du village «policé» de Bourget.

On lui doit la fondation d'un cercle d'artisanat dont elle a été la première présidente. Personne n'a oublié les nombreux services qu'elle

rendait à tous et à chacun lorsqu'elle a été téléphoniste, d'abord pour la Clarence Telephone Co. de 1933 à 1966, puis pour Bell Canada, d'octobre 1966 à 1970. Clémentine a aussi été notaire pendant environ un demi-siècle.

Autrefois, il se faisait beaucoup d'organisations au profit de la paroisse qui en avait grandement besoin. Presque toujours, on y servait de nombreux et copieux repas; plus souvent qu'à son tour, Clémentine se chargeait bénévolement de préparer ces boustifailles.

Charitable avec simplicité, elle se montrait toujours prête à accueillir les plus démunis, les vieillards et les orphelins, dépannant n'importe qui réclamant son aide et se dépouillant même pour plaire à autrui. Elle n'a jamais pris mari mais a cependant élevé beaucoup plus d'enfants que maintes femmes mariées. Un grand nombre d'orphelins de sa parenté lui doivent le foyer où ils ont été normalement élevés dans un milieu familial.

Toujours aux côtés de sa mère, elle en prit soin jusqu'à son décès à l'âge de 92 ans, en 1949.

En décembre 1979, Clémentine dut subir l'amputation d'une jambe, ce qui la força à fermer maison pour devenir pensionnaire du nursing home de Bourget.

Elle décédait le 9 décembre 1984, quelques jours après l'amputation de sa deuxième jambe.

## Longtin, Joseph

Fils de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, Joseph (Bébé) est né à The Brook le 25 septembre 1879.

Le 27 novembre 1899, il épousait, en sa paroisse natale, Emma, fille de Ferdinand Martel



Joseph Longtin

et de Marguerite Richer qui lui donna onze enfants, dont quatre sont encore vivants: Hortense (M<sup>me</sup> Montrose Mallette de St-Petersburg, Floride); Georges (citoyen de Sudbury); Reina (M<sup>me</sup> Ernest Désormeaux de Cornwall) et Claire (M<sup>me</sup> Henri Savard, également de Cornwall).

Cultivateur de son état, Joseph (Bébé) a longtemps exploité la ferme où se trouve la carrière de sable (sablrière) exploitée présentement par Léopold Lemery.

Les Longtin déménagèrent à Cornwall à la fin des années «vingt». C'est là qu'est mort Joseph le 25 août 1949.

## Longtin, Emma

Emma est née à The Brook, le 25 septembre 1879, du mariage de Ferdinand Martel et de Marguerite Richer.



Emma Longtin

En l'église Sacré-Cœur de sa paroisse natale, le 27 novembre 1899, elle épousait Joseph (Bébé), fils de Napoléon Longtin (père) et de Sophie Potvin, dont elle eut onze enfants: Albert, Cécile, Aline, Conrad, Laurette, Norbert, Hortense, Reina, Georges, Claire et Pauline.

Le 26 décembre 1958, Emma Martel-Longtin mourut à Cornwall où elle résidait depuis une trentaine d'années.

## Longtin, Napoléon (fils)

Le jour de la fête des Saints Innocents, soit le 28 décembre 1876, naissait un fils à Napoléon Longtin (père) et à son épouse, Sophie Potvin. Baptisé en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, il reçut le nom de son père: Napoléon.



Napoléon Longtin, fils

«Ti-Poléon», comme on le surnommait pour le distinguer de son père, fréquenta d'abord la petite école de The Brook, puis continua ses études au High School de Plantagenet, en 1894 et 1895. Dans la suite, il a été instituteur à l'école primaire de notre village.

À l'exception de vingt années passées à Rockland, comme agent de la Metropolitan Life Assurance Co., et d'un séjour moins prolongé, comme marchand et maître de poste, à Farrelton (Québec), M. Longtin a passé la majeure partie de sa vie à Bourget, y pratiquant le notariat. Il a déjà été commissaire d'écoles et marguillier de la fabrique. De 1915 à 1918, il fut «pro-maire» et, en 1918, il fut élu maire du canton de Clarence.

Napoléon Longtin (fils) épousait Marie-Louise Charlebois, le 18 août 1897. Leur union ne leur apporta pas d'enfants; ce que voyant, ils adoptèrent quatre dont trois filles et un garçon



Marie-Louise Longtin

qu'ils choyèrent comme s'ils avaient été de leur sang et qu'ils pourvurent d'une bonne instruction.

M. Longtin fut secrétaire de la Ligue du Sacré-Cœur: il agissait aussi comme président du comité de réception pour les fêtes du soixantenaire. Il passa les dernières années de sa vie à Lachute où il mourut le 5 juillet 1972.

### Longtin, Marie-Louise

M<sup>me</sup> Napoléon Longtin, fils, née Marie-Louise Charlebois, vit le jour à St-André Ave-lin, P.Q., le 22 mars 1879. Son père, André Charlebois, avait épousé Rose-Anna Paquette; le premier décéda en 1916 et l'autre en 1942.

Au temps de sa jeunesse, Marie-Louise Charlebois demeura plusieurs années à Rockland, avant de venir rester avec ses parents à Cheney-Station en 1896. Un an plus tard, elle devenait l'épouse de M. Napoléon Longtin, fils, soit le 18 août 1897

Lors des célébrations du soixantenaire de Bourget, Marie-Louise Longtin était vice-présidente de la Congrégation des dames de Ste-Anne.

Le 6 octobre 1957, elle décédait à Lachute où elle avait déménagé avec son époux depuis quelques années.

### Longtin, Napoléon (père)

Le premier avril 1858, à St-Louis de Gonzague, P.Q., naissait Napoléon, fils de François Longtin et d'Esther Gervais.

Le courant de colonisation qui se créa de la région de Beauharnois vers notre district l'entraîna à The Brook où il fournit une carrière peu ordinaire.

Le 6 février 1876, il épousait, en l'église de Clarence-Creek, Sophie Potvin, la fille d'un des premiers défricheurs de The Brook.

Napoléon Longtin, père, fut cultivateur d'abord, puis agent de machines aratoires et plus tard agent d'assurance. Lougtemps il fut le juge de paix de la région et dût régler les petits conflits de nos aînés.

Les affaires municipales ont été un important champ d'action pour M. Longtin. Il a servi à la mairie pendant plusieurs termes intercalés de vacances, soit pendant neuf ans en tout. Il fut aussi, à trois reprises, nommé préfet des comtés de Prescott et Russell.

Après une vie bien remplie, M. Napoléon Longtin, père, s'éteignait à Bourget, le 23 juin 1933, âgé de soixante-quinze ans.



Napoléon Longtin, père



### Longtin, Sophie

Nous vous présentons l'une des plus anciennes filles natives de The Brook. En effet, Sophie commença son expérience sur la terre aux toutes premières années de colonisation de notre petite patrie. Elle était fille de Clément Potvin et de Sophie Auger dont elle vint partager l'existence dès le 21 décembre 1858.

Sophie Potvin devint l'épouse de Napoléon Longtin, père, et leur union fut benie, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 6 février 1876. Le marié était fils de François Longtin et d'Esther Gervais. On leur doit une descendance presque innombrable.

Active et saine d'esprit jusqu'à la fin de ses jours, Sophie mourut le 15 septembre 1949.



Sophie Longtin

## Loranger, Madeleine

Fille d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel, Madeleine est née, le 2 août 1949, à Bourget où elle a été baptisée.



Madeleine Loranger

Après son cours primaire à nos écoles, elle alla continuer au secondaire à Casselman où elle fut présidente de l'école en 1966-1967. Ensuite, elle fit son école normale à l'Université d'Ottawa (1967-1969), puis obtint un Baccalauréat ès Arts et un «Bac» en Éducation. Elle se recycle continuellement par des cours d'été et du soir.

Sa carrière d'enseignante se gradue comme suit: en 1969, à l'École Ste-Trinité de Rockland; en 1974, à l'École Ste-Félicité de Clarence-Creek; en 1975, à l'École Secondaire L'Escale de Rockland où elle a d'abord enseigné le français et l'économie domestique;



Adélarde Lortie

maintenant, elle y est conseillère en orientation.

Vingt ans Bourgetaine, Madeleine a accumulé beaucoup de souvenirs de son patelin natal. Ainsi, pendant cinq ans, elle a assisté sa sœur Henriette à l'orgue paroissial, se contentant alors de l'observer en tournant les pages de la musique, puis, un jour, elle gradua, pour ainsi dire, et devint organiste pendant trois ou quatre ans.

Jeune enfant, elle prêtait à Bourget des proportions écartantes; de fait, une certaine fois où elle devait remplir le rôle de bouquetière pour sa grande sœur qui gradua, elle se perdit dans les «dédales» du village en se rendant à pied à l'école pour la graduation. Heureusement qu'on la retrouva errante, cherchant toujours à s'orienter, et on l'amena à temps pour monter sur la scène dans la belle robe toute neuve qu'on lui avait procurée pour l'occasion.

Madeleine est très reconnaissante à Sœur Rose-Cécile (Cécile Descelles) de lui avoir permis de réaliser en partie un rêve d'enfance: devenir chef d'orchestre. En effet, en première année, elle dirigeait l'orchestre que la religieuse se plaisait à monter chaque année. Le concert, qui faillit avorter à cause d'une tempête, donna l'occasion à notre «Maestro» de se produire au bâton pour la plus grande gloire de sa jeune vie.

La carrière artistique de Mado s'est prolongée jusqu'à Rockland où elle a fait partie de la chorale pendant quelques années.

Même l'amour est un art où elle a réussi en se faisant conduire à l'autel par Pierre, fils d'André Loranger et de Liane Théoret. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église Ste-Trinité de Rockland le 24 juin 1977. Une petite Élise venait cimenter davantage leur union le 3 novembre 1980.

Aimant beaucoup les voyages, Madame Loranger a beaucoup voyagé. Entre autres, elle a fait un voyage en Europe avec un groupe de jeunes éducateurs, en 1969. Elle a aussi accompagné un groupe d'élèves dans l'Ouest canadien en 1973. Les projets d'autres pérégrinations sont même à s'élaborer pour l'avenir.

## Lortie, Adélarde

Fils de Louis Lortie et d'Arthémise Bazinet, Adélarde est né à The Brook le 11 mars 1901. Il a fréquenté la petite école rouge anglaise qui, après 1911, s'est trouvée sur le territoire de la paroisse de Hammond.

Dès l'âge de dix-sept ans, il montait aux chantiers. Ensuite, il a travaillé pendant quelques années dans des moulins à papier à Témiscamingue et à Iroquois Falls. En 1925, il

revint à Hull où il a été employé-papetier chez E. B. Eddy pendant quarante-et-un ans.

Le 5 avril 1926, Adélarde épousait à Bourget, Rosa, fille de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche qui lui donna dix enfants, soit sept garçons et trois filles qui sont encore tous vivants. Les deux premiers nés furent des jumelles.

Adélarde est décédé le 30 mars 1981 à l'âge de quatre-vingts ans. Il a été époux et père exemplaires. C'était un bon vivant qui aimait bien taquiner les autres et leur jouer des tours. On le disait bon conteur d'histoires. Fervent du hockey, il se montrait chaud partisan de son équipe préférée.

## Lortie, Rosa

Baptisée en l'église Sacré-Cœur de The Brook, Rosa est née, le 30 avril 1906, du mariage de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche.

Elle a fréquenté l'école primaire de la septième concession.

En notre église paroissiale, le 5 avril 1926, elle épousait Adélarde, fils de Louis Lortie et d'Arthémise Bazinet. Elle en a eu dix enfants, soit trois filles et sept garçons, encore tous vivants. Sa première maternité a été double alors qu'elle est devenue mère de jumelles.

Dès leur mariage, Rosa et Adélarde élirent domicile à Hull où ils ont élevé toute leur famille. Devenue veuve en 1981, elle est restée hulloise. Continuellement active malgré les années qui s'accumulaient, elle aimait toujours jardiner, faire un peu de couture et tricoter, tout en vaquant à ses occupations journalières jusqu'à ce que la maladie l'arrête l'automne dernier. Elle est décédée le 18 décembre 1984.



Rosa Lortie

## Lortie, Albert

Albert, qui est né le 22 septembre 1898, a été baptisé trois jours plus tard, soit le 25 septembre en la paroisse du Sacré-Cœur de The



Albert Lortie

Brook. Il était fils d'Aimé Lortie et d'Alphonsine Beauchamp.

Il fit ses études à l'école de la septième concession (St-Félix) et à Clarence-Creek.

Eu l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Albert épousa Jeanne le 26 mai 1919. La mariée était fille de Napoléon Shaffer et de Delphine Fortier. Ce fut une triple cérémonie de mariage car, en même temps que lui, son frère Anthime prenait Marie Labrosse pour femme, et sa sœur Béatrice mariait Omer Labrosse. Jeanne et Albert Lortie eurent huit enfants.

Quand Albert quitta la ferme paternelle, il alla travailler quelque temps à Montréal. Son



Jeanne S. Lortie

emploi ne répondant pas aux aspirations d'un homme aussi entreprenant, il décida de se lancer en affaires. Les débuts furent difficiles. Le matin, avant d'ouvrir sa boucherie-épicerie, il abattait des animaux et allait les vendre au marché d'Ottawa puis revenait à temps pour recevoir ses clients au magasin. À mesure que le commerce prospérait, il offrait d'autres services tels que la vente de chaussures, vêtements, matériaux de construction, etc., de sorte qu'il en vint à exploiter un véritable magasin général.

Les locaux devenant trop petits, il acheta, en 1953, le commerce de M. Alfred Goulet (aujourd'hui, le magasin Serdeu) qu'il vendit par après à ses fils Fernand et Jean. Quand Fernand prit la responsabilité du magasin, vers 1938, Albert se lança dans une entreprise fort différente: il ouvrit un chantier de coupe de bois et deux scieries ainsi qu'un moulin à fariue. L'un des moulins à scie était à Peudleton et l'autre à Bourget.

Jeanne, la femme d'Albert, décéda en 1958. Il se remaria à Juliette Racicot-Potvin, le 5 septembre 1959.

Albert Lortie est décédé le 29 juin 1979.

## Lortie, Jeanne S.

À Masson (Québec), le 17 décembre 1899, naissait Jeanne, fille de Napoléon Shaffer et de Delphine Fortier.

Elle fit ses études à l'école du Sacré-Cœur de Bourget.

Quand sa mère mourut, Jeanne n'avait que dix ans. Étant l'aînée des filles, on peut facilement s'imaginer toutes les responsabilités qui lui incombèrent. C'est entourée de son père, de ses frères et de ses sœurs ainsi que des religieuses du village et d'une bonne voisine, M<sup>me</sup> Dessaint, affectueusement appelée «Mémère» qu'elle apprit à remplir son rôle de petite maîtresse de maison.

En 1919, par un beau 26 mai, elle épousait Albert, fils d'Aimé Lortie et d'Alphonsine Beauchamp. Ils eurent huit enfants: Fernand (époux de Jeanne Gauthier), Fernande (M<sup>me</sup> Robert Laroche), Rollaude (M<sup>me</sup> Lionel McAllister), Georgette (M<sup>me</sup> Gilles Boileau), Gilberte (M<sup>me</sup> Jean-Eudes Dicaire), Jean (époux de Gisèle Labelle), Rolland (époux en premières noces de Pierrette Gagné, et en deuxièmes de Marjolaine Gendrou) puis Claude (époux d'Hélène Ouellette).

Jeanne fut épouse et mère dévouée, d'une douceur exemplaire et toujours présente pour répondre aux besoins de chacun.

Le samedi 4 octobre 1958, elle mourait à la suite d'une longue maladie.

## Lortie, Anthime

À Aimé Lortie et son épouse, Alphonsine Beauchamp, naissait, le 18 décembre 1895, un fils auquel ils donnèrent le nom d'Anthime.



Anthime Lortie

Au cours d'un triple mariage, le 26 mai 1919, Anthime prit pour épouse, Marie, fille de Delphis Labrosse et d'Éloïse Chénier. Les deux autres couples, qui échangèrent des «oui» irrévocables en même temps qu'eux, étaient celui d'Omer Labrosse et Béatrice Lortie, puis celui d'Albert Lortie et Jeanne Schaffer.

Durant sa longue carrière agricole, Anthime fut membre et directeur de la Coopérative de Bourget ainsi que membre de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens. Il a aussi été commissaire d'école.

Après avoir pris sa retraite, il travailla comme journalier au Château Laurier d'Ottawa, puis au moulin à scie exploité à Pendleton par son frère Albert.

À la suite d'un accident tragique, Anthime décédait le 18 août 1947.

## Lortie, Marie

Le 18 février 1898, naissait Marie, fille de Delphis Labrosse et d'Éloïse Chénier, qui fut baptisée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Ses études primaires et secondaires la conduisirent à l'école modèle d'Ottawa d'où elle sortit qualifiée comme enseignante. Elle fut d'abord institutrice à Caledonia Springs, puis à l'école de la septième concession où elle resta en poste jusqu'à son mariage.

Lors d'une triple cérémonie de mariage, qui se déroula le 26 mai 1919 en notre église paroissiale, elle épousa Anthime, fils d'Aimé Lor-



Marie Lortie

tie et d'Alphonsine Beauchamp. Sept enfants naissent de cette union dont un décède en bas âge.

Après le décès d'Anthime, elle accepta de jouer occasionnellement le rôle de remplaçante à l'école primaire de Bourget. Marie est décédée le 7 avril 1971 et ses restes mortels reposent dans notre cimelière à côté de ceux de son époux.

Nous nous permettons de dévoiler aujourd'hui que, sous pseudonyme, elle a parfois contribué des écrits bien tournés qui ont été publiés dans la revue «La Terre Ontarienne» et l'hebdomadaire «François».

### Lortie, Charles Philippe

Ce fils de Léopold Lortie et de Laura Saumure naquit à Hammond le 4 février 1936.



Charles-Philippe Lortie

Il fit ses études primaires à Cheney. Dans la suite, il obtint d'abord, en 1956, une licence en menuiserie du Comité Paritaire de Hull, ce qui lui permit d'obtenir du travail comme menuisier-charpentier. Dix ans plus tard, il décrochait une licence de mécanicien du Ministère du Travail de l'Ontario. Depuis octobre 1976, il travaille pour National Grocers Co. où il est chargé de l'entretien et de la réparation des camions et remorques.

Charles Philippe, qui aimait beaucoup la terre manquait de ressources pour s'établir en agriculture; toutefois, il a déjà fait l'élevage des porcs à Hammond. C'est à cet endroit qu'il a bâti sa première maison mais, en 1974, comme cette demeure nécessitait des réparations assez importantes, trouvant un lot à acheter de son frère, René, à Bourget, il vint s'y construire le domicile qu'il habite présentement sur la rue Centre.

C'est à Hammond, le 9 juin 1956, qu'il a pris pour épouse Huguette, fille de Philippe Bresseur et de Marianne Carrière, qui lui a donné quatre enfants, soit trois garçons et une fille. Après son mariage, il a demeuré six mois à Hull et Vanier alors qu'il travaillait à la construction à Ottawa.

De tempérament sportif, Charles Philippe a déjà fait partie de l'équipe «Hammond-Flyers» en 1954-1955. Il occupait alors le poste de défenseur et devait se mesurer aux hockeyeurs de Bourget, Clarence-Creek et St-Pascal.

Il aime beaucoup les voyages et le camping. Chaque année, il monte dans le nord de la province pour y faire de la chasse et de la pêche. En outre, il adore faire de la motocyclette à trois roues (three-wheelers) et un léger accident n'a pas réussi à lui faire abandonner ce sport.

### Lortie, Huguette

En l'église St-Mathieu de Hammond, fut baptisée Huguette, née le 17 septembre 1936; elle était fille de Philippe Bresseur et de Marianne Carrière.

Une fois son cours primaire terminé à Cheney, elle fit ses neuvième et dixième années à l'école du village de Hammond; ce n'est que plus tard qu'elle suivit un cours de l'école alternative de Casselman pour finir ses onzième et douzième années puis obtenir son certificat secondaire, en 1983.

Avant son mariage, elle a travaillé pendant deux ans à la Fonction publique canadienne.

Le 9 juin 1956, Huguette épousait Charles Philippe, fils de Léopold Lortie et de Laura Saumure. Le Ciel leur a envoyé quatre enfants, soit trois garçons et une fille.

Après son mariage, elle a gardé d'autres enfants à la maison en plus des siens. Elle s'occu-



Huguette Lortie

pait aussi de la porcherie pendant que son mari était à l'ouvrage en ville.

Rendue à Bourget, elle a travaillé encore deux ans à la Fonction publique fédérale, puis a gardé des enfants pendant un an. Depuis six ans, elle est cuisinière-monitrice à la garderie de Clarence-Creek.

Huguette aime bien faire de la couture et de la lecture. Les voyages lui plaisent beaucoup; elle raffole aussi du cinéma, du camping et de la navigation. Pour elle, la cuisine n'est pas une corvée. Les soirées lui sont un réel plaisir. Pour ce qui est des sports, ses goûts s'harmonisent avec ceux de Charles Philippe, la chasse exceptée.

### Lortie, Claude C.

C'est dans la paroisse voisine de Hammond que naquit Claude C., le 2 mars 1952. Il était le



Claude C. Lortie



fil de Léopold Lortie et de Laura Saumure. Après ses études élémentaires à Bourget, il continua au niveau secondaire à Casselman où il mérita son certificat de douzième commerciale.

En 1971, Claude C. fut employé à la comptabilité au bureau de la compagnie Gulf à Bourget. En 1972, il obtint une position de commis au gouvernement fédéral. En 1974-1975, il travailla comme commis caissier à la Caisse Populaire St-Charles. En 1976, il devient gérant de la Caisse Populaire St-Pascal-Baylon, poste qu'il occupe encore aujourd'hui. Depuis deux ans, il est l'un des directeurs du Chapitre des Caisses Populaires. Membre du Club Optimiste de St-Pascal-Baylon, il fait aussi partie d'un des comités qui organisent les fêtes du centenaire de la paroisse de Bourget.

Claude C. a suivi des cours d'art dramatique pendant quatre ans (1967-1971). Une idylle commencée en ces années-là le conduisit au pied de l'autel avec une artiste qui avait été sa compagne d'études. Le 8 juin 1974, il épousa donc Lise, fille de Jean-Marie Gossé et de Rosette Lacroix, qui lui a donné trois enfants: deux filles et un garçon.

Avec son épouse, il a donné des cours de préparation au baptême pendant quatre ans. Depuis leur mariage, Claude C. et Lise se sont bâti deux maisons dans la troisième concession.

Le fils de Léopold et de Laura se débarrasse du stress que lui occasionnent les chiffres en faisant golf, chasse et pêche.

### Lortie, Lise D.

En la paroisse St-Charles de Vanier, le 2 octobre 1953, naissait Lise, fille de Jean-Marie



Lise D. Lortie

Gossé et de Rosette Lacroix. Elle vint demeurer à Bourget avec ses parents en 1966.

Après ses premières classes, elle compléta ses études secondaires à Casselman (1966-1970), y obtenant son diplôme de douzième année commerciale.

Le 8 juin 1974, en l'église Sacré-Cœur de Bourget, elle épousa Claude C., fils de Léopold Lortie et de Laura Saumure. Leur union a été bénie par la venue de trois enfants: Josanne (8 ans), Sylvain (6 ans) et Maryse (4 ans).

De 1970 à 1975, Lise a été employée à la succursale de la Banque Royale sur la rue Rideau à Ottawa. Depuis janvier 1977, elle est assistante à temps partiel au bureau de poste de Bourget.

Avant son mariage, elle a suivi un cours d'art dramatique pendant quatre ans, et a obtenu un trophée à titre de meilleure actrice lors d'un gala régional en 1971.

Lise fait partie de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes; elle a donné des cours préparatoires au baptême pendant quatre ans.

Pour occuper agréablement ses loisirs, elle a recours au golf, au badminton et à la lecture.

### Lortie, Claude J.

Né du mariage d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer, Claude J. vit le jour à Bourget le 14 octobre 1937.

Après avoir complété ses cours primaires à l'école de notre village, il poursuivit ses études au niveau secondaire comme élève du Petit Séminaire d'Ottawa, puis ensuite de l'Université d'Ottawa. Après, il continua au niveau universitaire à la même institution, y obtenant les diplômes de Bachelier en Commerce (B. Comm.) et de Comptable Général Licencié (C.G.A.).

Présentement, Claude est Directeur des services administratifs pour la Conférence des évêques catholiques du Canada.

À l'exception de quelques années, il a coulé toute sa vie, jusqu'ici, à Bourget.

À titre de Directeur du Bureau National des Finances, il a collaboré à la préparation de la visite du pape, en septembre 1984.

L'un des fondateurs du Club Optimiste de Bourget, Claude a aussi été le président fondateur du Club de Motoneigistes «Étoile du Nord».

Il aime bien agrémenter ses loisirs par la chasse, la pêche et le ski de fond.

À un certain moment, sur le chemin de la vie, Claude a rencontré Héléne Ouellette qu'il a conduit à l'autel et qui lui a donné deux en-



Claude J. Lortie

fants. Son épouse est fille de Charles-Fernand Ouellette et de Laureda Rouleau.

### Lortie, Héléne

Outaouaise de naissance, Héléne arriva sur terre le 9 mai 1939, pour égayer le foyer de ses parents: Charles-Fernand Ouellette et Laureda Rouleau. Elle a été baptisée en la paroisse du Sacré-Cœur d'Ottawa.

D'abord élève de l'école élémentaire Saint-Pierre d'Ottawa, elle s'orienta ensuite vers le pensionnat Notre-Dame de Lourdes. Ayant fait ses études post-secondaires à l'École Normale de l'Université d'Ottawa, puis à l'Université de Toronto, elle détient un diplôme en enseignement.

Mariée à Claude, en la paroisse du Sacré-Cœur d'Ottawa, le 3 août 1959. Son conjoint



Héléne Lortie

était le fils d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer. Deux enfants sont nés de leur mariage: Pierre et José.

Hélène est Bourgelaine depuis dix-sept ans. Elle aime occuper ses loisirs par la lecture et le ski de fond; aussi, ce qui doit être bien agréable à sa famille, en cuisinant.

Signalons qu'elle faisait partie du groupe qui a accompagné le pape à Rome, lors du retour après son voyage au Canada, en septembre 1984.

## Lortie, Conrad

Né à Bourget, le 17 août 1910, Conrad était le fils de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche.

Il commença son cours primaire à l'école St-Félix puis vint deux ans à celle du village alors que le gardait un oncle dans la cinquième concession, puis il retourna à sa première école de la «Sept».

Conrad apprit les rudiments de l'agriculture avec son père et son grand-père. Ayant quitté l'école, il reste sur la ferme familiale jusqu'à l'âge de dix-huit ans, alors qu'il alla travailler aux États-Unis deux hivers de suite. Il était engagé à l'aluminerie de Messina. Son contre-maitre le trouvait si bien musclé qu'il chercha à le pousser vers la boxe, mais Conrad revint plutôt continuer sa lutte pour la vie au Canada.

À vingt ans, on le trouve à l'emploi de E. B. Eddy à Hull (Québec). Au plus fort de la crise économique, il revient au foyer paternel pour y passer un an. Ensuite, il va travailler quelques mois pour un cultivateur de Huntingdon (Québec). Après, il est, pendant trois ans et demi, serveur du bar de l'Hôtel Meunier de Cartierville.



Conrad Lortie

De retour à Bourget en 1936, il se porte acquéreur du patrimoine des Lortie puis, le 27 décembre 1937, il échange les vœux du mariage avec Rollande, fille de Bénonie Yelle et de Clara Deneault qui lui a donné quatre enfants. Devenu veuf en janvier 1979, il prenait Juliette Racicot pour deuxième épouse, le 14 mars 1980. Cette nouvelle idylle prit naissance à une soirée d'âge d'or.

Notre ami Conrad a été très impliqué dans tous les genres d'activités de notre paroisse. Ainsi, il fut commissaire dans la «Sept» pour le devenir ensuite au village, en 1948, lorsque son école n° 18 a été la première à s'unir avec la n° 6 portant le nom de Sacré-Cœur; en tout, il a siégé une dizaine d'années en cette capacité. Il a aussi jadis été directeur de la Coopérative Laitière de Bourget.

En 1968 et 1969, Conrad a été conseiller pour le Canton de Clarence. De 1969 à 1978, il y a aussi occupé le poste de sous-préfet, avec privilège de siéger au conseil des comtés-unis de Prescott-Russell. Il a fait partie du Comité du Centre d'Accueil Roger Séguin et de plusieurs autres aussi. Enfin, il a été président du Club d'Âge d'Or de Bourget, de 1979 à 1984.

## Lortie, Rollande

Rollande est une des premières Bourgetaines authentiques puisqu'elle a vu le jour chez nous le 30 octobre 1910, alors que The Brook est devenu officiellement Bourget cette même année-là. Cette nouvelle-née de la «Sept» était la fille de Bénonie Yelle et de Clara Deneault.

Elle a fréquenté l'école St-Félix jusqu'à la huitième année puis est restée chez ses parents, se contentant d'aller occasionnellement travailler à l'extérieur pour dépanner des marmans en besoin d'aide.

Un jour, elle décida de quitter Bourget pour aller travailler à Montréal; au bout de quelque temps, elle fit un stage comme employée à l'usine de soie de Cornwall, mais retourna bientôt s'engager dans la métropole canadienne.

Un ancien copain de la septième concession qui ne l'avait jamais perdue de vue, Conrad Lortie, alla l'épouser en la cathédrale de Montréal, le 27 décembre 1937, puis la ramena au pays natal. Elle lui a donné quatre enfants: Maurice (époux de Suzanne Drouin) né en 1939; Denis (époux de Denise Malbœuf) né en 1940; Antonine (M<sup>me</sup> Lucien Fredette) née en 1944 et Jean-François (époux de Jeannine Gendron) né en 1950.

Rollande aimait beaucoup jouer aux cartes et appréciait grandement les soirées de famille. Elle était excellente jardinière et une cuisinière remarquable; on échange encore ses recettes pour confitures, marinades, etc.



Rollande Lortie

Dieu vint la chercher subitement en la Fête des Rois, le 6 janvier 1979.

## Lortie, Fernand

Le 26 février 1920, naissait Fernand, fils d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer, qui fut baptisé à l'église de Bourget.

Il étudia à l'école du village et son père l'initia dès son jeune âge, aux rouages de l'entreprise familiale, le magasin général A. Lortie. Grâce à l'apport de chacun des membres de la famille, le commerce se développa rapidement. Dès l'âge de dix-huit ans, Fernand se voyait confier la gérance du magasin par son père.

Le 17 juin 1946, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, il épousait Jeanne, fille d'Antoine Gauthier et de Cordélia Lefebvre. Ils eurent



Fernand Lortie

quatre enfants: Guy, Richard, Bernard et Nicole.

Fernand a été membre de la Chambre de Commerce de Bourget et de la Ligue du Sacré-Cœur de notre paroisse.

Après trente-huit ans de travail ardu, il vendit le magasin à Denis Bélanger et Serge Lortie (un petit cousin) qui l'exploitent sous le nom de «Serden».

Maintenant «semi-retraité», Fernand occupe ses journées à faire des travaux de rembourrage et à bricoler.

## Lortie, Jeanne G.

Baptisée à Smooth-Rock-Falls, Jeanne y est née le 24 mai 1926, du mariage d'Antoine Gauthier et de Cordélia Lefebvre.

Après avoir fait les deux premières années du cours primaire à Bourget, elle alla compléter son cours à Brownsburg où ses parents avaient déménagé.

Revenue à Bourget en 1942, elle fut, pendant quatre ans, à l'emploi de la Clarence Telephone Company au poste d'opératrice.

Le lundi 17 juin 1946, elle épousait à Bourget, Fernand, fils d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer. Tout en élevant ses quatre enfants, elle a su épauler son mari au magasin général.

Membre de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, elle a été élue à la présidence en 1976. Son ambition était d'obtenir un local pour le cercle de l'UCFO; elle concentra donc tous ses efforts vers cet objectif et se vit accorder une classe portative excédentaire du conseil scolaire ainsi qu'une subvention du Secrétariat d'état pour aménager un centre de réunions qui est fort apprécié par la communauté.



Jeanne G. Lortie

Jeanne a été responsable des cours d'éducation permanente pour adultes de la paroisse pendant plusieurs années.

Elle occupe ses journées en donnant des cours et en faisant de l'artisanat. Elle œuvre activement aussi comme bénévole au sein de la communauté.

Enfin, Jeanne connaît les joies d'être grand-maman d'une délicieuse petite-fille, Caroline.

## Lortie, François

À St-Stanislas (Québec), le 28 septembre 1846, naissait François, fils de Jean-Baptiste Lortie qui, lui-même était natif de St-Louis de Gonzague dans la même province.



François Lortie

Le 4 août 1874, il épousait, en l'église St-Stanislas-de-Kotska, Zoé, fille de Joseph Leduc et de Zoé Potvin-Montpetit qui lui donna sept enfants. Signalons que sur son certificat de mariage, on le désigne sous le nom de François Ortie.

François arrivait à The Brook avec ses parents l'année même de ses épousailles; ses père et mère sont décédés chez nous. Ensemble les Lortie défrichèrent et cultivèrent leur terre. À quatre-vingt-deux ans, le chef du «clan», digne patriarche, allait encore aux champs et lançait même le foin sur la «waguine» pour le rentrer dans la grange.

On se souvient que, même en son vieil âge, ce Bourgetain faisait preuve d'un esprit pétillant. Ainsi, certain jour, un voyageur de commerce, qui voulait le convertir à ses idées politiques, s'aperçut que le «Père François» semblait assez bien renseigné; il lui demanda où il formait ses opinions? «Dans notre journal Le Droit» répondit-il. — «Pouah, de commenter l'interlocuteur, ce papier-là, moi je ne m'en

sers qu'aux bécosse!» — Et notre fin vieillard de riposter du tac au tac: «Ça doit être pour ça, mon pauvre monsieur, que vous semblez avoir plus d'esprit dans le fond de votre pantalon que derrière votre front!»

Quand Conrad était petit gars, sa grand-mère disait qu'il était le choucou de son grand-papa. Lorsque rendu octogénaire, l'aïeul devint aveugle, Conrad s'improvisa barbier et coiffeur pour lui rendre service. Le cher vieillard, trouvant peut-être que le rasoir tirait plus qu'il ne coupait, lui demanda: «Où as-tu appris ton métier?» — «Aux États-Unis!» répondit-il. «Ça ne me surprend pas: les Américains ont toujours été plus pressés qu'expérimentés!»

Le grand-père François Lortie mourut le 19 septembre 1935. Ça fait cent onze ans cette année qu'il arrivait à The Brook, et son hien est encore aux mains de descendants du même nom.

## Lortie, Zoé

Originaire de St-Stanislas (Québec), Zoé, fille de Joseph Leduc et de Zoé Potvin-Montpetit, vit le jour en juillet 1847.

À son église paroissiale, le 4 août 1874, elle épousait François, fils de Jean-Baptiste Lortie. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. le curé J. S. O. Perrault. De leur mariage naquirent sept enfants: Jean-Baptiste F. (époux d'Alexina Lamarche); Moïse (époux de Léonie Gauthier); Domithilde (M<sup>me</sup> Amédée Aubry); Gloria (M<sup>me</sup> Joseph Brazeau); Émerisa (M<sup>me</sup> Dalvida Bonhomme); Odile (M<sup>me</sup> Napoléon Laroché) et Rebecca (M<sup>me</sup> Wenceslas Bélanger).

Accompagnant son époux et ses beaux-parents, elle arriva à The Brook dès après son mariage. Aide énergique de son mari, elle apporta sa contribution au défrichement et à la



Zoé Lortie

culture de leur terre dans la septième concession, tout en se montrant mère consciencieusement préoccupée de la formation de ses nombreux enfants.

Lorsque les Lortie se furent bâti une confortable maison en belle brique de Bourget, elle était si fière de son «château» qu'elle défendait à ses petits enfants d'y faire rebondir leurs balles par crainte de l'endommager. Ces anciens petits Lortie maintenant devenus grands, et peut-être même vieux, se rappellent que, pour les ramener à l'ordre, elle les meuaçait de la formule magique: «Je vais le dire à ton père!»

Zoé Leduc-Lortie est décédée le 3 octobre 1919 à l'âge de soixante-douze ans.

## Lortie, Gaston

Gaston, l'aîné des fils d'Anthime Lortie et de Marie Labrosse, naquit à Bourget le 22 février 1920.

Il laissa l'école après la sixième année pour prêter main forte à son père, cultivateur.

Le 29 juillet 1945, il épousait en l'église paroissiale, Jeannette, fille d'Arthur-France Délisle et d'Adéline Saumure. Six enfants sont nés de leur union.

Habilement secondé par son épouse, Gaston a été exploitant agricole jusqu'en 1980. Il avait pris la ferme paternelle en 1945. Il a déjà, à temps partiel (durant l'automne et l'hiver) travaillé comme journalier à l'hôpital des vétérans, pendant six ans.

Bien qu'ayant pris sa retraite, Gaston n'a pas arrêté pour autant. Il est chargé de l'entretien de l'aqueduc depuis février 1981. Il a même failli s'y noyer, mais la Providence le jugeant sans doute irremplaçable l'a rescapé à un poil de la mort. Il est gardien de la marmaille de l'école, sur l'heure du midi, depuis le premier

avril 1981. Gaston aime beaucoup les enfants, surtout les petits; c'est peut-être pour cela que ses fils l'ont rendu grand-papa cinq fois; ainsi, il peut gâter à son aise: Stéphane, Mélanie, Patrick, Sébastien et Élienne.

Présentement, il fait, deux fois par jour, le trajet Bourget-Casselman pour permettre à deux adolescentes de suivre des cours à l'Annexe Beauséjour.

La fiche d'activités de Gaston fait preuve d'un impressionnant civisme. Il a été commissaire d'école pendant deux ans, à la fin des années «cinquante». Il a siégé alors avec Lucien Lavigne, René Drouin et Laurent Lefebvre. Lorsqu'il a abandonné ce poste, c'est Charles-Auguste Hurtubise qui l'a remplacé.

Il était marguillier lorsque M<sup>re</sup> Cbarette entreprit la réuovation de l'église. Il a aussi été membre de l'Association des laboureurs, directeur de l'Union des cultivateurs franco-ontariens et, pendant onze ans, directeur de l'Exposition de Clarence.

## Lortie, Jeannette

Née à Bourget, le 29 juillet 1926, Jeannette était la fille d'Arthur-France Délisle et d'Adélie Saumure. Son baptême a été célébré en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.



Jeannette Lortie

Elle a fait les huit années du cours primaire à la petite école de la quatrième concession.

Gaston ayant déjà été employé sous les ordres du père de Jeannette, celui-ci pouvait certifier qu'il était bon travaillant. Joignant cette recommandation à l'inclination de son cœur, la fille d'Arthur-France répondit favorablement aux approches de Gaston et l'accompagna à l'autel du Seigneur, le 29 juillet 1945 pour y échanger les serments du mariage. Son

époux était fils d'Anthime Lortie et de Marie Labrosse. Ils ont eu six enfants: André, Robert, Gilles, Paul, Sylvie et Sylvain.

Jeune fille, Jeannette a beaucoup aidé aux travaux sur la ferme familiale. Une fois mariée, elle a continué à partager les tâches de l'exploitation agricole de son époux.

Maintenant, Jeannette est à sa retraite avec Gaston dans une belle résidence au village.

Elle a fait partie, pendant trente-cinq ans, du Cercle des dames fermières et de l'Union culturelle des franco-ontariennes; elle a même déjà été secrétaire de la première de ces organisations.

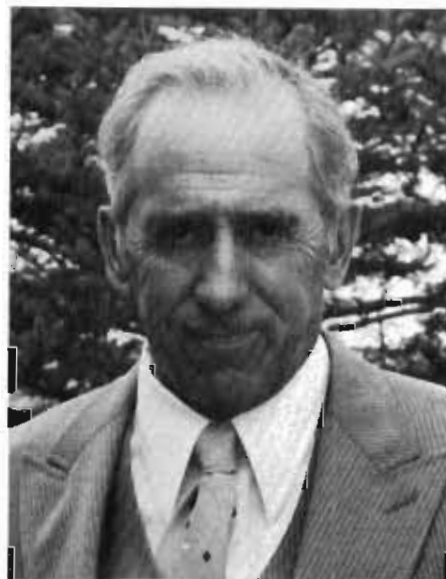
Jeannette a suivi différents cours, entre autres, ceux de céramique, petits-points, arrangements floraux, macramé, etc. Elle fait beaucoup de marche.

## Lortie, Gérard

À Anthime Lortie et son épouse, Marie Labrosse, naissait, le 2 novembre 1921, un deuxième fils auquel ils donnèrent le nom de Gérard.

Dès qu'il fut en âge, il accompagna son frère aîné, Gaston, à l'école où il fit sept années du cours primaire.

En quittant l'école, il travailla environ deux ans à la forge de son oncle Zénon Tassé. Ensuite, il fit le fromage, avec Albert Bélanger, au cours de deux étés. Après, il s'engagea comme aide à la boulangerie de Moïse Aubé, à Vars. Il revint alors, durant la guerre, travailler avec son père sur la ferme paternelle, puis chez Patrick Schnupp pendant environ un an et demi. Au cours des quelques hivers qui suivirent, il transporta du bois de Pendleton au moulin à scie de son oncle Albert Lortie. Il fut aussi, à



Gérard Lortie



Gaston Lortie

l'occasion, journalier ici et là. Enfin, en 1947, il s'installe sur la ferme où il réside encore et qu'il achète de sa mère en 1958. Depuis 1951, il travaille à la Forêt Larose et y occupe aujourd'hui le poste de technicien forestier.

Travailler, c'est bien! Aimer, c'est encore mieux! Un beau jour, Gérard «tomba en amour» et sut si bien plaider sa cause que, le 27 janvier 1947, il liait sa vie par des liens matrimoniaux en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. Son épouse était Antoinette, fille d'Élie Rochon et de Léa Lalande, qui lui donna sept enfants, soit quatre filles et trois garçons.

Gérard aime beaucoup bricoler. Il rêve à sa retraite qui s'en vient, espérant bien passer le meilleur de son temps dans son atelier.

Naguère, pendant environ dix ans, il a entretenu, près de sa maison, une belle patinoire (avec des «bandes», s'il-vous-plait!) pour y distraire sainement ses enfants et leurs petits voisins. Il organisait même des parties contre une équipe de jeunes Piché et Boileau de la deuxième concession... mais, maintenant, c'est au tour de ces anciens jeunes de s'ingénier à amuser leur progéniture.

## Lortie, Antoinette

Le premier août 1927, naissait à Clarence-Creek, Antoinette, fille d'Élie Rochon et de Léa Lalande, qui fut baptisée en l'église de sa paroisse.

Elle fit sept années du cours primaire, après quoi elle travailla, comme ménagère, dans des «maisons privées»; elle «relevait» aussi des mamans qui venaient d'avoir leur bébé.

Avant son mariage, elle travaillait pour M<sup>me</sup> Napoléon Drouin, puis était employée chez M<sup>me</sup> Zénon Tassé lorsqu'elle y rencontra son



Antoinette Lortie

neveu, Gérard Lortie. Ensuite, elle alla travailler chez Isaïe Labrosse, un oncle du même Gérard, qui tout ce temps-là ne la perdait pas de vue.

Gérard se décida bientôt à faire la grande demande. Antoinette l'agréa et lui donna rendez-vous au pied de l'autel de sa paroisse où fut béni leur mariage, le 27 janvier 1947. L' élu de son cœur était fils d'Anthime Lortie et de Marie Labrosse. Depuis cet heureux jour, sept enfants sont venus égayer leur foyer: Michèle, Pierre, Daniel, Yvon, Jacinthe, Chantal et Guy-laine.

Bourgetaine depuis 1945, Antoinette peut vraiment affirmer que sa profession est celle de «Reine du Foyer». Gérard pourrait dire, comme son frère Gilbert: «Ma femme, c'est une frotteuse!» En plus de tenir sa maison luisante comme un sous-neuf, elle trouve le temps de faire beaucoup de couture, de piquer des couvre-pieds et de peindre; elle excelle particulièrement dans cette dernière tâche.

## Lortie, Gilbert

Né à Bourget, le 8 mars 1923, Gilbert y fut baptisé à l'église paroissiale. Ses parents étaient Anthime Lortie et Marie Labrosse.

Il reçut son certificat d'entrée (Entrance) à la fin de la huitième année de son cours primaire. De là, il s'inscrivit à l'École Technique de Hull pour y suivre, durant un an, un cours abrégé de machiniste.

De 1943 à 1945, Gilbert a conduit des tramways dans la capitale canadienne pour l'Ottawa Electric Railway. Il n'oubliera jamais le soir de la signature de l'armistice entre les alliés et l'Allemagne. Les gens déliraient de joie; le désordre dans la gaieté régnait partout dans les rues de la ville et il n'était pas question de faire payer les gens pour se promener dans les «p'tits chars» durant ces heures de célébration.

C'est à cette époque-là que Gilbert commença à faire de l'œil à Yvette. Serait-ce hasard ou préméditation? en tout cas, cette jolie Bourgetaine se trouvait souvent à voyager sur son tramway. Selon la vieille expression, «cela a fini par une basse-messe». En effet, le 18 juin 1949, Gilbert et Yvette unissaient irrévocablement leur vie, pour le mieux ou le pire. L'épouse était fille de Narcisse Éthier et de Lydia Sarrazin. Leur postérité est assurée par trois rejetons.

De 1945 à 1950, Gilbert travailla au magasin Alfred Goulet. Depuis trente-cinq ans, il est employé de la firme appartenant maintenant à Provigo mais qui antérieurement a été la propriété, d'abord de Freedman Cash and Carry, puis ensuite celle de M. Loeb. Il y occupe le poste de vérificateur d'épicerie qui consiste à vérifier les factures à l'égard des commandes



Gilbert Lortie

lorsque les camions quittent l'entrepôt pour livrer leur charge.

Tout en voyageant à son travail, Gilbert a aussi conduit, pendant quinze années et à temps partiel, les Autobus Capital Coach, le matin en allant à Ottawa, et le soir au retour.

Il fut l'un des trois Chevaliers de Colomb qui formèrent le premier groupe de cette association à Bourget; ses deux compagnons étaient Donat Goulet et Émilien Auger; ils avaient été parrainés par Alfred Auger (vers 1947).

Au temps où Gilbert était employé au magasin Alfred Goulet, il était loin de se douter que son fils Serge en deviendrait un jour le propriétaire.

## Lortie, Yvette

Un certain jour de juin, les cloches de l'église de Bourget annoncèrent l'arrivée sur terre d'Yvette, fille de Narcisse Éthier et de Lydia Sarrazin.

Elle fréquenta l'école primaire et y obtint son certificat d'entrée mais dut bientôt laisser ses études pour raison de santé.

Le 18 juin 1949, Yvette se rendait à l'église où Gilbert lui avait donné un solennel rendez-vous; ils en ressortirent unis pour toujours. L' élu de son cœur était fils d'Anthime Lortie et de Marie Labrosse. Au cours des années qui suivirent, ils furent bénis par la venue de trois enfants: Serge, Francine et Michel.

Yvette a déjà été coiffeuse, pour une intéressante clientèle, pendant sept ans, et a en outre cousu pour les autres pendant une dizaine d'années. Elle fait encore beaucoup de couture pour elle-même et pour ses enfants. Ce lui est très agréable de garder son petit-fils lorsque ses



Yvette Lortie

parents travaillent et elle admet même le gâter peut-être un peu: on est grand-mère ou on ne l'est pas!

Selon Gilbert, son Yvette est aussi une grande frotteuse; ça reluit donc chez-elle. Pour résumer, disons qu'elle est bonne ménagère.

### Lortie, Jean-Baptiste F.

À François Lortie et son épouse, Zoé Leduc, naissait, le 11 novembre 1877, un fils auquel ils donnèrent le nom de son grand-père: Jean-Baptiste. On le fit baptiser à Clarence-Creek.

Il se maria à Bourget le 7 novembre 1898. Son épouse, Alexina, fille d'Étienne Lamarche et de Georgina Pigeon lui donna quatorze enfants.

En plus de cultiver la terre, Jean-Baptiste F. fut, pendant plusieurs années, forgeron pour

Philippe Tassé. En fait, il était homme de tous les métiers: il excellait à poser des semelles, à faire des souliers de bœuf, des manches de hache, des baculs et des grand'sleighs (traîneaux de chantier).

Les jeunes de son temps l'avaient surnommé «Baptiste Zoune» pour le différencier de son cousin «Baptiste Laure»; ce dernier était désigné ainsi parce que époux de Laure Paul.

Vivant avec son père avec qui il partageait les travaux de la ferme, Jean-Baptiste F. devint le propriétaire du bien de famille en 1923.

Les paroissiens du Sacré-Cœur rendirent hommage à ce bon chrétien en l'élisant à la marguillierie de la fabrique.

La mort vint le chercher le 27 janvier 1944, et il repose maintenant avec trois autres générations de Lortie dans notre cimetière paroissial.

### Lortie, Alexina

Alexina est originaire de Wendover où elle naquit le 5 août 1879. Elle était fille d'Étienne Lamarche et de Georgina Pigeon.

En l'église du Sacré-Cœur de The Brook, le 7 novembre 1898, elle épousait Jean-Baptiste F., fils de François Lortie et de Zoé Leduc. Leur mariage fut béni par la naissance de quatorze enfants, dont trois décédés très jeunes. Les survivants étaient: Conrad (époux, en premières noces, de Rollande Yelle, et en deuxièmes, de Juliette Racicot); Lucien (époux de Marie-Jeanne Potvin); Élise (M<sup>me</sup> Oscar Saumure); Ligouri (époux, en premières noces, d'Agnès Mainville et, en deuxièmes, de Colombe Legros); Rosa (M<sup>me</sup> Adélarde Lortie); Lucienne (M<sup>me</sup> Joseph Saumure); Laurette (M<sup>me</sup> Joseph Lanoix); Omer (époux de Noëlla Morin); Gabrielle (épouse, en premières noces, de



Jean-Baptiste F. et Alexina Lortie

Georges Young et, en deuxièmes, d'Henri Kipp); Agathe (M<sup>me</sup> Euclide Daoust) et Simone (M<sup>me</sup> Raymond Daoust).

Les enfants et petits-enfants d'Alexina se rappellent «en se léchant lese babines» quelle cuisinière dépareillée elle était; ils gardent encore le souvenir des merveilleux beignes et des belles galettes dont elle les régalaient. C'était une tricoteuse qui n'arrêtait pas, une travailleuse extraordinaire.

Le Ciel mit fin à ses activités terrestres le 3 avril 1959.

### Lortie, Jean-Charles

À Bourget, le vingt-quatre septembre 1928, naissait Jean-Charles, fils d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer. Il a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur.

Après ses études primaires à l'école du village, il travailla au magasin de son père.



Jean-Charles Lortie

En cnurs de route, dans le domaine des activités communautaires, Jean-Charles a été chargé des présidences de la Chambre de Commerce, pendant six ans, de la Société St-Jean-Baptiste, pendant cinq ans, et du Centre Récréatif, également pendant cinq ans. Il a aussi été chef de la brigade des pompiers volontaires durant vingt ans.

À un certain moment, il a quitté le magasin général de la famille Lortie pour prendre la direction d'une meunerie et d'un moulin à scie. Aujourd'hui, il est en charge du magasin Home Hardware.

En marge de ses occupations régulières, Jean-Charles a été, pendant vingt ans, vendeur de voitures d'occasion pour le garage Chamberland de Rockland.

Le 9 juin 1952, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Jean-Charles a épousé Gisèle, fille de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier qui lui a donné sept enfants.

Le couple Lortie est très enthousiaste pour tout ce qui se rapporte aux sports de la moto-neige et du camping.

## Lortie, Gisèle

Au village de Bourget, naissait, le 7 juillet 1930, Gisèle, fille de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier, qui fut baptisée en l'église du Sacré-Cœur.



Gisèle Lortie

Lorsqu'elle quitta l'école primaire du village, ce fut pour travailler au restaurant de ses parents, puis elle s'engagea chez M. Ubald Parent qui était notaire dans le temps.

En notre église paroissiale, Gisèle épousa Jean-Charles le 9 juin 1952. Le marié était fils d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer. Leur union a été bénie par la naissance de sept enfants: Lise (M<sup>me</sup> Michel Casselman), Roger (époux de Johanne Paquette), Hélène, Lucie, Raymond, Rachel et Denise.

Jean-Charles et Gisèle Lortie ont aussi deux petits-enfants: Mélissa et Sonia.

Gisèle est une ardente partisane de nombreux sports. On a rarement vu mère de famille se faire «supporter» aussi assidu des épreuves sportives auxquelles participent ses enfants.

## Lortie, Léopold

Fils de Louis Lortie et d'Arthémise Bazinet, Léopold est né à Bourget le 26 mars 1909. En plus des parents, la famille se composait de six garçons et d'une fille, laquelle, à quatre-vingt-quatre ans, est la seule survivante aujourd'hui.



Léopold Lortie

En l'église St-Viateur de Limoges, le 4 mars 1935, Léopold épousait Laura, fille de Philippe Saumure et d'Alexina Charette. Après son mariage, Léopold amène sa femme vivre avec lui chez ses parents qui se sont «donnés» à lui et dont le jeune couple prend bien soin jusqu'à leur mort; le père est décédé à quatre-vingt-quatre ans et la mère à quatre-vingt-quatorze. Le jeune couple Lortie a eu six enfants.

Tout en étant cultivateur, Léopold exerce le métier de menuisier à Ottawa. Dans la suite, il se fait maçon à Bourget, construisant cheminées et solages de maison en blocs de béton. Ayant déménagé au village, en 1966, il s'y construisit une maison sur la rue Centre, en 1970.

Léopold aimait à dire qu'il était homme à tout faire comme le «père Ovide» du téléroman «Un homme et son péché». De fait, il était très habile, pliait le fer, ferrait les chevaux, etc., etc.

Homme jovial, Léopold aimait jouer des tours et s'amusait à blaguer. Très plaisant, il était l'ami de tous et tous lui étaient des amis.

Musicien, il jouait du violon; on se souvient entre autres, qu'il a été le violonneux à la noce de Simone Potvin-Gagnier.

Léopold est décédé le 9 janvier 1974.

## Lortie, Laura

Dans le «Trou-Snack», rang de Limoges jadis malfamé pour ses affreux ventres-de-bœuf au printemps et aux périodes de grandes pluies, naissait, le 23 novembre 1912, Laura, fille de Philippe Saumure et d'Alexina Charette.

La petite Saumure a fréquenté l'école primaire jusqu'à la huitième année. Cette école a une histoire qui est très reliée à la famille des

Saumure. En effet, les geus du «Trou-Snack» devaient marcher deux milles pour aller à l'école des Laplante; ce faisant, ils étaient obligés de traverser deux ponts qui, étant parfois inondés pendant plus d'un mois, les empêchaient de s'y rendre. Un jour, l'école est détruite par un incendie. Les gens du «Rang des Saumure» exigent alors que la nouvelle soit construite à mi-chemin entre les deux ponts, mais, comme ils ne peuvent pas gagner leur point, Philippe Saumure fait des démarches et réussit à obtenir la construction d'une autre école près de chez lui.

Léopold dut passer par l'église St-Viateur de Limoges pour épouser Laura et la ramener chez lui. Le conjoint était fils de Louis Lortie et d'Arthémise Bazinet. Leur mariage a donné six enfants: trois garçons et trois filles. Leur ferme se trouvait dans les limites de la paroisse de Hammond depuis 1912, mais Léopold et Laura revinrent «aux sources», à Bourget, en 1966.



Laura Lortie

Dame joviale et serviable, Laura vit pour aider ses semblables. Le cercle de ses amis est très nombreux. Tout travail l'intéresse et elle s'accommode de tout. Fort débrouillarde, sa participation est très appréciée par les organisations de la paroisse. Présentement, elle est vice-présidente du Club d'Âge d'Or et fait partie de son Comité des voyages. Laura possède un excellent répertoire de chanteuse.

## Lortie, Ligouri

Né à The Brook, le 13 mai 1904, Ligouri était le fils de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche.

Au cours de ses études primaires et dans les années qui suivirent, il se familiarisa avec les travaux de la terre auprès de son père. À l'âge de dix-huit ans, il quitta Bourget pour aller



Ligouri et Agnès Lortie

travailler dans une usine de Massena, N.-Y. aux États-Unis.

À Ste-Agnès au Québec, le 15 juillet 1924, Ligouri épousait Agnès, fille d'Israël Mainville et d'Élisabeth Carrière qui lui a donné quatre enfants, soit trois filles et un garçon.

La jeune famille Lortie vint s'établir à Bourget en 1929 pour y exploiter une ferme pendant quelques années. Par la suite, en octobre 1934, elle alla demeurer à Godmanchester, route 4, comté de Huntingdon (aujourd'hui route 138) au Québec.

Devenu veuf en 1962, Ligouri épousait, en secondes noces, M<sup>me</sup> Colombe Legros. Leur mariage a été célébré le 15 décembre 1973, et ils demeurent à Valleyfield.

## Lortie, Agnès

Fille d'Israël Mainville et d'Élisabeth Carrière, Agnès vit le jour à Williamstown (Ontario) le 31 août 1903.

Le 15 juillet 1924, à Ste-Agnès au Québec, elle épousait Ligouri, fils de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche, dont elle a eu quatre enfants: Antoinette (M<sup>me</sup> Réal Bissonnette) née le 5 septembre 1926 à Massena, N.-Y.; Pauline (M<sup>me</sup> Mac Grégoire Blachford) née le 23 décembre 1930 à Bourget; Laurent (époux de Marguerite Turgeon) né à Bourget le 17 mars 1934, et Claudette (M<sup>me</sup> Roger Poirier) née le 2 septembre 1941 à St-Anicet (Québec).

La femme de Ligouri résida à Bourget pendant cinq ans lorsque son mari vint y exploiter une ferme.

Agnès décédait à Valleyfield le 9 juillet 1962. Ses quatre enfants, tous mariés, demeurent respectivement à Massena, N.-Y., Huntingdon et

Côteau-du-Lac (Québec), puis Springfield, Mass., aux États-Unis.

## Lortie, Lucien

Issu du mariage de Jean-Baptiste Lortie avec Alexina Lamarche, Lucien est né le 15 décembre 1922.

Il a fréquenté l'école primaire St-Félix (septième concession) jusqu'à la quatrième année et a fait son apprentissage agricole sur la ferme paternelle. Dans la suite, il a travaillé aux chantiers pendant deux ans, puis à la mine Dome pendant une période de même durée alors qu'il a demeuré à Timmins.

De retour à sa paroisse natale, avec le temps, il est devenu propriétaire d'une belle ferme située sur le chemin entre Bourget et Cheney;



Lucien Lortie

aujourd'hui, c'est son fils Donald qui en a pris la relève.

Excellent menuisier, Lucien exerce son métier au Centre hospitalier des Forces armées du Canada où il est employé à l'entretien depuis vingt-cinq ans.

Notre ancien Bourgetain a déjà été marguillier de la fabrique St-Mathieu de Hammond et commissaire à l'école St-Cuillaume de Cheney.

Sur la route de la vie, il a remarqué Marie-Jeanne qui a répondu favorablement à ses avances et qu'il a épousée, en notre église du Sacré-Cœur, le 23 juin 1945. Sa conjointe est fille de Donat L. Polvin et de Blanche Duquette. Leur mariage a été béni par la venue de neuf enfants, soit six fils et trois filles.

Lucien a fait partie du Comité de l'exposition du Canton de Clarence pendant neuf ans. Il a été président du comité des loisirs au Club d'Âge d'Or de Hammond.

Il a beaucoup voyagé avec son épouse. Entre autres, ils ont visité la Grèce, l'Italie, l'Espagne et la Hollande. Ils ont aussi fait deux croisières: la première dans la mer des Caraïbes avec plusieurs escales aux îles, et la deuxième qui les a condamnés jusqu'à Panama et à la Colombie.

Notre ami Lucien passe une bonne partie de ses loisirs à bricoler pour lui et les siens dans un bel atelier qu'il s'est construit près de sa maison.

## Lortie, Marie-Jeanne

Marie-Jeanne naquit à Bourget, le 7 mai 1924, du mariage de Donat L. Polvin avec Blanche Duquette.

Elle fréquenta l'école du village jusqu'à la huitième année puis travailla à l'entretien des chambres au Château Laurier de 1939 à 1943.

En l'église de sa paroisse, elle épousa, le 23 juin 1945, Lucien, fils de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche. Ils ont eu neuf enfants dont deux, Diane (M<sup>me</sup> Richard Bessette) et Jacques restent à Bourget. Un troisième est marié à une Bourgetaine (Mario, époux de Denise Marcil). Les autres sont: Vianney, Donald, Jean-Pierre, Louis, Lucie et Lyne.

Madame Marie-Jeanne a toujours été très impliquée dans l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes; elle a été présidente du cercle local pendant deux ans, et directrice régionale pendant six ans. Elle a aussi fait partie du Comité d'organisation de l'Exposition agricole du Canton de Clarence pendant douze ans.

Cette excellente mère de famille fait toute sa couture et consacre beaucoup de temps à la





Marie-Jeanne Lortie

broderie comme au tricot. Elle aime beaucoup créer des arrangements floraux.

### Lortie, Marie-Laure

À Clarence-Creek, fut baptisée Marie-Laure, née à The Brook, le 14 février 1873, du mariage de Clément Paul et de Rose Daoust.

Le 8 janvier 1894, en l'église du Sacré-Cœur de The Brook, elle épousait Jean-Baptiste L. Lortie, veuf d'Alexina Gauthier et né du mariage de Louis Lortie avec Denise Varin. Neuf enfants naquirent de leur union, Cléophas (époux d'Étiennette Bourdeau), Horsidas, Hermas (époux d'Eva Lee), Bertha (M<sup>me</sup> Joseph Bédard), Napoléon (époux de Florida Laurin), Bernadette (religieuse), Albertine (M<sup>me</sup> Albert Marleau), Wilfrid (époux d'Emma Leroux) et Germaine (M<sup>me</sup> René Gendron).



Marie-Laure Lortie

Marie-Laure aimait conter qu'elle se rendait à pied à Clarence-Creek, lorsqu'elle «marchait au catéchisme», car il n'y avait pas encore de chapelle à The Brook. Pour ménager ses chaussures, elle y allait même nu-pieds, ne se rechaussant qu'en arrivant au village.

C'était une femme forte, tant moralement que physiquement, et qui, comme il en était coutume alors, consacrait autant de temps à aider son mari à l'extérieur qu'à vaquer aux soins de sa maison.

Cette Bourgetaine de toujours est décédée le 8 novembre 1943.

### Lortie, Maurice

Conrad Lortie et son épouse, Rollande Yelle, donnèrent le nom de Maurice à leur fils premier-né, qui vit le jour à Bourget, le 21 février 1939, et y fut aussitôt fait chrétien.



Maurice Lortie

Suite à ses études primaires à Bourget, il entreprit des études spécialisées au Collège d'Agriculture de Ste-Martine (Québec) et en revint diplômé.

Employé à la Fonction publique du Canada, Maurice est répartiteur à la Chambre des communes depuis 1965.

Le 28 juillet 1962, Maurice convolait en justes noces, à Bourget, avec Suzanne, fille de René Drouin et de Noémie Tassé. Ils sont les heureux parents de quatre enfants: deux filles et deux garçons.

Maurice Lortie, comme son père Conrad, sait mettre ses talents au service de la communauté: il a été membre de la chorale paroissiale pendant quinze ans; il a aussi agi comme président de l'Association des parents et instituteurs ainsi que du mouvement scout.

### Lortie, Suzanne

À Bourget, le 11 juillet 1940, naissait à René Drouin et Noémie Tassé, une fille qui, à son baptême, reçut le nom de Suzanne.



Suzanne Lortie

Elle fit ses études primaires à l'école du village, ses neuvième et dixième années au couvent Notre-Dame-de-Lourdes (Vanier) puis ses onzième et douzième années à l'École Secondaire Privée de Bourget. Le cycle de ses études se termina par un cours commercial au Collège Larocque d'Ottawa.

Secrétaire de profession, Suzanne a été employée à ce titre pendant trois ans à la Commission des écoles séparées d'Ottawa. Depuis 1975, elle est la secrétaire du greffier-administrateur du Canton de Clarence.

À l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 28 juillet 1962, Suzanne s'unissait par les liens du mariage à Maurice, fils de Conrad Lortie et de Rollande Yelle. Leur union a été bénie par la naissance de quatre enfants: Judith, Renée, Pierre et Stéphane.

### Lortie, Reynald

C'était un nouveau fils qu'accueillaient Anthime Lortie et son épouse Marie Labrosse, le 18 mars 1929; ils le firent baptiser, à l'église du Sacré-Cœur de Bourget, sous le nom de Reynald.

Comme les autres membres de sa famille, il a fait son cours primaire à Bourget. Fils de cultivateur, il s'est d'abord initié à l'agriculture. Dans la suite, il a travaillé comme aide-agricole, pendant deux étés chez Conrad Lortie. Il a aussi été «passeur» de pain pendant une période semblable pour le boulanger Drouin. Après quoi, il a été employé à l'hôtel



Reynold Lortie

de Rhéal Gagné pendant cinq à six années, y remplissant les fonctions de serveur au bar ainsi que de chauffeur de taxi et d'autobus scolaire. Dans ce temps-là, il occupait un logis, au-dessus du garage de l'hôtel, qui se trouvait à peu près à l'endroit où a été construite la maison de Marcel Forget, mais plus près du trottoir.

Reynald a aussi été chauffeur d'autobus pour Capital Coach Line pendant une dizaine d'années. On le retrouve ensuite à l'emploi de Roland Leduc de Bourget qui le met en charge de la moulange mobile servant à mouler les grains des cultivateurs sur leur ferme. Plus tard, alors qu'il est engagé chez Lalonde et Fils de Hammond, il exploite en même temps un restaurant avec son épouse.

Il a été gérant de magasins «Excel» pour P. Daoust Ltée pendant quatre ans, sur le territoire de Hull.

Revenu à Bourget, il y travaille pour Perron-Gulf, distributeur d'huile et d'essence pendant quatre mois au service d'Aldéo Perron, il le devient ensuite pour Gulf, pendant un an, après quoi, il fait son entrée au bureau à titre d'expéditeur. Promu gérant pendant une couple d'années, il devient ensuite agent mais, depuis le 1<sup>er</sup> avril 1984, il est propriétaire de l'entreprise.

Signalons que Reynald a été le meilleur vendeur d'huile à moteur de Gulf pour l'Ontario en 1983. Il peut montrer une plaque et toutes sortes d'autres témoignages pour le prouver.

Lorsque jeune, il s'est beaucoup occupé de sports et a même été président de la Ligue de hockey Prescott-Russell pendant cinq ans. Il fut l'un des fondateurs du Centre Récréatif de Bourget avec Armand Legault dont il était le bras droit. Il a aussi été membre des Optimistes et des Chevaliers de Colomb.

Aujourd'hui, les meilleurs loisirs de Reynald sont ceux qu'il passe immergé dans la piscine de son chalet. Il aime aussi la pêche. En 1983, sans fusil et sans permis, il a participé à sa première expédition de chasse; il a tellement aimé ça qu'il est désormais décidé à se procurer arme et licence pour être reconnu chasseur en fait comme en loi.

Reynald déplore que ses amis l'appellent le «Grogneux» parce qu'il se plaît à les taquiner d'un ton bourru. Il sait qu'ils s'en amusent et réalisent qu'il n'existe pas d'homme moins rancunier que lui.

Il faut bien constater qu'au cours de sa vie Reynald n'a pas souvent piétiné sur place; il a cependant pris le temps d'arrêter un certain 2 juillet 1951 pour épouser une demoiselle Lucille qui était fille de Louis-Philippe Goudreau et de Jeanne Longtin. Sa conjointe lui a donné deux garçons.

### Lortie, Lucille

C'était une nouvelle paroissienne pour Hammond qui naissait le 18 mai 1929. Ses parents, Louis-Philippe Goudreau et Jeanne Longtin lui donnèrent le nom de Lucille.

Elle a fréquenté l'école primaire, dans sa paroisse natale jusqu'à la huitième année.

Le 2 juillet 1951, Lucille comblait les vœux de Reynald en lui répondant «oui» au pied de l'autel de sa paroisse. Le jeune marié était fils d'Anthime Lortie et de Marie Labrosse. Leur union a été bénie par la naissance de deux fils: Roch et Marc.

Lucille a suivi son époux dans ses pérégrinations et l'a continuellement secondé dans ses entreprises. C'est ainsi, par exemple, qu'on la trouve à la direction d'un restaurant à Ham-



Lucille Lortie

mond pendant que Reynald travaille ailleurs et vient prendre la relève de son épouse après sa journée faite.

M<sup>me</sup> Reynald Lortie a été à l'emploi du Nursing Home de Bourget, dès 1967, pour y travailler comme cuisinière pendant six ans. Présentement, elle occupe le poste de secrétaire pour l'entreprise Lortie-Gulf de son époux.

La femme de Reynald fait beaucoup de travail. Elle aime grandement jouer aux cartes et, selon son mari, elle adore magasiner.

### Lortie, Serge

Né à Bourget, le 23 juillet 1950, Serge a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur. Ses parents étaient Gilbert Lortie et Yvette Éthier.



Serge Lortie

Après avoir fait ses premières classes à l'école du village, il fréquenta l'École Secondaire de Casselman puis le Collège St-Laurent de Cornwall. Il prit ensuite des cours au Collège Algonquin. Une fois ses études terminées, il se trouvait en possession des diplômes suivants: douzième année secondaire, mécanicien général, mécanicien en Diesel, mécanicien en machines agricoles et hydrauliques, mécanicien en réfrigération (2 ans) et expert en coupe des viaudes.

Associé à Denis Bélanger, Serge est propriétaire du magasin d'alimentation «Serden».

Doué d'un tempérament de musicien, il a fait partie d'un orchestre dont le groupe se nommait «United». Il a aussi été guitariste à l'église de Bourget sous la direction de Sœur Rose Cécile et du curé Ladouceur.

Dans les sports, il s'est signalé au hockey alors qu'il faisait partie de la Ligue de Bourget, en 1967-1968.

Mais le réellement important dans sa vie a été la fondation d'un foyer. Le 14 mai 1977, en l'église St-Joseph de Hull, il épousait donc Élise Bourgeois qui lui a donné un fils, Martin, maintenant âgé de quatre ans.

### Lortie, Élise

À St-Rédempteur de Hull, le 23 juillet 1953, naissait Élise, fille d'Eugène Bourgeois et de Florence Albert.



Élise Lortie

Après ses premières classes, elle fréquenta l'École Secondaire St-Joseph de Hull jusqu'à la douzième scientifique, puis devint opératrice.

À un merveilleux jour de son existence, elle fit la rencontre d'un gentil Bourgetain qui répondait à son idéal. Serge obtint un acquiescement d'emblée lorsqu'il fit la grande demande,



Zénon Lortie

si bien qu'ils se trouvèrent tous deux au pied de l'autel, le 14 mai 1977, pour prononcer un oui solennel les engageant pour la vie. Son compagnon de route est fils de Gilbert Lortie et d'Yvette Éthier. De leur union est né un garçon, Martin.

Organiste et accordéoniste, Élise participait au Concours des Raftsmen, en 1973, et elle y fut élue Princesse. C'est cette semaine-là qu'elle rencontra Serge pour la première fois.

Bien entendu, l'orgue et l'accordéon comptent parmi les passe-temps favoris de cette artiste qui est Bourgetaine depuis 1977. Elle aime aussi le crochet et le tricot.

### Lortie, Zénon

Zénon est né à The Brook, le 27 mars 1907, et a été baptisé le lendemain à l'église Sacré-Cœur. Ses parents étaient Louis Lortie et Arthémise Bazinet.

Lorsque fut fondée la paroisse St-Mathieu de Hammond, une partie du territoire de Bourget, comprenant la ferme des Lortie, y fut rattachée.

Zénon se maria à Bourget le 30 décembre 1929; il unissait alors sa destinée à Eulalie, fille d'Isaïe David et d'Angéline Lalonde, qui lui donna dix enfants, soit cinq filles et cinq garçons.

Les David ont demeuré à Massena (N.-Y.) de 1930 à 1932, puis ils revinrent résider à Bourget, de 1932 à 1942. Enfin, en 1942, ils s'installèrent définitivement à Beauharnois.

Très bon boxeur, Zénon a participé à des matches à plusieurs endroits aux États-Unis, entre autres à Malone (N.-Y.). Lorsqu'il resta à Bourget, il a boxé pendant deux ans à Pendleton; on se rappelle qu'Anatole Gendron participait à ces rencontres.

Bon sang ne ment pas: Un des fils de Zénon, le soldat Émilien Lortie (à l'âge de vingt-et-un ans) remportait le championnat de boxe poids léger de la deuxième brigade d'infanterie canadienne en Allemagne. Cette victoire fut obtenue par un knockout technique, en une ronde, et lui valut une médaille d'or. Signalons que ce soldat sportif a déjà été cruellement éprouvé par la perte de deux enfants morts au cours d'un incendie en 1960.

Zénon Lortie est décédé le 4 mars 1976.

### Lortie, Eulalie

Fille d'Isaïe David et d'Angéline Lalonde, Eulalie est née à The Brook le 6 juin 1908 et y a été baptisée le lendemain.

Le 30 décembre 1929, elle prenait pour époux Zénon, fils de Louis Lortie et d'Arthé-



Eulalie Lortie

mise Bazinet dont elle a eu dix enfants: Madeleine (M<sup>me</sup> Léon Lefort); Germaine (épouse en premières noces de Roger Tessier et, en secondes, de Louis-Georges Huot, tous deux décédés); Germain (décédé, époux d'Aimée Bayard); Émilien (époux de Berthe Bayard); Jeannette (M<sup>me</sup> Léo-Paul Délisle); Jacques (célibataire); André (époux de Françoise McIntyre); Aline (M<sup>me</sup> Serge Myre); Jeannine (M<sup>me</sup> Charles St-Pierre) et Gérard (célibataire).

Eulalie, qui est grand-maman de dix-neuf petits-enfants et de quinze arrières petits-enfants, demeure à Beauharnois (Québec).

### Maheux, Paulette

Le 25 juin 1935, naissait à Albert Marleau (décédé le 29 avril 1936) et à Albertine Lortie (décédée le 16 mars 1965) une fille qui, portée



Paulette Maheux

sur les fonts baptismaux de l'Église du Sacré-Cœur de Bourget, reçut le nom de Paulette.

Elle fréquenta l'école du village de notre paroisse puis, lorsque déménagée en ville, elle gradua en treizième année au Couvent de la rue Rideau.

Paulette accéda ensuite à la Fonction Publique fédérale, ce qui ne l'empêcha pas de fonder un foyer avec Lucien, fils de Roméo Maheux et d'Irène Méthol. Leur mariage fut célébré en l'église St-Charles de Vanier, le 15 août 1959. Depuis, ils sont devenus les heureux parents de quatre enfants: Marie-Andrée, Robert, Luc et François.

Cette maman, qui a été notre concitoyenne pendant seize ans, trouve toujours beaucoup de plaisir à revenir à Bourget. Ses passe-temps favoris sont le ski de fond, la lecture et l'observation des oiseaux.

### Maisonneuve, Mathias

Mathias est né le 5 juin 1898, à Curran, du mariage de Thaddée Maisonneuve et de Lézi-ma Cérome.

Issu d'une famille de cultivateurs, il a commencé, dès son jeune âge, l'apprentissage de l'agriculture et, lorsque établi à son compte, il a exploité la terre toute sa vie durant.

Il acheta une ferme à Bourget en 1938 puis, le 8 mai 1939, en l'église de St-Pascal-Baylon, il épousait Célestine, fille de Wilfrid Tessier et de Délia Careau, qui lui donna deux enfants: Paul-André et Marguerite.

Mathias était on ne peut plus serviable. Même s'il avait beaucoup à faire, il laissait tout là pour répondre aux voisins qui lui demandaient un coup de main. Il avait la tête solide et ne se faisait pas prier pour monter au faite



Mathias Maisonneuve

lorsqu'il y avait corvée en vue de «lever» une grange. C'était aussi un bon marcheur qui parcourait souvent à pied les deux milles qui le séparait du village.

L'ami Mathias avait la réputation de «faire passer» l'eczéma. Fait cocasse, une dame de Montréal s'amène un jour en demandant à voir Mathias Barnabé, le guérisseur. Il était bon chanteur et conteur d'histoires. Aux soirées, son répertoire de chansons et sa résistance à la fatigue pouvaient lui faire tenir un auditoire en haleine jusqu'au petit jour.

Mathias Maisonneuve est décédé le 2 mars 1976.

### Maisonneuve, Paul-André

À la Ste-Catherine (25 novembre) 1941, Paul-André naissait à Bourget où on le fit baptiser à l'église paroissiale. Il était fils de Mathias Maisonneuve et de Célestine Tessier.



Paul-André Maisonneuve

Il fréquenta l'école primaire et apprit, avec ses parents, le métier de cultivateur.

En l'église St-Pascal-Baylon, le 30 octobre 1965, il épousait Jacqueline, fille d'Aurèle Dion et de Maximillienne Parent. Deux enfants sont nés de leur mariage: Donald et Jean-Cilles.

Paul-André a travaillé comme journalier à la Forêt Larose puis comme camionneur à Ottawa. En 1970, il commença à conduire un camion-malaxeur pour Bertrand-Frères, fabricants de béton. Il est aussi devenu chauffeur d'autobus scolaires.

Bûcheron à ses heures libres, il vend du bois jusqu'à Ottawa. Comme à-côté, il lui arrive de commercer sur les vieilles voitures qu'il livre aux «cimetières» de récupération de ferrailles.

### Maisonneuve, Rémi

Rémi, fils de Wilfrid Maisonneuve et de Régina Jérôme naquit à St-Pascal, le 28 mars 1940. Il fréquenta la petite école rurale sise non loin de la voie ferrée, sur la route de Bourget-Curran.



Rémi Maisonneuve

Il s'initia aux travaux agricoles sur la ferme paternelle mais opta bientôt pour une autre profession: le travail du bois. Il apprit d'abord à démolir lorsque la Défense nationale décida de démanteler des bâtisses à l'aéroport de Pendleton. Ensuite, il fit son apprentissage comme ouvrier à la Place Ville-Marie (Montréal). Après (en 1963), il s'en vint travailler à Ottawa et y reçut, du Collège Algonquin, un certificat de contracteur général (en 1965), puis un autre de compétence en menuiserie générale (en 1972). Il est maintenant sous-contracteur en menuiserie, si consciencieux et d'une compétence tellement reconnue qu'il ne manque jamais d'ouvrage.

Arrivé à Bourget en 1971, Rémi s'y est bâti une belle et confortable maison.

Quelques années plus tôt, soit le 7 août 1965, en l'église St-Paul de Plantagenet, M. l'abbé Roger Bouchard bénissait son mariage avec Irène, fille de Conrad Lamarche et de Jeanne d'Arc Cadieux. Ils sont aujourd'hui les parents de deux filles.

Cédant à une forte impulsion philanthropique, à la demande de la Société de l'Aide à l'enfance, Rémi et Irène ont accepté de faire de leur chez-eux un foyer nourricier, en 1974, puis un foyer d'accueil, de 1975 à 1982.

Pour le grand nombre d'enfants qui y ont été accueillis, «mon oncle Rémi», sans jamais punir, a toujours été l'autorité incontestée et même très estimée.

En décembre 1978, les Maisonneuve ont reçu; des attestations de succès à la suite d'un cours de Communication Parents-Enfants» offert par le Collège Algonquin.

De la part de la Société de l'Aide à l'enfance de Prescott-Russell, ils ont aussi reçu des «certificats de mérite» bien mérités.

On dit qu'un bon ami est une perle rare. Pour quantité de gens, Rémi et Irène sont donc des perles très précieuses.

Rémi est un mordu du camping mais ça ne cause pas de problèmes dans la famille car Irène et leurs enfants le sont encore plus que lui.

## Maisonneuve, Irène

Le 20 avril 1944, Conrad Lamarche et Jeanne d'Arc Cadieux devenaient les heureux parents d'une petite Irène qui fut baptisée en l'église St-Paul de Plantagenet.

Elle fit les deux premières années du cours primaire à Témiscamingue (Québec) puis les autres à Plantagenet. Elle poursuivit ensuite au palier secondaire dans le même village.

Le 7 août 1965, Irène épousa, dans l'église de sa paroisse natale, Rémi, fils de Wilfrid Maisonneuve et de Régina Jérôme. Leur famille est maintenant complétée par deux enfants: Lyne et Josée.

À sa sortie de l'école, Irène a d'abord travaillé au magasin Albert Chénier de Plantagenet (jusqu'en 1965). Une fois mariée, elle s'en alla à Ottawa où elle a été à l'emploi du magasin I.C.A.-Joanisse jusqu'en 1969.

La belle saison que les Maisonneuve se sont bâtie à Bourget a, pendant huit ans, eu une belle carrière de dépannage pour les enfants-problèmes de la Société de l'Aide à l'enfance.



Irène Maisonneuve

Durant cette période, ils en ont hébergé plus de six cents et de tous les âges. La Société leur en amenait à n'importe quelle heure, parfois même une demi-douzaine à la fois en plein milieu de la nuit. Pour tous ces enfants, c'était la «bonne ma tante Irène». Elle pourrait garnir tout un mur avec les nombreux certificats qu'elle et Rémi ont récoltés depuis une quinzaine d'années.

Grâce à son cours de décoration de gâteaux, elle réussit des chefs-d'œuvre surtout pour les mariages. Elle a aussi suivi des cours de tissage-haute-lisse, de courtes-pointes, etc.

Dame Irène est une dépanneuse sans pareille pour ses amies. Son foyer est une véritable «maison du bon Dieu», toujours pleine de visiteurs parce que ouverte à tous et sans cesse accueillante.

## Marcil, Albert

Albert Marcil naquit à Bourget le 26 août 1915. Son père était Joseph Marcil, fils, et sa mère Fabiola Marleau; tous deux sont maintenant décédés.

De l'école du village, Albert passa au Petit Séminaire d'Ottawa et obtint plus tard son Baccalauréat ès Arts de l'Université d'Ottawa. Il fréquenta après l'École Normale et devint instituteur à Bourget en 1938. Il enseigna ensuite à Blezard Valley (Val Caron) dans le nord de la province, puis s'engagea à Wendover pour revenir encore à Bourget 1942.

Le 10 août 1940, Albert épousa M<sup>me</sup> Eva Marlet qui lui donna dix enfants.

En 1945, il fréquenta le Manual Training College à Hamilton et en obtint un certificat qui lui permit d'enseigner le cours «Arts et Métiers» pendant près de vingt ans. Albert fut, pendant douze ans, le directeur de l'école de Bourget d'où il prit sa retraite en 1975.

Au cours de sa carrière, il exerça plusieurs responsabilités dont la charge de secrétaire du Club Lapointe, de la Coopérative Laitière, du Comité municipal des bibliothèques et de l'École secondaire privée. À la demande de ses concitoyens, il occupa aussi plusieurs autres postes de confiance.

On sait qu'Albert et Eva Marcil sont les parents de Gilles, un de nos missionnaires canadiens au Brésil.

## Marcil, Eva

Fille de Napoléon Martel et d'Éliza Corbeil, Eva vit le jour à Bourget le 12 janvier 1922. Elle fit ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur où elle obtint son certificat d'entrée (Entrance).



Albert Marcil

Le 10 août 1940, elle épousait à Bourget, Albert, fils de Joseph Marcil, fils, et de Fabiola Marleau. Leur mariage a donné dix enfants.

Eva s'acquitte consciencieusement de ses devoirs d'épouse et de mère de famille. Elle trouve en plus le temps de s'occuper de quantité d'œuvres paroissiales et autres. Elle a été présidente de l'Union Catholique des Fermières durant quatre ans. Elle a aussi été membre du Comité du bingo de la paroisse pendant plusieurs années. Elle participe à la petite chorale qui se charge du chant aux funérailles de nos défunts. En outre, elle est secrétaire du Club de l'Âge d'Or depuis cinq ans.

Née musicienne, Eva joue surtout du piano, de l'orgue et de l'accordéon. Ses talents sont souvent mis à contribution lors de diverses soirées récréatives et des fêtes offertes aux vieillards du «Nursing Home»



Eva Marcil

## Marcil, André

Fils d'Ubalde Marcil et de Rollande Martel. André est né à Bourget le 11 mars 1940. Il y a fait son cours primaire à l'École Sacré-Cœur puis a poursuivi ses études à l'École Secondaire Privée.



André Marcil

À l'Université d'Ottawa, dans la suite, il a obtenu un Baccalauréat en Sciences Appliquées, puis un autre Baccalauréat en Sciences du Génie Électrique. Ses qualifications d'ingénieur lui ont ouvert les portes de l'Hydro-Québec où il détient une position intéressante.

En l'église Ste-Trinité de Rockland, le 29 juillet 1967, il épousait Marjolaine, fille de Gérard Savage et de Jeanne-d'Arc Vinette qui lui a donné deux enfants: Éric et Line.

André, qui a passé plus de la moitié de sa vie



Bernard Marcil

à Bourget, aime venir s'y retremper occasionnellement dans la chère ambiance de ses jeunes années.

## Marcil, Bernard

Bernard est né à Bourget le 3 septembre 1953, du mariage de Jean-Louis Marcil et d'Émérilda Yelle.

Il a fait son cours primaire complet à Bourget puis ses neuvième et dixième années à l'École Secondaire de Plantagenet.

À l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 7 août 1976, il a épousé Florence, fille de Maxime Lafrance et d'Alice Guindon qui lui a donné deux enfants: une fille et un garçon.

Après avoir été Bourgetain depuis sa naissance, en 1979, Bernard est déménagé avec sa jeune famille sur le chemin de frontière de Curran (R.R. #1).

Bernard, qui est poseur de tapis, exerce ce métier depuis treize ans. Il est Chevalier de Colomb et utilise le meilleur de ses loisirs à faire de la pêche, de la chasse et du camping. Il sait contribuer de sa personne pour agrémenter les veillées en contant des histoires et en conduisant des chansons à répandre.

## Marcil, Florence

Native de St-Eugène (Onario), Florence y a vu le jour le 7 novembre 1952. Ses parents étaient Maxime Lafrance et Alice Guindon.

Après avoir fréquenté les écoles primaires de St-Pascal et de Curran, elle poursuit ses études au palier secondaire à Plantagenet.

Florence a reçu la bénédiction nuptiale en l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 7 août 1976, alors que Bernard, fils de Jean-Louis Marcil et d'Émérilda Yelle l'accompagnait à l'autel. Deux enfants sont issus de leur union: Mélanie et Jean-Louis le jeune.

Caissière compétente, M<sup>me</sup> Bernard Marcil a acquis son expérience aux épiceries Armand Legault, François Lalonde et Serden: présentement, elle est employée en cette capacité par le magasin de la Régie des liqueurs de Bourget.

Après avoir résidé en notre paroisse de 1975 à 1979, Florence a amené Bernard s'établir près de la maison paternelle des Lafrance sur la route rurale n° 1 de Curran. Comme son mari, elle aime beaucoup le camping.



Florence Marcil

## Marcil, Gérard

En 1929, le vingt-cinquième jour du mois de septembre, naissait Gérard, fils cadet d'une famille de dix enfants. Ses parents étaient Léonard Marcil et Alida Cbevalier.

Après avoir fréquenté l'école primaire du village, Gérard aida son père aux travaux de la ferme. Durant les périodes où la besogne était le moins pressante, il allait travailler à l'extérieur: à la Forêt Larose, à la culture des patates chez Paul-Émile Castonguay, à la construction pour Aldéric Sicard, etc.

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, il épousa, le 25 juillet 1953, Cécile, fille d'Adrien Paul et de Bernadette Lagrois. Leur union a été bénie par la venue de six enfants dont cinq les accompagnent encore sur le chemin de la vie.

Devenu propriétaire de la ferme paternelle,



Gérard Marcil

Gérard l'améliora de façon remarquable, puis la revendit, il y a quelques années, lorsque la forte demande de la part des immigrants européens fit monter en flèche le prix des exploitations agricoles bien organisées.

Gérard et son épouse sont toujours des nôtres. Ils préparent prudemment leur retraite définitive.

## Marcil, Cécile

Comme Gérard, son époux, Cécile était la cadette d'une famille qui comptait treize enfants. Elle est née, le 31 août 1931, dans la septième concession. Ses parents étaient Adrien Paul, cultivateur, et Bernadette La-grois.



Cécile Marcil

Lorsqu'elle eut terminé ses études primaires à l'école de Bourget, elle travailla pendant deux ans et demi comme aide générale à l'Hôtel Royal de Bourget, puis deux ans et demi aussi chez le docteur Jean-Marie Laframboise d'Ottawa.

Cécile avait vingt ans lorsque, le 25 juillet 1953, les cloches de l'église du Sacré-Cœur annoncèrent son mariage à Gérard, fils de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. le curé Alphonse Lapointe.

Pendant une bonne partie de sa vie, en plus de s'affairer au ménage de sa maison, elle partagea les nombreux travaux de la ferme avec son époux et leurs enfants.

M<sup>me</sup> Cécile Paul-Marcil est membre du Cercle des Dames Culturelles Franco-Ontariennes. Elle se dévoue bénévolement pour de nombreux mouvements; elle fait profiter beaucoup d'autres de ses talents de couturière et de tricoteuse.

## Marcil, Jean-Guy

Jean-Guy, fils de Jean-Louis Marcil et d'Émériilda Yelle vint au monde à Bourget, le 27 novembre 1944, et il y a fait son cours primaire.

En l'église St-Victor d'Alfred, le 10 juin 1972, il épouse Francine, fille d'Arthur Cadieux et de Rhéa St-Onge. Ils sont maintenant les heureux parents de trois enfants.

Jean-Guy n'a que seize ans lorsqu'il commence sa carrière de poseur de tapis, travail qu'il fait pour différents magasins d'Ottawa, de 1960 à 1972. Cette année-là, il se lance en affaires à son compte et devient bientôt propriétaire d'une entreprise florissante.

Jean-Guy, qui a fait détacher un lot de la ferme de son père, s'y est construit une belle demeure avec salle d'échantillons et hangars. C'est une propriété qui annonce la prospérité.

## Marcil, Francine

En l'église St-Léon-le-Grand de Treadwell, a été baptisée Francine, enfant d'Arthur Cadieux et de Rhéa St-Onge, née le 14 juillet 1950.

Cette future Bourgetaine fréquenta l'école primaire et poursuivit ses études jusqu'à la dixième année.

Le 10 juin 1972, elle épousait, à Alfred, Jean-Guy, fils de Jean-Louis Marcil et d'Émériilda Yelle de qui elle a eu trois enfants: Christian, Patrick et Geneviève.

Ayant laissé l'école en 1965, elle travailla dans la restauration pendant huit années et quitta cette occupation lorsqu'elle prit mari et pays.

Aujourd'hui, en plus de vaquer aux soins de la maison et à l'éducation de ses enfants, Francine occupe le poste de secrétaire de la Cie de tapis Jean-Guy Marcil Ltée.

Francine Marcil est excellente musicienne

## Marcil, Jean-Louis

À Joseph Marcil et Fabiola Marleau, naissait, le 6 novembre 1911, un fils qui reçut le nom de Jean-Louis sur les fonts baptismaux de Bourget.

Ce nouveau petit Marcil accompagna bientôt ses frères et sœurs aînés à l'école primaire du village puis, quand il la quitta, il seconda son père dans l'exploitation de la ferme familiale.

Propriétaire, depuis 1937, d'une entreprise agricole dans la quatrième concession, il s'en défait en 1942 lorsqu'il se porte acquéreur de la ferme située au coin sud-est de la troisième concession et de la route Bourget-Curran, propriété qu'il possède toujours et exploite encore.

Jean-Louis a toujours procédé graduellement et prudemment à l'amélioration de son exploitation agricole. Aujourd'hui, l'apparence de sa maison et des bâtiments qui l'entourent créent une excellente impression à qui passe en face de son «chez-nous». Il a très longtemps exploité un troupeau laitier mais a cessé de le faire depuis sept ou huit ans. Malgré son âge, comme il le dit lui-même, il continue à élever du bœuf et de la volaille; il a toujours produit du beau et bon ponlet.

En devenant agriculteur à son compte, Jean-Louis fondait aussi un foyer. En effet, le 12 juillet 1937, il épousait Émériilda, fille de Bénéonie Yelle et de Clara Deneault dont il eut six enfants.



Jean-Guy et Francine Marcil



Jean-Louis Marcil

Jean-Louis a plusieurs fois été honoré de la confiance de ses concitoyens qui entre autres, le nommèrent marguillier, commissaire d'école et même président de la Coopérative laitière de Bourget.

### Marcil, Émerilda

Dans la «Sept», qui fut probablement le rang le plus grouillant de Bourget, naquit, le 30 octobre 1913, Émerilda, fille paisible de Bénonie Yelle et de Clara Deneault.

Cette petite Yelle fréquenta ce que l'on appelait alors l'école séparée de la côte à Villemaire qui était juchée au haut du coin opposé (en biais) à celui du bureau de poste de St-Félix.

Avant son mariage, la fille de Bénonie et de Clara travailla à Montréal pendant trois hivers.



Emerilda Marcil

puis à Cornwall, dans une manufacture de soie, durant trois ans et demi.

Alors que la «Sept» était à se vider pour donner libre cours au reboisement, Émerilda déménagea, du secteur sud-ouest de la paroisse à la partie opposée du nord-est, s'installant dans la «Quatre» avec Jean-Louis, fils de Joseph Marcil et de Fabiola Marleau qu'elle avait accepté comme époux le 12 juillet 1937.

En 1942, elle accompagna Jean-Louis dans le «Trois» pour s'y établir définitivement. Elle y a élevé ses six enfants tout en aidant son époux à faire de leur entreprise une bonne et belle ferme.

On n'avait qu'à entrer dans la maison des Marcil et à en examiner les alentours pour se convaincre qu'Émerilda était une femme d'ordre et de bon goût. Nous venons de parler au passé car cette excellente épouse et mère est décédée subitement le premier juillet 1984.

### Marcil, Jean-Paul

À Bourget, un certain 5 octobre 1918, est né Jean-Paul, fils de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier.



Jean-Paul et Jeannette Marcil

Ayant fréquenté l'école primaire du village, il la quitte après la huitième année pour travailler sur la ferme paternelle.

Jean-Paul épouse, le 14 juin 1952, Jeannette, fille de Philippe Leclair et de Valéda Charlebois. L'échange des promesses du mariage se fit en l'église St-Victor d'Alfred et leur union a donné six enfants.

Après son mariage, Jean-Paul acquiert l'exploitation agricole de Mathias Chénier. Il a aussi travaillé pendant seize ans à la Forêt Larose pour le Ministère des Terres et Ressources naturelles de l'Ontario.

### Marcil, Jeannette

Dans le comté voisin de Prescott, plus précisément à Alfred, naissait, le 25 mars 1928, Jeannette, fille de Philippe Leclair et de Valéda Charlebois.

Jeannette fit les huit années du cours primaire à l'école de L'Original. Dans la suite, avant son mariage, elle travailla pendant sept ans à l'Ambassade française dans la capitale nationale. Elle fut aussi, pendant quelque temps, au service de la famille de M. Jules Léger qui, plus tard, devint gouverneur général du Canada.

C'est dans sa paroisse natale d'Alfred que Jeannette épouse, le 14 juin 1952, Jean-Paul, fils de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier. Ils ont eu six enfants.

### Marcil, Joseph André

Ce deuxième fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel a été baptisé à Bourget sous le nom de Joseph André le 14 mai 1951, mais, pour tous ceux qui l'ont toujours connu, il a été et reste encore le dénommé «Coune».

Après un stage normal à l'école primaire de Bourget, il fit ses études secondaires au Petit Séminaire d'Ottawa et à Casselman.

Favorisé de la bosse des mathématiques qui se retrouve assez souvent dans son ascendance, il s'orienta vers les chiffres et obtint ses certificats de comptabilité en administration municipale. Ceux qui dirigeaient les destinées du canton de Clarence ont eu tôt fait de recourir à sa compétence et il en est maintenant à sa treizième année de travail comptable, occupant présentement le poste de trésorier municipal.





Joseph-André Marcil

Le 23 juin 1979, il prenait une grave décision, celle d'abandonner la solitude du célibat pour connaître les agréments de la vie à deux. Ce jour-là, il épousait donc à Carlsbad Springs la ci-devant Nicole Léa Desforges, fille de Rémi du même patronyme et de Gaétane Dupont.

Activement impliqué dans le projet de construction du Centre Récréatif et son administration (1973-1978), Joseph André a été un bon agent de succès lors de la souscription à laquelle nous devons cette réalisation.

Coune est tout un «chanteux». Ses ancêtres Martel ne pourraient pas le renier.

### Marcil, Nicole Léa

La Providence, qui la destinait à un Bourgetain, faisait naître à Carlsbad Springs, le 14 mai



Nicole Léa Marcil

1952, Nicole Léa, fille de Rémi Desforges et de Gaétane Dupont.

Après une adolescence paisible où elle poursuivait ses études jusqu'au douzième secondaire, elle devint spécialiste opérationnelle à l'emploi de la Fonction publique du Canada.

On a beau avoir une belle carrière devant soi, un jour le cœur parle fort et fait penser aussi à la vocation en plus de la profession. Il suffit alors qu'un beau chevalier se présente et la décision est vite emportée. C'est ce qui se produisit lorsque Joseph André Marcil fit la grande demande et que Nicole Léa l'accepta, se laissant conduire au pied de l'autel, à St-Laurent de Carlsbad, le 23 juin 1979. Depuis ce jour-là, la moitié de Joseph André est Bourgetaine de cœur comme de fait.

### Marcil, Alida

Du mariage de Richard Chevalier avec Rosalie Deschamps, naissait Alida, le 4 avril 1892, sur le territoire de la future paroisse St-Pascal-Baylou.

Le 26 juin 1911, en l'église paroissiale de St-Pascal, elle épouse Léonard, fils de Joseph Marcil, père, et d'Angèle Lafleche. Le Ciel bénit leur union en leur envoyant dix enfants dont l'un, Rhéal, mourut à l'âge de cinq ans.

Alida mena une vie humble et laborieuse, toute remplie d'actes de charité qu'elle s'efforçait de faire dans le plus grand secret. Son existence a été remplie de travail et de dévouement. Ses enfants honorent sa mémoire et es-



Léonard et Alida Marcil

### Marcil, Léonard

Léonard vit le jour à St-Jean-Chrysostome (Québec), le 9 décembre 1892. Il était fils de Joseph Marcil, père, et d'Angèle Lafleche. Alors qu'il était encore jeune, ses parents s'en vinrent à Bourget où ils achetèrent une ferme non loin du village. Il avait un frère, Joseph, fils, et quatre sœurs. À son mariage, la terre paternelle fut partagée en deux: moitié pour lui et moitié pour son frère.

À St-Pascal-Baylou, le 26 juin 1911, il épousa Alida, fille de Richard Chevalier et de Rosalie Deschamps. Ils eurent dix enfants mais l'un d'eux, Rhéal, décéda à l'âge de cinq ans.

Après une vie très laborieuse, étroitement partagée avec son épouse, il devint veuf le 14 août 1961. Quatre ans plus tard, il convola en deuxièmes noces avec Clémentine Martel, une ancienne Bourgetaine. Ils résidèrent au village où Léonard finit ses jours le 27 août 1972.

perent aller un jour partager la récompense éternelle qu'elle a si bien méritée.

### Marcil, Richard

Natif de la paroisse de Bourget, Richard a vu le jour le 18 avril 1944 et fut baptisé par M. le curé Alphonse Lapointe à l'église Sacré-Cœur. Deuxième d'une famille de dix enfants, il est le fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel. Son séjour à Bourget fut de courte durée puisque, après ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur, il alla compléter son cours secondaire au Petit Séminaire d'Ottawa. Un problème de la vue le força à abandonner après sa douzième année et il alla se décrocher un emploi à l'Hôpital Général d'Ottawa.

Après deux ans dans cet établissement, voulant améliorer son sort, il décida de faire un retour aux études à l'Hôpital Notre-Dame de la Merci de Montréal où il obtint, trois ans plus



Richard Marcil

tard, le titre d'infirmier licencié. C'est durant ce stage qu'il rencontra une petite Québécoise de Drummondville, Monique Demers, avec qui il unit son destin le 28 octobre 1967. Père de trois enfants (Josée, François et Dominique), Richard a toujours œuvré dans le domaine hospitalier, soit à Montréal ou à Drummondville où il demeurait.

Une première attaque de cœur, en 1976, n'a pas réussi à atténuer son ardeur au travail. Richard a toujours rêvé de réaliser de grandes choses. Ne pouvant rivaliser avec les autres dans les activités sportives, à cause de sa vue, on le trouvait souvent à bricoler. Sa famille se souvient encore du fameux paquebot miniature qu'il avait construit et qui coula dès son premier lancement. Il réalisa son dernier grand projet un an avant sa troisième et fatale crise cardiaque: celui de monter de toutes pièces le département de psychiatrie à l'hôpital de Drummondville. Il mourut le 9 août 1980.



Robert Marcil

## Marcil, Robert

Fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel, Robert naît en janvier 1946, à Bourget, où il est baptisé par M. le curé Lapointe.

Après des études à l'école élémentaire de Bourget, il se dirige au Petit Séminaire d'Ottawa pour compléter son cours secondaire. Ayant choisi la voie de l'enseignement, Robert complète ses études post-secondaires à l'Université d'Ottawa où il décroche un baccalauréat ès arts avec spécialisation en histoire. Il a aussi suivi, à Sudbury, deux cours d'été en administration scolaire.

Sa carrière d'enseignement débute à Ottawa où il reste en poste trois ans; ensuite, il consacre douze années à l'école du Sacré-Cœur de Bourget; présentement, il en est à sa deuxième année à l'école St-Jean d'Embrun.

Le 6 juillet 1968, Robert épouse Lise à l'église de Bourget; sa conjointe est fille de Léopold Lortie et de Laura Saumure. Robert est aujourd'hui père de quatre filles.

Toujours résident de cette paroisse, il a été membre de l'équipe du centre récréatif qui a mis sur pied le projet de construction du centre communautaire; il n'a cessé d'être actif dans la chorale paroissiale depuis près de vingt ans, dont sept à titre de directeur.

Robert fait partie du Comité du centenaire où il agit comme président du Comité des projets spéciaux. Il est aussi du groupe des bénévoles du Comité de bingo où il fait office de «crieur».

Pour ce qui est du sport, on sait que Robert joue le golf et qu'il aime beaucoup, beaucoup la motoneige.

## Marcil, Lise

Née à Hammond, fille de Léopold Lortie et de Laura Saumure, Lise fréquente d'abord l'école St-Guillaume de Cheney pour ensuite continuer ses études à Bourget. Quand l'école privée de Bourget ferme ses portes, en 1964, elle se rend à Rockland terminer ses études secondaires. Elle travaille ensuite à la Banque Royale du Canada à Ottawa.

À l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 6 juillet 1968, Lise épouse Robert, fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel. Elle est maintenant mère de quatre filles: Carole, France et deux jumelles: Isabelle et Julie.

Il arrive encore à Lise de faire du travail à temps partiel pour la Banque Royale du Canada, à Plantagenet et à Navan.

M<sup>me</sup> Robert Marcil fait du bénévolat en faveur du Comité de bingo. Ses loisirs sont surtout occupés par la lecture et la télévision, mais parfois aussi par le golf.



Lise Marcil

## Marcil, Serge D.

Le cadet des fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel, Serge, est né le 6 mai 1954 et a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Suite à son cours primaire à Bourget, il fit son cours secondaire à Casselman jusqu'à l'obtention du certificat officiel. Avec les années, il a reçu deux diplômes de l'Institut des Banquiers Canadiens.

Serge travaille depuis longtemps à la Banque Royale du Canada. Présentement, il y occupe un poste d'administrateur bancaire.

Le 11 août 1979, il échangeait, avec Lois, un anneau qui scellait pour toujours la chaîne de leur union matrimoniale. La mariée était fille de Léo Aubin et de Lucille Bouchard.

Une gentille petite Élise leur a été envoyée du Ciel en 1983.



Serge D. Marcil

Signalons que Serge fait partie du Comité du Centenaire de la paroisse de Bourget à deux postes: Section Finance et Section Publicité. Il œuvre aussi comme bénévole au Comité du Bingo.

### Marcil, Lois

En la paroisse Ste-Croix de Cornwall a été baptisée, Lois, née le 26 octobre 1956. Elle était la fille de Léo Aubin et de Lucille Bouchard.



Lois Marcil

Elle compléta ses cours primaire et secondaire à Cornwall puis étudia la bibliotechnique au Collège Algonquin, à Ottawa, où elle obtint un certificat en cette discipline.

C'est en l'église paroissiale Ste-Croix de Cornwall qu'elle a, le 11 août 1979, uni sa destinée à



Ubald Marcil

celle de Serge, fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel. Ils sont maintenant les heureux parents d'une délicieuse petite fille qui porte le nom d'Élise.

Lois occupe présentement un poste de bibliotechnicienne, mais le titre qui lui tient le plus au cœur est peut-être celui de Bourgelaine auquel elle a droit depuis avril 1982.

### Marcil, Ubald

Ubald naquit à Bourget, le 27 mai 1910, de Joseph Marcil et de Fabiola Marleau. Il fut baptisé à l'église du Sacré-Cœur de sa paroisse.

Après avoir fréquenté l'école du Sacré-Cœur, il passa quelques années sur la terre paternelle pour y travailler avec son père.

Vers l'âge de vingt-et-un ans, il se rendit à Cochrane où il travailla pour Omer Lefebvre (un ancien de Bourget) et y apprit le métier de forgeron.

Revenu à Bourget, il travailla quelque temps pour Léon Potvin jusqu'à ce que, en 1935, il décide d'ouvrir un atelier à son compte. Il devient ensuite soudeur à l'acétylène et à l'électricité, agent de machines agricoles Frost & Wood et, plus tard, d'instruments aratoires Cockshutt, de séparateurs et trayeuses De Laval, ainsi que de poêles L'Islet.

En 1936, il épousa Rollande Martel, originaire de Bourget. Cette fille de Napoléon Martel et d'Éliza Corbeil lui donna cinq enfants.

Trop tôt, hélas! Ubald mourut accidentellement le 16 décembre 1946, laissant une jeune épouse et cinq enfants en bas âge.

### Marleau, Albertine

Née à The Brook, le 19 juin 1901, Albertine était la fille de Jean-Baptiste L. Lortie et de Marie-Laure Paul.

Sa famille résidait dans la septième concession et elle y a fait ses études primaires à la petite école du rang.

De 1918 à 1923, elle alla travailler à Montréal, puis revint à Bourget pour y épouser Albert, fils de Jules Marleau et d'Éloïse Rozon. La cérémonie nuptiale se déroula en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 31 décembre 1923. Quatre enfants naquirent de leur union: Léopold, Gérard (décédé le 10 avril 1962), Aliue (M<sup>me</sup> Gaston Jolicœur) et Paulette (M<sup>me</sup> Lucien Maheux).

Devenue veuve le 29 avril 1936, Albertine Marleau vint résider au village où ses talents de couturière rendirent de grands services à de



Albertine Morleau

nombreuses mamans et lui permirent d'élever sa famille.

Malgré une santé plus que chancelante, elle fit toujours preuve de courage et persévéra à travailler. Elle quitta notre paroisse avec ses enfants, en 1951, et mourut à Ottawa le 16 mars 1965.

### Marleau, Léopold

Issu d'Albert Marleau (décédé le 24 avril 1936) et d'Albertine Lortie (décédée le 16 mars 1965), Léopold est né à Bourget, le 26 novembre 1925, et a été baptisé en l'Église du Sacré-Cœur.

Ayant accompli ses études primaires et intermédiaires à Bourget, il fit, à Ottawa, des études techniques et de l'apprentissage qui lui permirent de devenir imprimeur.



Léopold Marleau

Sur la route de la vie, Léopold a rencontré mademoiselle Rita qui lui plut et qu'il conduisit à l'autel le 18 août 1951. L'épousée était fille de Lionel Couvillon et d'Alma Galipeau. Leur mariage fut célébré en l'église Saint-Charles de Vanier. Dans la suite, le Ciel leur a confié la garde de cinq enfants: Jocelyne (M<sup>me</sup> Yves Taillefer), Denis, Pierre, Suzanne et Gérard.

Celui qui a été notre concitoyen de 1925 à 1941 demeure maintenant à Orléans. Il aime bien à bricoler et à jouer aux cartes.

### Martel, Arthur

Arthur est fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil. Né à Bourget, le 4 juin 1912, il grandit sur la ferme paternelle et fréquenta l'école primaire du village.



Arthur Martel

Alors qu'il semblait en bonne voie de devenir «vieux-garçon», il succomba aux charmes de la jolie Marie qu'il épousa le 27 janvier 1941. La nouvelle mariée était fille de Joseph Gélinas et de Dora Sarrazin. Leur union donna quatre enfants.

À l'exception de quelques années, Arthur a passé toute sa vie à Bourget. Il a été tour à tour cultivateur, chauffeur de camion et postillon; à ce dernier titre, il a distribué le courrier rural pendant seize ans.

Arthur est né avec un fort penchant pour les sports paisibles; il est passionné pour le billard, le croquet, les cartes, les dames et le jeu de galets (shuffle-board). Il possède plusieurs trophées pour prouver ses succès en ces domaines. D'ailleurs, le Club d'Âge d'Or le délègue souvent, à titre de représentant, aux activités des autres paroisses.



Marie Martel

### Martel, Marie

Marie est venue au monde, à Bourget, en plein temps des fêtes, le 29 décembre 1918. Ses parents étaient Joseph Gélinas et Dora Sarrazin. Elle a coulé une jeunesse paisible, sur la ferme paternelle, non loin des limites de la paroisse voisine de Clarence-Creek. Un beau jour, elle fut remarquée par Arthur Martel qui ne tarda pas à la conduire à l'autel. Le lien indissoluble pour «le mieux ou le pire» fut noué, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 27 janvier 1941. Après quarante quatre ans de vie à deux, il semble bien que l'engagement solennel a été contracté «pour le mieux». Le conjoint de Marie est fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil. Leur union a donné quatre enfants.

Digne épouse et excellente mère, Marie est l'admirable ménagère d'un foyer heureux.



Donat L. Martel

### Martel, Donat L.

Fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil, Donat naquit le 10 août 1918.

Il fréquenta l'école élémentaire Sacré-Cœur de Bourget puis fit deux années au Petit Séminaire d'Ottawa.

En septembre 1950, il épousa Jeannette, fille de Joseph Deault et de Dora Gémus, de St-Pascal-Baylon, qui lui donna une fille, Mi-reille.

Après avoir résidé à Sarnia, Ontario, pendant neuf ans, il alla demeurer à St-Eustache (Québec) où il a été longtemps à l'emploi de la Commission scolaire Blainville-Deux-Montagnes.

Donat est maintenant retraité depuis juin 1982.



Ernest Martel, fils

### Martel, Ernest (fils)

Ce jeune homme paisible et peu loquace a fait sur la terre un bien court voyage vers l'éternité. Son père qui s'appelait Ernest Martel, comme lui, était remarié en secondes noces avec Eugénie Côté. Ernest, fils, leur arriva du ciel, sans bruit, le 10 avril 1922 à Bourget.

Petit enfant, Ernest suivait partout son père qui était bedeau dans la paroisse et on le voyait plus souvent dans la cour de l'église que chez lui; déjà il se rapprochait, semble-t-il, de Celui qui devait le rappeler si tôt auprès de Lui dans son paradis.

L'inexorable guerre entraîna Ernest dans les rangs de l'armée; il prit part à l'invasion de l'Europe et le seul détail obtenu par ses parents, indique qu'il est tombé au champ d'honneur, le 14 août 1944. Ernest a donc probablement versé son sang en terre française et sa

dépouille mortelle doit reposer quelque part, au pays des aïeux, non loin de la côte nor-mande.

Que son âme et celles de tous nos soldats morts au combat jouissent de la paix éternelle.

## Martel, Ernest (père)

D'après les registres paroissiaux, Ernest, fils de Ferdinand Martel et de Marguerite Richer, est né le 3 décembre 1890. Ses parrain et marraine étaient Georges et Odile Miron.

Tout ce que l'on sait de sa jeunesse, c'est qu'il a fréquenté l'école primaire.

Le 13 septembre 1910, il épousait à Bourget, Anna, fille de Joseph Labelle et de Marguerite Potvin. Il en eut trois enfants, mais son épouse mourut prématurément, en 1918, victime de l'épidémie d'influenza que tout le monde appelait la grippe espagnole.

Alors qu'il demeurait à Hawkesbury, Ernest se remariait à Fassett (Québec), le 12 mai 1920, après avoir obtenu «dispense de trois bans de publication». Son épouse était Eugénie, fille d'Alexis-Télesphore Côté et d'Aurélié Ouellette. Leur mariage a été béni par la naissance de cinq enfants.

Les anciens paroissiens se rappellent bien d'Ernest qui a été bedeau-sacristain sous deux curés: MM. les abbés Raymond et Landry. Ces pasteurs avaient rarement besoin d'experts pour réparer et entretenir le matériel de la fabrique car Ernest était homme à tout faire. Il a déjà avoué qu'il échantillonnait souvent le vin de messe, en remplissant les burettes; c'était peut-être pour protéger les célébrants au cas où le liquide au bouquet irrésistible aurait été empoisonné... en tout cas, ça représentait une des compensations du métier, car le travail y était

parfois très dur, surtout quand il fallait, comme fossoyeur, creuser au pic et à la pelle à six pieds de profondeur dans le sol gelé du cimetière.

Ernest a aussi été concierge de l'école du village à deux reprises. S'évertuer à tenir l'école chaude et propre, ce n'était pas une sinécure. Il amenait souvent ses jeunes enfants avec lui lorsqu'il travaillait à la fabrique ou à l'école. Sa fille, Lucille, pourrait vous conter que, parfois, il l'assoyait sur le tas de charbon quand il remplissait la fournaise de l'église. Madame Ernest devait alors trouver que les fonds de culotte étaient rôdeusement noirs.

En plus de travailler pour gagner son pain et celui des siens, Ernest œuvrait pour la communauté. Il a été conseiller du village de Bourget et on lui a même déjà confié la responsabilité de l'aqueduc.

Dans la suite, il a été employé au Couvent d'Aylmer alors qu'une ancienne Bourgetaine, S<sup>r</sup> Telmon (Léontine Labrosse) y était supérieure. Il a aussi commencé à travailler à l'aéroport de Rockcliffe durant la deuxième guerre mondiale et a continué à le faire même après l'armistice. Entre autres occupations, il agissait alors comme sacristain à la chapelle du «camp».

Décédé le 14 juillet 1966, Ernest doit être heureux de reposer dans «son» cimetière.

## Martel, Eugénie

Née à St-Isidore de Prescott, le 6 juin 1890, Eugénie était la fille du docteur Alexis-Télesphore Côté et de son épouse, Aurélié Ouellette.

On possède peu de détails sur sa jeunesse, mais on sait qu'elle a résidé à Beauharnois (Québec) où son père pratiquait la médecine. Dans la suite, elle fut ménagère pour le curé de Fassett (Québec).

C'est le 12 mai 1920 qu'elle épousait Ernest, fils de Ferdinand Martel et de Marguerite Richer. Leur mariage eut lieu à l'église St-Fidèle de Fassett et fut béni par le révérend J. O. Délisle, prêtre-vicaire de Beauharnois. Les témoins étaient son oncle, Léopold Côté, et le père du conjoint, Ferdinand Martel.

Après leur mariage, avant de demeurer au village, Ernest et Eugénie restèrent pendant quelque temps sur une ferme de la deuxième concession de Bonrget. Ils ont eu cinq enfants.

Personne très tranquille, Eugénie était estimée de toute la parenté, ainsi que de ses amis et voisins. Ses enfants en gardent un souvenir ému. «Nos parents, disent-ils, n'ont jamais été très argentés, mais ils nous ont toujours et largement dispensé la richesse de leur affection.»



Eugénie Martel

Eugénie était membre du Cercle des dames fermières et faisait partie de la Congrégation des dames de Ste-Anne. Elle a quitté notre monde, le 3 octobre 1962, à l'âge de 73 ans.

## Martel, Gérard

Gérard naquit à Bourget le 6 mars 1929. Ses parents étaient Napoléon Martel et Éliisa Corbeil.

Il étudia à l'école du village jusqu'à la neuvième année. Dès l'âge de quinze ans, il quitta son patelin pour commencer à travailler chez E. B. Eddy à Hull. Il est gérant d'entrepôt depuis trente-cinq ans.

En la paroisse Notre-Dame de Hull, le 10 juillet 1948, il épousait Floraise, fille d'Ovilda Dubeau et de Clérída Potvin qui lui a donné cinq enfants, soit deux filles et trois garçons.



Gérard Martel



Ernest Martel, père

Pris de nostalgie pour son pays natal, en 1969, il fit l'acquisition d'un terrain dans la campagne de Bourget pour s'y bâtir un chalet où il vient passer ses congés, vacances et fins de semaine. Il y a construit un jeu de croquet, passe-temps qui, avec les quilles et les cartes (surtout le Rook) occupe bien ses loisirs.

Gérard est de nature très sociable; il aime beaucoup se joindre aux siens pour chanter en chœur et faire de la musique lors de réunions de famille.

## Martel, Floraise

Fille d'Ovilda Dubeau et de Clérída Potvin, Floraise vit le jour à Rockland, le 16 février 1927, et elle y fut baptisée en l'église Ste-Trinité.

Elle fréquenta l'école jusqu'à la neuvième année. À dix-huit ans, elle travaille d'abord dans une buanderie puis chez Canada Packers jusqu'à son mariage.

Le 10 juillet 1948, en l'église Notre-Dame de Hull, elle prenait pour époux, Gérard, fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil, de qui elle eut cinq enfants: Carmen (M<sup>me</sup> Michel Razienné), Guy (époux de Diane Couroux), Jacques (époux de Ginette Richard), Monique (M<sup>me</sup> Luc Langlois) et Alain (né en 1963).

De Gérard, Floraise a «attrapé» le goût de Bourget. Elle se plaît à y revenir chaque fois que cela leur est possible, et ils coulent à leur chalet quelques-uns des plus beaux moments de leur existence. Son mari dit qu'elle a été bonne ménagère jusqu'ici et qu'il n'a pas de raison de croire que ça ne continuera pas tousjours comme ça.

Comme son époux, M<sup>me</sup> Floraise Martel aime bien la musique et les soirées de famille. Elle



Floraise Martel

consacre avec plaisir une partie de ses loisirs à jouer aux quilles et aux cartes de même qu'à faire du patin à roulettes.



Jeannine-Rita Martel

## Martel, Jeannine-Rita

Jeannine-Rita naquit à Bourget, le 20 mai 1926. Fille de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil, elle fut baptisée à l'église de Bourget et eut pour parrain et marraine, son frère, Arthur et sa sœur Rollande.

Elle fréquenta l'école du Sacré-Cœur de Bourget jusqu'à la dixième année et demeura ensuite avec son père jusqu'à l'âge de vingt-deux ans.

C'est en 1948 qu'elle quitta Bourget pour aller demeurer pendant quelques années à Lachute (Québec) et ensuite à Brownsburg. Elle travailla alors pour la compagnie Canadian Industries Limited, à Brownsburg jusqu'en 1984.

Maintenant retraitée, Jeannine-Rita reviendra-t-elle finir ses jours à Bourget parmi ses frères et sœurs? L'avenir seul nous le dira.

## Martel, Jean-Paul

En 1916, le 12 mai, naissait Jean-Paul, fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil. Il a fréquenté l'école primaire jusqu'à la huitième année puis a profité de l'expérience acquise sur la ferme paternelle pour s'engager chez les cultivateurs des environs.

Sa «feuille de route» indique dix années à l'emploi de l'entreprise de mouture Bourget qui pendant ce temps a changé cinq fois de maîtres; les propriétaires qui s'y sont succédés durant cette période, sont: Philippe Lefebvre, son fils Laurent, Roland Leduc, Aurélien Lalonde et Jean Lortie. Il a même travaillé un an

pour ce dernier à l'ancienne meunerie Laroche avant que le commerce établi par les Lefebvre passe aux mains des Lortie.

Jean-Paul a été dix autres années employé à la Forêt Larose pour le Ministère des Terres et Ressources naturelles.

En 1950, il achète l'ancienne ferme de Delphis Sicard qu'il exploite jusqu'à sa retraite.

Jean-Paul n'a pas eu loin à faire pour trouver une épouse; en effet, il a remarqué depuis longtemps les charmes et les dons de sa voisine Fabiola qu'il épouse le 24 septembre 1940. Sa compagne est fille de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier. Ils sont les parents de quatre enfants.

On peut dire que Jean-Paul a déjà frôlé la mort de près. En effet, un jour, le clou lancé par un marteau à cartouche ricocha sur du béton et vint lui traverser la gorge à «un poil» de la carotide... mais son heure n'était pas encore arrivée.



Jean-Paul Martel

Jean-Paul est un bon joueur d'harmonica; qu'on appelle ça musique à bouche ou ruine-babines, les gens aiment bien l'entendre.

## Martel, Fabiola

Issue du mariage de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier, Fabiola est née à Bourget, le 11 février 1922, et a été baptisée dans notre paroisse.

Après avoir fait son cours primaire jusqu'à la huitième année, elle entre au service de la famille du docteur Moïse Gendron où elle persévère pendant dix ans. Ensuite, elle travaille chez M<sup>me</sup> Bogue pendant quatre ans.

Le 24 septembre 1940, Fabiola épouse Jean-Paul, fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil.



Fabiola Martel

Le Ciel a béni leur union en leur envoyant quatre enfants dont un garçon et trois filles.

Fabiola participe fidèlement avec son époux aux activités du Club d'Âge d'Or.

### Martel, Marc

Ainé des fils de Napoléon Martel et d'Éliza Corbeil, Marc a vu le jour à Bourget le 9 avril 1908.

Après avoir complété son cinquième cours à Bourget, il fit son entrée au cours classique de l'Université d'Ottawa mais, la réclusion lui pesant trop, il en sortit quelques mois après et décida d'entrer immédiatement sur le marché du travail en s'engageant pour une période de deux ans à la Cie des Chemins de fer Pacifique Canadien



Marc Martel

Aussitôt après, il fut employé pendant cinq ans aux bureaux de la Banque Canadienne Nationale à Bourget.

Repris par la nostalgie de la voie ferrée, il revint à son premier travail pendant cinq autres années.

Enfin, il a été fonctionnaire du gouvernement fédéral pendant vingt-deux ans, abandonnant son poste à sa retraite en 1973.

Au début de sa carrière de travailleur, ayant déjà appris l'art de l'agriculture avec son père, il lui arriva occasionnellement de travailler pour des cultivateurs.

En cours de route, sur le chemin de la vie, Marc a épousé une Bourgetaine, Jeanne D'Arc, fille de Xavier Éthier et de Délisca Charette qui lui a donné six enfants: Nicole (M<sup>me</sup> Roger Beaudoin), Madeleine (M<sup>me</sup> Richard Lavigne), Diane (célibataire et globe-trotter), Odette (M<sup>me</sup> Wayne Quesnel), Ginette (M<sup>me</sup> Pierre Roussy) et Marc, (fils), (époux de Francine Ayotte).

Marc (père), a fait plusieurs grands voyages: en France, en Floride, dans l'Ouest canadien, etc. Il a le don du rythme comme les autres membres de la famille Martel. Ainsi, il a toujours aimé «danser à deux» surtout avec son oncle Ernest. Bon joueur de musique à bouche pour accompagner les «sets» il est aussi renommé comme «câlleur» de danses carrées.

C'est un grand joueur de cartes qui est très bon au bridge, au cinq-cents et à plusieurs autres jeux.

Signalons que Marc a souvent émerveillé tout un chacun avec ses étonnantes facultés de calcul mental.

### Martel, Moïse

Moïse est né le 25 juillet 1899 à Saint-Lin (Québec), paroisse natale de Sir Willrid Laurier. Ses parents étaient Moïse Martel, père, et Justine Thuotte.

En l'église St-Édouard de Montréal, le 15 juillet 1924, il épousait sa cousine, Jeannette, fille de Georges Martel et d'Odile Brousseau, dont il eut trois enfants: un fils et deux filles.

Établi à Montréal, Moïse fut chauffeur de taxi pendant un certain temps puis, un jour, il se fit déménageur. C'est grâce à ce nouveau métier qu'il doit d'avoir connu Bourget où il était venu livrer le ménage de Philéas Léonard: ce dernier est resté des nôtres pendant de nombreuses années et les jeunes du temps ont connu sa petite fille, Mireille, qui a été leur compagne de classe.

Les Martel s'établirent dans la «bandrée» (Boundary Road). Moïse fut postillon, livreur de courrier rural pendant environ quatorze



Moïse Martel

ans. De 1956 à 1962, il a aussi été à l'emploi de Rhéal Gagné à titre de gérant de l'Hôtel Royal.

Le 13 mai 1974, Moïse revenait de Montréal où il était allé se renipper pour ses prochaines noces d'or, lorsque, en passant vis-à-vis de Rigaud, il subit un arrêt cardiaque qui lui fut fatal.

Cet ancien Bourgetaiu a laissé le souvenir d'un homme très jovial et ses contemporains n'oublieront jamais son pittoresque juron: «Saint sirop de tiroir!»

### Martel, Jeannette

Baptisée en la paroisse Immaculée Conception de Montréal, Jeannette y est née, le 23 août 1905, du mariage de Georges Martel et d'Odile Brousseau.



Jeannette Martel

Le 15 juillet 1924, son oncle, Moïse, la conduisit à l'autel, en l'église St-Édouard de Montréal, pour y échanger les serments du mariage. Son époux était le fils de Moïse Martel, père, et de Justine Thuotte. Leur mariage a été béni par la naissance de trois enfants: Rolland (époux d'Aline Valiquette) qui mourut accidentellement à l'ancien pont du «Brook» le 26 août 1960; Paulette (M<sup>me</sup> Léopold Tremblay) et Monique (M<sup>me</sup> Sylvio Laroche).

À Montréal, elle a jadis travaillé dans une bijouterie où, entre autres occupations, elle «montait» des chapelets.

Les Bourgetains se la rappellent comme une ardente joueuse de cartes et une passionnée du bingo.

Jeannette Martel est restée quatre ans chez sa fille, Monique Laroche, avant de décéder subitement le 19 décembre 1982.

## Martel, Philippe

Philippe, fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil, naquit à Bourget, le 29 mars 1914. Il fréquenta l'école du village et ensuite l'école technique de Hull pour apprendre le métier de mécanicien. Il travailla, pendant quelque temps, au garage appartenant à son père, à Bourget, mais, sa santé ne lui permettant pas de continuer ce genre de travail, il retourna sur la ferme pour aider à l'auteur de ses jours.

En 1940, il épousa Léda Gagné de Pine Hill (Québec). Pendant quelques années, il s'occupa de l'élevage des visons pour la compagnie Ayers de Lachute.

En 1949 le voit revenir sur la ferme paternelle pour y demeurer jusqu'en 1962. Philippe alla ensuite demeurer à Ste-Thérèse de Blainville où il travailla pour la compagnie Singer de Montréal.



Philippe Martel

Notre ancien concitoyen décéda le 26 décembre 1982, laissant son épouse et trois enfants: Jean, Ghislaine et Yves.

## Martel, Rosario

Fils d'Ernest Martel, père, et d'Anna Labelle, Rosario est né à Bourget le 26 octobre 1913. À la mort de sa mère, emportée par l'épidémie de grippe espagnole (influenza), Rosario restait orphelin avec son frère aîné, Elphège. Celui-ci est décédé depuis plusieurs années déjà.



Rosario Martel

Rosario a épousé Thérèse Lamarche de Cochrane, Ontario, le 23 juin 1942. Trois enfants sont nés de ce mariage: Diane, Denise et Raymond.

Ce fils d'Ernest Martel s'est établi à Sarnia (Ont.) en 1943. Il a travaillé pendant plus de 34 ans pour la compagnie Polymer qui, plus tard, a changé son nom pour celui de Polysar.

Notre ancien concitoyen s'est beaucoup dévoué pour la cause du français à Sarnia. Les échos de son magnifique apostolat nous sont parvenus jusqu'à Bourget. On sait, par exemple, qu'il a fondé, dans sa ville, le Club Joliet, un cercle social et culturel qui, à ce jour, veille aux intérêts des francophones de la région.

Bravo Rosario!

## Ménard, Gaëtan

Gaëtan vit le jour à Bourget le 28 janvier 1915. Il est issu du mariage d'Adélarde Ménard et de Clémentine Labrosse qui le firent baptiser en l'église du Sacré-Cœur.

Après ses études primaires à Bourget, il fit un an au Petit Séminaire d'Ottawa puis compléta



Gaëtan Ménard

ses onzième et douzième années à l'école secondaire de Rockland.

En 1935, le 27 août, en l'église St-Pascal-Baylon, Gaëtan épousa Jeanne, fille de Jacques Gareau et d'Auxélie Cardinal. De leur mariage sont nés huit enfants, soit trois filles et cinq garçons, encore tous vivants.

Gaëtan a été, pendant trente années, peintre décorateur pour différentes firmes d'Ottawa, dont dix-sept ans avec la compagnie Duford.

Il s'est beaucoup dévoué pour le sport dans sa paroisse, surtout pour le hockey et le baseball. Nombreux sont ceux qui se souviennent encore de l'époque où il était directeur de la fameuse équipe de hockey, «Le Royal» de Bourget.

Gaëtan aime beaucoup la lecture.

## Ménard, Jeanne

Cette Bourgetaine est originaire du «Lac», nom que l'on donnait autrefois à la partie sud du territoire de la paroisse de St-Pascal avant qu'on y construise une église. Jeanne vit donc le jour à St-Pascal-Baylon, le 30 juillet 1915, et y fut baptisée. Elle était la quatrième de la famille des dix enfants de Jacques Gareau et d'Auxélie Cardinal. Elle fréquenta l'école primaire de sa paroisse.

C'est en son église paroissiale que, le 27 août 1935, elle échangea les vœux du mariage avec Gaëtan, fils d'Adélarde Ménard et de Clémentine Labrosse. Elle vint dès lors habiter Bourget où elle a donné naissance à huit enfants.

Pendant dix-huit ans, elle a travaillé au bureau de poste pour sa belle-mère qui était maîtresse de poste.





Jeanne Ménard

Jeanne aime beaucoup la musique traditionnelle et aussi le western, mais pas la disco ni le rock.

### Ménard, J.-Adélar

Né à Buckingham, P.Q., le 13 janvier 1879, J.-Adélar Ménard était le fils de Joseph Ménard et d'Odile St-Onge. Devenu orphelin alors qu'il était jeune, il fut adopté par un cousin qui portait le même nom que son père et qui l'amena demeurer avec lui à Bourget.

Le 5 février 1900, il épousait M<sup>lle</sup> Clémentine Labrosse, en l'église St-Luc de Curran. De ce mariage sont nés cinq enfants.

M. J.-Adélar Ménard était notaire; il succéda à son père adoptif, M. Joseph Ménard, comme maître de poste et il le demeura jusqu'à sa mort. Il fut greffier de la municipalité de Clarence pendant vingt-et-un ans. Il resta



J. Adélar Ménard

maître-chante, pendant de nombreuses années, jusqu'au premier janvier 1932, date de sa mort.

### Ménard, Joseph

Ce pionnier de The Brook naquit à Ste-Scholastique en 1850; il était le fils de François-Xavier Ménard et de Claire Francœur. Il épousa Athalie Shakel de Clarence-Creek; ce mariage étant resté sans enfants, il adopta un jeune cousin, Adélar Ménard.

M. Joseph Ménard fut probablement le premier notaire de The Brook; il fut aussi instituteur. Il a été le premier Ménard nommé Maître de poste dans notre paroisse. Il décédait le 27 novembre 1911.



Joseph Ménard

M. Joseph Ménard était l'oncle et le parrain de M<sup>re</sup> Ubald Langlois, o.m.i., qui devint vicaire apostolique de Grouard.

### Miron, Joachim

Né à St-Polycarpe (Québec), vers 1835, Joachim était le fils de Joachim Miron, père, et de Josephite Parent, et l'un des dix garçons d'une famille de treize enfants.

Il vint s'établir à The Brook où, peu après, il a épousé Salomé, fille d'Amable Robillard et de Catherine Sauvé. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en la chapelle Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 17 avril 1869. Originaire de Beanharnois, le père de Catherine s'était établi à The Brook, sur le bord du chemin des Lavigne. Joachim, lui-même, a défriché, non loin de là, la terre qui appartient aujourd'hui à François Lavigne, et il y est resté jusqu'à sa mort, en 1887. Il a élevé une famille comptant quatre garçons et deux filles: Georges, Léon, Alphonse et Gédéon sont allés s'établir dans le nord de l'Ontario; Odile a épousé Thomas Bu-



Alphonse, Delphico et Gédéon Miron

ter et Delphica (Anna-Rose) s'est mariée, à Bourget le 20 août 1919, à Charles-Albert, fils de Charles Lecraw et d'Angèle Meilleur. Joachim Miron a été conseiller municipal pendant un certain temps, exemple qui a été suivi par ses petits-enfants, Raymond Butler et Elsie Lacroix.

Après le décès de Joachim, son épouse Salomé a gardé la terre pendant quelques années puis l'a vendue ensuite à Baptiste Diotte. Les descendants du couple Miron sont nombreux mais aucun n'est demeuré à Bourget même, car les Butler se trouvèrent à changer de paroisse lorsque le territoire du Sacré-Coeur de Bourget fut démembré, en 1912, pour former la nouvelle paroisse St-Mathieu de Hammond. Toutefois, la mémoire de ce valeureux pionnier, dont les restes reposent dans notre cimetière, mérite d'être honorée dans ce livre-souvenir.

Dans l'impossibilité de nous procurer une photo de Joachim, nous publions celle de trois de ses enfants, Alphonse, Delphica et Gédéon, qui rappellera peut-être des souvenirs à quelques-uns de nos anciens.

### Moquin, Denise

Denise, fille de Joseph Denault et de Léonie Ménard a vu le jour à The Brook le 28 mars 1906. Elle fréquenta l'école primaire jusqu'à la huitième année.

Mais, laissons-la se raconter elle-même dans un style à la fois humoriste et pittoresque qui rend son récit savoureux.

«J'aidais ma mère à la maison et, comme nous étions une grosse famille, j'acceptais sans hésiter de travailler pour les autres: ainsi, j'ai lavé et repassé du linge puis brossé des planchers à raison d'un dollar par jour. L'hiver, mon père quittait Bourget et sa maisonnée pour



Denise Moquin

aller gagner de quoi à l'extérieur. Il nous fallait alors «faire le train» à l'écurie et à l'étable, surtout avoir bien soin des animaux. Comme nous n'étions qu'à moitié habitants, nous manquions de commodités. Il fallait donc charroyer l'eau et le lait «au sieu», c'est pour ça qu'on a les bras longs, nous autres les Denault. En outre, la melasse transportée en gallons, du magasin à la maison, ça ne les faisait pas refouler; pourtant, «cré chihagne», on ne rechignait pas trop car c'était comme ça que ça se passait presque partout à la campagne!

«Quand il y avait une partie de cartes ou une petite veillée au village, on y allait si nos parents trouvaient que c'était à un endroit convenable; puis, le dimanche soir, on avait la permission de prendre une marche jusqu'à la «station», mais à neuf heures tapant il fallait être de retour à la maison.

Lorsque septemhre s'amenait, on commençait à pratiquer, pour la messe de minuit, des cantiques de Noël en français, puis le commun et le propre de la messe en latin: franchement, je trouvais ça plus beau qu'aujourd'hui.

«Le mois de Marie arrivé (mai), «houa à l'église!» où chaque soir M. le curé continuait la longue histoire de Bernadette; fatiguée d'avoir beaucoup «pédalé» pour arriver à temps, en l'écoutant, je cognais des clous et, le lendemain, les bonnes sœurs me grondaient: «Hier soir, Denise, tu as encore dormi à l'église». Quand venait le temps de semer les patates, c'était si pressant qu'il fallait même abandonner les dévotions du soir à l'église. Une fois le mois de Marie passé, on pouvait jouir des soirées en chantant dans les balançoires et en amusant les plus jeunes car, chez nous, il y avait une douzaine de petits Denault: neuf filles et trois garçons.

«Après notre déménagement à Cornwall, j'ai travaillé six ans à la manufacture de soie contre

un salaire de vingt-neuf cents l'heure, au début; en fin de semaine, je revenais chez nous avec ma paye de \$13.50 pour cinquante heures d'ouvrage; à ce rythme-là, ça prenait du temps pour devenir riche. Le pire c'est qu'en se mariant on perdait sa «job». Mon mari, lui, faisait \$17 par semaine à la factorie de coton, après y avoir travaillé soixante heures mais, en 1942, il entra à la manufacture de soie Courtauld où les salaires étaient meilleurs.

«C'est le 2 juillet 1934 que j'ai marié Henri en l'église de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie à Cornwall. Mon époux était le fils de Paul Moquin et de Liza Blanchard. J'ai quatre enfants vivants. Raynald est encore célibataire à 49 ans; Liette, épouse de Roger Bélanger a 47 ans; Roger, marié à Daphne Hartle, a 45 ans puis Gisèle, M<sup>me</sup> Kenneth Clark, en a 42. Nous avons aussi perdu une petite fille de six mois et demi.

«J'ai vécu quarante-et-un ans avec mon homme; nous avons fait bon ménage et mené une belle vie parce que nous n'étions pas exigeants. Malheureusement, le Ciel m'a enlevé mon compagnon le 20 septembre 1975. Je vis maintenant avec mon fils aîné. Je suis reconnaissante à Dieu pour ma «carrière» de mère de famille et de maîtresse de maison. Je me sens surtout très heureuse de mes huit petits-enfants et de mon arrière petite-fille. Ça fait trente ans que je reste à la même adresse et j'espère continuer à y habiter jusqu'à ce que je déménage pour de bon à ma dernière demeure dans l'éternité.»

### Morin, Joseph L.

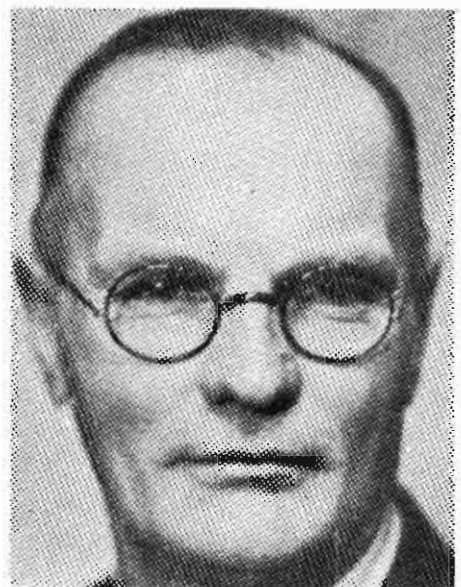
Comme cadeau du jour de l'an, au premier janvier 1884, M. Honoré Morin et son épouse, Marie Décourcy, reçurent du ciel un fils qu'ils nommèrent Joseph-Léon. Né à The Brook, un an avant son érection paroissiale, il fut donc baptisé à Clarence-Creek.

Dès son jeune âge, Joseph Morin alla à la dure école du travail des colons alors qu'il aidait ses parents à défricher et à cultiver leur ferme. Plus tard, il vint travailler au village puis acheta l'hôtel Royal où il remplaça M. Euclide Rouleau.

Pendant la vingtaine d'années précédant sa mort, il a demeuré dans l'ancienne résidence de feu le docteur Auguste Bourque, occupée aujourd'hui par le restaurant Le Chatel.

Joseph Morin a été longtemps agent de l'International Harvester Co. et de la Chrysler Corporation. Il fut aussi, pendant de nombreuses années, propagandiste pour le journal quotidien «Le Droit» d'Ottawa.

À L'Orignal, le 3 août 1908, Joseph épousait Aurore, fille d'Antoine Chevrier et d'Émélie Gauthier qui lui donna quinze enfants dont



Joseph L. Morin

quatre sont encore vivants: Alda, Royal, Robert et Constance. Son épouse est décédée au printemps 1945.

Passionné pour la chose publique, M. Morin a fait sa marque dans la vie municipale. Le conseil du Canton de Clarence le compta parmi ses conseillers en 1929 et 1930. Il fut élu sous-préfet en 1931 et 1932, puis préfet en 1933 et de 1937 à 1944; enfin, ses collègues du conseil des comtés-unis de Prescott-Russell en firent leur préfet eu 1939.

L'une de ses activités les plus remarquables dans le domaine municipal fut d'être l'initiateur de la forêt qui reçut son nom. Aujourd'hui, la Forêt Morin est administrée par le personnel de la Forêt Larose.

M. Morin a aussi été marguillier de la fabrique, de 1929 à 1930, et il a déjà servi un terme comme conseiller du village. Il était un fervent du croquet.

Notre ancien «maire» est décédé le 11 janvier 1946.

### Morris, Suzanne

Au jour de la Fête de la Confédération, le premier juillet 1943, naissait Suzanne, fille de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier.

Elle fréquenta l'école du village mais dut abrégier ses études pour aider sa mère malade et la remplacer au restaurant.

Suzanne prit pour époux, le 7 septembre 1964, Emmett, fils de Harold Morris et d'Euphrosina Bertrand. Leur mariage a été béni en notre église du Sacré-Cœur. Ils sont maintenant les heureux parents de trois enfants: Stephen (19 ans), Guy (15 ans) et Kelly (13 ans).



Suzanne Morris

Cette jeune maman a trouvé le courage de suivre des cours de recyclage pour compenser les études qu'elle a dû abrégé dans sa jeunesse.

La famille Morris réside à Sarsfield, mais Suzanne aime la ramener souvent à Bourget, pays de ses amours.

### Pagé, Jacqueline

À Plantagenet, le 23 avril 1933, naissait Jacqueline, fille de Bruno Bertrand et de Simone Labrosse, qui fut baptisée en l'église St-Paul.

Comme sa sœur aînée, Jacqueline a fait ses études primaires à Bourget et Pendleton, ensuite son cours secondaire au pensionnat des Sœurs du Sacré-Cœur d'Ottawa avant de se qualifier comme enseignante à l'École normale



Jacqueline Pagé

de la capitale nationale. Actuellement, elle est étudiante à temps partiel au département d'Histoire de l'Université d'Ottawa.

Parents et amis n'ont pas oublié que Jacqueline a déjà gagné le concours provincial de français, au niveau élémentaire, alors que son institutrice était de langue anglaise, obtenant du même coup une bourse d'études de quatre ans chez les Sœurs du Sacré-Cœur. Quelques années plus tard, elle gagnait aussi le concours provincial de français au niveau secondaire. Elle s'est consacrée à l'enseignement.

Jacqueline a pris époux, le 3 août 1963, en l'église St-Gérard d'Ottawa. Son conjoint est le Dr Denis Pagé, M.D., F.R.C.P.(C.), fils de Paul Pagé et de Donia Jubinville. Ils sont les heureux parents de trois enfants: Christiane, Marie-Claude et François.

Notre ancienne concitoyenne (1937-1942) utilise ses loisirs en faisant du bénévolat à la Galerie Nationale d'Ottawa, en étant secrétaire à temps partiel pour son époux, puis en faisant du ski, des études, des voyages, de la lecture, etc.

M<sup>me</sup> Jacqueline Pagé est membre du groupe «Les amis de la Galerie nationale d'Ottawa».

### Pagé, Marthe

Née le 21 juillet, du mariage de Bruno Bertrand et de Simone Labrosse, Marthe vit le jour à Curran où elle a été baptisée, comme son père, en l'église St-Luc.

Après ses études primaires à Pendleton, elle fit son cours secondaire au couvent des Sœurs du Sacré-Cœur à Ottawa. Ensuite, elle suivit un cours d'infirmière à l'Université d'Ottawa. Aujourd'hui, elle est munie d'une Licence en Technique infirmière et d'un D.E.C. en Arts plastiques.

Le 12 septembre 1959, Marthe prenait pour époux Jean-Guy, fils de Paul Pagé et de Donia Jubinville. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église St-Gérard d'Ottawa. De leur union sont nés quatre enfants: Nicole, Danielle, Marc et Michel.

Marthe, qui a été des nôtres de 1937 à 1942, est présentement citoyenne de Gatineau (Québec). Elle consacre ses loisirs au dessin, à la peinture, aux arts visuels et au conditionnement physique (natation, etc.).

### Parent, Antoine

D'origine québécoise, Antoine est né à St-Anicet du mariage de François Parent et de Marguerite Maheu.

C'est à McAlpine qu'il prit pour épouse,



Marthe Pagé

Marguerite, fille de William Ghevrier et de Rose Paquette qui lui donna quinze enfants.

Antoine et Marguerite furent parmi les premiers pionniers à venir s'établir dans la région de The Brook. Ils s'appliquèrent à défricher leur propre terre dans la «Bandré» (Boundary), nom donné au chemin frontière qui sépare les cantons de Cambridge et de Clarence.

Plus tard, ils s'installèrent sur une ferme dans la cinquième concession, au haut de la côte sur le lot qui fait face aux réservoirs de l'aqueduc de Bourget. Cette propriété a, dans la suite, été possédée par MM. Anatole Tassé, Louis Leduc et Aimé Côté.

Après sa retraite, Antoine acheta une maison sur le chemin de la station (rue Lévis). Cette maison qui avait déjà appartenu à un monsieur Parisien a été plus tard la propriété de Napoléon Laroche, grand-père de Sylvio et de Jean-



Antoine Parent

Jacques Laroche. Aujourd'hui, c'est Charles McAuley qui en est le propriétaire.

En 1944, les Parent décidaient d'aller s'établir à Windsor (Ont.) pour y finir leurs jours près de leurs enfants qui demeuraient presque tous dans cette région et à Détroit. Deux de leurs filles demeuraient à Témiscamingue.

Antoine Parent est décédé le 15 janvier 1945. Il a été inhumé au cimetière St-Alphonse de Windsor. À tous ceux qui l'ont bien connu, il a laissé le souvenir d'un bon chrétien et d'un excellent père de famille.

## Parent, Marguerite (Chevrier)

Née à La Hale, en Ontario, Marguerite était la fille de William Chevrier et de Rose Paquette.

Elle épousa, à McAlpine, Antoine, fils de François Parent et de Marguerite Maheu. Lorsqu'ils vinrent s'établir à The Brook, elle partagea les durs labeurs de son mari en lui aidant à défricher et cultiver la terre.

En bonne mère chrétienne, elle inculqua à ses enfants de bons principes religieux. Toujours joyeuse, elle aimait beaucoup chanter. Décédée le 15 octobre 1951, sa dépouille mortelle repose auprès de celle de son époux au cimetière St-Alphonse de Windsor (Ont.).

Antoine et Marguerite Parent ont eu les quinze enfants suivants: Marguerite, décédée à l'âge de cinq ans; Antoine, décédé à dix-neuf ans; Rose-Emma (M<sup>me</sup> Josaphat Chénier); Édouard, décédé en 1971; Damase, décédé en 1975; Joseph, décédé à l'âge de quinze ans; Hormidas, époux d'Emma Lagrois; Alice (M<sup>me</sup> Ernest Dumas); Napoléon-Paul, décédé en 1984; Eugène; Solange et Marie-Ange, décédées à l'âge d'un an; Annette (M<sup>me</sup> Camille Louwagie); Marguerite (M<sup>me</sup> Jack Chatten) et Raoul, décédé en 1979.



Marguerite Chevrier-Parent

## Parent, Joseph

Né en 1867, l'année même de la Confédération, Joseph était le fils de Maxime Parent, père, et de Josephthe Chevrier. Le 10 février 1896, il épousait, en l'église Sacré-Cœur de The Brook, Léocadie, fille d'Hilaire Lalonde et de Mélina Duclos, elle-même née en 1870.



Joseph Parent

Joseph Parent a toujours été cultivateur; il a laissé le souvenir d'un bon chanteur qui aimait le plaisir. En 1962, il suivait, dans la tombe, son épouse qui l'y avait précédé en 1935.

Leur union a été bénie par la naissance de douze enfants: Hermas, époux de Marie-Louise Roy; Isabelle (M<sup>me</sup> Joseph Roy); Rose-Alma (M<sup>me</sup> Claude Brunet); Lumina (M<sup>me</sup> Édouard Lalonde); Ubald, époux de Jeanne Ménard; Adrien, époux de Rebecca Shanks; Albini, époux d'Annie Boileau, en premières noces et de Victoire Rainville, en deuxièmes; Claude, époux de Marie-Jeanne Éthier; Roland; Jean-Paul, époux de Juliette Lemay; Robert, époux de Marie-Rose Éthier; Marie-Blanche (M<sup>me</sup> Gilbert Labelle).

## Parent, Raoul

Le 11 juin 1914, naissait à Bourget, Raoul, fils d'Antoine Parent et de Marguerite Chevrier. Il fréquenta l'école primaire du Sacré-Cœur au village de sa paroisse natale.

En 1940, il s'enrôle dans l'armée comme simple soldat, mais son intelligence et sa bonne volonté le font avancer rapidement en grades. Il devient successivement caporal-suppléant, caporal, sergent, sergent-major, lieutenant en premier, lieutenant, puis finalement, en septembre 1945, il obtient ses galons de capitaine.



Raoul Parent

À l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 3 janvier 1944, Raoul épouse Marguerite, fille d'Ernest Martel et d'Eugénie Côté qui, dans la suite lui donne six enfants.

Quand son service militaire prend fin, en 1946, il s'établit à Windsor (Ont.) où son épouse est déjà installée avec ses parents. Après avoir travaillé dans quelques usines, il devient concierge pour les écoles de Riverside et de Windsor.

Raoul fut un père exemplaire qui aimait beaucoup les jeunes, et ceux-ci le lui rendaient bien; aussi, les enfants de l'école Ste-Rose l'ont pleuré lorsqu'il décéda subitement le 25 mars 1979. Ses restes mortels reposent au cimetière St-Alphonse de Windsor (Ont.).

## Parent, Ubald

À Joseph Parent et Léocadie Lalonde, le 23 août 1903, naissait un fils qui fut baptisé à Clarence-Creek sous le nom de Joseph-Ubald.

Après avoir laissé l'école primaire, Ubald travailla sur la ferme paternelle et un peu partout ailleurs; mais il continua ses études personnelles qui lui ont permis de remplir avec compétence des postes de confiance.

Marié le 28 novembre 1927 à Jeanne, fille d'Adélarde Ménard et de Clémentine Labrosse, la Providence leur a donné deux filles: Marie-Andrée d'Ottawa et Christiane de St-Bruno (Québec).

Ubald devint greffier de la Municipalité de Clarence; plus tard, on lui en confia la trésorerie. En outre, il était secrétaire de la Commission scolaire du village et gérant de la Coopérative Laitière de Bourget.

Ancien retraité et président de la Ligue du Sacré-Cœur, Ubald Parent a été un apôtre de



Ubald Parent

toutes nos organisations religieuses, nationales et paroissiales. Il fut nommé secrétaire du Comité Central des fêtes du soixantenaire de Bourget.

Ubald a pris sa retraite en décembre 1972 après avoir été au service de la Municipalité de Clarence pendant quarante ans. Depuis août 1976, il habite Ottawa avec sa famille pour y jouir d'un repos bien mérité. Il occupe ses loisirs par la lecture et des visites sur le marché où les beaux fruits et légumes qu'on y offre lui rappellent avec nostalgie les magnifiques jardins qu'il cultivait jadis.

Ubald a été Bourgetain pendant soixante-cinq ans, soit depuis son arrivée à Bourget avec ses parents, en 1911, jusqu'à son départ pour Ottawa, en 1976.



Adrien Paul

## Paul, Adrien

À The Brook, le 20 décembre 1884, naissait Adrien, fils de Clément Paul et de Rose Daoust. Il fut baptisé à Ste-Félicité de Clarence-Creek car notre paroisse du Sacré-Cœur ne fut fondée que l'année suivante.

Il était encore d'âge mineur quand il épousa, à The Brook, le 14 novembre 1905, Bernadette, fille de Joseph Lagrois, père, et de Céline Matte. Ils s'établirent sur une ferme de la septième concession où ils eurent treize enfants dont neuf sont encore vivants.

Lorsque venait l'hiver, Adrien «montait dans les chantiers» et n'en redescendait souvent qu'au mois de mars.

En 1941, il acheta la petite ferme de Félix Lemery, près du village de Bourget, sur le chemin de Clarence.

Pour arrondir ses revenus, Adrien travailla en ville dans les chaufferies d'édifices gouvernementaux. Son épouse et ses enfants l'épaulaient vaillamment dans les travaux de la terre.

C'est en 1950, qu'il s'acheta une maison au village, sur la rue Champlain-nord, non loin de la voie ferrée, pour y couler paisiblement sa retraite avec sa fidèle compagne. Ils profitèrent de cette période de détente pour faire de nombreux voyages qui agrémentèrent leur vieillesse.

Adrien est décédé d'un cancer, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, le 15 décembre 1973.

## Paul, Bernadette

La petite Bernadette, comme on l'appelait chez elle, naquit à Curran, le 11 octobre 1889, du mariage de Joseph Lagrois, père, et de Céline Matte.

Durant sa jeunesse, elle fit beaucoup de canotage car sa famille résidait sur le bord de la rivière Nation qu'il fallait traverser pour se rendre à l'école et aller faire les commissions. Étant l'aînée d'une famille de sept enfants, elle se dévouait beaucoup en travaillant sur la ferme paternelle.

C'est à The Brook, le 14 novembre 1905, que Bernadette a épousé Adrien, fils de Clément Paul et de Rose Daoust. Ensemble, ils défrichèrent une terre dans la septième concession. Il leur est né treize enfants dont quatre sont décédés en bas âge. Un de ses fils, Ubald, de la Congrégation des Frères des Écoles Chrétiennes, mourut accidentellement à l'âge de quarante-cinq ans, le premier janvier 1961; Bertha, épouse de Fernand Ouellette, décéda (1965) à l'âge de cinquante-huit ans et Aurora, épouse d'Omer Lacroix, fut emportée par un cancer à l'âge de soixante-dix ans.



Bernadette Paul

Bernadette était une excellente couturière. Elle a constamment et courageusement besoin. Souvent, après une journée de travail ardu, on la trouvait, en pleine nuit, agenouillée et priant près de son lit.

Elle fit une mort consolante, étant lucide jusqu'au dernier instant, et parlant jusqu'à la fin en faisant ses adieux à chacun de ses enfants. C'était le 9 février 1979, et elle était âgée de quatre-vingt-dix ans.

Rappelons ici un fait assez extraordinaire: M<sup>me</sup> Fernand Ouellette (Bertha), fille de Bernadette Lagrois-Paul, eut quatre couples de jumeaux. Quelques jours après la naissance du deuxième couple, sa mère, Bernadette, eut également des jumeaux.

## Paul, Donat

Un poisson d'avril? — Non, c'est un frétillant bébé qui, le premier avril 1905, élève la voix pour la première fois au foyer de M. Pierre Paul, entre les bras de sa maman née Marie Hogue. Porté presque aussitôt sur les fonts baptismaux de l'église du Sacré-Cœur de The Brook, on lui donne le prénom de Paul.

Après avoir passé toute sa jeunesse dans la «Sept», Donat partit à l'aventure; il traversa la frontière canado-américaine, en 1924, et arrêta à Messina pour gagner ensuite Détroit et plus tard Niagara Falls.

En 1935, Donat revenait à Bourget et se portait acquéreur de l'Hôtel Royal qu'il revendit une dizaine d'années plus tard à Rhéal Gagné. Il acheta alors la bâtisse qui se trouvait au n° 3 de la rue Champlain-nord et y construisit un magasin de meubles avec logis au-dessus.

Un beau jour, Donat vendit commerce et immeuble à Roland Lortie. Il se construisit alors



Donat Paul

une maison au n° 6 Laval-est. Il en a aussi bâti deux autres au-delà de la voie ferrée sur la rue Champlain-nord et alla même en construire une à Cyrville pour un de ses frères.

Donat Paul a abandonné le célibat, le 11 juillet 1927, alors qu'il épousait Aurore, fille de Zotique Yelle et de Léonie Poupert, originaire de Bourget comme lui. Un seul fils, Gilles les accompagnait sur le chemin de la vie, mais il mourut prématurément peu après que Donat se fut installé au-dessus de son magasin de meubles. Une petite fille, Pauline, vint peu après combler le vide qu'avait laissé le disparu. Aujourd'hui, elle est devenue M<sup>me</sup> Gérard Hupé.

Donat était un bon vivant débordant d'entrain. Il a déjà joué au hockey avec, entre autres, son beau-frère Robert Éthier.

À la surprise de tous ses amis, vint un jour où



Pierre Paul

notre ami Paul vendit sa maison à Bourget et alla s'installer en ville. Il semblait doué d'une constitution qui en ferait un centenaire, mais, le 16 juin 1979, il décédait, à l'âge de soixante-quatorze ans, après une courte maladie. Son épouse Aurore l'a suivi dans la tombe, le 20 septembre 1983, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

### Paul, Pierre

Du mariage de Clément Paul et de Rose Dault, pionniers de The Brook, naissait en 1880 un fils qu'ils firent baptiser sous le nom de Pierre à l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek.

Pierre apprit à défricher et à cultiver la terre avec ses parents. Le 16 novembre 1903, il épousait, en l'église Sacré-Cœur de The Brook, Marie, fille de Pierre Hogue et de Marie Sicard qui lui a donné quatorze enfants.

Installé sur la ferme de son père, Pierre connut les mêmes problèmes que ses voisins lorsque survint la grande dépression. Sa terre qui avait été raisonnablement productive au début se révélait trop pauvre pour être réellement rentable une fois que sa réserve en humus eut été épuisée. Il dut donc chercher ailleurs que dans la grande culture et l'exploitation laitière des moyens pour faire rentrer des revenus suffisants. Il s'adonna alors à la production de légumes et à la mise en conserve puis produisit de la volaille. On se rappelle qu'il était l'un de ceux qui apportaient les plus beaux poulets au Cartel de volailles (Poultry Pool) de Bourget.

Les Paul savaient prendre les beaux côtés de la vie. Très recevants, ils étaient répentés pour leur propension à fêter à la moindre occasion.

Pierre Paul était âgé de quatre-vingt-quatre ans lorsqu'il décéda le 13 mai 1964.

### Paul, Marie

Née à The Brook, le 13 octobre 1887, Marie était fille de Pierre Hogue et de Marie Sicard. Elle a été baptisée dans la chapelle du Sacré-Cœur.

Le 16 novembre 1903, elle acceptait comme époux, Pierre, fils de Clément Paul et de Rose Dault, de qui elle eut quatorze enfants: Donat (époux d'Aurora Yelle), Urbain (époux d'Annette Frappier), Rhéal (époux de Rita Éthier), Doris (époux de Laurette Bisson), Laurette (M<sup>me</sup> Lester Roberts), Yvon (époux de Murielle Brunet), Aldéo (époux de Lucille Martel), Annette (M<sup>me</sup> Ganthier), Alice (M<sup>me</sup> Robert Éthier), Yvette (M<sup>me</sup> Roger Gravelle), Albertine (M<sup>me</sup> Harry Zipes) et Rhéa (M<sup>me</sup> Claude Viau). En outre les Paul perdirent deux jeunes enfants:



Marie Paul

une fillette morte dans un incendie et un petit garçon victime de la «grippe espagnole».

M<sup>me</sup> Marie Paul secondait activement son mari dans ses entreprises. De plus, il lui arrivait de pensionner les maîtresses d'école de St-Félix. Elle décéda le 16 janvier 1959 à l'âge de soixante-douze ans.

### Perron, Alcide

C'est à Clarence-Creek qu'est né Alcide, le 8 décembre 1910. Ses parents étaient Téléphore Perron et Mélanie Guindon.

Il fit ses études primaires à Clarence-Creek et à Bourget. Il devint citoyen de ce dernier endroit lorsque ses parents s'y établirent en 1926.

En 1934, Alcide décidait de prendre femme et jetait son dévolu sur Alice, fille de Napoléon



Alcide Perron

Laroche et d'Odile Lortie. Cinq enfants ne tardèrent pas à peupler leur grande maison: Céline, Denis, Denise, Myriam et Danièle.

Alcide s'est impliqué dans le commerce de la gazoline et des huiles, depuis l'âge de seize ans, jusqu'à sa retraite à cinquante-quatre ans. Après avoir abandonné les affaires, il put s'adonner librement à deux passe-temps favoris: les jeux de cartes et la pêche.

Son pèlerinage terrestre se terminait le 22 janvier 1980.

## Perron, Aldéo

Né le 13 novembre 1912, à Clarence-Creek, Aldéo était le fils de Téléphore Perron et de Mélanie Guindon. Il a suivi la majeure partie de son cours primaire dans sa paroisse natale (jusqu'en 1924) et vint le terminer à Bourget en 1925. De 1926 à 1931, il fit des études commerciales à l'Université d'Ottawa. En 1932, il se perfectionna en sténographie et en correspondance anglaise au Henry Short Hand School.



Aldéo Perron

De 1934 à 1946, il travailla au magasin général de la famille Perron à Clarence-Creek. De 1946 à 1964, co-proprétaire avec son frère Alcide, il exploita le commerce d'huiles Perron-Frères, à Bourget. En 1964, il s'associe avec ses fils Jacques, André et Louis pour acheter les intérêts d'Alcide et continuer l'exploitation de l'entreprise Perron-Frères. En 1971, il vend ce commerce à la Cie Gulf et, en 1971-1972, il reste agent de liaison pour son acheteur.

Aldéo a été percepteur de taxes pour la municipalité de Clarence, de 1936 à 1948. Il a aussi été président de la Clarence Telephone Co. pendant vingt ans. Les contribuables du Canton de Clarence l'ont élu membre du Conseil d'Éducation de Prescott-Russell, de

1969 à 1973. En outre, il a été président du Comité des finances de la paroisse.

En 1970, il a fait des démarches pour que la Banque Canadienne Nationale installe ses bureaux dans l'ancienne salle paroissiale, et il est resté un ardent promoteur de ce projet jusqu'à ce qu'il aboutisse.

Il a été l'un des fondateurs du Club d'Âge d'Or de Bourget; c'est grâce à la collaboration de M. le curé Ladouceur et à l'assistance du programme «Nouveaux Horizons» que nous devons le local qu'occupe présentement cet organisme. Malgré leurs déplacements, Aldéo et son épouse ont toujours continué à faire partie de ce Club.

Le couple Perron a passé ses hivers en Floride pendant les dix-sept dernières années, étant propriétaire d'une maison mobile, à Fort Lauderdale, depuis 1976. Tous les deux ont toujours été très passionnés pour les cartes et Aldéo a même gagné le trophée du Club de Bridge de l'Âge d'Or, à Fournier, en 1982.

Malheureusement, Aldéo est parti jouer son dernier grand slam dans un monde meilleur; en effet, il est décédé prématurément le 4 octobre 1984.

## Perron, Lucienne

Native de Clarence-Creek, Lucienne y a vu le jour le 8 janvier 1916. Elle était fille du D<sup>r</sup> Paul-Émile Rochon et de Diana Leblanc.

Ayant complété son cours primaire dans sa paroisse natale, elle fit des études commerciales au Couvent des Filles de la Sagesse à Ottawa.

En l'église Ste-Félicité, le 27 mai 1936, elle prenait pour époux, Aldéo, fils de Téléphore Perron et de Mélanie Guindon. Leur mariage a donné huit enfants, soit sept garçons: Guy, Jacques, André, Louis, Michel, Marcel et François (décédé), puis une fille, Micheline.

Lucienne a toujours collaboré à la réussite des entreprises de son époux en se chargeant de la comptabilité.

Au domaine des organisations paroissiales, du temps de M. le curé Ladouceur, elle a été, pendant trois ans, présidente du comité de réception lors de «thés-offrande» et de «vins-fromages».

Lucienne et Aldéo ont fêté dignement leur vingt-cinquième anniversaire de mariage en 1961. Une sœur de Lucienne, Sœur Madeleine Rochon, de la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa, est mère provinciale de la province dont fait partie le Couvent Notre-Dame de l'Assomption de Bourget.

Avec son époux, Lucienne partageait son temps entre la Floride et Bourget. Elle est très



Lucienne Perron

engouée pour les jeux de cartes et fait beaucoup de lecture.

## Perron, Rhéal

Rhéal est né à Clarence-Creek, le 29 décembre 1915, du mariage de Téléphore Perron et Mélanie Guindon. Il vint s'établir à Bourget, avec sa famille, en 1924.

Suite à une attaque de paralysie infantile, subie à l'âge de deux ans, une de ses jambes était gravement diminuée et affaiblie. Malgré cela, il a toujours accepté philosophiquement et chrétiennement son état qui, sans son énergie et sa volonté, aurait pu être la source d'un sérieux handicap.

Tôt intéressé à la mécanique et au commerce, Rhéal décida de devenir garagiste et fit un succès de son entreprise, surtout comme vendeur d'automobile, art dans lequel il devint rapidement expert tout en se méritant la confiance d'une bonne clientèle qui se fait à sa droiture et à son honnêteté.

Son commerce bien établi, Rhéal pensa au mariage. Le hasard lui fit rencontrer Fernande qui devint son épouse, le 12 octobre 1942, à St-Isidore-de-Prescott. La mariée était fille d'Alphonse Sicotte et de Rosanna Legault. Ils eurent quatre enfants: Louise, Diane, Suzanne et Roch qui firent à leurs parents la grande joie de les rendre grand-papa et grand-maman à plusieurs reprises.

Le 23 janvier 1981, Rhéal subissait une opération qui devait lui permettre de marcher normalement ou tout au moins améliorer grandement le service de sa jambe paralysée. Deux jours plus tard, le 25 janvier, alors que tout heureux à l'idée de pouvoir bientôt se balader à sa guise, il faisait des projets pour sa sortie prochaine de l'hôpital, un infarctus massif le



Rhéal Perron

terrassait. Sa mort instantanée affligea cruellement sa famille et consterna grandement ses amis de même que tous les Bourgetains; chacun ne pouvait se faire à l'idée que le garagiste du coin, qu'ils estimaient tant, nous avaient quitté pour toujours.

### Perron, Téléspore

On donna le nom de Téléspore au fils qui naquit, le 9 janvier 1887, à Victor Perron et son épouse Joséphine Desjardins de Clarence-Creek. À un certain temps, durant sa jeunesse, il fit des études aux États-Unis mais revint au Canada.

Téléspore Perron fit bénir son mariage avec Mélanie, le 17 janvier 1910, en l'église St-Pascal-Baylon. Son épouse était fille de Joseph



Téléspore Perron

Guindon et d'Alexina Perron. Ils ont eu sept enfants, soit quatre fils et trois filles.

Jusqu'en 1924, les Perron cultivèrent la terre à Clarence-Creek. C'est alors que Téléspore décida de s'installer à Bourget, en qualité de vendeur de produits d'huile, pour lesquels il adopta la marque de commerce «Supérieur».

En 1939-1945, en société avec ses fils, il exploite un magasin général à Clarence-Creek où il est retourné vivre, et il devient distributeur des produits British American Oil Co. avec bureaux et centre de stockage d'huiles et d'essence à Bourget. Les Perron ravitaillent alors toute la région et même l'aéroport de Pendleton durant la deuxième guerre mondiale. En 1946, Téléspore vend son commerce d'huiles et d'essence à ses fils Alcide et Aldéo.

Pendant son stage à Bourget, Téléspore Perron occupa des postes de conseiller du village et de commissaire d'école.

Cet homme d'affaires est décédé à Clarence-Creek, le 25 janvier 1962, à l'âge de soixante-quinze ans.

### Perron, Mélanie

Mélanie naquit le 18 décembre 1889. Elle était fille de Joseph Guindon et d'Alexina Perron.



Mélanie Perron

Son mariage fut célébré en l'église St-Pascal-Baylon, le 17 janvier 1910, alors qu'elle prit pour époux, Téléspore, fils de Victor Perron et de Joséphine Desjardins, de Clarence-Creek. Leur union a été bénie par la naissance de sept enfants, soit quatre garçons: Alcide, Aldéo, Rhéal et Conrad, puis trois filles: Claire (M<sup>me</sup> Hervé Lachaine), Gisèle (M<sup>me</sup> Aurélien Potvin) et Gaëtane (M<sup>me</sup> Bernard Ouellette).

Sans négliger ses devoirs de bonne mère de famille, Mélanie a contribué au succès des en-

treprises de son époux en se chargeant de leur comptabilité. Elle a suivi son mari dans ses pérégrinations entre Bourget et Clarence-Creek.

Le couple Perron a célébré ses noces d'or, le premier mai 1960. La cérémonie religieuse fut présidée par le chanoine Roméo Guindon, frère de Mélauié, dont un autre frère est père oblat (R. P. Arcade Guindon) et une sœur (Valéda) est religieuse de la Congrégation des Servantes Notre-Dame du Clergé, sous le nom de Sœur Marie de l'Eucharistie.

Mélanie Perron est décédée à Clarence-Creek, le 21 janvier 1976, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

### Piché, Léo

Né le premier septembre 1946, Léo, fils de Roland Piché et d'Annette Leroux, a été baptisé à l'église de Bourget.

Après avoir fait son cours primaire à l'école du village, il poursuit ses études secondaires jusqu'à la douzième année. Il suit un cours d'agriculture en 1967.

Pendant deux ans, soit de 1967 à 1969, il loue la ferme paternelle puis l'achète en 1969. Dans la suite, il en fait une entreprise agricole modèle.

Léo est membre de l'Union des cultivateurs franco-ontariens; il l'est aussi de la Fédération de l'agriculture de Prescott et Russell. Le Club Optimiste le compte parmi les siens.

Dans les dédales de la vie, il a rencontré Lorraine, fille de Gaëtan Rouleau et de Jeanine Carrière qu'il a épousée, à Bourget, le 12 août 1972. Deux enfants sont nés de leur mariage.



Léo Piché



## Piché, Lorraine

Baptisée en l'église St-Victor d'Alfred, Lorraine, fille de Gaëtan Rouleau et de Jeannine Carrière, est née le 27 juillet 1952. Elle a complété son cours primaire puis a continué au secondaire jusqu'en douzième année.



Lorraine Piché

Le 12 août 1972, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, elle lie son sort à celui de Léo, fils de Roland Piché et d'Annette Leroux. Deux enfants, Nathalie et Étienne, sont issus de ce mariage.

Lorraine a occupé, pendant quatre ans, un poste de secrétaire au Ministère fédéral de la Main-d'œuvre et de l'Immigration (1970-1974). Depuis 1972, elle est responsable de la comptabilité de l'exploitation agricole familiale. En plus d'accomplir de façon exemplaire ses devoirs de maîtresse de maison, elle colla-



Roger Piché

bore étroitement avec son époux quant aux décisions de main-d'œuvre et autres reliées au succès de leur entreprise.

## Piché, Roger

Baptisé en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Roger est né le 8 juillet 1945. Il est le fils de Roland Piché et d'Annette Leroux.

Après son cours primaire, il fait ses études secondaires au complet, y compris la treizième année. Ensuite, il suit, au Collège Algonquin, un cours en électronique qu'il termine en obtenant le titre de technicien. Sa formation scientifique lui permet d'occuper des postes intéressants, entre autres (de 1967 à 1975) à Montréal et Québec, pour la Cie Générale Électrique du Canada, puis, de 1975 à 1980, pour la Cie Nap. Dumont Ltée de Rivière-du-Loup (Québec).

Roger Piché est sérieux dans tout ce qu'il fait, ce qui inspire confiance à tout le monde. En plus d'être le propriétaire du Paradis de l'Autoneige, on le trouve donc à la présidence de l'Association touristique de Prescott et Russell. Il est aussi membre du Comité de développement de Prescott et Russell. On le connaît également bien comme membre et fondateur du Club des motoneigistes de l'Est-Ontarien.

Le cœur de tout homme bien né, qui doit vivre éloigné des siens, sent le besoin d'affection. Jeune homme normal, Roger a tôt fait de répondre à cette exigence naturelle. Il a donc épousé, le 23 septembre, en la ville de Québec, Guilda, fille d'Abel Lebel et de Rose Lizotte. Cette charmante demoiselle était originaire de St-François, Nouveau-Brunswick. Depuis le «Grand jour», deux petits Piché sont venus compléter la famille.

La radio amateur est le passe-temps de choix de Roger. Avis à ceux qui aimeraient le contacter: signalez VE3 OAP.

## Piché, Roland

C'est à Lemieux que naissait, le 14 août 1921, Roland, fils de Joseph Piché et de Marie-Louise Pître; il y fut baptisé à l'église paroissiale St-Joseph.

Venu s'installer à Bourget, en 1944, sur une terre abandonnée du «Lac», il amena avec lui celle dont il avait fait son épouse le 15 mai cette année-là. Elle s'appelait Annette et était fille d'Ovila Leroux et de Mary Beuson. Ils connurent de vrais débuts de colons: défrichage, épierrage, réparation de maison et construction d'étables, ce qui, avec le temps, leur donna une belle ferme de cent acres.

En 1947, la coupe des arbres d'un terrain, acheté dans la septième concession et dont il revendit le fonds de terre à la forêt Larose, lui procura revenus et bois de construction pour

bâtir une étable. En 1969, son entreprise agricole était devenue très bien organisée lorsqu'il la revendit à son fils Léo.

Pour réaliser des revenus d'appoint et se parfaire en menuiserie, Roland avait décidé, en 1957, d'aller travailler à la construction en ville. Il devint assez habile pour construire plusieurs maisons à Bourget: une pour lui, les autres pour ses gendres.

Roland a un passé syndical très actif. S'étant fort dépensé pour les organisations agricoles et coopératives sur les plans local, régional et provincial, il reçut un mandat de deux ans au poste de président général de l'Union des cultivateurs franco-ontariens. Il a aussi été commissaire à l'école du village pendant deux ans.

En 1959, après trois mois d'études, il obtint une licence d'agent d'assurances pour représenter le système coopératif provincial d'abord, puis le plan conjoint fédéral-provincial des récoltes en 1967. On lui doit la transformation (1970) de l'ancienne salle paroissiale en local de bureaux pour la Banque Canadienne Nationale et autres.

Après avoir vendu sa ferme à son fils Léo, Roland acheta trois lots sur le site de l'ancien centre récréatif et il fut le premier à s'y construire une résidence sur la rue Centre.

Actif comme il l'était, Roland se sentit bientôt à l'étroit au village. Il monta donc de toutes pièces la magnifique entreprise du «Paradis de l'autoneige» dont il sera question au chapitre des initiatives bourgetaines.

En 1980, Roland vend son entreprise à son fils Roger puis se bâtit, au village, une maison où il emménage en 1983. Mais «Qui a toujours grouillé ne cessera jamais de grouiller». On peut donc se demander ce que sera le prochain grouillement de Roland?

## Piché, Annette

Ovila Leroux et son épouse, Marie Benson, firent baptiser, en l'église St-Joseph de Lemieux, leur petite Annette, née le 14 novembre 1925.

Après avoir fait sept années de cours primaire, leur fillette resta à la maison pour aider ses parents aux travaux domestiques et de la ferme. Elle a aussi travaillé à l'aéroport de Pendletou, pendant quelques années, avant de se marier.

Elle prit Roland pour époux le 15 mai 1944, et leur mariage fut béni en l'église paroissiale de Lemieux. Le conjoint d'Annette était le fils de Joseph Piché et de Marie-Louise Pître. Comme l'auraient dit les anciens: «La mariée pouvait être du p'tit monde, mais c'était du bon butin.»

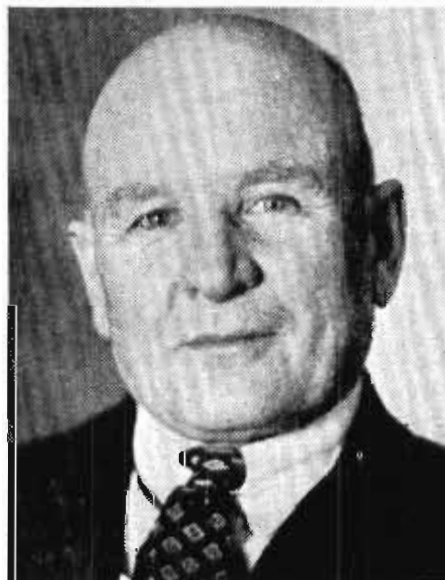


Holand et Annette Piché

Les nouveaux époux s'installèrent immédiatement sur une ferme pratiquement en friche dans la deuxième concession de Bourget. Ils y ont élevé confortablement une belle et nombreuse famille: de nos jours, neuf enfants, ça compte!

Partis de zéro, comme ils le disent eux-mêmes, les Piché peuvent être fiers aujourd'hui de voir tous leurs enfants bien casés, certains à la tête d'entreprises magnifiques, et eux-mêmes déjà à leur retraite dans une aisance satisfaisante. S'ils en sont rendus là, c'est qu'ils n'ont pas boudé le travail.

Sur la ferme comme au restaurant du Paradis de l'autoneige, Annette s'est fait une réputation d'excellente ménagère, d'hôtesse accueillante et de cordon-bleu remarquable. Il en est beaucoup qui se lèchent les babines rien qu'à penser à ses crêpes, sa soupe aux pois, etc.



Euclide Pilon

## Pilon, Euclide

Du mariage de Michel Pilon et de Philomène Larocque, est né Euclide, le 27 août 1880; il fut baptisé à Clarence-Creek.

M. Pilon épousa Anna Auger à l'église de The Brook; il en eut onze enfants. Son épouse décéda le 14 juin 1928.

Euclide a laissé Bourget le 20 avril 1917 pour s'établir à Richford, dans l'état du Vermont aux États-Unis, où il cultiva une ferme importante jusqu'en 1939, alors qu'il se mit à ses rentes.

Des anciens de l'école du village connaissent mieux M. Pilon comme le père de leur compagne de classe, Géraldine, qui demeura plusieurs années chez son grand-père, M. Alfred Anger, avant de retourner aux «États» pour y marier un ancien de Bourget, William (Bill) Collin. Ce couple demeure maintenant à Albany, mais la santé de chacun d'eux semble laisser à désirer.

Un fils d'Euclide, Jean-Paul, demeure à Fayetteville, N.C., près de ses tantes, Yvonne et Antoinette Auger.

## Pilon, Lucille

Lucille naquit à St-Pascal le 13 avril 1946, du mariage d'Émile Chartrand et d'Eugénie Deschamps.

Encore toute jeune, et privée de soins maternels par une grave maladie de sa mère, elle fut accueillie au foyer de son oncle Edouard Chartrand où tous les membres de la famille l'ont continuellement considérée comme une des leurs.

Après ses études primaires et secondaires à Bourget, elle fit un cours de comptabilité qui,

dans la suite, lui permit de travailler, pendant quatre ans, à la Banque Provinciale d'Ottawa puis, durant trois ans, à la Caisse Populaire de St-Pascal. Depuis septembre 1974, elle est secrétaire scolaire à Bourget. En plus de ses fonctions réglementaires, elle est, jusqu'à un certain point, dépanneuse lorsque se présentent des problèmes imprévus: elle joue, par exemple, le rôle d'infirmière de premiers soins à l'occasion.

Quelques centaines de jeunes Bourgetains et leurs parents ont appris à la bien connaître et à l'apprécier grandement.

Toujours entourée d'enfants, elle a appris à les aimer et à vouloir en avoir qui fussent bien à elle. Elle a donc pris épouse, portant son choix sur Laurier, fils de Rolland Pilon et de Germaine Tassé. Leur mariage a été célébré à Bourget, le 27 août 1966. Deux enfants sont venus cimenter leur union: Stéphane, âgé de quatorze ans, et Gnylaine qui en compte dix.



Lucille Pilon

Malgré toute sa besogne, Lucille trouve du temps pour pratiquer le patin libre et surtout faire beaucoup de lecture. Elle est membre de l'Association des Parents et Instituteurs de St-Pascal-Baylon.

## Potvin, Aurèle

Né et baptisé à Bourget, le 24 juin 1910, Aurèle était le fils de Léandre Potvin et de Mélina (Malvina) Labonté, sa deuxième épouse; du même lit, il eut un frère, Albert, mort adolescent, et une sœur, Laura (M<sup>me</sup> Raymond Joly).

Il a fait ses études primaires, d'abord à l'école du «trois», puis les a continuées à celle du village.



Aurèle Potvin

En aidant son père, Aurèle prit goût à l'agriculture et fut bientôt prêt à se faire cultivateur, mais auparavant, il prit femme. Son choix se porta sur Lucienne, fille d'Anthime Éthier et d'Anna Roy. Leur mariage a été célébré, le 22 septembre 1937, à l'église de Bourget. Sept enfants sont nés de leur union: Lise, Huguette, Nicole, Mercédès, Alain, Eveline et Daniel.

Après le mariage, le jeune couple Potvin s'établit sur une ferme à l'entrée est du village de Clarence-Creek.

Très affable, Aurèle se faisait facilement des amis. Il mourut prématurément le 24 février 1958.

### Potvin, Donat L.

À The Brook, le 3 juin 1897, est né Donat L., fils de Léandre Potvin et de Delphine Beauchamp.



Donat L. Potvin

Il a fait son cours primaire à l'école du «Trois» tout en aidant aux travaux agricoles sur la ferme paternelle.

Donat L. Potvin a épousé Blanche, le 26 juin 1923; celle-ci, qui était la fille de Joseph Duquette et d'Herminie Henrie, lui a donné cinq enfants.

Devenu propriétaire d'une ferme située juste au sud du Brook, Donat L. la cultiva avec application tout en occupant un emploi de journalier à la Forêt Larose où il travailla vingt-cinq ans.

Ses paroissiens l'ont honoré de leur confiance en l'élisant marguillier de la fabrique et commissaire d'école.

Au début des années «20», à la faveur d'un programme fédéral, Donat L. se rendit, avec Maxime Lavoie, pour faire les récoltes dans la région de Brandon, au Manitoba.

Donat L. est décédé à Bourget, le 16 avril 1976.

### Potvin, Blanche

À Clarence-Creek, le 4 décembre 1901, naissait Blanche, fille de Joseph Duquette et d'Herminie Henrie. Elle fut baptisée dans sa paroisse.



Blanche Potvin

Elle a fréquenté l'école primaire du rang, à Clarence-Creek, jusqu'à la huitième année.

En l'église Ste-Félicité, elle épousait, le 26 juin 1923, Donat L., fils de Léandre Potvin et de Delphine Beauchamp. Elle a donné naissance à deux fils, Rolland et Gilles, ainsi qu'à trois filles, Marie-Jeanne, Cécile et Claire. Deux de ses enfants sont décédés; ce sont Gilles et Claire.

Donat L., l'époux de Blanche était cultivateur et a beaucoup travaillé à la forêt. En plus

d'être une bonne mère de famille, Blanche a été une excellente collaboratrice pour son époux.

M<sup>me</sup> Donat L. Potvin a déjà été membre du cercle des fermières de Bourget.

### Potvin, Jacques

Fils de Joseph L. Potvin et de Corinne Henrie, Jacques naquit à Bourget le 6 mars 1935. Il fit ses études primaires à l'école du «Trois».



Jacques Potvin

Les amis de Bourget avaient remarqué que Jacques allait souvent du côté de Curran, lorsqu'ils apprirent qu'il avait demandé la main de Marina, fille de Léonard McAllister et d'Edna McFall. Ces deux tourtereaux reçurent la bénédiction nuptiale en l'église St-Patrick d'Ottawa, le 28 juillet 1956. Jacques et Marina ont eu trois enfants: un garçon et deux filles.

En 1960, Jacques devenait propriétaire de la ferme ancestrale des Potvin, mais il la vendait en 1968 pour s'établir à Ottawa où il a été employé comme concierge par le Conseil des écoles séparées de Carleton. Il revint s'établir à Bourget avec sa famille en 1978.

Jacques a fait partie du Comité du Centre récréatif pendant deux ans. Il est membre du Clup Optimiste et travaille bénévolement dans plusieurs organisations paroissiales.

On sait qu'il se permet parfois de jouer au golf et aux quilles. Il fait aussi du camping et de la motoneige.

### Potvin, Marina

Native de Curran, Marina y a vu le jour le 3 octobre 1935. Ses parents étaient Léonard McAllister et Edna McFall.



Marino Patvin

Elle entreprit ses études primaires, d'abord à l'école de la huitième concession de Plantagenet-Nord, puis compléta ses septième et huitième années à Pendleton. Ensuite, elle fit son cours secondaire à Plantagenet. Dans la suite, elle a été employée au Ministère des Affaires extérieures pendant trois ans.

Le 28 juillet 1956, Marina épousait Jacques, fils de Joseph-L. Potvin et de Corinne Henrie, en la paroisse St-Patrick d'Ottawa. Dans la suite, elle a été mère de trois enfants, soit un fils, Richard, et deux filles: Joanne et Louise.

En 1969, elle retourna travailler à Ottawa, d'abord pour le Conseil des Arts, pendant deux ans, puis pour le Conseil des écoles catholiques de Carleton, pendant sept ans.

Cette Bourgetaine active est décédée prématurément après une courte maladie le 27 novembre 1984.



Jean-Marie Potvin

Marina a fait du bénévolat en faveur du Centre récréatif; elle a été membre du Comité de Bingo de Bourget et faisait partie des équipes du bar et du restaurant du Centre communautaire; elle collaborait en outre à la préparation des agapes offertes, après les funérailles, par les familles des défunts.

Membre de l'Union culturelle des Franco-ontariennes pendant cinq ans, elle agrémentait ses loisirs en faisant de la motoneige, du camping, du golf et surtout de la couture; elle aimait aussi jouer aux quilles.

### Potvin, Jean-Marie

Né à Bourget, le 27 août 1959, Jean-Marie est le fils de Rolland Potvin et de Fernande Peltier. Il a été baptisé par le curé Léopold Paquette en notre église paroissiale du Sacré-Cœur.

Après avoir fréquenté l'école primaire du village, il fit ses études secondaires à Caselman.

Dans la suite, il a pris de l'emploi au bureau de poste d'Ottawa, en 1976.

Le 31 mai 1984, il a épousé Chantal, fille de Michel Desjardins et de Louise Leduc.

La motoneige est le sport favori de Jean-Marie.

Jean-Marie s'est construit une maison sur l'ancienne ferme de son père.

### Potvin, Joseph L.

Quand Joseph naquit sur la terre paternelle, le 17 octobre 1902, c'était pour y passer une bonne partie de sa vie. Il était fils de Léandre Potvin et de Delphine Beauchamp. Lorsqu'il devint propriétaire de l'entreprise familiale, il garda son père avec lui jusqu'à sa mort.

Joseph alla chercher sa femme dans une paroisse voisine: son mariage avec Corinne fut béni en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 17 mai 1927. Son épouse était fille de Joseph Henri et de Marie Beaulne. Avec le temps Joseph devint le chef d'une intéressante famille de sept enfants.

Impliqué dans toutes les organisations syndicales, Joseph a été vice-président du Cercle agricole de Bourget et directeur de l'Association des Patrons de Fromagerie du comté de Russell. En 1945, il a été élu marguillier en remplacement de Jean-Louis Marcil, sortant de charge. Il a aussi été commissaire de l'école séparée n° 21 de la troisième concession.

Après qu'il eut «passé» sa ferme à son fils Jacques, Joseph fut commerçant d'animaux de 1954 à 1961.



Joseph L. Potvin

En octobre 1960, son épouse Corinne décédait, et Joseph allait demeurer à Montréal pendant deux ans. En 1962, il se mariait en secondes noces avec Yvonne Langlais, puis revenait résider à Bourget où il trouva un emploi au garage de Rhéal Perron.

Après une courte maladie, Joseph décédait le 3 septembre 1978 à l'âge de soixante-quinze ans et 11 mois.

### Potvin, Jules (père)

Né à Curran, le 10 juillet 1881, Jules était le fils de Julien Potvin et d'Adéline Bellefeuille.

Arrivé à The Brook à l'âge de seize ans, il a été cultivateur presque toute sa vie.

Le 17 juillet 1900, en l'église du Sacré-Cœur, il épousait Angéline, fille de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre qui lui donna deux enfants: Donald (M<sup>me</sup> Aimé Lacasse) et Donat, veuf de Rolliande Tassé.

Le 25 février 1906, il convolait en deuxième noces avec Aurore Gravel, originaire de Ste-Marthe (Québec), de qui il eut cinq enfants: Ange-Ema (M<sup>me</sup> Clément Longtin), Jules (fils), Charles-Auguste, Laurette et Simone (M<sup>me</sup> Xiste Gagnier). Seul cette dernière vit encore.

Le 27 juin 1942, alors qu'il était retraité, Jules prenait pour troisième femme, Anna Leduc, veuve de Joseph Damase Potvin.

Durant sa carrière de cultivateur, Jules a exploité un troupeau laitier. Il faisait aussi beaucoup de jardinage et a été l'un des pionniers de la mise en conserve artisanale, en faisant non seulement pour ses produits mais aussi pour ceux des autres producteurs de la région. Sa terre a même servi de ferme fédérale de démonstration pour la mise en conserve pendant



Jules Potvin, père

de nombreuses années; c'était la seule du genre au Canada.

Une partie de sa ferme était constituée de plusieurs arpents boisés où Jules avait établi une érablière et dont il tirait à chaque année un grand nombre de cordes de bois de poêle qu'il livrait au village.

Jules Potvin (père) est décédé le 30 juin 1968 à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

### Potvin, Aurore

Fille de Magloire Gravel et d'Albina Bellefeuille, dit Poiriault, Aurore est née à Ste-Marthe (Comté de Vaudreuil), le 24 mars 1876. Elle est restée en sa paroisse natale jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, puis alla demeurer à Ripon. Avant son mariage, elle a travaillé longtemps au Collège de Rigaud.



Aurore Potvin

Jeune fille, Aurore avait toujours déclaré à ses parents et amis qu'elle ne consommerait jamais de «bouillon réchauffé» (marier un veuf). Pourtant, certains plats réchauffés sont parfois meilleurs qu'à leur première cuisson. En tout cas, elle oublia ses serments le jour où son cousin germain, le beau Jules, sollicita sa main, et elle se laissa conduire aux ballustres par lui le 2 mai 1906. Son conjoint était le fils de Julien Potvin et d'Adéline Bellefeuille. Leur mariage donna cinq enfants, soit deux garçons et trois filles.

Le couple Potvin s'établit au haut de la côte de la «Quatre», là où demeure aujourd'hui la famille Gilles Lemay. On se rappelle avec quels soins madame Aurore entretenait ses cultures légumières, surtout lorsque leur entreprise devint une ferme de démonstration fédérale pour la mise en conserve. Selon l'expression populaire, elle avait le «ponce vert» et réussissait merveilleusement bien en horticulture. Son parterre, comme son jardin, était toujours émaillé de fleurs de toutes les couleurs en chaque saison de végétation.

Madame Aurore Potvin a laissé la réputation d'une femme extraordinairement recevante. Elle mourut le 22 septembre 1936.

### Potvin, Léandre

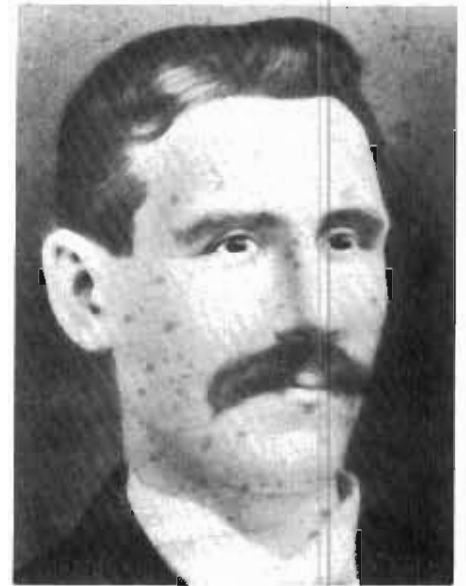
Léandre naquit le 7 février 1862 du mariage de Damase Potvin et de Marguerite Hogue. Son père, qui venait de St-Louis-de-Gonzague, comté de Beauharnois (Québec) fut l'un des premiers à arriver à The Brook, en 1855; il y mourut le 7 septembre 1913 à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

À Clarence-Creek, le 21 janvier 1884, Léandre épousa Delphine, fille d'Alexandre Beauchamp et de Philomène Labelle. Ils eurent onze enfants dont huit moururent jeunes. Seul Donat L., Joseph L. et Ubald vécurent assez vieux pour se marier et laisser des descendants.

À The Brook, le 14 mai 1907, Léandre convola en secondes noces avec Mélina, fille d'Hyacinthe Labonté et de Mathilde Deneault. Leur mariage donna trois enfants: deux fils, Albert et Aurèle qui sont maintenant décédés, et une fille, Laura, qui vit encore à Ottawa.

Le 9 juillet 1917, en la cathédrale d'Ottawa, Léandre épousait en troisièmes noces, Mathilde, fille d'Henri Goulet et d'Adélaïde Roy. Leur union est restée sans enfants.

Défricheur et cultivateur, Léandre est devenu propriétaire d'une belle ferme, avec érablière, qu'il a passée à son fils Joseph L. lorsqu'il s'est «mis à ses rentes». À certains temps, il fut à l'emploi de la municipalité de Clarence, entre autres comme inspecteur de fossés et de clôtures.



Léandre Potvin

Au cours des ans, il a été marguillier de la paroisse du Sacré-Cœur, conseiller du Canton de Clarence (1920-1924) et commissaire à l'école du «Trois».

Léandre est décédé le 2 juin 1950.

### Potvin, Delphine

Née à Clarence-Creek en 1863, Delphine était fille d'Alexandre Beauchamp et de Philomène Labelle.

C'est en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 21 janvier 1884, qu'elle prenait pour époux, Léandre, fils de Damase Potvin et de Marguerite Hogue. Des onze enfants qui leur sont nés, huit moururent jeunes, mais les trois autres, Donat L., Joseph L. et Ubald leur donnèrent plusieurs petits-enfants.



Delphine Potvin

Bonne maîtresse de maison, elle aidait aussi son mari dans l'exploitation de leur ferme.

Delphine mourut prématurément le 30 avril 1906 à l'âge de quarante-trois ans. Sa dépouille mortelle repose dans notre cimetière.

## Potvin, Robert

Robert est né à Bourget, le 4 juillet 1942, du mariage de Joseph L. Potvin avec Corinne Henrie. Il fit ses études primaires du secondaire à l'école du Sacré-Cœur de notre paroisse. Par la suite, il fit un séjour d'un an à l'École Technique de Hull (Québec).

Le 3 août 1963, il épousait Denise, fille d'Henri Rozon et d'Albertine Lefebvre, elle aussi de Bourget, qui lui donna deux filles.

De 1966 à 1970, il demeura à Cornwall où il travaillait mais, cette année-là, son employeur le muta à Rouyn (Québec). Il revint à Bourget en 1974. Présentement, il est technicien en télécommunication électronique.

Robert travaille bénévolement dans plusieurs organisations de la paroisse. Il a fait partie du Comité du Centre Récréatif pendant deux ans et a été président du Club Optimiste en 1982-1983.

Les sports préférés de Robert sont le ballon-balai, le hockey et les quilles.

## Potvin, Denise

Née à Bourget, le 30 juillet 1943, Denise était issue du mariage d'Henri Rozon et d'Albertine Lefebvre. Elle a fait ses études primaires à Lemieux et son cours secondaire à Casselman.

En l'église St-Sébastien de Vanier, le 3 août 1963, elle épousait Robert, fils de Joseph L.

Potvin et de Corinne Henrie, qui l'a rendue mère de deux enfants: Roxanne et Nancy.

Denise travailla à Ottawa, deux ans, comme commis chez K-Mart et cinq ans comme commis-comptable chez Towers, avant de déménager à Cornwall où elle a été employée chez Hodgins Lumber pendant trois ans. En 1970, elle a accompagné Robert à Rouyn où elle a limité ses activités au rôle de maîtresse de maison.

Revenue à Bourget en 1974, elle décide de retourner sur le marché du travail en 1980, alors qu'elle est engagée pendant deux ans par Valley Propane Co. Depuis décembre 1982, elle est réceptionniste pour la Fondation du cancer (Division de l'Hôpital Municipal).

Denise joue au volley-ball depuis 1976; elle fait aussi du golf, aime beaucoup le camping et la lecture. Elle est bénévole aux soirées de bingo, depuis le début, et a même déjà été secrétaire de cette organisation. Elle fait aussi du bénévolat au bar et au restaurant du Centre communautaire.

Denise a été membre de l'Union culturelle des Franco-ontariennes pendant neuf ans.

## Potvin, Rolland

Fils de Donat L. Potvin et de Blanche Duquette, Rolland est né à Bourget le 15 octobre 1925. Il fréquenta l'école primaire du village et, quand il la quitta, ce fut pour aider son père à exploiter leur ferme.

Il alla chercher femme à Hull où il épousa, en l'église Ste-Bernadette, Fernande, fille d'Ernest Pelletier et de Lydia Groulx. Leur mariage a été béni par la venue de trois enfants: un garçon et deux filles. Ils ont aussi trois petits-enfants: Caroline et Isabelle Gendron, puis Sylvie Caissie.



Rolland Potvin

Rolland acheta la terre paternelle en 1953. En plus des travaux de sa ferme, il s'est adonné à plusieurs autres occupations: transporter des animaux aux anchères; déblayer la neige, avec tracteur à pelle, pour les villageois; conduire des autobus scolaires; etc.

En août 1977, après avoir vendu sa ferme, il se construisit une maison près de la rive nord du Brook, non loin de sa demeure précédente.

Rolland et Fernande sont de grands voyageurs devant le Seigneur Voici quelques-unes de leurs plus importantes pérégrinations des années récentes: 1974, dans l'Ouest canadien; 1976, en Europe; 1978, à Hawaï; 1980, en Californie; en 1983, croisière dans la mer des Caraïbes.

## Potvin, Fernande

Fernande est née le 27 décembre 1924, du mariage d'Ernest Pelletier et de Lydia Groulx. Elle a été baptisée en l'église Notre-Dame de Hull.

Elle a fréquenté l'école St-Thomas d'Aquin et l'Académie Ste-Marie. Après avoir terminé ses études, elle travailla à Ottawa, pendant onze ans, pour les Révérendes Sœurs Grises de la Croix.

En l'église Ste-Bernadette de Hull, le 16 septembre 1950, elle épousait Rolaud, fils de Donat L. Potvin et de Blanche Duquette. Le jour du mariage est toujours mémorable pour ceux qui l'ont expérimenté, mais il le sera davantage pour Rolland et Fernande que pour beaucoup d'autres. En effet, pendant que les invités noyaient à la résidence des parents de la mariée, un camionneur, passant sur la rue, perdit le contrôle de son véhicule et fit une embardée qui le conduisit à enfoncer la façade de la demeure des Pelletier avant d'y ricocher pour s'introduire dans la maison voisine. L'auteur



Robert et Denise Potvin



Fernonde Potvin

de cette intrusion désastreuse n'avait certes pas été inscrit sur la liste des invités.

Au retour de leur voyage de noces, Rolland et Fernande s'installèrent à Bourget. Un an plus tard, notre nouvelle Bourgetaine devenant membre du Cercle des fermières dont elle a été la présidente de 1968 à 1970. Elle fait beaucoup de bénévolat et est présentement présidente du cercle local de l'Union culturelle des Franco-Ontariennes.

Fernande est mère de trois enfants: un garçon: Jean-Marie, et deux filles: Jacqueline (M<sup>me</sup> Yves Caissie) et Ginette (M<sup>me</sup> François Gendron).

### Potvin, Ubald

Fils de Léandre Potvin et de Delphine Beauchamp, Ubald est né à The Brook le 13 novembre 1904.



Ubald Patvin

Il fit ses études à Bourget, jusqu'à la neuvième année, tout en participant aux travaux agricoles sur la ferme paternelle. À l'âge de dix-sept ans, il partit gagner son pain et adopta bientôt le métier de barbier. Il a également été restaurateur.

En l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 15 mai 1928, il épousait Armoza, fille de Joseph Hupé et de Domithilde Henri, qui lui donna cinq enfants: Estelle (M<sup>me</sup> Roland Blondin), Jacqueline (M<sup>me</sup> Jean-Pierre Lapensée), Jeannine (M<sup>me</sup> Jean-Louis Groulx), Claire (M<sup>me</sup> Raymond Scott) et Roch (époux de Nicole Riel). En outre, Ubald a seize petits-enfants et six arrières petits-enfants.

À la retraite depuis 1972, cet ancien Bourgetain en est à sa cinquante-sixième année de vie conjugale. Il fait partie d'un Club d'Âge d'Or, joue encore au hockey, au golf, à la balle-molle et surtout aux cartes. Il aime bien chanter et danser.

### Poupart, André

Né à Bourget, le 29 novembre 1904, André a été baptisé à l'église paroissiale. Il était le fils d'Albert Poupart et de Rozemma Martin. Cette dernière était connue de tous sous le nom d'Emma.



André Poupart

Après ses études primaires, à peine devenu jeune homme, André quitta le foyer paternel et voyagea beaucoup, travaillant à différents endroits, entre autres dans l'Ouest canadien et aux États-Unis.

Le 18 février 1935, il épousa Aurore, fille de François Galand et d'Hermina Gagné. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. le curé Calixte Landry. En même temps qu'il prenait épouse, André accueillait aussi sous son toit les deux enfants Lamoureux qu'elle avait eu

d'un premier mariage. André et Aurore eurent quatre autres enfants.

André a toujours été un menuisier adroit et fiable; c'est lui qui construisit sa propre maison au 13, Laval-est. Il a déjà servi d'assistant cordonnier à son père. Ayant hérité de ce dernier, la petite valise (trousse) de vétérinaire de son grand-père Noé Martin, il rendit beaucoup de services aux fermiers des alentours.

Retiré à l'âge de soixante-neuf ans, André se plaisait beaucoup à jardiner et à bricoler. Il mourut le 29 mars 1978.

### Poupart, Aurore

C'est à Clarence-Creek, le 17 avril 1908, que naquit Aurore dont les parents étaient François Galand et Hermina Gagné. Elle a été baptisée en l'église Ste-Félicité par M. le curé J.-C. Poulin. Elle a fait ses études primaires à l'école de St-Pascal-Baylon.



Aurore Poupart

Elle s'est mariée, dans sa paroisse, à Aurèle Lamoureux, le 28 novembre 1927. Son époux était le fils de Jean-Baptiste Lamoureux et d'Exilia Villeneuve. Le jeune couple alla demeurer à Thurso où naquirent leurs deux enfants: Thérèse et Rhéal. Ils revinrent en Ontario où Aurèle décédait le 16 octobre 1930.

Aurore est alors demeurée chez son père avant de venir rester à Bourget où elle épousa, le 18 février 1935, André, fils d'Albert Poupart et d'Emma Martin. Quatre enfants naquirent de leur mariage: Bernard, décédé à l'âge de deux ans, Rachel (M<sup>me</sup> Jacques Brazeau), Darquise (M<sup>me</sup> Michel Potvin) et Richard (époux de Ginette Marci).

Résidant encore à Bourget, Aurore fait partie du Club de l'Âge d'Or et participe régulièrement à ses activités.

## Poupart, Jean-Baptiste

Peu s'en fallut que Jean-Baptiste soit un poisson d'avril; en effet, il est né le deuxième jour dudit mois, en l'année 1913, du mariage d'Albert Poupart et de Rozemma Martin.



Jean-Baptiste Poupart

Après un stage à l'école primaire, il entra tôt sur le marché du travail en s'engageant comme apprenti-fromager chez M. Téléphore Villemaire; ensuite, il travailla à la fromagerie de son beau-père, M. Albert Hébert.

Qui parle de beau-père donne à entendre qu'il y a eu mariage. En effet, le 3 juillet 1937, Jean-Baptiste liait son existence à celle d'Yvonne, fille d'Albert Hébert et de Clara Viau. Dans les années qui suivirent, ils ont fait sonner les cloches du baptême pour cinq enfants: un garçon et quatre filles.



Yvonne Poupart

La famille Poupart a vécu à Cornwall de 1940 à 1945. Elle revient alors à Bourget où Jean-Baptiste succède à son père en acquérant la cordonnerie du regretté défunt. Il exploite ce commerce de 1945 à 1954 alors qu'il le liquide et s'engage chez Hugh Carson Luggage Co., à Ottawa; il est resté à cet emploi pendant vingt-cinq ans, soit jusqu'à sa retraite (1979).

Jean-Baptiste a toujours été un type très jovial. Joyeux compagnon, il l'est surtout quand il accepte de sortir son violon de l'étui pour faire sauter les jeunes du Club d'Âge d'Or. Jouer aux cartes ça le connaît aussi, et il sait y gagner plus souvent qu'à son tour.

... Mais, un don que Jean-Baptiste a développé tardivement et qui éclipse tous les autres c'est celui de cordon-bleu. Ce doit être sans doute celui qu'apprécient le plus les trois femmes de sa maisonnée

## Poupart, Yvonne

Événement symbolique, les cloches de la paroisse de l'Annonciation (Québec) annoncent, le 28 septembre 1911, la naissance d'Yvonne, fille d'Albert Hébert et de Clara Viau.

Arrivée à Bourget avec ses parents, en 1916, Yvonne y fréquenta l'école primaire jusqu'à l'obtention de son certificat d'entrée. Ensuite, elle demeura chez ses parents où le travail ne manquait pas, car une maisonnée de treize enfants, ça nécessite beaucoup de ménage et ça signifie un lot de repas à préparer.

En peu de temps, ses talents culinaires lui valurent une bonne renommée, et l'on se présente bientôt de tous côtés pour acheter des pâtisseries de sa confection: tartes, beignes, gâteaux, etc.

Peut-être sous prétexte, d'abord, de se procurer des pâtisseries, se présente bientôt un soupirant. Comme c'était du bien bon monde, il n'est pas de problèmes pour se faire agréer et, une fois les bans dûment publiés, devant Dieu et les hommes, le 3 juillet 1937, Yvonne acceptait, comme époux, Jean-Baptiste, fils d'Albert Poupart et de Rozemma Martin. Ils devinrent bientôt les heureux parents de cinq petits Poupart.

L'expérience qu'Yvonne a acquise à la maison paternelle et le dévouement inlassable qu'elle y a dépensé, l'ont préparée à devenir l'excellente mère que chacun connaît. Elle a réussi à donner une très bonne éducation à chacun de ses chers enfants.

## Poupart, Jeannine

Née à Bourget le 31 mai 1959, Jeannine est la deuxième enfant de Jean-Baptiste Poupart et d'Yvonne Hébert.



Jeannine Poupart

Elle débuta ses études à Cornwall, en Ontario, dans une école dirigée par les Sœurs de Sainte-Croix. La même année, soit en 1945, sa famille revient à Bourget et Jeannine fut alors inscrite à l'École du Sacré-Cœur dirigée à ce moment par les Sœurs Crises de la Croix; elle y demeura jusqu'à la fin de sa dixième année.

Jeannine poursuivit alors ses études à l'École Secondaire Bilingue Privée de Bourget durant deux autres années. L'enseignement l'intéressant, elle fréquenta ensuite l'École Normale de l'Université d'Ottawa en 1957-1958. Ayant débuté sa carrière d'enseignante à l'École du Sacré-Cœur de Bourget, en septembre 1958, elle y a, dans la suite, évolué à divers niveaux soit de la quatrième à la huitième année inclusivement.

Pendant cinq ans, elle s'occupa d'orientation scolaire, devenant alors professeur itinérant rattachée toujours à la même école.

En juin 1983, Jeannine célébrait ses vingt-cinq ans dans la profession. Elle détient un Brevet d'Enseignement, un baccalauréat ès Arts Général et une Spécialité en Orientation. En outre, elle a atteint la catégorie A4, Spécialiste en Éducation, d'après le Conseil d'Évaluation des qualifications des Enseignants de l'Ontario.

## Richer, Joseph

Fils de Frédéric Richer et de Rose-Anna Labrèche, Joseph est né à St-Pascal-Baylon le 27 septembre 1912.

Il a fait ses études primaires puis s'est adonné à la mécanique pour laquelle il possédait des talents naturels.

À Bourget, il a d'abord été garagiste dans l'ancienne bâtisse qui se trouvait, en bordure





Joseph Richer

de la rue, à l'arrière de l'Hôtel Royal. Ensuite, il s'installa au garage du coin, alors propriété de son père. Plus tard, il construisit son propre garage à l'arrière de sa résidence.

Les anciens gardent de Jos. le souvenir d'un homme très serviable qui se hâtait de dépanner tout le monde à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit; si les véhicules ne pouvaient se reudre au garage, lui se rendait aux véhicules.

Présentement, quand cela lui dit, il travaille encore comme mécanicien, mais au ralenti; on pourrait dire qu'il fait de la mécanique de passe-temps.

Le 28 janvier 1937, Joseph Richer a épousé une Bourgetaine, Oriente, fille de Joseph Lauzon et d'Auxilia Lalonde, qui lui a donné sept enfants, soit cinq filles et deux garçons.



Oriente Richer

## Richer, Oriente

Baptisée à Bourget, Oriente y est née, le 7 mars 1918, du mariage de Joseph Lauzon et d'Auxilia Lalonde. Elle a fréquenté l'école du village puis l'a quittée tôt pour aider sa mère à la maisou.

En notre église du Sacré-Cœur, le 28 janvier 1937, Oriente prenait pour époux, Joseph, fils de Frédéric Richer et de Rose-Anna Labrèche, de qui elle a eu sept enfants: Hubert (époux de Micheline Mennie) décédé en 1982, Carole (M<sup>me</sup> Roland Landry), Marcel, Ghislaine (M<sup>me</sup> Tom Morris), Francine (M<sup>me</sup> Serge Lefebvre), Michelle (M<sup>me</sup> Robert Lagrois) et Colette. Le couple Richer compte présentement neuf petits-enfants.

Oriente a toujours demeuré dans la maison paternelle où elle a pris soin de ses parents jusqu'à leur mort.

Les gens de sa génération n'ont pas oublié qu'Oriente était bonne joueuse de tennis.

## Riopel, Gracia

Née à Bourget, le 25 février 1925, et baptisée au même endroit, Gracia était la fille de Gédéon Labrosse, fils, et de Démérise Castonguay.

Ses premières classes jusqu'à la dixième année se sont poursuivies à l'École du Sacré-Cœur de sa paroisse natale. Après, elle gradua au peusionnat Notre-Dame de Lourdes d'Eastview (Vanier) puis fut diplômée en éducation de l'Université d'Ottawa.

Cette institutrice possède maintenant vingt-huit ans d'expérience, dont trois à Bourget, dans la septième concession, et les autres à Cornwall. Présentement, elle est enseignante à l'École Nativité de Cornwall, sous la direction de Vincent Scott, lui-même un ancien de Bourget.

Gracia s'est mariée à Ville La-Salle où elle prit pour époux Laurent Riopel, de qui elle a eu trois enfants: Joanne, Lise et Luc. Elle est demeurée dix ans à Montréal avant de déménager à Cornwall.

Toujours intéressée aux sports, notre ancienne Bourgetaine assiste régulièrement, avec son mari, aux parties de hockey des Royals de Cornwall, et cela depuis vingt ans.

Comme au bon vieux temps, sur la patinoire de Bourget, mais en saison prolongée (septembre à avril), Gracia patine au Centre civique tous les samedis après-midi.

Depuis une dizaine d'années, elle neutralise le stress que lui impose son travail par des voyages en avion vers les îles du sud.



Grocio Riopel

## Roach, Odette

Odette naquit le jeudi-saint 1914 et fut baptisée le jour de Pâques suivant; elle était le deuxième enfant à naître du mariage de Joseph Hector Boudreau et de Joséphine Chénier.

Fréquentant l'école séparée de notre village, elle fit sa première communion et fut confirmée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Elle suivit sa famille lorsque celle-ci alla demeurer à Ottawa, en 1921.

Notre ancienne concitoyenne fit ses études secondaires au Couvent que dirigeaient les Révérendes Sœurs Grises de la Croix sur la rue Rideau à Ottawa. Elle entra ensuite au service de la Banque Provinciale du Canada et y demeura jusqu'en 1938.

Le cinq septembre, cette année-là, en l'église Sainte-Anne d'Ottawa, elle épousa John Joseph, fils de Daniel Roach et d'Elizabeth Fitzgerald, de Brantford (Ont.), de qui elle eut un fils, Michel, le 2 juin 1941.

Elle habita alors Brantford où elle fut traductrice de l'Ordre Canadien des Forestiers pendant dix ans. En mars 1952, son mari ayant accepté une position du Ministère des Affaires indiennes, à la Baie James, elle alla habiter à Moose Factory où son époux décéda le 26 octobre 1957. Elle le fit inhumer dans le lot des Boudreau au cimetière de Bourget.

Revenue à Ottawa en 1958, elle a été successivement secrétaire du Ministre de la Santé nationale et du Bien-être social, puis du Secrétaire d'État, et, de 1970 à sa retraite en 1979, secrétaire du président de la Commission d'appel de l'immigration.

Habitant maintenant au 450 de l'avenue Daly, à Ottawa, elle conserve toujours un bon souvenir du village natal où ses quatre grands-



Odette Roach

parents (Boudreau et Chénier), son père et sa mère, son mari ainsi que deux de ses frères reposent dans notre cimetière. Odette est grand-maman de Patrick et Karen Roach.

### Robillard, Maurice

Arnold, Maurice Robillard naquit et fut baptisé le 17 février 1927 en la paroisse Ste-Madeleine de Rigaud. Il était fils d'Ambroise Robillard et de Régina Mallette.

Marié le 10 septembre 1949, à Jacqueline Lavergne, en l'église St-Paul de Plantagenet, ils eurent deux enfants de cette union: Jacques et Johane.

En l'année 1934, Maurice Robillard devint élève-fondateur du Jardin du Sacré-Cœur de Rigaud. Il fit ses débuts scolaires à l'école St-



Maurice Robillard

François et termina ses études avec un diplôme du Collège Bourget de Rigaud.

En 1943, un poste de télégraphiste lui fut offert aux Chemins de fer Pacifique Canadien. Après avoir œuvré plusieurs années à ce poste, il obtint la position de Chef de gare à Bourget, le premier août 1965, lors de la fermeture de la gare, le 1<sup>er</sup> mai 1972, Maurice Robillard fut nommé contrôleur itinérant de la Division Laurentienne ainsi que de l'Outaouais. Tout en exécutant ses diverses fonctions, il demeure toujours le propriétaire de l'ancienne gare.

En 1971-1972, il fut secrétaire et président de la Chambre de commerce. De 1972 à 1976, il a été directeur et vice-président de la Société de l'aide à l'enfance pour les Comtés-Unis de Prescott-Russell. De 1974 à 1978, il a siégé à titre de conseiller municipal du Canton de Clarence.

### Rondeau, Albert

Baptisé en l'église St-Jean Chrysostome d'Arnprior (Ontario), Albert est né le 6 janvier 1892, du mariage d'Édouard Rondeau et d'Ap-



Albert Rondeau

poline Constantineau. Celle-ci était la sœur de M. l'abbé Anthime Constantineau, notre deuxième curé et un éminent bienfaiteur de la paroisse.

Albert arriva pour demeurer à The Brook, avec ses parents, vers l'âge de deux ans. Il fit ses études primaires en notre paroisse puis resta sur la ferme familiale (aujourd'hui, la propriété où réside la famille Raymond Lavigne), près du ruisseau qui a donné son premier nom à notre village.

Le 10 août 1915, en l'église St-Mathieu de Hammond, Albert épousait Dora, fille de Drummond Lavigne et de Célina Martin, qui lui donna dix enfants, soit six filles et quatre garçons.

Albert était assidu à participer à la corvée annuelle des bénévoles pour le déchargement du char de charbon destiné au chauffage de l'église et du presbytère. Il aimait beaucoup la lecture.

Ce citoyen paisible mourut le 18 octobre 1964, à l'âge de soixante-douze ans.

### Rondeau, Dora

Née à Curran, le 16 août 1894, Dora y fut baptisée en l'Église St-Luc. Ses parents étaient Drummond Tessier dit Lavigne et Célina Martin. Leur famille vint s'établir à Cheney vers 1896 et, dans la suite, plusieurs des frères et sœurs de Dora ont été baptisés à The Brook.



Dora Rondeau

À Hammond, le 10 août 1915, elle acceptait pour époux Albert, fils d'Édouard Rondeau et d'Appoline Constantineau, de qui elle eut dix enfants: Augustine (religieuse), Gertrude (décédée), Cécile (M<sup>me</sup> Azarie Lafontaine, décédée), Jeanne, Léontine (M<sup>me</sup> Joseph Eismont), Édouard (époux de Jeanne Manseau), Raymond (époux de Cécile Pelletier), Lucienne (M<sup>me</sup> Cyrias Couillard, décédée), André et Henri (époux d'Hélène Dorion).

Douée d'une santé robuste, Dora, en plus de vaquer aux soins de sa nombreuse famille et de sa maison, participait aux travaux de la ferme avec son époux.

En 1951, les Rondeau vinrent demeurer au village où, jusqu'à la fin, cette femme a fait preuve d'une énergie et d'une vitalité extraordinaires. Elle décédait le 20 mai 1982, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

### Rondeau, Jeanne

Fille d'Albert Rondeau et de Dora Lavigne, Jeanne a vu le jour à Bourget, le 18 juillet 1920, et a été baptisée en notre église du Sacré-Cœur.



Jeanne Rondeau

Après ses études primaires à l'école du village, elle est demeurée sur la ferme paternelle jusqu'au jour où, comme ménagère au presbytère, elle s'est mise au service de la paroisse, dirigée alors par M. le curé Alphonse Lapointe. Elle ne se contentait pas de faire ménage et ordinaire à la résidence de notre pasteur, mais elle entretenait aussi l'église, lui assurant une propreté remarquable. Elle est restée à ce poste pendant un peu plus d'onze ans et l'a quitté pour aller continuer les mêmes fonctions à Monte Bello lorsque l'abbé Lapointe y fut muté.

Ayant occupé cette dernière cure pendant un peu plus d'une dizaine d'années, M. Lapointe prit sa retraite à Touraine où Jeanne continua à le servir jusqu'à son décès survenu le 25 avril 1976.

Jeanne aurait bien aimé continuer alors à servir l'Église en répondant à la demande de

nombreux prêtres qui la priaient d'aller poursuivre sa carrière auprès d'eux, mais elle dut revenir à Bourget pour prendre soin de sa mère durant les cinq dernières années de sa vie.

Voilà le résumé d'une vie passée au service de Dieu et du prochain; cette zélée Bourgetaine a continuellement prodigué temps et dévouement sans jamais marchander, mais toujours avec le plus de joie et de bonheur possible, ne pensant jamais à prendre des vacances et encore moins à faire la grève.

## Rose, Léona

Née en pleine guerre mondiale, Léona, fille de Joseph Denault et de Léonie Ménard, a vu le jour à Bourget le 13 juillet 1917.

Elle fréquenta l'école primaire de Bourget pendant trois ans puis celle de La Nativité de Cornwall jusqu'à la huitième année. Ensuite, elle fit son secondaire, jusqu'à la douzième, à l'école C.C.V.S. au même endroit.

Le premier juillet 1940, répondant aux vœux de René, elle l'accompagne à l'Église de La Nativité pour échanger les vœux du mariage. Son époux était fils d'Olivier Rose et d'Hermeline Parent. Leur union a été bénie par la naissance de deux enfants: Bernard et Ginette.

Reine du foyer, Léona affirme que son plus beau titre de gloire est d'avoir été mariée au même homme pendant quarante-quatre ans: elle a probablement raison de s'en sentir fière car un tel exploit devient de plus en plus rare maintenant.

Notre ancienne concitoyenne est membre de la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises, de la Congrégation des Dames-de-Ste-Anne et d'un Club d'Âge d'Or.

## Roy, Alphonse

Alphonse naquit à The Brook le 9 septembre 1883. Ses parents étaient Damase Roy, père, et Philomène Auger. Même s'il n'a pas orienté son avenir vers l'agriculture, par attachement, il a conservé la terre paternelle.

Son esprit d'initiative et son caractère énergique le menèrent tôt sur la voie du succès. Il débuta dans la fabrication du savon en 1913; son entreprise connut un développement et une réputation considérables qui le firent accéder au Comité national de la fabrication du Savon.

Alphonse D. Roy a été commissaire de la Cour supérieure du district de Montréal, depuis 1930 jusqu'à son décès, et Gouverneur à vie de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal: il était aussi Chevalier de Colomb.



Alphonse Roy

Il convola deux fois en justes noces; sa première épouse, Bertha Quesnel née le 15 septembre 1890, mourut accidentellement le 9 septembre 1928; la deuxième, Alma Millette, décéda le 15 mai 1965. Alphonse a été père de neuf enfants: Anthime, époux de Rollande Lavallée; Fernand, époux de Claire Potvin; Lucien, époux de Pauline Champagne; Yvon, époux de Thérèse Gélinas; Florette (M<sup>me</sup> Louis Rother); Estelle (M<sup>me</sup> Conrad Lactôt) et André, époux de Denise Landreville; deux autres sont décédés en bas âge.

Alphonse D. Roy est mort le 9 février 1956 à l'âge de soixante-douze ans.

En septembre 1984, la ville de Montréal, en reconnaissance de son travail de bâtisseur, a désigné une rue de la ville en son honneur; il s'agit de la rue Alphonse D. Roy.

## Roy, Anthime

Fils d'Alphonse D. Roy et de Bertha Quesnel, Anthime est né le 13 juillet 1923.

Très jeunes, lui et ses frères se joignent à leur père afin de faire réussir la compagnie de Savon Majestic Ltée. Il y reste à la tâche pendant quarante-trois ans. Devenu président de l'entreprise familiale, il a été le dernier des fils à quitter son poste après qu'elle fut vendue.

La famille A. D. Roy a résidé à Bourget pendant plus de vingt-cinq ans pour les vacances d'été. En 1956, Anthime devenait membre d'un de nos groupes de chasseurs, le «Club des Huit», et il en fait encore partie.

Depuis 1976, il est propriétaire, à Montréal, de deux salons de billard (soixante-trois tables) dont il assume la direction avec son fils, Denis.

Vice-président de Snooker-Québec et directeur de l'Association canadienne de Snooker,



Léona Rose



Anthime Roy

il est amené à organiser annuellement le Championnat canadien de Snooker.

Anthime s'est marié le 29 mai 1943 à Rolande Lavallée. Cinq enfants sont venus resserrer les liens de leur mariage; ce sont: Yves, Claude, Gilles, Denis et André. Ils ont aussi trois petits-enfants.

Les Roy sont restés très attachés à Bourget.

### Roy, Damase (père)

Né vers 1851, Damase était fils de Basile Roy et de Mélie Sauvé. Sa famille était l'une des pionnières de The Brook où elle arriva alors que la forêt y dominait encore. Le fils de Basile s'appliqua au défrichement d'un lot concédé par son père. Il y travailla avec courage et persévérance.



Damase Roy, père

À Clarence-Creek, le 11 janvier 1876, il épousait Philomène, fille de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin, qui lui donna douze enfants, soit sept filles et cinq garçons. Tous sont maintenant décédés et ont été inhumés à Montréal.

Damase Roy, père, décéda en 1930; il était âgé de soixante-quatorze ans.

### Roy, Philomène

La petite Philomène naquit à The Brook vers 1858, du mariage de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin.

Le 11 janvier 1876, elle acceptait comme époux, Damase (père), fils de Basile Roy et de Mélie Sauvé. Leur mariage fut béni en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. Douze enfants



Philomène Roy

naquirent de cette union; ce sont: Alphonse, époux en premières nocces de Bertha Quesnel, et en deuxièmes, D'Alma Millette; Joseph, époux de Lorenza Charlebois; Damase (fils), époux de Bella Éthier; Alfred, époux d'Amanda Corbin; Anthime, époux d'Yvonne Bergeron; Anna, épouse d'Anthime Éthier; Mina, épouse de Trefflé Longtin; Philomène, épouse d'Onésime Goyer; Alida, épouse de Willie Rock; Béatrice, épouse de Charles Auribeau; Anne, épouse de Stanley Hicks et Bertha, célibataire.

Philomène Auger Roy mourut le 24 septembre 1932 à l'âge de soixante-quatorze ans.

### Roy, Joseph A.

À The Brook, le 2 avril 1889, naquit Joseph A., fils d'Alphonse Roy et de Rosanna Longtin.



Joseph A. Roy

Avant de se marier, il passa deux ans aux États-Unis. Le 4 novembre 1919, il épousait, en l'église de Bourget, Isabelle, fille de Joseph Parent et de Léocadie Lalonde. Leur mariage a donné sept enfants, soit trois filles et quatre garçons.

Resté à Bourget jusqu'en 1923, il déménagea alors à Clarence-Creek pour s'établir sur la ferme présentement occupée par son fils, Bernard. En 1964, il revint à Bourget vivre au village qu'il quitta, lors de sa dernière maladie, pour Ottawa où il mourut à l'Hôpital St-Vincent, le 25 août 1972.

Agriculteur de profession, en plus de cultiver la terre, Joseph A. Roy s'adonna aussi à d'autres occupations. Il fut longtemps secrétaire à l'école séparée n° 13, évaluateur pour le Canton de Clarence (1930-1953), surintendant des chemins (1947-1950) puis secrétaire de l'Association des laboureurs (1930-1953).

### Roy, Isabelle

Fille de Joseph Parent et de Léocadie Lalonde, Isabelle est née à Clarence-Creek le 10 janvier 1899.

Elle fréquenta la petite école du rang (n° 13). Vers 1910, elle devint Bourgetaine lorsque sa famille arriva pour s'établir dans les limites de notre paroisse.

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 4 novembre 1919, Isabelle prenait pour époux Joseph A., fils d'Alphonse Roy et de Rosanna Longtin. Ils ont donné naissance à sept enfants: Mariette, l'aînée qui a vu le jour à Bourget; Lucien, époux de Rolande Parent; Beruard, époux de Rita Pilon; Henri, époux de Raymond Savage; Roch, époux de Gisèle Lalonde; Ghislaine et Suzanne (M<sup>me</sup> Jacques Lacasse).



Isabelle Roy

Bonne couturière, Isabelle habillait complètement ses enfants. Jadis, elle faisait partie de la Chorale des Enfants de Marie où elle se faisait remarquer par sa belle voix. Elle a aussi été membre de la Congrégation des D'Ames de Ste-Anne.

Cette bonne mère de famille mourut, à l'Hôpital Général d'Ottawa, le 10 septembre 1971.

### Rozon, Henri

Natif de Curran, Henri y a vu le jour le 6 août 1906. Il est le fils de Delphis Rozon et d'Eugénie Therrien.

Après avoir complété les huit années du cours primaire aux écoles publiques de Newington et d'Ettyville, il travaille pendant quelques années sur la ferme paternelle puis

s'engage chez Courtauld à Cornwall jusqu'en 1930. Cette année-là, il achète un terrain de Napoléon Lefebvre dans la septième concession. Dans la suite, il deviendra encore propriétaire de deux autres morceaux de terre dans la même concession. Cependant, en 1946, il retourne sur la terre paternelle dont il se porte acquéreur.

En 1972, Henri vend la ferme familiale à un de ses fils et vient se bâtir au village.

Le 14 mai 1929, Henri a épousé Albertine, fille d'Henri Lefebvre et d'Anna Lagrois. La noce a eu lieu à Bourget. Depuis, neuf enfants ont resserré les liens de leur mariage.

Henri Rozon a déjà été marguillier de la paroisse St-Joseph de Lemieux pendant neuf ans. Il a aussi fait beaucoup de bénévolat en faveur de cette communauté paroissiale.

### Rozon, Albertine

Fille d'Henri Lefebvre et d'Anna Lagrois, Albertine est née à Bourget le 2 mai 1906 et y a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur.

Elle a fait son cours primaire jusqu'à la huitième année: deux ans à l'école séparée et six ans à l'école publique. Ensuite, elle reste sur la ferme de ses parents jusqu'à son mariage avec Henri, fils de Delphis Rozon et d'Eugénie Therrien. La cérémonie nuptiale fut célébrée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 14 mai 1929. Au cours des années qui suivirent, ce couple a donné naissance à neuf enfants.

Albertine fut secrétaire scolaire pendant deux ans. En plus de remplir consciencieusement ses rôles de mère de famille et de ménagère, elle a toujours secondé son époux avec zèle dans l'exploitation de leur ferme.



Henri et Albertine Rozon

### Rozon, John Hugh

Born in the Ettyville area, on April 6, 1897, John Hugh is said to have been baptized in Lemieux; so it must be in a chapel as the St. Joseph Parish was established only in 1901.



John Hugh Rozon

His parents were Philias (Findlay) Rozon, of French Canadian descent, and Lisa-Ann McCrystal of Irish extraction. He was the eldest of a family of seven children.

In 1900, the Rozons became owners of a woodland which they cleared and cultivated. They bought it from a man named Archamhault.

John attended the Ettyville Public School where all the other pupils were from English speaking families. At that time, every catholic youngster had to go to the parochial catechism class, but, being unable to understand French, John Hugh was given special lessons in religion at the Bourget presbytery. He had to walk there for his faith.

At the early age of fifteen, he went to the shanties, decided to earn money as a lumberman. In 1927, he bought his father's farm and is still living on it. Nearing ninety now, he still works the land and even runs the tractor.

Eventually, he fell in love with his stepmother's daughter. She couldn't say "No" to such a good looking young man; so, on May 10, 1926, John Hugh brought Amanda Bernard to the Sacred-Heart Church where they married for better or worse. Their happy life together and their many children are there to prove that it was for "better".

John is of a naturally happy character. All those who know him say that he is a jolly good fellow. He likes everybody and everyone likes him. Good humored, he is known as a pleasant story teller and he delights in songs. On all

occasions, he is more than ready to drink a few drops with his friends, particularly when they play cards. In days of yore, our jovial friend had a secret formula to mix the best "caribou" ever served in the district. His hospitality is almost proverbial.

One of the oldest citizens of Bourget, John Hugh is also one of the smartest. He still reads a lot without glasses and is one of the best posted in politics. A heavy smoker, he started this "career", in the school's backyard, when only seven years old. He likes to remember when he used clay pipes, and how burning them in embers brought back their original whiteness after they had been blackened by nicotine. Honest John is well known for his crooked pipes.

### Rozon, Amanda

Fille d'Euclide Bernard et de Céline Sicard, Amanda est née à The Brook le 25 décembre 1905. Dans son entourage, on l'appelait parfois Noëlla à cause de sa naissance survenue un jour de Noël.

Dès sa jeunesse, à l'école comme dans sa famille, elle se fit remarquer pour son comportement sage.

Le 10 mai 1926, elle épousait le fils de son beau-père en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. C'est M. le curé Raymond qui leur a donné la bénédiction nuptiale. John, son époux, était né du mariage de Philias Rozon et de Lisa-Ann McCrystal.

Sur leur ferme située dans le secteur d'Ettyville, Amanda et John Hugh ont élevé huit enfants: Thérèse (M<sup>me</sup> Godfrey Bilodeau), Gertrude (M<sup>me</sup> Gerry Lapalme), Philippe-Tim (époux de Marguerite Lacelle), Bernard-Buddy (époux de Carol Bouvier), Raymond (époux de Lise Sarrazin), Patricia-Patsy (M<sup>me</sup> Denis Sarra-



Amanda Rozon

zin), Gerry (époux de Ghislaine Bouvier) et Ann (M<sup>me</sup> Jacques Auger).

Femme dévouée et très bonne catholique, Amanda a même fait du prosélytisme avec succès. Elle était excellente épouse et mère de famille. D'une activité inlassable, en plus des soins dont elle entourait les siens et de l'entretien de sa maison, elle faisait son pain, ses conserves, des confitures ainsi que d'excellents vins de cerise et de sureau blanc. Elle cultivait aussi un grand jardin. En saison morte, elle piquait des couvre-pieds et tricottait.

Après une longue maladie, la mort vint la ravir à l'affection des siens, le 12 mai 1977. Elle a été la première personne à être exposée à la nouvelle salle funéraire Pax.

### Sabourin, Daniel

En la fête de la Toussaint, soit le premier novembre 1957, naissait Daniel, fils d'Elmer Sabourin et de Gilberte Deneault.



Daniel Sabourin

Il fit son cours primaire à Ottawa, puis continua ses études à l'École Secondaire Belcourt où il décrocha son diplôme de douzième. Ensuite, il fit un cours de formation en cartographie au Collège Algonquin, ce qui lui permet maintenant d'exercer la profession de dessinateur-cartographe.

En la paroisse de Montfort d'Ottawa, le 24 mai 1980, il unissait sa destinée à celle de Micheline, fille d'Oscar Dugas et d'Emela Leblanc. Depuis, une gentille petite Annik est venue resserrer les liens de leur mariage, le 18 août 1962; elle a été suivie par son petit frère, Éric, le premier mai 1984.

Daniel et Micheline sont venus, en octobre 1979, s'établir au pays du grand-père Ferréol

Deneault où ils se sont installés au numéro 13 de la rue Maisonneuve. Daniel s'intéresse beaucoup à la vie communautaire de sa patrie d'adoption. Il est membre du Club Optimiste de Bourget et s'est déjà signalé par l'organisation de quelques programmes aquatiques (natation) majeurs à Bourget en 1980-1981.

Les sports favoris de notre jeune compatriote sont la natation et la coupe du bois de chauffage.

### Sabourin, Micheline

Le 8 août 1958, en la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes de Cyrville, naissait Micheline, fille d'Oscar Dugas et d'Emela Leblanc.



Micheline Sabourin

Ayant fait son cours primaire à l'École Montfort, elle entreprit la première partie de ses études secondaires à l'École Belcourt puis les termina au Collège Algonquin où elle s'initia aux secrets de la belle coiffure.

Le 24 mai 1980, en la paroisse Montfort d'Ottawa, Micheline accepta comme époux, Daniel, fils d'Elmer Sabourin et de Gilberte Deneault. Leur mariage a été béni par la venue d'une petite Annik qui attend bientôt l'arrivée d'un charmant frérolet ou d'une gentille sœurlette.

Micheline est présentement employée, comme commis, dans le commerce à Ottawa. Elle est des nôtres depuis à peine dix ans, mais s'est déjà parfaitement intégrée à notre milieu où elle aime à occuper ses loisirs en pratiquant les sports d'équipe, surtout le volleyball. Elle s'adonne avec agrément au jardinage et à la culture des fleurs, même à l'art de cuisiner.

### St-Pierre, Auguste

À Clarence-Creek, le 17 août 1887, est né Auguste, fils d'Isaïe St-Pierre et de Martine Brisebois.



Auguste St-Pierre

En l'église St-Pascal-Baylon, le 13 juin 1910, il prenait pour épouse Delia, fille d'Adélarde Pilon et d'Émélise Gareau, qui lui a donné huit filles.

Il était agriculteur à St-Pascal mais, en 1926, il acheta, à Bourget, la ferme de M. Napoléon Lalonde qui s'étendait alors depuis à peu près la rue St-Pierre d'aujourd'hui jusqu'au chemin de la cinquième concession. C'est sur ce terrain que se trouvait la fameuse piste de course de Bourget pour chevaux trotteurs.

Auguste vint s'établir avec sa famille, sur sa propriété de Bourget, seulement à la fin de 1934. Il y vécut paisiblement jusqu'en 1975 alors qu'il mourut, le 10 décembre, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.



Delia St-Pierre

## St-Pierre, Délia

Délia est née le 13 août 1889 du mariage d'Adélarde Pilon et d'Émélise Gareau. Elle a été baptisée à Ste-Félicité de Clarence-Creek.

En l'église St-Pascal-Baylon, le 13 juin 1910, elle épousait Auguste, fils d'Isaïe St-Pierre et de Martine Brisebois. Huit filles sont nées de ce mariage: Rollande (M<sup>me</sup> Albert Pilon), Doréa (mariée d'abord à Lionel Gareau puis, en secondes noces, à Adrien Racine, veuf de Germaine Doré), Lucienne (M<sup>me</sup> Benoit Bélanger), Réella (M<sup>me</sup> Léo Champagne), Augustine (M<sup>me</sup> Bruno Bélanger), Anita (M<sup>me</sup> Rosaire Gagner), Marie-Blanche (M<sup>me</sup> Jean Larocque) et Fleurette (M<sup>me</sup> Rodolphe Charron).

Le couple St-Pierre est venu résider à Bourget le 10 décembre 1934. Délia a toujours été excellente épouse et mère: elle aimait beaucoup la musique et le plaisir. C'était une personne continuellement de bonne humeur et qui se plaisait grandement à conter des histoires.

Cette bonne paroissienne est décédée, le 18 juin 1981, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

## Saumure, Gaston

Gaston est né, le 31 décembre 1937, dans la «paroisse-mère» de Bourget: Ste-Félicité de Clarence-Creek. Ses parents sont Rodolphe Saumure et Marguerite Lavictoire.

Suite à son cours élémentaire suivi à Clarence-Creek, il fit ses études secondaires à l'école privée de Bourget. Dans les années qui suivirent, l'Université d'Ottawa lui décerna, en 1972, un baccalauréat ès Arts. Il obtient aussi, à la même institution, une maîtrise en éducation accompagnée d'un brevet de «supervision» du Ministère de l'Éducation de l'Ontario (1975).

Au cours de sa carrière d'instituteur, Gaston a, de 1957 à 1960, enseigné à l'école n° 17 de Gloucester (Blackburn Station); puis, il a été enseignant et directeur de l'école St-Mathieu de Hammond (1960 à 1965); ensuite il a fait de l'enseignement et a été directeur à l'école Ste-Trinité de Rockland (1965 à 1971). Depuis, il est agent d'éducation pour le Ministère de l'Éducation de l'Ontario.

Le 23 août 1958, Gaston épousait, à Bourget, une ancienne compagne de classe de l'école privée. Son choix s'est porté sur Henriette, fille d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel. Ils sont les parents de trois garçons. Ce jeune couple a résidé à Bourget de 1958 à 1966, et Gaston y a été pompier volontaire.

À Rockland, où il réside encore, Gaston a été membre du comité des finances de la ville pendant six ans. Depuis 1974, il participe active-



Gaston Saumure

ment au mouvement «Optimist International» dont le slogan est «Aide à la jeunesse».

## Saumure, Henriette

Fille d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel, Henriette est née à Bourget le 20 mai 1937. Pour son baptême, elle a été portée sur les fonts baptismaux de l'église du Sacré-Cœur.

Elle a fait ses études primaires et secondaires dans sa paroisse natale puis, son école normale à l'Université d'Ottawa. Cette dernière institution lui a, dans la suite, accordé un baccalauréat ès Arts. Plus tard, elle a aussi obtenu un B.A. avec brevet d'enseignement de l'Ontario.

Henriette a été enseignante à Bourget, pendant huit ans; à Clarence-Creek, pendant un an, et elle l'est à Rockland depuis seize ans.



Henriette Saumure

Son mariage à Gaston a été célébré dans notre église paroissiale le 23 août 1958. Son époux est fils de Rodolphe Saumure et de Marguerite Lavictoire de Clarence-Creek. Henriette et Gaston sont maintenant les parents de trois fils.

La paroisse de Bourget n'oublie pas les services qu'Henriette lui a déjà rendus comme organiste. Dans l'évocation de ses activités passées, on trouve que beaucoup de place a été accordée à la musique et aux chorales.

## Saumure, Joseph

Fils de Philippe Saumure et d'Alexina Charette, Joseph est né à Limoges le 29 mai 1907.

Le 18 juin 1929, il épousait, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Lucienne, fille de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche de notre paroisse. De leur mariage sont nés dix enfants, soit cinq filles et cinq garçons.

Pendant quatre ans, le jeune ménage resta à Bourget où il donna naissance à deux enfants, puis il déménagea à Limoges en 1933. Six ans plus tard, la famille augmentée de quatre autres rejetons, va s'établir à Maxville. Renforcée encore de deux membres, elle va, en 1943, s'implanter définitivement à Valleyfield où deux nouveaux baptisés viennent compléter le groupe familial.

Joseph Saumure est décédé à Valleyfield le 26 août 1966. Tous ses enfants sont mariés et demeurent en cette ville ou dans la région, sauf Jacques qui est Oblat de Marie Immaculée et demeure à Richelieu (Québec). Mentionnons que Joseph Saumure était le frère de notre concitoyenne, Laura Lortie.



Joseph Saumure

## Saumure, Lucienne

Née à The Brook, le 30 mars 1908. Lucienne était la fille de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche.

En notre église paroissiale, le 18 juin 1929, elle épousait Joseph, fils de Philippe Saumure et d'Alexina Charette. Son conjoint était un paroissien de St-Viateur de Limoges où il a vu le jour.

Au cours des années, le Ciel a béni leur mariage en leur envoyant dix enfants: Thérèse (M<sup>me</sup> Paul Hatch) née le 15 décembre 1930 à Bourget; Jacques, né à Bourget le 22 mai 1932; Jeannine (M<sup>me</sup> Léo Gendron) née à Limoges le 3 octobre 1933; Bernard (époux de Marie Deschamps) né à Limoges le 22 mars 1936; Gisèle (M<sup>me</sup> Roland Forcier) née à Limoges le 29 mai 1937; Huguette (M<sup>me</sup> Gérard Bougie) née à Limoges le 28 septembre 1938; Laurent (époux



Lucienne Saumure

de Lise Lacasse) né à Maxville le 27 mai 1940; Georges, né le 15 mai 1941 et décédé le 28 décembre suivant à Maxville; Gilles (époux de Monique Roy) né le 14 septembre 1944 à Valleyfield; Liliane (M<sup>me</sup> Bernard St-Onge) née le 19 mars 1946 à Valleyfield.

Lucienne Saumure est la sœur de notre concitoyen, Conrad Lortie.

## Saumure, Roland

À Ste-Félicité de Clarence-Creek, fut baptisé, Roland, né le 26 février 1947, du mariage de Léo Saumure et d'Alexina Lavictoire.

Il fit ses études primaires à l'école séparée n° 13, une école de rang de la paroisse de Clarence-Creek située près des limites de Bourget. Il continua ensuite ses études à l'école secondaire de Rockland et à l'école André Lauren-



Roland Saumure

deau d'Eastview (aujourd'hui Vanier). Ayant obtenu de l'Université d'Ottawa un Baccalauréat ès Arts, avec concentration en Histoire du Canada, il enseigne depuis 1966 pour le Conseil des Écoles Catholiques Romaines de Carleton.

Depuis 1969, Roland demeure à Bourget où il a épousé, le 4 août de cette année-là, Chislaine, fille de Guy Lalonde et de Juliette Barbarie qui lui a donné deux enfants: une fille et un garçon. Ils ont toujours demeuré à Bourget depuis leur mariage et ils occupent présentement une belle maison qu'ils se sont fait construire sur la rue Laval non loin de la sortie ouest du village.

Pendant six ans (janvier 1977 à novembre 1982), Roland Saumure a été conseiller scolaire, représentant la municipalité de Clarence au Conseil des Écoles Catholiques de Prescott-Russell. Il y a occupé le poste de président pendant un an. Toujours très intéressé par la politique, il est membre actif du parti conservateur de l'Ontario.

Durant ses moments libres, il pratique le hockey et le golf.

## Saumure, Ghislaine

Ghislaine, premier enfant de Guy Lalonde et de Juliette Barbarie est née le 2 août 1948 et a été baptisée en l'église Sacré-Cœur de Bourget.

Elle fréquenta l'école primaire du village puis poursuivit ses études secondaires au Couvent Notre-Dame des Victoires à Ottawa où elle obtint un diplôme de douzième année au terme de son cours.

Dans la suite, elle travailla plusieurs années au magasin de son père, devenu maintenant la propriété de son frère François qui l'exploita





Ghisloine Saumure

sous le nom de Marché Richelieu. Elle a déjà été employée aussi à l'Université d'Ottawa et est maintenant au service de la Banque du Canada.

Cette Bourgetaine de naissance a toujours résidé dans notre paroisse. Le 4 août 1969, en l'église Sacré-Cœur, elle épousait Roland, fils de Léo Saumure et d'Alexina Lavictoire. De leur union, sont nés deux enfants: Nadine (24 décembre 1971) et Pascal (19 février 1976).

### Saumure, Rolland

En l'église St-Viateur de Limoges, fut baptisé Rolland, né le 21 décembre 1914, du mariage de Philippe Saumure et d'Alexina Charette.

Le 7 juillet 1936, en l'église Sacré-Cœur de Bourget, il prit pour épouse Dora, fille de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier qui lui a



Rolland Saumure

donné six enfants, soit trois garçons et deux filles.

Le jeune couple Saumure a passé les quatre premières années de sa vie conjugale à Bourget (1936-1940).

Rolland a été chef-cuisinier pour la Défense Nationale pendant trente-trois ans (1942-1975); ensuite, il a rempli les mêmes fonctions chez les Pères Blancs pendant quatre ans (1975-1979).

Il aime bien jouer aux cartes et faire des voyages.

### Saumure, Dora

Dora, fille de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier, est née à Bourget, le 5 février 1915. Elle a fait les huit années du cours primaire à l'école du village de sa paroisse natale.



Dora Saumure

En notre église du Sacré-Cœur, le 7 juillet 1936, elle a épousé Rolland, fils de Philippe Saumure et d'Alexina Charette. Leur mariage a été béni par la naissance de six enfants: Gilbert (époux d'Aline Groulx), Gilberte (M<sup>me</sup> Jean-Guy Séguin), Claude (époux de Paulette Chartrand), Alma (M<sup>me</sup> Gilles Rivard), Irène (M<sup>me</sup> Gilles Deschamps) et Jean (époux d'Odette Brunet).

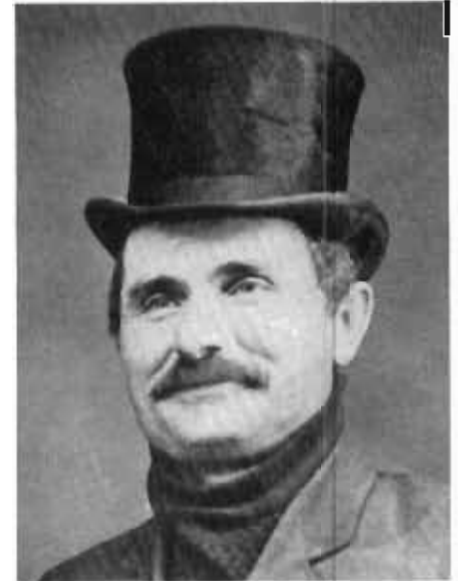
Dora a passé les vingt-cinq premières années de sa vie à Bourget. À partir de 1940, elle a suivi son mari qui a dû quitter notre paroisse pour s'employer ailleurs.

De 1975 à 1979, elle a été assistante de son époux alors qu'il occupait le poste de cuisinier chez les Pères Blancs.

Comme son époux, Dora profite de sa retraite pour jouer beaucoup aux cartes et voyager.

### Schnupp, Adélarde

Adélarde est né en 1866 du mariage de Pierre Schnupp avec Vitaline Cimon. Selon ses filles, il serait originaire de Ste-Martine (Québec). Il a vécu ses jeunes années dans la partie sud-est de The Brook.



Adélarde Schnupp

C'est en la paroisse du Sacré-Cœur que, le 20 août 1888, il unissait sa vie à celle de Rose Caroline, fille de James McAuley et de Sarah Windsor. Ils eurent dix enfants, soit cinq garçons et cinq filles. Six des enfants d'Adélarde et de Rose Caroline devinrent membres d'ordres religieux bien connus.

Ce ménage a toujours résidé à Bourget où Adélarde était cultivateur. À sa mort, il laissait une ferme bien organisée dont il pouvait, avec raison, se montrer fier. C'est son fils, Patrick, qui continua l'exploitation familiale.

### Schnupp, Rose Caroline

Née à The Brook, en 1869, du mariage de James McAuley et de Sarah Windsor, Rose Caroline aurait passé sa jeunesse dans la région d'Ettyville.

À l'église du Sacré-Cœur de The Brook, le 20 août 1888, elle épousait Adélarde, fils de Pierre Schnupp et de Vitaline Cimon. Leur alliance fut bénie par la naissance de dix enfants; cinq fils: James, Ernest, Patrick, Maurice et Russell; puis cinq filles: Marie-Jeanne, Élisabeth, Rose-Hélène, Aimée et Agnès. Six de ces enfants devinrent religieux (ses): les cinq filles dans la congrégation des Sœurs Grises de la Croix (aujourd'hui, Sœurs de la Charité d'Ottawa), et Maurice, frère convers dans la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée.



Rose-Caroline Schnupp

La mémoire de Rose Caroline Schnupp a toujours été pieusement vénérée par ses enfants depuis son décès le 26 avril 1928, à l'âge de cinquante-neuf ans et neuf mois.

## Schnupp, Eugène

Joseph-Eugène est né à The Brook, le 17 février 1888, du mariage d'Hormidas Schnupp et d'Eugénie Gendron.

À Clarence-Creek, le 22 février 1916, il épousait Irène, fille de Julien Lafleur et d'Eugénie Joly, qui lui donna huit enfants, soit quatre garçons et quatre filles.

Les Schnupp quittèrent Bourget pour Moose Creek en 1931, puis ils allèrent s'établir à Orléans en 1934.



Eugène Schnupp

Eugène Schnupp est décédé à St-Joseph d'Orléans le 6 mai 1971: il était âgé de quatre-vingt trois ans.

Sur sa ferme, près du Brook, le père d'Eugène avait jadis creusé un puits d'où s'échappait du gaz. Il s'organisa pour contrôler la sortie de ce précieux fluide et l'utilisa pour l'éclairage en hiver et la cuisson en été. Eugène et son épouse firent de même jusqu'au jour où le puits se boucha.

On se souvient qu'Eugène était un gros fumeur, et surtout qu'il utilisait toujours une pipe croche.

## Schnupp, Irène

Fille de Julien Lafleur et d'Eugénie Joly, Irène naquit au Michigan (U.S.A.) le 12 juin 1894. Elle revint au pays avec ses parents alors qu'elle avait deux ans.



Irène Schnupp

C'est le 22 février 1916, qu'en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek elle épousait Eugène, fils d'Hormidas Schnupp et d'Eugénie Gendron. La Providence leur confia huit enfants: Paul-Émile (époux de Jeanne Corbeil); Eugénie (M<sup>me</sup> Willis Ladouceur); Léon (époux de Dorothy Hawkins); Fleur-Ange (M<sup>me</sup> Albert Bergeron); Aline (M<sup>me</sup> Hubert Lefebvre); Gérard (époux d'Hélène Dupont); Marcel (époux de Jeannine Parisien) et Claire (M<sup>me</sup> Claude Lamoureux). Tous ont vu le jour à Bourget à l'exception des deux derniers qui sont nés respectivement à Moose-Creek et Orléans.

À Bourget, les Schnupp occupaient la ferme paternelle, en face du Brook, celle-là même où demeure présentement la famille André Maisonneuve.

À l'âge de quatre-vingts ans, Irène Schnupp est décédée à Orléans, le 26 septembre 1974.

## Schnupp, Guy

Fils de Patrick Schnupp et d'Alice Joanisse, Guy a vu le jour sur le bord du «Brook», à Bourget, le 22 septembre 1931.



Guy Schnupp

Dès qu'il en eut l'âge, il prit le chemin de l'école du «Trois» mais dut se rendre à celle du village lorsque l'on ferma la première. Très bientôt, il opta pour la vocation agricole et seconda son père sur la ferme familiale.

Le 8 septembre 1953, il épousait Jeannine, fille d'Olida Dicaire, qu'il n'avait pas oubliée depuis qu'il l'avait reluquée avec émoi sur les bancs de l'école. Au cours des ans, cette union enrichit la population bourgetaine de sept nouveaux citoyens qu'il éleva sur la traditionnelle ferme des Schnupp.

Après vingt-quatre ans de vie conjugale, Guy était terrassé par un anévrisme au cerveau qui l'emporta en quelques jours. Son décès se produisit le 19 mai 1977. Peu après sa mort, soit le 27 juillet 1977, son fils aîné, Alain, mourait accidentellement électrocuté.

Guy Schnupp a toujours été très fougueux. À tous les automnes, il était pris d'une fièvre saisonnière, celle de la chasse. S'il a parfois réussi à y abattre son chevreuil, comme tous les bons disciples de Saint Hubert, il lui est aussi assez souvent arrivé de revenir bredouille.

Fervent de la pêche, il a déjà sorti des eaux du «Brook» un superbe maskinongé d'environ quatre pieds de long et pesant une trentaine de livres, mais la photo qui en a été prise ne dit pas s'il l'a fait en saison permise.

Maintenant, Guy chasse et pêche dans l'éternité.



## Schnupp, Jeannine

Il y avait encore de la place dans la grande maison d'Olida Dicaire lorsque son épouse, née Marie-Anna Éthier, donna naissance à la petite dernière, Jeannine, qui fut bien accueillie par ses huit frères et sœurs. Sans perdre de temps, comme c'était la coutume, on la fit baptiser aussitôt par M. le curé Calixte Landry.



Jeannine Schnupp

Après ses études primaires et secondaires à Bourget, elle fut employée comme commis aux magasins généraux Alfred Goulet et A. O. Lalonde. Elle épousait, en 1953, Guy, fils de Patrick Schnupp et d'Alice Joannis. Sept enfants naquirent de cette union.

Son époux décédait prématurément en 1977. Trois ans plus tard, elle vendait la ferme traditionnelle des Schnupp pour s'établir au village où il lui serait plus facile d'élever sa famille en



Patrick Schnupp

se faisant des revenus d'appoint. Elle travaille donc à temps partiel au restaurant «Le Chatel» où elle est tenue en grande estime par son patron et la clientèle à cause de son empressement à donner satisfaction à tous.

Jeannine fait partie de plusieurs organisations, dont l'Union culturelle des Franco-ontariennes. Elle a été directrice de secteur de cet organisme pendant deux ans.

Jeannine connaît déjà les joies d'être une jeune grand-mère.

## Schnupp, Patrick

Baptisé par le curé Larose, le 17 mars 1893, Patrick était le fils d'Adélarde Schnupp et de Rose McAuley.

Résident de la troisième concession, il fréquenta la «petite école» de son rang. Il opta rapidement pour la vocation agricole et s'appliqua à devenir un excellent cultivateur.

Le 20 juin 1918, Patrick épousait Cécile, fille d'Alfred Anger, père, et de Julie Tessier, mais sa jeune femme mourut quelques mois plus tard emportée par l'épidémie de grippe espagnole.

Le 28 novembre 1922, il convolait en secondes noces avec Alice, fille de Jules Joannis et de Délima Qnevillon. La nouvelle épousee était originaire de Rockland.

Patrick améliora graduellement la ferme paternelle. Il devint propriétaire d'un beau troupeau de bovins Holstein. En hiver, en plus de son bois de chauffage, il en conçoit pour revendre à des particuliers. Au printemps, les gens venaient de loin à la ronde pour fêter la montée de la sève à sa cabane à sucre. Il vendait d'importantes quantités de sirop d'érable en bouteilles et en cruches d'un gallon.

Les Schnupp gardaient toujours un troupeau d'oies, ce qui leur permettait de répondre à la demande locale au temps des fêtes, mais ils s'en réservaient suffisamment pour la reproduction. Chaque année, leur incubateur faisait éclore une centaine de poussins. Ils gardaient aussi des moutons et ils récoltèrent, pendant un certain temps, le miel d'une ou deux ruches d'abeilles.

En janvier, Patrick sciait dans le «Brook» de gros blocs de glace qu'il empilait, sous du bran de scie, dans sa glacière en vue de refroidir le lait à l'été. Il fournissait même quelques glacières du village.

Aux heures de loisir, il aimait aller dans les bois avec un compagnon (souvent Bruno Hurbtubise) pour y chasser le renard, le lièvre, la perdrix ou le chevreuil; parfois il piquait même une pointe vers le lac pour y taquiner les canards sauvages.

Patrick a été marguillier et commissaire d'école. Membre (conseiller) du conseil municipal, de 1955 à 1958, il en a été le sous-préfet depuis 1959 jusqu'en 1963, puis préfet à partir de 1964 jusqu'à sa mort qui survint à l'âge de 74 ans, le 29 octobre 1967.

## Schnupp, Alice

Fille de Jules Joannis et de Délima Qnevillon, Alice naquit à Rockland le 18 août 1895.

Après avoir fréquenté l'école de son village natal, cette jeune Rochelandaise vint travailler à Bourget. Employée au magasin général Alfred Goulet, elle y confectionnait des chapeaux pour la clientèle féminine et faisait office de commis dans ses temps libres.

Le 28 novembre 1922, Alice unissait sa destinée à celle de Patrick, fils d'Adélarde Schnupp et de Rose McAuley. Ils ont eu quatre enfants.



Alice Schnupp

Cette ancienne demoiselle de village a fait une excellente épouse d'agriculteur. Elle a toujours secondé vaillamment son Patrick au «train» et surtout à la mise en conserve qu'ils pratiquaient sur une assez grande échelle pour vendre leur production à divers distributeurs. En plus d'un grand jardin, les Schnupp avaient aussi un bon verger. Certains Bourgetains se rappellent qu'on y récoltait des pommes de la variété «Alexandre» qui devenaient aussi grosses que des melons français. Tout au long de sa vie, Alice a fait plus que sa part de confitures et de gelées.

En hiver, elle tricotait bas et mitaines pour tous les membres de sa famille. Elle confectionnait aussi des couvre-pieds en «indienne» (coton de couleur) et en «étouffe» (drap foncé). Lorsqu'elle en avait assemblé deux ou trois, elle organisait un «bee» (corvée) où elle invi-

tait voisines, parentes et amies pour l'aider au piquage de ces courtépintes.

Comme tous les bons «habitants» de ce temps-là, les Schnupp écrémaient leur faible production de lait d'hiver pour fabriquer à la baratte leur provision de beurre.

En fin d'été les Schnupp faisaient la récolte des cerises dans les cerisiers qui poussaient nombreux sur les bords du chemin, puis Alice en faisait un vin vermeil qui enchantait le palais des visiteurs.

En hiver les voisins se visitaient à tour de rôle pour jouer aux cartes avec ambition et terminer la veillée par de copieus réveillons.

Mais la vie dure ce qu'elle dure et elle conduit inévitablement à la mort. Alice connut la sienne le 9 octobre 1979. Elle avait alors atteint l'âge respectable de quatre-vingt-quatre ans.

## Scott, Jean-Paul

Né à Curran, Jean-Paul passa la majeure partie de son enfance et de son adolescence à St-Pascal-Baylon et à Bourget. Après avoir terminé sa huitième année à l'école rurale regroupant les écoliers de la première à la huitième années, c'est à l'école du Rosaire et à l'école secondaire privée de Bourget qu'il compléta les cours nécessaires afin d'obtenir un diplôme d'école secondaire.

Diplômé de l'école normale de l'Université d'Ottawa, en 1957, il enseigna à l'école Hervé Bériault de Vanier et à l'école Notre-Dame du Cap de Cumberland. Après avoir assumé la direction de cette dernière école pendant trois ans et obtenu un baccalauréat ès arts en 1964, c'est à l'école secondaire André Laurendeau qu'il débuta son enseignement au secondaire.



Jean-Paul Scott

Après un séjour de deux à l'école Hillcrest d'Ottawa et d'un an à titre de titulaire à la section Histoire de l'école Confédération de Welland, le Conseil d'éducation de Prescott-Russell le nomma directeur de l'école secondaire de Plantagenet, poste qu'il occupa pendant deux ans.

Ayant obtenu un brevet de spécialiste pour l'enseignement de l'Histoire, un diplôme de directeur d'école secondaire, une maîtrise en éducation et ayant réussi les examens ministériels afin de devenir agent de supervision, il occupa le poste de surintendant de l'éducation au Conseil d'éducation des comtés de Stormont, Dundas et Glengarry pendant huit années.

Depuis 1980, M. Scott occupe le poste de directeur général et secrétaire du Conseil des écoles catholiques de Prescott-Russell.

Au cours des années, il fut, entre autres, membre de l'Association des enseignants franco-ontariens et du conseil d'administration de ce même organisme, président de l'Association des surintendants franco-ontariens, président du Comité des Conseils d'éducation de l'Ontario, membre de plusieurs comités et sous-comités de cette association, président régional de l'Association canadienne-française de l'Ontario, membre du Comité exécutif provincial de cette même association, président du Club Richelieu de Cornwall et Gouverneur-général de la Régionale Long-Sault-Carillon (Club Richelieu).

Jean-Paul Scott est marié à Gisèle Legault de Hammond depuis plus d'un quart de siècle et il est père de trois enfants.

## Scott, Gisèle

Fille d'Émile Legault et de Simone Drouin, Gisèle est née le 6 avril 1938 à Cheney. Elle fréquente l'école primaire du même endroit pour ensuite compléter son école secondaire à Bourget. C'est au cours de cette période d'études qu'elle fait la rencontre de celui qui sera plus tard son époux. Ayant terminé sa douzième année en 1955, elle se dirige vers l'école normale d'Ottawa. Ses huit premières années d'enseignement ont lieu à Bourget.

Le 9 août 1958, elle épouse Jean-Paul Scott. Trois enfants naissent de cette union, soit: Daniel, en 1959; Michel, en 1964 et Roxanne, en 1970.

Pendant quelques années, Gisèle quitte l'enseignement afin de se consacrer à ses enfants mais aussi en vue de poursuivre ses études. C'est ainsi qu'en juin 1979, elle obtient un baccalauréat ès arts avec concentration en lettres françaises, un an plus tard, son baccalauréat en



Gisèle Scott

éducation ainsi que sa spécialité pour l'Enfance en difficulté avec option pour déficients moyens.

Depuis mars 1981, M<sup>me</sup> Gisèle Legault-Scott enseigne à l'école St-Victor d'Alfred.

## Scott, René

J. L. René naquit en la paroisse St-Luc de Curran le 17 septembre 1932. Il était fils d'Eugène Scott et de Cécile Leroux.

À sa sortie de l'école primaire, il travailla sur une ferme pour parfaire l'apprentissage qu'il avait reçu sur la ferme paternelle et en vue de devenir agriculteur. Mais, dans la suite, il s'orienta plutôt vers la construction où ses employeurs lui firent surtout conduire des camions.



René Scott

Citoyen de Bourget. depuis 1957, il acheta, en 1965, un magasin général qu'il exploita pendant neuf ans et qu'il ferma en 1974. Il est conducteur d'autobus pour Travelways depuis 1972. En 1975 et 1976, il a participé à des rodéos d'autobus dont il a remporté le premier prix, à chaque fois, pour l'habileté de sa conduite.

Signalons que René a passé la moitié de sa vie au volant de véhicules moteurs et qu'il peut afficher une expérience de 1,250,000 milles de conduite sans accident majeur.

Ce n'est donc pas un accident qui lui est arrivé le 17 juillet 1965 lorsqu'il a donné «un coup de roue» décisif sur le chemin de la vie. En effet, ce jour-là, il a épousé Pauline, fille de Donat Doth et d'Émilianna Lalonde. Leur mariage fut béni en l'église de Grenville (Québec). Un fils, Denis, est né de leur mariage.

### Scott, Pauline

Baptisée à L'Orignal, Pauline, fille de Donat Doth et d'Émilianna Lalonde, est née le 28 juillet 1937.

Une fois son cours primaire terminé, elle a travaillé dans un atelier de couture. Ensuite, elle a été employée à la Safety Fuse Co. de Brownsburg. Pauline a aussi été concierge pendant treize ans.

Le 2 août 1958, à Grenville (Québec), elle épousait Irénée, fils d'Armand Carrière et d'Adèle Duval. Trois mois et cinq jours plus tard, elle devenait veuve alors qu'elle était enceinte d'André qui naquit le 30 juillet 1959.

Pauline se remaria, le 17 juillet 1965, avec René, fils d'Eugène Scott et de Cécile Leroux. Il leur est né un fils, Denis, le 8 mai 1967.



Pauline Scott

Elle s'est occupée de leur magasin général pendant les neuf ans qu'ils l'ont exploité. Aujourd'hui, elle vaque paisiblement à ses devoirs de maîtresse de maison tout en prenant soin de sa santé qui a déjà été gravement compromise.

M<sup>me</sup> Pauline Scott est membre de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes. Ses loisirs préférés sont la lecture, l'artisanat et le camping.

### Séguin, Berthe

Née aux États-Unis, le 4 août 1904, Berthe était la fille de Joseph Deneault et de Léonie Ménard. Baptisée en la paroisse St-Joseph de Sparta, Minnesota, elle n'avait que neuf mois lorsque ses parents la ramenèrent au Canada.



Berthe Séguin

Les Deneault étaient voisins de l'école du village: Berthe n'a donc pas eu à s'imposer beaucoup de déplacements pour aller profiter de l'enseignement qu'y offraient les bonnes sœurs.

Le 18 juin 1929, elle épousait, en l'église de la Nativité de Cornwall, Wilfrid-Roméo, fils d'Oscar Séguin et d'Hélène Larocque. Leur union a donné trois enfants: Thérèse (épouse d'Arnold O'Malley) qui réside à Genève en Suisse, Gérard (époux de Gisèle Lalonde) et Monique (épouse de Patrick Lacy) qui demeure à Irving au Texas.

Berthe garde un souvenir ému des vingt-quatre années de sa jeunesse qu'elle a passées à The Brook-Bourget.

### Séguin, Bruno

Né à The Brook, le 9 décembre 1904, Bruno y a été baptisé à l'église Sacré-Cœur. Ses parents étaient G. Frédéric Séguin et Orosia Lafleur.



Bruno Séguin

Lorsque le territoire du «Lac» fut détaché du Brook pour faire partie de St-Pascal-Baylon, sa famille se trouva rattachée à la nouvelle paroisse.

Bruno fit normalement ses études primaires à St-Pascal puis s'orienta vers l'agriculture.

En l'église St-Jean-Baptiste d'Ottawa, le 13 août 1927, il épousait Yvonne, fille de Napoléon Chénier et de Rose-Anne Montreuil, qui lui donna six enfants.

D'un bon jugement, on l'a déjà élu conseiller municipal; il a de même occupé la charge de secrétaire de l'école n° 12 durant une quinzaine d'années; il a aussi agi, pendant vingt-cinq ans, comme secrétaire du cercle local de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens. Ses paroissiens lui ont jadis fait la confiance de le nommer marguillier.

Cet ancien Bourgetain faisait partie du Club d'Âge d'Or de sa paroisse. Il aimait grandement jouer aux cartes et était bon chanteur.

Toujours prêt à rendre service à son entourage, il participait beaucoup aux œuvres paroissiales. Il ne faisait jamais faute d'être au poste lorsque l'église avait besoin de ménage et de peinture.

La Providence mit brusquement fin à ses jours car il mourut accidentellement le 11 mars 1977.

### Séguin, Yvonne

Fille de Napoléon Chénier et de Rose-Anna Montreuil, Yvonne naquit à The Brook le 14 septembre 1907. Elle a fait ses études élémentaires à Bourget, après quoi, elle alla suivre un cours à l'École Modèle où elle obtint un certificat d'institutrice qui lui permit d'enseigner pendant trois ans.



Yvonne Séguin

Yvonne a passé sa jeunesse à Bourget mais était rendue à Ottawa avec sa famille lorsque, le 13 août 1927, elle prit pour époux, Bruno, fils de Frédéric Séguin et d'Orosia Lafleur. La cérémonie nuptiale se déroula en l'église St-Jean-Baptiste. La nouvelle mariée vint alors résider à St-Pascal-Baylon et donna naissance, dans la suite, à six enfants: Jean-Yves, Claudette, Carmel, Charles-Guy, Paul et Gérard.

Membre active de l'Association des Fermières qui devint plus tard l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, elle s'y est impliquée durant toute sa vie, tant au niveau local qu'au régional. Elle a aussi fait partie, aux deux mêmes paliers, des Clubs d'Âge d'Or.

Ne lésinant pas pour s'engager dans les œuvres paroissiales, elle s'appliquait particulièrement à l'entretien des vêtements sacerdotaux; on la trouvait aussi fidèlement au poste pour préparer les repas lors des visites de M<sup>re</sup>



Frédéric Séguin

l'archevêque ou d'autres dignitaires. Elle ne manquait jamais de participer au ménage de l'église.

Madame Yvonne aimait beaucoup jouer aux cartes, et se plaisait à exécuter des travaux d'artisanat. Se faisant souvent gardienne de ses petits-enfants, elle avait toujours une paire de mitaines ou un autre vêtement récemment tricoté à leur offrir.

À l'occasion, elle se faisait sage-femme dans son entourage et s'empressait d'offrir ses services lorsqu'une voisine ou une parente était malade. Elle a bien mérité l'honneur qu'on lui a accordé en la nommant citoyenne de l'année pour le canton de Clarence en 1975.

Presque à la veille de ses noces d'or, elle quittait sa famille et ses amis pour un monde meilleur; c'était le 20 septembre 1976.

## Séguin, Frédéric

Arrivé sur terre à Les Cèdres, le 15 janvier 1873, Frédéric, fils de Joseph Séguin et de Joséphine Watier, était baptisé le lendemain à l'église St-Joseph de Soulanges.

On sait qu'il a quitté les lieux de sa naissance en 1882 pour aller demeurer à Fourmierville.

À deux heures de l'après-midi, le vendredi premier mai 1896, il a acheté sa ferme du «lac» lors d'un encan tenu à l'Hôtel Ouellette. Son fils, Jean Rhéal, conserve encore précieusement le document de l'enchère qui en fait foi et qui en indique le moment avec la précision ci-dessus mentionnée.

Le 30 mai 1898, Frédéric épousait, à Fourmierville, Flore, fille d'Antoine Levac et de Catherine Cox.

Devenu veuf, il épousait en secondes noces, à Clarence-Creek le 17 juin 1900, Orosia, fille de Martial Lafleur et de Mathilde Goyette qui lui donna douze enfants, soit cinq garçons et sept filles.

Frédéric avait une belle voix dont il prêtait le concours au chœur de chant de sa paroisse et qu'il utilisait aussi pour récréer ses amis lors des veillées.

Ce citoyen paisible a été paroissien du Sacré-Cœur de The Brook, de 1896 à 1908; à cette date, sa ferme et d'autres terrains environnants, dans le secteur du «Lac» furent détachés de notre paroisse pour former celle de St-Pascal-Baylon, alors que Ste-Félicité de Clarence était également amputée d'une partie de son territoire à la même fin.

Les trois premiers enfants de Frédéric Séguin ont été baptisés à The Brook. Signalons que ce digne père de famille a donné quatre religieuses et un prêtre à l'Église. Il décédait le 11 avril 1947 à l'âge de soixante-quatorze ans.

## Séguin, Orosia

Orosia naquit à Clarence-Creek le 20 septembre 1879. Elle y fut baptisée une semaine plus tard. Ses parents étaient Martial Lafleur et Mathilde Goyette.



Orosia Séguin

En l'église Ste-Félicité, le 17 juin 1900, elle épousait Frédéric, fils de Joseph Séguin et de Joséphine Watier. Elle en eut douze enfants: Bruno (époux d'Yvonne Chénier), Alice (M<sup>re</sup> Ubald Dutrisac), Laurette (S<sup>te</sup> Jeanne du Sacré-Cœur des Sœurs Ste-Marie-de-Namur), Clorinthe (S<sup>te</sup> Félicité, de la même congrégation que la précédente), Laure-Anne (S<sup>te</sup> St-Gérald des Sœurs de la Charité d'Ottawa), Germaine (S<sup>te</sup> Marie-Andrée des Sœurs Ste-Marie-de-Namur), Jeannine (M<sup>re</sup> René Chartrand), Gérard (prêtre, curé de Plantagenet), René (époux de Madeleine Marier), Jean-Rhéal (époux de Marguerite Martin), Robert (époux de Cécile Besner) et Marguerite (M<sup>re</sup> Maurice Lemay). Les trois premiers de ses enfants ont été baptisés à Bourget.

Bonne mère de famille, elle a élevé ses enfants chrétiennement et a toujours secondé son époux avec un dévouement remarquable. Elle le rejoignit dans la tombe le 24 janvier 1948.

## Séguin, Hormidas

À Ste-Martbe, comté de Vaudreuil (Québec), fut baptisé Hormidas, né le 5 mars 1920 du mariage d'Élias Séguin et d'Hermine Brunet. Fils d'un habile forgeron, Hormidas partagea le temps de sa jeunesse entre l'école primaire et la forge de son père.

Pour gagner sa vie, Hormidas quitta le foyer familial et pratiqua la forge à St-Eugène, Ontario, pendant plusieurs années. Il épousa Laurette Yelle, native de Bourget, le 1<sup>er</sup> octobre



Hormidas Séguin

1949 et ils devinrent par la suite les parents de six enfants. En 1951, il s'établit à Hearst, Ontario, où il continua d'exercer son métier de forgeron pendant trois ans. Le progrès força graduellement les boutiques de forge à fermer: aussi, en 1955, il vint s'établir à Bourget et se fit engager comme travailleur en construction à Ottawa. Il occupa en outre deux emplois à temps partiel, soit ceux de sacristain et de pompiste.

Depuis bientôt seize ans, Hormidas travaille à l'hôpital de la Défense Nationale comme préposé à l'entretien.

### Séguin, Laurette

M<sup>me</sup> Hormidas Séguin, née Laurette, vit le jour à Bourget le 5 octobre 1917. Elle était la neuvième d'une famille de douze enfants. Son père, Bénonie Yelle avait épousé Clara De-



Laurette Séguin

neault en 1904. Le premier décéda en 1962 et sa femme en 1959.

Après avoir fréquenté la petite école du septième rang, Laurette s'engagea, pendant trois ans, à la manufacture de soie Courtauld à Cornwall. Ensuite, elle se rendit à Montréal pour travailler comme couturière de vêtements et de draperies. En 1949, elle épousait Hormidas, fils d'Élias Séguin et d'Hermine Brunet. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église de l'Immaculée Conception à Montréal. Ils sont aujourd'hui les parents de six enfants.

Dans ses moments libres, Laurette aime à coudre. Elle adore aussi la lecture.

### Séguin, Michel

Michel, fils d'Hormidas Séguin et de Laurette Yelle, est né le 9 mai 1957 au n° 10 de la rue Champlain à Bourget. Il est le quatrième d'une famille de six enfants.

Après son cours primaire à l'école du village, il fit sa neuvième année au High School de Plantagenet puis décida de compléter son secondaire (treizième inclusivement) à Casselman. En douzième année, il fut choisi président de son école.

Michel a suivi des cours d'art dramatique et participé, à titre d'acteur, à de nombreuses séances. Il se plaisait aussi à composer des monologues comiques pour amuser les gens.

Sa carrière de travailleur a été très diversifiée. Il a d'abord assisté son père comme sacristain de notre fabrique. Il fut aussi, pendant quatre années, moniteur pour les loisirs d'été de groupes de jeunes. Pendant trois ans, le soir et les fins de semaine, il travaillait comme pompiste au garage Deral. À la fin de son cours secondaire, il a entrepris un voyage en auto-stop jusqu'à Vancouver avec un ami, Guy Boileau. Ce fut, dit-il, une expérience inoubliable qui a duré quelques mois.

À son retour, il s'engage à plein temps, encore au garage Deral, comme apprenti-mécanicien. Il a déjà eu le privilège d'être choisi par le Ministère de l'Éducation pour représenter l'est ontarien lors d'une excursion-jeunesse de trois semaines en France.

Le Collège Algonquin l'a aussi engagé, à Plantagenet, pendant deux mois à temps partiel, comme professeur de mathématiques et du système métrique, pour la gestion des fermes.

Après un apprentissage de deux ans en mécanique, il quitta cette orientation pour aller travailler aux bureaux d'Ottawa de la Cie d'assurances Métropolitaine.

Ayant «enduré» vingt-six ans de célibat, Michel se marie à Darquise Mainville de St-



Michel Séguin

Isidore de Prescott, le 18 juin 1983. Maintenant, il habite à Curran, village voisin, et il suit des cours de comptabilité par correspondance tout en travaillant à Ottawa.

### Shaffer, Alfred Eugène

Alfred Eugène est né à Montréal, le 27 octobre 1892, du mariage de Napoléon Shaffer et de Delphine Fortier. En 1902, il arriva, avec ses parents, à The Brook où il fit ses études primaires tout en aidant son père qui avait aménagé une boulangerie dans la cour près de sa maison.

Alfred avait un sens d'humour très prononcé. Dans les soirées, il était un vrai boute-en-train. Étant joli garçon, les jeunes filles se le disputaient. L'une d'entre elles surtout était sa préférée; il s'agissait de Maria Labelle (aussi bien dire «La Belle Maria» car elle était vraiment jolie). Mais cette demoiselle, qui était enseignante, lui présenta une amie d'Ottawa, Ada Routhier, et ce fut immédiatement le coup de foudre pour Ada et Alfred.

Ils se marièrent le 18 août 1919 en la cathédrale d'Ottawa. Ils eurent quatre gentilles fillettes: Rita, Annette, Lucille et Lilianne. Après plusieurs années de dur labeur à la boulangerie, Alfred commença à être très fatigué. À regret, en 1930, il dut vendre son commerce. Lui et sa petite famille vont alors s'établir à L'Orignal où ils achètent un gros magasin général. Là naquit une autre petite fille, Pauline. En 1935, ils ont le malheur de tout perdre dans un terrible incendie.

Ils décident alors de venir demeurer à Ottawa. Là, une sixième naissance survenait; cette fois, il s'agissait d'un garçon, Gilbert.

Malgré leurs épreuves, Ada et Alfred vécutent heureux avec leurs six enfants. L'épouse



Alfred Eugène Shaffer

mourut en 1972 et son conjoint la suivit dans la tombe le 18 mai 1980.

### Shaffer, Ada

Fille d'Osias Routhier et d'Odile Vanier, Ada naquit le 24 février 1892 et fut baptisée à Perkins (Québec). Elle fit ses études à l'école Ste-Anne d'Ottawa, à l'École Normale et à la Maison Mère des Sœurs Grises sur la rue Water (aujourd'hui, la rue Bruyère). Devenue institutrice, Ada enseigna à Wendover, Bouffield, North-Bay et à L'Orignal.

En 1915, par l'entremise d'une consœur enseignante, elle rencontra Alfred Shaffer qu'elle épousa, eu la Basilique d'Ottawa, le 18 août 1919; puis, ils s'établirent à Bourget où ils demeurèrent jusqu'en 1930. Après avoir résidé pendant quelque cinq ans à L'Orignal, ils s'ins-



Ada Shaffer

tallèrent à Ottawa. Ada et Alfred eurent cinq filles et un garçon.

Ada Shaffer mourut, le 21 juillet 1972, et son époux décédait huit ans plus tard.

### Shaffer, Cécile

Cécile naquit à The Brook, le 26 septembre 1902, du mariage de Napoléon Shaffer, boulanger, et de Delphine Fortier.

Après ses études primaires à l'école Sacré-Cœur, Cécile se qualifia pour l'enseignement et, comme son frère Charles-Auguste, elle consacra sa vie à l'éducation.

Après dix années d'enseignement à Kapuskasing, dans le nord de l'Ontario, elle se dépensera pendant vingt-cinq ans à la Commission scolaire de Montréal.



Cécile Shaffer

Le 26 novembre 1953, Cécile fut décorée de l'Ordre du Mérite Scolaire (deuxième degré). Elle reçut aussi la médaille du couronnement de Sa Majesté Élisabeth II.

Cette estimable compatriote mourut à son poste de directrice d'école le 18 mars 1954. Elle repose dans le lot de la famille Shaffer au cimetière de Bourget.

### Shaffer, Charles-Auguste

Fils de Napoléon Shaffer, boulanger, et de Delphine Fortier, Charles-Auguste est né à The Brook le 7 février 1896. Après ses études primaires à Bourget et ses études secondaires à l'Université d'Ottawa, il poursuit des études en pédagogie à l'Université de Montréal.

En 1917, il quitte Bourget pour Montréal, où on avait besoin d'enseignants bilingues à la Commission Scolaire. Le 5 août 1918, il épouse



Charles-Auguste Shaffer

Élisabeth Miller. Leurs sept enfants sont tous vivants.

Le 30 décembre 1924, Charles-Auguste obtient son diplôme de radiotélégraphiste. Il possède encore son poste amateur, VE2ANS; il compte de nombreux amis à travers le monde. Il se spécialise plus tard en psychologie de l'enfant. Il se fait le propagandiste de l'école active. Il est l'auteur des ouvrages suivants: L'École au Foyer, L'Éducation et nos Éducateurs, L'Éducation Nationale et notre Avenir Économique, Perles Pédagogiques, L'Examen de Conscience Professionnelle de l'Éducateur, Vers l'École Active, Parlons Français (3 vol.), etc.

Charles-Auguste Shaffer est l'un des fondateurs du Centre de Psychologie et de Pédagogie de Montréal, membre correspondant des Éducateurs Belges, président de la société Saint-Jean-Baptiste, membre de l'Ordre des Commandeurs de Jacques Cartier.

Il a fondé le village estival «Camps Shaffer» à Saint-André et «La Métairie Shaffer» à Carillon.

En 1958, après 41 ans au service de l'éducation, il prend sa retraite, mais pour commencer une deuxième carrière dans les affaires.

De 1958 à 1969, Charles-Auguste administre la Cie Tru Craft à Saint-André. Il occupe quelque temps la présidence du Cercle Lacordaire. Pendant de nombreuses années il est responsable du monument de Dollard et des célébrations du 24 mai. Il apporte sa contribution au tricentenaire de Dollard en 1960 et au tricentenaire de la Seigneurie d'Argenteuil en 1980. Son patriotisme ne s'est jamais démenti.

Il a aussi effectué de nombreux voyages à l'étranger. Son épouse Élisabeth Miller décède en 1975. Il épouse sa nièce Madeleine Miller. Ils vivent à Saint-André. Charles-Auguste est



maintenant âgé de 88 ans. Nous lui souhaitons bonheur et santé et que la vie continue...

## Shaffer, Napoléon

Cet ancien de Bourget naquit à St-Benoit, comté des Deux-Montagnes, le 30 décembre 1860. Son père, François Shaffer, avait épousé une demoiselle Adéline Leblond.



Napoléon Shaffer

Napoléon Shaffer fréquenta l'école primaire puis fit un cours d'apprentissage chez un boulanger. Il vint s'installer à The Brook en 1902 et y vécut jusqu'en 1931. Il avait épousé, le 14 septembre 1889, mademoiselle Delphine Fortier de St-André Avelin qui lui donna onze enfants.

Ce citoyen paisible et laborieux, bien que devenu veuf relativement jeune, éleva seul ses enfants et sut donner à chacun de solides prin-



Aldéric Sicard

cipes chrétiens et une bonne instruction. Il décédait le 10 novembre 1933, laissant chez tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un chrétien exemplaire. Ses restes mortels reposent dans notre cimetière.

## Sicard, Aldéric

Aldéric nous est venu de Fournier où il naquit le 10 juin 1914, de Moïse Sicard et de Marie-Louise Bissonnette. Une dizaine d'années plus tard, il venait demeurer à Bourget avec ses parents. Dans la suite il a su se faire des amis de tous ceux qui l'ont connu.

Dès sa sortie de l'école primaire, Aldéric a immédiatement commencé sa lutte pour la vie. Il a d'abord été agent-colporteur pour les produits Familex, puis commis au magasin général d'Albert Lortie. Il a ensuite travaillé comme ouvrier agricole et en est venu à s'acheter une ferme qu'il a cultivé lui-même.

Il a aussi été postillon et agent d'assurance: pendant un certain temps pour l'Union St-Joseph du Canada, et durant une période de sept ans pour La Laurentienne.

Aldéric acheta la maison de Georges-Étienne Ménard (aujourd'hui résidence de Jean-Gilles Chartrand) et y construisit, en 1945, une ralonge pour y établir un magasin de meubles. Il agrandit à nouveau en 1957 puis vendit son «bloc» en 1975.

Le 11 mai 1965, Aldéric achetait, de René Gagnier, l'ancienne ferme de Gédéon Labrosse. Il y ouvrit les rues Potvin et Sicard puis construisit dix-huit maisons. Il se porte acquéreur de l'ancienne école du «Trois» qu'il transforma en «duplex». Il devint aussi propriétaire de l'ancienne fromagerie coopérative et la vendit à son fils François qui y installa un atelier de «débossage» et des logis. Après avoir acquis l'ancienne boulangerie, située au coin des rues Champlain-nord et Dollard, il la transporta sur le bord du cours d'eau Schnupp et la convertit en maison. Au cours de sa carrière de constructeur, Aldéric a bâti trente-six maisons dans Bourget.

Notre concitoyen Sicard a fait preuve d'une énergie extraordinaire. Ses passe-temps et sports préférés étaient le travail, encore le travail, toujours le travail. Il prolongeait parfois ses journées jusque après minuit, et si le sommeil l'abandonnait à quatre heures du matin, il reprenait immédiatement le harnais. Il était incroyablement «barguineux». Une fois, il profita même d'un court séjour à l'hôpital pour offrir un «prix à prendre ou à laisser» à l'administration de l'institution qui voulait se défaire de certaines choses. Au grand ahurissement de son épouse, il revint chez lui avec tout un voyage d'articles à revendre «beaux, hons, pas chers».

La paroisse a rarement connu quelqu'un qui ait aussi activement supporté ses œuvres. Il

était membre très fidèle de la Ligue du Sacré-Cœur. Quand il s'agissait de la «Fabrique», Aldéric ne ménageait ni son temps ni ses contributions. Pour la réussite de nos organisations communautaires, sans se faire prier, il devenait acteur, artiste-amateur, maître de cérémonies, encanteur, crieur de bingo, etc. C'était un «raconteux» d'histoires comme on en rencontre rarement. Il aimait la politique et la suivait de près.

Aldéric partageait même les épreuves de ses amis; il était donc fidèle à visiter les familles éprouvées par la perte d'un être cher. Quand son tour de nous quitter arriva soudainement, le 11 avril 1980, un défilé ininterrompu de sympathisants vint payer un dernier hommage à sa dépouille mortelle exposée au salon funéraire.

À un certain moment de sa vie, notre super-actif Aldéric a décidé de faire une pause pour jouir du plus beau jour de son existence, celui du 25 novembre 1936 alors qu'il conduisit à l'autel Alma, fille de Pierre Lalonde et de Vitaline Martin. De leur mariage sont nés quatre enfants.

Bourget a réalisé beaucoup de progrès durant son premier siècle d'existence, mais s'il avait eu une douzaine de citoyens entrepreneurs comme Aldéric, il y aurait longtemps que les limites du village auraient été «défon-dées».

## Sicard, Alma

Le premier août 1913, Limoges accueillait une nouvelle-née, Alma, fille de Pierre Lalonde et de Vitaline Martin.

Elle fit ses études primaires à Limoges. Un certain 25 novembre 1936, elle épousa, en l'église St-Viateur de sa paroisse, Aldéric, fils de



Alma Sicard

Moïse Sicard et de Marie-Louise Bissonnette. Comme le veut le vieux dicton, «qui prend mari, prend pays». Alma suivit donc Aldéric à Bourget où la Providence leur donna quatre enfants: Jean-Marcel, Pierrette, François et Paul-André. Mais ce n'était pas suffisant car, un beau jour, Aldéric arriva les bras chargés d'un délicieux poupon de sept mois, Chantal, qui fit leur conquête et qu'ils ont toujours gardée depuis.

Avec un époux actif comme l'était Aldéric, Alma n'a jamais trouvé le temps de s'ennuyer. Elle l'a aidé au magasin pendant de nombreuses années jusqu'à ce qu'ils se construisent, il y a environ quinze ans, la belle maison qu'elle occupe encore du côté est de la rue Champlain-sud.

D'un tempérament plus modéré que celui de son mari, Alma a beaucoup cherché à ralentir l'ardeur à la tâche d'Aldéric, surtout quand sa santé a donné des signes évidents de fléchissements, mais allez donc retenir un homme qui a toujours été fougueux au travail comme un poulain de deux ans.

Alma Sicard a été membre du Cercle des fermières et de la Congrégation des dames de Ste-Anne. Elle aime beaucoup jouer aux cartes.

## Sicard, Delphis (père)

Né à The Brook, en juin 1886, Delphis était le fils de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre.

À l'église St-Viateur de Limoges, le 14 août 1911, il épousait Marie-Anne (Annie), fille de Casimir Martin et de Mary-Anna McAllister. Ils ont eu douze enfants, soit neuf garçons et trois filles.

Delphis était cultivateur; il a longtemps été propriétaire de la ferme occupée aujourd'hui



Delphis Sicard, père

par la famille Jean-Paul Martel) et qu'il lui vendit, en 1951, pour cause de santé. Il vint alors s'installer au village dans la maison qu'occupe encore son fils, «Ti-Blanc» avec sa mère.

Issu d'une famille de musiciens, Delphis était né avec beaucoup de rythme «dans le corps». Il adorait danser et giguer, il raffolait de la danse à claquette. En outre, il jouait de la musique à bouche et de la guitare. C'est un gai luron qui aimait les gens et le plaisir; cependant, en bon chrétien, il ne manquait jamais la messe dominicale.

Fier de sa personne et de ses enfants, il aimait être bien mis et à s'exprimer correctement; avec lui, ce n'était pas le «moué» et le «toué», mais toujours le «moi» et le «toi». Nous avons signalé une «histoire» de bottines dans la biographie de sa mère: parlant encore de chaussures, mentionnons qu'un jour, alors qu'il était déjà rentier, notre Delphis, à qui il arrivait d'être distrait, s'aperçut sur le train, en route pour Montréal, qu'il avait, avant de partir, chaussé deux souliers de couleurs différentes: un jaune (qui était à la mode en ce temps-là) et un noir.

Delphis est décédé le premier mai 1953. Il a été inhumé dans notre cimetière paroissial. Il a légué à ses enfants sa prédilection pour le bien-être, ses penchants pour la gaieté et son amour de la musique. Tous ses garçons sont musiciens.

## Sicard, Marie-Anne

Au village voisin de Curran, naissait, le 6 mars 1895, Marie-Anne (Annie), fille de Casimir Martin et de Mary-Anna McAllister. La cérémonie du baptême eut lieu en l'église St-Luc. Sa famille déménagea à South-Indian (Limoges) lorsque le père y fut nommé agent des terres. Elle ne fréquenta pas l'école publique parce que sa mère s'y opposait en raison de ses convictions religieuses.

Marie-Anne rencontra Delphis à une danse chez Arthur Déjisle. Le 14 août 1911, à l'âge de quinze ans, elle épousait ledit Delphis, né du mariage de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre. Cette union leur apporta douze enfants dont neuf sont encore vivants; les trois disparus étaient des garçons.

Delphis et Marie-Anne demeurèrent avec les grands-parents Martin pendant environ quinze ans, soit jusqu'à la mort du grand-père. La maison qu'ils habitaient était grande et chaque couple y restait de son côté.

Dans la suite, ils vinrent rester avec les grands-parents Sicard à Bourget. Ils ont passé au feu à deux reprises. La première fois, c'est un feu de cheminée qui causa la perte de leur demeure. La deuxième fois, la maison recons-



Marie-Anne Sicard

truite fut rasée par l'incendie alors que Delphis, son épouse et leurs enfants travaillaient aux champs.

Devenue veuve en 1953, madame Sicard a continué à vivre au village dans la maison qu'elle occupait avec son mari depuis leur retraite. Elle est très entourée par ses enfants qui la gâtent beaucoup, et surtout par «Ti-Blanc» (Delphis, fils) qui est son bâton de vieillesse.

À quatre-vingt-dix ans, Marie-Anne est toujours joyeuse et pimpante. Elle se remémore avec plaisir les nombreux voyages et même les croisières qu'elle a pu faire avec ses enfants.

## Sicard, Jean-Marcel

Le fils aîné d'Aldéric Sicard et d'Alma Lalonde naquit le 19 janvier 1940. À son bap-



Jean-Marcel Sicard

tême, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, on lui donna le nom de Jean-Marcel.

Après ses études primaires à l'école du village, il fit un cours à l'École Technique de Hull. Il prit aussi un cours de l'Institut Teccart et étudia au Collège Algonquin. En outre, il a suivi des cours du soir à l'École Technique d'Ottawa.

Technicien en électronique, il détient un diplôme de l'Institut Teccart d'Électronique. Il est le grand spécialiste local pour la réparation de nos télévisions.

En la paroisse Notre-Dame de Lourdes de Vanier, le 5 septembre 1964, il épousa Fernande, fille de Donat Goyette et d'Irène Desjardins, qui lui a donné deux enfants: Ginette et Pierre.

Jean-Marcel est pompier volontaire depuis environ un quart de siècle. Membre de la chorale paroissiale, il fait aussi du bénévolat en faveur des bingos hebdomadaires et comme membre d'une équipe du bar au centre communautaire. Il est Chevalier de Colomb et a déjà fait partie de l'Organisation des Mesures d'Urgence.

Le fils d'Aldéric ne limite pas ses activités à l'électronique. Ainsi, il a suivi avec succès des cours de soins immédiats en réanimation et de premiers soins de la Croix-Rouge.

Ses passe-temps favoris sont la danse, le cinéma et les spectacles de théâtre au Centre National des Arts.

## Sicard, Moïse

Le 10 mars 1872 naquit Moïse, fils de Pierre Sicard et de Mary-Anna McAllister.

Sourd et muet à la suite d'une maladie d'enfance, il fit ses études à Belleville dans une école anglaise pour les handicapés auditifs.



Moïse Sicard

En l'église St-Bernard de Fournier, il épousait, le 27 août 1906, Marie-Louise, fille de Joseph Bissonnette et de Philomène Lauzon. Ils eurent sept enfants, tous des garçons.

Moïse était journalier. Il allait aux chantiers et travailla, entre autres, au moulin à scie de Rockland.

Les Sicard restaient de l'autre côté du Brook, à l'endroit où le chemin St-Félix rencontrait le prolongement de ce qui est aujourd'hui la rue Champlain-sud. Leur demeure était un ancien hôtel.

Même si son épouse était sourde et muette comme lui, le couple des Sicard était très gai. Il voisinait beaucoup un autre couple de sourds et muets, celui-là formé de Delphis Lefebvre et d'Augustine Rochon. Les Lefebvre, qui avaient plusieurs enfants, restaient à l'entrée sud du village où le mari était cordonnier. Certains soirs où les deux couples de sourds-muets veillaient à l'extérieur en face de la maison, les passants étaient émerveillés de voir combien joyeuse était leur réunion.

On dit qu'aux soirées de famille et voisins, parents et amis, surtout les enfants, étaient enchantés d'observer le réalisme avec lequel Moïse imitait les «gros chars».

Moïse est décédé le 23 décembre 1936 à l'âge de soixante-quatre ans et neuf mois. Depuis ce jour, ses oreilles doivent être tout grand ouvertes aux merveilleuses harmonies de l'éternel séjour.

## Sicard, Marie-Louise

À Joseph Bissonnette et Philomène Lauzon, naissait, le 15 juillet 1883, une petite fille qui fut baptisée sous le nom de Marie-Louise, en l'église St-Luc de Curran.

Encore très jeune, elle perdit l'ouïe mais, douée d'une débrouillardise et d'une intelligence plus que moyennes, elle suivit avec succès des cours à une école française pour sourds-muets à Montréal.

Le 27 août 1906, en l'église de Fournier, elle prenait pour époux Moïse, fils de Pierre Sicard et de Mary-Anna McAllister. Ils eurent sept enfants, tous garçons: Adélard, l'ainé, décéda en 1927 à l'âge de dix-neuf ans et dix mois; des jumeaux, Raoul et Alphonse, puis René, Donat et Raymond moururent jeunes; il n'y eut que le quatrième, Aldéric, qui assura une postérité à ses parents.

Ludger Bissonnette, un frère de Marie-Louise, sourd et muet comme elle, vint passer les quatre ou cinq dernières années de sa vie avec sa sœur chez Aldéric. Il était jovial comme elle. Ses contemporains se souviendront qu'il avait l'habitude, en les pointant du doigt, de répliquer à ceux qui le taquinaient: «Toi: pourri, pourri!» Il mourut le 21 février 1956 à l'âge de quatre-vingt-trois ans.



Marie-Louise Sicard

Marie-Louise était femme d'une rare énergie. Elle piquait des courtes-pointes, tissait au métier, faisait du savon et peignurait beaucoup. Même si elle n'en avait pas besoin, elle préférait s'engager à travailler pour les autres que de rester chez elle à rien faire. Elle a pratiquement besoin comme une jeune personne jusqu'à son décès, survenu le 7 mai 1975 à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

On se rappelle qu'elle aimait beaucoup jouer aux cartes. Les spectacles de lutte à la télévision étaient une distraction qu'elle prisait énormément parce que l'action lui était très facilement intelligible, tandis que les sons...

## Sicard, Pierre

L'un des premiers pionniers de The Brook, Pierre Sicard, y arriva en 1858. Il venait de



Pierre Sicard

St-Timothée (Québec) mais aurait été originaire de Valleyfield où il serait né en 1835.

Avec son épouse, née Angèle Lefebvre, il défricha, dans la quatrième concession, la terre où Delphis est longtemps resté avec sa famille avant de se retirer au village.

Homme plutôt sévère et grave, il était cependant très bon. Fort pieux, il présidait tous les soirs à la récitation du chapelet en famille. Jamais il n'aurait oublié de dire le bénédicité avant les repas. Il possédait une belle voix et faisait partie du «chœur de chant».

Pierre Sicard est décédé le 5 octobre 1919 à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. La belle terre qu'il a laissée rend hommage à ses qualités de défricheur et d'agriculteur.

## Sicard, Angèle

Née Angèle Lefebvre, en 1842, l'épouse de Pierre Sicard l'a activement soutenu dans le défrichement de leur terre en bois debout qu'ils avaient acquise dans la quatrième concession de The Brook.

Un vieil adage prétend que «les contraires s'attirent». C'était passablement vrai pour le couple Sicard: alors que Pierre était plutôt austère et réservé, son épouse se révélait très joyeuse et pétulante; elle aimait beaucoup à rire, ce qui ne l'empêchait pas d'être une bonne mère de famille.

Le contraste de leurs caractères est bien illustré par l'anecdote suivante: Un jour que leur jeune Delphis, continuellement en place, ne cessait de se trémousser, papa Pierre lui dit: «C'est assez danser mon gars, tu vas tout user tes semelles!» Mais, bonne vivante comme toujours, maman Angèle intervint aussitôt: «Laisse-le donc faire, Pierre! — Continue mon



Angèle Sicard

Delphis, des bottines y'en aura toujours chez Langlois!» Ce Langlois (Edmond) était le marchand général qui vendait, entre autres marchandises, des chaussures tant qu'on en voulait.

Devenue veuve en 1919, Angèle épousa en secondes noces, le 5 février 1923, Julien Potvin, veuf d'Adéline Bellefeuille: mais, moins de quatre mois plus tard, soit dans la soirée du 25 mai 1923, elle meurt à l'âge de quatre-vingt-un ans au cours d'une cérémonie à l'église.

## Tassé, Armand

À Bourget, le 16 mars 1939, naissait Armand, fils de Zénon Tassé et de Blanche Lortie.



Armand Tassé

Une fois ses études primaires et secondaires terminées à l'école du Sacré-Cœur et à l'école privée de Bourget, il devint étudiant à l'Université d'Ottawa où il décrocha un baccalauréat ès arts (1961), un baccalauréat en éducation physique (1964) et une maîtrise en éducation physique (1971).

Il a enseigné à Sturgeon Falls en 1962, au Collège Marie-Médiatrice en 1964-1965 et est maintenant à l'emploi de la Commission scolaire régionale de l'Outaouais, depuis 1965, y occupant le poste de conseiller pédagogique.

Armand a déjà été marguillier de la paroisse Ste-Rose-de-Lima de Gatineau. Il est Cursiliste depuis novembre 1981. Il est aussi président fondateur de l'Association des citoyens du Nord de la Gatineau depuis deux ans.

La Providence lui fit trouver femme à Sturgeon Falls où elle l'avait conduit au début de sa carrière professorale. En effet, le 8 mars 1963, il épousait en l'église du Sacré-Cœur de Sturgeon Falls, Yolande, fille d'Oscar Rivet et de Blanche Robert, qui lui a donné deux enfants: Nathalie et Pierre-Éric.

## Tassé, Claude

Le 20 janvier 1938, naissait Claude, fils de Zénon Tassé et de Blanche Lortie. Il fut baptisé à l'église du Sacré-Cœur de Bourget.



Claude Tassé

Après avoir complété ses cours primaire et secondaire à Bourget, il étudia à l'Université d'Ottawa dont il obtint un Baccalauréat en Commerce avec spécialisation en comptabilité (C.G.A.). Il est membre de la Corporation professionnelle des Comptables Généraux Agréés du Canada.

Avant de prendre sa retraite, Claude a occupé différents postes au sein de la Fonction publique du Canada, plus particulièrement à la Division de l'impôt de Revenu Canada. Il travaille présentement à temps partiel comme conseiller en fiscalité.

Claude a épousé en l'église St-Maurice d'Ottawa, le 27 mai 1967, Rita, fille de Louis Marion et d'Alice Duchesne. Cette jeune femme le quitta après six ans de vie conjugale, mourant le 7 mai 1973.

Le 30 août 1980, Claude a convolé en deuxièmes noces avec Lorraine, fille d'Adonias Brisson et de Gratia Trépanier.

## Tassé, Eugène

Né à Bourget, Ontario, le 2 décembre 1925, il est le cadet d'une famille de 12 enfants. Son père, Philippe Tassé était un homme d'affaires bien connu à Bourget et sa mère, née Valérie Lamarre, se dévoua sans compter pour sa nombreuse famille.

Sa formation académique lui vient de l'école primaire de Bourget, du Collège Commercial des Clercs de St-Viateur à Embrun et de l'Université d'Ottawa.



Eugène Tassé

Enrôlé dans l'Armée Canadienne en 1945, il y suivit les cours d'administration fournis par le COTC (Canadian Officer Training Corps).

Monsieur Tassé évolue dans deux secteurs des affaires: l'épicerie et l'immeuble. Il a fondé la section outaouaise de l'Association des Détaillants en Alimentation (ADA) et la Régionale des Laurentides. Il était président provincial de ce groupe. Il était vice-président provincial de l'Association des Marchands Détaillants. Il est directeur de Guaranty Trust à Hull.

Président de la conférence Saint-Vincent-de-Paul, président de cette association au niveau diocésain, fondateur du Conseil Particulier de Gatineau, président fondateur du Comptoir Saint-Vincent-de-Paul, il a également fondé le Centre d'Accueil.

Il a été marguillier responsable de la souscription et de la construction du Centre



Paul Tassé

Communautaire de la paroisse St-Pierre Châtel à Hull.

En 1981, président de la Campagne de Centraide pour l'ouest québécois.

Élu directeur au Conseil d'Administration chez Épicier-Unis Métro Richelieu Incorporé pour 1981-1982.

Président de la Commission de Formation Professionnelle de l'Outaouais.

Monsieur Tassé a beaucoup voyagé: l'Europe, l'Afrique, l'Amérique.

Depuis le 15 novembre 1948, il est l'époux de Paulette Juneau de Hull. Ils sont les parents de Jean, Lise, Claire, Denis, Marie, Lucie, Luc, Marc et Julie.

## Tassé, Paul

Joseph, Jean, Philippe, Paul est né le premier mai 1935 du mariage de Zénon Tassé avec Blanche Lortie. Il a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Lorsqu'il eut complété son cours primaire à l'école du Sacré-Cœur de Bourget, il fit le niveau secondaire à l'Université d'Ottawa. Cette institution lui décerna dans la suite un Baccalauréat ès Arts et un baccalauréat en Philosophie. Plus tard, il obtint une Maîtrise en Sciences Sociales de l'Université de Montréal.

Il occupe maintenant un poste de travailleur social et réside à Hull, mais on le retrouve très souvent et en toutes saisons au chalet sous le bois qu'il s'est fabriqué dans la deuxième concession de Bourget.

À un endroit comme à l'autre, il n'est jamais seul car il a une intéressante famille, ayant eu la sagesse de prendre femme. Son épouse Suzanne est fille d'Hubert Huard et d'Yvette Carrière. Leur mariage a été béni en l'église Notre-Dame de Hull, le 27 mai 1961. Sur le chemin de la vie, ils sont désormais accompagnés de trois enfants: Yves, Louis et Julie.

Dans le passé, Paul s'est occupé activement de votre centre récréatif; il a aussi été responsable des loisirs en 1958-1960.

On le dit poète à ses heures.

## Tassé, Philippe

Né le 27 juillet 1879, probablement à St-Canut, d'après certains de ses enfants, mais plutôt à St-Pascal-Baylon, selon d'autres, Philippe était le fils de François Tassé et d'Onésime Labrèche.

Très jeune, lorsqu'il devint orphelin, il commença à travailler pour sa pension à l'âge de neuf ans, à Clarence-Creek. Ensuite, il fut



Philippe Tassé

apprenti forgeron à Sarsfield. Il était jeune homme lorsqu'il vint s'établir à The Brook. La première forge où il a pratiqué son métier se trouvait sur le site occupé maintenant par le Marché Richelieu (4. rue Champlain-nord). Plus tard, il emménagea dans la maison occupée aujourd'hui par la famille André Rousselet au 10. rue Laval-est, et exploita une forge dans la boutique d'à côté.

Avec le temps, il succéda à son beau-père, Cyprien Lamarre comme directeur de funérailles. Il fut agent de machines agricoles pour la Cie Massey Harris. On l'a aussi déjà élu conseiller pour le village de Bourget.

Grâce à une énergie persévérante, cet orphelin pauvre, qui n'avait pas eu l'avantage d'apprendre à lire et à écrire, réussit très bien dans la vie. Pour aller passer son examen écrit d'emboureur, à Toronto, il lui fallut se faire accompagner d'une ancienne institutrice, M<sup>me</sup> Marie-Louise Auger. Malgré le handicap de son manque d'instruction, il a connu le succès. Il en vint à rouler en grosse voiture; il fut même très bien connu comme prêteur d'argent et, parmi ses clients, se rencontraient des gens beaucoup plus lettrés que lui.

Philippe, lors d'un premier mariage, à The Brook le 7 juillet 1902, a épousé Valérie, fille de Cyprien Lamarre et d'Émilie Lavoie qui lui a donné sept enfants, soit cinq garçons et deux filles.

Devenu veuf en 1936, il se remaria dix ans plus tard, soit le 13 juillet 1946, à Cécile, fille d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier.

La mort mit fin à ses jours le 30 décembre 1961.



## Tassé, Valérie

À The Brook, en 1884, naissait Valérie dont les parents étaient Cyprien Lamarre et Émélie Lavoie.



Valérie Tassé

Elle se maria en l'église du Sacré-Cœur de notre paroisse, le 7 juillet 1902, avec Philippe, fils de François Tassé et d'Onésime Labrèche, de qui elle a eu sept enfants: Zénon (époux de Blanche Lortie), Ovila (époux de Berthe Phillion), Aimé (époux de Lucienne Phillion), Lionel (époux d'Alice Boisvenue), Estelle (M<sup>me</sup> Gérard Boileau), Bernadette (M<sup>me</sup> Brad Longdo) et Eugène (époux de Paulette Juneau). Elle a aussi perdu trois enfants en bas âge, dont un couple de jumeaux.

En retraçant sa généalogie, Brad Longdo, époux de Bernadette, s'est rendu compte que son nom de famille s'est déformé avec le temps



Roger Tassé

pour évoluer amériçainement de Langlois à Longdo.

Valérie Lamarre-Tassé est décédée le 19 mars 1936.

## Tassé, Roger

À Zénon Tassé et son épouse, Blanche Lortie, naissait, le 3 mai 1936, un bébé agité à qui ils donnèrent le nom de Roger. Actif, il l'est resté au moins jusqu'au centenaire de sa paroisse, et il le restera très longtemps encore, espérons-le!

Sa carrière dynamique a commencé, comme celle de tous les Bourgetains, sur les bancs de l'école primaire du village. Il fit ensuite son secondaire à l'Université d'Ottawa puis s'est permis de décrocher, à l'autre bout du pays, un baccalauréat (comptable professionnel) de l'Université de la Colombie-Britannique. Aujourd'hui, il peut donc ajouter à son nom: B. Com. et C.G.A. Cette dernière qualification de Comptable général agréé en fait donc un expert en comptabilité.

De 1957 à 1981, Roger Tassé a occupé plusieurs postes de gestionnaire senior dans l'industrie privée et au sein de quelques ministères du gouvernement du Canada. Dans les années «soixante», il a fait un séjour de deux ans en Afrique Centrale à titre d'administrateur-trésorier de l'Université Nationale du Ruanda créée à l'époque par l'Agence Canadienne de développement international (A.C.D.I.). Depuis 1981, il s'occupe de la gestion d'entreprises immobilières personnelles et agit comme conseiller en gestion dans le domaine international.

Présentement, Roger est à réaliser de grandes choses au niveau local. Au nom de tous les Bourgetains, merci et bonne chance Roger!

Ce «petit gars de chez-nous» a demeuré à Bourget de 1936 à 1949, et y est revenu en 1981 avec, semble-t-il, l'intention d'y rester toujours.

Sur le chemin de la vie, il a rencontré une demoiselle Colette, fille d'Émile Lepage et d'Albina Benoit à laquelle il a uni sa destinée, le 14 octobre 1957, en l'église St-Jacques d'Embrun. Depuis le «grand jour», deux enfants sont venus charmer leur existence: il s'agit de Daniel et de Christine.

## Tassé, Zénon

Philippe Tassé et Valérie Lamarre étaient mariés depuis près de deux ans lorsque Zénon vint cimenter leur union le 8 mai 1904. On le fit baptiser à l'église de Bourget.

Il commença son cours primaire à l'école du village mais ne s'y attarda pas très longtemps



Zénon Tassé

car il était décidé à suivre tôt un cours pratique de forgeron à la boutique de son père qui était déjà passé maître dans son métier.

Les pénibles labeurs de l'apprentissage ne découragèrent pas Zénon et il put bientôt succéder à son «paternel» qui se consacra à d'autres affaires. Rares sont les occupations aussi dures que celle du forgeron, surtout quand vient le temps de ferrer des poids lourds à mauvais caractère. Et combien longues étaient les heures de travail, surtout en été, quand il fallait commencer à trimer vers six heures du matin jusqu'à minuit. Le gai carillon de l'enclume accueillait alors les voisins dès leur réveil matinal et les accompagnait encore quand ils s'endormaient dans leur sommeil, tard en soirée. À un certain temps, le travail éreintant de la pose de quatre fers lui rapportait soixante cents, et ça prenait une heure pour la compléter.

Zénon a fait ronronner la forge pendant quarante-six ans. Il a aussi été agent de machines agricoles et directeur de funérailles. Les chevaux de course et autres, ainsi que les beaux attelages ont été la passion qui a accaparé ses loisirs.

Si affairé qu'il ait été, Zénon n'a pas tourné le dos à la gent féminine; au contraire, il prit le temps de choisir puis invita sa voisine, Blanche, à le suivre à l'église pour fonder une famille. La cérémonie nuptiale se déroula le 24 juin 1930. La mariée était fille d'Aimé Lortie et d'Alphonsine Beauchamp. Sept enfants forment leur progéniture.

Zénon a déjà été marguillier et conseiller du village. Il a toujours résidé sur la rue Laval-est.

## Tassé, Blanche

Le présent siècle n'était pas avancé lorsque Blanche vit le jour à The Brook; pour être plus



Blanche Tassé

précis, disons que c'était le 4 mars 1903. Ses parents avaient noms Aimé Lortie et Alphonsine Beauchamp.

Blanche a fréquenté les écoles primaires de Clarence-Creek et de Bourget. Dans la suite, elle enseigna, pendant quatre ans à Casselman et deux ans à Lemieux. Elle se rappelle bien que les commissaires de son école lui avaient défendu d'accueillir les inspecteurs anglais chargés de voir à l'application du Règlement XVII. Avant de se marier, elle a aussi été commis de magasin.

Au cours des ans, Blanche s'est impliquée dans la vie paroissiale, surtout comme membre de la Congrégation des Enfants de Marie, dont elle a déjà été vice-présidente, et celle des Dames de Ste-Anne dont elle était secrétaire depuis très longtemps au moment de sa dissolution.



Joseph Tessier

Il y a plus d'un demi-siècle déjà, elle accepta d'être courtisée par un voisin. Ce prétendant ne tarda pas à obtenir sa main et ils s'épousèrent, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 24 juin 1930. Depuis cette cérémonie, elle partage les bons comme les mauvais jours avec Zénon, fils de Philippe Tassé et de Valérie Lamarre. Ils ont encore sept enfants vivants, mais, au début de leur vie à deux, après les avoir béni d'un couple de jumeaux, le Ciel les éprouva douloureusement en venant les cueillir peu de temps après.

La peinture est le passe-temps favori de dame Blanche. Ses pinceaux préfèrent, à tout autre genre, la réalisation de paysages.

### Tessier, Joseph

C'est en pleine campagne bourgetaine, le 9 octobre 1897, que naquit Joseph, fils de Joseph Tessier (père) et de Rosanna Paul. On le surnomma bientôt «Bidou» pour le différencier de son père. Presque tout le monde le connaît aussi sous le nom de Josephat.

Joseph fréquenta l'école primaire. Plus tard, le 23 août 1921, il épousa Léonora, fille d'Isidore Bisson et de Georgiana Leroux. Leur mariage a donné sept enfants.

Ce Bourgetain est fier de mériter le titre d'agriculteur-défricheur. Il peut en dire long sur les éreintants labeurs du défrichement, de la préparation des terres neuves et de leur culture.

Au cours de sa carrière, Bidou a travaillé sur les chemins de fer, aux chantiers, comme draiveur, et même à une usine de munitions durant la guerre.

Aujourd'hui, Joseph Tessier mène une vie beaucoup plus paisible car il est retraité au village où il passe la belle saison à entretenir un vaste jardin. Ses autres loisirs, il les consacre beaucoup à la lecture de journaux; il ne cache pas qu'il est un ardent nationaliste.

Rappelons que Joseph, Josephat ou Bidou, selon le cas, était filleul du pionnier Clément Paul.

### Tessier, Léonora

Née le 17 mai 1899, Marguerite-Léonora, fille d'Isidore Bisson et de Georgiana Leroux, a été baptisée à Bourget.

Lors de la fondation de la paroisse St-Joseph de Lemieux (1901), sa famille s'est trouvée dans les limites de ce nouveau territoire religieux; c'est donc là qu'elle a épousé, le 23 août 1921, Joseph (Bidou), fils de Joseph Tessier (père) et de Rosanna Paul. Sept enfants sont nés de ce mariage.

Léonora Bisson-Tessier a sans cesse été une femme de grande énergie et elle l'est encore



Léonoro Tessier

aujourd'hui. Redevenue Bourgetaine à son mariage, elle a continuellement épaulé son mari, l'aidant sans relâche aux travaux de la ferme et le remplaçant même lorsqu'il allait travailler à l'extérieur.

Le couple Tessier coule maintenant une paisible retraite dans une confortable maisonnette située un peu au nord de la voie ferrée qui traverse le village.

### Therrien, Jean-Pierre

Fils de Napoléon Therriou et d'Egléphir Mainville, Jean-Pierre naquit à Curran le 5 mai 1939.

Après avoir complété son cours primaire à Curran, il poursuivit ses études à l'École Secondaire de Plantagenet.

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 3 août 1964, il a épousé Yolaude, fille de Raoul Chaloux et de Florence Corbeil qui lui a donné deux filles.

Il est Bourgetain depuis 1963. Débousseleur de son métier, il y gagne expertement sa vie et celle de sa famille.

Jean-Pierre fait partie du Club de motoneige Étoile-du-Nord dont il a été l'un des directeurs pendant six ans. Il a aussi déjà été membre du comité du Centre Communautaire de Bourget.

C'est un gai luron qui aime à chanter, à faire de la musique et à conter des histoires.

### Therrien, Yolande

Yolande a été baptisée en l'église St-Joseph de Lemieux, paroisse où elle est née le 27 septembre 1940, du mariage de Raoul Chaloux et de Florence Corbeil.



Jean-Pierre et Yolande Therrien

Après avoir terminé sa dixième année d'études à Bourget, elle suivit un cours de secrétariat au collège.

Mariée en notre paroisse, le 3 août 1964, à Jean-Pierre, fils de Napoléon Therrien et d'Églépbir Mainville, elle est la maman de deux filles: Cbantal et Manon.

Yolande a été Bourgetaise de 1941 à 1960, et l'est redevenue définitivement depuis 1964. Pendant quatre ans, elle a été membre du Comité des «Jeannettes» et des «Guides». Elle aime beaucoup le camping et la motoneige; le Club Étoile-du-Nord la compte parmi ses membres.

## Valiquette, Bernard

Le 6 mai 1940, en la paroisse St-Charles de Vanier, venait au monde, Bernard, fils d'Hector Valiquette et de Thérèse Marier.



Bernard Valiquette

Une fois son cours primaire terminé, il fit ses études secondaires à l'école La Salle d'Ottawa.

Le 28 novembre 1959, il épousait Gisèle, fille d'Hubert Lefebvre et d'Aline Schnupp. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église St-Charles de Vanier (connue autrefois sous le nom de St-Charles de Clarkstown). Deux enfants sont nés de leur mariage: un fils et une fille.

Installé à Bourget depuis une douzaine d'années et mécanicien de profession, Bernard exploite le garage B. Valiquette Ltée dans la troisième concession.

En janvier 1976, il a été élu président du Centre Récréatif de Bourget et est demeuré à ce poste pendant cinq ans. Il a été l'un des membres fondateurs du Club Optimiste de Bourget dont il a occupé la présidence durant quatre ans. Il a été un an conseiller pour le Comité municipal des Loisirs (C.M.L.), aussi membre actif de la Canadian Parks and Recreation Society (fédérale) pour une période de quatre ans. Enfin, il a fait partie de l'Ontario Municipal Recreation Association pendant cinq ans.

Depuis qu'il est des nôtres, Bernard a été débordant d'activité en faveur de nos organisations; espérons que la santé lui permettra de continuer encore longtemps à ce rythme.

## Valiquette, Gisèle

Dans la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes de Vanier, le 18 mai 1941, naissait Gisèle, fille d'Hubert Lefebvre et d'Aline Schnupp.

Après son cours primaire, elle a continué ses études à l'École Secondaire d'Eastview puis au Collège Commercial Larocque.

En l'église St-Charles de Vanier, le 28 novembre 1959, Gisèle épousait Bernard, fils d'Hector Valiquette et de Thérèse Marier. Ils sont les parents de deux enfants: Marc et Lucie (M<sup>me</sup> Étienne Grnulx).

Les Valiquette sont des Bourgetains de cœur et de fait depuis mai 1973. Ils aiment le rythme de notre milieu paroissial et en vivent pleinement. Gisèle a été secrétaire du Centre Récréatif de Bourget pendant sept ans. Elle a été la première femme à en devenir présidente, poste qu'elle occupe depuis deux ans. Elle a fait ses premières armes en ce domaine lorsqu'elle a été chargée de la surveillance des travaux de construction du centre communautaire en 1975.

Gisèle Valiquette est la petite fille d'un ancien Bourgetain, Eugène Schnupp.



Gisèle Valiquette

## Viau, Arthur

Fils d'Ernest Viau et de Catherine Bougie, Arthur est né à St-Timothée (Québec), le premier mai 1890. Autrefois, ce quantième était le jour des grands déménagements.

Après deux ans d'apprentissage chez M. Delphis Martin d'Alexandria, il vint s'établir à The Brook où il ouvrit un salon de barbier à son compte; il avait alors dix-huit ans.

Quatre ans plus tard, soit le 23 septembre 1912, Arthur épousait Marie, fille de Joseph Labelle et de Philomène Sicard qui lui donna quatorze enfants, soit neuf garçons et cinq filles, dont un couple de jumeaux: Fernand et Fernande.

Les Viau ont resté plusieurs années en face de l'église, là où réside aujourd'hui Raymond Saumure, soit au numéro 15 de la rue Champplain-nord. Puis, ils se construisirent, au nu-





Arthur et Marie Viau

méro 7 de la même rue, un édifice beaucoup plus imposant qui, maintenant, contient plusieurs logis.

Après avoir «tondu» les têtes des Bourgetains et de leurs voisins pendant cinquante-six ans, Arthur prit sa retraite et céda son commerce à son fils Léo. Ce dernier, pour sa part, a été dans le métier pendant quarante-deux ans, soit comme assistant de son père, soit à son propre compte. Laurette, fille d'Arthur a aussi fait les cheveux de la clientèle pendant de nombreuses années.

Arthur était un type très affable, remarquable pour son rire sonore dont l'éclat n'était dépassé que par celui de son fils Léo. Il était fervent catholique et assistait à la messe chaque jour. Il aimait bien jouer aux cartes.

Ce père de famille et chrétien exemplaire mourut le 11 août 1970.

## Viau, Marie

Cette Brookoise est née le 23 septembre 1889 du mariage de Joseph Labelle et de Philomène Sicard.

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 23 septembre 1912, soit le jour de son vingt-troisième anniversaire de naissance, elle épousait Arthur, fils d'Ernest Viau et de Catherine Bougie, de qui elle eut quatorze enfants: René (époux de Germaine Godère); Léo; Noël (époux de Cécile Caron); Laurette; Carmel (époux de Félicienne Bougie); Jeannette; Edgar (décédé à quatre mois); Dolorès (M<sup>me</sup> Guy Landriault); Fernand; Fernande (M<sup>me</sup> Jean Gauthier); Rita; Jean dit Jeannot (époux de Michèle Koenig); Ernest (époux de Fleurette Charbonneau) et Marcel, dit La Tite (époux de Claudette de Repentigny).

Madame Marie, affectueusement appelée la Mère Marie par tout son entourage, était des plus accueillante. Chez elle, la table était toujours mise et les arrivants pouvaient y manger à n'importe quelle heure. Elle faisait preuve d'une patience d'ange; en plus de voir à l'éducation de sa nombreuse famille, elle devait faire observer une discipline raisonnable à la nombreuse jeunesse qui fréquentait le salon de barbier et la salle de billard des Viau. Encore aujourd'hui, quand les anciens rappellent le souvenir d'Arthur et de la Mère Marie, ils s'empressent de dire: «Ça, c'était du bon monde dépareillé!»

Marie Labelle-Viau mourut moins d'un an après son époux, soit le 21 juin 1971.



Alice Villeneuve

## Villeneuve, Alice

Née à The Brook, le 23 septembre 1907, Alice était la fille de Joseph Denault et de Léonie Ménard.

Elle fréquenta l'école primaire du village jusqu'à la septième année. Certains de ses meilleurs souvenirs se rattachent à l'église de Bourget où elle fut baptisée, a fait sa première communion et sa communion solennelle, puis fut confirmée.

Le 18 juin 1934, elle épousait, en l'église Nativité de Cornwall, Albert, fils de Calixte Villeneuve et d'Agnès Hurtubise qui lui a donné quatre enfants: Gérald (époux de Lila McCann), Gilles (époux d'Agnès Struthers) et Micheline (épouse de Maurice Cayer); une petite fille est décédée en bas âge.

Alice, qui demeure à Cornwall depuis 1928, est restée profondément attachée à sa paroisse natale.

## Wolfe, Stanislas

Stanislas vit le jour à Clarence Creek le 8 mars 1899. Il était fils de Joseph Wolfe et de Tarsile Franche.



Stanislas Wolfe

Il avait acquis, depuis peu, la ferme occupée aujourd'hui par Jean-Louis Marcil, lorsqu'il conduisit Eva à l'église St-Pascal-Baylon pour l'y épouser. La mariée était fille de François Galand et d'Hermina Cagné. Leur mariage, qui fut béni le 13 mai 1929, donna six enfants, soit trois garçons et trois filles, tous nés à Bourget.

Après avoir cultivé la terre pendant plusieurs années, les Wolfe vinrent résider au village dans la maison qui occupait le site de celle de M. Rosaire Bernard, aujourd'hui. En 1960, ils allèrent s'établir à Ottawa.

Cet ancien citoyen de Bourget a laissé le souvenir d'un honnête homme et d'un excellent travailleur. Il a été, durant de nombreuses années, commissaire de l'école du «Trois». Il faisait partie de la Ligue du Sacré-Cœur et des Chevaliers de Colomb. Il se renseignait bien sur la politique par la lecture des journaux. Ses amis gardent un agréable souvenir de son patois coloré: «Arc-en-ciel». C'était un passionné pour les cartes.

Stanislas est décédé à Ottawa le 5 mai 1971.

### Wolfe, Eva

Née à Clarence Creek, le 25 avril 1906, Eva était fille de François Galand et d'Hermina Gagné.



Eva Wolfe

En l'église St-Pascal-Baylon, le 13 mai 1929, elle prenait pour époux, Stanislas, fils de Joseph Wolfe et de Tarsile Franche, qui l'aima résider sur la ferme qu'il possédait depuis peu à Bourget. Leur mariage fut béni par la naissance de six enfants: Marcel (prêtre du diocèse de Gatineau-Hull), Carmen (Sœur de la Charité d'Ottawa) Jeannine (M<sup>me</sup> Gerry Therien), Thérèse (M<sup>me</sup> Jean-Guy Séguin), Raymond (époux de Raymonde Barbarie) et Charles. Tous sont nés sur la ferme du «Trois» à Bourget, à l'exception du dernier qui a vu le jour au village.

Veuve depuis 1971, Eva demeurait à Ottawa avec son fils cadet, Charles, qui était son bâton de vieillesse, lorsqu'elle décéda le 7 novembre 1984.

### Yelle, Albert

Albert est né à The Brook en 1907. Ses parents, Zotique Yelle et Léonie Poupert le firent



Albert Yelle

baptiser en l'église du Sacré-Cœur. Il a fait ses études primaires à l'école de St-Félix. En même temps, il s'est familiarisé avec l'agriculture auprès de son père.

Le 4 juillet 1940, il épousait Anita, fille de Léon Lavigne et de Georgiana Guindon, qui lui donna quatre enfants.

Il débuta sur le marché du travail dans l'industrie américaine alors qu'il fut employé par la Union Carbide Company.

Devenu cuisinier de profession, Albert fut au service des Chemins de fer Pacifique Canadien pendant plusieurs années.

Pratiquement aux débuts de la Forêt Larose, il y obtint un emploi et resta trente ans à manœuvrer des machines. À l'occasion, il assistait son beau-frère, Donat Paul, comme barman à l'Hôtel Royal de Bourget.



Anita Yelle

Albert Yelle est devenu veuf en 1979; il est allé rejoindre Anita dans l'éternité, le 27 novembre 1984.

### Yelle, Anita

Née en 1904, Anita était la fille de Léon Lavigne et de Georgiana Guindon. Ses parents la firent baptiser en l'église du Sacré-Cœur de The Brook. Elle fit ses études primaires et, au même temps, se prépara à la lutte pour la vie en apprenant à travailler auprès de ses parents qui ne lésinaient pas à l'ouvrage.

Avant son mariage, Anita fut employée pendant quelque temps comme bonne dans une maison privée.

En notre église paroissiale, le 4 juillet 1940, elle prenait pour époux, Albert, fils de Zotique Yelle et de Léonie Poupert. Ils ont eu quatre enfants: Odette, Caroll, Jean-Denis et Michel. Leur mère les a toujours encouragés à s'instruire et ils sont tous devenus instituteurs.

Anita Lavigne-Yelle est décédée après une longue maladie le 18 décembre 1979.

### Yelle, Arthur

Fils de Bénonie Yelle et de Clara Deneault, Arthur est né à Bourget le 16 mars 1912. Une fois ses études terminées à l'école primaire de la septième concession, il aida ses parents sur la ferme.



Arthur Yelle

Le 31 août 1941, il conduisit Léontine à l'église St-Joseph de Wrightville (Québec) pour l'y épouser. La mariée était fille d'Arsidas Gratton et d'Eugénie Bertrand. Le prêtre officiant était notre ancien curé, M. le chanoine L. C. Raymond.

Après leur mariage, le jeune couple revint sur la ferme paternelle où il resta jusqu'en 1948. Quittant alors leur exploitation agricole, les Yelle vinrent s'installer au village. Arthur travailla dès lors à Ottawa: en été, comme menuisier et, en hiver, comme mécanicien de machines fixes pour la Fonction Publique du Canada.

Le 13 septembre 1962, il fut terrassé par un infarctus. Il laissait à sa veuve onze jeunes orphelins: Jacques, Gaëtan, Serge, Ghislaine, Colette, Françoise, Lise, Guy, Jean, Pierre et Sylvie.

Arthur a déjà été marguillier de notre paroisse. C'était un passionné du billard et des cartes.

### Yelle, Léontine

À St-Pascal-Baylon, sur la ferme de ses parents, Arsidas Gratton et Eugénie Bertrand, Léontine vit le jour le 22 novembre 1917.

Après avoir terminé ses études à «l'école primaire des Houle» de Curran, elle resta avec ses parents pour assister sa mère à la maison et son père aux travaux agricoles. À l'âge de vingt ans, elle alla travailler à Ottawa où elle vaqua, jusqu'à son mariage, aux soins des malades de l'Hôpital St-Vincent.

En l'église St-Joseph de Wrightville, le 31 août 1941, elle épousait Arthur, fils de Bénonie Yelle et de Clara Deneault dont elle eut onze enfants, soit six garçons et cinq filles.

Après la mort prématurée de son époux, en 1962, elle continua à se débattre courageusement et son dévouement sans limites lui permit de mener à bonne fin l'éducation de tous ses enfants. Présentement, son groupe familial, enfants, gendres, brus et petits-enfants, forme,



Léontine Yelle

avec elle, une communauté de trente-cinq membres où chacun l'entoure d'attentions et d'affection bien méritées.

Léontine fait partie du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes ainsi que du Cluh d'Âge d'Or. Elle trouve agréable de faire passer le temps en tricotant et en jouant aux cartes.

### Yelle, Carol

Par son père, Albert Yelle, Carol descend d'une des plus anciennes familles de Bourget. Sa mère, née Anita Lavigne, lui donna naissance le 21 mai 1944.



Carol Yelle

Il fit ses études élémentaires à l'école de son village, de 1950 à 1959, et ses études secondaires à l'école privée de Bourget, de 1959 à 1961. Il obtient ensuite un brevet d'enseignement à l'École Normale de l'Université d'Ottawa, en 1962. Dans la suite, la même institution lui décerne un baccalauréat ès arts (B.A.) en 1969, puis une maîtrise en éducation (M.Ed.) avec concentration en administration scolaire, en 1972. En juillet de la même année, il reçoit, du Ministère de l'Éducation de l'Ontario, un certificat de directeur d'école. Présentement, Carol poursuit ses études à l'Université d'Ottawa en vue d'obtenir un baccalauréat en éducation (B.Ed.) avec spécialité en éducation de l'enfance en difficulté.

Après avoir été enseignant à l'école Brébeuf d'Ottawa, de septembre 1962 à juin 1970, il a été directeur-substitut à cette même école, de septembre 1966 à juin 1970. En septembre suivant, il devenait directeur de l'école élémentaire de St-Isidore de Prescott, poste qu'il a occupé jusqu'en 1984, alors qu'il a été chargé des mêmes responsabilités à l'école Ste-Trinité de Rockland.

Carol a été membre du Conseil paroissial de pastorale pendant plusieurs années, dont trois ans à titre de président.

Il se dévoue comme bénévole au sein de l'Association du Hockey mineur du Canton de Clarence. Il fait aussi du bénévolat en faveur des organisations du Centre récréatif de Bourget.

Malgré sa carrière surchargée, Carol sait ménager de la place à une intéressante vocation parentale qu'il débute, le 21 août 1965, en épousant, à Clarence-Creek, Monique, fille de Roland Wolfe et de Lucia Chabot. Leur mariage a été béni par la venue de quatre enfants.

### Yelle, Monique

À Roland Wolfe et Lucia Chabot, naissait, le 4 novembre 1944, une future Bourgetaine qu'ils firent baptiser, sous le nom de Monique, à leur église paroissiale de Clarence-Creek.

Après avoir fait, de 1950 à 1959, le cours élémentaire réglementaire à l'école de son village, Monique vint poursuivre ses études à l'École secondaire privée de Bourget (1959-1961). Elle se forma comme enseignante à l'Université d'Ottawa (1961-1962) puis, en 1981, elle décrochait, à cette dernière institution, un baccalauréat ès arts.

De 1965 à 1967, elle enseigne à l'école Notre-Dame-du-Cap de Cumberland et, de 1967 à 1969, à celle de St-Joseph d'Orléans. Elle occupe maintenant un poste au Conseil des écoles catholiques de Prescott et Russell depuis 1976.

Répondant à la «grande demande» d'un ancien copain du secondaire, Monique lui disait un «oui» solennel, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 21 août 1965. Depuis ce



Monique Yelle

jour-là, M<sup>me</sup> Caroll Yelle a adopté Bourget et l'a enrichi de quatre enfants, soit deux garçons et deux filles: Yves, Carole-Anne, Josée et Stéphane.

Monique Yelle est une bénévole zélée au sein des organisations paroissiales de Bourget, en faveur du Club de patinage artistique du Canton de Clarence et aussi au profit de la Société canadienne du cancer dans les comtés de Carleton, Prescott et Russell.

### Yelle, Jacques

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 15 juin 1942, était fait chrétien, Jacques, fils d'Arthur Yelle et de Léontine Gratton.



Jacques Yelle

Il compléta la onzième année du cours secondaire de l'Ontario puis, après études spéciales, il obtint un diplôme de «Chartered Cartographer» de l'Ontario Institute of Chartered Cartographers.

Jacques travaille à la Fonction Publique du Canada à titre de surveillant cartographe (géologie) pour Énergie, Mines et Ressources Canada.

En l'église St-Léon-le-Grand de Treadwell, le 19 septembre 1964, il épousait Lyse Y., fille de Lorenzo Bercier et de Brunette Fredette. Trois enfants sont nés de ce mariage, soit deux filles et un garçon. Jacques a passé toute sa vie à Bourget à l'exception des quatre années qui ont suivi son mariage (1964-1968).

Demeurant dans la septième concession, tout près du Chemin de Russell, Jacques aime jardiner et s'occuper d'agriculture dans ses loisirs. Lui et son épouse mentionnent comme passe-temps: la marche modérée, le ski-de-fonds, le ping-pong, les activités familiales, les jeux de cartes et la télévision. En outre, notre cartographe aime la lecture.



Lyse Y. Yelle

### Yelle, Lyse Y.

Lyse Y. est née le 13 février 1944 et a été baptisée en l'église St-Paul de Plantagenet. Ses parents étaient Lorenzo Bercier et Brunette Fredette.

Après avoir complété la onzième année du niveau secondaire de l'Ontario, elle fit un cours d'un au Collège commercial Bilingue Laroque où elle obtint le diplôme de secrétaire.

En son église paroissiale de St-Léon-le-Grand de Treadwell, le 19 septembre 1964, elle a épousé Jacques, fils d'Arthur Yelle et de Léontine Gratton. Leur mariage a été béni par la naissance de trois enfants: Chantal, Sylvain et Sophie.

Lyse Y. est Bourgetaine depuis 1968. Elle partage les passe-temps de son époux et, en plus, fait du tricot et du macramé.



Jean-Denis Yelle

### Yelle, Jean-Denis

À Bourget, le 20 décembre 1942, naissait Jean-Denis, fils d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne.

Après son certificat de douzième année obtenu à l'école secondaire privée de Bourget, il fit son école normale à Ottawa. Ensuite, il obtint un Baccalauréal ès Arts et une maîtrise en éducation de l'Université d'Ottawa.

Sa feuille de route comme enseignant se lit ainsi: Harty, Ontario: 1961-1962: école Ste-Félicité de Clarence-Creek: 1962-1969: directeur de l'école St-Mathieu de Hammond: 1969-1972; directeur de l'école St-Victor d'Alfred: depuis 1972.

Le 7 août 1971, Jean-Denis épousait, à Hammond, Lucie, fille de Conrad Lalonde et de Gertrude Guindon. Trois garçons partagent maintenant leur vie.

Les concitoyens et les confrères d'enseignement de Jean-Denis lui ont manifesté leur confiance en le chargeant, à l'occasion, des responsabilités suivantes: président du Centre récréatif de Bourget; président de l'Association des enseignants franco-ontariens de Prescott-Russell et président du Conseil des directeurs d'école de Prescott-Russell.

### Yelle, Lucie

Fille de Conrad Lalonde et de Gertrude Guindon, Lucie est née à Hammond le 7 août 1950.



Lucie Yelle

Suite à son cours primaire, fait à Hammond, elle s'enrôla au secondaire du Couvent du Sacré-Cœur à Ottawa, puis continua ses

études, pour devenir enseignante, à l'École Normale de la Capitale nationale.

Elle a été institutrice à Hammond, de 1969 à 1974, et est maintenant suppléante dans les écoles de Prescott-Russell.

Celui que Lucie a épousé était, non seulement un confrère enseignant, mais aussi le directeur de son école. En effet, le 7 août 1971, Jean-Denis, fils d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne, la conduisait à l'autel en l'église St-Mathieu de Hammond. Aujourd'hui, ils sont les heureux parents de trois enfants: Éric, Martin et Marc.

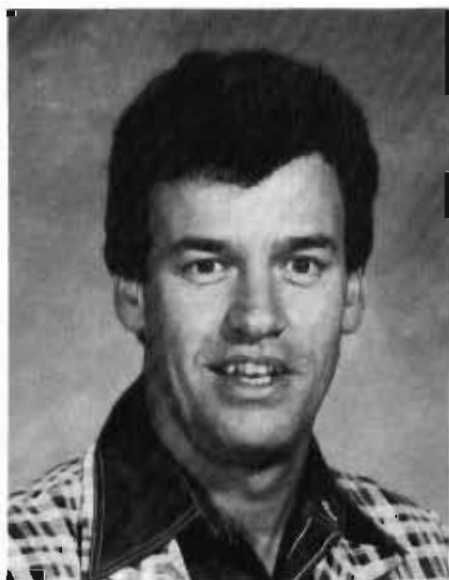
## Yelle, Michel

Michel, le plus jeune des fils d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne est né à Bourget le 20 juillet 1947.

Il étudia à l'école séparée du village jusqu'à la dixième année puis fit sa onzième à l'école secondaire privée de Bourget; ensuite, il accomplit sa douzième à l'école secondaire de Casselman. Dans les années qui suivirent, l'Université d'Ottawa lui décerna un Baccalauréat ès Arts général.

Depuis qu'il a commencé sa carrière d'enseignant au Conseil des écoles catholiques de Prescott-Russell, il a été, pendant trois ans, professeur à plein temps d'éducation physique, faisant la rotation entre une demi-douzaine d'écoles de la région. Puis, il fut professeur de français à Clarence-Creek pendant huit ans. L'an dernier, il a été prêté au Ministère de l'Éducation qui l'a utilisé comme conseiller en français pour l'est de l'Ontario. Cette année, il est revenu à Clarence-Creek où il enseigne en sixième année.

Le 21 décembre 1974, Michel épousait, à Carlsbad Springs, Christiane, fille de Rémi



Michel Yelle

Desforges et de Gaëtane Dupont. Ils ont eu trois enfants de leur mariage.

Michel est conseiller du village de Bourget depuis 1978. Ses loisirs, par ordre de préférence, semblent être le hockey, le base-ball, le fast-ball et le golf... il n'a pas été professeur d'éducation physique sans raison.

## Yelle, Christiane

Originaire de Carlsbad Springs, Christiane y est née, le 3 janvier 1951, du mariage de Rémi Desforges et de Gaëtane Dupont.

Elle a accompli le cycle des études primaires, secondaires et normales pour aboutir au statut d'enseignante.



Christiane Yelle

Christiane a débuté sa carrière comme institutrice en enseignant pendant un an au Témiscamingue. Ensuite, elle enseigne durant huit ans, d'abord à plein temps, puis aux dernières années, à temps partiel, pour le Conseil des écoles catholiques de Carleton.

Depuis trois ans, elle est prise à plein temps chez elle par ses tâches de maman et de maîtresse de maison. Ce sont les serments échangés, le 21 décembre 1974, avec Michel Yelle, en l'église St-Laurent de Carlsbad qui l'ont amenée à cette situation stable. Les trois enfants que le Ciel leur a donnés se nomment Michel, Dominique et Annie.

En épousant le fils d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne, Christiane a opté pour la «citoyenneté» bourgetaine.

## Zuercher, Ernestine

C'est de la lointaine Floride que nous parvient une dernière voix, encore fidèle au passé, pour nous rappeler ses origines bourgetaines.



Ernestine Zuercher

L'une des personnes natives les plus anciennes de notre patelin, Ernestine a vu le jour à The Brook, le 18 janvier 1892, ce qui l'amène à quatre-vingt-treize ans en notre année du centenaire. Ses parents étaient Ferdinand Martel et Marguerite Richer.

M. le cnr L. C. Raymond bénit son mariage à Carl Jacques Zuercher, le 16 janvier 1912, en notre église du Sacré-Cœur. Des trois enfants issus de ce mariage, Marguerite, Raymond et Béatrice, seul cette dernière vit encore.

Après son cours primaire à Bourget, Ernestine alla poursuivre ses études à Ottawa dans un pensionnat tenu par les Sœurs Grises de la Croix. Ayant obtenu un diplôme d'enseignement de Toronto, elle fut institutrice, d'abord à l'école du «Trois», puis à celle de Cheney. À l'école n° 21 de la troisième concession, Ernestine enseignait aux enfants les plus avancés tandis que Joséphine Chénier (M<sup>me</sup> Joseph Hector Boudreau) était en charge des plus jeunes.

Ayant passé les vingt-et-une premières années de sa vie à The Brook-Bourget, Ernestine suivit ensuite son époux à Caledonia Springs puis à Montréal; de là, ils séjournèrent à Charlottetown pendant quelques années avant d'émigrer aux États-Unis au début des années «vingt».

En quittant Bourget, les Zuercher cédèrent leur ferme au frère d'Ernestine, Napoléon Martel.

On se souvient que Carl Zuercher a déjà été gérant de la Cie Russell Lithia, première entreprise d'embouteillage d'eau minérale à Bourget.

Madame Zuercher, qui réside à St-Petersburg, Floride, reste une alerte nonagénaire qui écrit encore admirablement bien pour son âge.

# Miettes du passé

## Anecdotes et Récits à saveur ancienne

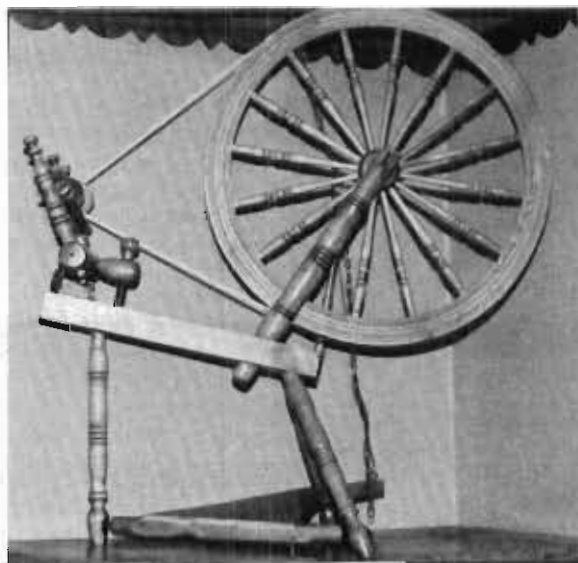
Voici les dernières paroles que contenait le mandement d'adieu de M<sup>r</sup> Bourget: «Mes enfants, gardez le dépôt sacré des traditions, souvenez-vous de mes labeurs.»

Comme celle de son patron, le charitable évêque de la métropole canadienne, nous voudrions ici que la voix de la paroisse puisse vous faire une invitation semblable: «Gardez nos vieilles coutumes, cultivez la mémoire des aïeux, imitez leurs vertus et continuez leur mission.»

L'Histoire est le meilleur facteur de la tradition. Peut-être verrons-nous un jour l'un des fils de Bourget tremper sa plume dans l'encre d'or de la vénération pour écrire la petite histoire de notre paroisse? En attendant cette réalisation, perpétuez l'humble épopée de notre passé, colligez souvenirs et anecdotes; tout ce que vous savez du bon vieux temps, racontez-le à vos enfants afin qu'ils se fassent, après vous, les porteurs du souvenir; ainsi ils faciliteront la conservation des traditions et collaboreront plus tard à la rédaction de l'histoire de notre petite patrie, humble paroisse dans la grande patrie canadienne.

Nous avons ramassé, dans le présent chapitre, quelques récits, esquisses et notes, glanés ici ou là dans la vie bourgetaire d'hier et celle d'aujourd'hui. Le temps et l'espace ont limité l'étendue de nos «rapaillages» mais nous souhaitons que notre exemple incitera tous les paroissiens, anciens et nouveaux, à continuer cette recollection qui, nous l'espérons, saura vous être agréable.

Répondant à des demandes instantes, nous avons repris presque toute la matière qui se trouvait sous ce titre dans Bourget Diamantaire, complétant parfois les textes d'alors par des éléments nouveaux. Pour éviter que se répète, comme pour Bourget Diamantaire, l'erreur d'attribuer à quelqu'un d'autre les «miettes» contenues dans les pages suivantes, nous avons décidé d'identifier chacune d'elles par une signature qui est, soit le nom de l'auteur, soit un pseudonyme. Quand des chiffres précèdent cette signature, cela signifie que l'article en question a paru d'abord ou a été complété, selon le cas, dans l'albmn du cinquanteaire (50), dans Bourget Diamantaire



(Photo: Ch.-A. H.)

Les rouets de notre pays,  
Ont su garder dans leur mémoire  
De très amusantes histoires,  
Qu'ils redisent aux tout petits!  
Albert Larrieu

(60), dans la présente publication (100), ou dans l'année indiquée. L'absence de chiffres est un indice d'inédits.

Nous n'avons pas établi d'ordre précis pour présenter ces «Miettes»; nous nous sommes

permis de procéder presque «à-tout-venant» pour faciliter la mise en pages.

Bonne lecture!

(60-100) Antal

## Souvenirs d'un Ancien\*

Combien j'ai douce souvenance  
Des jours heureux de notre enfance!  
(Chateaubriand).

C'est vers vous, mes chers co-paroissiens d'autrefois, que se reporte ma pensée au moment où se préparent les fêtes solennelles du cinquantième anniversaire de fondation de la paroisse de Bourget.

Cinquante ans, c'est peu dans l'histoire d'une institution stable comme une paroisse canadienne-française. Pour nous, pauvres humains, c'est toute une vie. Et quelle vie, quand ce fut la nôtre!

\*Nous nous sommes permis, et avec plaisir, de rééditer ces remembrances que le R. P. Ubald Langlois, o.m.i., avait écrites en 1935 pour préfacier l'Album-Souvenir du cinquanteaire. Ce faisant, nous associons son souvenir à nos célébrations tout en donnant le privilège à nos anciens et nouveaux paroissiens de pèleriner agréablement avec lui dans le passé bourgetain.

Bourget s'appelait alors «The Brook». Oui, c'est bien de notre cher vieux «Brook» qu'il convient de nous entretenir un peu, ne serait-ce que pour raviver, sous la cendre, la flamme de nos plus doux souvenirs, et nous n'avons pas tant vieilli.

En ce temps-là, le Brook n'avait pas encore d'histoire, nous semblait-il; c'est nous qui en écrivions les premières pages.

Pourtant, un soir de 1900, petit «nouveau» au Collège de Montréal, j'essayais mes patins neufs, de vrais patins ceux-là, et vissés aux semelles, et si supérieurs aux patins à ressorts avec lesquels j'avais fait mon apprentissage sur les petits miroirs de glace qui dormaient entre les mottes gelées au fond des fossés du Brook. Plein d'admiration, je regardais évoluer avec une grâce sans pareille et une aisance d'artiste

l'un de nos professeurs, M. l'abbé Guindon, p. s. s. Historien, littérateur, poète, inventeur d'une turbine à vapeur qui fit la fortune d'un escroc, peintre émérite, M. Guindon, à qui les élèves parlaient peu parce qu'il était sourd, faisait au milieu de nous figure de personnage presque légendaire auréolé de ses nombreux talents et cachant ses yeux profonds de méditatif sous les rebords d'un vaste chapeau de feutre mou.

Il s'approcha de moi en me disant: «Et vous, mon petit, d'où venez-vous?»

— «Du Brook, Monsieur; de The Brook, Ontario».

— «De The Brook! Mais je connais bien votre pays, pour avoir travaillé à l'arpentage de toute cette région».

Et il se mit à parler avec enthousiasme de cette jolie plaine que l'œil ravi découvre toute aujourd'hui entre les petits bosquets qui la découpent, mais qui alors poussaient drus comme du blé les plus beaux arbres de la forêt canadienne. Il en connaissait tous les replis et jusqu'aux moindres ruisseaux. Il appelait de leurs noms les tribus indiennes qui jadis avaient habité les bords de la Nation et du Brook, et qui avaient fait leur repaire des bois de la Bandrée (Boundary) mystérieuse. Je m'imagine que, même à cette époque lointaine, les Indiens devaient aimer à fréquenter, tout comme nous enfants, les rives boueuses du réservoir considérable que ne pouvait manquer d'être le Lac, tout frétilant de barbottes longues comme ça, mais savoureuses comme nulle part au monde.

Il fallait l'entendre parler de l'abondance du gibier qui peuplait cette terre bénie, véritable paradis du chasseur: des ours que l'on rencontrait à chaque pas et des chevreuils qui se laissaient tuer à coup de bâtons. — «Mon petit, conclut-il, vous habitez un coin merveilleux, et, quand le bois aura disparu, le sol fécond fera vivre dans l'aisance les habitants qui l'aimeront assez pour le travailler de tout leur cœur».

Ce bois si touffu dont les souches agrippées à la terre depuis des siècles semblaient devoir défier tous les efforts, nous l'avons vu fondre sous nos yeux. En ont-ils fait des abattis nos vigoureux pionniers qui maniaient la hache avec tant de force et de précision! Surtout quelles dévastations sur le passage des feux de forêts! Qui de nous ne se rappelle ces étendus sans fin de troncs d'arbres calcinés couchés sur un linceul de cendres épaisses, ces nuits terrifiantes éclairées par l'incendie immense et ces jours sans soleil où le ciel pleuvait du feu. Partout c'était la consternation; on ne recevait que des nouvelles sinistres; incapables d'arrêter les progrès du fléau, les colons fuyaient abandonnant leurs fermes et leurs troupeaux; à peine les habitants parvenaient-ils à échapper à la fournaise, ne devant parfois leur salut

qu'au merveilleux instinct de leurs chevaux à se guider dans la fumée qui brûlait les yeux et rendait l'air irrespirable. Le village du Brook, protégé par le défrichement, était devenu un camp de refuge.

Ce fut la fin de la forêt et la fin du gibier. Il ne resta plus de tout cela que le souvenir de la futaie épaisse et sombre au fond de nos prunelles d'enfants, et dans le tympan de nos oreilles l'appel plaintif et prolongé du «hound» suivant la piste du chevreuil.

À cette époque où la forêt employait tant de bras et la terre commençait à produire, quelle animation, certains soirs, au village, «au coin» comme on disait! Quelles assemblées bruyantes et joyeuses, le samedi par exemple, et comme il en coulait parfois de ce malheureux «whisky» blanc contre lequel fulminait avec tant d'énergie M. le curé Larose. S'il a fallu que les feux de forêt fissent leur part pour ouvrir rapidement les terres et pour faire fleurir, comme par enchantement, les fermes d'où Bourget tire sa richesse en même temps que les nombreuses écoles où s'instruisent les générations montantes, il a fallu aussi que le bon Dieu s'en mêlât, du fond de son tabernacle et par le ministère de nos admirables curés, pour ranger ces rudes défricheurs et unir ces descendants des Normands chicaniers dans la grande famille d'aujourd'hui. Venant de paroisses différentes et la tête faisant de temps à autre un peu mal au cœur, par ailleurs si bon et si généreux, de nos pionniers, il faut avouer que le travail de fusionnement des idées et d'assouplissement des caractères, ne s'est pas fait tout seul. Mais la foi était vive et les mœurs simples.

Évidemment, le bon Dieu avait choisi nos curés tout exprès pour la besogne de miséricorde qu'il leur confiait. M. Talbot, lui, n'eut pas le temps de laisser sa marque. Avec M. Constantineau, si actif et si ardent, ce furent les premiers coups de ciseaux qui taillent dans le vif des âmes frustrées et rudes pour en dégager la figure du Christ au sein d'une vie intensément chrétienne. L'église, la belle église matérielle, remplaça vite la chapelle temporaire; l'édifice spirituel monta moins rapidement au gré de l'apôtre et ce ne fut pas toujours sans résistance. Les dix années de pastorat de M. Larose ne furent pas de trop avec sa voix terrible, sa prédication sévère, sa doctrine quelque peu janséniste, sa vie rigide et les mortifications auxquelles il soumettait ses nièces, pour briser cette résistance et faire triompher la grâce sur la nature. J'en appelle à vous qui y avez passé: Ah! ce n'était pas une petite entreprise dans ce temps-là que de marcher au catéchisme et de se préparer à la première communion. Quand j'y songe, j'en ai encore le frisson dans le dos, car le juge était inexorable et il ne fallait pas compter avancer par charité. J'ai aussi la certitude que personne n'a oublié la grande mission prêchée alors par deux éloquents Jésuites: le P. Prince, que tant de pa-



R. P. Ubald Langlois, O.M.I.

roisses ont entendu dans la suite, et le P. Pichon qui avait été le si estimé directeur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Je vois encore les oriflames aux vibrantes inscriptions dont ils avaient décoré les murs dénudés de notre église et les larmes que leur chaude parole avait tirées de tous les yeux.

Maintenant, le terrain était prêt pour l'œuvre de douceur et de bonté qu'y accomplit Son Excellence M<sup>re</sup> F.-X. Brunet de sainte mémoire, et l'heure était venue où la paroisse allait prendre un essor prodigieux dans le champ de toutes les activités matérielles, agricoles, nationales et spirituelles, sous la poussée du magnifique réalisateur que fut M. le curé Raymond.

Vous qui avez eu la patience de m'accompagner jusqu'ici à travers notre passé si riche de souvenirs toujours chers, parcourez avec un reconnaissant amour ces modestes pages où la piété filiale a voulu recueillir comme dans un écriin les grandes dates de notre histoire paroissiale, consigner quelques-uns des principaux gestes de nos fondateurs et sauver de l'oubli les noms des tout premiers qui firent la conquête de ce coin de pays ontarien au profit de la foi catholique et de l'influence française. Comme moi, sans aucun doute, vous aimeriez dresser la liste complète des anciens si méritants dont les noms et les traits sont gravés à jamais dans le coin le plus fidèle de votre cœur. De peur que votre mémoire ne vienne à vous trahir, allez souvent, sur les mille et quelques tombes où la mort en votre cimetièrre a enseveli les artisans du passé, allez relire avec émotion les noms dont vous avez tant raison d'être fiers et recevoir les enseignements de leur vie d'honnêtes serviteurs de Dieu et de la patrie.

Puissent-ils vous garder, vous et vos enfants et les enfants de vos enfants, toujours fidèles au

Dieu qu'ils ont aimé plus qu'eux-mêmes, au sol qu'ils ont fécondé de leurs sueurs, aux traditions sacrées dont ils vous ont légué le dépôt pour le transmettre intact à ceux qui viendront après vous!!

Pour moi, que l'obéissance religieuse a conduit sous d'autres cieux, je puis dire avec le

poète Louis Mercier:

«Je n'en garde pas moins dans le sang de mes veines,  
Dans mon cœur délivré des ambitions vaines,  
Et jusque dans la moelle intime de mes os,  
Un indomptable amour pour cette terre amie  
Que tous ceux de chez nous ont aimée et servie

Avant de prendre en elle un suprême repos.  
... Oui, mon âme d'Oblat reste sœur de la vôtre;  
Le souffle de nos morts y revient palpiter.  
Et, sans doute, ce sont les lointaines pensées  
Silencieusement dans leur être amassées  
Dont mon âme déborde et qui la font chanter.»

(50) U. LANGLOIS, o.m.i.

## Pris dans l'évolution du chant sacré à Bourget

On m'a demandé de raconter les souvenirs que j'ai gardés de l'évolution du chant d'église à Bourget, et je m'acquitte de cette tâche en comptant sur l'indulgence de chacun à l'égard de mon texte comme à celui de mes appréciations.

En vous disant que je fais partie du chœur de chant de ma paroisse depuis 1919, vous réaliserez, comme moi, que je ne suis plus jeune. À ce moment là, c'était le maître de poste de Bourget, M. Adélarde Ménard, qui était également maître-chantre. Il avait succédé à son Oncle, M. Joseph Ménard, dans l'occupation de ces deux «maîtrises».

Quand je commençai à «monter au jubé», le plain-chant en latin était généralisé dans le diocèse et il semble bien qu'il avait eu «droit de cité» chez nous depuis la fondation de la paroisse (en 1885). Le plain-chant était donc l'harmonie vocale utilisée aux grand-messes sur semaine, les dimanches et les jours de fête, de même qu'aux vêpres. Chaque chantre s'évertuait, avec plus ou moins de succès, à suivre les notes et la mesure dans un gros bouquin

appelé «Paroissien Romain». Il y avait alternance de soli et d'un chœur, de sorte que chacun avait occasionnellement le privilège, comme «Maître Corbeau» de la fable, de faire valoir sa «belle voix» en solo pour l'Asperges, le Kyrie, le Gloria, le Credo, le Sanctus ou l'Agnus Dei jusqu'à ce que le retentissant «Ite Missa Est» de l'officiant mette un terme à nos «époumonnements».

Les cantiques chantés aux messes basses avaient des airs contemporains dont le rythme était rapidement appris et apprécié par les fidèles. Parmi les nombreux recueils dont nous disposions alors, le plus populaire était certainement celui qui s'appelait «Trois cent cantiques».

Un jour, vers 1925, nous arriva un jeune médecin, le docteur Anatole Bohémier. Il avait fait ses études classiques à St-Boniface (Manitoba) et avait acquis un goût profond pour le chant grégorien en fréquentant souvent le monastère des pères trappistes au village voisin de Saint-Norbert. Le grégorien est toujours chanté en chœur.

Le nouveau médecin de la paroisse dut utiliser beaucoup de diplomatie, de tact et de doigté pour ne pas froisser la susceptibilité des doyens de la chorale et faire adopter le grégorien où excellent tant de monastères célèbres.

Plus tard, je me souviens que notre curé, l'abbé Calixte Landry, possesseur d'une superbe voix, se permettait quelque chose qui n'était peut-être pas d'une parfaite orthodoxie liturgique mais qui nous émouvait grandement. Accompagné par sa Sœur, Alexina, qui touchait artistiquement l'orgue, il chantait parfois aux messes du dimanche un «Pater Noster» à mélodie tellement prenante qu'on ne pouvait s'empêcher d'en être profondément remué. Il arrivait même à notre talentueuse organiste d'accompagner en sourdine la préface éloquentement chantée par son frère; Mon Dieu que c'était beau!

Je me rappelle aussi que, pendant une partie des «années quarante», le fameux cantique «Minuit Chrétien» fut banni de nos temples en raison de ses origines que l'on disait «pas trop catholique». Son retour fut agréable à tous car



(Photo: Ch.-A. H.)

les fidèles, qui y trouvent de saines émotions à l'égard de l'Enfant-Dieu, ne se formalisent pas de sa source.

Depuis près d'un quart de siècle, l'évolution liturgique a commencé à mettre au rancart le latin de nos chants religieux pour le remplacer par la langue vernaculaire de chaque communauté. Ce fut l'arrêt de mort du grégorien dans notre paroisse.

Le fait que je sois encore chantre à mon église paroissiale prouve que je ne suis pas trop réfractaire aux changements qu'a subi notre chant sacré en ces dernières années. Même, j'aime beaucoup certains de nos nouveaux chants. Toutefois, j'apprécierais bien que les gens de ma génération aient occasionnellement la satisfaction de pouvoir participer à une bonne vieille messe en grégorien. Pour ce faire, il ne devrait pas être nécessaire de devenir dissident à la manière d'un M<sup>re</sup> Lefebvre. D'ailleurs, ça pourrait offrir à nos jeunes l'occasion de comprendre ce que leurs aînés estiment avoir perdu.

(1981) Ernest Hurtubise



Une section de nos tuyaux d'orgue

(Photo: Ch.-A. H.)





# Le mystère de la vieille chapelle

Courtney C. J. Bond est reconnu comme historien de la capitale nationale. Dans un de ses livres «Le Pays de l'Outaouais», il nous conduit dans les environs de ce qui fut jadis «Bytown» et, au cours de son itinéraire, il nous signale les principaux points d'intérêt en offrant quelques renseignements sur chacun d'eux.

Arrivé à Sarsfield, voici une partie de ce qu'il nous en dit: «La paroisse de ce village, qu'on appelait autrefois Daugh's (ou Daoust) Corners, fut fondée en 1867 lorsqu'on y établit la vieille chapelle qui était autrefois à The Brook (Bourget)».

Or, la première et unique chapelle de The Brook n'a été construite qu'en 1885, et cet édifice, qui avec le temps a changé de vocation, est encore dans le village de Bourget.

Il est donc évident que monsieur Bond fait erreur, et cela vient sans doute de confusions contenues dans le texte des rapports de M<sup>r</sup> Guigues, évêque d'Ottawa, qui ont donné lieu à des méprises lorsque le R.P. Alexis de Barbezieux, capucin, a rédigé son «Histoire de la Province Ecclésiastique d'Ottawa» publiée en 1897.

Afin de rétablir l'exactitude des faits, nous nous permettons ici de refaire l'historique des chapelles suivantes: Cumberland, Sarsfield (Bear Brook), Clarence-Creek et The Brook (Bourget). Les deux premiers centres se trou-

vent dans le canton de Cumberland et les autres dans celui de Clarence. Nous apporterons aussi quelques précisions au sujet de la région désignée sous le nom de «The Lake» (Le Lac) par les premiers cartographes du canton de Clarence. Enfin, nous indiquerons quel a été le véritable destin de la vieille chapelle de The Brook.

## Chapelle de Cumberland

Le village de Cumberland fut jadis le centre religieux des catholiques du comté de Russell et l'une des plus anciennes missions du diocèse. Une première chapelle y a été construite en 1848. Ce petit local servant au culte était situé en campagne, à trois milles au sud du village et ne satisfaisait pas les gens.

Vers 1857, se rendant aux demandes de la population régionale, M<sup>r</sup> Guigues a décidé de faire des souscriptions pour la construction de trois chapelles: une à Clarence-Creek, une deuxième à Bear Brook et la troisième au village de Cumberland. La première construite fut celle de Clarence-Creek dont la bénédiction eut lieu en mai 1858.

À Cumberland, en 1862, fut bénie une chapelle placée sous le vocable de St-Antoine de Padoue mais, en 1866, elle fut détruite par un incendie et son curé s'installa alors à Clarence-Creek pour y construire un nouveau temple



M<sup>r</sup> Bruno Guigues, O.M.I., évêque de Bytown-Ottawa (1848-1874) — En son temps, il n'a jamais été question de chapelle à The Brook, mais on disait parfois la chapelle du Brook pour désigner celle de Bear Brook qui fut ensuite déménagée à Sarsfield.

plus grand afin de répondre aux besoins accrus de cette paroisse.

## Chapelle de Clarence-Creek

Nous avons signalé la bénédiction d'une première chapelle à cet endroit en 1858 mais la paroisse Ste-Félicité n'a été érigée canonique-

① donne' à St. Hugues du Brook, ce vingt-quatrième jour de juin mil huit cent soixante-seize —  
+ J. Thomas Ev. d' Ottawa

② Sarsfield ce vingt-troisième jour de juin mil huit cent soixante-huit —  
+ J. Thomas Ev. d' Ottawa

Ci-dessus, photocopies des actes de visites épiscopales faites à Sarsfield, par M<sup>r</sup> J. Thomas Duhamel, en 1876 et 1878. Au n<sup>o</sup> 1, Monseigneur écrit: donné à St-Hugues du Brook (24 juin 1876). Au n<sup>o</sup> 2, il a commencé à écrire: St-Hugues du Brook, mais il a corrigé le mot «du» pour en faire un «de», puis a rayé le mot Brook, écrivant aussitôt après «Sarsfield», ce qui donne St-Hugues de Sarsfield (20 juin 1878). M<sup>r</sup> Duhamel a donc été sujet aux mêmes confusions que son prédécesseur.

ment qu'en 1865. Pourtant, d'après Barbezieux, les registres paroissiaux de Ste-Félicité remontent à 1855.

La première église fut bénie par M<sup>r</sup> Guigues le 15 décembre 1868.

Cette paroisse comptait déjà trois cent cinquante familles en 1873, ce qui faisait écrire à M<sup>r</sup> Guigues: «Il serait bien temps d'agrandir l'église et de terminer les travaux intérieurs». Mais, on attendra jusqu'au 18 août 1891 pour la bénédiction d'une nouvelle église en pierre qui passait alors pour l'une des plus belles du diocèse.

Signalons en passant que, lors de la bénédiction du beau temple de Clarence-Creek, en 1891, les paroissiens eurent la délicate pensée de compléter la joie de leur archevêque en lui annonçant que toutes les écoles publiques de la paroisse, au nombre d'une dizaine, venaient d'être transformées, à la fois, en écoles séparées.

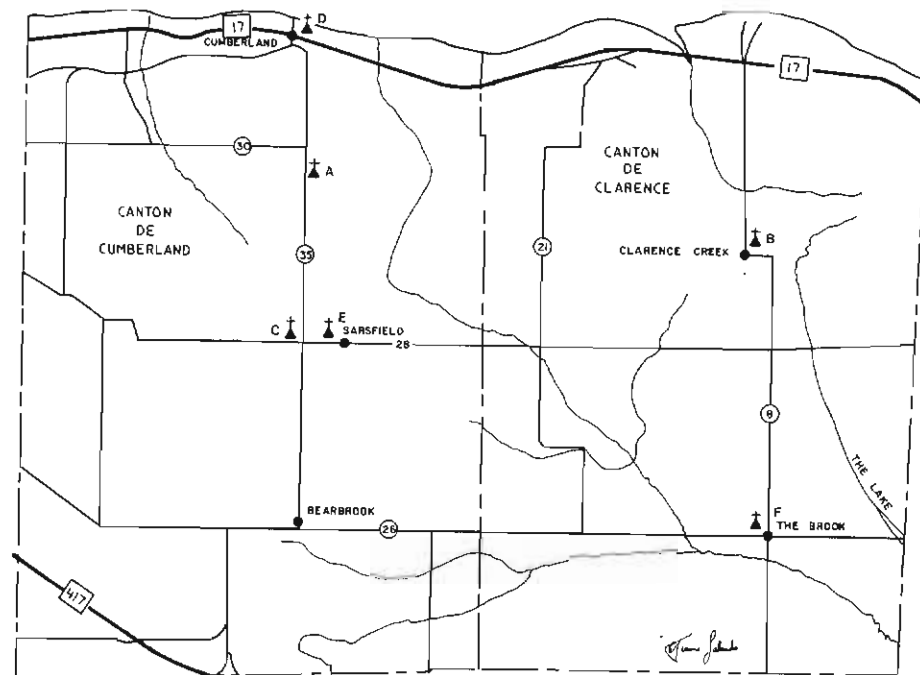
### Chapelle de Bear Brook

Dans ses rapports, M<sup>r</sup> Guigues désigne souvent Bear Brook tout simplement par le mot «Brook». Barbezieux mentionne qu'à l'époque de l'incendie de la chapelle de Cumberland (1866), celle du Brook [Bear Brook] était située sur le lot numéro dix de la cinquième concession. Tout comme M<sup>r</sup> Guigues, Barbezieux l'appelle tantôt chapelle du Brook, tantôt chapelle de Bear Brook, mais, localisée à l'endroit clairement déterminé du lot dix de la cinquième concession, dans le canton de Cumberland, elle ne pouvait absolument pas se trouver à l'ancien The Brook connu aujourd'hui sous le nom de Bourget, et dont la première chapelle, construite seulement en 1885, se trouvait sur le lot 20 de la quatrième concession du canton de Clarence.

Mais pourquoi lui donnait-on le nom de chapelle de Bear Brook? Parce que, semble-t-il, elle était bâtie près du chemin qui séparait les quatrième et cinquième concessions de Cumberland, connu alors sous le nom de Bear Brook Road. Aujourd'hui, c'est le chemin Dunning, mais on y trouve le hameau qui a nom Bear Brook près de l'endroit où il croise la route 26, appelée aussi Chemin de Russell.

L'endroit logique pour bâtir cette chapelle sur le lot n° 10 de la cinquième concession serait la hauteur où Albert Bélanger décida beaucoup plus tard de construire sa fromagerie «Greenwood.»

L'année suivant l'incendie de la chapelle de Cumberland (1867), celle de Bear Brook fut transportée au village de Sarsfield sur le site où est présentement érigée l'église St-Hugues. Ce déménagement la rapprochait de Cumberland car, selon Barbezieux, «à la suite de l'incendie de la chapelle St-Antoine de Padoue, la mis-



Carte des premières chapelles des cantons de Cumberland et de Clarence. A- Première chapelle de Cumberland (1848). B- Chapelle de Clarence-Creek (1858). C- Chapelle de Bear Brook (1859?). D- Deuxième chapelle de Cumberland (1862). E- Chapelle de Bear Brook déménagée à Sarsfield (1867). F- Chapelle de The Brook-Bourget (1885). La chapelle «B» aurait dû être indiquée sur le côté ouest de la route 8, et la chapelle «F» sur le côté est de la même route.

(Dessin: E. P. L.)

sion de Cumberland fut définitivement abandonnée et remplacée par celle de Sarsfield». Il s'agissait donc d'un déplacement de moins d'un mille. Que la chapelle de Bear Brook ait été démolie ou transportée «debout», c'était là une opération beaucoup plus rentable que ne pouvait l'être le transport d'une bâtisse à partir de The Brook (Bourget) par des routes impossibles.

En 1882, l'évêque d'Ottawa donna l'ordre de faire une allonge à la chapelle de Sarsfield. Enfin, le 22 décembre 1895, avait lieu la bénédiction d'un vaste temple en pierre sur la petite colline où l'ancienne église dominait déjà le pays d'alentour.

### Chapelle de The Brook

Parlant de The Brook, le père Alexis de Barbezieux écrit: «La première fois que l'histoire o fait mention de cette mission fut le 14 juillet 1876, lorsque les gens de la partie sud du canton (de Clarence) demandèrent à fonder une paroisse séparée». Par conséquent, chaque fois que l'on parlait de la chapelle du Brook, avant cette date, il s'agissait toujours de la chapelle de Bear Brook et non d'une chapelle inexistante à The Brook.

Monseigneur, trouvant prématurée la demande des «Brookoï», les renvoya à deux ans. Le 9 juillet 1878, voyant qu'ils insistaient encore, il leur promit d'envoyer un délégué pour faire le choix d'un emplacement favorable s'ils

réunissaient par souscription la somme nécessaire pour bâtir un édifice approprié au culte. On prit du temps à s'entendre sur le site ou à atteindre l'objectif fixé, de sorte que The Brook resta attaché à Clarence-Creek jusqu'au 22 juillet 1885, date de l'arrivée de notre premier curé, M. Talbot. Il y célébra la messe pour la première fois dans la chapelle neuve, en la fête de Ste-Anne, quatre jours plus tard.

Pour répondre aux besoins, une église remplaça bientôt la chapelle. À l'automne 1889, avait donc lieu la bénédiction du premier vrai temple de The Brook. C'était un édifice en brique.

### Région de The Lake (Le Lac)

Les premiers cartographes du canton de Clarence donnaient aux terrains inondables à la tête du bassin du Cobb's Lake, le nom de «The Lake».

À la page 346 de son premier volume, Barbezieux prétend qu'un chemin direct du «Lac» à Bear Brook mettrait les catholiques les plus éloignés de cette région à seulement six milles de la chapelle. Il fait magistralement erreur: d'abord parce que cette distance est celle du «Lac» à The Brook (elle serait d'une vingtaine de milles pour Bear Brook), ensuite parce qu'il n'y avait pas à ce temps là (1860) de chapelle à The Brook. Évidemment M<sup>r</sup> Guigues et le Père Barbezieux ont commis des erreurs monumentales en confondant The Brook avec Bear Brook pour faire des rapprochements impossibles.

## Véritable destin de la vieille chapelle

Au sujet de The Brook, le Père Alexis de Barbezieux écrit: «Lorsque la nouvelle église fut ouverte au culte, l'ancienne chapelle fut convertie en école séparée». Elle servit à cette fin durant une période indéterminée (un à quatre ans). Ensuite, on l'utilisa comme salle paroissiale à l'occasion, ce qui veut dire très rarement.

Pour remplacer son magasin détruit par le feu, le 20 septembre 1902, Edmond Langlois acheta aussitôt l'ancienne chapelle et la déménagea pour l'installer sur le solage de l'édifice incendié. L'ouverture du nouveau local commercial eut lieu le 15 décembre de la même année.

La bâtisse de la vieille chapelle était un peu plus large que le solage de l'ancien magasin. Au cours des années «quarante» le soussigné fit des formes et coula du béton pour épaissir le solage jusqu'au bord extérieur des murs en vue de rendre l'édifice plus chaud.

EN 1955, alors que l'on faisait une ouverture dans le mur au coin nord-est de la vieille chapelle afin d'établir une communication avec un nouveau rajout où se trouveraient désormais les escaliers, un des travailleurs, Jean-Louis Marcil, trouva, entre les montants, l'extrémité d'un banc d'église faite avec un mardrier de deux pouces en beau pin «clair» de nœuds et plané à la main.

Au début de 1977, au cours de la transformation de la bâtisse en salle funéraire, on ouvrit une fenêtre au coin sud-est du même mur et on y trouva l'agenouilloir d'un banc d'église, évidence que le propriétaire conserve précieusement.

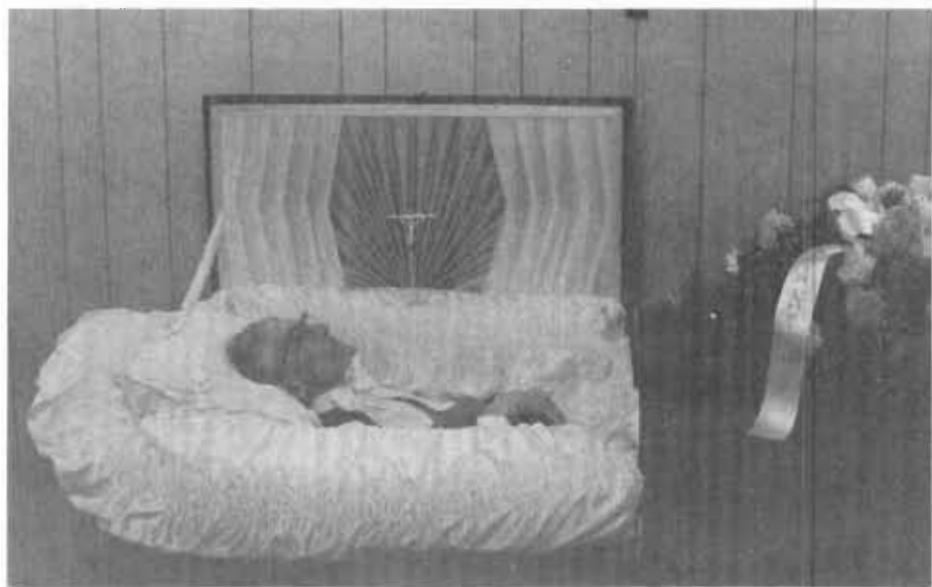
Il se peut que d'autres reliques semblables se trouvent encore dans les murs car on ne les isolait pas en ce temps là. Lorsque, en 1902, les ouvriers finirent les ouvertures des fenêtres en vue d'installer des tablettes pour la marchandise sur toute la longueur des murs, de chaque côté de la chapelle, il est donc possible qu'ils se soient amusés à jeter beaucoup de choses inutiles ou qu'ils jugeaient encombrantes, entre les montants d'une épaisseur de cinq pouces, mais on, ne s'obstinera pas à éventrer les murs de l'édifice pour le vérifier.

Après tout ce que nous venons d'en dire, il est très évident que la vieille chapelle de The Brook n'a jamais été déménagée à Sarsfield mais qu'elle est encore à Bourget; elle y a été d'abord transformée en magasin général puis, dans la suite, en salon funéraire, la Salle Pax.

Antonin Lolonde

→  
Celle qui sonne depuis 1886

(Photo: Ch.-A. H.)



**Curieuse coïncidence** — Lors de son décès en octobre 1984, M<sup>me</sup> Cyprienne Langlois, qui y a été baptisée en janvier 1889, fut exposée dans la «vieille chapelle» devenue la salle funéraire «Pox». Cette propriété est restée en possession de la famille Langlois-Lalonde depuis qu'elle a été achetée en 1902 pour devenir le magasin du père de Cyprienne.

(Gracieuseté: F. C. L.)

(Photo: C. E. L.)

## Le premier bedeau de Bourget

Les bedeaux de Bourget! On pourrait en écrire bien long là-dessus. Quel enfant de chœur n'a pas été quelque peu bedeau un jour ou l'autre. C'est à qui aiderait à la parure de l'église, à la préparation des cérémonies; mais le plus grand privilège est de creuser les fosses et de les remplir. Quand il s'agit de sonner la cloche, on ne se fait pas prier et bien souvent on y met tant d'ardeur que l'annonceuse chavire là-haut dans son clocher.

Oui, il y aurait bien des choses à écrire là-dessus, mais pour aujourd'hui nous ne parlerons que des vrais bedeaux de notre paroisse, ceux qui ont porté officiellement ce titre.



Les bedeaux de Bourget n'ont jamais été aussi fortunés que leurs confrères de la ville. Pour eux, pas de beau costume doré et pas de place spéciale dans les processions. D'un autre côté, il n'y a pas seulement que la préparation des cérémonies et l'entretien de l'église qui aient été de leur ressort. Il leur fallait être menuisier, charpentier, peintre, jardinier et chantre. C'est donc dire que le bedeau a tenu une assez grande place dans l'histoire de notre paroisse.

Parmi les titulaires de la «bedocherie», nous voudrions évoquer d'une manière particulière la figure du premier bedeau de Bourget: M. Cyprien Lamarre. Le vieux Lamarre, comme nous l'appelions tous, fut bedeau pendant trente ans, et ceux qui l'ont connu ne l'oublieront pas de sitôt. À un certain temps, il disait avoir sonné les cloches du baptême pour la moitié des paroissiens de Bourget et il était loin d'avoir tort. Bon menuisier, il a laissé bien des souvenirs de son travail à l'église: les confessionnaux, les colonnes, le catafalque géant que la paroisse avait il y a quelques années.

M. Lamarre a eu une vie bien remplie qui pourrait fournir matière à bien des histoires amusantes. Entre autres, il lui arriva de sonner l'Angelus du matin à minuit et demie. Premier chantre de Bourget, il a chanté aux messes de semaine pendant une cinquantaine d'années. Il était absolument assidu et ponctuel pour cela, mais il retournait chez lui lorsqu'il constatait qu'une messe basse remplaçait la messe chantée.

Plusieurs bedeaux se sont succédés depuis M. Lamarre, mais aucun n'a encore égalé le record de notre premier bedeau.

(60) Pol



*Que c'était beau!* — Voici le magnifique aspect qu'offrait le chœur de notre église, entre les années 1921 et 1965, grâce à la splendeur du marbre et du simili-marbre artistiquement ouvragés de ses autels, de sa chaire et de sa balustrade.

À cette vue, les jeunes comprendront mieux les regrets profonds et les souvenirs nostalgiques ressentis par un grand nombre de personnes âgées, suite à la disparition frustrante de ces éléments de beauté auxquels ils étaient profondément attachés.

Après la grande rénovation de 1921, les paroissiens répétaient que le maître-autel était un don de M. le curé Raymond et qu'il lui aurait coûté alors le gros montant de cinq milles dollars. En argent d'aujourd'hui, cela voudrait probablement dire plus d'une cinquantaine de mille dollars... pourtant, en 1965, on l'a démolit et porté au dépotoir avec l'étrange excuse d'un renouveau quelconque dont, heureusement, n'ont pas été affligés Ste-Marie-Majeure et quantité d'autres temples «marbrés» moins «dans l'vent» que le nôtre.

# Les enfants de chœur d'autrefois

Que c'était beau à l'église lorsque le chœur, aux grands-messes du dimanche et des jours de fête, était peuplé d'une cinquantaine d'enfants vêtus de soutanes noires et de surplis blancs.

Il fallait avoir bonne réputation et bonne conduite alors pour obtenir le privilège de devenir «Chevaliers de l'autel». Pour le rester, il fallait faire preuve de ponctualité et d'assiduité, surtout rester sage durant les offices. Mais cela en valait la peine.

Juste avant que commence la messe, on voyait surgir, de chaque côté de l'autel, une file d'enfants de chœur, les mains jointes dans une attitude de pieuse révérence. Se dirigeant directement vers la balustrade, ils la longeaient puis, après avoir rencontré leurs copains de l'autre file, ils se tournaient vers l'autel et s'y acheminaient. Arrivés au bas, les enfants s'y prosternaient deux par deux en faisant une génuflexion, après quoi ils se relevaient et se saluaient; puis, chacun de son côté allait prendre place dans les transepts pour occuper un des bancs en gradins qu'on leur réservait.

Il était très méritoire de rester sage et tranquille pendant les offices, surtout lorsque les sermons étaient quelque peu longs... mais il y avait des compensations.

D'abord, à tour de rôle, on pouvait servir la messe, être acolyte ou thuriféraire. Ça donnait une certaine satisfaction de porter les chandeliers, transporter le missel, offrir et verser les burettes, présenter le manipule lors du lavabo, sonner le carillon au Sanctus et à l'Agnus Dei, surtout encenser l'officiant et le peuple à l'offertoire. C'était quelque chose encore que d'être chargé de transporter le bénitier à anse et de présenter le gaupillon au prêtre pour l'Asperges.

Le thuriféraire éprouvait toujours un certain plaisir à prolonger son stage dans la sacristie pour embraser au maximum le cube de charbon de bois qui, dans l'encensoir, produirait ainsi une abondante et odoriférante fumée.

Aux jours de grandes fêtes, le carillon était remplacé par un timbre, genre xylophone, à tons profonds. Certains servants de messe le frappaient à toute éreinte, espérant ainsi se faire entendre jusqu'aux «tréfonds» du temple, mais souvent ils manquaient la cible et heurtaient plutôt la base en bois, ce qui ne donnait qu'un bruit sourd et décevant. D'autres, au lieu de monter et descendre les notes en gamme, frappaient les lames de métal en désordre pour créer une harmonie parfois assez agréable.

On se sentait une certaine importance aussi lorsque l'on était chargé d'accompagner l'officiant en tenant la patène à manche lors de la distribution de la communion; c'était à qui effleurerait le plus près possible le menton des fidèles sans y toucher.

Mais la charge la plus convoitée était peut-être celle d'actionner la claquette pour signaler aux gens que le moment était venu de s'asseoir, s'agenouiller ou se mettre debout. Comme on changeait de positions à maintes reprises autrefois, il fallait claquer fréquemment. Souvent le claqueur cherchait à produire le plus gros bruit possible afin de surprendre et faire sauter ses voisins, au point qu'il lui arrivait d'échapper son machin à bruiteur qui faisait alors un saut dans les airs.

Aux chants du Gloria et du Credo, il fallait savoir présenter et recevoir la barrette à temps et comme il faut; on devait aussi savoir se lever et saluer l'autel puis l'officiant chaque fois que les chants mentionnaient les noms de Dieu et du Christ.



*Une demi-douzaine à la fois (1921) — Six frères Lalonde, enfants de chœur en même temps. À l'avant: Gabriel, Pierre, Bernard. À l'arrière: Jean-Lucien, Antonin, Rabert.*

(Gracieu-seté: A.-M. L.)

Aux trois derniers jours de la semaine sainte, «alors que les cloches étaient parties à Rome», la crécelle remplaçait le carillon et le timbre aux cérémonies, de même que le bourdon du clocher pour annoncer les offices; on peut s'imaginer si celui qui en était chargé s'en donnait à cœur joie en faisant craquer ce moulinet.

La semaine sainte était certes mouvementée pour les enfants de chœur. Le jour des rameaux, il fallait sortir dehors en procession avec le curé, et une fois la porte refermée, il commençait un long colloque chanté avec le chœur resté à l'intérieur près de l'orgue. Parfois, il faisait tellement froid qu'avant de sortir, M. le curé Raymond nous avertissait: «N'oubliez pas d'apporter vos casquettes, les enfants!»

Le vendredi saint, il y avait le déchaussement pour la vénération de la croix. Malheur alors à celui qui avait fait des nœuds aux lacets de ses bottines car il ne parvenait pas à se mettre sur ses bas à temps pour suivre les autres: honte surtout à celui qui avait des bas troués car il était alors exposé aux quolibets de ses voisins.

Arrivé au samedi saint, pendant que les fidèles s'inquiétaient de ce qui se tramait à l'arrière de l'église, les enfants de chœur privilégiés s'initiaient aux mystères de la «fabrication» de l'eau bénite et de la bénédiction des fonts baptismaux.



*Procession de la Fête-Dieu (1918) — Les enfants de chœur entourent le dais.*

(Collection: Antonin Lalonde)

Lors des processions, on se sentait important d'avoir à précéder le cortège en portant la croix ou à entourer le dais en portant les falots que l'on appelait pompeusement des flambeaux. Mais le hic du rôle de l'enfant de chœur était d'être invité, comme servant, à endosser une des soutanes rouges avec un magnifique surplis en dentelle aux grandes solennités.

Enfin, ceux qui servaient sur semaine recevaient une rémunération; en effet, M. le curé leur versait dix cents par messe servie pour les récompenser de leur assistance.

Dans certains cas, c'était tout un problème pour les mamans que d'habiller leurs enfants pour le chœur. Il fallait leur procurer ou leur coudre une bonne soutane (en serge ou en satine?) et un surplis de dentelle à plis passablement compliqués. Certaines familles avaient jusqu'à une demi-douzaine d'enfants de chœur à la fois. Dans ce cas, le nouveau qui entrait au chœur héritait de la soutane du dernier qui l'avait précédé, et ainsi de suite, de sorte que l'aîné avait souvent le privilège d'être habillé en neuf et le dernier habituellement le désavantage de porter un habit élimé.

Celui qui était seul de sa famille à faire partie du chœur voyait souvent le bas de sa soutane s'éloigner de terre, à mesure qu'il grandissait puis, venait un jour où, fatigué d'entendre ses copains lui dire narquoisement: «L'eau est haute, hein?», il obtenait la permission de prendre sa retraite.

Ah! jennes d'aujourd'hui, vous ne savez pas ce que la disparition des enfants de chœur vous fait manquer.

Antal



(Photo Ch.-A. H.)

## Sous le Signe de la Croix

Le Canada français, comme la vieille France, a jalonné son sol de croix de chemin. Nos pères ont apporté du vieux Québec cette tradition de mettre leur paroisse, leur rang et même leur ferme sous la protection du Signe de la Rédemption; mais ce qui a surtout stimulé la floraison des croix en sol ontarien, c'est le mouvement des croix de Cartier lancé à l'occasion du quatrième centenaire de la première érection de l'emblème de notre Sauveur, en sol canadien, par Jacques Cartier, découvreur de la Nouvelle France.

La croix nous rappelle donc non seulement la naissance du christianisme mais aussi celle de notre patrie.

Chacune de nos croix a son histoire. Au coin du village, près de la voie ferrée fut érigée, en 1914, une croix de mission à la suite d'une retraite prêchée par des RR. Pères Oblats, dont l'un était le R.P. Guertin. Cette croix dut être rénovée à quelques reprises.

En 1944, grâce à la générosité des paroissiens, une magnifique croix permanente, en simili granit blanc, remplaçait définitivement

la croix primitive renversée une couple d'années plus tôt par un ouragan. Ce monument fut béni solennellement la même année à la fin d'une retraite prêchée par des RR. PP. Rédemptoristes.

Nous avons encore d'autres croix de chemin ainsi que des croix de Cartier. On doit l'érection de ces dernières à l'initiative des sections juvéniles, stimulées par le travail apostolique de «l'oncle Jean».\*

Puisse Bourget ne connaître toujours que le bonheur de la paix à l'ombre de ses croix!

(60-100 Antal)

\*L'Oncle Jean (Victor Barrette) a longtemps fait un admirable apostolat auprès des jeunes surtout comme directeur d'une page des enfants dans notre quotidien «Le Droit» et comme animateur des sections juvéniles de la Société St-Jean-Baptiste.

## «Marcher au catéchisme»

Autrefois, il fallait être ferré en religion avant qu'on vous reconnaisse comme catholique adulte digne de ce nom.

Vous aviez beau avoir reçu le baptême, avoir passé souventes fois par le confessionnal et avoir fait votre première («petite») communion, il vous fallait en plus, vers l'âge de dix ans, suivre un cours intense de principes religieux et être admis à la communion solennelle avant de recevoir la confirmation de votre titre de chrétien.

Cette formation religieuse spéciale consis-

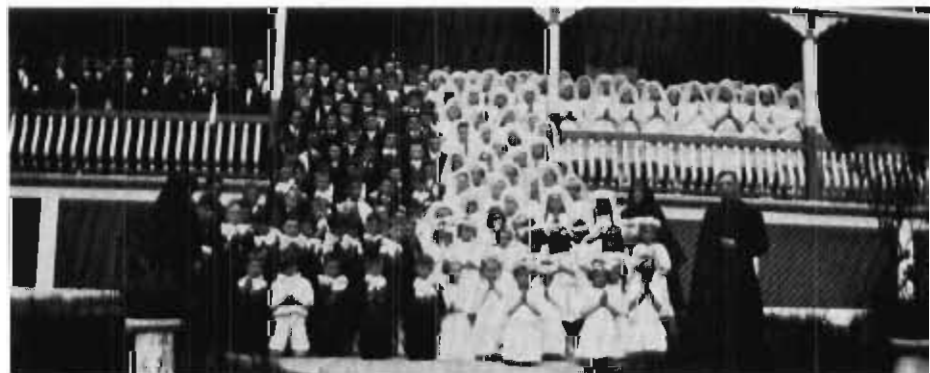
lait à suivre des cours de catéchisme à cœur de journée pendant un mois; les leçons en étaient dispensées par le curé. Pour obtenir son certificat, on devait être ponctuel, assidu et studieux, surtout répondre de façon satisfaisante à l'examen oral. Les cours se donnaient à l'église ou à la salle paroissiale et on disait de celui qui y participait qu'il «marchait au catéchisme».

Longtemps après, les très anciens rappelaient, presque en tremblant encore, la sévérité proverbiale de M. le curé Larose qui n'hésitait pas pour faire marcher certaines «têtes dures» au catéchisme pendant trois années de suite. C'est probablement ce qui, dans la suite, avait accoutumé les aînés à alarmer leurs cadets en leur prédisant toutes sortes d'avatars, de problèmes et de difficultés lorsqu'ils marcheraient au catéchisme. Aussi, nombreux étaient ceux qui, après la solennelle cérémonie, ne pouvaient s'empêcher d'exprimer leur soulagement par un «Ouf! j'ai enfin fait ma «grand-communion»!»

Lors de la grande rénovation de l'église, en 1920-1921, la «marche au catéchisme» fut suspendue et elle ne reprit qu'en 1922 avec un nombre record d'environ cent-cinquante postulants. Moins sévère que le curé Larose, M. Raymond n'en était pas moins soucieux de bien préparer les enfants du temps à mener une excellente vie chrétienne grâce à une préparation convenable.

... Comme c'est déjà loin notre «marche au catéchisme»!

Antal



Nombre record de «grands-communians» (1922).

(Collection Conrad Lortie)

## Les mésaventures d'une statue

Lors de la grande rénovation de l'église, en 1921, il avait été décidé de faire du maître-autel un magnifique trône en marbre et simili-marbre. Un trône sans roi, ça ne se conçoit pas; aussi, M. le curé Raymond obtint, de M<sup>me</sup> Lorenza Sirois-Bourque, le don d'une admirable statue du Sacré-Cœur pour l'y placer. On disait, dans le temps, que cette splendide effigie avait coûté la fabuleuse somme de cinq cents dollars; aujourd'hui, ce serait l'équivalent de plus de cinq milles dollars.

Vraiment, c'était un superbe chef-d'œuvre de la statuature de l'époque. Où que l'on se trouvait dans l'église, chacun avait l'impression que c'était le sien et non celui d'un autre que cherchait le regard du Christ. Si Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, il a dû y apporter quelques perfectionnements quand il a engendré son fils bien-aimé, l'homme-Dieu, le Christ. Ainsi, le parachevement immatériel de la statue du «roi» de la paroisse laissait réellement l'impression d'un «plus qu'homme». Dès votre entrée dans notre temple, vous vous sentiez attiré par ce regard qui cherchait le vôtre. Aussi de quel enthousiasme son effigie gonflait-elle nos voix et nos cœurs lorsque nous l'acclamions aux jours de grandes fêtes: «Christus vincit. Christus regnat. Christus imperat!»

Mais notre merveilleux Sacré-Cœur a été descendu de son socle royal même avant que soit démolie le superbe maître-autel qui lui servait de trône et qui a été envoyé au dépôt.

L'incident suivant s'est passé environ une quarantaine d'années après qu'on l'eut introduit sur son grandiose piedestal.

D'après certains géologues, une bonne partie de Bourget «flotte» sur un «lac» souterrain. Quand les trains passaient (il n'en circule pratiquement plus) sur notre voie ferrée, surtout la nuit, un fort ébranlement du sol et des bâtisses nous en prévenaient longtemps avant qu'ils n'arrivent au village. Les bras de notre Sacré-Cœur n'avaient pas été coulés d'une seule pièce avec son corps mais à leur extrémité se trouvait une cheville qui s'emboîtait dans une cavité creusée dans l'épaule, le tout étant si parfaitement ajusté que rien n'y paraissait.

Or, les vibrations causées par les trains et les camions mastodontes circulant dans la rue voisine, avaient peu à peu fait sortir la cheville de sa mortaise.

Ce matin là, au moment où M. le curé allait sortir de la sacristie et passer sous la statue avec deux servants de messe, un terrible crash se produisit; c'était le bras gauche de la statue qui venait de s'écraser au sol et peu s'en fallut que ce fut sur la tête du pasteur et de ses enfants de chœur.



Notre malheureux Sacré-Cœur

(Photo: C. E. L.)

Pauvre curé, il a dû penser beaucoup plus à la suppression de la daigereuse statue qu'à la transsubstantiation durant l'office divin. En tout cas, aussitôt la messe terminée, le grand impulsif qu'il était donnait ordre au bedeau de trouver de l'aide pour descendre messire Jésus et le faire disparaître sans délai.

Des ligueurs du Sacré-Cœur, prévenus de sa décision, implorèrent le sacristain de leur remettre la statue descendue (comme Joseph d'Arimathie avait demandé le corps du Christ après sa descente de la croix), ce qui ne fut pas difficile à obtenir. Puis, s'étant concertés, ils décidèrent de faire réparer à leur frais le bras brisé et en même temps repeindre à neuf notre beau Sacré-Cœur auquel on n'avait pas fait de grande toilette depuis son arrivée à Bourget.

En ce temps-là, un excellent statuature, dont le nom était quelque chose comme Carlo Petrucci ou Petrucio Carli, avait un atelier sur la rue Dalhousie à Ottawa. Laurent Lefebvre accepta d'y conduire la statue. Quelque temps plus tard, ayant été prévenu que le travail était terminé, les ligueurs obtinrent de Paul Gauthier qu'il la rapporte de la ville.

Un avant-midi, donc, Paul arrivait pour débarquer la statue chez un paroissien qui s'était offert à l'héberger en attendant qu'un autre curé lui permette de réintégrer l'église. Dès son camion placé, on enlève les toiles et on repousse la paille qui protègent le Sacré-Cœur. Aussitôt, ce sont des «Ah!» d'étonnement et d'admiration à la vue du superbe travail exécuté par le statuature. Ce Christ fait de matière inerte paraît vivant et plus beau que jamais. Il semble même vous pénétrer de son regard pour dire: «Que vous ai-je fait? — Pourquoi ne me

ramenez-vous pas dans mon temple?» Comme suffoqués d'émotion, on ne sait que faire, on trouve rien à dire si ce n'est: «Comme il est beau!»

Enfin, l'un d'entre nous se ressaisit et dit: «Il faut que M. le curé voit ça!» Puis, sans attendre les commentaires des autres, il part à la course. Quelque temps plus tard, il revient accompagné du pasteur qui, la pipe au bec comme toujours, est suivi de son inséparable toutou, «Tippy». M. le curé n'a pas été prévenu de la raison pour laquelle sa présence est sollicitée.

Aussitôt arrivé, oubliant d'en fumer, il s'absorbe longuement à contempler le personnage couché dans le camion puis, semblant revenir à la réalité, il demande: «Qu'allez-vous en faire?» — «Le loger ici en attendant qu'un autre curé l'accepte à l'église!» Il reste pensif un long moment et finit par dire: «Amenez-le à l'église, nous allons l'installer dans le chœur». Le soir même, notre Sacré-Cœur montait sur un socle que des bénévoles lui avaient construit.

Mais les aventures de notre statue n'étaient pas terminées. Lors des grandes rénovations de 1965, on le mit pratiquement à la porte au rez de chaussée du clocher sud.

Certain jour, un hurluberlu drogué invite des jeunes à le suivre à l'église où il leur donnera une démonstration de sa force. Arrivé en face de notre statue, il la saisit presque à bras-le-corps et, d'un effort surhumain, la soulève, mais épuisé par la violence déployée, il la laisse retomber aussitôt sur son support; toutefois, avant de reprendre son aplomb, elle oscille et frappe le mur où ses mains s'effritent.

Cet incident est survenu, il y a quelques an-

nées déjà, mais au moment où nous écrivons ces lignes, certains ont pris l'initiative de faire réparer les dommages; des fidèles manifestent même le désir que l'on construise bientôt, pour installer leur statue, une large et solide corniche à console sur le mur au dessus de l'écran en contreplaqué qui s'élève derrière l'estrade où le prêtre et ses assistants s'assoient au cours des offices religieux.

En reconnaissance de faveurs obtenues, de

nombreux croyants publient présentement à pleines pages dans les journaux des images du Christ avec oraison. Le retour de notre statue, à sa place d'honneur dans le chœur, pourrait être notre manière à nous de remercier le patron titulaire de la paroisse, à l'occasion du centenaire, et de lui dire de façon symbolique: «Que le Sacré-Cœur de Jésus soit loué, adoré et glorifié à travers le monde pour des siècles et des siècles. Amen.

Antal

## Future sainte à Bourget

### Premier épisode (1890-1900)

Il a toujours été su que le curé Larose rêvait, sinon de fonder une congrégation religieuse féminine à The Brook, au moins d'y établir la filiale d'une communauté déjà existante.

Quand le troisième curé de notre paroisse construisit le presbytère, il en fit dresser les plans pour qu'il fut prêt à servir de couvent, une fois fini; il avait indéniablement un air monastique: ainsi, la large galerie qui en faisait le tour pouvait faire office de préau, et les chambrettes de l'étage, alignées comme des cellules de chaque côté d'un long couloir, ont toujours semblé attendre des religieuses.

Monsieur Larose était d'un ascétisme rigoureux pour lui-même et d'une sévérité qui le faisait craindre pour les autres.

Or, cet excellent prêtre gardait avec lui cinq orphelins: un neveu et quatre nièces. Ledit neveu s'appelait Félix et rêvait plutôt de liberté que de claustration: aussi, prenait-il souvent la clé des champs. Aussitôt qu'il s'en apercevait, le brave oncle sortait sur la véranda et, de sa voix de stentor, lançait de retentissants «Félix» que l'écho répercutait à toutes les extrémités du village et qui avaient tôt fait de ramener la brebis égarée à son bercail.

Si M. Larose nourrissait aucun espoir de vo-



Sœur de madame Paquette, M<sup>lle</sup> Marie-Thérèse Baudrias a longtemps été ménagère pour M. le curé L. C. Raymond. (Gracieuseté: F.C.L.)

cation religieuse pour son neveu, par contre, il rêvait de robes de bure et de vœux sacrés pour ses nièces. On dit que la plus jeune était très jolie; elle aurait sans doute fait une délicieuse nonnette.

### Deuxième épisode

Le 18 octobre 1959, le révérend père Azarie Ménard, O.M.I., vice-postulateur de la cause de béatification d'Esther Blondin (Mère Marie-Anne) écrivait à un familier de Bourget: «... Le Père Lemieux me disait une chose que je veux contrôler... Il s'agit de Marie-Esther Blondin, dit Sureau, devenue Mère Marie-Anne, fondatrice des Sœurs de Ste-Anne, Lachine. Ladite demoiselle aurait songé à aller faire partie de la communauté que votre curé Larose voulait fonder dans son presbytère-monastère. Est-ce exact?... Ou bien a-t-il été question qu'elle envoie de ses filles «au Brook?»

Le familier de Bourget n'a cependant rien pu retracer à ce sujet.

### Troisième épisode

À un certain temps où les journaux parlaient de béatification pour Mère Marie-Anne, une dame Paquette de Windsor, bienfaitrice de la Procure des Missions de Grouard et sœur de M<sup>lle</sup> Thérèse Boudrias qui fut longtemps ménagère de M. le curé Raymond, écrivait à M<sup>lle</sup> Cyprienne Langlois lui disant que cette Esther Blondin était celle sur qui le curé Larose avait compté pour fonder une congrégation à Bourget.

### Épilogue (réalité)

Marie-Esther Blondin naquit en 1809 et mourut en 1890. M. Larose a été curé de The Brook de 1890 à 1900. Il se peut qu'il ait désiré faire venir des «filles» de Mère Marie-Anne chez nous, mais certainement pas la fondatrice qui, à ce temps là, était déjà passée à l'histoire. Nous ne pouvons pas nous imaginer comment une telle rumeur a pu naître et se propager.

Mère Marie-Anne est donc en bonne voie d'accéder à la canonisation, mais elle ne sera jamais la première sainte de Bourget. Aussi, mesdames et mesdemoiselles de chez nous,



Notre lampe du sanctuaire

(Photo: C. E. L.)

puisqu'il semble n'y avoir en vue encore aucune candidate sérieuse pour ce titre, la voie est libre et chacune de vous n'a qu'à exceller en zèle et en vertus pour mériter l'honneur d'être la première Bourgetaine à monter sur les autels.

Antal



Le révérend Père Azarie Ménard, vice-postulateur de la cause de béatification de Mère Marie-Anne, aimait, dans sa jeunesse, venir passer une partie de ses vacances au «Braok» pour taquiner les barbates du lac Cobb. (Gracieuseté: F.C.L.)



## Le curé Raymond, un grand patriote

Tous les Franco-ontariens dignes de ce nom savent ce qu'est l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO), mais nombreux sont ceux qui ignorent qu'elle a été fondée en 1910 sous le nom d'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario.

Ce n'était pas un organisme fanatique, car il se serait alors livré à des attaques intolérantes pour brimer les autres groupes de leurs justes droits; au contraire, il s'agissait simplement et franchement d'un mouvement patriotique consacré uniquement à la défense des droits légitimes des Canadiens-français de l'Ontario.

Bourget peut s'enorgueillir d'avoir eu un curé très patriote, qui après avoir été l'un des fondateurs de l'Association d'Éducation a même été l'un de ses présidents; il s'agit de l'abbé Léon-Calixte Raymond à qui notre journal «Le Droit» est, pour une bonne part, redevable de son existence. Il fut aussi un farouche ennemi du Règlement XVII.

Afin que ne se perde pas la mémoire d'un pasteur et compatriote aussi digne de notre reconnaissance, nous évoquons brièvement ici



(Photo: Ch.-A. H.)

quelques faits qui lui méritent notre vive admiration. Les citations en italiques qui suivent proviennent donc du dix-huitième volume de l'Histoire de la Province de Québec, ouvrage parfaitement documenté de Robert Rumilly.

\* \* \*

Lors d'une réunion, en 1913, un petit groupe d'intrépides résolut de fonder un journal. Presque tous optaient pour un hebdomadaire à cause du manque de fonds, mais le curé Raymond, vigoureux et combatif, parla pour lui: «Il faut nous battre tous les jours, à toute heure de chaque jour; il faut un quotidien!» Les intrépides fondateurs constituèrent alors un Syndicat d'œuvres sociales et se cotisèrent pour publier le premier numéro du Droit, le 27 mars 1913. Le journal imprimé, c'est le personnel qui se cotisa à son tour pour payer les frais d'expédition. (p. 57).

\* \* \*

Dans la suite, l'abbé Raymond, l'abbé Hudon, d'autres encore, versèrent toutes leurs économies. ... L'abbé Raymond sollicita d'abord la souscription de M<sup>re</sup> Gauthier, archevêque d'Ottawa, qui le reçut fraîchement. — On se rappelle que le chef spirituel de l'archidiocèse était fils d'Irlandaise et qu'il s'est montré moins que sympathique à la cause des Franco-Ontariens (pp. 58 et 59).

### À la mémoire d'un bienfaiteur

Nous possédons très peu de renseignements concernant François Dumas qui a donné son terrain à la Fabrique lors de la fondation de la paroisse.

On sait cependant qu'il était le fils de Michel Dumas et de Sophie Desgroseillers. Son frère, Onésime (époux de Flora Charette) était le père d'Ernest et le grand-père d'Yvonne (M<sup>me</sup> Gaston Hurtubise). François Dumas avait aussi une sœur, Mélina, qui épousa François Touchette, en 1882.

En retour du terrain qu'il avait donné à la Fabrique, François n'avait demandé qu'un lot au cimetière pour lui et les siens. Sur son monument, on peut lire qu'ont été inhumés là: son père, Michel, décédé le 2 août 1896 à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans et sa mère Sophie Desgroseillers (sans autres détails). De même, François y repose après décès, le 27 septembre 1915, à l'âge de soixante-quatre ans et six mois, ainsi que son épouse, Cordélia Deniger (sans autres détails).

Puisse la générosité de François Dumas lui avoir mérité le bonheur éternel, à lui ainsi qu'à tous ses proches. R.I.P.



M. le curé L. C. Raymond

Au printemps (1913), Lomer Gouin (premier ministre du Québec) fit un voyage en Europe. Il promit son aide à l'abbé Raymond, curé de Bourget, qui voyageait sur le même bateau et qui lui exposa la situation des écoles franco-ontariennes. (p. 74).

\* \* \*

Le Droit vivait au jour le jour, mais il vivait. Des curés comme l'abbé Hudon, l'abbé Raymond et le père Guertin lui envoyaient des dons. (p. 136).

\* \* \*

Les Franco-Ontariens entraient en pleine lutte, non seulement contre les persécuteurs anglais, mais contre les Irlandais catholiques, disciples de M<sup>re</sup> Fallon. Deux prêtres, l'abbé Léon-Calixte Raymond, curé de Bourget, et l'abbé Onésime Lalonde, vicaire à la Basilique d'Ottawa, firent le voyage à Québec pour demander l'aide de M<sup>re</sup> Bégin. Le bon archevêque les encouragea, tout en les mettant en garde: «Résistez Priez Parlez, Criez, mais agissez toujours en bons catholiques.» (p. 165).

\* \* \*

Ces prêtres (des Irlandais) demandèrent à M<sup>re</sup> Gauthier d'user de représailles en éloignant le curé Raymond, de Bourget, propagandiste du Droit. (p. 222).

Signalons que M<sup>re</sup> Michael Fallon, O.M.I., Évêque de London (Ont.) qui dirigea la lutte des Irlandais catholiques contre les Franco-Ontariens eut, avant de mourir, l'heur de se repentir au sujet des injustices qu'il avait commises contre les nôtres dans l'affaire du Règlement XVII. Que Dieu lui soit donc miséricordieux et que son âme repose en paix! Qu'il soit surtout généreux envers ceux qui, comme le curé Raymond, ont dû tant se dépenser pour combattre les injustices dont l'on accablait la communauté franco-ontarienne!

# Paroisse Sacré-Cœur de Bourget

## La générosité des fidèles

Les Bourgetains ne sont certainement pas mesquins. On n'a qu'à considérer leurs généreuses contributions à la fabrique du Sacré-Cœur pour s'en convaincre.

En 1885, ils construisaient une chapelle, aussi logeable dans le temps que le sont encore maintes églises de campagne. Quatre ans plus tard, ils érigeaient une grande église de cent-dix pieds de longueur sur cinquante-neuf de largeur, surmontée d'un élégant clocher. Au cours des vingt-cinq années qui suivirent, ils parachevèrent l'intérieur qui devint très imposant comme on peut en juger par la photo du vingt-cinquième anniversaire de la paroisse.

Notre fabrique fut dotée d'un grand et confortable presbytère en 1895. Il y eut aussi, en 1918, construction d'une belle salle paroissiale. Puis, en 1920-1921, M. le curé Raymond entreprit une rénovation monumentale de l'église dont les frais s'élevèrent à environ cent mille dollars. L'ancien clocher disparut et on en érigea deux nouveaux; on bâtit aussi deux vastes transepts; on installa un système de chauffage à la vapeur avec fournaies au charbon; on s'enrichit alors des grandes orgues; on fit l'acquisition de magnifiques vitraux; on remplaça les anciens autels, les halustes de la sainte-table, la chaire et le chemin de croix par d'imposants chefs-d'œuvre en marbre et en simili-marbre; le chœur fut repeuplé de nouvelles statues, etc.

Dans la suite, il y eut électrification de l'église et du presbytère.

Enfin, en 1965, une nouvelle fièvre de rénovation fit disparaître tout le marbre de 1921 et, ce qu'on en remplaça fut de bois.

En tous temps, il fallut en outre voir à l'entretien et aux réparations. Évaluez tout cela en espèces sonnantes et vous en arriverez à un total de plusieurs centaines de mille dollars.

Nous nous plaçons ici à honorer la générosité des paroissiens et amis de Bourget qui ont permis toutes ces réalisations sans que la fabrique devienne irrémédiablement endettée. La photo ci-jointe d'un tableau d'honneur fait connaître les noms gravés dans le marbre de certaines de ces personnes. Nous y ajoutons la liste des donateurs de vitraux. Mais, en plus de ceux-là, il se trouve un grand nombre d'autres fidèles qui, dans l'anonymat, ont fait leur juste part, donnant parfois davantage que ceux dont les noms sont connus.

L'hommage de notre reconnaissance va à tous et nous prions la Providence de leur rendre, en bénéfices terrestres et en bonheur éternel, la glorification que leurs contributions ont apporté au Dieu des Chrétiens par l'érection et l'embellissement de son temple.

Antal



Vitrail de St-Charles Boromé

(Photo: Ch.-A. H.)

### Vitraux et leurs donateurs

Saint Léon le Grand — Cercle St-Léon de l'A.C.J.C.

Saint Curé d'Ars — Curé Léon Raymond

Saint Pierre — Cyprien Lamarre

Saint Jacques — Napoléon Lalonde

Saint François-Xavier — Famille Arthur Gagné

Saint Jean-Baptiste — Arthur Lalonde

Saint Isidore le laboureur — Alphonse Chénier

Sainte Marguerite-Marie — Enfants de l'école

Saint Patrick — Charles Murphy

Saint Jean, évangéliste — Napoléon Longtin

Saint Charles Borromée — Charles Bohémier

Saint Paul — Philippe Tassé

Saint Matthieu — Alfred Lavoie

Sainte Jeanne d'Arc — Abbé A. Constantin

Constantineau

Sainte Thérèse — Joseph Morin

Sainte Cécile — Alfred Goulet



Vitrail de Ste-Marguerite-Marie

(Photo: C. E. L.)

## Dettes écrasantes

Lors du «crash» de la bourse, en novembre 1929, la dette de notre paroisse était d'environ \$119,000. C'était un fardeau écrasant pour la fabrique comme pour son nouveau curé, M. l'abbé Landry. Il réussit cependant à prendre des arrangements avec nos créanciers et, tant qu'il resta à Bourget, il sut garder la dette au même niveau sans jamais l'accroître malgré la désespérante période de la grande dépression.

M. le curé Lapointe arriva à la fin de la crise (1940) et, avec les paroissiens, il s'attela immédiatement à la lourde tâche de faire baisser la dette. Grâce à la collaboration de tous et surtout à l'intervention de la Providence, nos dûs baissèrent rapidement. Ainsi, alors que nous devions \$118,775. en 1941, ce montant s'était affaïssé à \$83,747. en 1946, puis encore à \$78,597. en 1947.

Le montant de notre dette a continuellement diminué dans la suite, de sorte que nos finances sont maintenant «manœuvrables» grâce à la Providence et à la générosité des paroissiens. — «Deo Gratias!»



Lors du vingt-cinquième anniversaire de la paroisse (en 1910), les fidèles offrirent à leur curé ce magnifique astensoir en plus d'une lampe du sanctuaire, d'un ciboire et d'un calice.

(Photo: Ch.-A. H.)

| A LA MÉMOIRE DES GÉNÉREUX DONATEURS           |                                |                                |                                 |
|---|--------------------------------|--------------------------------|---------------------------------|
| M <sup>re</sup> ALFRED GOULET                 | M <sup>re</sup> DR AUG. BOUQUÉ | DR. ISAË CHALFOUX              | ALPHONSE BOUDREAU               |
| ANTHIME DICAIRE                               | LOUIS J. GAGNER                | OVILA ETHIER                   | EVANGELISTE POTVIN              |
| OLIDA DICAIRE                                 | ALFRED AUGER F <sup>ils</sup>  | JOSÉPH MARCIL                  | LA BANQUE NATIONALE             |
| M <sup>re</sup> H <sup>on</sup> FÉLIX LÉFÈVRE | ROSE-ANNA LALANDE              | EUGÈNE CHAPETTE                | M <sup>re</sup> FIMBRESBERTHANE |
| ORPHIR MIRON                                  | ADEL MÉNARD                    | M <sup>re</sup> EUG. "         | JOSEPH LABELLE                  |
| P. MORTUBISE                                  | L. GAGNIER &                   | HORACE "                       | DONAT LAROCHE                   |
| ARTHUR VIAU                                   | F. LORTIE                      | M <sup>re</sup> P. PRIMEAU     | MARIE LAROCHE                   |
| AUG LAGROIS                                   | PH. GIROUX                     | M <sup>re</sup> ROSE-ELISABETH | OLIVA LAROCHE                   |
| ISAË DAVID                                    | JOS. GELIHAS                   | M <sup>re</sup> ROSE-ALBA      | PAUL GAUTHIER                   |
| T. VILLEMAIRE                                 | OSIAS SAUVE                    | QUELETTE                       | JEAN & JAC. "                   |
| F. DENEAULT                                   | ALBERT HEBERT                  | CYPRIENNE                      | GEO. LEFÈVRE                    |
| ALD. SICARD                                   | JOS. POTVIN                    | LANGLOIS                       | CLEMENTINE                      |
| ERNEST LAVOIE                                 | ARTHUR DAoust                  | ALFRED DUBOIS                  | ALBERT MARCIL                   |
|   |                                |                                | ALDEO PERRON                    |
|   |                                |                                | LONGTIN                         |
|   |                                |                                | PHILIPPE LEGAULT                |
|   |                                |                                | REJEAN LABELLE                  |
|   |                                |                                | MARTE BOILEAU                   |
|   |                                |                                | EVARG "                         |
|   |                                |                                | REAL PERRON                     |
|   |                                |                                | ANNE DROUIN                     |

Tableau de généreux donateurs

(Photo: Ch.-A. H.)

## Gros et petits pécheurs

### Foudre pénitentielle

Cette fois là, comme à tous les samedis soirs, le père Phonse apportait son lait à la fromagerie. Après une longue attente dans la file des voitures d'habitants, à son tour, il avait livré son produit puis, ayant attaché son cheval dans l'arrière-cour du magasin général, il s'était introduit dans le bâtiment commercial pour y laisser sa liste de commissions. Pendant qu'on remplirait sa commande, il irait, non à la disco comme les jeunes d'aujourd'hui, mais à confesse comme il le faisait fidèlement à toutes les fins de semaine.

Environ une heure plus tard, il rentra au magasin en riant aux éclats, dominé par une hilarité incontrôlable.

«Qu'y a-t-il donc, père Phonse, lui demandait-on, qu'est-ce qui se passe?»

Et notre gai luron d'expliquer entre deux pouffées de rire: «Bâtisse de régiboire noir (c'était là son juron des grandes émotions), quand je me suis accusé au prêtre d'avoir tempêté, il m'a demandé s'il y avait eu des éclairs et du tonnerre?...»

### Innocence ricaneuse

L'incident qui suit ne s'est pas produit à Bourget mais comme celui qui l'a subi est souvent venu passer ses vacances à The Brook dans sa jeunesse, et que nous le mentionnons déjà dans une autre anecdote, nous nous permettons de raconter ici sa délicieuse aventure.

Le R.P. Azarie Ménard, O.M.I., cousin de M<sup>er</sup> Ubald Langlois, a déjà fait du ministère à la paroisse St-Roch de Québec. Après la première communion et à chaque semaine, pendant un certain temps, les institutrices y ramenaient les nouveaux communiantes à confesse pour les «entraîner» à se bien confesser et à le faire

régulièrement. Les confesseurs étaient avertis de bien veiller à ne pas leur laisser prendre de mauvais plis.

Ce jour là, le père Ménard, qui avait déjà entendu les «horribles crimes» de plusieurs des bambins, ouvrit à nouveau la grille, mais rien ne se produisit. Il se retourna donc pour savoir ce qui arrivait et vit un petit bout d'homme dont les yeux pétillants de malice illuminaient une face épanouie de satisfaction... mais il était muet comme une carpe. Le confesseur l'incita alors à dire ses péchés. La réponse fut spontanée: «Je n'en ai pas: ça te bourre hein?»

Antol



Clocher vu de l'autre clocher

(Photo: Ch.-A. H.)

# La balade des confessionnaux

Voyant aujourd'hui les confessionnaux pratiquement désaffectés qui gisent sous le jubé au fond de l'église, les jeunes doivent s'imaginer qu'ils ont toujours été là. Pourtant, avant d'arriver à cet endroit, ils ont déménagé deux fois.

Quand j'étais petit gars, les deux confessionnaux étaient aux antipodes de l'emplacement où ils se trouvent aujourd'hui, soit au fin fond de la sacristie, et je vous assure qu'ils servaient beaucoup alors. Pourtant, le monde ne devait pas être plus pécheur dans ma jeunesse que dans le présent.

La veille de Noël, par exemple, deux prêtres s'y enfermaient vers neuf heures de l'avant midi pour n'en sortir définitivement qu'une demi-heure avant la messe de minuit. Au cours de la journée, ils faisaient deux pauses d'un quart d'heure, une au milieu de l'avant-midi, et l'autre au cours de l'après-midi, ainsi que deux autres d'une heure pour dîner et souper. Le reste du temps, ils encaissaient patiemment et courageusement les petits et gros péchés des Bourgetains.

À tous les dimanches matins, les fidèles commençaient à arriver à la sacristie vers six heures et demi pour se confesser avant la communion de sept heures; puis, la kyrielle des accusations reprenait jusqu'à la messe de

huit heures; parfois même, le curé devait retarder l'office religieux d'un quart d'heure ou même plus afin d'accueillir jusqu'au dernier pénitent; pendant ce temps là, les dévots retournés à l'église commettaient des péchés d'impatience à cause du retard.

Un beau jour, M. le curé Paquette décida de transplanter les confessionnaux ailleurs; il en fit placer un dans chaque transept aux coins touchant la nef. Ça brisait toute la belle perspective architecturale en croix latine que formaient jusqu'alors la nef et le chœur avec les transepts de notre église. Nos «cabanons à péchés» n'y semblaient pas plus à leur place que l'auraient été des toilettes dans un salon.

En 1965, lors de la dernière grande rénovation de l'église paroissiale, cette erreur architecturale fut corrigée alors que l'on repoussa les confessionnaux sous le jubé.

On ne peut s'empêcher de constater qu'à chaque déménagement de nos confessionnaux, leur utilisation a grandement diminué. Les tenants de l'absolution collective doivent se dire avec espoir que leur installation près des grandes portes de sortie est peut-être un présage de ce qui les attend définitivement.

Antal



Confessionnaux sous le jubé

(Photo Ch.-A. H.)

## Chauffe qui peut!

D'après les anciens, notre église n'a pas toujours été dotée de l'excellent système de chauffage qu'elle possède aujourd'hui.

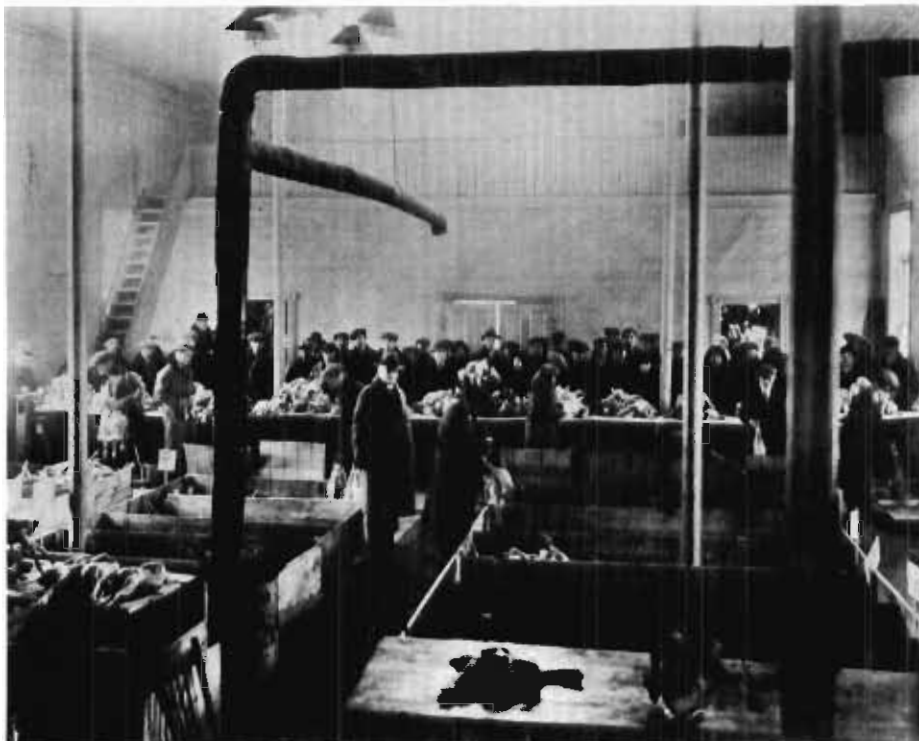
Après sa construction, en 1889, elle était chauffée par deux longues fournaies à bois, du genre que l'on appelait «box-stove» ou «buck-stove», mais que les gens du temps avaient pittoresquement baptisées «truies». Des longueurs interminables de tuyaux de poêle s'élevaient vers le plafond puis se dirigeaient à la cheminée qui était accrochée au mur sud de l'église.

Quand il faisait très froid, on bourrait ces fournaies d'érable dur au point qu'après avoir rougi, elles devenaient chauffées à blanc. Les fidèles qui les entouraient rôtièrent tandis que ceux du pourtour, le long des murs, gelaient comme des «pommes de route». Il paraît cependant qu'on était plus confortables aux bancs du jubé, ce qui les a longtemps rendus populaires.

Ce fut beaucoup plus tard que le système fut amélioré. Il nous est impossible d'en dater l'évolution; nous savons cependant que notre système à vapeur, chauffé au charbon, a été installé en 1921. Il n'y a pas tellement d'années que l'on a remplacé le charbon, comme carburant, par le mazout.

La salle paroissiale fut toujours chauffée, elle aussi, par deux «truies», et les conditions n'y étaient pas plus confortables qu'à l'église. Ce n'est qu'au début des années soixante, lorsqu'elle changea de vocation pour loger l'école secondaire, qu'on y installa un système à air chaud utilisant le mazout.

Antal



**Salle paroissiale (1934)** — Lors d'un cartel de volailles, on peut voir une fournaie tortue à l'avant tandis qu'à l'arrière, le «box-stove» a été démonté afin que l'atmosphère ne soit pas trop chaude pour la chair de volaille. À remarquer les tuyaux de poêle qui violent la perspective de la salle comme ils le faisaient autrefois dans l'église. Au centre, on peut reconnaître M. Alfred Goulet, député, portant chapeau.

(Collection: Antonin Lalonde)



## Our English Speaking Brethren

Christ continuously warned his followers that he was not bringing salvation only to his Jewish compatriots but that his love was a gift offered also to all the other nations: Samaritans, Gentiles, etc. Everyone can worship God as he likes but he cannot claim to be a real Christian if he is unrighteous toward his fellow-beings, whatever their nationality. The law of Christ is brief and uncomplicated: "Love each other!"

Alas, various Christian groups have for a long time turned a deaf ear to the main command of the Messiah, and it was rather recently that oecumenism began to bring back to order those who thought they were glorifying Christ when forcing others to accept their beliefs and forms of worship, while fighting those who were not professing their religion.

Our parish is mostly composed of French speaking Canadians, but its territory is also inhabited by many English speaking citizens, most of them protestants.

We remember, when we were young, how heart warming it was to come back home after midnight mass and be able to say that such and such protestants had joined our religious community to render homage to Christ the child. Unfortunately, at that time, our priests were forbidding us to attend protestant services even for the funeral of friends, and sometimes we found that very bitter to accept. But discipline in that field has gradually become more flexible and now we can join our friends of other denominations especially in their trials, a time when they are more in need of consolation as brought by true testimonies of sympathy.

Besides, the Catholic hierarchy is setting an example by participating to oecumenical services, even at the episcopate level. May the Chority of Christ continue to improve the understanding needed for communication between Christians of various denominations.

Bourget has always counted English speaking parishioners in its ranks. To those who would be inclined to forget it, let us recall the souvenir of the McCauleys, the Simpsons, the Gagnons, the Primeaus, etc. Some of them were far better practising faithfuls than many of our French speaking co-parishioners. They have been full-fledged members of our parochial community and, during the course of these celebrations, we are pleased to associate their memory to that of the other pioneers because they themselves deserve a share of the glitter generated by our centenary.

---

Margaret, daughter of Hugh McCouley, magistrate and postmaster of Ettyville. Called Maggy by all her friends, she converted to catholicism when she married Joseph Gagnon. She was a very pious woman who punctually attended all the church services. Many Bourget citizens remember her daughter Ruby, who like her mother was very devout, and also her three youngest sons, Raymond, Gerard and Lawrence who were their classmates. Those of the Gagnons named here who are dead were buried in our cemetery.

(Gracieuseté: F. C. L.)

---



## Nos frères de langue anglaise

Le Christ a continuellement averti ceux qui le suivaient qu'il n'était pas venu uniquement pour assurer le salut de ses compatriotes juifs, mais que sa dilection il l'offrait aussi à toutes les nations: Samaritains, gentils, etc. Chacun peut vénérer Dieu à sa façon, mais on ne saurait être un vrai chrétien si l'on est injuste envers son prochain, de quelque nationalité qu'il soit. La loi du Christ est brève mais précise: «Aimez-vous les uns, les autres!»

Hélas, divers groupes de chrétiens ont longtemps fait la sourde oreille au principal commandement du Messie, et ça ne fait pas longtemps que l'œcuménisme a commencé à ramener à l'ordre ceux qui croyaient glorifier le Christ en imposant leurs croyances et leur culte aux autres, en combattant même ceux qui ne professaient pas leur foi.

Notre paroisse est à très forte proportion canadienne française, mais son territoire est aussi occupé par un bon nombre de citoyens de langue anglaise à grande prédominance des protestants.

Nous nous rappelons, quand nous étions jeunes, combien il nous faisait chaud au cœur de pouvoir dire, au retour de la messe de minuit, que tels et tels protestants étaient venus se joindre à nous pour rendre hommage au Christ naissant. Malheureusement, dans ce temps-là, nos pasteurs nous défendaient d'assister aux offices protestants, même lors de funérailles d'amis, ce que nous trouvions parfois cruel. Mais, petit à petit, la discipline en ce domaine s'est assouplie et, aujourd'hui, nous pouvons nous associer à nos amis d'autres dénominations, surtout dans l'épreuve, au moment où ils ont le plus besoin d'être réconfortés par de véritables témoignages de sympathie.

D'ailleurs, la hiérarchie catholique donne l'exemple en participant à des cérémonies ou services œcuméniques, même au niveau épiscopal.

Puisse la charité du Christ continuer à améliorer la compréhension qui s'impose dans les relations entre les chrétiens de diverses dénominations!

Bourget a toujours compté des catholiques de langue anglaise. À ceux qui seraient tentés de l'oublier, rappelons le souvenir des McCauley, des Simpson, des Gagnon, des Primeau, etc. Certains d'entre eux étaient de bien meilleurs pratiquants que beaucoup de nos coparochiens de langue française. Ils ont été membres à part entière de notre communauté paroissiale et, à l'occasion de nos célébrations, il nous plaît d'associer leur mémoire à celle des autres anciens car eux aussi ont mérité leur part de l'éclat qu'engendre le centenaire.



M. Isaïe David et le cardinal Léger.

## Un clocher... deux clochers

Avant 1921, l'église de Bourget n'avait qu'un clocher, mais à la fin de sa restauration, cette année-là, elle en affichait fièrement deux. Beaucoup de gens, qui voient la photo de l'ancien temple avec son unique campanile, s'imaginent que la vieille église a déjà brûlé et que celle où se célèbre la liturgie depuis soixante-quatre ans en est une nouvelle. Ce n'est pourtant pas ce qui est arrivé.

Lors des grands travaux de 1921, le vieux clocher fut démolì et on en construisit deux, un de chaque côté de la façade. En même temps, on érigea les deux transepts.

On racontait jadis que M. le curé Raymond avait eu l'idée de ces deux clochers et transepts eu visitant une église semblable au cours d'un voyage en France.

Détrompez-vous donc: si nous avons deux clochers aujourd'hui, ce n'est pas parce qu'un incendie aurait détruit la première église de The Brook-Bourget; c'est plutôt dû à une fantaisie de notre ancien pasteur M. le curé L. C. Raymond qui l'a voulu ainsi.

Antal



## Les cent ans d'un ancien Bourgetain

Quand Isaïe David arriva à The Brook pour s'y établir, il venait de Ste-Agathe où il est né le 2 février 1861. Il se souvenait même du légendaire curé Labelle, le «Roi du Nord». Il s'installa sur une terre dans la troisième concession, qu'il cultiva avec application, et y éleva sa famille.

Lorsqu'il fut devenu veuf et que ses enfants eurent tous quitté le foyer paternel, Isaïe David jugea qu'à soixante-dix ans on pouvait prendre sa retraite; il se retira donc, à Montréal, chez sa fille, Clarisse (M<sup>me</sup> Osias Labelle). Tous les étés, cependant, il revenait faire son tour à Bourget, visitant chacun de ses amis et voisins, y causant de culture et d'élevage comme s'il n'avait jamais cessé d'être producteur agricole, et y trouvait encore un plaisir qui le faisait rayonner. Très dur d'oreille, il s'efforçait de surmonter ce handicap pour avoir la joie de communiquer avec les autres.

Or, quand on a une bonne santé et qu'on laisse les ans s'empiler les uns sur les autres, vient un jour où on en a accumulé cent. Le 2 février 1961, entouré de quatre générations, le patriarche Isaïe David célébrait donc, joyeuse-

ment en famille, son centième anniversaire de naissance. Mais le clou de la journée fut la venue du cardinal Paul-Émile Léger lui apportant une bénédiction papale de Jean XXIII.

À ce temps-là, la descendance d'Isaïe David se composait de neuf enfants, quarante-neuf petits enfants et vingt-neuf arrière-petits-enfants.

Ce centenaire menait une vie normale, mangeant trois fois par jour, dormant beaucoup, lisant les journaux et s'intéressant aux choses d'actualité. Il ne «buvait» pas et ne fumait pas; les seuls vices que lui connaissait sa famille étaient de tenir mordicus à faire lui-même son lit et à raccommo-der ses chaussettes.

Le pèlerinage terrestre de ce vénérable vieillard prit fin à l'âge de cent-deux ans.



L'église de Bourget avant la grande rénovation de 1921.



## Prophétie de M<sup>re</sup> Guigues

Dans un article publié dans «Le Droit», en octobre 1919, voici ce qu'on écrit au sujet de la paroisse de Clarence-Creek.

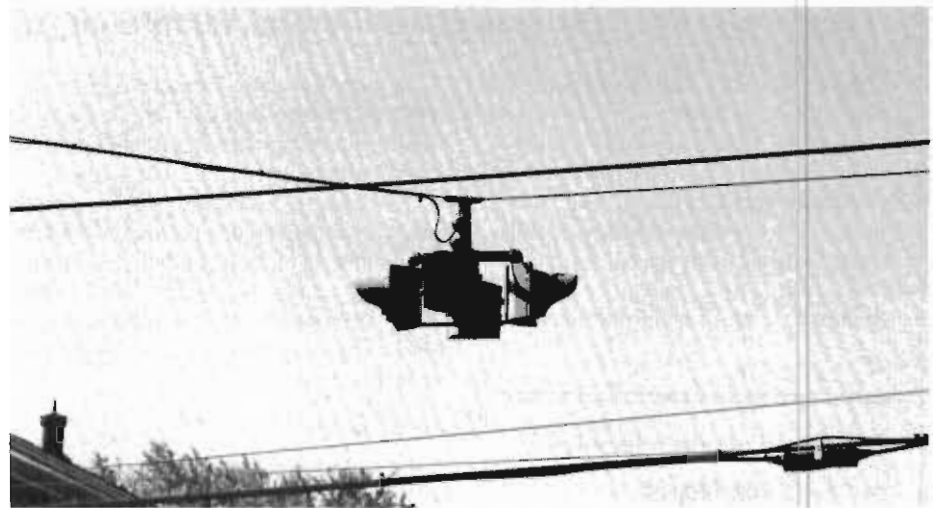
«De nouveaux colons arrivaient tous les jours, ce qui avec l'accroissement naturel de la race canadienne-française, rendit la petite chapelle trop étroite. Il fallut donc l'agrandir ou bâtir en ueuf. Ceci se passait vers l'année 1870. Afin de donner satisfaction à la partie nord et à la partie sud de la nouvelle paroisse, il fut proposé par la partie sud de reculer le site jusqu'au centre, c'est-à-dire jusqu'au lot dix entre la cinquième et la sixième coucession, tandis que la partie nord tenait fortement au premier site. Alors, une difficulté s'éleva à propos de la localisation finale de ce site. Les colons s'en rapportèrent à l'évêque, M<sup>re</sup> J.-E. Guigues. Monseigneur visita les deux sites et vint donner sa décision. Les paroles graves et remplies de sagesse avec lesquelles Sa Grandeur décida la question en litige restèrent gravées dans la mémoire et le cœur de tous ceux qui les entendirent: «Je me vois obligé, dit-il, de garder l'ancien site, et voilà les raisons: Voyez-vous là-bas, au-delà de ces grands arbres majestueux, eh bien, là avant longtemps, l'épi doré flottera au vent avec plus d'éclat que celui de la partie nord, et alors Dieu demandera de vous un nouveau temple.»

En effet, la prophétie s'accomplit à la lettre — puisque le 26 juillet 1885, s'ouvrait au culte la chapelle temporaire de The Brook.

---

## Les communications

Vers 1860, la paroisse n'offrait que des moyens de communication fort rudimentaires pour ne pas dire pratiquement nuls. Les chemins de terre n'étaient que des tracés à travers la forêt et les terrains encore peu défrichés. La route n'était souvent qu'un casse-cou. Imaginez la misère de nos pauvres colons pour se rendre à Pendleton où se trouvait un magasin de provisions des plus nécessaires. Le bois de commerce si abondant alors, et que les colons coupaient à travers les travaux de leurs fermes, était expédié par le Bear Brook, la Nation, l'Outaouais et le lac des Deux-Montagnes jusqu'à Montréal. Le bois franc, ils le brûlaient pour en faire de la cendre, qu'ils vendaient à Vankleek Hill où se trouvait une espèce de fabrique de savon! Quelle misère ces pauvres colons enduraient pour transporter les produits de leurs fermes à travers les fondrières. Le foin, le grain et les autres denrées étaient expédiés à Ottawa par des routes encore rudimentaires, ou par eau, de Clarence Point! Ah! les pauvres pionniers de ces temps de misère ne songeaient pas que leurs descendants rouleraient l'automobile sur des routes de gravier, de macadam,



Feu de signalisation invitant à la prudence au coin des rues Chomplain et Laval.

(Photo Ch -A. H.)

d'asphalte! Remercions le bon Dieu de n'avoir pas vécu en cet âge de fer.

La poste, quand le temps était beau, venait deux fois par semaine du village de Clarence-Creek. Un bureau de poste fut ouvert à The Brook le premier mai 1880.

Vers 1880, les marchands étaient encore obligés d'aller chercher leurs marchandises à Thurso, puis plus tard, grande amélioration, ce fut à South Indian (aujourd'hui Limoges), à douze milles de notre village que l'on alla pour le factage par chemin de fer.

La ligne téléphonique relia vers 1888 le village de Bourget à Rockland: ce fut déjà un beau progrès. Pendant un demi siècle, notre municipalité eut même sa propre entreprise (privée), la Clarence Telephone Co. Depuis environ un quart de siècle elle a cependant été vendue à Bell Canada qui nous a doté de la signalisation automatique en 1969.

En 1897, la Compagnie du Pacifique Canadien nous apparut comme l'aurore des temps nouveaux; en 1898, sur la ligne achevée, les trains circulaient tous les jours, d'Ottawa à Montréal, avec une régularité exemplaire. La joie était grande à la vue d'un si beau progrès qui mettait enfin Bourget au premier rang des paroisses les plus anciennes des alentours. Notre patelin était même servi par son propre poste télégraphique.

On se vantait fièrement, alors d'avoir pris les «gros chars» pour la première fois et, en revenant d'Ottawa, on épaulait davantage ses auditeurs en leur racontant les merveilleuses randonnées faites en «p'tits chars» (tramways) à travers la ville.

Mais les «p'tits chars» sont maintenant disparus de la capitale nationale et notre dernier agent du Pacifique Canadien, Maurice Robillard, a acheté l'ancienne gare pour s'en faire une résidence. Les trains n'arrêtent plus pour prendre des voyageurs. Pour se déplacer, il faut

désormais utiliser autobus et autres voitures automobiles: heureusement que des voies modernes, les principales en bitume, permettent un transport facile entre Bourget et tous les centres du district.

Rappelons qu'au cours de la deuxième décennie du présent siècle, il suffisait du vrombissement des premiers avions à s'aventurer dans notre ciel bourgetain pour faire sortir à la course tout le monde des maisons, même à l'heure des repas. Aujourd'hui, des nôtres qui sont devenus pilotes-aviateurs viennent frôler les toits de nos résidences sans que nous y portions attention. Ajoutons que nous avons, aux portes de Bourget, un aéroport (Pendleton) qui a été très actif durant la dernière guerre et qui attire beaucoup de planeurs maintenant.

Les bicyclettes, les motocyclettes et les tricyles tous terrains (three wheelers) se comptent présentement par centaines en notre milieu. Nos gens ont même leur chalet sur roues (camper) qu'ils déménagent d'un terrain de camping à l'autre au gré de leurs caprices.

Signalons enfin que l'électrification de la paroisse a commencé en 1937, ce qui a grandement amélioré les communications par ondes hertziennes. À la radio à batteries a succédé celle à l'électricité, puis, comme ailleurs, la télévision a fait la conquête d'une large part des loisirs bourgetains. Rares sont les foyers où l'on ne voit pas d'antennes juchées sur les toits ou dominant d'impressionnantes tours; on commence déjà à compter plusieurs antennes paraboliques.

Journaux et périodiques de toutes sortes envahissent continuellement notre milieu; nous disposons même d'une bibliothèque qui promet beaucoup.

Il est évident que nous sommes réellement parvenus à l'ère des communications. Après les temps héroïques, Bourget bénéficie enfin du progrès.

(50-60-100) Collab

## Raccourci que le Ciel semble ne pas vouloir

Les humains sont des êtres sociables qui ont toujours cherché à améliorer leurs moyens de communication. Aux débuts de la Nouvelle-France, le fleuve St-Laurent était la grande voie pour communiquer et les premiers colons s'y établirent sur des fermes taillées en bandes étroites, au bord de la rive, afin d'être plus près les uns des autres, ce qui facilitait les rapports, les échanges, la transmission des nouvelles, etc.

### En parlant de derniers voyages

Il y a une quarantaine d'années, un vieil Anglais protestant mourut sur les limites de Bourget. On se trouvait justement à l'époque de la crue des eaux et le lac se comportait avec un débordement d'activités très prononcées.

Il y avait encore tellement de neige dans le coin d'Ettyville qu'on dut transporter la bière dans un traîneau (sleigh) jusqu'au bord d'une langue d'eau qui coupait la route vers Bourget. Rendu là, on hissa le défunt sur un wagon de ferme et un conducteur habile eut la charge de traverser la dépouille mortelle par le chemin submergé. Des femmes qui accompagnaient le cortège s'évanouirent tellement elles s'effrayèrent des vagues qui les entouraient: leur voiture faisait l'effet d'une embarcation disjointe. Une fois la bande d'eau traversée, on put enfin déménager les restes mortels à bord d'un corbillard, mais ô ironie du sort, chemin faisant, la voiture fut retardé par deux crevaisons.

Tous ceux qui participèrent à ces funérailles mouvementées ne pouvaient pas s'imaginer que déjà l'on avait dû procéder à des enterrements dans des circonstances encore beaucoup plus pénibles. En effet, en un reportage paru dans Le Droit, il y a environ deux tiers de siècle, et intitulé «Beau développement d'une paroisse canadienne», parmi les notes historiques qu'on y publie sur Bourget, on peut lire ce qui suit: «Le premier du Brook a être inhumé à Curran fut un nommé Plante venant de St-Thimothée et âgé de quarante-cinq ans. Il mourut dans le mois de mars. Impossible de conduire le corps en traîneau ou en voiture car il n'y avait aucun chemin».

Il n'y avait non plus aucun bois scié; on fut donc obligé d'abattre un arbre, d'un bout en faire un cercueil, et de l'autre un canot au moyen duquel on conduisit le cadavre à la chapelle de Curran. Le trajet prit douze heures à se faire, ce qui donne une idée de la misère des premiers colons.»

C'est le cas de dire que, pour certaines gens, le dernier voyage n'est pas des plus faciles.

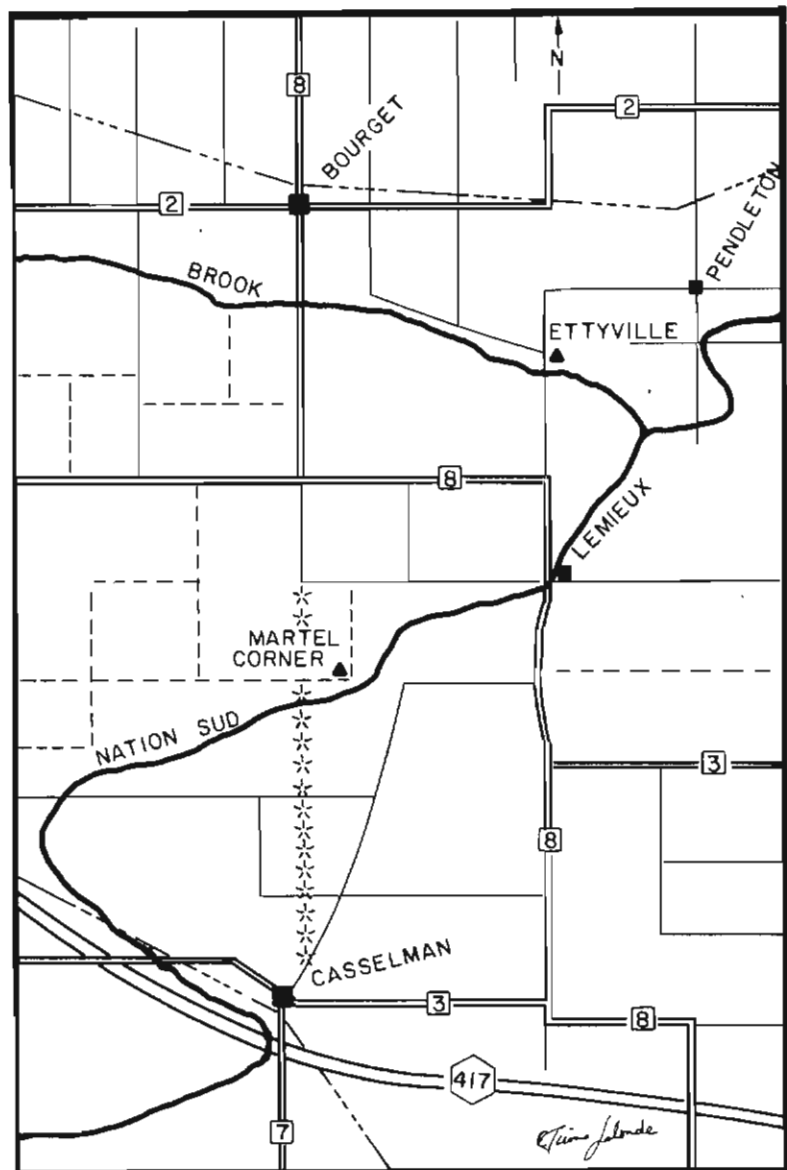
Nos pionniers ont été comme ceux de partout ailleurs; ils ont toujours travaillé à tracer et à améliorer des routes pour communiquer plus facilement entre eux et, quand ils le pouvaient, ils cherchaient à aller au plus court. Avec le temps, les améliorations ont consisté à faire des chemins en rondins (corderoi), en gravier, en macadam puis en asphalte. Ponts et pontons ont enjambé les cours d'eau et on a même eu recours à des traversiers, par exemple sur la rivière Nation.

Nous voulons tout particulièrement parler ici d'une de ces traverses où un chaland permettait de transporter, d'une rive à l'autre, piétons, véhicules, etc., au Coin Martel (Martel Corners) sur la rivière Nation-sud. Connue parfois sous le nom de «Pit Bray» parce qu'il aboutissait sur sa ferme, ce bateau passeur permet-

tait de raccourcir d'une demi-douzaine de milles la distance d'environ quinze milles qu'il fallait parcourir autrement pour se rendre de Bourget à Casselman en passant par Lemieux.

Le bac sur lequel embarquaient les personnes et les choses à traverser avançait à force de bras en tirant sur un câble tendu au dessus de la rivière. Une série de fatalités subies par ce traversier lui firent une mauvaise réputation avant qu'il ne disparaisse définitivement.

En 1931, M<sup>lle</sup> Marguerite Landry, institutrice enseignant sur la rive nord de la Nation, se rendait chercher des passagers sur la rive sud lorsque, après avoir embarqué sur le chaland, sa voiture continua à avancer et plongea au bout de l'embarcation. Cette jeune personne était la fille de Philorum Landry de Clarence-Creek. Son corps ne fut remonté du fond de



★ ★ ★ ★ ★

COMMUNICATION RÊVÉE EN VAIN





**M. l'abbé Eustache Charlebois** — Paroissien de Curran, Eustache était bien connu des gens de Bourget qui le voyaient très souvent à leur église. Il trouvait fort commode d'assister à nos offices lorsqu'il faisait la navette entre son foyer (à la frontière de Bourget) et le Grand Séminaire d'Ottawa où il se préparait à la prêtrise.

Ce jeune prêtre s'est noyé à Gogama (Ont.), le 11 août 1944, à l'âge de vingt-huit ans; c'est au retour de ses funérailles (en la fête de l'Assomption) que survint la triple noyade des Lafleur dont il est question dans notre récit.

l'eau que le lendemain. Le repêchage fut fait, dit-on, par un ancien Bourgetain, Lorenzo, fils de Napoléon Lefebvre.

Plusieurs années plus tard, soit le 15 août 1944, une voiture emprunta ce raccourci pour se rendre à Casselman. Curieuse coïncidence, ses occupants revenaient de Curran où ils avaient assisté aux funérailles de l'abbé Eustache Charlebois, noyé quelques jours plus tôt à Gogama (Ont.). À cause de freins défectueux ou pour une autre raison, l'automobile n'arrêta pas mais se précipita dans l'onde avec quatre personnes à bord. Le conducteur fut le seul à s'en tirer; les trois autres passagers, tous paroissiens de Sarsfield, ne purent être ranimés lorsqu'on les repêcha.

Enfin, en la fête de la Toussaint (1949), Pierre (Pit) Bray revenant de communier à Lemieux avec sa belle sœur, M<sup>lle</sup> Masse, à son tour, passa tout droit au bout du chaland et fit le fatal plongeon. Seul, Léo Leroux, un jeune homme qui les accompagnait, réussit à s'en sortir; les deux autres se noyèrent.

Ce fut la fin de la traverse. Mais les gens des deux bords continuèrent à rêver d'un pont qui améliorerait leurs communications.

Quelques années plus tard, leur espoir semblait sur le point de se réaliser car, paraît-il, des matériaux pour la construction d'un bon pont étaient rendus sur le bord de la Nation et les travaux devaient commencer incessamment.

## Quand l'heure n'est pas arrivée!

Cette année là, janvier était exceptionnellement doux. C'était le jour des Rois 1946: on se trouvait donc encore «dans le temps des fêtes». M. et M<sup>me</sup> Joseph Amyot, avec quatre de leurs enfants avaient décidé d'aller rendre visite à la famille Rosaire Dubé de l'autre côté de la Nation.

Malgré la pluie, la famille partit joyeusement en sleigh tirée par une paire de chevaux. Elle traversa sur la glace couverte d'eau à Martel Corner et parvint sans incident chez les Dubé.

Après avoir prolongé la veillée, on décida de repartir; la nuit était très sombre. Rosaire insista pour que les partants emportent son fanal.

Les jeunes, qui étaient fatigués, somnolaient, laissant leur père guider l'attelage. Mais, arrivés sur la berge de la Nation, l'un d'eux, qui venait de s'éveiller dit: «Arrêtez le père, pas-

sez-moi le fanal, je vais aller voir s'il y a beaucoup d'eau sur la glace». Descendant la pente abrupte où il aurait été impossible de s'arrêter une fois qu'on s'y serait engagé, il réalisa, en arrivant sur le bord de la rivière, qu'une crue subite avait fait lever la glace qui descendait le courant.

Il s'en était fallu de peu pour que la funeste traverse de Martel Corner engloutisse six nouvelles victimes.

Fatigués, mais heureux d'avoir évité la noyade, les Amyot firent le détour dans la sloche par le pont de Lemieux.

Quand elle conte cela, M<sup>me</sup> Amyot commente: «On l'a échappé belle, mais faut croire que notre henre n'était pas encore arrivée!»

Antal

Malheureusement; une mésaventure serait survenue entre les deux «maires» Landry, Gérard, du Canton de Clarence, et Arthur, de la Municipalité de Cambridge, qui ne s'entendaient pas sur l'endroit où le pont devait franchir la rivière. Pendant qu'ils faisaient durer leur désaccord, le comité des chemins, dit-on, vint chercher les matériaux et alla bâtir un pont ailleurs.

Comme les deux chèvres de la fable de La Fontaine, et pour le même motif (un pont), nos deux maires (dans ce temps-là, on ne les appelait pas des préfets), en s'entêtant, ont fait couler à pic le projet de nos rêves.

Nouvel espoir en 1971. Le préfet de Cambridge, M. Ernest Brisson, qui était dans les bonnes grâces du gouvernement provincial, confiait à ses amis que, très prochainement, le ministre de la voirie annoncerait la construction du pont tant désiré. Cette fois-là, c'est un cataclysme qui vint ruiner le projet; en effet, quelques jours plus tard, soit dans la nuit du dimanche au lundi 16 et 17 mai, un important glissement de terrain, près de l'endroit en question, emporta la rive et bloqua la Nation sur une longueur de près de deux milles. Au cours des semaines qui suivirent, les ingénieurs de la voirie provinciale déclarèrent que le site du Coin Martel s'avérait trop risqué pour y construire le pont, et le Ministère décida plutôt d'en installer un nouveau à Lemieux.

C'est pour ça que Casselman et Bourget, qui pourraient n'être qu'à neuf milles de distance l'un de l'autre, en restent encore éloignés d'une quinzaine. Le Ciel semble ne pas vouloir d'un rapprochement qui serait peut-être néfaste à l'un ou à l'autre endroit.

Antal



## Pourquoi Martel Corners?

On sait que Ferdinand Martel, époux de Georgine Benson, portait le même prénom que son père, un de nos pionniers, dont l'épouse s'appelait Marguerite Richer.

Né à The Brook, Ferdinand Martel, fils, était établi sur le bord de la Nation où il exploitait une fromagerie. Quelques voisins installés aux alentours donnaient presque l'air d'un hameau aux environs.

Un jour, on eut l'idée qu'il serait commode d'avoir les services d'un bureau de poste pour la petite agglomération. Dans le temps, le Ministère ne se faisait pas prier pour acquiescer à de telles demandes, et les Martel qui devaient s'en charger suggérèrent de lui donner le nom de Martel Corners.

Étrange manie, on croyait autrefois que tout ce qui était officiel devait porter un nom anglais et comme, dans le cas présent, les requérants n'étaient pas ferrés dans la langue de Shakespeare, au lieu de recommander Martel's Corner, ils optèrent pour Martel Corners, nom qui fut accepté et que l'on retrouve encore sur les cartes routières et autres même si le hameau et son bureau de poste sont disparus.

Antal

## Laveuses et corderoi

Ceux qui ont voyagé au temps des chemins de gravier se rappellent l'atroce supplice que faisaient subir aux voitures automobiles et à leurs passagers, les «laveuses», ces séries interminables de trous brusques, dénivellations rapides ou inégalités incessantes qui chancraient nos routes dites carrossables, parfois même quelques heures à peine après que la niveleuse de la voirie municipale les avait aplanies. Impossible alors de trouver la vitesse exacte à laquelle il fallait rouler pour éviter les secousses désordonnées que subissait votre véhicule et ses occupants.

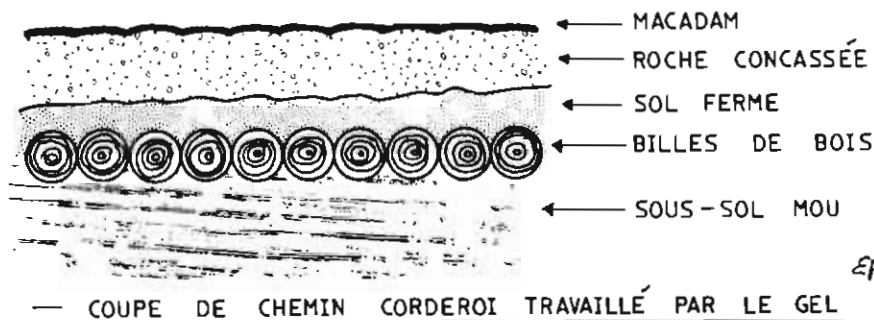
Le grand mal des automobiles, à cette époque là, était celui des lames de ressort brisées. Pour réparer ces dommages, il en coûtait souvent plus d'une centaine de dollars par année à ceux qui voyageaient quotidiennement en ville, ce qui, dans le temps constituait un très gros montant.

Mais ces laveuses étaient déjà celles de l'ère du progrès, au temps des chemins améliorés avec du gravier. Plus loin, dans le passé, cependant, il y eut d'autres sortes de laveuses, celles que l'on devait aux billes de bois disposées transversalement sur le parcours des routes tracées dans les tourbières et qui, après s'y être enfoncées, avaient été recouvertes d'une terre plus solide, mais que le gel soulevait à tous les printemps pour faire cahoter les voitures.

Nos concitoyens anglais appelaient ça des chemins de «corduroy»; en français, le corderoi est un velours côtelé mais les côtelettes de ces chemins étaient loin de créer l'impression d'un velours.

Dans son Dictionnaire Général de la Langue française au Canada, Bélisle nous apprend qu'un chemin en corderoi est un mauvais chemin, en planche à laver, ou garni transversalement de rondins, de fascines, de troncs d'arbres, pour le rendre praticable. Harrap traduit corduroy par chemin formé de troncs d'arbre, chemins de rondins ou route fascinée. Enfin, le Vocabulaire Général d'Hector Caronneau nous dit que ça se traduit aussi par chemin paillé, chemin de longerons, chemin de pontage et, en Acadie, par chemin de rillons.

Quel que soit le nom auquel ils auraient eu droit, on rencontrait de ces chemins en corderoi lorsqu'on venait de St-Pascal par le «quinze» avant de tourner au «trois»; également sur le chemin de Curran-Bourget, à partir du «lac» jusqu'en bas de la «Côte à Bidou Labelle»; en outre, le long du bois de Hugh McAuley et ailleurs. On en a souffert aussi sur le chemin de Clarence-Creek, dans la baissière entre la côte de Venance Lemery et celle des Lepage, cela même jusqu'à il n'y a pas très longtemps. En effet, au printemps, même le macadam y offrait une surface côtelée et ce



n'est que lorsqu'on a relevé le chemin avec une forte couche de sable, pour le couvrir ensuite de pierre et d'asphalte chaud, que ce mauvais souvenir du passé a disparu.

Le progrès a donc éliminé presque toutes les laveuses de nos routes comme il a d'ailleurs

emporté celles qu'utilisaient nos grands-mères pour faire leur lessive, car c'est de l'appellation donnée aux planches à frotter de l'ancien temps (ces bonnes vieilles laveuses) que provenait le terme attribué aux routes raboteuses de jadis.

Antal

## Comment Louis-d'Or faillit se rendre à Montréal

Mademoiselle Cyprienne Langlois résidait à Bourget depuis quelque temps lorsque, à l'automne de 1956, sentant probablement s'alourdir le poids des ans, elle décida d'aller finir ses jours à Montréal où elle retrouverait une nombreuse parentée et beaucoup d'anciens amis.

Avant de s'en aller, elle voulut se départir de tous les vêtements et autres effets qu'elle avait en mains pour les missions; comme il s'agissait d'une tâche considérable, elle obtint l'aide de Louis d'Or pour déplacer et ficeler les lourds colis.

Quand tout fut expédié par fret aux missions du nord de l'Alberta, le jour venu, il fallut charger le ménage et les effets personnels de demoiselle Cyprienne dans le petit camion d'une demi-tonne de son neveu ce qui finit par constituer une charge assez considérable dont le faite dépassait passablement les échelettes.

Un peu après le dîner ce jour-là, le camion se mit donc en branle avec à bord, en plus du ménage, trois passagers qui, étant tous de type plutôt maigrichon, n'encombraient pas trop la cabine. Il s'agissait de M<sup>lle</sup> Langlois, de son neveu, le chauffeur, et de Louis d'Or qui, comme récompense pour son bénévolat, allait à Montréal pour la première fois de sa vie et aiderait à installer le ménage, lorsque rendu à destination. On comprend combien cette alerte jeunesse de soixante-quinze ans était heureuse de l'aubaine qui lui était offerte.

La première partie du trajet se déroule sans anicroches. Pour occuper le temps, la voyageuse égrenne quelques dizaines de chapelet auxquelles répondent ses compagnons.

Peu avant d'arriver à Ville Lasalle le conducteur remarque que des passagers de deux ou

trois voitures qui viennent de le dépasser semblent lui signaler avec excitation qu'il se passe quelque chose d'anormal à l'arrière de son camion. Jetant un coup d'œil dans son rétroviseur, il constate que des flammes et de la fumée se dégagent de sa charge. Immédiatement, il se range aux côtés de la route en invitant ses compagnons à évacuer prestement le véhicule. En un rien de temps la police arrive et, sur ses talons, les pompiers qu'elle a alertés. Ceux-ci ont tôt fait d'inonder le ménage et d'étouffer le feu. Les gens de la sûreté émettent l'idée que l'incendie pourrait avoir été allumé par un mégot lancé d'une voiture ayant dépassé le camion.

On laisse alors sur le côté du chemin tous les débris calcinés, ne rechargeant que quelques rares effets qui sont encore utilisables: coutellerie, etc. M<sup>lle</sup> Langlois déclare philosophiquement que le bon Dieu lui envoie cette épreuve pour la détacher davantage des biens de ce monde. Comme il n'y a plus rien qui vaille à transporter à Montréal, elle décide de continuer seule en autobus et de laisser ses deux compagnons retourner immédiatement à Bourget car l'heure de pointe est déjà arrivée pour la circulation automobile.

Notre infortuné Louis d'Or est donc très déçu car il vient de rater son premier voyage à Montréal. Même s'il doit mourir à quatre-vingt-treize ans (en 1974) il n'aura jamais eu l'occasion de visiter la métropole du pays au moins une fois. Mais, maintenant, du haut du paradis où l'on voit tout en se déplaçant à volonté et plus rapidement qu'un éclair, Montréal ne doit plus avoir de secrets pour Louis d'Or.

Antal

## The Brook — Belval — Bourget

Il faut bien l'admettre. le premier nom de notre paroisse n'était guère significatif. The Brook, que l'on pourrait traduire par «Le Ruisseau», a dû être choisi par un arpenteur mal pourvu d'imagination, à moins que nos premiers colons se soient amusés à baptiser ainsi leur nouveau pays en s'inspirant du nom de l'humble rivière qui traverse la paroisse: le Bear Brook.

Quoi qu'il en soit, ce nom peu seyant ne plaisait pas au grand patriote qu'était M. le curé Raymond; aussi, peu après son arrivée, il réunit ses paroissiens et essaya de les convaincre qu'il serait de bonne mise d'échanger le vieux nom de The Brook pour l'élégante appellation de «Belval». Quelques anciens s'objectèrent: ils s'étaient attachés au nom de The Brook, peut-être d'abord, à cause du souvenir ému qu'ils gardaient de leur pénible installation sur son sol, et probablement aussi, parce qu'ils croyaient pouvoir trop difficilement briser avec l'habitude qu'ils avaient prise de désigner ainsi leur petite paroisse.

Afin de ne pas diviser ses paroissiens, M. Raymond retira son projet; mais en 1910, il fit personnellement toutes les démarches nécessaires pour changer le vieux nom de The Brook et le fit remplacer par celui de Bourget.

Le Ministère canadien des Postes procéda donc au changement officiel des noms le premier juillet 1910.

Pourquoi Bourget? Parce que M. le curé Raymond voulait honorer par son geste la mémoire de S. E. M<sup>gr</sup> Ignace Bourget, saint évêque de Montréal, décédé en 1885, année de l'érection paroissiale du Sacré-Cœur de The Brook.

Et c'est ainsi que le vieux The Brook de nos pionniers devint en 1910 le Cher Bourget qui vous tient tant au cœur aujourd'hui, mais qui au début du vingtième siècle faillit se faire baptiser «Belval».

(60) Antal



### Bourget, Mon Pays, Mes Amours

Le nom de Bourget doit être doué d'un magnétisme puissant qui accapare les pensées et les désirs de ceux qui y ont déjà vécu. Revoir le clocher qui les a vus naître est le vœu presque unanime de tous les anciens. Oui, ce sol où nous vivons semble posséder un aimant mystérieux, un attrait irrésistible qui commande le mal du pays et la soif du retour chez tous ses transplantés.



Notre patelin tient son nom de M<sup>gr</sup> Ignace Bourget, archevêque de Montréal, décédé en juin 1885.

Si vous rencontrez des anciens à l'étranger, le seul nom de la paroisse aimée les plonge dans la nostalgie, leur mouille les paupières et émeut leur cœur, y suscitant un impérieux besoin de revenir au coin natal.

Presque tous les fils de Bourget, que la Providence a conduits ailleurs, s'accordent pour affirmer: «J'en suis parti mais c'est là que je voudrais vivre, aimer et mourir».

Deux éminents anciens ont bien décrit ce sentiment de patriotisme paroissial qui semble être partagé par tous ceux qui nous ont quittés pour vivre sous d'autres cieux; nous nous plaignons à les citer.

Dans le sermon qu'il donnait lors de la célébration des noces d'or de Bourget, M. Constau-

tiveau, ancien curé, disait: «Je suis resté, mes frères, profondément attaché à votre paroisse. à votre église, à cette terre même de Bourget où me ramènent souvent des affections qui me tiennent au cœur. Je suis toujours par la pensée au milieu de vous, car c'est ici que je viendrai bientôt, j'espère, dormir mon dernier sommeil avec vous dans votre cimetière... Je me plais à vous dire que je ne vous reviens pas aujourd'hui sans une émotion profonde: tant de liens m'attachent à vous!... Soyez remerciés de m'avoir convié à l'honneur — ce sera la dernière fois sans doute — de vous rompre aujourd'hui encore le pain de la parole de Dieu. C'est de tout mon cœur de vieux prêtre que je vous apporte, selon la phrase célèbre d'un grand orateur sacré: «Les restes d'une voix qui tombe

et d'une ardeur qui s'éteint!» C'est pour moi, veuillez le croire, comme une joie suprême».

Un autre ancien, M<sup>r</sup> Ubald Langlois, o.m.i., écrivait aussi à l'occasion des mêmes fêtes: «Vous le savez. Bourget m'est resté extrêmement cher au cœur. Rien n'est si beau que son pays, a dit le poète. À Bourget, Dieu plaça mon bercean, et, si j'avais le choix, c'est au milieu des braves gens qui m'ont vu grandir, à l'ombre du clocher de ma première communion et dans les bras de la bonne terre de chez-nous que j'aimerais dormir mon dernier sommeil».

Ces citations se passent de commentaires, nous nous contentons de les résumer éloquemment avec tous ceux qui partagent l'affection que nous portons à notre petite patrie: «Bourget, mon pays, mes amours!»

(60) Antal



## THE BROOK-BOURGET

### Autour d'un changement de nom

On sait que l'on doit, à M. le curé Léon C. Raymond, le changement de nom de The Brook en celui de Bourget.

En mars 1910, quand notre pasteur partit faire un voyage en Europe, il était assuré que grâce à ses démarches, la nouvelle appellation officielle entrerait en vigueur l'année même. Toutefois, quand il arriva de son pèlerinage outremer, ce lui fut une agréable surprise de réaliser que la dénomination sollicitée s'était opérée sans heurt quelques jours plus tôt, soit le premier juillet de ladite année 1910. Si M. Raymond eut été ici à cette date là, il l'aurait certainement fêtée grandiosement.

Notons que le dernier Brookois à voir le jour sur notre territoire a été Joseph Léon, fils de Drummond Tessier (dit Lavigne) et de Célina Martin, qui est né le 27 juin 1910. Il était le frère de M<sup>me</sup> Albert Rondeau.

La première Bourgetaine fut Reine Dolorosa, fille de Téléphore Boulerice et de Joséphine Poupart qui naquit le 4 juillet 1910, probablement dans la septième concession.

... et depuis, la génération des Brookois(es) disparaît rapidement, tandis que celle des Bourgetain(e)s va en s'accroissant.

Pendant l'absence de M. Raymond, c'est l'abbé J.-O. Allard qui le remplaçait; c'est donc lui qui, pendant cette période, a signé tous les actes inscrits au registre paroissial.

Antal

## Rencontre-moi à la gare!

Durant la deuxième guerre mondiale, il fallait disposer d'un permis prioritaire pour avoir le droit d'acheter une voiture automobile, et ce n'était pas tout le monde qui pouvait en obtenir. Il fallait aussi se procurer ses faibles approvisionnements d'essence avec des coupons de rationnement, ce qui ne permettait pas d'utiliser son véhicule trop libéralement.

Ces problèmes eurent pour effet d'accroître le transport par train. La plupart des travailleurs en ville s'y cherchaient une chambre ou un quelconque logement pour ne revenir à Bourget, par train, qu'en fin de semaine.



Le 19 juin 1941, avant de partir par le train pour son voyage de noces, Thérèse Lavoie-Gagnier avait donné son bouquet de mariée à Lucille, sœur du conjoint, Elias. On remarquera la plate-forme qui s'étendait sur une longue distance de chaque côté de la gare.

### Dans ce temps-là...

Vraiment, dans ce temps là, ça ne se passait pas comme maintenant. Ainsi, de nos jours, on voit des bambins d'une dizaine d'années qui traînent dans la rue même à minuit, tandis qu'autrefois, on prenait les moyens pour s'assurer qu'ils restent sagement à la maison aux heures indues. En fait foi le règlement suivant de notre village:

«Proposé par Alfred Auger, secondé par Évangéliste Polvin, que le constable soit autorisé d'arrêter les enfants de moins de seize ans, après huit heures le soir, et qu'une amende d'un dollar soit imposée.» — Adopté le 30 mars 1917.

Une importante proportion de nos concitoyens travaillaient alors à Ottawa; aussi, le dimanche soir, lorsque tous ces gens là retournaient en ville et que leurs parents et amis les reconduisaient à la gare, on y voyait souvent, par beau temps, de deux à trois cents personnes qui attendaient l'arrivée du convoi. Les rires, les interpellations fusaient de toutes parts. On se hélait avec bonne humeur, on se saluait de loin. La salle d'attente débordait et la plate-forme d'embarquement ne suffisait pas à offrir pied à tous les arrivants.

La gare et son voisinage immédiats répandaient un bourdonnement qui s'apparentait presque à un grondement tellement tous et chacun étaient obligés de parler fort pour se faire comprendre. Tout ça dans une atmosphère de gaieté et de bonne camaraderie que l'on ne peut se rappeler sans être ému.

Combien d'amours nouvelles ont vu le jour suite à l'invitation magique: «Rencontre-moi à la gare dimanche soir!» — Combien de mariages ont été carillonnés parce que l'un des deux époux devait prendre le train pour aller commencer sa semaine de travail en ville et qu'en ce faisant il a rencontré sa future moitié à la gare de Bourget.

Mais la guerre est finie depuis longtemps. Maintenant, on compte deux ou trois automobiles, et même davantage, à chaque foyer; l'essence abonde et on semble se ficher royalement de son coût. Le nombre des trains, lui a diminué graduellement; à présent, il n'en passe plus qu'occasionnellement. On a fermé et vendu la gare; on a démolie une bonne partie du débarcadère et on parle même d'enlever la voie ferrée.

Hélas, il semble qu'avant longtemps les enfants ne pourront plus aller voir passer les «gros chars» comme nous le faisons jadis et agiter la main vers les passagers qui, en nous répondant, nous faisaient connaître des frissons de contentement.

Drôle de progrès que celui qui fait disparaître une utilité nous ayant si bien servis et qui nous enlève un mode de voyage dont les agréments nous laissent des souvenirs qu'il suffit d'évoquer pour en ressentir encore beaucoup de chaleur au cœur.

La nuit prochaine, puissiez-vous jouir d'un sommeil heureux pour retourner en rêve à quelquel quarante ans en arrière, redevenir jeune et, dans un délicieux songe, comme jadis murmurer avec expectative à l'oreille de l'être que vous aimiez: «Rencontre-moi à la gare dimanche soir!»

Antal

## Le «Pacifique» sauve les apparences — Dieu sauve le roi!

Étrange faculté que la mémoire. Ainsi, parmi des frères et sœurs devenus vieux et qui dans leur jeunesse ont vécu les mêmes événements, certains ne se les rappelleront plus ou bien chacun ne pourra pas les évoquer avec la même intensité de détails.

Récemment, un de mes cadets me faisait une visite avant son départ pour la Floride. En causant de choses du passé, il a évoqué un fait dont j'ai vaguement souvenir mais que lui se rappelle de façon très précise. Mais laissons le donc parler.

En 1939, George VI, roi d'Angleterre, visitait le Canada avec la reine mère, Elisabeth. C'était l'année où commença la guerre contre les païens nazis, et sa Majesté venait peut-être stimuler l'ardeur guerrière de ses sujets canadiens.

Or l'itinéraire du voyage comportait un arrêt d'une nuit à l'hôtel anciennement chic de Caledonia Springs; d'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'un membre de la famille royale visitait ce centre de villégiature jadis fort réputé.

Le monarque et sa suite voyageaient par train. Pour créer une bonne impression, la Compagnie des Chemins de fer Pacifique Canadien avait décidé auparavant de faire la toilette des gares qui se trouvaient sur le passage du convoi royal. Mais, comme la grande dépression n'était pas encore résorbée, afin de ménager, ladite compagnie ne fit rafraîchir que les murs extérieurs exposés à la vue des passagers allant vers l'ouest car les éminents visiteurs se



Sa majesté, George VI, et la reine-mère, Elisabeth.



La gare de Bourget comme elle apparaît aujourd'hui (1984). Elle était telle quelle, il y a une cinquantaine d'années, à l'exception de la plate forme qui était plus large et qui n'avait pas de garde-fou, car elle servait d'embarcadère; en outre, elle se prolongeait sur une longue distance de chaque côté de la gare. On voit ici les deux faces de la bâtisse que le Pacifique Canadien avait fait «rafraîchir» pour le passage des visiteurs royaux.

(Photo. Ch.-A. H.)

dirigeaient vers Ottawa. On avait donc peinturé à neuf les côtés est et nord du «dépôt» de Bourget, laissant aux deux autres leur apparence terne indiquant un besoin criant de peinture fraîche. Mais qu'importe, si le bon roi George daignait jeter les yeux sur notre humble station, les apparences au moins seraient sauvées.

À l'heure indiquée pour le passage du train royal, jeunes et badauds de tous les âges se pressaient sur le bord de la voie ferrée afin d'entrevoir leur souverain avec sa suite et admirer les plus beaux wagons du Pacifique Canadien mis à leur disposition. Soudain, le train surgit en trombe, tout étincelant d'avoir été parfaitement fourbi pour l'occasion. À peine était-il paru à l'horizon qu'il avait déjà dépassé nos gens et, dans le tourbillon de son sillage, il arrachait de leurs lèvres les premiers mots du «Dieu sauve le roi» que l'on s'appropriait à chanter; aussitôt entonné, il s'éteignait dans leur désappointement.

Sur la passerelle arrière du dernier wagon, personne! Le personnage qu'on s'attendait d'y voir n'y était pas. Il sirotait peut-être une consommation à l'intérieur à moins qu'il n'ait été en train d'y faire un grand slam.

Il n'a même pas mis le nez à la fenêtre pour jeter les yeux sur la belle toilette que le malheureux Pacifique Canadien avait faite à grand

frais à notre gare pour «sauver les apparences». Pauvre prince, il n'a jamais prêté l'oreille au chaleureux «Dieu sauve le roi» avec lequel les bons Bourgetains avaient tenté de le saluer. Il est passé mais on ne l'a pas vu... il ne nous a même pas entendus!

Antal

### Damnée politique!

Lors d'une campagne électorale, le docteur Moïse Gendron qui était un conservateur très actif (il a même déjà été candidat fédéral pour ce parti) rencontra Ernest Bouvier qui ne cachait pas sa fidèle allégeance au parti libéral. Notre médecin l'interpelle: «Tu vas voter de notre côté à ce coup-ci?»

Mais Ernest de lui répondre: «Je n'ai jamais voté «Tory», je ne suis certainement pas pour commencer maintenant!»

Et «Le Doc» de reprendre d'un ton taquin: «Tu n'as pas peur? Le rouge est la couleur de l'enfer; être «Whig» comme tu l'es, c'est risquer de se damner!»

Mais, sans sourciller, Ernest lui répond: «Allez donc! Je n'ai pas à craindre l'enfer puisque je n'ai jamais commis le péché mortel de voter bleu!»

Antal

## Les Bouquets

Une belle vieille coutume disparue de par chez-nous, c'est celle des «Bouquets».

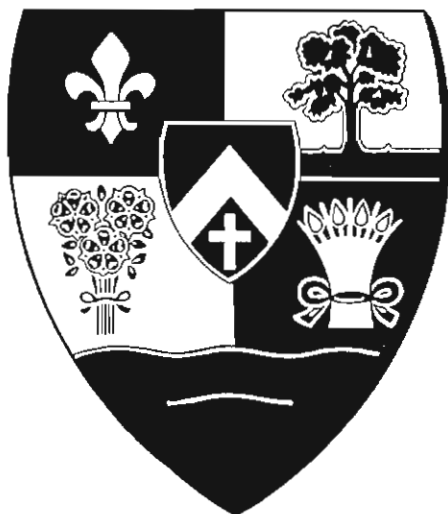
Quand The Brook était encore jeune, les distractions étaient rares et on y suppléait en multipliant les occasions de se rencontrer. Tous les motifs étaient bons pour organiser une veillée. Si on ne trouvait pas d'autre excuse, on portait un «Bouquet».

Deux ou trois citoyens en veine de s'amuser faisaient la tournée et invitaient les amis à se rendre, certain soir, chez M<sup>me</sup> «Une Telle» pour lui présenter un «Bouquet». La dame en question, discrètement avertie, se préparait alors à recevoir le «Bouquet»... et les amis.

Au soir dit, on se rendait donc ensemble, quasi en procession, chez M<sup>me</sup> «Une Telle», puis en chantant et en tirant du fusil on envahissait le devant de la maison; madame paraissait alors sur le perron, et on lui offrait un bouquet dans lequel était glissé une enveloppe contenant les contributions des invités; ensuite, aux acclamations renouvelées des visiteurs, madame faisait une révérence et invitait tout le monde à entrer pour une veillée.

«Arranger» des «Bouquets», ça ne se faisait pas toujours sans incidents. C'est ainsi qu'une certaine fois, un trésorier infidèle fut surpris à l'hôtel, par ses coorganisateurs, alors qu'il était en train de cuver un vin acheté avec les fonds destinés au «Bouquet». Ce qu'il en résulta, je vous le laisse à deviner...

De nos jours, il n'est plus question d'offrir des bouquets pour s'assurer une bonne veillée entre amis à domicile. Plutôt que de se rincer la lurette avec un délicieux vin-maison ou de la bagosse de fabrication clandestine, on préfère fréquenter les grills et les grandes salles publi-



Pour perpétuer le souvenir de l'ancienne coutume des bouquets dont il est question ici, les héraldistes Drouin ont fait figurer un bouquet de roses dans le troisième quartier du blason de Bourget.

ques où se consomment, dans une foule anonyme, des boissons recommandées par une forte réclame; hélas! au lieu du charmant «zing-zing» des anciens violoneux, on doit y subir l'assourdissant rock des discos.

(60-100) Antal



## La belle vie de médecin

La profession médicale a toujours été entourée d'un certain prestige qui faisait imaginer aux gens que la vie de messieurs les docteurs était très enviable. Pourtant, celle de nos médecins de campagne n'était pas continuellement des plus roses. Nous nous permettons ici de reproduire partie d'une lettre qu'un de nos anciens docteurs écrivait en un langage pittoresque à son fils Louis.

**Bourget, 11 avril 1934**

C'est au tour de la neige à disparaître, et il n'en reste presque plus. Par méchants chemins, je visite les constipés aux hémorroïdes florissantes qui se plaisent à me dire, comme Maurice, que la prospérité est rendue au coin de la rue.

Hier, à minuit, appel de Sarsfield pour un petit qui avait hâte de venir voir le Canada. N'ayant pas de bottes, il trouvait que l'eau était haute depuis son départ de la Californie. Je l'ai tiré d'embarras en recommandant à sa mère de le vêtir plus chaudement.

Donc, malgré les risques et encouragé uniquement par des promesses quant à la paye, je pars, pour répondre à cet appel, avec le père du petit lulin qui (selon un télégramme annonçant son mauvais état de santé) devait débarquer du rapide à mon arrivée. J'oublie de te dire que c'est à pieds, tantôt au sec, tantôt à l'eau selon les trous, que je rencontre les «hommes de section» du C.P.R. de Bourget qui m'attendaient à la «crossing», comme on dit, pour me conduire en «hand car» (wagonnet à bras) jusqu'à la traverse de Hammond.

Là, j'ai sauté dans un berlot pour parcourir bien lentement la distance de quatre milles de routes défoncées. Heureusement que le bambin m'a serré la main à mon arrivée, me disant que j'avais pris plus de temps qu'il ne lui en avait fallu pour venir de Los Angeles.

Au retour, j'ai pu refaire le trajet à temps pour prendre les «gros chars» à Hammond vers neuf heures de l'avant-midi. À Bourget, on m'attendait avec un taxi. J'étais en retard pour mon déjeuner. Ta mère avait «caché» le sirop d'érable mais, après recherches attentives, deux grillades de cochon mort depuis le matin se sont présentées sans cérémonies...

(Docteur) Joseph Ayotte

## Du bon poulet!

Un certain colonel Saunders nous vante souvent, à la radio et à la télévision, l'excellente qualité de son produit: «Du bon poulet!» Il n'a cependant pas été le premier à exceller en ce domaine car, dans son temps, il y a peut-être trois quarts de siècle de cela, la «Mère Marie» aurait pu elle aussi vanter autant les oiseaux de sa basse-cour.

Mais, qui était donc la mère Marie? C'était une perle de femme, l'épouse du figaro de notre patelin. Pendant qu'Arthur tondait des bourgeois de tous les âges dans sa boutique de barbier, la mère Marie, sans jamais élever le ton, savait maintenir l'ordre et la discipline parmi la nombreuse jeunesse qui passait son temps à jouer au billard dans la pièce d'à côté.

Plusieurs de ces gais lurons étaient quelque peu malins à leur heure. Un jour, l'un d'eux, Narcisse le rusé lui demanda:

«La mère Marie, si demain soir je vous apportais une couple de volailles de chez nous, accepteriez-vous de nous les friter? Mes amis et moi, on les croquerait avec vous et Arthur une fois la boutique fermée.»

«Peut-être que oui, mais à deux conditions: D'abord, vous les plumerez vous-mêmes; ensuite, vous allez me promettre d'être très sages dorénavant.»

«Entendu la mère Marie pour la deuxième condition, mais quant à l'autre vous ne refusez pas cinquante cents pour les déshabiller et les échicoter vous-même?»

Comme cinquante cents étaient bons à gagner pour un tel boulot quand la coupe de cheveux ne rapportait que quinze cents, la patronne de l'établissement accepta la proposition.

Le lendemain soir, à l'heure convenue, notre espiègle arrivait avec deux oiseaux encore tout chauds. La mère Marie se mettait aussitôt à la tâche et, dès la fermeture de la boutique, tout le monde se trouvait à table devant des assiettes enfêchées de poulet cuit à point et merveilleusement assaisonné. Le plat principal était relevé d'une délicieuse purée de pommes de terre avec marinades-maison et du bon pain frais couvert de vrai beurre. Bref, c'était un réel banquet!

Le lendemain matin, en ouvrant son poulailler, la patronne constatait l'absence non motivée de deux de ses volatiles. Alors, cette pauvre mère Marie comprit, à son grand désespoir, la provenance du «bon poulet» qu'elle avait savouré avec tant d'appétit la veille au soir... et dire qu'elle avait accepté d'en faire la plumaison elle-même!

Antal





## Où est le lac?

Il y a quelques années, une voiture s'amène chez un de nos cultivateurs de l'est de la paroisse et l'un des passagers s'enquiert: «Où donc est le lac?» — «Quel lac?» lui demande-t-on? — «Celui que j'ai vu près d'ici en passant par train au temps de la fonte des neiges et des inondations.» — «Ah!»

Ce «Ah!» en dit beaucoup. En effet, aux limites orientales de la paroisse, nous avons le privilège d'avoir parfois un lac, mais pas toujours un lac, et les citadins qui s'en remplissent la vue en passant par train sont déçus, quelques semaines plus tard, lorsqu'ils viennent dans l'espoir d'y camper.

Au tout début de la colonisation, alors que l'on n'avait pas encore procédé à l'assainissement de nos terrains bas, ceux-ci étaient couverts presque tout le temps d'une nappe d'eau plus ou moins profonde qui donnait l'illusion d'un lac. Aussi, lorsque l'on procéda à l'arpentage de ce territoire, en dressant la carte, on donna le nom de lac à ce qui n'est qu'un gros ruisseau presque stagnant lors des sécheresses, mais qui s'étend souvent sur une superficie d'environ trois milles carrés aux crues du printemps.

Pour respecter l'habitude qu'en avaient pris les habitants de la région, le cartographe coiffa même du nom de «The Lake» la partie nord inondable qui se trouve dans la paroisse de St-Pascal. De fait, quand j'étais jeune, presque tous les gens allaient toujours au «Lac» quand ils se rendaient à ce qui est St-Pascal aujourd'hui. Même, après la fondation de la paroisse St-Pascal-de-Baylon, en 1908, on allait encore à l'église du «Lac», à une veillée, à un mariage ou à un enterrement au «Lac», etc., etc.

Mais d'où vient le nom de Cobb qui est attaché à ce cours d'eau? Nous avons déjà oui dire que l'ingénieur qui avait été chargé de faire la première carte de cette partie de notre territoire s'était permis d'immortaliser son nom en l'accrochant officiellement à cette particularité géographique. C'est donc à lui que nous devons de l'appeler Lac Cobb en français et Cobb's Lake en langue seconde.

La plupart des gens ne s'en formalisent pas; ce qui les intéresse davantage c'est que sous l'onde de notre lac frétille d'appétissantes barbotes en très grand nombre.

À bon entendeur, salut!... et bonne pêche!

Antal



Notre lac Cobb, à peine plus gros qu'un ruisseau en été, mais de vastes proportions à la crue du printemps.

(Photo Ch.-A. H.)

## «C'est comme ça que je les arrange!»

Les agents d'assurance ont toujours été convaincus qu'ils étaient des bienfaiteurs de l'humanité. Par contre, beaucoup de gens voient en eux des achalants qui cherchent surtout à réaliser des commissions. C'est sans doute à cette opinion là que nous devons la vieille rengaine suivante qui se chante sur un air de gigue:

«Ah! les agents d'assurance,  
C'est comme ça que j'les arrange;  
Quand j'les vois arriver,  
J'barre la porte  
Pi j'vas m'cacher!»

Le premier agent d'assurance-vie de Bourget, dit-on, s'appelait Orphyr Miron. Comme de raison, il était pionnier en ce domaine et le travail de «défrichement» était assez ardu. Il espérait toujours qu'en décrochant quelques assurés leur exemple en entraînerait d'autres à faire comme eux.

Ainsi, il se mit dans la tête d'assurer Trefflé; ce citoyen, qui ne lui paraissait pas jouir d'une santé trop florissante, lui semblait même offrir des prédispositions pour la «consommation». Il lui fit donc valoir qu'il devait profiter de ce que sa compagnie, pour s'implanter en territoire nouveau, acceptait les candidats sans examen médical et que ce serait sage de sa part d'en profiter pour protéger sa famille en cas de décès prématuré. Mais Trefflé ne voulait entendre parler de rien.

Un jour, Orphyr rencontre Trefflé au magasin général; il essaye encore de le convaincre, mais sans succès. Alors l'agent s'adresse au

marchand: «Arthur, dis-lui donc qu'il fait une grave erreur en ne profitant pas d'une occasion aussi avantageuse!» ... et le marchand d'affirmer que, dans son opinion, Trefflé serait bien avisé de ne pas laisser passer une telle aubaine sans en profiter. Mais ce dernier de leur répondre: «Puisque ça vous semble si bon, profitez-en vous autres: assurez-moi!»

Une fois Trefflé parti, le marchand et l'agent se disent qu'après tout l'idée du «prospect» n'est peut-être pas si bête en somme. À une rencontre ultérieure, ils s'entendent donc pour assurer Trefflé à trois: l'assuré, le marchand et l'agent paieront chacun le tiers de la prime, et en cas de décès, ils disposeront chacun du tiers des bénéfices que versera la compagnie d'assurance.

Puis les années se succédèrent et passèrent. Comme le roseau de la fable, sous les vents de la vie, Trefflé «pliait» mais ne «rompait pas». Un jour, en 1927, Arthur mourait subitement, emporté par une angine de poitrine; quelques années plus tard, Orphyr à son tour allait rejoindre certains de ses assurés dans l'au-delà; mais Trefflé, lui, prolongea ses jours jusqu'en 1949.

En rencontrant ses anciens copains dans l'éternité, d'un ton moqueur, il doit leur avoir turluté:

«Ah! les gens de l'assurance,  
C'est comme ça que je les dérange;  
Quand y m'voient arriver,  
Y ouvrent la porte pi m'font rentrer!»

Antal

## Les Quêteux de Par Chez-Nous

«Quand nous quêtons une obole,  
Les habitants donnent toujours».  
— Albert Larrieux.

Le monde des mendiants possède des figures très pittoresques et le jour où disparaîtra le dernier quêteux, nos gens perdront une occasion de faire directement la charité dans des circonstances souvent marquées d'un cachet agréable.

La générosité et l'hospitalité des Canadiens français ont toujours été signalées par les visiteurs étrangers. Ces deux coutumes vertueuses ont sans doute encouragé les professionnels de la quête car chez-nous, chaque génération a connu ses «quêteux du métier».

... Oui nous en connaissons tous des «Rouletabosse» plus ou moins pitoyables qui frappent à notre porte et s'assoient à notre table ou font ouvrir notre bourse pour recevoir la part de Dieu. Quelquefois notre charité soulage de vrais malheureux éprouvés par la misère et le besoin; mais plus souvent, c'est un habitué de la quête qui vous salue avec la formule consacrée par l'usage: «Voulez-vous, s'il vous plaît, me faire la charité pour l'amour du Bon Dieu»? Personne peut résister à cette invitation; les cordons de la bourse se délient, le quêteux vous remercie à n'en plus finir puis il vous apprend les dernières nouvelles. etc...

Afin de vous prouver leur reconnaissance, ces pauvres diables peuvent tout faire (excepté travailler) pour vous être agréables. Il y en a qui possèdent des recettes pour guérir tous les maux; souvent même, ils ont des idées et des patentes capables de réaliser beaucoup d'argent, semble-t-il, et pourtant ils se contentent d'en mendier.

Les quêteuses sont plus rares que leurs congénères masculins. Presque toujours âgées, infirmes ou toquées, elles arrivent néanmoins à temps pour vous conseiller un cataplasme «d'herbe à lion» pour votre rhumatisme ou des massages au jus de patates râpées pour votre exzéma, et que sais-je encore: à les en croire, c'est toujours plus efficace que les lotions et les sinapismes prescrits par les «gros docteurs».

Les anciens de The Brook mentionnent souvent un quêteux original du bon vieux temps. On le désignait du nom de «Zing Piroque». Pourquoi? Personne ne le sait. Quand il passait, les enfants avaient le don de le faire enrager en faisant siffler un long ZZZZZZZing! qui le mettait hors de lui-même. L'été, il faisait la tournée avec sa charrette et l'hiver avec son traîneau, vendant des chaises empaillées et recueillant la monnaie et les dons en nature que nos généreux grands-parents lui remettaient. Doué d'un appétit frisant la voracité, il avait l'habitude de faire une levée importante dans le menu de ses hôtes. Il colportait les histoires les plus abracadabrantes. Aujourd'hui il est disparu: sans doute, quête-t-il encore aux cieux près de nos excellents aïeux.

Un quêteux de marque, c'était celui qu'on avait baptisé «Bissonnette La Cenne» parce qu'il ne voulait pas recevoir d'autre monnaie que des belles «cennes noires» (cents). On dit qu'il tirait un traîneau, l'été comme l'hiver jusqu'au jour où il ne revint pas d'une dernière tournée.

Nous avons souvenance d'avoir vu dans notre tendre enfance, celui que l'on appelait «Ti-loup la Patte de Bois». Moitié quêteux, moitié colporteur, Ti-loup avait une «vieille jument grise n'ayant pas l'air d'un fier cour-

sier» et il la conduisait directement aux portes pour ne pas fatiguer sa patte de bois à descendre et à remonter sa «rigue à lait».

On en rencontre tout de même des types peu ordinaires chez ces messieurs de la mendicité. Il y a quelques années, il en était un qui se faisait inviter à la table de ceux qui voulaient bien l'y recevoir, mais qui n'acceptait jamais de partager leur thé: il apportait lui-même ses feuilles qu'il infusait à son goût puis dégustait le tout en connaisseur.

Certain autre mendiant était doué d'une facilité de parole extraordinaire qui empêchait ses hôtes de placer un mot à travers son verbiage surabondant: évidemment, il connaissait tous les députés et les ministres du pays et si ça allait si mal c'est qu'on ne voulait pas suivre ses conseils... Pauvre Pays!

Un quêteux qu'on a invité à dîner se montre très surpris qu'on ne le reconnaisse pas, et il précise: «c'est la troisième année de suite que je viens manger ici!»

Un jour un mendiant entre au magasin; il parle ni le français ni l'anglais, mais sa main tendue, son attitude humble et son ton quémandeur nous convainquent qu'il veut la charité. Il est grand, il a la barbe et les cheveux abondants, noirs et bouclés; son regard est profond et triste; on ne peut s'empêcher aussitôt de lui trouver une ressemblance avec certain Christ de notre imagerie religieuse. Il accepte, en murmurant quelques mots, l'humble aumône qui lui est faite et va pour sortir et continuer sa pérégrination à travers la tempête de neige lourdement chargée d'eau. On s'aperçoit alors que sa culotte est toute déchirée et détrempée. Vite rappelé, il est conduit à l'écart où on lui fait signe de mettre une paire de pantalons neufs et secs qu'on lui présente. Quelques instants plus tard, au grand ahurissement de tous, le quêteux passe la porte ayant mis son vêtement neuf par dessus ses autres nippes, puis il s'enfonce dans le brouillard et la giboulée sans plus de commentaires.

La vie des quêteux n'est pas toujours drôle. Ils sont souvent exposés au jeûne forcé et à ne pas trouver le gîte dont ils ont besoin. C'est ainsi que l'on découvrit un jour le corps de Valérie la mendicante, morte de froid dans une grange des environs.

Soyons toujours charitables pour nos mendiants, ne serait-ce que par pitié, car ce n'est pas à toutes les heures qu'ils peuvent joyeusement s'écrier avec Larrieux:

«Quoiqu'on chante et qu'on dise,  
Quêteux: c'est un très bon métier!  
Nous n'avons pas de chemise  
Mais nous vivons en vrais rentiers!»



Au cours d'un *parti de sucre* (vers 1925) à la cabane à sucre de Patrick Schnupp, les invités transportent un tonneau de sève sur un traîneau «ad hoc». De gauche à droite: Alice et Albert Laroche, Estelle Lalonde et Paul-Émile Schnupp (sur le dos du cheval) et Léon Schnupp à l'avant.

(GracieuSeté: A.-M. L.)



## Une équipe du tonnerre

Longtemps, le vieux tempérament de «ménéageux», que l'on nous accuse d'avoir hérité de nos ancêtres normands, a influé même sur la conduite des administrateurs de nos organismes publics, y compris ceux de nos commissions scolaires. Une dépense était toujours une dépense et on se croyait obligé de la comprimer à tous prix, même si en fouillant ses aboutissements on aurait pu se rendre compte qu'elle serait mille fois justifiée par ses résultats.

Quelques années après la fin de la grande dépression, la Providence permit que l'on élise, à l'administration de la commission scolaire du village, quelques hommes de discernement qui ont constitué ce que l'on pourrait appeler une «équipe du tonnerre» à laquelle nous devons une remarquable «révolution tranquille», deux expressions qui ont été appliquées au gouvernement québécois de Jean Lesage mais que nous nous permettons d'emprunter ici pour la circonstance.

Cette équipe était constituée de Messieurs Philippe Lefebvre, Robert S. Lalonde et Donat Goulet, assistés par le secrétaire trésorier, Ubald Parent et, dans l'ombre, par l'épouse de ce dernier, née Jeanne Ménard, qui avait beaucoup appris dans le domaine de l'administration de la chose publique en travaillant pendant de nombreuses années, avec son père d'abord, et ensuite avec son époux.

Au lieu de continuer à faire comme dans le passé, attendre que l'inspecteur des écoles insiste longtemps pour obtenir des améliorations et des innovations demandées ou encouragées par le Ministère de l'Éducation, l'équipe surnommée s'empressait d'étudier les circulaires officielles du «Département» dès leur arrivée; elle les disséquait et trouvait rapidement comment on pourrait réaliser d'importantes améliorations à l'école et au programme d'études sans qu'il en coûte cher. Après avoir préparé un projet d'action, l'équipe le présentait à la «Patente» qui en discutait, l'approuvait tel que soumis ou suggérait des changements, puis se chargeait de préparer l'opinion publique à le bien accueillir.

La première grande réalisation de cette «révolution tranquille» fut la construction de l'aile ouest de l'école qui fut inaugurée en 1945. Elle contenait, entre autres «éléments révolutionnaires», une classe de travaux manuels et d'agriculture, une salle d'arts domestiques et un jardin d'enfants.

Cette réalisation innovatrice attira immédiatement l'attention sur Bourget. Bientôt, l'Association d'Éducation eut fait connaître l'initiative bourgetaine dans tous les milieux scolaires franco-ontariens. On vint de partout: de la région immédiate, du centre, de l'ouest et



**Notre équipe du tonnerre:** Ubald Parent, secr.-trés., puis les trois commissaires: Donat L. Goulet, Philippe Lefebvre et Robert S. Lalonde

surtout du nord de la province, visiter la réalisation audacieuse de l'école du Sacré-Cœur de Bourget et, chaque fois, on s'en retournait inspiré pour faire aussi bien et peut-être mieux.

Un jour, en décembre 1951, on reçut même la visite d'un éminent pédagogue européen, le Dr Francisco Piva, ministre de l'Éducation en Italie, venu étudier sur place les différentes méthodes scolaires et les mœurs canadiennes-françaises; il était à la recherche d'idées nouvelles pour améliorer l'instruction publique dans son pays.

Ce sont les membres de la commission scolaire de 1945 qui ont jeté les bases de la «Consolidation» des écoles de Bourget. Mais, cette «équipe du tonnerre» a passé; elle a été

remplacée par d'autres commissaires qui se sont inspirés de ses méthodes et de ses accomplissements. En dépit de leur excellent travail, certain jour, il y a une vingtaine d'années de cela, la centralisation des écoles à l'échelle des comtés unis de Prescott et Russell les a fait disparaître; du coup on rognait considérablement les ailes à l'initiative locale bourgetaine dans le domaine scolaire.

Nous tenons cependant à ce que ces lignes gardent à la mémoire des générations à venir le souvenir de ceux qui se sont dévoués pour nos écoles, particulièrement celui du groupe que nous nous permettons d'appeler «équipe du tonnerre».

Antal

## Roman d'Octogénaires

Voulez-vous connaître une histoire vraie et plus étrange qu'une fiction?... voici ce que nous extrayons d'un fait rapporté en 1934 dans un quotidien d'Ottawa, *The Citizen*. Ce récit, une vraie romance, pourrait trouver place dans un volume de contes de fées.

«... L'amour vient encore de remporter un triomphe sur l'âge et il s'agit d'amour à première vue, d'un coup de foudre qui a terminé heureusement une rencontre fortuite, faite, il y a à peine une semaine, entre deux personnes dont les âges donnent un total de cent soixante années.

«Les cloches du mariage ont annoncé l'heureux dénouement de cette idylle âgée de six jours seulement pendant lesquels les nouveaux époux ne se sont rencontrés que deux fois.

«Apparemment, le sieur Cupidon n'a pas éprouvé de difficultés à diriger ses traits car quatre heures après a première rencontre, il y avait déjà demande officielle en mariage. d'une

part, et acceptation empressée, d'autre part. Les deux amoureux auraient voulu hâter davantage les épousailles mais les formalités à remplir les en ont empêchés.

«Après la cérémonie, qui eut lieu à la Cathédrale, les jeunes mariés, âgés chacun de quatre-vingts ans, assistèrent à une réception à Ottawa, puis ils firent leur voyage de noces en automobile, laissant la capitale pour se rendre à Bourget dans la maisonnette du marié, M. Joseph Houle, où ils couleront leur lune de miel.»

... Et ils vécurent... un temps... mais n'eurent pas de nombreux enfants!

Le Devoir, quotidien de Montréal, par la plume du Grincheux, commentait ainsi cet événement peu banal. «On signale, d'Ottawa, le mariage d'un veuf de quatre-vingts ans, père de treize enfants, avec une veuve du même âge, mère de cinq enfants. Amour, Amour, quand tu nous tiens...»

## Pêche et Pêcheurs

Pour certains tempéraments, il n'y a rien de plus passionnant que la pêche. Là où vous trouvez de l'eau, vous rencontrez des pêcheurs; cependant les plus méritants ne sont pas ceux qui tendent leurs amorces dans les lacs immenses et les rivières majestueuses, mais plutôt ceux qui, comme chez-nous, vont se faire une rude compétition sur les eaux d'un diminutif lac Cobb et sur les bords d'un Bear Brook à peine coulant. Les indiens ont sans doute été les premiers à taquiner les habitants de nos petits cours d'eau, et si carpes, perchades, barbottes, brochets et anguilles se félicitaient de voir des blancs civilisés remplacer les sauvages, l'arrivée des premiers colons de The Brook a dû les faire déchanter. En effet, les pionniers de notre paroisse ont fait de la pêche une occupation pratique plutôt qu'un sport récréatif, ce qui ne veut pas dire qu'autrefois on ne trouvait pas de plaisir à pêcher; loin de là! Chaque génération a eu ses adeptes de la ligne.

Pour sa part, un certain petit gars, avant de devenir grand pêcheur d'âmes dans les missions de l'Ouest canadien, était un fervent pêcheur de poisson à la fin du dix-neuvième siècle. Une vacance sans pêche, une semaine sans poissons, c'était un congé mal tourné pour cet habitué du lac Cobb: alors qu'il n'était que novice dans son art, il devait faire la compétition à de vieux profs de l'hameçon qui ont dû l'épater au récit de leurs exploits, comme nous l'avons tous été nous-mêmes par les aventures mirobolantes de nos as contemporains de la pêche.

Qui a connu une figure plus originale que celle du «père» Noé Martin? Vétérinaire à l'occasion et violoneux à ses heures, il était surtout pêcheur... par passion! Que de pêches fantastiques il avait à son crédit! Une fois, il avait même dû se cacher derrière un arbre pour appâter, ça mordait trop! Quand les poissons eurent appris à le connaître, il sut enduire ses hameçons d'huile de charme pour leurrer de nouvelles victimes; enfin, il vécut assez vieux pour bénéficier d'une grande découverte de notre siècle: il «trempa» sa ligne dans le radium et s'assura une prise à tout coup... Croyez-le ou ne le croyez pas, c'est une histoire de pêcheur!

M. Martin a emporté dans sa tombe le secret du fameux «Trou» inépuisable où ça mordait toujours. Maintenant, il fait probablement au ciel des pêches miraculeuses, qu'il a grandement hâte de nous raconter le jour où nous irons tendre notre ligne près de la sienne sur les ondes éternelles.

Une fois le vieux Martin mort, plusieurs autres pêcheurs ont pris la relève. Pour apprendre à pêcher, on pouvait venir à Bourget y rencontrer, par exemple, Médé Bougie, Tifin Labrosse ou le «père» Aimé Lortie. Ils tenaient



Photo prise du coin des rues Champlain et Laval vers 1965.

(Collection: Marcel Sabourin)

certes trop à leurs trucs secrets pour en donner la recette à n'importe qui, mais ils auraient pu cependant en conter de bonnes: par exemple, vous confesser qu'une certaine fois, l'un d'eux, sans résultats avantageux, changea de bout de chaloupe avec un pêcheur inexpérimenté moins bredouille que lui. En poussant plus loin les

confidences, on aurait pu apprendre que l'un de ces experts fut à certain jour obligé d'acheter le poisson qu'il n'avait pas pris afin de ne pas revenir chez lui les mains vides. Pour une bonne fois, c'aurait été des histoires de pêche vraies.

(60-100) Antal

### De saint Paul au «père Môse»

Saint Paul fut un grand pêcheur et un terrible persécuteur des chrétiens. Il lui fallut être terrassé par Dieu sur le chemin de Damas et «perdre la vue pour voir» jusqu'à quel point il était pervers et s'en repentir.

Or, malgré la surabondance des dons que Paul reçut lors de sa conversion, il souffrait excessivement d'être encore soumis à de cruelles tentations et s'en plaignait à peu près en ces termes! «Ah! qui me délivrera de ce corps de chair? Ah! qui me libérera de l'aiguillon qui l'accable?»

Nombreux sont les chrétiens qui subissent le même supplice des tentations, mais rares sont ceux qui l'expriment aussi éloquemment que Paul, l'Apôtre des gentils.

Pourtant un ancien citoyen de Bourget, le «vieux Môse», déjà avancé dans la quatre-vingtaine, ne put s'empêcher un jour de récriminer pathétiquement à ce sujet. Débutant sa doléance par son patois favori, il s'exclama: «Méchant servent! j' me demande bin pourquoi l' bon Dieu ne nous en enlève pas l' envie quand il nous en ôte la capacité!»

Antal

### Brailler en vache

Autrefois, les éleveurs de bovins laitiers laissaient téter les veaux à leur gré pendant une longue période de temps après leur naissance puis, un bon jour, ils décidaient de sevrer le petit animal en le séparant de sa mère. Il fallait alors subir les incessants mugissements de la vache, inquiète du nonrison qu'on lui avait ravi. C'est de là qu'est venue l'expression «brailler en vache».

Il y a bien longtemps de cela, un couple sans enfants vivait non loin d'une des frontières de la paroisse. On dit que monsieur et madame échangeaient continuellement beaucoup plus d'injures que de compliments.

Certain jour d'hiver où notre homme était allé au bois et tardait à en revenir, madame, outrée, et préparant toutes sortes d'invectives pour accueillir le retardataire, décidait de ne plus l'attendre. À peine était-elle à table, que quelqu'un arrive pour lui annoncer que Jos ne reviendra pas, qu'il est mort subitement.

Et elle de répliquer: «C'est donc ça qu'il n'arrivait pas? Eh bien! attendez que j'aie fini de souper et, si vous n'avez jamais vu une femme brailler en vache, vous allez en voir une drette icitte!»

Antal

## Quelques Records

Presque tout le monde a un faible pour les records: sur ce point chacun est un peu américain. On veut trouver chez soi quelque chose qui n'existe pas ailleurs et on aime à affirmer que dans son patelin il y a mieux que chez le voisin. Ce n'est pourtant pas cette manie qui nous pousse à souligner certains faits peu ordinaires qui se sont passés dans les limites de notre paroisse; nous les signalons sans forfanterie, croyant qu'ils pourront vous intéresser ou au moins vous amuser.

### Phénomène de Longévité:

Les journaux se plaisent à citer des records individuels de vieillesse: ils pourraient cependant trouver à Bourget matière encore plus intéressante: un record familial de longévité chez les Lagrois.

En 1945, lors du soixantenaire de la paroisse, quatre frères Lagrois vivaient encore dans la septième concession: c'était: Édouard, âgé de quatre-vingt-huit ans, Joseph, de quatre-vingt-six ans, Napoléon, de soixante-douze ans et Auguste, de soixante-neuf. Une sœur, M<sup>me</sup> Marie Beaulne, âgée de quatre-vingt-douze ans, demeurait à Cornwall; Louis, âgé de soixante-dix-huit ans restait au Yukon et Oscar, de Washington, É.-U., avait soixante-treize ans. Parmi les défunts de cette famille, on comptait Hyacinthe, décédée en 1944 à l'âge de quatre-vingt-treize ans, Ludger, décédé à soixante-six ans et Martin fils, décédé en 1911 à soixante et un ans. Toute cette jeunesse d'âge respectable était issue de Martin Lagrois père, décédé à l'âge de cent un ans et huit mois.

### Marié cinq fois sans divorce:

Au printemps de 1945 s'éteignait le «père» Louis Brunet, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans et six mois. Cupidon ne le ménagea pas dans sa vie sentimentale car cinq fois il convola en juste noces. Sa cinquième femme le précéda même dans la tombe puisque à sa mort, il était veuf depuis environ cinq ans. Durant son dernier veuvage, les malins le taquinaient en lui disant que s'il ne reprenait pas le chemin des amoureux, c'était dans le but d'économiser pour son enterrement.

### Marié deux fois dans la quatre-vingtaine:

L'un des hommes les plus paisibles de Bourget, le bon vieux Julien Potvin, subit un regain de vitalité amoureuse quand il eut atteint le cap de la quatre-vingtaine. En effet, après un long premier veuvage, à quatre-vingts ans, il épouse une dame Pierre Sicard, veuve et octogénaire elle aussi. Cette pauvre vieille «jeune mariée» mourut subitement dans l'église, quelques mois plus tard, pendant les exercices du mois de Marie.

Après l'avoir pleuré quelque temps, M. Potvin conta fleurette à une autre veuve, septuagénaire celle-là, et qu'il conduisit bientôt à l'autel: cette troisième femme, veuve Isidore Leduc, dût après quelque temps escorter à sa dernière demeure celui qui était aussi son troisième époux.

### Occupations héréditaires:

On voit souvent des maisons se signaler pendant plusieurs générations dans l'exercice d'une même profession, mais l'on voit plus rarement des familles occuper de père en fils les mêmes positions surtout quand il s'agit de fonctions à caractère public.

Pourtant à Bourget, ça s'est vu!

En 1885, M. Joseph Ménard était nommé maître de poste de The Brook. Après avoir consciencieusement rempli cet office pendant plusieurs années, ce fut son fils adoptif, M. Adélard Ménard qui continua ses fonctions. Après la mort de son époux, Adélard, M<sup>me</sup> Clémentine Ménard obtint le même contrat du ministère des postes. Cette position, soumise ailleurs à tant de changements lors des chambardements politiques, est donc restée aux mains de la famille Ménard pendant soixante-six ans, c'est dire que seul un service parfait et une courtoisie impeccable ont permis la réalisation de ce qui peut être un record au ministère des postes.

La famille Ménard se distingue encore semblablement dans le domaine municipal; en effet, depuis 1878, Joseph, Gédéon et Adélard Ménard se sont succédés au poste de greffier du canton de Clarence. Adélard a ensuite été remplacé, en 1931, par son gendre, Uhald Parent, époux de Jeanne Ménard, qui est aussi devenu trésorier de la municipalité. Ce dernier a quitté ses fonctions à l'hôtel de ville à la fin de décembre 1971. Le poste de greffier a donc été confié pendant quatre-vingt-treize ans à des membres de la famille Ménard; la confiance des contribuables du canton de Clarence a été bien placée et ils n'ont toujours eu qu'à se féliciter de leur travail.

Nous pouvons aussi citer le fait qu'un ancien magasin de Bourget a longtemps été la propriété de la même famille. En 1881, M. J. Edmond Langlois ouvrait son magasin général à The Brook. Plus tard, son gendre, Arthur Lalonde, le remplaça et, en 1927, à la mort de son époux, c'est M<sup>me</sup> Ubaldine Lalonde, fille du fondateur qui l'a exploité. Antonin, fils de cette dernière, a pris l'entreprise familiale en main après la mort de sa mère (1947) jusqu'au printemps 1959, alors qu'il l'a clôturée. C'est dire que le commerce fondé par Edmond Langlois est resté aux mains des siens pendant soixante-dix-huit ans.

(60-100) Antal



M<sup>me</sup> Clémentine Ménard (née Lobrosse) qui a contribué au record des Ménard en étant maîtresse de poste pendant une vingtaine d'années.  
(Gracieuseté F.C.L.)

## La Police de Bourget

Nous ne saurions dire en quelle année Bourget est devenu un village policé. Mais nous savons qu'il doit y avoir déjà longtemps de cela, car les annales policières du village renferment déjà beaucoup de matière...!

Le seul mot de police évoque d'ordinaire une idée de sévérité, de dureté. La police, c'est ni plus ni moins que la justice, et la justice, c'est froid, c'est inexorable! Mais, vous n'êtes pas venus à Bourget? Ici, la police est aussi douce qu'elle est dure ailleurs. Elle se couche de bonne heure le soir, elle n'importune personne et seuls les commissaires du village en entendent parler. C'est ainsi que les gens n'ont probablement jamais connu nos anciens chefs de police comme MM. Steve Clark et Cyprien Lamarre. Il en est autrement de M. Amédée Bougie; son uniforme le faisait connaître de tous, et surtout de ceux qui attendaient la distribution du courrier le soir, à la porte du bureau de poste. Mais par exemple, nous serions bien surpris si les gens connaissaient le titulaire actuel de notre farouche administration. Si la curiosité les prend de le savoir, nous leur conseillons de s'adresser aux commissaires du village ou à M. Félix Lemery. Mais ce serait de la pure curiosité! D'ailleurs, pourquoi irait-on importuner notre constable? Il n'est là que pour toucher son salaire, soit, cinq dollars par jour,.... pardon, j'ai fait erreur, c'est cinq dollars par an!...

(60) Pol

## La conscription

À l'approche du premier grand conflit mondial, l'opposition officielle au Parlement canadien fit une lutte systématique aux mesures de guerre préconisées par le gouvernement Borden pour appuyer la cause des alliés. Quand le parti au pouvoir décida d'étendre sa collaboration jusqu'à imposer la conscription, les esprits s'échauffèrent et la lutte devint violente. Sous la conduite de Laurier, les libéraux s'opposèrent au recrutement obligatoire des jeunes pour les envoyer combattre outremer. Les Canadiens-français, qui n'étaient pas gens d'humeur belliqueuse, appuyèrent d'autant plus l'opposition qu'elle était dirigée par un des leurs. Mais la majorité l'emporta et un enregistrement national rapidement décrété permit bientôt à l'armée d'appeler aux armes les recrues dont elle avait besoin.

Avec son appel, le conscrit recevait un billet pour se rendre au camp le plus rapproché. Les jeunes de Bourget devaient se présenter au parc Lansdowne (Ottawa) où se déroulait l'examen décisif qui en ferait des soldats ou des «exemptés».

Les recrues qui ne répondaient pas à l'appel étaient considérées déserteurs au même titre que ceux qui avaient fui les rangs de leur régiment.

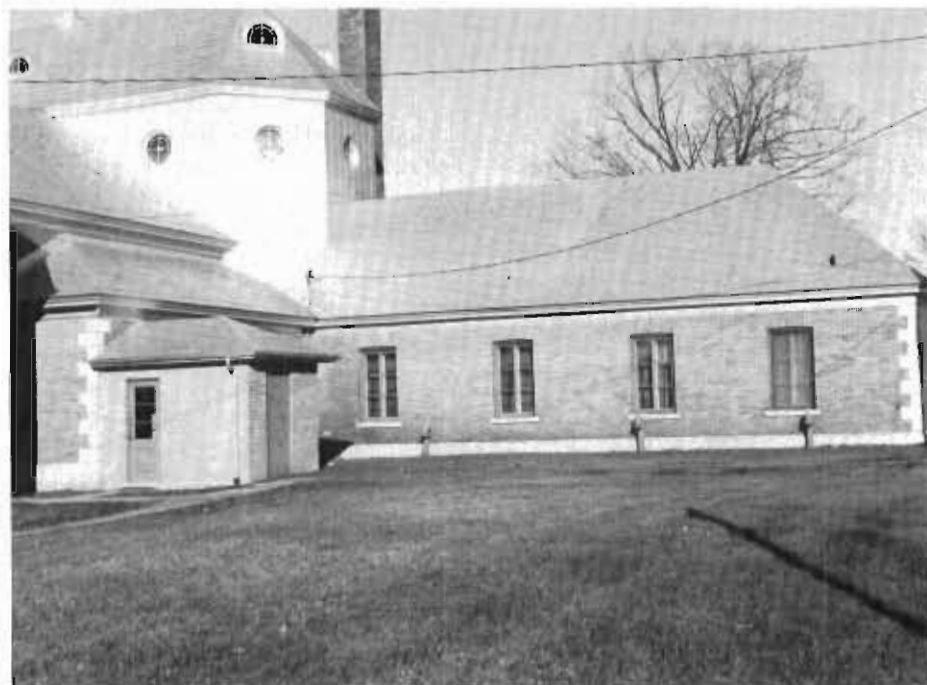
La population était généralement opposée au service militaire et sympathisait avec les déserteurs. Tous étaient d'avis qu'en conscience nul n'était obligé d'aller combattre en sol étranger pour une cause qui moralement n'était pas sienne ni celle de son pays.

Les mesures coercitives devinrent de plus en plus sévères. On organisa la chasse aux déserteurs et il y eut même des émeutes au Québec.

Les objecteurs ont été nombreux même à Bourget. À un certain moment, un bon groupe de conscrits profita des billets reçus lors de l'appel pour faire le voyage à Ottawa; pourtant, aucun ne se présenta à l'examen et tous revinrent au point de départ.

Voici, nous dit-on, les noms de quelques-uns de nos jeunes qui refusèrent de se présenter au parc Lansdowne: Moïse Bougie, Albert Délisle, Eugène Lamarre, Donat Laroche, Albert et Omer Lefebvre, Venance Lemery, Damase Parent, Eugène et Léon Potvin, Josaphat Tessier, etc.

Les déserteurs employaient tous les moyens possibles pour ne pas se faire attraper. Ils étaient traqués par des détectives qui, eux aussi, ne ménageaient pas leurs trucs afin de les retrouver et de les arrêter. Pour ne pas se faire prendre, certaines recrues voyagèrent au loin sous de fausses identités: il y en eut même qui allèrent faire les récoltes dans l'Ouest. Ceux qui restaient dans leur milieu se cachaient à toutes sortes d'endroits: cabanes à sucre, ca-



*Arrière de l'église — Le prolongement à droite est l'ancienne sacristie, devenue maintenant le local du Club d'Âge d'Or.*

(Photo Ch.-A. H.)

veaux, granges abandonnées, etc. Certaines remises à bois en ont hébergé plusieurs entre les cordées disposées pour leur créer une cachette convenable. Après la guerre, la remise à bois d'Évangéliste Potvin s'était faite toute une réputation à cet égard.

Le jeune homme marié, qui du fait se trouvait exempté du service militaire, restait à l'abri de son certificat de mariage et protégeait parfois un frère en le laissant utiliser son baptistaire comme s'il eut été le sien. De fausses cartes d'enregistrement ont aussi sécurisé pendant un certain temps les recrues qui faisaient l'école buissonnière.

Toutefois, il arrivait que des déserteurs soient pris et ramenés au camp. Là, ils devaient s'acquitter d'une amende de deux cent cinquante dollars puis faire du «cling» (géologie) pendant trois mois.

On raconte qu'André Lefebvre, voulant empêcher les «flics» de prendre son gars, Albert, tira un coup de fusil pour effrayer la meute qui le poursuivait. Il en coûta, rapporte-t-on, une amende de cinq cents dollars au père pour avoir voulu garder son fils en liberté.

Nous n'avons jamais oublié ce que l'on contait dans le temps au sujet d'une dame Larose de paroisse voisine. Elle avait, semble-t-il, plusieurs garçons «en âge» que les détectives chassaient continuellement. Un jour, la police militaire arriva à la maison alors que les jeunes dormaient en haut. Le poêle se trouvait près de l'escalier. Au moment où les intrus voulurent monter, la maman en furie retira le couvercle d'un énorme chaudron où bouillait un mé-

lange riche en «caustique», puis elle les menaça, s'ils persistaient à vouloir se rendre à l'étagage, de leur en lancer en pleine figure avec sa micouenne. Devant l'air décidé de maman Larose, les chasseurs de conscrits durent reculer.

Après quatre ans de guerre, la paix revint mais l'armée, qui avait le bras long et la volonté de représailles persistante, s'acharna encore joliment longtemps à poursuivre les déserteurs qui lui avaient glissé entre les mains durant la période de conflit.

C'est au parti de Laurier que profita le plus la conscription. En effet, il gagna les élections pendant des années et des années grâce surtout à l'appui solide des Canadiens-français à qui l'on n'avait qu'à rappeler l'ignominieuse conscription pour qu'ils votent en bloc en faveur de la formation qui s'était identifiée à l'anti-conscriptionnisme.

Curieux retour des choses, lors de la deuxième guerre mondiale, lorsque King, l'héritier de Sir Wilfrid, se trouva dans la même situation que le chef conservateur de 1914, il conduisit le pays au même terme en y meltant seulement un peu plus de formes: au lieu d'établir l'odieuse conscription, il imposa une mesure semblable: le service militaire obligatoire qui n'avait pas acquis la mauvaise renommée du recrutement à la Borden.

Remarquons en concluant que nos anciens déserteurs ont dignement fait leur chemin dans la vie. Nullement des traîtres à leur pays, ils ont bien servi notre patrie, chacun dans la sphère où il s'est orienté. *Antal*

## Les trois Marcel

Grâce à des notes qui nous ont été fournies par M. l'abbé Charles-Henri Bélanger, juge du Tribunal Ecclésiastique d'Ottawa, nous évoquons ici le souvenir d'une branche des Bélanger qui semblait déjà solidement ancrée au sol bourgetain mais qui en est disparue aujourd'hui.

Le premier de ces Bélanger ayant nom Marcel (appelons-le Marcel I) est venu s'établir à The Brook bien avant la fondation de la paroisse. Le 23 février 1846, il avait épousé Esther Déziel-Labrèche à St-Augustin (Québec). Ce «premier du nom» est décédé avant 1872 et son épouse l'a suivi dans la tombe, le 24 novembre 1878, à l'âge de cinquante trois ans.

Le deuxième fils du précédent, Marcel II, avait, le 29 octobre 1879, marié à Clarence-Creek, Marie-Antoinette, fille de Pierre Schnupp (Schnoppe) et de Vitaline Simon; le 14 janvier 1895, il convolait en secondes noces avec Mathilde, fille de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin. Marcel II a été hôtelier en face de la gare du Pacifique-Canadien à Bour-

get, soit dans la bâtisse qui se trouve encore en décrépitude à cet endroit.

Le quatrième fils du précédent fut Marcel III qui semble être mort jeune; mais son frère aîné, Sylvio, nous est bien connu car il a été fromager dans notre région; il était aussi le père d'Albert Bélanger, ancien fromager de la Coopérative Laitière de Bourget, et ex-représentant de Prescott-Russell à la législature ontarienne.

L'abbé Charles-Henri Bélanger, lui, est l'arrière petit-fils de Marcel I dont le troisième fils, Maxime, avait épousé Anaïs Villeneuve. Le deuxième fils de ce couple, Alonzo-Mastaï Bélanger, ayant marié Blanche Pelletier, en eut comme premier fils, Charles-Henri, prêtre et juge du Tribunal Ecclésiastique d'Ottawa, qui se montre fier de son ascendance bourgetaine.

Antal

## Guérisseurs et guérisseuses

Nous avons déjà mentionné, en parlant de quêteux, certains remèdes souverains que nous offraient plusieurs de nos mendiants.

Ici, nous voulons nous limiter à des gens vraiment de chez nous qui, à l'occasion, faisaient office de guérisseurs et cela sans supercheries.

La première personne qui me vient à l'idée est «Mémère Landry» que les gens venaient implorer, de plusieurs lieues à la ronde, afin d'en obtenir un onguent incroyablement efficace pour la guérison du rifle et de l'eczéma chez les enfants. Il lui suffisait de voir ces pauvres petits boutonnés, galeux ou exanthémateux pour être prise de pitié et se laisser attendrir. Elle allait chez la fermière la plus rapprochée, lui commandait du beurre frais non salé puis, selon une formule secrète transmise par ses ancêtres, elle fabriquait une pommade donnant des résultats infailibles.

Madame Landry refusait de se faire payer, mais elle recommandait: «Si vous voulez que ça fasse effet, faites chanter une grand-messe!» Chose étonnante, ça réussissait car sa réputation se répandait et on venait de plus en plus loin pour obtenir de son merveilleux onguent.

Ma belle-mère, elle, n'avait pas sa pareille pour arrêter le sang, acheter les verrues et supprimer le «feu». On venait la supplier d'arrêter l'hémorragie d'un être cher et, paraît-il, grâce à une invocation spéciale, aussitôt demandé, aussitôt obtenu.

Quand quelqu'un arrivait en lui montrant

## Tinesse en vitesse

Ernest David, fils, surnommé «Tinesse», et un ancien de Bourget, vivait alors dans une ville du nord de l'Ontario. Un jour, en se rendant au poste de radiodiffusion qui en a fait la vedette d'un programme qui dure d'onze heures à midi, il se permit de faire de la vitesse parce qu'en retard

Un agent de police l'intercepte aussitôt, mais Tinesse le supplie: «De grâce, laissez-moi partir, vous m'arrêterez une autre fois; je suis déjà en retard pour mon programme de radio.»

«Comment t'appelles-tu? lui demande le représentant de la loi.

«Ernest David», répond-t-il.

Ah, c'est toi Ernest David! Dans ce cas là, continue ton chemin et dépêche toi car ma femme doit déjà être aux écoutes et elle m'en voudra à mort si elle apprend que, par ma faute, tu n'es pas en ondes à l'heure convenue.»

Merci! Merci! monsieur l'agent.

Bien!... mais qu'on ne t'y reprenne plus, n'est-ce pas?

Antal

ses mains verruqueuses, elle prenait une pièce d'un cent et la lui donnait, puis lui recommandait: «Va dans le champ et lance ta cenne dans ton dos sans regarder où elle tombe; ne la cherche pas mais vas-t-en chez toi et, dans moins d'un mois d'ici, tu n'auras plus de verrues.» Merveilleux remède que la confiance car, paraît-il, cela se passait toujours tel qu'elle l'avait promis.

Pour ce qui était des brûlures, c'était encore plus simple: on n'avait qu'à penser à elle en disant une prière, et la douleur du «feu» disparaissait comme enchantement.

Un des oncles de mon épouse faisait aussi un onguent à formule mystérieuse, connue de lui seul, qui faisait disparaître les cors au pied pour toujours.

Qui n'a pas entendu parler des ramancheux et des rebouteux. Je n'en ai jamais connu dans notre paroisse mai j'ai souvent entendu mentionner des gens qui avaient de tels dons et que des Bourgetains allaient consulter à Orléans, Lemieux, Cornwall, etc., pour en obtenir des résultats «miraculeux», disait-on. Là encore, la confiance et l'autosuggestion devaient jouer un grand rôle.

Mais les personnes dotées d'un don se font de plus en plus rares. Il est vrai qu'avec les petites familles d'aujourd'hui, les septièmes deviennent presque introuvables.

Antal



## Monument de Mary Schnupp

Monument de la première épouse de Marcel Bélanger II. — On remarquera l'erreur d'orthographe du nom «Schnupp». Dans le temps, les gens commandaient leur pierre tombale de l'artisan le plus rapproché qui, pour The Brook, était alors de langue anglaise. Les inscriptions en français contenaient souvent de graves erreurs; parfois le texte était bilingue et, en certains cas, il était totalement anglais pour des familles canadiennes-françaises dont l'analphabétisme ne se révoltait pas d'un tel traitement.

(Photo: Ch.-A. H.)

## Nos bureaux de poste

Que serait notre vie sans bureaux de poste. Les communications, les nouvelles ont toujours été une nécessité pour les êtres humains, et la bonne vieille «malle» reste encore le moyen le plus pratique pour échanger des renseignements entre êtres chers comme dans le commerce.

Le premier bureau de poste de The Brook ouvrit le premier mai 1880, et M. Stanilas Chénier en fut le «titulaire». Il résigna le 2 septembre 1885. Trois mois plus tard, soit le premier décembre 1885, Joseph Ménard était officiellement nommé maître de poste: ayant résigné le 7 juillet 1911, M. Joseph Adélaré Ménard, son fils adoptif, lui succéda dès le lendemain puis, en raison de sa mort, cessa de l'être le premier janvier 1932. Son épouse, Clémentine, prit alors la relève et ne résigna que le 31 janvier 1951. Le 9 avril suivant, M<sup>me</sup> Edna Goulet entra en fonctions jusqu'à sa résignation, le 28 décembre 1952. Son successeur fut Émilien Auger dont la nomination devint officielle le premier février 1953. En raison de son mauvais état de santé, son épouse, Edna, fut nommée adjointe pour ensuite occuper officiellement la charge le 23 août 1968. Depuis 1973, après son remariage, elle a rempli ses fonctions sous le nom d'Edna Gagnon. Enfin, la nomination de M<sup>me</sup> Danielle Lepage prit effet le 13 septembre 1978, et elle est encore «an poste».

Nos bureaux de poste n'ont pas toujours été confortables comme celui que nous possédons présentement. Le ministère des Postes classait celui de 1966 dans la classe 2; en 1972, la classification montait d'un cran (3) et, depuis 1974, l'édifice nouveau entre dans la classe 4.

«Aller à la malle» — était autrefois un privilège pour les jeunes. Le courrier arrivait soir et matin à des heures précises que tout le monde connaissait. Aussitôt les sacs déchargés, on fermait les portes du bureau de poste, et immédiatement commençaient à s'attrouper à l'extérieur, d'abord des jeunes, puis des adultes. Il y avait du trépignement, des cris, de la bousculade et parfois même échange de taloches. À certains temps, le conseil du village déléguait une police pour le maintien de l'ordre.

Une fois le courrier classé, la porte ouvrait et tous se ruaient par l'ouverture au risque de renverser la maîtresse de poste. Puis, chacun se tirait pour essayer de passer au guichet avant les autres: «Je suis arrivé avant toi!» — Pendant cetemps, la préposée devait faire preuve d'une patience extraordinaire pour endurer tout ce désordre sans mot dire: sinon sans «maudire».

Jadis, on pouvait compter sur les doigts de la main les gens qui avaient un casier postal avec clé.

Chose étonnante, dans ce temps-là, une



Bureau de poste de Bourget

(Photo Ch -A H)

## Cercueils en verre

La plus grande fraude-fumisterie qui ait fait l'objet de sollicitations de porte en porte en notre milieu est bien celle de la vente d'actions pour un projet de manufacture de cercueils en verre.

L'affaire s'est passée, il y a une soixantaine d'années et l'on dit que beaucoup de gens s'y sont fait attraper, même des curés. D'ailleurs, nous nous rappelons fort bien qu'un de nos anciens pasteurs nous a déjà fait voir un modèle à échelle réduite d'un de ces fameux cercueils transparents qui servait à séduire les acheteurs possibles d'actions.

Toutefois, on enterre encore les gens dans des cercueils de bois et de métal; plus récemment, on a même commencé à en vendre en carton sur la côte du Pacifique. Mais rien ne laisse présager l'utilisation prochaine de cercueils «pleine-vision» en verre.

Antal

lettre mise à la poste à Ottawa arrivait à Bourget le lendemain. Aujourd'hui, vous attendez quelque chose de pressant et cela vous arrive dix à quinze jours après la date d'oblitération au point de départ... et l'on appelle ça courrier de première classe. Dire qu'autrefois, l'affranchissement ne coûtait que deux cents, tandis qu'aujourd'hui le timbre correspondant est de trente deux cents. Plus ça monte moins c'est efficace!

Il y a déjà eu deux autres bureaux de poste dans les limites de la paroisse, mais nous n'y revenons pas ici car il en est déjà question dans ce même chapitre sous les titres: «La légende de St-Félix» et «La ville d'Etly».

Antal

## Le Collège St-Léon

Les parents exemplaires d'aujourd'hui n'ont peut-être pas tous été des enfants sages dans leur jeunesse. Nous en connaissons qui, maintenant, usent d'une discipline sévère pour dompter leur marmaille mais qui autrefois faisaient le désespoir de leurs institutrices. Quelques-uns des élèves de l'ancien Collège St-Léon pourraient vous en dire plus long que nous sur ce sujet.

Qu'était ce Collège St-Léon?

Vers la fin du premier quart du présent siècle, un souffle d'indiscipline semblait agiter la jeunesse scolaire masculine, surtout celle de douze ans et plus. Les maîtresses étaient au désespoir de ne pouvoir contrôler leurs «grands». On dut convoquer les commissaires, conférer avec M. le Curé et les notables de la place, puis, après de longues délibérations, on décida de grouper toutes les têtes fortes et turbulentes dans une seule classe sous la direction d'une férule autoritaire et masculine.

Le premier geste de cette grouillante jeunesse fut de baptiser sa nouvelle classe: comme il s'agissait d'une innovation, on décida de la coiffer du titre de Collège que l'on nomma St-Léon en l'honneur de M. le curé Raymond.

Aujourd'hui, grâce peut-être à la rigide surveillance à laquelle on les a soumis dans leur Collège St-Léon, la plupart de ces jeunes ont fait honorablement leur chemin dans la vie et quelques-uns ont même réglé, avantageusement semble-t-il, leurs comptes avec St-Pierre.

À tous ces anciens galopins, maintenant assagis, nous souhaitons de tenir un jour, dans le beau paradis du Bon Dieu, un conventum éternel des anciens du Collège St-Léon.

(60) Antal



L'ancienne maison de Téléphore Villemore et de Rouul Bélanger. où se trouvait autrefois le bureau de poste de St-Félix, à la croisée des chemins de la septième concession et des Bélanger

(Photo. Ch.-A. H.)

## La légende de St-Félix

Tous les anciens se rappellent bien de St-Félix, nom donné aux environs de la croisée dn chemin des Bélanger et de la route qui sépare les sixième et septième concessions. Sur un ces coins, on y trouvait une fromagerie; sur un autre, l'école séparée n° 18, et sur le troisième, un bureau de poste qui, baptisé St-Félix, a donné son nom au voisinage.

Mais, d'où St-Félix tient-il son nom? Nous avons eu beau le demander à beaucoup de gens, personne n'a été en mesure de nous l'apprendre. Quelqu'un a suggéré: «On a peut-être voulu honorer par là un ancien curé?»

Aucun de nos pasteurs, depuis les débuts, ne portait le prénom de Félix. Celui qui s'en approchait le plus était le futur Monseigneur F. X. Brunet. Mais comment aurait-on pu faire évoluer F.-X. en Félix?

Dans le temps, il y avait beaucoup d'illettrés et d'analphabètes; les journaux étaient pratiquement inexistantes à The Brook et la mode des hulletins paroissiaux n'avait pas encore vu le jour. Rares étaient les fidèles qui avaient déjà vu le prénom écrit de leur prêtre. Les gens n'utilisaient jamais le long prénom du curé François-Xavier Brunet, mais l'appelaient toujours affectueusement l'abbé F.-X. Brunet.

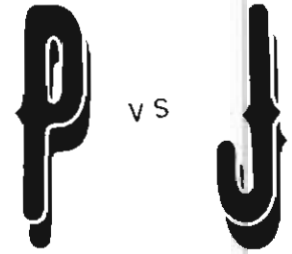
Le prénom de Félix était assez répandu dans le temps; nous avions par exemple Félix Cardinal, Félix Sauvé et Félix Plante, peut-être d'autres aussi; on avait même connu Félix, le neveu du curé Larose. Les gens qui étaient accoutumés de les entendre nommer ont peut-être trompés par la consonnance de F.-X. qui aurait rapidement évolué en Félix; on en serait même venu à croire que M. le curé Brunet portait vraiment le prénom en question.

Quand, en 1909, M. Alphonse Géliveau, fromager, obtint d'établir un bureau de poste dans sa demeure, il lui a fallu, pour le désigner, qu'il recommande un nom au Ministère. M. Brunet n'était plus curé de The Brook, depuis 1904, mais on ne l'avait pas oublié. Son prestige avait même augmenté car, devenu secrétaire de l'archevêque d'Ottawa, la population était émerveillée de le voir aux côtés de ce dignitaire lors des visites pastorales. Imaginez-vous donc, l'ancien petit curé du Brook qui côtoyait un prélat de cette importance. Aussi, croyant honorer l'ancien pasteur de la paroisse, on aurait proposé le nom de St-Félix ce qui fut accepté pour désigner le nouveau bureau de poste.

Voilà la légende! Nous laissons à quelqu'un de plus futé que nous le soin de trouver la «vraie vérité».

Signalons pour la postérité, que le bureau de poste de St-Félix a été ouvert le 15 septembre 1909 et qu'Alphonse Géliveau, fromager, en a été le maître de poste jusqu'au 12 décembre 1910. À son tour, Téléphore Villemore, ayant fait l'acquisition de la fromagerie, devint à la date second maître de poste de l'endroit, et il le resta jusqu'au 31 janvier 1928 alors qu'on le ferma et que le courrier rural commença à être distribué par un postillon. Le premier à occuper cette charge a été Isaie Labrosse. Il paraît que les propriétaires de la maison où était installé le bureau de poste exploitaient aussi un petit comptoir de dépannage.

Le bureau de poste de St-Félix est disparu depuis plus de cinquante ans, mais le nom en est resté accroché à ses anciens parages.



## Les Pierrots et les Jacots

On l'a déjà dit, nous sommes descendants de Normands, et souvent têtus comme eux, s'il faut en croire ceux qui les critiquent.

Quand se présente la possibilité de faire une amélioration qui pourrait bénéficier à tout un groupe, il est remarquable qu'il s'en trouve toujours plusieurs pour combattre le projet... par esprit d'économie. dit-on! Ça se voit encore aujourd'hui comme ça se voyait autrefois.

La question des écoles séparées a souvent été la cause de mésententes et de chicanes chez nos gens. Quand, à la fin du dix-neuvième siècle, M. le curé Constantineau en aborda le problème avec ses paroissiens, il y en eut qui prirent immédiatement la peur et combattirent ce mouvement; quelques têtes chaudes se montèrent et firent même de la cabale pour déloger le curé du bureau des commissaires. M. Constantineau, qui n'y allait pas par quatre chemins, défendit énergiquement la bonne cause et il s'ensuivit la formation de deux clans dont les adhérents furent baptisés les Pierrots d'un côté et les Jacots de l'autre.

Les curés qui suivirent M. Constantineau, connurent des problèmes semblables dans le même domaine. On se souvient encore des démêlés de M. Raymond avec celui que les gens se plaisaient à appeler le «Bon Gueux de la Sept». Comme tous les autres récalcitrants, il oublia son animosité et finit par se rapprocher du prêtre.

En 1897, le Rév. P. Alexis de Barbezieux, capucin, écrivait de The Brook: «La foi y est vive; malheureusement, l'esprit de division qui y règne depuis quelques années, ternit la réputation de cette paroisse».

Aujourd'hui, The Brook a changé son nom pour celui de Bourget, et la mentalité des paroissiens subit aussi une évolution: l'esprit d'opposition systématique des anciens est en train de disparaître chez les jeunes générations; espérons donc qu'il se perdra à jamais et que toujours maintenant, la population de Bourget ne se laissera guider que par la raison et non par des passions d'où qu'elles viennent.

Puisse la période des Pierrots et des Jacots ne plus réapparaître! Pour un bel avenir, la paroisse n'a besoin que de Bourgetains unis!

## La ville d'Etty

Chevauchant les limites de deux municipalités (Clarence et Plantagenet-Nord), Ettyville est l'un des plus anciens «quartiers» de The Brook. Rares sont ceux qui savent d'où vient le nom de ce hameau, pourtant, il a une origine charmante.

Jadis, deux fois la semaine, Hugh McCauley, un pionnier de l'endroit, allait chercher son courrier et celui de ses amis à Pendleton. En revenant, il distribuait lettres et colis aux destinataires qui étaient sur son parcours, puis les autres venaient chercher ce qui leur était adressé à sa maison.

À la longue, il finit par trouver cette tâche astreignante et demanda un bureau de poste au ministère concerné. Il réussit à l'obtenir, mais il fallut suggérer un nom pour le désigner.

Hugh avait une fille de vingt-six ans qui lui était très chère. Elle s'appelait Henrietta, mais on l'appelait toujours «Etty». Probablement qu'en la cajolant, lorsque petite enfant, on la caressait en l'appelant «Henrietta, Elta, Etty, Etty!» Cette terminaison devait avoir le don de la faire sourire si bien qu'on en vint à attirer son attention en l'appelant Etty tout court pour susciter ses risettes plus rapidement. Le surnom d'Etty lui resta donc au point que des gens

nous ont soutenu que c'était son vrai nom: mais la parenté s'est hâtée de rétablir la vérité.

Lorsqu'on lui demanda de suggérer un nom pour son bureau de poste, Hugh McCauley procéda donc comme un toponymiste expert: il posa le mot «ville» à la suite du surnom de sa fille et il créa Ettyville qu'il proposa aux autorités. L'appellation recommandée fut acceptée et, en plus de désigner le bureau de poste qui servit ce hameau pendant de nombreuses années, il a depuis lors été utilisé par la municipalité pour dénommer le secteur de volation environnant.

Le bureau de poste d'Ettyville était installé dans la maison où Clarence, le fils de Hugh, faillit périr dans un incendie, il y a quelques années. Signalons qu'il a été ouvert le premier avril 1903. Hugh McCauley ayant résigné comme maître de poste le 25 juillet 1925, le bureau fut fermé le 30 septembre suivant alors que commença la distribution du courrier par postillon.

Hugh était le père de Garnet, de Clarence et de Margaret (M<sup>me</sup> Joseph Gagnon). Les Gagnon ont longtemps demeuré dans une maison qui était sur le site de celle où réside présentement M<sup>me</sup> André Poupard, au 13 Laval-est.



Mais, qu'est devenue Etty? Dans le petit cimetière de Glenburne, près de l'aéroport de Pendleton, on trouve la pierre tombale dont la photographie illustre cette anecdote. Elle empêchera d'oublier qu'Henrietta, l'ancienne petite Etty, a épousé James Wylie et qu'elle est décédée le 9 février 1967. Malgré cela, on finira peut-être par perdre son souvenir, mais sa ville, son Ettyville, survivra.

Antal

## À la recherche d'un «Klondike»

Ils ne sont pas rares les animaux raisonnables de nature bien humaine qui nonrissent le désir de s'enrichir rapidement. Sans le sol qui fail prospérer lentement, nombreux sont ceux qui espèrent trouver des trésors pouvant les rendre millionnaires du jour au lendemain.

Dans le domaine de la prospection, Bourget a connu des espoirs, des fausses alarmes et des déceptions, mais jamais de ruées sur des filons prometteurs.

Les veines d'or sont l'attrait irrésistible des chercheurs de mines; on a donc cherché de l'or dans Bourget, et on y a fait deux découvertes: dans la carrière de M. Alfred Lavoie, on a trouvé un minéral aux reflets fauves comme ceux du roi des métaux, mais il ne s'agissait que de pyrite que les Anglais ont baptisé d'un nom décevant qui lui convient bien: «Fool's Gold» (l'or des fous). Dans la carrière de M. Louis L. Gagnier, on prétend avoir rencontré une mince veine de quartz, mais, hélas, il n'était pas aurifère.

On a déjà trouvé une veine d'acre «Chez Jarry» près des puits de l'aqueduc, mais son exploitation n'aurait pas été rentable. Il en a été de même pour le filon de minéral colorant semblable qu'Émile Chénier trouva sur sa ferme, au fond de la «Sept», il y a une quarantaine d'années.

On se répétait autrefois que les sous-sols contenant de l'eau minérale et du gaz indiquaient la présence de pétrole. Comme l'eau salée et le gaz abondent dans notre territoire, à défaut d'or solide ou d'autre minéral précieux, on a donc cherché du pétrole, cet or noir liquide qui enrichit les pays et leur fait gagner les gnerres. Mais là encore, il n'y eut que déceptions: les puits creusés n'ont donné que du gaz et des eaux minérales. Même effectués par des intéressés d'Ottawa, certains forages près de la croisée (au nord-ouest) de la voie ferrée et du chemin séparant les troisième et quatrième concessions ne laissèrent sortir que de l'eau sulfureuse et du gaz. Autour de 1950, la compagnie Imperial Oil, alertée à ce sujet, remercia les informateurs mais n'a pas encore commencé à forer. Il faut savoir faire flèche de tout bois et tirer le meilleur parti possible des handicaps que l'on rencontre: ayant jadis creusé un puits d'où il ne sortait que du gaz, M. Hormidas Schnupp barnacha le désappointant fluide et s'en servit comme éclairant et carburant.

Les vieux résidents du village racontaient qu'un jour, alors que l'on creusait un puits au coin «chez Laroche» (aujourd'hui la ferme avicole Gadouas), un imprudent fit jaillir le feu d'une allumette et il s'ensuivit une explosion de gaz qui terrifia le propriétaire, alors malade

au lit et couché tout près de là, au point qu'il faillit en mourir de peur. On laissa un tuyau à l'endroit du creusage et on l'enterra. Naguère, on constatait encore la présence de ce tube en métal qui dépassait le sol de quelques ponces.

Malgré toutes les déceptions de nos anciens faut-il désespérer des richesses de notre sol et de son sous-sol? Certes non! Comme le conseilait le vieillard de la fable de Lafontaine:

«Travaillons, prenons de la peine,  
C'est le fond qui manque le moins.»

(60-100) Antal



Notre voie ferrée: menacée de disparaître?

(Photo: G. O. L.)



## La grippe espagnole

Un mal qui répand la terreur  
Faisait aux Bourgetains la guerre  
(d'après La Fontaine)

La grippe, ou influenza, mal épidémique qu'il faut semble-t-il subir au moins une fois par hiver, constitue une épreuve plus ou moins désagréable. D'intensité et de durée variables, selon les individus et les années, on en sent toujours l'arrivée avec beaucoup d'appréhension et la fin avec grand soulagement. Plus ou moins pernicieuse, selon le virus qui la cause, on a parfois ajouté à son nom de grippe un qualificatif pour indiquer ses origines; ainsi, nous avons connu naguère la grippe asiatique, la grippe de Hong Kong, etc.

Mais l'influenza qui, plus que toute autre nous a laissé une triste mémoire fut celle généralement appelée «grippe espagnole». Faisant son apparition à la fin de la première grande guerre mondiale, elle accumula ses fatalités surtout aux derniers mois de 1918 et aux premiers de 1919. Se déclarant brusquement, elle ne causait pas toujours la mort mais, quand cela se produisait, ça se faisait en peu de temps. Les cadavres noircissaient et se décomposaient rapidement. Ses ravages se firent sentir principalement dans les grandes villes où l'on ferma pendant un certain temps églises, écoles et théâtres. Comme nous l'avons signalé, ses manifestations étaient rapides et violentes. Souvent les victimes mouraient quelques heures à peine après avoir été atteintes. On installait des hôpitaux dans les écoles et salles publiques; des fourgons et autres voitures d'occasion passaient un couple de fois par jour pour ramasser les cadavres dans les établissements publics ainsi qu'aux maisons privées pour les conduire directement au cimetière, sans même arrêter aux églises.

Non épargnées, les campagnes se sont aussi tragiquement ressenties de cette affreuse épidémie. Bourget, comme les autres centres ruraux eut sa part de «frappés» et de décès.

Les commis de magasin étaient obligés de porter des masques avec morceau de camphre; ils ne laissaient pas entrer les clients dont le foyer comptait un malade. Malgré le froid, ces «pauvres-eux» étaient obligés d'attendre à l'extérieur que l'on eut défriché leur liste pour en remplir la commande.

Afin d'éviter la contagion, le docteur avait conseillé à mon père, qui était marchand, de manger beaucoup d'oignons ou de «lever souvent le cul d'un flacon de brandy». Comme l'auteur de mes jours était abstinent, il s'en tenait à la première ordonnance, gardant toujours un beau gros bulbe près de la caisse dont il croquait une bouchée chaque fois qu'il allait faire la monnaie d'une facture. Toute notre

famille suivait le régime préventif à l'oignon prescrit par le médecin. Dieu merci, nous avons été épargnés.

Nous les petits gars, il nous fallait aller livrer les commandes reçues par téléphone: en arrivant à la maison «placardée», même par grands froids, on ne nous ouvrait pas la porte, mais la fenêtre, et nous y passions la marchandise à la maisonnée en quarantaine.

Tous nos petits voisins étaient touchés par cette peste qui, selon son nom aurait originé en Espagne. Quand il y avait un décès à Bourget, le corps était apporté presque aussitôt sur le perron de l'église. Le curé téléphonait pour que des jeunes de ma famille aillent l'assister. Le surplis presque entièrement caché sous un gros gilet et la tête couverte d'une tuque, nous accompagnions notre pasteur au portail qui s'entrouvrait à peine pour nous laisser sortir. Sans permettre à la dépouille du défunt d'entrer, le prêtre disait rapidement les prières de l'absoute, bénissait et aspergeait le cercueil puis nous nous dépêchions à rentrer dans le temple pendant que le croquemort conduisait son client au cimetière.

Nous avons gardé souvenance de cas bien pénibles survenus au cours de cette épidémie. Ainsi, le 18 octobre 1918, on enterrait Rose Alma Primeau, jeune fille de dix-neuf ans qui, pleine de vie le dimanche précédent, avait été publiée par ses épousailles que l'épidémie avait tragiquement remplacées par des funérailles. La famille Empey (dans la septième concession) vit disparaître en peu de temps deux de ses membres. Un peu plus loin, trois des «grands» de Pierre Lortie (deux garçons et une fille) moururent en quelques jours. Le premier janvier 1919, Patrick Schnupp perdait brusquement sa jeune épouse, née Cécile Auger, qu'il devait conduire en terre quelques heures plus tard. Quel pénible jour de l'an pour cette famille!

Le docteur Auguste Bourque persistait à répondre, nuit et jour, aux appels de grands malades et mourants. Dès qu'il revenait chez lui, un engagé remplaçait son attelage fatigué par un autre «frais» puis, sans se reposer, le médecin repartait aussitôt par des chemins impossibles. Le surmenage le conduisit lui-même à la tombe, le 17 mars 1919.

L'hiver suivant (1919-1920), le virus, cause de la grippe espagnole, devait avoir évolué mais si son effet était moins foudroyant, le nombre de ses victimes fut plus élevé, au moins à Bourget. Le tableau de statistiques paroissiales ci-joint en donne une idée.



Le docteur Auguste Bourque, victime de son dévouement. (gracieuseté: F. C. L.)

### La grippe espagnole à Bourget

|      | Baptêmes | Mortalités | Mariages |
|------|----------|------------|----------|
| 1918 | 53       | 29         | 6        |
| 1919 | 50       | 28         | 14       |
| 1920 | 56       | 38         | 9        |

On a gardé un bien mauvais et triste souvenir de la fameuse grippe espagnole. Si, avec toutes les découvertes modernes, sérums, vaccins, antibiotiques, drogues aux effets quasi-magiques, etc., on se croit à l'abri de nouvelles épreuves semblables, il ne faudrait pas oublier que, pendant que nous découvrons de nouveaux moyens de combattre les maladies, les infiniment petits qui les causent, eux, développent des aptitudes imprévues pour annihiler l'effet de nos découvertes si bien qu'un jour nous pourrions nous trouver aux prises avec une contagion encore plus funeste que celle dont nous venons d'évoquer le souvenir.

Antal

### Nos médecins

Au meilleur de notre connaissance, voici la liste des médecins de Bourget dans l'ordre où ils ont pratiqué leur art chez nous.

D<sup>r</sup> Auguste Bourque  
D<sup>r</sup> Damien St-Pierre  
D<sup>r</sup> Théoret  
D<sup>r</sup> Charles Bohémier  
D<sup>r</sup> Anatole Bohémier  
D<sup>r</sup> Jos Ayotte  
D<sup>r</sup> Moïse Gendron  
D<sup>r</sup> Van Verren Thripp  
D<sup>r</sup> Schmelka  
D<sup>r</sup> Maxime E. McKinnen  
D<sup>r</sup> Michel Dalpé-Charron.

Bourget a déjà joui aussi des services de deux dentistes: un docteur Charlebois, de Lemieux, qui pratiquait à l'hôtel, et un docteur McLaughlin dont les bureaux étaient chez Joseph Lauzon.

## Petit digestif naturel

Autrefois, les loisirs de la jeunesse n'étaient pas organisés et variés comme ils le sont maintenant. La journée du dimanche et les soirées offraient beaucoup de temps mort que l'on occupait tant bien que mal. La marche et les randonnées dans la nature constituaient pratiquement les seules activités auxquelles on pouvait se livrer à l'extérieur du foyer.

Le moindre but justifiait les promenades en groupe ou la déambulation à deux, surtout celle des amoureux.

Notre source d'eau salée était l'une des destinations les plus populaires de ces sorties à temps perdu. Vous étiez pratiquement assuré qu'en descendant la grand rue vers le sud, vous trouveriez, avant d'arriver au Brook, des figures bien connues qui vous auraient précédé à la fontaine d'eau minérale où nuit et jour et en tous temps de l'année, coulait par un vieux tuyau galvanisé un filet d'eau limpide et froide à saveur saline.

Chacun alors se rafraîchissait lentement d'un verre ou deux de cette boisson naturelle, pourvu qu'il ait eu la prévoyance d'apporter un contenant; sinon, il ouvrait la bouche à la sortie du tuyau et, s'éclaboussait la figure, en avalant quelques gorgées.



La cabane de l'eau salée a été défoncée à maintes reprises avant de disparaître définitivement. N'allez pas croire que les vandales, cette fois-ci, sont: Paul Dagenais de Hull, J.-Claude Cousineau et Royal Richer de Baurget.



Source d'eau minérale — Même en hiver, Stéphane, fils de Maurice Lortie et Suzanne Drouin, se plaît à aller s'approvisionner en «eau salée».

(Photo: Ch.-A. H.)

Des gens allaient régulièrement remplir une cruche de ce liquide intarissable pour s'en verser un verre après les repas, prétendant que c'était un digestif incomparable.

Dans le passé, nos fabricants d'eaux ga-

zeuses en embouteillaient, y ajoutant du gaz carbonique pour la rendre pétillante et répondre à la demande d'une honne clientèle. Comme le débit de la source était lent, ils étaient obligés de placer un baril à la sortie du tuyau et d'aller en chercher au besoin lorsque ce contenant était rempli. Pour préserver la propriété de ce «jus des dieux», on protégeait la barrique par une cabane fermant à cadenas. Un tuyau recevant l'excédent du baril plein passait à travers une ouverture dans le mur et tout le monde pouvait s'y alimenter. Mais, les vandales s'acharnaient à briser le cadenas, à défoncer la porte et même à démolir la cabane qui n'est plus qu'un souvenir du passé maintenant que l'on n'embouteille plus d'eau minérale.

Jadis, le tuyau se trouvait du côté ouest du chemin; depuis plusieurs années, cependant, il est du côté est mais, viendra peut-être un jour où la rouille l'aura coupé... qui alors le remplacera? S'il disparaît à jamais, nous perdrons certainement quelque chose d'original et de riche en souvenirs. Avant que cela se produise, vite, allez boire à satiété de notre merveilleuse eau salée; nous vous garantissons qu'elle ne vous fera pas perdre la boule... mais, vous purgera peut-être un peu.

Antal

---

---

## Ceux dont on se rappelle

**Nos anciens forgerans:** — Théodule «Pal» Lalonde, Pit Charette, Donat Beauchamp, Philippe Tassé, Jean-Baptiste F. Lortie, Pierre Hurtubise, Léon Potvin, Eugène Séguin, Zénon Tossé, Ubald Marcil, Arthur Lavigne.

**Nos anciens soudeurs:** — Léon Potvin, Ubald Marcil, Théodore Charbonneau, André Lortie, André Jérôme.

## La prohibition

La prohibition, interdiction des boissons alcooliques, a existé aux États-Unis de 1919 à 1933. Vers ce temps-là, se rendant à la demande des tempéraments, notre gouvernement décida, comme l'ont fait nos voisins du sud, d'imposer la prohibition dans les limites de l'Ontario. Ce fut un rude coup pour nos «canayens» qui aimaient à marquer tous les événements en les mouillant d'un bon coup de petit blanc: noyer leurs peines, célébrer leurs joies, confirmer les contrats, solenniser les ententes, saluer la visite, se réchauffer, se rafraîchir, etc., etc.

Nos campagnes ne virent pas alors surgir des saloons, ces débits clandestins qui pullulaient chez les Américains, mais elles connurent bientôt des vendeurs de boisson frelatée (bootleggers) et des distillateurs illégitimes (moonshiners). L'alcool produit par ces messieurs était désigné sous le nom de bagosse (moonshine). Nous n'avons cependant pas connu chez nous de mafia cherchant à contrôler le trafic des boissons alcooliques, comme cela s'est fait chez nos amis d'outre-frontière.

La consommation du vin et des autres produits éthyliques semblait si naturelle et était tellement ancrée dans les habitudes de nos gens que l'opinion générale a rarement considérée comme une honte le fait d'avoir à payer une amende ou d'être condamné à la prison pour la fabrication et la vente illégales d'alcools.

L'Ontario a une frontière commune avec le Québec. Comme «la belle province» n'était pas au régime sec, il existait une contrebande considérable de boissons québécoises pour approvisionner les assoiffés ontariens. Nombreux aussi étaient ceux qui allaient «faire le plein» à Hull ou à d'autres endroits, le long de la «Grand'Rivière» puis revenaient chez eux sans avoir à déclarer ce qu'ils rapportaient dans leur panse.

Nous avons parlé de vendeurs de boissons frelatées. Ils cachaient si bien leurs stocks qu'ils pouvaient souvent opérer pendant de longues périodes sans se faire attraper par les détectives.

On raconte qu'un vendeur en fredaine vil arriver la police alors qu'il venait de transvider astucieusement son stock de bagosse dans des bouteilles d'une caisse vide d'eaux gazeuses. Laissant tomber son gilet sur la caisse en question, il va ouvrir la porte aux visiteurs importuns. Ces messieurs de la loi lui annoncent qu'ils viennent faire une perquisition pour de l'alcool. Il leur répond qu'il n'en a pas et qu'ils n'ont qu'à chercher pour se rendre compte qu'il dit vrai. Pendant que les agents fouillent partout, il fume tranquillement sa pipe en restant paisiblement assis sur l'objet du délit que

les enquêteurs n'ont pas l'idée de rechercher à un endroit aussi apparent. Ils doivent donc bientôt s'en retourner bredouille.

Si les vendeurs étaient rusés, leurs clients ne l'étaient pas moins. On rapporte qu'un certain biberon, retors mais sans argent, qui voulait se procurer de quoi boire, se rendit chez un bootlegger avec une cruche d'un gallon à demi pleine d'eau. Il déclare au pourvoyeur illégitime qu'il veut faire une veillée et qu'il s'est rendu chez un tel pour se procurer du fort mais que celui-ci n'en avait qu'une demi-cruche; il voudrait donc en avoir encore autant pour ne pas en manquer. Le vendeur s'empresse de compléter le gallon, mais son client lui annonce aussitôt: «Je n'ai pas d'argent, je te paierai ça dans quinze jours.» Mais, l'autre de protester: «On ne fait pas de crédit dans un commerce de ce genre-là!» — «Alors, il n'y a rien à faire, reprends ton demi-gallon.» Ainsi, le fin renard eut un demi-gallon de whisky «baptisé» sans déboursier une seule «cenne».

Malgré la prohibition, il était possible de se procurer légalement des boissons alcooliques mais uniquement aux magasins de la régie des liqueurs et seulement contre une ordonnance de médecin. Certains de ceux-ci trafiquaient même sans scrupules ces petits bouts de papier convoités qui se «liquidaient» au comptoir des alcools à Embrun.

Il semble que la distribution des alcools clandestins se pratiquait passablement comme celles des drogues aujourd'hui. Il y avait les importateurs ou contrebandiers qui se fai-



Vieille grange en décrépitude dans la région du lac. Les «bootleggers» appréciaient grandement de telles ruines pour y cacher leurs stocks de bagosse. (Photo: G. O. L.)

saient connaître aux distributeurs (pushers) qui eux alimentaient les détaillants. Rares, d'ailleurs, étaient les hôteliers qui ne vendaient pas d'alcools en à-côté (on the slide).

À l'abolition de la prohibition (vers 1928), on commença par permettre la vente d'une bière légère, dite «quatre-quatre», en raison de son pourcentage en alcool (4.4%). Puis, petit à petit, le régime s'est fait moins sévère pour devenir ce qu'il est aujourd'hui.

Notre grand-père Noé serait certainement plus heureux du présent régime qu'il ne l'aurait été de celui de la prohibition.

Antal



Arrière de l'école tel qu'aperçu de la cour de récréation.

(Photo: G. E. L.)

## Le monument du vieux «Tenaum»

Quand j'étais petit gars, j'ai souvent entendu parler du vieux «Tenaum». mais c'est bien plus tard seulement que j'ai su que son vrai nom était Francis ou François. Même à entendre prononcer son surnom, j'ai toujours cru qu'on l'appelait «Ti-n-homme» parce qu'il aurait été de petite taille mais, en fouillant les registres paroissiaux, j'ai trouvé qu'à l'occasion d'une célébration quelconque, il avait signé «Tenaum».

C'est de Ti-Poléon Longtin que je tiens l'anecdote de son monument qui m'a été contée il y a au moins une trentaine d'années de cela.

Tenaum, semble-t-il, était une cible habituelle des taquineries de ses voisins et amis. Comme les autres cultivateurs, il apportait son lait à la fromagerie du village où, en attendant qu'on le pèse, il lui fallait faire avancer lentement sa voiture dans la longue file des patrons résignés à cet interminable exercice de patience. Dans l'attente de leur tour, les «habitants» se hélaient d'une voiture à l'autre et se communiquaient les dernières nouvelles.

Un jour, le sujet de conversation dans l'enlourage de Francis était l'installation d'un nou-

veau et beau monument dans le cimetière. Certains se mirent à le taquiner: «Toi, mon pauvre Tenaum, quand tu mourras, il n'y aura personne pour te regretter; tu n'auras même pas une planche de bois pour indiquer l'endroit où tu seras enterré.» Mais, lui de répondre: «Rira bien qui rira le dernier, mes beaux finfins; on vous aura tous oubliés depuis longtemps déjà qu'on se rappellera encore de moi.»

Puis... au grand ahurissement de tout le monde, un beau jour, on vit une équipe de la ville installer, à la tête du lot de Tenaum, une belle colonne de granit rouge qui, dès lors, était le plus beau monument de notre cimetière et qui l'est peut-être encore. On s'est souvent demandé par quel prodige Tenaum avait réussi à accumuler suffisamment d'économies pour se permettre un tel luxe, se payant en même temps la tête de ceux qui s'amusaient à ses dépens.

Tenaum, qui est décédé à l'âge de quatre-vingt un ans a cherché à immortaliser sa mémoire comme l'est son âme. Vous tous qui lisez ces lignes, quand vous passerez près de sa pierre tombale, faites-lui, s'il vous plaît, l'au-



mône d'une pieuse prière car il doit s'être irrémédiablement «cassé» pour s'enorgueillir d'un tel mausolée.

Antol

## Le vieux Venne

Quand j'étais en bas âge, les gens avaient la manie d'appeler «le vieux» ou «la vieille» beaucoup de personnes qui n'avaient même pas atteint la cinquantaine. Il est vrai que, dans ce temps là, on se dépêchait à s'acconter en vieux dès qu'on était marié. C'est donc ainsi que, d'aussi loin que je puisse m'en souvenir, on désignait M. Étienne Leduc: «le vieux Venne». Pourquoi Venne? Parce que les An-



M. Étienne Leduc

glais prononçaient Steven quand ils le nommaient dans leur langue (Stephen) et que ceux qui ne connaissaient pas la langue de Shakespeare ne saisissaient que la finale qu'ils en étaient venus à franciser.

Monsieur Leduc a déjà été conseiller du village à l'époque où l'on commençait à remplacer le bois des trottoirs par du ciment. Soucieux à sa manière de veiller aux intérêts des contribuables, en contrôlant le malaxage, il ménagea tellement la poudre grise qu'en peu d'années le béton était tout effrité. Aussi, lorsque les gens devaient s'en servir, ils vilipendaient «les maudits trottoirs du vieux Venne».

Ce digne citoyen a donné deux religieuses à la communauté des Sœurs Grises de la Croix: Sœur St-Léonce (Clara) et Sœur St-Longin (Mélina). Une autre fille, Marie-Luce, fut son bâton de vieillesse; d'une jovialité extraordinaire, elle était l'inséparable amie de Clémentine Longlin.

Au temps où les premiers avions se mirent à sillonner le ciel de Bourget, en se rencontrant, les gens discutaient à savoir qui les auraient vus le plus raser le sol. Une fois, après le passage d'un aéroplane, certain prétendait: «Il est descendu si bas que les arbres autour de la maison en branlaient.» Un autre ajoutait: «On distinguait si bien le pilote que, si ç'avait été une connaissance j'aurais pu dire qui il était.» Imperturbable, Marie-Luce renchérit: «C'est rien ça! moi, j'étais dans le jardin et l'aviateur est descendu tellement bas pour m'envoyer la

main que je lui ai lancé un concombre et il l'a attrapé au vol!»

On ne peut oublier que l'épouse d'Étienne Leduc fut victime d'un pénible accident dont les enfants ont perpétué le souvenir par une cruelle rengaine dont plusieurs se souviennent encore. On serait porté à croire que les deux derniers vers ont été intervertis mais les nombreuses personnes, qui m'ont déclaré ne pas l'avoir oubliée, se rappellent comme moi, qu'on les chantait dans l'ordre indiqué.

«La femme de Venne  
S'est brûlé la bedaine,  
En faisant du savon,  
Su' l' bord de son chaudron»

Antol



Autre vieille grange.

(Photo: G. O. L.)

# La grande dépression

Quand on leur parle de la grande dépression, les jeunes d'aujourd'hui se disent que nos récits sont incroyables et que les chiffres que nous citons sont impossibles; pourtant, ceux qui ont vécu la dizaine d'années de la grande crise économique savent qu'il n'y a pas d'exagération dans leurs dires.

Au début de novembre 1929, le retentissant «crash» de la bourse de New-York entraînait à sa suite toutes les autres institutions financières semblables à travers le monde. Du jour au lendemain, les prix commencèrent une dégringolade vertigineuse qui résulta en banqueroutes partout. Beaucoup de gens riches hier se trouvaient ruinés aujourd'hui et désespérés vis-à-vis demain. En quelques semaines, des familles, auparavant à l'aise, faisaient connaissance avec la misère. Le chômage devenait une plaie généralisée et, pour ne pas laisser mourir les gens de faim, nos gouvernements furent obligés de verser des allocations (secours au chômage) à ceux qui ne pouvaient pas se trouver d'emploi. C'était le fameux «unemployment relief» qui a duré tant que l'assurance chômage et l'assistance sociale n'y ont pas remédié.

Incapables d'accepter leur pénible statut de ruinés, de pauvres, beaucoup d'anciens millionnaires et d'autres gens auparavant riches recoururent au suicide pour ne pas affronter les humiliations et les affres d'une vie de privations et de gêne.

Les gagne-petit du temps gagnèrent encore moins ou rien. On se souvient que de nos journaliers travaillaient à casser de la pierre au marteau dans la carrière municipale moyennant cinquante cents par jour. Ils usaient une paire de mitaines de mule (49¢) par semaine et devaient chercher à subsister avec le restant. Quand vous aviez une demi douzaine d'enfants à table, ce n'était pas gai. Rappelons que ces gens n'étaient pas payés comptant mais «en pitons», soit avec un bon de chômage (relief voucher) échangeable seulement contre des vivres chez les marchands du canton.

Les cultivateurs aux prises avec leurs taxes et n'obtenant que des prix de misère pour leurs produits (vaches et porcs à \$3 la pièce, œufs à 8¢ la douzaine, foin à \$2 la tonne, etc.) perdaient leurs fermes et grossissaient le nombre des sans-travail. Pour se faire un revenu d'appoint, des habitants faisaient du bois de poêle qu'ils vendaient à vil prix. Nous avons connaissance que du tremble «en seize pouces» se soit vendu à 75¢ la corde (4 pieds X 8 pieds) livrée au village, soit à quatre milles de son boisé d'origine. Pour donner une chance aux agriculteurs, le gouvernement fédéral institua la «Loi du concordat» qui permettait de réduire et de recomposer leurs dettes, ce qui

pouvait les remettre d'aplomb mais, parfois, mettait en mauvaise posture leurs créanciers guère mieux avantagés qu'eux.

Ce n'est que vers 1939, à la reprise des dépenses d'armement, lorsque la guerre sembla inévitable, que revint graduellement la prospérité.

Comment vouliez-vous que des jeunes de cette sombre période aient pu se créer un avenir lorsque parvenus à l'âge normal pour s'établir? On les a longtemps désignés sous le nom de la génération de la crise.

Malgré tout, cette jeunesse savait s'amuser sans qu'il en coûte cher. Beaucoup d'entre eux devaient se contenter d'un pauvre «trente sous» pour leurs dépenses de loisirs d'une semaine. Les ligues de sport n'ont jamais été aussi nombreuses dans Bourget que dans ce temps-là. Avec un rien on s'amusait et d'un rien on se satisfaisait.

Lors des rudes travaux d'été, les jeunes travaillaient pour les cultivateurs à raison de cinquante cents par jour puis, en hiver, seulement que pour leur pension.

Quand vous rencontrerez quelqu'un qui a bien réussi dans la vie et qui raconte la misère noire qu'il a vécue durant la grande dépression, ne vous moquez pas de lui comme s'il



Maintenant remplacée par un colvaire permanent, cette ancienne croix se trouvait à la traverse du chemin de fer, au coin des rues Lévis et Champlain. Ici: Pierre Lolonde et son chien «Morquis».

(Gracieuseté: F.C.L.)

était un blagueur, mais saluez-le plutôt, chapeau bien bas, car il a grandement mérité et durement payé l'aisance qu'il connaît maintenant.

Antal

## Partir de la patte gauche...

Tout le monde l'appelait le vieux Fayette. Après avoir été de tous les métiers, il était devenu rentier, chose bien raisonnable pour un ancien jeune de plus de quatre-vingts ans.

Sa maison n'était qu'à quelques pas du magasin général et ce commerce, comme c'en était l'habitude dans le temps, ouvrait de cinq heures du matin à onze heures du soir.

Le vieux Fayette arrivait tôt après le déjeuner et s'assoit toujours sur la même chaise qu'il avait évidemment adoptée. Prenant alors une verge à mesurer les tissus, il la tournait dans ses mains et s'en frappait les paumes à cœur de journée. Il regagnait son foyer pour le dîner mais revenait aussitôt après pour n'y retourner qu'au souper.

On comprend qu'il en avait des choses à conter quand on sait qu'il avait été cultivateur, menuisier, peintre, bedeau, croque-mort, etc. Aussi, chacun se plaisait à le faire jaser.

Un jour d'été, alors que tout le monde devait être au champ et que l'achalandage était presque nul, une voisine d'en face, femme sur le retour de l'âge, quitte le magasin n'y laissant que le personnel et, bien entendu, le vieux Fayette. Dès qu'elle est assez éloignée, voilà

notre bonhomme s'empressant de dire à la demoiselle d'âge respectable qui vient de la servir:

«As-tu remarqué? elle est partie de la patte gauche!»

«Qu'est-ce que ça peut bien faire? Elle a le droit de partir de la patte qui lui convient: droite ou gauche, c'est de son affaire à elle, ça ne nous regarde pas, nous autres!»

«Tu ne comprends pas! Normalement, tout le monde, en commençant à marcher part de la patte droite mais, à la minute qu'une femme devient «en famille», elle part de la patte gauche.»

«Oh! vous m'en apprenez là!»

La voisine d'en face, bientôt informée de la remarque du bonhomme Fayette, s'exclame: «Le vieux bougre se croit bien fin, tu pourras l'avertir que j'ai fini d'élever ma famille!»

Quelques semaines plus tard, cette cliente de l'autre côté de la rue confiait au commis qui l'avait prévenue: «Tu sais, le vieux reloué de créatures avait raison: je suis enceinte!»

Antal

## La consommation

«La consommation, cossé-ça?» demanderont bientôt les gens qui auront cessé d'en entendre parler.

Nous, les moins jeunes qui avons vécu alors qu'elle faisait tant de ravages, en gardons un bien vilain souvenir.

Nom populaire de la tuberculose pulmonaire, elle était probablement la maladie la plus redoutée à long terme. En effet, si terribles qu'aient été la diphtérie, le croup et même la grippe espagnole, en notre pays, la consommation a probablement laissé dans son sillage plus de fatalités que les trois autres contagions ensemble.

Les personnes atteintes étaient difficilement curables. Obligées de se soumettre à un repos complet, elles languissaient pendant de longs mois, s'étiolaient, toussaient de plus en plus, commençaient à cracher le sang puis subissaient des hémorragies pulmonaires dont la dernière était toujours fatale.

Certaines familles semblaient plus prédisposées que d'autres aux atteintes de ce mal. Généralement, celles qui en étaient frappées la considéraient comme une maladie honteuse tellement elle était crainte par tous. Ainsi un père de famille pouvait très bien dire à son fils: «Hé, mon gars, la petite Marie est peut-être bien jolie et très gentille, mais de grâce, laisse-la tomber au plus tôt car les Leblanc sont pourris de consommation!»

Pour combattre le mal, limiter la contagion et essayer de guérir ceux qui en étaient affligés, on trouvait des sanatoriums partout à travers le pays. Il s'agissait d'hôpitaux spécialisés pour le traitement des tuberculeux. Ils étaient toujours pleins et souvent des patients devaient attendre leur tour pour s'y faire traiter. Certains réussissaient à en guérir, dont quelques-uns avec un poumon en moins, mais le taux de mortalité a longtemps été très élevé.

Enfin, la science découvrit un remède merveilleux contre le bacille de Koch, cause de la phtisie tuberculeuse. Un à un, les sanatoriums ont été fermés et consacrés à d'autres fins. Ceux de Cornwall et d'Ottawa n'ont pas encore été oubliés mais le seront bientôt quand la génération de la tuberculose aura disparu.

Aujourd'hui, vous pouvez tousser sans qu'on vous regarde de travers; autrefois, dès que vous le faisiez, on vous dévisageait avec inquiétude et le regard que l'on vous portait semblait se demander: «Est-il atteint de tuberculose, celui-là aussi?»

Au souvenir des affres qu'a causé la tuberculose pulmonaire, nous nous prenons à souhaiter qu'une percée scientifique semblable à celle qui a vaincu la consommation se produise bientôt pour contrôler également le cancer.

Antal

## Les petits «Rex»

Jadis, les jeunes avaient rarement de l'argent de poche et, quand cela se produisait, ils en disposaient de très peu. De fait, durant la grande crise économique, il fallait souvent qu'un unique «trente sous» dure toute la semaine. Les restaurants, alors, ne faisaient pas des affaires d'or.

Petit à petit, cependant, l'économie en vint à se dégoûter, surtout aux approches de la guerre; puis la jeunesse aux goussets mieux garnis put fréquenter davantage les vendeurs de sucreries, de friandises et d'eaux gazeuses.

Alors, les restaurateurs se mirent à rivaliser d'ingéniosité pour attirer la clientèle. Pour s'en rapprocher, ils s'appliquèrent à installer, sur le bord des trottoirs, des cabanes grandes comme la main où ils étalaient de la marchandise que les passants ne pouvaient s'empêcher de voir. Ces espèces de cases avaient habituellement un toit plat légèrement incliné à l'arrière: elles étaient généralement placardées d'affiches en tôle aux couleurs voyantes. Au début, le tabac à rouleuses de marque «Rex» était à peu près le produit le plus annoncé de cette façon; aussi, ce ne fut pas long que ces cabanes reçurent le nom de «Rex».

On allait au petit Rex, on se rencontrait au Rex, on se donnait rendez-vous au Rex. Chaque centre en avait un ou deux et parfois on se répétait qu'un tanant de beau Rex venait d'ouvrir dans tel ou tel village.

On a continué à les appeler des petits Rex même lorsque les tôles d'autres marques de tabac, de chocolats, de «liqueurs douces» ou de cigarettes ont tapissé leurs murs.

Même s'il n'en coûtait qu'une quinzaine de cents pour se faire tondre chez un barbier d'expérience, ce n'est pas tout le monde qui pouvait se le permettre on qui voulait s'accorder ce luxe. Alors, comme la mode des cheveux tombant sur les épaules n'était pas admissible dans mon jeune temps, ceux qui ne voulaient pas se rendre chez notre figaro devaient recourir à une tonte à domicile pour avoir l'air raisonnablement propres.

Ainsi, la maman se déclarait barbier: aujourd'hui, avec le «woman's lib», elle aurait été barbière. Madame Mère faisait donc des coupes en bol. Utilisant des récipients de différentes grandeurs, selon qu'elle jouait dans la tête du papa ou celles de ses enfants, elle renversait ces contenants à la manière d'un chapeau sur le chef d'un chacun puis, avec la tondeuse à mouton, elle faisait disparaître tout le chevelu qui dépassait sous le rebord.

Lorsque la victime d'une telle opération arrivait à l'école ou à l'église, ses compagnons, avec force coups de coude, se disaient: «As-tu



Roger, en face du «Petit Rex» de son père, Albert Lalonde.

Les petits Rex servaient à indiquer les saisons: «J'ai déménagé mon Rex au fond de sa cour pour l'hiver.» — «Tinessé vient d'ouvrir son Rex pour l'été.»

Mais comme toutes les modes, celle des petits Rex a fait son temps. Cependant elle laisse d'agréables souvenirs à une certaine jeunesse qui n'est plus très jeune.

Antal

## Tontes à domicile

vu la belle bolle que Louison s'est fait faire?»

Mais en été, les jeunes chevelures mâles étaient parfois soumises à un traitement encore beaucoup plus «drastique». Dès la fin des classes, papa tournait la manivelle de la tondeuse à mouton tandis que maman, cette fois, laissait tous bols de côté pour couper les cheveux complètement à ras le crâne. Le résultat s'appelait une «tête de navet» (luisante comme un navet). C'était d'une pratique incontestable; imaginez-vous si ça facilitait les lavages de tête et, surtout, ça faisait disparaître la corvée du «dépouillage» en prévenant les invasions de poux.

Dire qu'en refoulant l'ennemi, avant l'armistice, les Français infligeaient, pour les humilier, le même traitement aux femmes qui avaient fraternisé avec les Nazis. S'ils croyaient innover, c'est qu'ils ne savaient pas ce qui s'était passé, dans nos campagnes avant les années «vingt» et peut-être même un peu après.

Antal

## L'avoine «Don de Dieu»

Il y a près d'un demi siècle de cela, un cultivateur de l'est québécois trouva un jour un pied d'avoine poussé hors champ, à la base d'une vieille souche. Contrairement aux mêmes céréales produites sur sa ferme, le plant découvert était d'une taille et d'un développement comme il n'avait jamais réussi à en obtenir sur son sol pauvre. Il crut aussitôt que la Providence le gratifiait d'une nouvelle variété qui lui donnerait des récoltes merveilleuses et qui lui permettrait de s'enrichir en la propageant.

Bien entendu, il multiplia la semence de ce plant original en la cultivant dans un milieu exceptionnel qui lui fit récolter une descendance aux caractéristiques aussi remarquables que la plante de départ.

À ce qu'il croyait être une variété nouvelle, venue directement du ciel, il donna le nom de «Don de Dieu». La publicité faite à son étonnante découverte la fit rechercher par un grand nombre de producteurs désireux d'en profiter. Avant de pouvoir en produire en quantités commerciales, il accepta d'en vendre de très petits lots mais, comme il n'était pas question d'en livrer au boisseau, il se contenta d'en détailler au grain, ce qui en faisait un achat à coût fabuleux.

À ce stade, notre concitoyen, le colonel Cliche, réussit à s'en procurer un peu. Lui aussi commença par la multiplier en des conditions extrêmement favorables mais, plus tard, quand il en eut assez pour la cultiver en milieu normal, il s'aperçut comme tous les autres d'ailleurs, qu'il s'agissait d'une avoine bien ordinaire sans qualités extraordinaires.

Il n'y eut jamais supercherie à ce sujet, mais simplement méprise. En effet, le plant original avait profité d'un milieu très propice, particulièrement riche en humus, à la base d'une vieille souche partiellement décomposée. C'est tout comme nos pionniers qui, à leur arrivée aux alentours de la «bandrée», ont tiré de magnifiques récoltes de leur sol vierge mais qui, avec des semences semblables, n'en ont récolté que misère un demi siècle plus tard lorsque la fertilité primitive de leur terrain se fut épuisée.

Antal

## Les enfants du rabbin

On dit que le juif qui a bâti la première maison sur le site du restaurant «Le Coin du Poulet» était un rabbin nommé Solomon qui avait des enfants et, comme leur père était docteur de la loi, il exigeait que sa progéniture l'observe rigoureusement.

Ces jeunes s'entendaient bien avec les enfants de nos aïeux. Un jour en arrivant à la

## Pas même bedeau!

Avant d'être nommé curé de Bourget, M. l'abbé Calixte Landry a eu charge de la paroisse de Hammond pendant huit ans, mais il venait si souvent chez nous qu'il y connaissait déjà beaucoup de gens avant de devenir notre pasteur.

C'était un homme jovial et doué de beaucoup d'entregent. Un peu moqueur, il ne blessait cependant jamais personne. Sa conversation était toujours émaillée de bons mots.

Ce charmant prêtre avait une voiture et l'utilisait souvent pour promener sa mère et sa sœur. Un jour qu'en leur agréable compagnie, il roulait vers Bourget, il aperçut le «père» François Lortie qui débouchait de la «sept» pour descendre au village comme il le faisait presque régulièrement à tous les beaux jours.

Notre concitoyen était déjà dans la quatre-vingtaine et pratiquement aveugle, mais, avec sa canne, il ne craignait pas d'entreprendre la longue marche qui le conduisait de sa ferme jusqu'à son ancien «The Brook».

En arrivant près de lui, monsieur Landry arrêta et l'invita à monter, ce qu'il s'empressa d'accepter. La conversation s'engage, mais sa cécité l'empêchant de voir la soutane de son interlocuteur, le père François se demanda bientôt quel peut bien être cet individu qui semble si bien le connaître et se permet même de l'étriver aussi agréablement.

«Dites-donc, mon petit monsieur, je n'arrive pas à vous replacer: qui êtes-vous donc?»

«Moi, mais je suis tout simplement le curé de Hammond!»

maison d'une de ses amies, la fille du rabbin se mit à bumer avec délices l'arôme de tourtières fraîchement cuites et encore toutes chaudes. en demandant ce qui pouvait sentir si bon? On le lui dit mais, quand elle sut que c'était un met fait de porc, donc de viande impure selon les décrets de sa religion, elle exprima le regret de ne pouvoir y goûter.

Sans malice réelle, mais simplement agaçants, ses jeunes amis la plainquirent d'être privée d'un aussi merveilleux régal. Ne connaissant pas mieux et ne réalisant pas la gravité de leur invitation, ils l'incitèrent même à y goûter au moins un peu. Elle finit par céder, mais c'était si bon qu'elle n'arrêta qu'après en avoir consommé une bonne portion. Avant de partir, elle les supplia: «Ne dites jamais cela à mon père car il me tuerait!»

Le fiston des Solomon connut une aventure semblable mais qui se termina de façon plus violente et moins agréable.



M. l'abbé Calixte Landry, jeune prêtre, qui paraît ici imperturbablement sérieux mais qui n'avait pas son père! comme pince-sans-rire.

«Vous, le curé de Hammond? Bah! allez faire accroire ça à d'autres qu'à moi: vous n'êtes même pas son bedeau!»

Pour convaincre l'incrédule passager de son identité, le curé Landry entrouvrit le haut de sa soutane et lui fit toucher son collet romain.

Antal

Un jour, il se trouvait chez ses petits voisins alors que la mère était à leur préparer des sandwiches au petit lard. Sans penser plus long que son nez, cette dame lui en offrit. Ses compagnons y mordaient à pleines dents et ça semblait si bon qu'il accepta sans hésiter. Immédiatement après, il accourait chez sa mère pour lui raconter qu'il venait de se régaler avec du porc frais. Horrifiée, Mère Rabbin recourut aux grands moyens pour purifier la chair de sa chair: elle le fit coucher «la tête en bas», prit une plume d'oie et lui chatouilla la luelle pour le faire dégobiller comme le faisaient les anciens Romains quand ils ripaillaient.

Que sont devenus les petits Solomon? Nous ne le savons pas. Quoi qu'il en soit, le frère et la sœur n'ont jamais dû oublier leur première consommation de viande impure, et ils doivent avoir toujours envié leurs petits amis de langue française pour qui elle était parfaitement propre et religieusement saine.

Antal

## La besogne du bois de chauffage

Rares étaient autrefois ceux qui se chauffaient au charbon; l'huile de chauffage, on ne connaissait pas ça; par contre le bois de poêle et de fournaise, ça on s'en chauffait et on en parlait! Vraiment, c'était un des grands sujets de conversation de l'hiver.

Habituellement, en fin d'automne, le père commençait à se rendre régulièrement au lot à bois, seul ou avec ses grands gars, quand il en avait. Il abattait les arbres morts d'abord, puis d'autres au besoin. Il se trouvait aussi presque toujours quelques arbres tombés par le vent qu'on ébranchait en même temps que les autres.

Dans ce temps-là, on ne connaissait pas les tronçonneuses à moteur; il fallait donc trimer dur à la hache et au godendard.

Après les fêtes, avec la sleigh double trainée par une paire de chevaux de trait, on retournait au boisé pour rapporter le bois en longueur à la maison. La scie ronde alors faisait entendre sa musique pendant une couple de jours lorsqu'on coupait troncs et branches en seize pouces: puis, commençait la longue et pénible tâche du fendage. Ensuite, il fallait corder ce bois dehors ou sous une remise ouverte pour le laisser sécher convenablement; il ne restait plus dès lors qu'à le rentrer à la brassée, en hiver, selon les besoins.

Tout ça, c'était beaucoup plus ardu que le chauffage moderne à l'huile et à l'électricité, mais quel confort incomparable offrait cependant la bonne et pénétrante chaleur des feux de bois. Cette excellente source d'énergie renouvelable!

Antal

---

## L'or dans le jardin

On rencontre souvent chez les gens les plus simples une spontanéité et une finesse d'esprit que leur enverraient beaucoup de personnes très instruites.

Jadis, quand il se trouvait une fromagerie (celle de Gélineau) à la croisée de la septième concession et du Chemin Russell, les producteurs de lait étaient obligés de se placer en file pour livrer leur produit à tour de rôle.

À un certain temps, alors que l'on avait souffert de sécheresse prolongée, les fontaines du ciel s'étaient enfin abondamment ouvertes au cours de la nuit. Déjà le matin suivant, on notait un reverdissement de la nature qu'avait roussie le soleil persistant des nombreux jours précédents.

En attendant leur tour de «passer à la balance», les cultivateurs se félicitaient donc des



Olida Dicaire, prêt à aller chercher un voyage de «bois en longueur» dans son boisé, et son épouse, «Diano» qui tient les guides, juste pour le temps de poser. (Gracieuseté: F C L.)



Ayant déposé les quatre-vingts ans, et la hache à la main, le père Anthime Dicoire pose fièrement devant le tas de bois pour manifester sa fierté d'avoir bien entraîné son fils, Olido. (Gracieuseté: F C L.)

---

## Prédiction d'un grand-père

Ti-Blanc Sicard est issu d'une famille de musiciens. Son père Delphis, ne donnait pas sa place pour «stepper», gigner, danser à deux et faire vibrer la ruine-babines. Mais, c'est à son grand-père, Casimir Martin, qu'il doit surtout

d'avoir développé son goût et son talent pour la musique. C'est lui qui lui apprit à manœuvrer l'archet. Ce bon vieux grand-papa avait même prédit: «Je ne serai plus là pour l'entendre mais mon petit-fils va faire un bon joueur de violon». De fait, Ti-Blanc est devenu un violoniste fort apprécié. Il a fait partie de plusieurs orchestres mais se contente maintenant de jouer pour les groupes d'amis.

bienfaits de la copieuse averse nocturne. L'un d'eux commenta: «Cette pluie là vaut son pesant d'or!» Un de ses voisins répliqua aussitôt: «C'est bien vrai! Regardez, mais regardez donc là: l'or dans le jardin!» Tous, se retournant vers l'endroit qu'il pointait avec insistance, aperçurent en effet Laure (Lortie) qui, malgré l'heure matinale, était déjà en train de sarcler son potager.

Le petit-fils de Casimir Martin se rappelle un «reel» que lui a montré son grand-père lorsqu'il avait dix ans. «C'est une mélodie unique, dit-il, et je ne l'ai jamais oubliée; je la joue toujours avec émotion et fierté car c'est quelque chose de précieux qui me vient d'un aïeul que j'ai beaucoup aimé.»

Antal

Antal



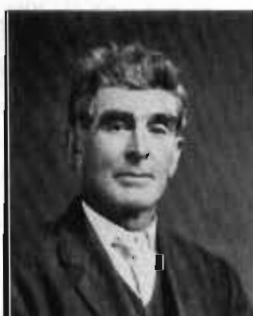
# Pages d'album Familial et Paroissial

*(Chacune de nos familles constitue une cellule de la grande famille qu'est la paroisse)*



**Famille de vingt-deux enfants** — Eustache Boileau laissait son épouse et vingt-et-un enfants dans le deuil lors de son décès. Un autre enfant était décédé en bas âge. Cette photo a été prise le jour même des funérailles d'Eustache et le photographe y a inséré le portrait du père au sein de la famille éplorée. — À l'avant: Jacques, Edwidge, Juliette, Lina, Réginald, Régina (la veuve) tenant Roger (le bébé), Gertrude, Alice, Blanche, Diana et Grocia. — Au centre: Rose-Anna, Eustoche (le père), Florida et Daro. — À l'arrière: Alphonse, Eustache, Joseph, Mathias, Stanislas, Herménégilde et Raméo. Ces vingt-deux enfants sont issus de trois épouses.  
(Gracieuseté: Marthe et Roland Boileau)

## Cinq générations de Boileau bourgetains



**Eustache**  
(29 mai 1852)



**Alphonse**  
(28 sept. 1880)



**Rolland**  
(21 juil. 1924)



**Charles**  
(25 août 1951)



**Éric**  
(19 juil. 1976)



**Famille de dix-huit enfants** — La photo ci-dessus groupe les treize survivants de la famille Arthur O. Lalonde (1965). Ce sont: (à l'avant) Paul-Olivier, Lucienne-Thérèse, Sœur Estelle, s.g.c., Roberte, Marie et Edmond; (à l'arrière) Robert, Gabriel, Antanin, Jean-Lucien, Pierre-Ubald, Bernord et Henri. Médailles à gauche: Arthur-Omer et Ubaldine (les parents). Médailles à droite: Lucienne, Rodrigue et Vincent. Toutes les personnes en médailles étoient décédées. En outre, Augustin et Marcelle sont morts peu après leur naissance.

(Gracieuseté: F. C. L.)



**Famille Lucien A. Lepage (décembre 1984)**  
— À l'avant: Marcel, Germain, Aline (la maman), Lucien A. (le papa) et Jeannette (M<sup>me</sup> Léo Clément). À l'arrière: Yvon, Roger, Denis, Rémi, Daniel et Aimé A.

(Gracieuseté. Famille Lucien A. Lepage)





**Famille Ernest Gagné (vers 1956)** — Rang avant: Colette (Sœur Clémentine, s.c.o.), Cloire, Ernest (le papi), Suzanne, Thérèse (la maman), Pierre. — Rang du milieu: Gertrude, Modeleine, Lise, Jocelyne, Daniel. — Rang arrière: Jeon-Marcel, Jacques-Bernard, Charles-Hubert, Gérard, Denis, Laurent, Paul-André, Michel.

(Gracieuseté: F.C.L.)



Napoléon Martel



Éliza Martel



**Famille Napoléon Martel** — Assises: Rollande (M<sup>me</sup> Marçil-Gélinas), Élise (M<sup>me</sup> Ernest Hurtubise), Hélène (M<sup>me</sup> David-Aubry), Eva (M<sup>me</sup> Albert Marçil), Rose (M<sup>me</sup> Laurent Boudreault) et Jeannine-Rita. Debout: Arthur (époux de Marie Gélinas), Donat (époux de Jeannette Daoust), Jean-Poul (époux de Fabiola Marçil), Gérard (époux de Floroise Dubeau), Marc (époux de Jeanne D'Arc Éthier) et Philippe (époux de Lèda Gagné). En haut, à droite, dans les médaillons: les parents, Napoléon Martel et Éliza Corbeil.

(Gracieuseté: M<sup>me</sup> Rollande Gélinas)



**Famille de treize enfants** — Assis: Jocelyne, Roland Boileau et son épouse Yvette Schnapp (les parents), Lucie, Hélène et Sylvain. — Debout: Charles, Luc, Josée, François, Jean-Marie, Michel, Guy et Daniel. Dans le médaillon: Francine. Tous ces Boileau sont encore vivants.

(Gracieuseté: Roland Boileau)



**Trois anciens disparus depuis longtemps déjà** — Moïse Bourdeau, son beau-frère, Olida Dicaire et Napoléon Gagner. Olida Dicaire est mort en 1959 et les deux autres en 1966. — Notons que cette photo est prise en face de la «cannerie» d'Olida Dicaire qui a fait des conserves sur une assez grande échelle pendant de nombreuses années.

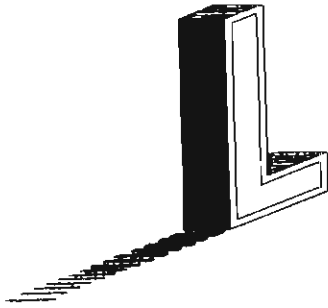
(Gracieuseté: F. C. L.)



**Famille Ubald Marcil** — Assises: Claudette (M<sup>me</sup> Gilles Gagné), Rollande (la maman) et Rachel (M<sup>me</sup> Hubert Martin). — Debout: André, Roger et Jean-Cloude. Médaillon à gauche: Ubald (le papo, décédé).

(Gracieuseté: Rollande M. Gélinas)





**Groupe familial Bernard Lefebvre:** — À l'arrière: Daniel Boudrias et son épouse Reinelle avec leur fils Maxime; Sylvain, Jocelyne et Christian; Johanne et son époux, Maurice Wolfe, dont les deux enfants, Patrick et Valérie, sont à l'avant avec Bernard et son épouse, Lisette: cette dernière est la fille de Fernand Pilon et de Lucienne St-Onge. (Gracieuseté: Bernard Lefebvre)



**Famille Georges Lefebvre (1984)** — Rang du bas: Jean-Pierre, Alberta, Georges, Charles. — Rang du milieu: Sœur Marie-Claire, s.c.o., Hélène (M<sup>me</sup> Gilles Lacroix), Pauline (M<sup>me</sup> Robert Jolette), Monique (M<sup>me</sup> Jean-Jacques Laroche). — Rang du haut: Fernond, Bernard, Jacques, Denis.

(Gracieuseté: famille Georges Lefebvre)



**Famille Joseph Boileau:** — Photo prise en janvier 1980 lors de la célébration du soixante-dizième anniversaire de mariage de M. et M<sup>me</sup> Boileau. Assis à l'avant: Clairette avec les jubilaires, Marie-Louise et Joseph. Debout: Rose, Georgette, Yvette, Marthe, Gisèle, Jeanne d'Arc et Jean-Claude. Dans le médaillon: Gérard, décédé.

(Gracieuseté: Marthe Boileau)



**Famille Michel Gratton:** — À l'avant: Serge, Louis et Isabelle. À l'arrière, leurs parents: Michel (fils de Jean Grotton et d'Émilienne Piché) à côté de Liliane (fille de Raymond Lavigne et de Thérèse Leclair).

(Gracieuseté: Michel Gratton)



**Famille Jean-Charles Lortie:** — Assis à l'avant: Gisèle et Jean-Charles (les parents). Debout à l'arrière: Denise, Lucie, Hélène, Lise, Roger, Raymond et Rachelle.

(Gracieuseté: Famille J.-C. Lortie)





**Famille Élias Gagnier (20 août 1977)** — Nicole, Line (M<sup>me</sup> Robert Daoust), Francine (M<sup>me</sup> Charles-Guy Laroche), Jannine (M<sup>me</sup> Richard Pigeon), Suzanne (M<sup>me</sup> René Perron), Élias (le papa), Ginette (M<sup>me</sup> Guy Lanthier), Thérèse (la maman), Claude (époux de Carmen Brazeau), Roger (époux de Carole Brazeau), Daniel et Ronald.

(Gracieuseté: Élias Gagnier)



**Quatre générations de Gagnier (1984)** — Simone Potvin-Gagnier, son fils Marcel et son petit-fils Denis tenant dans ses bras son rejeton, Sébastien.

(Gracieuseté: Marcel X. Gagnier)



**Famille Marcel X. Gagnier (1984)** — Denis, Marcel et Cécile (les parents), puis Sylvain et Louise.

(Gracieuseté: Marcel X. Gagnier)





**Famille Albert Marcil (1965)** — Photo prise à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de mariage d'Albert Marcil et d'Éva Martel — Assis: Pierrelle (M<sup>me</sup> Denis Boileau), Denise (M<sup>me</sup> Mario Lortie), Éva, Nicole, Albert, Serge et Huguelle (M<sup>me</sup> Edgar Lalonde) — Debout: Joseph-André, Robert, Danielle (M<sup>me</sup> Denis Auger), l'abbé Gilles et Richard.  
(Gracieuseté: Famille Albert Marcil).



Le docteur Charles Bohémier qui a présidé à la naissance de nombreux Bourgetois ou début des années «vingt».



**Famille Jean-Paul Paulin** — À l'avant: Marc. — À l'arrière: Julie, Jacqueline (la maman) et Jean-Paul (le papa). Mariés à Bourget, le 10 mai 1969, Jean-Paul est le fils de Célus Paulin et d'Isabelle Bureau, tandis que son épouse, Jacqueline, est la fille d'Arthur Martel et de Marie Gélinos.  
(Gracieuseté: J.-P. Paulin)





**Famille Roland Piché (26 mai 1984)** — À l'avant: Denise (M<sup>me</sup> Gérard Chartrand), Lise (M<sup>me</sup> André Demers), Annette (la maman), Roland (le papa), Hélène (M<sup>me</sup> Yvon Boileau) et Anne-Marie (M<sup>me</sup> Gilles Bélanger). — À l'arrière: Léo, Roger, Lucienne et son époux, Yvon Aubin (les derniers moriés de la famille), Gilles et Jean-Noël. — Roland et Annette sont les heureux grands-parents de dix-sept petits-enfants. (Gracieuseté: Roland Piché)



Dans la photo ci-dessous, un ancien de Bourget, Jean-Lucien Lalonde se voit entre son fils, Vincent (Nouveau-Zélandais) et sa fille, Lucienne-Pouline. Dans le médaillon à gauche: Nora, épouse de «Jean-Lou».

(Gracieuseté: Jean-Lucien Lalonde)



**Famille Paul Tassé (1984)** — Debout: Yves, Suzanne et Paul (les parents), Louis. — À genoux: Julie. (Gracieuseté: Paul Tassé)





Famille J. Edmond Langlois (8 décembre 1899) — A l'avant: Ubald Langlois (futur évêque de Grouard). — Rang du haut: J. Edmond Langlois, Cyprienne, Ubaldine, Eugénie (née Ménard).

(Gracieuseté: F.C.L.)



Le docteur Isaïe Chalifoux lors de sa graduation comme dentiste. Avec sa famille, Isaïe a passé une partie de sa jeunesse à The Brook dans une maison qui se trouvait en face de l'emplacement occupé par la Salle Pax aujourd'hui. Isaïe a toujours pratiqué la dentisterie à Montréal.

(Gracieuseté: F. C. L.)



Famille Arthur Lavigne (1978): — Jean-Pierre (époux de Nicole Bélanger), Ghislaine (M<sup>me</sup> Carl Griffith), Lise, Florence (la mamon), Arthur (le papa), Guy (époux de Line Forget) et Richard (époux de Lucie Savage). Le couple Lovigne s'est marié à Hammond, le 18 septembre 1939.

(Gracieuseté: Famille Arthur Lavigne)



Tous deux issus de pionniers de The Brook, Albert Poupart et Rozemma Martin se sont épousés en notre église paroissiale le 17 juin 1902. Le marié était fils de Rémi Poupart et de Rose-Délimo Lemieux; sa conjointe était fille de Noé Martin et de Marie-Louise Desforges. Lui est décédé en 1945 et elle en 1957.

(Gracieuseté: F.C.L.)



(Ci-dessus) — **Famille Charles-Auguste Hurtubise** — À l'avant: Marcelle, Lise, Pauline (la maman) et Marc. — À l'arrière: Jean-Denis, Rodrigue et Charles-Auguste (le papa).  
 (Gracieuseté: Charles-Auguste Hurtubise)

(À droite) — Portrait de noces d'Olida Dicaire et de Marie-Anna Éthier.

(Gracieuseté: F. C. L.)



(Ci-dessous) — **Groupe familial Antonin Lolonde** — Thérèse (la maman), Guillaume, Étienne et son épouse Radka (née Havel), Christian et Antonin (le papa).  
 (Gracieuseté: F. C. L.)





**Les Chénier se souviennent**

de leur ancêtre breton, Bertrand Chesnay, arrivé au pays le 7 août 1656:

de Jean-Baptiste (dit Baptissette) Chénier (le premier du nom à s'installer à The Brook, en 1857) et de son épouse, Céline Lalonde (photo ci-dessus);

des quatre enfants de ce couple qui ont fait souche à Bourget:

- Alphonse, époux de Domithilde Hogue;
- Napoléon (Paul), époux de Rosanna Montreuil;
- Éloïse, épouse de Delphis Lobrosse;
- Délimo, épouse de Victor Lefebvre.

En cette année du centenaire, les Chénier rendent dans hommage à ces vénérés aïeux ainsi qu'à tous les vaillants pionniers de The Brook-Bourget.  
(Gracieuseté de Ronaldo Chénier)



**Noces d'or:** Le 16 octobre 1972, Évangéliste Labelle et son épouse, née Berthe Guindon, célébraient leurs noces d'or dans l'intimité. On les voit ici avec l'ancien curé de Bourget, M. l'abbé Alphonse Lapointe, qui leur fit renouveler les promesses du mariage.

(Gracieuseté: Berthe Labelle)



Joseph Denault et son épouse Léonie Ménard, mariés à The Brook le 19 août 1902.

(Gracieuseté: F. C. L.)



Photo du haut à gauche

**Noces de diamant (1929)** — Ferdinand Martel, un de nos pionniers, noquit d'Antoine Martel et Marguerite Duchesne à St-Hermas, le 9 décembre 1848. Son épouse, Marguerite Richer naquit à St-Michel, de Baptiste Richer et Marguerite Foutoux, le 7 mars 1851.

Après leur mariage, le 31 août 1869, ils vinrent s'établir à The Brook où ils défrichèrent leur terre, immédiatement à la sortie ouest du village.

De leur mariage naquirent quatorze enfants. Maintenant, une seule, la plus jeune de la famille, M<sup>me</sup> Ernestine Zuercher, âgée de 93 ans, vit encore à St-Petersburg, en Floride.

Ferdinand mourut le 3 juillet 1933, et Marguerite, le 22 novembre 1930, laissant onze enfants vivants et plus de cent petits-enfants.

(Gracieuseté: Rollande Gélinas)

Photo du haut à droite

**Portrait de noces:** Napoléon Martel (23 ans) et Éliisa Carheil (18 ans), mariés le 7 janvier 1902.

(Gracieuseté: Famille Napoléon Martel)



Photo du bas

**Photo de noces de Joseph Marcil, fils, et de Fabiola Marleau** — Le marié était fils de Joseph Marcil, père, et d'Angèle Laflèche, tandis que son épouse était fille de Jules Marleau et de Léocadie Rouleau. La bénédiction nuptiale leur fut donnée à Bourget, le 26 avril 1909.

(Gracieuseté famille Joseph Marcil)



(Photo du haut à gauche)

*Les noces d'or de Bénonie Yelle et de son épouse, Clara Denault, furent célébrées à Montréal chez leur fils, Théobald. Lui était né en 1883 et elle, en 1885. Ils s'étaient épousés le 19 septembre 1904 et c'était le premier mariage que bénissait, à Bourget, M. le curé Raymond.*

(Gracieuseté: M<sup>me</sup> Laurette Séguin)

Photo du haut à droite

*Cyprienne Langlois à l'âge de six ans (1895) — Impossible à prévoir alors qu'elle vivrait jusqu'à quatre-vingts quinze ans (1984) après avoir vaqué le meilleur de sa vie au service de sa famille, des pauvres que Dieu mètrait sur son chemin et des missionnaires.*

(Gracieuseté F. C. L.)

Photo du bas

*19 janvier 1904 — Arthur O. Lalonde et Ubaldine Langlais partant pour leur voyage de noces (Destination: Ottawa, Windsor et Montréal). Ce jour là, il faisait un froid sibérien. Le marié, trap faraud pour se protéger par une luque, lui à garder son chopeou melon pour se rendre à la gare. Il se gela les oreilles si dur qu'il lui fallut aller se faire traiter chez un médecin en arrivant à Ottawa.*

(Gracieuseté F.C.L.)





❖❖❖

Lorsque ces deux filles de Roland Boileau et Yvette Schnupp ont mérité la vedette en deux domaines semblables, elles ont attiré l'attention de l'est ontarien sur notre potelin.

❖❖❖

**En haut à gauche** — En 1948, lors du premier festival des comtés-unis de Prescott et Russell, Josée Boileau, grâce à une personnalité attachante et à une maturité remarquable pour son âge, l'a emporté sur sept concurrentes pour devenir la première reine de Prescott-Russell. Josée est maintenant l'épouse de Gilles Besner de St-Isidore-de-Prescott. (Gracieuseté: Josée Besner)

## Deux sœurs qui ont excellé



**En bas à gauche** — En 1977, Lucie Boileau a été grande lauréate des concours oratoires optimistes aux niveaux local, de zone, régional et provincial pour parvenir ensuite à la finale nationale à Montréal où elle s'est classée deuxième. La cadette de la famille Boileau a décroché, comme chanteuse, des honneurs à de nombreux concours régionaux. Elle est présentement en deuxième année d'un cours en communications à l'Université d'Ottawa. (Gracieuseté: Lucie Boileau)

**En bas à droite** — En hommage à nos nombreux lauréats des concours de français du passé, nous vous présentons ici, avec l'inspecteur d'école Horace Dubois, deux de ces vainqueurs: Charles-Guy, fils d'Urbain Laroche et de Laurette Raby, ainsi que Patricia, fille d'Émilien Auger et d'Edna Pellerin.





## Regards sur notre Passé scolaire



*Personnel enseignant (1962-1963) — Assis: Suzanne Gagné, Albert Marcil, Sœur Marcelle de Rome, Rollande Gélinois et Gisèle Legault. — Debout: Pierre Hurtubise, Sœur Rose-Cécile, Jeannine Poupart, Claudette Desjardins, Sœur Marie-Clément, Henriette Hurtubise, Sœur Hélène-Thérèse et William Auger.*

(Gracieuseté: F. C. L.)



*Dernière Graduation à l'École Secondaire Privée (1964) — Danielle Marcil, Jules Saumure, Lise Lavigne, Roger Piché, Francine Goudreau, Carmel Marcil, Lucille Chartrand, Charles Gélinois, Colette Carrière, Richard Boileau, Lucie Bélanger.*

(Collection: Éva Marcil)

(Gracieuseté: F. C. L.)





**Huitième année (1947-1948)** — Premier rang: Laurette Ménard, Arlette Gendron, Thérèse Lortie, Pierrelle Gagné et Georgette Gauthier. — Deuxième rang: Jeannine Dicaire, Pauline Lalonde, Fleurette St-Pierre, Lucille Leraux et Cécile Lalonde. — Troisième rang: Gilles Lalonde, Jean-Marc Gagné, Jean Gauthier, Paul-Émile Saumure et Arthur Lavoie. — Debout: Paul Tassé, Marcel Éthier, Armand Lalonde, Gilbert Labelle et Sœur Marie-Élisée. (Gracieuseté: Arlette, Fleurette et Pauline)



**Deuxième et troisième années (1947-1948)** — Premier rang: Lise Gagné, Géline Perron, Louise Legault, Suzanne Goulet et Rachel Deneault. — Deuxième rang: Rachel Ménard, Hélène Gauthier, Micheline Tassé, Suzanne Drouin, Jeannine Paupart, Cécile Gauthier, Fleurette Bernard et Annette Langevin. — Troisième rang: William Auger, Denis Gagné, Henri Rondeau, Kenneth Labrosse, André Rondeau, Raymond Wolfe, et Jacques Perron. — Debout: Hubert Richer, Gilles Gagné, Jean-Denis Parent, Gilbert Beauchomp, Raymond Baudreau, Gilbert Laviolette, Jacques Lefebvre, Elian Paul, Jean-Marcel Sicard, André Marcil et Sœur Ste-Amélie. (Collection Marthe Boileau — Gracieuseté: F. C. L.)



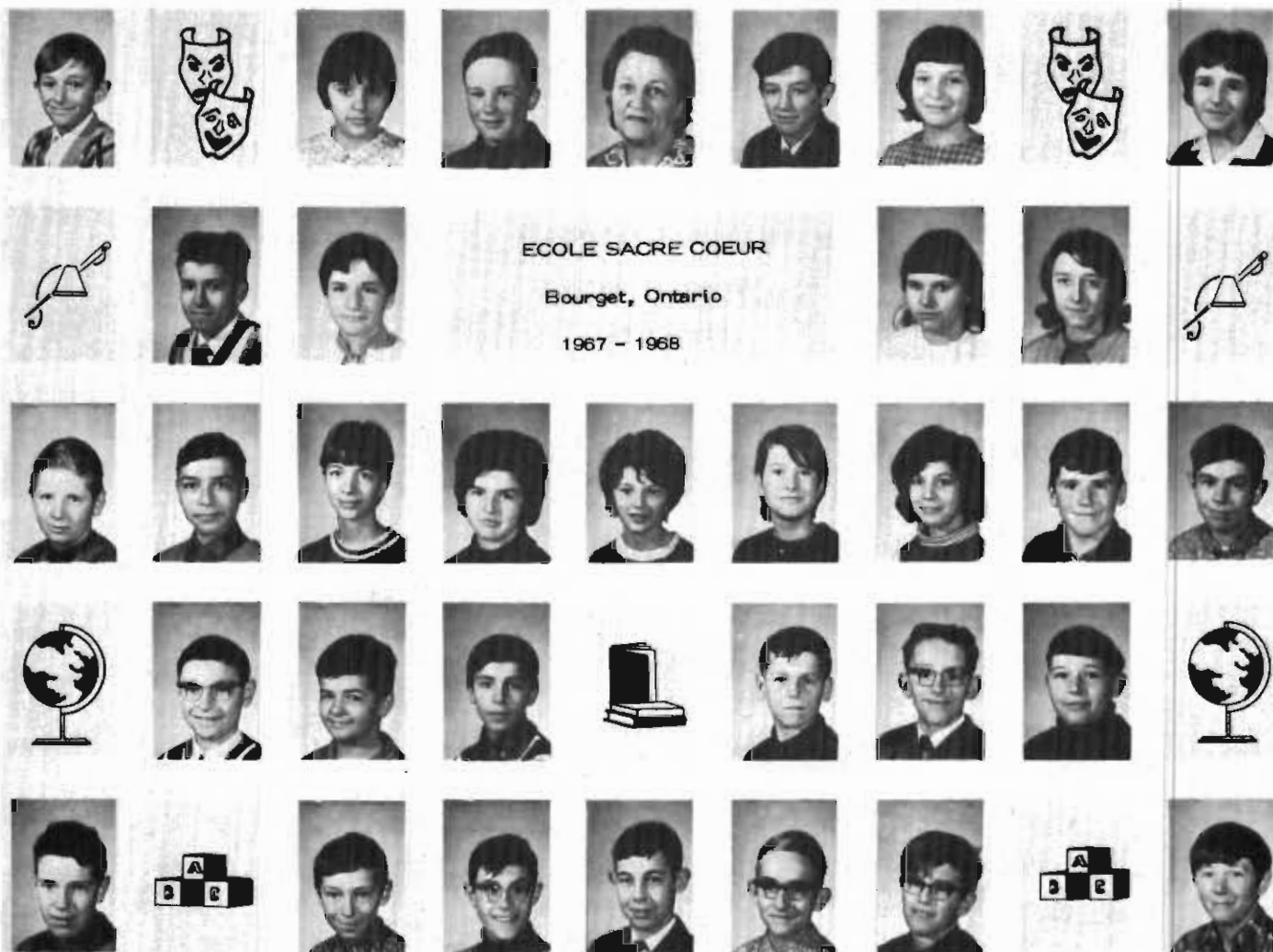
*Neuvième année (mai 1957) — Rang avant: Jacques Bélanger, Françoise Legault, Nicole Bouvier, Claudette Marcil, Carole Richer, Suzanne Goudreau, Hélène Gélinas et Denis Éthier. — Rang arrière: Louise Courtemanche, S<sup>r</sup> Morie-Gaëtan, Jacqueline St-Jean, René Lortie, Gisèle Castonguay, Denis Yelle, Suzanne Lalonde, Aimé A. Lepage, Claudette Martel, Rachel Marcil, Robert Potvin, Nicole Baileau et Richard Lovigne.*

(Collection Rollande Gélinas — Gracieuseté: F. C. L.)



*Écoliers d'autrefais dont beaucoup sont maintenant des anciens Bourgetains - Rang avant: Mance Gendron, Monique Joly, Adèle Gendron, Ghislaine Lavigne, Gisèle Bélanger, Denise Courtemanche, Myriam Perron, Mireille Martel, Pierrette Suard, Claire Langevin et Rollande Martel-Gélinas, institutrice. — Rang du milieu: Pierre Boileau, Gaëtan Yelle, Gérald Côté, Lucille Ménard, Louise Poupert, Mireille Cardinal, Carmen Lalonde, Marcel Richer, Richard Longlin et Guy Houle. — Rang arrière: Donald Lavigne, Robert Lefebvre, Marcel Bélanger, Jean-Guy Crattan, Réjean Pairier, Jean-Guy Bélanger, André Ménard, Rodrigue Lalonde et Richard Marcil. \* (Mai 1957)*

(Gracieuseté F.C.L.)



**Classe de M<sup>me</sup> Rollande Gélinas (1967-1968)** — Rang du haut: Claude Cuson. Francine Séguin, Jean Yelle, M<sup>me</sup> Rollande Gélinas (institutrice), Serge Leroux, Ginette Cléroux et Claudette Castonguay. — Deuxième rang: Denis R. Leroux, Diane Labelle, Georgette Chénier et Francine Martel. — Troisième rang: Pierre Hébert, Denis Goyer, Monique Dicaire, Ginette Cardinal, Ginette Gagnier, Michèle Payant, Gisèle Gossé, Claude Castonguay et Alain Schnupp. — Quatrième rang: Paul-André Sicard, Aurèle Bisson, Alain Lortie, Robert Payant, Denis L. Leroux et Roger Lortie. — Rang du bas: Guy Marcil, Marcel Cusson, Jacques Tremblay, Jacques Robillard, Rodrigue Hurtubise, Michel Bisson et Jean-Pierre Lefebvre.

(Gracieuseté: I. C. L.)



**Deuxième année (24 juin 1947)** — Rang du haut (garçons): Raymond Baudreau, Gilles Gagné, Jacques Lefebvre, Raymond Wolfe, Jacques Perron, Marc Lalonde, André Marcil, Denis Parent, Henri Rondeau. — Rang du bas (filles): Céline Perron (bras fracturé), Louise Legoult, Rachel Ménard, Micheline Tassé, Lise Gagné, Rachel Deneault, Cécile Gauthier, Annette Longevin, Jeannine Paupart, Hubert Richer, André Rondeau. — Étaient absents: Suzanne Goulet, Jean-Marcel Sicard, Fleurette Bernard.

(Gracieuseté: F. C. L.)



**Classe de M. Guy Talbot (1967-1968)** — Rong du haut: Lawrence Nicholson, Denis Cléroux, Pierrette Marcil, Guy Talbot (instituteur), Yvette Côté, André Lauzon et Daniel Bélanger. — Deuxième rang: Pierre Yelle, Lucie Lavoie, Céline Lortie et Jean-Denis Hurtubise. — Troisième rang: Jean-Guy Leraux, Michel Séguin, Christiane Hébert, Guy Boileau, Gisèle Lalonde, Guillaume Lalonde et Sylvain Leroux. — Quatrième rang: Richard Polvin, Suzanne Sauvé, Yvon Lortie, Claude Martel, Suzanne Dicaire et Yvon Laplante. — Rang du bas: Michel Bélanger, Pierre Éthier, Denise Marcil, Germain Lepage, Michel Cardinal, Donald Charbonneau et Pierre Tremblay. (Gracieuseté F. C. L.)



**Huitième année (1944-1945)** — Rang avant: Lucille Martel, Marcelle Hurtubise et Gisèle Tassé. — Rong du milieu: Marcel Gagné, Jeannette Dubord, Jeannine Gélinas, Annette Chartrand, Rachel Leroux et Jean-Louis Lalonde. — Rang arrière: Bernard Gagné, Jean Lortie, Gilberte Loviolette, Thérèse Hurtubise, Rolande Lavoie, Claire Boileau, Fernand Ménard et Jean-Louis Ménard. (Collection Marthe Boileau — Gracieuseté: F. C. L.)



*Classe de M<sup>me</sup> Maria Bélanger (1967-1968) — Rang du haut: Sylvain Lavoie, Laurent Bélanger, Luc Baileau, M<sup>me</sup> Maria Bélanger (institutrice), Daniel Amyot, Bernard Lalonde et Étienne Lalande. — Deuxième rang: Roger Auger, Marcelle Hurtubise, Nicole Bériault et Roynald Gossé. — Troisième rang: Marie-Andrée Séguin, Danielle Labelle, Roseline Gauthier, Jean-Luc Godin, Jahanne Robillard, Jean-Noël Bisson, Robert Langevin, Lise Marcil et Alcide Côté. — Quatrième rang: Linda Laplante, Jahanne Lefebvre, Line Gagnier, Pauline Chénier, Nicole Lavigne, Jacques Marcil et Sharon Lehlanc. — Rang du bas: Lorraine Guindon, Jahanne Schnupp, Jacinthe Lortie, Lucie Lortie, Francine Dicaire, Sylvie Schnupp et Diane Leroux.*

(Gracieuseté: F. C. L.)



*Callisthénie — drill (1946) — À l'avant: Rachel Drouin, Hélène Beauchamp, Laurette Ménard, Paulette Marleau. Rang du milieu: Arlette Gendron, Jeannine David, Jeannine Wolfe, Mireille Léonard. — Rang arrière: Pauline Lalonde, Pierrette Gagné, Fleurette St-Pierre, Gisèle Goulet.*

(Gracieuseté: Pauline Hurtubise)

### F. C. L.

Le «Fonds Cyprienne Langlois» a été créé pour honorer la mémoire de celle qui a failli être la doyenne du centenaire. En effet, elle aurait eu quatre-vingt-seize ans le 19 janvier 1985 mais la mort est malheureusement venue la faucher subitement le 21 octobre 1984.

Par ce geste, on a voulu rendre hommage à son inaltérable attachement à Bourget où elle est née ainsi qu'à sa grande générosité en faveur de notre paroisse en plus d'un grand nombre d'autres œuvres.

Ceux qui ont créé le F. C. L. ont voulu qu'il serve à illustrer le plus obondamment possible le livre «Bourget Centenaire».

(L. R.)



*Classe de M<sup>lle</sup> Micheline Labelle (1967-1968) — Rang du haut: Raymond Gossé, Yves Drouin, Guylaine Tremblay, M<sup>lle</sup> Micheline Labelle (institutrice), Diane Lévesque, Sylvain Gauthier et Richard Leblanc. — Deuxième rang: Rhéal Leroux, Sylvie Laroche, Johanne Côté et Pierre Laplante. — Troisième rang: Raymond Lortie, Daniel Boileau, Madeleine Schnupp, Richard Gossé, Lise Labelle, Christian Lefebvre et Daniel Marcil. Quatrième rang: Linda McCouley, Danielle Bussière, Mario Charbonneau, Lyne Hébert, Jocelyn Leroux, Viviane Dicaire et René Beaulne. — Rang du bas: Louise Côté, Francine Gauthier, Christine Charlebois, Ginette Payont, Mireille Éthier, Lise Hurtubise, Jeannine Leroux, Donielle Lavigne et Simone Lavergne.*

(Gracuseté: F.C.L.)



*Photo de l'École du Sacré-Cœur prise vers 1906. — À l'extrême droite: Sœur St-Anselme, première supérieure. Le quatrième de gauche au premier rang est Albert Rondeau*



**Septième année (1973-1974)** — Rang du haut: Daniel Auger, Sylvain Laroche, Claude Lemieux, Rhéal Leroux, Sylvain Gagnier, Benoit Gauthier, Fernand Lalonde, Rachelle Ouellette, Nicole Cognier, Jeannette Côté. — Rang du milieu: Aimé A. Lepage, professeur Raynald Lavigne, Marc Valiquette, Denise Lévesque, Sylvain Lavoie, Linda Meness, Lise Cléroux, André Lavoie, Francine Côté, Denise Gauthier. — Rang du bas: Christian Lalande, Daniel Lepage, Yoland Charbonneau, Jean-Marie Beauchamp, Mario Charbonneau, Danielle Lavigne, Madeleine Schnupp, Simone Lavergne, Raymond Gossé, Sylvie Charbonneau.

(Gracieuseté: F.C.L.)



**Classe de cinquième année (1973-1974)** — Rang du bas: Chantal Délarne-Sicard, Manon Loroche, Martine Cléroux, Jacynthe Schnupp, Joanne Lavigne, Lucie Bussière, Yves Bisson, Alain Marci, Luc Louzière, Rico Charbonneau. — Rang du milieu: S. Ange-Aimée Paquette, Josée Lortie, Nicole Labelle, Sylvie Lepage, Renée Lortie, Darlene Meness, Luc Marci, Morcel Lévesque, Luc Lavoie, Luc Louiseize, Marc Hurtubise. — Rang du haut: Lucie Valiquette, Carole Vallières, Sylvie Lavigne, Louise Gagnier, Marthe Tauvette, Joanne Leroux, Mario Lavoie, Jean-Pierre Guindon, Philippe Marci, Sylvain Boileau, Denis Leroux, Marcel Ouellette.

(Gracieuseté: F.C.L.)



À gauche: Cette maison, sise au coin sud de la troisième concession, près du point de départ du Chemin Schnupp; serait la plus ancienne de Bourget. Il s'agit de celle qu'habitait Eusebe, l'ancêtre des Lavoie. On la voit ici telle que restaurée par l'un de ses derniers propriétaires.

(Gracieuseté: Donat Lavoie — Photo. Ch.-A. H.)



Rangée ci-dessous — À gauche: École séparée n° 17, autrefois appelée l'école des Délisle — À droite: Ancienne maison d'Ovila Boudreau dans la «Quatre». — Ce sont deux photos de la Collection Fernand Laporte.



**Maison de l'aïeul:** Construite vers 1907, en brique de la briqueterie de Bourget, la maison que s'était bâtie lui-même, Joseph L. Labelle, appartenait à son fils, Évangéliste, lorsqu'elle fut détruite par un incendie le 16 février 1943.

(Gracieuseté: Berthe Labelle)

Photo prise lors de la démolition de la vieille «maison en pièces» qui se trouvoit jadis sur l'emplacement en face de la Solle Pax. C'était certainement l'une des plus anciennes du village. (Photo: G. O. L.)





Élèves de l'école du «Trois» (1937) — Avant: René Jérôme, Roger Potvin, Marcel Boudreau et Charles-A. Hurtubise. — Arrière: Rachelle Potvin, Madeleine Laroche, Rolande Jérôme, Cormen Wolfe et Rhéa Lefebvre.

(Collection Marthe Boileau — Gracieuseté: F. C. L.)



**Hôtel Rouleau (vers 1915)** — Dans le temps, Bourget n'avait pas encore de salle paroissiale. Lors des élections, après la grand-messe du dimanche, profitant de «Lo Criée» sur le «perron de l'église», on invitait les fidèles à se rendre au coin, à l'Hôtel Royal (aujourd'hui, «Le Bourgetel») pour entendre des discours politiques. Les gens répondaient nombreux à l'invitation et les orateurs leur adressaient la parole du haut du balcon. Ici on voit trois bogheis de paroissiens pressés qui s'arrêtent un bout de temps afin d'apprécier les talents oratoires d'un des candidats. Même le cheval de l'un d'eux semble intéressé.

(Gracieuseté: F. C. L.)

**Photo ci-dessous:**

**Qu'est-ce que c'est?** — Tout simplement l'intérieur de notre ancienne salle paroissiale décorée et fin préparée pour un grand banquet. Cette photo ne date pas d'hier; elle pourrait fort bien avoir été prise vers 1920. À remarquer: 1- le plancher en béton; 2- à droite, près du mur et non loin du plafond, le tuyau noir qui part du «box-stove» à l'arrière et se dirige vers la cheminée à l'avant; 3- le «jubé» à l'arrière, au dessus de l'entrée, et, à gauche, l'escolier étroit qui y conduit; 4- les gazeliers à becs, suspendus au plafond, et ceux qui sont à peine visibles aux murs, car on éclairait au goz de corbure dans ce temps-là, à la salle comme à l'église. Il y a gros à parier que Clémentine Longtin devait être en charge de ce banquet.

(Collection Ange-Emma Longtin)





## Notre village

—  
1985



Cette photo permet de distinguer les n<sup>os</sup> 1 à 17 de la rue Laval-est.



Ces trois photos sont de Charles-Auguste Hurtubise.



L'école et le couvent vus du haut du clocher.



Le coin des rues Champlain et Laval vu du haut du clocher. Au premier plan, l'édifice de la bonque.



# Nos Petits Gouvernements

## Village policé

En Ontario, les petits gouvernements, ce sont ceux des «villages policés», des cantons et des comtés, confrontés aux importantes institutions politiques que sont les gros gouvernements fédéral et provincial.

Malgré les pressions incessantes tendant à comprimer nos petits gouvernements, ceux qui démocratiquement sont le plus près du peuple, nos villages, en attendant de les perdre irrémédiablement, gardent encore un soupçon de pouvoirs politiques, nos cantons, eux, en conservent davantage même s'ils en ont perdus depuis un demi-siècle, et les comtés sont ceux qui ont été le plus épargnés par la centralisation; ce qu'ils peuvent avoir perdu au profit de la régionalisation ou de la provincialisation, ils l'ont compensé en s'appropriant des juridictions relevant naguère des deux gouvernements de paliers inférieurs.

L'organisation politique pour l'administration des villages dans l'Ontario porte le nom anglais de «Police Village». Chacun traduit cette appellation, à sa manière, par «village police», «village policé» ou «village policier».

Le Comité du livre-souvenir trouvait impensable de réaliser cette publication à l'occasion du centenaire sans traiter du village policé de Bourget qui a joué un rôle très important dans notre vie communautaire. Nous nous excusons, cependant, de ne pouvoir faire une étude historique parfaitement au point de notre petit gouvernement local car les seuls dossiers rudimentaires que nous avons pu consulter ne portent que sur les périodes de 1912 à 1919 et de 1944 à 1958. Il nous a été impossible de fouiller les archives se rapportant à 1919-1943 et 1959 jusqu'à nos jours.

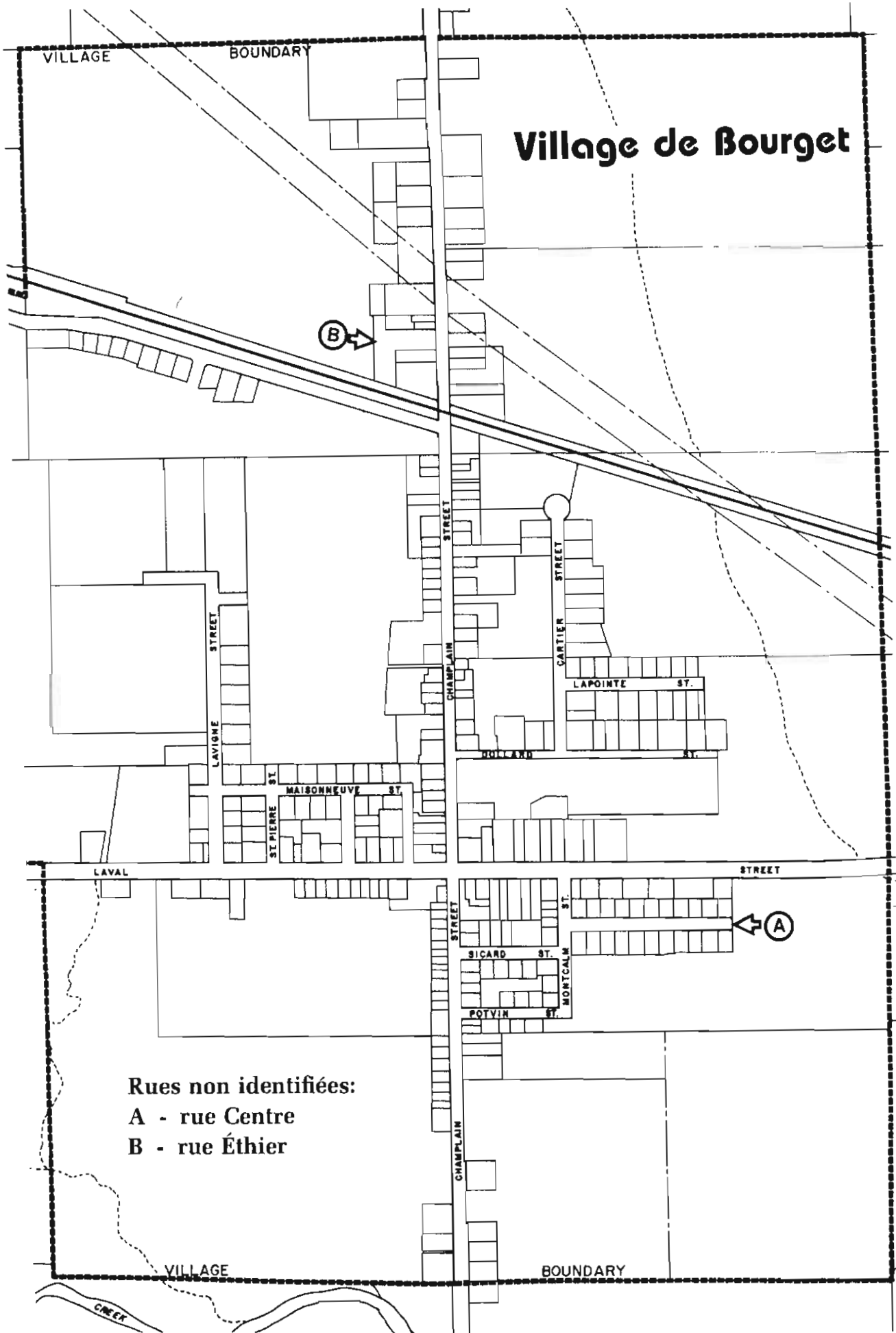
Le conseil de notre village policé a toujours été formé de trois conseillers ou commissaires, élus par ses contribuables et qui désignaient l'un d'eux comme président puis engageaient un secrétaire.

Le règlement n° 1 du village policé de Bourget qui a été adopté au début de 1912, fut signé par Anthime Dicaire, président, et Orphyr Miron, secrétaire. Dans ce temps-là, les trois commissaires recevaient des émoluments d'un dollar par assemblée et le secrétaire se voyait attribuer une rémunération de cinq dollars par année. La pierre pour «foncer» les rues s'achetait alors à la toise et le madrier pour faire les trottoirs aux milles pieds.

Les domaines presque exclusifs auxquels s'est intéressé le conseil du village, au cours de son existence, semblent avoir été les trottoirs, l'aqueduc, les égouts, les rues, la lutte contre les incendies et le dépotoir.



Vue aérienne du centre du village (1984) — Cette photo a été prise par Yves Caissie, notre aviateur-pilote, au cours d'une de ses randonnées au-dessus de notre patelin.



# Village de Bourget

VILLAGE BOUNDARY

LAVAL

STREET

Rues non identifiées:  
A - rue Centre  
B - rue Éthier

VILLAGE

BOUNDARY

CRÉET

LAVIGNE STREET

ST. PIERRE ST.

MAISONNEUVE ST.

CHAMPLAIN STREET

STREET

CHAMPLAIN

HOLLAND ST.

SICARD ST.

POTVIN ST.

MONTCALM ST.

CARTIER STREET

LAPOINTE ST.

## Trottoirs

Nous conservons encore un vague souvenir des trottoirs de bois et savons, par les procès-verbaux du conseil, qu'il achetait du madrier aux milles pieds pour les construire.

Ce genre de trottoirs devait être difficile à entretenir en bon état; aussi, il n'est pas surprenant de constater que le père d'un aveugle ait, le 15 novembre 1915, réclamé neuf dollars pour son fils aveugle, blessé à un pied à cause du mauvais état de ce service public.

Le 19 janvier 1916, un règlement du Conseil du village propose un emprunt de \$4.000 sur debenture à 6% pour construire des trottoirs en ciment. Le 10 juin suivant, M. Étienne Leduc, commissaire, est engagé à \$2.35 par jour au poste de «forman» pour conduire les travaux de construction de ces trottoirs. On se rappelle que ce citoyen d'une bonnêteté hors de tous soupçons, s'est laissé guider par un esprit d'économie tellement scrupuleux que les trottoirs, insuffisamment riches en «Portland» se sont vite émietlés. Depuis cette première expérience, les trottoirs du temps ont été reconstruits deux ou trois fois.

## Aqueduc

Au début tout le monde avait son puits. Nous devons notre premier aqueduc à l'initiative privée. C'est monsieur Évangéliste Potvin qui fut pionnier en ce domaine. Il construisit alors (?), sur le sourceux terrain actuel de l'aqueduc un puits où il fit aboutir des drains pour constituer une provision d'eau suffisante qu'il conduisit, par gravitation, avec des tuyaux en fer galvanisé d'un pouce et de trois quarts de pouce, aux chantepleurs de nos cuisines

Bourget était alors réputé pour la qualité et le



Puits où aboutissent les drains du terrain de l'aqueduc. (Photo Ch.-A. H.)

bon goût de son eau, même si par définition il s'agit d'un liquide insipide.

La première mention de ce service que contiennent les procès-verbaux, est celle d'une recommandation du D<sup>r</sup> Auguste Bourque à l'effet que, selon les termes du secrétaire, M. Potvin soit invité à faire analyser l'eau de son «acaduc» à Toronto. Ce test fut parfaitement réussi.

Au début des années «trente», le service était tellement insuffisant que le système fut municipalisé au niveau du village après de chaudes controverses où il entra, de la part des opposants, plus de passion politique que de jugement.

Par la suite, l'histoire de l'aqueduc a continuellement été celle de tentatives de toutes sortes pour améliorer le volume et la pression

de l'eau afin de répondre aux besoins sans cesse croissants de la population.

La construction, au cours des années «trente» d'un gros réservoir près du couvent, dont le principe consistait à profiter des différences de niveaux entre les stocks de nuit et ceux du jour, fut un fiasco à tous les points de vue, surtout à l'égard de la qualité, car il était source de grave pollution.

Dans la suite, sur le terrain de l'aqueduc, le nombre des puits et réservoirs de stockage s'est accru, puis on en est venu à percer des puits profonds. L'électricité parvint au terrain de l'aqueduc en juillet 1949.

Sur les indications d'un sourcier venu des alentours de Montréal, on a même foré, au village (en 1956), un puits de 165 pieds de profondeur qui s'est avéré d'un bon rendement mais dont l'eau était salée.

Ici, nous aurions aimé élaborer davantage sur les développements de l'aqueduc au cours du dernier quart de siècle, mais, comme nous l'avons mentionné plus tôt, on nous a déclaré que le registre des procès-verbaux de cette période était introuvable.

Il semble présentement que l'approvisionnement d'eau soit suffisamment abondant mais à certains temps elle est excessivement chlorurée. En tout cas, on peut croire qu'en prenant les moyens voulus les perspectives de volume soient bonnes car, dit-on, Bourget est littéralement situé au dessus d'un lac souterrain.

Aujourd'hui, l'aqueduc de Bourget compte 340 usagers.

## Égoûts

Le problème de la disposition des eaux vannes a continuellement été l'objet de décisions épineuses pour le conseil du village.



Réservoir où l'on accumule des stocks d'eau au terrain des sources.

(Photo: Ch.-A. H.)

Eaux de pluies et eaux d'égoûts domestiques ne peuvent pas stagner sans incommoder les gens. Il est impossible de contenter ceux qui produisent des eaux sales et excrémentielles, ceux qui les reçoivent sur leur terrain et en même temps le «bureau d'hygiène». On a tenté toutes sortes de solutions sans parvenir à un règlement au moins satisfaisant pour tous.

Récemment, le projet d'égoûts sanitaires collectifs comme en ont construit d'autres villages de Prescott-Russell, a été bloqué par la province parce que trop coûteux et, depuis trois ans, on a procédé à l'établissement d'un système subventionné de champs d'épuration privés qui cause beaucoup de maux de tête, qui est loin d'être parfait et qui n'a pas encore apporté de solution au problème des petits lots du centre du village forts producteurs d'eaux usées.

Avec l'âge atomique, nous en viendrons peut-être à l'irradiation des déchets humains pour «sécuriser» la santé publique et l'environnement.

### Construction et entretien des rues

Petit à petit, l'asphalte réussit à faire son petit bonhomme de chemin sur nos rues mais, comme il en a fallu des pressions et des interventions pour que chacun obtienne que son devant de porte ne soit pas le dernier à être «noirci» par le progrès.

### Protection contre les incendies

Dès juin 1912, le conseil du village ordonnait et statuait que chaque propriétaire devait installer une échelle sur le toit de sa résidence, près de la cheminée principale et une autre pour atteindre le toit. Une pénalité d'un dollar par semaine était prévue pour qui ne se conformerait pas à ce règlement n° 5.



Poste du service des incendies, sur la rue Laval-ouest.

(Photo: Ch.-A. H.)

D'autre part, le règlement n° 6 prescrivait le diamètre des trous où passaient les tuyaux de poêle à travers les murs et les planchers.

Le 17 mai 1915, le village achetait, de la Cie R. S. Bickle de Woodstock, une pompe à deux cylindres de 45 gallons chacun, avec échelles, au coût global de \$600 dont \$300 comptant, et la balance payable à un an avec taux d'intérêt de 7%.

Le premier décembre 1917, il était décidé de poser une «pôle» à la pompe pour qu'on puisse la faire traîner par des chevaux.

Quelques anciens se souviennent aussi d'une pompe à incendie qui ressemblait à une draisienne (hand car). Branchée sur l'aqueduc, elle permettait à deux ou quatre hommes de pomper pour augmenter la pression du jet d'eau dirigé sur le feu.

Comme il ne nous a pas été possible de consulter les procès-verbaux de 1919 à 1944, la première mention de pompiers volontaires que nous avons trouvée est celle du 15 janvier 1945 alors que Zénon Tassé était nommé chef d'une équipe de neuf sapeurs, chacun recevant 50¢ de l'heure lors des incendies, le village se dégageant de toute responsabilité en cas d'accidents.

Le 21 janvier 1946, le conseil achète, de la Corporation des biens de guerre, une pompe à feu «Bickle Seagram», de type à remorque, d'une capacité de 150 gallons à la minute, actionnée par un moteur auto-refroidissant à gazoline de marque Continental; aussi, 1000 pieds de boyaux de 1½" et 2", deux lances, 6 manteaux et 6 paires de bottes.

Le 20 août suivant, les commissaires acquièrent, pour la somme de \$600, le lot et la boutique de menuiserie d'Ubaldo Labelle situés sur le terrain où se trouve maintenant la ruelle qui conduit à la résidence de Gérald Dutrisac. La bâtisse servira dorénavant comme poste d'incendie.

À sa réunion du 20 janvier 1947, le Conseil décide d'organiser des «pratiques pour le feu» afin d'instruire un nombre suffisant de citoyens au fonctionnement de la pompe. Le 12 novembre suivant, on achète des chapeaux en métal et autres accessoires. Deux jours plus tard, on décide d'acheter une remorque pour transporter tout le matériel servant à combattre les incendies. Enfin, le 3 décembre, le conseil décide de construire un compartiment chauffé à la caserne des pompiers pour garder les pompes à la chaleur; on se procure aussi une fournaise à l'huile à cet effet.

Pendant près de deux ans, le conseil chercha par divers moyens à assurer le transport de son matériel jusqu'au site des incendies mais, le 25



Camion présentement au service de la brigade de Bourget.

mars 1948, il décide de régler définitivement le problème en achetant un camion usagé puis, le 19 mars 1949, il procède à l'électrification de son poste en plus d'y construire un plancher en béton.

On décide d'acheter une sirène d'alarme en mars 1950. Le 21 janvier 1952, le salaire des pompiers volontaires monte à 55¢ l'heure. L'achat d'un réservoir de 500 gallons d'eau à installer sur le camion est aussi accepté, puis on invite le secrétaire à faire des démarches en vue de l'achat d'un véritable camion à incendie.

Le 21 mars, Bourget signe une entente avec la municipalité pour assurer la protection de la Zone 2 contre les incendies.

Enfin, le 27 mars 1952, l'autorisation d'émettre des débentures est demandée à la municipalité pour couvrir l'achat d'un véritable camion à incendies au coût de \$7.000.

Le 21 octobre suivant, il y a formation d'une brigade officielle de pompiers volontaires. Le salaire est alors porté à un dollar l'heure, et la rémunération est fixée à deux dollars pour chaque pratique. Deux semaines plus tard, Edgar

Chabot est désigné chef et toute l'équipe signe un engagement d'honneur.

Le 12 février 1953, le conseil décide d'avantager les porupiers en leur assurant une protection de \$2.000 en compensation.

Le 14 février 1967, après l'incendie de la résidence d'Aurèle Gratton, le conseil décida d'accorder une rémunération de deux dollars l'heure aux pompiers.

La construction de l'édifice moderne qui sert maintenant de poste d'incendie et de caserne pour nos pompiers a été commencée à la fin de l'été 1974 pour se terminer au début de 1975.

Le service des incendies, qui a été municipalisé en 1980, est donc maintenant sous la juridiction du conseil municipal. Les sapeurs de Bourget disposent d'un camion à incendie reconditionné qui donne satisfaction.

#### La brigade des pompiers volontaires

Ici, nous nous permettons d'intercaler un historique de la brigade des pompiers volontaires en remontant à ses origines.

Bourget a toujours compté sur des pompiers

volontaires. Dès les débuts de The Brook, la lutte contre les incendies se faisait par les voisins et les amis qui accouraient avec des seaux et chaudières, se hâtant de faire la navette ou la chaîne humaine entre le puits ou le cours d'eau le plus rapproché pour éteindre le feu, si ses proportions n'étaient pas trop fortes, ou protéger les autres bâtiments si le brasier avait pris trop d'envergure.

Vint un jour de grand progrès (1915) où Bourget eut son premier engin de lutte contre les incendies. C'était une espèce de voitures à deux roues portant deux cylindres d'une capacité d'environ cinquante gallons chacun, on y faisait dissoudre une quantité déterminée de carbonate de soude (soda à pâte) dans l'eau; au moment de l'utilisation, on y introduisait une charge d'acide et la réaction chimique produisait du gaz carbonique dont la pression permettait de lancer la solution sur le feu; l'action combinée de l'eau et du gaz carbonique contribuait à étouffer les flammes. Pendant qu'on arrosait avec le contenu d'un cylindre quel qu'un d'autre voyait à préparer le deuxième cylindre.

En ce temps-là, les conseillers du village



**Nos pompiers volontaires** — à la sortie de la messe, lors de leur première journée annuelle en 1962. Rang du bas: Jean-Guy Gratton, Alban Langevin, Jean-Charles Lortie, Paul Gauthier, Marcel Gagnier. — Rang du milieu: Paul-André Labelle, Gaston Saumure, Sylvio Laroche, André Perron, Marcel Sicard. — Rang du haut: Gilles Gagné, Clarence Sauvé, Jean-Paul Scott, Gilbert Labelle, Jacques Lefebvre. — À l'arrière: Marcel Lortie et Honoré Côté. — Causant au fond, à gauche on reconnaît: Robert Éthier, René Drouin et Édouard Chartrand.

agissaient ordinairement comme chefs de la brigade et tous les badauds accourus au feu devenaient sapeurs à volonté. On nous dit que les derniers chefs à prendre la responsabilité de «charger» notre «pompe au soda» furent Edouard Chartrand, Ubald Parent, Jean-Charles Lortie, Ernest «Poucet» Célinas et Donat Paul.

Après l'acquisition de notre premier vrai camion à incendie (1952), le premier chef officiel de la brigade à être nommé (1958) fut Paul Gauthier; lui ont succédé, au dire des vétérans: Sylvio Laroche et Paul-André Labelle. Lorsque notre service d'incendie fut municipalisé en 1980, Paul-André devint chef-adjoint pour la municipalité.

Depuis que nous avons un camion à incendie et que la brigade des pompiers volontaires est officiellement désignée, ce groupe s'est donné une vocation de club social. Ses membres ont commencé, entre autres, à organiser une journée annuelle des pompiers qui débutait par une messe solennelle. On marquait aussi cette célébration par une «parade des pompiers» à laquelle participait le camion à incendie: Bourget fut le premier centre de la municipalité à organiser une telle manifestation.

Pendant plusieurs années, nos sapeurs ont aussi organisé des biugos de dindes ou autres, ainsi que des dépouillements d'arbre de Noël pour leurs enfants.

Grâce à l'énergie et au savoir faire de nos pompiers, de nombreuses propriétés ont été «sauvées» dans le passé. Pour taquiner ces fiers serveurs publics, leurs amis les appelaient jadis «Sauveurs de solages» quand ils ne parvenaient pas à maîtriser un incendie et devaient se contenter de le surveiller jusqu'à ce que toute la bâtisse soit consumée.

Rappelons qu'en 1981, Gilbert Labelle a été décoré par la province pour ses trente années de services. Font par ailleurs partie du Club Quart de Siècle de la brigade: Paul-André Labelle, Marcel Cagnier et Marcel Sicard.

### Dépotoir

Les procès-verbaux du conseil du village que nous avons pu consulter mentionnent l'utilisation, en différents temps, de deux dépotoirs qui étaient loués à raison de vingt dollars par année: chez Venance Lemery et Albini Parent.

Le 27 avril 1951, le conseil achète, à la sortie nord du village, un terrain d'Albini Parent pour en faire son dépotoir permanent.

Depuis plusieurs années, cependant, notre village se sert du dépotoir municipal installé dans le «Quinze» sur un terrain acheté de Robert Brazeau. On y enfouit les déchets.

La collecte des ordures se fait hebdomadairement au niveau résidentiel, et elle est de fréquence semi-hebdomadaire pour les propriétés commerciales.

Et voilà! Ceci termine notre bref aperçu des activités du village policé dans les domaines qui tombaient sous sa juridiction.

## Canton de Clarence

Le territoire de Bourget fait partie du Canton de Clarence, dont le chef-lieu est Clarence-Creek et qui est gouverné par un conseil municipal formé d'un préfet, d'un sous-préfet et de trois conseillers, tous élus par la population en général. Ce système est parfois source d'inconvénients car, par le jeu d'alliances ou pour toutes autres raisons, il est déjà arrivé que les deux plus importants centres, Bourget et Clarence-Creek se retrouvent, chacun leur tour, sans représentant après une élection; la chose s'est produite encore plus souvent pour les deux autres communautés: Hammond et St-



Le conseil municipal du Canton de Clarence est présentement formé de Raymond Bouvier (Hammond) et Jacques Lalonde (St-Pascal) conseillers, Claude Lemay (Clarence-Creek) préfet, Bob Kingsley (Bourget) sous-préfet et Maurice Richer (Clarence-Creek) conseiller.

(Gracieuseté: Municipalité de Clarence)



Pascal. Un système d'élections par quartiers corrigerait cette anomalie.

Le mandat des élus, qui autrefois n'était que d'un an, est passé dans la suite à deux ans puis est maintenant rendu à trois ans.

La voirie municipale, la protection contre les incendies et l'orientation des loisirs comptent parmi les activités cantonales qui touchent le plus notre territoire paroissial. L'urbanisme est aussi un domaine important qui vise à assurer les développements résidentiels et autres de façon ordonnée.

La trésorerie, en plus de prélever des impôts fonciers pour les besoins du conseil municipal, le fait aussi pour les conseils scolaires et de comté.

## Comtés-unis de Prescott-Russell

Nous faisons partie du conseil des Comtés-unis de Prescott-Russell, qui est formé de représentants de chacune des municipalités de ce territoire. À venir jusqu'en 1982, notre canton et quelques autres d'importance semblable avaient droit d'y faire siéger leurs préfet et sous-préfet, mais depuis trois ans, on refuse le droit de représentation au sous-préfet. Même si on accorde aux grosses municipalités le même nombre de votes qu'auparavant, il est évident que la perte d'une voix délibérative leur est une source d'injustice.

Si l'on voulait faire des économies dans le domaine de la représentation, il y avait moyen d'y arriver plus démocratiquement soit, par exemple, en acceptant le rapport d'une enquête qui a été faite, quelques années plus tôt,



En regardant vers l'ouest, du haut du clocher. (Photo: Ch.-A. H.)

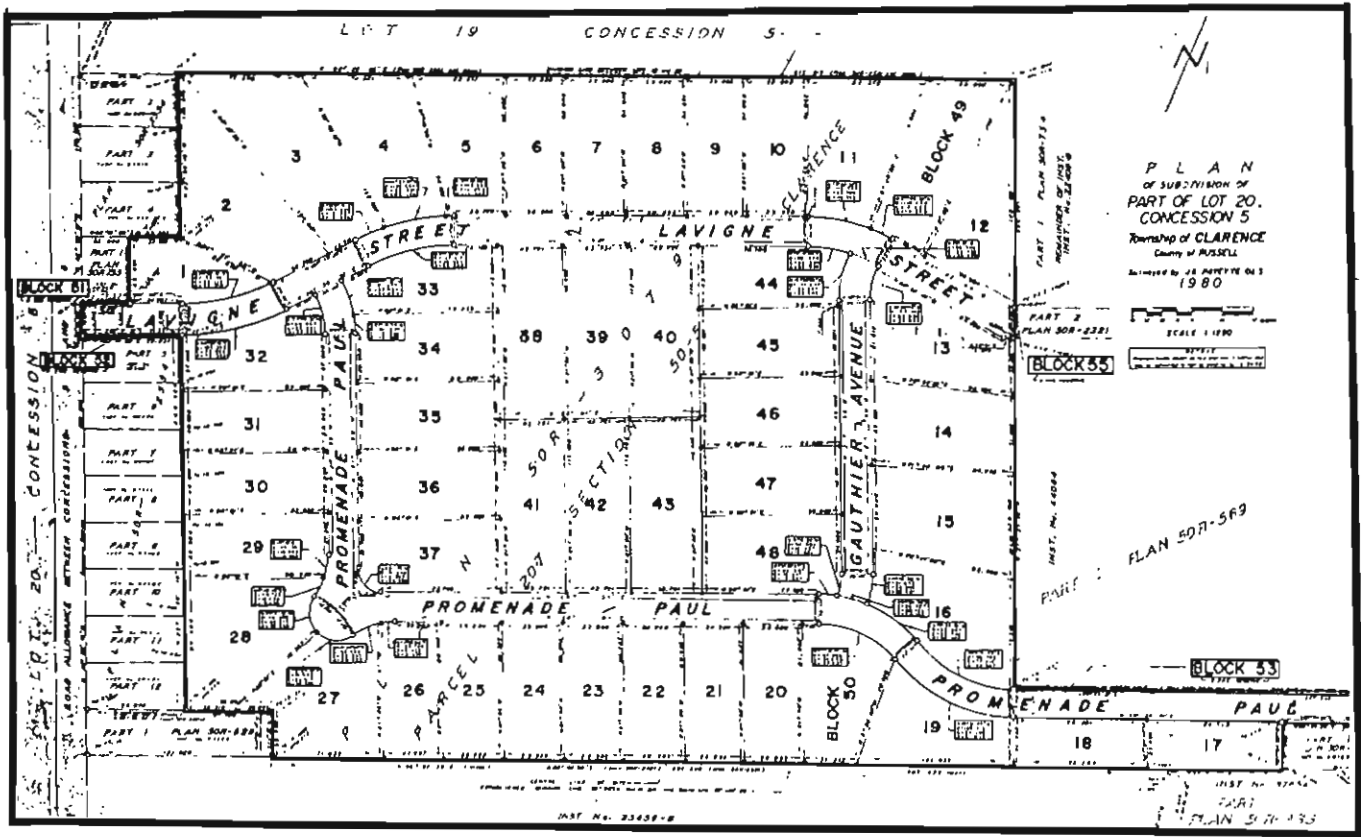
et qui visait à corriger l'injustice criante de toutes petites municipalités, de moins de mille âmes en certains cas, qui ont droit à la même représentation qu'une grosse municipalité comme la nôtre (population de 6,500 personnes).

Comme on le sait, les comtés-unis ont juridiction, entre autres, sur la voirie de comté, certains aspects de l'administration de la justice, des services sociaux, de l'hygiène publique, etc.

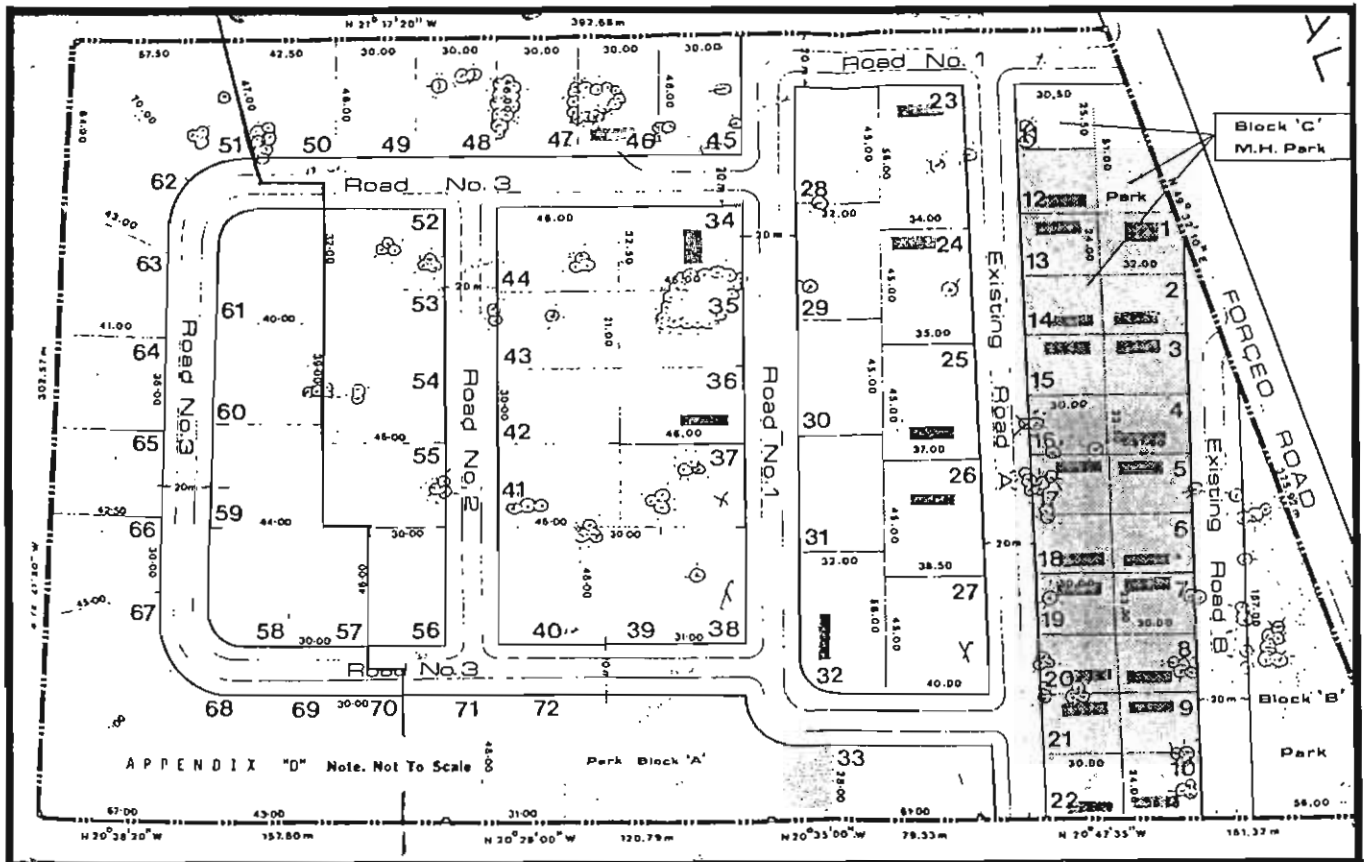
## Préfets du Canton de Clarence

|             |   |             |   |
|-------------|---|-------------|---|
| 1854-1862   | William Edwards                           | * 1918      | Napoléon Longtin                                |
| 1862-1863   | John Ramage                               | 1919        | Jules Boileau                                   |
| 1863        | Alexander McDougall                       | 1920-1922   | Wilfrid Ouellette                               |
| 1864-1867   | John Ramage                               | * 1922-1924 | Napoléon Longtin                                |
| 1867        | Isaac Langford                            | 1924-1926   | Jules Boileau                                   |
| 1868-1870   | John Tytler                               | 1926-1929   | Wilfrid Ouellette                               |
| 1870        | George Edwards                            | * 1929-1931 | Napoléon Longtin                                |
| 1871-1878   | John Tytler (démission en février 1878)   | 1931-1933   | James Lapalme                                   |
| * 1878      | Joseph Beaulne (depuis mars 1878)         | * 1933-1934 | Joseph L. Morin                                 |
|             |   | * 1934-1937 | Anthime Ethier                                  |
| 1879-1887   | John Tytler                               | * 1937-1944 | Joseph L. Morin                                 |
| 1887-1889   | D <sup>r</sup> A. N. Desrosiers           | 1944-1946   | Gérard G. Landry                                |
| * 1889-1891 | James Charette                            | 1946-1947   | A. Raymond Butler                               |
| 1891-1893   | D <sup>r</sup> A. N. Desrosiers           | 1947-1956   | Gérard G. Landry (résigne le 4 juin 1956)       |
| 1893-1897   | Magloire Landry                           | * 1956-1959 | Reuë Labrosse (depuis le 3 juillet 1956)        |
| 1897-1899   | Joseph Martineau                          | * 1959-1964 | René Drouin                                     |
| 1899        | Magloire Landry                           | * 1964-1967 | Patrick Schuupp (décédé le 29 octobre 1967)     |
| 1900-1902   | Jules Boileau                             | 1967        | Roger Ouellette (désigné le 6 novembre 1967)    |
| 1902        | Emery Thivierge                           | 1968        | Arthur Lemay (résigne le 9 avril 1968: maladie) |
| 1903        | Magloire Landry                           | 1968-1980   | Roger Ouellette (désigné le 10 avril 1968)      |
| * 1904      | Francis Touchette                         | * 1980-1982 | Jean-Gilles Chartrand                           |
| 1905-1908   | Joseph Martineau                          | 1982-       | Claude Lemay                                    |
| * 1908-1910 | Napoléon Longtin                          |             |   |
| 1910-1912   | Onésime Guibord                           |             |   |
| * 1912-1914 | Napoléon Longtin                          |             |   |
| 1914-1915   | Emery Thivierge (décédé au début de 1915) |             |   |
| 1915-1918   | Jules Boileau (à partir du 5 avril)       |             |   |

**N.B.** — Pendant le premier siècle d'existence du Canton de Clarence, les contribuables canadiens-français ont généralement traduit le titre de «Reeve» par le mot «Maire» et celui de «Deputy Reeve» par «Pro-Maire». Ce n'est qu'après 1950 que l'on a commencé à admettre et à utiliser de plus en plus les appellations «Préfet» et «Sous-Préfet». Dans le tableau qui suit, au meilleur de notre connaissance, les préfets marqués d'un astérisque étaient des paroissiens de Bourget.



*Ci-dessus*, plan du lotissement Lepage (Yvon) d'une soixantaine de lots situé à la sortie ouest du village de Bourget.  
*Ci-dessous*, plan du village de maisons mobiles de la Forêt Larose, situé dans les limites de la paroisse, soit au sud du chemin Bélanger à environ un mille avant d'arriver à la limite ouest de Bourget. Le projet, lancé il y a une dizaine d'années, visait la vente de 72 lots. On en a vendu moins d'une quarantaine, puis plusieurs des proprios se sont désistés quand le lotisseur, Burney Earley, a fait faillite et n'a pu offrir les commodités promises. Il n'y reste plus qu'une trentaine d'occupants.



# Perturbations écologiques et environnementales du milieu bourgetain

Depuis des siècles, des millénaires même, les forces de la nature avaient façonné le milieu où s'est développé The Brook-Bourget. Les géologues nous disent, qu'aux temps préhistoriques, notre région a déjà été couverte de glaciers qui en ont marqué la surface de leurs stries en s'éloignant pour faire place à la vaste mer Champlain. Couvert d'eau pendant des centaines et des centaines d'années, notre territoire, quand l'onde se fut retirée, s'est lentement garni de verdure et est devenu forêt; c'est dans cet état que l'ont trouvé nos pionniers.

En arrivant à The Brook (Bourget), nos premiers colons apportent avec eux la fièvre du défrichement. L'arbre est l'ennemi et il faut l'abattre. Sous les bois, le passé a accumulé, sur nos sols de toutes catégories, une épaisse couche de feuilles et de troncs morts transformés en humus par le temps: c'est suffisant pour en espérer la légendaire fertilité des terres neuves. Nos pionniers s'attaquent donc à la forêt où qu'elle soit. Que l'érable, le pin ou l'épinette enfoncent leurs racines dans une glaise lourde, une terre franche ou un sable pauvre, peu importe: le bucheron abat tout et partout, impatient qu'il est de se tailler un domaine à travers les hautes cimes ou à même les fourrés sauvages.



Les anciens nous ont déjà raconté comment ils roulaient les arbres géants dans les «cou-lées» où ils les entassaient comme dans une immense fournaise, faisant flamber en quelques jours des récoltes centenaires qui seraient une fortune aujourd'hui.

Puis, c'est le nettoyage de l'abattis, le passage du terrain et, à travers des souches, les premières semailles et les merveilleuses moissons tirées d'un sol vierge, riche en matières organiques et en réserves inexploitées.

Au début, toutes les terres rendent bien; mais bientôt, au fur et à mesure que disparaît l'humus et s'absorbe ou se lave la réserve des éléments assimilables, nos sols se classent: au sud du village, à un mille de la «bandrière» (boundary), le terrain s'élève brusquement pour former un vaste plateau de sable froid qui dut, autrefois aux temps préhistoriques, être la rive d'un immense lac Ottawa. Par contre la majeure partie de la paroisse s'étale dans une plaine émaillée de sols les plus divers où, heureusement, nous trouvons des terres d'excellente qualité qui ont permis d'assurer le développement agricole de Bourget.

Les caprices géologiques sont responsables du fait que les broussailles, la savane et la forêt envahissent à nouveau aujourd'hui maints lots



Photo à gauche: Tour de guet de la Forêt Larose. — Les deux photos de cette page sont de Charles-Auguste Hurtubise.

qui, après un premier élan de production ne faisaient plus vivre leur homme et ont dû être abandonnés. Comme compensation, le drainage a fait du lac «Cobbs» un humble cours d'eau et a permis aux nôtres d'établir sur son vieux lit de vase et de terre noire plusieurs fermes très productives.

Avec les ans, s'est précisé un problème agricole pour chacun de nos cultivateurs. Chez certains, c'est le sol qui s'affirmait naturellement pauvre après la disparition des éléments de sa fécondité primitive: d'autres avaient hérité d'un bon fonds de terre devenu «fatigué» par une exploitation mal équilibrée. Puis aux problèmes de l'affaiblissement de la fertilité, vinrent s'ajouter ceux des difficultés économiques. Pour faire face à toutes ces complications, nos cultivateurs ont continuellement fait preuve d'un esprit d'initiative que nous nous plaisions à signaler ailleurs.

Dans le présent chapitre, nous nous proposons de mentionner les principales perturbations qui ont affecté l'écologie et l'environnement de notre milieu en traitant brièvement des moyens qui ont été pris ou qui sont projetés pour corriger des situations s'avérant parfois désastreuses.

## Forêt Larose

Quand l'exploitation agricole eut fait perdre la réserve d'humus du plateau qui se trouve au sud de Bourget, l'érosion du sol devint sérieuse et, en certains endroits, les sables se mirent à poudrer au point qu'on désignait la région sous le nom de «Désert de Bonrget».



Ferdinand Larose qui a fait ses études à l'Institut Agricole d'Oka était Bachelier en sciences agricoles de l'Université de Montréal quand il est devenu agronome officiel des comtés unis de Prescott-Russell. Il a été le grand promoteur de la forêt qui porte son nom. (Photo-1932)



La percée de lumière, au bout de la route, semble une invitation à se plonger dans la nature.

(Photo: Min. des Ressources naturelles — Ont.)

En 1928, Ferdinand Larose, agronome officiel des comtés-unis de Prescott-Russell, gagna le gouvernement provincial et le conseil de comté à l'idée de reboiser les terrains devenus insuffisamment productifs. Nos comtés se chargeaient d'acheter les terres abandonnées ou destinées à l'être et la province prenait à son compte les frais du reboisement et de l'administration jusqu'au jour où le rendement de la forêt serait suffisant pour intéresser les comtés à racheter cette exploitation. L'accord comté-province prendra fin le 30 avril de l'an 2000.

Au début, bon nombre de citoyens ne voyaient pas d'un trop bon œil le zèle avec

lequel la forêt Larose achetait les terrains. On n'attendait pas que les gens soient décidés par la force des choses à se débarrasser de leur ferme, mais on les incitait à le faire prématurément, ce qui résultait en un déséquilibre de l'organisation sociale de notre milieu qui a ébranlé, pendant plusieurs années, la structure économique de la région. Logiquement, on aurait pu s'attendre à l'application d'un programme compensatoire pour aider la communauté bourgeoise à parer les contre-coups, mais il n'en fut jamais question: pour amortir un peu le choc, il n'y eut que les faibles revenus offerts par l'embauche pour le reboisement et l'entretien du domaine forestier.



La «pitoune» sortie sur le bord du chemin est prête à être transportée aux moulins à papier.

(Photo: Min. des Ressources naturelles de l'Ontario)

On ne peut oublier que le redressement écologique par le reboisement nous a coûté plusieurs douzaines de fermes dont la perte de ce qui, aux yeux d'un grand nombre, était le plus beau et le plus vivant des rangs doubles de la paroisse: la partie sud de la «Sept».

On disait naguère de la forêt Larose qu'elle était la plus grande forêt plantée de main d'homme au Canada. Aujourd'hui, son étendue est d'environ onze milles hectares. Depuis 1928, on y a probablement planté au moins dix-neuf millions d'arbres, surtout de l'épinette blanche, du pin blanc et du pin rouge.

Les arbres plantés en 1928 atteindront bientôt ceut pieds de hauteur et plusieurs ont déjà un diamètre d'une vingtaine de pouces.

Le programme de gestion de la forêt vise la



Bureaux de la Forêt Larose



«Moître Orignol» est revenu dans notre forêt

production de bois d'œuvre et de produits dérivés du bois: il veut assurer la conservation de l'environnement et de la faune, protéger les sols contre les inondations et l'érosion, voir à l'aménagement de facilités pour la pratique des loisirs en plein air, à l'augmentation des approvisionnements en eau et à la protection de ces réserves.

Notre domaine forestier est sillonné par plus de 160 kilomètres de chemins et de sentiers. En les parcourant, on peut à l'occasion rencontrer un grand nombre d'espèces animales formant une faune très intéressante, par exemple: des mulots, tamias rayés, écureuils, lièvres, rats musqués, castors, renards, mouffettes, porcs-épics et ratons laveurs. On commence même à y voir des coyottes. Les troupeaux de chevreuils et d'orignaux augmentent au point qu'on permet occasionnellement de les chasser. La forêt sert également de sanctuaire à une cinquantaine d'espèces d'oiseaux dont quel-

ques-unes y vivent à l'année longue, par exemple: des faucons, hiboux, hérons, perdrix, faisans, geais, gros-becs, etc.

Nos forestiers ont creusé plusieurs étangs pour disposer d'approvisionnement d'eau en cas de feux. De leur côté, les barrages construits par les castors en créent souvent d'autres, même des lacs qu'il faut parfois faire disparaître pour protéger les espaces boisés.

Deux des terrains de pique-nique de la forêt Larose se trouvent sur le territoire de la paroisse: «Le Bourget» près de l'aqueduc, et «Le Brook» sur le bord de la route Bourget-Cornwall (n° 8), entre notre village et les bureaux de la forêt.

La production de bois de la forêt est déjà intéressante: elle fournit présentement une bonne partie du bois de chauffage utilisé dans la région. De plus, on en tire à chaque année environ 15,000 mètres cubes de bois industriel. Le rendement devrait s'en accroître continuellement.



Plantation à la main

# Cataclysme de la Nation

(Près de Martel Corners)

On se demandera peut-être pourquoi nous évoquons ici le catastrophique phénomène survenu sur la rive sud de la Nation vers minuit et cinq minutes le lundi matin 17 mai 1971. C'est tout simplement parce qu'il venait mettre fin à un vieux rêve des Bourgelains, celui de la construction d'un pont à Martel Corners, situé tout près du glissement de terrain. Ce projet devait être annoncé dans les jours qui suivirent le fâcheux événement.

L'hiver précédent, la neige avait été abondante et le sol n'avait pratiquement pas gelé. La neige fondant lentement, son eau s'était infiltrée à travers la couche superficielle de sable pour aller délayer l'argile du sous-sol; celle-ci, devenue visqueuse, ne put continuer à supporter le poids de la lourde couche superficielle de terre qui l'écrasait. «S'efforant» subitement, la couche de glaise entraîna dans une glissade effrénée quarante acres de terrain qui plongèrent dans la Nation-sud et la bloquèrent jusqu'à une distance d'environ un mille en aval du glissement.

Même s'il était beaucoup plus considérable que celui de St-Jean-Viauney (Lac St-Jean.

Québec) survenu un peu auparavant, le glissement de la Nation-sud n'a pas eu autant de retentissement parce qu'il n'a pas entraîné la destruction de maisons ou autres bâtisses, ni causé la mort de personnes, pas même d'animaux.

Signalons qu'en 1910, un glissement semblable s'était produit vis-à-vis sur la rive nord et qu'il avait englouti une résidence et des bâtiments de ferme, mais son étendue s'était limitée à huit arpents de la ferme de Pierre Bray. Toutefois, il s'en était fallu de peu pour que M<sup>me</sup> Bray en soit victime.

Le glissement de 1971 a complètement obstrué la rivière où l'on voyait dès lors se dresser des arbres comme en plein champ, et l'eau refoula en amont sur quelques milles pour noyer certains endroits bas.

Après quelques années, la nature avait réussi à créer un nouveau chenal à la Nation-sud, mais cette rivière ne semble pas avoir recouvré encore sa profondeur d'autrefois... et nous avons définitivement fait notre deuil du pont rêvé à Martel Corners.



(Ci-dessus) — Bouleversement incroyable: on dirait que la terre éventrée expose ses entrailles.  
(Collection: Pauline Hurtubise)



(Ci-dessous) — La berge effondrée se vautre à l'endroit où se trouvait la rivière auparavant.  
(Photo: Min. des Ressources naturelles)



## Barrage à Bourget?

Connue en anglais sous le nom de «South Nation River Conservation Authority», la Société d'Aménagement de la Rivière Nation-sud est un organisme officiel qui a pour but de protéger l'écologie et l'environnement du bassin de la Nation-sud, tout en permettant l'utilisation optimale de ses terres agricoles et autres.

Le fait que le Bear Brook et le territoire de Bourget font partie du bassin de la Nation-sud explique pourquoi nous nous intéressons aux activités de ladite Société.

En vue de réduire la superficie des terres inondées aux environs de Plantagenet, en 1948 et 1966, on a publié des études concernant la possibilité de construire un barrage sur le Bear Brook, à Bourget, près de la ferme occupée présentement par Roger Lavoie, soit à 3,300 pieds en aval (à l'est) du pont de la rue Champplain-sud.

Ce projet prévoyait l'acquisition de 1,300 acres de terrain défriché, le déboisement de 20 acres et la construction d'un nouveau chemin sur la digue, avec routes d'accès sur une longueur d'un mille et quart. En outre, il aurait fallu relever 2,7 milles de chemins déjà existants, en plus de construire une levée à talus de 3,200 pieds de long, ne dépassant pas dix pieds de hauteur, afin de protéger le village de Bourget contre les inondations. Les plans comportaient aussi la reconstruction de quatre ponts à travées de 100, 75, 75 et 50 pieds, en plus de leur faire des chemins d'accès. Il aurait aussi fallu construire un ponceau (culvert) nouveau.

Le barrage lui-même aurait été formé d'une levée de terre d'environ cinquante-deux pieds de haut, mesurant au sommet 195 pieds de longueur par 24 pieds de largeur.

Un déversoir, sur la rive nord, obtenu par le creusage d'un canal, aurait abouti à une structure de contrôle; ce contrôle destiné à prévenir les inondations aurait été assuré par quatre vannes (écluses), chacune mesurant onze pieds de haut par dix-huit pieds de large. Quant aux sorties de bas niveau, elles auraient été d'une surface de 7,5 pieds carrés et le contrôle des conduites se serait fait par deux écluses montantes actionnées à partir d'une loge de contrôle installée dans la tour d'alimentation située au-dessus du niveau maximum du réservoir et communiquant par une passerelle avec le sommet du barrage.

L'estimation du coût (1966) pour la construction du barrage et du réservoir du Bear Brook à Bourget s'élevait à \$3,540,000; aujourd'hui, il en coûterait plusieurs fois davantage.

Le projet a été abandonné après que l'on se fut rendu compte que sa réalisation ferait inon-

der deux fois plus de superficie (332 hectares) dans le bassin du Bear Brook qu'il n'en ferait récupérer sur les bords de la Nation-sud (161 hectares).

Malgré les raisons données, il est toujours possible que le projet soit repris dans un avenir quelconque.

Actuellement, le gros projet à l'étude pour la région immédiate est celui d'un barrage sur la Nation-sud, à la hauteur de Lemieux, ce qui nous doterait d'un lac de dimensions respectables dans la zone de l'important glissement de terrain du 17 mai 1971.

Pour un avenir qui semble prochain, la Société d'Aménagement projette la canalisation du Bear Brook sur une longueur d'une quinzaine de milles à partir du point où il se déverse dans la Nation-sud. Cette canalisation comporterait du dragage, du redressement et probablement certains travaux de protection contre l'érosion.

Mentionnons ici que la Société d'Aménagement a fait une étude, en 1981, sur les approvisionnements municipaux en eau du bassin de la Nation-sud, avec projections de la demande future jusqu'en 2001. Le rapport indique que Bourget ne manquera pas d'eau de consommation et qu'au besoin un barrage sur le Bear Brook pourrait répondre à la demande, si les puits individuels et les réserves de la nappe d'eau souterraine devenaient insuffisants. On recommande cependant le forage d'un nouveau puits pour répondre aux exigences des heures de pointe.

\* \* \*

En terminant, constatons que les perturbations écologiques et environnementales qu'a subies le milieu bourgetain depuis l'arrivée de nos pionniers devraient nous inciter à être plus prévoyants pour l'avenir et à nous impliquer davantage dans l'étude des projets qui se font à ce sujet.

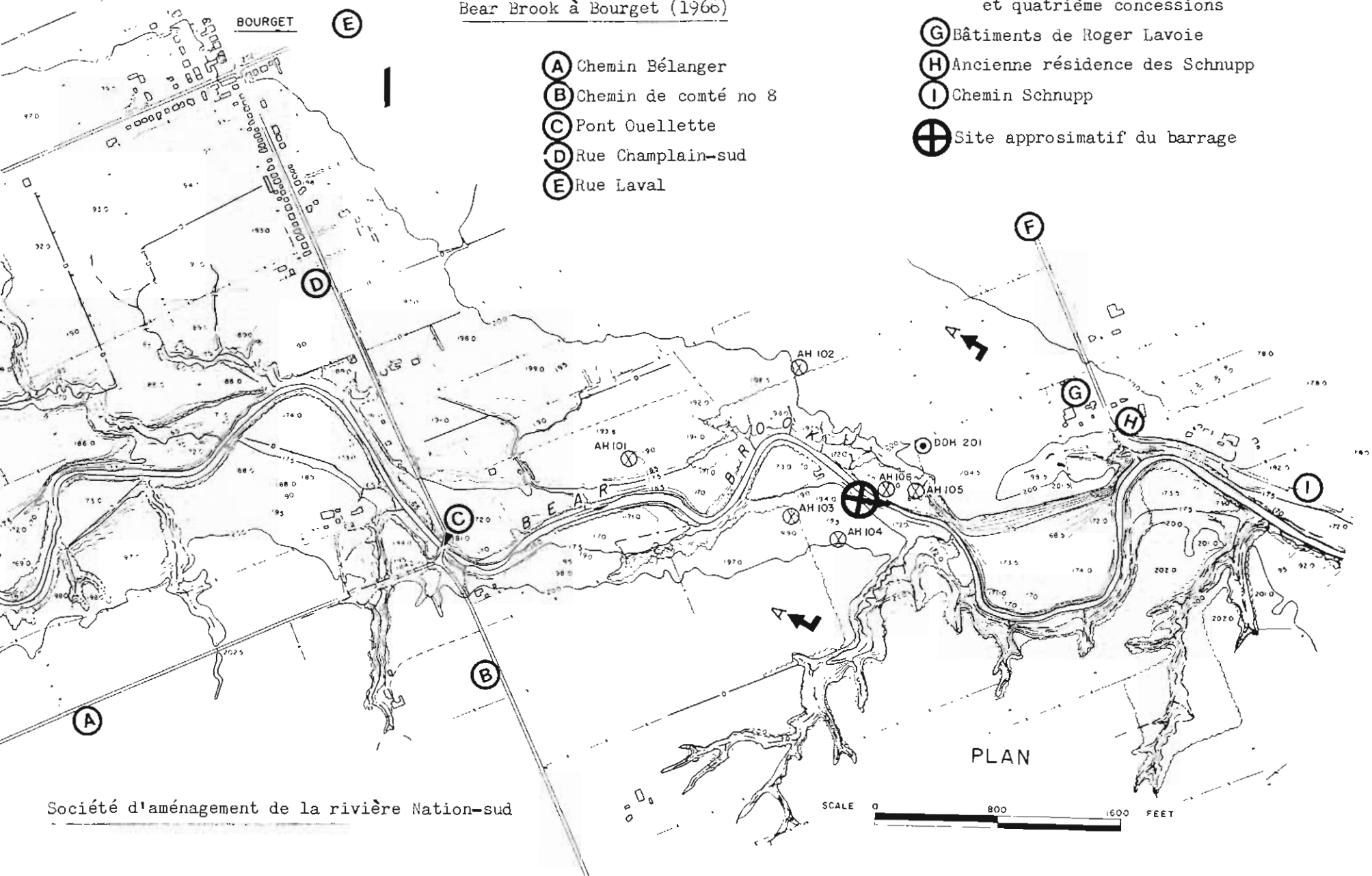


Méfais de l'érosion

Projet de construction d'un barrage sur le  
Bear Brook à Bourget (1960)

- (A) Chemin Bélanger
- (B) Chemin de comté no 8
- (C) Pont Ouellette
- (D) Rue Champlain-sud
- (E) Rue Laval

- (F) Chemin séparant les troisième  
 et quatrième concessions
- (G) Bâtiments de Roger Lavoie
- (H) Ancienne résidence des Schnupp
- (I) Chemin Schnupp
- (+) Site approximatif du barrage



Société d'aménagement de la rivière Nation-sud

SCALE 0 800 1600 FEET





**En toutes saisons,  
la Forêt Larose  
offre de magnifiques  
possibilités pour  
la photographie.**



*En se baladant à travers la forêt Larose, l'été dernier (1984), deux inséparables cousins, Denis et Richard Boileau, ont découvert ce lac, créé par un barrage de castors. Ils y sont retournés avec leur canot et Pierrette, l'épouse de Richard, n'a pu résister au désir d'enregistrer ce beau spectacle sur pellicule. Son œuvre a même été inscrite au concours de photos de la Banque Royale du Canada où elle a obtenu le **Grand Prix** et le premier prix de la «Classe nature en couleurs.»*

[Photo: Pierrette Thivierge-Boileau]

# L'initiative Bourgetaine

L'initiative est la qualité de celui qui est disposé à entreprendre, à oser, qui sait prendre les décisions nécessaires et agir spontanément.

Le centenaire de notre paroisse témoigne d'un développement remarquable où l'initiative a joué un rôle prépondérant.

Dans ce chapitre, à l'aide de gracieuses contributions de plusieurs de nos Bourgetains, il nous fait plaisir de présenter un tableau panoramique du développement économique paroissial en évoquant l'histoire de nombreuses tentatives et réalisations qui ont fait de Bourgel un endroit bien pourvu en commodités et où il a toujours été agréable de vivre.

## Agriculture

Dès leur arrivée à The Brook, les colons ont tout défriché sans se préoccuper des perspectives de fertilité à long terme de leurs sols. Avec le temps, certaines terres sont devenues insuffisamment productrices et il a fallu les

retourner à la forêt. Les conditions de vie et le changement des exigences d'exploitation, en vue d'assurer la rentabilité des entreprises agricoles, ont aussi amené une consolidation des petites fermes en grandes unités pour lesquelles on peut utiliser des méthodes plus sophistiquées et des machines plus puissantes.

On trouvera ci-après des notes intéressantes sur des entreprises agricoles laitières et spécialisées.

## Un beau bien de famille

Autrefois, quand une ferme était léguée de père en fils et qu'elle parvenait à sa deuxième ou troisième génération, chacune y laissant la marque de ses améliorations, on en disait que c'était un «bien de famille». Dans le cas que nous portons à votre attention, il s'agit d'un «beau bien de famille», celui que Pierre Bélanger a passé à son fils, Arthur, qui lui l'a transmis au petit-fils, Marcel.

Si l'aïeul défricheur pouvait contempler le magnifique développement que connaît aujourd'hui le fruit de ses labeurs, il en tressaillerait certainement d'aise.

Quand Marcel prit la relève de son père Arthur, en 1973, la ferme Bélanger occupait une superficie de cent quarante-cinq acres. Aujourd'hui, il en cultive deux cent quatre-vingt.

Son cheptel de cent têtes de bétail comprend quarante-cinq excellentes vaches laitières et il est l'heureux détenteur d'un contingent de deux cent quarante mille litres de lait par année.

Marcel engage un employé à plein temps, toute l'année durant, et deux autres à temps partiel durant les temps forts des travaux de culture.

Cet excellent producteur laitier est l'époux d'Hélène, fille de Régis Parent et de Thérèse Leguerrier.



La ferme Marcel Bélanger, un beau bien de famille



## Fraisière Lavoie

Après avoir analysé le marché des fraises en portant une attention particulière à l'offre et à la demande dans notre région, Roger Lavoie sentit qu'il y avait encore de la place pour au moins une bonne fraisière dans notre arrondissement paroissial. Il se mit donc à étudier les secrets de cette production en envisageant les problèmes qu'il pourrait y rencontrer; puis, une fois bien renseigné, il commença à s'organiser pour faire une première plantation au printemps de 1980. Il en tira une récolte initiale en 1981.

Au début, il comptait en faire uniquement une entreprise familiale où il travaillerait en équipe avec son épouse Lorraine et leurs quatre enfants, deux garçons et deux filles; mais il se rendit bientôt compte qu'il lui faudrait adopter une gestion différente car, au cours de cette première expérience, il subit un important gaspillage occasionné par les fruits restant sur le champ.

L'année suivante, il offrit de l'emploi aux étudiants intéressés et, maintenant, il en engage jusqu'à une trentaine.

Le gros de la récolte se fait par les consommateurs eux-mêmes qui viennent cueillir leurs propres fruits, payant un prix fixé au panier. Quand la production bat son plein, il lui vient jusqu'à une centaine de cueilleurs par jour. Les étudiants qu'il engage ramassent pour les gens qui ne veulent pas s'en bâdrer et pour des détaillants qui passent des commandes à la fraisière.

Il faut continuellement surveiller la cueillette, «placer» les gens quand ils arrivent pour qu'il ne se fasse pas de gaspillage et aussi pour les satisfaire en leur offrant des rangs bien garnis.

Les récoltes sont habituellement satisfaisantes même si parfois il manque de pluie. La concurrence est assez vive, ce qui tient les prix à un niveau plutôt bas qui fait l'affaire des clients.

Pour commencer, Roger planta vingt milles

plants, soit environ quatre acres. Il a augmenté par la suite et, aujourd'hui, il en exploite sept acres (environ trente-cinq milles plants).

Le printemps, il lui faut arroser contre les insectes jusqu'à une semaine avant la récolte; puis, à l'automne, il doit préparer sa fraisière pour l'hiver en la protégeant par un bon paillis qu'il faut enlever au printemps suivant; ces opérations exigent beaucoup de travail manuel.

La culture des fraises se fait en rotation. Après trois ou quatre ans, le sol doit être labouré puis, il faut recommencer la plantation à neuf.

Les Lavoie ne produisent pas que des fraises. Leur travail de ferme comprend en outre l'élevage du bœuf de boucherie ainsi que la production de foin et d'avoine. Depuis 1980, ils récoltent aussi deux acres de maïs à grain pour vendre à d'autres cultivateurs.

La ferme de Roger Lavoie est située, sur le bord du «Brook», au point où commence le Chemin Schnupp.



**Ferme  
et  
Fraisière  
Roger  
Lavoie**

## Un fils qui a su parfaire l'œuvre du père



### Ferme Léo Piché



Quand, en 1944, Roland Piché vint s'installer sur une terre abandonnée dans la deuxième concession, il y arrivait avec plus de détermination que de capital, mais il était accompagné d'une vaillante petite femme, Annette, qui lui a aidé à partir de rien pour atteindre le succès.

Il leur fallut défricher, épierrer, construire des bâtiments de ferme, réparer la maison, etc. Vingt-cinq ans plus tard, c'était une belle ferme de cent acres avec étable moderne et un troupeau de quarante têtes dont vingt-cinq bonnes laitières. Roland accepta alors de céder son entreprise agricole prospère à son fils Léo, tandis qu'avec son épouse et leurs huit autres enfants, il allait se construire une maison au village.

En 1969, Léo prenait donc possession de la terre familiale. En plus de l'expérience acquise auprès de son père, il avait suivi des cours en agriculture. Comme son paternel, il était animé d'une énergie qui devait le conduire à la réussite. La collaboratrice qu'il s'est assurée en épousant Lorraine, en 1972, a certainement

contribué à la prospérité de leur exploitation agricole.

La terre des Piché est maintenant devenue un domaine de 352 acres, dont 150 sont dotés de drainage souterrain. Leur troupeau compte 125 bêtes, dont soixante vaches laitières à haute production.

Alors que Roland utilisait un tracteur, son fils et successeur en possède quatre.

Léo et Lorraine sont des gens qui aiment l'ordre. Tout chez eux est bien rangé. Bâtiments, machines et cultures sont parfaitement entretenus. Le jardin de madame est aussi beau que les champs de monsieur. Quand vous vous présentez à la ferme des Piché, fleurs et verdure vous y reçoivent aussi agréablement que les propriétaires.

Du haut de leur poste d'observation, dans l'éternité, les Arthur Gagné, père et fils, doivent se féliciter de voir que leur patrimoine est passé en d'aussi bonnes mains que celles des Piché.

### «Cacasserie» prospère

Au coin des rues Champlain-nord et Lévis, en face du calvaire qui a été élevé en bordure de la voie ferrée, se trouve une entreprise avicole qui remonte à plus d'un demi-siècle.



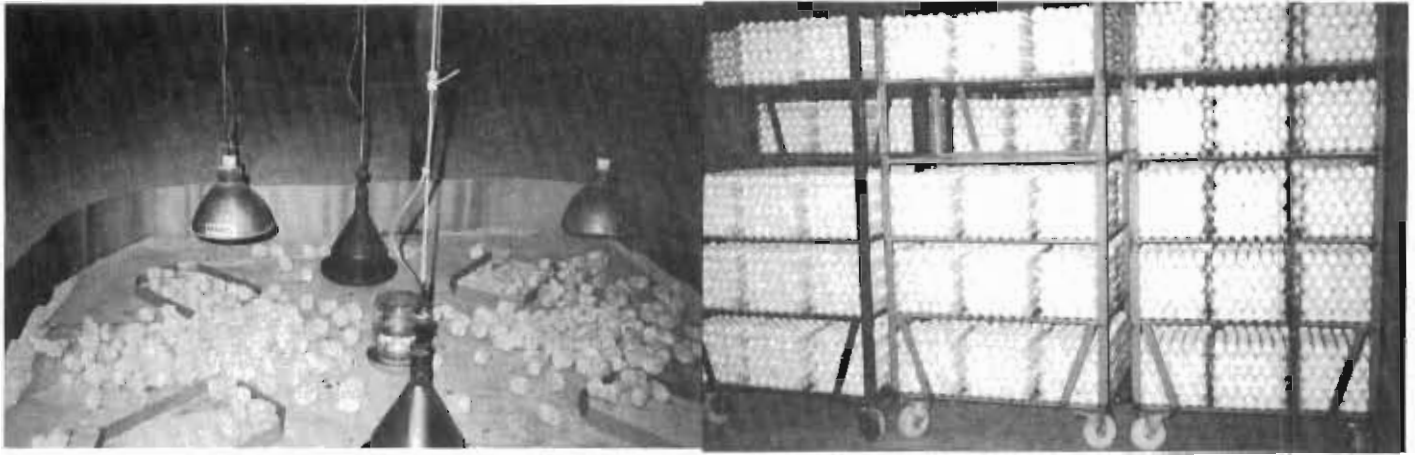
Ferme avicole Gadouas.

En effet, c'est à la fin des années «vingt» qu'Edmond Martel y bâtissait ce qui alors faisait figure d'un gros poulailler: une construction d'environ vingt pieds par trente qui sert aujourd'hui de remise à ripes. On y trouvait aussi, tout près, une petite éleveuse à poussins d'à peu près cent pieds carrés.

Quand Antonin Lalonde se fut porté acquéreur de l'ancienne propriété d'Edmond Martel, en 1934, il y construisit un premier poulailler de quatre-vingt pieds de long par vingt de profondeur, et y garda un millier de pondeuses, ce qui était alors considéré comme une très grosse exploitation. Quelques années plus tard, ayant été obligé d'accepter d'autres responsabilités

La photo de gauche et celle du haut de la page sont de la ferme de Léo Piché.





accaparantes, cet aviculteur s'associa avec son frère, Robert, et ils constituèrent la Ferme Avicole Lalonde. L'ancien poulailler d'Edmond Martel servait alors de poussinière, et plusieurs éleveuses mobiles en treillis, installées sur champs, permettaient d'amener les poulettes à maturité.

Durant les années «quarante», les frères Lalonde aménagèrent un couvoir à production

Tout le temps qu'a existé la Ferme Avicole Lalonde, elle a été exposée aux caprices de la fluctuation des marchés mais, durant les dernières années qu'il en a été le propriétaire, Robert Lalonde s'est fait l'apôtre d'un office du marché pour les œufs. Afin d'aider à sa réalisation, il a parcouru, non seulement notre région de l'Est de l'Ontario, mais s'est aussi souvent déplacé ailleurs dans la province.

Quand Robert Lalonde vendit son exploitation à Raymond Gadouas, le premier octobre 1971, en plus de l'entreprise même, il lui laissait l'assurance de la rentabilité. En effet, c'est grâce en bonne partie au travail de son prédécesseur si les œufs, qui se vendaient vingt-neuf cents la douzaine alors, rapportent plus d'un dollar aujourd'hui. Ils ne sont plus soumis aux caprices désordonnés des intermédiaires, mais ne fluctuent désormais qu'en fonction des variations du coût de production. Les consommateurs qui lisent ces lignes penseront: «Quelles magnifiques omelettes ne ferait-on pas aujourd'hui avec des œufs à une trentaine de cents la douzaine?»

Raymond Gadouas qui était cultivateur à Fournier, vendit donc sa ferme laitière pour devenir aviculteur à Bourget. Sans formation particulière en ce domaine spécialisé, il s'y sentait tellement attiré et y mit tant d'énergie et



En haut à gauche: poussins en éleveuse

En haut à droite: des œufs à pleins chariots

À gauche: À l'heure de la ponte

Ci-dessous: Vue générale de la Ferme Avicole Godouas

annuelle d'environ vingt-cinq mille poussins qui suffisait à leurs besoins, en plus de peupler les éleveuses de la région, tout en répondant aussi aux demandes venant de l'Ontario-nord, du Québec, de la Gaspésie et même du Texas.

Lorsque Robert S. Lalonde devint seul propriétaire de l'entreprise, il abandonna le couvoir puis construisit, par étapes, un vaste poulailler moderne pouvant loger treize mille cinq cents pondueuses en cages. Ce bâtiment parfaitement mécanisé assurait l'alimentation automatique des oiseaux et était muni de nombreux contrôles dont ceux de l'éclairage et du maintien des températures optimales. Il s'y trouvait même une vaste chambre réfrigérée pour préserver la qualité des œufs en attendant leur expédition.





Bureau et magasin de la Pépinière Olympic.

## Les Chabots, pépiniéristes

Que vous vous dirigiez vers l'est ou vers l'ouest, sur le chemin de Russell, en arrivant à la croisée de la septième concession, des annonces invitantes vous incitent à tourner vers le nord pour y visiter la «Pépinière Olympic» des Chabot.

(Suite de la page précédente)

de volonté, qu'il a fait de son entreprise un remarquable succès, l'améliorant graduellement au point qu'on peut la citer aujourd'hui comme un modèle du genre.

En 1973, il bâtit un grand garage; en 1976, il fit asphalté les ruelles de son terrain et les approches des bâtiments; les bardeaux des constructions les plus anciennes, ayant subi l'outrage des années, il les recouvrit de tôle en 1977. En outre, Raymond a procédé à un aménagement paysager de la propriété qui lui donne un cachet d'ordre et de propreté remarquable. Maintenant que les poulettes s'élèvent en réclusion, il a disposé d'une partie de son excédent de terrain en vendant plusieurs lots où s'élèvent désormais de belles maisons.

Même si les contingents fixés par l'Office de vente des œufs ne permettent pas à Raymond de garder plus d'onze mille deux cents poudeuses, il veille si bien à son entreprise qu'elle jouit d'une extraordinaire prospérité; à preuve: la superbe résidence qu'il vient de se construire sur la rue Lavigne. La réussite de la Ferme Avicole Gadouas est une affaire de famille dans laquelle madame Lucille a eu un grand rôle à jouer.

Si jamais il vous est donné de visiter le poulailler des Gadouas, en avant-midi à l'heure de la ponte, vous serez émerveillés de voir les œufs débouler dans l'auge de cueillette aux sons d'un étonnant cacassage indiquant une activité vraiment industrielle. ... Sûrement, il s'agit là d'une «casserie» prospère!

Cette entreprise a déjà dix années d'existence; mais que de péripéties elle a connues depuis ses débuts. À ce moment-là, Émile et Hélène étaient associés à Jean-Marc Gagné mais, peu d'années après, ils achetaient les intérêts de leur partenaire pour devenir tous les deux associés à part entière.

Aux fins d'installer convenablement l'entreprise, on fit l'acquisition d'un terrain de dix acres appartenant à Guy Houle. Celui-ci l'avait acheté de Roch Bouvier qui, lui-même, le possédait par transmission directe, de père en fils, depuis son arrière grand-père Étienne. La propriété de Roch est donc aux mains des Bouvier depuis plus de cent ans maintenant.

En 1976, Émile mit ses talents de mennisier à contribution pour construire le magasin qui

sert encore aujourd'hui au commerce saisonnier d'avril à novembre.

L'expérience s'acquiert et ne s'achète pas. On doit donc travailler ferme, franchir les obstacles et surmonter les revers; il faut alors savoir faire face aux problèmes financiers et moraux, parer aussi les mésaventures que ne ménage pas Mère Nature. Ce n'est pas toujours facile les affaires!

Mais, au début de chaque année, le moindre rayon de soleil et la première lueur d'espoir suffisent à faire reprendre force et courage pour une nouvelle saison de production, si bien que la pépinière en est rendue à sa dixième année d'existence; c'est dire que la chance n'a pas trop trahi les Chabot.

Aux débuts, la plantation fut toute une expérience: parfois réussie mais, en d'autres temps,



Première commande rapportée dans la remorque de la pépinière.



Émile affine même des plants dont la production est déjà prometteuse.



*Il fait bon jouir de la satisfaction du succès obtenu à deux.*



*La plantation, expérience réussie.*

## La ferme Dicaire du village

Arrivé à The Brook en 1874, Anthime Dicaire commença par s'acheter une terre à deux milles au nord-est de l'église puis, dès qu'il le put, il fit l'acquisition de la ferme située à la sortie est du village, celle-là même que cultive encore son petit-fils, Omer Dicaire.

Mais, après Anthime, c'est son fils Olida qui exploita d'abord le bien familial. C'était un homme énergique, un travailleur infatigable. Il y a élevé une grosse famille et a continuellement amélioré son entreprise, en faisant une exploitation très diversifiée. Le lait a toujours été la production principale de cette ferme mais on y élevait aussi des volailles, des porcs et même des moutons. Olida a produit des fraises et des framboises, cultivant même sur une grande échelle des tomates, des haricots et du maïs pour la mise en conserve.

source de déceptions. La Pépinière Olympic fit sa première commande d'arbres chez W. H. Perron de Montréal. La remorque de l'entreprise locale a amplement suffi pour transporter cette charge. Il ne faut pas oublier qu'on n'en était alors qu'aux tous débuts et que la vente se faisait à la résidence des Chabot, au village, soit au n° 17 de la rue Centre. Mais, dans la suite, l'affaire ayant grossi rapidement, on fait maintenant venir la marchandise par gros transports.

Les activités ne manquent pas dans une pépinière: estimations, ventes, plantation, etc. Il faut entre temps donner les soins requis aux arbres et autres plantes.

Le travail commande souvent presque sans arrêt dans une exploitation de ce genre, mais il fait bon parfois de prendre le temps de le suspendre aux fins d'admirer le résultat de ses labeurs. Les efforts déployés depuis les débuts portent déjà fruits et le couple Chabot réalise que l'appui du conjoint est un atout précieux pour la réussite.

La pépinière Olympic offre tout ce qui est essentiel aux horticulteurs amateurs pour réussir leur ornementation paysagiste: arbres et arbustes fruitiers, conifères et feuillus, engrais chimiques, insecticides, fongicides, outillage, etc.



*Magasin et hangar.*



*Il faut donner les soins requis aux arbustes.*



Il se rendait souvent sur le marché By à Ottawa pour y écouler certains de ses produits. Gros fumeur, Olida Dicaire produisait aussi son tabac. Rares étaient les années où il ne récoltait pas un grand champ de navets ou de choux de Siam. Presque toute sa vie durant il a été chargé du clos municipal où l'on conduisait les animaux errants.

Aujourd'hui, son fils Omer, continue à ex-

ploiter la ferme des Dicaire et l'entretient si soigneusement que ses deux prédécesseurs seraient contents de son application.

Une bonne partie du terrain des Dicaire est située à l'intérieur des limites du village; verra donc probablement un jour où les pressions de l'expansion et les exigences des services d'hygiène sonneront le glas de la production animale à cet endroit.



### **Au coin des butineuses**

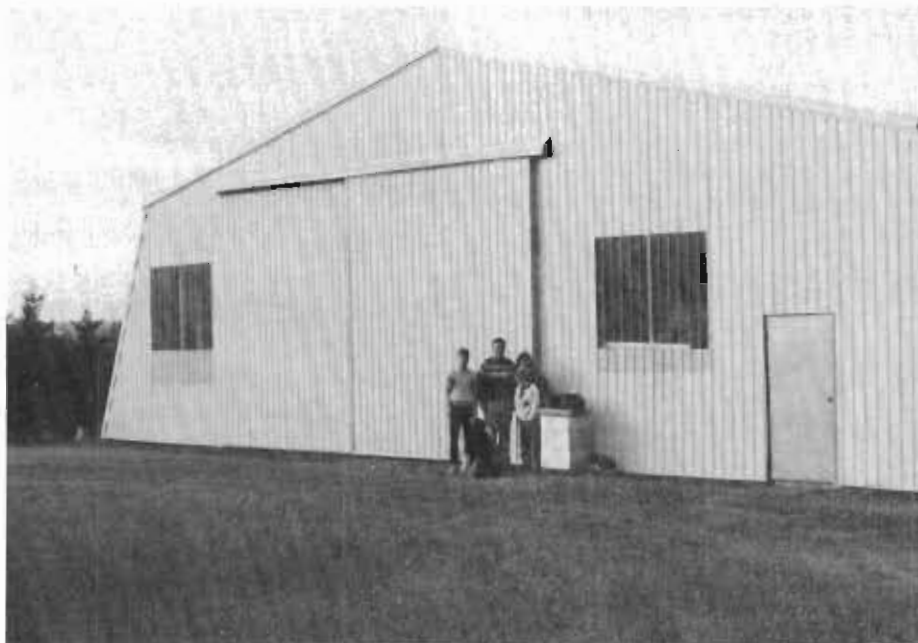
Arrivé de Suisse, en mars 1967, Ernst Meier acheta un terrain à Bourgel en 1970 et, avec l'aide de sa femme, il y construisit, deux ans plus tard, une jolie maison de style alpin. Née Szabo, Linda, l'épouse d'Ernst, est d'origine hongroise.

Les Meier, apiculteurs, ont développé leur rucher sur l'un des plus beaux coins de rang de notre paroisse. Établis à St-Félix, à l'endroit même où se trouvait l'ancienne fromagerie Villedaire, ils ont commencé à y pratiquer l'apiculture en 1974. Débutant alors avec une seule ruche, ils ont dans la suite, considérablement développé leur entreprise qui en compte maintenant soixante-quinze.

Au cours des ans, ils ont bâti un entrepôt pour les besoins de leur exploitation: espace pour le rangement de leurs matériaux, chambre chaude, chambre d'extraction, etc. Leur application a porté fruits; en effet, leur récolte de miel s'est élevée à 12.000 livres en 1983 et à près de 20.000 livres en 1984.

Monsieur Meier est cuisinier de profession. Il pratique son art à titre de chef au restaurant des Chimo Inns à Ottawa.

Le couple Meier a deux enfants: Chayita et Gérard.



**Rucher des Meier:** En haut à gauche: Ernst Meier examinant les cadres d'une ruche dont les rayons sont chargés d'abeilles. À droite: Réservoirs de maturation pour le miel. Au centre: Famille Meier en avant de l'entrepôt du rucher. Au bas: Rucher en hibernation.

(Gracieuseté: Ernst Meier)





## Quatre pionniers sur la même ferme

D'après le «Petit Robert», dans son sens figuré, «Pionnier» signifie «Homme qui est le premier à se lancer dans une entreprise». Acceptant cette signification, nous pouvons dire d'une de nos fermes bourgetaines qu'elle héberge présentement son quatrième pionnier.

Lorsque vous sortez du village par la rue Champlain-sud, vous avez tôt fait de traverser le pont du «Brook» puis, en continuant toujours tout droit, vous ne faites pas un mille avant d'arriver à une côte que le progrès a réussi à abaisser en l'allongeant dans le flanc d'une longue croupe (ridge) qui s'allonge d'est en ouest par toute la région et qui a dû être, aux temps préhistoriques, la rive d'un vaste lac Ottawa.

Immédiatement en haut de la côte, sur la droite, se trouve une belle ancienne maison en



Rucher en production en été chez les Meier.



briques de deux tons, qui est habitée présentement par une quatrième famille de pionniers, celle des Lemay.

Le premier pionnier, celui qui au tout début a défriché cette terre à son arrivée à The Brook, s'appelait Jimmy Charette.

Vers 1896, Julien Potvin devenait propriétaire de cette ferme qu'il céda à son fils Jules quand celui-ci se maria en 1900 à Angéline Sicard.

Devenu veuf, Jules se remariait en 1906 à Aurore Gravel et tous deux jouèrent, à leur tour, un rôle de pionnier unique au Canada, quand, aux environs de 1930, leur exploitation

devint la première et seule ferme de démonstration fédérale pour la mise en conserve.

En 1944, Paul-Émile Castonguay achetait l'ancienne ferme Charette-Potvin et y devenait pionnier de la culture intensive des pommes de terre dans la région. Il a même fait démarrer cette production dans la région de Pendleton-Curran, où se trouvent maintenant de très gros producteurs de «patates».

Enfin, quatrième pionnier à s'établir sur la «ferme du haut de la côte», Gilles Lemay y est arrivé en mars 1972. Dès 1976, il commençait à produire des fraises et, aujourd'hui, sa fraisière couvre dix acres de terrain. Il s'est procuré l'équipement le plus moderne qui soit pour en faire une entreprise d'avant-garde. Les consommateurs, dont certains viennent de

(À gauche) — L'aspergière est déjà prometteuse.

(Ci-dessous) — La fraisière à l'heure de la cueillette.

loin, font la majeure partie de la cueillette. Gilles a été le premier Bourgetain à exploiter une telle fraisière.

Pionnier dans un autre domaine, Gilles Lemay a mis en terre, en 1982, une très grande quantité de griffes d'asperges. La première récolte se fera en la présente année du centenaire et, ici encore, les consommateurs en feront la cueillette eux-mêmes.

Ce genre de plantation, qui s'appelle indifféremment aspergière ou aspergerie, dure une quinzaine d'années.

Nous souhaitons beaucoup de succès à Gilles dans ses entreprises avant-gardistes.



## Verger du centenaire

En 1975, Jim Knowles, sa femme (Patricia Roch) et leurs deux enfants (Darren et Tammy) arrivaient de Montréal pour s'installer sur une ferme de vingt-cinq acres ayant «frontage» sur le chemin de la septième concession. Autrefois, ce terrain appartenait à Pierre Paul.

Au cours des deux années qui suivirent, à la faveur d'un échange, ils firent l'acquisition des autres soixante-quinze acres du lot 23. Ayant détaché, de leur premier achat, cinq acres de terre et la maison qu'Allan Knight y avait construite, ils les revendirent à Norbert Poll en 1977.

La famille Knowles se construisit alors une nouvelle demeure et entreprit de préparer son sol pour y établir un verger de pommiers.

La première plantation d'envergure de plants de pépinière se fit en 1980 et, présentement, le verger compte 2.400 arbres nains comprenant douze variétés différentes.

Louis Chénier de Curran est le régisseur de l'exploitation fruitière des Knowles que nous nous plaçons à appeler «verger du centenaire» puisqu'il doit commencer à produire en septembre 1985, année du centième anniversaire de la paroisse de Bourget.

(À gauche, en haut) — Jim Knowles cueille les premiers échantillons de son verger planté en 1980.

(Ci-dessus) — Arbre nain qui devrait commencer à produire en l'année même du centenaire.

(Photo: Ch.-A. H.)

(Ci-dessous) — Vue générale des pommiers nains plantés en quinconce. À l'arrière, résidence des Knowles et hongars.

(Photo: Ch.-A. H.)





La belle ferme d'Yvon Lavoie reflète le progrès et le succès

(Photo: Ch.-A. H.)

## Agriculteur et vendeur

Yvon est fils d'agriculteur et cultivateur lui-même mais, doué d'un sens exceptionnel des affaires, il a su allier à l'exploitation agricole une entreprise florissante: le commerce de machines agricoles.

C'est en 1967 que le fils d'Alfred Lavoie devint vendeur de machines agricoles manufacturées par J. Houle & Fils de Drummondville (Québec). L'année suivante, il prit une agence de vente de silos à ensilage pour la Coopérative Fédérée de Québec. En 1975, il devint représentant des fabricants de silos à grains de marque Victoria.

En 1979, notre inlassable chercheur de bonnes affaires s'est rendu en Europe pour faire un premier contact avec une compagnie française qui, en 1985, mettra sur le marché un nouveau produit appelé «vel-appel». Il en sera le représentant pour tout le Canada. Cet appareil électronique se fixe sur une vache, peu avant le vêlage et, au moment de la parturition, il en avertit le responsable, à distance, comme le ferait un appareil «Pagel».

Yvon engage six employés à plein temps. Son épouse, Gisèle, est secrétaire de la Compagnie et son fils, André, fait à la fois office de camionneur et de vendeur. Un autre fils, Syl-

vain, est chargé de la responsabilité de la ferme paternelle.

L'entreprise des Lavoie s'est portée acquéreur d'un grand lot à la sortie ouest du village; on y a déjà fait du nivellement et on doit bientôt y construire un entrepôt avec salle de montre.

## Conserveries

Eu ses dernières années à Bourget, M. le curé L. C. Raymond prit l'initiative d'acheter une «sertisseuse» et un poêle avec réservoir pour la stérilisation des boîtes de conserve. Il voulait ainsi lancer un mouvement qu'il croyait propre à aider nos cultivateurs et il savait que l'exemple, mieux que les grands discours, saurait les convaincre des avantages de cette industrie.

M. Raymond fit donc des conserves et plusieurs paroissiens l'imitèrent. Petit à petit, quelques cultivateurs organisèrent leur exploitation sur une base commerciale et le mouvement dépassa même les limites de Bourget. Parmi ceux qui s'y intéressèrent le plus sérieusement chez nous, mentionnons MM. Jules Potvin, Ollida Dicaire, Patrick Schnupp, Arthur F. Délisle et Louis L. Gaguier.



Ancien fonal «électrifié»

(Photo: Ch.-A. H.)

## Fermes de démonstration

De 1922 à 1933, le ministère fédéral de l'Agriculture chercha à stimuler l'expansion des techniques scientifiques en agriculture par l'organisation d'une ferme de démonstration à Bourget sous la surveillance de M. Napoléon Martel.

Vers 1930, M. Jules Potvin administrait la première et seule ferme de démonstration canadienne pour la mise en conserve sur la terre occupée maintenant par la famille Gilles Lemay. Ceux qui, dans le temps, ont eu l'avantage d'assister aux journées de visite annuelles à cette ferme n'oublieront jamais la charmante hôtesse qu'était M<sup>me</sup> Aurore Potvin. Malheureusement, cette intéressante expérience de vulgarisation agricole prit fin à l'époque où mourut l'épouse de Jules.



L'ancienne maison de Jules Potvin, occupée aujourd'hui par la famille Gilles Lemay.

(Gracieuseté: Simone Gagnier — Photo: Ch.-A. H.)

## Spécialités agricoles et connexes

Au début des années «trente», la culture du lin fut introduite à Bourget grâce au travail du docteur Anatole Bohémier. M. Napoléon Laroche, propriétaire de la scierie du village, se procura des machines pour travailler ce nouveau produit, mais après une couple d'années d'opération, l'entreprise cessa ses activités.

Un peu avant la dernière guerre mondiale, M. Louis-Philippe Cliche, agronome du ministère de l'Agriculture introduisit la culture du houblon dans notre paroisse. Il produisit aussi du lait de chèvre pour fournir les hôpitaux d'Ottawa et fit la culture commerciale du glaieul. Malheureusement, le colonel Cliche fut mobilisé par l'armée, dès le début du

conflit, avant d'avoir pu terminer l'installation de sa houblonnière et d'établir solidement ses autres exploitations.

Peu après 1940, un autre agronome du ministère, M. Albert Gosselin, vint faire à Bourget de la culture expérimentale. Ses fermiers firent alors connaissance avec le topinambour, la pomme de terre Chipwa et maintes autres plantes intéressantes.

La production avicole démarra sur une grande échelle, en 1932, par la construction d'un gros poulailler de ponte près de la gare. On doit cette entreprise à M. Joseph Charbonneau, alors agent de la «station». Il s'intéressa même au contrôle de la ponte par le nid à

trappe, mais il dut tout abandonner quand il quitta Bourget pour occuper un nouveau poste à Montréal.

En 1933, se fondait la Ferme Avicole Lalonge d'une capacité de mille pondeuses, mais il en sera question ailleurs dans un reportage sur la Ferme Avicole Gadouas.

Il est très intéressant de noter que quelques-uns de nos cultivateurs se sont déjà adonnés à la production de semences certifiées ou enregistrées. Celui qui s'est le plus distingué dans ce domaine est bien Rosaire Bernard que les inspecteurs ont choisi à maintes reprises pour faire des expériences sur des variétés nouvelles de mil, trèfle, etc.

Puisqu'il s'agit d'une entreprise concernant le règne végétal, signalons enfin une entreprise de fabrication d'huile de cèdre tentée vers 1930 par Albert Laroche, conseillé par le docteur Anatole Bohémier.

Au cours des années «40», nos agriculteurs commencèrent à produire de la betterave à sucre; ils prirent même des parts pour la construction d'une raffinerie de sucre de betterave dans la région, mais le projet tomba à l'eau et cette production spécialisée est maintenant disparue de chez nous.

Toutes les productions végétales ne sont pas licites; ainsi, nous nous permettons de signaler qu'en 1984 de tristes sires se sont permis, dit-on de cultiver, dans une clairière de la forêt Larose, une superbe plantation de marijuana. La Gendarmerie Royale du Canada aurait tôt fait, dès qu'elle eut découvert le pot aux roses, de détruire par le feu les superbes plants d'une dizaine de pieds de haut qui étaient destinés à engourdir de nombreux toxicomanes de la région. Des sapeurs bien connus auraient alors joué le rôle d'anges-gardiens pour empêcher l'incendie de se propager à la forêt.



Ferme des Lortie — Située à la croisée du chemin de la septième concession et de celui dit de Russell, elle a d'abord été défrichée par l'aïeul François qui y est arrivé avec son père (1874); elle a ensuite été transmise à son fils, Jean-Baptiste F., puis à Conrad et enfin à ses fils Denis et Jean-François.

(Photo: Ch.-A. H.)

## Commerce et industrie



Ancienne fromagerie de la Coopérative Laitière. aujourd'hui, propriété de Jean-François Sicard.

### Transformation du lait

Le troupeau laitier a pendant de nombreuses années été la principale source de revenus de notre paroisse. Pendant longtemps, des fromageries se sont employées à transformer le lait en fromage mais, avant d'avoir sa première fromagerie, The Brook eut une beurrerie, celle de M. Joachim Bellefeuille, construite au coin du «Trois» sur l'emplacement habité aujourd'hui par M. Jean-Louis Marcil; cette beurrerie fut détruite par un incendie peu après sa construction.

La première fromagerie établie à Bourget le fut en 1888 par MM. Stanislas Chénier et Moïse

Gendron. Elle était située près de la «petite route» sur le lot où se trouvent maintenant les appartements «Joie de Vivre» de Roger Tassé. Le premier fromager de Bourget a été M. George Cardiff qui eut ensuite sa propre fromagerie sur le territoire de Hammond près du coin nord-ouest de notre paroisse.

Plus tard, le matériel de la fromagerie du village fut transporté dans l'immeuble occupé présentement par le dépanneur Augustin Legault. Dans la suite, à la faveur d'une mésentente, un groupe de cultivateurs construisit une deuxième fabrique de fromage au village;

appelée fromagerie de patrons, elle ne resta en opération que durant quelques mois dans une bâtisse située à l'arrière du magasin Serden au n° 3 de la rue Laval-ouest, et elle fut plus tard transformée en résidence.

M. Albert Hébert, dans la suite, puis M. Joseph D. Potvin ont été propriétaires de la fromagerie du village pendant plusieurs années.

Au printemps de 1942, des cultivateurs formés en coopérative achetèrent cette fromagerie et celle de Téléphore Villemare (à St-Félix); cette dernière fut démolie peu après. En 1943, commençait la construction de la fromagerie coopérative; c'est le bâtiment où sont présentement installés l'atelier de débossage et la résidence de François Sicard. C'était l'une des plus belles fabriques de fromage de l'est de l'Ontario et aussi l'une des mieux «équipées».

Mais, comme dans toutes les autres paroisses qui comptaient autrefois deux ou trois fromageries, celle de Bourget a disparu; il ne reste plus qu'une seule fabrique de fromage dans tout Prescott-Russell, celle de St-Albert.

Quelques fromageries, autres que celles mentionnées plus haut, ont déjà été établies sur le territoire de Bourget. Ainsi, au coin sud-ouest du Chemin de Russell à la septième concession, il y eut la fromagerie Gélinau où l'on se rappelle qu'Abraham Charette et Moïse Lortie ont travaillé comme fromagers. Dans la suite, M. Gélinau déménagea cette fromagerie au coin de St-Félix. Signalons aussi l'existence de la fromagerie Robillard à Ettyville.

### Commercialisation des produits agricoles

#### Cartels de volailles

À l'automne 1932, fut organisé à Bourget, un premier cartel de volailles (poultry pool). Cette organisation avait pour but d'amener nos gens à bien engraisser leurs volailles, à les abattre et à les plumer méthodiquement puis à les apporter à une date déterminée dans un entrepôt où la classification se faisait sous la direction des inspecteurs du gouvernement.

Enfin, après l'emballage réglementaire, la gent déplumée prenait la direction de Montréal et, peu après, les producteurs recevaient leur «retour» en beaux «écus sonnants».

Cette première expérience fut un succès tel qu'on répéta l'organisation à chaque année, et il fut même certaines années où l'on dut faire deux cartels. En 1934, on expédia une quinzaine de tonnes de chair de volailles. Le dernier cartel eut lieu en 1943 car l'année suivante, la Coopérative Avicole commença à se charger de l'abattage, de la classification et de l'expédition des volailles.

#### Coopérative avicole

L'élevage de la volaille était donc généralisé à Bourget lorsque pour améliorer les conditions dans lesquelles se faisait le commerce de leurs produits avicoles, nos cultivateurs ouvrirent, au début de 1944, un entrepôt coopératif dans l'immeuble de la vieille fromagerie. On y faisait la classification des œufs en plus de se charger de l'expédition et de la vente de cet important produit.

À l'aide d'une machine à plumer, fabriquée par un Bourgetain, Georges-Étienne Ménard, on se chargea bientôt de l'abattage et du plumeage des volailles puis, comme pour les œufs, on en fit l'expédition et la vente.

La Coopérative Avicole opérait donc dans ce qui est présentement le magasin du dépanneur Legault. Sa cour couvrait alors le terrain de la rue Montcalm sur la même profondeur que le lot du magasin, et on y trouvait l'ancien hangar du réservoir de l'aqueduc, déménagé de la rue du couvent pour servir d'entrepôt à grains et à moulées.

L'abandon de l'agriculture par beaucoup de nos paroissiens et l'évolution de la commercialisation des produits agricoles entraînèrent la fermeture de cette coopérative comme la disparition de la précédente.

#### Club d'achat et de vente

Nos cultivateurs, en collaboration avec ceux de Clarence-Creek, St-Pascal et Hammond, ont, dès le début de la deuxième guerre mondiale (1939) fondé un club d'achat et de vente qui leur a permis de minimiser les effets de la crise des engrais alimentaires qui se faisait sentir depuis quelques années; ils ont aussi expédié sur une base coopérative plus de soixante chars de foin aux États-Unis, en 1944-1945. En outre, ils ont fait venir plusieurs wagons de céréales de l'Ouest et expédié beaucoup de bestiaux à Montréal. Rappelons ici qu'un agronome, M. Fernand Léonard fut gérant de la coopérative à cette époque-là.

## Moulins à scie

Il est déjà bien loin le temps des cendres de bois franc; le troc de la potasse pour des marchandises de grande nécessité à la savonnerie de Vankleek Hill ou à Pendleton sont des souvenirs qui s'estompent dans un passé déjà bien éloigné et tous les vestiges de cet héroïque âge de bois sont maintenant disparus.

Voici quelques-unes des scieries dont ont souvenance seulement quelques rares citoyens âgés de Bourget: d'abord, le moulin Empey était situé sur les bords du Brook, sur la ferme occupée maintenant par Raymond Lavigne. Il paraît qu'on y a déjà descendu du bois à la drave au printemps.

Le moulin Spearman était établi à l'endroit où réside Robert Polvin (anciennement, chez Stephen Clark); celui de McAuley, près d'Ettyville; celui de Sherry Brown (Jos Gagnon), Hunter et Bissonnette, au coin nord-est de la croisée de la septième concession avec le chemin de la «boundary».

Au village, à l'arrière de chez Robert La-

roche, se trouvait un moulin à scie qui a appartenu successivement à S. Bélanger, Hormidas Potvin, Napoléon Laroche et Albert Lortie. Enfin, le moulin de Joseph Langevin se trouvait sur la propriété de son fils Alban presque aux confins nord de la paroisse sur la route de Clarence-Creek. (On pourra mieux situer ces moulins à scier en consultant la carte des points de repère historiques de la paroisse.)

En causant de leurs vieux moulins à scie, nos anciens réveillaient des souvenirs intéressants qui pourraient faire l'objet d'anecdotes captivantes, tels l'aventure du «père Mothée» qui se fit enterrer par un ébouli en creusant un puits au moulin Empey, ou encore l'accident survenu au «vieux» Olivier Labelle qui avait entrepris d'endiguer le «Brook» pour établir un moulin à scie près de là où demeure aujourd'hui M<sup>me</sup> Germain Bélanger, mais qui vit la crue des eaux emporter son rêve avec le barrage; cela se passait à l'époque des «scies de long» tandis que nous vivons depuis un bon bout de temps déjà à l'époque des scies rondes,



Au moulin à scie de Napoléon Lamorche, Ovi-la Boudreau scie les «crautes» à la scie ronde.

peut-être même, sans que nous en ayons été prévenus, à celle des scies électroïques.

## La «Briquade»

Il y a environ trois quarts de siècle, un groupe de citoyens entreprenants organisait une briqueterie qui connut certains succès dans la fabrication de la brique.

L'entreprise avait ses fours près du chemin de fer au coin nord-ouest de la route qui sépare la cinquième et la sixième concession. Le souvenir de la «briquade» ne persiste plus chez quelques-uns de nos moins jeunes.

Dans sa jeunesse, Rodolphe Lavigne a déjà été employé à cette industrie. Son travail consistait surtout à chauffer le four pour le séchage de la brique et à tourner les briques sur les «palettes». Il se rappelle qu'on a chargé beaucoup de wagons pour expédier de nos briques à l'extérieur. Malheureusement, à la suite de cuites manquées, la brique de Bourget aurait perdu sa réputation et on aurait été obligé d'en cesser la production.

De nombreuses maisons de la région montrent encore leur toilette en brique de Bourget, entre autres, celles de mesdames Aldéo Perron, Lucienne Patvin, Ferréol Deneault et Bibiane Laliberté, de messieurs Jean Lortie et Serge Marcil, des anciennes résidences de Bruno Hurtubise et Patrick Schnupp, du couvent, etc.

Pendant plusieurs années, le «Pit» de la briqueterie, un vaste étang d'une certaine profondeur, a fourni la glace pour les glacières du village et quelquefois pour le patinage de la jeunesse avoisinante. Il y a un demi-siècle, les grenouilles n'étaient pas seules à y plonger.



Bâtisse baladeuse (photo de 1956) — Anciennement dans la deuxième concession, sur le bord de la voie ferrée, cette bâtisse de la Cie Russell Lithia servait à l'embouteillage d'eaux gazeuses. Il y a un peu plus de cinquante ans, elle fut transportée en panneaux au coin sud-est des rues Laval et Champlain, par M. Napoléon Martel qui en fit un garage. Ce garage appartenait à M. Rhéal Perron lorsqu'il fut détruit par un incendie le 5 janvier 1973.

(Gracieuseté: M<sup>me</sup> Fernande Perron)



## Eaux gazeuses

On trouve à Bourget quelques sources d'eau minérale d'excellente qualité. Dans le passé, on a su s'intéresser à l'exploitation de cette richesse naturelle. La compagnie Russell Lithia embouteilla de l'eau saline pendant plusieurs années dans une manufacture située près d'une voie d'évitement dans la deuxième concession. Le docteur Omer Rochon, de Clarence-Creek, qui pratiqua dans la suite à Tecumseh (Ont.) dirigeait cette entreprise; à un certain temps, elle détenait même une franchise d'embouteillage de Coca-Cola, mais elle



Ça ne coule pas fort mais ça n'orrête jamais. Notre source d'eau minérale coule encore en toutes saisons, même l'hiver comme l'été.

(Photo: Ch.-A. H.)

cessa ses activités vers 1920. MM. Carl Zuercher et Ernest Martel en ont, à certains temps occupé la gérance.

Plusieurs années après la cessation des opérations, M. Napoléon Martel acheta la bâtisse et la transporta en panneaux, au coin sud-est des rues Champlain et Laval; c'était le garage de Rhéal Perron qui fut détruit par le feu, le 5 janvier 1973.

MM. Ferrier et Ferréol Deneault ont pendant de longues années pratiqué l'embouteillage de l'eau minérale et autres boissons gazeuses à leur usine, dans le secteur nord du village. Dans la suite l'entreprise fut acquise par Rhéal Gagné qui y embouteilla les produits Excel.

## Eau de source

Même l'eau douce de nos sources a déjà été fort recherchée. Près de la traverse de la voie ferrée à la rue Champlain (coin nord-est) se trouvait autrefois ce que les gens appelaient la «petite cabane de la source» où, dans un vaste réservoir émaillé, s'amassait l'eau de la côte avoisinante, filtrée à travers les sables du sous-sol. Il y a une soixantaine d'années, des wagons s'en approchaient sur une voie d'évitement pour s'y charger d'eau pure de Bourget qui était transportée ensuite dans des centres moins bien favorisés que nous en approvisionnements d'eau. Il s'en expédiait même dans l'État de New-York.

M. Gédéon Labrosse était chargé du pompage pour remplir les wagons et sachez, jeunes amis, que cette opération se faisait à force de bras.

## Confiserie à Bourget

Au cours de la guerre, les gens avaient été obligés de se priver de sucreries: bonbons et chocolats étaient plus que rares: presque tout ce qui s'en produisait allait remonter le moral des soldats outremer. Aussi, lorsque la situation se normalisa lentement après l'armistice, ces produits connurent bientôt une grande demande.

Dès le début des années «cinquante», un groupe des nôtres qui scrutait continuellement les possibilités d'installer de nouvelles industries à Bourget, eut l'occasion d'acquiescer à bon prix une entreprise qui semblait très prometteuse; il s'agissait d'une confiserie avec équipement complet, «y compris un confiseur d'expérience».

Il y eut formation d'une compagnie par MM. Philippe Lefebvre, Donat Paul, Ubaldo Parent,

Rhéal Gagné et Antonin Lalonde. L'installation et la production démarrèrent avec enthousiasme. L'affaire semblait prometteuse mais, au bout d'un certain temps, l'expert confiseur (M. George Lotiffe), un Libanais, fut pris d'ulcères d'estomac qui le tenaient plus souvent au lit qu'à ses chaudrons. En même temps, la matière première devenant plus abondante, les industries solidement établies et bien connues à l'échelle nationale, offraient une concurrence féroce. Des problèmes de personnel compliquant aussi la bonne marche de l'entreprise, les propriétaires eurent la sagesse de liquider le tout avant d'encourir de fortes pertes.

Rappelons que ce sont les actionnaires de la confiserie qui, pour abriter leur petite manufacture, ont construit la première bâtisse qui se trouve au nord de la voie ferrée sur le côté ouest de la rue Champlain.

## Manufactures d'engrais alimentaires

En 1937, M. Philippe Lefebvre vendait sa boulangerie pour entreprendre une nouvelle industrie chez nous. Il achetait alors un malaxeur et une moulange ainsi qu'un puissant moteur Diesel dans le but de mettre sur pied une fabrique d'engrais alimentaires pour les bestiaux. En quelques années, il fit une réussite de son entreprise dont les produits furent bientôt connus à plusieurs milles à la ronde.

Quand il fut immobilisé par la maladie, son fils Laurent prit la relève. Dans la suite, cette entreprise a été exploitée par Aurélien Lalonde, Roland Leduc et, finalement, par A. Lortie & Fils.



## Tannerie

Notre paroisse eut jadis sa tannerie; elle fut mise en opération par M. Augustin Chénier à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui le n° 102 de la rue Champlain-nord.

Nos derniers tanneurs furent les frères Zoel et Léon Descôteaux.



Cette bâtisse fut construite pour loger la Confiserie de Bourget. Occupée maintenant comme résidence, elle est située sur la rue Champlain-nord du côté ouest près de la voie ferrée.

(Photo: Ch.-A. H.)

## Colporteurs et commerçants

Certains des marchands ayant le mieux réussi à Bourget ont commencé leur carrière en colportant de porte en porte. Ces gens ont raison d'être fiers de leurs débuts, si humbles qu'ils aient été. Ils ont bâti eux-mêmes leur commerce en y apportant une énergie et une persévérance qui ont couronné leurs efforts par le succès.

Aldéric Sicard aimait rappeler comment, au temps de la grande dépression, et presque adolescent encore, il colportait en bicyclette. À sa mort, il était cependant l'un des plus gros propriétaires fonciers de Bourget.

À ses débuts, Albert Lortie a pendant un bout de temps colporté des viandes dans Bourget et les paroisses avoisinantes. Les contacts qu'il a fait sur la route lui ont permis de monter un des commerces les plus florissants qu'ait connu Bourget.

Pour Paul Labelle et Conrad Houle, le colportage a été un tremplin qui les a lancés dans

la voie des bonnes affaires. Il nous est impossible de faire l'historique de tous les colporteurs, mais qu'on nous permette d'en signaler au moins un ici.

### Colporteur dans la capitale

Durant une couple d'années, soit vers le début de la décennie de 1930, notre concitoyen, Eugène Dubé, fut colporteur dans la capitale nationale.

Deux chevaux tiraient sa charette chargée de fruits et légumes qu'il achetait au prix du gros sur le marché «By». Son frère, Jules, et un ami dénommé Grenier allaient solliciter aux portes pendant qu'il conduisait l'attelage et criait de sa voix de stentor: «Pommes, choux, carro...ttes! Fruits, légumes, à ven...dre!»

La tournée commençait à 5 h 30 le matin pour se terminer entre huit et neuf heures le soir: cela se répétait quatre jours par semaine.

Le soir, pour ne pas rester avec un excédent de stock, on offrait des spéciaux: ainsi, il fallait vendre à 15¢ la chaudière, les pommes qui en commandaient 25¢ le jour. On sacrifiait les barils, eux à 75¢. Il fallait bien se débarrasser des contenants aussi; alors, les sacs à patates vides s'écoulaient à 35¢ la douzaine, les petits paniers de quatre pintes à 20¢ la douzaine et les gros de douze pintes à 25¢ la douzaine.

### Le petit monde de nos commerçants

L'un des plus anciens acheteurs ambulants de volailles dont nous ayons gardé le souvenir, était le père Lachaine qui venait d'Ottawa en voiture à cheval pour se stocker en volaille destinée à être vendue au marché By.

Ou se souvient aussi de Sam Catkin qui, en plus des volailles, achetait les peaux de bestiaux. Sur ses vieux jours, un nommé Butler de Caledonia lui fit une rude concurrence.

Nombreux sont ceux qui se rappellent encore d'Harry Clark, un bilingue qui vendait du «linge» de femmes et d'enfants, même des «robes de fourrure» pour les «cutters». Un jeune vendeur itinérant dont on ne se rappelle que le prénom, William, offrait aussi des vêtements de porte en porte.

Pendant de nombreuses années, des gens de St-Joseph du Lac passèrent dans les rangs pour y vendre des pommes tombées provenant de leur paroisse.

Les gens du temps n'ont pas oublié qu'Albini Parent vendait de la viande sur la route, et qu'Emery Boudreau faisait de même pour le poisson durant la période du carême.

À un certain moment, au grand dam des marchands de Bourget, Ovila Séguin, marchand de St-Pascal, circulait dans nos chemins de concession avec tout un stock d'épicerie, traînant même avec lui un baril de mélasse qu'il vendait «à la mesure».

Enfin, les plus gros commerçants d'autrefois ont sans doute été ceux qui achetaient et vendaient des animaux. Dans ce domaine, se sont illustrés Alfred Auger et son fils Émilien, de même que Raouï Chaloux, sans compter ceux d'autres paroisses qui venaient faire des incursions dans leur territoire. Nous nous rappelons qu'au plus creux de la grande dépression, Alfred Auger avait chargé à l'automne, un «char» de vaches maigres dites «canneuses» qu'il avait payées trois dollars chacune, rendues à la voie d'évitement.

### Magasins généraux et autres

Le marchand général était l'un des premiers hommes d'affaires à suivre le colon dans une paroisse nouvelle. Comme tous les nouveaux centres, The Brook reçut donc les précurseurs du commerce peu après les pionniers du sol.



Ancienne boratte à beurre actionnée au pied.

(Photo: Ch.-A. H.)





La maison de la Ferme Avicole Gadouas, au coin des rues Champlain et Lévis a déjà servi à l'exploitation de commerces comme en font foi les vitrines qu'on y voit ici. Mentionnons un monsieur Lofontaine, Pascal Guindon et Bernard Lalonde qui y ont fait affaires.

(Gracieuseté: F.C.L.)

M. France Leblanc fut le premier à ouvrir un comptoir chez nous. Au début, il s'installa près du «Brook» sur le bord du chemin de la quatrième concession, là où se trouvait la vieille maison de Moïse, puis d'Aldéric Sicard. Par la suite, il déménagea son commerce dans la troisième concession à peu près à l'endroit où résidèrent Adélard, Patrick et Guy Schnupp. Il

fini par s'établir dans la maison qui fait face à l'église et qui est actuellement occupée par des bureaux loués de Gilbert Labelle.

Deux marchands israéliites s'installèrent aussi très tôt à Bourget: l'un, surnommé le «Juif noir», dans la maison des Sicard dont il vient d'être question, et l'autre, le «Juif rouge», un

dénoté Solomon, qui aurait été un grand rabbin et qui demeurait au village. Rappelons que Jimmy Charette succéda au «Juif noir».

La liste complète des anciens marchands de Bourget serait longue et presque impossible à établir. Qu'on nous permette cependant de mentionner les suivants qui ont longtemps été au poste: Joseph-Edmond Langlois, Alfred Goulet, Arthur Lalonde, Alphonse Boudreau, Joseph-Hector Boudreau, Octave Perron, Pascal Guindon, Albert Lortie, Ubaldine Langlois-Lalonde, Antonin Lalonde et Fernand Lortie.

On a déjà fait mention encore de marchands du nom de Fortier, Lapointe et Lafontaine. Dans la bâtisse de la «vienne école», au n° 35 Champlain-nord, avant 1950, un commerce d'épicerie-dépanneur a aussi été exploité successivement par Ovilta Boudreault, Lorenzo Cousineau et Bernard Lalonde.

En un passé plus récent, une épicerie située au n° 72 de la rue Champlain-nord a été exploitées consécutivement par Patrick Lalonde, Donat Boudreault, Ovilta Tassé et René Scott.

Enfin, signalons des magasins de meubles qui ont déjà fait de grosses affaires à Bourget, plus particulièrement ceux d'Aldéric Sicard, de Donat Paul, de Roland Lortie et de Jean-Gilles Chartrand.

## Bâtisse ancienne, accueil personnalisé

Quand Augustin acheta le commerce de son frère Armand, il devenait propriétaire d'une bâtisse ayant un long passé historique.

Jadis, le même local était une fromagerie qu'exploitait Moïse Gendron, grand-père de notre ancien médecin du même nom. Dans la suite, elle a passé, en autant que nous nous le rappelons, aux mains des fromagers Albert Hébert, puis Joseph D. Polvin. Au début des années «quarante», la Coopérative laitière acheta ce commerce et le déménagea dans une belle fromagerie moderne qu'elle fit construire à l'extrémité est du village, bâtiment qui est devenu aujourd'hui la propriété de Jean-François Sicard.

Ayant servi ensuite aux activités de la Coopérative Avicole puis de la Coopérative Agricole, la vieille fromagerie Gendron a fini par être acquise par Conrad Houle qui y vendait des marchandises de plomberie et des télévisions. À Conrad, succéda son gendre, Roméo Chartrand, puis le très entreprenant Armand Legault qui y installa un commerce de dépanneur.

Quand Armand abandonna les affaires, il

trouva facilement un acheteur, le 5 février 1981, dans la personne de son frère, Augustin.

«Gus» et son épouse, Lisette, offrent un service personnalisé à leur clientèle. Ils savent s'arrêter pour causer et écouter. Dans un milieu

moderne, ils créent une atmosphère ancienne, celle des épiceries de jadis. En plus de votre commande, quand vous sortez de là, vous emportez quelques nouvelles comme lorsque vous faisiez vos emplettes au magasin général d'autrefois.



Gus et Lisette Legault, dépanneurs de la rue Laval-est.



La boulangerie au temps des Shaffer. Au centre, chapeau à la main, on reconnaît Napoléon (le père).

## Le bon pain de chez nous

### La boulangerie Shaffer

La boulangerie de Bourget fut fondée par Napoléon Shaffer en 1902. Quelques années plus tard, soit en 1910, Alfred en devint copropriétaire avec son père. Ce commerce fut très prospère pendant de nombreuses années; on y cuisait le meilleur pain de la région. Même les boulangers d'Ottawa venaient à Bourget rencontrer les propriétaires pour essayer d'obtenir le secret de leur réussite.

Mais, en plus de produire le pain, il fallait le distribuer. Le métier de livreur de pain dans les villages et les rangs environnants était très dur à cette époque. Alfred Shaffer a donc connu les pires misères dans des chemins impraticables et par des hivers excessivement rigoureux. Il était reconnu pour être très généreux et des plus serviable. Tout en livrant son pain à Pendleton et St-Pascal-Baylon, il fut souvent obligé de secourir des gens âgés ou malades, surtout durant la fameuse grippe espagnole; il aida alors nombre de personnes atteintes de cette terrible maladie, soit en allant leur porter à manger, soit en allumant leur poêle. Sans crainte de la contagion, il entra dans les maisons et offrait son aide aux personnes alitées.

Ce commerce prospère et d'excellente réputation fut vendu au printemps de 1930 à Philippe Lefebvre.

### Sous l'administration de deux beaux-frères

En 1930, la boulangerie passait donc aux mains de Philippe Lefebvre qui la garda pendant sept ans puis la revendait à son beau-frère, René Drouin, en 1937. Celui-ci tint bon à pétrir notre pain quotidien jusqu'en 1968 alors que

Fernand Lalonde, boulanger de Plantagenet, se porte acquéreur de l'entreprise.

### Les Lalonde, nos pourvoyeurs de pains

Fernand Lalonde continua à opérer la boulangerie pendant quatre ans, puis vendit ses bâtisses en 1972 alors que cessa la production locale.

Jean-Pierre, fils de Fernand, qui a commencé à livrer du pain pour son père en 1968, acheta les affaires de son paternel quand celui-ci ferma boutique en 1972. En outre, il fit l'acquisition de la route de pain Dalkeith de Ronald Martin et installa son entrepôt chez le dépanneur Armand Legault. Plus tard, la même année, il se bâtit une maison sur la rue Cartier et y installa son entrepôt.

En 1977, Jean-Pierre achète le commerce de «fèves au lard» fondé par son père et il commence à engager des employés. Aujourd'hui



Immédiatement après une chute de neige tardive, à la fin de mars 1939, René Drouin arrive pour livrer de son pain au magasin A. O. Lalonde.

(Gracieuseté: F.C.L.)



Jean-Pierre Lalonde, en face de sa maison, avec quatre de ses véhicules-moteurs.

(Photo: Ch -A. H.)

## Entreprises familiales devenues société d'amis

Le commerce opéré sous le nom de Serden est vraiment, à tous les sens, un «magasin du coin».

C'est probablement au tournant du siècle qu'Alfred Goulet acheta le magasin général qui s'y trouvait pour en faire bientôt une entreprise florissante. En 1918, il le fit reconstruire en même temps qu'une belle grosse maison en brique, à côté. Vers 1935, la maison brûlait et les propriétaires se firent aménager un logis, au haut de l'établissement, avec balcon en façade et sortie par un escalier extérieur. Après, l'on reconstruisit, mais en proportions plus mo-

*Suite de page précédente*

d'hui, il en a trois à son service, et ses ventes, qui étaient de \$600 par semaine en 1968, sont passées à \$6.000 en 1984.

Le commerce des «fèves au lard» marche rondement comme celui du pain: en effet, il écoule une moyenne de cent chaudrons par semaine.

Les gens de ma génération se rappellent encore combien il était agréable, en allant à l'école, de passer au coin de la boulangerie et de s'y emplir les poumons des effluves odoriférants du bon pain de Bourget.

destes et sur le même solage, une nouvelle maison où emménagèrent Donat Goulet et son épouse Edna Blondin avec leurs premiers enfants. Le magasin était exploité sous le nom de A. Goulet et Fils.

En 1953, Albert Lortie, qui était lui-même propriétaire d'un magasin général au coin opposé des rues Champlain et Laval (site du présent bureau de poste), fit l'acquisition de la propriété de son concurrent et s'y installa. Les Goulet déménagèrent en ville et les Lortie firent démolir leur vieille bâtisse. Opérant sous la raison sociale Albert Lortie et fils, ce commerce resta plus d'une vingtaine d'années aux mains de la famille. Il était la propriété de Fernand Lortie lorsque, le 20 septembre 1976, la société Serden en fit l'acquisition.

Les nouveaux propriétaires, Lortie et Bélanger, ont formé le mot qui désigne leur association en mariant les trois premières lettres de leurs prénoms respectifs: SERge et DENis: SERDEN.

Serge et Denis en sont venus à se grouper ainsi pour partir en affaires, d'abord parce qu'ils étaient des amis de vieille date, ayant été à l'école ensemble, ils se sont toujours entendus parfaitement bien: en outre, ils ont conti-

nuellement senti un attrait partagé et très fort à l'endroit d'un tel commerce; par ailleurs, leur formation de mécaniciens et d'électriciens leur permet de réduire de beaucoup les frais d'entretien, surtout pour ce qui est de la réfrigération.

Aujourd'hui, la désignation Serden Red & White indique leur affiliation au groupe d'épiciers unis sous cette appellation.

Les principales marchandises offertes par l'ancien proprio étaient les épicerie, la quincaillerie et des vêtements. Aujourd'hui, la priorité est accordée à l'épicerie, y ajoutant boulangerie, pâtisserie et location de vidéo.

Les amis Lortie et Bélanger avaient d'abord eu l'intention de se porter acquéreur du dépanneur Armand Legault, mais ils ont eu la hardiesse d'acheter encore plus gros afin d'éliminer un fort concurrent. Maintenant, ils opèrent aux mêmes jours et aux mêmes heures que les commerces de dépannage.

Avant-gardistes, Serge et Denis font preuve de l'audace de leur jeunesse. Le 14 février 1984, ils ont ouvert à Moose Creek, une succursale qu'ils exploitent sous le même nom de Serden.

En plus des deux patrons, ces entreprises florissantes sont sources d'emploi pour huit personnes à Bourget et trois à Moose Creek.



Le magasin Serden, successeur des entreprises familiales Alfred Goulet & Fils et Albert Lortie & Fils.

(Photo: Ch.-A. H.)



Magasin acheté de Wilfrid Gagnier en 1922.

### Trois générations sous le même pignon

L'histoire du lot où est établi le marché Richelieu ne date pas d'hier. En effet, au tournant du siècle, coincé entre le terrain de l'hôtel et celui de la fabrique, il a servi de site à une boutique de forge où, entre autres, Pit Charette, Philippe Tassé et Omer Beauchamp ont exercé leur métier.

Il nous est impossible d'indiquer la date du premier magasin qui y a été ouvert. On nous disait que Philias Giroux y avait déjà tenu boucherie avant que Wilfrid Gagné (fils d'Arthur, père) lui succède, mais il est impossible de le certifier.

En 1922, âgé de vingt-sept ans, Albert Lalonde vendait sa ferme à Clarence-Crèek pour acheter la propriété et le commerce de Wilfrid Gagné à Bourget. Ayant agrandi la bâtisse, il construisit à l'arrière une glacière en forme de tour pour entreposer, en hiver, de la glace enveloppée de bran de scie, qui servirait en été à alimenter son réfrigérateur à viande.

Une douzaine d'années plus tard (1934), il installe en façade, au coin nord-ouest de son lot, un petit restaurant d'été du type connu dans le temps sous le nom de «Petit Rex». Cet endroit devient bientôt le rendez-vous des jeunes et sert même de point de rencontre aux gens après les messes du dimanche.

Durant la deuxième guerre mondiale, Albert Lalonde devient fournisseur de viandes pour les cuisines de l'école d'aviation de l'aéroport de Pendleton.

Resté trente-deux ans au poste derrière son comptoir, Albert vend le commerce à son fils Guy, en 1954.



Premier agrandissement.



Deuxième agrandissement.

Celni-ci l'agrandira trois fois. La première rénovation importante transforma le petit magasin, où les commandes de chaque client étaient remplies et facturées sur un comptoir, en centre de détail moderne, le premier libre-service (self-serve) du canton de Clarence.

La deuxième étape consista à organiser une boutique de vêtements pour toute la famille et, lors de la troisième transformation, il doubla la superficie de son commerce.

Après avoir passé un quart de siècle à la direction de l'entreprise, en 1979, Guy la vendit à son fils François. L'année suivante, en 1980, ce troisième Lalonde devint actionnaire du groupement Metro-Richelieu, desservant alors la population environnante sous la bannière «Richelieu».

En 1981, François refit la façade de son magasin à neuf, puis en modernisa les installations et le matériel d'exploitation.



Troisième agrandissement.



Le Coin du Poulet, propriété de Marcel et Carole Sabourin.

(Photo Ch-A H)

## « Avant d'aboutir aux Sabourin... »

Après avoir questionné l'un et l'autre, nous avons réussi à classer les renseignements reçus pour établir les origines du « Coin du Poulet ». C'est une propriété qui a passé par plusieurs mains. Malheureusement, nous ne pouvons pas vous fournir la plupart des dates.

On nous a dit que la bâtisse en pièces qui s'y trouvait à l'origine, avait été bâtie par un juif du

nom de Solomon.

Impossible de savoir si elle a eu d'autres propriétaires avant d'être acquise par un dénommé Roussin, tailleur de son métier. Ensuite, c'est une M<sup>me</sup> Céline Bernard (mère de Rosaire) qui l'a achetée pour y tenir restaurant.

Par après, cette place a été occupée successivement par un nommé Miron, qui était peintre,

et Xavier Éthier qui était cantonnier. Après quoi, M<sup>me</sup> Bernard y revint ouvrir encore un restaurant. Puis elle vendit ce bien à Philias Giroux qui y exploita une boucherie. Après plusieurs années, Giroux céda l'emplacement à Donat Paul qui démolit la bâtisse de pièces pour bâtir un « bloc » beaucoup plus gros où il installa un magasin de meubles. Dans la suite, la famille Albert Lortie s'en porta acquéreur et Roland (Ti-Rol) y passa une dizaine d'années (1957-1967) à vendre de l'aménagement comme son prédécesseur, tout en étant bijoutier.

Le propriétaire suivant fut Thomas Payant qui rêvait d'en faire de grandes choses, même d'y installer un magasin de la Régie des liqueurs de l'Ontario mais, ne réussissant pas à faire aboutir ses projets, il céda l'endroit par contrat à Rachele et Léo-Paul Doré qui y ont ouvert un restaurant connu sous le nom de « Le Gourmet ».

En 1978, les Doré vendirent leur fonds à Jeannette et Roland Sabourin de Rockland qui ont continué dans la restauration sous l'enseigne « Rolly's Take-out ». En 1979, ceux-ci transférèrent leur commerce à un de leurs fils, Marcel, et sa femme, Carole, qui continuent à l'exploiter sous le nom de « Coin du poulet ». Les jeunes Sabourin sont au poste depuis maintenant six ans; ils s'en disent heureux et leurs clients aussi.



Quatrième agrandissement: Marché Richelieu.

(Photo Ch-A H.)



Marcel aime les hauteurs.

(Photo: Ch.-A. H.)

## Cédons l'antenne à Marcel!

Mais oui, pourquoi pas? — Passons l'antenne à Marcel qui vous racontera lui-même comment il est devenu expert en télévision et est en train de le devenir en électronique.

Ici, donc, Jean-Marcel Sicard qui vous raconte sa carrière.

Quand j'étais petit gars, les appareils de radio et de télévision n'étaient pour moi que des instruments de distraction; je ne m'imaginai jamais qu'ils me deviendraient un moyen de gagner ma vie.

Le métier m'est venu petit à petit. J'ai commencé à fouiller les entrailles de ces mécaniques là d'abord pour remplacer des batteries, puis ensuite pour raccorder des fils qui ne connectaient plus, et enfin pour changer des tubes épuisés. Mes parents, voyant que j'avais des dispositions pour tout ce pataclan-là, m'encouragèrent à suivre un cours d'un an à l'Institut Teccart de Montréal.

De retour à Bourget, je travaillai pour mon père qui était vendeur de télévisions. En 1961, aux fins de m'encourager, mon généreux pater me permit de travailler à mon compte en me

laissant occuper une section de son magasin. En 1975, lorsque son commerce fut vendu, j'occupai un local dans l'immeuble de mon frère, François, au n° 30 de la rue Laval-est. Puis, en décembre 1983, je fis l'acquisition de l'ancienne maison «Primeau-Labrosse-Chénier» au n° 48 de la rue Champlain-sud pour y installer mon atelier. Là, j'ai surtout l'avantage d'être le voisin de ma femme plus souvent qu'aux repas et la nuit, car notre résidence est juste à côté de ma boutique.

La science de la télévision c'est une affaire à n'en plus finir: l'électricité et l'électronique ça change continuellement; aussi, je suis toujours en cours de recyclage; c'est intéressant mais astreignant.

Mes amis qui m'appellent le «Grand Marcel» disent que je suis long comme une antenne, probablement parce que ma spécialité est de monter des tours-antennes: il paraît qu'il n'y en a pas gros pour «m'accoter» en ce domaine-là.

À propos, quand vous passerez à mon atelier «Service de T.V. Sicard», arrêtez pour jaser quelques minutes... j'aime bien ça, vous savez!

## Où quincaillerie et chaussures font bon ménage ensemble

Robert Legault fit un détour par Cheney avant de venir s'installer à Bourget. En effet, il a exploité, pendant quatre ans (1974-1978), l'épicerie du coin au hameau voisin. Il l'a développé de façon remarquable puis, un jour, désireux de travailler à des heures régulières et normales, il vendit son commerce de réparateur pour venir exploiter une quincaillerie chez nous.

Donc, en 1978, il se construisit un grand et beau magasin de 40 pieds par 90, plus un bureau, sur le chemin de Russell à environ un mille et demi de notre village. Il s'affilia alors au groupe «Pro Hardware» et ouvrit son comptoir en janvier 1979. On y trouve beaucoup de marchandises que les Bourgetains devaient aller chercher en ville auparavant.

Il va sans dire que son épouse, Micheline, lui est une aide précieuse et compétente. Son esprit d'initiative lui a fait obtenir, de Robert, une section du magasin où elle exploite, depuis le printemps 1983, une boutique de chaussures dont manquait beaucoup Bourget depuis la disparition des magasins généraux et la fermeture du commerce de Micheline Richer.

En novembre 1979, les Legault commençaient à se construire, près de leur magasin, une magnifique résidence où ils ont emménagé en janvier 1980.

Depuis un an, Robert vend et installe des antennes paraboliques. On dit aussi qu'il nourrit encore d'autres projets d'avenir.

Robert Legault appartient à une famille qui a le don du commerce. Ses frères Armand et Augustin nous sont déjà bien connus comme réparateurs.



Sourire aérien de Marcel.



Le magasin «Pro» sur le chemin de Russell.

(Photo: Ch.-A. H.)



Garage Bernard Valiquette dans la troisième concession.

## Centre de mécanique dans le «Trois»

Qui se serait imaginé, il y a une vingtaine d'années, que viendrait bientôt un temps où les industries plutôt rares de notre village déborderaient jusque dans la troisième concession. Et pourtant c'est fait!

En effet, depuis quelque sept ans, nous avons

un garagiste chevronné qui exploite un établissement moderne, en pleine campagne, dans le «Trois».

Bernard Valiquette a toujours travaillé dans les moteurs. Il a commencé, petit gars, à «tarauter» et «détauter» avec son père qui était

propriétaire d'un garage en ville.

Après son cours secondaire, il a fait des études en mécanique à l'École Technique d'Ottawa. Dans la suite, il a été à l'emploi de «Cyrille Chrysler Automobile» où il fut gérant du département des pièces de rechange avant d'être envoyé sur la route comme vendeur de la même marchandise aux garagistes de la région.

Un jour, Bernard vint s'installer à Bourget avec son épouse Gisèle, descendante d'anciens Bourgetains (Schnupp). En 1977, il construisit la première section de son garage dans la troisième concession puis, trois ans plus tard, il faisait plus qu'en doubler la superficie. Ce vaste édifice peut contenir une douzaine de voitures à la fois. On y fait des réparations générales de machines agricoles et de véhicules automobiles; on y répare beaucoup d'autobus scolaires. Bernard est aussi autorisé à exécuter des contrôles de sécurité.

Cette entreprise, qui est exploitée sous le nom de «Garage Bernard Valiquette Liée» emploie un personnel de cinq personnes dont Gisèle, qui est secrétaire-trésorière, comptable et commissionnaire, ainsi que Marc, fils du patron qui est apprenti mécanicien.

On se rappellera que Bernard Valiquette a déjà donné des cours de mécanique dans le cadre du programme d'éducation des adultes.

## Ici, on débosselle!

Fils d'Aldéric Sicard, un homme incroyablement entreprenant, François décida tôt qu'il n'attendrait pas d'être vieux pour se tirer d'affaire seul. De fait, à vingt-deux ans, on le trouve déjà à la tête d'une entreprise de débossage dont il s'est fait un bon gagne-pain.

Il a commencé son apprentissage dans le métier en travaillant au garage Louis-Philippe Lafleur de Clarence-Greek. Après y avoir fait un an de pratique, il alla suivre un cours de trois mois au Collège Algonquin, à Ottawa, puis retourna s'entraîner chez Lafleur pendant deux autres années. Suffisamment compétent alors, il se présenta aux examens du Ministère du Travail et y décrocha son certificat officiel de débosseur.

En 1969, son père qui était devenu propriétaire de l'ancienne fromagerie coopérative au n° 30 Laval-est, lui cède ce bâtiment qu'il modifie, y créant un atelier bien organisé pour le débossage et le peinturage des voitures, commerce qu'il exploite sous le nom de «Sicard Body Shop».

François est un gars qui aime travailler seul. Quatre-vingt-dix pour cent de ses contrats lui viennent d'estimations présentées aux compagnies d'assurance.

À l'étage de son édifice, se trouvent trois logis: le sien et deux autres pour lesquels il trouve facilement des locataires.

L'édifice de François Sicard a logé, pendant plusieurs années, l'atelier de télévision de son frère Marcel. Maintenant, c'est un club privé qui a loué le local et en a fait une salle de billard.



Autrefois, c'était la fromagerie, aujourd'hui, c'est chez François Sicard.



Atelier de débossage dans l'ancienne fromagerie.

(Photo Ch.-A. H.)



Réjean Côté à son bureau.

## Il y a golf et Gulf

Si Réjean Côté aime le golf, il ne doit pas pouvoir s'en payer trop car il est très attaché par son entreprise Gulf.

Toute la belle installation qu'il exploite présentement au coin sud-est des rues Champlain et Laval est une réalisation assez récente, mais l'histoire de ce site révèle un long et très riche passé.

Aussi loin qu'on se le rappelle, ce coin était occupé par la « maison basse et misérable » de M<sup>lle</sup> Mathilde Martel. Quelques citoyens y ont déjà tenu magasin.

En 1885, un M. Hébert y exploitait une sellerie et notre premier curé, M. Talbot y logeait au grenier.



Intérieur du garage Gulf-Côté.



Le garage Gulf-Côté au coin des rues Champlain et Laval.

On nous a dit qu'Arthur Viau y a commencé à gagner sa vie lorsqu'il vint s'installer comme barbier à Bourget. Nous savons aussi que M<sup>me</sup> Céline Bernard en a déjà été propriétaire et qu'en quittant l'endroit elle le vendit à un Grec.

Il nous a été impossible de retracer tous les occupants du coin. Nous savons cependant qu'il y a déjà beaucoup d'années de cela. Napoléon Martel y transporta la bâtisse de la Cie Russell Lithia, à partir de la deuxième concession (près de la voie ferrée) et qu'il la transforma en garage. Son gendre, Ernest David (époux d'Hélène), y a été mécanicien et plusieurs autres aussi, particulièrement Joseph Richer.

Après que Rhéal Perron eut acquis cette propriété, parmi les mécaniciens qui y ont fait les plus longs stages, mentionnons Louis-Philippe Lafleur et Sylvio Laroche.

Un malencontreux incendie, survenu le 5

janvier 1973, détruisit la bâtisse alors que les affaires marchaient rondement.

Fortement ébranlé par cette épreuve, Rhéal refusa d'envisager les tracas d'une reconstruction. Il acheta plutôt, d'Isidore Lamarche, un petit poulailler facilement transportable, l'installa non loin des pompes, en fit son bureau et continua à vendre de l'essence tout en offrant un minimum de services et en détaillant quelques nécessités pour l'entretien des voitures.

En 1974, Rhéal vendit l'entreprise à Honoré Côté qui la tint à aller pendant trois ans puis la revendit à Gérard Longtin. Au bout d'un an, celui-ci la céda (1978) à Réjean Côté; celui-ci avait été chauffeur d'autobus pendant les cinq années précédentes. En 1981, le nouveau propriétaire entreprit la construction d'un haut garage mesurant cinquante pieds sur trente, ainsi qu'une maison de trente pieds par trente; puis, en 1982, il s'installa pour la vente du gaz propane.



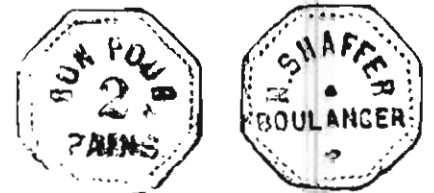


Réjean au service de la clientèle.

(Photo: Ch.-A. H.)



Depuis 1981, le garage Gulf est connu comme l'Atelier du Silencieux. Cette entreprise du coin assure de l'emploi à plein temps pour cinq personnes en plus d'occuper des étudiants en été. C'est une belle réussite dont Réjean Côté mérite d'être félicité.



### Les pitons

Pour ceux qui ne le savent pas, un numismate est un collectionneur de monnaies et de médailles.

Il y a quelques années, arrivait une lettre adressée au «bibliothécaire de Bourget». Elle venait d'un numismate de la région de St-Catherine. Ces gens collectionnent même des jetons que certains vendeurs utilisaient autrefois dans leur commerce. Notre correspondant voulait donc des renseignements sur des pièces qu'il venait d'acquérir pour sa collection et qui provenaient de l'ancienne boulangerie Shaffer de Bourget.

Ces jetons étaient aussi appelés pitons ou bons, mais leur désignation la plus populaire était celle de «token» (en anglais) prononcée «loquene» à la canadienne. Ils étaient habituellement faits de métal ou d'un matériel s'apparentant au plastique, et leur forme était ronde, carrée, ovale ou octogonale. Les ménagères du temps en achetaient ordinairement assez pour les besoins d'une semaine: elles s'épargnaient ainsi l'ennui d'avoir à se soumettre au tracas de la remise du change à chaque livraison de pain ou de lait.

Les pitons étaient aussi moins intéressants à voler que la monnaie pour ceux qui se spécialisaient à subtiliser le contenu des bouteilles vides avant le passage du laitier.

Afin de satisfaire le collectionneur de St-Catherine, on lui traduit ce que contenait l'album Bourget Diamantaire au sujet de Napoléon Shaffer, en y ajoutant quelques renseignements obtenus de parents et d'amis de sa famille.

Quelques mois plus tard, notre numismate, heureux de l'information reçue, faisait parvenir à son répondant une copie de l'organe officiel de son association où était publiée la documentation qui lui avait été envoyée.

Rappelons qu'Isaïe Labrosse, laitier de Bourget, a aussi utilisé des pitons pour son commerce.



Service de propane à l'arrière du garage.

(Photo: Ch.-A. H.)



Résidence de Réjean, attenante au garage.

(Photo Ch.-A. H.)



Reynald Lortie et son fils Roch, assistant gérant de bureau.

Louis Perron comme gérant puis, en 1978, il devint agent pour la « maison mère » Gulf.

En avril 1983, Reynald forme la compagnie « Les Pétroles Lortie, Inc. » dont il devient le président; sous cette raison sociale, il obtient une franchise de revendeur (reseller) pour les produits Gulf.

Lucille, épouse de monsieur le président, est employée à plein temps à la tenue de livres et au contrôle de l'ordinateur. Ses deux fils sont aussi des permanents de l'entreprise: Roch, comme assistant-gérant du bureau, et Marc, qui est en charge des livraisons, conduit aussi les camions. Monique Lefebvre-Laroche a succédé à son mari et travaille régulièrement à temps partiel tandis que Roger Auger est un employé saisonnier durant la forte période de l'hiver.

En plus d'un local de bureaux et d'un entrepôt, sur la rue Champlain-nord, au village, les

## Les Pétroles Lortie, Inc.

Selon des gens qui semblent bien s'y connaître, de nombreux indices font présumer qu'il se trouve au moins un peu de pétrole sous le sol bourgetain, mais probablement jamais assez pour en faire l'Arabie du Canada.

Toutefois, nous avons un commerce à forte connotation pétrolière dont le grand patron n'est pas un scheik musulman mais tout simplement notre très abordable Reynald Lortie.

Reynald ne prévoyait pas de devenir chef d'une telle entreprise lorsqu'en 1971, il s'est engagé comme camionneur pour Perron-Gulf. Le premier décembre de la même année, Aldéo Perron vendait ses intérêts à Gulf Canada Ltée, mais notre Lortie continua à travailler sur les camions jusqu'en 1973, alors qu'il devint expéditionnaire (dispatcher). En 1975, il remplaça



Camions de livraison en face de l'entrepôt du village.



Madame Lucille à l'ordinateur.

Pétroles Lortie, Inc. possèdent, aux abords de la voie ferrée, un enclos bien clôturé où sont commodément installés six réservoirs géants. Deux camions font les livraisons.

Outre l'essence, les Pétroles Lortie, Inc. vendent de l'huile à chauffage, des lubrifiants de toutes sortes, des pneus, etc., etc.



Réservoirs d'entreposage près de la voie ferrée.



Faisant le plein pour des livraisons.

(Photo. Ch.-A. H.)



Garage Deral: Sous le signe d'un coquillage.

## Sous le signe d'un coquillage

Stratégiquement situé, à la sortie du village pour ceux qui se dirigent vers Ottawa, et à son entrée pour ceux qui en reviennent, le garage Deral date déjà d'un quart de siècle. En effet, c'est Lorenzo Lauzon qui le fit construire en 1960 alors qu'il obtenait une franchise Shell (coquillage).

Ce vaste édifice moderne comprend une double aire de réparations, un bureau et beaucoup d'espace d'entreposage en plus d'un logis à l'étage. Son vaste terrain lui confère un cachet de confort et d'efficacité. Le poste d'essence compte deux pompes.

À un certain moment, Lorenzo, dont la santé laissait à désirer, loua son entreprise à Fred Robillard qui était associé à un monsieur Zeuli, mais trois mois après, le locataire lui remettait son garage.

En 1974, Gérald Dutrisac fit l'acquisition de ce commerce qu'il exploite encore sous le nom de Garage Deral. Il a créé cette appellation en prenant la première lettre de son nom de famille qu'il a fait suivre des lettres de son prénom après en avoir laissé tomber la première et la dernière.

Gérald Dutrisac offre tous les services que l'on trouve habituellement disponibles dans les bons garages de réparations générales. Son bras droit, depuis plusieurs années, est Luc Lalonde, mécanicien; il recourt régulièrement aussi aux services d'une équipe de pompistes à temps partiel; présentement, elle est formée de Charles Lepage, Denis Scott et Stéphane Boyle.



Livraison à la ferme de Lucien A. Lepage

(Photo Ch.-A. H.)



Les réserves de la «Petite Arabie de Bourget».

(Photo Ch.-A. H.)



Parc d'autobus Leroux (1983).



Denis et Jean-Guy Leroux, les propriétaires.

(Photo: Ch.-A. H.)

## Le parc d'autocars Leroux

Il y a quelques années, quand vous alliez à Paris, vous vous promeniez en autocars. mais, de retour au Canada, c'est en autobus que vous vous baladiez même s'il s'agissait de véhicules semblables.

Que ce soient des autocars plutôt que des autobus, selon la vieille expression, on peut dire que la famille Aurèle Leroux en a « un puis un autre ».

En effet, le parc d'autobus des Leroux compte aujourd'hui trente-deux unités et il offre de l'emploi à trente personnes. Mais, avant d'en venir là, Aurèle et ses enfants ont fait du chemin.

De 1955 à 1966, Aurèle Leroux, fils d'Onésime, a été conducteur d'une niveleuse pour le canton de Clarence. En 1964, il se hasarda à obtenir une route scolaire en achetant un autobus pour faire le transport des élèves.

Pendant la période 1966 à 1974, il se procura un camion, une chargeuse, une pépineuse (back hoe) ainsi que plusieurs routes scolaires.

En 1967, il incorpore son entreprise sous le nom d'Aurèle Leroux Ltée. En 1976, il se défait du camion et de la chargeuse pour concentrer ses activités sur les autobus d'écoliers. Il achète alors des routes scolaires, aux niveaux primaire, secondaire et public, lui permettant d'utiliser quinze autobus. En 1979, il vend ses intérêts à ses fils Jean-Guy et Denis qui font incorporer l'exploitation de leur parc de seize autobus sous le nom de Leroux Bus Line Ltd. Les nouveaux propriétaires ne sont âgés respectivement que de 21 et 23 ans lorsqu'ils prirent la direction de cette entreprise.

Aurèle a acheté son premier autobus pour le transport de passagers non écoliers en 1973. Aujourd'hui, en 1984, il conduit encore un autobus pour voyages organisés.



Une partie du « parc-moteur » d'Aurèle Leroux au temps où il avait une pépineuse.



Garage de réparation de carrosseries Larocque. (Photo Ch -A. H.)

## Double entreprise des Larocque

En 1971, Hector Larocque achète «par photo», de la Société du Crédit Agricole, dans la troisième concession, la terre d'Urbain Larocque qui avait déjà appartenu à Napoléon Longtin, père, et au fils de celui-ci, Olivier. Les Larocque ne venaient pas s'installer en milieu inconnu car Rosaire et Anita Gagner, leurs presque voisins, étaient déjà des amis.

Hector voulait se lancer dans la production du bœuf de boucherie et avait acheté des machines agricoles de Rhéo Lalonde mais, s'apercevant bientôt qu'il n'était pas fait pour ce genre de travail, notre homme retourna à la mécanique, organisant, sur sa terre, une boutique de débosselage et de peinture qu'il exploi-



Hector Larocque et ses fils. (Photo Ch -A. H.)

Suite de page précédente

Les deux frères Leroux collaborent étroitement pour assurer le bon fonctionnement de leur exploitation, mais Denis se charge particulièrement de la comptabilité et de la gestion des routes, tandis que Jean-Guy contrôle étroitement l'entretien et les réparations.

la seul aux débuts mais à laquelle il intéressa ses fils dès qu'ils furent assez grands pour l'aider.

De 1972 à 1978, son commerce progressa graduellement, sa clientèle venant non seulement de Bourget mais aussi des environs.

Visant plus haut, il achète bientôt, sur le chemin de Russell, le terrain et la maison des

Gunzel qui, eux, l'avaient acquise de Laurent Cardinal. Il y construit aussitôt un gros garage connu sous le nom de Larocque Body Shop. Les Larocque s'y spécialisent dans la pose des amortisseurs de sons (muffler), la peinture, la protection antirouille (undercoating) et le remorquage (towing) pendant vingt-quatre heures par jour.

Depuis l'été 1984, M. Larocque a cédé son commerce à ses fils. Ken et Stephen en exploitent une partie sous le nom de «Ken and Steve Body Shop», tandis que le troisième fils a acquis l'autre partie de l'entreprise qu'il exploite sous le nom de Kevin Muffler and Towing.

Aimables et attentifs aux besoins de la clientèle, ils ont vu celle-ci tripler depuis les débuts. En été, ils emploient parfois un ou deux engagés surnuméraires, et l'on vient de toute la région, jusque d'Ottawa, pour se prévaloir de leurs services.

Le père, Hector, est toujours intéressé à l'entreprise et vient souvent y faire son tour.



Garage de Leroux Bus Line Ltd. (Photo: Ch -A. H.)



Denis et Jean-Guy au travail. (Photo: Ch -A. H.)



Centre de matériaux de construction Rolland Bussière. (Photo: Ch.-A. H.)

Mais, si Rolland Bussière réussit dans la vente de ces marchandises, ses préférences vont toutefois au travail même de menuisier. Il s'est déjà fait entrepreneur pour la construction de plusieurs maisons et autres bâtisses. Cependant, il se sent surtout heureux lorsqu'il utilise ses machines sur place, palpe le bois et le façonne pour en faire portes, fenêtres, armoires et meubles de toutes sortes, ce qui lui donne l'impression d'exécuter réellement un travail d'artiste.

Rolland emploie un aide depuis 1960. En outre, son épouse, Pierrette, qui a attrapé de lui «le goût du bois», l'assiste comme commis et vendeuse.

## Centre de matériaux de construction

Fils d'un menuisier adroit, Rolland a donc de qui tenir pour aimer les matériaux de construction.

Encore chez son père, Ernest Bussière, bien connu pour sa compétence en ce domaine, Rolland, qui n'avait alors que vingt-et-un ans, s'organisa un atelier de menuiserie bien équipé pour le commençant qu'il était.

En 1960, un an après son mariage, il acheta un grand lot sur la côte, à la sortie nord du village, et s'y bâtit une maison. En 1969, il acquérait encore du terrain adjacent et y construisait, l'année suivante, un atelier avec magasin de fournitures pour la construction où il offre encore un bon choix de quincaillerie et de peintures de toutes sortes.

Avec les années, des hangars sont venus grossir son entreprise et une vaste cour à bois lui permet de stocker une grande variété de matériaux en forte demande.



Un coin de l'atelier de Rolland Bussière.



Quincaillerie de Rolland Bussière.



Rolland sait ménager ses reins.



Camion chargé de fenêtres.



La maison que s'est bâtie Rolland Bussière.

## Menuiseries

Parmi les menuiseries équipées de planeuses et autres outils pour travailler le bois, mentionnons la plus ancienne, celle établie par M. Philias Labelle à qui succéda son fils Ubald. Elle était située dans ce qui est aujourd'hui la ruelle conduisant à la résidence de Gérald Dutrisac.

Il y eut aussi les menuiseries de MM. Antoine Gauthier, A. Goulet & Fils, et Albert Lortie. Paul Gauthier, aussi, exploitait un atelier de menuiserie très achalandé jusqu'à ce qu'un accident de la route, lors d'une livraison, mette fin prématurément à cette entreprise.

Mentionnons encore l'entreprise récemment installée par Sylvain Gauthier en plus de celles qui font l'objet de reportages détaillés dans le présent chapitre.

L'endroit où loge la quincaillerie Home, c'est tout un bloc, et il a toute une histoire derrière lui.

Retournant en arrière dans le passé, aussi loin que nous le pouvons, nous avons souvenir que des Archambault possédaient cet emplacement. La résidence est une grande et confortable bâtisse recouverte en brique de notre brigade bourgetaine.

Après les Archambault, nous nous rappelons que la famille Léon Potvin a résidé là plusieurs années. Léon était forgeron. Un jour, il décida d'installer une moulange pour mouliner le grain des cultivateurs et c'est probablement ce qui intéressa Philippe Lefebvre à se porter acquéreur de la propriété et du commerce.

Philippe Lefebvre, conscient des possibilités

qu'offrait alors la vente des aliments à bestiaux, se procura un malaxeur et offrit bientôt des rations équilibrées pour vaches, volailles et porcs. Il fit un succès de son entreprise mais, ayant été terrassé par des crises cardiaques répétées, son fils Laurent dut en prendre le gouvernail.

Dans la suite, ce commerce fut vendu à Aurélien Lalonde, puis à Roland Leduc, avant de passer aux mains de A. Lortie & Fils, en 1964. C'est Jean-Charles, fils d'Albert, qui fut chargé de la gestion de cette entreprise dont il devint ensuite le propriétaire. À cause des importants changements survenus en ce domaine, Jean a abandonné la fabrication des « rations balancées » depuis une dizaine d'années, mais sans cesser le commerce des monlées.

Pendant trois ans, de 1975 à 1978, le commerce a été loué à D. L. Berry's & Sons, manufacturiers et vendeurs de produits agricoles puis, en 1978, c'est O. R. Lalonde, d'Alfred, qui l'a pris en location.

Frappé par une grave maladie, Jean a laissé son fils Roger prendre la relève le premier août 1984. Celui-ci a obtenu une franchise d'Home Hardware qu'il exploite maintenant sans intermédiaires. Officiellement, les nouveaux propriétaires sont Roger et son épouse, Johanne.

Après ses études primaires, Roger a étudié à l'École Secondaire de Casselman (secteur commercial). Dans la suite, il a travaillé pour la Canadian General Electric, puis pour l'O.C. Transpo, mais le goût du commerce, hérité de ses parents et grands-parents, l'a ramené à Bourget où il compte faire son chemin avec succès.

Si l'édifice de la quincaillerie est très élevé, c'est qu'il a été construit pour servir d'élevateur à grains par Philippe Lefebvre.



Quincaillerie «Home» de Roger Lortie.

(Photo: Ch.-A. H.)



L'usine de Louis l'Artisan telle qu'elle apparaît aujourd'hui.

## Meubles fabriqués sur spécifications

En 1976, suite à l'accident fatal subi par Paul Gauthier, son fils Louis, qui n'avait que vingt ans, dut prendre rapidement une décision relativement à son avenir.

Il pouvait prendre la relève de son père et continuer le commerce des matériaux de construction, mais il préféra ouvrir un atelier où il fabriquerait des meubles faits sur mesure.

Achétant donc un terrain de son oncle Jacques, sur la rue Lavigne, dès le mois de novembre, cette année-là, il se mettait en frais de construire lui-même un atelier de quarante pieds sur soixante. Grâce aux coups de main reçus de parents et d'amis, sa petite usine entra en opération à la fin de décembre 1976. Il s'y spécialise surtout dans la fabrication d'armoires de cuisine.



Salle de montre e Louis l'Artisan.



L'Usine de Louis l'Artisan avant la dernière addition.

Au début, la machinerie, qui avait déjà appartenu à son grand-père, suffisait pour répondre aux besoins, mais au fur et à mesure de l'expansion de son entreprise, il dut se procurer de l'outillage plus moderne. Bientôt, l'espace devint trop restreint et il ajouta un entrepôt de vingt-deux pieds sur quarante à son atelier. Petit à petit, ses ventes couvrirent un territoire croissant et il dut augmenter le nombre de ses employés.

En février 1981, il ouvre une salle de montre à Rockland pour y exposer différents modèles d'armoires. À ce moment, son épouse, Sylvie, devient collaboratrice à plein temps de Louis. Elle s'occupe surtout de la tenue des livres et reçoit les clients. Grâce à l'emplacement de ce

magasin, le nom de Louis l'Artisan se fait connaître de plus en plus dans la région de l'Outaouais, ce qui force la jeune entreprise à prendre encore de l'expansion.

En 1983, on construit donc une deuxième allonge de quarante-cinq pieds par vingt-quatre. En 1984, on trouve avantageux de fermer la salle d'échantillons de Rockland pour en installer une autre à même l'atelier, ce qui exige un nouvel agrandissement de quarante-six pieds sur soixante-dix. La petite fabrique de 2,400 pieds carrés du début a maintenant une superficie de 7,400 pieds carrés; elle compte aujourd'hui neuf employés permanents et une bonne clientèle.

Louis et Sylvie sont les actionnaires de la florissante entreprise connue sous le nom de Louis l'Artisan Inc.

Les perspectives de développement s'annoncent bonnes pour leur petite manufacture car la construction de maisons semble devoir s'intensifier dans la région.



## L'hôtellerie à The-Brook-Bourget

Le métier d'hôtelier a toujours trouvé facilement des preneurs en notre milieu.

On se rappelle qu'un hôtel était exploité autrefois sur le lot occupé présentement par le bureau de poste. Le plus ancien des propriétaires dont on se souvient était Étienne Leduc. Dans la suite, on cessa d'y vendre des boissons alcooliques et ses propriétaires, Ovila Éthier, puis Francis Touchette y exploitèrent une écurie de louage («livrée»), commerce précurseur du taxi. En même temps, ils mettaient à la disposition des voyageurs de commerce un local servant de salle d'échantillons.

Nous ne savons pas en quelle année a été construit l'hôtel qui est devenu aujourd'hui l'Auberge Bourgetel. Son premier propriétaire aurait été Alexis Rouleau auquel succéda son fils, Euclide. En 1916, celui-ci vendit l'Hôtel Royal à Joseph Morin, puis la propriété en passa à Louis Valade. Enfin, en 1933, Napoléon Lalonde en était l'exploitant lorsque l'état de la prohibition se desserra pour permettre aux hôtels de servir une bière légère que les gens appelaient la «Quatre-quatre» en raison de sa teneur en alcool (4.4%).

Puis, Donat Paul devint détenteur de la licence qu'il revendit un beau jour à Rhéal Gagné. Celui-ci fit des améliorations considérables à l'entreprise et changea son nom en celui d'Auberge Bourgetel.

En décembre 1975, Marcel Forget acquérait l'hôtel du coin et en prenait possession au mois d'avril suivant.

La maison voisine qui abritait le bureau de poste ayant été détruite par le feu, au début de 1976, les Forget achetèrent l'emplacement pour y bâtir la magnifique résidence qu'on y voit aujourd'hui et où ils entrèrent en septembre de la même année.

L'hôtel du village n'a pas été le seul à être exploité dans notre paroisse. Pendant de nombreuses années, autrefois, il y eut aussi un commerce semblable en face (ou plutôt au dos) de la gare. Le premier hôtelier y aurait été un Hurlubise dont nous ignorons le prénom. Lui ont succédé, au cours des années: Lewis Benson, Albert Benson, Marcel Bélanger, Anthime Auger et Arthur Gagné. Cette propriété appartient aujourd'hui à Marcel Forget.

Josephat Tessier se rappelle aussi que son père lui disait, quand il était jeune, qu'un hôtel avait déjà existé sur le terrain des Dumas, soit à peu près à l'endroit où réside présentement Allan Knight, en arrière de la propriété de Roland Potvin.



L'Auberge Bourgetel, propriété de Marcel Forget.



Anciennement, l'Auberge Bourgetel s'appelait Hôtel Royal.



Louis l'Artisan s'est construit une belle demeure près de son atelier.



Tous les Marcil s'intéressent aux tapis.

(Photo: Ch.-A. H.)

## Aux Tapis Marcil

L'histoire de «Jean-Guy Marcil Tapis Ltée» est celle d'un commerce, petit au début mais qui a pris de l'expansion avec les années. Lorsqu'il décida de se lancer dans cette ligne, Jean-Guy répondait à un besoin exprimé par la population.

Après avoir pris plusieurs d'années d'expérience avec les meilleurs poseurs de tapis de la région d'Ottawa, et au service de magasins réputés de la capitale nationale, ce jeune Marcil décide d'en faire son métier.

C'est le garage de sa maison qui servit de premier local à son commerce. Ça constituait un entrepôt plutôt restreint pour les rouleaux de tapis qui ne pouvaient y être déroulés aux fins de séduire la clientèle. Ce hangar devint



Les tapis Marcil vous sont offerts dans un site enchanteur. (Photo: Ch.-A. H.)



Comme le propriétaire, les clients apprécient les agréments d'une salle de montre commode.

(Photo: Ch.-A. H.)

rapidement si plein qu'on ne pouvait pas y travailler à l'aise. Alors Jean-Guy emprunta les garages de son père, Jean-Louis, et de son frère, Bernard, pour y placer son stock, mais ce n'était pas une solution idéale; d'abord, ça forçait leurs voitures à passer l'hiver «au grand air», puis ça obligeait Jean-Guy à courir continuellement d'un endroit à l'autre.

Enfin, en 1975, notre vendeur de tapis se construisit un entrepôt de trente-six pieds de large sur quarante pieds de long. Quelle amélioration que cette bâtisse en blocs de béton avec chauffage à l'huile et éclairage fluorescent! Plus de doigts gelés à dérouler les tapis au froid. Tout le monde était heureux, même les clients qui trouvaient cet entrepôt accueillant. Le chiffre d'affaires ne cessait de monter avec les années, et l'entreprise était devenue fort intéressante. La clientèle augmentait et l'ouvrage s'accumulait. On fut bientôt obligé d'offrir des travaux à sous-traiter et d'engager à

temps partiel afin de ne pas décevoir les clients.

Les heures se font longues (de huit à vingt-deux heures). Tous les soirs, on est pris par la vente de tapis, préfabriés, tuiles, tapisseries, bois-franc, céramiques, etc. Mais le matin suivant, Jean-Guy et son frère Bernard vont installer ce qui a été vendu la veille. Bernard, qui a été entraîné par Jean-Guy, est aussi intéressé que son grand-frère.

Pendant que les hommes font de l'installation chez les clients, Francine, épouse de Jean-Guy, garde le magasin ouvert et s'occupe de la clientèle tout en entretenant sa maison et en veillant sur ses trois enfants. Elle, qui a toujours aimé le public, en rencontre tant et plus dans le commerce de tapis Marcil. Il faut signaler qu'elle est la secrétaire de la compagnie: tenue de livres, vérification des entrées de banque, payés, comptes payables et recevables, etc.

Jean-Guy voit surtout à recevoir les vendeurs, même s'ils arrivent à l'heure des repas. Durant le jour il sort pour installer le matériel vendu puis consacre ses soirées à accueillir les clients, se réservant surtout la tâche de mettre la dernière main aux contrats.

En 1984, l'entreprise Jean-Guy Marcil (Tapis) a agrandi son entrepôt par une addition de vingt pieds sur trente-six. Écoutons les propres commentaires du chef de ce commerce: «1984 a été une bonne année parce que nous comptons ni nos pas ni notre temps. Notre seul désir est de satisfaire la clientèle. Nous savons que nous avons atteint ce but lorsque les acheteurs nous reviennent d'année en année et surtout quand leurs conseils nous amènent la clientèle de leurs enfants.



Jean-Guy et Francine: À deux on réussit mieux. (Photo Ch.-A. H.)



Coucoune «rayonne» le succès.

(Photo Ch.-A. H.)

### Chez Colette dite «Coucoune»

La réussite en affaires n'est pas l'apanage exclusif des hommes. Un petit bout de femme est «toute là» pour le prouver, ici même à Bourget.

Un jour qu'un local commercial appartenant à ses parents était devenu vacant, Colette Richer obtint de s'en servir pour se lancer dans le commerce. Au n° 9 de la rue Champlain-nord, le 18 novembre 1976, ouvrait donc la «Boutique Coucoune». En notre patelin, c'était un magasin d'atmosphère nouvelle cherchant surtout à plaire aux goûts de la jeunesse.

Six ans plus tard, soit le premier novembre 1982, Colette déménageait ses comptoirs et son stock de l'autre côté de la rue dans l'édifice où Inge la succursale de la Banque Nationale du Canada.

Les affaires vont rondement. La boutique Coucoune offre des vêtements pour dames et

pour hommes de tous les âges, même pour les enfants. Les lignes «Unisex» y occupent une place de choix. On y trouve de toutes les pointures; aussi des sous-vêtements, foulards et bas, des bijoux, de la laine. etc. En outre on y est agent pour les produits diète «Destiny Slender Me».

Colette est, par ailleurs, autorisée à émettre des permis de chasse depuis le début de 1978.

Le 25 février 1984, la Boutique Coucoune ouvrit un comptoir de commandes pour «Sears», ce qui accomode beaucoup de gens. Il paraît que, depuis l'ouverture, elle a triplé le chiffre d'affaires que ce commerce par catalogue en avait escompté.

À peu près au même temps, son magasin est devenu un centre de réception pour Ideal Family Cleaners de Hawkesbury.

Au moment où nous faisons ce reportage, Colette emploie deux personnes à plein temps (Lucie Bussièrre et Céline Lepage) puis deux à temps partiel (Monique Guindon et Colombe Dicaire).

Même les commerces gardent le souvenir d'anecdotes intéressantes. Nous nous permettons ici de raconter certains incidents de la première vente anniversaire de la Boutique Coucoune. En novembre 1977, pour célébrer royalement cet événement, Colette offrait des jeans au prix spécial de \$16.99 pour la première paire et de 1¢ seulement pour la deuxième. La vente dura trois jours et on en écoula huit cents paires.

Diane Tardif-Lortie, qui était veuve comme cliente, voyant Colette débordée, se mit de la partie et servit les gens à titre de commis d'urgence. Il y avait tellement de moude que l'essayage se faisait partout: dans le salon et la chambre à coucher du logis voisin, même dans la salle de toilette.



De spacieux haagars sont un atout pour la vente.

(Photo: Ch.-A. H.)



**Personnel de la Banque Nationale du Canada:** À l'avant: Maurice Pilon, directeur. À l'arrière: Denise Marcil, Yvette Beauchamp, Liette Lavictoire, Nicole Talbot, Suzanne Lavigne, Diane Charron, Lucie Pilon, Line Longtin. (Photo: Ch.-A. H.)

## Notre institution bancaire

Quand Bourget a-t-il commencé à jouir de services bancaires sur place? Nous l'ignorons. C'est probablement au début du siècle. Ce livre-souvenir, qui aurait exigé quelques années de préparation, a été réalisé en quelques mois, ce qui ne nous a pas donné le temps voulu pour faire les recherches exhaustives qu'il aurait mérité. Cependant, le plus ancien document que nous ayons trouvé, nous informant de l'existence de tels services chez nous, est le Règlement n° 12, du 27 juin 1912, présenté par le «village policé» de Bourget, concernant un emprunt de \$50.00 pour quatre mois à la «Union Bank of Canada» de Bourget.

D'autre part, le souvenir le plus éloigné des anciens que nous avons consultés à ce sujet est celui de Clémentine Longtin, employée vers

1915 par la Banque d'Hochelaga; celle-ci avait loué un espace dans la maison de son père (Napoléon Longtin, père), aujourd'hui, le n° 11 de la rue Champlain-nord.

Le 10 juin 1920, dans la nuit, deux frères de Drummondville (Québec) pénétraient dans la résidence des Longtin et perpétrèrent un hold-up qui vidait les coffres de la banque de quelque huit mille dollars. Ce soir-là, Clémentine était seule à la maison avec sa mère et sa nièce, Laurette Longtin. Les voleurs furent dépités et condamnés l'année suivante.

Un jour, alors que tout jeune, nous revenions de l'école, nous nous souvenons d'avoir remarqué une fille de gens qui attendaient sur la galerie pour l'ouverture de la banque, mais ils durent s'en retourner chez eux sans y entrer car

elle resta fermée ce jour-là. Des rumeurs de faillites avaient circulé et la population voulait retirer ses dépôts par crainte de les perdre.

Ce même soir (31 janvier 1924), la Législature du Québec autorisait la fusion des banques Hochelaga et Nationale sous le nom de Banque Canadienne Nationale et, du même coup, garantissait les épargnes des clients de ces institutions financières.

Dans la suite, vers 1925-1926, les bureaux de la banque devenue succursale, déménageaient dans l'ancienne salle de consultation du docteur Auguste Bourque. Le premier directeur en a été un monsieur Joseph Borgia Coderre qui était assisté au début par Marc Martel et Willie Collin, puis, plus tard, par Omer Gagner et Jacques Ayotte.

Lorsque survint la crise économique, notre service bancaire fut réduit à celui d'une agence (vers 1930), et un monsieur Hervieux en devint l'agent. En 1931, celui-ci déménagea le bureau à sa résidence, l'ancienne maison d'Évangéliste Potvin, aujourd'hui occupée par Germain Pilon au n° 19 Laval-est, mais on le réinstalla bientôt à l'endroit occupé précédemment dans l'édifice du 19 Champlain-nord.

Philippe Legault y a pris charge de l'agence pendant dix mois avant d'acheter la maison de Félix Lefebvre, en 1937, au n° 21 Champlain-nord. Il y transporta alors le bureau de la banque en même temps qu'il y emménageait. La banque reste à cet endroit pendant trente-trois ans et, en plus de Philippe Legault, son épouse, née Rose Boileau, Cécile Hurtubise et Carmen Lalonde y ont rempli les fonctions d'agent.

(Suite de la page précédente)

Fait cocasse, une dame d'Embrun se présente à la caisse avec une paire de jeans et s'obstine à n'en pas vouloir une deuxième paire pour 1¢. Il fallut argumenter pour la décider à profiter de l'extraordinaire aubaine.

À dix-huit heures, le troisième jour, on manquait de marchandise pour satisfaire à la demande.

Colette dit qu'elle court beaucoup mais qu'elle aime son commerce «comme une petite folle». Pas étonnant qu'elle court tant avec toutes les activités qu'on lui connaît; on courrait à moins. Si elle aime ça comme une petite folle, c'est qu'elle a le commerce dans le sang: ses parents et ses grands-parents étaient dans les affaires.



Coucoune offre de quoi habiller tout le monde.

(Photo Ch.-A. H.)



Bernard Lefebvre et sa pépineuse.

(Photo: Ch.-A. H.)

Ferme Avicole Gadouas. C'est lui qui est ordinairement employé pour les travaux de l'aqueduc de Bourget. Depuis 1974, il est chargé du creusage des fosses au cimetière.

Bernard Lefebvre travaille beaucoup pour des particuliers, tant à Hammond, Clarence-Creek et St-Pascal qu'à Bourget. On a requis ses services lors de l'érection du Centre Médical de Clarence-Creek, de l'agrandissement du Nursing Home à Bourget, de l'installation du local des Dames Culturelles, de la construction de la caserne des pompiers, du Garage Gulf et de la résidence «Joie de Vivre» de Roger Tassé. Il a fait beaucoup de travaux au «Projet Lepage». On l'emploie dans les paroisses voisines comme dans la sienne. Il déblaie le terrain de l'église en hiver en plus de déneiger beaucoup d'autres contribuables de Bourget.

Franchement, la pépineuse de Bernard Lefebvre est rarement en chômage.

## Pépineuse fort employée

Bernard Lefebvre étudia à Bourget jusqu'à la neuvième année, puis suivit un cours de deux ans, en mécanique-automobile, à l'École Technique de Hull. Ensuite, il travailla pendant un an au garage Philippe Lafleur. Voulant acquérir de l'expérience nouvelle, il s'embaucha pendant quelque temps dans la construction puis fit un stage de dix ans à l'Hôtel des monnaies à Ottawa. En laissant cet emploi, il fit l'acquisition d'une pépineuse (hack hoe).

Il a d'abord été employé de Philippe Bernard de Clarence-Creek (1972) mais s'est bientôt mis à son compte (1974). Il a exécuté des excavations de toutes sortes, a réalisé de nombreux champs d'épuration, a creusé des fossés pour les cultivateurs et des piscines d'un côté et de l'autre.

Fort adroit avec sa machine, il est très en demande pour faire des travaux publics et privés. En 1975-1976, il a été engagé pour la pose de gros tuyaux d'aqueduc le long de la



La maison de Bernard Lefebvre.

(Suite de la page précédente)

En 1970, la Banque Canadienne Nationale redonnait à ses bureaux bourgetains le statut de succursale en les installant dans l'ancienne salle paroissiale au n° 6 de la rue Champlain-nord. Ce fut le propriétaire de l'édifice, Gilbert Labelle, qui fit la première transaction bancaire le jour de l'ouverture officielle.

Depuis, les directeurs de notre succursale se sont succédés à un rythme accéléré; voici leurs noms dans l'ordre où ils ont occupé ces fonctions à Bourget: Jacques-Yves Landriault, Fernand Gaumont, Jean-Guy Hurtubise, Jacques Dumont, Lauréat Rondeau et Maurice Pilon.



Tout le personnel de la banque au poste.

(Photo: Ch.-A. H.)



Résidence de Gilbert Labelle.

(Photo. Ch.-A. H.)

belle ont été à honne école. Ainsi, notre concitoyen Gilbert est bien l'un de ceux qui ont le plus fait preuve d'esprit d'initiative à Bourget. Né aux premières années de la grande dépression, ses parents, comme la plupart des autres d'ailleurs, ont été forcés de le laisser compter surtout sur lui-même pour se débrouiller et réussir dans la vie. Il s'est donc débrouillé et a réussi.

Qui dit Labelle, dit électricité. Après avoir terminé avec succès son cours d'électricien, à l'École Technique de Hull, Gilbert a fait un mois d'apprentissage avec un Bourgetain du métier, Adélard Bernard, puis il s'est établi à son compte.

Au début, il aidait Émilien Auger, commerçant, à transporter des animaux et, en retour, pouvait utiliser le camion de ce dernier pour trimballer son matériel aux endroits où il devait travailler.

## La saga des Labelle

Dans le texte de leurs biographies, nous avons déjà signalé l'esprit d'entreprise et la persévérance qui ont permis à Napoléon Labelle et son épouse de triompher des problèmes de la crise économique pour parvenir au succès. À peine la grande dépression prenait-elle fin, qu'ils avaient déjà pignon sur la rue principale (Champlain-nord) et exploitaient un restaurant qui reudait bien.

Ils furent parmi les premiers à posséder un appareil de télévision. L'ayant installé dans leur restaurant, à l'occasion, ils plaçaient, face au petit écran, des bancs pour les badauds qui venaient suivre les émissions de boxe, de lutte, de hockey, etc., tout en sirotant une eau gazeuse ou en croquant quelque friandise.

Les fils de Napoléon et de Marie-Rose La-



Cinq des sept camions de Labelle Électrique.

(Photo Ch.-A. H.)

Il n'a pas oublié son premier contrat qui a consisté à filer la maison de Philippe Chénier dans la septième concession. Au début, il filait plutôt des maisons et bâtiments de ferme mais, avec le temps, il s'enhardit et accepta l'exécution de travaux plus considérables, par exemple ceux du Nursing Home de Bourget, de notre Centre Communautaire et d'une partie de l'école du village.

Vint un jour où il eut grand besoin d'espace d'entreposage. Il acheta alors, sur la rue Maisonneuve, une grande remise à bois avec atelier de planage, propriété d'Albert Lortie. D'une partie, il fit un hangar pour son matériel, et le reste lui servit à se construire une maison.

Depuis plusieurs années, Paul-André, frère de Gilbert, lui était devenu un bras droit si indispensable qu'il résolut de se l'associer définitivement en lui vendant la moitié des intérêts de Labelle Électrique, en 1970. L'entre-



Piscine couverte en fibre de verre dans l'arrière cour de Gilbert.



L'ancien couvent appartient maintenant à Gilbert Labelle qui en a fait une maison de rapport.

(Photo Ch.-A. H.)

prise a continué de profiter et leur parc de sept camions illustre bien l'importance que connaît son développement. Non seulement leur commerce est une bonne source d'emploi local (jusqu'à seize engagés à la fois) mais il est aussi une école de formation de futurs électriciens. En effet, jusqu'ici, neuf jeunes qui ont fait leur apprentissage avec les frères Labelle sont maintenant devenus électriciens diplômés. Voici une liste passablement complète de leurs employés depuis 1950 avec indication\* pour ceux qui se sont qualifiés électriciens: Lionel Éthier, Jacques Ménard, Gilles Piché, Richard Boileau\*, François Boileau\*, Donald Brazeau\*, Denis Bélanger\*, Jacques Robillard\*, Denis Amyot, Alain Schnupp\*, Rémi Lepage\*, André Leleuvre\*, Michel Dicaire\*, Marc Duquette, François Chartrand, Georges Schnupp, Jean-Luc Chartrand, Luc Racine, Benoit Gadouas, Pat Morris, Garry Heney, François Pa-

quette, Denis Éthier, Daniel Marcil, Pierre Mercier, Mario Éthier, Alain Chartrand, Pierre Lepage, Pierre Labelle et Michel Leroux.

**Les Labelle dans l'immeuble** — En 1970, Gilbert se lançait dans l'immeuble. Il se partait acquéreur de l'ancienne salle paroissiale et la restaurait de fond en comble pour en faire des locaux commerciaux qu'il offrit aussitôt en location.

La Banque Canadienne Nationale qui, à ce temps-là, avait décidé de remplacer son agence par une succursale, obtenait le local le plus vaste. Roland Piché retenait de l'espace en devanture pour un bureau d'assurances, tandis que Suzanne Gagnier-Perron louait une superficie convenant à l'installation de son salon de coiffure. Enfin, la Bibliothèque Publique s'entendait pour continuer à occuper tout l'arrière, jadis appelé «la petite salle».



Une des propriétés de Gilbert: le n° 7 de la rue Maisonneuve. (Photo Ch.-A. H.)

**La vieille école de 1860** — Un beau jour, Gilbert acheta de son beau-père le bâtiment qui avait été construit en 1860 pour être la première école de The Brook. On y trouvait trois logis. Aujourd'hui, il l'a revendu à son gendre, Jacques Castonguay.

**Le premier couvent** — Il y a quelques années, le fils oîné de Napoléon et de Marie-Rose a fait l'acquisition de la maison où ont logé les premières religieuses à leur arrivée à Bourget, en 1903, au 17 Champlain-nord. Il l'a transformée en immeuble de location: on y trouve maintenant les bureaux d'un avocat et d'un comptable ainsi que deux salons de coiffure et d'esthéticienne.

En outre, il est propriétaire d'une maison qu'il loue au 7 de la rue Maisonneuve.



Gilbert est aussi propriétaire de l'ancienne salle paroissiale. (Photo Ch.-A. H.)

**Les propriétés de Paul-André** — Comme son frère, Paul-André a aussi tâté le domaine de l'immeuble. Déjà possesseur d'une bonne demeure, après la mort de son père, il est devenu en outre propriétaire du bâtiment occupé par la résidence de ses parents, puis il le transforma pour en faire quatre logis.

Dans la suite, il fit l'acquisition de l'ancienne maison de Clémentine Longin au 11 Champlain-nord et, là encore, il installa trois logis.

**Carrière de Gérard en électricité** — Nous disions plus haut: «qui dit Labelle, dit électricité»: il est remarquable que Gérard, le deuxième des frères Labelle, est lui aussi électricien; grâce à une carrière réussie, il est devenu Chef de division à Ste-Jovite pour l'Hydro-Québec.

Si les Labelle (et cela comprend leurs épouses) ont bien réussi, c'est qu'en plus d'avoir de l'initiative, ils ont travaillé ferme pour atteindre le succès.



Cette année-là, il achète d'Onésime Leroux un lot de 60 pieds par 135 au coin des rues Laval et St-Pierre. En septembre, il y construisait un entrepôt de 40 pieds par 25.

Dans la suite, Marcel engage plusieurs employés occasionnels. Orient Guindon de Hammond a même été à son service pendant un couple d'années.

Son fils aîné, Denis, l'assiste depuis sept ans et son cadet, Sylvain, s'est joint à eux en 1984. C'est Jean Carrière qui est le grand responsable de la comptabilité. Cécile, l'épouse de Marcel, dépanne occasionnellement ses trois hommes au magasin. Depuis ses débuts, l'entreprise est spécialisée dans la plomberie résidentielle et agricole.

## Les plombiers Gagnier

Les plombiers de Bourget ne sont pas pleins de mauvais plans comme ceux du Watergate de Nixon. Heureusement pour nous!

Toujours d'apparence jeune, Marcel X, le chef de la famille, a déjà plus de trente ans d'expérience dans le métier. À l'âge de seize ans, il a commencé son apprentissage avec Aldéric Sicard et il est resté à cette bonne école pendant seize autres années, y apprenant à fond l'art du commerce et de la plomberie.

En 1970, Marcel X était à son compte. Il avait alors un camion contenant tout son stock; c'était donc un «stock ambulante» réellement «roulant» qu'il allait refaire au besoin en ville.



Papa Marcel, le pivot de l'entreprise.

Le magasin-entrepôt des Gagnier a été grandement amélioré en 1983. Une grande vitrine a alors été installée et l'extérieur a été entièrement fini en acier peint.

Depuis juillet 1984, les plombiers Gagnier disposent d'un second camion.

Au long de sa carrière, Marcel X a suivi des cours occasionnels. «Je suis surtout gradué par l'expérience, déclare-t-il; ce qui compte, ce ne sont pas les diplômes mais la compétence, la disponibilité et la serviabilité; heureusement pour notre nombreuse clientèle, nous ne manquons pas de ça!»

Rappelons que Marcel X a acheté depuis plusieurs années déjà l'ancienne maison de Théodule Lalonde qu'il a complètement refaite et mise à neuf.

Toujours disponible, il n'est cependant pas toujours libre car, habituellement, le nombre des clients déborde son temps.



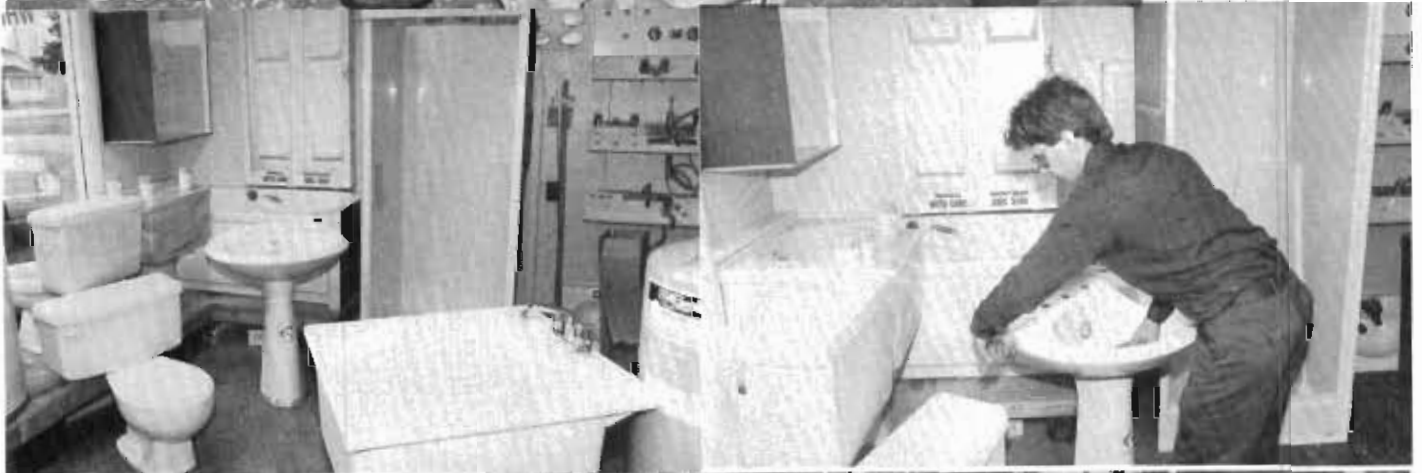
Denis le persévérant.





## Denis et Marcel

(Photo Ch.-A. H.)



(Ci-dessus)

À gauche: Salle de montre. (Photo: Ch.-A. H.)

À droite: Denis procède à un ajustement.

(Photo: Ch.-A. H.)



Sylvain, le perfectionniste.

## Les figaros de Bourget

Si nos gens avaient toujours porté cheveux longs et barbe fournie, comme au temps du Christ, ou encore suivant la mode poilue des «Beatles», nous n'aurions pas eu l'heur de connaître un beau groupe de citoyens qui ont laissé leur marque chez nous: les barbiers de The Brook-Bourget.

Faute de renseignements, nous ne pouvons pas évoquer la mémoire des plus anciens. Nous devons nous résoudre à commencer par un dénommé Miron qui, jadis, tenait salon de barbier sur la rue Champlain-nord à l'endroit où, plus tard, Arthur Viau a bâti le sien. En ce temps-là, Miron logeait dans une bâtisse à pignon, basse et presque enfoncée dans le sol, dont il occupait l'un des deux côtés.

Arthur Viau n'avait que dix-huit ans et venait de la région d'Alexandria lorsqu'il s'ins-

talla à Bourget. Il commença par louer un local à l'endroit où se trouve aujourd'hui le garage Culf de Réjean Côté. Puis, il acheta la maison occupée dans la suite par les familles Albert Hébert et Jean-Baptiste Poupart, aujourd'hui par Raymond Saumure. Quand il eut tondu assez de têtes blondes, blanches, brunes et noires pour amasser des fonds suffisants, Arthur acheta la propriété où avait déjà opéré le barbier Miron et se fit construire une imposante bâtisse où il eut suffisamment d'espace pour exploiter un salon de barbier et une salle de billard, en plus d'élever une grosse famille comme c'était la mode dans ce temps-là.

Patient comme tout, Arthur a formé plusieurs autres coupeurs de cheveux qu'il employait lors des «bourrées» de fin de semaine et de veille des fêtes. Son premier apprenti a probablement été Isaïe Labrosse. Mentionnons

aussi Joseph L. Potvin et son frère Ubald. Ce dernier a tenu boutique plus tard à Plantagenet. Un autre Potvin, Donat J., a de même été formé à l'école Viau et, dans la suite, a tenu son propre salon, pendant de nombreuses années, au n° 52 Champlain-nord.

Vint un jour où maître Viau eut des apprentis à portée de main; il initia donc ses fils René et Noël qui, au besoin et à l'occasion, lui prêtaient main forte et le dépannaient. Mais ses élèves par excellence et successeurs ont été Léo et Laurette. Le premier a fait les cheveux pendant quarante-deux ans, et la seconde a été la première «créature» du canton de Clarence à faire des coupes de cheveux aux hommes.

Léo a été pendant plusieurs années «tondeur» officiel au Centre d'accueil Roger Séguin de Clarence-Creek, au Foyer Lalonde-Ouellette



**Salon de barbier Viau (mars 1977)** — On y va pour s'y faire tondre mais c'est aussi un lieu de rencontre et de récréation (billards). Ici: John Hugh Rozon (avec sa traditionnelle pipe croche), âgé de quatre-vingts ans, attend son tour; Lionel Éthier, un habitué de l'endroit; Léo Viau, le figara, et le père Alphonse Lefebvre, confortablement assis sur ses quatre-vingt-deux ans. (Gracieuseté. Un groupe d'amis — Photo: Le Droit)

de St-Pascal et au Nursing Home de Bourget. Aujourd'hui, les Viau ont quitté notre paroisse mais ils y ont laissé de bons souvenirs.

Il ne faudrait pas oublier de mentionner ici le grand Omer Labelle qui, au temps de la crise économique, nous rasait pour dix cents dans la vieille échoppe où logeait naguère Arsène Gagné, dit «Pépère». Devenu taudis, ce logement, qui était en face de la Salle Pax, a été démoli à l'été de 1982.

Mais, après le passé, le présent: pour ses coupes de cheveux, la gent masculine se rend maintenant chez deux jeunes figaros qui ne pratiquent qu'à temps partiel à Bourget: ce sont: Michel Dion, qui est établi sur la rue Lavigne en face du Centre Communautaire, et Michel Léger du n° 6, Laval-est. Ce dernier a hérité de la clientèle du Nursing Home que servait auparavant notre ami Léo Viau.

Selon un vieux dicton provençal: «La tête porte les pieds»; nos barbiers nous aident donc à rester bellement debout.



Maison et salon de barbier des Viau.

(Cracieuse, Léo Viau — Photo Ch.-A. H.)



Sylvain Laroche et son assistante, Ginette Labelle. (Photo: Ch.-A. H.)

Enfin, le 5 octobre 1982, il ouvre à Bourget une entreprise unisexe connue sous le nom de «Salon La Place» et doit bientôt recourir aux services d'une employée temporaire, Ginette Labelle.

Fils aîné de Sylvio Laroche et de Monique Martel, Sylvain montre la même application au travail qu'ont toujours manifestée ses parents et qui est un gage de succès.



Sylvain à l'œuvre.

(Photo: Ch.-A. H.)

## En place pour une belle coiffure!

Encore tout jeune homme, Sylvain Laroche est déjà propriétaire d'un commerce bien à lui et qui, répondant à un besoin réel du milieu, promet de devenir de plus en plus prospère.

Ce jeune coiffeur a commencé par faire un apprentissage diversifié et des études sérieuses qui l'ont amené à s'installer au «pays natal».

En 1979, Sylvain travailla d'abord pour le salon de coiffure «Création Nous-Deux» à Hammond. Ensuite, on le trouve, de janvier à

septembre 1980, au «He and She» à Ottawa; après quoi, sentant qu'il a vraiment le métier dans le sang, il va suivre un cours au Collège Algonquin, de septembre à décembre 1980, et il y mérite un diplôme qu'il reçoit en janvier 1981.

Immédiatement, et jusqu'en septembre 1981, on emploie Sylvain au «Salon Coupe Courante» à Ottawa. Il va alors, jusqu'à septembre 1982, dispenser ses services au «Salon Darlene Scoularides», encore à Ottawa.



**Salon Joanne** — Originaire de Cosselman, Joanne Laplante s'est mariée, en mai 1980, à Luc Laplante, un Bourgetain, qui l'a amené vivre dans notre patelin. En décembre, la même année, elle ouvre le présent salon mais elle avait coiffé à Ottawa pendant deux ans avant de s'établir à Bourget. Joanne travaille seule sur semaine mais, le samedi, elle se fait aider par une jeune sœur. Elle coiffe des personnes des deux sexes. La majorité de ses client(e)s sont de Bourget mais il en vient aussi plusieurs des villages environnants. — Sur la photo, on reconnaît Joanne en train de coiffer Francine Cousineau-Lalonde.

(Gracieuseté du Salon Joanne)

## D'une vieille forge à «Joie de Vivre»

Bourget a été marqué par un important développement en 1984. En effet, grâce à l'initiative d'un jeune retraité, Roger Tassé, et de son fils Daniel, notre paroisse est maintenant dotée

d'une magnifique résidence à logis multiples, pour personnes âgées et autres, au n° 7 de la rue Laval-est.

Cette magnifique réalisation est une

## Artistes en chevelures

On n'a qu'à consulter les illustrations des livres consacrés aux siècles passés pour constater qu'à certaines époques les dames affichaient des coiffures extravagantes. Grâce à des maîtres experts, les femmes de notre temps, elles, exhibent des têtes élégantes, des cheveux artistiquement arrangés, des mises en plis très seyantes et des permanentes fort bien réussies, durables même.

Au meilleur de nos souvenirs, nous mentionnons ici les coiffeuses qui ont pratiqué ou pratiquent l'art de la belle coiffure à Bourget: Gilberte Richer, Yvette Éthier-Lortie, Rhéanne Régimbald-Girard, Lucille Éthier-Chartrand, Rachel Lalonde-Forget, Gisèle Boileau-St-Denis, Suzanne Cagnier-Perron, Denise Perron-Fournier, Hélène Laplante-Lefebvre et Joanne Laplante. Ces deux dernières exploitent présentement des salons fort achalandés où notre gent féminine se rend en toute confiance pour qu'on lui refasse une beauté.

construction de cent pieds de profondeur avec quarante-quatre pieds de façade et comprend huit unités de quatre pièces, soit une cuisinette, un salon, une chambre à coucher et une salle de bain, en plus d'une grande garde-robe, d'une lingerie, d'un vestiaire, et d'un compartiment à débarras. On a aussi prévu des services communs tels une buanderie, de l'espace d'entreposage, des jardins et un parc de détente. Chaque logis donne sur un petit parterre particulier. On offre aussi le stationnement.

C'est donc un nouveau chapitre qui s'ouvre dans l'histoire de ce beau lot situé pratique-



«Joie de vivre», logements pour aînés, une belle réalisation de Roger Tassé.

(Photo Ch.-A. H.)

ment en plein centre du village et dans le voisinage immédiat des principaux services: église, banque, bibliothèque, épicerie, bureau de poste, etc.

Il y a trois quarts de siècle, la maison qui se trouvait à cet endroit était occupée par la famille Cléophas Giroux qui en plus y tenait boucherie. La petite boutique, qui occupait la partie est, fut plus tard louée à un tailleur, Philias Lauzon, frère de Joseph.

Dans la suite, cette propriété fut acquise par Alfred Auger, fils, commerçant d'animaux qui l'occupa jusque vers 1933 alors qu'elle fut détruite par un incendie. Une vaste remise avec garage ayant été épargnée, Philippe Tassé en fit l'acquisition, y accola un petit corps de bâtisse et y installa la forge qu'il exploitait depuis longtemps déjà de l'autre côté de la rue.

L'endroit fut bientôt connu comme «La boutique à Zénon» car c'est lui qui était le forgeron; c'est donc là que ledit Zénon, père de Roger, forgea et vendit des machines agricoles Mas-

sey-Ferguson jusqu'à sa retraite.

Ce fut une agréable surprise pour tous quand l'on connut le projet de Roger. Ça s'est fait vite et c'est une belle réalisation.

Les propriétaires ont déjà en mains une bonne liste d'attente, si bien que Roger se propose d'entreprendre, au printemps 1985, une deuxième phase de l'autre côté de la rue, où il serait en mesure d'offrir au moins six unités avec services connexes avant la fin de l'année du centenaire.

Grâce à une participation gouvernementale, le prix de location des unités déjà construites a pu être réduit d'environ dix pour cent.

Aux réalisateurs de la Résidence Joie de Vivre, nous disons Bravo! ... et, surtout, n'arrêtez pas après un aussi brillant départ!

Rappelons, pour terminer, que la première patinoire publique dont nous avons souvenir était installée sur le lot des Tassé.



«La boutique à Zénon» a cédé la place aux logements «Joie de Vivre». (Photo: Ch.-A. H.)

## Un havre de paix

En 1962, le Dr Moise Gendron couvrait sa magnifique résidence en centre de soins infirmiers, le Nursing Home Gendron. Il avait l'ambition de le développer et d'en faire une institution dont Bourget serait fier. Il mourut en 1968 alors qu'il était en train de mettre une dernière main aux plans de la réalisation de ses rêves.

Son épouse, née Aline Gouin, resta au gouvernail de l'entreprise pendant trois ans puis vendit ses intérêts à Jacques et Claudette Gervais, en 1971.

Jouissant déjà d'une bonne expérience en ce

domaine, acquise au Nursing Home Lapalme d'Embrun, Jacques Gervais ne tarda pas à réaliser, selon ses propres plans, les rêves du fondateur. En 1975, il agrandissait donc l'édifice, portant sa capacité de vingt-trois à cinquante lits.

Le 13 octobre 1982, M. Bernie Rocchio se portait acquéreur de l'entreprise et il l'exploite depuis lors après l'avoir fait incorporer simplement comme compagnie à numéro.

Son personnel comprend sept infirmières graduées et quarante-et-un(e) aides-infirmier(e)s dont deux hommes. Au moins deux des garde-malades diplômées sont conti-

nuellement au poste nuit et jour pour surveiller le travail de trois équipes qui comprennent neuf aide-infirmier(e)s le jour, six l'après-midi et quatre la nuit. On compte aussi deux concierges, six employés à la cuisine et deux à la buanderie.

Au besoin, le centre de soins infirmiers assure le transport de ses pensionnaires à diverses cliniques. Trois médecins sont toujours disponibles pour répondre aux appels d'urgence et autres. Les Rocchio (le propriétaire et son épouse), qui demeurent à Nepean, sont eux aussi toujours accessibles grâce à une ligne directe qui relie leur foyer au nursing home.



À l'automne de la vie, le «Nursing Home de Bourget» offre un havre de paix à ceux qui cherchent la sécurité. (Photo: Ch.-A. H.)

Ce centre ne se limite pas à offrir pension, logement et soins infirmiers à ceux qui y résident, mais il leur assure aussi de nombreuses activités qui aident à maintenir bon le moral des patients. On les conduit aux centres de magasinage, on leur offre du cinéma, des promenades en bateau, des excursions de pêche, des pique-niques, des «weiner roasts», des parties de sucre à l'érablière Piché, des corvées de piquage de couvre-pieds, etc. La télévision et les cartes sont des items importants de la récréation quotidienne.

Chaque soir, il y a récitation du chapelet «en famille». Le curé de la paroisse célèbre la messe à tous les quinze jours et une religieuse vient distribuer la communion à chaque semaine.

Les visiteurs sont bienvenus pour participer aux fêtes que divers groupes organisent en fa-



Sous les ardeurs du soleil d'été, le Nursing Home assure un gîte frais à ses pensionnaires.

(Photo: Ch -A. H.)



Des pensionnaires se détendent et somnolent dans le vivoir du Nursing.

(Photo: Ch -A. H.)

On dit que le Nursing Home a une longue liste d'attente de personnes aspirant à devenir pensionnaires. On semble cependant avoir pris pour politique d'accorder la préférence aux citoyens de Bourget lorsqu'il se produit une vacance.

L'aménagement paysager du terrain du Nursing Home est très agréable et il offre une atmosphère accueillante.

Mentionnons que Bernie Rocchio ne prévoit pas de développements majeurs à son entreprise avant deux ou trois ans.

Il est évident que le Nursing Home de Bourget répond à un besoin réel. Dès qu'il s'y crée un vide, il est aussitôt comblé. Pour de nombreuses personnes, il est un havre de paix où elles peuvent couler leurs vieux jours sans inquiétudes.



veur des patients, par exemple lors de la distribution des cadeaux de Noël, aux concerts donnés par diverses chorales, dont celle des Missionnaires de la Prière et de la Pénitence de St-Pascal-Baylon et le Chœur du Moulin de Rockland; ceux des fanfares qui viennent occasionnellement égayer les résidents, etc.

Signalons que le cercle local des Dames Culturelles leur offre aussi un bingo mensuel qui est fort apprécié.

La direction du nursing home cherche en outre à désennuyer les résidents en leur permettant de participer à des occupations qui les intéressent, par exemple en faisant des sandwiches lors d'événements spéciaux. Pour sa part, Laurent Thériault, l'un des plus anciens, même s'il est l'un des plus jeunes, se sent très fier d'avoir la responsabilité de la distributrice d'eaux gazeuses et d'être le commissionnaire officiel du personnel.



À Noël, comme en toutes autres saisons, le salon du Nursing se fait accueillant pour les pensionnaires et les visiteurs.

(Photo: Ch -A. H.)



Le docteur Michel Dalpé-Charron, fondateur de la clinique médicale.

(Photo: Ch.-A. H.)

## Centre médical de Bourget

Bourget, qui avait joui des services de médecin sur place pendant plus de cinquante ans, fut bien malheureux le jour où il dut aller à l'extérieur pour se faire soigner. Aussi, ce fut avec un « Ah! » de soulagement que l'on apprit la fondation de la Clinique médicale de Bourget, enr. dont l'ouverture se fit le 5 avril 1982. Le directeur en est le docteur Michel Dalpé-Charron que nous vous avons déjà présenté dans la Galerie Biographique Paroissiale.

Praticien général, le docteur Dalpé est un continuateur de la lignée des médecins de famille qui nous ont si bien servis dans le passé. Il est au service des malades vingt-quatre heures par jour et sept jours par semaine. Il fait des visites à domicile sans se faire prier et, grâce à son appareil « Paget », on peut le rejoindre rapidement en tout temps.



Le médecin reçoit une cliente en consultation.

(Photo: Ch.-A. H.)



Le docteur Michel réfère sa patiente à la secrétaire (Gisèle Chartrand) en charge des dossiers.

(Photo: Ch.-A. H.)

La clinique offre de nombreux services médicaux. En plus des consultations et examens, on y fait des prises de sang et diverses analyses; on y prend des électro-cardiogrammes; on y donne injections et piqûres; on projette d'y installer un appareil de radiographie et d'offrir graduellement de nouveaux services.

Trois employés se partagent le travail de la clinique. Gisèle Chartrand, secrétaire, y est occupée en permanence, de même que Colette Morin, infirmière. Liliane Gratton est engagée à temps partiel. Le Dr Dalpé espère s'adjoindre bientôt les services d'un assistant et, avec le temps, de faire installer à Bourget, un dentiste, un opticien et un pharmacien.

Le local occupé par la clinique, au n° 30 de la rue Champlain-sud, est vaste et clair. On y trouve un grand bureau d'affaires, un local

pour la secrétaire, trois bureaux d'examen, une pièce pour les traitements et une spacieuse salle d'attente avec aire d'amusement pour faire patienter les enfants.

Avant d'en venir à sa vocation présente, l'édifice où loge le Centre médical a connu un long passé commercial car il a été occupé pendant de nombreuses années comme magasin de meubles, fondé et exploité d'abord par Aldéric Sicard puis, dans la suite, par Jean-Gilles Chartrand.

L'installation de la Clinique Médicale de Bourget, enr. répondait à un besoin réel que prouve bien son achalandage remarquable.

Le docteur Michel Dalpé-Charron se dit tout à fait heureux de la décision qu'il a prise d'offrir un tel service chez nous. Il déclare aimer beaucoup la mentalité des Bourgetains et se propose bien de continuer à œuvrer parmi eux.



Aire de jeu de la clinique médicale où les enfants prennent patience pendant que les parents sont en consultation. (Photo: Ch.-A. H.)

## Autres entreprises

Nous n'avons plus de forgerons, de selliers et de cordonniers, mais les temps nouveaux permettent à des Bourgetains de faire affaires en d'autres domaines: peintres, paysagistes, pépiniéristes, serristes, herboristes, soudeurs, vendeurs de produits pharmaceutiques, de beauté, etc. Nous avons aussi des agents d'assurance, des avocats, des comptables et des locuteurs de machines lourdes. À côté de restaurants à services complets comme Le Coin du Poulet et Le Chatel, nous avons les successeurs des «Petits Rex» qui, sur le bord des rues offrent des frites et autres aliments de consommation rapide. Nous en oublions certainement, mais il faut continuer...

À tous ceux qui sont en affaires, nous souhaitons le succès en espérant que les Bourgetains du prochain siècle fassent preuve d'autant d'initiative que ceux du passé.

## Un paradis à notre porte

En 1971, Roland Piché, qui réside depuis une couple d'années au village, bouille d'impatience et cherche une valve d'échappement pour son énergie débordante. Il se procure donc vingt-cinq acres en broussailles de Paul-Émile Castonguay (auparavant ferme de Jules Polvin, dont Gilles Lemay possède maintenant le reste). Roland entreprend alors d'y réaliser un centre sportif «Toutes saisons».

En 1973, il y déménage ses pénates après avoir vendu sa maison au village et s'en être bâtie une nouvelle sur le terrain de son «Paradis de l'Autoneige». En plus de la résidence du «proprio», ce site récréatif polyvalent comprend dès le début un restaurant en plus d'un terrain de camping de cent lots avec services d'eau et d'électricité. Viennent bientôt



(Photo Ch.-A. H.)

s'ajouter deux piscines publiques (1974) et un terrain de jeux (1975). En 1976, il construit un champ d'épuration pour soixante lots; il organise ensuite une sucrerie de cinq cents érables avec cabane à sucre (1977) et, la même année, il installe un service d'égout pour trente autres lots. Il agrandit son restaurant pour y ajouter un débit de boissons licencié (1978) puis, il bâtit un motel de quatre unités en 1980.

L'esprit entreprenant de Roland se retrouve chez ses fils. En 1981, Roger se porte acquéreur de la magnifique entreprise de son paternel et continue à la développer.

Il s'implique dans le développement touristique des comtés-unis de Prescott-Russell. Dans son propre milieu, il encourage et stimule les activités sportives et récréatives adaptées à l'environnement forestier où se trouve son entreprise.

Son Paradis de l'Autoneige devient un centre de courses internationales de chiens. Il



Le dimanche, surtout, les autoneiges envahissent le Paradis. (Photo: Ch.-A. H.)





*Le restaurant-bar du Paradis.*



*Intérieur du restaurant du Paradis.*



*Terrain de camping pour cent roulottes.*



*Cabane à sucre de l'érable.*



## **Paradis de l'Autoneige**



réussit à intéresser le ministère des Ressources naturelles à ouvrir, sous bois, des pistes pour le ski, la motoneige et la raquette. En été, il mousses la publicité pour favoriser la marche, le jogging et l'observation de la nature dans les sentiers de la forêt Larose. Il ne manque pas de signaler au public la flore et la faune intéressantes qu'abrite maintenant la plus grande plantation d'arbres faite de main d'homme au Canada.

En saisons permises, son Paradis de l'Autoneige sert de points de ralliement, de départ et de retour aux disciples de St-Hubert qui ne peuvent aller dans les vastes espaces du grand nord pour démontrer leur adresse.

Vraiment, le Paradis de l'Autoneige est un merveilleux centre d'intérêt pour tous. On y vient une première fois par curiosité, puis on y revient souvent parce qu'on s'y plaît.



*Doubles piscines du Paradis.*



*Motel du Paradis.*

## Collectionneur d'anciennes voitures

D'origine allemande, Norbert Poll est arrivé au Canada, le 5 août 1952, à l'âge de six ans.

Lorsqu'il étudiait à l'Université McGill de Montréal, il rencontra Patricia Janet, originaire de la Nouvelle-Écosse, qu'il épousa en 1969. Sa femme est physiothérapeute.

En octobre 1978, les Poll vinrent s'installer à Bourget où ils ont acheté la propriété qui s'élève en haut de la côte sur le coin sud-est de St-Félix, dans la sixième concession. Ils en firent l'acquisition de Jim Knowles qui, lui, la tenait d'Allan Knight, constructeur de l'édifice qui s'y trouve.



Sur un emplacement à l'orée de la forêt Larose, le manoir des Poll et son site donnent l'impression d'un petit paradis terrestre.

(Gracieuseté: Norbert Poll)



Hangar de Norbert Poll, collectionneur d'automobiles. La troisième voiture à gauche serait une Oldsmobile 1928 que possédait le docteur Moise Gendran lorsqu'il vint s'installer à Bourget.

(Gracieuseté: Norbert Poll)

La maison aux vastes proportions et de belle apparence avait un certain cachet européen, mais n'était utilisable que comme résidence d'été. Les Poll décidèrent de renforcer sa charpente, de l'asseoir sur de solides fondations bien drainées et de l'isoler parfaitement afin de pouvoir l'habiter à cœur d'année. Ils en ont aménagé agréablement le décor paysager.

Norbert et Patricia Poll sont les heureux parents de cinq garçons âgés de trois à dix ans. Trois de ces enfants sont nés à Bourget, les deux derniers étant des jumeaux. La famille se plaît si bien dans son manoir rural que chacun déclare vouloir y passer le reste de ses jours.

Agent d'immeuble et plus particulièrement conseiller en investissement de fonds étrangers au Canada, Norbert Poll est appelé à voyager dans le monde entier. Il parle couramment l'allemand, le français et l'anglais; il a aussi appris le hongrois dans ses premières années.

Notre concitoyen Poll se livre à un «hobby» fantastique: il est collectionneur d'anciennes voitures. Ainsi, de 1946 à 1966, il a acquis un

total de treize automobiles dont neuf font partie d'une collection exclusivement anglaise. Entre autres, il possède cinq voitures sport «M.G.» (Morris Garage) de modèle 1962 à 1966 qu'il a restaurées, en destinant une à chacun de ses fils.

Il possède également une Daimler modèle «DE 27» dont seulement quatre du genre furent construites, et toutes pour le palais de Buckingham. Il s'en trouve maintenant une à Sydney, une au musée de Londres, une à Johannesburg (Afrique du Sud) et la quatrième à Bourget. Cette voiture aurait déjà servi au roi George VI et à la reine mère Elizabeth, encore vivante.

Sa collection compte aussi deux Bentley, des voitures pesantes très luxueuses qu'en Angle-



Famille Norbert Poll. En plus de leurs cinq enfants, on voit ici, au premier rang à gauche, un petit invité: Thomas Majos.

(Gracieuseté: Norbert Poll)

## Au royaume de l'imprimé

Voici ce qu'écrivait Paul-François Sylvestre, dans les Documents Historiques (n° 81) de la Société du Nouvel-Ontario, au sujet d'un hebdomadaire qui a déjà été publié à Bourget. Sa publication a pour titre: «Les journaux de l'Ontario français (1858-1983)». En page 45, on y lit ce qui suit:

1959 — *Françario* (Rockland, puis Bourget) journal hebdomadaire bilingue fondé le 10 décembre 1959 par Antonin Lalonde, il est coiffé d'une devise pratique: «Il vaut mieux allumer une chandelle que de maudire l'obscurité». Catholique et politiquement indépendant, la publication entend faire «aussi bien son chemin chez nos concitoyens de langue anglaise que chez nos compatriotes de longue française» en vue de permettre à tous «de mieux se comprendre, de mieux s'entendre». On y retrouve des nouvelles locales de Clarence, Bourget, Rockland, Embrun, Hammond, Orléans, Limoges, Wendover et Cosselman. Ce dernier village fait l'objet d'un reportage historique dans l'édition du 23 mars 1960. Quand à la livraison du 18 mai suivant, elle est consacrée au tricentenaire de Dollard; le journal titre à la une «Enfin la vérité et des preuves sur Dollard des Ormeaux» et son exploit de 1660 accompli entre Hawkesbury et Chute à Blondeau.

En 1959, donc, Antonin Lalonde, de Bourget, et Bernard Chénier, de Plantagenet, s'associaient pour établir un atelier d'impressions et fonder un journal. Leur raison sociale, Imprim

(suite de la page précédente)

terre on appelle «la Rolls Royce des pauvres». Comme on sait, les voitures construites en Angleterre ont le volant à gauche excepté lorsqu'elles sont destinées au marché américain.

Pour autre passe-temps, les Poll font partie du Catineau Gliding Club et volent régulièrement en planeurs. Madame se limite à faire partie de l'équipe au sol.

Le voisinage de la forêt Larose plaît beaucoup à ces habitants de St-Félix. Ils y font du ski de fond et trouvent intérêt à nourrir de nombreux oiseaux.

Signalons ici que, dans son vaste hangar, M. Poll, en plus des siennes, entrepose quelques voitures appartenant à d'autres collectionneurs. Ainsi, on peut y voir une ancienne Oldsmobile (1928) qui aurait appartenu au docteur Moïse Gendron lorsqu'il vint s'établir à Bourget.

## Inventeurs

Pour devenir inventeur, il faut exceller en initiative. Notre patelin ne peut pas se vanter d'avoir fourni une pléiade d'inventeurs à l'humanité, mais il en est un dont on ne saurait faire le nom dans une publication du genre de Bourget Centenaire. L'utilité de ses inventions

merie Providence Enr., fut pionnière du nouveau procédé d'impression «Offset» que plusieurs années après Le Droit, The Citizen et Le Carillon ont adopté. Cette méthode offre une flexibilité beaucoup plus grande que celle du «Letterpress» (impression typographique), seule connue et généralement utilisée à l'époque. Malheureusement, si le procédé affichait déjà des réalisations merveilleuses, ses machines présentaient parfois de graves problèmes. Souvent, en certaines conditions climatiques, des phénomènes d'électricité statique incontrôlables paralysaient pratiquement l'impression et occasionnaient un gaspillage sans mesure de papier. Pour la production de *Françario*, il fallait utiliser du papier journal en feuilles. Les presses utilisant le papier en rouleau étaient moins sujettes à de tels inconvénients.

La société, qui vendait cet équipement, avait promis un service parfait mais comme l'exploitation n'était pas installée en ville, les réparations et mises au point attendaient parfois deux ou trois jours, ce qui rendait impossible le rendement ponctuel exigé par une entreprise journalistique.

L'hebdomadaire prenait un développement presque inespéré. Cependant, certains individus faisaient bloquer l'émission d'un permis de troisième classe normalement accordé sans délai pour l'expédition des journaux par la poste, ce qui faisait plus qu'en décupler le coût pour le nouvel hebdomadaire. Réduits, depuis plusieurs semaines à ne dormir que trois ou quatre heures par jour, après six mois d'un travail fou, les proprios de *Françario* se résignèrent à en cesser la publication puis vendirent séparément l'achalandage et l'imprimerie.

Dans cette aventure, il leur est toutefois resté de glorieuses satisfactions. D'abord, celle d'avoir été à l'origine de la décision prise par Hydro-Québec permettant des fouilles sur le site de la bataille du Long-Sault avant de le «noyer»; ces recherches ont confirmé les découvertes précédentes de l'archéologue Thomas E. Lee. Ensuite, l'expérience acquise par *Françario* et les résultats de son intervention en faveur du Long-Sault ont influé directement sur la fondation du Journal Anthropologique du Canada, publication trimestrielle à rayonnement international qui, pendant plus de vingt ans déjà, a combattu en faveur de la vérité archéologique au Canada et à l'étranger.

peut ne pas impressionner une grande partie de la population, mais cela ne les empêche pas d'être marquées par une certaine mesure de génie créateur qui lui fait grand honneur.

Ernest Hurtubise n'a pas eu l'opportunité de faire des études scientifiques poussées; il n'a fréquenté que la petite école du rang, mais il a toujours dévoré les publications scientifiques et techniques qui lui tombaient sous la main. Des hommes de science se sont parfois plus à causer avec lui, car il avait une compréhension innée et exacte des principes de la mécanique et de la physique que n'ont jamais réussi à acquérir beaucoup d'étudiants qui ont étudié longtemps en ces domaines à l'université.

Machiniste adroit, il réussissait à usiner toutes sortes de pièces pour dépanner les autres comme il le faisait pour remettre ses propres machines en condition de travail.

Ses amis l'appelaient familièrement «Dame-As». Pourquoi? Nous l'ignorons, mais vous savez cependant que cet «As», entre autres mérites, a eu celui d'inventer un crible pouvant enlever certaines graines de mauvaises herbes dangereuses parmi les semences fourragères. Ainsi, il parvint à faire un mil n° 1 avec une semence rejetée parce qu'infestée de marguerite blanche. Ce fut une bénédiction pour l'agriculture, quand on sait quelle plaie était la marguerite blanche pour nos producteurs de fourrages.



Humble non seulement en apparence, mais aussi en réalité, Ernest Hurtubise possédait une voix magnifique et, surtout, un génie d'invention tel qu'il s'en rencontre rarement chez le commun des mortels.

(Voir aussi autre photo à la page suivante.)



Cette photo du magasin Langlois date de 1899. À remarquer la portie arrière qui servoit de résidence, et le poteau de téléphone au coin. La centrale téléphonique avait été installée chez les Langlais vers 1888. Le feu détruisait l'immeuble peu après la prise de cette photo.

## De l'ancienne chapelle à la Salle Pax

On a déjà mentionné que l'ancienne chapelle de The Brook avait servi au culte depuis 1885 jusqu'en 1889. Dans la suite, elle a été utilisée un peu de temps (un à quatre ans?) comme école séparée puis comme salle paroissiale à l'occasion.

Edmond Langlois, qui avait exploité un magasin général dans notre village dès 1881 (probablement au coin sud-est des rues Champlain et Laval, dans la bicoque de M<sup>me</sup> Mathilde Martel) retourna à Ste-Scholastique en 1883, mais revint au Brook l'année suivante et se remit immédiatement au commerce. Le 26 janvier

1885, il vendait son stock à un monsieur Bélanger mais redevenait marchand dans la suite à une date indéterminée. Nous savons cependant qu'en 1899 il exploitait un magasin général dans une bâtisse à pignons (de deux étages et demi), où se trouve aujourd'hui le n° 11 de la rue Laval-est, et dont une partie lui servait de résidence. Cette année-là, l'immeuble fut détruit de fond en comble par un incendie.

Sans se décourager, Edmond Langlois fit immédiatement venir, de Montréal, un M. Allard, entrepreneur en construction, qui lui construisit à l'été un très beau magasin neuf au même

endroit; il en prit possession en décembre. Cependant, le 20 septembre 1902, à nouveau, le feu réduisait en cendres ce magasin dont les Langlois étaient si fiers. Aussitôt, ils achetèrent la chapelle désaffectée qui occupait l'endroit où se voit aujourd'hui l'immeuble de la Banque Nationale du Canada, et ils la déménagèrent pour l'installer sur le solage du magasin qui venait d'être rasé par l'incendie. Le commerce y reprit le 18 décembre 1902 et c'est cette bâtisse qui abrite aujourd'hui la salle funéraire Pax, mais cela depuis 1977 seulement.

Vers 1907, Arthur O. Lalonde, gendre d'Edmond Langlois succédait à son beau-père comme marchand général. Il resta au gouvernail pendant une vingtaine d'années et l'entreprise n'avait cessé de prospérer lorsqu'il mourut subitement le 2 septembre 1927. Son épouse Ubaldine, devint alors propriétaire et, avec l'aide de ses enfants, continua l'exploitation familiale jusqu'à son décès, le 9 septembre 1947.

Le magasin général Langlois-Lalonde passa alors aux mains de son fils, Antonin, qui continua de l'exploiter jusqu'en 1959, alors qu'il écoula le stock puis créa une entreprise d'impressions commerciales et publia un hebdomadaire, *Françario*.

Mais le surmenage ayant ébranlé sa santé, il dut se défaire de l'affaire et se reposer. Continuant cependant de résider à l'étage, il garda le local commercial inoccupé pendant une quinzaine d'années puis, au début de 1977, après avoir pris sa retraite de la fonction publique fédérale, il le transforma en salon funéraire, connu sous le nom de Salle Pax. Bourget, qui avait été privé d'un local public pour exposer ses morts pendant près d'un an, respira d'aise

(Suite de la page précédente)

Notre concitoyen n'a pas tiré fortune de son invention. De grosses compagnies se sont hâtées de la copier en se glissant à travers les «non licet» de son brevet. Il a au moins eu la satisfaction de savoir qu'il avait rendu un immense service à ses confrères agriculteurs.

Plus tard, lorsqu'il fut contremaître de la forêt, Ernest inventa une planteuse de précision qui permettait d'accélérer la plantation des petits plans servant au reboisement dans la forêt Larose.

Puisse la mémoire d'Ernest Hurtubise, notre maître-inventeur, se conserver longtemps au moins chez les Bourgetains.

Signalons, par ailleurs, que lorsqu'ils exploitaient leur couvoir, les frères Robert S. et Antonin Lalonde ont fait breveter un panier d'éclosion qui aurait rendu d'immenses services aux éleveurs de volailles si la sélection individuelle n'avait pas été remplacée aussitôt après par la sélection «massale».



Ici, la planteuse d'arbres de la Forêt Larose, grandement améliorée par une invention d'Ernest Hurtubise. À gauche, Raynald Cléroux; au centre, l'inventeur, et à droite, Arcus Labelle.

(Photo F. C. L.)

en accueillant cette réalisation qui lui assurait le retour d'un service essentiel.

Il convient de signaler ici que l'immeuble de la Salle Pax célèbre son centième anniversaire en 1985.

À droite:

Pendant longtemps, toute la devanture du magasin A. O. Lalonde a été occupée par une vaste galerie.

Ci-dessous à gauche:

Voici ce qu'est devenue la vieille chapelle cent ans après la célébration de la première messe.

Ci-dessous à droite:

Le magasin A. O. Lalonde après une tempête au début des années «40».



Salle funéraire Pax.

(Photo: Ch.-A. H.)

Le corps de la personne défunte est exposé ici à l'endroit même où se trouvait autrefois l'autel de la vieille chapelle.

À tout seigneur, tout honneur — Nous tenons à vous faire remarquer que toutes les photos contenues dans le chapitre «L'Initiative bourgetaine» sont une gracieuseté de l'entreprise dont on y fait l'historique ou d'un ami. À chacun d'eux, un très reconnaissant merci. — L. R.

# Cent Ans de Loisirs et de Sports à Bourget

## Loisirs d'antan jusqu'à maintenant

Les anciens Brookois étaient tellement accaparés par leur besogne qu'ils en étaient presque venus à considérer leur travail quotidien comme une récréation normale. Ça, c'était aux temps forts de leur boulot mais, dès que survenaient des périodes de répit, ils mettaient à profit ces moments de relâche pour organiser des rencontres et des divertissements. Évidemment, il n'était pas question alors d'aller se distraire dans les grands centres.

Même s'il n'y avait pas de téléphone dans la campagne, on se dépêchait à communiquer en direct par messagers. Les veillées du bon vieux temps n'étaient pas longues ni compliquées à organiser. Il ne fallait pas les planifier des semaines à l'avance ni courir après des orchestres; chaque paroisse avait ses violonneux, ses joueurs de musique à bouche (harmonica) et de bombarde (ruine-babines), toujours prêts à offrir leurs services.

Aux débuts, on se plaisait à présenter des bouquets, comme on l'a décrit ailleurs dans cette publication, mais vint un temps où, à la fin d'une veillée, on disait à Jos: «C'est chez toi que nous irons veiller mardi prochain», ou bien Baptiste annonçait: «Hé les gars, jeudi en huit, c'est moi qui vous rend la politesse!»

Que faisait-on pour s'amuser au cours de ces veillées? Les danses carrées (sets) constituaient le «plat de résistance». Aussi, on giguait, on dansait à deux, on chantait (les bons «chanteux» ne se faisaient pas prier alors pour se faire entendre), on contait des histoires et, bien entendu, on prenait un petit coup: même au temps de la prohibition, si on ne faisait pas sa propre bagosse (moonshine), on savait où s'adresser pour s'en procurer.

Avec le temps, des pianos, firent leur apparition, puis des gramophones, des guitares et des accordéons.

Le rythme des réceptions s'accroissait au temps des fêtes et jusqu'aux jours gras. Il n'était pas rare alors que l'on se retrouvait quatre ou cinq soirs d'affilée à veiller chez l'un ou l'autre de ses amis. Le carême arrivé, on se contentait d'aller jouer aux cartes chez un voisin ou à en recevoir à un «cœur atout» chez soi.



Dans nos soirées, on trouve encore, comme au bon vieux temps, des enthousiastes de la danse à deux. Parfois ce sont de véritables concours d'endurance. Ici, Marc Martel ne s'en laisse pas imposer par son vis-à-vis.

[Gracieuseté. Groupe de sportifs — Photo: Ch -A. H.]

Aux soirées d'amis de la jeune génération, réunissant des couples se fréquentant et dont l'âge pouvait évoluer dans les premières années de la vingtaine, on chantait, on dansait un peu et on s'amusait à des jeux de société.

Sur le plan paroissial, il y avait aussi quelques activités récréatives intéressantes, des séances dramatiques et des concerts, surtout des soirées de cartes (enchres, que l'on prononçait «Youkeurs»). Ces veillées se terminaient presque toujours par un réveillon. Les Enfants de Marie, par exemple, avaient coutume d'organiser une partie de cartes annuelle. À la fin de cette veillée, il y avait encan de gâteaux préparés par les demoiselles. Certaines d'entre elles indiquaient à leur cavalier la pâtisserie qu'elles avaient confectionnée. En gentilhomme, pour flatter sa tendre amie, celui-ci misait sur son chef-d'œuvre, ce que voyant, d'autres renchérisaient pour le forcer à payer le gros prix et, ainsi, les gâteaux monlaient

parfois jusqu'à dix dollars ce qui, dans ce temps-là, était une forte somme.

Avec le progrès, arrivèrent des moyens de distraction nouveaux: la radio, vers 1920, et la télévision, un quart de siècle plus tard. Bourget connut aussi des représentations hebdomadaires de cinéma, il y a une quarantaine d'années.

Le temps continuant sa course, l'utilisation des loisirs évolue continuellement. Les cavaliers ne vont plus veiller à la maison de leur blonde, ni la chercher, comme jadis, pour la conduire aux vêpres le dimanche (il n'y a même plus de vêpres), mais ils la cueillent à la course en passant chez elle pour l'amener à des activités sportives, aux hôtels, aux grills, aux cinémas, etc., si bien que les gendres restent parfois presque des étrangers pour les beaux-parents tant qu'ils n'ont pas escorté leur fille au pied de l'autel.

On ne connaît plus comme autrefois les noces de deux jours à la maison paternelle de la mariée alors que l'on ripaillait grâce à l'abondante mangeaille préparée depuis plusieurs jours par belle-maman et ses amies.

Mais à quoi bon s'attarder à décrire l'emploi des loisirs d'aujourd'hui, nos lecteurs les connaissent probablement mieux que nous.  
Antal

## Sports d'hier et d'aujourd'hui

Il est peu de sports ayant connu la faveur populaire en notre pays que l'on n'aurait pas pratiqués en notre patelin; nous nous plaisons donc ici à évoquer quelques souvenirs se rapportant à ceux qui ont le plus connu la faveur publique.

### Le patin

Le patin, objet important et populaire dans le domaine des sports canadiens, a beaucoup évolué depuis cent ans. Autrefois, il y eut des patins à lames de bois, des patins à ressort qui s'accrochaient en temps voulu aux bottines d'usage courant, puis vinrent les patins vissés aux semelles.

Quant aux lames, il y en avait en couteau, d'autres à tubes et certaines avec coches comme dans le cas des patins de fantaisie.

Enfin, on avait même, pour les jeunes débutants, des patins à doubles lames que l'on appelait patins à deux lisses.

On pourrait aussi mentionner les patins à roulettes, mais leur vogue a été pratiquement nulle à Bourget surtout parce que l'on y était dépourvu de pistes appropriées pour s'y adonner.

Peu importe cependant le genre de patins et leur évolution, ce qui nous intéresse surtout, c'est l'utilisation de ces instruments dans le domaine des sports et loisirs. Le premier de ceux-ci est le patinage simplement récréatif. Quelques personnes le pratiquent encore et on va même, de Bourget à Ottawa, pour s'y adonner sur la plus longue patinoire du monde (au Canal Rideau). Quant au patinage de fantaisie et au hockey, nous vous invitons à y lire ce qu'on en dit ci-après.

### Patinage artistique

Le patinage artistique est un sport individuel spectaculaire qui se veut aussi très formateur. On y développe la discipline personnelle, la patience, la coordination, la concentration, le rythme, la grâce et la précision dans les mouvements. C'est en outre un excellent exercice physique.



L'emportant sur une soixantaine de concurrentes, Carole-Anne Yelle a mérité de monter au sommet du podium, en 1984, lors d'une compétition inter-clubs de l'ouest québécois et de l'est ontarien pour la catégorie juvénile féminine. — Née le 16 mars 1969, notre jeune Bourgetaine s'est inscrite au Club de Patinage Artistique du Canton de Clarence en septembre 1975. Depuis, elle n'a pas cessé de s'adonner à son sport favori. Elle participe régulièrement à des compétitions et à des tests. En 1982, elle est devenue instructrice pour les jeunes patineurs du Club. Elle espère d'ailleurs se qualifier le plus tôt possible afin de devenir instructrice professionnelle.

(Gracieuseté: F. C.L.)

Persuadées que ce sport peut avantager les enfants du Canton de Clarence, quatre femmes actives entreprirent de fonder un Club de patinage artistique. Celui-ci vit le jour en septembre 1975 sous la direction de mesdames Chislaine Lalonde de Bourget, Lise Lemay de Clarence-Creek, Diane Nolan de Hammond et Denise Gareau de St-Pascal. Une professionnelle qualifiée, M<sup>me</sup> Nicole St-Jean, dispensa les cours jusqu'en avril 1983. En septembre suivant, M<sup>me</sup> Andrée Cousineau et M<sup>lle</sup> Suzan McKenna, toutes deux très qualifiées, prirent allègrement la relève et poursuivirent un travail déjà bien amorcé.

Depuis sa création, le Club a accueilli 397 enfants du canton. En figure et style libre, nos patineuses sont parmi les plus avancées de tout Prescott-Russell. En six années de compétition avec les clubs ontariens et québécois, nos patineurs et patineuses ont récolté vingt-six médailles. Un ancien membre fait de la compétition de danse au niveau provincial. En début de saison 1984-1985, d'anciennes patineuses du Club ainsi que nos patineuses senior ont suivi des cours de formation afin de dispenser bénévolement les cours aux débutants. Nos

monitrices sont qualifiées par l'Association Canadienne de Patinage Artistique.

Jusqu'à ce jour, les destinées du Club ont été présidées par Mesdames Lise Lemay, Denise Gareau, Gaétane Brazeau et Yvonne Caudreau. De nombreuses autres personnes ont collaboré et collaborent encore à l'avancement du Club. Cet organisme à but non lucratif tire ses fonds des inscriptions des patineurs, de campagnes de financement, de dons offerts par les différents clubs sociaux et commerces, ainsi que d'octrois municipaux.

### Hockey

Rappelons que la première patinoire publique, dont nous avons souvenance, était installée chez Alfred Auger, fils, là où se trouvent aujourd'hui les appartements «Joie de Vivre» construits par Roger Tassé.

Dans la suite, on en trouva successivement chez Ubald Labelle (à peu près là où est

(Suite à la 3<sup>e</sup> colonne, page 423)



Équipe formidable, hiver 1920-1921 — voir texte en page suivante, en première colonne.

(Gracieuseté: Groupe de sportifs)



Champions Intermédiaires Prescott et Russell — voir texte en page suivante, en deuxième colonne.

(Gracieuseté: Groupe de sportifs)





Champions de la «Ligue Bourget» (1943-1944) — voir texte en deuxième colonne ci-dessous.

(Gracieuseté: Groupe de sportifs)

(Photo du haut à la page précédente)

**Équipe formidable (hiver 1920-1921)** — Les rapports du temps qualifiaient la première véritable équipe de Bourget de «rouleau compresseur qui écrasait tout sur son chemin». La patinoire publique se trouvait alors à l'endroit où sont bâtis aujourd'hui les appartements «Joie de vivre» de Roger Tassé. Cette saison là, l'équipe de Bourget obtint un record parfait dans la Ligue du Canton de Clarence: toutes des victoires, aucune défaite. La publicité, obtenue par ces hauts faits dans «Le Droit», lui valut de recevoir plusieurs défis d'Ottawa qu'elle accepta sans crainte. Ainsi, elle l'emporta sur le La Sulle qui n'avait perdu qu'une seule partie (contre le Hawkesbury) dans la Ligue Intermédiaire. Le 14 février 1921, les Bourget écrasèrent (4 à 1) le Club Freiman de la capitale. Une semaine plus tard, ils furent victorieux contre l'équipe «C.P.R.» au compte de 3 à 1. La seule défaite de nos As fut enregistrée, le lundi 23 février, alors que le Rockland Senior l'emportait sur eux par 5 à 3.

Sur notre photo — À l'avant: Josephat Boudreau, Hervé Lalonde, Léa Ray, Patrick Schnupp et Eugène Séguin. À l'arrière: Moïse David, Évangéliste Labelle. Ovide Éthier, Alfred Auger, fils, Omer Boudreau, Ernest Auger et Anatole Gendron. Signalons l'absence ici d'Albert Délisle, du vrai vif-argent sur la glace.

(Gracieuseté: Berthe Labelle et Groupe de sportifs)

(Photo ci-dessus)

Rang du bas: Léo Marleau, Rhéal David, Jean-Paul Hébert, Roland Marleau (gardien de but), René Longtin et Raymond Leroux. — Rang du milieu: Roger Lalonde, Donat Paul, René Lavoie, Lionel Chénier, Arthur Viau et M. le curé Alphonse Lapointe. — Rang du haut: Donat L. Goulet, Edmond Lalonde et Ernest Cagné.

(Photo du bas en page 422)

Rang du bas: Gérard Boileau (ailier), Horace Chorette (centre), Lorenzo Lefebvre (gardien de but), Maurice Ayotte (ailier) et Roger Lalonde (ailier). — Rang du milieu: Gaston Goudreau (centre), Robert Éthier (défense), Léo Viau (défense), Rodrigue Lalonde (défense), Guy Lalonde (ailier), Roméo Deneault (ailier) et Jacques Ayotte (défense). — Rang du haut: Paul Longtin (mascotte), Donat Hébert (centre), Philippe Legault (secr.-trés.), Donat L. Goulet (président), Donat Paul (vice-président), Jean-Pierre Labelle (mascotte), Raymond Patvin (arbitre). Étaient absents: Aurélien Lalonde (ailier) et Pat Doran (défense).



(Suite de la page 421)

construite la résidence de Gérard Dutrisac), chez Amédée Bougie (au même endroit où se trouve celle de l'école aujourd'hui), ensuite chez Ti-Fin Labrosse (emplacement occupé présentement par la rue Sicard), puis au premier Centre Récréatif, celui des années cinquante (là où, de nos jours, s'étire la rue Centre); enfin à l'école où se voit la patinoire encore en usage.

C'est donc au premier endroit mentionné qu'au début des années «vingt» se sont illustrés de magnifiques joueurs qui maintenant font probablement tous du «gautet» au paradis et dont l'on trouvera les noms dans la légende de la photo du temps qui accompagne ce texte.

Durant les années «trente», malgré la crise et peut-être même grâce aux nombreux loisirs qu'assurait la grande dépression, notre sport d'hiver national prit un essor considérable. Imaginez-vous, on pouvait alors se permettre de jouer des parties de ligue le mardi ou le jeudi après-midi. Dans ces années-là, de nombreux joueurs bourgetains ont fait leur marque; entre autres: Roger et Guy Lalonde, Donat et Jean-Paul Hébert, Léo Viau, Robert Éthier, Gérard Boileau, Roland Marleau, Horace Charette, Maurice Ayotte, Léo Labrosse, Léopold Lemery et Raymond Leroux. On allait alors jouer à Embrun, Casselman, Clarence-Creek, Rockland et même Maxville. Le voyage se fai-

sait en sleighs que tirait vaillamment une bonne paire de chevaux par toutes sortes de chemins. Partisans et joueurs s'entassaient sur la paille couverte de couvre-pieds d'étoffe de ces doubles traîneaux conduits habituellement par Félix Lencery ou Baptiste Bougie. Les tuques et casques de poil, les lourds capots de chat, de chaudes mitaines, de bonnes bottes avec gros tricolors en laine du pays ainsi que des «buffalos» ou robes de carrioles (couvertures en peau fourrée) empêchaient les voyageurs de geler comme des «pommes de route». Il est vrai que le caribou et le petit blanc aidaient à garder la température, comme l'enthousiasme, à un degré suffisamment élevé. En outre, ça lubrifiait les cordes vocales pour les chansons à répondre du parcours et les acclamations d'encouragement à la patinoire.

Après des parties chaudement disputées et des victoires que Bourget décrochait habituellement plus souvent qu'à son tour, on revenait aux petites heures du matin, toujours joliment fatigué et souvent même passablement émêché.

Au cours des années «cinquante», une autre génération a pris la relève avec quelques rares vétérans qui ont persévéré. Certains prétendent même que Bourget a alors connu sa meilleure équipe. Au début, elle fut dirigée par Donat Panl qui, dans la suite fut remplacé par Gaëtan Ménard. Les As du temps étaient: Er-

nest, Jean et Marcel Viau, Jean-Louis et Vincent Lalonde, Jean-Claude Boileau, Roland Lortie, Viger Gendron, Bernard David, Robert Éthier, Marcel Gagné et Marcel Éthier. Après plusieurs années, ayant remporté de nombreux championnats dans la Ligue Prescott-Russell, Bourget décida d'entrer dans la Ligue Cambridge. Là encore, nos vaillants joueurs remportèrent des trophées aux dépens des équipes de St-Albert, Russell, Embrun et Metcalfe. On n'est pas près d'oublier les fameuses séries disputées entre Bourget et Metcalfe où tous les moyens étaient parfois employés pour remporter la victoire, mais le Club Hôtel Royal de Bourget accaparait encore là le championnat. C'est durant cette série que furent établis des records d'assistance aux arénas de Metcalfe et Russell. On vit parfois jusqu'à trois autobus «Capital Coach» remplis de partisans, quitter Bourget pour aller soutenir leur équipe, ça en plus de tous ceux qui utilisaient leurs propres voitures.

En 1956, notre club perdit plusieurs joueurs pour différentes raisons; ainsi, certains avaient déménagé de Bourget, d'autres travaillaient à l'extérieur. Plusieurs de ces sportifs se sont illustrés dans d'autres formations; ainsi, Viger Gendron, Marcel Viau et Roland Lortie avec l'Université d'Ottawa; Ernest Viau, Marcel Éthier et Jean-Claude Boileau dans la Ligue du R.A. d'Ottawa; enfin, Jean-Louis Lalonde, à Montréal.

De ce groupe d'anciens fervents du hockey, il ne reste qu'un seul Bourgetain, Roland Lortie, qui malgré ses cinquante-quatre ans, joue encore régulièrement deux fois par semaine avec une équipe «Old Timers» d'Orléans. D'ailleurs, ce club se rendra à Nice (France), au mois de mars 1985, pour participer au tournoi mondial des «Old Timers» (vétérans) du hockey.

Dans la décennie de 1960, de nouveaux joueurs prirent la relève et firent honneur à Bourget dans la Ligue Russell. On y trouvait: Raynald et Régent Côté, Kenneth Labrosse, Marius Gendron, Guy et Richard Lortie, Roger Amyot, Richard Laplante, Marcel Sicard, Guy Lepage, Caroll, Jean-Denis et Michel Yelle.

Depuis quelques années, le hockey est organisé sur le plan municipal et centré sur l'utilisation de l'aréna de notre chef-lieu. L'Association du Hockey Mineur du Canton de Clarence recrute ses joueurs dans les quatre paroisses de la municipalité et enrégimente même de très jeunes recrues. Grâce à de bons entraîneurs qualifiés, le tout fonctionne très bien et le calibre du hockey y est très fort à tous les échelons. Cette structure a permis la formation de bons joueurs au palier junior, dont notamment Marc Hurtubise et Pierre Lortie de Bourget.

Chose certaine, le hockey n'est pas mort chez nous et il promet encore bien pour les prochains cent ans.



Club de hockey «Bourget» — 1950 (Champion de la Ligue Prescott et Russell). Rang du bas: Roland Lortie, Jean-Louis Lalonde, Ernest Viau, Jean-Claude Boileau, Marcel Gagné, Jeannot Viau et Marcel Viau. Debout: Edmond Lalonde, Jean-Charles Lortie (président), Champlain Gendron, Robert Éthier, Roger Gagné (trésorier), Gérard Boudreau, Bernard David, Marcel Éthier, Charles-Guy Séguin, Silvére Boudreault, Dr Moïse Gendron (vice-président) Lucien Brazeau, Viger Gendron, Émilien Auger et Gaëtan Ménard (entraîneur). (Gracieuseté: Groupe de sportifs)



Quel magnifique spectacle que la forêt après une bordée de neige! Le skieur émerveillé par la beauté de la nature ne se lasse pas de dévorer la scène ou point d'en devenir ébloui par le soleil qui miroite sur le blanc tombé du ciel.

(Photo G O L.)

## Le ballon-balai

Pratiqué chez nous depuis plusieurs années, c'est un sport auquel, au début, on s'adonnait plutôt comme divertissement que comme jeu compétitif. La plupart du temps, on s'y livrait sur des patinoires extérieures et parfois il s'agissait des parties amicales mettant nos gens aux prises avec ceux d'autres paroisses. Au

cours des années «soixante», il connut une vogue considérable. Une ligue paroissiale fut organisée comprenant quatre équipes qui jouaient deux soirs par semaine. Un de ces groupes qui s'appelaient «Marchands de Bourget» remporta les honneurs de plusieurs importants tournois.

## Le badminton

Plusieurs étudiants de Bourget, à l'École Secondaire de Casselman, se sont distingués au badminton. Ainsi, en 1976, Raynond Lortie remporta en simple le championnat pour Prescott-Russell. La même année, il perdit en semi-finale «A» à Kingston (Ont.).

En 1980, Christian Lalonde et Marc Hurtubise remportèrent le championnat en double pour Prescott-Russell. Aussi en 1980, les sœurs Rachelle et Denise Lortie, après avoir remporté le championnat en double pour Prescott-Russell, perdirent en finale «A» à Kingston pour l'est de l'Ontario. C'est grâce à une somme de trois cents dollars fournie par les marchands de Bourget que le duo Lortie put faire le voyage à Toronto où il remporta le championnat de la Classe «C» pour tout l'Ontario. L'année suivante, Rachelle et Denise remportaient le championnat à Kingston avec une fiche parfaite, mais perdaient en semi-finale «A» pour l'Ontario à Kapuskasing.

Pour sa part, en 1982, Denise Lortie remportait, en simple féminin, le championnat Prescott-Russell; en outre, elle fut championne

pour l'est de l'Ontario à Kingston avec une fiche parfaite, mais malheureusement, perdit en semi-finale «A» pour l'Ontario à Toronto.



En 1967, à l'aréna Guertin de Hull, cette équipe se rendit en quart de finale pour le championnat de l'est canadien. L'année suivante, lors du carnaval d'Ottawa, à un tournoi où participaient une centaine d'équipes, les «Marchands de Bourget» terminèrent en deuxième place. Ce valeureux groupe était formé de Caroll, Jean-Denis et Michel Yelle, Gilbert, Paul-André et Gérard Labelle, Marcel, Aimé-A. et Yvon Lepage, Richard Boileau, Roland Lortie et Roger Amyot. Ils étaient dirigés par Jean-Charles Lortie.

## Le ski de fond

Sport relativement nouveau à Bourget mais qui a connu des débuts très prometteurs, le ski de fond semble destiné à connaître beaucoup de vogue. Ce qui le rend tellement populaire, c'est qu'il est aussi agréable à pratiquer solitairement qu'avec un ami ou en famille et, bien entendu, il convient parfaitement aux sorties de couples. Les randonnées peuvent être longues ou courtes, selon le conditionnement physique d'un chacun. Dans la forêt Larose, des pistes aux parcours variés et intéressants permettent d'observer des paysages merveilleusement changeants sur plusieurs kilomètres.

Un groupe formé, il y a quelques années, et qui s'est coiffé du nom de «Traîneux de pieds» organise des activités spéciales durant l'hiver, ce qui donne aux skieurs l'occasion de se divertir et de fraterniser en groupe.

**Les sœurs Lortie** — Denise et Rachelle sont les filles de Jean-Charles Lortie et de Gisèle Labelle.

Leur photo permettrait de croire qu'elles sont jumelles, mais elles ne le sont pas.

Elles ont commencé tôt à montrer des aptitudes pour les sports, et l'encouragement reçu, tant de la part de leur maman que de leur papa, les a fait persévérer et réussir en ce domaine.

Elles excellaient déjà au tennis quand elles se sont initiées au badminton à l'école secondaire. Elles ont été immédiatement séduites par ce sport apparenté au tennis mais qu'elles pouvaient pratiquer à cœur d'années sans sortir de leur milieu. Du niveau local au niveau régional leurs succès les entraînèrent bientôt au niveau provincial où même là, elles ont brillé remarquablement comme on peut le constater dans l'article qui précède.

Parfois en simple, souvent en double, elles ont décroché ou frôlé de nombreux championnats. Au début de l'année du centenaire, nous savons qu'elles ont été choisies pour représenter l'est de l'Ontario au tournoi provincial organisé à Kingston pour décider du championnat au niveau collégial. À toutes deux, nous souhaitons encore de nombreux succès.



**Record enviable (1956)** — Cette équipe vient de décrocher un sixième championnat consécutif pour Bourget dans la Ligue Prescott-Russell. Ces vainqueurs sont: (à genoux) Pierrette Gagné et Thérèse Wolfe: (debout) Annette Lalonde, Claude Gagné, Rolond Lortie, Jacques Brazeau, Claude Lortie et Céline Perron.

(Collection Roland Lortie)

(Gracieuseté: Groupe d'amus)

## Tennis

Le tennis a longtemps été très populaire à Bourget. Sans excès d'orgueil, on peut s'y vanter d'avoir eu une des meilleures, sinon la meilleure équipe des comtés-unis de Prescott-Russell. D'ailleurs, les nombreux championnats qu'elle a décrochés sont là pour le prouver.

C'est sur un court aménagé au lot occupé aujourd'hui par les appartements «Joie de Vivre» que le tennis a connu ses humbles débuts chez nous. On se rappelle même qu'un orignal ayant traversé le village en plein jour, plutôt que de contourner le terrain, se permit d'y endommager sa haute clôture en la sautant.

Dans la suite, un court fut construit entre la résidence du docteur Ayotte (ancienne maison du tailleur Philias Lauzon, an n° 38 Champlain-nord) et celle où ont déjà demeuré

Étienne Leduc puis Raoul Chaloux (36, Champlain-nord). C'est à cet endroit qu'ont évolué alors de bons joueurs tels ceux de la famille Ayotte, Léo et Gracia Labrosse. Carmen Lalonde, Thérèse Morin, Robert Laroche, Oriente Lauzon et plusieurs autres.

Lorsque brûla la maison des Ayotte, la famille du docteur déménagea au n° 17 de la rue Laval-est, et Maurice obtint d'Odila Dicaire la permission de construire un court sur le lot occupé aujourd'hui par le Nursing Home.

Puis après, il y eut aussi un terrain de tennis derrière la sacristie de même qu'un autre sur la propriété d'Horace Charette, près du trottoir au coin touchant le lot de la «vieille école». On a même déjà joué au tennis en été sur le terrain occupé en hiver par la patinoire de Gédéon Labrosse.

Vers la fin des années «quarante», la famille Arthur Gagné vint s'établir à l'ancien hôtel, face à la gare du C.P.R. Avec l'aide de ses enfants, ce nouveau villageois décida d'aménager deux courts. Cette réalisation donna un essor considérable au tennis à Bourget. Grâce au dévouement des Lucien Brazeau, Bernard et Marcel Gagné, Roland Lortie et Paul-Olivier Lalonde, on mit rapidement sur pieds une équipe qui, malgré la jeunesse de ses membres, recueillit bientôt certains succès. Puis comme le fond, le talent ne manquait pas, la réussite ne se fit pas attendre longtemps. C'est à partir des années «cinquante» que notre patelin connut ses plus beaux moments de gloire. Ainsi, en 1956, Bourget établissait un nouveau record, soit celui d'avoir gagné le championnat de la Ligue Prescott-Russell pour la sixième année consécutive. Voici quelques noms qui ont alors



**Club de fastball de Bourget (1983)** — Rang du haut: Christian Leroux, Sylvain Pouliot, Jean Leduc, Guy Lortie, Murio Perrier, Marc Hurtubise, Denis Leroux, Daniel Doré. — Rang du bas: Richard Lalonde, Louis Lortie, Mario Lortie, Jean-Denis Hurtubise, François Doré, Denis Doré.

(Gracieuseté: Club de balle rapide)

## Club de fastball de Bourget

Formé en 1978, notre club de balle rapide a gardé le même instructeur, Guy Lortie, depuis ses débuts. Les deux premières années, il a surtout participé à des tournois.

En 1980, il se joignit à la Ligue Carleton-Russell, intermédiaire B; cette année-là, il fut

défait en semi-finales, mais l'année suivante, il ne baissa pavillon qu'en finales. En 1982 et 1983, il obtint le championnat, gagnant donc le trophée de première place deux fois en quatre ans de participation à la ligue.

En 1984, les Bourget montèrent d'un cran.

soit dans la Ligue Ottawa-Carleton, intermédiaire A, pour finir en première place dans le programme saisonnier. Ils se permirent même d'affronter quelques clubs seniors et gagnèrent alors une partie sur trois en participant au tournoi Senior B, Bunny Larocque.

Depuis le début, Roger Lortie, Raymond Lortie, Gerry Gauthier, Marc Hurtubise et Sylvain Pouliot ont tour à tour été lanceurs.

La photo qui accompagne cet article a été prise en 1983 après que nos As eurent triomphé dans quatre tournois sur six, soit ceux de Bourget, Clarence-Creek, Navan et Rockland.

### La balle

Bourget s'est toujours adonné activement à ce sport. On se souviendra des fameuses parties de balle molle qui, durant les années 1930 à 1940, se jouaient sur le terrain appelé «Terre de la Compagnie», et qui était situé au côté nord de la voie ferrée, en-dessous de la ligne de l'Hydro.

Ensuite, le baseball, qui anciennement avait connu de la vogue, refit son apparition grâce au

(Suite de la page précédente)

laissé leur marque dans nos annales du tennis: Marcel, Jean-Claude et Bernard Gagné, Laurent Lefebvre, Marcel Éthier, Claude et Roland Lortie, Annette Lalonde, Fleurette et Gaëlane Bernard, Fernande Viau, Toto Lalonde, Andrée Gendron, Huguette Côté et Lionel Chénier, mais celle qui a le plus dominé ce sport, soit par l'excellence de son jeu, soit par son empressement à conseiller les jeunes joueurs, fut sans contredit Pierrette Gagné-Lortie. Que d'heures elle a passées à entraîner les benjamins et les inexpérimentés pour les initier aux techniques pouvant les conduire au succès. Elle ménageait rien pour organiser des tournois et assurer le transport des participants. Son zèle a porté fruits et nous a valu, entre

autres la génération des Rodrigue Drouin, Jean-Jacques Legault, Robert Marcil, Francine et Collette Richer, Nicole et Ghislaine Lalonde, Marcel Brazeau, Nicole Bouvier, Danielle Perron, Jim et Frank Malamo, etc.

Il est malheureux de constater qu'un sport aussi bénéfique pour le comportement physique et moral des jeunes, comme des moins jeunes, soit à peu près disparu de Bourget. Pourtant, le Centre Récréatif a déjà fait d'importants sacrifices pour construire, dans la cour de l'école, des courts très convenables qui sont toujours à la disposition de ceux qui veulent s'adonner à ce sport. Espérons qu'un réveil surviendra et que des bénévoles ayant la passion du tennis surgiront pour la transmettre à la génération montante.



Plusieurs familles ont maintenant leur table de billard, mais on n'en compte que trois d'utilisation publique ou semi-publique: celle de l'Auberte Bourgetel, celle du Club d'Âge d'Or et celle du Club privé installé dans l'édifice de François Sicard. Ici, on voit quatre de nos «aînés» qui tirent beaucoup d'agrément à se disputer une victoire dans la salle de l'ancienne sacristie; ce sont: Lucien A. Lepage, Robert Éthier, Jean-Baptiste Pouport et Fernand Lortie.

(Photo: Ch - A H.)

## Le billard

Toujours un passe-temps très populaire à Bourget, le billard s'est joué à plusieurs endroits publics qui, à certains temps, disposaient d'installations pour pratiquer ce jeu. Sans contredit le centre de billard par excellence a toujours été chez Arthur Viau. Les deux tables n'y chômaient pas: jeunes et moins jeunes étaient souvent obligés d'y attendre leur tour pour jouer.

Que de fois, aux petites heures du matin, M<sup>me</sup> Viau, couchée en haut au dessus de la salle, ne fut-elle pas obligée de frapper sur le plancher avec le talon de son soulier, signalant ainsi aux jeunes d'en bas qu'il était assez tard pour arrêter; mais, trop enthousiasmée. la jeunesse ignorait souvent ces avertissements.

Plusieurs tournois ont été organisés auxquels prenaient part un grand nombre de participants. Il y eut tellement de bons joueurs qui ont fait leur apprentissage à Bourget qu'il serait impossible de tous les mentionner.

Aujourd'hui, la «Poolroom» Viau est disparue mais on joue encore le billard au Bourgetel ainsi qu'au club privé où se disputent de très bonnes parties dans une atmosphère de franche camaraderie.

Malgré la disparition de la salle Viau, qui était presque devenue une institution chez nous, ce jeu rallie encore de nombreux adeptes.



(Suite de la page précédente)

dévouement de Donat Goulet. Une ligue paroissiale fut organisée et les parties se jouaient sur le terrain situé entre l'église et le cimetière. Par la suite, Bourget fit partie d'une ligue qui comprenait les villages de Pendleton, Plantagenet, Wendover et Bourget. Ses cadres finirent même par s'élargir pour inclure Masson et Buckingham au Québec. Bourget eut alors beaucoup de succès et remporta quelques championnats. Parmi les joueurs qui s'y sont illustrés, mentionnons: Marcel Éthier, Marcel et Ernest Viau, Roland Lortie, Jean-Louis Lalonde, Georges Girard, Bernard David, Viger Gendron, etc. Par la suite, le baseball disparut

pour quelques années et ce fut le calme plat en ce domaine.

Aujourd'hui, c'est le «fastball» qui est populaire et, encore là, les joueurs de Bourget sont à l'honneur. Leur équipe, sous l'habile direction de Guy Lortie, a remporté les honneurs de plusieurs tournois extérieurs, soit ceux de Rockland, St-Pascal, Casselman, Navan et Notre-Dame des Champs, de même que celui de Bourget.

En 1984, Bourget faisait partie d'une ligue comprenant des équipes de Hull et d'Ottawa; encore là, les nôtres réussirent à terminer en tête pour remporter le championnat. — Bravo les gars!

## Le golf

Ce sport attire de plus en plus d'adeptes parmi la population de Bourget. Déjà plusieurs des nôtres sont membres de divers clubs de la région, par exemple de l'Outaouais de Rockland, du Bearbrook à Navan, ou du Hammond sur l'ancienne ferme des Léonard à Canaan.

Quelques-uns de nos joueurs ont déjà réussi le coup parfait «un trou d'un coup», rêve de tout golfeur. Parmi ces chanceux, mentionnons: Lionel Chénier, Carmel Marcil, Jean-Denis Yelle, Roland Lortie, Carol Yelle et Michel Marcil.

## Le croquet

À certaines époques, ce sport a connu une assez grande popularité, surtout parmi les gens d'un certain âge, car il ne demande pas trop d'efforts physiques.

Il y eut des terrains de croquet à quelques endroits différents, notamment chez Joseph Morin, chez Horace Charette et en arrière de l'église, mais le plus fréquenté fut celui que l'on avait construit tout près du tennis, chez Arthur Gagné, à la station.

Bourget fit alors partie d'une ligue avec Clarence-Creek et Casselman où il décrocha sa part de succès grâce à des joueurs de la trempe d'Ernest Martel, Alfred Auger, fils, Albert Lortie, Arthur Gagné, Jean-Charles Lortie, Ernest Chaloux, Lucien Brazeau, Émilien Auger, Raoul Chaloux et Arthur Martel. Malheureusement, à l'heure actuelle, cette activité est pratiquement disparue, mais espérons qu'elle redeviendra bientôt populaire.

## Autres sports et loisirs

Beaucoup d'autres sports ont déjà été pratiqués ou le sont actuellement sur une base plus ou moins étendue.

Il ne fallait pas faire partie des ligues importantes autrefois pour se rendre en groupes sur le flanc de nos collines et y glisser en traîneau, en bob-sleigh et en traîne-sauvage.

La raquette n'a jamais été un sport qui a suscité un engouement généralisé, mais elle a eu ses fervents comme tous les autres et ils se plaisaient à admirer la belle nature de nos hivers canadiens en laissant dans la neige des pistes rappelant l'origine aborigène de ce moyen de locomotion.

On sait que nos mordus des quilles ne sauraient s'en passer, et les journaux régionaux nous ont appris leurs succès, mais il faut pour s'y adonner faire partie de ligues qui évoluent sur des allées à l'étranger car Bourget n'a encore rien à offrir en ce domaine.

Les concours de tir où se distinguent nos excellents chasseurs, les concours de pêche où la chance ne sourit pas toujours aux meilleurs pêcheurs, les compétitions de tir au cable où nos dames se font remarquer comme les hommes, sont es activités qui obtiennent occasionnellement des regains de popularité.

Sport tout à fait nouveau, la ringuette suscite déjà beaucoup d'intérêt chez un groupe de jeunes où certaines excellent remarquablement.

Le magnifique gymnase de l'école qui est mis à la disposition de toute la population fait souvent retentir les cris enthousiastes des joueurs de ballon-volant, de ballon-panier, de hockey de salon, etc.

Signalons aussi que le fer à cheval est en train de remonter en popularité. Il a déjà connu beaucoup de faveur, particulièrement au cours des années «trente», alors que des carrés de sable installés le long du trottoir sur le terrain de l'Hôtel Royal, voyaient des fanatiques s'acharner à lancer les fers jusqu'aux petites heures du matin.

Au chapitre des loisirs anciens, nous aurions pu vous entretenir de fêtes champêtres, de bazars et de kermesses, mais il est impossible de tout aborder. Qu'on nous permette seulement d'évoquer le souvenir d'un grand pique-nique paroissial, presque perdu dans les brumes de l'oubli et qui avait été tenu pour célébrer la St-Jean-Baptiste, il y a plus de soixante-ans de cela, dans le premier bosquet de Ti-Fin Labrosse. On y avait même servi de grands discours à haute saveur patriotique.

Terminons par une formule populaire de nos gens: «C'est ça qui est ça!» Un peuple qui sait se récréer sainement reste bien portant à tous les points de vue. Voilà probablement pourquoi Bourget ne se porte pas trop mal.

## Jeux de fléchettes

Les amateurs du jeu de fléchettes nous en voudraient sérieusement de les oublier. Ils sont tellement passionnés qu'il faudrait un gros tremblement de terre pour leur faire manquer les rencontres hebdomadaires où ils lancent leurs «dards» avec une précision merveilleuse.

Depuis une dizaine d'années, il existe à Bourget une ligue fort active du jeu de fléchettes, connu aussi sous le nom de jeu de dards (traduction littérale du mot anglais, darts). Le président fondateur fut Rodrigue Daouest, originaire de Rouyn. Il est le fils d'un Bourgetain de naissance, Arthur Daoust.

À ses débuts, la ligue bénéficia d'une subvention de Wintario obtenue par l'intermédiaire des Dames Culturelles.



Aspect intérieur de la magnifique piscine «sous dôme» de Gilbert Labelle où se donnent de nombreux cours de natation à chaque année.

## La natation chez nous.

Dans les limites de notre paroisse, il n'y a pas de lac aux plages sablonneuses ni de rivière à grève idéale pour aller y nager et plonger. Quand nous étions petits gars, nous n'étions pas exigeants en ce qui avait trait aux endroits de baignade. Évidemment, il n'était pas question d'utiliser la mare des barbottes, à fond vaseux, qu'a toujours été le lac Cobb. Mais le Brook a souvent répondu, surtout par les grandes chaleurs, aux besoins que l'on sentait de se dégraisser et de se rafraîchir.

Il suffisait d'un bon orage pour gonfler notre cours d'eau local mais, même en temps de sécheresse, il ne devenait jamais à sec. Grâce aux inégalités de son lit, on y avait repéré certaines «cuvettes» naturelles qui nous permettaient d'avoir de l'eau au moins jusqu'au menton en tout temps; c'était ce que les Anglais auraient appelé leurs «Old swimming holes». Ainsi, nous avions le «trou chez Schnupp», le «trou chez Dumas» et le «trou chez Primeau», nommés ici dans l'ordre de nos préférences.

Il n'était pas question de pollution dans ce

Pendant les premières années, les rencontres avaient lieu au local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes; ensuite elles se firent au Centre Communautaire puis se tinrent à l'Auberge Bourgetel. Depuis trois ans, les parties se disputent au Paradis de l'Auloneige. La ligue comprend une dizaine d'équipes de quatre joueurs chacune.

L'exécutif pour 1984-1985 se compose comme suit: Président, Marcel Desforges; vice-président, Keran Benson; secrétaire, Nancy Patton; trésorière, Aline Lepage.

temps-là et, Dieu merci, si elle existait, nous n'en avons jamais souffert. Mais, aujourd'hui, les sources de pollution sont beaucoup plus nombreuses: population accrue, gros troupeaux, etc.

J'ignore si nos vieux «trous» sont encore utilisés car, maintenant, les gens se déplacent plus facilement et peuvent rapidement se rendre aux endroits appro priés pour s'y baigner. En outre, nombreux sont ceux qui à présent ont leur piscine. On a commencé par creuser des étangs en campagne puis la vogue des piscines a envahi même le village; il y en a de toutes sortes: intérieures, extérieures, excavées, hors terre, rectangulaires, rondes, ovales, à contours sophistiqués, etc. Si l'eau n'y est pas polluée, par contre elle est fortement chlorée.

Présentement, ils sont rares les jeunes qui n'ont pas appris à nager et plonger. Chaque année, depuis une décennie, il se donne des cours de natation adaptés à de nombreuses classes de niveaux différents. On y a fait graduer plusieurs centaines d'élèves depuis les débuts. Mentionnons que l'endroit le plus utilisé pour ces cours est la piscine que Gilbert Labelle s'est construite sous un dôme.

Il se donne même des cours de plongée sous-marine à Bourget, pour lesquels sont utilisés des étangs d'ancienne carrières. Signalons que notre comptable, Jean Carrière, a été dès les débuts un instructeur de natation très apprécié et certainement le mieux connu chez nous.

C'est peut-être beau et bon le progrès! C'est épatant les belles piscines! ... Mais ce n'est pas poétique comme un de nos chers «Old swimming holes» où nous sautions à pieds joints en criant: «Le dernier à l'eau est nn poltron!»

Antal



Centre Commuautaire.

(Photo: Ch.-A. H.)

ganisations payantes. Vers 1965, on pouvait évaluer la propriété du Centre à environ \$25,000, et elle était libre de toute dette. Signalons que le docteur Moïse Gendron a joué un rôle-clé dans cette réalisation. Dans la suite, une équipe vendit des lots «détachés» par le Centre Récréatif dans le but de constituer un fonds pour la construction de courts de tennis sur le terrain de l'école.

Un quart de siècle après la fondation du premier Centre Récréatif, soit en 1975, le bureau de direction en fonction débordait de dynamisme et d'énergie; il était composé des personnes suivantes: Armand Legault, prés., Louis Perron, vice-prés., Joseph-André Marcil, trés., Gisèle Valiquette, secr., puis Rodrigue Daouest, François Goudreau, Raynald Lortie, Robert Marcil et Richard Poupart, directeurs; toutefois, Louis Perron, Joseph-André Marcil et François Goudreau démissionnèrent avant la fin de l'année.

## Centre récréatif de Bourget

Le premier Centre Récréatif débutait en 1951, grâce à la collaboration de dix-sept paroissiens qui se rendirent responsables d'un montant de \$1,500 (payé à Léo Labrosse) pour l'achat d'un terrain de six acres et demie. Une bande de terre de soixante-six pieds de largeur fut ensuite cédée au village pour l'ouverture de la rue Montcalm, et trois lots en bordure ouest de cette voie furent vendus pour acquitter une dette encourue à l'égard de la construction d'une belle patinoire ouverte, d'un champ de baseball et d'un local (aujourd'hui, la maison de Richard Demers). Cette construction fut réalisée à la faveur d'un emprunt de \$3,000 obtenu de M. Dosithée Tessier, de Hammond (prêt sur billet endossé par vingt-cinq citoyens), une subvention de 20% obtenue du gouvernement provincial et beaucoup de bénévolat. Le remboursement se fit grâce aux revenus tirés d'or-



Joueurs de balle à l'action.

(Photo: C. E. L.)



Une balle, deux prises.

(Photo: C. E. L.)

Aux limites ouest du village, ce comité fit l'acquisition d'un vaste terrain (treize acres); il prépara des plans, entreprit des démarches sans nombre, puis réussit à obtenir les autorisations et les subventions nécessaires pour bâtir le magnifique immeuble que l'on trouve aujourd'hui sur la rue Lavigne et qui fait l'orgueil des Bourgetains.

Le Comité en charge de la construction se composait de Bernard Valiquette, prés., Roger Lavoie, vice-prés., Joseph-André Marcil, trés., Gisèle Valiquette, secr., puis Denis Boileau, Rodrigue Daouest, Léo-Paul Doré et Romuald Lepage, directeurs.

L'ouverture officielle du Centre Communautaire eut lieu le 12 juin 1976, et elle est commémorée par une plaque de bronze fixée à l'entrée de l'édifice. Ce local peut contenir six cents personnes assises.



Avec les ans, le vaste terrain de jeu qui avoisine le Centre a été développé alors qu'on y a construit un beau terrain de baseball, un espace pour le soccer, une estrade et un restaurant: on projette d'y installer des jeux de fer en 1985 et des courts de tennis plus tard. On se propose même d'établir une pataugeuse-barbotteuse pour enfants sur le terrain de jeu édifié par l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes près de son local.

À chaque année, le Centre Récréatif réussit à honorer les paiements et intérêts d'une forte dette grâce, d'abord à une exemption de taxes puisque l'organisation est municipalisée; ensuite à l'aide de subventions; enfin et surtout à la faveur de son «Gros Moteur», un bénévolat extraordinaire qui mobilise environ cent soixante-quinze personnes œuvrant en rota-



Il faut se rendre à l'évidence que le Centre Récréatif est une entreprise communautaire importante quand l'on sait que son budget était de \$101,000 l'an dernier.



En haut: Le bureau de direction (1984) du Centre Récréatif — Avant: Raymond Chartrand, secr., Gisèle Voliquette, prés. et Sylvie Labrosse, dir. — Arrière: Richard Poupart, vice-prés., Aimé A. Lepage, trés., Sylvio La Roche, Marcel Lepoge et Jean-Pierre Therrien, directeurs.

À gauche: Six cents personnes assises peuvent prendre place dans la salle.

En bas: Spectacle pour enfants au carnaval de 1984.

tion pour diriger les loisirs, les jeux et les sports, travailler au bar, assurer le bon fonctionnement des bingos du dimanche, etc. Il convient aussi de signaler l'importante aide financière des Dames Culturelles.

La direction du Centre exprime sa reconnaissance aux bénévoles qui lui permettent de réussir, en organisant un souper et une soirée, en janvier à chaque année, alors que l'on s'amuse ferme.

Parmi les différentes activités pour lesquelles sert le Centre, mentionnons: le carnaval annuel, des noces, réceptions privées, collations après décès, festival des révoltes, soirées d'Halloween, assemblées politiques, rencontres d'information, bureaux de vote, réunions d'organismes locaux, congrès régionaux, banquets, manifestations, concerts, spectacles, etc., etc. Parfois, l'on y fait des réservations plus d'un an à l'avance.





**Sixième anniversaire (1957)** — Cet automne là, les membres du Club des Huit, avec des invités, ont célébré leur sixième anniversaire en descendant cinq chevreuils. — Rang du bas: Albert Lortie, Patrick Schnupp, Anthime Roy, Robert Laroche, Jean Boileau, Donat Paul. — Rang du haut: Robert Éthier, Gilles Boileau, Gilbert Labelle. (absent: Jean-Charles Lortie).

(Gracieuseté: Club des Huit)

## Clubs de chasse et pêche

Bourget a vu naître beaucoup de clubs de chasse et pêche. Les uns sont morts rapidement, même subitement; d'autres se sont éteints en langueur; certains se sont divisés et subdivisés, mais il en est un qui mérite d'être mentionné particulièrement car il a une belle et longue histoire; il fêtera même son trente-cinquième anniversaire l'an prochain; il s'agit du «Club des Huit», un groupe de vrais mordus de la chasse.

Les six fondateurs de 1951 furent Donat Paul, Robert Éthier, Robert Laroche, Gilles Boileau, Gilbert Labelle et Roger Gagné. Ils ne rêvaient pas alors d'un groupe qui s'appelait Club des Huit car ce n'est qu'en 1960 que fut atteint ce chiffre magique alors qu'en plus de ceux déjà mentionnés on comptait comme membres: Jean Boileau, Anthime Roy et Jean Lortie, tandis que Roger Gagné avait quitté leurs rangs.

Chaque année, durant la saison de chasse au chevreuil, ces disciples de saint Hubert partent vers le nord où ils vont oublier leurs soucis, pendant une semaine ou deux, et se retremper dans la belle nature du bon Dieu.

Ils ne sont jamais assurés de revenir avec de la venaison car, parfois, le gibier ne se montre pas; il arrive aussi que la malchance fasse rater les cibles; vous comprenez que ces animaux sont vifs, alertes, peut-être rusés, même; à part cela il faut compter avec la nervosité des chasseurs: à certains moments on n'ose pas tirer par crainte de toucher un compagnon de chasse.

Mais, s'il y a des années de «vaches maigres» où parfois l'on revient bredouille, par contre, il en survient d'autres de «vaches grasses». Ainsi, pour célébrer le sixième anniversaire de leur club, nos chasseurs revinrent avec cinq cervidés dont un était bellement empanaché.

Bons ou mauvais, tous les records sont des records, même celui d'Anthime Roy qui, en 1962, rata trois chevreuils. Ti-Jean a cherché à faire mieux mais n'en a raté que deux. Il est arrivé aussi que deux chasseurs tirent sur le même chevreuil.

Parmi maints incidents, on n'oublie pas celui de Ti-Jean qui, ayant marché sur l'herbe écartante, fut obligé de recourir aux bons services d'un bûcheron pour se faire ramener à

son camp qui n'était qu'à quelques pas de celui de ce voisin. Robert Éthier et Gilbert Labelle ont été victimes d'une aventure plus sérieuse car ils se sont égarés pour de vrai et ont passé une nuit à la belle étoile pour n'être retrouvés que le lendemain.

On raconte qu'un des chasseurs a déjà perdu sa carabine: passer une semaine à chasser sans arme, ça ne doit pas être drôle. Les chroniques de ce club signalent que trois de ses membres ont déjà trouvé un chevreuil mort dans un marécage. Ils ramenèrent triomphalement la carcasse vidée au camp, mais la «senteur» de leur supercherie les démasqua rapidement. Certain jour, Gilles Boileau, lui, aurait «étampé» un ours en plein front d'une balle de 410.

Le souvenir qui fait le plus rigoler les «Huit» et leurs amis est probablement celui de la «Grande méprise» qui marque à jamais leur passé. La voici: Par un beau matin, Jean Boileau et Robert Éthier, deux bons cultivateurs, de naissance et d'existence, avaient à peine quitté le camp qu'ils virent passer, d'un train alerte, un troupeau de petites vaches Jersey qui semblaient égarées dans le grand bois. L'un des deux se mit à les compter: «une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept»... mais, aussitôt fini le décompte, son copain se lamenta: «Aie, c'étaient des chevreux!» Hélas! oui, il venait de leur passer sous le nez une bande de sept de ces charmantes bêtes, toutes à portée de fusil et sans que nos chasseurs dépités leur aient tiré un seul coup.

En 1965, le Club fit l'acquisition d'un gros



**Gagnant** — A l'hippodrome Carleton d'Ottawa, Frisco Gena vient de gagner une course, le 15 septembre 1975. Cette victoire a valu une bourse de \$1,150 à ses co-proprétaires que l'on voit ici: Zénon Tossé, de Bourget, à la tête du vainqueur, et le jockey, Rhéau Viau, de St-Pascal.

(Gracieuseté Roger Tasse)

## Terrain de courses

Jadis, autour des années «vingt», Bourget a été doté d'une excellente piste pour les courses de trot attelé. Elle était située aux limites du village d'alors, sur la ferme de Napoléon Lalonde qui, dans la suite devint la propriété d'Auguste St-Pierre. Ce terrain de course s'étendait, si nous nous en souvenons bien à partir de ce qui est aujourd'hui la rue Lepage jus-

qu'à peu près au ruisseau qui passe à côté du Centre de l'Union Culturelle.

Il y avait habituellement une ou deux courses par année. L'organisation responsable de ces événements était, le Bourget Horse Racing Club, formé par quelques ardents amateurs de chevaux de notre patelin.

Ces courses étaient fréquentées par des coursiers venant d'aussi loin que Hamilton (Ontario). Habituellement, au cours de l'été, il y avait toute une série de courses qui se succédaient à divers endroits de la région, et notre piste, en raison de la nature de son sol et de son entretien, était réputée comme l'une des meilleures.

Sur le terrain, on trouvait une vaste écurie pour héberger les chevaux visiteurs, un kiosque pour les juges, une estrade pour les spectateurs et un kiosque-restaurant. Entre ces bâtisses, des forains installaient leurs tentes avec comptoirs de jeux et de pacotille.

Les gamins du temps s'engouaient pour ces courses. Ils étaient ravis lorsque, d'une année à l'autre, ils voyaient revenir des chevaux qui avaient fait la vedette des épreuves précédentes. Ce n'était pas long, par exemple, que l'on s'avertissait lorsqu'un certain Cameron de Russell revenait avec «La Grise», une superbe bête nommée Lady Grey qui avait l'habitude de remporter des victoires et que chacun affectionnait particulièrement. On n'a pas oublié non plus le nom de Romala qui était devenue

une célébrité parce qu'elle fut la première à faire son mille en deux minutes. Dans la suite, jugée trop forte pour les autres, on ne l'acceptait plus dans nos compétitions, mais son jockey la ramena quand même, l'année suivante, avec d'autres de ses chevaux, et il donna une exhibition, la faisant courir contre l'automobile de Clémentine Longlin que conduisait Jos Morin.

Il se produisait parfois d'assez graves accidents lors de ces événements. Ainsi, un de nos anciens, Joseph Morin, possédait un magnifique trotteur qu'il avait baptisé «Brook-King» en l'honneur de l'ancien nom de Bourget. Une certaine fois, juste avant la ligne d'arrivée, son cheval trébucha, envoyant du même coup sulky et jockey dans les airs. La bête resta comme foudroyée au sol. M. Thomas Vallée, de Lemieux, qui devait certainement posséder des connaissances vétérinaires, s'en approcha et supplia qu'on lui prêtât sans délai un bon canif. Ouvrant la gueule de l'animal terrassé, il lui fendit le palais puis, quelque temps après, Brook-King se ranima, se mit à avaler son sang en halelant et se dressa bientôt sur ses pattes pour se relever; il était réellement sauvé! Quel soulagement pour l'assistance angoissée.

Tous les accidents ne créaient pas autant d'anxiété, par exemple le suivant: un des chevaux bien connus portait le nom de «Flea» (Puce). Or, son proprio, qui lui avait probablement fait prendre un laxatif pour le mettre en forme, le poussait désespérément à prendre la tête, à la fin d'une course chaudement disputée, lorsque, sous l'effort, le contenu liquéfié de ses boyaux ne put résister à la pression et fut lancé en jet dans la face du jockey. À partir de

(Suite à la page suivante)

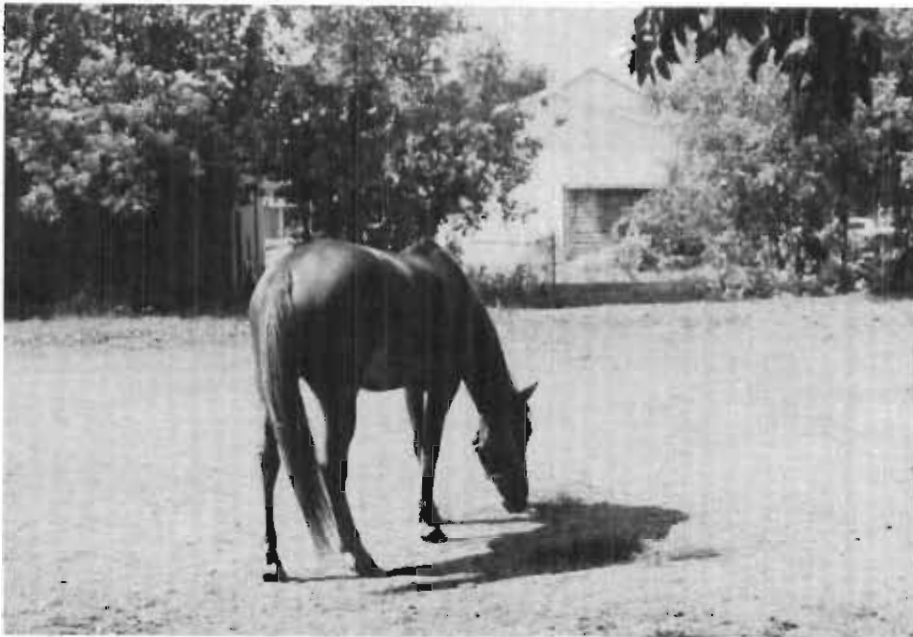
(Suite de la page précédente)

camion sur lequel il construisit une cabine. En bons samaritains, chaque année, les «huit» se plaisent à inviter des amis pour les initier aux plaisirs de la chasse. Ces visiteurs ne sont pas toujours exempts d'aventures; ainsi, l'un d'eux qui s'était mouillé les fesses apprit à ses dépens qu'il ne faut pas faire sécher ses culottes trop près du feu.

L'abbé Gilles Marcil, notre missionnaire brésilien, a déjà été l'invité d'honneur du Club des huit. Sans soumettre ses hôtes à une sévère retraite fermée, il leur célébra la messe à tous les jours en leur servant aussi une courte homélie dont ils ont gardé bon souvenir.

Des anciens du Club sont maintenant allés chasser au royaume éternel des grandes chasses, mais des successeurs leur ont été trouvés qui tous espèrent monter dans le nord encore longtemps avant d'aller retrouver les pionniers défunts de leur groupe.

Antal



Le cheval de mon voisin.

[Photo: G. O. L.]

## La passion des chevaux

Beaucoup de gens sont passionnés pour l'équitation et les activités du turf, mais ici nous voulons plutôt évoquer le souvenir des enthousiastes de l'élevage du cheval.

Autrefois, celui qui devenait propriétaire d'une magnifique bête de trait était aussi heureux et se sentait aussi fier que l'automobiliste qui, de nos jours, ayant réussi dans la vie, vient de prendre possession de sa première Cadillac. Comme le premier, celui-ci est tout petits soins pour sa nouvelle acquisition.

Les maquignons étaient nombreux autrefois (Les Beauvais, Narcisse Éthier, etc.) et de même que les vendeurs de voitures le font aujourd'hui pour les automobilistes, ils savaient alliser les convoitises des amateurs de chevaux.

Comme le font en notre temps les passionnés du sport pour leurs idoles du hockey, du baseball, et autres, les anciens pouvaient passer leurs veillées à discuter des mérites de la grise

(Suite de la page précédente)

ce jour-là, cet animal ne fut plus connu que sous le nom de «Flux».

Ah que les petits gars du temps en ont évoqué et revécu de ces courses! Ils se faisaient des harnais avec entraves en bandes de caoutchouc taillées dans de vieilles chambres à air d'automobiles, puis se coiffant du nom de leur coursier favori, ils entraient en compétition avec leurs compagnons de jeu devenus, comme eux, des «chevaux» pour les besoins de la cause.

*O souvenirs d'enfants,  
Que vous êtes charmants!*

Antal

à Poléon, du gros noir à Médé, de la petite blonde à Baptiste, etc.

Celui qui en avait les moyens s'empressait de retenir le prochain poulain de la petite juvénile canadienne de son voisin qui était réputée des milles à la ronde pour sa beauté, son énergie et sa docilité.

Les vrais connaisseurs de chevaux n'étaient pas à l'abri des duperies, monnaie courante au cours des maquignonnages. Mon père, qui avait la réputation d'être un excellent «homme à chevaux» se plaisait à acheter des bêtes à bon marché qui avaient l'air plutôt rosses. Il les suralimentait, les bichonnait, les brossait, les étrillait et, en peu de temps améliorait si bien leur apparence qu'elles trouvaient facilement preneur quand il décidait de s'en défaire. Le profit qu'il réalisait faisait plus que compenser les soins dont il les avait entourées.

Certain jour, il fit l'acquisition, à prix d'abaïne, d'un animal qui, sous son apparence négligée et une indolence provenant sans doute d'un mauvais entretien, semblait offrir des caractéristiques prometteuses. Il s'empressa de le ravigoter avec sa méthode usuelle, le picotin d'avoine y compris. Tel que prévu, ce cheval devint tout simplement superbe, mais, avec son regain de vitalité, il développa des vices innées qui en firent une bête impossible à contrôler. Je me rappelle même qu'en dernier, il fallait lui voiler les yeux avec un sac vide et le faire entrer à reculons lorsqu'on voulait lui faire réintégrer l'écurie. La bonne réputation d'éleveur de mon père n'en souffrit pas mais celle de son animal rétif se répandit tellement qu'il ne put s'en débarrasser, si je m'en rappelle bien, qu'en le vendant pour l'exportation de viande chevaline.

Les amateurs de chevaux, si nombreux autrefois, deviennent rarissimes. Qu'on nous permette de mentionner quelques-uns des derniers que Bourget a connus. Zénon Tassé, qui a toujours été forgeron, savait apprécier la valeur des bêtes qu'il ferait. Il s'est même plu à en élever tant que la santé le lui a permis. Ça ne fait pas tellement longtemps encore qu'un de ses coursiers, Frisco Geno lui a remporté une somme rondelette lors de courses à la piste Carleton dans la anlieue d'Ottawa.

Comme Zénon, Horace Charette a toujours été passionné des chevaux; il a été propriétaire d'une magnifique bête qu'il attelait sur un élégant boghei à venir jusqu'à tout récemment. Ça faisait plaisir de le voir passer, maîtrisant son animal fringant qui attirait tous les regards.



Le poney de Gilles Potvin.

Personne n'oubliera non plus Gilles Potvin dont le gentil attelage de poneys circulait souvent dans les rues de notre village.

Rappelons enfin que les gros chevaux de trait étaient aussi agréables à voir. L'un des derniers à nous donner la chance d'en admirer fut Rosaire Gagner. Que de peine il se donnait pour huiler le cuir de ses harnais et en fourbir les cuivres. Il était très fier de ses bêtes toujours propres et bien peignées.

Mais, comme tant d'autres belles et bonnes choses du passé, les chevaux disparaissent pour ne plus revenir: il ne nous reste plus que la satisfaction d'en évoquer le souvenir.

Antal



Les chevaux de Rosaire Gagner

# Éphémérides

Le premier baptême inscrit au registre du Sacré-Cœur de The Brook a été fait par M. le curé Talbot le jour même de l'érection canonique de la paroisse, le 26 juillet 1885. L'enfant baptisé était Marie-Emma, fille d'Auguste Amyot et d'Elmire Lefebvre. Le deuxième, fait le même jour, a été Joseph-Ovila, enfant de Moïse Bazinet et de Clara Brabant.

\* \* \*

3 août 1885: Les murs de la petite chapelle sont témoins d'un événement peu banal pour l'époque: le même jour, deux sœurs, M<sup>lles</sup> Céline et Joséphine Michaud, unissaient leur destinée à MM. Moïse Lacroix et Delphis Gendron. Du mariage Lacroix est née une fille qui fut la première vocation religieuse de la paroisse: elle est connue chez les Sœurs Grises sous le nom de Sœur l'Ange-Gardien.

\* \* \*

La première sépulture a été celle de l'enfant de M. Étienne Bauvier, le 15 août 1885. Marie-Ernestine, décédée à l'âge de 9 mois.

\* \* \*

Le 16 avril 1886, le P. Talbot érigea le premier Chemin-de-Croix.

\* \* \*

Le 15 juin 1886, la joie était grande dans la paroisse qui n'existait encore que depuis une année. Une cloche, du poids de 850 livres, était arrivée et fut bénite par M<sup>r</sup> Duhamel au milieu



NOTRE CLOCHE : Thomas, Georges, Clément. (Photo: Ch.-A. H.)

d'un grand concours de peuple. Elle fut baptisée sous les noms de Thomas, Georges et Clément en l'honneur de M<sup>r</sup> Joseph-Thomas Duhamel, M. Georges Talbot, curé de la paroisse, Clément Polvin, un des premiers pionniers de la colonie du Brook et citoyen très honorable de la nouvelle paroisse. Sur un côté de la cloche, on peut lire l'inscription suivante: Chanteloup 1883. Elle est donc d'origine française.

\* \* \*

Le 26 novembre 1886, établissement de la confrérie de l'Union de prières et des bonnes œuvres par le nouveau curé, M. Constantineau.

Le 26 janvier 1887: Baptême du futur M<sup>r</sup> U. Langlois, o.m.i. En voici l'acte, tel que consigné au registre paroissial: «Ce 26 janvier mil huit cent quatre-vingt-sept, nous, sous-signé, curé du Sacré-Cœur, avons baptisé Pierre-Ubald, né l'avant-veille, fils légitime de Joseph-Edmond Langlois, marchand, et de Eugénie Ménard, de cette paroisse».

Le parrain a été Joseph Ménard, instituteur, et la marraine, Athalie Skakle, oncle et tante de l'enfant, lesquels, ainsi que le père, ont signé. Lecture faite. (D<sup>r</sup> Desrosiers). Constantineau, P.C.».

\* \* \*

Le 13 juin 1888, M<sup>r</sup> Duhamel, en première visite pastorale, à Bourget, administra le sacrement de la Confirmation à 108 candidats parmi lesquels on voyait des adultes de 25 et de 30 ans, tous heureux de recevoir ce sacrement qui donne le Saint-Esprit avec l'abondance des grâces pour les combats de la vie.

\* \* \*

Le premier téléphone de la paroisse fut posé chez M. Edmond Langlois vers 1888. Ce fut là aussi qu'on installa le premier «central» qui y resta jusqu'en 1921.

\* \* \*



Le 24 octobre 1889, la joie est à son comble. Ce n'est plus une modeste chapelle qui abritera désormais l'Hôtel divin de la terre et du ciel; c'est un temple convenable, grand et confortable, élevé à la gloire de Dieu par M. le curé Constantineau et les bons paroissiens au prix de bien des sacrifices. M<sup>re</sup> Duhamel se dit heureux de bénir ce nouveau sanctuaire et d'encourager de son verbe toujours onctueux le pasteur et les fidèles à poursuivre avec persévérance la tâche toujours difficile mais consolante de la formation d'une paroisse nouvelle.

\* \* \*

Le 4 novembre 1889, eut lieu l'ouverture de la première retraite paroissiale prêchée par le Père Lamontagne et un autre Rédemptoriste, mission qui produisit dans la paroisse un grand bien spirituel. C'est pendant cette retraite que le Père Lamontagne érigea le Chemin-de-la-Croix dans la nouvelle église.

\* \* \*

5 avril 1898: Baptême du futur abbé Raoul Rouleau. Voici la teneur de cet acte: «Ce vingt-cinq avril mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, nous soussigné, prêtre-curé, avnms baptisé Joseph-Raoul-Alphonse, né, hier, du légitime mariage de Euclide Rouleau, hôtelier, et de Ada Beaudry de cette paroisse. Le parrain, Alexis Rouleau, et la marraine, Élise Desjardins.» — Charles Larose, P. Curé.

\* \* \*

Le 1<sup>er</sup> septembre 1898, le premier train du Pacifique Canadien, bondé de voyageurs, fit entendre, pour la première fois, son cri strident et stoppa à la station nouvelle de The Brook.

\* \* \*

En 1902, M. le curé F.-X. Brunet de The Brook réussit à faire construire, à Hammond, une chapelle qui servira au culte jusqu'à la construction de l'église en 1912. Cette chapelle fut transformée ensuite en école et, plus tard, en salle paroissiale.

\* \* \*

En la fête de l'Assomption, le 15 août 1903, arrivait à The Brook, la première «colonie» de religieuses des sœurs Grises de la Croix. Mère Kirby, supérieure générale, vint installer les trois fondatrices, les sœurs Saint-Anselme, Sainte-Pulchérie et Saint-Athanase.

\* \* \*



La lampe du sanctuaire, un des cadeaux de 1910, veille toujours auprès de la sainte réserve.

(Photo: C. E. L.)

Le 28 septembre 1905, M<sup>re</sup> Duhamel, toujours si plein de zèle pour toutes les œuvres de Dieu, était heureux de bénir la nouvelle école du village.

\* \* \*

12 avril 1909 — Érection canonique de la paroisse St-Pascal-Baylon, constituée en partie avec du territoire détaché de Bourget.

\* \* \*

Premier juillet 1910 — Grâce à des démarches considérables de la part de M. le curé Raymond, The Brook change son nom pour celui de Bourget.

\* \* \*

Le 31 juillet 1910, fut un jour d'allégresse générale. Les paroissiens célébraient avec une pompeuse solennité le 25<sup>e</sup> anniversaire de l'é-

rection de la paroisse. Ces fêtes religieuses furent rehaussées par la présence de M<sup>re</sup> Routhier, administrateur du diocèse, de MM. Brunet et Constantineau, anciens curés de la paroisse et de plusieurs autres membres du clergé. M. Constantineau donna le sermon de circonstance. Cependant, une ombre de deuil planait sur l'immense assemblée: M<sup>re</sup> Duhamel n'était plus parmi nous depuis un an déjà. Mais il n'est pas oublié des anciens paroissiens du Brook. A cette occasion, les fidèles offrirent à leur curé, M. Raymond de riches cadeaux: un calice et un ciboire, un ostensor et une lampe de sanctuaire qui servent encore au culte (dans les fêtes solennelles).

\* \* \*

La paroisse du Sacré-Cœur de Bourget cède une partie de son territoire pour former la nouvelle paroisse St-Mathieu de Hammond dont le décret d'érection canonique porte la date du 9 septembre 1912.

La première automobile de Bourget fut une Cadillac, propriété du Docteur Bourque. Il fit son apparition vers 1912. Depuis, bien des «bous» ont roulé sur nos routes.

\* \* \*

En 1913, M. Raymond, curé de Bourget, fait un long voyage en Europe et en Terre-Sainte; il est remplacé pendant son absence par M. l'abbé Eugène Olivier.

\* \* \*

Le 14 juillet 1914, l'émotion est générale. Tout le monde est à la joie, le Révérend Père Ubald Langlois, des Oblats de Marie-Immaculée, enfant de la paroisse, ordonné le 14 juin à Ottawa par son ancien curé devenu évêque de Mont-Laurier, chantait sa première grand'messe dans sa paroisse natale. Et comme c'était le dimanche après la Fête-Dieu, il eut le grand privilège de parler le Saint-Sacrement à la procession dans les rues de son village. Le reposoir était élevé dans le portique de sa maison paternelle.

\* \* \*

2 juillet 1916 — Célébration solennelle de la St-Jean Baptiste avec messe pontificale célébrée par notre ancien curé, M<sup>re</sup> F.-X. Brunet, évêque de Mont-Laurier.

\* \* \*

25 décembre 1920 — La messe de minuit est célébrée à l'église après huit mois d'offices à la salle paroissiale, en raison de la grande rénovation de notre temple.

\* \* \*

28 septembre 1921 — Érection du Chemin de Croix que l'on voit encore sur les murs de l'église.

\* \* \*

Le 2 octobre 1921 est un jour mémorable entre tous. Les travaux de l'agrandissement et de l'embellissement de l'église étant terminés, M. Raymond voulut célébrer solennellement cette belle réalisation. La consécration du maître-autel eut lieu le premier jour d'octobre par M<sup>re</sup> J.-O. Routhier, vicaire général du diocèse et délégué par S.G. M<sup>re</sup> Gauthier. Le lendemain, M<sup>re</sup> Brunet, notre ancien curé, vint bénir le nouveau temple et les grandes orgues nouvellement acquises. Cette belle cérémonie avait attiré un grand nombre d'amis de la paroisse et de curés du diocèse. L'architecte, M. Dosithe Chénier et le constructeur de l'église, M. Lambert, de Hull, étaient aussi présents. La



*Reposoir de 1914 — Au cours de la procession, le père Ubald Langlois a porté l'ostensorio jusqu'au reposoir érigé sur la galerie de la maison paternelle (9, Laval-est). À remarquer le trottoir de bois qui, dans le temps bordait la rue.*

(Graciuseite A-M L.)

grand'messe était chantée par M. l'abbé J.-A. Carrière, curé de St-Rédempteur, de Hull, et le sermon donné par M. l'abbé Constantineau.

\* \* \*

Le 11 juin 1922: jubilé d'argent de notre zélé pasteur, M. Raymond. Tous les paroissiens furent heureux de lui présenter l'hommage de leur profond respect et de leur sincère vénération. Le jubilaire célébra très solennellement la grand'messe, assisté de deux enfants de la paroisse; le P. Langlois, comme diacre, et M. Rouleau, sous-diacre. Le sermon fut donné par le R. P. Langlois; ce fut un réel chef-d'œuvre d'éloquence et de piété. Des adresses très élogieuses furent présentées au vénéré jubilaire avec des présents généreux de la part des paroissiens, heureux de lui prouver leur sincère reconnaissance pour ses œuvres nombreuses et son dévouement pendant ses vingt-cinq années de pastorat. La fête se termina le soir, à la salle paroissiale, par un drame, donné par les enfants de l'école du village.

\* \* \*

M. l'abbé J.-O.-F. Allard vient assister M. le curé Raymond, comme vicaire, en 1922 et 1923.

\* \* \*

Le 23 octobre 1922, M. Alfred Goulet, marchand du village, était élu à la Législature de Toronto; puis, en 1926, à la Chambre des Communes d'Ottawa pour représenter notre comté de Russell, poste qu'il conserve jusqu'en 1945, alors qu'il se retire de la politique active.

En 1928, M. l'abbé Isaïe Godin administre la paroisse pendant quelques mois, alors que M. le curé Raymond fait un voyage en Californie.

\* \* \*

Le 30 septembre 1928, une riche statue du Sacré-Cœur était bénite par M<sup>re</sup> l'archevêque Forbes. Voici ce que nous lisons dans les annales de la paroisse: «Le 30 septembre 1928, nous, soussigné, archevêque d'Ottawa, avons béni, avec les solennités prescrites, une statue du Sacré-Cœur, composée de cuivre, d'étain et de plomb, recouverte d'une couche d'or et mesurant 7 pieds de hauteur, sise sur un bloc de marbre indien, placé sur le comble du toit de l'église. Elle est d'une valeur de \$900.00 et a été donnée en actions de grâces par un particulier qui désire garder l'anonymat.» Le même jour, une autre belle statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, offerte à la paroisse par M. Olivier Longlin, fut aussi bénie par M<sup>re</sup> l'archevêque.

\* \* \*

Septembre 1929 — Le docteur Anatole Bohémier quitte Bourget pour aller faire des études spéciales en médecine à Paris, et le docteur J. Ayotte vient le remplacer.

\* \* \*

6 janvier 1930 — Le R. P. Ubald Langlois, O.M.I., est nommé supérieur provincial de la province oblate d'Alberta-Saskatchewan.

\* \* \*



**Première messe pontificale** de S. E. M<sup>re</sup> Ubald Langlois dans sa paroisse natale (3 juillet 1938). — La parentée réunie en face de la maison paternelle (9. Laval-est) après la cérémonie.

(Gracieuseté A.-M. L.)

Le 28 juillet 1935, Bourget célébrait le jubilé d'or de son érection paroissiale. Il y eut messe solennelle présidée par Son Excellence, M<sup>re</sup> Guillaume Forbes, archevêque d'Ottawa, sermon de circonstance par M. l'abbé Constantineau, ancien curé, banquet, discours, programme d'amusements et grande séance le soir: à l'affiche: «Les Piastres Rouges». Un flot sans précédent d'anciens et d'amis de Bourget a afflué au village depuis le matin jusqu'à la fin de la soirée.

\* \* \*

Un enfant de la paroisse, M. l'abbé Théobald Deueault est ordonné prêtre à Ottawa en la fête de Saint Jean-Baptiste, le 24 juin, 1936 et chante sa première grande messe, dimanche le 28 juin en notre église.

\* \* \*

C'est en 1937 que l'électricité vint apporter sa lumière à l'église grâce au travail de M. le curé Landry qui se dépensa pour réaliser cette amélioration.

\* \* \*

Ordonné à Ottawa, le 24 juin, 1937, M. l'abbé Gérard Charette chante sa première grand-messe en sa paroisse natale le dimanche suivant.

\* \* \*

Au début du Congrès Eucharistique de Québec, le 20 juin 1938, le Très Rév. Père Ubald Langlois, o.m.i., premier enfant de la paroisse à avoir été ordonné prêtre, reçoit la plénitude du sacerdoce. Il est sacré évêque par Son Émi-

nence le Cardinal J. M. R. Villeneuve, alors revêtu de la dignité de nonce apostolique. Les évêques co-consécrateurs sont: Nos Seigneurs Joseph Guy, o.m.i., et G. Breynat, o.m.i. Un groupe d'une trentaine d'évêques et d'archevêques assistent à la cérémonie.

Le 3 juillet suivant, le nouvel évêque vient chanter sa première messe pontificale publique en notre paroisse. Bourget lui fait une réception émue. Après la cérémonie, il y a lecture d'adresse, présentation de fleurs et de bourse puis banquet.

Curieuse coïncidence, lors de sa première grand-messe à Bourget, en 1914, le Rév. Père Ubald Langlois était assisté comme sous-diacre par le Rév. Père Rodrigue Villeneuve qui devenait plus tard Cardinal-Archevêque de Québec et le sacrait évêque. À cette première messe de 1914, le prédicateur et «diacre» avait été le Rév. Père Azarie Ménard, son cousin, et trente-quatre ans plus tard, c'est encore lui qui, devenu supérieur du Juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa, vient donner le sermon de circonstance pour la première «Pontificale» de M<sup>re</sup> Langlois.

\* \* \*

Le 12 janvier 1939, M. le curé Landry part pour un voyage en Europe où il accompagne M<sup>re</sup> Forbes, archevêque d'Ottawa et MM. les abbés Beaudoin et Glaude. Notre pasteur est de retour trois mois plus tard, en avril. C'est M. l'abbé Alfred Noiseux qui remplace M. Landry pendant son absence.

\* \* \*

Le 20 avril 1939, est le vingt-cinquième anniversaire de prêtrise de M. l'abbé Landry, curé.

Ce jour-là, il y a messe d'actions de grâces et quelques jours plus tard, c'est la célébration paroissiale de ce jubilé d'argent: Messe solennelle, sermon de circonstance, agapes intimes, séance, présentation d'adresse et de bourses...

\* \* \*

Une foule considérable de délégués de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens et de l'Union des Fermières envahit Bourget le 15 octobre 1941. Jamais un tel congrès n'a obtenu un si grand succès: Température idéale, organisation parfaite, enthousiasme général, tout concourt pour faire de cette organisation une réussite complète.

\* \* \*

Décédé le 7 juin 1942, M. l'abbé Anthime Coustantineau a émis le désir de reposer définitivement à Bourget. Sa dépouille mortelle est donc apportée au presbytère de sa première cure, puis la translation à l'église se fait la veille des funérailles auxquelles M<sup>re</sup> Vachon préside et y fait l'éloge funèbre de ce bienfaiteur de la paroisse.

M. Constantineau dort son dernier sommeil dans notre cimetière au milieu de ses paroissiens d'antan.

\* \* \*

C'est le 2 février 1943, à Ottawa, que fut ordonné M. l'abbé Cyprien Bélanger et il venait le dimanche suivant célébrer sa première grand-messe «Chez-lui».

\* \* \*

Le 27 août 1944 a lieu, à Bourget, le premier congrès diocésain de l'Union Catholique des Cultivateurs Franco-Ontariens. Ces assises réservées aux délégués officiels connaissent un succès très prometteur.

\* \* \*

C'est en 1944 que furent installés un moteur et une souffeuse électrique pour actionner l'orgue de l'église; M. le curé Lapointe est responsable de cette amélioration.

\* \* \*

Le 5 juin 1946, les paroissiens de Bourget célébraient avec pompe le vingt-cinquième anniversaire de prêtrise de leur pasteur, M. l'abbé Alphonse Lapointe.

La messe d'action de grâces fut célébrée par le jubilaire assisté des abbés Émile Rollin et Gérard Charette.

Malgré ses nombreuses occupations, Son Excellence M<sup>re</sup> Alexandre Vachon, notre archevê-





## A LA LUEUR DE LA CHANDELLE

par Marie de Villy.

8 juillet !  
Sept heures cinquante !  
Soir !



Tous les yeux scrutent l'horizon. Qu'y-a-t-il ? Le Ciel est en éveil. Il semble en "fiesta" ! De gros nuages noirs poussés par l'aquilon dansent une folle sarabande, alarmant spectacle pour les pauvres mortels, tous étonnés, épeurés, effrayés. Les nuées surabondent le firmament; choquées, elles se luttent et laissent entrevoir des zigzags lumineux. C'est alors que les éclairs nous apparaissent dans toute leur splendeur. La danse s'anime et dans un crescendo final le "Tonnerre" fait une retentissante apparition. Une pluie torrentielle s'ensuit et la voûte céleste s'entr'ouvre pour nous lancer un abat de grêle. Redoutable et redoutée ! Le son de sa danse macabre se répercute dans les fenêtres, sur les toits, dans les chemins. Partout elle sème la terreur. La pluie jusqu'alors subjuguée par la grêle, renouvelle son élan. Les éclairs se multiplient, le tonnerre gronde toujours. Diantre ! L'électricité, cette découverte géniale s'humilie aux desseins du Créateur qui nous prive de son éclat. Tous sont "A LA LUEUR DE LA CHANDELLE" Tous se soumettent à ce moyen primitif. Peu à peu une brume opaque enveloppe le ciel et ce sont de grosses mares d'eau qui engloutissent les champs. Tout semble perdu ! Concombres, laitues, fraises etc. Mais mettons cela dans les mains de la Providence, cette grande pourvoyeuse. Tous haletants, invoquent le nom du Seigneur ayant comme armes sacrées l'eau et les cierges bénis. Leurs prières, montant vers le Dieu tout-puissant, bravent les éclairs écarlates qui s'infiltrèrent avec elles dans leur élan vers le ciel. La pluie tombe et retombe. Chaque visage exprime crainte ou tumulte selon que chacun croit la ruine à sa porte.

Tout semble détruit ? Mais non. Chaque figure s'anime vers les neuf heures et quart, car le "gros" de la tempête est passé.

Attendons le résultat avec espérance et confiance. Dieu vient toujours à notre aide. Sachons que le Pasteur n'abandonne jamais son troupeau de "pauvres mortels"



Tempête du 6 juillet 1947.

Quelques-uns des dégâts à Bourget, Ont.

que s'est joint à la fête pour marquer la sublimité du sacerdoce. Il était assisté au trône par M<sup>r</sup> J.-Hilaire Chartrand, vicaire général, et les chanoines J.-A. Carrière de Hull, et J.-A. Laflamme de Sarsfield.

Une trentaine de membres du clergé assistaient aussi au chœur. Les parents du jubilaire occupaient une place d'honneur et le R. P. G. Tassé, o.p., cousin du jubilaire, fit le sermon de circonstance.

La chorale offrit un magnifique programme de chant. Des adresses et cadeaux furent présentés, puis M. le curé exprima ses remerciements en termes émus.

Après la messe, il y eut banquet sous la tente et, en soirée, fut donnée une séance à programme très intéressant.

\* \* \*

Septembre 1946 — Ouverture de l'École Secondaire Privée de Bourget avec huit inscriptions en onzième année: six filles et deux garçons.

\* \* \*

6 juillet 1947 — Ouragan dévastateur au coin des Marcil.

\* \* \*

7 septembre 1948 — Début de la centralisation des écoles rurales au village avec l'arrivée des enfants de la septième concession.

\* \* \*

7 septembre 1950 — Départ de M. le curé Alphonse Lapointe pour un pèlerinage à Rome et en Terre Sainte.

\* \* \*

11 juin 1958 — L'abbé Marcel Wolfe est ordonné prêtre en l'église de Bourget par M<sup>r</sup> Marie-Joseph Lemieux, O.P., archevêque d'Ottawa.

**Au sujet de la page 439** — Cette page a été empruntée au numéro d'août 1947 de la revue «La terre Ontarienne». Nous croyons que c'est M<sup>me</sup> Marie Labrousse-Lortie qui se cachait sous le pseudonyme Marie de Willy, l'auteur du billet «À la lueur de la chandelle» qu'on y voit encadré de photos des ruines causées à Bourget.



Avant leurs parents, soit le 19 février 1946, les enfants de l'école fêtèrent les naces d'argent sacerdotales de leur posteur, M. le curé A. Lapointe, par une séance très réussie. Ci-dessus, on peut voir deux des participants: Ernest David, fils et Raymonde Leroux.

21 juin 1964 — Célébration de la St-Jean Baptiste régionale: éclatant succès.

mieux, accompagné de M<sup>r</sup> Gilles Bélisle, cérémoniaire de l'archevêque.

\* \* \*

\* \* \*

Premier et deux août 1965 — Célébration du quatre-vingtième anniversaire de la paroisse du Sacré-Cœur de Bourget. Grosse assistance, merveilleuse réussite.

1967 — La Commission scolaire de Bourget célèbre solennellement le centenaire de la Confédération.

\* \* \*

\* \* \*

12 juin 1966 — Ordination de l'abbé Gilles Marcil à Bourget, par M<sup>re</sup> Marie-Joseph Le-

12 juin 1976 — Ouverture officielle du Centre Communautaire.



À gauche: Un des chars allégoriques du défilé du 24 juin 1964.

(Collection: Ange-Ema Longtin)

---

# Jubilés Bourgetains

---

## Soixante-dix ans (70) — Noces de diamant (3)

Boileau, Joseph et Marie-Louise Longtin 17 janvier 1980

## Soixante-cinq ans (65) — Noces de diamant (2)

Amyot, Joseph et Diana Dicaire 27 août 1982  
Daoust, Émile et Alexandrine Bissonnette 26 juin 1976  
Daoust, Joseph D. et Cordélia Lefebvre 22 août 1969  
Lalonde, Albert et Léona Perron 23 octobre 1981  
Leroux, Ferdinand et Alexina Pilon 18 juillet 1969  
Paul, Adrien et Bernadette Lagrois 14 novembre 1970  
St-Pierre, Auguste et Délia Pilon 13 juin 1975

## Soixante ans (60) — Noces de diamant (1)

Bélanger, Anselme, fils, et Maria Laroche 18 avril 1970  
Bouvier, Ernest et Ernestine Brazeau 28 septembre 1963  
Chénier, Alphonse et Mathilde Hogue 20 août 1954  
Chénier, Mathias et Dora Boileau 8 mai 1976  
Dicaire, Auguste et M.-Louise Délisle 30 octobre 1953  
Gauthier, Antoine et Cordélia Lefebvre 5 septembre 1982  
Labelle, Joseph L. et Marguerite Potvin 6 août 1948  
Lagrois, Edouard et Léocadie Plante 3 octobre 1947  
Lefebvre, Thimothée et Angèle Plante 25 novembre 1912  
Leroux, Onésime et Oveline Patenaude 17 juillet 1982  
Tessier, Josephat et Marguerite (Léonora) Bisson 23 août 1981

## Cinquante-cinq ans (55) — Noces d'émeraude

Bernard, Rosaire et Gertrude Brennan 24 novembre 1983  
Boileau, Alphonse et Ernestine Longtin 6 août 1961  
Daoust, Arthur et Clara Bouvier 19 août 1968  
Daoust, Joseph et Céline Labelle 14 février 1943  
Drouin, Joseph et Emma Bussière 27 novembre 1952  
Dubé, Albert et Ida Desnoyers 18 février 1981  
Gagnier, Louis L. et Christine Gagné 30 mai 1960  
Goulet, Alfred et Flore Sirois 6 janvier 1951

Labelle, Évangéliste et Berthe Guindon 16 octobre 1977  
Labrosse, Delphis et Éloïse Chénier 9 mai 1942  
Lauzon, Joseph et Auxilia Lalonde 9 mai 1952  
Lavigne, Rodolphe et Béatrice Labelle 18 mai 1981  
Longtin, Napoléon, fils, et Marie-Louise Charlebois 18 août 1952  
Longtin, Napoléon, père, et Sophie Potvin 28 février 1931  
Lortie, Adélarde et Rosa Lortie 5 avril 1981  
Parent, J. Ubald et Jeanne Ménard 28 novembre 1982  
Potvin, Ubald et Armoza Hupé 15 mai 1983  
Rozon, John Hugh et Amanda Bernard 10 mai 1976  
Viau, Arthur et Marie Labelle 23 septembre 1967

## Cinquante ans (50) — Noces d'or

Auger, Edouard et Alma Pilon 17 janvier 1955  
Bertrand, Bruno et Simone Labrosse 27 mai 1980  
Bussière, Adélarde et Bernadette Bougie 14 juin 1977  
Charette, Ubald et Yvonne Charbonneau 5 juillet 1982  
Deneault, Ferréol et Clara Prévost 18 juin 1980  
Éthier, Anthime et Anna Roy 27 novembre 1956  
Gagné, Napoléon et Anna (Cayen) Boudreau 20 juillet 1953  
Hurtuhise, Ernest et Élise Martel 9 juillet 1979  
Labelle, Ubald et Jeanne Lalonde 6 juillet 1975  
Lalonde, Octave et Georgiana Tessier 30 octobre 1961  
Lalonde, Robert et Imelda McNeil 19 août 1981  
Lavigne, Moïse et Martine Chartrand 27 juillet 1913  
Lefebvre, Alphonse et Élisabeth Daoust 29 mai 1966  
Levesque, Joseph et Estelle Viau 1<sup>er</sup> juillet 1974  
Lortie, François et Zoé Leduc 4 août 1935  
Marcil, Léonard et Alida Chevalier 26 juin 1961  
Paul, Pierre et Béatrice Hogue 16 novembre 1953  
Perron, Téléphore et Mélanie Guindon 17 janvier 1960  
Potvin, Donat L. et Blanche Duquette 26 juin 1973  
Poupart, Rémi et Rose-Délina Lemieux 8 janvier 1917  
Shaffer, Alfred et Ada Routhier 18 août 1969  
Tassé, Zénon et Blanche Lortie 24 juin 1980  
Yelle, Bénonie et Clara Denault 19 septembre 1954

---

# Grande Finale

## Apothéose: Cent ans, ça se fête

**Rendons d'abord grâce à Dieu car il est bon**

*Mon âme glorifie le Seigneur  
Et mon esprit tressaille d'allégresse  
En Dieu mon sauveur!*

*Nous vous louons Seigneur,  
Nous vous glorifions  
Que la terre entière vous révère!*

*Quand Dieu nous aime comme il l'a fait,  
Qui ne l'aimerait en retour?*

*Que le Sacré-Cœur de Jésus  
Soit loué, adoré et glorifié  
À travers le monde  
Pour des siècles et des siècles  
**Amen!***

ENSUITE }

**FÊTONS!  
CHANTONS!  
CÉLÉBRONS!**



# Organisation des célébrations

## Comité central

Rodrigue Drouin, prés.  
Marthe Boileau, vice-prés.  
Yves Pincince, secr.  
M. le curé Roland Délisle  
Aimé A. Lepage  
Jacques Lortie  
Robert Marcil  
Raymond Chartrand  
Réjeanne Hurtubise  
Thérèse D. Lalonde

## Comité des finances

Raymond Chartrand, prés.  
Joseph-André Marcil  
Charles Lefebvre  
Danièle Bussière  
Serge Marcil

## Comité des projets spéciaux

Robert Marcil, prés.  
Michel Yelle, secr.  
Gérald Cousineau  
Annette Cousineau  
Christiane Yelle  
Roch Lortie  
Claude Lortie (liaison)

## Comité de la programmation

Réjeanne Hurtubise, prés.  
Louise Lemay, secr.  
Marjolaine Lortie  
Roland Lortie  
Sylvie Labrosse  
Monique Marcil

## Comité de publicité

Jacques Lortie, prés.  
Serge Marcil, secr.  
Robert Potvin  
Robert Leclerc

## Comité du livre-souvenir

Thérèse D. Lalonde, prés.  
Marthe Boileau, secr.  
Pauline Hurbulise, trés.  
Conrad Lortie  
Roland Piché  
Charles Hurtubise  
Antonin Lalonde, réalisateur  
Hélène P. Boileau, copiste

## Comité de recherche historiques

Antonin Lalonde, prés.  
Marthe Boileau  
Robert S. Lalonde  
Roland Piché  
Hélène Aubry  
Blanche Tassé  
Élise Hurtubise  
Aurore Poupart  
Joseph Tessier  
Lionel Éthier  
(La moyenne d'âge de ce comité  
dépasse soixante-quinze ans)

## Comité du banquet de clôture

Marthe Boileau, prés.  
Lise Marcil  
Monique Yelle  
Odette Saumure  
Lorraine Lavoie

## Comité de la St-Jean

Aimé A. Lepage, prés.  
Sylvio Laroche  
Bernard Valiquette  
Linda Meier  
Hélène Leclerc  
Jean-Pierre Lalonde  
Léo Piché  
Pierre Chartrand

# Calendrier des Activités du centenaire

| DATE            | ÉVÈNEMENT   | ORGANISME RESPONSABLE |
|-----------------|---|-----------------------|
| 13 janvier      | <b>Messe d'Ouverture</b><br>Invité: Curé Ladouceur<br>Présentations: chant thème. comité du centenaire. maquette. sigle<br><b>Dîner Communautaire</b>   | Comité de liturgie    |
| 20 janvier      | <b>Bénédictio des Enfants</b><br>Tirage de crèches, chants par les enfants. distribution de bonbons   | Comité de liturgie    |
| 26 janvier      | <b>Soirée d'Antan</b><br>Orchestre «Bobby Lalonde» — Bienvenue aux costumes du bon vieux temps — «Gigueux» et violonneux — Buffet   | Centre récréatif      |
| 27 janvier      | <b>Déjeuner du Bon Vieux Temps</b>  | Club optimiste        |
| 3 mars          | <b>Messe Télévisée</b><br>Enregistrée le samedi, 2 mars à 19 heures par Radio-Canada en l'église de Bourget   | Comité de liturgie    |
| 12 avril        | <b>Lancement du livre-souvenir</b> «Bourget Centenaire» au Centre Communautaire à 20 heures 30 m.   | Club Lapointe         |
| 28 avril        | <b>Bazar avec exposition d'artisanat d'antan</b> à l'École du Sacré-Cœur  | A.P.I.                |
| 18 mai          | <b>Rencontre des anciens</b> — Messe, cérémonie au cimetière, dévoilement du monument du centenaire, banquet, exposition de photos, soirée  | Club d'Âge d'Or       |
| 23 juin         | <b>Fêtons la St-Jean</b><br>Parade, souper, soirée (Programme à élaborer)   | Comité de la St-Jean  |
| Juillet ou août | <b>Partie de Balle</b><br>Bourget vs Club de Hockey Canadien (LNH) — (Cette activité reste à être confirmée par le club de hockey Canadien)   | Club optimiste        |
| 21 septembre    | <b>Fête des Mariés</b><br>Fêtons les mariés de l'année, les couples célébrant leur 5, 10, 15, 20, 25, 30, 35, etc. anniversaire de mariage, ainsi que le plus vieux couple de la paroisse — Messe, souper, soirée | Dames culturelles     |
| 12 octobre      | <b>Vin et Fromage</b><br>Rencontre des professeurs et élèves des écoles de Bourget d'hier et d'aujourd'hui  | École Sacré-Cœur      |
| 16 novembre     | <b>Banquet de Clôture</b><br>Invités spéciaux: M <sup>re</sup> Plourde, prêtres, religieux(ses), représentants gouvernementaux, anciens de la paroisse — Messe, banquet, soirée                                   | Comité central        |

## Chanson-thème des fêtes du Centenaire

**100 ANS**  
1885 THE BROOK-BOURGET 1985 ...

# Unis dans l'amitié

Moderato

1. En ce beau coin de not' pa - ys De brav's co-  
lons vinr't s'é - ta - blir. Ils re - le - vè - rent tous les dé-  
fis, Et pré - pa - rè - rent notr' a - ve - nir. Ah! oui chan-  
tons a - vec ar - deur L'ef - fort sout'nu de leur la-  
REFRAIN  
beur. Ve - nez, ve - nez fra - ter - ni - ser, C'est not' cen-  
tièm' an - ni - ver - sai - re; Ve - nez fê - ter et cé - lé-  
brer A l'oc - ca - sion du cen - té - nai - re.

2. Sur leurs chemins et dans leurs traces,  
Nous y trouvons, grandeur, bonté.  
Fiers des richesses d'une telle race,  
Nous admirons nos pionniers.  
Que dans nos cœurs l'amour rayonne  
Et que nos voix toujours chantonnent.

3. Le Brook jadis, Bourget maintenant,  
S'est dév'loppé énormément:  
Forêt Larose, site enchanteur,  
Visites, pique-niques, joie des skieurs.  
En toutes saisons, site merveilleux,  
Nous y goûtons un coin des cieux.

4. Tous les gens de notre cité  
Aiment s'rencontrer, rire et chanter,  
Danser gaiement en s'amusant  
Pour profiter des bons moments.  
Oui nous serons tellement contents  
De rencontrer beaucoup d'nos gens.

5. Vous tous qui voulez retrouver  
Des souvenirs chers à nos cœurs,  
Venez chez nous pour partager  
Dans l'amitié et le bonheur.  
Bourget, Bourget, à toi toujours  
La paix, la joie et notre amour.

Paroles: M<sup>me</sup> Annette Cousineau,  
S<sup>r</sup> Thérèse Clément

## Soyez de la fête!

Nous publions ces chants en hommage à notre patelin qui, avant de prendre le nom de «Bourget» en 1910, était connu sous celui de «The Brook» (Le ruisseau).

## The Brook

Words by  
Joseph BEAULIEU

Music by  
Franz SCHUBERT

Allegretto ♩ = 84



1. In woodlands and in mead-ows gay, There  
2. It flows for- ev- er night and day, It



runs a sil- ver brook; It murmurs soft-ly  
spar- kles in the sun; All night the moon-llt



on its way, And hides in shad- y nook.  
rip- ples play As on and on they run.

3

The brooklet comes from yonder hill,  
And I know where it goes:  
Its waters soon will help to fill  
The ocean where it flows.



Un des méandres du Brook.

(Collection Jeannine Schnupp)



Paroles et musique de  
Joseph BEAULIEU

Allegretto ♩ = 160



1. De la tran- quil- le sour- ce,  
2. Par- fois, il quit- te l'om- bre  
4. Là, sur son on- de clai- re,  
5. Il se rit des cas- ca- des



1. S'é- lan- ce le ruis- seau,  
2. Des bols si- len- ci- eux,  
4. Se mi- re le ciel bleu,  
5. Qu'il saute en boull- lon- nant;



1. Dans u- ne lon- gue cour- se,  
2. La prai- rie est moins som- bre,  
4. Et lui, sem- blant s'y plai- re,  
5. Tout joy- eux, il gam- ba- de,



1. Par les bois, les ro- seaux.  
2. Il s'y at- tarde un peu.  
4. S'at- tarde en- cor un peu.  
5. Il coule en fre- don- nant.



3. Il veut sa- voir la cau- se  
6. Il voit beau- coup de cho- ses



3. De tout ce qu'il en- tend;  
6. Le clair pe- tit ruis- seau;



3. Il veut voir tant de cho- ses  
6. Par- fois il se re- po- se



3. Qu'il s'ar- rête et at- tend.  
6. Près d'un co- quet ha- meau.



7. Puis re- pre- nant sa cour- se



Sous les grands bois dé- serts,



Il va loin de sa sour- ce



Por- ter l'eau à la mer.



# Les Noms Canadiens.

Paroles et musique par  
Mr. P. DUPAIGNE, p.s.s.

Mouvemente modéré.

vien-  
nent de Fran-  
ce,

## Les Noms Bourgetains

O Bourgetains, vos noms viennent de France,  
Et l'on y voit resplendir la vaillance,  
Briller le glaive, et rayonner la lance,  
Comme aux combats que livraient vos aïeux,  
Ces noms vaillants, qui rayonnent de gloire,  
Parlant d'amour, d'honneur et de victoire,  
En lettres d'or sont écrits dans l'histoire:  
Vos noms, Bourgetains, Landry, Bélanger, Rouleau,  
Raymond, Chevrier, Allard, Talbot, Guindon,  
Constantineau, Hamelin, Boileau, Labelle, Olivier,  
Schnupp, Langlois, Lapointe, Rollin, Deneault,  
Lalonde, Ethier, Larose, Chenier, Dupras, Lajoie,  
Vachon, Laflamme, Montour, Goulet, Bertrand,  
Villemaire, Duchaineau,  
Chalifoux, Descôteaux,  
Ah! les noms charmants!  
Ah! les braves gens!

glaive, et ray-

Et l'on y

on - ner la lan - ce, Comme aux com - bats que liv - raient

Cette adaptation a été publiée en 1945 dans l'album-souvenir «Bourget Diamantaire». Ce chant a été rendu par Ernest Hurtubise, lors des fêtes du soixantenaire, le 3 septembre 1945.

Ces n  
ants, qui ray - on - nent de gloi - re, Parl - ant d'a mour, d'hon - neur

et de vic - toi - re, En let - tres d'or sont é - crits dans l'his - toi - re: Vos

*rall*

noms, Ca

O Bougetains, vos noms, comme un tonnerre  
 Ont pour longtemps rempli toute la terre  
 Par les exploits que votre race altière  
 Put accomplir pour l'honneur et pour Dieu.  
 Vos bataillons, debout sous la mitraille,  
 Frappant partout et d'estoc et de taille  
 Ont illustré de bataille en bataille  
 Les noms bourgetains sous le ciel en feu.  
 Tassé, Malette, Perron, Labrosse, Morin, Noisieux,  
 Lavigne, Jérôme, Laroque, Gagné, Lagrois,  
 Bernard, Lebrun, Auger, Lortie et Frappier,  
 Lavoie, Lafleur, Lamarre, Gagnon, Rozon,  
 Longtin, Potvin, Varin, Lefebvre, Lepage, Gauvin,  
 Leroux, Tessier, Goyer, Richer,  
 Hurlubise, Gélinas,  
 Bussières, Charlebois,  
 Ah! les noms charmants!  
 Ah! les braves gens!

*a tempo*

m - plain, Mar - quet - te, Lé -

vis, Fron - te - nac,

O Bourgetains, vos noms sont un zéphyre  
 Calme et serein, où la douceur soupire,  
 Où la bonté s'illumine et respire,  
 Où le foyer s'auréole d'amour,  
 Comme la joie au sein de la famille,  
 Sur l'anneau d'or, comme une perle brille,  
 Vos noms, Bourgetains, ont l'éclat du jour.  
 Comme un beau ciel où l'étoile scintille,  
 Beauchamp, Prud'homme, Lauzon, Amyot, Parent,  
 Gendron, Mantha, Routhier, Major, Bisson,  
 Franche, Brunet, Gauthier, Dubord, Bourgault,  
 Poudrette, Brunet, Hébert, Dicaire, Benson,  
 Diotte, Boudrias, Bourque, Miron, Brillant,  
 Chaloux, Courtois, Gareau, Girard, Drouin,  
 Pinsonneau, Morissette,  
 Lamoureux, Bissonnette,  
 Ah! les noms charmants!  
 Ah! les braves gens!

*mpo*

r - tier;  
 - dis;

Roy, De - la - cour, Le - duc, Si - re, Le - com - te, Le - pa - ge, Mar - quis, Du - chá -

teu, Che - va - lier. Lan - ge - vin, Poi - te - vin,

Tou -

O Bourgetains, vos noms, comme un murmure  
 Sorti du sein fécond de la nature  
 Ont des brillants reflets de grappe mure,  
 Comme un bocage où l'eau fraîche s'écoule,  
 Comme le flot qui, sur le sable roule,  
 Vos noms, Bourgetains, brillent au soleil.  
 Sauvé, Laroche, Marciel, Delisle, Chabot,  
 Dumas, Sirois, Martel, David, Boudreault,  
 Yelle, Bonhomme, Paul, Aubry, Cliche et Primeau,  
 Ayotte, Dubé, Houle, Bourdeau, Legault et Poupert,  
 Théorêt, Ménard, Marleau, Bougie et Côté.  
 Daoust, Sicard, Chartrand, Bohémier,  
 Lamontagne, Castonguay,  
 Portelance, Castonguay,  
 Ah! les noms charmants!  
 Ah! les braves gens!

d, La Fran - ce, Cham -

pa - gne, Da -

O Bourgetains, vos noms disent l'aisance,  
 Le doux bonheur, la discrète opulence,  
 Que le Seigneur promet en récompense,  
 Aussi, vos noms brillant d'enfants joyeux.  
 Et, s'élevant vers ce céleste Père,  
 Comme à l'autel, l'encens de la prière,  
 Vos noms, Bourgetains, montent vers les cieus.  
 Chrétien, St-Pierre, Lalande, Leduc, Quesnel,  
 Gratton, Piché, Lacroix, St-Louis, L'Abbé,  
 Wolfe, Rufiange, Sicotte, Shaffer, Touchette,  
 Plante, Saumurre, Rondeau, Roy, Joly, Gosselin,  
 Laviolette, Falardeau, Lafrance, Giroux, Pilon,  
 Michaud, Charbonneau, Lavictoire, Martin,  
 Lemery, Villeneuve,  
 Cardinal, Maisonneuve.  
 Ah! les noms charmants!  
 Ah! les braves gens!

- li - cœur,

Bo - nen-fant, Belle - hu - meur, Ah! les noms char-mants Ah! les bra-ves gens! gens!

1. Pour finir.

rall.

## Honneur au mérite!

Jadis, au temps des preux, quand un brave soldat ou un fidèle vassal avait bien mérité de son suzerain, celui-ci l'anoblissait. Le nouveau noble avait alors le privilège de se choisir des armoiries qui, à leur manière, expliquaient ses mérites et ses titres.

Après cent ans d'existence et de vaillance,

Bourget, notre glorieuse paroisse, a bien mérité des titres de noblesse; aussi, le Comité du livre-souvenir «Bourget Centenaire» a cru qu'il était des plus approprié, en cette année, de célébrations, de lui faire préparer, par un héraldiste réputé, des armoiries qui rappelleront aux générations futures les droits de notre petite pa-

trie à la vénération et à l'admiration de sa population.

Désormais, la paroisse Sacré-Cœur de Bourget aura donc son blason, et voici la description des armoiries qui ont été préparées spécialement pour elle par l'Institut Généalogique Drouin.

---

# Armoiries

de la

## Paroisse Sacré-Cœur

de

## Bourget, Ontario

Texte du volume accompagnant les armoiries  
Établies et dressées par  
l'Institut Généalogique Drouin  
Montréal

*Nous certifions que le présent volume constitue l'exemplaire original et unique de l'ouvrage intitulé: Armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget, Ontario — ouvrage entièrement composé et exécuté dans nos Bureaux de Montréal.*

*L'Institut Drouin réserve ses droits d'auteur sur ce travail et en garantit l'exclusivité à la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget.*

Montréal 31 janvier 1985

**Claude Drouin**  
**Fernand Drouin**

### Table des Chapitres

- I - Les Armoiries Paroissiales
- II - Blasonnement des Armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget.
- III - Description, explication et symbolisme des Armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget.



## Les Armoiries Paroissiales

L'habitude de représenter par un emblème l'ensemble d'une communauté sociale paraît être aussi ancienne que l'existence même des groupements humains. C'est qu'elle répond à une impérieuse nécessité. Si, en effet, les personnes physiques sont douées d'une existence tangible et d'une individualité bien apparente, il en est autrement pour ce que les juristes ont appelé avec bonheur les «personnes morales» dont la réalité, la personnalité ne sont pas moins fortes, dont la puissance est infiniment plus grande que celle, de chacun de leurs membres pris isolément, mais qui ne tombent pas immédiatement sous les sens.

Les personnes morales sont des entités abstraites, immatérielles, qui transcendent les individualités concrètes dont elles se composent. Pour les distinguer, pour les faire reconnaître du premier coup d'œil, il était indispensable de les représenter par des signes concrets, formes ou couleurs, nettement définis et particuliers à chacune d'elles.

Déjà chez les primitifs, le clan, la tribu adoptent un «totem», signe de reconnaissance et de ralliement, personnification et divinité tutélaire du groupe: un aigle, un bison ou un être plus ou moins fantastique. Dans l'antiquité, Athènes frappe ses monnaies d'une chouette. L'oiseau d'Athènes emblème de la sagesse: la

louve qui, selon la légende, allaita Romulus et Rémus, surmonte les étendards des légions romaines. Depuis lors, à toutes les époques de l'histoire, les États civilisés ont possédé un drapeau aux «couleurs nationales». La plupart des Nations ont également un animal symbolique: le castor canadien, le coq gaulois, le lion britannique, l'aigle américain... etc.

Toute ville importante possède aussi son emblème, sous forme d'armoiries. Tout village ou toute paroisse peut donc également posséder ses armes. Voici comment notre éminent collaborateur le baron Meurgey de Tupigny, Conservateur en chef aux Archives Nationales de Paris et savant historien des armoiries municipales, résume la genèse et les particularités de ces emblèmes:

«L'origine des blasons des villes se trouve dans les sceaux communaux du Moyen-Âge qui marquèrent les franchises et les droits souvent chèrement achetés au cours des révolutions communales des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Les signes tangibles des libertés acquises étaient la charte d'affranchissement, le beffroi, le sceau.

«Les armoiries urbaines sont nées de ces sceaux communaux ou plus exactement ce sont les figures gravées au contre-sceau qui sont devenues dans la plupart des cas les figures principales des blasons municipaux.

«Le propre de ces sceaux et de ces armoiries est de représenter un symbole. Leur caractéristique réside dans ce fait qu'ils offrent le plus souvent une figure emblématique contenant une allusion à l'image du Saint patron de la ville ou municipalité (type hagiographique), aux libertés ou à l'organisation municipale de la ville (type politique), à l'un de ses monuments principaux (type architectural), à sa situation topographique (type géographique), à un fait historique dont la ville a été le théâtre (type historique), aux seigneurs féodaux dont elle dépendait (type armorial ou féodal), à l'industrie ou au commerce dont elle tire sa principale richesse (type commercial), enfin au nom même de la ville (type des armes parlantes). Le même classement peut être adopté pour les armoiries.»

Ajoutons que ces divers types se trouvent fréquemment combinés dans l'écu d'une cité ou d'une paroisse. C'est dire que la création d'armoiries municipales requiert, dans de multiples domaines, des recherches approfondies et une étude préparatoire très poussée. C'est à cette condition que le blason urbain remplira pleinement son rôle et sera, selon le mot du baron Meurgey «puissant évocateur».

## Blasonnement des Armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur

«Écartelé: au 1, d'azur à une fleur-de-lis d'or; au 2, d'or à un arbre de sinople sur une terrasse du-même; au 3, d'or à un bouquet de roses au naturel, lié de gueules; au 4, d'azur à une gerbe de blé d'or aussi liée de gueules; mouvant en pointe un ruisseau ondulé et ombré d'azur. Sur le tout d'azur au chevron d'argent accompagné d'une croix latine d'or posée en pointe.»

Ces armoiries sont une composition harmonieuse conçue et réalisée suivant les plus anciennes traditions de l'art héraldique français. Ni les meubles, ni les émaux, ni leur disposition n'ont été choisis au hasard. Chacun d'eux possède une signification précise qui en fait un emblème pour la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget.

## Description, explication et symbolisme des armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur

Trois éléments constitutifs concourent à la composition des armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget. Ce sont:

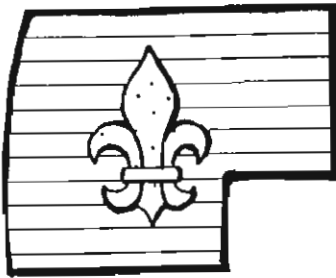
1 — L'écu, qui représente le bouclier du chevalier, est le fond sur lequel les émaux et les figures sont peints ou émaillés.

- 2 — Les émaux sont les colorations diverses employées en héraldique qui revêtent, en teintes plates, le champ, ses partitions et ses meubles.
- 3 — Les figures sont les pièces de toutes sortes qui peuvent meubler le champ des armoiries.

Les armoiries doivent être établies suivant des règles complexes, mais rigoureuses, et constituer un ensemble esthétiquement harmonieux. L'héraldique est donc tout ensemble une science et un art. Elle est aussi un langage aux possibilités infinies qui permet d'exprimer, par des formes et des couleurs, ce que la langue écrite ou parlée exprime par des mots et des phrases.

Par le riche symbolisme qu'elles renferment sous la simplicité de leur dessin, les armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget prennent la valeur d'un véritable portrait de cette vivante paroisse qu'elles personnifient.

**Écartelé:** Se dit d'unécu divisé en quatre espaces égaux par une ligne verticale et une autre horizontale. Les quatre espaces de l'écartelé se nomment écarts ou quartiers. Le premier quartier est en chef à dextre, le second en chef senestre, le troisième en pointe dextre et le quatrième en pointe senestre.

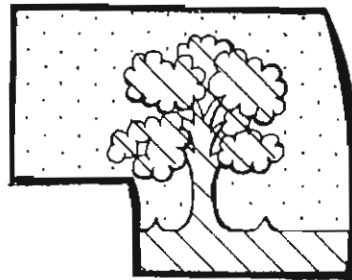


**au 1:** Le premier quartier souligne l'origine québécoise de la majorité des pionniers.

**d'azur:** L'azur, couleur céleste, se représente en gravure par des lignes horizontales. C'est l'emblème de la perfection. Il symbolise le goût du fini, du travail bien fait, en un mot la conscience professionnelle. Enfin il symbolise l'aspiration vers un idéal élevé.

**à une fleur-de-lis:** En blason la fleur-de-lis prend une forme conventionnelle qui se compose d'un fer de lance et de deux crochets adossés, reliés par une traverse: le dessin en a varié suivant les siècles, et dans certains cas, il s'est considérablement écarté de la forme ordinaire. La fleur-de-lis, emblème de l'ancienne France, affirme hautement l'antiquité de notre race.

**d'or:** Le premier des métaux; il se représente en couleur par le jaune, et en gravure par un pointillé diagonal. L'or est le symbole de la générosité: c'est avec des pièces de numéraire, autrefois faites d'or, que l'on pratique l'aumône, les bonnes œuvres. On dit d'ailleurs d'une personne généreuse qu'elle a «un cœur d'or». Inaltérable, conservant indéfiniment ses remarquables propriétés, l'or est aussi l'emblème de la loyauté. Le langage populaire ne dit-il pas: «franc comme l'or». La générosité et la loyauté des pionniers de Bourget se trouvent donc soulignées de façon on ne peut plus adéquate.



**au 2:** Second quartier une partie de la topographie de Bourget.

**d'or:** Déjà mentionné.

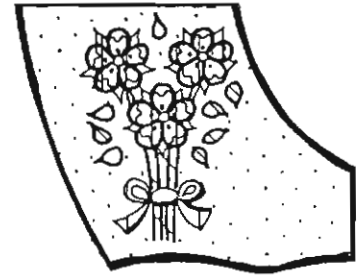
**à un arbre:** Cette pièce est d'un usage très général en armoirie. Dans l'histoire de Bourget l'arbre a joué un grand rôle, en effet au début de la paroisse, les pionniers ont défrichés les terres au détriment de la forêt; mais par la suite ils ont eu la sagesse de la recréer pour en faire l'une des plus belles.

**de sinople:** Le sinople est la couleur verte qui se représente en gravure par des lignes diagonales se dirigeant de l'angle dextre du chef à l'angle senestre de la pointe. Le sinople couleur du «blé» qui lève, est le symbole de la jeunesse, de l'espoir, de l'optimisme de la confiance en l'avenir, de l'esprit d'entreprise. C'est la couleur de ceux qui «vont de l'avant». Ces différentes marques ne s'appliquent-elles pas aux braves pionniers de Bourget, tous empreints qu'ils étaient d'espoir, d'optimisme, de confiance en l'avenir, d'esprit d'entreprise?

**sur une terrasse:** Plaine aux contours ondulés, et qui supporte habituellement un meuble de l'ordre végétal. Elle symbolise ici la forêt renouvelée.

**du-même:** Expression qu'on emploie pour éviter la répétition lorsque l'émail d'une pièce est le même que celui en dernier lieu nommé

**au 3:** Troisième quartier coutume de Bourget qui remonte à son origine.



**d'or:** Déjà mentionné.

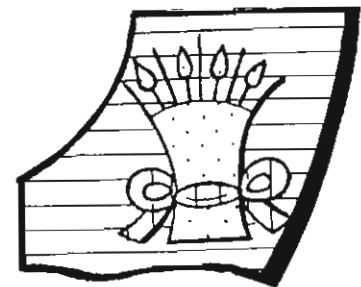
**à un bouquet:** Symbolise la galanterie de vos ancêtres qui savaient s'amuser, faire plaisir et s'entraider. Il serait bon de faire revivre cette coutume.

**de roses:** La rose des jardins soutenue d'une tige avec ou sans feuille se nomme «rose naturelle». La rose est l'emblème de la jeunesse, de la beauté, de la délicatesse des sentiments.

**au naturel:** Se dit des animaux ou végétaux représentés de la couleur que la nature leur a donnée.

**lié:** Se dit d'une pièce revêtue d'une attache tel qu'un cor de chasse, une gerbe, un bouquet.

**de gueules:** Couleur rouge, l'un des émaux de l'écu. Il se représente dans la gravure par des lignes verticales. Il est du genre masculin, et bien qu'il s'écrive toujours avec un «s», il est du singulier. Le gueules, couleur du feu et du sang, symbolise la charité, la justice, c'est aussi l'emblème du courage, de la hardiesse et de l'intrépidité. Voir ici la bravoure de nos soldats.



**au 4:** Quatrième quartier représente les agriculteurs de Bourget.

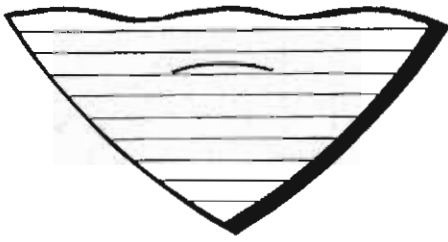
**d'azur:** Déjà mentionné.

**à une gerbe de blé:** Botte de blé ou d'autre grain; on la dit «liée» lorsque l'attache qui la serre est d'émail différent. La gerbe de blé symbolise l'abondance, la prospérité.

**d'or:** Déjà mentionné.

**aussi liée de gueules:** Déjà mentionné.

**mouvant:** Se dit d'une pièce ou d'un meuble attaché au flanc, aux angles, au chef ou à la pointe de l'écu dont il semble sortir, et par analogie de toute pièce ou meuble qui



touche à quelqu'autre. Il faut avoir soin de bien spécifier la position de la pièce.

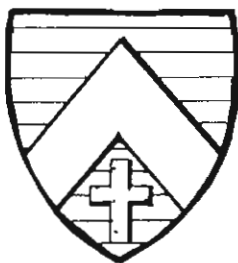
**en pointe:** Partie la plus basse de l'écu, ainsi nommée parce qu'ordinairement tout écu doit se terminer en pointe.

**un ruisseau:** Pièce qui est ordinairement figurée par une ligne ondulée; on la distingue par des traits curvilignes qui marquent les flots. Il représente le ruisseau de Bourget qui donna son nom «The Brook» à Bourget autrefois.

**ondé:** Attribut des pièces de longueur qui ont des sinuosités curvilignes, alternativement concaves et convexes.

**et ombré:** Attribut des figures qui sont relevées de noir pour être mieux distinguées.

**d'azur:** Déjà mentionné.



**sur-le-tout:** Se dit de l'écusson posé en cœur sur un écartelé. C'est l'écusson le plus important. Il représente l'identification de la paroisse. Les meubles de cet écn ont été tirés des armoiries de Monseigneur Ignace Bourget. 2<sup>e</sup> évêque de Montréal que votre paroisse a voulu honorer.

**d'azur:** Déjà mentionné.

**au chevron:** Le chevron, pièce maîtresse de la charpente, qui soutient le toit du foyer, symbolise l'esprit de famille, le culte des ancêtres et l'attachement aux grandes et fortes traditions familiales.

**d'argent:** L'argent est le second métal employé en héraldique. Il se représente en gravure par le blanc plain. L'argent est l'emblème de l'honneur sans tache, il est aussi celui de la vertu. Il symbolise ici les vertueuses traditions qui ont fait la force des grandes familles canadiennes.

**accompagné:** Se dit des pièces principales d'un écu lorsqu'elles sont accompagnées de pièces secondaires.

**d'une croix latine:** La croix est le symbole du Christ. Ce qui différencie essentiellement le Christianisme des autres religions, c'est la croyance au Dieu Sauveur, mort sur la croix pour racheter l'humanité. La croix latine, toute simple, dépourvue de toute ornementation, en un mot la croix du Golgotha, celle sur laquelle a été consommé le Suprême Sacrifice.

**d'or:** Cette croix est d'or. L'or métal noble par excellence, est l'emblème de la richesse, de la royauté et de la gloire. C'est de la croix que sont descendues sur les

Le listel porte la devise suivante: «Petit ruisseau deviendra grand». Les progrès que vous voyez ont été accomplis par vos parents et grands-parents; dans quelques décennies vos enfants et petits-enfants verront ce que vous réalisez maintenant. Espérons que Bourget restera la belle paroisse née d'un souffle du Québec.

Le présent ouvrage, achevé de composer au mois de janvier, mil neuf cent quatre-vingt-cinq, est le fruit du département héraldique de l'Institut Drouin.

La documentation utilisée provient uniquement de la bibliothèque et de la cinémathèque de l'Institut, et comprend notamment les fonds manuscrits des Archives Nationales de Paris, microfilmés par autorisation spéciale du Gouvernement Français.



hommes la rédemption, les grâces et toutes les richesses spirituelles, les seules valables. «Le signe du chrétien» n'est-il pas le signe de la croix?

**posée en:** On se sert de cette expression pour indiquer de quelle manière sont disposées sur un écu les menues pièces.

**pointe:** Partie la plus basse de l'écu, ainsi nommée parce qu'ordinairement tout écu doit se terminer en pointe.

Dans vos armoiries les deux branches de feuilles d'érable qui «accostent» l'écu sont de sinople croisées en pointe: c'est-à-dire que les pieds des deux branches sont croisés sous la pointe de l'écu. Ces deux branches de feuilles d'érable soulignent ici le rôle de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget au sein de notre population canadienne-française.

## Boni

Le Comité du livre-souvenir ayant décidé, à la dernière minute, de publier la description des armoiries de la paroisse de Bourget, il nous a fallu ajouter un cahier de huit pages à notre publication, soit plus qu'il n'en fallait pour cette addition. Nous vous offrons donc en boni trois pages supplémentaires de photos. — L. R.



Arc angulaire supportant la voûte de l'église.  
(Photo: Ch.-A. H.)

Un des quatre panneaux érigés naguère par la Chambre de Commerce pour accueillir les arrivants à Bourget à chacune des quatre principales entrées du village.

(Collection Émile Chabot)



*Résidence des Schnupp*: Cette maison a été construite, par Adélarde Schnupp, pour y loger sa famille de dix enfants, dont cinq devinrent religieuses et un, frère convers. Cette bâtisse est recouverte en brique de Bourget.  
(Gracieuseté: Jeamine Schnupp)





À droite: Résidence de M<sup>me</sup> Rose B. Legault, au 21 rue Champlain-nord, qui, pendant de nombreuses années a logé la centrale téléphonique de la Clarence Telephone Co., puis l'agence de la Banque Canadienne Nationale, de 1937 à 1970.

(Gracieuseté: Rose B. Legault — Photo Ch.-A. H.)



À gauche: La première vente de notre magasin de la Régie des liqueurs de l'Ontario a été faite au Club de chasse des Huit, le premier novembre 1980. (Collection: Gilbert Labelle)



(À droite)  
**Novembre 1980** — Levée de la première pelle-tée de terre sur le site du magasin de la Régie des liqueurs de l'Ontario. Pelle en main, on reconnaît l'ardent promoteur du projet, Armand Legault, avec Albert Bélanger, ancien citoyen de Bourget et député de Prescott-Russell à la législature provinciale.

(Collection: Gilbert Labelle)



Les auteurs du livre-souvenir «Bourget Centenaire» se sont appliqués à jeter un pont entre le passé et l'avenir; espérons qu'il sera commode et utile pour tous. Mais laissez-nous vous présenter aussi d'autres ponts.



Ponceau sur le chemin de la deuxième concession près de la route Bourget-Curran.



Ci-dessus: Pont Ouellette conduisant au village.  
(Photo. C. E. L.)



À gauche: Pont du «Deux» conduisant vers les Hozon.  
(Photo. C. E. L.)



Ci-dessous: Structure du pont Ouellette.  
(Photo: C. E. L.)



Un ancien Bourgetain, Lucien Lortie, sur le pont de la «Sept».



Vous connaîtrez une paroisse en vous familiarisant avec les grandes lignes de son histoire, mais vous saisirez davantage son âme en fouillant les biographies et les anecdotes des petites gens qui la composent.

Antal

## **Remerciements**

Je remercie d'abord Dieu de nous avoir inspirés, aidés et soutenus.

Un merci très reconnaissant aussi au Club Lapointe qui nous a parrainés en nous laissant toute la latitude voulue pour réaliser notre projet tel que nous le concevions.

Également merci à tous ceux qui ont collaboré de diverses façons à la réussite de Bourget Centenaire, particulièrement aux personnes qui ont contribué avec empressement à la collecte de renseignements et de photos ou à la rédaction de certains passages de notre livre.

Enfin, merci surtout au Comité du livre-souvenir qui m'a épaulé merveilleusement. À ce jour, j'ai vécu près de trois quarts de siècle; je n'avais pas dix ans que je faisais déjà du bénévolat. J'ai donc travaillé avec toutes sortes d'équipes, même avec de très bonnes, mais, sans vouloir offenser qui que ce soit, pour moi, le comité du livre-souvenir mérite mieux que la désignation d'équipe de l'année, il mérite celle d'équipe du siècle.

Nous ne nous leurrions pas, sachant fort bien que nous n'avons pas réalisé un chef-d'œuvre historique car il n'y a pas d'historien dans notre groupe et, à ce que nous sachions, il n'y en a même pas dans tout Bourget. Nous n'avons pas davantage fait un chef-d'œuvre littéraire puisqu'il ne se trouve pas de littérateur dans notre comité et, s'il s'en trouve un dans la paroisse, il ne nous est pas connu.

Si notre réalisation ne peut prétendre au titre de chef-d'œuvre, par contre, connaissant bien les sentiments qui ont animé tous les membres du comité et le feu intérieur qui les a stimulés, je puis affirmer que c'est une œuvre d'amour se résumant bien en ces quelques mots: «Bourget, nous t'aimons!» ... et cette œuvre d'amour, je vous la présente en toute simplicité.

**Le réalisateur**

**Soyons  
Fiers du passé!  
Heureux du présent!  
Confiants dans l'avenir!**



Armoiries  
de  
**la Paroisse Sacré-Coeur**  
de  
Bourget, Ontario

IMPRIMERIE  
MONTREAL